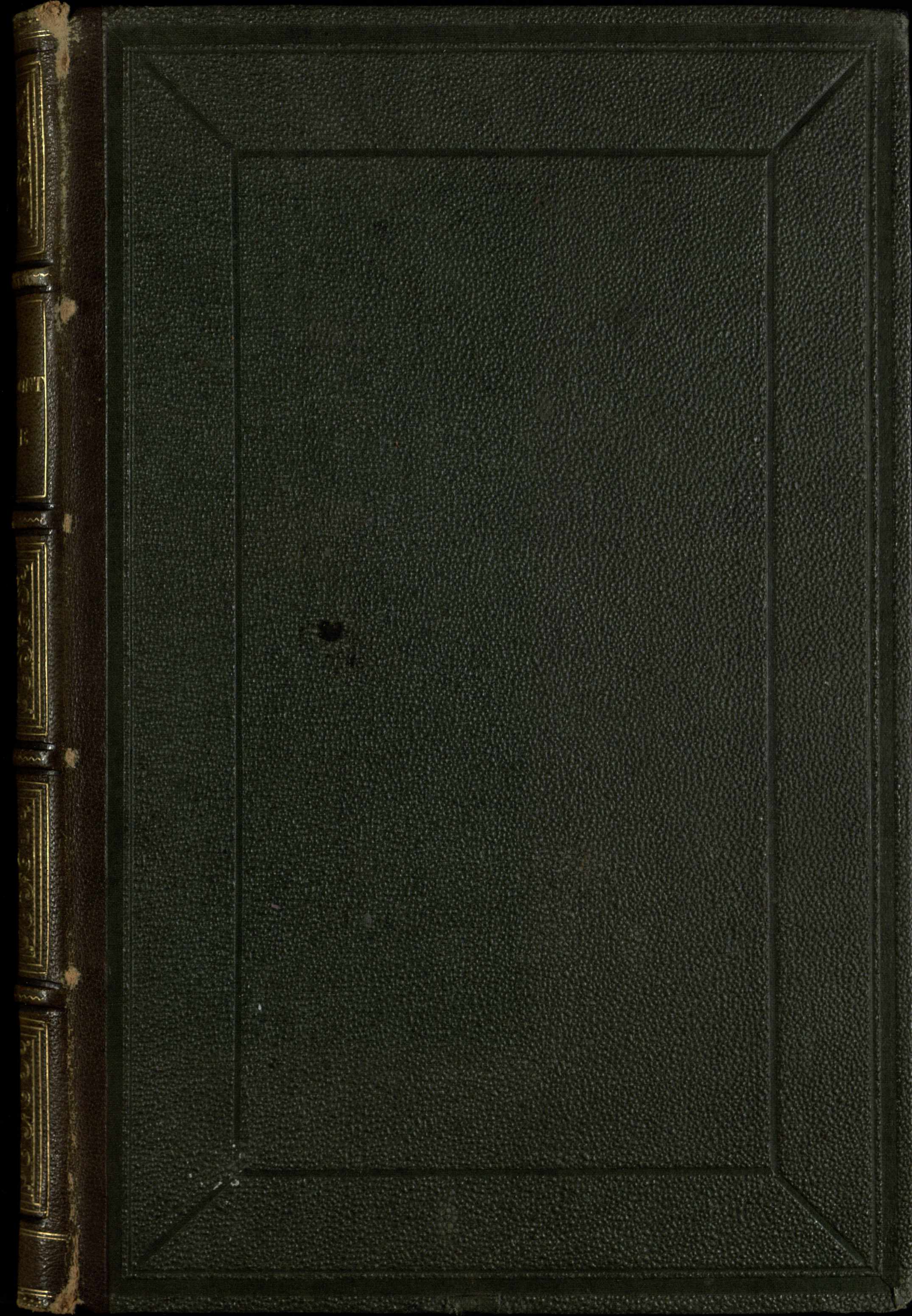



AMMINISTRAZIONE DELLA PROVINCIA
DI TORINO
BIBLIOTECA
R. - b - 172

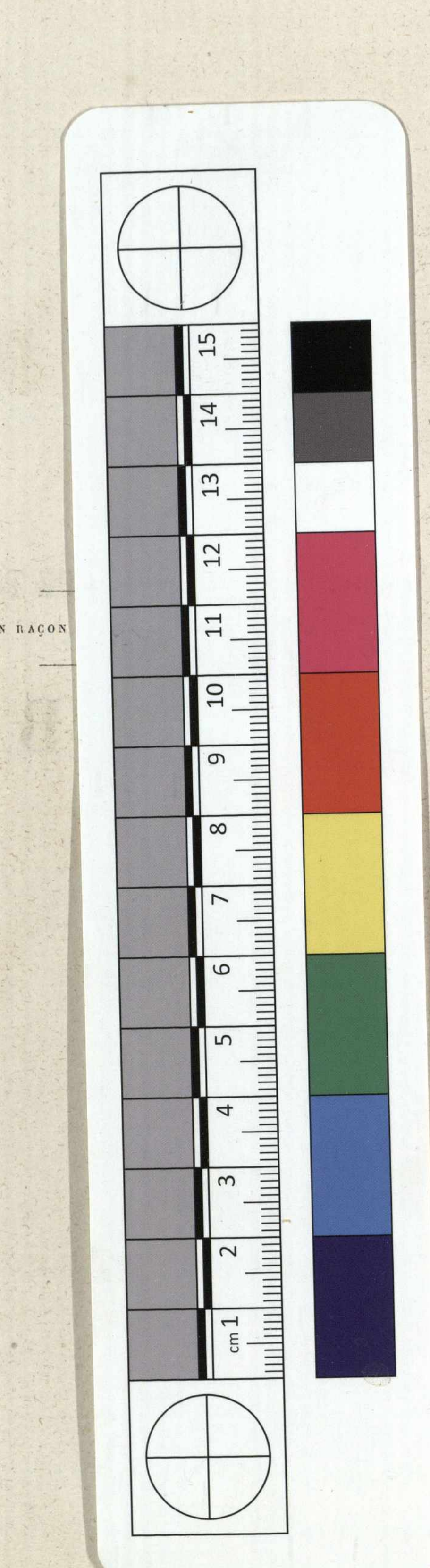


CAMPAGNE DE PIÉMONT

ET

DE LOMBARDIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON




PROVINCIA DI TORINO



WINTERHALTER PINXT

FERD. DELANNOY SC.

NAPOLÉON III

Empereur des Français.

Garnier frères, Editeurs

Imp. F. Chardon aîné, 3o, rue Hautefeuille, Paris.

CAMPAGNE DE PIÉMONT

ET

DE LOMBARDIE

EN 1859

PAR

AMÉDÉE DE CESENA

ILLUSTRÉE

DE GRAVURES SUR ACIER D'APRÈS WINTERHALTER

GRAVÉES PAR FERDINAND DELANNOY ET WILMANN

DE TYPES MILITAIRES DES DIFFÉRENTS CORPS DES ARMÉES FRANÇAISE, SARDE ET AUTRICHIENNE

DESSINÉS PAR CH. VERNIER

DE PLANS DE BATAILLES, DE PLACES FORTES, ETC.



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1860


PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA

INTRODUCTION

Les soldats de la France ont depuis longtemps appris les routes de l'Italie.

Nos pères, les fils de la Gaule, se frayèrent, les premiers, un chemin jusqu'aux portes du Capitole.

Charlemagne, suivi de ses preux, foula de son pied victorieux les plaines du Piémont, de la Lombardie et de la Romagne.

Charles VIII, Louis XII et François I[er] traversèrent les Alpes et se montrèrent dans les Apennins, tenant d'une main leur épée de chevalier, de l'autre le drapeau blanc aux fleurs de lis d'or.

L'amour de la gloire, le goût des aventures, l'esprit de conquête, furent les mobiles de ces expéditions dont l'éclat ne suffit pas à dissimuler l'inutilité.

Un secret instinct, cependant, reportait toujours les pensées de

la France vers cette belle et poétique Italie qui lui avait inoculé le génie des arts, des sciences et des lettres.

Sanctuaire de la civilisation moderne, la patrie du Dante et du Tasse, de Raphaël et de Cimarosa, de Machiavel et d'Alfieri, était également le théâtre de sanglantes et terribles luttes d'ambition.

Le Pape et l'Empereur, ces deux grandes puissances du temps, l'une personnifiant la force morale, l'autre représentant la force matérielle, se disputaient, sur ce théâtre aux vastes souvenirs et aux noms glorieux, la prépondérance universelle.

L'Empereur alors s'appelait l'empereur d'Allemagne. Quelque nom qu'il eût, il visait à la monarchie universelle autocratique.

Le Pape, à son tour, quel qu'il fût, visait à la république universelle théocratique.

Monarchie universelle ou république universelle : tel était le terrain de cette immense querelle.

Mais, des deux côtés, c'eût été le triomphe du despotisme, la défaite de la liberté. Dans la monarchie universelle, comme l'eût comprise l'Empereur, ou dans la république universelle, comme l'eût faite le Pape, l'esprit de progrès, à jamais étouffé, aurait péri, laissant la pensée humaine mutilée par les ciseaux de la censure temporelle ou de la censure spirituelle, toutes deux également impitoyables.

Dieu, qui voulait sauver la civilisation de ce naufrage ne permit pas un tel malheur ni un tel crime. Il fit l'Empereur assez fort pour empêcher la république universelle théocratique rêvée par Grégoire le Grand; il fit le Pape assez puissant pour empêcher la monarchie universelle autocratique rêvée par Charles-Quint. Mais il les laissa l'un et l'autre trop faibles, pour que l'un ou l'autre pût imposer au monde, avec sa volonté de fer et sa doc-

trine de compression, sa dangereuse et superbe suprématie.

Un jour vint où, emporté par les événements qui avaient modifié les conditions générales au milieu desquelles se développait la famille européenne, l'empereur d'Allemagne disparut.

Il n'y eut plus alors que la maison d'Autriche rivale de la maison de France : les Bourbons et les Hapsbourg, les deux plus grandes et les deux plus anciennes races souveraines d'Europe.

Le débat s'était rapetissé : il ne s'agissait plus de monarchie universelle autocratique ou de république universelle théocratique ; il s'agissait simplement de la suprématie de l'Autriche ou de la France dans la Péninsule.

L'avenir de l'humanité était dégagé de la question. Mais le rôle de l'Autriche et le rôle de la France en Europe y restaient fatalement impliqués. L'une et l'autre étaient condamnées à un duel d'influence dans la Péninsule, car celle des deux dont l'action devait s'y affaiblir était destinée à s'amoindrir dans le monde.

A cette époque, ayant échoué définitivement dans ses tentatives et dans ses aspirations de république universelle théocratique, la Papauté avait cessé d'être une menace pour n'être plus qu'une sauvegarde. Elle ne donnait plus de craintes ; elle n'inspirait que des respects. La France et l'Autriche s'efforcèrent alors, chacune de son côté, de s'appuyer sur elle dans la Péninsule. Seulement la France ne recherchait que l'autorité des conseils ; l'Autriche ambitionnait la domination des armes.

Le chef de la dynastie des Bourbons, Henri IV, comprit merveilleusement ce que devait être dans cette situation la politique de la France dans la Péninsule, et il n'eut qu'une pensée, ce fut d'y établir un accord intime et sincère entre la cour du Louvre et la cour du Vatican contre l'influence autrichienne et pour l'indépendance italienne.

Ce système survécut à Henri IV ; ses héritiers en pourvuivirent la réalisation ; et si parfois, aux heures de faiblesse ou de corruption, ils parurent l'oublier, ils ne songèrent jamais à l'abandonner.

La Monarchie devait même léguer à la République la politique d'Henri IV en Italie : on vit, en effet, le Directoire reprendre ses desseins et refaire ses plans, au delà des Alpes.

De glorieux souvenirs sont restés, comme d'irrécusables témoignages de cette adoption de la pensée d'Henri IV par le Directoire : Arcole, Lodi, Marengo.

La brillante campagne de 1796, qui fit la destinée du chef des Napoléons, est donc née de cette pensée du chef de la dynastie des Bourbons.

Pendant quelques années, sous le règne de Napoléon Ier, l'Italie avait été incorporée à l'empire français. Ce fut une faute. Une Italie indépendante et amie eût mieux valu qu'une Italie conquise et irritée.

D'après les traités de Vienne, la maison de Savoie reprit la possession des États sardes ; Marie-Louise fut nommée, en sa qualité d'archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme, pendant sa vie, à la condition qu'à sa mort la branche des Bourbons d'Espagne, qui possédait ce domaine, avant la conquête française, serait rétablie dans ses anciens droits souverains.

L'autre branche des Bourbons d'Espagne, qui régnait à Naples, avant cette même conquête, remonta sur le trône des Deux-Siciles ; les anciennes familles souveraines du duché de Modène et du grand-duché de Toscane furent également restaurées.

On rétablit le domaine temporel du saint-siége, et l'Autriche enfin redevint maîtresse de la Lombardie et de la Vénétie.

Ce n'était pas assez pour la cour de Vienne.

Le grand-duc de Toscane était un archiduc d'Autriche; le duc de Modène était un autre archiduc d'Autriche. Tous deux appartenaient à la maison de Lorraine, dans laquelle s'était fondue, tout en conservant son premier nom, la maison de Hapsbourg, qui régnait en Allemagne.

La cour de Vienne exploita habilement ces liens de parenté pour étendre sa domination sur toute l'Italie centrale et pour y établir des garnisons dans des forteresses d'où elle dictait sa volonté tout à la fois aux princes et aux peuples.

Ainsi, au moment où la campagne de 1859 s'était ouverte, l'Autriche était militairement établie à Plaisance, dans le duché de Parme; à Ferrare, dans les États de l'Église. Le grand-duc de Toscane et le duc de Modène régnants n'étaient pas seulement ses alliés : c'étaient de simples préfets aux ordres de la cour de Vienne.

L'équilibre des influences était donc rompu en Italie au profit de la domination autrichienne; le droit et le devoir de la France étaient de s'inquiéter de cette situation, dans l'intérêt de sa politique séculaire.

Ce n'est pas tout : cette domination tournait contre le progrès, la liberté, la civilisation; l'Autriche abusait de sa force pour établir son système de compression dans toute l'Italie centrale, en même temps qu'elle faisait peser un joug de fer sur les populations de la Lombardie et de la Vénétie.

Mais une heure vient toujours où le despotisme appelle la révolte, parce que toute violence enfante la violence, comme l'abîme appelle l'abîme.

On pouvait donc prévoir le jour où les peuples de la Romagne, de la Toscane, du Parmesan et du Modénais se soulèveraient contre le régime qui pesait sur eux, en même temps que les

Lombards et les Vénitiens s'insurgeraient contre le joug étranger qu'ils subissaient avec tant de douleur et d'impatience.

Évidemment il y avait là un immense danger pour le repos de l'Italie et pour la paix du monde : une explosion inattendue pouvait se produire qui eût embrasé l'Europe.

Ainsi l'Autriche rendait une intervention armée dans la Péninsule inévitable, non-seulement dans l'intérêt de la France et dans celui du Piémont, mais encore dans l'intérêt même de l'Europe et dans celui de la civilisation, en y produisant, par ses empiétements successifs et ses ambitions démesurées, une situation menaçante pour la paix du monde.

Le premier plénipotentiaire de la Sardaigne au Congrès de Paris de 1856, M. le comte de Cavour, dénonça, dans un mémoire éloquent et lucide, à ses collègues de la diplomatie, cette situation pleine de périls et grosse de tempêtes.

Le premier plénipotentiaire de la France et le premier plénipotentiaire de l'Angleterre au même congrès, M. le comte Walewski et M. le comte de Clarendon, s'occupèrent à leur tour de cette situation pour en signaler les dangers.

Vaines paroles, qui se perdirent dans l'indifférence et l'égoïsme de la cour d'Autriche!

Le cabinet de Vienne persista tout à la fois dans son système de compression inexorable et dans son illégitime prétention à la suprématie.

Le cabinet de Paris, de son côté, persévéra généreusement dans son alliance avec le cabinet de Turin, qui, d'accord avec lui, n'avait qu'une pensée : assurer l'indépendance de l'Italie, expulser l'Autriche de la Péninsule.

Une union matrimoniale entre la famille impériale de France et la famille royale de Sardaigne vint resserrer encore cette al-

liance : le prince Napoléon épousa la fille aînée de Victor-Emmanuel II, la princesse Clotilde.

Quelque temps après, fidèle à la politique d'Henri IV, qui est restée la politique traditionnelle et nationale de la France en Italie, Napoléon III entreprenait la rapide et glorieuse expédition dont ce livre va retracer la miraculeuse histoire.

CAMPAGNE DE PIÉMONT

ET

DE LOMBARDIE

PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS LE DÉPART DE L'EMPEREUR JUSQU'A LA BATAILLE DE MAGENTA

I

DÉPART DE L'EMPEREUR

On l'a vu : la pensée de l'affranchissement de l'Italie planait déjà sur le Congrès de Paris, car cette pensée avait surgi, au sein de l'illustre réunion des diplomates qui ont rédigé le traité du 30 mars 1856, le jour même où ils allaient se séparer, convaincus d'avoir pour longtemps assuré la sécurité des souverains et le repos des peuples. Ainsi, c'est dans les délibérations mêmes de la paix que se forgeaient les armes de la guerre.

Trois années s'étaient écoulées pendant lesquelles la question d'Italie avait marché d'un pas lent, mais continu, à travers les labyrinthes de la politique et dans le mystère des cours, vers son dénoûment inévitable. Nul n'y songeait, lorsque, le 1er janvier 1859, un mot de l'empereur des Français à l'ambassadeur de l'empereur d'Autriche la fit apparaître tout à coup, dans toute son imminence, à l'Europe surprise. Son heure était venue : elle était éclose à la publicité ; elle appartenait à la discussion ; elle sortait des domaines de la théorie pour entrer dans la région des faits.

L'opinion, cependant, devait rester quelque temps encore indécise, entre les alternatives de la paix et de la guerre, croyant tantôt à une solution diplomatique, tantôt à une péripétie belliqueuse. Après quatre mois enfin d'allées et de venues des ambassadeurs et d'échanges de notes entre les gouvernements; quatre mois de perpétuelles fluctuations dans l'état des esprits et de variations incessantes dans la marche des événements; quatre mois de négociations aussi stériles dans leurs résultats que laborieuses dans leurs efforts : le jour même où chacun croyait avec le plus de foi que la diplomatie allait dénouer la question d'Italie, la France apprit que cette question ne pouvait plus être tranchée que par l'épée.

C'était le 21 avril 1859. La veille, les Parisiens s'étaient endormis dans le rayonnement des dernières espérances de paix. Le matin même ils s'étaient éveillés, l'esprit allègre, l'imagination rassurée, rêvant de leurs plaisirs et de leurs affaires. En effet, le *Moniteur universel* du 21 annonçait avec un calme imperturbable que le gouvernement de la reine d'Angleterre avait fait à la France, à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche les propositions suivantes :

« 1° Qu'on effectuerait au préalable un désarmement général et simultané;

« 2° Que ce désarmement serait réglé par une commission militaire ou civile indépendante du Congrès, laquelle commission serait composée de six commissaires, un pour chacune des cinq puissances, et le sixième pour la Sardaigne;

« 3° Qu'aussitôt que cette commission serait réunie et qu'elle aurait commencé sa tâche, le Congrès se réunirait à son tour et procéderait à la discussion des questions politiques;

« 4° Que les représentants des États italiens seraient invités par le Congrès, aussitôt sa réunion, à siéger avec les représentants des cinq grandes puissances, absolument de la même manière qu'au Congrès de Leybach, en 1821. »

La France, la Russie et la Prusse avaient immédiatement adhéré à ces propositions du cabinet de Londres. Ces bases d'arrangement semblaient si merveilleusement d'accord avec la raison, le droit et la justice, que personne ne doutait que l'Autriche ne s'empressât, à son tour, de donner son approbation pleine et entière à des demandes aussi équitables et aussi sensées.

On ne supposait plus, on ne pouvait plus supposer qu'au point où en

étaient arrivées les négociations qui se suivaient si péniblement depuis les célèbres paroles sorties, comme l'éclair qui annonce l'orage, de la bouche de Napoléon III, ce prince aux pacifiques idées serait contraint de tirer son épée du fourreau pour la mettre au service de l'indépendance italienne et de la civilisation universelle. On ne croyait pas, on ne pouvait pas croire qu'en rejetant, avec la précipitation de la folie et la témérité de l'orgueil, le moyen de conciliation qui lui était offert par le cabinet de Londres, l'empereur d'Autriche rouvrirait, de sa propre volonté, aux armées de la France, les chemins de la gloire, en leur rouvrant, de sa propre main, les plaines de la Lombardie.

Cependant une vague rumeur circule tout à coup parmi les groupes qui stationnent sur le perron de la Bourse, et les promeneurs qui encombrent la ligne des boulevards. On dit de tous côtés que l'Autriche est assez abandonnée de Dieu pour préférer la chance des combats aux solutions de la diplomatie. On s'interroge, on se regarde ; on doute encore, tellement une nouvelle aussi inattendue paraît invraisemblable.

Pourtant elle était vraie. Le lendemain, le *Moniteur universel* annonçait, toujours avec le même calme imperturbable, que l'Autriche avait rejeté les propositions de l'Angleterre, acceptées par la France, la Russie et la Prusse. L'organe officiel du gouvernement français ajoutait que le cabinet de Vienne avait sommé directement le cabinet de Turin de remettre l'armée sarde sur le pied de paix, en lui déclarant que, s'il refusait d'obtempérer volontairement à cette impérative injonction, il serait contraint d'y obéir par la force. C'était le 22 avril.

Ce fut comme un coup de théâtre. La veille, au matin, tout encore était à la paix. Le lendemain, au soir, tout déjà était à la guerre. Les événements allaient se précipiter désormais avec la rapidité de la foudre. La sommation du cabinet de Vienne au cabinet de Turin, quoique datée du 19 avril, n'avait été remise, de la part du comte de Buol au comte de Cavour, par le baron de Kellesberg, que le 23 avril.

Mais un délai de trois jours seulement avait été donné au roi Victor-Emmannuel II par l'empereur François-Joseph Ier pour répondre par un oui ou par un non à cette sommation aussi brutale qu'insolente. Ce délai allait expirer; le danger pressait; il était temps d'accourir au secours du Piémont menacé d'une invasion immédiate. Le *Moniteur universel* du 23 avril annonçait officiellement la formation instantanée d'une armée des Alpes, qui, dès le lendemain, s'appelait l'armée d'Italie, et publiait les noms des chefs des cinq corps que cette armée devait comprendre, et à laquelle la garde impériale devait s'adjoindre.

Le 26 avril, M. le comte de Cavour répondait, au nom du roi de Sar-

daigne, par un refus magnanime à l'étrange sommation que le comte de Buol lui avait adressée au nom de l'empereur d'Autriche. Le même jour, l'empereur des Français envoyait au Sénat, où elle était portée par Son Excellence M. Fould, ministre d'État, et au Corps Législatif, où elle était portée par Son Excellence M. le comte Walewski, ministre des affaires étrangères, une communication qui était l'exposé sommaire de la question d'Italie. Cet exposé le voici :

« L'état de l'Italie, aggravé par des mesures administratives adoptées dans le royaume lombard-vénitien, avait déterminé le gouvernement autrichien à faire, dès le mois de décembre dernier, des armements qui n'ont pas tardé à présenter un caractère assez menaçant pour éveiller en Piémont les plus sérieuses inquiétudes.

« Le gouvernement de l'Empereur n'a pu voir surgir ces difficultés sans se montrer vivement préoccupé des conséquences qu'elles pouvaient avoir pour la paix de l'Europe. N'étant point dans le cas d'intervenir directement pour proposer lui-même les moyens de les prévenir, il s'est toutefois empressé d'accueillir les ouvertures qui lui ont été faites. Plein de confiance dans les sentiments du gouvernement de Sa Majesté Britannique, aussi bien que dans les lumières de son ambassadeur à Paris, le gouvernement de l'Empereur a sincèrement applaudi à la mission que M. le comte Cowley est allé remplir à Vienne, comme une première tentative propre à préparer un rapprochement, et il s'était félicité avec une satisfaction non moins réelle d'apprendre que les idées échangées entre M. l'ambassadeur d'Angleterre et le gouvernement autrichien étaient de nature à fournir des éléments de négociations.

« La proposition de se réunir en Congrès, présentée dans le même moment par la Russie, répondait à cette situation de la manière la plus heureuse en appelant les cinq puissances à participer également à la discussion d'une question d'intérêt européen ; le gouvernement de l'Empereur n'a pas hésité à faire connaître qu'il adhérait à cette proposition.

« En y adhérant de même, le gouvernement anglais a jugé utile de préciser les bases des délibérations éventuelles du Congrès. Ces bases sont les suivantes :

« 1° Déterminer les moyens par lesquels la paix peut être maintenue entre l'Autriche et la Sardaigne ;

« 2° Etablir comment l'évacuation des États romains par les troupes françaises et autrichiennes peut être le mieux effectuée ;

« 3° Examiner s'il convient d'introduire des réformes dans l'administration intérieure de ces États et des autres États de l'Italie dont l'admi-

nistration offrirait des défauts qui tendraient évidemment à créer un état permanent et dangereux de trouble et de mécontentement, et quelles seraient ces réformes ;

« 4° Substituer aux traités entre l'Autriche et les duchés une confédération des États de l'Italie entre eux, pour leur protection mutuelle tant intérieure qu'extérieure.

« Le gouvernement de l'Empereur a mis à acquiescer sans réserve à ces bases de la négociation le même empressement qu'il avait montré à accepter la proposition d'un Congrès.

« Le gouvernement autrichien avait, de son côté, donné son assentiment à la réunion d'un Congrès, en l'accompagnant de quelques observations, mais sans mettre des conditions formelles et absolues, et tout devait faire espérer que les négociations pouvaient s'ouvrir dans un délai rapproché.

« Le cabinet de Vienne avait parlé du désarmement préalable de la Sardaigne comme d'une mesure indispensable pour assurer le calme des délibérations, et il en fit plus tard une condition absolue de sa participation au Congrès. Cette demande ayant soulevé des objections unanimes, le cabinet de Vienne y substitua la proposition d'un désarmement général et immédiat, en l'ajoutant comme un cinquième point aux bases des négociations.

« Ainsi, Messieurs, tandis que la France avait successivement accepté sans hésitation toutes les propositions qui lui avaient été présentées, l'Autriche, après avoir paru disposée à se prêter aux négociations, soulevait des difficultés inattendues.

« Le gouvernement de l'Empereur n'en a pas moins persévéré dans les sentiments de conciliation qu'il avait pris pour règle de sa conduite. Le cabinet anglais, continuant de s'occuper avec la plus loyale sollicitude des moyens de faire disparaître les retards que la question du désarmement apportait à la réunion du Congrès, avait pensé que l'on satisferait au cinquième point mis en avant par l'Autriche si l'on admettait immédiatement le désarmement général, en convenant d'en régler l'exécution à l'ouverture même des délibérations des plénipotentiaires.

« Le gouvernement de Sa Majesté a consenti à accepter cette combinaison. Il restait toutefois à déterminer si, dans cet état de choses, il était nécessaire que la Sardaigne elle-même souscrivît préalablement au principe du désarmement général. Il ne paraissait pas qu'une pareille condition pût être imposée au gouvernement sarde s'il était laissé en dehors des délibérations du Congrès ; mais cette considération même offrait les éléments d'une combinaison nouvelle qui, entièrement conforme aux principes de l'équité, ne semblait pas devoir soulever d'objections. Le

gouvernement de l empereur déclara au gouvernement anglais qu'il était disposé à engager le cabinet de Turin à donner lui-même son assentiment au principe du désarmement général, pourvu que tous les États italiens fussent invités à faire partie du Congrès.

« Vous savez déjà, Messieurs, que, modifiant cette suggestion de manière à concilier toutes les susceptibilités, le gouvernement de Sa Majesté Britannique a présenté une dernière proposition basée sur le principe du désarmement général simultané et immédiat. L'exécution devait en être réglée par une commission dans laquelle le Piémont serait représenté. Les plénipotentiaires se réuniraient aussitôt que cette commission serait elle-même rassemblée, et les États italiens seraient invités par le Congrès à siéger avec les représentants des cinq grandes puissances de la même manière qu'au Congrès de Laybach en 1821.

« Le gouvernement de l'Empereur a voulu manifester de nouveau ses dispositions conciliantes en adhérant à cette proposition qui a été de même acceptée sans délai par les cours de Prusse et Russie, et à laquelle le gouvernement piémontais s'est également déclaré prêt à se conformer.

« Toutefois, au moment même où le gouvernement de l'Empereur croyait pouvoir nourrir l'espoir d'une entente définitive, nous avons appris que la cour d'Autriche refusait d'accepter la proposition du gouvernement de Sa Majesté Britannique et adressait une sommation directe au gouvernement sarde. Pendant que, d'un côté, le cabinet de Vienne persiste à ne pas consentir à l'admission des États italiens au Congrès, dont il rend ainsi la réunion impossible ; de l'autre il demande au Piémont de s'engager à mettre son armée sur le pied de paix et à licencier les volontaires, c'est-à-dire à concéder sans délai et isolément à l'Autriche ce qu'il a déjà accordé aux puissances, sous la seule réserve de s'en entendre avec elles.

« Je n'ai pas besoin de faire ressortir le caractère de cette démarche, ni d'insister plus longuement pour mettre en lumière les sentiments de modération dont le gouvernement de l'Empereur n'a cessé au contraire de se montrer animé. Si les efforts réitérés des quatre puissances pour sauvegarder la paix ont rencontré des obstacles, notre conduite l'atteste hautement, ces obstacles ne sont point venus de la France. Enfin, Messieurs, si la guerre doit sortir des complications présentes, le gouvernement de Sa Majesté aura la ferme conviction d'avoir fait tout ce que sa dignité lui permettait pour prévenir cette extrémité, et ce n'est point sur lui qu'on pourra en faire peser la responsabilité. Les protestations que les gouvernements de la Grande-Bretagne, de la Russie et de la Prusse ont

adressées a la cour d'Autriche attestent qu'on nous rend déjà à cet égard une entière justice.

« En présence de cet état de choses, si la Sardaigne est menacée, si, comme tout le fait présumer, son territoire est envahi, la France ne peut pas hésiter à répondre à l'appel d'une nation alliée à laquelle l'unissent des intérêts communs et des sympathies traditionnelles, rajeunies par une récente confraternité d'armes et par l'union contractée entre les deux maisons régnantes.

« Aussi, Messieurs, le gouvernement de l'Empereur, fort de la constante modération et de l'esprit de conciliation dont il n'a jamais cessé de s'inspirer, attend avec calme le cours des événements, ayant la confiance que sa conduite, dans les différentes péripéties qui viennent de se succéder, rencontrera l'assentiment unanime de la France et de l'Europe. »

Dans cette même séance du 26 avril, immédiatement après la lecture de cet exposé de la situation, Son Excellence M. Baroche, président du Conseil d'État, avait présenté deux projets de loi, impérieusement commandés par la gravité des circonstances et par l'imminence des hostilités. Le premier élevait de cent mille hommes à cent quarante mille hommes le contingent de la classe de 1858.

M. Baroche avait expliqué les motifs de cette mesure avec autant de sobriété que de dignité de langage. Dans un pareil moment, il fallait des actes, et non des paroles. L'éloquence des faits parlait trop haut pour que l'éloquence des phrases ne fût pas un luxe inutile. M. Baroche, qui était la voix du gouvernement, avait eu raison de dire les nécessités de la situation, sans plaider, auprès des mandataires de la France, une cause déjà gagnée, puisqu'il s'agissait d'honneur national et de gloire militaire.

Mais le Corps législatif était, dans cette occasion solennelle, la vivante personnification du pays. L'âme du pays devait répondre avec effusion à la voix du gouvernement. C'est ce que comprit aussitôt Son Excellence M. le comte de Morny, président de cette Assemblée des élus de la nation. Aussi prit-il spontanément la parole, après M. Baroche, pour se faire l'interprète officiel des sentiments de la France. Voici sa harangue :

« Messieurs,

« La loi qui vous est présentée a toutes les conditions de l'urgence, puisque les conseils de révision sont convoqués ; elle ne peut donner lieu qu'à un rapport sommaire. Je propose donc à la chambre de se réunir de suite dans ses bureaux et de nommer la commission, qui ferait son rapport immédiatement. La séance pourrait être reprise dans une heure. La

chambre entendrait la lecture du rapport, qui serait imprimé et distribué dans la soirée, de sorte qu'aux termes du règlement le projet de loi pourrait être discuté et voté demain.

« Permettez-moi d'ajouter quelques mots, que les circonstances rendent nécessaires.

« L'exposé que vous venez d'entendre établit de la manière la plus claire que l'Empereur, sans abandonner le but généreux et élevé qu'il s'est proposé, dès l'origine, n'a pas manqué un seul jour aux principes de modération qui caractérisent sa politique. A chaque phase des négociations, il s'est empressé d'accepter toutes les combinaisons dont les conséquences ne pouvaient être que d'éviter la guerre, et qui lui étaient offertes par ses alliés médiateurs. Le retard même apporté à la présentation de la loi actuelle est la preuve la plus éclatante de l'espoir et du désir qu'avait toujours conservés l'Empereur d'obtenir pacifiquement la solution de ces difficultés. Cette conduite a eu d'abord, pour effet, de rassurer les grandes puissances de l'Europe, et si, malgré tous leurs efforts, la guerre est inévitable, au moins a-t-on lieu d'être certain qu'elle sera localisée et limitée, surtout si les autres puissances allemandes ont la sagesse de comprendre qu'il n'y a là qu'une question purement italienne, qui ne cache aucun projet de conquêtes et ne peut enfanter aucune révolution.

« Quant à vous, Messieurs, au début de cette question, vous avez montré un esprit pacifique que vous inspirait votre sollicitude pour les grands intérêts du pays ; c'était votre droit et votre rôle. Cela ne fait que donner plus de valeur et de force au concours que vous prêterez à l'Empereur.

« Faisons voir aujourd'hui, afin que personne ne s'y méprenne ni au dedans ni au dehors, qu'en face de l'étranger nous sommes tous unis dans une seule pensée : le succès et la gloire de nos armes. Une fois la lutte engagée, tous les intérêts matériels se rangent pour faire place au patriotisme, toutes les inquiétudes se taisent pour mieux nous laisser entendre la voix de l'honneur national. Ne regardons plus en arrière, c'est devant nous qu'est le drapeau de la France. »

Le lendemain, la loi d'augmentation du contingent de 1858 était votée d'urgence et d'enthousiasme, sur le rapport du président du Corps législatif, qui s'était fait un honneur et un devoir, dans cette circonstance tout exceptionnelle et toute nationale, d'être, auprès de ses collègues, l'interprète de l'opinion des commissaires chargés de l'examen de cette loi.

Le second projet de loi apporté au Corps législatif par M. Baroche, dans la mémorable séance du 26 avril, décrétait l'émission d'un em-

prunt de cinq cents millions, destinés à pourvoir aux dépenses de la guerre d'Italie. Celui-ci était également voté, par acclamation, sur le rapport de M. Schneider, dans la séance du 30 avril. Le Sénat avait ratifié avec le même élan et la même unanimité ces deux votes du Corps législatif, l'un dans sa séance du 28 avril, l'autre dans sa séance du 2 mai.

Les événements marchaient avec une effrayante rapidité. Le 27 avril, M. le comte Walewski adressait aux agents diplomatiques de la France une note qui était le commentaire lucide et précis de l'exposé de situation communiqué la veille au Sénat et au Corps législif, par ordre de l'Empereur. Deux jours après, le 29 avril, l'Autriche jetait violemment le masque d'hypocrisie dont elle avait longtemps couvert son astucieuse politique.

Le délai de trois jours donné au cabinet de Turin par le cabinet de Vienne était expiré le 26 avril. Cependant trois autres jours s'écoulèrent encore, trois jours d'anxieuse attente et d'impatience fiévreuse, pendant lesquels on répandait et on démentait, de minute en minute, la nouvelle de l'entrée des troupes autrichiennes sur le territoire sarde. Mais cet acte d'iniquité, qui devait mettre en lambeaux les traités de 1815, n'avait été que retardé; le 29 avril, dans la journée, l'armée de François-Joseph Ier franchissait les frontières du Piémont.

Le sort en était jeté. La question d'Italie sortait fatalement des régions de la politique et des sphères de la diplomatie pour entrer dans le domaine des faits militaires. L'Autriche avait voulu en appeler à la force; la force allait lui répondre.

Dès le 2 mai, la rupture des relations officielles qui avaient existé jusque-là entre la France et l'Autriche était irrévocablement accomplie. Le même jour, presque à la même heure, Son Excellence M. le baron de Hubner, ambassadeur de François-Joseph Ier à la cour des Tuileries, et M. le marquis de Banneville, chargé d'affaires du gouvernement français auprès du gouvernement autrichien, quittaient, chacun de son côté, le poste où les avait appelés la confiance de leur souverain. Ces deux diplomates se croisèrent à Charleroi. Là, ils échangèrent quelques paroles courtoises sur le gigantesque duel qui allait commencer entre les deux grands empires de l'Europe occidentale, au milieu de ces vastes plaines de la Lombardie et du Piémont que Dieu semble, depuis tant de siècles, avoir prédestinées à devenir l'éternel champ clos de la France et de l'Autriche.

Le lendemain 3 mai, le Sénat et le Corps législatif recevaient simultanément, l'un de la bouche de M. Fould, l'autre de la bouche de M. le comte Walewski la communication suivante :

« Messieurs,

« J'ai eu l'honneur de vous présenter l'exposé des négociations suivies par les puissances jusqu'au moment où l'Autriche, séparant son action de celle des autres cabinets, a pris la résolution d'adresser à la Sardaigne un ultimatum énonçant, s'il n'y était satisfait, l'intention de recourir à l'emploi des armes.

« Le gouvernement de l'Empereur n'a pas voulu laisser ignorer à la cour d'Autriche comment il envisageait cette éventualité, et le chargé d'affaires de Sa Majesté à Vienne a prévenu, dès le 26 du mois dernier, le gouvernement autrichien que si ses troupes franchissaient la frontière du Piémont, la France serait obligée de considérer cette invasion d'un pays allié comme une déclaration de guerre.

« La cour d'Autriche ayant persisté à employer la force, et ses troupes étant entrées le 29 sur le territoire sarde, l'Empereur m'a ordonné de porter à la connaissance du Corps législatif ce fait, qui constitue l'Autriche en état de guerre avec la France. »

D'enthousiastes acclamations accueillirent le message impérial au dedans et au dehors de ces deux grandes assemblées officielles. Le cours de la rente était rapidement descendu de soixante-huit francs à soixante et un francs; mais, à mesure qu'il décroissait, le patriotisme du pays montait, comme les vagues majestueuses de l'Océan agité par la tempête. Le peuple était avide des mille détails, des mille bruits, des mille faits qui se rattachaient à la guerre et à l'armée. Son exaltation allait croissant chaque jour, et l'on sentait chaque jour revivre de plus en plus, au sein des masses, ce profond sentiment de la gloire qui est le trait distinctif de la nation française.

Aussi ce fut avec un vrai sentiment d'orgueil et de joie que la foule émue accourut de tous les faubourgs, de tous les quartiers, pour lire la proclamation suivante, placardée dans la journée du 3 mai, sur les murs de la capitale:

L'EMPEREUR AU PEUPLE FRANÇAIS

« Français,

« L'Autriche, en faisant entrer son armée sur le territoire du roi de Sardaigne, notre allié, nous déclare la guerre. Elle viole ainsi les traités,

la justice, et menace nos frontières. Toutes les grandes puissances ont protesté contre cette agression. Le Piémont ayant accepté les conditions qui devaient assurer la paix, on se demande quelle peut être la raison de cette invasion soudaine : c'est que l'Autriche a amené les choses à cette extrémité, qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes, ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique; car, dans ce pays, tout coin de terre demeuré indépendant est un danger pour son pouvoir.

« Jusqu'ici la modération a été la règle de ma conduite; maintenant l'énergie devient mon premier devoir.

« Que la France s'arme et dise résolûment à l'Europe : Je ne veux pas de conquête, mais je veux maintenir sans faiblesse ma politique nationale et traditionnelle; j'observe les traités, à condition qu'on ne les violera pas contre moi; je respecte le territoire et les droits des puissances neutres, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre et qui gémit sous l'oppression étrangère.

« La France a montré sa haine contre l'anarchie; elle a voulu me donner un pouvoir assez fort pour réduire à l'impuissance les fauteurs de désordre et les hommes incorrigibles de ces anciens partis qu'on voit sans cesse pactiser avec nos ennemis; mais elle n'a pas pour cela abdiqué son rôle civilisateur. Ses alliés naturels ont toujours été ceux qui veulent l'amélioration de l'humanité, et, quand elle tire l'épée, ce n'est point pour dominer, mais pour affranchir.

« Le but de cette guerre est donc de rendre l'Italie à elle-même et non de la faire changer de maître, et nous aurons à nos frontières un peuple ami, qui nous devra son indépendance.

« Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du Saint-Père, que nous avons replacé sur son trône, mais le soustraire à cette pression étrangère qui s'appesantit sur toute la Péninsule, et contribuer à y fonder l'ordre sur les intérêts légitimes satisfaits.

« Nous allons enfin sur cette terre classique, illustrée par tant de victoires, retrouver les traces de nos pères : Dieu fasse que nous soyons dignes d'eux !

« Je vais bientôt me mettre à la tête de l'armée. Je laisse en France l'Impératrice et mon fils. Secondée par l'expérience et les lumières du dernier frère de l'Empereur, elle saura se montrer à la hauteur de sa mission.

« Je les confie à la valeur de l'armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières, comme pour protéger le foyer domestique; je les confie au patriotisme de la garde nationale; je les confie enfin au peuple tout

entier, qui les entourera de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves.

« Courage donc, et union! Notre pays va encore montrer au monde qu'il n'a pas dégénéré. La Providence bénira nos efforts; car elle est sainte aux yeux de Dieu, la cause qui s'appuie sur la justice, l'humanité, l'amour de la patrie et de l'indépendance.

« Palais des Tuileries, le 3 mai 1859.

« NAPOLÉON. »

Le cœur de la France tressaillit à ce langage où elle se retrouvait tout entière avec ses aspirations généreuses et ses libérales idées. Napoléon III, ressaisissant l'épée du triomphateur d'Austerlitz et de Marengo pour aller se mettre à la tête de l'armée d'Italie, plaisait à ce peuple de soldats dont les rhéteurs ni les agioteurs ne parviendront jamais à étouffer le vieil esprit militaire, tant ce vieil esprit tient, par des liens séculaires, au plus profond de ses entrailles.

Pendant toute la semaine qui suivit cette proclamation, la physionomie de la capitale sembla tout à coup s'illuminer aux rayons de l'enthousiasme. On savait que l'Empereur ne tarderait pas à partir pour aller prendre le commandement suprême de l'armée d'Italie; mais on ignorait le jour précis, l'heure fixe de ce départ, dont l'attente remuait si profondément la fibre populaire. Cependant les masses veillaient pour y assister, comme on veille pour assister à une fête de famille.

Chaque jour une foule sympathique stationnait aux abords du palais des Tuileries, le long de la grille du Carrousel, sur le quai du pont Royal, sous les arcades de la rue de Rivoli, afin d'être sûre que son Empereur ne partirait pas sans emporter ses vœux et ses bénédictions. Il y avait là des femmes qui comprenaient, avec leur cœur de mère et d'épouse, le cœur de l'Impératrice luttant avec les forces de son héroïsme contre les instincts de sa tendresse. Ces femmes l'admiraient et la plaignaient, elle qui devait sourire avec sa raison de souveraine à une résolution qui éloignait un mari de sa femme, un père de son enfant, pour livrer sa vie aux hasards de la guerre et à la chance des batailles.

Il y avait là aussi des enfants et des vieillards, et des ouvriers aux costumes variés, aux mâles attitudes. Ces femmes, ces vieillards, ces enfants, ces ouvriers, attendant avec une patience merveilleuse, dans l'ignorance du jour et de l'heure, le départ de l'Empereur, quelquefois jusqu'au milieu de la nuit, présentaient un spectacle à la fois pittoresque et touchant qui se renouvela plusieurs fois de suite.

Dans toutes les mairies d'arrondissement, on avait ouvert, afin de faciliter les manifestations du patriotisme des masses, des bureaux d'enrôlement de volontaires et des listes de souscription à l'emprunt. Partout la foule accourait : les jeunes s'enrôlaient, les vieux souscrivaient. C'était de l'exaltation, de la frénésie, du délire ; on ne pouvait suffire à écrire les noms des volontaires et les chiffres des souscriptions. La France offrait avec une prodigalité inouïe son or et son sang pour l'Italie.

L'Italie ! Ce nom réveillait de bien poétiques souvenirs, de bien ardentes sympathies. Mais ce n'était pas seulement le généreux élan d'un peuple chevaleresque en faveur d'une sainte cause et d'une nation opprimée qui se traduisait par toutes les marques éclatantes de la satisfaction universelle. Les flots de population qui escortaient, le long des boulevards et des quais, jusqu'à la gare du chemin de fer de Lyon, les soldats de la France, joyeux et fiers d'aller combattre sous les yeux de l'Empereur, étaient autre chose encore que la marée montante des vœux du peuple en faveur de l'Italie.

Il y avait dans ce frémissement des masses comme une instinctive joie de la portion de vengeance que la France allait prendre, dans les plaines de la Lombardie et du Piémont, sur cette douloureuse défaite de 1815 dont le ressouvenir la trouble encore, même dans les grandeurs et les prospérités de l'heure actuelle. Jamais la France n'oubliera Waterloo ; toujours elle s'en souviendra avec des rugissements de colère et des larmes de désespoir ; jamais ce nom ne s'effacera de sa mémoire ; toujours cette pensée l'obsédera jusqu'au milieu de ses triomphes et de ses fêtes, à moins qu'il ne lui soit enfin donné de déchirer, avec son épée victorieuse, cette sanglante page de son histoire, écrite par la trahison et la fatalité.

Ceux qui croient que la France a oublié, qu'elle a pu oublier Waterloo, ne savent rien de son âme ni de sa pensée. Ceux-là ne la comprennent pas. Elle travaille avec calme, mais elle se souvient. Qu'on la fasse riche comme jamais ne l'a été nation de la terre : elle se souviendra encore. Qu'on lui donne tout : gloire, puissance, liberté, elle se souviendra toujours. Mais qu'on l'envoie un seul jour sur les champs de bataille prendre une dernière, une vraie revanche de Waterloo : alors elle pourra oublier, elle oubliera.

J'ai dit les sentiments graves et les spectacles solennels de la population de Paris dans les premiers jours du mois de mai 1859. J'emprunte les détails pittoresques de la physionomie de la capitale pendant ces jours de mouvement et de bruit inusités à un journal de Bruxelles, l'*Indépendance*, qui publiait, le jour même où l'Empereur partait pour l'Italie, le feuilleton que voici :

« En moins de huit jours la ville a changé de physionomie ; évidemment il y a le Paris de la paix et le Paris de la guerre : or c'est le Paris de la guerre que nous avons sous les yeux. La rue est plus animée et plus bruyante ; on va moins vite ; on regarde, on écoute, on interroge ; il y a des groupes qui semblent attendre une révélation ; un dragon qui passe à cheval est un événement. Jugez donc si le régiment qui part au bruit de sa musique, au battement de ses tambours, est suivi d'un regard attentif et curieux ! Déjà le gamin surgit de toutes parts : il en vient des imprimeries, où les gamins jouent le rôle d'apprentis ; il en vient des études de notaire et d'avoué, où ils remplissent les graves fonctions de saute-ruisseau ; il en vient des Batignolles, de la Villette et de tous les endroits où l'on fabrique, où l'on bâtit quelque chose. Aussitôt qu'il a senti l'odeur de la poudre et qu'il pressent le bruit du canon, il est impossible de retenir le gamin de Paris. Il comprend qu'il entre en vacances ; il faut qu'il voie et qu'il écoute ; il faut surtout qu'il suive au pas, le bonnet sur l'oreille et le feu dans les yeux, le régiment qui s'en va ; trop heureux le gamin de Paris, lorsqu'un soldat lui confie un instant sa giberne ou son sac ! il lui semble alors qu'il est un héros. En ce moment il a dix coudées, la taille d'Ajax Télamon, et, quand le gamin a conduit son soldat jusqu'à la gare, où la vapeur infatigable attend ses colis armés, alors il se met à crier : « Vive la ligne ! » et même, on vous le dit tout bas, il se met à chanter la *Marseillaise!* Ah ! cette *Marseillaise*, elle revient toujours ; elle est dans la mémoire et dans les moelles de ce peuple. Il peut cesser de la chanter, il ne l'oubliera jamais ; à la moindre occasion, la chanson se réveille, et sauve qui peut !

« De tous les soldats qui s'en vont pleins d'espoir et d'un noble orgueil, celui qui plaît le mieux au gamin de Paris, sans contredit, c'est le zouave. Il n'est rien qu'il préfère à ce teint cuivré, à cet habit oriental, à ce visage heureux et goguenard. Il faut dire aussi, pour expliquer ces intimes préférences de gamin, que le zouave allant en guerre emporte un tas de bêtes dont il fait sa joie et sa fête, en chemin, sous la tente, à la bataille, à l'assaut. Tel régiment se félicite d'un chien caniche, et le caniche, en piéton prudent qui déjà se doute des longueurs du chemin, marche, en vrai soldat chevronné, d'un pas calme et mesuré, sans se livrer à des gambades inutiles. Telle autre compagnie de zouaves emporte un écureuil très-éveillé, très-curieux, qui va d'un sac à l'autre, et qui ne se doute pas, l'imprudent, des grands dangers qui le menacent, car monsieur l'écureuil est un Jean-Jean à sa première campagne. Tout au rebours, ce vieux chat, ce matou qui a perdu sa queue à la dernière bataille, il ne voulait pas partir, tant il se trouvait bien sous le toit de la caserne. Le zouave avait

beau l'appeler : *Minet! minet!* de sa plus douce voix, notre homme de chat gagnait la gouttière : il avait, pensait-il, assez de gloire, il s'était vaillamment conduit sous les murs de Sébastopol; même une fois il avait évité l'insigne honneur que les Russes voulaient lui faire de le manger en civet. Bref, notre héros tournait autour des Invalides... Vaine ambition! inutile espoir! « Il faut partir, Agnès l'ordonne! » Agnès est le caporal Moustachu, qui prudemment attache à son sac le matou récalcitrant et déserteur. Dans deux ou trois jours, quand nous serons bien lancés en pleine campagne, et que maître chat ne pourra pas faire autrement que de se battre avec nous, nous lui rendrons sa liberté.

« Voyez-vous, cependant, gravement perché sur le turban d'un jeune clairon, monsieur du Corbeau, criant et battant des ailes, comme s'il appelait la victoire et qu'il sentît déjà la chair fraîche des champs de bataille? Monsieur du Corbeau a déjà fait bien des campagnes; il avait deux ans à peine qu'il assistait à la bataille d'Isly, et le maréchal Bugeaud, en passant devant le front de bandière, l'a salué de son épée! Il a eu quatre ou cinq maîtres tués sous lui, et chaque fois que son maître est mort, il a choisi pour le remplacer le plus brave du régiment, et tant mieux s'il était décoré. Il a passé par tous les grades; il fut d'abord le soldat Corbeau, puis le sergent Corbeau, le capitaine et le major Corbeau; il est maintenant le général Corbeau, sans être ou moins brave ou plus fier.

« Le jour de sa mort au champ d'honneur serait un deuil véritable pour son régiment adoptif. J'ai donc vu le général Corbeau, il était plein d'enthousiasme; à coup sûr, il comprend qu'on le mène à la bataille; il en a tous les instincts guerriers, il en sait même les chansons, et quand son clairon se mit à sonner la *Casquette au général Bugeaud*, le corbeau chanta de sa voix basse : *As-tu vu, as-tu vu, la casquette, la casquette? as-tu vu la casquette au pèr' Bugeaud?* A ce cri de guerre et d'ironie, on eût vu le peuple applaudir et chanter en chœur la chanson du maréchal Bugeaud, du général Corbeau.

« J'ai vu passer aussi, sur le chemin de l'Italie, et non pas sans une émotion très-vive au fond de l'âme, un superbe régiment de la garde avec armes et bagages. C'est un sévère, un imposant spectacle. Ils allaient, calmes et silencieux, sans forfanterie et sans morgue, chacun d'eux portant légèrement le lourd fardeau que porte avec soi un soldat en campagne. Ils n'avaient ni chien, ni corbeau, aucun des enfantillages de la guerre, et les gens lettrés, voyant passer ces grenadiers, se disaient : Malheur à ceux qui vont rencontrer ces régiments, *semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches*. Je l'avoue, en ce moment j'ai senti se serrer mon vieux cœur, et j'ai été pris d'une im-

mense envie, en voyant ces jeunes gens, le printemps de l'armée, arriver d'un pas si calme et si fier au-devant de tant de hasards. Ne sont-ils pas, en effet, dignes d'envie ? Ils ont vingt ans ; ils sont puissants et forts ; ils savent manier en soldats une arme imposante et terrible ; ils combattent sous un drapeau glorieux entre tous les drapeaux de ce monde ; ils vont à la gloire, ils y vont sans haine et sans peur. Oh ! les heureux ! ils ont à jouer un grand rôle, à l'heure où nous autres, les écrivains, les poëtes, les artistes, les artisans, les bourgeois, les avocats, les rêveurs, nous ne sommes plus bons qu'à garder la ville et à suivre au loin, dans la poussière éclatante, ces gens heureux qui emportent à leur suite toute la curiosité, toute l'émotion, toutes les passions de la France. Ils sont les rois, ils sont les dieux de l'heure présente ; il n'y a que pour eux de l'espace et du soleil ; la renommée et le bruit leur appartiennent ; le vieillard les salue en disant : Au revoir ! le petit enfant, se haussant sur ses pieds charmants, agite de sa main ingénue un petit drapeau qui les salue ; ils s'en vont, contents de mourir ; mais chacun d'eux est sûr de vivre et de revenir couvert de gloire. »

Cependant Napoléon III s'occupait, en prévision de son départ pour l'armée d'Italie, d'organiser le gouvernement intérieur de la France. Le 3 mai, il signait deux décrets importants ainsi conçus :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, salut.

« Voulant donner à notre bien-aimée épouse l'Impératrice des marques de la haute confiance que nous avons en Elle,

« Et attendu que nous sommes dans l'intention d'aller nous mettre à la tête de l'armée d'Italie, nous avons résolu de conférer, comme nous conférons par ces présentes, à notre bien-aimée épouse l'Impératrice le titre de Régente, pour en exercer les fonctions pendant notre absence, en conformité de nos instructions et de nos ordres tels que nous les aurons fait connaître dans l'ordre général du service que nous aurons établi et qui sera transcrit sur le livre d'État.

« Entendons qu'il soit donné connaissance à notre oncle le prince Jérôme, aux présidents des grands corps de l'État, aux membres du Conseil privé et à nos ministres, desdits ordres et instructions, et qu'en aucun cas l'Impératrice ne puisse s'écarter de leur teneur dans l'exercice des fonctions de Régente ;

« Voulons que l'Impératrice préside en notre nom le Conseil privé et le Conseil des ministres. Toutefois notre intention n'est point que l'Impératrice régente puisse autoriser par sa signature la promulgation d'aucun



WINTERHALTER PINX^T

FERD. DELANNOY SC.

EUGÉNIE

Impératrice des Français.

Imp. F. Chardon aîné 30, rue Hautefeuille, Paris.

sénatus-consulte ni d'aucune loi de l'État autres que ceux qui sont actuellement pendants devant le Sénat, le Corps législatif et le conseil d'État. Nous référant à cet égard au contenu des ordres et instructions mentionnés ci-dessus.

« Mandons à notre ministre d'État de donner communication des présentes lettres patentes au Sénat, qui les fera transcrire sur ses registres, et à notre garde des sceaux, ministre de la justice, de les faire publier au *Bulletin des lois*.

« Donné au palais des Tuileries, le 3 mai 1859.

« NAPOLÉON.

« Par l'Empereur :

« *Le ministre d'État*, ACHILLE FOULD. »

« Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

« Au moment de partir pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie, nous avons, par nos lettres patentes de ce jour, confié la Régence à notre bien-aimée épouse l'Impératrice, et nous avons réglé, pour le temps de notre absence, l'ordre du service par un acte inséré au livre d'État et porté à la connaissance de notre oncle le prince Jérôme Napoléon, des membres du Conseil privé, du Conseil des ministres et des présidents du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'État;

« Voulant donner à notre oncle le prince Jérôme des marques de la haute confiance que nous avons en lui, et, par le concours de ses lumières, de son expérience et de son dévouement à notre personne, faciliter à notre bien-aimée épouse l'accomplissement de sa mission, nous avons décidé et nous décidons que l'Impératrice-régente prendra, sur les résolutions et décrets qui lui seront soumis, l'avis du prince notre oncle; nous lui avons en outre conféré comme nous lui conférons par ces présentes le droit de présider, en l'absence de l'Impératrice-régente, le Conseil privé et le Conseil des ministres.

« Donné au palais des Tuileries, le 3 mai 1859.

« NAPOLÉON.

« Par l'Empereur :

« *Le ministre d'État*, ACHILLE FOULD. »

Ce n'était pas assez d'avoir placé l'Impératrice au sommet du gouvernement actif de l'Empire : il fallait lui laisser des instruments énergiques et expérimentés. Le 5 mai, un décret de l'Empereur replaçait M. Delangle, ancien magistrat, dans sa sphère naturelle, en le faisant passer du ministère de l'intérieur au ministère de la justice. Le duc de Padoue, dont le nom rappelle des traditions d'honneur, de dévouement et de fidélité, qui remontent au règne de Napoléon Ier, recevait des mains de Napoléon III le portefeuille du ministère de l'intérieur où M. le vicomte de la Guéronnière, conseiller d'État, allait être appelé à remplir la mission, toute de confiance, de présider au service difficile et délicat de la presse, de l'imprimerie, de la librairie et du colportage, ce qui comprend presque tous les éléments de l'esprit public. Le même jour, le maréchal Randon recevait le portefeuille de la guerre, abandonné par le maréchal Vaillant, appelé aux fonctions de major général de l'armée d'Italie.

L'Impératrice allait faire le rude apprentissage des affaires publiques ; elle allait, pendant l'absence de l'Empereur, prouver, dans le gouvernement de l'État et l'exercice de la Régence, que la noble compagne de Napoléon III sait allier tous les mérites de l'esprit à toutes les qualités du cœur, l'intelligence et la fermeté de la souveraine aux séductions et aux vertus de la femme. Le nom béni d'Eugénie allait s'écrire sur une page de l'histoire de France, à côté des noms illustrés de Blanche de Castille et d'Anne d'Autriche.

Auprès de l'Impératrice, nouvelle dans la pratique du pouvoir, l'Empereur avait placé, comme un foyer de lumière et d'expérience, son oncle, le prince Jérôme, le dernier survivant des frères de Napoléon Ier, resté au milieu des jeunes générations du second Empire, avec la triple majesté de la vieillesse, du malheur et de la gloire, comme la double personnification des grandeurs et des infortunes du premier Empire. Qui pouvait enseigner le présent et préserver l'avenir mieux que ce témoin du passé, qui a connu toutes les amertumes de l'exil après avoir connu tous les enivrements de la puissance ?

Type éprouvé de courage et de loyauté, roi quand il fallait être roi, soldat quand il fallait être soldat, le prince Jérôme avait vaillamment combattu pour la France et pour l'Empereur, jusqu'à la dernière heure de la lutte, sur le champ de bataille de Waterloo. Napoléon III pouvait se fier à celui qui avait toujours servi Napoléon Ier, en frère dévoué et en sujet fidèle. Il pouvait confier la Régente à la sagesse de ses conseils, éclairés par soixante années de prospérités inouïes mêlées à des vicissitudes terribles, d'élévations soudaines suivies de chutes éclatantes,

de retours de fortune inespérée succédant à de longues adversités. La destinée réservait à l'ancien roi de Westphalie le bonheur de protéger de sa vieillesse une femme qui est l'amour du peuple, et un enfant qui est l'espoir de la France.

Cette femme, cet enfant, ce vieillard, formaient comme une sorte de trinité auguste à la tête du gouvernement de l'Empire. Au-dessous, il y avait le Conseil privé, il y avait le Conseil des ministres.

Le Conseil privé se composait de Son Éminence Monseigneur le cardinal Morlot, grand aumônier de France, archevêque de Paris; de Son Excellence M. le maréchal duc de Malakoff, commandant en chef l'armée de l'Est; de Son Excellence M. le comte de Persigny, qui allait se rendre à Londres avec le titre d'ambassadeur de France en Angleterre; de Son Excellence M. Troplong, président du Sénat, premier président de la Cour de cassation; de Son Excellence M. le comte de Morny, président du Corps législatif; de Son Excellence M. Baroche, président du conseil d'État; de Leurs Excellences le comte Colonna-Walewski et M. Achille Fould, qui exerçaient en même temps les fonctions, le premier de ministre des affaires étrangères, le second de ministre d'État et de la maison de l'Empereur, et enfin de Son Excellence M. le maréchal Vaillant, grand maréchal du palais, qui allait en Italie occuper le poste de major général de l'armée.

Leurs Excellences M. le comte Colonna-Walewski et M. Achille Fould se retrouvaient dans le Conseil des ministres, qui se composait encore de Leurs Excellences M. le duc de Padoue, ministre de l'intérieur; M. Delangle, garde des sceaux, ministre de la justice; M. Magne, ministre des finances; M. le maréchal Randon, ministre de la guerre; M. l'amiral Hamelin, ministre de la marine; M. le comte de Chasseloup-Laubat, ministre de l'Algérie et des colonies; M. Rouher, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics; M. Roulland, ministre de l'instruction publique et des cultes; M Baroche, président du conseil d'État, ayant voix délibérative. Telle était l'organisation du gouvernement intérieur de la France.

Le soin de veiller à la défense de la capitale restait confié à Son Excellence M. le maréchal Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris. M. le baron Hausmann administrait le département de la Seine, et M. Boitelle gardait la préfecture de police. Enfin, M. le général comte de Lawœstine conservait le commandement supérieur de la garde nationale.

Au milieu de ces actes de prévoyance et de sagesse humaines, Dieu n'était pas oublié. Le 10 mai, Son Excellence M. Roulland adressait, en qualité de ministre des cultes, à tous les prélats de l'Empire, une circulaire qui leur demandait d'ordonner des prières dans toutes les églises de leur diocèse, afin d'appeler sur nos armes la protection du ciel. Le lende-

main, 11 mai, Son Éminence Monseigneur Morlot, grand aumônier de France, archevêque de Paris, prescrivait à tous les prêtres de réciter, à la messe, d'abord pendant neuf jours consécutifs et ensuite pendant toute la durée des combats, le dimanche, les oraisons *Pro tempore belli*, pour le temps de la guerre. C'est ce qui se fit également, par ordre des archevêques et des évêques de France, dans toutes les églises de l'Empire. Partout l'épiscopat, s'associant par ses pieux et patriotiques mandements aux manifestations enthousiastes de l'opinion publique, adressa les mêmes instructions à tous les membres du clergé catholique. Dans les temples et dans les synagogues, il y eut aussi des prières publiques, et, partout où il se trouva des fidèles élevant leur pensée vers le Créateur du monde et de l'humanité, des vœux montaient jusqu'au pied du trône du Roi des rois pour lui demander de donner la victoire aux soldats qui volaient à la délivrance de l'Italie.

A l'heure où l'archevêque de Paris signait son mandement au clergé du diocèse, déjà la *Reine-Hortense* emportait l'Empereur vers les rivages de Gênes. C'est le 10 mai qu'il avait quitté sa capitale pour aller partager les périls et les fatigues de l'armée d'Italie, après avoir imploré l'assistance du Dieu des batailles. Le 10 mai, en effet, auprès de l'Impératrice, au milieu des princes et des princesses de sa famille, entouré des officiers et des dames du palais, Napoléon III assistait, dans la chapelle des Tuileries, à une messe de départ, dite à midi, par le grand aumônier de France, et se recueillait ensuite avec sa femme et son enfant, jusqu'à l'heure des adieux.

Il était cinq heures. Leurs Majestés Impériales allaient se rendre à la gare de Lyon. Dans les salons du palais des Tuileries se pressaient, émus et agités, les membres du Conseil privé, les ministres, les grands officiers de la couronne, les dames et les officiers des maisons de l'Empereur et de l'Impératrice. Napoléon III reçut leurs derniers hommages; il reçut également les derniers adieux de Son Altesse Impériale la princesse Mathilde, de Son Altesse grand-ducale la princesse Marie de Bade, duchesse de Hamilton et de Sa Grâce le duc de Hamilton; puis il embrassa son fils et se mit en route, ayant à ses côtés l'Impératrice qui devait l'accompagner jusqu'à Montereau.

L'Empereur et l'Impératrice étaient en calèche découverte, à la Daumont, l'Impératrice en costume de voyage, l'Empereur en petite tenue de campagne. L'Impératrice portait un chapeau de paille, un mantelet noir et une robe noire. Coiffé du képi, l'Empereur portait la tunique des officiers généraux. Les cent-gardes et un premier détachement des cuirassiers de la garde précédaient la voiture de Leurs Majestés Im-

périales, que suivait un second détachement du même régiment de cuirassiers.

Depuis le matin, toute la population de Paris était en émoi. Les abords du palais des Tuileries, tout le parcours de la rue de Rivoli, de la rue Saint-Antoine, de la place de la Bastille, de la rue de Lyon, du boulevard Mazas, les alentours de l'embarcadère, offraient le plus pittoresque spectacle : c'était comme une mer humaine, tellement la foule était partout immense et compacte, mer mouvante dont les flots pressés ondulaient, sous l'empire d'une ardente pensée de patriotisme et d'un vif sentiment d'enthousiasme, avec plus d'impétuosité que les vagues mêmes de l'Océan. Hommes et femmes, enfants et vieillards : tous y étaient, tous jonchaient le pavé des rues, si bien que de la grille du palais des Tuileries à la gare du chemin de fer on eût dit une décoration vivante et continue.

Sur tout le parcours du palais des Tuileries à la gare de Lyon, c'était la même foule aux fenêtres des maisons, où d'innombrables têtes se montraient, encadrées dans les plis des drapeaux aux couleurs de la France et de la Sardaigne qui, du faîte à la base, pavoisaient les façades. A ces fenêtres, dès que la voiture de Leurs Majestés Impériales apparaissait, on voyait des milliers de mains agiter les chapeaux et les mouchoirs, en signe de sympathie; on entendait, à tous les étages, des milliers de voix acclamer, sur son passage, le général en chef de l'armée d'Italie.

La marche du cortége impérial, à travers cette multitude enthousiaste, fut une marche triomphale. Ces milliers de drapeaux flottant à tous les vents, ces milliers de voix saluant avec amour l'Empereur au moment où, se faisant soldat, il allait déposer le sceptre pour l'épée, ces milliers de chapeaux et de mouchoirs agités avec tant de spontanéité, quelle éclatante et solennelle protestation contre les défaillances intéressées et les égoïstes calculs de tous ceux qui avaient conseillé l'abandon de la noble cause que notre armée allait défendre de l'autre côté des Alpes. Ces conseils de la peur, la population les avait connus. Elle avait su tout ce que l'Empereur avait rencontré, dans de hautes régions, d'obstacles inintelligents à la réalisation de ses glorieux desseins. Ses manifestations d'amour, de dévouement et d'admiration en avaient acquis plus d'universalité, plus de vivacité. On eût dit qu'elle voulait remercier Napoléon III d'avoir su comprendre l'âme de la nation française, en croyant à ses sympathies et en ne doutant pas de ses sacrifices pour l'indépendance et la liberté italiennes.

La voiture impériale avançait lentement, retardée à chaque pas par

l'élan populaire. Arrivée sur la place de la Bastille, elle est soudainement entourée de groupes nombreux d'ouvriers qui veulent dételer les chevaux pour la traîner eux-mêmes jusqu'à la gare. Cela se passait aux cris multipliés et chaleureux de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive l'Italie!*

Ému jusqu'aux larmes, l'Empereur se lève debout, s'écriant : « Mes amis, vous voulez que je parte? — Oui, Sire, répondirent alentour des voix nombreuses. Partez et revenez victorieux. — Eh bien, alors, ne me retardez pas, car le temps presse. Mes chevaux me conduiront plus vite. Laissez-moi passer. — C'est vrai, » reprirent les mêmes voix. Et la foule s'écarta, en criant de nouveau : *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive l'Italie!*

Un peu plus loin, un ouvrier, s'adressant à ses camarades, dit, en apercevant le général en chef de l'armée d'Italie, ce mot prophétique : *Regardez donc l'Empereur; il a la victoire dans les yeux.* Plus loin encore, tout près de la gare, il y eut un mouvement d'ondulations populaires, subit et violent, autour de la voiture impériale. Des ouvriers cherchaient à s'ouvrir un passage, à travers la foule compacte, jusqu'à Leurs Majestés Impériales. Un commissaire de police intervint : « Nous voulons parler à l'Empereur, dirent les ouvriers à ce magistrat.— Mes amis, leur répondit le commissaire de police, tout en s'efforçant de les contenir pour dégager la route par où s'avançait la voiture impériale, je voudrais vous conduire moi-même à l'Empereur; mais c'est impossible, vous le voyez vous-même. — Eh bien, monsieur le commissaire, chargez-vous alors de notre commission, reprirent les mêmes hommes. Voici ce que nous voulions dire à l'Empereur : « Sire, vous avez dit : En partant, je confie l'Impératrice et mon fils à « l'amour et au dévouement du peuple. Vous pouvez compter sur nous. » On pourrait citer cent autres épisodes, cent autres mots de même nature.

Le cortége impérial arrive enfin en face de l'embarcadère. Là, sur la place Mazas, sur la route du chemin de fer et devant l'entrée de la gare, une haie de troupes était formée par les 14ᵉ et 15ᵉ bataillons de la garde nationale de Paris, un bataillon de la gendarmerie de la garde impériale et un bataillon du 80ᵉ de ligne. La cour intérieure de l'embarcadère était pavoisée de drapeaux tricolores, de trophées d'armes et d'écussons au chiffre de l'Empereur.

Dans la salle des Pas-Perdus on avait improvisé une salle de réception, ornée de tentures vertes aux crépines d'or; on y retrouvait aussi les mêmes écussons au chiffre de l'Empereur. Dans cette salle avaient été disposées des banquettes pour les personnes invitées. Enfin le grand salon de première classe se trouvait converti en salon impérial.

Quand l'Empereur et l'Impératrice entrèrent, aux acclamations de la

foule qui encombrait la cour intérieure, et au bruit du tambour qui battait aux champs, dans la salle de réception, formée avec une moitié de la salle des Pas-Perdus, toutes les dames qui garnissaient les banquettes se levèrent par un mouvement spontané. C'est là que Leurs Majestés furent reçues par Son Excellence M. le maréchal Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, M. le général comte de Lawœstine, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, M. le baron Hausmann, préfet de la Seine, M. Boitelle, préfet de police, par tous les membres du conseil d'administration de la compagnie du chemin de fer de Paris à Marseille, par des sénateurs, des conseillers d'État et des députés, accourus en grand nombre, pour saluer, au départ, le général en chef de l'armée d'Italie!

Au seuil du salon impérial, qui faisait suite à la salle de réception, Leurs Altesses Impériales le prince Jérôme, le prince Napoléon et la princesse Clotilde, reçurent à leur tour Leurs Majestés impériales, qu'elles avaient précédées de quelques minutes. Là se trouvaient également les grands dignitaires de l'Empire. Dans ce salon, le prince Jérôme, que ce départ pour l'armée d'Italie reportait aux glorieux souvenirs d'une autre époque, fit ses derniers adieux à l'Empereur son neveu, et au prince son fils, retrouvant ainsi, aux jours de sa vieillesse, dans les émotions et les tableaux de cette séparation, les spectacles et les impressions qui l'avaient si souvent agité, aux jours de sa jeunesse. L'Empereur échangea quelques paroles avec son oncle, l'embrassa affectueusement, ainsi que la princesse Clotilde, qui fit aussi, à ce moment-là, ses adieux au prince Napoléon, serra la main aux dignitaires de l'Empire qui l'entouraient, puis fit entrer l'Impératrice dans un waggon-terrasse, où il monta bientôt à son tour, suivi de son cousin. Ce waggon-terrasse précédait trois autres waggons-salons qui composaient, avec trois waggons ordinaires de première classe et deux waggons de charge, le train impérial.

On remarquait dans ce train Son Excellence M. le maréchal Vaillant, major général de l'armée d'Italie; MM. le comte Roguet, de Cotte, de Failly et le comte de Montebello, généraux de division; le baron de Béville, le prince de la Moskowa et Fleury, généraux de brigade; le colonel de Vaubert de Genlis, chef d'état-major de la garde impériale; Reille, lieutenant-colonel, chef d'état-major de la 1re division de la garde impériale, tous aides de camp de l'Empereur;

MM. le marquis de Toulongeon et le comte Lepic, lieutenant-colonel d'état-major, faisant fonctions d'aides de camp;

MM. Favé, lieutenant-colonel d'artillerie; le baron de Menneval, chef d'escadron d'artillerie; Schmitz, chef d'escadron d'état-major; Brady, ca-

pitaine d'artillerie; le vicomte Friant, capitaine de cavalerie; de Tascher de la Pagerie, le prince de la Tour d'Auvergne, capitaines d'infanterie; le prince Joachim Murat, lieutenant de cavalerie; de Clermont-Tonnerre, capitaine d'état-major, tous officiers d'ordonnance de l'Empereur.

MM. le baron de Bourgoing et Davillier, écuyers de l'Empereur;

M. Conneau, premier médecin, et M. le baron Larrey, chirurgien de l'Empereur;

M. l'abbé Laine, aumônier de l'état-major de l'armée d'Italie,

M. Robert, maître des requêtes, et M. Lemarié, auditeur au conseil d'État, chargés du service du cabinet de l'Empereur, au quartier général de l'armée d'Italie.

Il était six heures; le prince Jérôme s'éloignait avec la princesse Clotilde. Le sifflet du machiniste se fit entendre, et le train partit aux cris universels de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive l'Italie!*

De Paris à Montereau, ce fut une course haletante et triomphale, car le train qui passait, rapide comme l'éclair, sur la voie ferrée, était salué par les populations riveraines, qui envoyaient à l'Empereur leurs vœux ardents et leurs acclamations enthousiastes. Il y eut seulement quelques minutes d'arrêt à Melun, où le premier magistrat du département prit place dans le waggon-terrasse, qu'il devait quitter à Montereau. Pendant ces minutes d'arrêt, toutes les autorités civiles et militaires de la ville furent admises, avec les membres de la magistrature et du clergé, à l'honneur de saluer Leurs Majestés Impériales.

Montereau, où l'Empereur et l'Impératrice devaient se séparer, a été l'un des champs de bataille du premier Empire. Dans son admirable campagne de France de 1814, Napoléon Ier remporta, près de cette ville, sur les alliés, une victoire qui eût sauvé son trône, si son trône avait pu être sauvé par le génie de la guerre. Un autre souvenir illustre aujourd'hui les annales de cette cité où l'Empereur, tirant son épée de capitaine pour la délivrance de l'Italie, a remis aux mains de l'Impératrice son sceptre de souverain.

C'est dans les salles de la gare, transformées comme par magie en salles d'apparat, qu'a eu lieu le dîner des adieux. Ce splendide festin, offert à l'Empereur et à l'Impératrice par la municipalité, réunissait, à la table de Leurs Majestés Impériales, le préfet de Seine-et-Marne, le sous-préfet de Montereau, le commandant du bataillon des sapeurs-pompiers avec les principales autorités de la ville. Pendant le repas, la société des orphéonistes faisait entendre des chants patriotiques.

Un touchant épisode a signalé la fin de cette journée solennelle. Au dessert, le docteur Conneau se mit à distribuer à chacun des convives une

photographie-miniature de Disderi, à trois épreuves différentes, représentant, l'une l'Empereur debout, l'autre, l'Empereur assis, la troisième, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial réunis... Chacun était encore tout ému de cette gracieuse surprise, lorsque M. de Lezay-Marnésia, chambellan de l'Impératrice, s'adressant, au nom de Sa Majesté, à tous ceux qui accompagnaient l'Empereur en Italie, leur fit don, à son tour, d'une petite médaille de la Vierge en or, avec cette simple légende surmontant l'image de la Mère de Dieu : *Marie, priez pour nous.*

L'heure de la séparation avait sonné. L'Empereur et l'Impératrice s'embrassèrent avec des larmes dans les yeux, mais le cœur ferme, l'âme sereine, ayant foi dans la protection de Dieu et la fortune de la France. A ce moment, les assistants crièrent d'une voix unanime : *Vive le Prince Impérial!* comme s'ils avaient tous compris que ce cri répondait mieux qu'un autre à la dernière pensée qui devait occuper Leurs Majestés Impériales à cette dernière minute des adieux ; puis l'Impératrice revint à Paris et l'Empereur continua sa route vers Lyon.

Le train impérial reprit sa course avec une nouvelle impétuosité. Il ne courait pas, il volait sur la voie ferrée : on eût dit qu'il avait des ailes. Quand il arriva dans la gare de Sens, les élèves du collége se mirent à exécuter, à la clarté des flambeaux, l'air de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie.* Il y eut là une station de quelques minutes, ce qui permit aux membres de la magistrature et du clergé, ainsi qu'aux autorités civiles et militaires, de présenter à l'Empereur leurs respectueux hommages.

De Sens à Lyon, le train impérial ne fit qu'un bond, ne s'arrêtant à Laroche, Tonnerre, Montbard, Dijon, Beaune, Châlons et Mâcon, que pendant quelques secondes, pour le service, et trouvant à la gare de Lyon M. Vaïsse, sénateur, chargé de l'administration du département du Rhône, qui était venu complimenter l'Empereur. Là, Son Excellence le maréchal comte de Castellane, commandant en chef de l'armée de Lyon, monta dans le waggon de Sa Majesté qu'il devait avoir l'honneur d'accompagner jusqu'à Marseille.

L'Empereur fit un premier déjeuner à Valence ; il devait en faire un second dans l'entre-pont même de la *Reine-Hortense.* Le train impérial reprit sa marche rapide vers Marseille, ne la suspendant, pour le service, qu'aux gares d'Orange, d'Avignon et d'Arles. Dans la gare d'Avignon, une pauvre femme nommée Niel, infirme et veuve, mère de six enfants, attendait l'arrivée de l'Empereur comme on attend une apparition de la Providence. L'aîné de ses fils venait d'être rappelé sous les drapeaux. Elle demanda, dans un placet qu'elle eut le temps de remettre à l'Empereur, que son fils lui fût rendu. Napoléon III lut le placet au moment même où

le train repartait, et, dans la journée, la femme Niel recevait, avec des paroles d'espérance pour le prochain retour de son fils, une somme de deux cents francs.

Partout, de Paris à Lyon et de Lyon à Marseille, les populations des campagnes suivant, celles-ci leur maire, celles-là leur curé, étaient accourues, le jour, en habits de fête, la nuit, avec des torches pour flambeaux, sur tout le parcours du train impérial qui fendait l'air, salué, sur son passage, d'acclamations si nombreuses, qu'on eût dit un seul cri continu apprenant à Napoléon III combien la France applaudissait à sa résolution d'aller combattre les oppresseurs de l'Italie.

Enfin l'Empereur entre dans la gare de Marseille, au milieu des flots pressés d'une population enthousiaste et sympathique, qui l'accueille avec d'éclatants témoignages de respect et de dévouement. Aussitôt il se rend vers le vieux port, au bas de la Cannebière, quartier du peuple dont chaque maison est pavoisée de drapeaux aux couleurs nationales, dont chaque habitant fait cortége à l'héritier de Napoléon I[er], et, sans s'arrêter nulle part, il prend possession de la *Reine-Hortense*, qui l'attend pour le conduire vers le théâtre de la guerre.

Une jeune fille, vêtue de blanc, avait seule pu jeter un bouquet dans la calèche qui avait conduit avec rapidité l'Empereur de la gare au navire. Ce bouquet, c'était le vœu de la délivrance, c'était l'espérance de la victoire, car celle qui l'avait offert au libérateur de la Lombardie était d'origine milanaise.

Impatient de répondre à ce vœu de tant d'âmes généreuses, à cette espérance de tant de nobles cœurs, Napoléon III hâtait l'heure du départ. Après le déjeuner, qui avait réuni à la table impériale le préfet des Bouches-du-Rhône, le général commandant le département, le maire et les adjoints de Marseille, l'évêque du diocèse et ses grands vicaires, les premiers magistrats et les principales autorités de la ville, ainsi que les officiers du bord ayant à leur tête le contre-amiral Dupouy, la *Reine-Hortense* s'élança, majestueuse et fière, sur les flots bleus de la Méditerranée, saluée, par les batteries des quatre forts de la rade, de vingt et un coups de canon.

Depuis son arrivée jusqu'à son départ, l'Empereur n'avait entendu qu'un long concert d'acclamations universelles. Ces acclamations, auxquelles se mêlèrent les voix du canon et les hourras des équipages, redoublèrent quand on vit la *Reine-Hortense* s'éloigner, escortée du *Vauban* avec ses mâts pavoisés, et montrant avec orgueil à toutes ses vergues, ses matelots aux chemises blanches, aux allures pittoresques et aux mâles attitudes. Napoléon III voguait vers l'Italie : l'Italie était sauvée!

II

THÉATRE DE LA GUERRE

La patrie du Tasse et de Dante allait s'éveiller tout entière au bruit des armes : du pied des Alpes aux bords de l'Adriatique, un frisson de liberté allait courir dans ses veines ; au cri d'indépendance, qui devait retentir des rives du Tessin aux rives de l'Arno, un long frémissement allait l'agiter, du lac de Garde au détroit de Messine.

Terre privilégiée des grands artistes et des grands poëtes, l'Italie, à laquelle se relient deux îles importantes, la Sardaigne et la Sicile, forme une vaste presqu'île, environnée à l'ouest, au sud et à l'est des flots de la Méditerranée, qui change de nom en changeant de rivage : vers le nord-est, c'est la mer Adriatique ; vers le sud-est, c'est la mer Ionienne ; vers le sud-ouest, c'est tantôt la mer Tyrrhénienne, tantôt la mer Méditerranée.

Au nord, des Alpes maritimes et des Alpes Cottiennes aux Alpes Juliennes, cette même presqu'île se rattache au continent par l'immense et haute chaîne de montagnes, d'où descendent les rivières qui forment la vallée du Pô et se jettent dans l'Adriatique. Cette chaîne la sépare en même temps de la France, de la Suisse et de l'Allemagne.

De ce côté des Alpes, au pied de leur versant septentrional, il y a la Savoie, que les traités de 1815 ont politiquement rivée à l'Italie, mais qui est en dehors de ses limites naturelles et géographiques. Sur un autre penchant du même groupe de montagnes, il y a une portion du Tyrol, la Valteline, une portion de la Suisse, qui, bien qu'enclavées dans ces limites, en dedans desquelles elles se trouvent, ont été violemment séparées du territoire de la Péninsule par les convenances de la diplomatie et le cours des événements.

L'Italie confine à la Suisse, à la France et à l'Allemagne ; elle communique avec la première par les cols du Grand Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard ; elle communique avec la troisième par les cols du Brenner et de Tarvis et par les divers débouchés de l'Isonzo ; elle communique avec la seconde par le Var, aux environs de Nice, et par les cols des monts Genèvre, Cenis et Petit-Saint-Bernard.

A l'extrémité de la Péninsule, il y a le royaume de Naples, qui confine, au nord, aux États de l'Église, et dont toutes les autres frontières sont des frontières maritimes. A l'heure où commençait le grand duel de l'Autriche et de la France sur le sol béni de l'Italie, un roi achevait de mourir dans ce royaume. Ce roi, c'est Ferdinand II, qui a disparu de ce monde, emporté dans la tombe par une horrible et longue maladie, pendant que les épées se croisaient et que les baïonnettes se heurtaient au loin.

Là, pendant la mêlée des puissantes armées, dont l'une combattait pour la délivrance de la Lombardie, et dont l'autre défendait la domination de l'Autriche, un changement de règne s'est accompli ; mais le peuple et le souverain de cet État sont restés tellement étrangers, sinon par la pensée, du moins par l'action, au mouvement qui s'est instantanément produit de Bologne à Milan, que leur nom et leur souvenir ne se retrouveront dans ce livre qu'à l'heure des dénoûments diplomatiques.

Les États de l'Église ne pouvaient rester indifférents à une lutte où allaient se décider, par le sort des armes, les destinées de l'Italie. Au bruit des combats qui, de la vallée du Pô, montait jusqu'aux rives du Tibre, la population de ces États s'est soudainement émue. Un cri de liberté avait à peine retenti dans la Péninsule, que déjà jaillissaient de l'âme des Romains des élans de patriotisme et des désirs d'affranchissement. Mais les événements de la Romagne ont conservé un caractère exclusivement politique. Il en est de même de ceux qui ont si profondément remué les duchés de Toscane, de Parme et de Modène, où le peuple s'est brusquement soulevé, comme par un choc électrique, à la seule approche du drapeau de la France, contre la double tyrannie du dedans et du dehors qui pesait sur lui. Le récit de ces événements viendra plus tard compléter, à son heure et à sa place, l'émouvant tableau des victoires, qui ont assuré l'indépendance extérieure et la liberté intérieure de ces contrées que Dieu a faites si belles, que l'homme a faites si malheureuses.

Le théâtre de la guerre, qui pouvait s'étendre jusqu'à l'Adige, au delà même de l'Adige, jusqu'au Lido, a été circonscrit, par la paix de Villafranca, dans cette admirable et féconde vallée du Pô, qui embrasse à la fois le Piémont et la Lombardie. La nature, qui a favorisé cette contrée de tous les dons de la beauté et de la fertilité, semble également l'avoir prédestinée à ne former qu'une seule unité politique, comme elle ne forme qu'une seule unité géographique. Les violences de la politique et les caprices de la diplomatie avaient faussé son rôle, en la coupant en deux parts, l'une placée sous le sceptre de la maison de Savoie, l'autre placée sous le sceptre de la maison de Hapsbourg. L'épée de la France, en les re-

liant l'une à l'autre, pour les fondre dans une même nationalité, a réparé le crime des traités de 1815.

A l'est, la vallée du Pô confine à l'Adriatique. Mais partout ailleurs elle est entourée d'une merveilleuse ceinture de montagnes que la chaîne des Alpes et la ligne des Apennins tracent autour d'elle. Aucune autre région d'Europe n'a des frontières plus franchement dessinées par les mains de la nature. Elle possède enfin sur deux mers des débouchés que les monts de la Ligurie protégent à l'ouest, et que les lagunes de la Vénétie, défendent au levant.

Quelle facilité, quelle sécurité de communications extérieures! Quelles conditions exceptionnelles de richesse et de prospérité! quelle situation unique, dans les jours de paix, aux yeux de l'agronome et de l'économiste, que celle de cette vallée du Pô, si magnifiquement abritée contre les vents froids du nord, par les cimes gigantesques de la chaîne des Alpes, si heureusement protégée contre les souffles ardents du midi, par les sommets plus modestes de la ligne des Apennins! De l'est à l'ouest, sa longueur est de six cents kilomètres; du nord au sud, sa largeur est de cent soixante kilomètres; sa superficie totale est environ de mille myriamètres carrés.



La grande artère du Pô, avec ses nombreux affluents, répand dans ce vaste bassin, par les effets d'un incomparable système d'irrigation, œuvre de la nature, une fertilité si miraculeuse, que sur cette superficie de mille myriamètres carrés, recouverte, par le travail des torrents qui tombent des montagnes d'alentour, d'un sol d'alluvion merveilleusement productif, l'homme moissonne, huit fois dans l'année, une abondante récolte. Vallée prédestinée aux grandes prodigalités de Dieu comme aux grands ravages de l'homme, on peut dire de la vallée du Pô qu'elle est à la fois, avec son délicieux climat et sa configuration accidentée, l'arène et le jardin de la moderne Europe.

En effet, avec son amphithéâtre de montagnes, cette vallée n'est pas moins propice aux combats meurtriers qu'aux fécondes cultures. Annibal s'y montra, à la tête de bandes d'aventuriers ramassés sur sa route. Les Cimbres l'ont envahie et ravagée. Tous les grands princes, tous les grands capitaines : Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon, s'y sont montrés, tour à tour, en conquérants et en maîtres. A leur suite, Napoléon III allait y paraître, mais en libérateur et non en ennemi.

Hier encore, partagée entre deux dominations rivales, la vallée du Pô était hérissée, sur le territoire sarde, d'une triple ligne de défenses militaires destinées à arrêter les armées de l'Autriche, qui, des plaines de la Lombardie, pouvaient s'élancer sur ce territoire pour y porter la mort et la dévastation.

Ces lignes de défense, placées complétement en dehors de la Savoie, se trouvaient exclusivement établies, un peu sur le territoire de l'ancienne république de Gênes, incorporée à la Sardaigne en 1815, par le congrès de Vienne, beaucoup dans la partie de ce royaume qui ne fut d'abord que la principauté de Piémont. Aujourd'hui le sol génois, qui fut jadis le sol ligurien et qui a connu, au temps des doges, des jours de splendeur et de gloire, se confond avec le sol piémontais.

La principauté du Piémont elle-même, bien qu'elle tende à donner son nom à la monarchie, chaque jour plus vaste, de la maison de Savoie, ne comprenait autrefois qu'une faible portion de celles des possessions de cette monarchie qui sont situées au delà des Alpes.

Indépendamment des territoires de l'ancienne république de Gênes, on retrouve également, dans l'ensemble des provinces qui s'appellent aujourd'hui le Piémont, ceux des duchés d'Aoste et de Montferrat, de la seigneurie de Verceil, des marquisats de Saluces et d'Ivrée, des comtés de Nice et d'Asti, et même des débris du vieux duché de Milan.

Ainsi nommé parce qu'il est entouré de hautes montagnes, le Piémont, dont la Méditerranée baigne le littoral, appartient cependant au bassin de l'Adriatique où le Pô emporte les eaux qui traversent, en les arrosant, ses vastes plaines, mollement étendues au pied des Alpes Maritimes, des Alpes Cottiennes, des Alpes Grecques, des Alpes Pennines et des Alpes Lépontiennes. Il touche également, vers le sud, au pied des Apennins, et, vers l'est, il se prolonge le long des rives du Tessin jusqu'aux bords du lac Majeur.

Le Piémont, seul, comptait quatre millions d'habitants; le chiffre de la population totale du royaume, en y comprenant celle de la province de Savoie et de l'île de Sardaigne, s'élevait presque à cinq millions; il sera désormais de huit millions, puisque la Lombardie, qui vient d'être donnée par Napoléon III à Victor-Emmanuel II, possède à peu près trois millions d'habitants.

Prolongation de la vallée du Pô, la Lombardie, qui va enfin ne faire qu'une seule contrée avec le Piémont, s'est appelée de noms divers dans le passé ; mais, sous quelque dénomination qu'elle se présente dans l'histoire, jamais cette terre, arrosée du sang de ses habitants par l'épée des conquérants ou par le fer des factions, ne vécut de sa vie propre, d'une vie indépendante et nationale, même au temps où Milan fut, tour à tour, la capitale d'une république ou d'un duché, car, alors même qu'elle paraissait libre, elle subissait encore, à défaut d'une domination étrangère directe, de secrètes influences extérieures.

C'est que la Lombardie, isolée du Piémont, qui est, géographique-

ment, comme une portion d'elle-même, ne pouvait s'épanouir dans sa plénitude. Maintenant que le sort des combats l'a rattachée aux possessions italiennes de la maison de Savoie, elle trouvera sans doute le repos qui lui donnera la prospérité. Mais, avant de la conquérir, le Piémont allait avoir à protéger son propre territoire derrière sa triple ligne de défenses militaires.

La troisième ligne occupe une position restreinte : c'est celle de la Dora-Baltea, qui prend sa source près du Petit-Saint-Bernard, rejoint la rive gauche du Pô, après un parcours de cent cinquante-quatre kilomètres, dans la direction de Crescentino, à trente-huit kilomètres de Turin. Sur cette rivière, qui était défendue dans toute son étendue, au moment où a commencé la guerre d'Italie, se trouvent Ivrée, Caluso et Chivasso. Trois places de guerre sont situées sur cette ligne dans l'angle que forme le Tanaro par sa jonction avec le Pô, protégeant Turin, du côté sud, de même que la Dora-Baltea lui sert de rempart, du côté nord.

Ce sont Casale, sur la rive droite du Pô; Valenza, située sur la même rive, au point où ce roi des fleuves s'infléchit le plus, au sud, avant de remonter, à l'est, vers Pavie ; enfin, Alexandrie, assise sur la rive droite du Tanaro, au confluent de cette rivière avec la Bormida, et qui commande une vaste étendue de terrain. Cette dernière place figure au premier rang des places de guerre de l'Italie. Elle est fortement protégée par une formidable ceinture de vastes ouvrages avancés, qui l'entourent, par une immense citadelle, qui s'élève sur la rive gauche du Tanaro, et surtout par un système complet d'écluses établies sur cette rivière, qui permettent d'inonder subitement la plaine.

La seconde ligne, plus étendue, commence d'abord à la Sesia, qui descend du versant du mont Rosa et se joint à la rive gauche du Pô, et ensuite à la Scrivia, qui, partant à seize kilomètres de Gênes, du versant septentrional des Apennins, afflue au Pô, par la rive droite, à treize kilomètres de Voghera. Cette seconde ligne s'appuie sur les défenses avancées de Lagogna et de la Staffora.

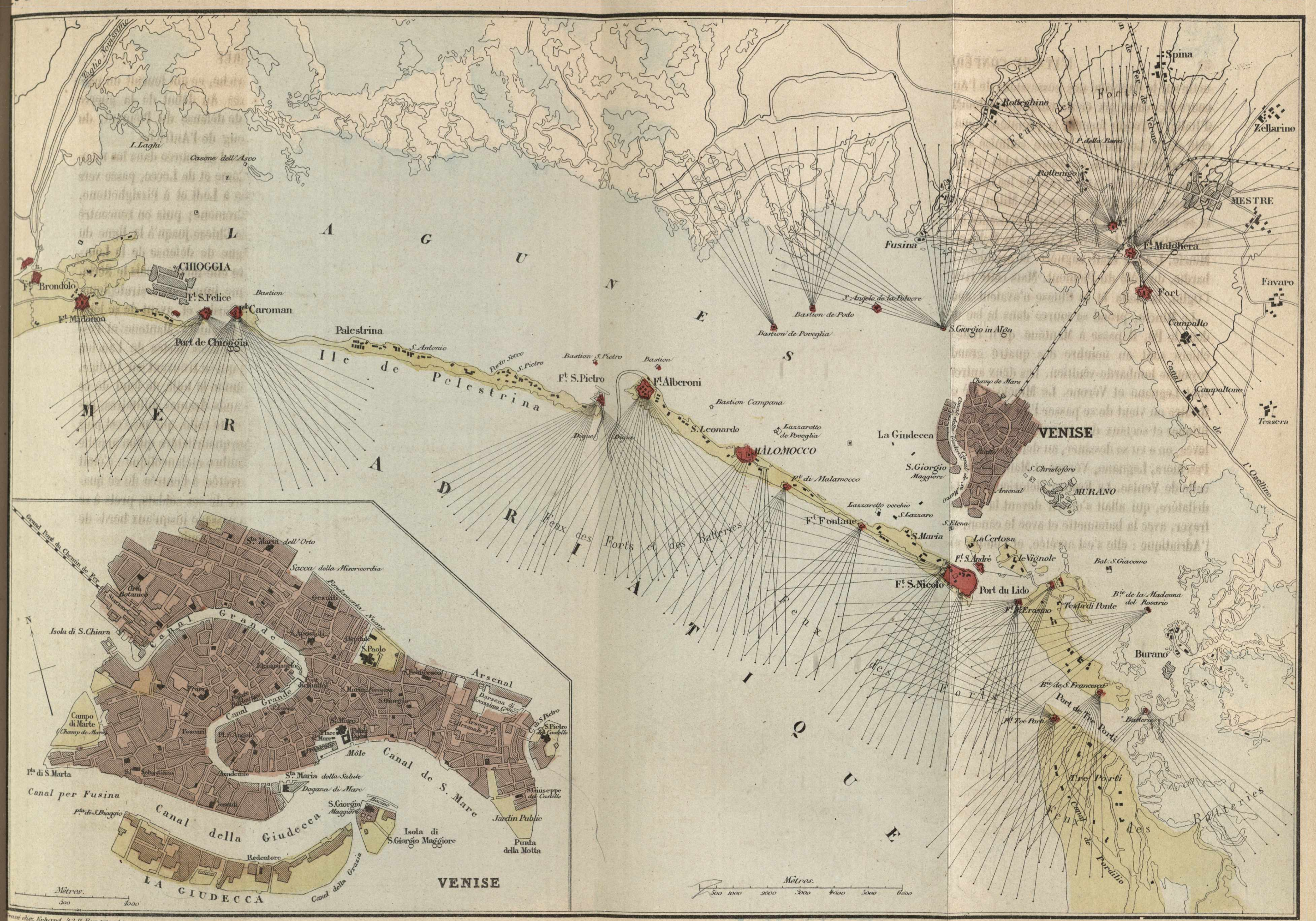
Plus avant, en s'éloignant de Turin, d'Alexandrie et de Gênes, pour s'avancer vers la Lombardie, on rencontre le Tessin et le Pô, qui forment comme un vaste fossé en demi-cercle, depuis le lac Majeur jusqu'aux lagunes de Comacchio. Le Tessin prend sa source au Saint-Gothard, arrose le canton de la Suisse auquel il donne son nom, passe à Bellinzona, traverse le lac Majeur, et se jette dans le Pô à Pavie. Le Pô, qui est le plus grand fleuve de l'Italie, prend sa source sur les pentes du mont Viso et va se jeter dans l'Adriatique, après avoir traversé le Piémont, jusqu'à son point d'intersection avec le Tessin, la Lombardie où il reçoit le Mincio, et la Vé-

nétie sur le flanc sud des possessions de l'Autriche, ce qui fournit un parcours d'environ six cents cinquante kilomètres. Au début de la guerre d'Italie, le Tessin formait la première ligne de défense du Piémont, du côté de la Lombardie, encore soumise au joug de l'Autriche.

Au delà du Tessin on trouve l'Adda, qui prend sa source dans les montagnes élevées du Tyrol, traverse les lacs de Côme et de Lecco, passe vers Cassano, à vingt kilomètres de Milan, arrive à Lodi et à Pizzighettone, et se confond avec le Pô, entre Plaisance et Crémone; puis on rencontre successivement le Serio, l'Oglio, la Mella et la Chiese jusqu'à la ligne du Mincio. L'Adda était naguère la première ligne de défense de la Lombardie, du côté du Piémont. Mais cette rivière elle-même, mais le Serio, l'Oglio, la Mella et la Chiese n'avaient aucune importance stratégique.

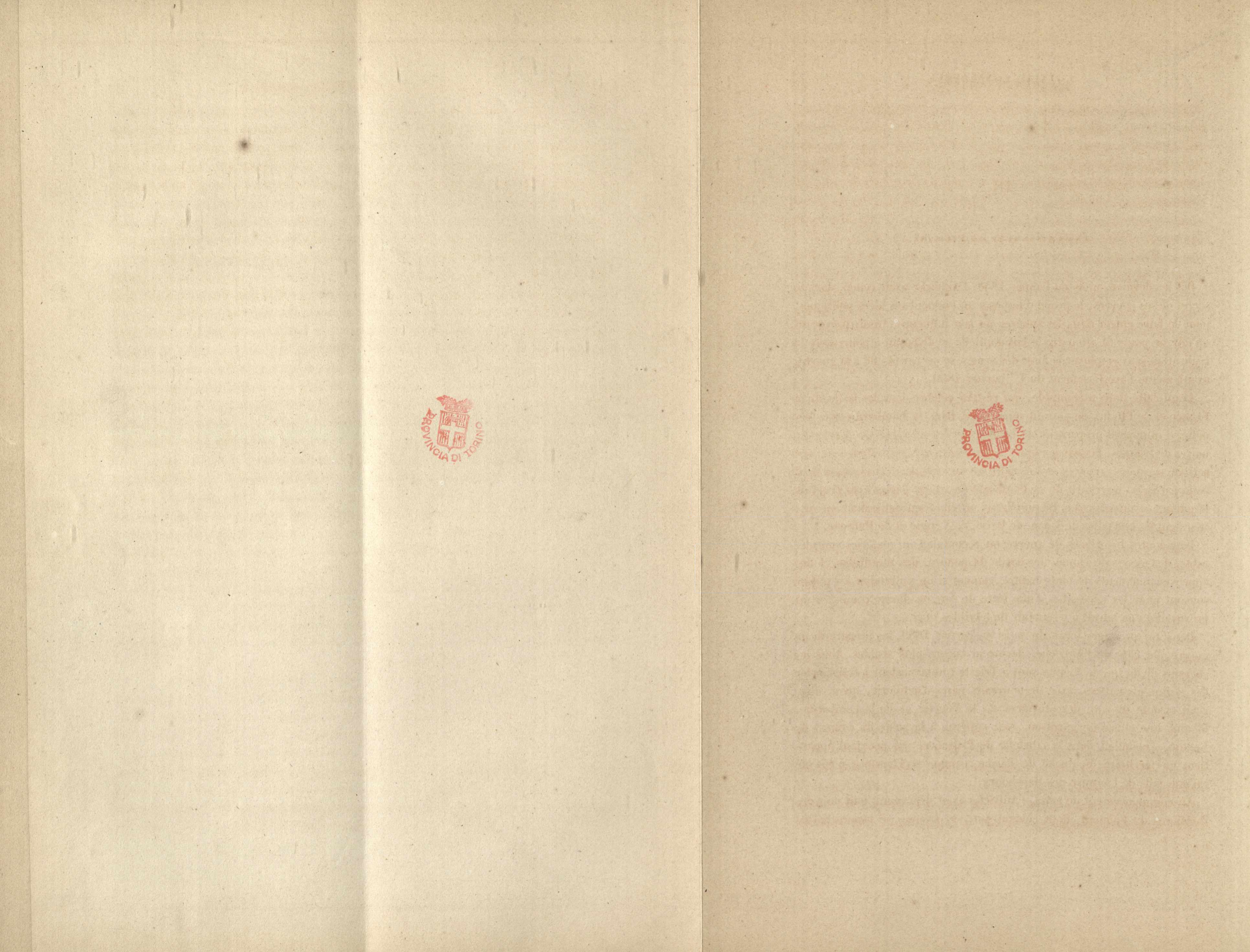
Le Mincio, prend sa source dans le lac de Garde, et, avant de se jeter dans le Pô, il passe à Mantoue qu'il relie à Peschiera. Mantoue et Peschiera sont au nombre des quatre grandes places fortes de l'ancien royaume lombardo-vénitien. Les deux autres, qui se trouvent sur l'Adige, sont Legnano et Vérone. Le Mincio a été comme la toile de fond de ce théâtre où vient de se passer l'un des plus grands drames militaires, politiques et sociaux des temps modernes. Sur cette toile, qui ne s'est plus levée, on a vu se dessiner, au delà de ce célèbre quadrilatère qu'on appelle Peschiera, Legnano, Vérone et Mantoue, une ombre mélancolique : c'était celle de Venise. La France victorieuse s'est arrêtée à l'entrée de ce quadrilatère, qui allait s'ouvrir devant la bravoure de ses soldats, prêts à se frayer, avec la baïonnette et avec le canon, un passage jusqu'aux bords de l'Adriatique : elle s'est arrêtée, et l'ombre s'est évanouie.

GUERRE D'ITALIE 1859. **VENISE** SES FORTIFICATIONS, SES BATTERIES ET SES LAGUNES PAR A. VUILLEMIN.



Gravé chez Erhard 42 R. Bonaparte

Imp. chez Cadiet 18 R. Jacob.


PROVINCIA DI TORINO
PROVINCIA DI TORINO

III

ENVAHISSEMENT DU PIÉMONT

Dès les derniers mois de l'année 1858, l'Autriche avait conçu, dans le secret de ses pensées, le projet d'imposer au Piémont ses idées politiques, pour le faire entrer dans les sphères de son influence. Aussi, prévoyant qu'elle ne pourrait atteindre le but dont elle se disposait à poursuivre la réalisation sans employer la force des armes, se préparait-elle à la guerre, avant même l'avertissement du 1er janvier 1859.

Avant cette date mémorable, qui restera célèbre dans les fastes de la France et de l'Italie, on pouvait remarquer, dans la Lombardie et la Vénétie, d'immenses préparatifs de combats et des mouvements extraordinaires de troupes. Depuis quelque temps déjà, on y travaillait avec une activité inusitée à réparer et à étendre les formidables fortifications dont cette partie du territoire de la Péninsule se trouve hérissée au profit de la puissance autrichienne. De nombreux ouvriers agrandissaient ou restauraient les citadelles de Milan, de Pavie, de Vérone et de Mantoue.

Dans toutes les places de guerre on accumulait un matériel considérable, des pièces de canon, des barils de poudre, des munitions et des approvisionnements de toute nature, comme si on s'attendait à y puiser souvent pour les nécessités d'une lutte de longue durée, comme si on prévoyait qu'on aurait à y soutenir de terribles siéges.

Dans les premiers jours du mois de janvier 1859, les préparatifs de guerre, du côté de l'Autriche, devinrent encore plus visibles. Ainsi les chemins de fer qui de Vienne vont à Trieste commençaient à transporter des régiments entiers, avec de nouveaux parcs d'artillerie, qu'on dirigeait ensuite du côté des provinces de la Vénétie et de la Lombardie. Bientôt une puissante garnison, tout entière, à la solde du cabinet de Vienne, s'installait dans la citadelle de Plaisance, qui pourtant appartient au territoire du duché de Parme, comme si Plaisance n'eût été qu'une ville de l'empire des Hapsbourg.

Au commencement de mars, l'Autriche avait déjà réuni, tout près des frontières du Piémont, dont chaque jour ses troupes se rapprochaient

davantage, vingt-trois régiments d'infanterie de ligne, deux bataillons de chasseurs à quatre compagnies chacun, quatre bataillons frontières, cinq régiments de cavalerie légère à huit escadrons, quatre régiments d'artillerie, des artilleurs de place, des compagnies de pionniers, des soldats du génie et du train, en tout environ cent quatre-vingt mille combattants, ou près du tiers de toutes les forces militaires du vaste empire des Hapsbourg.

En effet, ces forces n'atteignent pas tout à fait le chiffre de sept cent mille hommes, empruntés à tant de nationalités diverses, qu'ils ne peuvent être animés d'aucun sentiment commun de patriotisme et de dévouement. Sans élan comme sans homogénéité, ils ignorent l'amour de la patrie et n'obéissent qu'aux lois de la discipline.

Dans cette armée de sept cent mille hommes, chargée de la garde intérieure et de la défense extérieure d'un immense État, fait de pièces et de morceaux, on comptait, avant la campagne de 1859, quatre-vingt mille Italiens, quatre-vingt-six mille Polonais, soixante-trois mille Tcheques, cent vingt-deux mille Slavons, cent trente-quatre mille Hongrois, neuf mille Roumains, cent vingt mille Allemands, en tout six cent quatorze mille hommes sous les drapeaux.

Quatre-vingt mille hommes environ, disponibles ou mobilisables, pouvaient encore être appelés sur les champs de bataille ; ce chiffre se composait de vingt-sept mille soldats répartis dans divers établissements militaires, de deux mille hommes, fantassins ou dragons d'état-major, et surtout d'à peu près cinquante mille hommes de bataillons francs, de cavalerie irrégulière, de cavalerie et d'artillerie de frontières, recrutés un peu partout, parmi ces mêmes nationalités si étrangères les unes aux autres d'origine, de mœurs et de caractère.

Si on laisse de côté ces derniers quatre-vingt mille hommes, qui formaient comme une dernière réserve, on trouve quatre cent cinquante-huit mille fantassins, au nombre desquels figurent vingt-huit mille chasseurs à pied et cinquante-cinq mille Croates répartis entre quatorze régiments frontières ; dix-sept mille hommes de grosse cavalerie, trente-neuf mille hommes de cavalerie légère, cinquante mille artilleurs manœuvrant huit cents canons au plus, treize mille sapeurs et pionniers, douze mille soldats du train et vingt-cinq mille gendarmes.

On a déjà vu que, par la différence des races qui composaient cette armée, elle ne pouvait pas correspondre, comme force de résistance ou d'attaque, à une armée aussi nombreuse qui n'aurait eu qu'une âme et qu'une pensée, qu'un intérêt et qu'un but, parce qu'elle aurait été homogène et que le souffle d'un même sentiment de nationalité l'aurait

animée. Elle portait encore en elle un autre germe de faiblesse : l'esprit d'émulation lui fait fatalement défaut, parce que sa constitution, complétement aristocratique, y crée au courage et au génie d'insurmontables barrières qu'ils ne peuvent franchir que dans des circonstances exceptionnelles. L'empereur d'Autriche ne pourrait pas dire à ses troupes, comme l'empereur des Français à son armée, que *chaque soldat porte dans sa giberne son bâton de maréchal*, car, dans la monarchie des Hapsbourg, on est colonel de naissance et on y hérite d'un régiment comme on hérite ailleurs d'une maison ou d'une ferme. Quelquefois ce singulier héritage tombe en déshérence ; alors l'empereur d'Autriche le donne comme il donne un titre ou un ruban. Souvent aussi il passe dans des mains nouvelles en vertu d'un acte de vente, comme une propriété immobilière, qui se transmet par acte notarié. Ce système, qui remonte à la féodalité allemande, a ce bizarre résultat que les corps dont se compose l'armée autrichienne se désignent par les noms de leurs propriétaires, et non par leur numéro propre. Ainsi l'infanterie de ligne est composée de soixante-deux régiments qui s'appellent ainsi qu'il suit :

1er Empereur François-Joseph.	22e Comte Wimpfen.
2e Vacant.	23e Chevalier d'Airoldi.
3e Archiduc Charles.	24e Duc de Parme.
4e Grand maître de l'ordre Teutonique.	25e Général de Wocher.
	26e Grand-duc Michel.
5e Comte de Lichtenstein.	27e Roi des Belges.
6e Comte Coroni.	28e Lieutenant général Benedek.
7e Général Prohaska.	29e Général de Schonals.
8e Archiduc Louis.	30e Comte Nugent.
9e Comte Hartman-Klarstein.	31e Baron de Culoz.
10e Comte Mazzuchelli.	32e Archiduc Franç.-Ferd. d'Este.
11e Prince Albert de Saxe.	33e Comte Giulay.
12e Archiduc Guillaume.	34e Prince de Prusse.
13e Baron Wimpfen.	35e Comte de Kevenhüller-Metsch.
14e Grand-duc Louis III de Hesse.	36e Comte Degenfeld.
15e Duc de Nassau.	37e Prince de Varsovie.
16e Zanini.	38e Comte Haugwitz.
17e Prince de Hohenlohe.	39e Dom Miguel.
18e Grand-duc Constantin de Russie.	40e Général de Rossbach.
19e Prince Ch. de Schwarzenberg.	41e Baron de Sirkovich.
20e Prince Fréd.-Guill. de Prusse.	42e Roi de Hanovre.
21e Comte de Leiningen.	43e Geppert.

44e Archiduc Albert.
45e Archiduc Sigismond.
46e Baron Jellachich.
47e Comte Kinsky.
48e Archiduc Charles-Ernest.
49e Baron de Hess.
50e Prince Latour-et-Taxis.
51e Archiduc Charles-Ferdinand.
52e Archiduc François-Charles.
53e Archiduc Léopold-Louis.
54e Prince Émile de Hesse.
55e Général baron de Bianchi.
56e Baron Furstenwarther.
57e Prince Félix Jablonowski.
58e Archiduc Étienne.
59e Archiduc Rénier.
60e Prince Gustave de Wasa.
61e Comte Strassolda.
62e Baron de Tursky.

Les chasseurs à pied sont constitués par bataillons, sauf une seule exception en faveur du régiment des *chasseurs de l'Empereur*, composé d'Allemands presque entièrement Tyroliens; par un privilége spécial, ces bataillons, qui sont au nombre de vingt-cinq, sont désignés par leur numéro particulier.

La cavalerie se subdivise en cuirassiers, en dragons, en hussards et en uhlans.

Les régiments de cuirassiers sont au nombre de huit, ainsi nommés :

1er Empereur François-Joseph.
2e Roi Maximilien-Joseph de Bavière.
3e Roi Jean de Saxe.
4e Empereur Ferdinand.
5e Empereur Alexandre de Russie.
6e Comte Walmoden.
7e Duc Guillaume de Brunswick.
8e Prince Charles de Prusse.

Les régiments de dragons sont également au nombre de huit, ainsi nommés :

1er Archiduc Jean.
2e Roi Louis de Bavière.
3e Empereur François-Joseph.
4e Grand-duc Léopold II de Toscane.
5e Prince Eugène de Savoie.
6e Comte de Ficquelmont.
7e Prince Windischgraetz.
8e Archiduc Ferdinand de Toscane.

Les régiments de hussards sont au nombre de douze, ainsi nommés :

1er Empereur François-Joseph.
2e Grand-duc Nicolas de Russie.
3e Prince Charles de Bavière.
4e Comte Schlick.
5e Vacant. Autref. comte Radetzki.
6e Roi Guillaume de Wurtemberg.
7e Prince Henri LXIV de Reuss.
8e Électeur Guillaume de Hesse.
9e Prince de Lichtenstein.
10e Roi Fréd.-Guill. III de Prusse.
11e Prince Alex. de Wurtemberg.
12e Comte Haller de Hallerker.

Enfin les régiments de uhlans sont aussi, comme ceux de cuirassiers et de dragons, au nombre de huit, ainsi nommés :

1er Comte Civalacrt.
2e Maréchal prince Schwarzenberg.
3e Archiduc Charles-Louis.
4e Empereur François-Joseph.
5e Comte Walmoden.
6e Empereur François-Joseph.
7e Archiduc Charles-Louis.
8e Archiduc Ferdinand-Maximilien.

Les titres qu'on donne aux chefs de cette armée féodalement constituée ont à leur tour une couleur qui rappelle le passé. En effet, dans son état-major général, on compte quatre grades, ainsi désignés :

Feld-maréchal, grade équivalent à celui de maréchal de France;
Feld-zeugmeister, grade sans équivalent dans l'armée française;
Feld-maréchal lieutenant, grade équivalent à celui de général de division;
Général-major, grade équivalent à celui de général de brigade.

Une double force manquait à cette organisation surannée, une double force que l'armée française possède au suprême degré : le sentiment de l'égalité et l'esprit d'émulation; en un mot, il y manquait l'idée démocratique.

Quoi qu'il en soit, dans les premiers jours d'avril, l'Autriche avait rappelé ses hommes en congé, complété les cadres de son administration militaire et organisé son service de santé; elle avait mis enfin son armée de la Lombardie et de la Vénétie sur le pied complet de guerre. Au même moment, elle se fortifiait à Ferrare, à Ancône, à Bologne, partout où sa main pouvait s'étendre en vertu de ses traités secrets et particuliers avec les souverains de la Péninsule rivés à son joug. On sentait, on voyait qu'elle se préparait à une lutte gigantesque pour conquérir, en l'asseyant sur des bases définitives, une domination incontestée sur toute l'Italie.

On négociait encore. Cependant l'Autriche accumulait toujours dans la Péninsule soldats sur soldats, canons sur canons. Bientôt elle allait avoir dans la Lombardie et la Vénétie neuf corps d'armée, commandés, le premier par le général Clam-Gallas, le second par le général Zobel, le troisième par le prince Schwarzenberg, le quatrième par le général Schlick, le cinquième par le général comte de Stadion, le sixième par le général Wimpfen, le septième par le général prince de Lichtenstein, le huitième par le général Benedeck, le neuvième par le général Schaafgotsche. Ces neuf corps d'armée étaient placés sous le commandement supérieur du feld-zeugmeister comte Giulay, général en chef de l'armée autrichienne, ayant pour chef d'état-major le colonel Kuhn, vaillant officier, âgé de

quarante ans, qui avait fait la campagne de Hongrie avant de combattre les Italiens en 1848 et 1849.

Né à Pesth en 1799, François Giulay est de race hongroise. Le comte Ignace Giulay, son père, a longtemps occupé le poste de ban de Croatie. Le comte Ignace Giulay compta sous les drapeaux plus d'échecs que de succès. En 1809, il commandait le neuvième corps de l'armée autrichienne, avec la mission de protéger la retraite du prince Charles, qui venait d'être vaincu à Erntorf. Cette mission ne fut qu'à moitié remplie : le neuvième corps seconda très-faiblement le prince Charles dans ses mouvements stratégiques. Mais on sait qu'auprès des gouvernements l'intrigue réussit mieux que le mérite : en 1813, le comte Ignace Giulay fut nommé, en récompense de ses services négatifs, feld-zeugmeister, et parvint ainsi au second grade de l'armée. On touchait à la fin des grandes luttes du premier Empire. Le comte Giulay abandonna la carrière des armes et vécut jusqu'en 1831 dans une retraite absolue.

François Giulay embrassait cette même carrière en 1816, époque de paix profonde succédant à une longue phase de guerre. L'Europe allait se reposer, dans un calme universel, de cette terrible et gigantesque épopée militaire de vingt années dont l'épée de la France avait écrit les glorieux et sanglants feuillets sur tous les champs de bataille du vieux monde.

Devenu comte à la mort de son père, François Giulay fut successivement nommé, en 1839 général-major, et en 1846 feld-maréchal lieutenant, sans avoir jamais assisté à aucun combat.

En 1848, époque de la campagne de Hongrie, le comte François Giulay fut éloigné du théâtre de la guerre, à raison de son origine, et envoyé à Trieste, en qualité de gouverneur militaire de l'Illyrie. Là, il déploya de grandes qualités administratives ; Trieste lui doit surtout l'agrandissement de son port, dont les défenses furent augmentées. C'est également sous sa direction et par son initiative que les chantiers de Pola se transformèrent en une sorte de Sébastopol de l'Adriatique.

Au mois de juin 1849, le comte François Giulay était appelé au poste de ministre de la guerre de l'empire d'Autriche. Il conserva ce poste jusqu'au moment de sa suppression, qui eut lieu au mois de juillet 1850. On le retrouve plus tard à Saint-Pétersbourg, où il est envoyé par la cour de Vienne, avant l'expédition de Crimée, avec la mission d'expliquer au Czar les motifs secrets de la neutralité douteuse de l'Autriche. On sait que la Russie n'a ni oublié ni pardonné cette neutralité. Le comte François Giulay a donc échoué dans son importante négociation diplomatique.

Au retour de cette mission, le comte François Giulay rentra dans le

service actif de l'armée ; il reçut, sous les ordres du maréchal Radetzki, alors gouverneur général, civil et militaire, du royaume Lombardo-Vénitien, le commandement d'un des corps de l'armée d'Italie.

En 1857, quand l'heure de la retraite eut sonné pour le feld-maréchal Radetzki, la cour d'Autriche, cependant, parut animée du désir d'accorder à la Lombardo-Vénétie une sorte d'indépendance : on parla même alors d'ériger les possessions italiennes de la maison de Hapsbourg en vice-royauté. Tout se borna néanmoins à l'envoi à Milan de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, avec une mission conciliatrice. L'archiduc, qui avait dû être vice-roi, ne fut que gouverneur général. Il trouva à Milan le comte François Giulay, qui, succédant au feld-maréchal Radetzki dans le commandement des troupes autrichiennes en Italie, resta dans cette capitale, auprès du frère de l'empereur, avec le titre de chef militaire. Le comte François Giulay n'eut alors qu'une pensée : il mit toute sa gloire à neutraliser les idées de réforme du gouverneur général.

Le comte François Giulay ne réussit que trop dans ses tentatives d'opposition aux volontés de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, car les pouvoirs de ce représentant du système de la compression, inauguré par Radetzki après la bataille de Novare, étaient assez étendus pour contrebalancer parfois ceux du gouverneur général de la Lombardo-Vénétie, qui allait passer tout entière sous son administration absolue. En effet, simplement investi, tout d'abord, du commandement de l'armée autrichienne en Italie, puis élevé au grade de feld-zeugmeister, le comte François Giulay obtenait, le 20 avril 1859, par la volonté expresse de François-Joseph Ier, le gouvernement général de la Lombardo-Vénétie, réunissant ainsi, comme autrefois Radetzki, toute l'autorité civile à toute l'autorité militaire. Il était le maître : on va le voir à l'œuvre.

La sommation directement adressée par le cabinet de Vienne au cabinet de Turin de remettre l'armée sarde sur le pied de paix, sous peine d'y être contraint par la force, bien qu'elle constitue également une pièce diplomatique, est le premier document militaire de la guerre de 1859. Ce document trouve donc ici sa place naturelle. En voici le texte :

« Monsieur le comte,

« Le gouvernement impérial, Votre Excellence le sait, s'est empressé d'accéder à la proposition du cabinet de Saint-Pétersbourg de réunir un congrès des cinq grandes puissances pour chercher à aplanir les complications survenues en Italie.

« Convaincu, toutefois, de l'impossibilité d'entamer, avec des chances

de succès, des délibérations pacifiques en présence du bruit des armes et des préparatifs de guerre poursuivis dans un pays limitrophe, nous avons demandé la mise sur pied de paix de l'armée sarde et le licenciement des corps francs ou volontaires italiens, préalablement à la réunion du congrès.

« Le gouvernement de Sa Majesté Britannique trouve cette condition si juste et si conforme aux exigences de la situation, qu'il n'hésite pas à se l'approprier en se déclarant prêt à insister, conjointement avec la France, sur le désarmement immédiat de la Sardaigne et à lui offrir en retour, contre toute attaque de notre part, une garantie collective à laquelle, cela s'entend, l'Autriche aurait fait honneur.

« Le cabinet de Turin paraît n'avoir répondu que par un refus catégorique à l'invitation de mettre son armée sur pied de paix et d'accepter la garantie collective qui lui était offerte.

« Ce refus nous inspire des regrets d'autant plus profonds, que, si le gouvernement sarde avait consenti au témoignage des sentiments pacifiques qui lui était demandé, nous l'aurions accueilli comme un premier symptôme de son intention de concourir de son côté à l'amélioration des rapports malheureusement si tendus entre les deux pays depuis quelques années. En ce cas, il nous aurait été permis de fournir, par la dislocation des troupes impériales italiennes dans le royaume Lombard-Vénitien, une preuve de plus qu'elles n'y ont pas été rassemblées dans un but agressif contre la Sardaigne.

« Notre espoir ayant été déçu jusqu'ici, l'empereur, mon auguste maître, a daigné m'ordonner de tenter directement un effort suprême pour faire revenir le gouvernement de Sa Majesté Sarde sur la décision à laquelle il paraît s'être arrêté.

« Tel est, monsieur le comte, le but de cette lettre. J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien prendre son contenu en la plus sérieuse considération, et de me faire savoir si le gouvernement royal consent, oui ou non, à mettre sans délai son armée sur pied de paix et à licencier les volontaires italiens.

« Le porteur de la présente, auquel vous voudrez bien, monsieur le comte, faire remettre votre réponse, a l'ordre de se tenir, à cet effet, à votre disposition pendant trois jours.

« Si, à l'expiration de ce terme, il ne recevait pas de réponse, ou que celle-ci ne fût pas complétement satisfaisante, la responsabilité des graves conséquences qu'entraînerait ce refus retomberait tout entière sur le gouvernement de Sa Majesté Sarde. Après avoir épuisé en vain tous les moyens conciliants pour procurer à ses peuples la garantie de paix sur

laquelle l'empereur est en droit d'insister, Sa Majesté devra, à son grand regret, recourir à la force des armes pour l'obtenir.

« Dans l'espoir que la réponse que je sollicite de Votre Excellence sera conforme à nos vœux tendant au maintien de la paix, je suis votre dévoué serviteur.

« Buol.

« Vienne, 19 avril 1859. »

Une pareille sommation, adressée par le ministre des affaires étrangères de l'empereur d'Autriche, M. le comte de Buol, au ministre des affaires étrangères du roi de Sardaigne, M. le comte de Cavour, ne pouvait être que la préface d'une lutte armée. Aussi le baron de Kellersberg, qui avait reçu la mission de la porter à Turin, était-il l'un des aides de camp du comte François Giulay. Le choix du messager indiquait suffisamment le but du message. Voici le texte de la réponse qu'il fut chargé de rapporter à son maître :

« Monsieur le comte,

« Le baron de Kellersberg m'a remis, le 23 du courant, à cinq heures et demie du soir, la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 19 de ce mois, pour me mander, au nom du gouvernement impérial, de répondre par un *oui* ou par un *non* à l'invitation qui nous est faite de réduire l'armée sur le pied de paix et de licencier les corps formés de volontaires italiens ; en ajoutant que si, au bout de trois jours, Votre Excellence ne recevait pas de réponse, ou si la réponse qui lui serait faite n'était pas complétement satisfaisante, Sa Majesté l'empereur d'Autriche était décidée à avoir recours aux armes pour nous imposer par la force les mesures qui forment l'objet de sa communication.

« La question du désarmement de la Sardaigne, qui constitue le fond de la demande que Votre Excellence m'adresse, a été l'objet de nombreuses négociations entre les grandes puissances et le gouvernement de Sa Majesté. Ces négociations ont abouti à une proposition formulée par l'Angleterre, à laquelle ont adhéré la France, la Prusse et la Russie.

« La Sardaigne l'a acceptée sans réserve ni arrière-pensée. Comme Votre Excellence ne peut ignorer ni la proposition de l'Angleterre ni la réponse de la Sardaigne, je ne saurais rien ajouter pour lui faire connaître les intentions du gouvernement du roi à l'égard des difficultés qui s'opposaient à la réunion du congrès.

« La conduite de la Sardaigne dans cette circonstance a été appréciée par l'Europe. Quelles que puissent être les conséquences qu'elle amène, le roi, mon auguste maître, est convaincu que la responsabilité en tombera sur ceux qui ont armé les premiers, qui ont refusé les propositions formulées par une grande puissance et reconnues justes par les autres, et qui maintenant y substituent une sommation menaçante.

« Je saisis cette occasion de me dire votre dévoué serviteur.

« C. Cavour.

« Turin, 26 avril 1859. »

Le baron de Kellersberg recevait à cinq heures et demie, juste soixante-douze heures après la remise de la sommation autrichienne, la réponse sarde à cette sommation ; à six heures, il quittait Turin, accompagné par un officier d'état-major, jusqu'à la frontière, et revenait au quartier général de l'armée autrichienne en Italie, dite deuxième armée. Ce quartier général était alors à Pavie, près du point de jonction du Tessin avec le Pô, à quelques pas du territoire sarde.

Le lendemain, l'empereur d'Autriche adressait à cette armée l'ordre du jour suivant :

« Après de vains efforts pour conserver la paix à mon empire, sans mettre en question sa dignité, je suis forcé de prendre les armes.

« C'est avec assurance que je confie le bon droit de l'Autriche aux meilleures mains, aux mains éprouvées de ma brave armée.

« Sa fidélité et sa bravoure, sa discipline exemplaire, la justice de la cause qu'elle défend et un glorieux passé me garantissent le succès.

« Soldats de la deuxième armée, c'est à vous d'enchaîner la victoire aux drapeaux immaculés de l'Autriche. Allez au combat avec Dieu et avec la confiance dans votre empereur.

« François-Joseph. »

Cet ordre du jour était immédiatement suivi de la publication d'un manifeste ainsi conçu :

A MES PEUPLES

« J'ai donné l'ordre à ma vaillante et fidèle armée de mettre un terme aux attaques, récemment arrivées au plus haut point, que dirige depuis une série d'années l'État voisin de Sardaigne contre les droits incontestables de ma couronne et l'inviolabilité de l'empire que Dieu m'a confié,

« J'ai accompli ainsi mon devoir pénible, mais inévitable, de chef de l'État.

« La conscience en paix, je puis élever mes regards vers le Dieu tout-puissant et me soumettre à son arrêt.

« Je livre avec confiance ma résolution au jugement impartial des contemporains et de la postérité. Quant à mes peuples, je suis sûr de leur assentiment.

« Lorsque, il y a plus de dix ans, le même ennemi, violant toutes les règles du droit des gens et tous les usages de la guerre, vint se jeter en armes sur le royaume Lombard-Vénitien, sans qu'on lui en eût donné aucun motif et dans le seul but de s'en emparer; lorsque, dans deux combats glorieux, il eut été battu par mon armée, je n'écoutai que la voix de la générosité, je lui tendis la main et lui offris la réconciliation.

« Je ne me suis pas approprié un seul pouce de son territoire ; je n'ai porté atteinte à aucun des droits qui appartiennent à la couronne de Sardaigne dans la famille des peuples européens; je n'ai exigé aucune garantie contre le retour de semblables événements : dans la main qui vint presser, en signe de réconciliation, celle que j'avais sincèrement offerte, et qui fut acceptée, j'avais cru ne trouver que la réconciliation seule.

« J'ai sacrifié à la paix le sang qu'avait versé mon armée pour défendre l'honneur et les droits de l'Autriche.

« Comment répondit-on à cette générosité peut-être unique dans l'histoire? On recommença tout de suite à faire preuve d'une inimitié qui croissait d'année en année; on provoqua, par tous les moyens les plus déloyaux, une agitation dangereuse pour le repos et le bien-être de mon royaume Lombard-Vénitien.

« Sachant bien ce que je dois à la paix, ce bien précieux pour mes peuples et pour l'Europe, je supportai patiemment ces nouvelles attaques. Ma patience n'était pas encore épuisée lorsque les mesures de sûreté plus étendues que m'a forcé de prendre en ces derniers temps l'excès des provocations sourdes qui se produisaient aux frontières et à l'intérieur même de mes provinces italiennes furent de nouveau exploitées par la Sardaigne pour tenir une conduite plus hostile encore.

« Tout disposé à tenir compte de la médiation bienveillante des grandes puissances amies pour le maintien de la paix, je consentis à prendre part à un congrès des cinq grandes puissances.

« Quant aux quatre points proposés par le gouvernement anglais et transmis au mien comme base des délibérations du congrès, je les ai acceptés, à la condition qu'ils pourraient faciliter l'œuvre d'une paix vraie, sincère et durable.

« Mais, étant convaincu que mon gouvernement n'a fait aucune démarche capable de conduire, même de très-loin, à la rupture de la paix, j'exigeai en même temps le désarmement préalable qui est cause de tout le désordre et du danger qui menace la paix.

« Enfin, sur les instances des puissances amies, je donnai mon adhésion à la proposition d'un désarmement général.

« La médiation vint échouer contre les conditions inacceptables que mettait la Sardaigne à son consentement.

« Il ne restait plus alors qu'un seul moyen de maintenir la paix. Je fis immédiatement adresser au gouvernement du roi de Sardaigne une sommation d'avoir à mettre son armée sur le pied de paix et de licencier ses volontaires.

« La Sardaigne n'ayant pas obtempéré à cette demande, le moment est venu où le droit ne peut plus être maintenu que par la force des armes.

« J'ai donné à mon armée l'ordre d'entrer en Sardaigne.

« Je connais la portée de cette démarche ; et, si jamais les soucis du pouvoir ont pesé lourdement sur moi, c'est en ce moment. La guerre est un des fléaux de l'humanité ; mon cœur s'émeut en pensant à tant de milliers de mes fidèles sujets dont ce fléau menace et la vie et les biens ; je sens profondément combien sont douloureuses pour mon empire les épreuves de la guerre au moment même où il poursuit avec ordre son développement intérieur et où il aurait besoin, pour l'accomplir, que la paix fût maintenue.

« Mais le cœur du monarque doit se taire lorsque l'honneur et le devoir seuls commandent.

« L'ennemi se tient en armes sur nos frontières ; il est allié au parti du bouleversement général, avec le projet hautement avoué de s'emparer des possessions de l'Autriche en Italie. Il est soutenu par le souverain de la France, lequel, sous des prétextes qui n'existent pas, s'immisce dans les affaires de la Péninsule, qui sont réglées par les traités, et fait marcher son armée au secours du Piémont. Déjà les divisions de cette armée ont franchi la frontière suisse.

« La couronne que mes aïeux m'ont transmise sans tache a eu déjà de bien mauvais jours à traverser ; mais la glorieuse histoire de notre patrie prouve que souvent, lorsque les ombres d'une révolution qui met en péril les biens les plus précieux de l'humanité menaçaient de s'étendre sur l'Europe, la Providence s'est servie de l'épée de l'Autriche, dont les éclairs ont dissipé ces ombres.

« Nous sommes de nouveau à la veille d'une de ces époques où des doctrines subversives de tout ordre existant ne sont plus prêchées seule-

ment par des sectes, mais lancées sur le monde du haut même des trônes.

« Si je suis contraint à tirer l'épée, cette épée est consacrée à défendre l'honneur et le bon droit de l'Autriche, les droits de tous les peuples et de tous les États, et les biens les plus sacrés de l'humanité.

« Mais c'est à vous, mes peuples, qui, par votre fidélité pour vos souverains légitimes, êtes le modèle des peuples de la terre, c'est à vous que j'adresse mon appel. Apportez-moi, dans la lutte qui s'engage, votre fidélité dès longtemps éprouvée, votre abnégation, votre dévouement.

« A vos fils, que j'ai appelés dans les rangs de mon armée, j'envoie, moi leur capitaine, mon salut de guerre ; vous devez les contempler avec fierté ; entre leurs mains, l'aigle d'Autriche portera bien haut son vol glorieux.

« La lutte que nous soutenons est juste. Nous l'acceptons avec courage et confiance.

« Nous espérons n'être pas seuls dans cette lutte.

« Le terrain sur lequel nous combattons est aussi arrosé du sang des peuples d'Allemagne, nos frères ; il a été conquis et conservé jusqu'à ce jour comme un de leurs remparts ; c'est par là que presque toujours les ennemis astucieux de l'Allemagne ont commencé l'attaque lorsqu'ils voulaient briser sa puissance à l'intérieur. Le sentiment de ce danger est répandu aujourd'hui dans l'Allemagne entière, de la cabane au trône, d'une frontière à l'autre.

« C'est comme prince de la Confédération germanique que je vous signale le danger commun, que je vous rappelle ces jours glorieux où l'Europe dut sa délivrance à l'ardeur et à l'unanimité de notre enthousiasme.

« Avec Dieu pour la patrie !

« Donné à Vienne, ma résidence et capitale de mon empire, ce 28 avril 1859.

« François-Joseph. »

L'impartialité de l'histoire commandait de citer ce document, rédigé dans le sens de la cour de Vienne. Mais que d'erreurs dans ce manifeste, qui contraste avec la vérité des faits comme avec les mœurs du siècle ! Quoi ! c'est le Piémont, c'est la France, qui, à tout prix, ont voulu la guerre d'Italie ! Était-ce donc vouloir la guerre à tout prix que de ne pas subir la volonté capricieuse et oppressive de l'étranger ? Était-ce donc vouloir la guerre à tout prix que de ne pas se résigner à abandonner la Péninsule à la domination universelle d'une puissance rivale et menaçante ?

Celui qui écrivait cet ordre du jour à son armée, ce manifeste à ses peuples, était l'un des plus jeunes souverains de l'Europe. J'ai dit dans le premier volume, d'une façon générale et sommaire, ce qu'étaient la race des Hapsbourg, la maison de Savoie et la dynastie des Napoléon, qui se trouvaient en présence dans les négociations. Dans ce volume, je dirai brièvement ce qu'étaient les chefs d'État qui allaient se rencontrer face à face sur le champ de bataille. Le portrait de François-Joseph Ier trouve naturellement ici sa place.

Né le 18 août 1830, déclaré majeur dans le dernier mois de 1848, François-Joseph Ier monta sur le trône d'Autriche, par l'abdication de son oncle Ferdinand Ier, abdication immédiatement suivie de la renonciation de l'archiduc François-Charles à la couronne, dont il devait hériter à la mort de son frère, qui n'avait pas d'enfant.

L'archiduc François-Charles était le père de François-Joseph ; l'archiduchesse Sophie, femme d'un grand esprit, d'une vaste ambition et d'un caractère résolu, était sa mère. L'archiduchesse Sophie a conservé une grande influence sur l'esprit de son fils, et on assure qu'elle n'aime pas la France. C'est du moins ce qui se dit à la cour de Vienne.

Ainsi c'est au lendemain des révolutions, c'est dans l'ébranlement à peine arrêté de tout l'empire d'Autriche que François-Joseph Ier montait sur le trône de la maison de Hapsbourg, fort de sa jeunesse, qui lui permettait de refaire une nouvelle Autriche. Il n'était pas solidaire du passé ; il était sans lien avec le présent ; il pouvait édifier l'avenir. C'était là sa mission. On crut qu'il l'avait comprise : on se trompait.

François-Joseph Ier avait été élevé dans la plus profonde ignorance du caractère des temps modernes. Il était jeune d'âge, vieux de pensée. Son esprit et sa nature tenaient à la fois du mysticisme monacal et de l'éducation militaire. Il ne comprenait que l'église et la tente, que le soldat et le prêtre. Il n'avait nulle idée du citoyen.

Un double amour, celui de la dévotion et celui de la stratégie, absorba sa jeunesse. Marié aujourd'hui à la fille du duc Maximilien de Bavière, il vit beaucoup dans l'intimité du foyer domestique ; c'est un souverain sans portée ; mais c'est un modèle des vertus privées de la famille ; il partageait hier encore son temps entre sa femme, l'église et la stratégie, le tout subordonné aux lois les plus rigoureuses de l'étiquette des cours. D'une figure aristocratique et froide, d'une allure hautaine et compassée, il attache aux vieux signes extérieurs de l'idée monarchique une importance exagérée.

Avant la campagne de 1859, on affirmait que François-Joseph Ier était un tacticien consommé. Cette campagne a dû diminuer, dans l'opinion

des gens du métier, la réputation que les exercices et les manœuvres de la garnison de Vienne, qu'il commandait souvent, lui avaient faite. Mais on ne peut lui contester la renommée d'habile tireur et d'excellent cavalier, qu'il possède à juste titre.

On sait que dans les premiers temps de son règne il fut frappé par derrière, dans une promenade qu'il faisait sur les remparts de Vienne, d'un coup de poignard qui l'atteignit à la nuque. On prétend à la cour de Vienne qu'il a gardé de cet attentat une sorte de lésion cérébrale qui devait nuire à l'épanouissement de ses facultés intellectuelles. Cela expliquerait ce mélange d'orgueil et d'entêtement irréfléchis qui jusqu'ici l'a fait lutter contre la marche des progrès de la civilisation, mais qui donne en même temps à ce fatal système de résistance une sorte de grandeur chevaleresque. Cependant il parle admirablement toutes les langues de son empire : le hongrois, le polonais, le tcheque, le croate, le slowaque et l'italien. C'est du moins la preuve d'une instruction privée, solide et étendue. Mais son malheur, c'est de n'être pas un souverain de son époque. Il a la dignité de sa race et le respect de son rang ; il n'a ni le langage de son temps ni l'esprit de son rôle. On s'en aperçoit vite à la lecture de son manifeste aux peuples de son empire. Mais peut-être répétait-il la leçon que le conseil de ses ministres lui avait apprise.

En effet, dans une circulaire adressée aux agents diplomatiques de l'Autriche, le 28 avril 1859, M. le comte de Buol, ancien ministre des affaires étrangères de François-Joseph I[er], amplifiait et développait les accusations portées par son maître contre le Piémont et contre la France. Il allait même plus loin. Dans cette pièce, qui était destinée à surexciter les passions, les susceptibilités et les ombrages de l'Allemagne, il prétendait que Napoléon III, reprenant les traditions de Napoléon I[er], visait à la suprématie européenne.

Mais l'exposé de la situation, lu au Sénat et au Corps législatif, le 26 avril 1859, par ordre de l'Empereur, avait répondu d'avance à ces injustes paroles, en démontrant, avec une évidence manifeste, la longanimité et la modération du cabinet de Paris, dans tout le cours des négociations qui avaient été tentées dans le but de prévenir les maux de la guerre.

Dans sa circulaire du lendemain, aux agents diplomatiques de la France, M. le comte Walewski avait à son tour, et de nouveau, réfuté victorieusement M. le comte de Buol, osant affirmer que le second Empire nourrissait au fond les mêmes désirs de conquête, les mêmes pensées d'ambition que le premier Empire. Dans cette circulaire, en effet, le ministre des affaires étrangères de Napoléon III s'était exprimé de façon

à rassurer complétement, par la netteté de son langage, les États de la Confédération germanique sur les projets de la France.

Mais il fallait bien que l'Autriche essayât de justifier, en la couvrant de faux prétextes, la violente agression qu'elle méditait depuis longtemps déjà contre le Piémont, et qui allait enfin se réaliser, dans la journée du 29 avril, vers quatre heures du soir. Dès le matin de ce jour historique, le comte François Giulay avait préludé à cet acte de violence en adressant à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Du quartier général de l'armée, à Pavie, le 29 avril 1859.

« Soldats !

« Sa Majesté notre très-gracieux empereur et souverain vous appelle aux armes, et vous saluez avec joie la parole impériale, parce que vous êtes habitués et fiers d'entendre ainsi un appel à la victoire. Vous combattrez pour des droits sacrés, pour l'ordre et la légalité, pour la gloire et la prospérité de l'Autriche. Serrez-vous donc autour de nos glorieux drapeaux ! Dans peu d'heures vous les porterez au delà des confins de l'empire, contre un ennemi qui se souvient encore de Volta et de Mortara, et que vous terrasserez de nouveau, comme à Custozza et à Novare ! Le Piémont a oublié la générosité dont le monarque d'Autriche a déjà usé deux fois vis-à-vis de lui. Il a toujours admiré votre discipline, il doit encore une fois connaître votre bravoure ! Sur vous sont tournés les regards de votre empereur ; avec vous est l'âme du vieux héros Radetzki ! Aux armes donc, camarades ! à la victoire ! en proférant ce cri de joie : *Vive l'Empereur !*

« GIULAY,
« Général d'artillerie, commandant d'armée. »

Le nouveau gouverneur général de la Lombardo-Vénétie ne s'était pas contenté de parler aux soldats qu'il allait conduire aux combats : copiste fidèle de son maître, il s'était avisé de s'adresser, en particulier, aux Lombards et aux Vénètes, dans un langage analogue à celui du manifeste de l'empereur d'Autriche. Voici en quels termes il avait averti les habitants de la Lombardo-Vénétie des mouvements que son armée allait accomplir en entrant sur le territoire sarde :

« Les provocations adressées au gouvernement impérial par une téméraire faction dans l'État sarde, ennemie de tout ordre et de tout droit, et l'obstination à repousser toute parole de paix et de modération, ont lassé

la généreuse longanimité de notre auguste empereur et maître, et l'ont déterminé à protéger et à faire triompher par la force des armes la cause du bon droit et de la justice.

« Appelé par la volonté souveraine au commandement en chef de l'armée, dès l'instant où les aigles impériales et notre glorieux drapeau toucheront les frontières piémontaises, les pouvoirs du gouvernement civil et militaire du royaume Lombard-Vénitien demeureront, par ordre du souverain, pendant la guerre, concentrés en mes mains.

« L'empressement avec lequel, de vos florissantes campagnes, votre jeunesse est accourue sous les armes impériales, la bonne volonté avec laquelle vous avez pourvu aux besoins de notre brave armée, le sentiment universel du devoir personnel : tout m'est garant du maintien de la tranquillité et de l'ordre public, en dépit de toute perfide suggestion du parti subversif.

« Pour sauvegarder votre sûreté dans les cas où elle serait troublée par quelque insensé, une force suffisante restera au milieu de vous, protectrice de votre tranquillité, et malheur à qui tenterait, de quelque manière que ce soit, de la troubler et d'aggraver les maux de son pays !

« Justice, respect aux lois, obéissance aux autorités, fut toujours ma première devise.

« *De Sa Majesté Impériale, Royale et Apostolique, le général d'artillerie commandant la deuxième armée et commandant général militaire du royaume Lombard-Vénitien.*

« François, comte Giulay. »

Jusque-là le comte François Giulay était dans son rôle ; mais, par une amère dérision qui était une insulte gratuite aux populations du Piémont, tout près de subir les exactions momentanées et les oppressions temporaires d'un impitoyable envahisseur, le général en chef des armées autrichiennes en Italie eut l'audace de se présenter aux habitants du Piémont en ami et en libérateur, dans la proclamation suivante :

« En traversant vos frontières, ce n'est pas contre vous, peuples de la Sardaigne, que nous dirigeons nos armes, mais bien contre un parti destructeur, peu nombreux, mais puissant par son audace, qui vous opprime par sa violence, qui est rebelle à toute parole de paix, qui attente aux droits des autres États italiens et à ceux même de l'Autriche.

« Les aigles impériales, si vous les saluez, à leur arrivée, sans colère et sans résistance, vous apporteront l'ordre, la tranquillité, la modéra-

tion, et le citoyen paisible peut avoir la certitude que la liberté, l'honneur, les lois et les fortunes seront respectés et protégés comme choses inviolables et sacrées.

« La constante discipline, qui, chez les troupes impériales, est égale à leur valeur, vous est un garant de ma parole.

« Interprète auprès de vous des sentiments généreux de mon auguste empereur et maître, en portant le pied sur votre sol, je me borne à proclamer et à répéter que cette guerre ne s'adresse ni aux peuples ni aux nations, mais bien à un parti provocateur qui, sous le masque spécieux de la liberté, aurait fini par l'enlever à tout le monde, si le Dieu des armées n'était aussi le Dieu de la justice.

« Que votre adversaire et le nôtre soit vaincu, que l'ordre et la paix soient rétablis ; vous qui aujourd'hui pourriez nous appeler vos ennemis, vous nous considérerez dans peu comme vos libérateurs et vos amis.

« *Le général d'artillerie de Sa Majesté Impériale, Royale et Apostolique, commandant la deuxième armée, et commandant général du royaume Lombard-Vénitien*,

« François, comte Giulay. »

Le comte François Giulay savait trop qu'il blasphémait quand il parlait ainsi aux ennemis qu'il allait combattre, car il croyait si peu à la justice de la cause qu'il servait, qu'autour de lui il ne voyait que des conspirateurs et des révoltés. Conforme aux leçons qu'il avait reçues de Radetzki, dont il était l'élève, comme aux sentiments dont il avait toujours été animé envers les Italiens, sa vraie pensée éclatait dans le système de terreur qu'il établit aussitôt pour contenir, par l'épouvante, les soulèvements, près d'éclater dans le Parmesan et le Modenais. Ainsi, dans Plaisance, où l'Autriche régnait en souveraine, bien que cette ville appartînt à la duchesse de Parme, voici quelles barbares mesures, quelles sauvages dispositions avaient été prises, à la grande consternation des habitants terrifiés et à l'universelle surprise des Puissances indignées.

« Plaisance, 30 avril 1859.

« Une cour prévôtale est organisée. Elle n'applique qu'une peine : celle de mort.

« Sont considérés comme crimes ou délits :

« 1° La haute trahison ou toute action tendant à changer forcément le système de l'empire d'Autriche et des *duchés*, ou attirer et accroître un péril provenant de l'étranger contre les susdits États;

« 2° Le recel ou expédition d'armes de toute nature ou de munitions. On rappelle particulièrement au public qu'on punira de la peine de mort, *sans distinction de position* et jusqu'alors d'une conduite irréprochable, quiconque sera trouvé possesseur d'armes ou de munitions, soit sur sa propre personne, soit dans sa maison, soit dans n'importe quel local où on puisse *supposer* qu'il y a accès ;

« 3° La participation à des rassemblements armés ou non armés ;

« 4° L'enrôlement illicite, l'espionnage, la séduction des soldats, qu'ils appartiennent aux troupes autrichiennes ou aux troupes alliées, et généralement tout ce qui pourrait occasionner un désavantage aux Autrichiens et un avantage aux ennemis ;

« 5° Résistance à main armée ou toute agression contre les sentinelles, patrouilles, et la moindre violence contre n'importe quel soldat autrichien ou allié. On est prévenu, en outre, que les sentinelles et les patrouilles auront non-seulement le droit, mais seront forcées de se servir de leurs armes contre ceux qui ne céderont pas à la *première sommation;*

6° La distribution ou la proclamation d'écrits révolutionnaires ;

7° Les outrages envers les militaires, décrits dans l'article 5 ;

« 8° Les insignes révolutionnaires contraires à l'Autriche et à ses alliés ,

« 9° Les chansons révolutionnaires ;

« 10° Les démonstrations politiques publiques ou privées ;

« 11° La désobéissance aux ordres des autorités militaires ;

« 12° Les attroupements ou autres réunions d'un caractère séditieux;

« 13° L'intervention dans une réunion politique sous quelque prétexte que ce soit ;

« 14° Les contraventions de fermer aux heures indiquées les cafés, les restaurants et tous lieux publics ;

« 15° Recevoir chez soi des étrangers sans en avoir fait la déclaration aux autorités ;

« 16° Détruire, arracher ou faire des dégâts sur les écussons ou les armes de l'Autriche. »

Voilà comment l'Autriche pratiquait ses devoirs de puissance protectrice des États soumis à son influence !

Le jour où ces ordres abominables étaient affichés sur les murs de laisance, comme ils le furent ensuite sur les murs de Bologne, de Ferrare et d'Ancone, partout enfin où le pouvoir du comte François Giulay pouvait s'étendre, ce jour-là, les soldats de l'Autriche souillaient déjà le sol du Piémont, sur lequel ils entrèrent, franchissant le Tessin, sur

des points différents, en trois colonnes distinctes et à diverses heures.

Le premier corps était composé de huit bataillons et de trois batteries. Ce corps occupait Pavie, la ville aux cent tours, Pavie, antique cité située sur le Tessin, à trois milles de son embouchure dans le Pô. Ce nom rappelle l'un des souvenirs les plus poétiques et les plus tristes à la fois de l'histoire de France : il est celui d'une bataille célèbre qui coûta la liberté à François Ier, devenu le prisonnier de Charles-Quint. C'est après la perte de cette bataille que le roi-chevalier dit ce mot, resté célèbre : *Tout est perdu, fors l'honneur.*

Pavie s'étant félicitée du désastre de François Ier, en 1527, le maréchal de Lautrec vengea son roi, en livrant au pillage cette ingrate cité. On y voit encore un bâtiment qui fut autrefois le château de Galéas Visconti, l'ami de Pétrarque. Ce château posséda longtemps une riche collection de manuscrits que ce Galéas Visconti y avait réunis. Lautrec transporta plus tard cette collection en France, où on peut toujours l'admirer parmi les trésors du quinzième siècle de la Bibliothèque impériale.

C'est dans ce château, transformé maintenant en caserne, qu'en 1796 trois cents soldats français résistèrent, sans artillerie, à toute la population, qui est de vingt-cinq mille âmes, et à une armée de quatre mille hommes.

La colonne autrichienne, partie de Pavie le 29 avril 1859, vint traverser, à Gravellone, un bras du Tessin que ce village baptise de son nom. C'est un canal de dérivation qui traçait, hier encore, en avant de Pavie, la limite où venaient se réunir, d'un côté le Piémont, de l'autre la Lombardie. Cette colonne fut la seule qui se montra, à la date même du 29, dans la soirée, sur le territoire sarde.

Le second corps, plus considérable, pénétra sur ce même territoire, par Abbiate-Grasso et par Buffalora, à Cussalo, près de Vigevano, dans la nuit du 29 au 30. Le troisième corps, débarqué sur les bords du lac Majeur, vers lesquels l'avait conduit la flottille autrichienne, qui stationnait sur ce lac, occupait, à la date du 30, dans la matinée, sur la rive occidentale, Intra-Pallanza et Arona, où avaient été coupés les fils du télégraphe communiquant avec la Suisse. Ainsi, depuis le confluent du Pô et du Tessin jusqu'au lac Majeur, les frontières intérieures du Piémont se couvrirent, sur toute leur étendue, d'une armée autrichienne dont on porte le chiffre à cent mille hommes.

C'était la première ligne militaire du Piémont qui se trouvait emportée par les soldats du comte François Giulay, mais emportée sans gloire comme sans péril, emportée par la force du nombre, sans obstacle et sans combat. En effet, les avant-postes piémontais avaient reçu l'ordre

de se replier en arrière ; ils se bornèrent à inonder les plaines de la Lomelline et à couper les routes par des fossés creusés seulement à cent mètres de distance les uns des autres, en levant les écluses des innombrables canaux qui servent à l'irrigation des rizières.

Ralentis dans leur marche par les accidents de terrain, les Autrichiens ne sont cependant arrêtés que pendant quelques heures par ces inondations soudaines ; ils avancent toujours, sans brûler une seule amorce, en restant fidèles à leur vieux système d'attaques concentriques. Après s'être resserrées, leurs colonnes se portent sur Novare. Le 1er mai, à trois heures du soir, elles entrent dans cette ville, où, le 23 mars 1849, s'accomplit l'héroïque et malheureuse destinée de Charles-Albert, qui perdit, ce jour-là, avec sa dernière bataille, une couronne qu'il avait glorieusement portée. Cette bataille eut lieu au sud de Novare, dans une plaine que le pied des Autrichiens foulait de nouveau, mais d'où ils devaient cette fois s'éloigner en vaincus.

Novare est une jolie ville, défendue par un vieux château où l'on remarque surtout quelques antiquités romaines. Cette fois, du reste, les Autrichiens n'y firent qu'une halte passagère. Une colonne de deux mille hommes va, sur l'ordre du comte François Giulay, prendre possession de Mortara. Le même jour les forces principales de l'armée d'invasion s'avancent sur Verceil, célèbre par ses belles églises. On y admire, dans la cathédrale, le Dôme, magnifique édifice moderne, où sont les reliques de saint Eusèbe, et, dans Sainte-Marie, une merveilleuse mosaïque représentant l'histoire de Judith. C'est dans les plaines qui avoisinent Verceil que Marius défit les Cimbres.

A cette même date du 1er mai, une quatrième colonne, forte de vingt-cinq mille hommes, traverse le Pô entre Corte-Olona et Pavie, marchant par la rive droite sur Stradella. Le 2 mai, les Autrichiens occupent Verceil, situé sur la rive droite de la Sesia, se rendant ainsi maîtres du cours de cette rivière, que les Piémontais leur laissent franchir volontairement sans en défendre le passage.

L'inaction calculée des Piémontais livrant, sans combat, à l'ennemi, par leur retraite, l'une des villes importantes qui couvraient Turin du côté de la Lombardie, était le résultat de la résolution qu'ils avaient prise d'abandonner momentanément la seconde ligne militaire, comme ils avaient abandonné provisoirement la première. Le gros de l'armée ennemie continuait cependant à rester prudemment concentré sur la rive gauche du Pô, où le comte François Giulay établissait, à Lomello, son quartier général, pendant qu'une nouvelle colonne de quinze mille Autrichiens venait camper, partie dans cette localité, partie à Sannazaro.

Voici l'heure où les premiers coups de fusil, échangés entre les Piémontais et les Autrichiens, vont être le prélude de cette mémorable campagne de 1859, où Napoléon III a surmonté de la couronne de gloire du capitaine sa couronne de souverain. La lutte alors va prendre une autre face, et la France, en y intervenant presque aussitôt, agrandira la sphère de ce duel à trois, en élevant à sa hauteur la question italienne, débattue, les armes à la main, dans la vallée du Pô, et tranchée par la victoire des alliés à Solferino.

Mais, comme s'ils eussent été pressés de jouir du brevet d'impunité qu'ils tenaient accidentellement du droit de la force, les Autrichiens, qui ne rencontraient pas d'ennemis à combattre, au premier jour de leur entrée en Piémont, y cherchaient, avec une rare avidité, des villes à piller, des populations à rançonner. Leurs premiers bulletins, dans cette campagne de 1859, ont été des bulletins de rapines et de cruautés qui resteront consignés dans l'histoire des nations civilisées et des guerres modernes, à l'éternelle honte et pour l'éternelle flétrissure du comte François Giulay, qui a toléré, qui a commandé les exactions et les brigandages de son armée.

Il est des tableaux d'histoire si attristants pour l'honneur de l'humanité, par les souvenirs qu'ils retracent, qu'on évite d'y revenir, lorsqu'une fois on s'est détourné, avec horreur, l'âme indignée, des douloureux spectacles qu'ils présentent à la pensée. Avant de poursuivre le récit des faits militaires, avant d'amener tour à tour sur le champ du combat les Piémontais et les Français, je vais grouper ici, dans un même cadre, les longues violences et les déprédations inouïes qui ont marqué, au début de la guerre, le passage des Autrichiens à travers les cités désolées et les habitants épouvantés de la vallée du Pô.

Le signal de ces violences et de ces déprédations fut donné par le comte François Giulay, qui, de son quartier général de Lomello, enjoignit, par une proclamation où il parlait en maître, aux syndics ou maires des localités occupées par les troupes autrichiennes de tenir en bon état les routes que ces troupes devaient suivre. Dans cette même proclamation, ce digne disciple de Radetzki annonçait qu'il passerait au fil de l'épée tout ce qui tenterait de s'opposer à sa domination, et qu'il brûlerait les villes et les villages qui ne se soumettraient pas avec empressement à son autorité. Il exigera même plus tard que la population piémontaise lui signale la marche des armées alliées.

Le pillage, sous toutes les formes, était le premier acte des Autrichiens. On eût dit que la guerre, à leurs yeux, n'avait pas d'autre cause ni d'autre but, tellement officiers et soldats, ceux-ci avec l'hypocrisie des

apparences du droit, ceux-là avec la brutalité de maraudeurs de profession, se livraient, avec une ardente émulation, à la spoliation des cités, des châteaux, des fermes et des hospices ; dérobant même l'épargne des communes et le trésor des églises.

La contribution de guerre était partout la première forme de ce pillage en grand, exécuté sur la plus vaste échelle possible, au profit de l'Autriche, par l'armée du comte François Giulay, qui prêchait d'exemple. Ainsi Verceil subissait ce mode de spoliation, le jour même où les soldats de François-Joseph I[er] y entraient sans combat.

Ce fut un drame odieux où l'inique se mêlait au burlesque, un drame où la comédie grotesque coudoyait la tragédie sanglante. Voici, d'après des témoins auriculaires et oculaires, le récit naïf de ce drame caractéristique :

C'était le 2 mai, jour néfaste où cette ville fut occupée par l'ennemi. Il était cinq heures du soir. Une avant-garde de douze uhlans, commandée par un capitaine, y entrait au grand galop et allait immédiatement stationner devant l'hôtel de ville, où le chevalier Verga, qui exerçait alors les fonctions de syndic, était mandé, à ce titre et à l'instant même, par le chef de cette petite escouade.

Le syndic accourut en toute hâte. Mais à peine franchissait-il le seuil de l'hôtel de ville, qu'on s'emparait de sa personne. Placé au milieu des uhlans, il fut conduit au pont de la Sesia, où se trouvait une forte colonne de troupes autrichiennes. Là, le chef de l'escouade qui l'avait arrêté le mit en présence du commandant de cette colonne, dont il venait prendre les ordres. C'était le général Lebzeltonn. Alors entre le syndic et le général s'établit un dialogue dont voici les expressions textuelles :

« Vous êtes le *podestat* de Verceil ? » demanda le général Lebzeltonn.

Le syndic répondit affirmativement.

« Votre ville est-elle armée ?

— Comment le serait-elle, puisque le gouvernement nous a retiré les armes ?

— Bien. Apprenez donc que nous allons prendre possession de Verceil, au nom de Sa Majesté Impériale et Royale l'Empereur d'Autriche, notre gracieux Maître. Recommandez le calme aux habitants. *Prévenez-les qu'il ne leur sera rien fait*. Le fait de rébellion retombera sur vous. Retenez-le. »

C'est à la suite de ce dialogue caractéristique que les Autrichiens avaient occupé Verceil. Deux pièces d'artillerie suivaient le régiment qui y fit le premier son entrée. Les artilleurs tenaient mèche allumée. Après les pièces d'artillerie venaient les fourgons de munition, qui étaient vides et qui allaient s'emplir du produit des extorsions de cette armée d'in-

vasion, rappelant à merveille l'époque des routiers et des lansquenets.

Ces bandes indisciplinées qui, vivant mal à la solde de chefs plus riches de promesses que d'écus, se payaient de leurs propres mains par le pillage, avaient du moins une excuse : la barbarie des temps et leur caractère d'aventuriers. C'étaient moins des soldats enregimentés sous la bannière d'un prince que des brigands qui vendaient leur bravoure au plus offrant et dernier enchérisseur. Alors, du reste, on ne connaissait que les lois de la guerre ; on ignorait les droits de la civilisation. Mais, dans un temps où règnent partout, d'un bout à l'autre du monde chrétien, ces éternels principes de justice et d'humanité que le progrès des lumières fait pénétrer dans les esprits pour les éclairer, dans les cœurs pour les améliorer, rien ne peut justifier le comte François Giulay d'avoir fait la guerre au Piémont, moins en soldat qu'en pillard.

A peine campés dans Verceil, dès le 3 mai, les Autrichiens exigèrent d'énormes réquisitions de tous genres. Le chiffre, en argent, de ces réquisitions effraye l'imagination : on l'estime à environ trois millions de francs. Elles auraient suffi à l'approvisionnement de toute une nombreuse armée d'occupation, répartie dans les différentes cités de toute la contrée, si un semblant d'ordre et de discipline avait régné parmi les troupes placées sous le commandement suprême du comte François Giulay.

Chaque jour, c'était une extorsion nouvelle. Ainsi, un matin, on s'avise d'enlever aux habitants de Verceil leurs chemises. On en vole six mille. Cela ne suffit pas à la rapacité des Autrichiens. Ils se font encore livrer de la toile en assez grande quantité pour en faire fabriquer six mille autres.

Un soir, c'est tout le cuir des tanneries qu'on dérobe. Une autre fois, on prend tous les chevaux et toutes les voitures, dont les officiers s'emparent pour leur usage personnel, jouissant, aux yeux de la population, avec un cynisme sans exemple, dans d'insolentes excursions, du fruit de leurs odieuses réquisitions.

Puis, quand le nombre des pillards augmente et que les chevaux et les voitures viennent à manquer pour les nouveaux spoliateurs, on exige de la municipalité qu'elle s'en procure à tout prix, dût-elle en aller acheter à Milan. On fait de même pour le tabac à fumer, pour les cigares, pour le tabac à priser, pour vingt objets de fantaisie analogues. Quand les boutiques de Verceil, explorées dans tous les coins et recoins par les Autrichiens, sont complétement vides, on exige des marchands ruinés qu'ils aillent, n'importe où, acheter de nouvelles fournitures qu'on viendra ensuite leur voler comme les premières.

On ne se contentait pas de prendre des marchandises de toute nature

sans les payer; on dépouillait aussi les habitants de leurs épargnes avec des raffinements d'avidité qu'on ne pourrait croire, s'ils n'étaient dénoncés par des pièces officielles.

Ainsi, un jour, le général Benedeck a l'idée, ingénieusement dérisoire, de délivrer à un banquier, du nom de Lévi, un passe-port pour qu'il puisse se rendre en sûreté à Milan, lui enjoignant de lui rapporter cinquante mille francs, qu'il pourra se procurer, avec son crédit, dans la capitale de la Lombardie. On n'a pas des attentions plus délicates.

Mais ce sont surtout les vivres et les fourrages que les Autrichiens ont exigés des habitants de Verceil dans des proportions qui dépassent toutes les limites du possible et du vraisemblable. On cite une seule réquisition de vingt-six mille rations de pain, de vingt-six mille rations de viande, de vingt-six mille rations de sel, de vingt-six mille rations de riz, de douze mille rations d'avoine et de douze mille rations de foin. Cette réquisition avait été faite le matin. Le soir, toutes ces rations devaient être fournies, sous peine de vingt-quatre heures de pillage et d'incendie. Les razzias des Arabes ne sont ni plus exorbitantes ni plus impitoyables.

Ce système de spoliation dura quinze jours, pendant lesquels on répéta, sous toutes les formes, la scène du général Benedeck avec le banquier Lévi, ainsi que les réquisitions de vivres et de fourrages, accompagnées de menaces de pillage et d'incendie. On épuisa les sacs de riz, comme les sacs de farine, comme les sacs d'avoine ; on épuisa la viande comme le foin, comme le sel ; et, quand la population verceillaise n'eut plus ni foin, ni pain, ni riz, ni viande, ni sel, ni avoine à fournir à l'armée d'invasion, on la contraignit, elle qui avait faim, d'aller au dehors acheter des vivres pour nourrir les hommes, des fourrages pour nourrir les chevaux.

Les chevaux ne mangeaient du moins que leur ration accoutumée. Mais les hommes dévoraient à la façon de Gargantua les provisions qui leur étaient fournies par une population affamée. Infatigables dans leurs exigeances, ils consommaient tout ce que leurs forces physiques leur permettaient de consommer, et ces forces étaient grandes, si on en juge par le menu suivant d'un seul dîner du comte François Giulay, requis aux frais de la ville. Ici, je cède la parole à un correspondant du *Siècle*, qui a vu et entendu ce qu'il raconte :

« Vins fins en très-grande quantité;
Pain à discrétion ;
Légumes divers et salades ;
Fruits ;

Asperges pour cent personnes ;
Salé *pour être cuit*, cinq kilogrammes ,
Salé cru, quinze kilogrammes ;
Bœuf, deux cuisses ;
Veau, deux cuisses ;
Un cochon femelle ;
Deux fromages de Gorgouzole ;
Pâtisseries et confitures ;
Poissons salés pour hors-d'œuvre ;
Beurre, dix kilogrammes ;
Lait, quinze litres ;
Fromage râpé, cinq kilogrammes.

Cette réquisition de vivres était faite tous les jours pour cent personnes. Le menu seulement changeait. Parfois on portait plus loin les exigeances, ainsi que le prouve cette seconde liste, dressée et signée par l'impérial et royal capitaine Mutel, chef d'intendance pour le quartier général :

1859, 8 mai. — Pour cent personnes.

Quarante poulets rôtis ;
Un cochon femelle ;
Deux veaux ;
Deux cuisses de bœuf ;
Vingt kilogrammes de pain fin ;
Cinquante bouteilles de champagne ,
Cent litres de vin de première qualité ;
Huit kilogrammes de beurre ;
Quatre-vingts kilogrammes de sucre ;
Trente kilogrammes de café ;
Quarante litres de lait pour cent personnes ;
Poivre et cannelle, trente hectogrammes ;
Sel blanc, deux kilogrammes ;
Cinq bouteilles de curaçao ;
Cent paquets de bougies ;
Trente-cinq abat-jour.

Le capitaine Mutel signait les réquisitions, mais il ne les ordonnait pas. Celui qui les faisait, ou plutôt qui les dictait, frappant le sol de son sabre et menaçant le syndic à chaque exclamation que la surprise arrachait à ce magistrat, c'était un intendant général de l'armée, du nom de Sourdeau. C'est lui qui signait, par exemple, tous les mandats, à l'exception de ceux faits par les officiers et les soldats pour leur compte personnel, car tous

les Autrichiens agissaient de même, ajoutant parfois l'ironie à la violence, et donnant des bons sur la commune pour avoir le droit de prétendre qu'ils payaient le prix des denrées qu'ils volaient. Mais souvent cette hypocrisie n'était pour eux qu'un ingénieux moyen de se faire remettre par le volé de l'argent avec la marchandise. Voici comment cela se passait : on présentait au marchand un chiffon de papier sans valeur, barbouillé de caractères allemands et couvert de chiffres illisibles ; on le forçait d'accepter ce prétendu billet de banque, puis on l'obligeait à en rendre la monnaie.

Le comte François Giulay étant arrivé à Verceil le 8, à onze heures du matin, M. Mutel fut chargé de pourvoir aux provisions. Il s'arrangea de façon à bénéficier largement sur le menu. Le général en chef de l'armée autrichienne étant descendu chez l'archevêque, c'était là naturellement que devait être porté le dîner ; M. Mutel le fit adresser chez M. Pescatore, colonel de la garde nationale. C'est de là qu'il devait être envoyé chez le général en chef. A la première étape, M. Mutel présida au partage, et ce qu'il garda, il le vendit, à son profit, aux habitants de la ville.

Les dîners des autres officiers, requis également à la municipalité, se ressentaient de la gloutonnerie du chef supérieur. Je n'en veux citer qu'un seul, le dîner particulier du général Lichtenstein : au milieu d'une énorme liste figurait la demande de cinq kilogrammes de jambon.

La municipalité possède entre ses mains pour deux millions et demi de bons. J'ai vu deux listes écrites et signées par le comte François Giulay lui-même. Ses lettres sont assez mal formées. Cela tient sans doute à sa nature brusque et vive. Il priait peu, il ordonnait, et ses réquisitions étaient toujours pressées, à n'en juger que par ces mots écrits très-gros sur les enveloppes : *Urgente*, *urgentissima*.

Je n'en finirais pas, s'il fallait que je vous racontasse tout ce qui m'a été dit dans la ville, et tout ce qu'ont bien voulu me communiquer les autorités locales. Les Autrichiens sont restés dans Verceil plus de deux semaines ; jugez du chiffre de leurs spoliations. Ils espéraient même rester davantage, car ils ont fortifié l'hôtel de ville. Dans les murailles qui l'entourent, ils ont fait pratiquer des meurtrières. Les murs de la cité ont été abattus en partie, et les platanes ont été coupés et jetés pour former des barricades.

Afin d'activer les travaux, les chefs firent un matin réquisition de neuf cent cinquante ouvriers.

— Où les trouver? répondit le syndic.

— Partout, répondit l'officier qui requérait, et sachez qu'il me les faut dans deux heures.

— Mais c'est impossible!

— Le délai passé, j'agirai. Quand je devrais arracher les habitants de leurs maisons, les médecins, les avocats, les particuliers, et les faire amener par les oreilles jusqu'à nos fortifications, ils y viendront.

Je ne sais jusqu'où ne seraient pas allés ces excès, si le mouvement de l'armée française n'était venu y mettre un terme. Dans les auberges, on a pillé, volé le linge, les couvertures, l'argenterie. Au séminaire, le cabinet d'histoire naturelle et de mécanique a été complétement brisé et détruit. Partout on faisait main basse sur tout, plus encore dans la campagne que dans la ville. Ceux qui faisaient résistance, on les forçait à coups de plats de sabre de livrer leurs épargnes et leurs provisions.

On peut dire sans crainte d'aller contre la vérité que l'Autriche n'est descendue en Piémont que pour y réaliser, sous cette forme, son emprunt avorté en Allemagne. Au moment de partir, les Autrichiens faisaient encore des réquisitions : étoffes de toutes sortes, passementeries, selles, tabacs, ils ont tout emporté, tout, jusqu'aux cartes de géographie qu'ils ont saisies dans les librairies, les maisons particulières et les lycées.

Je vous parlais tout à l'heure des lettres signées *Giulay* et dont j'ai pu prendre copie. Elles sont d'une si grande curiosité, que je crois devoir les porter à votre connaissance. Dans la première, le *comte Giulay* annonçait au municipe que, dans le cas où les ordres du jour seraient déchirés, l'état de siége serait proclamé. En outre, il était fait réquisition pour le 5 mai :

De cinquante mille rations de viande ;

De cinquante mille rations de vin ;

De cinquante mille rations de pain ;

De vingt-cinq mille rations de farine ;

De vingt-cinq mille rations de riz ;

De cinquante mille rations de tabac ;

De cinquante mille rations de sel ;

De onze mille deux cent cinquante rations d'orge ;

De sept mille cinq cents rations de foin.

En cas de refus, la peine devait être d'effectuer cinq fois le payement de cette réquisition en argent ayant cours. Signé : GIULAY, quartier général de Lomello, 3 mai.

La seconde lettre était tout aussi catégorique, seulement elle était datée, celle-là, du 16 mai, quartier général de Mortara. Il ne s'agissait, cette fois, que de livrer, « dans le délai de quarante heures, trois cents bœufs, » et, « tous les jours » pendant l'occupation de Verceil, « cinquante brindes de vin, cinquante brindes d'eau-de-vie, quatre-vingts quintaux de foin et mille sacs d'avoine. »

Toutes les réquisitions ont été faites à main armée. En cas de refus de la part du syndic, on avait ordre de l'arrêter et de l'envoyer à Vienne.

Il y avait à peine sept jours que les Autrichiens occupaient Verceil, qu'on pouvait les juger. Le 9 mai, l'on comptait deux cent soixante malades; soixante-douze avaient été décimés par le typhus et la petite vérole.

Le commandant en chef de l'armée autrichienne en Italie, qui est, selon l'avis d'un de ses officiers, meilleur général que Radetzski, mais plus cruel que Haynau, permettait les concerts. Il avait même donné ordre aux musiques des régiments de jouer tous les soirs, sur la place publique, la marche de son prédécesseur. Quelle attention!

Je passe ici sous silence les dévastations commises dans les campagnes. Cependant je citerai le nommé Creviasco, qui s'est vu enlever, par des troupes de maraudeurs autrichiens, quarante têtes de bétail en un seul jour.

Voici un trait de mœurs d'un autre genre, qui caractérise à lui seul l'esprit de convenance des officiers autrichiens. N'ont-ils pas eu l'impudence de mettre la municipalité en réquisition de voitures pour conduire à Torrione, à deux milles de Verceil, des prostituées qu'ils avaient fait demander, après un dîner de soixante couverts, fait aux frais de la ville! Le lendemain, ces filles rentraient à Verceil, à onze heures du matin, pompeusement étendues dans les voitures que la municipalité avait dû leur fournir.

L'intendant général avait mis ses appartements successivement à la disposition de plusieurs officiers d'un grade élevé; les serrures ont été forcées et des vols ont été commis dans son domicile par ces locataires d'un jour.

L'intendant général a dressé une liste de ce qui lui a été pris. Je la transcris ici. Vous verrez à quelles extrémités en sont réduits les officiers supérieurs de François-Joseph Ier, forcés de s'approvisionner de vêtements et de linge à la façon des habitués de la police correctionnelle.

OBJETS VOLÉS DANS LA CHAMBRE A COUCHER ET LE SALON, PAR DES GÉNÉRAUX AUTRICHIENS, PENDANT L'OCCUPATION, C'EST-A-DIRE DU 2 AU 17 MAI 1859.

Une lorgnette, — deux rasoirs anglais, — un porte-cigare, — un paletot, — trois pantalons, — trois gilets, — un cache-nez, — une cuiller d'argent, — trente et une paires de bas, — quatorze mouchoirs en batiste, — trois pantalons de laine, — deux paires de bottes neuves, — une paire de bottines, — deux petits candélabres, — neuf cravates de soie, — enfin onze chemises de toile fine.

Cette façon de procéder m'a rappelé les moyens qu'emploient les Yolofs du cap Vert pour s'approvisionner de verroteries et de chausssures.

L'intendant général n'a pas été la seule victime de ce système de spoliation. Partout où les officiers autrichiens ont été logés, les mêmes faits se sont renouvelés.

On m'a raconté la manière dont l'intendant militaire autrichien s'était approprié une paire de chevaux appartenant au marquis de Murazzano. Le marquis de Murazzano, comme tant d'autres, avait fourni sa part des réquisitions. En outre, il fut requis de fournir deux chevaux, qu'on attela à une voiture portant cette inscription : *Intendance générale de la deuxième armée impériale royale autrichienne.* Il se réjouissait déjà que ses chevaux fussent tombés en d'aussi bonnes mains, espérant qu'ils lui seraient renvoyés avec son cocher en livrée, qui devait les conduire.

Le marquis de Murazzano se trompait étrangement.

Au moment du départ, l'intendant autrichien demanda au cocher s'il voulait rester à son service. Sur sa réponse qu'il préférait continuer à servir son maître :

— Eh bien, va-t'en ! lui dit l'intendant autrichien.

Le domestique, stupéfait, ne bougea pas.

— Qu'attends-tu ?

— J'attends les chevaux de mon maître.

— Les chevaux sont à moi ; tu le diras à ton seigneur. Allons, va-t'en !

— Alors laissez-moi prendre quelques effets que j'ai mis dans le coffre de la voiture.

— Va-t'en, te dis-je, si tu ne veux pas qu'il t'arrive malheur !

Le cocher se retira, et l'intendant partit avec les chevaux du marquis de Murazzano.

C'est à la sagesse et à la prudence du syndic, et au concours des conseillers, qui l'ont secondé dans ses efforts pour prévenir de plus grands malheurs, que la ville de Verceil doit d'avoir été sauvée du pillage. Menaces, provocations, rien n'a manqué pour faire naître un prétexte qui pût autoriser cet épouvantable châtiment.

Les simples soldats imitaient les intendants et les officiers. On peut en juger par cette étrange scène, dont l'*hôtel des Trois-Rois* a été le bizarre théâtre. Un jour, après le dîner de l'état-major, les soldats croates qui aidaient à servir à table ont l'idée de s'emparer des couverts en argent. Le propriétaire de l'*hôtel des Trois-Rois* court chez le général Zobel pour se plaindre. Celui-ci se borne à lui répondre que la surveillance des couverts de cabaret n'entre pas dans ses attributions. Le propriétaire de l'hôtel comprend alors qu'il ne lui reste qu'à se rendre justice par lui-même. Il

fait un appel à ses domestiques : valets et marmitons s'arment de leur mieux, et, broches, pincettes, casseroles à la main, ils tombent sur les pillards. La lutte s'engage ; les assiettes et les verres volent d'un bout à l'autre de la salle à manger. Les Autrichiens sont arrosés de potage, bombardés de poulets rôtis, criblés de petits pois, coiffés de marmites... Bref, à ce tapage infernal, au tocsin sonné par les sonnettes des chambres, les officiers arrivent, et la lutte cesse. Le pauvre hôtelier avait reconquis la moitié de son argenterie. »

Les Autrichiens sortirent de Verceil comme ils y étaient entrés, en ravageurs. Au moment même de leur départ, ils exigèrent encore, pour cadeau d'adieu, d'une population à laquelle ils avaient déjà pris près de trois millions de marchandises et de denrées, mille sacs de farine, trois cents brindes ou quinze mille litres de vin, cinquante brindes d'eau-de-vie, quatre-vingts quintaux de pain et trois cents bœufs, qui complétaient huit mille têtes de bétail volées dans cette seule localité. Tels ont été leurs exploits dans la ville et la campagne de Verceil.

Le sort de Verceil pendant l'occupation autrichienne de 1859 a été le sort de toute la partie du Piémont que les soldats du comte François Giulay ont momentanément envahie. Ainsi, dans toutes leurs excursions, à Trino, à Torione, à Gattinara, à Biella, à Cavaglia, à Santia, à Pobiello, ces imitateurs des compagnons de Rob-Roy et des highlanders d'Écosse enlèvent tout le bétail et tout le blé qu'ils trouvent sur leur route. Dans leurs sacriléges rapines, dans leurs spoliations iniques, ils ne respectent ni la maison du pauvre ni la maison de Dieu. Ils dépouillent les établissements de bienfaisance de tous leurs objets de literie, de tout leur linge, serviettes, draps et chemises, et enlèvent du trésor des fabriques la dernière pièce d'argent qui s'y trouve. Après le blé et le bétail, partout ils capturent également les chevaux, les fourrages et les voitures ; après les chevaux, les fourrages et les voitures, ils prennent la toile et le cuir.

Les scènes de Verceil se répètent partout. Ici c'est un bourg qu'on met à contribution de mille pièces de toile, par jour, pendant une semaine ; après une première livraison, la localité n'en possédait plus un seul mètre ; c'est ce que le syndic désespéré vint exposer au chef militaire qui commandait l'expédition. Ce chef, qui était Croate, signa aussitôt un sauf-conduit qu'il remit au syndic, en lui disant d'en aller acheter à Pavie. Là, c'est un autre chef militaire qui répond, avec un cynisme sans exemple, à un syndic lui demandant avec timidité l'ordre qui l'autorise à recevoir les livraisons de céréales et de fourrages qu'il exige : « Mon mandat, c'est mon épée ; je n'en ai pas d'autre à vous montrer ! »

Arrêté, à l'exemple du syndic de Verceil, le syndic de Santia fut conduit devant un officier autrichien, qui lui ordonna de faire retirer l'eau des rizières et lui prescrivit de prier le gouvernement piémontais de prévenir les inondations. Le syndic de Santia répondit que ce qui lui était demandé ne dépendait pas de sa volonté, ajoutant qu'il pouvait seulement transmettre au syndic de Cavaglia les ordres qui lui étaient donnés. Cette offre est acceptée ; un exprès est envoyé à Cavaglia ; mais cet exprès revient avec une réponse négative. Le syndic de Cavaglia annonçait qu'il ne pouvait s'opposer à l'inondation des rizières, parce que cette inondation venait directement d'Ivrée. Que fait l'officier autrichien ? Il fait souffleter et bâtonner le syndic de Santia, sous prétexte qu'il a résisté aux ordres qu'il a reçus, et le fait envoyer ensuite devant une commission militaire.

Ailleurs, le même désir d'empêcher l'inondation des rizières inspire à un officier autrichien une infernale idée. Il savait que le directeur des cataractes de Sartirana, qui se nommait Noé, avait un frère dans la contrée ; cet officier s'empare de sa personne ; puis, fort de cet otage, il écrit à l'éclusier de faire cesser l'inondation, s'il ne veut pas que son frère soit fusillé. Noé ne tint aucun compte de cette menace ; il fit son devoir de bon citoyen, et son frère a en effet disparu.

Salazolla, Bitinié, Carivio, Castanova, Barbaniello, Stradella, Vigevano, tous les bourgs, tous les villages, tous les hameaux, ont eu à subir les mêmes déprédations et les mêmes tyrannies. A San Germano, quatre cents Autrichiens seulement se présentent, volent tout le vin des caves, tout le blé des greniers, toute la viande, toute la volaille, puis ils font réunir des manœuvres et leur ordonnent de pratiquer des meurtrières dans les murs d'enceinte. Ceux qui succombent sous le poids de ce dur travail ou faiblissent à force de fatigue, on les bâtonne, pour exciter leur ardeur, jusqu'à ce que, leurs forces étant épuisées, ils tombent mourants sur le sol.

Ce qui s'est pratiqué à San Germano se pratiquait dans toutes les localités où les Autrichiens imaginaient de se fortifier. Quand les hommes manquaient, on s'adressait aux femmes et aux enfants, qui, se courbant sous la bastonnade, grattaient la terre de leurs ongles pour ouvrir des tranchées, charriaient des pierres ou élevaient des murailles, la pointe d'un sabre sur la poitrine. On a vu des soldats autrichiens parodier Xerxès dans sa démence, lorsque ce superbe roi de Perse, voyant sa flotte battue par la tempête, fit fustiger la mer, et, à son exemple, s'irritant de ce que les hommes étaient impuissants à empêcher la crue du Pô, fouetter des vieillards et des enfants parce qu'ils ne réussissaient pas à empêcher le pont de la Stella d'être emporté par les eaux du fleuve.

Mais qui peut s'étonner de ces brutalités d'un autre âge, quand on sait que le Code de l'Autriche contient encore des dispositions empruntées à la législation des époques de barbarie. Comment s'en étonner, lorsqu'on sait que ce Code dit qu'on peut appliquer à la fois aux hommes cinquante coups de bâton, aux femmes et aux enfants cinquante coups de verge?

Novare et Tortone surtout ont souffert, comme Verceil, des exactions sans mesure et des calamités sans nom. Pendant leur séjour à Novare, les Autrichiens exigèrent jusqu'à cinq cent mille rations de diverses natures, sous peine d'une amende en argent de cinq millions de francs. Ils savaient que cette ville était riche : ils voulaient la faire pauvre. L'ordre venait de haut, car ce fut le comte François Giulay qui enjoignit, dès le premier jour, à la municipalité de cette ville de délivrer, dans les quarante-huit heures, deux cent soixante bœufs. Il a donné cet ordre, le 16 mai, à Mortara, où il avait transporté son quartier général, en quittant Lomello, neuf jours après son départ de cette dernière localité. Il va sans dire que le général en chef de l'armée autrichienne exigeait également, pour la nourriture et l'entretien de ses troupes, du riz, du blé, de la viande, de la farine, de l'eau-de-vie, du vin, du tabac, de la toile, du drap; il va sans dire qu'il ordonnait de livrer tous les mulets, tous les chevaux et toutes les voitures.

C'était l'usage, c'était la loi partout où se trouvait un corps autrichien. Tortone en fit à son tour la cruelle expérience. Là, on imagina une sorte de mise en scène pour encadrer cette comédie de spoliation qui, se répétant chaque jour et en chaque lieu, avec les mêmes détails, devenait banale et monotone.

C'était le matin. Les Autrichiens vont s'installer au château. Deux officiers viennent ensuite à l'hôtel de ville réclamer cinquante mille rations de vivres et cinquante mille rations de fourrage. Au même instant, comme pour appuyer cette réquisition d'une démonstration militaire, un escadron de hussards, débouchant du château, le pistolet au poing, parcourut la ville dans toutes les directions.

Les habitants ne comprennent que trop quel sort menace leurs habitations. On veut barricader les maisons et fermer les magasins : mais il était déjà trop tard. Après les hussards viennent les fantassins qui, sous le regard et à l'instigation de leurs officiers, pénètrent dans toutes les demeures particulières, les pillent et les dévastent, sans résistance et sans merci. La boulangerie communale elle-même fut saccagée.

Le soir, des bandes de Croates ivres chantent ou plutôt hurlent dans les rues de Tortone, comme à Novare, comme à Verceil, comme partout, frappant les fenêtres et les portes avec la crosse de leurs fusils ou la poi-

gnée de leurs sabres, déchargeant leurs pistolets sur les vitres des croisées.

Quelques-uns se répandent dans la campagne, en livrant aux fermes et aux châteaux un facile assaut ; ils volent tout ce qu'ils y trouvent, emmenant quelquefois les nobles, pour leur faire racheter leur liberté par une forte rançon, emmenant aussi les paysans sous différents prétextes, pour les enrégimenter de force dans l'armée autrichienne, et contraignant les uns et les autres de les suivre à coups de plats de sabre. On a vu de malheureux fermiers obligés de revêtir l'uniforme de leurs bourreaux, en jurant sur un christ en bois de combattre, sous peine de mort, leurs compatriotes.

Mais ni les menaces ni les prisons de l'Autrichien n'ont pu faire du Piémontais un traître ou un lâche. Pendant toute la campagne de 1859, on n'a cité que deux noms d'espions du comte François Giulay ; un seul de ces deux espions était sujet sarde. Le premier s'appelait Henri Dossena : c'était un ancien marchand de vin de Pavie, qui avait souvent parcouru le Piémont pour les intérêts de son commerce. Arrêté à Caluso et jugé à Biella, il a avoué son crime et l'a immédiatement expié, en tombant, frappé à mort, sous les balles piémontaises.

Le second était de Mortara. Voici les faits consignés dans l'acte d'accusation dressé contre lui par l'autorité militaire, et lu au conseil de guerre :

« Depuis le 1er jusqu'au 9 avril dernier, les agents de police avaient remarqué un jeune homme de mine et d'allures suspectes qui parcourait les rues de Verceil, examinait attentivement les fortifications, et faisait de temps en temps des questions sur l'effectif et la position de nos troupes, sur l'esprit des populations, et sur les moyens qu'on croyait les plus propres à garantir la province de Novare d'une invasion.

« L'autorité locale savait que le prévenu était parti le 9 du même mois pour Milan, qu'il y était resté jusqu'au 27, puis qu'il était parti pour Suse, où il n'était arrivé que le 29, après s'être arrêté à Arona, Biella et Turin.

« Comme c'était à l'hôtel de France que logeaient les chefs de corps des troupes françaises, c'est là que l'accusé était venu s'installer lorsqu'il se rendit à Suse. Les visites fréquentes qu'il fit dans les environs de la ville et aux campements, l'insistance qu'il mit à connaître les noms des généraux descendus à l'hôtel de France et à savoir le nombre des régiments arrivés par la voie de Chambéry, ainsi que leur destination, augmentèrent encore les soupçons qu'on avait conçus à son égard, et, le 1er de ce mois, il fut arrêté par les carabiniers du roi, à Chivasso, où les chasseurs des Alpes avaient établi leur quartier général.

« Au moment de son arrestation, il a déclaré se nommer Paolo Riffi,

et être né à Mortara. Fouillé par les agents de police, ceux-ci ont trouvé sur lui un passe-port autrichien et une carte qui l'autorisait à séjourner en Piémont, un stylet, quelques pièces d'or et des rubans tricolores. »

En vertu de cet acte d'accusation Paolo Riffi comparut devant le conseil de guerre de la première division militaire de Turin, sous la prévention d'attentat contre la sûreté de l'État.

Une foule immense emplissait la salle d'audience; la curiosité des spectateurs était vivement excitée. A peine l'accusé a-t-il paru, qu'il s'est fait un silence profond, et que tous les regards se sont tournés vers lui. L'aspect résolu, impassible de l'accusé, son regard insolent et son sourire presque moqueur, étaient loin de lui concilier les sympathies du public. A le voir, on ne lui aurait pas donné plus de trente ans.

La principale déposition a été celle du nommé Ubertalli, cocher. Cet homme a déclaré que, le 29 avril dernier, il avait été invité, par un des garçons du restaurant la *Bonne-Femme*, à emmener Riffi à Suse dans sa voiture. Le prix convenu, ils partirent, et, avant le coucher du soleil, ils arrivèrent à leur destination. Le témoin dit que, pendant tout le temps qu'il resta à Suse, Riffi ne fit autre chose que prendre des informations sur le nombre et la composition des régiments français qui étaient arrivés ainsi que sur leur destination. Le lendemain, ils quittèrent Suse pour retourner à Turin, et de Turin ils passèrent à Biella et Chivasso.

Là, Riffi insista vivement pour être amené jusqu'à Arona; et, comme Ubertalli hésitait, parce qu'il craignait de trouver cette ville occupée par l'ennemi, Riffi lui montra un passe-port autrichien, et lui dit que de ce côté il n'avait rien à redouter. Sur ces entrefaites, il s'engagea entre eux une conversation dans laquelle Riffi éclata en injures contre les réfugiés et le Piémont, et fit de grands éloges du gouvernement autrichien et de son armée, qu'il prétendit être invincible.

L'accusé, interrogé à son tour par le président du conseil, nie presque tous les points mentionnés dans l'acte d'accusation, et contredit toutes les assertions des témoins. S'il est venu à Turin, dit-il, s'il s'est ensuite rendu à Suse, c'était simplement pour voir les Français ; et, comme ces derniers n'y étaient pas, il avait profité de son voyage pour acheter des graines de coton, dont il fait le commerce. S'il a demandé des renseignements sur les noms des généraux français et sur le nombre des régiments arrivés à Suse, c'était par pure curiosité. S'il a insisté pour que Ubertalli l'amenât jusqu'à Arona, ce n'est pas, comme prétend le témoin, qu'il n'eût rien à craindre de la part des Autrichiens, mais c'est qu'il savait que les Autrichiens n'y étaient pas. S'il a menti au sujet de sa nais-

sance, c'était pour échapper aux tracasseries de la police, qui se montre très-sévère envers les sujets autrichiens. Enfin, s'il a eu sur lui un passeport autrichien et en même temps une carte de séjour pour le Piémont, c'était par hasard. Quant au stylet et aux rubans tricolores, il ne peut dire comment il les portait sur sa personne.

Après l'interrogatoire, on donna lecture de plusieurs pièces qui avaient été déposées à l'Office de la sûreté publique; ces pièces établissaient, d'une manière irréfragable, le crime dont Paolo Riffi était accusé.

L'auditeur de guerre prit ensuite la parole. Après avoir résumé l'acte d'accusation et examiné les faits qui tendaient à démontrer que Paolo Riffi était coupable d'avoir commis un attentat contre la sûreté de l'État, il a conclu à la peine de mort.

Le défenseur de Riffi, l'avocat Castelli, réussit d'abord à faire ajourner la sentence; mais, à la suite d'une nouvelle instruction, Paolo Riffi fut condamné et exécuté.

Ingénieux dans leur avidité, les Autrichiens changent de procédés selon les localités et les circonstances. Sur la rive piémontaise du lac Majeur, deux pyroscaphes de guerre, le *Radetzki* et le *Benedeck*, se promenaient, en vrais forbans, exigeant de toutes les villes du littoral des fournitures de bois de haute futaie. Arona, Pallanza, Intra, qui cependant n'étaient pas occupées par les Autrichiens, subirent, à leur tour, les spoliations de ces corsaires d'un nouveau genre, et livrèrent aux réquisiteurs du comte François Giulay six cents grosses poutres de dix mètres de longueur, huit cents autres grosses poutres de cinq mètres seulement de longueur, et jusqu'à trois mille planches de huit centimètres d'épaisseur.

Quelques jours avant cette expédition maritime du *Radetzki* et du *Benedeck*, un commandant autrichien avait forcé les populations piémontaises riveraines du lac Majeur de submerger toutes leurs barques. On ne sait quelle fantaisie lui prit tout à coup de s'en procurer; mais il exigea, avec toute la rigueur des lois de la guerre, de ces mêmes populations qu'il avait contraintes à détruire de leurs mains les barques qui étaient leur seule ressource, de lui en fournir vingt-deux dans les vingt-quatre heures. Ces vingt-deux barques furent livrées.

Voici un autre procédé des Autrichiens plus odieux encore, car ici l'infamie du stratagème s'ajoute à l'avidité du spoliateur, un procédé aussi simple dans son invention que commode dans son exécution pour rançonner les Piémontais. Ils avaient placé dans la tour Baradello, qui commande la ville de Côme, une petite garnison; un matin cependant, on vit flotter, à la grande surprise des habitants de la cité, au sommet de

cette tour occupée par les soldats du comte François Giulay, un drapeau aux couleurs italiennes. Évidemment la main seule d'un Autrichien avait pu placer ce drapeau dans un lieu gardé par des troupes de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique François-Joseph Ier; le commandant du fort Baradello n'en eut pas moins l'audace d'accuser les habitants de Côme de cet acte, que leur patriotisme leur eût sans doute inspiré s'ils avaient pu se défendre, mais qui n'eût été qu'une vaine bravade, qu'une inutile témérité dans la situation où ils se trouvaient, puisque cette situation les mettait à la merci de leurs ennemis. Il leur fallut racheter cette audace supposée en payant une amende de soixante-dix mille florins, imposée à la ville par le commandant du fort Baradello, qui avait eu l'art d'inventer à la fois le châtiment et le crime.

Cette immense razzia n'avait pas pour unique but la nourriture et l'entretien des troupes autrichiennes : ce que le comte François Giulay voulait, c'était de dépouiller le Piémont pour enrichir la Lombardie. En effet, mille chariots venus de Milan entrèrent vides dans les provinces sardes occupées par les armées de François-Joseph Ier et en repartirent pesamment chargés d'un magnifique butin. Ces mille chariots pourtant ne suffirent pas à contenir le fruit de tant de rapines. Que firent alors les officiers autrichiens? ils forcèrent les Piémontais à racheter, à prix d'argent, les sacs de riz et de blé qui leur avaient été enlevés et qui ne purent être chargés à destination de la Lombardie sur les fourgons du comte François Giulay. Revendre des objets volés qu'on ne peut emporter à ceux-là mêmes qu'on a dépouillés de ces objets est un trait d'imagination que nos romanciers et nos dramaturges n'auraient jamais inventé, même dans leurs élucubrations les plus mélodramatiques.

Le viol des femmes devait servir de digne couronnement à ces effroyables déprédations. On cite une patricienne de vingt années, appartenant à une famille parlementaire de Turin et une débitante de tabacs, mortes à Novare, victimes des outrages d'une bande de uhlans. On cite également deux actes semblables arrivés sur le territoire de Tortone.

Dans la campagne, le matin, au moment où ils allaient prendre possession de cette ville, des soldats autrichiens rencontrèrent, sur la route, une mère de famille, accompagnée de son mari et précédée de sa fille, âgée de dix-huit ans. Après avoir fusillé le père et assassiné la mère, ils bâillonnèrent la jeune fille et se livrèrent sur elle aux plus révoltants excès, à quelques pas des cadavres de ses parents.

Dans la ville même, le soir, une troupe de Croates s'empara d'une jeune femme qui fuyait, épouvantée des violences commises dans sa maison sur toutes les personnes de sa famille; là, sur le pavé même de la

rue, malgré les cris et les larmes de désespoir de cette jeune femme, elle fut brutalement déshonorée, à la face du ciel et de la terre.

Sur le chemin de Verceil à Ivrée, dans les premiers jours de mai, il y eut toute une razzia de jeunes femmes et de jeunes filles, au nombre d'une vingtaine, que des uhlans enlevèrent à leurs familles désolées et qu'ils emportèrent, au grand galop de leurs chevaux, couvrant de leurs éclats de rire les cris de détresse de leurs victimes et tuant les voyageurs isolés qu'ils rencontraient, comme pour mêler l'ivresse du sang à l'ivresse de la débauche. Ces jeunes femmes se débattaient vainement au milieu de cette soldatesque avinée. Conduites, de force, à la gare du chemin de fer, elles y servirent aux infâmes plaisirs de leurs ravisseurs.

On ne croirait pas à des actes aussi sauvages, s'ils n'étaient attestés par des témoignages officiels. Ainsi le roi de Piémont a écrit à l'empereur d'Autriche une lettre où éclate son indignation, justement excitée par les excès de l'armée autrichienne ; ainsi encore M. le comte de Cavour a protesté contre ces excès, à la face de l'Europe civilisée, par une dépêche adressée à tous les agents diplomatiques de la Sardaigne et destinée à être communiquée à tous les gouvernements étrangers.

Mais un dernier fait, plus monstrueux peut-être que tous ceux dont la triste nomenclature vient de se dérouler sous les yeux du lecteur, provoqua, après la bataille de Montebello, une éclatante et nouvelle protestation du cabinet de Turin contre l'inutile et injuste cruauté des officiers généraux de François-Joseph Ier. Voici le texte de cette protestation, également envoyée dans le même but aux mêmes agents :

« Monsieur,

« Par une dépêche circulaire précédente, j'ai eu l'honneur de faire connaître aux légations de Sa Majesté les actes de spoliation auxquels l'armée autrichienne se livrait dans les provinces sardes qu'elle avait occupées. Je dois maintenant vous informer qu'une enquête judiciaire a été ordonnée par le gouvernement à ce sujet. Elle prouvera que l'Autriche a brutalement violé les lois de la guerre, et que la conduite de ses troupes n'est pas celle qui distingue les nations civilisées. Les résultats de cette enquête seront, en leur temps, communiqués aux légations. Mais il y a aujourd'hui un fait qui vient d'être légalement constaté par l'autorité judiciaire, et que je dois signaler à l'indignation des cabinets de l'Europe entière. Publié par la presse, il ne serait peut-être pas cru ; le gouvernement doit le faire connaître lui-même et en garantir l'exacte vérité.

« Le 20 mai, le jour même de la bataille de Montebello, vers les onze



Hulans Autrichiens.

heures du matin, les troupes autrichiennes étaient campées sur les hauteurs de Torricella, petite commune de la province de Voghera. Une patrouille, après avoir arrêté l'huissier du tribunal, qu'elle avait rencontré sur son chemin, et l'avoir forcé à lui servir de guide, entra dans le village et pénétra dans la maison des fermiers Cignoli. Là, après une perquisition minutieuse dans toutes les parties de l'habitation, ordre fut donné par les soldats à tous les membres de la famille Cignoli, ainsi qu'à quelques autres individus qui se trouvaient par hasard dans la cour de la ferme, de les suivre.

« La perquisition avait fait découvrir dans la maison une petite flasque en cuivre, contenant une quantité minime de petit plomb de chasse.

« Les personnes arrêtées étaient au nombre de neuf, savoir : Cignoli (Pietro), âgé de soixante ans; Cignoli (Antonio) âgé de cinquante ans; Cignoli (Girolamo), âgé de trente-cinq ans; Cignoli (Carlo), âgé de dix-neuf ans; Cignoli (Bartolomeo), âgé de dix-sept ans; Selti (Antonio), âgé de vingt-six ans; Riccardi (Gaspardo), âgé de quarante-huit ans; San Pellegrini (Ermenegildo), âgé de quatorze ans; Achilli (Luigi), âgé de dix-huit ans.

« Il y avait ainsi un vieillard de soixante ans et un enfant de quatorze.

« La patrouille les conduisit devant le commandant autrichien, qui se trouvait sur la grand'route, à cheval, au milieu de ses troupes.

« Après avoir échangé quelques mots en allemand avec les soldats qui amenaient ces prisonniers, le commandant dit à l'huissier qui avait servi de guide de rester à sa place; puis il ordonna aux neuf malheureux paysans, qui ne savaient se faire comprendre et qui tremblaient de tous leurs membres, de descendre dans un sentier qui longeait la route. Ils avaient à peine fait quelques pas que le commandant donna à un peloton, rangé sur le chemin, le signal de faire feu.

« Huit de ces malheureux tombèrent roides morts; le sieur Cignoli, mortellement blessé, ne donnait plus signe de vie. Les troupes autrichiennes se remirent en marche, et le commandant, se tournant vers l'huissier, lui dit qu'il pouvait s'en aller ; et, afin qu'il ne lui arrivât pas d'être retenu par les troupes qui étaient encore dans les environs, il lui donna un billet qu'il devait présenter, le cas échéant, et qui lui servirait de sauf-conduit. Ce billet était une carte de visite qui portait, sous une couronne de comte, ce nom :

« FELDMARSCHALL LIEUTENANT URBAN.

« Cette carte figure au dossier de l'enquête.

« Quelque temps après, les habitants se rapprochaient de l'endroit où

cette épouvantable boucherie avait eu lieu. Le vieux Cignoli, qui avait repris connaissance, fut transporté à l'hôpital de Voghera, où il mourut cinq jours après.

« Des énormités pareilles n'ont pas besoin de commentaires. C'est là un assassinat aussi lâche qu'atroce, et dont on pourrait tout au plus trouver des exemples parmi les barbares et les sauvages.

« Vous êtes prié, monsieur, de donner communication de cette dépêche au ministre des affaires étrangères du gouvernement près duquel vous êtes accrédité, et je vous prie en même temps d'agréer mes sentiments de haute considération.

« C. Cavour. »

La plume s'arrête fatiguée du récit de tant de barbarie. Assez d'épisodes de brigandages. D'ailleurs voici les Piémontais sous les armes : l'Autriche enfin va commencer à rencontrer en face d'elle, au lieu de populations à piller, des soldats à combattre.

IV

LE PIÉMONT SOUS LES ARMES

Averti par les premiers prépartifs de l'Autriche ; tenu en éveil et mis en alerte, dès les derniers jours de décembre 1858, et surtout, dès les premiers jours de janvier 1859, par les renforts de troupes et le matériel de guerre que l'Autriche expédiait, dès cette époque, en Lombardie et en Vénétie, le Piémont se préparait à une lutte qu'il savait inévitable, comme on se prépare à un duel à mort où l'on sait que l'un des deux champions doit fatalement rester sur le terrain. Il s'y préparait avec le calme des résolutions héroïques : sans fracas, sans ostentation, sans témérité, sans précipitation ; mais avec une inébranlable décision, avec une fermeté stoïque.

Le cabinet de Turin devait être prêt pour toutes les éventualités, pour tous les périls. Cependant il devait éviter de fournir, par des armements trop considérables et trop prompts, un prétexte d'accusation au cabinet de Vienne, toujours disposé à prêter gratuitement à la cour de Sardaigne des plans ambitieux et des pensées agressives contre la cour d'Autriche.

C'était à la fois une question de tact et de prévoyance, de patriotisme et de mesure. Il ne fallait agir ni trop lentement ni trop vite. On doit rendre au roi de Piémont cette justice, qu'il a su admirablement concilier ce qu'il devait au vœu de l'Europe qui travaillait au maintien de la paix et au salut de son peuple que la guerre pouvait surprendre. Quand l'heure des hostilités arriva, le gouvernement et le pays étaient prêts ; depuis longtemps les cœurs s'étaient affermis et les bras s'étaient armés contre un péril qu'on avait pressenti à l'avance.

Le 10 janvier 1859, la session du parlement de Piémont allait s'ouvrir sous l'empire de graves pensées et de préoccupations sérieuses. On sentait déjà que le moment devenait solennel, que la situation se faisait sombre. Il y avait dans l'atmosphère politique de la Sardaigne comme un vague sentiment d'attente et d'anxiété. La population de Turin pressentait de ces événements extraordinaires qui influent sur les destinées d'une nation.

Ces dispositions de l'esprit public se traduisaient, dès le 8 janvier 1859,

dans les actes officiels de l'autorité militaire. Voici, en effet, ce que disait le général Vicentio d'Ornavasca, commandant en chef ds la garde nationale de Turin, dans l'ordre du jour qu'il adressait à cette milice :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Le lundi, 10 janvier 1859, sera inaugurée par Sa Majesté le roi l'ouverture de la nouvelle session parlementaire. Les légions sont commandées pour cette cérémonie, et convoquées pour huit heures et demie du matin au lieu respectif du rendez-vous de chaque légion. Pendant dix ans de liberté, suivant l'impulsion de votre esprit, et obéissant aux plus nobles sentiments du patriotisme, vous avez été, en toutes circonstances et dans tous critiques événements, disposés à remplir votre mandat, de même que vous avez été prêts à rendre hommage aux principes de liberté et d'indépendance qui règlent notre vie politique. Qu'il en soit encore ainsi en ce jour où, les pouvoirs de l'État étant solennellement réunis, l'auguste majesté de Victor-Emmanuel II adressera à la nation sa franche et loyale parole, et où les représentants du peuple reprendront leurs importantes fonctions. Que votre présence et votre tenue sous les armes soient un témoignage de la fermeté de volonté, gage certain qu'en tout temps et pour quelque cause que ce soit, la patrie peut compter sur vous. *Vive le Statut ! vive le roi !* »

Il y avait dans ce langage inusité je ne sais quel souffle de patriotisme, qui répondait trop au sentiment public pour qu'il ne fût pas le symptôme infaillible d'une crise nationale. Cette crise, Victor-Emmanuel II l'annonça aussi clairement que le comportait la réserve obligée d'un discours du trône, dans les paroles qu'il prononça, le jour de l'ouverture de la session de 1859, devant le parlement de Turin.

Il était dix heures du matin, lorsque le roi de Sardaigne, accompagné de son cousin, le prince de Carignan, traversa la place du Château pour se rendre au palais de Madama où la séance royale allait répondre à l'impatience et satisfaire la curiosité de la foule.

Cette foule, agitée par de graves pressentiments, encombrait déjà depuis longtemps les avenues de ce palais. Elle salua Victor-Emmanuel II d'acclamations enthousiastes qui se confondaient avec celles de la garde nationale rangée en bataille sur le passage du cortége royal et dominaient le bruit des tambours qui battaient aux champs.

Lorsque le fils de l'héroïque Charles-Albert I[er] parut dans la salle où les sénateurs et les députés étaient réunis, tous se levèrent spontanément, et

spontanément l'applaudirent avec un magnifique élan. Quand le silence se fut rétabli, le Roi, ayant à ses côtés ses deux fils, le prince de Piémont et le duc d'Aoste, adressa au parlement un discours qui se terminait ainsi :

« Messieurs les sénateurs, Messieurs les députés,

« L'horizon au milieu duquel se lève la nouvelle année n'est pas parfaitement serein. Néanmoins vous vous consacrerez avec l'empressement accoutumé à vos travaux parlementaires. Forts de l'expérience du passé, marchons résolûment au-devant des éventualités de l'avenir. Cet avenir sera prospère, notre politique reposant sur la justice, sur l'amour de la liberté et de la patrie. Notre pays, petit par son territoire, a grandi en crédit dans les conseils de l'Europe, parce qu'il est grand par les idées qu'il représente, par les sympathies qu'il inspire.

« Une telle situation n'est pas exempte de dangers ; car, si nous respectons les traités, d'autre part, nous ne sommes pas insensibles au cri de douleur qui, de tant de parties de l'Italie, s'élève vers nous. Forts par la concorde, confiants dans notre bon droit, attendons avec prudence et fermeté les décrets de la divine providence. »

De frénétiques applaudissements accueillirent cette patriotique allocution, au fond de laquelle chacun voyait la prévision d'une guerre inévitable. Voici quelle fut la réponse de la Chambre des députés à cette partie spéciale du discours du trône :

« Sire,

« La Chambre élective, fortifiée par votre approbation et vos conseils, se prépare à vous adresser les seuls remercîments qui soient dignes de vous, en secondant avec promptitude et unanimité les hautes résolutions mûries dans votre esprit ainsi que les désirs de la nation.

« Les projets de loi que Votre Majesté nous annonce, ayant pour objet de reconstituer la garde nationale de manière qu'elle puisse plus efficacement concourir avec votre valeureuse armée à la défense du territoire de l'État, sont pour nous une nouvelle preuve de la sagesse avec laquelle Votre Majesté sait accorder la nécessité d'une forte discipline civile avec les droits de la liberté.

« Il sera plus que jamais besoin de cette haute sagesse par les temps graves et difficiles qui peut-être nous attendent, et auxquels Votre Majesté veut nous préparer en nous exhortant à bien espérer de la patrie et à bien augurer de l'avenir. Quant à vous, Sire, vous avez vrai-

ment le droit de tirer du passé des motifs d'espérance et d'espoir pour l'avenir.

« Votre peuple, repassant dans sa pensée les événements heureux et variés de ces dix dernières années, sait par expérience que votre voix ne l'a jamais trompé, même alors qu'austère et affligée elle conseillait la résignation ou demandait des sacrifices dont on ne pouvait voir immédiatement les fruits.

« Et maintenant, votre voix, justement écoutée de toutes les nations civilisées, compatissant avec une magnanime pitié aux douleurs de l'Italie, a certainement éveillé le souvenir de solennelles promesses qui, jusqu'à présent, sont restées inexécutées ; mais, en même temps, elle a calmé des impatiences aveugles, et fortifié chez les populations la foi dans la Providence et dans la puissance réparatrice de l'opinion publique.

« Si cette intervention consolante de Votre Majesté, si cet appel à la raison publique devaient attirer des dangers, des menaces sur votre tête sacrée, la nation, qui vénère en vous le plus loyal des princes, qui vous reconnaît comme le plus puissant intercesseur (*intercessore*) de la cause de la liberté devant les conseils de l'Europe ; qui voit toutes les colères des factions s'humilier devant le grand exemple de votre loyauté ; qui sait comment en vous et par vous s'est enfin retrouvé le secret perdu depuis tant de siècles de la concorde italienne, la nation se réunira tout entière autour de vous, et montrera comment elle a réappris l'art antique de concilier l'obéissance du soldat avec la liberté du citoyen. »

Dans sa réponse, le Sénat exprimait des sentiments analogues, mais avec plus de réserve, avec moins d'élan. La jeunesse et la vie n'étaient plus dans ce corps, qui renferme peut-être trop d'expérience pour qu'il y reste beaucoup de dévouement et de foi.

Les actes suivirent bientôt les paroles. Sans mettre encore l'armée piémontaise sur le pied de guerre, le cabinet de Turin répondit aux vastes préparatifs militaires de l'Autriche en appelant sous les drapeaux les contingents restés dans leurs foyers ; et, confiant la garde de la principauté de Savoie et du comté de Nice à la bravoure et au patriotisme des gardes nationales de ces contrées, il échelonna toutes les troupes disponibles le long des frontières qui séparaient les États sardes des plaines de la Lombardie. Voici en quels termes cette mesure fut annoncée aux habitants de Chambéry, par un ordre du jour du colonel de la milice civique de cette ville :

« Gardes nationaux !

« Les troupes d'infanterie de notre brave armée qui tenaient garnison dans notre ville viennent d'être appelées au delà des Alpes pour sauvegarder l'honneur du drapeau national.

« Nos vœux les plus ardents suivront partout ces braves soldats, que nous avons vus partir avec regret.

« C'est à nous qu'il appartient maintenant de veiller au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique.

« Dans une ville aussi calme et aussi éclairée que la nôtre, la tâche que nous aurons à remplir sera facile : elle sera légère aussi pour tous, si chacun répond avec dévouement à la voix du devoir.

« Dès demain 16 courant, à huit heures du matin, notre légion prendra possession des postes de l'intérieur de la ville.

« Déjà, dans de graves circonstances, notre garde nationale, encore à sa naissance, a dignement rempli la mission que la loi lui confie ; disciplinée et virile aujourd'hui, elle répondra avec un noble élan à l'appel fait à son patriotisme.

« Chers camarades,

« Apportons donc tous notre part de dévouement à la cause de la commune patrie ; comptez sur moi comme je compte sur vous tous, et ayons pleine confiance dans les destinées que nous réserve l'avenir !

« *Vive le Statut ! vive le roi !*

« Chambéry, le 15 janvier 1859.

« Le colonel, L. Castellazzo. »

Ce fut une proclamation du syndic qui apprit aux habitants de Nice que la garnison de cette ville était envoyée à la frontière du Tessin pour la défense du territoire et le salut de la patrie. Cette proclamation était ainsi conçue :

« Concitoyens,

« Les préparatifs de l'Autriche dans le Lombard-Vénitien imposent au gouvernement le devoir de prendre des mesures de défense pour toutes les éventualités possibles.

« Plutôt que d'appeler sous les armes de nouveaux contingents, dans l'intérêt des populations, on a préféré concentrer en Piémont les forces militaires disséminées en Savoie, dans l'île de Sardaigne et dans le comté

de Nice, et notre brave garnison s'embarque aujourd'hui sur les vapeurs de l'État pour se rendre à Gênes.

« Le gouvernement n'a pas hésité, et il ne devait pas hésiter, à laisser Nice entièrement dépourvue de troupes, parce qu'il sait bien que, pour la sauvegarde de l'ordre et de la sécurité publique, il reste l'esprit pacifique et calme des Niçois ; il reste leur dévouement traditionnel et constant à la dynastie de Savoie et à la cause sacrée qu'elle défend depuis huit siècles ; il reste la garde nationale, qui, dans les derniers événements, a toujours été à la hauteur de sa mission d'ordre et de liberté.

« Concitoyens,

« Le gouvernement vous manifeste ses intentions avec la franchise courageuse qui le distingue et qui l'honore si hautement. Ayons pleine confiance dans sa loyauté. Que le calme, la prudence avec lesquels il se prépare à la défense du drapeau et de l'honneur de la nation pénètrent dans nos esprits et soient pour nous un sujet de sécurité et un gage de non trompeuses espérances.

« *Vive le roi ! vive le statut !*

« Nice, le 14 janvier 1859.

« Le syndic, MALAUSSENA. »

Au même moment, le gouvernement du roi sollicitait des Chambres piémontaises un emprunt de cinquante millions, qui était voté par les législateurs, qui était souscrit par les citoyens, avec l'élan du patriotisme. M. de Cavour alors songea également à l'Europe : il écrivit pour elle aux agents diplomatiques du Piémont à l'étranger une note destinée à justifier, aux yeux des puissances alliées de la Sardaigne, tous les actes de prévoyance qui avaient pour but de mettre le pays en état de défense. Bien qu'antérieure de onze semaines à l'exposé de la situation lu au Sénat et au Corps législatif de France, par ordre de l'Empereur, cette note a cependant, avec ce dernier document, une grande analogie de but et d'intention. La voici :

« Monsieur,

« Le gouvernement du roi vient de demander au Parlement l'autorisation de contracter un emprunt de cinquante millions, destinés à faire face aux exigences des événements qui pourraient arriver en Italie, et dont on ne saurait prévoir jusqu'à présent ni la nature ni la portée.

« Cette mesure, que la prudence nous a suggérée, pouvant donner lieu à des commentaires inexacts, j'ai cru convenable de vous exposer nette-

ment la pensée qui l'a dictée, afin de vous mettre à même de rectifier ce qu'il pourrait y avoir d'inexact dans les jugements qu'elle provoquera de la part des hommes politiques et des organes de l'opinion publique dans le pays où vous résidez.

« Il y a trois ans bientôt, le gouvernement du roi, par l'organe de ses plénipotentiaires au congrès de Paris, en signalant à l'attention de l'Europe l'état fâcheux de l'Italie, protestait contre l'extension de l'influence autrichienne dans la Péninsule en dehors des stipulations des traités, et annonçait que, si l'on n'y portait remède, il pouvait en résulter des dangers graves pour la paix et la tranquillité du monde.

« Les représentations de la Sardaigne furent accueillies favorablement par la France et par l'Angleterre, et reproduites en quelque sorte d'une manière solennelle dans le sein même du congrès.

« L'Italie espéra alors, et les esprits parurent se calmer. Mais les espérances que cette manifestation d'intérêt, de la part des puissances occidentales, avait fait naître, se sont peu à peu dissipées.

« L'état de l'Italie ne s'est pas modifié. L'influence prépondérante que l'Autriche y exerce en dehors des limites que les traités lui ont assignées, et qui constitue une menace constante pour la Sardaigne, a plutôt augmenté que diminué.

« D'autre part, les autres États de la Péninsule ont persisté dans un système de gouvernement dont le résultat ne pouvait être que le mécontentement des populations et une provocation au désordre.

« Bien que les dangers dont la Sardaigne était menacée, par suite d'un tel état de choses, fussent devenus plus graves et plus imminents, la conduite du gouvernement du roi a toujours été réglée par un esprit de convenance et de réserve que tous les hommes de bonne foi ne sauraient se refuser de reconnaître.

« Si le gouvernement de Sa Majesté repoussa hautement les prétentions de l'Autriche, qui exigeait des modifications aux institutions du pays, il n'a pas pris une attitude hostile à son égard, lorsque le cabinet de Vienne a cru devoir saisir un prétexte jugé futile par presque tous les hommes d'État de l'Europe, pour rompre avec éclat les relations diplomatiques avec la Sardaigne.

« La Sardaigne s'est bornée à rappeler de temps en temps, aux gouvernements avec lesquels elle entretient des rapports d'amitié, les tristes prévisions que les faits vérifiaient chaque jour, et à rappeler leur sollicitude sur les conditions de la Péninsule.

« Elle n'a jamais caché les préoccupations et la sympathie que lui inspire l'état de la plupart des provinces italiennes ; mais, lorsqu'elle a cru

devoir les manifester publiquement, elle l'a fait avec autant de mesure que de convenance.

« Par son exemple, par sa conduite dans la dernière guerre et dans le congrès de Paris, par la manifestation de son intérêt et de sa commisération envers les populations italiennes, la Sardaigne s'est efforcée de ramener l'espoir, la patience et le calme au milieu du désespoir, de l'impatience et de l'agitation ; elle s'est abstenue, avec le plus grand soin, de jouer un rôle provocateur quelconque ; et, si le droit public a été méconnu en Italie, ce n'est certes pas la Sardaigne qui pourra être accusée de la moindre infraction aux traités existants.

« Cet esprit de modération, dont tous les actes du gouvernement du roi ont été empreints jusqu'ici, a été apprécié par tous les hommes impartiaux et par l'opinion publique en Europe.

« Mais, à présent, les mesures militaires extraordinaires que le cabinet de Vienne vient de prendre, et qui sont évidemment dirigées contre la Sardaigne, dont les forces militaires sont relativement bien faibles, si on les compare à celles de l'Autriche, forcent le gouvernement du roi, sans sortir de cette réserve, à se prémunir contre un danger qui peut devenir imminent. Ces mesures, l'Europe les connaît ; je crois toutefois devoir les rappeler rapidement.

« Dans les premiers jours de janvier, avant que le roi eût prononcé le discours d'ouverture de la nouvelle session législative, le cabinet de Vienne annonça, dans son journal officiel, l'envoi d'un corps d'armée de trente mille hommes en Italie ; ce corps, ajouté aux trois autres qui y sont établis d'une manière permanente, devait porter l'armée autrichienne à un chiffre hors de proportion avec ce que peut exiger le maintien de l'ordre et de la tranquillité intérieure.

« En même temps que ces troupes étaient expédiées en Lombardie et dans la Vénétie avec une rapidité extraordinaire, on a vu arriver des *bataillons de frontière*, qui ne sortent de leur contrée qu'en cas de guerre.

« Les garnisons de Bologne et d'Ancône ont été renforcées. Mais, ce qui est plus grave, l'Autriche a concentré sur nos frontières des forces considérables ; elle a réuni, entre l'Adda et le Tessin, et surtout entre Crémone, Plaisance et Pavie, un véritable corps d'opérations, qui certes ne pouvait être destiné à maintenir dans l'obéissance ces villes d'une importance tout à fait secondaire.

« Pendant quelques jours, la rive gauche du Tessin a présenté l'aspect d'un pays où la guerre va éclater.

« Les villages ont été occupés par des corps détachés ; partout on a préparé des logements et on a pris des mesures pour former des maga-

sins. Des vedettes ont été placées jusque sur le pont de Buffalora, qui marque la limite des deux pays.

« Je ne parle pas des propos menaçants tenus publiquement à Milan et dans d'autres villes par la plupart des officiers autrichiens, sans excepter ceux revêtus de grades éminents, car je sais qu'on ne doit pas toujours rendre responsables les gouvernements du langage de leurs agents.

« Mais je crois devoir faire remarquer la réception faite, à Venise, aux troupes venant de Vienne, à l'ostentation avec laquelle on a fait, à Plaisance, de vastes préparatifs en occupant des forts construits au mépris des traités, qu'on paraissait négliger depuis quelque temps.

« En présence de dispositions aussi menaçantes pour nous, le pays s'est ému. Confiant dans le patriotisme du roi et de son gouvernement, il demeure calme ; mais il demande que l'on songe à le mettre en mesure de faire face aux éventualités qu'un tel déploiement de forces de la part de l'Autriche peut faire présager.

« C'est dans ce but que le ministère s'est décidé à appeler en Piémont les garnisons établies en Sardaigne et au delà des Alpes, et à demander aux Chambres la faculté de contracter un emprunt.

« Cette dernière demande, qui sera, je le pense, adoptée, en prouvant à la nation que le gouvernement a la conscience de ce que la sécurité et l'honneur du pays lui imposent, maintiendra la tranquillité dans les esprits et nous permettra d'attendre avec calme les éventualités futures.

« J'espère que vous n'aurez pas de difficulté à convaincre les hommes politiques avec lesquels vous êtes en rapport que les mesures sus-indiquées dans un but exclusivement défensif, loin de renfermer une menace pour la tranquillité de l'Europe, auraient pour résultat de calmer l'agitation en Italie, et de rassurer les esprits en faisant naître la confiance que le Piémont, fort de son bon droit et aidé par les alliés que la justice de sa cause peut seule lui procurer, est prêt à combattre tout élément de désordre dans la Péninsule, de quelque part qu'il vienne, de l'Autriche ou de la Révolution.

« Je vous charge de tenir le même langage au ministre des affaires étrangères ; et, en vous priant de me faire part des jugements qui seront portés dans ce pays sur les mesures dont il est question, je vous offre l'assurance de ma considération très-distinguée.

« C. Cavour. »

M. de Cavour ne croyait plus, depuis longtemps, au maintien de la paix. Mais il était de son devoir de contenir les élans publics du patriotisme piémontais, et les manifestations extérieures du sentiment national

dans des limites qui ne permissent ni à l'Autriche d'y voir un acte d'hostilité, ni à l'Europe d'y trouver un grief pour la diplomatie. C'est ce qu'il fit, le 10 avril 1859, à l'occasion de l'inauguration d'une statue offerte par les réfugiés milanais à l'armée sarde, en souvenir des campagnes de 1848 et de 1849.

A coup sûr, c'était là une solennité éminemment populaire, qui pouvait être très-tumultueuse, une évocation de souvenirs de guerre et d'insurrection qui pouvait devenir aisément une manifestation bruyamment belliqueuse. M. de Cavour eut la prudence de prévenir l'effervescence qui pouvait naître d'une cérémonie, destinée cependant à seconder sa politique. Aucun des membres du conseil des ministres n'assista à cette cérémonie où leur pensée sans doute était présente, mais d'où leur personne était absente.

La statue qu'on allait inaugurer est en beau marbre blanc. Elle représente un officier sarde défendant le drapeau italien. On la voit sur la place du Château, entre le palais où siége le Sénat et le palais où réside le Roi.

Commencée à dix heures, cette solennité était terminée à onze heures. La statue fut découverte en présence de M. Notta, syndic, qui représentait la municipalité de Turin; de M. de Sonnaz, général commandant la première division militaire; de M. le général Visconti, commandant supérieur de la garde nationale de la capitale. Ces deux officiers généraux étaient entourés d'un nombreux état major et avaient sous leurs ordres chacun un bataillon de leurs corps respectifs. Une grande affluence de spectateurs remplissait la place du Château. Mais cette foule, maîtrisant son émotion, eut la sagesse et la force de rester calme. Cependant elle applaudit avec transport la péroraison d'un discours qui fut prononcé par M. Achille Mauri, ancien membre du gouvernement provisoire de Milan, alors naturalisé Sarde, au moment même où la statue fut découverte. Voici cette péroraison :

« Puisse cette statue être considérée comme le symbole de notre admiration, et le témoignage de la grande confiance que les Milanais ont eu et ont encore pour l'armée valeureuse du Piémont! Ce monument doit être avant tout considéré comme un don national, car il est destiné à exprimer une pensée qui est commune à toutes les nations, et dont les Milanais tiennent à être les interprètes au nom sacré de la concorde italienne. L'on ne pouvait, pour découvrir cette statue, choisir un moment plus favorable, car il est proche de l'anniversaire de cette glorieuse journée où l'armée piémontaise, au pont de Goïto, sous le feu des canons ennemis, a fait la conquête du passage du Mincio. »

Quelques secondes après, la place du Château était redevenue silencieuse et déserte ; la foule s'était lentement retirée, sans tumulte et sans cri. Le lendemain, le roi de Sardaigne passait en revue, aux acclamations du peuple et de l'armée, la garnison de Turin, qui allait partir pour se rendre à la frontière.

Cependant le temps avait marché, l'heure des négociations était passée, et le jour des combats allait arriver. Le Piémont appela enfin toutes ses réserves sous les drapeaux et mit son armée sur le pied complet de guerre. Des mesures législatives furent prises simultanément avec les mesures militaires. On entrait dans une phase anormale, exceptionnelle, temporaire. Il fallait, pour répondre aux nécessités du moment et parer aux éventualités de l'avenir, une organisation du gouvernement toute spéciale. M. le comte de Cavour, président du Conseil des ministres, dut, en cette qualité, le 23 avril 1859, réclamer du patriotisme de la Chambre des députés cette organisation dans les termes suivants :

« Messieurs,

« Les grandes puissances européennes, dans l'intention de traiter la question italienne par la voie de la diplomatie, et de tenter s'il était possible de la résoudre pacifiquement, ont résolu, au mois de mars, de convoquer à cette fin un congrès. Mais l'Autriche a subordonné son adhésion à ce projet à une condition qui ne regardait que la Sardaigne, à savoir : celle de son désarmement préventif. Cette prétention, repoussée sans hésitation par le gouvernement du roi comme injuste et contraire à la dignité du pays, n'a trouvé d'appui auprès d'aucun des cabinets. L'Autriche alors en a substitué une autre, celle d'un désarmement général.

« Ce nouveau principe a donné lieu à une série de négociations qui, malgré la fréquence et la rapidité des communications télégraphiques, ont continué pendant plusieurs semaines, et ont abouti à la proposition de l'Angleterre que vous connaissez bien, et qui a été acceptée par la France, la Russie et la Prusse. Quoique le Piémont comprît toutes les incertitudes et tous les inconvénients que pouvait susciter l'application du principe, néanmoins, par esprit de conciliation et comme dernière concession possible, il y a adhéré. L'Autriche, au contraire, l'a péremptoirement refusé. Ce refus, dont la nouvelle nous est parvenue de toutes les parties de l'Europe, nous a été officiellement annoncé par le représentant de l'Angleterre à Turin, qui, par ordre de son gouvernement, nous a signifié que le cabinet de Vienne avait résolu d'adresser au Piémont une

invitation directe à désarmer, demandant une réponse définitive dans le délai de trois jours.

« La substance et la forme d'une telle invitation ne peuvent laisser aucun doute aux yeux de toute l'Europe sur les véritables intentions de l'Autriche. Elle est le résultat et la conclusion des grands préparatifs d'agression que depuis longtemps fait l'Autriche sur notre frontière ; ces jours derniers, ces préparatifs sont devenus encore plus puissants et menaçants.

« Dans ces circonstances, en présence des graves dangers qui nous menacent, le gouvernement du roi a cru de son devoir de se présenter sans nul retard au parlement pour lui demander les pouvoirs qu'il répute nécessaires pour pourvoir à la défense de la patrie. En conséquence, il a prié votre président de réunir immédiatement la Chambre, qui s'était séparée pour les vacances de Pâques, et, bien qu'hier au soir, à une heure avancée, nous soit parvenue indirectement la nouvelle que l'Autriche retardait l'exécution de l'invitation adressée au Piémont, comme elle a repoussé la proposition anglaise, cela ne modifie nullement la situation ni ne peut modifier notre projet.

« Dans ces circonstances, les mesures adoptées par Sa Majesté l'Empereur des Français sont pour nous à la fois une consolation et un titre à notre reconnaissance. Par ces motifs, nous avons la confiance que la Chambre n'hésitera pas à sanctionner par son vote la proposition de conférer au roi les pleins pouvoirs exigés par les circonstances. Qui peut être meilleur dépositaire que lui de nos libertés? qui est plus digne que lui de cette preuve de confiance de la nation, lui dont le nom, après dix années de règne, est devenu synonyme de loyauté et d'honneur ; lui qui tient toujours, et ferme, le drapeau tricolore italien ; lui qui, dès à présent, se dispose à combattre pour la liberté et pour l'indépendance ? Soyez certains, messieurs, qu'en confiant, en cette crise, l'autorité suprême à Victor-Emmanuel, vos résolutions obtiendront le suffrage unanime du Piémont et de l'Italie. »

Voici le texte de la loi qui allait conférer des pouvoirs extraordinaires au roi pendant la guerre :

Art. 1er. En cas de guerre avec l'empire d'Autriche, le roi sera investi de tous les pouvoirs, législatif et exécutif, et il pourra, sous la responsabilité ministérielle, faire par ses pleins décrets royaux tous les actes nécessaires pour la défense de la patrie et de nos institutions.

Art. 2. Les institutions constitutionnelles demeurent inviolables. Le

gouvernement du roi pendant la guerre aura la faculté d'adopter des dispositions pour limiter provisoiremeut la liberté de la presse et la liberté individuelle. »

Votée dès le lendemain par la Chambre des députés, cette loi fut portée, le 25 avril 1859, au Sénat, qui l'adopta à son tour comme mesure d'urgence et de salut public, le jour même.

Le 30 avril 1859, le parlement de Turin fut indéfiniment prorogé. Le même jour, en vertu de la loi qui venait d'être votée par les sénateurs et par les députés, le roi de Sardaigne prit en main la dictature. Les prévisions de cette loi s'étaient, en effet, réalisées la veille, puisque c'est la veille que les premiers soldats autrichiens, entrés sur le territoire piémontais, s'étaient montrés sur la rive droite du Tessin. Le 30 avril 1859, le Piémont se trouvait donc en état de guerre avec l'Autriche.

Trois jours avant la prorogation du parlement de Turin, les habitants de cette ville lisaient, affichée sur les murs de la capitale du royaume, la proclamation suivante :

« Soldats !

« L'Autriche qui sur nos frontières grossit ses armées et menace d'envahir notre territoire, parce qu'ici la liberté règne avec l'ordre, parce que non la force, mais la concorde et l'affection entre le peuple et le souverain régissent ici l'État, parce que les cris de douleur de l'Italie opprimée trouvent ici de l'écho, l'Autriche ose nous enjoindre, à nous, armés seulement pour la défense, de déposer les armes et de nous mettre à sa merci !

« Cette outrageante injonction devait recevoir la réponse qu'elle méritait ; je l'ai dédaigneusement repoussée. Soldats! je vous en fais part, certain que vous prendrez pour faite à vous l'insulte faite à votre roi, à la nation. L'annonce que je vous donne est une annonce de guerre.

« Aux armes, soldats! Vous trouverez en face de vous un ennemi qui n'est pas nouveau pour vous. Mais, s'il est brave et discipliné, vous ne craignez pas la comparaison, et vous pouvez vous vanter des journées de Goïto, de Pastrengo, de Santa-Lucia, de Somma-Campagna, de Custozza même, où quatre brigades seulement ont lutté pendant trois jours contre cinq corps d'armée.

« Je serai votre chef. Déjà, à diverses reprises, nous nous sommes connus ; une grande partie d'entre vous et moi dans l'ardente mêlée combattions aux côtés de mon magnanime père, où j'ai admiré avec orgueil votre bravoure.

« Sur le champ de l'honneur et de la gloire, vous saurez, j'en suis certain, conserver, même accroître votre renom de bravoure. Vous aurez pour compagnons ces intrépides soldats de la France, vainqueurs en tant de signalées batailles, dont vous fûtes les frères d'armes à la Tchernaïa, et que Napoléon III, que l'on trouve toujours là où il y a une juste cause à défendre et la civilisation à faire prévaloir, envoie généreusement à notre aide en nombreux bataillons.

« Marchez donc, confiants dans la victoire, et ornez de lauriers fraîchement cueillis votre drapeau, ce drapeau qui, avec ses trois couleurs et avec la jeunesse d'élite accourue de toutes les parties de l'Italie et groupée sous ses plis, vous indique que vous avez pour tâche l'indépendance de l'Italie, cette œuvre juste et sainte qui sera votre cri de guerre.

« Turin, le 27 avril 1859.

« *Signé* : Victor-Emmanuel. »

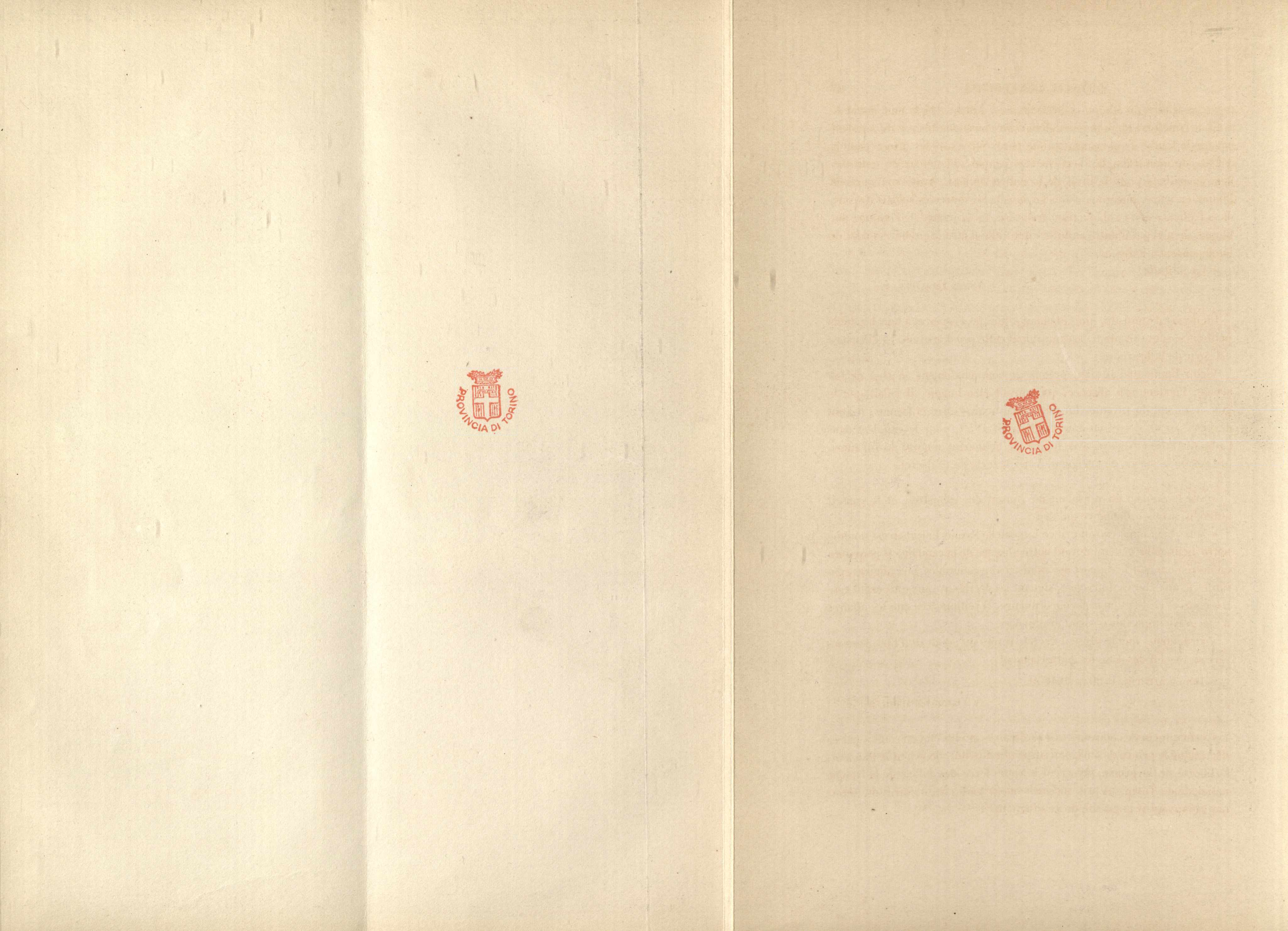
Cette proclamation à l'armée sarde était également destinée à l'Europe monarchique ; une autre allait être publiée qui s'adressait à la nation entière. Celle-ci parut le jour même où l'Autriche envahissait le Piémont et où les membres du Parlement se séparaient aux cris de *Vive le roi ! vive l'Italie !* La voici :

« Turin, 30 avril 1859.

« Peuple du royaume ! l'Autriche nous attaque avec la puissante armée que, simulant l'amour de la paix, elle a réunie à notre préjudice dans les malheureuses provinces assujetties à sa domination. Ne pouvant supporter l'exemple de notre organisation civile, ne voulant pas se soumettre au jugement d'un congrès européen touchant les maux et les périls dont elle a été l'unique occasion en Italie, l'Autriche viole la promesse donnée à la Grande-Bretagne, et elle fait un cas de guerre d'une loi d'honneur. L'Autriche ose demander que nos troupes soient diminuées et que l'on désarme, livrée à sa merci, cette jeunesse qui, de toutes les parties de l'Italie, est accourue pour défendre la sainte bannière de l'indépendance nationale. Dépositaire jaloux du patrimoine héréditaire commun d'honneur et de gloire, je donne l'État à gouverner à mon bien-aimé cousin le prince Eugène, et je ressaisis l'épée. Avec mes soldats vont soutenir les batailles de la liberté et de la justice les braves soldats de l'empereur Napoléon, mon généreux allié.

« Peuples d'Italie ! l'Autriche attaque le Piémont parce que j'ai plaidé la cause de la commune patrie dans les conseils de l'Europe, parce que je n'ai pas été insensible à vos cris de douleur. Elle brise ainsi violem-


PLAN
DE LA
BATAILLE DE SOLFERINO
24 Juin 1859
Dressé par A. Vuillemin Géographe.
Armée Française
Infanterie
Cavalerie
Infie Sarde
Cavie Sarde
Tirailleurs
Artillerie
Armée Autrichienne
Infanterie
Cavalerie
Artillerie
Chasseurs Tyroliens
Mètres
CASTIGLIONE
delle Stiviere
Quartier général de l'Empereur Napoléon
Solferino
Cavriana
Pozzolengo
Ponti
Monzambano
Valleggio
VOLTA
Pozzolo
Guidizzolo
Medole
CASTEL GOFFREDO
CAMPO DI MEDOLE
Mincio
Castellaro
S. Cassiano
Mal Regnaud de St Jean-d'Angely
Mal Mac-Mahon
Mal Niel
Mal Canrobert
Baraguay d'Hilliers
Gal Fanti
Cte Benedeck
Cte Schlick
Cte Zobel
Cte Clam
Cte Mensdorf
Cavalerie de réserve
Cte Wimpffen
Prince Schwarzemberg
Division Blomberg
Gal Forey
Gal Bazaine
Gal Lebœuf
Gal Cumou
Gal Malinet
Gal Decaen
Gal La Motterouge
Gal Manèque
Gal Vinoy
Gal Failly
Gal Trochu
Gal de Luzy
Gal Bourbaki
Gal Collineau
Gal Jannin
Gal Renault
Gal Morris
Gal Soleille
Gal l'Admirault
Gal Négrier
Gal Durando
Gaux Desvaux et Partouneaux
Feld M. Weight
Casa Nova
Casa Marino
Rebecco
Baete
Valle-del-Termine
Madona della Scoperta
Pozzo
S. Martin
Le Grole
Le Fontane
Barche
Barche di Castiglione
Casa del Spade
Fenile di Lonato
Esenta
Cigalaro
S. Maria
Castel Venzago
Rovere
S. Rocco
Vaccarolo
Porterosse
S. Carlo Vecchio
Fenileto
Stefanei
Ponticello
S. Antonio
Martelloseio
Rompisendella
Baroni
Casa Vecchia
Albera
Meneghella
Vauzani
Barrizza
Rinelunghe
Cancholla
Bastianelli
Olfino
Manesba
Pelinelli
Forni
Fenili
Dondino
la Stremesa
Pogorari
Campagnola
Magnone
Grazioli
Montagnoli
Cardinali
Alberazze
Reale
Montalto
Paradiso
Potachi
la Madona
Pasmi
Prodaro
Le Basse
Cogol
Frati
Novelli
Borghetto
Monteveli
Formello
Borzzino
Pra Vecchia
Casino
Colombara
le Colombare
M. Croce
Ettora
Chiodo
Bande
Casarole
Casa Redone
Pandura
Cerese
Fornace
Scana Porco
Pozza
Caselle
Mte delle Porte
Campagnola
della Pieve
C. Nuovo
Barose
Tezze
Palazzetto
Foresto
Sn Giacomo
Vizzina
Propile
Cereta
Caseli
Roseti
Belvédère
Cerlungo
Paoletta
Grimaldo
Boldrini
Salvarizzo
Corbello
Birbesi
Pioppele
Colonetto
S. Lorenzo
Strada Marchionale
Gambaredoletto
Gambaredolo
Malcantone
Ceresole
Lodolo
Sassi
Confine
Courtois d'Hurbal
S. Damaso
Perosso
Perosse
Truzza
Mattoni
Gere Pedrali
Resina
Ferme di Mezzo
S. Vigilio
Mte Medolano
Barcascia
Casa dei Poveri
Levadello
Campidello
Pernestano
Li Ferrandi
Fenil de Boschi
Villa
Astore
Paderoini
Berlustelli
Valscura
Borgo Ravello
Cradella
Fte Aliprandi
Scoradara
Andreotti
Colombara
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.
Imp. chez Caillet 18 R. Jacob.


PROVINCIA DI TORINO
PROVINCIA DI TORINO

ment les traités qu'elle ne respecta jamais. Ainsi subsiste tout entier le droit de la nation, et je puis en pleine conscience me libérer du serment fait sur la tombe de mon magnanime père. Saisissant les armes pour la défense de mon trône, la liberté de mes peuples, l'honneur du nom italien, je combats pour le droit de la nation entière. Ayons confiance en Dieu et en notre concorde ; ayons foi dans la bravoure des soldats italiens, dans l'alliance de la noble nation française, en la justice de l'opinion publique. Je n'ai pas d'autre ambition que celle d'être le premier soldat de l'indépendance italienne.

« *Vive l'Italie!*

« VICTOR-EMMANUEL. »

Un décret d'amnistie, qui s'étendait à tous les crimes et à tous les délits politiques, sans exception, accompagnait cette proclamation. La clémence est sœur de la bravoure.

Victor-Emmanuel II allait prendre le commandement en chef de son armée. Pendant son absence, qui pouvait être longue, il fallait que le gouvernement du royaume fût confié à des mains sûres et fermes ; il avait désigné, par un décret en date du 26 avril 1859, pour le suppléer dans l'administration du pays, avec le titre de lieutenant général du royaume, son cousin le prince de Carignan. Voici le texte de ce décret :

« Sur le rapport du président du conseil des ministres, et le conseil entendu, avons ordonné ce qui suit :

« Notre bien-aimé cousin prince Eugène de Savoie-Carignan est nommé notre lieutenant général durant notre absence de la capitale. Il pourvoira en notre nom, sur le rapport des ministres responsables, aux affaires courantes et aux choses d'urgence, signant les décrets royaux qui seront contresignés et certifiés en la forme ordinaire. Il veillera à ce que les affaires d'une grave importance soient examinées.

« Ordonnons que le présent décret, revêtu du sceau de l'État, sera inséré au recueil des actes du gouvernement.

« Donné à Turin, le 26 avril 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

C'est en vertu des pouvoirs extraordinaires qui lui étaient confiés par ce décret que le prince de Carignan suspendit aussitôt, dans tout le Piémont, la liberté de la presse, prescrivit le cours forcé des billets de la banque nationale de Turin, et prit successivement toutes les mesures de sûreté que commandait la gravité de la situation.

Le 27 avril 1859, Victor-Emmanuel II se rendait solennellement à la cathédrale de Turin, entouré de tous les membres de la famille royale, de tous les sénateurs, de tous les grands dignitaires et des hauts fonctionnaires de l'État. L'ambassadeur de France s'y trouvait aussi mêlé à la foule des fidèles qui remplissait la maison de Dieu. Là, avec toute la pompe des cérémonies du culte, le clergé appela la bénédiction du ciel sur les armes piémontaises.

On a prétendu que les princes de l'Église, qui sont en même temps sujets du roi de Sardaigne, n'étaient pas animés de ces sentiments de patriotisme que l'épiscopat de France tout entier a manifestés, dès le début de la campagne de 1859, par ses mandements et ses prières.

On a certainement calomnié ces princes de l'Église en leur supposant des pensées d'opposition qui n'étaient ni dans leur cœur ni sur leurs lèvres. Eux aussi partageaient l'enthousiasme de la nation; eux aussi admiraient l'héroïsme du roi : j'en trouve la preuve éclatante dans un mandement de l'archevêque de Gênes dont voici le texte :

« Gênes, 30 avril.

« Très-Révérend, à la veille de la formidable lutte qui se prépare, et avant que le canon des batailles nous annonce le choc des armées qui vont s'aborder, vous comprendrez aussi bien que nous, nos chers coopérateurs, le besoin d'invoquer, sur la personne bien-aimée de notre monarque, sur nos braves soldats, sur ceux de notre puissant allié et sur les illustres chefs qui les commandent, l'assistance et la protection du ciel.

« Le sort des batailles, vous le savez, n'est jamais exclusivement dans les mains des hommes ; il ne dépend pas seulement de l'habileté des chefs ni du nombre et de la bravoure des combattants; les plus grands capitaines, en tous temps, l'ont volontiers confessé ; il dépend principalement de Celui qui ne porte pas en vain le titre de Dieu des armées, de Celui qui régit d'une manière suprême les destinées des empires et qui donne la victoire, selon son bon plaisir, à ceux qui en sont dignes. *Qui non secundum armorum potentiam, sed prout ipsi placet, dat dignis victoriam* (Machabées, II, 15).

« Remplis de cette foi dans la divine Providence, les princes de Savoie, aussi illustres par leur esprit religieux que par leur valeur, ont toujours tenu à honneur d'invoquer l'assistance du ciel dans de semblables conjonctures, de même qu'ils n'ont jamais manqué de lui rendre grâces de l'heureuse issue de leurs entreprises.

« Fidèle aux nobles traditions de ses ancêtres, le roi Victor-Emma-

nuel II s'est, comme eux, prosterné au pied des autels, avec tout le grand corps de l'État, avant de sortir l'épée du fourreau pour la défense de la patrie. S'il est jamais advenu que le Roi des batailles ait eu à régler de hauts et graves intérêts, et si les destinées du pays ont dû jamais dépendre des chances des combats, c'est assurément aujourd'hui qu'ils vont être soumis à cette épreuve.

« Adressons donc de ferventes prières au trône du Dieu des armées pendant que nos troupes combattront pour la défense et pour la gloire de la patrie. Chers coopérateurs, engagez les fidèles commis à votre sollicitude à élever, à l'exemple de Moïse, leurs mains vers le ciel, afin que Dieu daigne assurer la victoire à nos armes, et, conservant le roi à l'amour de son peuple, nous mène le plus vite, et avec la moindre effusion de sang possible, à une paix aussi honorable que solide. A cette fin, nous vous invitons à faire pendant trois jours, dans chacune de vos églises paroissiales, aussitôt la présente reçue, les prières indiquées dans le Rituel romain *pro tempore belli*, et d'y ajouter, à la bénédiction comme pendant la messe, jusqu'à nouvel avis, si le rite le permet, les oraisons *pro tempore belli* et *pro rege*. En vous donnant la bénédiction pastorale, nous nous disons, avec des sentiments de véritable estime, votre tout dévoué frère.

« † André, archevêque. »

Le roi de Sardaigne avait pourvu au gouvernement du royaume ; il avait appelé la protection de Dieu sur ses peuples : c'était le 1er mai 1859. Il quitta la capitale de ses États, entouré de son état-major général, accompagné, jusqu'à la gare du chemin de fer, par les vœux et les acclamations d'une population enthousiaste, et il partit pour Alexandrie, d'où il se rendit ensuite à San Salvatore, où était le quartier général de l'armée sarde, dont voici l'organisation et la composition :

Les forces générales du Piémont rendues mobilisables pour la campagne de 1859 étaient d'environ cent mille hommes, qui ont fourni une armée active de cinquante mille hommes, répartis, en vertu d'une ordonnance royale du 22 avril 1859, dans cinq divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

Le roi Victor-Emmanuel II était le général en chef de l'armée piémontaise.

Le lieutenant général della Rocca, aide de camp du roi, occupait le poste de chef d'état-major.

Cette armée comptait une division d'infanterie de réserve, une aile droite, une aile gauche et une division de cavalerie de réserve.

Le roi Victor-Emmanuel II avait aussi emmené avec lui son ministre de la guerre, le lieutenent général Alphonse de la Marmora.

Le général Alphonse de la Marmora, qui devait occuper une situation active, à la tête d'une partie de l'armée sarde, remplissait également, auprès de son roi, un poste qui équivaut, à peu près, aux fonctions de major-général dans l'armée française.

On a vu que l'infanterie était répartie dans cinq divisions.

Ces cinq divisions d'infanterie se subdivisaient en dix brigades, savoir :

1° La brigade de Sardaigne, autrefois brigade des gardes, comprenant les 1er et 2e régiments de grenadiers ;

2° La brigade de Savoie, exclusivement recrutée dans la province dont elle porte le nom, et formant les 1er et 2e régiments d'infanterie de ligne ;

3° La brigade de Piémont, composée des 3e et 4e régiments d'infanterie de ligne, et recrutée dans toutes les parties du royaume, comme celles qui suivent ;

4° La brigade d'Aoste, composée des 5e et 6e régiments d'infanterie de ligne ;

5° La brigade de Coni, composée des 7e et 8e régiments d'infanterie de ligne ;

6° La brigade de la Reine, composée des 9e et 10e régiments d'infanterie de ligne ;

7° La brigade de Casale, composée des 11e et 12e régiments d'infanterie de ligne ;

8° La brigade de Pignerol, composée des 13e et 14e régiments d'infanterie de ligne ;

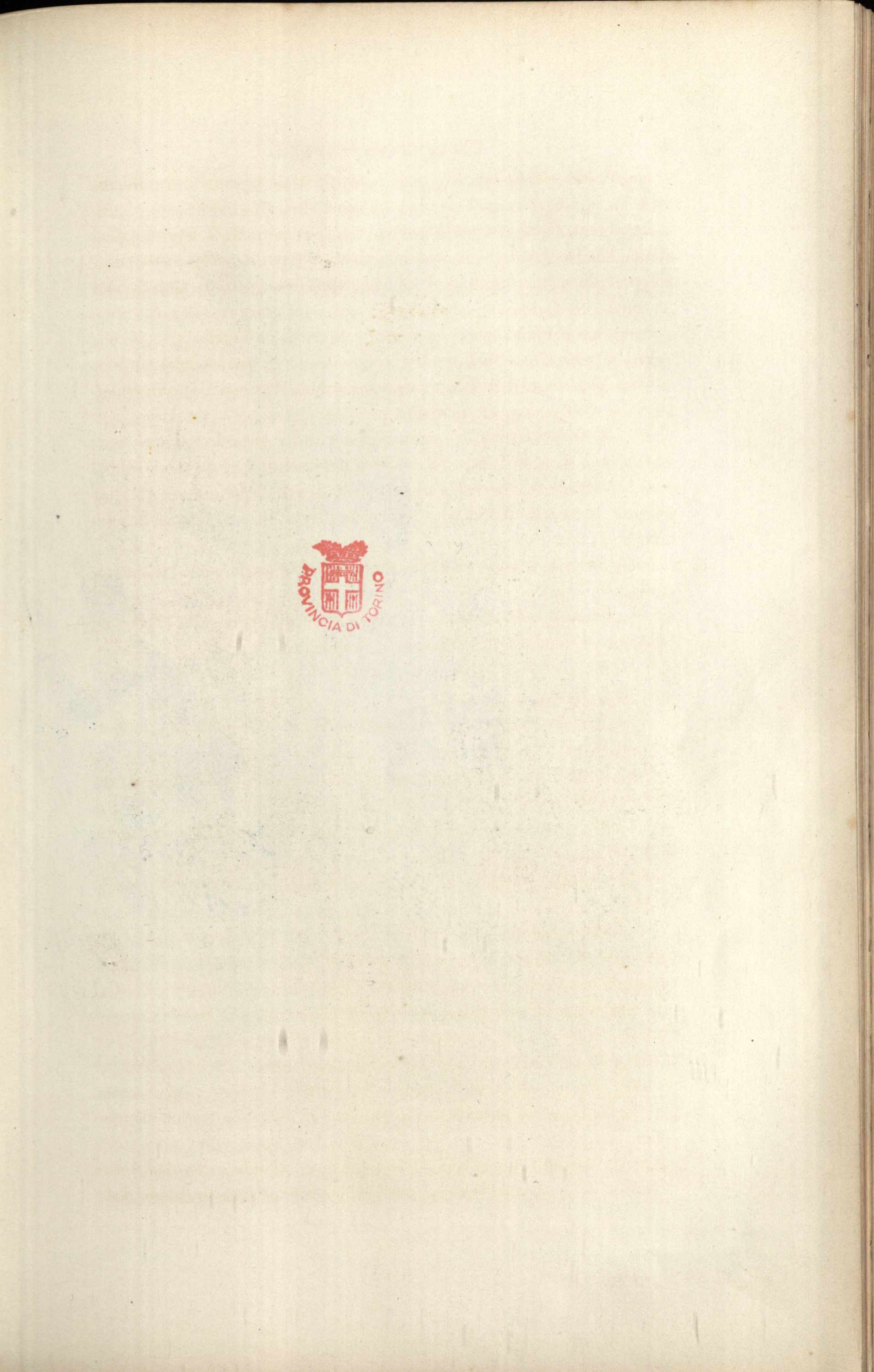
9° La brigade de Savone, composée des 15e et 16e régiments d'infanterie de ligne ;

10° La brigade d'Acqui, composée des 17e et 18e régiments d'infanterie de ligne.

Ces vingts régiments d'infanterie portent le pantalon gris et la tunique bleu foncé. Ils comptent tous quatre bataillons : trois bataillons de guerre et un bataillon de dépôt, recrutés d'après le système militaire de la France.

A ces vingt régiments, il faut ajouter le corps des *bersaglieri* qui sont les tirailleurs de Vincennes de la Sardaigne. Le corps des *bersaglieri* est un des plus anciens dans ce genre de toutes les armées européennes ; il a été formé sur le modèle des chasseurs tyroliens de l'Autriche par Alexandre de la Marmora, mort en Crimée avec le grade de général sarde.

C'est en voyant manœuvrer le bataillon que cet officier formait à Turin qu'un des princes d'Orléans eut l'idée d'utiliser cette création pour





Artillerie Piémontaise
(Capitaine).

la France, et qu'il en rapporta l'organisation des tirailleurs de Vincennes, actuellement nos chasseurs à pied. En 1848, le Piémont n'avait qu'un bataillon de *bersaglieri* d'un assez fort effectif, et dont on attribua deux ou trois compagnies à chaque division. Mais les services qu'ils rendirent dans cette campagne ont fait sentir la nécessité de leur donner un développement en rapport avec celui des autres troupes, et le nombre de leurs bataillons a été, dans ces dernières années, porté à dix.

La cavalerie a été également refondue. Elle formait autrefois six régiments qui s'appelaient les régiments de *Nice*, d'*Aoste*, de *Gênes*, de *Novare*, de *Piémont* et de *Savoie*, et qui étaient armés, par moitié, de lances et de sabres. Ces six régiments ont été remplacés par neuf régiments : cinq de chevau-légers, avec le sabre et la carabine, et quatre de dragons, avec la lance et le mousqueton.

Chaque régiment de cavalerie se compose de cinq escadrons : quatre escadrons de guerre et un escadron de dépôt.

L'artillerie sarde, dont le calibre est supérieur à celui de presque toutes les puissances, est une des meilleures artilleries de l'Europe ; elle a fait ses preuves sur les champs de bataille de la Crimée, où nos soldats admirèrent la justesse de son tir. Elle se compose d'un régiment de dix-huit batteries de bataille et de douze de position, d'un régiment d'artillerie de place et d'un régiment d'ouvriers. Chaque batterie compte six pièces.

Un bataillon du génie, le train des équipages et un bataillon d'infanterie de marine complétaient cette armée sarde, qui allait combattre pour la défense du territoire et l'indépendance de la patrie.

Né le 14 mars 1820, Victor-Emmanuel II monta sur le trône le 23 mai 1849. L'héroïque vaincu de Novare, Charles-Albert, avait abdiqué la couronne pour aller dans la retraite pleurer sur les désastres de sa patrie. C'est alors que son fils recueillit dans l'adversité l'héritage de ce sceptre qui demandait une main de soldat pour le porter, car il y avait sur ce sceptre un souvenir de sang et de deuil à effacer, et un jour devait venir où il se changerait en épée.

Victor-Emmanuel II avait fait, sous les yeux de son père, le rude apprentissage du métier des armes. Il l'avait fait sur les champs de bataille de 1848 et de 1849, à la tête de la division de réserve, composée de la brigade des gardes et de la brigade de Coni. Deux fois surtout, il s'était battu, avec la bravoure héréditaire des princes de la maison de Savoie, à Goïto où il fut blessé, à Custozza où il couvrit la retraite de l'armée piémontaise.

Porté au trône par le coup de foudre de Novare, pour tenir la plume qui devait signer le traité de paix du 6 avril 1849, en attendant de tenir

l'épée qui devait le déchirer, Victor-Emmanuel II semblait prédestiné aux douleurs et aux larmes. Il travaillait à asseoir dans ses États l'édifice de la liberté sur des bases durables; il y développait le germe de prospérités futures; il faisait enfin son pays grand par l'héroïsme en associant le Piémont à la France et à l'Angleterre dans l'œuvre de gloire que ces deux puissantes nations allaient accomplir en commun sur les champs de bataille de la Crimée. C'est à ce moment-là que la mort vint visiter quatre fois de suite sa royale demeure : il perdit, coup sur coup, sa mère, sa femme, son frère et un fils. On eût dit qu'il était élevé sur les genoux du malheur.

Victor-Emmanuel II a surtout le caractère d'un soldat. En le voyant, on devine un homme des camps, qui en a la vaillance et la rudesse; c'est une nature fortement trempée. Il s'inclina avec résignation sous la main de Dieu qui le frappait dans ses affections les plus intimes et poursuivit son œuvre de roi. En 1855, il visita les cours de France et d'Angleterre, il vit Paris et Londres et retourna à Turin, nourrissant déjà au fond du cœur, comme la seule consolation que la Providence pût lui offrir, l'espérance d'une éclatante revanche de Novare.

Après quatre longues années d'attente, cette revanche, l'armée piémontaise allait la prendre. Secouru par Napoléon III dans son œuvre de délivrance, entouré de ses officiers généraux les plus braves et les plus expérimentés, Victor-Emmanuel II était parti, décidé à vaincre ou à mourir. Mais cette fois le fils des anciens preux de la maison de Savoie devait vaincre.

Le chef de l'état-major général, le lieutenant général Morozzo della Rocca, était colonel en 1848 et chef d'état-major de la division de réserve commandée, comme on vient de le voir, par Victor-Emmanuel II, alors duc de Savoie. Le général en chef de 1858 se retrouvait donc sur le champ de bataille, en face d'une autre armée autrichienne, avec le chef d'état-major de 1848.

Le major général Pastore, qui commandait le corps de l'artillerie, allait se faire un nom en utilisant sur le terrain ses profondes et consciencieuses études sur l'arme à laquelle il appartenait et en montrant que son courage égalait sa science.

Le major général Menabria, qui était député en même temps qu'il commandait le corps du génie, venait d'élever, en quelques jours, des lignes de défense le long de la Dora Baltea pour couvrir la capitale du Piémont.

Le colonel d'artillerie Alexandre della Rovere, intendant général de l'armée, avait été spécialement chargé en Crimée d'étudier l'organisation

de notre intendance militaire. Il allait utiliser au profit de son pays, dans une guerre nationale, l'expérience qu'il avait acquise, en appliquant les principes de cette organisation aux services administratifs de l'armée sarde.

Le lieutenant général Castelborgo, qui commandait la première division, dite division de réserve, avait fait la campagne de 1848, en qualité de colonel du régiment de cavalerie d'Aoste. Le major Francesco Borson était chef d'état-major de cette division, qui se composait de la brigade des régiments de Sardaigne, comprenant les 1er et 2e régiments de grenadiers et de la brigade de Savoie comprenant les 1er et 2e régiments de ligne.

Le lieutenant général Alphonse de la Marmora était spécialement chargé de la direction de l'aile droite, formée avec la seconde et la troisième division.

La réputation militaire du général de la Marmora date de 1848 ; il était alors lieutenant-colonel d'artillerie et commandait les 1re et 2e batteries de bataille ; il passa ensuite, avec le grade de colonel, à la 4e division de l'armée comme chef d'état-major du duc de Gênes. Nommé ministre de la guerre et major général après la retraite de Lombardie, il commanda, au commencement de 1849, une division qui, détachée dans les duchés, ne put assister à la bataille de Novare. Gênes s'étant soulevée à la nouvelle de l'armistice qui suivit cette défaite, il fut chargé de faire rentrer la population de cette ville sous l'autorité du roi de Sardaigne. Après avoir réduit Gênes, Alphonse de la Marmora fut nommé lieutenant général ou général de division. Ministre de la guerre dans le cabinet Cavour, il a su réorganiser l'armée piémontaise avec autant d'intelligence que de rapidité. C'est lui qui commandait le corps expéditionnaire sarde en Crimée. A son retour, il fut élevé à la dignité de général d'armée, le maréchalat piémontais. C'est en raison de ce grade que, conformément aux traditions de l'armée piémontaise, il lui appartenait de remplir auprès de la personne du roi le poste *ad latus* qui en faisait une sorte de major général de l'armée.

La seconde division était formée de la brigade de Piémont comprenant les 3e et 4e régiments de ligne, et de la brigade d'Aoste comprenant les 5e et 6e régiments de ligne. Elle avait pour chef le lieutenant général Manfred Fanti, ancien élève de l'Athénée militaire de Modène. Compromis dans les événements de 1831, il se réfugia en France, où il fut, pendant deux ans, attaché au général du génie chargé des fortifications de Lyon. Passé ensuite en Espagne au service de la cause libérale, il se distingua dans les diverses campagnes de 1834 à 1842. Colonel d'état-major dans

l'armée espagnole en 1848, Fanti, à la nouvelle du soulèvement de l'Italie, accourut en Lombardie. Nommé major général et membre du comité de défense de Milan, il commandait en 1849 la division lombarde après la destitution de Ramorino. Chargé, en 1855, du commandement de la deuxième brigade de la première division du corps expéditionnaire de Crimée, il fut, à son retour, promu au grade de lieutenant général. Le lieutenant-colonel Porsino, qui avait fait la campagne de Crimée, était chef d'état-major de cette division.

La troisième division se composait de la brigade de Coni, comprenant les 7e et 8e régiments de ligne, et de la brigade de la Reine comprenant les 9e et 10e régiments de ligne. Elle avait pour chef le lieutenant général Jacques Durando, qui avait servi la cause constitutionnelle en Portugal et en Espagne. Placé en 1848 à la tête du corps d'armée que le pape, contraint de faire des démonstrations contre l'Autriche, avait réuni dans les Légations, Durando, malgré l'ordre qu'il avait reçu de Pie IX de ne pas participer à la guerre nationale, franchit le Pô avec dix-sept mille hommes pour venir au secours des provinces vénitiennes. Ses troupes, pleines de courage, mais peu exercées au métier des armes, à l'exception d'une brigade de quatre mille Suisses, soutinrent quelques combats honorables à Montebelluno, à la Cornuda et devant Trévise.

Durando ne put empêcher la jonction de l'armée autrichienne avec Radetzki, et fut forcé de se renfermer dans Vicence, d'où il repoussa, le 21 mai 1848, avec neuf mille hommes seulement, dont moitié de volontaires, toutes les attaques du comte de Thunn qui disposait de dix-huit mille soldats et de quarante canons contre cette ville ouverte.

Assailli de nouveau le 10 juin par Radetzki placé à la tête de trente-cinq mille hommes et d'une formidable artillerie, le commandant des troupes romaines soutint énergiquement une lutte inégale, jusqu'à ce que les positions dominantes des Monti Berici eussent été enlevées par les Autrichiens. Mais il eut du moins la satisfaction de leur faire éprouver des pertes considérables.

Alors, pour épargner à Vicence un bombardement inutile et une dévastation générale, Durando signa une capitulation qui lui permettait de quitter la ville avec armes et bagages et enseignes déployées, sous condition de ne pas servir pendant trois mois contre l'Autriche. Radetzki, de son côté, s'engageait à n'exercer aucune représaille contre les habitants de cette valeureuse cité; mais, comme il était facile de le prévoir, cet article de la capitulation fut bientôt violé.

Délié de son serment par cette transgression de la foi jurée, Durando voulut alors rentrer sur le territoire lombard et venir prêter à Charles-

Albert un appui qui pouvait relever les destinées de l'armée piémontaise, à ce moment décisif de la campagne. Mais le pape, dont les vœux secrets appelaient le triomphe de l'Autriche, s'opposa à cette résolution. Durando donna alors sa démission et vint offrir son épée au roi de Sardaigne.

Charles-Albert, qui se préparait à tenter de nouveau le sort des armes, confia à Durando, en 1849, le commandement de la première division de l'armée sarde ; c'est à la tête de cette division qu'il prit aux batailles de Mortara et de Novare la part active et glorieuse que l'histoire a enregistrée. Plus tard, on le retrouve en Crimée avec le titre de commandant de la première division du corps expéditionnaire.

Le colonel Avogado de Casanova était le chef d'état-major de cette division. Cet officier avait déjà suivi le général Durando en Crimée, en cette même qualité.

Le lieutenant général Hector Gerbaix de Sonnaz commandait l'aile gauche, formée de la quatrième et de la cinquième division.

Cet officier général avait déjà commandé, en 1848, l'aile gauche de l'armée de Charles-Albert. On admira dans les derniers combats des 21, 22 et 23 juillet son admirable tact et sa courageuse fermeté.

La quatrième division se composait de la brigade de Casale, comprenant les 11e et 12e de ligne, et de la brigade de Pignerol, comprenant les 13e et 14e de ligne ; elle était commandée par le major général Cucchiari. Né dans le duché de Modène, cet officier général avait servi avec distinction en Espagne, et, plus tard, en 1849, sur les champs de bataille de l'Italie.

Le lieutenant-colonel Cordova était le chef d'état-major de cette division.

La cinquième division se composait de la brigade de Savone, comprenant les 15e et 16e de ligne, et de la brigade d'Acqui, comprenant les 17e et 18e de ligne.

Cette division obéissait au général Cialdini, qui est Modénois. Comme ses compatriotes Fanti et Cucchiari, cet officier général a servi la cause libérale en Espagne. En 1845, il vint en Italie prendre part à la guerre nationale. A Vicence, il guidait une des brigades de Jacques Durando dans la défense des Monti-Berici, et il y fut blessé en même temps que Maxime d'Azeglio, qui combattait à côté de lui. Nommé, en 1849, au commandement du 23e régiment, composé de Modénois, Cialdini le fit admirablement manœuvrer à la bataille de Novare. Désigné comme chef de la deuxième brigade de la première division du corps expéditionnaire en Crimée, il fut, à la fin de la campagne, nommé major général.

Le lieutenant-colonel d'artillerie Efisio Cugia, qui a fait la campagne de 1848 en Lombardie, était chef d'état-major de cette division.

A chacune de ces cinq divisions étaient attachés :

Un bataillon de *bersaglieri* (tirailleurs);

Deux batteries d'artillerie;

Un détachement du génie;

Un détachement de carabiniers royaux ou gendarmes;

Quelques pelotons de cavalerie.

Chaque division présentait ainsi une force de dix mille hommes au moins.

La division de réserve de cavalerie, commandée par le général Berton de Sambay, se composait de deux régiments de dragons et de deux régiments de *chevau-légers*, ensemble trois mille six cents hommes.

J'ai dit quelle était l'organisation, quelle était la composition de l'armée permanente du Piémont, armée qui ne compta jamais, en réalité, sous les drapeaux, qu'environ cinquante mille hommes.

A côté de cette armée permanente, il y avait le corps des volontaires italiens, corps de patriotes, petit par le nombre, grand par l'audace, qui ne s'éleva jamais à plus de six mille hommes. Formé en vertu d'un décret royal du 17 mars 1859, sous le nom de *chasseurs des Alpes*, organisé en armée régulière par un autre décret royal du 22 avril suivant, ce corps de volontaires avait sa constitution propre, ses cadres spéciaux, son uniforme particulier.

L'amour de la patrie était l'âme de ce corps de héros. C'étaient des héros, en effet, car ce qu'ils demandaient à leur épée, ce n'étaient ni des croix, ni des grades, ni des traitements. Beaucoup d'entre eux possédaient des châteaux, des palais, des terres à faire envie à d'opulents industriels, à de puissants capitalistes, à de riches propriétaires. Ce qu'ils voulaient, c'était de vaincre ou de mourir pour l'indépendance de l'Italie : c'était grand et beau comme les dévouements antiques.

Le roi de Sardaigne avait favorisé, dès les premiers jours de l'année, la formation de ce corps de volontaires sur le territoire de ses États. A la même époque, on l'acclamait partout, du nord au midi, comme roi d'Italie. Le mot d'ordre de la jeunesse, dans toute la Péninsule, c'était *Viva Verdi!* On criait *Viva Verdi*, le soir, dans tous les théâtres d'Italie ; on répétait souvent ce même cri dans les rues des grandes villes de la Lombardie, de la Toscane, de la Romagne. *Viva Verdi!* cela voulait dire : *Vive Victor-Emmanuel, roi d'Italie!*

La police autrichienne, à Vérone, à Mantoue, à Pavie, à Milan, le savait. On le savait à Florence, à Bologne, à Ancône, à Parme, à Modène. Mais ni menaces, ni dangers, rien ne pouvait contenir l'explosion des sentiments nationaux se manifestant sous cette forme légale et pacifique.

Après ce cri de ralliement des patriotes vint leur départ pour Gênes, pour Turin, où ils accouraient de tous les points de la Péninsule, par caravane de trois cents, de cinq cents, pour s'enrôler, les riches comme les pauvres, les vieux comme les jeunes, sous le drapeau de l'indépendance

Un jour il arrivait des volontaires de Venise ou de Milan ; un autre jour il en venait de Parme ou de Modène : il en accourait surtout de Rome et de Florence. Dans cette dernière ville, on vit partir, un soir, joyeux et fiers, tous ensemble, le comte Casanova, le marquis Azzolino, le prince Gori, le chevalier Suner, le comte Cadolini, les deux frères Martini.

C'était le 2 avril. Ces dignes héritiers de la gloire des vieux patriciens de l'Italie quittèrent Florence pour se rendre à Livourne, où ils devaient s'embarquer à destination de Gênes, entourés de l'élite de la population, qui leur fit cortége jusqu'à la gare du chemin de fer.

Le matin même, les soldats de l'indépendance avaient pris leurs passeports ; en les leur délivrant, le commissaire de police chargé de les régulariser leur avait lu l'article 119 du Code pénal florentin, qui défend aux citoyens de la Toscane de prendre du service à l'étranger, sans l'autorisation du gouvernement de leur pays. Tous avaient répondu qu'ils ne rentreraient dans leur patrie que si leur patrie redevenait libre.

Les Florentins connaissaient cette réponse courageuse ; les Florentins s'enthousiasmèrent pour ces généreux enfants de la Toscane qui allaient consacrer leur vie à sa délivrance. Au moment même de leur départ, on fit circuler dans la ville un bulletin ainsi rédigé :

« Fils de la noblesse, qui partez pour combattre au nom de l'indépendance de l'Italie, recevez les adieux de la cité, qui est fière de vous compter parmi ses fils. Les enfants du peuple vous ont précédés ; d'autres encore vous suivront. Nous irons tous, lorsque l'heure de la guerre définitive contre l'Autriche aura sonné. Que votre exemple soit suivi par toute la jeunesse, et que nous voyions encore une fois les beaux jours de Florence, alors qu'entre le peuple et la noblesse régnait une sainte émulation d'amour pour la patrie et la liberté civique ! Saluez le roi d'Italie ! baisez pour nous le drapeau de l'Italie ! Nous nous reverrons bientôt dans les rangs de l'armée de l'indépendance ! »

Puis la cloche du départ tinta ; la foule se découvrit, calme, mais émue, comme pour faire honneur à ceux qui allaient partir, et le train quitta la gare. *A bientôt, mes amis !* s'écria le comte Casanova en agitant son chapeau. *Au revoir !* répondirent des voix nombreuses, pendant que les mains s'agitaient en signe d'adieu.

C'était le même élan dans la Romagne, dans le Parmesan, dans le Modénais. Là, on souriait avec un froid mépris au rappel des lois qui interdisaient aux citoyens de prendre, sous peine d'exil, du service à l'étranger, sans autorisation du gouvernement du pays.

Les départs de volontaires étaient moins faciles dans la Lombardie et dans la Vénétie ; mais les fils des plus grandes familles s'exilèrent également de Venise et de Milan pour aller servir, sous le roi de Sardaigne, la cause de l'indépendance italienne. En vain le gouvernement autrichien les faisait-il tout à la fois insulter et menacer dans ses feuilles officielles : ils bravaient la menace, ils méprisaient l'injure, et ils partaient, au risque d'être arrêtés, emprisonnés, fusillés par les soldats de l'Autriche.

Les manifestations politiques que le départ des volontaires italiens provoquait dans les villes de la Romagne, du Modénais, du Parmesan, de la Toscane, ne pouvaient se produire aussi aisément dans celles de la Vénétie et de la Lombardie. Là, les baïonnettes autrichiennes comprimaient l'élan des cœurs, l'enthousiasme des populations. Mais les vœux secrets de la nation les accompagnaient dans leur fuite héroïque. On vit même dans leurs rangs quelques Napolitains et quelques Siliciens qui avaient pu quitter leur famille et leur patrie, renonçant à une existence de luxe et de plaisir pour partager les périls et les fatigues de l'armée de l'indépendance. Ainsi, François Lanze, l'un des fils du prince de Trabia, mort en exil pour la liberté.

On le voit; c'étaient les plus grands, les plus honorés, les plus riches d'entre la noblesse qui se faisaient soldats pour délivrer l'Italie du joug de l'Autriche. Un jour, dans les rues d'Alexandrie, un général français rencontra l'un de ces nobles qui servaient avec les insignes de simple soldat dans un bataillon de volontaires :

« D'où êtes-vous ? demanda le général.

— De Florence, répondit le soldat.

— On vous donne cinq sous par jour ?

— Cinq sous et un fusil.

— Cela doit paraître médiocre, reprit le général en souriant, à un homme qui a vu, j'imagine, plus de villas que de casernes ?

— Oh ! répondit le soldat, je n'ai que cinq sous du gouvernement, mais j'ai de mon revenu trois cent trente-trois francs trente-trois centimes par jour. »

Ce corps de volontaires cependant comptait aussi beaucoup d'ouvriers et de paysans. Le noble y coudoyait le bourgeois; tous y étaient égaux, car tous n'avaient qu'une seule pensée qui les confondait dans une même famille : affranchir l'Italie de la domination étrangère et du despotisme

intérieur. Avec une telle pensée au cœur, on devient frères; avec un tel but, dans la vie, on fait des miracles de bravoure et d'abnégation.

L'intérêt qui s'attache à ce bataillon sacré de braves fait qu'on recherche avec avidité tout ce qui apprend à les mieux connaître. On lira donc avec plaisir la lettre suivante où l'un d'eux met à nu, dans l'intimité des épanchements de la famille, ses sentiments et ses pensées, lettre à laquelle il convient de conserver l'originalité de son style :

« Turin, 4 mai 1859.

« Ma chère sœur,

« Il n'est pas surprenant que tu aies été si longtemps privée de nos nouvelles. Les communications entre nous et la Lombardie sont rompues, et dès lors il n'y a plus, sur cette ligne, de correspondance possible.

« Tu ne dois pas non plus t'étonner de me savoir à Turin, car toute la jeunesse d'Italie qui a du cœur et de l'honneur se trouve en Piémont sous les armes ou disposée à les prendre. Je n'y suis arrivé que vendredi dernier, pendant la nuit, après un voyage long et direct de trois jours et de trois nuits sans repos ni trêve. J'ai quitté mardi la maison paternelle sans dire un mot de mon projet à nos bons parents, pour ne pas me laisser attendrir par les émotions poignantes d'une séparation et pour me soustraire aux observations que ne m'aurait pas épargnées mon excellent père, par habitude, sinon par conviction. Mais les mères ne se laissent pas tromper. Malgré mon attention à ne rien laisser paraître durant le jour, le baiser que je donnai à ma mère sous un autre prétexte avait suffi pour lui faire deviner mon dessein. Aussi, quand je rentrai au milieu de la nuit pour prendre mon bagage, la trouvai-je assise dans ma chambre, où elle m'attendait. Elle fut sublime de courage et de résignation ; elle me donna de l'argent, et je partis avec sa bénédiction pour l'exil. Mais que dis-je, l'exil ? c'était la voie de l'honneur et de la gloire qui me conduisait à une seconde patrie, d'où je dois revenir homme et soldat pour venger la première et la rendre libre.

« Mon voyage ne s'est pas fait sans de graves périls ; dix fois nous fûmes sur le point de retomber entre les mains des barbares, et dix fois le Dieu de la liberté nous sauva. Ici, nous avons trouvé Sparte. Pas de cris, pas de chants, pas de démonstrations bruyantes ; mais la fermeté, le calme, la résolution. Près de trente mille volontaires, dont un tiers appartient aux classes les plus élevées, sont venus de toute l'Italie dans les rangs des Piémontais ; ce sont autant de soldats qui payeront généreusement leur tribut à la patrie. Resté à Brescia, comme un des membres les plus actifs du comité d'émigration qu'on y avait organisé, j'attendis,

pour m'en éloigner, que la guerre fût déclarée, et j'emmenai alors avec moi une vingtaine de jeunes gens que j'ai tous casés dans l'armée. Demain, j'espère entrer moi-même dans le corps des tirailleurs, comme simple soldat. Je n'ai voulu entendre parler ni d'un nouveau grade ni de la confirmation de celui que j'ai quitté en 1850 : ce serait perdre du temps, et nous n'en avons pas à perdre.

« Nos braves camarades français ont eu ici l'accueil qu'ils méritent, et ils ont été satisfaits. Que sera-ce quand ils entreront en Lombardie? Nous espérons demain entendre la voix du canon, l'unique langage qui puisse faire comprendre nos intentions aux Vandales. Nos patrouilles ont eu déjà de brillantes rencontres où elles ont prouvé leur supériorité. Si tu voyais Turin, tu ne croirais pas qu'à quarante milles se trouve un camp ennemi ; bien plus, une armée autrichienne en marche.

« Dimanche, les rues étaient garnies d'une foule de promeneurs joyeux et tranquilles comme on en peut voir sur vos boulevards. Vois le miracle de la foi ! personne ne doute plus, et quiconque tient une arme frémit d'impatience et de rage. *Vive la France ! vive le Roi ! le fils adoré de Charles-Albert, le futur et digne souverain de la future Italie !* Dans peu, il nous conduira à Vérone, et puis à Vienne, et là, foulant enfin aux pieds la bannière et le sol de l'Autriche, nous enchaînerons pour jamais à son aire l'oiseau de proie.

« Et toi, ma bonne, ma bien-aimée Pauline, chasse de ton esprit toute préoccupation personnelle et crie : *Vive l'Italie!* sans trop penser au sort de ton frère, qui fait son devoir. La patrie vous confie, ô femmes ! un saint palladium, en faisant de vous les inspiratrices des nobles et valeureuses actions, et mes sœurs manqueraient certainement à cette mission si elles montraient, dans ce moment suprême, les faiblesses de leur cœur et les soucis trop individuels de leur affection fraternelle.

« Adieu, maintenant, adieu avec le suprême, le plus ardent baiser. Accompagne-moi par la pensée, mais pas une larme. Quel que soit mon destin, je te jure que tu pourras en être fière : j'aurai fait mon devoir. »

Tel est le langage qu'inspire l'amour de la patrie. C'est ainsi que pensent, c'est ainsi qu'agissent ceux qui savent lui dévouer leur vie. Cette lettre donne une indication précieuse sur le chiffre réel des volontaires.

L'élite seule de ces troupes irrégulières avait servi à la formation du corps des chasseurs des Alpes. Mais, à côté des cinq mille hommes enrégimentés dans ce corps régulièrement constitué, d'autres volontaires, au nombre de dix mille, allaient le suivre, sans y être incorporés, dans son

expédition sur Côme et sur Varèse. Quelques-uns étaient entrés individuellement dans l'armée sarde. Un plus grand nombre enfin devait se joindre à l'armée toscane.

Après les enrôlements, il y eut les souscriptions. Ceux qui étaient riches et qui ne pouvaient payer de leur personne faisaient des dons pour aider ceux qui étaient pauvres et qui partaient. On souscrivit dans toute la Péninsule. On souscrivit aussi en France où le *Siècle* a eu le mérite de prendre, à l'instigation de M. Ernest Legouvé, l'initiative de cette manifestation du peuple français en faveur du peuple italien. Voici la lettre que M. Ernest Legouvé adressait à M. Havin le 1er mai 1859 :

« Mon cher monsieur Havin,

« Depuis quatre mois, nous tous qui sommes Italiens de pensée et d'âme, et qui avons pleuré de colère en voyant ou en sachant les canons autrichiens braqués sur la place Saint-Marc ; depuis quatre mois, nous mettons notre main sur notre cœur pour l'empêcher d'éclater en un cri d'exécration contre l'Autriche et de sympathie ardente pour l'Italie. En face de tant de grands intérêts compromis, de tant de fortunes ébranlées, de tant de respectables terreurs de famille éveillées, de tant de pronostics terribles et imposants répétés chaque jour à la nation, nous ne nous sentions ni la force ni le droit de mêler à ces sombres et légitimes inquiétudes un mot d'espérance qui eût semblé une folie ou une cruauté. Mais aujourd'hui que l'épée est tirée, tirée par l'Autriche, aujourd'hui que l'éternelle ennemie de la France joint la provocation à l'iniquité et jette à l'Europe le défi de lui arracher son abominable conquête, qu'il nous soit permis enfin de soulager notre âme et de justifier notre conscience en mettant en présence pour un moment le bourreau et la victime ! Certes la conquête est toujours chose affreuse, et l'usurpation d'une nationalité sera toujours un crime ; mais enfin, si elles peuvent, non se justifier, mais s'expliquer, c'est quand elles défendent la cause de la civilisation, quand elles attaquent et font reculer la barbarie ; quand, comme le Nil, elles fécondent le sol qu'elles envahissent, et sèment des idées, des principes, des vérités dans les cœurs même qu'elles désespèrent et déchirent. Mais ici, où est la barbarie et où est la civilisation ? Qui représente devant Dieu et devant les hommes les élus de l'intelligence ? Le peuple conquérant ou le peuple conquis. Qui a fait le plus de bien au monde ? Vienne ou Rome, Venise, Gênes, Milan, Florence. Et comment oser seulement comparer ces barbares du dix-neuvième siècle, cette race sauvage qui en 1859 inscrit dans son Code un chapitre sur la

flagellation des femmes, avec ce peuple choisi de Dieu à qui, nous, hommes modernes, nous devons tout ce que nous sommes; avec cette nation charmante et féconde qui a été notre institutrice, notre initiatrice, notre mère? Je laisse de côté l'antiquité qui elle aussi pourtant nous a nourris, et qui est Italienne, elle aussi. Mais, pour ne parler que de la société moderne, regardez! n'est-ce pas un spectacle bien frappant que de voir toujours l'Italie donner le signal au monde, et toujours lui ouvrir la route des grandes choses?

« Le premier poëte épique moderne est Italien : Dante.

« Le premier poëte lyrique est Italien : Pétrarque.

« Le premier poëte chevaleresque est Italien : le Tasse.

« Le premier poëte d'imagination légère est Italien : Arioste.

« Le premier conteur moderne est Italien : Boccace.

« Le premier peintre du monde est Italien : Raphaël.

« Le premier statuaire est Italien : Michel-Ange.

« Le premier vigoureux politique et le premier historien de la renaissance est Italien : Machiavel.

« Le premier philosophe historien est Italien : Vico.

« Le conquérant du nouveau monde est un Italien : Christophe Colomb.

« Le premier démonstrateur des lois du monde céleste est un Italien : Galilée.

« Sur tous les degrés du temple du génie vous trouvez debout, depuis le douzième siècle, un fils de l'Italie. Puis, dans les âges voisins de nous, tandis que toutes les autres nations travaillent pour donner une suite à cette immortelle galerie, l'Italie de temps en temps rassemble ses forces et jette au monde un colosse qui dépasse tout. Aujourd'hui, aujourd'hui même, le plus grand artiste vivant, le seul peut-être qui mérite, à ce titre unique d'artiste, le nom de grand homme, n'est-il pas Italien, n'est-ce pas Rossini? Et enfin, n'est-ce pas aussi un fils de l'Italie ce géant qui domine le siècle entier et couvre tout autour de lui de sa lumière ou de son ombre, Napoléon? En vérité, il semble que, quand la Providence a besoin d'un guide ou d'un chef pour l'humanité, elle frappe cette terre privilégiée et en fasse jaillir un grand homme.

« Eh bien! cependant, tant de gloire n'est rien! non! Ce qu'il y a de plus grand en Italie, ce n'est pas son génie, ce ne sont pas ses bienfaits, c'est son malheur; je me trompe, c'est son désespoir et sa sublime fureur pour en sortir. On l'a nommée la terre des morts! Terre des morts, en effet, mais à la manière de ce sol de la Fable qui produisait sans cesse de nouveaux combattants pour les voir sans cesse engloutis!

Depuis quarante ans, à Naples, à Rome, à Florence, à Modène, à Parme, à Milan, la révolution sainte parcourt souterrainement toute cette contrée volcanique et s'ouvre partout de nouveaux cratères. Rien ne les arrête, rien ne les décourage : ni les défaites, ni les supplices, ni les exils, ni la confiscation, et, après quarante ans de luttes et de revers, ils reparaissent aujourd'hui plus résolus et plus électrisés que jamais, et redemandant cette fois, à la face du soleil et sur le champ de bataille, leur titre de nation. De quel droit le leur refuser? On disait à l'Italie : Tu n'es pas digne de la liberté, parce que tu n'as pas le courage guerrier qui la conquiert. Elle a répondu à Milan, en 1848, en arrachant de ses mains désarmées les armes des Autrichiens et en les chassant avec leurs propres fusils. On lui disait : Tu n'es pas digne de la liberté, parce que tu n'as pas la constance qui la mérite. Elle a répondu à Venise, en 1849, en soutenant un siége de dix-neuf mois, sous le coup de la famine, du choléra et du bombardement. On lui disait : Tu n'es pas digne de la liberté, parce que tu n'as pas la sagesse qui la conserve et que tu ne saurais pas te gouverner. Elle répond en Piémont depuis dix ans en montrant à l'Europe le modèle d'une organisation libre et modérée, démocratique et constitutionnelle. Il n'y a plus d'excuses contre elle, et le gouvernement français, en lui tendant la main, fait son devoir et acquitte la dette de l'Europe. A nous, maintenant, nation et individus, à faire le nôtre. Il ne s'agit plus aujourd'hui de parti ni de dissentiments politiques; il n'y a plus qu'une chose en jeu : la cause de la France soutenant la plus sainte des causes. Ce n'est pas une guerre, c'est une croisade. Unissons-nous donc tous de cœur, de sympathie et de secours ; et, comme on ne saurait trop tôt joindre les petits efforts aux grands, je vous propose, mon cher monsieur Havin, d'ouvrir dans vos colonnes une souscription pour aider au départ des volontaires italiens, et je vous demande la permission d'inscrire mon nom sur cette liste pour une somme de mille francs.

« Croyez à tous mes sentiments affectueux.

E. Legouvé,
« De l'Académie française. »

Cette souscription dura deux semaines et produisit environ vingt mille francs. On donna également des représentations, des concerts et des fêtes au profit des volontaires italiens. Un comité s'organisa, par ordre de l'Empereur, pour recueillir et distribuer tous les dons qui venaient s'offrir à la cause de l'indépendance italienne. Le comité était composé de MM. le comte de Campello, président, Ballanti, administrateur, comte

Oldofredi Tadini, comte Gritti, de Franchis, Pascalini, Fossati, Testa.

Ce comité récolta une seconde somme de vingt-cinq mille francs. L'Empereur, l'Impératrice, le prince Jérôme, le prince Napoléon et la princesse Clotilde figurent individuellement sur cette liste de souscription.

Le chiffre total des sommes versées au *Siècle* et au comité s'est donc élevé à quarante-cinq mille francs. Cette somme servit à équiper et à défrayer tous les Italiens pauvres que l'exil et la persécution avaient chassés de leur patrie, et qui, réfugiés en France, couraient s'enrôler dans les rangs des volontaires italiens, dont on sait que l'élite avait contribué à la formation du corps des chasseurs des Alpes.

Ce corps avait été divisé en trois régiments d'infanterie : le premier, commandé par le général Cosenz, comprenait deux bataillons dirigés, l'un par le major Sacchi, l'autre par le major Lipiari ; le second, commandé par le colonel Medici, comprenait aussi deux bataillons dirigés, l'un par le major Ceroni, l'autre par le major Bixio ; le troisième, commandé par le colonel Ardoino, comprenait toujours deux bataillons dirigés, l'un par le major Stello, l'autre par le major Frigiri. On avait attaché à ce même corps deux cent cinquante guides commandés par le major Foresti et armés d'une lance, de deux revolvers et d'un sabre, ainsi qu'une compagnie de carabiniers et un parc d'artillerie de huit pièces.

Le commandant supérieur du corps des volontaires se nommait Joseph Garibaldi, et servait, à ce titre, dans l'armée sarde, avec le grade de major-général, dont le brevet venait de lui être délivré par Victor-Emmanuel II. Autour de sa personne il avait réuni, comme officiers d'état-major, le colonel Carrano, le capitaine Cenni, les lieutenants Curti, Bovi et Felici, tous jeunes, tous ardents, tous enthousiastes du chef qui, en sa qualité de vice-président de la Société nationale italienne, dont un publiciste renommé, la Farina, était secrétaire, avait, à une date récente, donné aux membres de cette société les instructions secrètes suivantes :

« 1° Les hostilités à peine commencées entre le Piémont et l'Autriche, vous vous insurgerez au cri de *Vivent l'Italie et Victor-Emmanuel ! Dehors les Autrichiens !*

« 2° Si l'insurrection est impossible dans votre ville, les jeunes gens en état de porter les armes en sortiront et se rendront dans la ville la plus voisine où l'insurrection aura déjà réussi, ou du moins aura des chances de réussir. Parmi les villes voisines, vous choisirez la plus rapprochée du Piémont, où devront se concentrer toutes les forces italiennes.

« 3° Vous ferez tous vos efforts pour vaincre et désorganiser l'armée autrichienne, en interceptant les communications, en rompant les ponts,

en abattant les télégraphes, en brûlant les dépôts d'habillements, de vivres, de fourrages, en gardant en otages les grands personnages au service de l'ennemi et leurs familles.

« 4° Ne tirez jamais les premiers sur les soldats italiens et hongrois ; mettez tout en œuvre, au contraire, pour les engager à suivre notre bannière, et accueillez en frères ceux qui céderont à vos exhortations.

« 5° Les troupes régulières qui embrasseront la cause nationale seront immédiatement envoyées en Piémont.

« 6° Là où l'insurrection aura triomphé, l'homme le plus haut placé dans l'estime et dans la confiance publiques prendra le commandement militaire et civil, avec le titre de commissaire provisoire pour le roi Victor-Emmanuel, et le conservera jusqu'à l'arrivée du commissaire envoyé par le gouvernement piémontais.

« 7° Le commissaire provisoire abolira les impôts qui pourraient exister sur le pain, le blé, et en général toutes les taxes qui n'existent pas dans les États sardes.

« 8° Il fera une levée, par voie de recrutement, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, à raison de dix par mille âmes de population, et recevra comme volontaires les hommes de vingt à trente-cinq ans qui voudront prendre les armes pour l'indépendance nationale ; il enverra immédiatement en Piémont les conscrits et les volontaires.

« 9° Il nommera un conseil de guerre pour juger et punir, dans les vingt-quatre heures, tous les attentats contre la cause nationale et contre la vie ou la propriété des citoyens pacifiques. Il n'aura aucun égard au rang, à la classe ; mais personne ne pourra être condamné par le conseil de guerre pour des faits politiques antérieurs à l'insurrection.

« 10° Il défendra la fondation des cercles et journaux politiques, mais il publiera un bulletin officiel des faits qu'il importera de porter à la connaissance du public.

« 11° Il démettra de leurs fonctions tous les employés et magistrats opposés au nouvel ordre de choses, procédant pour cela avec beaucoup de mystère et de prudence, et toujours par voie provisoire.

« 12° Il maintiendra la plus sévère et inexorable discipline dans la milice, appliquant à chacun, quel qu'il soit, les dispositions militaires en temps de guerre. Il sera inexorable pour les déserteurs, et donnera des ordres sévères à ce sujet à tous les subordonnés.

« 13° Il enverra au roi Victor-Emmanuel un état précis des armes, des munitions et des fonds qu'on trouvera dans les villes ou provinces, et il attendra ses ordres à ce sujet.

« 14° En cas de besoin, il fera des réquisitions d'argent, de chevaux, de

chariots, de navires, en laissant toujours le reçu correspondant; mais il punira des peines les plus fortes quiconque tentera de faire des réquisitions semblables sans nécessité évidente et sans un contrat exprès.

« 15° Jusqu'à ce que se produise le cas prévu dans le premier article de cette instruction, vous userez de tous les moyens en votre pouvoir pour manifester l'aversion qu'éprouve l'Italie contre la domination autrichienne et les gouvernements inféodés à l'Autriche, en même temps que son amour de l'indépendance et sa confiance dans la maison de Savoie et le gouvernement piémontais; mais vous ferez tout pour éviter des conflits et des mouvements intempestifs et isolés.

« Turin, le 1er mars 1859.

« Pour le Président :

« Le Secrétaire, « Le Vice-Président,

« LA FARINA. « GARIBALDI. »

Le vice-président de cette Société formée pour l'indépendance de l'Italie, le chef de ces volontaires qui allaient répandre leur sang pour affranchir la Péninsule, Joseph Garibaldi, enfin, par le côté aventureux de sa vie, par la force surhumaine de son caractère, ressemble à un héros des légendes.

L'imagination des hommes se plaît au merveilleux; elle a vu dans Garibaldi un chercheur d'aventures de la trempe des chevaliers errants du moyen âge. Sa nature étrange, sa force extraordinaire, sa vie exceptionnelle, ont fait qu'elle n'a pu admettre qu'un chef de partisans, dont on racontait tant de prodiges, eût une taille et une figure comme tout le monde. On l'a cru doué d'une haute stature et d'une physionomie satanique.

La vérité, c'est que Garibaldi est de taille moyenne et d'une expression de visage qui annonce l'homme de rêverie plutôt que l'homme de lutte. Sa blonde chevelure et son calme regard achèvent de lui donner un ensemble qui ne révèle ni son énergie ni son impétuosité. Cependant son existence, véritable épopée de batailleur, est un combat permanent, un mouvement perpétuel. On dirait qu'il fuit le repos, comme si pour lui le repos, était la mort.

Garibaldi était prédestiné à être marin. Son père, riche pêcheur de Nice, faisait le commerce de cabotage sur les côtes sardes. Il naquit dans cette ville, au bord de la mer, le 4 juillet 1807, ayant une barque pour berceau. Son éducation fut naturellement celle d'un marin; il grandit sur

les flots de la Méditerranée, au milieu d'une population de pêcheurs et de matelots aux rudes manières et aux franches allures.

Ainsi élevé en plein vent, entre le ciel et la mer, courant sur le rivage avec la désinvolture et l'indiscipline d'un enfant de patron de barque, il dut prendre, même à son insu, le goût de l'imprévu et l'amour de l'extraordinaire. On conçoit que cette nature, dont rien ne comprimait les manifestations dans les premières années de la jeunesse, se soit accoutumée à vivre au gré de sa fantaisie et se soit plu à sortir des sentiers battus pour suivre les routes accidentées d'une existence indépendante.

En même temps qu'il respirait, avec l'air de la Méditerranée, le souffle de la liberté, en même temps qu'il se familiarisait, dans son enfance, avec les émotions de la lutte et du danger, Garibaldi assouplissait son corps, dans toutes sortes de fatigues et d'exercices d'un heureux effet sur le développement de son organisation physique. C'est ainsi qu'il a dû acquérir cet infatigable tempérament et cette force extraordinaire qui le rendent si éminemment propre à la guerre de partisans.

Le père de Garibaldi voulait faire de son fils un homme instruit et un marin discipliné; mais le fils répondit mal aux désirs du père. Il étudia beaucoup moins les mathématiques que les côtes de la Méditerranée, qu'il se plaisait à parcourir à l'aventure. Il entra pourtant, jeune encore, dans la marine royale sarde : compris dans les rangs inférieurs du corps des officiers, il n'eut pas le temps de fournir une longue carrière dans la profession qu'il avait embrassée.

Compromis dans la conspiration qui éclata et qui avorta dans Gênes en 1834, Garibaldi réussit à échapper par la fuite à la police de son pays, et, prenant nuitamment le chemin de l'exil, il parvint à franchir les frontières de la Sardaigne du côté de Nice. Il vécut deux ans à Marseille, dans la fièvre de l'attente, alla prendre, en 1836, à Tunis, où il entra au service du bey, le commandement d'un petit navire, se fatigua vite de son inaction, et, renonçant au vieux monde, s'embarqua un beau jour pour le nouveau monde où l'appelaient ses goûts d'indépendance et son amour des aventures.

Le Brésil fut la première station de Garibaldi sur la terre américaine. Il allait y chercher la guerre, il y trouva l'amour. Arrivé à Rio-Janeiro, il descendit dans une maison où habitait une jeune femme du nom d'Annita. Cette femme avait le cœur d'une héroïne avec la figure d'une madone. Il en devint éperdument épris, l'épousa et l'associa à sa vie toute d'action, si bien qu'elle partagea toutes ses fatigues et tous ses périls comme un homme aurait pu le faire.

Entré au service de la ville de Montévidéo qui était en lutte permanente

contre Buénos-Ayres où régnait alors le trop célèbre et trop cruel Rosas, Garibaldi se familiarisa dans ces contrées avec le système des combats irréguliers. Ce fut une guerre de deux ans entre les flottilles des deux villes rivales. Un seul trait suffira pour peindre l'audace et l'initiative que le mari d'Annita sut déployer dans cette guerre où il y avait à la fois du flibustier et du partisan.

Depuis quelques jours déjà la flottille de Montévidéo et la flottille de Buénos-Ayres, mouillées à quelque distance l'une de l'autre, s'observaient dans le but de choisir un moment favorable pour une attaque inopinée. Un matin, à la faveur d'un épais brouillard qui venait de s'élever tout à coup et qui dérobait l'escadre ennemie à sa vue, Garibaldi forme le hardi projet d'aller la reconnaître de près, et il exécute aussitôt son aventureux projet. Il choisit douze matelots, part avec eux dans une simple barque et s'avance jusqu'au milieu de la flottille buénos-ayrienne.

Garibaldi est découvert. Une goëlette de six canons lui donne la chasse. Il cherche à échapper à la poursuite de ce bâtiment léger qui marchait à toutes voiles. Mais les douze rameurs de la barque ne pouvaient lutter de vitesse avec la goëlette ennemie. Un boulet tiré de cette goëlette vient, comme pour l'avertir du danger qu'il court, tomber à quelques mètres de son embarcation. Il allait être forcé de se jeter à la côte.

Aussitôt Garibaldi prend sa résolution. Il renonce à fuir et aborde au fond d'une petite anse dont la goëlette buénos-ayrienne vient bientôt garder l'entrée ainsi qu'une sentinelle qui veille sur des prisonniers. La nuit était venue. Le capitaine du bâtiment ennemi renvoya au jour une capture qu'il croyait certaine; il se trompait. Le lieu où s'était réfugié Garibaldi était un petit promontoire étroit et effilé; à un quart de lieue de là, l'autre flanc du promontoire était battu par la mer. Garibaldi résolut de transporter sa barque à bras sur cet autre flanc du promontoire.

C'est ce qui s'exécuta avec autant de rapidité que de hardiesse. Mais il ne suffisait pas à Garibaldi d'avoir trompé la vigilance de la goëlette ennemie; il forma l'audacieux dessein de revenir enlever cette goëlette à l'abordage, avant le lever du jour et pendant le sommeil de l'équipage.

Communiqué aux douze matelots montévidéens, ce dessein les enflamme d'enthousiasme; ils s'élancent à la mer avec la certitude de vaincre et, en effet, collant sans bruit leur barque aux flancs de la goëlette, ils escaladent les bordages, tuent les hommes de quart, pénètrent sur le pont et obligent un équipage de quarante hommes à se rendre.

L'intervention des Anglais en faveur de Buénos-Ayres mit un terme forcé à cette guerre maritime. Cerné dans l'Uruguay par des bâtiments de la marine britannique que commandait l'amiral Brown, Garibaldi

débarqua ses équipages et mit de ses propres mains le feu à sa flottille, pour qu'elle ne tombât pas aux mains de l'ennemi. Contraint de renoncer à combattre sur mer, il chercha à combattre sur terre. Il eut bientôt organisé une légion italienne de deux mille hommes, et continua de servir, à la tête de cette légion, la cause de Montévidéo contre le dictateur de Buénos-Ayres.

Garibaldi devint un cavalier merveilleux comme il avait été un marin exceptionnel. Il s'éprit d'amour pour le cheval comme il s'était pris d'affection pour la mer. Habile à la nage, à la course, à l'escalade, il lançait le lasso et maniait la lance avec une dextérité prodigieuse. Encouragée par son exemple, sa légion fut bientôt rompue à tous les exercices. Mais les événements de 1848 étaient survenus : Garibaldi allait reprendre le chemin de la patrie.

Garibadi débarqua trop tard sur la terre italienne. Déjà la cause de l'indépendance était perdue en Lombardie et en Piémont. La liberté, à son tour, devait mourir de ses propres excès dans la Romagne. Garibaldi n'eut à soutenir que des luttes désespérées dans lesquelles la victoire était impossible et la défaite assurée. En vain il essaya de lutter dans le Tyrol, où il était alors inconnu, contre les soldats de l'Autriche. Il lui fallut battre en retraite devant Radetzki.

Dans l'Italie centrale, devenu général en chef de l'armée républicaine, Garibaldi ne put également résister au général d'Aspre, car il n'avait qu'un petit corps d'armée sans expérience à opposer à quinze mille hommes exercés au maniement des armes et soumis aux lois de la discipline. Il tenta de se jeter avec les débris de sa bande dans les Apennins. Mais là, il se heurta à une autre armée autrichienne. L'heure du triomphe n'avait pas encore sonné pour lui. Il alla reprendre sa place parmi ses concitoyens et fut élu député par le comté de Nice.

Garibaldi n'était pas né pour les luttes de la vie parlementaire. La révolution romaine vint lui rouvrir la carrière des armes. Il repartit avec Annita, qui galopait près de lui sur un petit cheval des pampas, pour mettre son épée au service de la cause républicaine. Mais cette cause était condamnée d'avance dans l'opinion des peuples aussi bien que dans les conseils de l'Europe, car elle s'était servie de l'assassinat et elle s'était alliée à la démagogie et au socialisme. Avant de combattre pour l'indépendance et la nationalité italiennes, à côté de la France, il devait succomber devant elle dans les murs de Rome.

Après des miracles de bravoure et d'audace, après des prodiges de dévouement et de stoïcisme, malheureusement accomplis à la gloire d'une cause souillée, errant tour à tour dans la Romagne et dans la Toscane,

traqué comme une bête fauve par les Autrichiens, qui menaçaient de fusiller quiconque lui donnerait asile, quiconque lui fournirait même du pain et de l'eau, Garibaldi voulut du moins mourir en combattant pour la délivrance de Venise.

Tous les efforts de Garibaldi tendirent alors à réaliser cette magnanime pensée, qui l'arrachait aux sentiers de la Révolution pour le ramener dans les voies du patriotisme. Suivi seulement de quelques compagnons restés fidèles à sa fortune, accompagné de l'héroïque Annita, qui, bien qu'enceinte de plusieurs mois, partageait toutes ses privations et toutes ses fatigues, il gagna, sur les bords de la mer, une bourgade du nom de Cesenatico, où il parvint à réunir treize bateaux de pêche. Le 2 août 1849, il mettait à la voile pour Venise, à la tête de cette petite flottille. La destinée voulut qu'un croiseur autrichien l'aperçut et lui donna la chasse.

C'en était fait pour dix ans de cette vie de combats et d'aventures. Des treize embarcations dont se composait la flottille républicaine, huit furent coulées ou prises par le brick autrichien : les plus petites et les plus légères gagnèrent la côte. Au moment du débarquement, Garibaldi ne compta plus autour de lui que quarante personnes. Il fallut se séparer. Les adieux furent sombres et tristes. Épuisée par toutes ces secousses, Annita se mourait.

Garibaldi prit le chemin de Ravenne avec sa femme, qui, le trompant sur son véritable état, s'efforçait de marcher pour ne point retarder sa fuite, et quelques amis qui lui restaient encore. Pendant trois jours, ou plutôt trois nuits, car ils n'osaient se montrer sur les grandes routes, ils errèrent, à l'aventure, s'arrêtant dans les cabanes isolées, où on accordait une hospitalité craintive à ces hôtes dangereux.

Garibaldi se désespérait de ne trouver nulle part un abri où sa femme pût recevoir quelques soins. En marche, il fallait la porter, car, dès qu'elle tentait de marcher, elle tombait en défaillance. Le troisième jour, on la crut morte; les fugitifs se reposèrent dans une chaumière. Tout à coup, on annonça l'approche des Autrichiens. Garibaldi s'apprêtait à mourir sur le cadavre de sa femme. Le maître de la cabane avait un petit cheval et une carriole; il attela, fit monter ses hôtes dans la voiture, et les emmena à quelques lieues. Mais il fut obligé de les quitter, et ils durent continuer à pied leur lugubre voyage.

On était tout près de Ravenne : Annita fit un dernier effort et marcha. On arriva enfin à la porte d'une espèce de chalet. En entrant, Annita s'évanouit. Garibaldi voulut la porter dans un lit; mais, au même moment, elle expira entre ses bras. Fou de chagrin et de désespoir, il voulut se tuer; l'idée de la patrie se représenta à lui, et il se résigna à vivre. Une sorte

de lointaine espérance le retenait sur la terre. Il enterra lui-même sa femme, atteignit Ravenne, où il se cacha chez un ami, traversa ensuite la Toscane, et revint en Sardaigne, où il ne put alors obtenir un asile. Le gouvernement piémontais lui fit donner l'ordre de s'éloigner du territoire sarde. Garibaldi partit d'abord pour Tunis; là, il se décida à reprendre la vie de voyageur et de marchand. Ses amis lui frétèrent un navire de commerce; et il s'embarqua de nouveau pour l'Amérique, où, à titre d'intermède, il accepta, en 1852, un commandement dans la marine du Pérou.

Autorisé, en 1854, à revenir à Gênes, où il rentra avec la qualité de négociant, Garibaldi obtint ensuite du gouvernement sarde la cession de la petite île de Caprera, qu'il s'occupait de défricher et de coloniser avec ses fils, ayant perdu ses jeunes illusions et gagné des cheveux gris, lorsque la destinée vint tout à coup le rappeler sur les champs de bataille.

L'Italie du nord et l'Italie du centre se levaient en armes au nom de l'indépendance nationale et de la liberté publique. Garibaldi ne pouvait hésiter : nouveau Cincinnatus, il était revenu des combats aux champs ; il revint des champs aux combats et accepta de servir, avec le grade de major général, sous l'autorité du roi de Sardaigne, à la tête des chasseurs des Alpes. L'Empereur des Français, de son côté, voulut lui témoigner sa sympathie, en lui offrant deux magnifiques pistolets qui n'ont pas quitté sa ceinture, pendant toute la durée de son expédition dans la Lombardie, sur le lac de Garde et à l'entrée du Tyrol.

V

ENGAGEMENT DE FRASSINETTO

L'Autriche n'a su faire en Italie, dans sa déplorable campagne de 1859, sur le sol piémontais, ni la paix ni la guerre. Toutes les déclarations officielles, tous les documents diplomatiques, l'ont constaté : le jour où le cabinet de Vienne se décidait à recourir à la force des armes, la France n'était pas encore prête à secourir son allié le roi de Sardaigne.

Les premiers corps de l'armée d'Italie qui ont touché le sol de la Péninsule, au moment même où les troupes autrichiennes, passant le Tessin, se répandaient dans les campagnes et dans les cités piémontaises pour y porter la ruine et la dévastation, n'avaient ni munitions de bouche, ni munitions de vivres; ils arrivaient d'ailleurs successivement, isolément; l'Empereur allait bientôt débarquer à Gênes et se rendre à Alexandrie; les vivres, les fourrages, les cartouches et les canons manquaient toujours, tellement on croyait peu, tellement on s'était peu préparé à la guerre.

Tout d'abord on s'étonne qu'ayant arrêté, dès le 19 avril 1859, l'envoi d'un *ultimatum* au cabinet de Turin, le cabinet de Vienne ait retardé de trois jours cet envoi, irrévocablement décidé. Averti par toutes les voies de la publicité de cette résolution, le Piémont a gagné à ce retard dix jours de répit; dix jours, dans la situation respective des armées autrichienne et sarde, c'était le salut.

Avec plus de fermeté dans la décision, plus de célérité dans l'exécution, puisqu'elle avait arrêté, dans sa pensée, qu'elle en appellerait au Dieu des batailles, l'Autriche pouvait aisément faire occuper par ses troupes, sur le territoire même du Piémont, des positions qui auraient au moins eu pour elle l'avantage de contraindre la France à de puissants efforts pour l'en chasser; elle pouvait mettre l'armée d'Italie dans la nécessité de reconquérir une partie des États du roi de Sardaigne, avant de conquérir la Lombardie.

Ainsi la route de Turin est restée quelques jours libre, entièrement libre pour les troupes autrichiennes; il a dépendu, à coup sûr, pendant

au moins une semaine, de l'habileté et de l'activité du comte François Giulay de conduire son armée dans cette riche et populeuse capitale, qu'il aurait pu rançonner comme il a montré qu'il sait rançonner. Cette expédition a été un moment si facile, que déjà la population de Turin s'était patriotiquement résignée à subir momentanément les souffrances d'une invasion que l'on espérait, du reste, n'être que passagère.

Les forces piémontaises auraient été impuissantes à empêcher ce mouvement des Autrichiens. Le comte François Giulay aurait pu, s'il eût su agir avec l'impétuosité d'un général français, prévenir l'arrivée en Piémont des premiers corps de l'armée d'Italie. Mais, même après que ces premiers corps eurent traversé Suze ou débarqué à Gênes, il pouvait encore marcher sur Turin et occuper cette ville. En effet, ils n'étaient pas assez nombreux pour engager de suite la lutte sans imprudence; les hommes, au surplus, étaient bien arrivés, mais le matériel, les chevaux, l'artillerie, ne l'étaient pas encore. Aussi les chefs de corps avaient-ils l'ordre, à ce moment-là, de ne pas chercher à défendre Turin, si Turin était menacé, et de se borner, provisoirement, à couvrir d'un côté la frontière des Alpes, de l'autre la ligne de communication entre cette frontière, Gênes et Alexandrie.

Le comte François Giulay a eu même la possibilité de faire que cette dernière mission fût difficile à remplir, et qu'il y eût tout à la fois de la gloire et du péril à maintenir entièrement libre cette ligne de communication. S'il eût marché sur Turin, sans s'arrêter à d'inutiles pillages, s'il se fût établi dans cette capitale du Piémont, il pouvait, au moyen de la route royale et de la voie ferrée qui la reliaient à la place d'Alexandrie, rabattre sur cette place, en longeant la rive gauche du Tanaro.

Dès lors cette ligne se trouvait tournée. Dans cette situation, si l'armée autrichienne n'était pas parvenue à écraser l'armée piémontaise près d'Alexandrie, du moins elle aurait pu facilement l'enfermer et la bloquer dans cette place.

Peut-être même le comte François Giulay pouvait-il réussir, avec ses cent vingt mille hommes, à couper l'armée piémontaise de la place d'Alexandrie et la contraindre de se réfugier dans la ville de Gênes.

La manœuvre de l'armée autrichienne était alors toute tracée par la science de la stratégie et la configuration du terrain : elle prenait position dans les montagnes du côté de Novi, entre Gênes et Alexandrie, maîtresse de la ligne de communication entre ces deux villes, maîtresse de la route de Turin. Là, ayant sa retraite assurée sur Plaisance et Pavie par la route de Voghera, elle attendait dans une excellente position l'armée française.

Mais tel est l'effroi que cette armée inspirait aux ennemis du Piémont, qu'ils se sont arrêtés à Ivrée, dans leur marche sur Turin, parce que la nouvelle leur était arrivée de Suze qu'une première brigade de l'armée d'Italie descendait des Alpes, et qu'ils ont renoncé à s'avancer contre les Piémontais, vers Tortone et Alexandrie, parce que les bruits venus de la Méditerranée leur disaient que deux frégates françaises entraient dans le port de Gênes avec les premières troupes de débarquement.

Le cabinet de Vienne a surtout regretté amèrement que le comte François Giulay ne soit pas allé occuper Turin au moins pendant trois jours : car, bien employés, comme ceux de l'occupation de Verceil, de Novare et de Mortara, ces trois jours auraient été très-productifs pour l'Autriche. Il est vrai que, pour se rendre à Turin, l'armée autrichienne aurait dû forcer, tout d'abord, les positions de la Dora Baltea, qui auraient été vaillamment défendues, et, ensuite, les retranchements qu'on avait établis sur la Stura et sur la Doire, rivières très-rapprochées de la capitale du Piémont et qui la couvrent, presque à ses portes. Mais le nombre l'eût emporté sans doute, et les Autrichiens, vigoureusement conduits, auraient enlevé ces positions et ces retranchements, par la raison qu'ils étaient cinq contre un.

Le Dieu de la justice et du droit, le Dieu de l'indépendance et de la liberté, ne l'a pas voulu. Il a sauvé le faible d'un premier revers en aveuglant le fort, jusqu'à ce que l'armée française, entièrement arrivée et complétement armée, se trouvât sur le théâtre de la guerre, prête au combat pour arracher le Piémont des mains de l'Autriche. Mais du 2 au 18 mai seize jours vont s'écouler encore en combats d'avant-postes, en escarmouches de tirailleurs et en engagements d'avant-gardes où ne figureront que les Autrichiens et les Piémontais.

J'ai montré l'armée sarde se retirant d'abord en arrière de la première ligne militaire et ne défendant pas le passage du Tessin, puis en arrière de la seconde ligne militaire, abandonnant surtout à l'ennemi le cours de la Sésia. Les défenses de la rive gauche du Pô se trouvaient ainsi tombées au pouvoir de l'armée autrichienne depuis le Tessin jusqu'à la Dora Baltea.

Ici apparaissent les dispositions que les Piémontais avaient prises pour résister aux Autrichiens. Cette troisième ligne militaire commence à Ivrée sur la Dora Baltea, qu'elle suit en passant à Chivasso jusqu'à l'embouchure de cette rivière, sur la rive gauche du Pô, dans lequel elle se jette.

Cette même ligne défensive s'étend ensuite de ce point qui est dans la direction de Crescentino, ainsi qu'on le sait déjà, jusqu'à Cambio ; enfin,

elle se prolonge le long de la Scrivia jusqu'à Gavi pour aboutir ensuite à Gênes par les Apennins.

Cette chaîne de montagne forme avec la Scrivia, à partir du point où cette rivière se réunit au Pô, la dernière partie de la ligne de défense qui part d'Ivrée.

C'est au centre de cette ligne que le Pô forme avec le Tanaro un angle qui, en traversant un espace de quarante kilomètres, aboutit par ses extrémités vers le sud à Alexandrie, vers le nord à Casale.

C'est entre Alexandrie et Casale, à égale distance de l'une et de l'autre, que se trouve Valenza.

La situation qu'occupent Alexandrie, Casale et Valenza constituait une très-heureuse et très-forte position défensive. C'est donc dans cette position que s'étaient concentrées les forces piémontaises.

On sait que le roi Victor-Emmanuel II, ayant quitté Turin pour aller prendre le commandement en chef de ses troupes, s'était rendu à son quartier général de San Salvatore. Cette ville est située entre Valenza et Alexandrie. Le roi de Sardaigne y arrivait le jour même où toutes les forces autrichiennes achevaient d'entrer sur le territoire piémontais.

Le choix de San Salvatore pour centre des opérations défensives de l'armée piémontaise avait été décidé d'après la certitude qu'on avait qu'à ce moment-là le comte François Giulay se proposait de forcer les lignes sardes, afin de couper la ligne de communication et de jonction de la Dora Baltea avec Alexandrie. San Salvatore est situé sur le revers des collines de Montferrat. Cette position domine la plaine et le cours du Pô et de là on peut se porter à volonté et avec facilité soit à Casale, soit à Valenza, soit à Alexandrie. San Salvatore était donc heureusement placé pour surveiller et déjouer les mouvements de l'armée autrichienne.

J'ai laissé les troupes de François-Joseph Ier, à la date du 2 mai 1859, occupant Novare, Verceil et Mortara, se maintenant surtout en force sur la rive gauche du Pô, mais marchant aussi, bien qu'en moins grand nombre, vers Stradella, sur la rive droite de ce fleuve. Le lendemain les Autrichiens laissent mieux entrevoir leur plan d'opérations. Un corps arrive à Trino, un peu au-dessus de Casale, tandis qu'à la droite de cette ville un autre corps fait des préparatifs pour forcer le passage. Évidemment le comte François Giulay se proposait alors de faire passer la plus grande partie de ses troupes sur la rive droite du Pô, de se rendre maître du cours de la Scrivia et d'intercepter les communications entre Gênes et Alexandrie. Déjà maître du cours de la Sésia, il aurait également essayé de couper celles d'Alexandrie avec Turin, en maintenant, dans ce dessein, des forces suffisantes sur la rive gauche du fleuve.

Mais la bravoure des Piémontais fit échouer, dès le début, l'exécution de ce plan. Les Autrichiens avaient jeté deux ponts sur le Pô : l'un entre le bourg de Cambio, situé sur la rive gauche, et le bourg de Sale, situé sur la rive droite, au-dessus du confluent de la Scrivia et au-dessous du confluent du Tanaro; l'autre, entre la Scrivia et le Curone, tout près des villages de Gerolo et de Carnale. Ces deux ponts construits, ils avaient traversé le Pô dans la soirée, passant de la rive gauche sur la rive droite; puis ils avaient occupé Castelnuovo, Ponte-Curone, Voghera et Tortone.

Les Piémontais et les Autrichiens allaient enfin se rencontrer face à face sur le champ de bataille dans un premier engagement digne de figurer dans des annales militaires. Deux jours avant, un fait d'armes cependant avait déjà signalé la campagne de 1859, à l'honneur d'un escadron de cavalerie sarde appartenant au régiment de Saluces. Attaqué par des forces supérieures rencontrées à l'improviste, le capitaine Colli avait, à la tête de cet escadron, attendu et repoussé environ mille Autrichiens, n'ayant perdu que deux hommes et laissant sur le champ de bataille le corps de l'officier ennemi qui commandait ce détachement, traversé par le sabre d'un brigadier piémontais.

On vient de voir que les Autrichiens avaient construit sur le Pô deux ponts qui leur servirent à traverser le fleuve dans la direction de Tortone et de Voghera, pendant la soirée du 3 mai 1859. Le même jour, soit pour protéger cette opération et masquer ce mouvement, soit dans le but réel de forcer les lignes piémontaises entre Casale et Valenza, le comte François Giulay fit engager une vive canonnade contre ces lignes dans les environs de ces deux places. Cette canonnade eut lieu, d'abord auprès de Casale, ensuite au-dessous de Valenza, à Frassinetto. Ce fut leur première attaque; ce fut aussi leur première défaite.

Le premier bulletin officiel daté de Turin qui parle de ces engagements disait que dans la journée du 3 mai l'ennemi avait canonné dans la direction de Valenza sans aucun effet, voulant sans doute détruire la pile du pont que le chemin de fer traverse à cette hauteur, et qu'il s'était ensuite avancé de Cambio dans la direction de Sale. Un autre bulletin daté du quartier général de San Salvatore, publié par ordre du roi et signé par le chef d'état-major général de l'armée piémontaise, disait que dans la nuit du 3 au 4 l'ennemi avait construit une batterie au pont du chemin de fer, près de Valenza, et que dans la matinée du 4 il avait ouvert un feu très-vif contre les lignes piemontaises. Ce même bulletin ajoutait que le 8e bataillon des tirailleurs et la 18e batterie de bataille, qui avaient été placés à ce poste, s'étaient vaillamment distingués par leur courage et leur intrépidité; après trois heures de canonnade, ils avaient contraint l'ennemi à cesser le feu.

On avait eu à déplorer la perte du capitaine d'artillerie Roberti, tué par une balle de fusil; du caporal des tirailleurs Albini, qui, blessé mortellement, s'était traîné encore vers une élévation de terrain pour continuer le feu. Les Piémontais avaient eu également dix blessés sur ce point.

Voici maintenant le récit complet, officiellement rédigé par les soins du chef d'état-major général de l'armée piémontaise des opérations spéciales de Frassinetto, récit dans lequel cet officier général va prendre la parole :

« Le 3 mai, vers les quatre heures et un quart de l'après-midi, l'ennemi a opéré une forte reconnaissance offensive sur la rive gauche du Pô, en face de Frassinetto, avec tentative pour passer sur la rive droite. Après avoir établi ses forces à la hauteur de Terra-Nuova, derrière la levée de la rivière, il a ouvert contre nos avant-postes un feu très-vif de mousqueterie et de fusées.

« Le 17e régiment d'infanterie, avec la 17e batterie, de garde en cet endroit, a soutenu avec intrépidité le feu vif de l'ennemi. Le major général Cialdini, averti par les détonations du canon, s'est empressé de sortir de Casale avec le 15e régiment d'infanterie, deux escadrons de chevau-légers-Montferrat, et la 3e batterie de bataille, afin de venir en aide aux troupes de Frassinetto et de repousser l'ennemi au delà de la rivière, s'il était parvenu à la passer; mais, avant qu'il fût arrivé sur les lieux, à la nuit noire, l'ennemi avait déjà cessé le feu et s'était replié.

« Dans la nuit du 3 au 4, vers une heure et demie du matin, l'ennemi a tenté de construire deux ponts de bateaux en face de Frassinetto; mais, assailli par le feu de nos batteries, il a dû renoncer à son projet, et, vers les huit heures du matin, se retirer de nouveau.

« Les reconnaissances faites par les troupes de Casale ont constaté que l'ennemi avait abandonné Balzola et plus tard Terra-Nuova et Villa-Nuova. Nous avons à déplorer la perte de 6 morts et 27 blessés, sous-officiers et soldats. »

Le lendemain, l'ordre du jour suivant était distribué dans tous les rangs de l'armée piémontaise :

« Quartier général principal de l'armée, Alexandrie, 5 mai.

« Dans les journées des 3 et 4 mai, l'ennemi a songé à passer le Pô vis-à-vis de Frassinetto et de Valenza. Le 17e régiment, le 8e bataillon de

tirailleurs, la 1re, la 17e et la 18e batteries préposées à la garde de ces positions, ont soutenu avec intrépidité le feu de l'ennemi, si bien qu'ils ont fait échouer toutes ses tentatives. Sa Majesté le roi, très-satisfait de l'attitude ferme et digne d'éloges de ses troupes et de l'intelligente direction qui leur a été donnée par leurs chefs, le colonel Bozoli, le major Volpe Claudi et les capitaines Sobrero, Dho et Roberti, a donné l'ordre au chef d'état-major soussigné de le faire savoir à tous les corps de l'armée par le présent ordre du jour, le roi étant persuadé que ce premier résultat sera suivi d'autres plus grands qui accroîtront la réputation et la gloire de l'armée piémontaise.

« D'ordre du roi :

« *Le lieutenant général chef d'état-major,*

« DELLA ROCCA. »

Dans toute cette affaire, les Piémontais n'avaient eu que six morts et vingt-sept blessés.

Pendant que les Autrichiens étaient battus à Frassinetto et à Valenza, ils attaquaient la tête du pont de Casale. Cette démonstration avait pour but de couvrir les reconnaissances poussées le long du Pô jusqu'à Trino, à seize kilomètres de Casale, sur la route de Turin. Le double échec que ses troupes venaient de subir à Valenza et à Frassinetto décida le comte François Giulay à donner aux corps qui opéraient ce mouvement l'ordre de se replier sur Verceil. C'est ce qu'ils firent dans la journée du 5 mai.

C'est alors que les Autrichiens commencèrent à construire autour de Verceil des ouvrages défensifs, forçant la population de cette ville d'y travailler de ses propres mains. Dans la soirée du 5 mai, ils occupèrent momentanément Trino et Pobiello. Le lendemain, ils avaient déjà abandonné ces deux localités, qui ont été, du côté de la Dora Baltea, la limite extrême des mouvements en avant de l'armée d'invasion. Dans cette même soirée du 5 mai, une patrouille de soldats piémontais s'était emparée d'une grande quantité de bois que l'ennemi avait fait transporter sur les rives de la Sésia pour y construire un pont entre Terra-Nuova et Candia.

C'est dans cette même soirée du 5 mai que les Autrichiens s'étaient dirigés de Castelnuovo sur la Scrivia jusqu'à Tortone, s'avançant ainsi sur la rive droite du Pô; mais cette expédition n'eut aucun résultat. Le lendemain, après avoir brûlé sept arches du pont en bois établi sur la Scrivia, et fait sauter, à l'aide de mines, le pont du chemin de fer, qui existait sur la même rivière, après avoir extorqué des vivres et des fourrages, ils

sortent tout à coup de Tortone et vont camper hors de cette ville, à la porte Castelnuovo.

Dans les journées du 6 et du 7 mai, les Autrichiens continuent ce mouvement de retraite précipitée et inexpliquée. Le 6, ils évacuent Castelnuovo, Ponte-Curone et Voghera, se dirigeant d'abord sur Casei et Gerola, et se préparant à incendier le pont de cette dernière bourgade. Le 7, ils abandonnent également Casei et Gerola, repassent le Pô sur ce même pont qu'ils avaient construit et qu'ils détruisent, pour aller se masser dans les bois qui bordent la rive gauche du fleuve. Derrière eux et pendant qu'ils se retirent de la contrée, les Piémontais rétablissent en bon état, sur la Scrivia, vers Tortone, le pont du chemin de fer endommagé, la veille, par l'ennemi.

Ainsi toute l'aile gauche de l'armée autrichienne, après avoir un instant essayé de s'établir en force sur la rive droite du Pô, dans la direction de Tortone et de Voghera, se retire à la hâte de cette position, ayant seulement poussé, pendant quelques heures, ses avant-postes jusqu'à Sale et Mede, Piave del Cairo, Castelnuovo et Scrivia.

Dans le même temps, le général Cialdini exécutait de Casale des sorties heureuses, enlevant à l'ennemi des hommes et des bestiaux. Voici dans quels termes ces différents épisodes sont officiellement racontés par le chef d'état-major général de l'armée piémontaise :

« Du quartier général principal de l'armée, San Salvatore, 7 mai 1859.

« Hier matin, le général Cialdini a exécuté une sortie de la place de Casale. Il a pris à l'ennemi un gros convoi de bestiaux, que celui-ci avait enlevé. Il y avait soixante-quatre bœufs, deux cent quatre-vingt trois vaches, cinquante et une génisses, cinquante-quatre veaux, deux béliers, six taureaux, dix chevaux : en tout quatre cent soixante-dix têtes de bétail. Dans cette sortie ont été blessés un officier et trois soldats.

« Une reconnaissance envoyée d'Alexandrie a constaté que l'ennemi avait abandonné, dans l'après-midi d'hier, Castelnuovo, Scrivia, Casei, Alzano et Molino dei Tosti, se portant sur Gerola.

« Les avant-postes de l'ennemi, vers Voghera, Ponte-Curone et Tortone, se sont repliés en toute hâte quand les troupes de notre deuxième division se sont présentées sur la Scrivia, laissant cinq prisonniers entre nos mains. Le pont du chemin de fer, sur la Scrivia, a été complétement réparé par les nôtres, et le pont en bois rétabli dans la moitié de sa largeur, de manière que l'on peut y passer avec des voitures et des chevaux.

« Il résulte de source sûre que les Autrichiens ont repassé le Pô sur le

pont qu'ils avaient jeté près de Gerola. Le passage des troupes a commencé à trois heures et demie de l'après-midi, le 6 mai, et il a duré jusqu'à deux heures après minuit. L'ennemi emporte avec lui les vivres et les objets qu'il avait reçus. Après le passage effectué, l'ennemi a démoli le pont. Il se maintient toujours dans le bas, sur la rive gauche du Pô.

« Par ordre de Sa Majesté :

« *Le lieutenant général en chef d'état-major*,

« Della Rocca. »

Après avoir manifesté l'intention de se diriger sur Turin, le comte François Giulay avait semblé modifier son plan d'invasion et vouloir menacer Alexandrie. Maintenant, il changeait une seconde fois son système d'opérations et paraissait revenir à sa première résolution de se porter sur la capitale du Piémont. Dès le 8 mai, l'armée d'invasion marche, en effet, dans la direction de cette ville, à la fois par Biella et par Saluzolla. Elle occupe d'abord ces diverses localités avec des forces considérables ; puis, comme dans les changements de décors d'un opéra, le plan d'opérations du comte François Giulay se modifie encore, toujours à l'improviste.

Devant une simple manifestation de la garde nationale d'Ivrée, l'armée d'invasion s'arrête en avant de cette ville, au moment même où la population de Turin, se croyant menacée, s'apprêtait à recevoir vaillamment et à combattre énergiquement les troupes autrichiennes. C'est de Biella que les soldats de François-Joseph Ier avaient voulu se diriger sur Ivrée ; déjà ils s'étaient mis en route pour cette dernière ville, lorsqu'un brusque mouvement de retraite les fit revenir en arrière.

En deux jours, les Autrichiens évacuent Biella, Livorno, Tronzano, Santia, Cavaglia, Saluzolla, avec une précipitation telle, qu'ils abandonnent les vivres et les fourrages dont ils se sont emparés, pour se retirer plus promptement derrière la Sesia. Dans la soirée du 10 mai, ils s'étaient concentrés près de Casale, n'ayant plus à Verceil que des troupes d'arrière-garde.

L'invasion de la capitale du Piémont par les Autrichiens avait paru un instant si imminente, que le lieutenant général du royaume, le prince de Carignan, avait tout disposé pour sa défense, dont la direction avait été confiée au général de Sonnaz, qui devait surtout compter sur le courage et le patriotisme de la garde nationale.

Ce courage et ce patriotisme ne furent pas mis à l'épreuve; le danger

qu'on prévoyait ne se produisit pas. Mais cette milice avait mis tant d'ardeur et d'élan à répondre à l'appel du prince de Carignan et du général de Sonnaz, que le gouvernement de la lieutenance générale du royaume voulut lui en témoigner sa satisfaction, en publiant l'ordre du jour suivant :

« Officiers et soldats !

« Ces jours derniers, au moment où il semblait que l'ennemi s'avançait non-seulement pour rançonner les populations sans défense, mais encore pour assaillir la capitale, le gouvernement, résolu aux fortes épreuves, s'était adressé avec confiance à la garde nationale de Turin, dans l'espoir que de nombreux volontaires accourraient pour renforcer la partie de l'armée qui se préparait à la défense.

« La garde nationale s'est présentée tout entière, prête à soutenir le choc.

« Lieutenant du royaume, je m'en félicite grandement ; commandant général des gardes nationales du royaume, je ressens une satisfaction toute spéciale ; il m'est doux de vous en rendre témoignage devant le pays. Si l'obéissance à la volonté du roi et les soins de l'État me privent de partager les fatigues et les périls quotidiens de notre brave armée, je me console par la pensée que, pour la liberté, l'indépendance et l'honneur de la patrie, nous sommes tous soldats.

« Turin, 11 mai 1859.

« EUGÈNE DE SAVOIE. »

On était au 10 mai. L'armée d'invasion s'était bornée à de stériles pillages, à des marches incertaines, sans but déterminé, sans plan fixe, sans résultat sérieux. Un corps d'Autrichiens essaye encore de s'établir, dans la journée du 11 mai, sur la rive droite du Pô. Ce corps traverse le fleuve au pont de la Stella ; il tente d'occuper Bobbio, mais il est repoussé par la garde nationale de cette petite ville, qui, baignée par la Trebbia, ressemble à un nid d'aigle, perchée sur une colline des Apennins, entre le Piémont et le Parmesan.

Il était dix heures du matin, quand les Autrichiens se mirent en route. Leur marche était assez précipitée ; les chefs de l'expédition espéraient surprendre la ville. Vers midi, on les signalait à quelques milles de Bobbio.

Bobbio apprit que les Autrichiens s'avançaient ; aussitôt des groupes se formèrent, et spontanément la garde nationale se mit sous les armes pour tenir tête à l'invasion. Les femmes, les enfants, malgré la prescrip-

tion qui leur avait été faite de se tenir dans leurs demeures, étaient descendus dans les rues, et s'étaient approvisionnés de pierres pour les faire pleuvoir sur la colonne autrichienne. Chacun tenait à avoir sa part de danger et de dévouement. Les citoyens les plus impatients des environs étaient accourus des hameaux voisins prêts à intervenir dans la lutte; les habitants de Varzi s'étaient même formés en légions pour descendre à Bobbio. A une heure et demie les Autrichiens entrèrent dans la ville et se divisèrent en patrouilles, les unes et les autres ayant ordre de piller et d'incendier en cas de résistance. La première qui s'aventura était à peine arrivée à la hauteur de la rue Porta-Nuova qu'elle se trouva face à face avec un peloton de gardes nationaux, baïonnettes croisées; au *Qui vive* des Piémontais, les Autrichiens répondirent par une décharge de mousqueterie. Les habitants avancèrent sur la patrouille, qui se replia sur les autres. La garde nationale se jeta en avant et l'on poursuivit l'ennemi jusqu'à ce qu'il fût hors de la ville. Il y eut peu de morts, peu de blessés de part et d'autre. Seul, le sous-lieutenant, M. Losio, reçut une balle dans le pied. En revanche, la garde nationale a fait prisonniers quelques soldats et un officier.

A cinq heures, la colonne autrichienne dut renoncer à sa tentative et battre en retraite, faisant à Bobbio ce qu'une autre avait fait sous les murs d'Ivrée. Elle rétrograda vers Mazzana-Scotto, d'où elle était partie. A huit heures, elle passait la Trebbia à Ambrico, se retirant vers Rivergano, n'emmenant avec elle qu'un prisonnier, M. Mozzi, malheureux vieillard, tailleur de son état, qu'elle avait surpris seul sur la route.

Dès ce moment, l'armée autrichienne suspend ses mouvements d'attaque. Le 13 mai, le gros de cette armée, campé sur la rive gauche du Pô, augmente ses forces sur la route qui de Plaisance conduit à Stradella; les avant-postes sont portés près du torrent de Bardazonna, qui sépare le Piémont du Parmesan.

Le 15 mai, l'ennemi se trouve rassemblé entre la jonction du Pô avec le Tessin et l'embouchure de la Trebbia. La Lomelline, victime de tant de déprédations, est précipitamment évacuée. Le comte François Giulay rapproche enfin sa ligne d'opérations du Tessin, tout en laissant encore des forces autrichiennes concentrées sur la rive droite du Pô, entre Stradella et Boni, comme s'il ne pouvait se résigner à abandonner tout à fait le territoire piémontais, qu'il a si fructueusement occupé. Mais déjà l'empereur est à son quartier général d'Alexandrie, déjà il a pris le commandement en chef de l'armée française. La face des choses va changer.

VI

ARMÉE D'ITALIE

Le *Moniteur universel* avait successivement annoncé, sous des formes diverses, dans ceux de ses numéros qui avaient commencé le 22 et fini le 30 avril 1859, la formation de l'armée d'Italie, appelée, pendant vingt-quatre heures, dans ses colonnes, armée des Alpes. Mais la vérité est que cette formation avait été décrétée par une décision impériale qui porte la date du 21 avril 1859.

D'après cette décision, l'armée d'Italie devait être composée de la garde impériale, de quatre corps agissant sous la direction immédiate de l'Empereur et d'un cinquième corps destiné à remplir une mission spéciale.

L'Empereur s'était réservé le commandement en chef de ces cinq corps et de la garde impériale ; c'est lui qui devait diriger toutes les opérations et arrêter tous les plans de la campagne. C'est dans ce but que le 10 mai 1859 il avait quitté Paris pour se rendre sur le théâtre de la guerre.

Je ne dirai pas ici cette grande existence de Napoléon III qui déjà appartient à l'histoire générale de la France et de l'Europe par l'action immense qu'il a exercée sur les destinées universelles du monde civilisé. Qui ne sait les héroïsmes de sa vie civile? Qui ne connaît le génie de l'homme d'État et la sagesse du chef d'empire ? Qui ne se rappelle avec quel calme il a su arracher naguère son pays à l'abîme des révolutions, au risque d'être méconnu et calomnié par les trop aveugles amis d'une république impossible et les amis trop impatients d'une liberté prématurée? Qui ne sait sa vie longtemps agitée, souvent errante, parfois persécutée? Mais puis-je ne pas essayer au moins d'esquisser quelques traits de cette physionomie caractéristique?

Né à Paris le 20 avril 1808, Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, aujourd'hui empereur des Français, par la volonté du peuple, est le troisième fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande et frère de Napoléon Ier. et de Hortense-Eugénie de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine.

Après 1815, le prince Louis avait successivement habité, avec sa mère,

la reine Hortense, la Bavière, où il avait suivi les cours de l'Université d'Augsbourg; la Suisse, où il grandit dans le château d'Arenenberg au bord du lac de Constance, dans le canton de Thurgovie. C'est là qu'il s'initia aux premières notions de la science des combats et aux dures fatigues de la vie des soldats. Un camp avait été formé à Thun. Réunies dans ce camp, les troupes étaient commandées par le général Dufour, qui est resté l'ami de Napoléon III, après avoir été l'instructeur du prince Louis. Là, on vit le futur héritier de Napoléon Ier s'exercer à toutes les manœuvres, franchir les glaciers le sac sur le dos, coucher sous la tente, exécuter de longues et pénibles marches dans les montagnes et manger du pain de munition. On sait quels immenses progrès l'arme de l'artillerie doit à Napoléon III, qui a publié plusieurs ouvrages remarquables sur cette matière toute spéciale. C'est au camp de Thun qu'il manifesta sa prédilection pour cette arme.

Le premier fils du roi et de la reine de Hollande passa du berceau dans la tombe, au milieu même des splendeurs du premier Empire. Le second ne vécut que pour grandir dans l'exil et mourir à Forli, sur cette même terre d'Italie que son frère, qui devait être un jour son vengeur, était prédestiné par la Providence à délivrer de la domination de l'Autriche. Celui qui mourait n'avait pas seul combattu pour l'indépendance et la liberté de la Péninsule, il n'avait pas seul affronté les balles de l'armée des oppresseurs séculaires de cette patrie des arts et des lettres. Le prince Louis avait servi avec toute la fougue et toute la témérité de la jeunesse cette sainte cause de l'indépendance et de la liberté, à côté du prince Charles. S'il n'a pas alors payé de sa vie son dévouement pour l'Italie, c'est qu'inspirée par sa tendresse de mère la reine Hortense parvint, à l'aide d'un déguisement, à le soustraire, malade de fatigue et de désespoir, aux implacables poursuites de l'Autriche.

Ces événements s'accomplissaient au lendemain de la révolution de 1830, à l'époque où un rayon d'espérance vint sourire à l'Italie. La Romagne fit alors un rêve d'émancipation; elle essaya de secouer les chaînes de l'asservissement politique, intellectuel et moral dans lequel on la tient depuis si longtemps plongée comme dans d'éternelles ténèbres : en un mot, elle se révolta.

C'est alors que le prince Charles et le prince Louis étaient accourus pour se ranger sous la bannière du progrès, dans cette Romagne qui attend toujours l'heure de la délivrance, l'heure où elle pourra vivre de la vie commune à toutes les nations modernes. La cause du progrès succomba dans cette lutte, où l'esprit ancien avait à son service, pour combattre l'esprit nouveau, les soldats de l'Autriche.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés, depuis ces amères déceptions et ces sombres douleurs de sa jeunesse, lorsque Napoléon III, revenant à ses prédilections d'autrefois, entreprit de délivrer et d'affranchir l'Italie, de la délivrer de l'étranger, de l'affranchir du despotisme. C'est là un des traits distinctifs de son caractère. Le succès ne le change ni ne l'éblouit. Dans des situations et des fortunes diverses, c'est toujours le même homme avec la même pensée. Ce qu'il a aimé, ce qu'il a voulu, il l'aime, il le veut toujours et il y songe jusqu'à ce que le rêve se réalise.

L'Empereur Napoléon n'oublie rien de ce qu'a espéré le prince Louis. Rien ne s'efface de son souvenir : ce qu'on croit englouti à tout jamais dans les étranges et mystérieux abîmes de son âme ne fait qu'y sommeiller. Un jour vient inévitablement où, l'heure étant propice, toute idée qui y est entrée en sort pour se faire événement. Il y pense le plus au moment même où on croit qu'il l'a le plus oubliée, et c'est quand on la dit morte qu'elle éclate comme la foudre, à l'improviste, dans un ciel serein que vient troubler une soudaine tempête.

Nature concentrée, mais ardente, Napoléon III, au regard voilé, mais profond, est moins l'homme de l'imprévu qu'on ne croit : c'est l'homme du silence et de la méditation. Mais l'heure où il agit suit de longues heures d'élaboration intérieure, de longues heures de préparation secrète. Ce qu'il fait, c'est ce qu'il a résolu de faire, souvent depuis des années. Il ne sait pas d'avance le lieu ni le jour, mais d'avance il sait ce qu'il exécutera, et un lieu surgit, un jour vient où le dessein qu'il a mûri peut éclore d'une façon logique et naturelle.

Voyez plutôt : en 1831 il veut l'humiliation de l'Autriche et l'affranchissement de l'Italie. Son héroïque dessein échoue alors, car l'heure n'était pas venue où il devait être accompli. En 1859, il veut encore ce qu'il voulait en 1831, et alors, servi par la Providence, qui aveugle le cabinet de Vienne, il est amené sans efforts, par le cours inévitable des événements, à combattre dans la Péninsule la domination de la maison de Hapsbourg.

Le vaincu de 1831 s'allie au vaincu de 1849 ; il triomphe sur une scène plus vaste, dans une situation plus élevée, pour un intérêt plus considérable. Il triomphe, et, du même coup, il affranchit l'Italie, il abaisse l'Autriche, il grandit la France et il venge son frère. Il y a du merveilleux et du providentiel dans cette existence de Napoléon III, arrivant toujours, en tout et pour tout, à son but par les routes les plus diverses, y arrivant quelquefois par des détours immenses, contre vents et marées, mais y arrivant, à un jour et par un chemin quelconques.

Contraint de traverser la France en proscrit, tour à tour visité par les

souffrances de l'exil et les amertumes de la captivité ; successivement réfugié en Angleterre et en Amérique, puis trois fois porté par les suffrages de la nation à la tête du gouvernement de la France, qui le venge, par cette triple acclamation, de la haine des factions vaincues et muselées; humiliant, les uns après les autres, les coalisés de 1815, comme autrefois Auguste les assassins de César ; relevant son pays et sa dynastie des désastres de cette époque néfaste ; après avoir vaincu la Russie en Crimée, Napoléon III allait vaincre l'Autriche en Italie.

Un poëte, Méry, a dit du neveu de Napoléon I[er] que ce n'était pas un homme, mais une destinée. A voir comment se produisent les événements de sa vie, comment arrivent les actes de son règne ; à voir le rôle qu'il joue et l'action qu'il exerce, on serait tenté de répéter après Méry : Ce n'est pas un homme, c'est une destinée.

L'Empereur avait auprès de sa personne, au quartier général de l'armée d'Italie, les aides de camp et les officiers d'ordonnance déjà nommés au premier chapitre de ce volume, et partis en même temps que lui et avec lui pour Marseille, Gênes et Alexandrie.

L'escadron des cent gardes avait également suivi Sa Majesté Impériale sur le théâtre de la guerre.

Voici quelle était la composition de l'état-major général, qui avait subi un seul changement, celui du remplacement de Son Excellence le maréchal Randon, devenu ministre de la guerre, par Son Excellence le maréchal Vaillant, dans les fonctions de major général.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Major général, Son Excellence le maréchal Vaillant.

Aide-major général, M. le général de division de Martimprey.

Intendant général, M. l'intendant général inspecteur Paris de Bolardière.

Grand-prévôt, M. le colonel de gendarmerie Dalché-Desplanels.

Médecin en chef, M. le médecin inspecteur baron Larrey.

Aumônier supérieur, M. l'abbé Stalter, chanoine titulaire d'Alger.

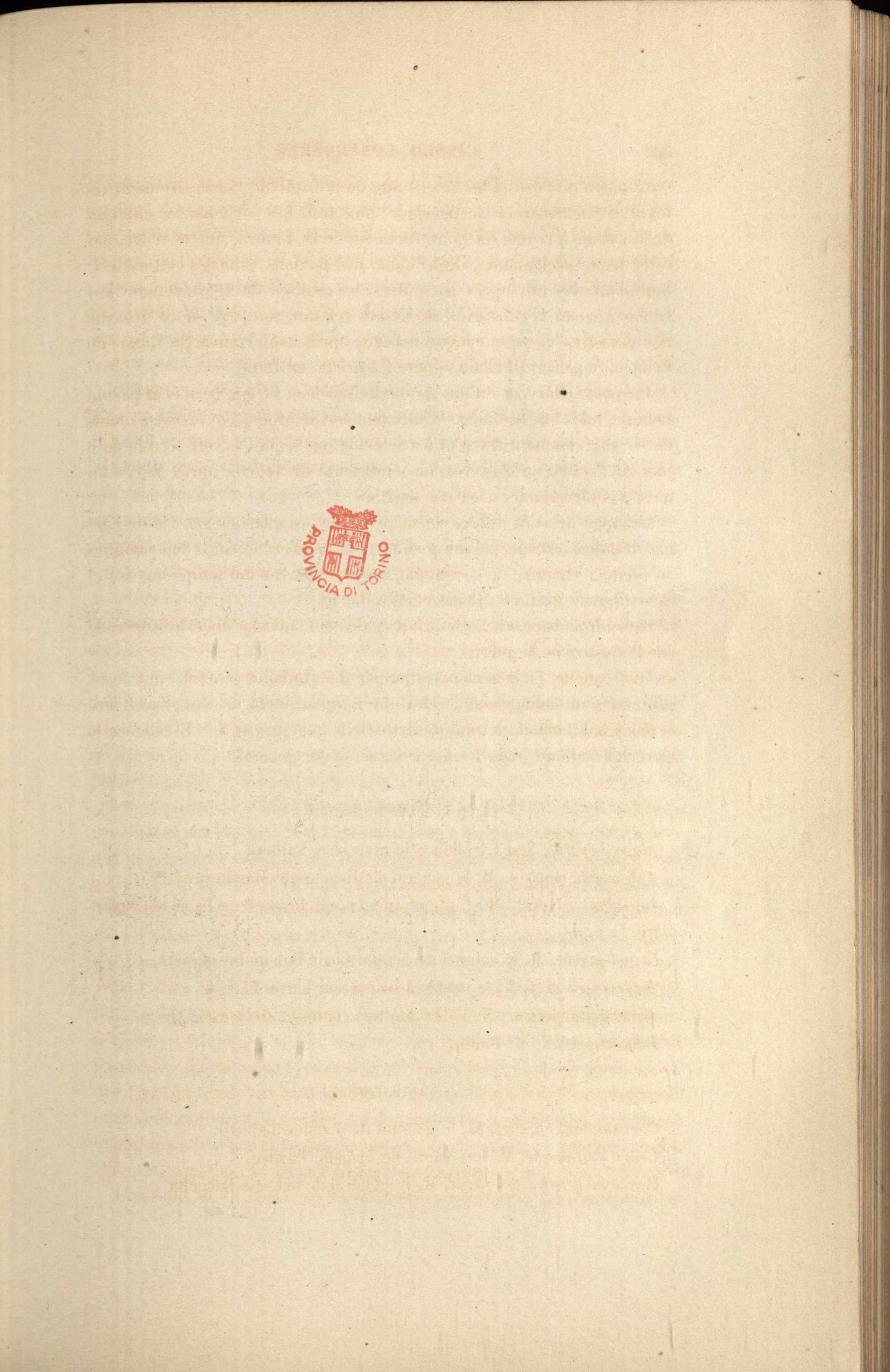
Payeur général, M. Budin.

ARTILLERIE.

Commandant en chef, M. le général de division Lebœuf.

Chef d'état-major, M. le général de brigade Mazure.

Directeur général des parcs, M. le général de brigade Borgella.


PROVINCIA DI TORINO



OFFICIERS FRANÇAIS.

Cuirassier de la Garde Imp.le Porte-Drapeau. Artilleur de la Ligne.

Voltigeur de la Garde.

GÉNIE.

Commandant en chef, M. le général de division Frossard.

Chef d'état-major, M. le général Lebretevillois.

Lorsque les bulletins de victoire et les récits de batailles placeront, avec éclat, sous les yeux du lecteur, des noms d'officiers généraux, d'officiers supérieurs, d'officiers subalternes ou de simples soldats, je dirai leurs états de service. Mais, avant de suivre une armée dans sa marche triomphale, on aime à connaître les traits généraux de la vie des principaux chefs qui vont la guider dans les sentiers de la gloire. Je vais donc esquisser, corps par corps, ces physionomies de braves, où chacun se plaît à reconnaître la vaillance traditionnelle de la nation française.

Sur le premier plan se trouve le major général de l'armée d'Italie, Son Excellence le maréchal Vaillant.

Jean-Baptiste-Philibert Vaillant est né à Dijon, le 6 octobre 1790. Il appartient à l'une des plus honorables familles de la Côte-d'Or ; mais ses parents étaient plus riches de considération que d'argent. Ses premières études furent promptes et rapides, ainsi que le comportait l'époque où il les commença ; admis à l'École polytechnique, il y révéla les aptitudes les plus sérieuses.

Sorti de cette école le 1er octobre 1809, le jeune Vaillant fut incorporé, comme élève sous-lieutenant, dans l'arme du génie : il n'avait pas encore accompli sa vingtième année. Dix-huit mois plus tard, nommé lieutenant en premier, il fut envoyé, le 5 avril 1811, au bataillon de sapeurs détaché à Dantzig. Dans ce poste, il sut bien vite se faire distinguer du général Haxo, qui ne tarda pas à en faire son aide de camp, et, bientôt après, son ami.

En cette double qualité, Vaillant suivit le général Haxo dans l'expédition de Russie et pendant la campagne de 1813.

Dans cette même année, tombé au pouvoir de l'ennemi, Vaillant ne put rentrer en France qu'au moment où se fit l'échange des prisonniers.

C'était en 1814.

Le jeune lieutenant d'état-major se retire alors auprès du général Haxo, auquel il avait voué une affection filiale, et dont plus tard il devait épouser la veuve. Mais, lorsque Napoléon Ier vient tenter une dernière fois le sort des armes, lorsque s'échappant de l'île d'Elbe il essaye de restituer à la France amoindrie sa grandeur et sa puissance éclipsées, Vaillant se met à la tête des héroïques jeunes gens qui concouraient si énergiquement à la défense de Paris et faisaient de leurs corps un rempart contre l'invasion ennemie.

On sait le dénoûment fatal de cette sublime épopée; on en sait aussi les glorieuses péripéties et les luttes gigantesques. Là, on retrouve Vaillant à chaque station du patriotisme; on le retrouve à Gilly, à Ligny, et enfin à Waterloo.

En 1816, à vingt-six ans, Vaillant fut promu au grade de capitaine d'état-major de première classe; en 1826, il fut nommé chef de bataillon. Pendant cette période de dix années, il se livra presque exclusivement à son goût pour l'étude.

En 1830, le commandant Vaillant eut l'honneur de faire partie de l'expédition d'Alger, pour laquelle il fallait des officiers de génie instruits. Au siége du fort l'Empereur, un biscaïen lui cassa la jambe. Nommé lieutenant-colonel et guéri de sa blessure, Vaillant fit également partie du corps d'armée qui, sous la conduite du maréchal Gérard, allait soutenir les Belges dans leur insurrection contre la Hollande. Il prit une part très-active au siége de la citadelle d'Anvers, et, au retour de cette expédition, il fut nommé colonel chef d'état-major du génie. Bientôt après, il commandait le 2e régiment du génie.

En 1837, le colonel Vaillant fut envoyé de nouveau en Afrique; là, il fut chargé de la direction des fortifications d'Alger. Il ne tarda pas à recevoir le brevet de maréchal de camp ou général de brigade.

Les plus hautes distinctions honorifiques étaient venues trouver le général Vaillant à chaque phase de son heureuse et brillante carrière. Chevalier de la Légion d'honneur presque au début de sa vie militaire, il portait, depuis longtemps déjà, la rosette d'officier; il ne devait pas tarder à recevoir le cordon de commandeur.

Rappelé d'Alger le 21 octobre 1838, le général Vaillant fut placé à la tête de l'École polytechnique, qui avait été son berceau militaire.

Revenir à l'École polytechnique, c'était pour ainsi dire rentrer dans sa famille.

Le général Vaillant garda ce poste pendant quelques années, et ne le quitta que pour prendre, en 1845, la direction des fortifications de Paris, qu'il conserva également plusieurs années.

Élevé, au mois d'avril 1844, à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, promu, au mois d'octobre 1845, au grade de lieutenant général, le directeur des fortifications de Paris marchait avec rapidité vers le titre le plus éminent de l'armée. La Révolution de 1848 allait lui aplanir encore le chemin de la fortune. L'Europe était émue, l'Italie était agitée; en 1849, on y envoya un corps expéditionnaire qui fit le siége de Rome; ce fut lui qui eut, dans ce corps, le commandement de l'arme du génie. Le souvenir de cette mission valut successivement au général Vaillant le

grand cordon de la Légion d'honneur et le bâton de maréchal de France. Quelques années après il devenait grand maréchal du palais; puis, au moment de l'expédition de Crimée, il recevait le portefeuille de la guerre, sans abandonner le poste qu'il occupait et qu'il occupe encore auprès de l'Empereur. On peut dire qu'il partait pour l'Italie chargé d'honneurs, sans en excepter ceux que l'on recueille dans les salons de l'Institut de France.

Le maréchal Vaillant, en effet, a le rare bonheur, pour un homme de guerre, d'appartenir à l'Académie des sciences, où son érudition est en grande estime. Quoique savant, il est cité comme homme d'esprit, mérite qui s'allie à merveille à la bravoure de l'homme de guerre.

Le chef d'état-major général de l'armée d'Italie, le général de division de Martimprey, avait exercé déjà les mêmes fonctions sur la terre d'Afrique et sur le sol de la Crimée. Homme du monde dans un salon comme il est homme de guerre en campagne, le général de Martimprey, que la Révolution de 1848 avait fait directeur du personnel au ministère de la guerre, est aimé autant qu'estimé.



M. Pâris de Bolardière avait été chargé, pendant la guerre d'Orient, de diriger les approvisionnements de l'armée de Crimée. On sait avec quelle intelligence et quel dévouement il a su remplir ces fonctions délicates. Le souvenir des services qu'il a rendus à cette époque le fit désigner de nouveau pour remplir la même mission auprès de l'armée d'Italie. Membre du Comité de l'intendance, il est en outre inspecteur général du service.

Attaché à l'état-major général en qualité de commandant de l'artillerie, le général de division Lebœuf est le plus jeune des officiers de son grade et de son arme. Né en 1809, il entra en 1830 à l'école d'application de Metz et parvint rapidement au grade de colonel, qu'il gagna sur les champs de bataille de l'Afrique. Au début de la campagne de Crimée, il était chef d'état-major de l'artillerie à l'armée d'Orient. La bataille de l'Alma lui valut le grade de général de brigade. A son retour de Crimée, il est entré dans la garde impériale. Nommé général de division et membre du Comité de l'artillerie, il a été attaché à l'ambassade extraordinaire de Son Excellence M. le comte de Morny, envoyé en Russie pour assister, au nom de Napoléon III, au couronnement d'Alexandre II. On admirait à Moscou sa tournure martiale comme on admirait à Sébastopol sa chevaleresque bravoure.

Voici maintenant quels étaient les cadres de la garde impériale :

GARDE IMPÉRIALE.

Commandant en chef : M. le général comte Regnauld de Saint-Jean-d'Angély.

Chef d'état-major : M. le colonel Raoult.

Commandant de l'artillerie : M. le général de brigade de Sévelinges.

La garde impériale avait deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

PREMIÈRE DIVISION.

M. le général de division Mellinet.

1re *brigade :* M. le général Cler.

Cette brigade comprenait les zouaves et le 1er grenadiers.

2e *brigade* : M. le général Wimpfen.

Cette brigade comprenait les 2e et 3e grenadiers.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le général de division Camou.

1re *brigade :* M. le général Manèque.

Cette brigade comprenait le bataillon de chasseurs et les 1er et 2e voltigeurs.

2e *brigade :* M. le général Decaen.

Cette brigade comprenait les 3e et 4e voltigeurs.

DIVISION DE CAVALERIE.

M. le général de division Morris.

1re *brigade :* M. le genéral baron Marion.

Cette brigade comprenait les 1er et 2e cuirassiers.

2e *brigade :* M. le général Dupuch de Feletz.

Cette brigade comprenait les dragons et lanciers.

3e *brigade :* M. le général de Cassaignolles.

Cette brigade comprenait les guides et les chasseurs.

M. le comte Auguste-Michel-Étienne Regnauld de Saint-Jean-d'Angély qui, parti général de division, devait recevoir le bâton de maréchal de France sur le champ de bataille de Magenta, est né à Paris le 30 juil-

let 1794. L'école de cavalerie de Saint-Germain fut sa première école militaire. C'est de cette école qu'il passa, en 1812, dans l'armée active. Nommé sous-lieutenant au 8e régiment de chasseurs à cheval, il fit la campagne de Russie. En 1813, il était lieutenant; en 1814, il était capitaine. C'est avec ces grades qu'il fut successivement détaché, en qualité d'aide de camp, auprès des généraux Piré et Corbineau.

Pendant la mémorable campagne qui suivit le fabuleux retour de l'île d'Elbe, le comte Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fut attaché à la personne de Napoléon Ier, comme officier d'ordonnance. Il gagna dans cette célèbre campagne le grade de chef d'escadron que le gouvernement de la Restauration ne voulut pas lui reconnaître. Aussi fit-il la campagne de Morée en qualité de simple lieutenant. En 1829, il redevenait capitaine. Mais la monarchie de 1830 allait réparer les injustices du gouvernement de la Restauration. Elle le fit successivement lieutenant-colonel, puis colonel du 1er régiment de chasseurs. La première nomination est de 1830; la seconde promotion est de 1832.

Devenu maréchal de camp en 1841, le comte Regnauld de Saint-Jean-d'Angély commandait en 1848, au moment où éclata la Révolution de février, la brigade de cavalerie casernée à Paris. Nommé la même année général de division, il a successivement dirigé, pendant le siége de Rome, en 1849, une division de cavalerie et une division d'infanterie. Membre de la législature et ministre de la guerre, c'est lui qui eut l'énergie, en 1851, de signer la destitution du général Changarnier, alors commandant en chef de l'armée de Paris. Cet acte de fermeté a peut-être sauvé la capitale de la France des malheurs de la guerre civile.

Chargé par Napoléon III, en 1854 et en 1855, d'organiser la garde impériale, le comte Regnauld de Saint-Jean-d'Angély a fait de ce corps, deux fois éprouvé sur les champs de bataille de la Crimée et de l'Italie, un corps d'élite qui est le digne héritier de la vieille garde de Napoléon Ier. Hier, il la commandait avec le grade de général, aujourd'hui il la commande encore avec le grade de maréchal. C'est le seul chef qu'elle ait encore connu. D'une haute stature et d'une grande vigueur, il donne à ses troupes l'exemple de l'activité la plus ardente et la plus infatigable, vivant de leur vie et les considérant comme une seule famille dont il est le chef aimé.

La campagne de Crimée avait valu à M. Raoul le grade de colonel d'état-major et la dignité de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur. Dans cette campagne, il s'était surtout fait remarquer dans la délicate et périlleuse mission de major de tranchée. Ce sont ces services qui lui ont mérité le poste de chef d'état-major de la garde impériale à l'armée d'Italie.

Voici, enfin, la composition des différents corps de l'armée d'Italie, à la veille de la première bataille.

PREMIER CORPS.

Commandant en chef : Son Excellence le maréchal BARAGUEY-D'HILLIERS.

Chef d'état-major : M. le colonel d'état-major Anselme.

Intendant : M. Requier.

Commandant l'artillerie : M. le général de brigade Forgeot.

Commandant le génie : M. le général de brigade Bouteilloux.

Médecin en chef : M. Champouillon.

Le premier corps avait trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

PREMIÈRE DIVISION.

M. le général de division Forey.

1re *brigade* : M. le général Beuret.

Cette brigade comprenait le 17e bataillon de chasseurs et les 74e et 84e régiments de ligne.

2e *brigade* : M. le général Blanchard.

Cette brigade comprenait les 91e et 98e de ligne.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le général de division Ladmirault.

1re *brigade* : M. le général Niol.

Cette brigade comprenait le 10e bataillon de chasseurs, les 15e et 21e régiments de ligne.

2e *brigade* : M. le général Négrier.

Cette brigade comprenait les 61e et 100e régiments de ligne.

TROISIÈME DIVISION.

M. le général de division Bazaine.

1re *brigade* : M. le général Goze.

Cette brigade comprenait le 1er de zouaves et les 33e et 34e régiments de ligne.

2e *brigade* : M. le général Dumont

Cette brigade comprenait les 37e et 78e régiments de ligne.

DIVISION DE CAVALERIE.

M. le général de division Desvaux.

1re *brigade :* M. le général Genestet de Planhol.

Cette brigade comprenait le 5e de hussards et le 1er de chasseurs d'Afrique.

2e *brigade :* M. le général de Forton.

Cette brigade comprenait les 2e et 3e de chasseurs d'Afrique.

Le commandant du premier corps, Son Excellence le maréchal comte Baraguey-d'Hilliers, contemporain du maréchal Vaillant, est né à Paris en 1791. C'était un enfant plein de turbulence et d'insubordination. Mais il rachetait son étourderie par une excessive activité de corps et d'esprit, et on pouvait déjà prévoir que le temps emporterait ses défauts et développerait ses qualités. Son père était colonel général de dragons. Il n'avait pas encore seize ans que déjà il servait dans le premier régiment de l'arme où il s'était engagé.

Entré, par la volonté de son père, au Prytanée militaire, Baraguey-d'Hilliers en sortit plus calme et plus instruit avec le grade de sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs à cheval qui était attaché à l'un des corps de la grande armée. Il fit donc la campagne de Russie. Ce rude apprentissage des fatigues et des dangers de la guerre mit en lumière sa patience et sa bravoure de soldat. Après la campagne de Russie, en 1812, vint la campagne de Prusse en 1813. Là, il fut blessé d'un coup de sabre dans un engagement. Ce coup de sabre lui valut les épaulettes de lieutenant.

Le lieutenant Baraguey-d'Hilliers partit ensuite pour l'Allemagne comme aide de camp du duc de Raguse et il assista à la bataille de Leipsick où un boulet, en lui emportant le poignet gauche, fit de lui un illustre mutilé. Cependant il continua à servir son pays et devint capitaine. Mais on touchait aux derniers jours de l'Empire. La restauration de la maison de Bourbon vint briser sa carrière. Il donna sa démission, et, ne pouvant plus se battre avec l'épée, il se battit avec l'esprit. D'humeur aventureuse et remuante, il entra dans les rangs de l'opposition. Mais la vie civile pesait à son âme inquiète, à son corps dévoré d'une fièvre continue de mouvement et d'activité. Il reprit du service, disant qu'*il ne pouvait pas mourir dans la peau d'un pékin*. Je cite le mot, parce qu'il peint l'homme ; mais je ne l'approuve pas. La France est un soldat par le cœur et par le caractère, c'est vrai, et peut-être nos hommes d'État l'oublient-ils trop souvent, mais ce n'est pas un soldat de pro-

fession ; c'est un soldat qui sait labourer et penser comme il sait se battre.

Capitaine au 19e de ligne en 1823, le comte Baraguey-d'Hilliers fit la campagne d'Espagne et devint chef de bataillon. Lieutenant-colonel en 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et devint colonel. Après la Révolution de 1830, on le retrouve commandant en second à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr où son amour de la discipline eut souvent à lutter contre l'esprit de révolte. *Il faut savoir obéir pour apprendre à commander*, répétait-il sans cesse aux élèves, ajoutant, en guise d'avertissement : *Je n'ai qu'un poignet, mais il est de fer*. La vérité est qu'il parvint, à force de fermeté, à refaire de cette école la première école militaire de l'Europe. Nommé maréchal de camp et commandant en premier de cette même école, appelé ensuite en Afrique par le maréchal Bugeaud, il servit avec éclat, de 1841 à 1844, d'abord à la tête d'une brigade active, puis dans le poste de commandant supérieur de la division de Constantine. Dans l'intervalle, en effet, il était devenu général de division. La Révolution de février le trouva à Besançon, où il commandait en cette qualité. Ce sont les souvenirs de cette époque qui lui concilièrent les sympathies du département du Doubs, qu'il représenta successivement à la Constituante et à la Législative.

L'homme de guerre redevenait homme d'opposition : le général comte Baraguey-d'Hilliers lutta contre la coterie du général Cavaignac au nom de la liberté, et contre la coterie du général Changarnier au nom de l'ordre. Il avait compris, avec son admirable sagacité, que le premier servait mal la liberté, et que le second servait mal l'ordre. Attaché à la cause du Président, qui était celle de la France, il reçut, en 1849, la mission de rétablir le calme et la sécurité dans Rome ; il s'y rendit avec la double autorité de commandant supérieur et de ministre plénipotentiaire. Successeur immédiat du général Changarnier dans le commandement en chef de l'armée de Paris, il ne lui fallut pas moins d'énergie et d'intelligence, pour y refaire l'esprit de discipline et de dévouement, qu'il ne lui en avait fallu pour rétablir dans Rome l'ordre et la paix. Plus tard il devenait, à la veille des complications de l'Orient, ambassadeur de France auprès du Sultan.

La guerre d'Orient allait rendre le comte Baraguey-d'Hilliers à son métier favori, au métier des armes. Chargé de la direction du premier corps d'armée, qui devait agir isolément, en opérant dans la Baltique une puissante diversion, il eut sous ses ordres, pour cette expédition, une division d'infanterie française, des troupes de marine et quelques soldats anglais. C'est à la tête de ce corps d'armée qu'il s'empara de la forteresse

de Bomarsund, que protégeaient d'immenses tours de granit défendues par une triple rangée de canons.

C'était la première victoire qui signalait la lutte gigantesque engagée entre l'Occident et l'Orient. Cette victoire valut au comte Baraguey-d'Hilliers le bâton de maréchal de France. Membre du Sénat, comme son collègue le maréchal Vaillant, comme lui également, de grade en grade, il est monté jusqu'à la première dignité de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, dont il porte le grand cordon.

DEUXIÈME CORPS.

Commandant en chef : M. le général de division comte DE MAC-MAHON.

Chef d'état-major : M. le général de brigade Lebrun.

Intendant : M. Wolf.

Commandant l'artillerie : M. le général de brigade Auger.

Commandant le génie : M. le colonel le Baron.

Médecin en chef : M. Boudin.

Le deuxième corps avait deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie.

PREMIÈRE DIVISION.

M. le général de division de la Motterouge.

1re *brigade :* M. le général Lefebvre.

Cette brigade comprenait le régiment provisoire de tirailleurs algériens, les 45e et 65e de ligne.

2e *brigade :* M. le général de Bonnet-Maureilhan-Polhes.

Cette brigade comprenait les 70e et 71e de ligne.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le général de division Espinasse.

1re *brigade :* M. le général Gault.

Cette brigade comprenait le 11e bataillon de chasseurs, le 2e de zouaves et le 72e de ligne.

2e *brigade :* M. le général de Castagny.

Cette brigade comprenait les 1er et 2e régiments étrangers.

BRIGADE DE CAVALERIE.

M. le général de brigade Gaudin de Villaine.

Cette brigade comprenait les 4e et 7e régiments de chasseurs à cheval.

Né le 12 juin 1808, celui qui était, hier encore, le général comte de Mac-Mahon, et qui est aujourd'hui le maréchal duc de Magenta, le commandant du deuxième corps, ne compte que cinquante et un ans. D'origine irlandaise, il est venu au monde aux portes d'Autun, dans le magnifique château de Sully, devenu la propriété de sa famille, réfugiée en France depuis la chute des Stuarts. Élevé d'abord dans le petit séminaire d'Autun, il entra ensuite dans une école préparatoire de Versailles. Il sortit de cette école pour entrer à Saint-Cyr en 1825.

Placé dans l'état-major, le duc de Magenta fit dans cette arme la campagne d'Alger, en 1830, et celle d'Anvers, en 1831. C'est encore dans cette arme qu'il servit pendant quatre années, de 1836 à 1840, sur la terre d'Afrique. Mais il serait impossible de le suivre avec méthode dans l'ordre chronologique des nombreux faits d'armes par lesquels il s'est signalé; impossible de rappeler, date par date, toutes ses promotions, tous les ordres du jour où son nom est cité avec gloire, tous les témoignages d'estime et de confiance qu'il a reçus.

Le duc de Magenta était en Crimée. Là, beaucoup d'officiers généraux se sont distingués comme lui sous les murs de Sébastopol; mais aucun d'eux n'avait des états de service aussi nombreux et aussi brillants. Les voci tels qu'on les trouve dans les annuaires militaires :

Entré à l'École militaire de Saint-Cyr le 24 novembre 1825;

Sous-lieutenant élève à l'École d'état-major, le 1er octobre 1827;

Lieutenant, le 27 septembre 1831 ;

Capitaine, le 15 mars 1833 ;

Chef de bataillon au 10e chasseurs à pied, le 30 octobre 1840 ;

Lieutenant-colonel du 2e régiment de la légion étrangère, le 31 décembre 1842 ;

Colonel du 41e de ligne, le 24 avril 1845 ;

Colonel du 9e de ligne, le 20 septembre 1847 ;

Général de brigade, le 12 juin 1848 ;

Général de division, le 16 juillet 1852 ;

Chevalier de la Légion d'honneur, le 18 novembre 1830 ;

Officier de la Légion d'honneur, le 11 septembre 1837 ;

Commandeur de la Légion d'honneur, le 28 juillet 1849 ;

Grand officier de la Légion d'honneur, le 10 août 1853;

Grand-croix de la Légion d'honneur, le 22 septembre 1855.

Le duc de Magenta est aussi grand croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Maurice et Saint-Lazare de Sardaigne, et de l'ordre du Bain d'Angleterre ; grand-croissant des ordres de Medjidié de Turquie et du Nichan

de Tunis ; chevalier de l'ordre royal de Léopold de Belgique. En 1857, l'Empereur lui a conféré la médaille militaire.

Dans cette longue nomenclature de grades et de distinctions, il serait difficile d'en trouver un seul qui ait été accordé au duc de Magenta sans qu'un fait d'armes ou une campagne l'ait sérieusement motivé. Il a été souvent cité aux ordres du jour de l'armée :

1840. Combat des Oliviers.

1841. Combat de Bab-el-Taza.

1844. Expédition du Ziban et de Biscara.

1845. Combats du Djebel-Alhra, d'Aïdoussa et d'Aï-Kebira.

1852. Combat de Caloa.

1853. Expédition au sud de Biskra.

1855. Assaut de Malakoff.

1859. Combat d'Icheriden.

Brave jusqu'à la témérité, comme l'était le roi Murat à la tête de la cavalerie, le duc de Magenta n'a reçu cependant qu'une seule blessure dans tout le cours de sa brillante carrière. Le 10 novembre 1837, il fut atteint d'un coup de feu à la poitrine devant Constantine. C'est lui qui, pendant la dangereuse expédition du col de Mouzaïa, est arrivé le premier sur le pic du petit Atlas. Les noms de Staouëli et d'Anvers, comme celui de Constantine, rappellent également de brillants souvenirs d'intrépidité dont la date se rapporte aux premières années de sa carrière; car aux qualités supérieures du général, qui joint la rapidité de l'exécution à la rapidité de la conception, il réunit les qualités chevaleresques du soldat, marchant au feu sans émotion, ainsi qu'il marcherait à la parade. Un jour le général Achard, dont il était l'aide de camp, lui ordonna, après une chaude affaire, de partir au galop pour porter un ordre à un chef de colonne séparé de lui par un parti d'Arabes. « Vous prendrez avec vous un escadron de chasseurs, lui dit le général. — C'est trop ou trop peu, répond aussitôt l'aide de camp en enfourchant sa monture ; trop pour passer sans être aperçu, trop peu pour battre l'ennemi. » Et il s'élance seul. Les Arabes le voient et se mettent à sa poursuite. Un torrent lui ferme la route, il le franchit par un suprême effort de son cheval, qui roule, les jambes brisées, sur le côté opposé de l'obstacle. Les Arabes n'osent le suivre dans cette route périlleuse, et se contentent de le saluer de leurs coups de fusil, tandis qu'il accomplit sa mission.

En 1840, le duc de Magenta est l'un des dix officiers éprouvés choisis pour commander les nouveaux bataillons de chasseurs à pied. Resté en Algérie de 1840 à 1852, il y commanda vigoureusement, avant de la quitter, une expédition en Kabylie, dans laquelle il déploya ces qualités

spéciales de chef de corps qu'il possède à un degré si remarquable. A la veille de la prise de Sébastopol, glorieux fait d'armes auquel il devait attacher le souvenir de son nom, il alla, par ordre de l'Empereur, reprendre des mains du maréchal Canrobert, alors simple général de division comme lui, un commandement de son grade.

On se préparait à donner l'assaut à la tour Malakoff; la veille du jour décisif, le général Niel, en donnant au duc de Magenta ses dernières instructions, insistait, ainsi que le général Bosquet, sur l'importance de cette attaque. « J'entrerai demain dans Malakoff, leur dit-il simplement, et soyez certains que je n'en sortirai pas vivant. » Placé sur le point le plus culminant du parapet, il dirigeait sa division. Son sang-froid et son calme étonnaient jusqu'aux zouaves du 1er régiment. « Il est impossible d'être plus beau sous le feu ! » s'écriait le maréchal Pélissier, qui n'était encore que général de division, en lui envoyant dire de descendre de son observatoire, trop exposé aux coups de l'ennemi. Une première fois le duc de Magenta répondit à l'aide de camp qui lui transmettait cette injonction qu'il remerciait le général en chef ; mais, l'ordre s'étant répété cinq fois dans la journée, il coupa énergiquement court à de nouvelles observations de ce genre.

Nommé sénateur en 1856, le duc de Magenta alla reprendre le cours de ses exploits sur la terre d'Afrique, où il commanda, sous les ordres du maréchal Randon, la seconde division, dans cette grande expédition de la Kabylie qui devait enfin pacifier toute la contrée. A l'époque où la création du ministère de l'Algérie provoqua une réorganisation civile et militaire de cette puissante colonie, ce fut lui que le prince Napoléon y investit du commandement supérieur des forces de terre et de mer.

Le nom de Mac-Mahon n'était peut-être pas très-populaire, en ce sens qu'il ne jouissait pas d'une grande célébrité dans les masses, au moment où éclata la guerre d'Italie. Mais il n'y avait pas un seul officier, un seul soldat de l'armée française qui ne sût ce qu'il valait comme intelligence et comme bravoure ; pas un seul officier, pas un seul soldat qui ne le désignât d'avance pour le poste où la confiance de l'Empereur l'a appelé, et où il a su conquérir, avec une éclatante renommée, d'universelles sympathies. Le peuple le savait moins ; cette ignorance où l'on était communément de son rare mérite tient à son caractère et à sa modestie.

En effet, froid, réservé, timide même, grand, blond, mince, de manières aristocratiques, mais calmes, sans accentuation dans les traits, quoique ayant la tournure militaire et l'œil résolu, le duc de Magenta évite le bruit, il évite d'appeler l'attention sur sa vie ou sur sa personne avec autant de soin que d'autres en apportent à faire parler d'eux à propos

de tout et à propos de rien. Mais, selon les expressions de M. Hippolyte Castille, à cheval, devant une ligne de bataille, son tempérament l'emporte : l'homme se transforme et devient l'âme de tous ceux qui marchent derrière lui. Cavalier excellent, il se meut avec une aisance qui plaît à la troupe ; les paroles lui viennent rapides et bien frappées : il est alors chef dans toute l'acception du mot. Comme la salamandre, le feu est son élément, il y règne. Toutes ces qualités, qui ne sont en quelque sorte que le côté plastique de l'état militaire, se trouvent réunies, chez le maréchal duc de Magenta, à la science, à l'expérience et à la raison. C'est un soldat, c'est un officier accompli : il y a en lui l'étoffe d'un véritable général en chef.

TROISIÈME CORPS.

Commandant en chef : Son Excellence M. le maréchal CERTAIN CANROBERT.

Chef d'état-major : M. le colonel de Senneville.

Intendant : M. Mallarmé.

Commandant l'artillerie : M. le général de brigade Courtois Roussel d'Urbal.

Commandant le génie : M. le général de brigade Chambard.

Médecin en chef : M. Salleron.

Ce troisième corps avait trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

PREMIÈRE DIVISION.

M. le général de division Renault.

1re *brigade :* M. le général Janin.

Cette brigade comprenait le 8e bataillon de chasseurs, les 23e et 4e de ligne.

2e *brigade :* M. le général Picard.

Cette brigade comprenait les 56e et 90e de ligne.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le général de division Trochu.

1re *brigade :* M. le général Bataille.

Cette brigade comprenait le 19e bataillon de chasseurs à pied et les 43e et 44e de ligne.

2e *brigade :* M. le général Collineau.

Cette brigade comprenait les 64e et 88e de ligne.

TROISIÈME DIVISION.

M. le général de division Bourbaki.

1re *brigade :* M. le général Vergé.

Cette brigade comprenait le 18e bataillon de chasseurs et les 11e et 14e de ligne.

2e *brigade :* M. le général Ducrot.

Cette brigade comprenait les 46e et 59e de ligne.

DIVISION DE CAVALERIE.

M. le général de division comte Partouneaux.

1re *brigade :* M. le général de Clérambault.

Cette brigade comprenait les 1er et 4e lanciers.

2e *brigade :* M. le général Dalmas.

Cette brigade comprenait les 2e et 8e hussards.

Compatriote de Joachim Murat, le commandant du 3e corps, François-Certain Canrobert, est né en 1809, dans le département du Lot. Doué d'une de ces organisations heureuses qui perçoivent vite et bien, il sembla, dès sa jeunesse, prédestiné à une rapide et éclatante fortune. Ses études, dirigées en vue de l'état militaire, furent brillantes et solides. Il fut admis à l'école de Saint-Cyr, et, après y avoir passé les deux années rigoureusement exigées par le règlement, il en sortit, vers la fin de 1828, pour entrer comme sous-lieutenant au 47e de ligne. Il avait alors dix-neuf ans.

Quatre ans plus tard, le sous-lieutenant Canrobert s'embarque avec son régiment pour cette terre africaine qui était le théâtre de luttes incessantes et mystérieuses, provoquées et conduites par l'émir Abd-el-Kader, alors au faîte de sa puissance. Il avait déjà monté d'un échelon : il était lieutenant. L'expédition de Mascara lui donna une nouvelle occasion de se distinguer. Il prit d'ailleurs part à presque toutes les affaires qui eurent lieu de 1835 à 1837 dans la province d'Oran. Le 28 avril de cette même année 1837, de lieutenant il était devenu capitaine. Il eut l'honneur de suivre, en cette qualité, le maréchal Damrémont au siége de Constantine où il fit des prodiges de valeur, en montant l'un des premiers à l'assaut de cette redoutable forteresse.

Les actes d'intrépidité dont le capitaine Canrobert avait fait preuve à la tête de sa compagnie, où il avait reçu une blessure dont la gravité nécessitait son retour en France, lui valurent la mise à l'ordre du jour et la croix de chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur.

Le jeune capitaine n'avait pas seulement fait preuve en Afrique d'un courage solide et brillant à la fois ; il avait encore et surtout appelé sur lui l'attention de ses chefs par sa science militaire, sa profonde connaissance de la tactique et son esprit organisateur. Aussi ce fut lui qu'on choisit pour former en bataillon les bandes de Cabrera réfugiées sur le territoire français, et qui de ses mains passèrent en Afrique. Au camp de Saint-Omer, en 1840, il fut chargé d'une partie de la rédaction d'un manuel à l'usage des officiers de troupes légères.

Cependant les travaux d'étude, quelle que soit d'ailleurs leur utilité, convenaient assez peu à la nature active et bouillante du jeune capitaine ; aussi son désir le plus ardent était-il de retourner en Algérie, où l'horizon lui paraissait plus vaste. Ce vœu ne tarda pas à s'accomplir. Il s'embarqua en 1841 avec le 6e bataillon des chasseurs à pied et se retrouva sur le sol africain. Son nom reparut dans les ordres du jour, et la récompense de sa belle conduite vint le surprendre au milieu des camps. Il fut promu au grade de commandant au 15e de ligne.

Durant une période de deux années, ce fut chaque jour de nouveaux combats à engager ou à soutenir. A la suite de l'expédition de l'Ouarensenis, le commandant Canrobert fut nommé officier de la Légion d'honneur. En 1845, après de nombreux faits d'armes qui l'avaient signalé à l'attention du ministre de la guerre, on le retrouve lieutenant-colonel.

Nommé commandant supérieur à Tenez, le lieutenant-colonel Canrobert réduit les Kabyles et reçoit sa nomination de colonel aux zouaves. L'année 1849, disent ses biographes, fut une belle page pour le colonel Canrobert. Le choléra décimait la garnison d'Aumale. Le siége de Zaatcha qui se prépare l'appelle au combat ; il part avec ses zouaves, que l'épidémie dévorait, et pendant les épreuves d'une longue et pénible marche, il les encourage, il les soutient ; il rend aux malades l'énergie qui les abandonne et communique à tous ce courage si difficile contre un fléau qui frappe et que l'on ne voit pas. Dans cette marche, avec sa petite colonne affaiblie, épuisée, il se trouva tout à coup en face de nombreux assaillants qui lui barraient le passage et enveloppaient la ville de Bousada, dont la garnison était bloquée. Le colonel Canrobert marcha résolûment à eux, malgré l'inégalité des forces, et leur cria :

« Livrez-moi passage ! car je porte avec moi un ennemi qui vous exterminera tous : la peste !.... »

Les Arabes, épouvantés par ces paroles, et apercevant en effet de tous côtés, dans la petite colonne, les traces visibles du mal épidémique, s'écartèrent avec effroi et laissèrent le passage libre.

Ce siége de Zaatcha est un des plus mémorables qui aient eu lieu en Afrique. C'est là que le colonel Canrobert mérita le cordon de commandeur de la Légion d'honneur.

En 1850, le colonel Canrobert devient, coup sur coup, général de brigade et aide de camp du Président de la République. En 1853, il est fait général de division sur le champ de bataille de l'Alma; il se signale sous les ordres du maréchal qui commandait en chef l'expédition de Crimée et qui allait mourir sur son lit de victoire. Le général de division Canrobert le remplace dans son commandement en chef, commandement dont il se démit plus tard pour laisser à de plus heureux la gloire d'entrer dans Sébastopol. Cependant il fut élevé, en 1856, à la dignité de maréchal de France. Il est également sénateur et grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur.

QUATRIÈME CORPS.

Commandant en chef : M. le général de division Niel, aide de camp de l'Empereur.

Chef d'état-major : M. le colonel Espivent de la Ville-Boisnet.

Intendant : M. Lebrun.

Commandant l'artillerie : M. le général de brigade Soleille.

Commandant le génie : M. le colonel Jourjon.

Médecin en chef : M. Fenin.

Le quatrième corps avait trois divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie.

PREMIÈRE DIVISION.

M. le général de division de Luzy-Pelissac.

1re *brigade* : M. le général Douay.

Cette brigade comprenait le 5e bataillon de chasseurs et les 30e et 49e régiments de ligne.

2e *brigade* : M. le général Lenoble.

Cette brigade comprenait les 6e et 8e régiments de ligne.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le général de division de Failly.

1re *brigade* : M. le général O'Farrel.

Cette brigade comprenait le 15e bataillon de chasseurs et les 2e et 53e régiments de ligne.

2e *brigade :* M. le général Saurin.

Cette brigade comprenait les 55e et 76e régiments de ligne.

TROISIÈME DIVISION.

M. le général de division Vinoy.

1re *brigade :* M. le général de Martimprey (Ange-Auguste).

Cette brigade comprenait le 6e bataillon de chasseurs et les 52e et 73e régiments de ligne.

2e *brigade :* M. le général Ladreytt de la Charrière.

Cette brigade comprenait les 85e et 86e régiments de ligne.

BRIGADE DE CAVALERIE.

M. le général de brigade baron de Richepanse.

Cette brigade comprenait les 2e et 10e chasseurs à cheval.

Le maréchal Adolphe Niel, qui allait prendre, avec le simple grade de général de division, le commandement du quatrième corps, est né en 1802. Après avoir fait d'excellentes études, en 1821, il entrait à l'École polytechnique où il se fit remarquer par son aptitude toute spéciale pour l'arme du génie, à laquelle il devait appartenir et qui devait fonder sa réputation. En 1823, il poursuivait ses études à l'École d'application de Metz. Nommé en 1827 lieutenant du génie, il passait capitaine en 1835, et, en 1836, il s'embarqua pour l'Algérie où il se distingua au siége de Constantine. Cité à l'ordre du jour de l'armée, il reçut les félicitations particulières du ministère de la guerre avec le grade de chef de bataillon. En 1846, il était nommé colonel. En 1849, il était fait chef d'état-major du génie pour la campagne de Rome. Pendant le siége de la capitale du monde catholique, il déploya tant de talent et de courage, il montra tant de présence d'esprit et de sang-froid qu'il fut de nouveau cité à l'ordre du jour de l'armée et fut élevé au grade de général de brigade.

Chargé de la mission délicate d'aller à Gaëte remettre au pape les clefs de la ville, le général Niel devint, à la suite de cette mission, directeur du génie au département de la guerre. Là, il fut successivement appelé au Comité supérieur du génie, au Comité des fortifications et au conseil d'État en service extraordinaire.

Le 30 avril 1853, Adolphe Niel était nommé général de division. C'est peu de temps après qu'éclata la guerre d'Orient. Le général Niel commandait le génie au siége de Bomarsund. Ce fut lui qui décida la prise

de cette forteresse, brillant fait d'armes qui lui valut le titre d'aide de camp de l'Empereur. En janvier 1855, il fut envoyé en Crimée avec une mission spéciale, toute de confiance, qui consistait à étudier successivement la situation de l'armée française et de la ville russe.

Le général Niel consacra quelques semaines à cet examen, visita tous les travaux entrepris et formula ensuite nettement son opinion. Selon lui, l'on devait procéder à l'investissement total de Sébastopol pour ramener les différentes parties du siége dans des conditions réglementaires et possibles, et attaquer ensuite en force du côté de Malakoff. A la suite de cette mission, il fut nommé commandant en chef du génie de l'armée d'Orient. Il réunit les travaux entrepris par les différents généraux et prit alors la direction du siége. Après la prise de Sébastopol, il fut élevé à la dignité de grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur.

La campagne de Crimée avait donné au général Niel la plus haute dignité de l'ordre; la campagne d'Italie allait lui donner le plus haut grade de l'armée.

A l'heure où les troupes des quatre premiers corps et les régiments de la garde impériale se mettaient en route pour l'Italie, le cinquième corps était décrété, mais n'était ni formé, ni réuni. D'ailleurs, il était destiné à remplir, hors du cercle d'action du gros de l'armée française, une mission spéciale, à moitié militaire, à moitié politique. Je vais en donner ici cependant la composition. Mais je ne parlerai du chef qui avait été placé à sa tête qu'au moment même où je m'apprêterai à le suivre dans sa marche à travers l'Italie centrale, car c'est le caractère du rôle qu'il devait remplir dans le plan général de la campagne qui avait arrêté le choix de l'Empereur sur un prince de sa race. En effet, on comprendra plus tard, en suivant les opérations du cinquième corps, que le prince Napoléon seul réunissait les qualités et les conditions diverses qu'il était indispensable de rencontrer dans le chef de ce corps pour qu'il pût atteindre avec sûreté et efficacité le but important de sa mission. Voici sa composition :

CINQUIÈME CORPS.

Commandant en chef : SON ALTESSE IMPÉRIALE LE PRINCE NAPOLÉON.
Chef d'état-major : M. le général de brigade de Beaufort d'Hautpoul.
Sous-chef d'état-major : M. le colonel Henry.
Commandant l'artillerie : M. le général de brigade de Fiéreck.

Commandant le génie : M. le général de brigade de Coffinières.

Ce corps avait deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie.

PREMIÈRE DIVISION.

M. le général de division d'Autemarre-d'Ervillé.

1re *brigade :* M. le général Neigre.

Cette brigade comprenait le 3e zouaves et les 75e et 99e régiments de ligne.

2e *brigade :* M. le général Corréard.

Cette brigade comprenait les 93e et 99e régiments de ligne.

DEUXIÈME DIVISION.

M. le général de division Ulrich.

1re *brigade :* M. le général de Granchamp.

Cette brigade comprenait le 14e bataillon de chasseurs et les 18e et 26e régiments de ligne.

2e *brigade :* M. le général Cauvin du Bourguet.

Cette brigade comprenait les 80e et 82e régiments de ligne.

BRIGADE DE CAVALERIE.

M. le général de Lapérouse.

Cette brigade comprenait les 6e et 8e chasseurs.

Chaque corps avait également :

Avec son artillerie à pied et à cheval;

Avec les hommes du génie;

Avec son intendance;

Avec son corps d'officiers de santé;

Son service du train des équipages;

Son service de l'administration des vivres;

Son service des postes;

Sa trésorerie;

Ses aumôniers;

Sa prévôté.

Réunis à la garde impériale, augmentés d'environ trente-cinq mille hommes qui les rejoignaient en route, soldats en congé renouvelable, rappelés sous les drapeaux, ces cinq corps d'armée formaient un effectif d'environ cent soixante-quinze mille hommes et vingt mille chevaux, savoir :

Infanterie.	154,500 hommes,	« «	chevaux.
Cavalerie.	10,000 —	10,000	—
Artillerie.	7,500 —	9,500	—
Génie.	3,000 —	500	—

Il convient d'ajouter à ces troupes de combat le train des équipages, le service des ambulances, l'administration des vivres, les grandes réserves de l'artillerie et du génie pour les siéges, et la gendarmerie.

Voici maintenant la subdivision de ces vastes catégories :

Au moment du départ, la force des bataillons à six compagnies était :

Pour la garde : Voltigeurs, 700 hommes ; grenadiers, 600 hommes.

Pour la ligne : Régiments venant d'Afrique, 900 hommes ; régiments venant de France, 800 hommes.

La force des bataillons de chasseurs à pied, qui comptaient huit compagnies, au même moment, se trouvait être de 800 hommes.

Les escadrons étaient uniformément formés à 150 chevaux.

L'effectif de l'armée d'Italie se décomposait donc ainsi qu'il suit :

INFANTERIE.

Armée de ligne.

10 bataillons de chasseurs d'Afrique. . .	8,000
19 régiments venant d'Afrique.	51,300
36 régiments venant de France. . . .	87,400

GARDE IMPÉRIALE.

1 bataillon de chasseurs d'Afrique. . .	800
2 bataillons de zouaves.	1,200
9 bataillons de grenadiers.	5,400
12 bataillons de voltigeurs.	8,400
Total de l'infanterie :	154,500

CAVALERIE.

20 régiments à 4 escadrons de 125 chevaux donnaient 10,000 hommes et 10,000 chevaux.

ARTILLERIE.

Batteries divisionnaires.

26 montées.

4 à cheval.

Batteries des réserves.

14 montées.
10 à cheval.
54 batteries (324 pièces).
9,500 chevaux; hommes, 7,500

GÉNIE.

18 compagnies. hommes, 2,500
500 chevaux.

Cette armée, si nombreuse et presque improvisée, se trouvait cependant, en moins de trois semaines, entièrement rassemblée sous les mains de l'Empereur, dans le rayon d'Alexandrie. Mais, avant d'y arriver, elle devait traverser des villes enthousiastes et des populations reconnaissantes qui allaient faire de sa marche vers les champs de bataille une ovation de chaque jour et de chaque heure.

VII

MARCHE DES TROUPES

L'armée d'Italie s'était rendue à son poste de combat par quatre routes diverses. De ces quatre routes, deux aboutissaient à Turin, deux aboutissaient à Gênes. Les troupes étaient ensuite dirigées, soit de Gênes, soit de Turin, du côté d'Alexandrie.

Les sympathies de la population avaient accompagné cette armée du seuil de ses casernes aux frontières de France. Partout acclamée avec transport, partout fêtée avec ivresse, partout bénie, exaltée, elle n'avait rencontré sur tout son parcours, qu'elle prît soit la direction de Gênes, soit la direction de Turin, que des cœurs amis et des mains ouvertes. Ceux-ci lui donnaient des bouteilles de vin, ceux-là des paniers de provisions, tous leurs vœux et leurs prières.

Les journaux des départements ont raconté les enthousiastes réceptions que faisait aux troupes de l'armée d'Italie la population des villes qu'elles traversaient pour se rendre à leur destination.

Ainsi, l'embarquement des corps, qui s'effectuait, à Marseille, dans le nouveau port de la Joliette, provoquait chaque jour les démonstrations les plus patriotiques et les scènes les plus émouvantes. Les soldats recevaient de toute la population des marques de profonde sympathie : ils en recevaient des classes ouvrières ; ils en recevaient aussi des classes supérieures.

On vit de riches négociants acheter toutes les oranges de la ville pour les offrir aux troupes, en accompagnant ce don, qui avait un caractère tout local, de paroles d'encouragement et de félicitation pleines de cordialité. On vit même d'opulents banquiers se mêler à la foule joyeuse qui encombrait les quais et ajouter à l'animation et à l'étrangeté de ces journées pleines de mouvement et de bruit en versant eux-mêmes du cognac et du champagne aux militaires prêts à monter sur le pont des navires.

Marseille a été, à ce moment-là, le théâtre d'un incident romanesque : au moment où un bataillon de zouaves, qui devait s'embarquer dans le port de la Joliette, défilait pour se rendre à bord, le colonel s'avança vers

un jeune soldat, et, le retenant par le bras, lui intima l'ordre de retourner en arrière : ce jeune soldat était une jeune femme qui espérait, à la faveur de son déguisement, partager les fatigues et les dangers de son amant.

Marseille a été le spécimen le plus complet du tableau que présentait chaque ville traversée par des soldats de l'armée d'Italie. Là, tous les uniformes se mêlaient et se croisaient sur les promenades ; chaque jour un régiment arrivait, un régiment partait. Dans les hôtels, des officiers remplaçaient des officiers ; sur les quais, les escadrons de cavalerie et les bataillons d'infanterie remplaçaient les barriques de sucre et les balles de coton. Quand ces escadrons, quand ces bataillons partaient, les femmes du peuple faisaient la haie sur leur passage, attendries et enthousiastes, tout à la fois, pleurant et applaudissant, à la même seconde.

Les femmes du monde imitaient les femmes du peuple ; elles assistaient, sur leur promenade favorite, dans le port de la Joliette, à tous les embarquements, à tous les départs de troupes ; leur bonheur alors fut de regarder les chevaux qu'on hissait au bout des palans, les hommes qui entraient dans les chaloupes avec armes et bagages. Elles agitaient leurs mouchoirs, elles applaudissaient avec transport, et l'on sentait, à toutes ces manifestations extérieures, l'élan des cœurs, l'exaltation des esprits ; on sentait que la pensée était d'accord avec ces signes matériels de l'émotion populaire.

Voici enfin un détail de mœurs guerrières qui peint d'un trait la physionomie morale et matérielle de Marseille à cette époque : Il y a, derrière la Joliette, des boutiques par douzaines, estaminets, guinguettes, cabarets, où les matelots prennent leur nourriture ; l'armée de terre en avait alors chassé l'armée de mer. Le propriétaire de l'un de ces établissements gastronomiques eut l'idée d'orner son enseigne d'une peinture à la manière noire. Le tableau représentait un chasseur de Vincennes fumant sa pipe, philosophiquement assis par terre ; devant lui, deux grenadiers autrichiens, dans le costume illustré par cent lithographies, croisaient leur baïonnette d'un air farouche. Au-dessous de cette œuvre d'art on lisait ces mots, écrits sur deux lignes :

« — Eh bien ! il ne nous attaquera donc pas, ce petit Français ?

« — J'attends que vous soyez six ! »

Ce restaurant belliqueux et gascon était le plus achalandé. Tous les soldats qui attendaient l'heure de l'embarquement tenaient à honneur de s'y rafraîchir.

Il en fut de même dans toutes les villes : à Dijon, à Grenoble, à Lyon ; partout où des régiments de l'armée d'Italie passaient, heureux et rayon-

nants d'avoir été désignés pour faire une campagne qui allait rappeler les gloires de la République, du Consulat et de l'Empire.

Qui ne se souvient de la profonde et sympathique émotion du peuple de Paris escortant, le long des boulevards, les régiments de l'armée d'Italie qui traversaient la capitale de la France pour aller prendre le chemin de fer de Lyon? Mais, si l'on en croit tout ce qui a été dit et raconté au moment même où ces régiments se mirent en marche pour se rendre à leur destination, ce spectacle, tout animé et tout enthousiaste qu'il fût, était loin de celui que présentaient les stations de la voie ferrée, surtout de Paris à Lyon, et de Lyon à Marseille.

Partout le peuple des villes et des campagnes accourait sur le passage des convois. Le pittoresque se mêlait au dramatique et le comique au grave. Ici c'étaient des détachements isolés rejoignant leurs corps, le sac au dos, le pantalon dans la guêtre; là c'était un bataillon entrant dans la gare, tambour battant, musique en tête; ailleurs des cavaliers cherchaient les waggons qui devaient emporter leurs chevaux. Puis c'étaient des fourgons, des prolonges du train des équipages, des pièces d'artillerie, des caissons, des chariots de l'administration des vivres, des projectiles entassés pêle-mêle.

Les soldats égayaient leur voyage par des épigrammes contre l'Autriche, qu'ils battaient à la pointe de l'esprit, en attendant de la battre à la pointe de la baïonnette. En voici un exemple qui indiquera la nature de leurs saillies : *Prenez vos billets pour l'Autriche*, disaient-ils en se pressant dans les gares pour monter dans les waggons du départ. Rien n'égalait leur verve et leur entrain; on en peut juger au ton enjoué et au style dégagé de la lettre suivante, qu'un officier écrivait, à la date du 1er mai 1859, d'un campement établi, pour quelques heures, sur la route de Gênes à Turin :

« Hier samedi, nous avons quitté Gênes à trois heures; à six heures, on nous a fait camper dans le lit d'une rivière desséchée; une partie du régiment a pu se loger dans les granges. Nous nous en sommes bien trouvés, car cette nuit une pluie torrentielle a fait gonfler un petit ruisseau et a inondé les tentes.

« Ce matin à six heures, on nous a fait décamper, et nous sommes maintenant logés chez l'habitant, dans les granges, dans les greniers, dans les écuries. Je suis, avec deux officiers de ma compagnie, chez le curé, qui nous reçoit de son mieux. Le gouvernement nous fait le pain, le vin et le riz, et la viande, quand il y en a; le vin remplace le sucre et le café, que l'on donne aussi en campagne.

« Ce matin, la pluie a continué ; elle tombe par averses. C'est surtout tant pis pour l'ennemi.

« En somme, nous y allons gaiement. Le soldat est plein d'élan et de bonne humeur. Avec un bon morceau de pain et la gaieté tout va bien. C'est étonnant combien est légère la fatigue supportée en commun, et comme le soldat est gai et enjoué en campagne ! »

Ces soldats, ce matériel, ces approvisionnements, ces canons, ces chevaux, tout communiquait à la population cette fièvre des batailles qui saisit si vite la nation française. Cette fièvre était partout, dans l'air, sur le parcours des troupes de l'armée d'Italie.

Quelques régiments n'eurent toutefois que la frontière à franchir pour se trouver au pied des Alpes. On sait que le *Moniteur universel* du 22 avril 1859 annonçait que l'Empereur avait donné l'ordre de réunir, sur les limites de la Savoie, plusieurs divisions de l'armée française. Un camp existait déjà depuis quelques jours à Culoz, village qui précède le pont de jonction de la rive droite à la rive gauche du Rhône, à un point d'où l'on peut également se diriger du côté de la Suisse ou du côté de la Savoie. D'autres divisions se trouvaient également dans le rayon de Grenoble, prêtes à franchir la frontière du côté de Briançon.

Cette dernière route est la plus courte; les diligences ne mettent que quinze heures pour franchir la distance qui sépare Briançon de Turin. Elle remonte la vallée qu'arrose la Durance, dans laquelle vient se perdre la Clairée. Elle laisse à gauche le vallon de Neuvache, si délicieux, si fertile et si boisé, qu'on est toujours tenté de s'y arrêter pour y choisir une habitation. Bientôt elle s'élève et atteint, en tournant et en contournant sur elle-même, le col du mont Genèvre.

Le col du mont Genèvre est à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Un village du même nom occupe le plateau de cette haute montagne, où l'on sait que la Durance, qui se jette dans le Rhône, et la Doire, qui se jette dans le Pô, ont leurs sources près l'une de l'autre. Sur ce même plateau, Napoléon Ier a fait ériger un obélisque de dix-huit mètres de hauteur, en souvenir de la construction de cette magnifique route, qui commence à Grenoble et aboutit à Turin, et qui date de 1807. Le gouvernement de la Restauration avait fait détruire l'inscription qui était gravée sur cet obélisque ; mais la monarchie de 1830 l'a fait rétablir ; seulement on a négligé d'entretenir la route, si bien que les régiments qui l'ont suivie, et qui auraient dû arriver les premiers à Suse, n'y sont arrivés que les derniers.

Si l'on en croit quelques savants, c'est par le mont Genèvre qu'Anni-

bal est descendu dans les plaines de la vallée du Pô. Il est certain du moins que Charles VIII, allant faire la conquête de l'Italie, a traversé cette montagne. Le premier village qu'on rencontre au delà de l'obélisque qui décore le plateau est celui de Clavières. Les Romains avaient placé un signal de leur itinéraire sur une hauteur qui domine ce village; cette hauteur s'appelait alors, du nom général de cette partie des Alpes, *Alpis Cottia*, Alpes Cottiennes.

Après Clavières, on rencontre, en descendant du côté du Piémont, Cesanne, d'où l'on peut se rendre à volonté à Fenestrelle ou à Suse. On sait que les régiments de l'armée d'Italie qui avaient pris cette route furent dirigés sur Turin par Suse : ils descendirent donc la vallée de la Dora Riparia, ainsi nommée du torrent Ripa, qui souvent la couvre d'une onde limoneuse et bouillonnante. On arrive ainsi à Oulx, à l'entrée de la belle vallée de la Bardonneche, connue des touristes, qui vont y faire les excursions les plus pittoresques et les plus accidentées, en se rendant au mont Thabor, le point le plus élevé des Alpes Cottiennes.

Avant d'entrer dans le défilé, commandé par le fort d'Exilles, qui aboutit près de Suse, on rencontre un lieu que les paysans vaudois ont rendu célèbre, Salabertrand, où ils ont remporté une éclatante victoire. Suse n'est qu'une petite ville qui ne contient même pas quatre mille habitants. Située à la jonction des routes qui descendent du mont Genèvre et du mont Cenis, elle devait servir de point de ralliement aux troupes françaises qui se rendaient à Turin par ces deux routes. On y voit un arc de triomphe, haut de cinquante pieds, qui est un souvenir de la domination d'Auguste, resté debout comme un monument du passé romain, à quelque distance des ruines du fort de la Brunetta, qui appartient à un passé beaucoup plus récent. Construit à grands frais par les princes de la maison de Savoie, ce fort a été détruit par les Français. Sa construction avait coûté quinze millions; sa destruction n'en a coûté qu'un; mais il n'en a pas moins fallu dépenser pour détruire comme pour construire. Que de sommes englouties pour les luttes de l'ambition humaine! Suse possède également une cathédrale du douzième siècle, placée sous l'invocation de saint Just, qui mérite qu'on la visite.

Hélas! nos soldats devaient entrer dans cette cathédrale pour y rendre les honneurs funèbres à l'un de leurs compagnons d'armes, mort sur le sol italien avant d'avoir pu combattre; ils devaient y entrer pour pleurer sur une tombe.

Les régiments qui avaient franchi les Alpes par la route du mont Genèvre avaient rencontré sur cette route, soit dans le Dauphiné, soit dans le Piémont, l'accueil chaleureux que l'armée d'Italie trouvait dans toutes

les localités qu'elle traversait. Ceux qui prirent la route du mont Cenis devaient recevoir dans la capitale de la Savoie, à Chambéry, une ovation qui restera dans leurs souvenirs comme un témoignage éclatant de l'esprit de fraternité qui unit toujours, par l'âme et par la pensée, les habitants de cette contrée aux habitants de la France.

Ces régiments avaient été transportés par le chemin de fer de Culoz à Chambéry, laissant sur leur gauche la ville des bains, qui fut longtemps aussi la ville des jeux, Aix, que rien ne recommande ni au touriste ni au poëte. Les premiers soldats qui pénétraient dans cette ville y entraient le 25 avril 1859. Il pleuvait, mais la pluie n'empêcha pas la foule d'aller les attendre à la gare; elle les attendit de dix heures du matin à une heure du soir. Leur arrivée fut saluée par une immense acclamation, à laquelle se mêlèrent les fanfares de la musique de la garde nationale. Les Savoyards criaient : *Vive la France!* les Français répondaient : *Vive la Savoie!* On se mêlait, on se serrait la main, on se félicitait : on eût dit une famille dont les membres se retrouvent après une longue absence.

Les premiers convois avaient amené le 19e bataillon de chasseurs à pied et le 43e de ligne, qui les premiers avaient touché le sol de l'Italie, et qui, les premiers aussi, devaient entrer dans la capitale du Piémont. L'enthousiasme qui les avait accueillis dura tant que dura le passage des troupes françaises ; les récits du temps et de la localité en sont la meilleure preuve. Voici donc ce qu'on écrivait de Chambéry à la date du 26 avril 1859 :

« Depuis deux jours, le bruit s'était répandu de l'arrivée des troupes françaises dans cette ville : dès lundi, elle présentait une animation extraordinaire. Disons-le à la louange de la population, les opinions s'étaient confondues dans un même sentiment : le parti de la France, le triomphe de l'armée franco-sarde. Aussi chacun brûlait du désir de saluer à leur passage ces valeureux soldats qui ont conquis l'admiration du monde entier. Des vieillards, qui se rappellent encore ceux de la première République et du premier Empire, nous disaient qu'à leur approche l'enthousiasme ne se montrait pas plus vif.

« On savait qu'un premier détachement traverserait la cité vers midi. A neuf heures, des flots de population se pressaient aux abords de la gare. La ligne gauche de la voie ferrée forme, en cet endroit, une espèce d'amphithéâtre que bordent de nombreuses maisons ; elles regorgeaient de spectateurs. La campagne des environs a fourni son contingent. Ni la nouvelle d'un contre-ordre, répandue par quelques personnes, ni une pluie des plus pénétrantes, n'arrêtent l'élan et l'ardeur des curieux. Sur

les dix heures et demie, la gare s'ouvre au public privilégié, qui se compose de toutes les autorités, de la magistrature, du barreau, et de toutes les notabilités du pays. On remarque de vieux militaires du premier Empire, décorés de la médaille de Sainte-Hélène, et, parmi eux, le vieil ami du chirurgien-major en chef Larrey, le chevalier Louis Domenget, ancien chirurgien-major d'un des régiments de la garde impériale; le chevalier Vaugat, major de la garde nationale de Chambéry.

« Bientôt on voit entrer la musique de la milice. Les heures, les minutes, se comptent. Enfin, à une heure, le coup de sifflet retentit... la locomotive, qui arrive à toute vitesse de Culoz, s'arrête : elle traîne à sa suite trente waggons... Ce sont les chasseurs de Vincennes du 19e bataillon et plusieurs compagnies du 43e de ligne. Tout le monde se découvre. Les soldats se montrent aux portières. L'air résonne d'immenses applaudissements... *Vive la France! vive l'Empereur! vive le Roi! vivent les chasseurs de Vincennes! vive le 43e de ligne!*

« Dix minutes après, le convoi reprend sa route sur Saint-Jean-de-Maurienne, où l'attendent de non moins chaleureuses ovations. Sur les deux heures et demie, il fait son entrée dans la ville. Le syndic, son adjoint et les diverses autorités, monseigneur l'évêque Vibert, accompagné de deux ecclésiastiques, s'empressent de venir à la rencontre de ces braves militaires, qui paraissent fiers de cet accueil d'un peuple qui plus d'une fois, depuis 1815, a soupiré après la France.

« De trois heures en trois heures, de nouveaux transports passent par Chambéry. L'administration du chemin de fer a supprimé, pendant quelques jours, quatre trains de départ et d'arrivée sur cinq.

« L'enthousiasme est le même du côté de Montmélian, par où arrivent les troupes qui stationnent depuis une semaine dans les environs de Grenoble. »

Montmélian, dont le nom se trouve à la fin de la lettre que je viens de reproduire, a plus d'attraits pour l'imagination que Chambéry, charmante ville qui affecte d'être un Paris en miniature, qui possède même en petit la rue de Rivoli, mais qui n'a d'autre souvenir que d'avoir été, avant Turin, le séjour des princes de Savoie, après sa cession à Thomas Ier, en 1230. C'est ce même Thomas qui a fait construire le château de Chambéry, alors demeure des ducs, aujourd'hui palais des gouverneurs. Montmélian aussi possédait un château; mais ce château a joué un rôle dans les guerres des rois de France et des princes de Savoie; il servait de boulevard aux seconds contre les premiers, à la sortie même de cette délicieuse vallée du Grésivaudan qui est le paradis de la France. En 1600,

Henri IV, qui en faisait le siége, faillit y être tué d'un coup de canon. Le comte Geoffroy-Bem de Cavour, ancêtre du comte Camille de Cavour, s'y défendit pendant treize mois contre Louis XIII. Le célèbre maréchal Catinat s'en empara en 1691, après trente-cinq jours de tranchée ouverte. En 1705, il fut rasé et démoli par ordre de Louis XIV.

Le chemin que suivaient les troupes françaises au delà de Chambéry traverse Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-Michel et Modane, pour aboutir à Lans-le-Bourg, au pied du mont Cenis. C'est sublime d'horreur, c'est écrasant de grandeur, mais il n'y a aucun souvenir à signaler sur toute cette route des Alpes; on montre seulement au delà de Modane, sur la grande route d'Esseillon, le fort de Bramant, qui a récemment acquis, par de grands travaux modernes, une importance militaire de premier ordre.

Le mont Cenis possède vingt-trois maisons de refuge, numérotées comme les maisons d'une rue de Paris; on sait qu'auprès de celle qui porte le chiffre 22 il tombe quelquefois des avalanches. Là, il faut passer vite. Auprès de celle qui porte le n° 20, il existe beaucoup d'inégalités de terrain, souvent dissimulées sous d'épaisses couches de neige. Là on trouve des traîneaux que les paysans conduisent à la demande des voyageurs, qui arrivent ainsi, sans danger, à Lans-le-Bourg en quelques minutes. Cette maison de refuge s'appelle, à raison de cette particularité, la *Ramasse*

A la barrière de Savoie, la route côtoie la rive d'un lac immense, qui reste gelé pendant une moitié de l'année. La pêche des truites y est très-considérable; elle appartient aux moines de l'hospice, fondé par Charlemagne et restauré par Napoléon Ier. C'est de ce lac que sort la Cenisia. Avant le Consulat, la route du mont Cenis était impraticable; aujourd'hui, c'est l'un des plus beaux chemins des Alpes.

C'est encore Napoléon Ier qui a fait exécuter cette route, de 1803 à 1810; elle n'a coûté que sept millions cinq cent mille francs. Elle est malheureusement aussi monotone qu'elle est longue, et ne rappellerait aucun grand souvenir des anciens temps, si Charlemagne n'eût traversé le mont Cenis pour aller conquérir l'Italie.

La ville de Suze devait laisser un souvenir de deuil au cœur des soldats de la France. Le premier général de division de l'armée d'Italie qui allait entrer dans cette ville devait y rencontrer une mort foudroyante et stérile. Descendu par la route du mont Cenis, le général Bouat fut frappé d'apoplexie en arrivant à Suze, où ses obsèques furent célébrées en grande pompe.

La mort de cet officier général affligea profondément tous ceux qui

l'avaient connu. Il appartenait à une de ces familles d'Alsace dont les générations successives se vouent à l'état militaire. Admis à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit sous-lieutenant d'infanterie, il fit la campagne d'Espagne en 1823, et fut proposé pour la croix par le maréchal Moncey.

Bouat eut l'épaule fracassée à la prise d'Alger, et gagna ses grades en Afrique. Sa conduite dans le régiment de zouaves, dont il était lieutenant-colonel en 1848, le fit nommer colonel du 33e de ligne. Il rentra bientôt en France à la tête de ce régiment; mais le repos qu'il prit ne fut que de courte durée, et, en 1849, il reprenait la campagne dans la brigade Molière, de la première division du corps d'armée qui fut envoyé à Rome. Général de brigade en 1851, il gagna en Crimée le grade de général de division, qui lui fut conféré le 14 septembre 1854, après la bataille de l'Alma; depuis son retour, il commandait une division de l'armée de Lyon. C'est là que l'Empereur était allé le chercher pour l'appeler à l'armée d'Italie. Il était à peine âgé de cinquante-quatre ans.

On sait que le général Bouat a été immédiatement remplacé par le général Trochu, qui était parti général de brigade dans la division commandée par le général Bourbaki, et qui fut ainsi promu, avant l'ouverture de la campagne de 1859, général de division.

Élève de Sainte-Barbe, admis à l'École militaire en 1835, M. Trochu en sortit le premier en 1837. Lieutenant d'état-major en 1840, il fut attaché au maréchal Bugeaud en qualité d'aide de camp, et se distingua à la bataille d'Isly. Capitaine en 1843, chef d'escadron en 1846, lieutenant-colonel en 1851, il fut chargé, de 1852 à 1854, des fonctions de directeur adjoint du personnel et des opérations militaires au ministère de la guerre, et signala son passage dans l'administration par de nombreux et utiles travaux. Aide de camp du maréchal Saint-Arnaud, son nom reste associé à la première victoire remportée en Crimée.

Le 8 septembre 1855, le général Trochu commandait une brigade d'infanterie et fut blessé au mollet en la lançant pour la seconde fois à l'assaut du bastion central. En succédant au général Bouat, il publia l'ordre du jour suivant, dans lequel il faisait en ces termes l'éloge de celui qu'il venait remplacer :

« Appelé par l'Empereur à succéder au général Bouat dans le commandement de la deuxième division, je remplis un devoir auquel vous vous associerez tous en répandant une juste larme sur sa mémoire. Il a servi longtemps et dignement, et il s'est occupé de la formation de cette division avec une grande sollicitude, sans pouvoir recueillir les fruits de son labeur.

« J'aurai soin que le précieux héritage que je reçois de lui ne souffre pas entre mes mains. Dans la campagne qui s'ouvre, nous affronterons avec ardeur les épreuves les plus ardues, déjà commencées pour nous ; nous serons disciplinés et soumis aux règlements, dans l'exécution desquels vous me trouverez inflexible ; et, le jour de la bataille, nous ne souffrirons pas que les braves soient plus braves que nous.

« Nous n'oublierons pas que ces habitants sont nos alliés ; nous respecterons leurs habitudes, leurs biens et leurs personnes ; nous ferons la guerre avec humanité, avec civilisation. De cette manière, nos efforts seront honorables, Dieu les bénira, et moi qui vous commande, je considérerai comme le plus beau titre de ma carrière celui de commandant de la deuxième division. »

Le chemin de fer, que les troupes de l'armée d'Italie reprenaient à Suze, les conduisait avec rapidité à Turin, traversant des localités sans renommée comme sans souvenir, et laissant sur la gauche la petite ville de Rivoli, qu'il ne faut pas confondre avec le village de Rivoli rendu célèbre par le triomphe des armes françaises, mais dont on visite cependant avec curiosité le château, parce qu'il servit de prison à Victor-Amédée après son abdication ; c'est là que ce prince mourut, en 1732.

Rien ne saurait donner une idée des élans de reconnaissance et de sympathie qui accueillirent à Turin les soldats de l'armée d'Italie. Ici encore, je laisse la parole aux témoins qui ont vu ces élans et qui les ont racontés sous l'impression même du moment. Voici ce qu'on écrivait de cette ville, le 2 mai 1859 :

« C'est samedi matin que sont arrivées les premières troupes françaises. La municipalité, prévenue la veille de leur arrivée, avait, dans la soirée, fait afficher une invitation à la garde nationale d'avoir à se réunir le lendemain, à six heures du matin, à ses rendez-vous habituels. La population profita de l'avis ; elle ne dormit pas, pour ainsi dire, car, avant l'heure fixée, les rues n'étaient presque plus praticables. La route large et superbe qui descend du chemin de Novare à la piazza San-Carlo pouvait à peine contenir la foule qui s'y remuait et s'y pressait. Les maisons étaient pavoisées de drapeaux aux couleurs françaises et italiennes. Aux balcons, aux croisées, se penchaient de nobles et de jolies dames. La citadelle était envahie ; sur les talus se tenaient des masses compactes d'individus : l'on recherchait la moindre pierre ; la plus petite éminence se disputait.

« A neuf heures, c'est-à-dire deux heures après celle qui avait été donnée, les tambours battirent : on venait d'entendre le signal de l'arrivée du

convoi militaire. Aussitôt des ordres volent de bouche en bouche, se propageant du débarcadère à l'extrémité de la rue avec la rapidité de l'éclair. Les quatre légions se mettent sous les armes, et l'on n'entend plus rien qu'un bruit unique, le même chez tous : *Ecco! ecco!*

« En ce moment, les portes de l'embarcadère s'ouvrent; les Français entrent, état-major en tête. Ils marchent fiers, heureux, au bruit des acclamations, accablés de fleurs, de bouquets. Les hommes couraient, criaient; les femmes agitaient leurs mouchoirs, jetant tout ce qu'elles avaient de roses et de dahlias dans leurs mains. La population disait : *Vive la France!* et les Français, brandissant leurs épées, leurs fusils, répondaient : *Vive l'Italie!* Chacun était ému. Des soldats pleuraient, et je vous avoue que l'impression a été si forte pour moi, que je n'ai pu maîtriser mon émotion, et il y a eu un moment où j'ai fait comme les soldats. Dans cent ans l'on se rappellera encore comme un beau souvenir, quoi qu'il arrive, la bienvenue de cette vaillante armée accourue aux plaintes de l'Italie.

« C'est le 19e bataillon des chasseurs de Vincennes qui le premier est entré à Turin. Une demi-heure après venait le 43e régiment d'infanterie de ligne. Le général Bataille, commandant la brigade, marchait à la tête des chasseurs. Il a été reçu à la gare par le général de Sonnaz, commandant la division de Turin, et le général Visconti de Ornavasso, commandant la garde nationale. Les deux états-majors se sont confondus, signant de cette façon et donnant l'exemple à la nation de l'entente et de l'accord qui désormais allaient régner entre la France et le Piémont.

« Lorsque le drapeau du 43e de ligne parut devant les masses, chacun se découvrit. Les cris redoublèrent, et les hommes et les femmes acclamèrent la France d'une façon qui tenait du délire.

La lettre qui précède est d'un habitant de Turin. En voici une écrite par un soldat français, exprimant avec naïveté ses émotions personnelles, qui étaient celles de tous ses compagnons d'armes :

« Turin, 5 mai 1859.

« Nous voici à Turin, mon cher frère, fatigués, affamés, mais contents, mais alertes, et parfaitement disposés, sans fanfaronnade, à faire gaillardement le coup de fusil. Le début de la campagne a été un peu maussade et m'a rappelé en quelques points la campagne de Crimée : bivouac dans la boue et pluie sur le dos à indiscrétion. C'était sans doute une petite transition ménagée adroitement pour nous préparer aux coups de soleil

d'Italie. Notre division, celle de Luzy-Pelissac, la 2e du 4e corps d'armée, commandé par le général Niel, — ne perds pas cela de vue, — est partie le 29 avril au soir de Lyon.

« Je t'épargne la physionomie du départ. Tohu-bohu, appel, clairons, tambours, chants patriotiques, adieux déchirants de quelques Arianes délaissées, et je saute à Suze, où nous nous trouvons, le 3 mai, trempés jusqu'aux os après une étape de cinquante et un kilomètres, dans laquelle nous avons traversé le mont Cenis, voyage que je trouverai magnifique plus tard par le souvenir, mais qui se résume en ce moment par une promenade de treize lieues, dans des chemins resserrés entre de hautes montagnes, avec cinq pieds de neige pour se reposer la vue et faire attendre la verdure.

« A Suze, les habitants paraissent stupéfiés : je suis bien sûr que jamais de leur vie ils n'auront vu une telle abondance de pantalons rouges. Nos soldats s'amusaient à leur raconter, avec leur entrain ordinaire, que nous étions cinquante mille hommes à Suze et qu'il devait en arriver vingt fois plus. On pense quelle agitation, quel mouvement doit amener une telle agglomération de troupes. — Nous étions loin d'avoir toutes nos aises, mais on n'en est pas moins gai pour cela ; — au milieu de la nuit notre tente-abri s'est affaissée sous le poids de l'eau, et il nous a fallu bivouaquer jusqu'au matin en plein déluge.

« Quoique de fort mauvaise humeur, je ne pouvais m'empêcher de rire de la naïveté de nos recrues, qui demandaient si on ne verrait pas bientôt le *beau ciel de l'Italie*. Enfin, ce matin, par un temps un peu clair et un peu sec, nous faisons fièrement notre entrée à Turin : le 5e chasseurs de Vincennes, le 6e, le 8e, le 30e et le 49e. Tout le monde est aux fenêtres, les musiques jouent des airs guerriers, la population forme dans chaque rue deux haies vivantes criant : *Viva la Francia!* et nos soldats de répondre, dans leur italien d'occasion : *Viva la Sardaigna! viva la Italia!*

« Les dames nous envoient des bouquets, nous les ramassons pour les mettre au bout de nos fusils ; nous saluons militairement, en passant sur la *piazza del Castello*, la statue du soldat sarde élevée en l'honneur de la campagne de Crimée : c'est un enthousiasme incroyable. Nos soldats sont superbes de crânerie et d'entrain joyeux, et j'entends mon fourrier dire, en se tournant vers notre compagnie : « Allons, faites attention! « de l'œil et du maintien ; les signoras regardent, tâchez de *fignoler*. » Et le troupier de lancer aux fenêtres des regards assassins, en s'assurant fièrement sous les armes. A la bonne heure, au moins, nous retrouvons nos amis, ces braves petits Sardes qui étaient avec nous à

Tracktir, et avec lesquels j'ai pêché des écrevisses dans la Tchernaïa.

« Notre revue est à peine passée que les habitants se disputent à qui nous logera. Je me laisse entraîner par un gros monsieur qui m'a l'air si bien nourri, que j'ai toute confiance en son hospitalité. C'est un Français, un Français de Mantes, Mantes la Jolie, presque un compatriote. Aussi ai-je été reçu... cordialement, et ai-je pris ma revanche du biscuit et du lard ! Cette après-midi les rues fourmillent de pantalons rouges ; mes troupiers, que j'avais vus grognant pendant la pluie, se promènent fièrement dans les larges rues de Turin. Rien ne saurait exprimer, du reste, la confiance qu'ils ont en eux-mêmes, le sentiment de leur supériorité. On ne parle qu'Autrichiens vaincus.

« J'ai vu à Saint-Jean-de-Maurienne un de nos jeunes fusiliers, qui paraissait en conversation animée avec ses camarades, s'interrompre, venir à moi : « Sans discrétion, dit-il, faites excuse, major, qu'on pour-« rait savoir où qu'aura lieu la première victoire? — A Marengo, ai-je « répondu. — Suffit, mon major. » Et voilà mon troupier content, qui va rejoindre ses camarades et leur donner ce renseignement, dont ils paraissaient complétement satisfaits.

« Allons, bon ! on bat le rappel. Nous partons à deux heures pour Alexandrie. D'autres troupes arrivent. A bientôt. »

Voici des extraits d'une autre lettre de la même époque :

« A Paris, l'on ne se doute guère avec quelle frénésie, avec quels transports de joie l'on accueille ici les troupes françaises, celles qui, dorénavant, vont faire partie de l'*armée d'Italie*. Je voudrais pouvoir rendre scrupuleusement ce qui est, mais il est aussi impossible de décrire cette exubérance de sentiments que d'analyser le bonheur que ressentent nos soldats de la réception qui leur est faite. Il faut assister de près à ces scènes nationales et se sentir ému par les émotions d'une population ivre de bonheur pour juger du délire et de la passion des Piémontais.

« Quand les bataillons se massent, quittent la gare et s'avancent dans la ville au son des fanfares les plus vives et les plus guerrières, tous, hommes, femmes, enfants, battent des mains ; les chapeaux s'agitent, les mouchoirs simples ou brodés volent et tombent, les fleurs et les bouquets pleuvent de toutes les fenêtres, de tous les balcons, et, aux cris de joie comme aux transports frénétiques de chacun, nos soldats répondent par des saluts et des vivat. »

A peine arrivés à Turin, les régiments français étaient dirigés vers

le lieu de leur destination avec une rapidité merveilleuse. Ainsi, les 2e et 53e régiments d'infanterie, et le 15e bataillon des chasseurs de Vincennes, quittèrent la ville après y avoir séjourné seulement dix heures.

Afin de répondre aux nécessités du moment, l'administration piémontaise se surpassait elle-même, accomplissant des miracles d'activité et de célérité. Un jour, le maréchal Canrobert ayant prié le ministre des travaux publics d'employer tous les moyens dont il pouvait disposer pour le transport des troupes, le chevalier Bona répondit à cet appel à son dévouement en organisant trente-six convois par jour. Le maréchal Canrobert était émerveillé.

« Quand j'ai fixé ce chiffre, dit-il, je demandais l'impossible pour n'obtenir que ce qui était dans les choses possibles. L'activité du ministre des travaux publics est véritablement un fait qui marquera. »

L'ordre du jour du maréchal Canrobert aux troupes de son corps trouve naturellement ici sa place. En voici le texte :

« Soldats du 3e corps de l'armée des Alpes !

« Accourus en toute hâte des divers points de notre France pour venir ici apporter votre puissante aide à une nation vaillante et amie qu'envahit iniquement l'Autriche, vous voici bientôt réunis autour des chefs choisis par l'Empereur pour vous diriger.

« Ces chefs, vous les connaissez tous. Ils ont été souvent vos guides sur les champs de bataille, où la plupart de vous ont appris à se reposer sur eux.

« Pour la première fois je puis, dans la campagne qui s'ouvre, m'adresser à vous et vous dire que l'honneur de commander en chef à des soldats de votre valeur n'a pour moi d'égal que ma confiance en vous et dans les succès qui vous attendent !

« Soldats ! la marche précipitée que vous venez de faire à travers les Alpes n'a pas permis à la sollicitude du gouvernement de l'Empereur de vous donner encore tout ce qui est nécessaire à vos besoins : bientôt vous le recevrez, mais en attendant vous saurez y suppléer par votre dévouement, votre énergie, votre constance. Vous vous rappellerez que les guerriers, nos pères, qui nous ont précédés dans ces belles contrées, manquaient de tout lorsqu'ils dotaient le drapeau et la patrie d'une gloire immortelle.

« La grande armée française ne tardera pas à se trouver en face de l'armée autrichienne, elles sont de vieilles connaissances : l'une et l'autre

se rappelleront qu'elles se sont vues à Lodi, à Arcole, à Marengo, à Wagram, noms illustres que vous ne tarderez pas à faire suivre d'autres noms aussi retentissants !

« Au quartier général du maréchal commandant le 3e corps de l'armée des Alpes. »

Turin n'était, comme on le voit, qu'une ville d'étape, une ville de passage pour les divisions de l'armée d'Italie, descendues alors par le mont Cenis ou par le mont Genèvre. C'était cependant la première grande cité qu'elles rencontraient sur leur route.

Le Turin d'aujourd'hui est une ville neuve. Mais il y a le Turin d'autrefois, qui doit son origine à une colonie de Liguriens qu'on nomma les *Taurinieri*, *Taurini*. Son nom lui est venu de cette denomination de ses premiers habitants.

Ennemis, puis alliés des Romains, les Taurinieri refusèrent de suivre Annibal dans sa marche sur la future capitale du monde.

Turin, qui s'appelait alors *Taurisca*, fut saccagé par les hordes qui accompagnaient le célèbre général des Carthaginois. Au temps de César, cette ville devint une place d'armes, sous le nom de *Colonia Julia*. Au temps d'Auguste, *Colonia Julia* était devenu *Augusta Taurinorum ;* le nom de Turin, transformation de *Taurisca*, devait lui rester.

Gouverné par les Lombards, Turin passa sous la domination temporaire de Charlemagne. Le géant du moyen âge chargea le marquis de Suze, qu'il fit marquis de Turin, de la défense des frontières. Ce double marquisat allait entrer par les femmes dans la maison de Savoie. En 1045, en effet, le dernier marquis de Suze et de Turin mourut, ne laissant qu'une fille du nom d'Adélaïde. Cette châtelaine épousa Oddon, fils d'un comte de Maurienne. C'est Amédée VIII qui en fit, en 1418, la capitale de ses États.

La France n'a pas toujours envoyé ses soldats à Turin en amis et en alliés. En 1798, nos troupes assiégèrent cette ville, la forcèrent de se rendre et l'occupèrent. L'année suivante, elle tombait au pouvoir des Autrichiens unis aux Russes. Après la bataille de Marengo, les Français la reprirent et la démantelèrent. Incorporée à la France, Turin fut alors un simple chef-lieu de département. Les princes de la maison de Savoie n'y rentrèrent qu'en 1814, à la faveur de nos désastres. Étrange destinée ! Cette maison souveraine, que Napoléon Ier avait été forcé de déposséder, Napoléon III la protége, l'agrandit, la sauve. Elle avait profité de nos revers ; ce sont nos triomphes qui lui profitent aujourd'hui.

Turin, qui compte en ce moment cent cinquante mille âmes, n'était

encore qu'une bourgade de cinq mille habitants lorsque Amédée VIII en fit le siége de sa principauté. Située au centre d'une plaine fertile que le Pô arrose, bâtie sur la rive gauche du fleuve, au point où il se rencontre avec la Doire, cette ville se balance entre la région parfumée des oliviers, des myrtes, des orangers et les rochers, les neiges, les glaciers de la chaîne alpine. Elle doit à cette situation un aspect à la fois riant et pittoresque. Délivrée de ses anciens remparts et de ses vieilles fortifications que remplacent de magnifiques promenades, elle n'a rien, du reste, de guerrier dans sa physionomie générale : on dirait plutôt une ville marchande d'Amérique.

Comme toutes les capitales, Turin possède deux riches églises, de splendides palais, de vastes musées. Mais ces églises sont modernes, ces musées sont médiocres, ces palais sont monotones. Tout y appartient aux temps de la décadence de l'art. Le touriste traverse Turin ; il ne le visite pas, il ne le fouille pas. Je ferai comme le touriste et j'irai saluer au passage celles des troupes de l'armée d'Italie qui, se rendant à Gênes par la voie de terre, recevaient des habitants de Nice un accueil que l'*Avenir*, journal de cette ville, constate en ces termes, à la date du 16 mars 1859 :

« L'arrivée des troupes françaises a mis le peuple de Nice en émoi. Cette population, si calme de sa nature, s'est prise d'un véritable enthousiasme pour les pantalons rouges. Depuis le pont du Var jusqu'au cœur de la ville, chacun s'agite autour de ces vaillants enfants de la France, à l'attitude si simple et si martiale.

« Le peloton qui accompagnait le général Morris, entré à Nice dans la voiture de M. le consul de France, était précédé de quelques jeunes officiers appartenant aux premières familles de France. Le capitaine Reille, petit-fils de Masséna, se trouvait là en tête de la colonne avec les jeunes de Talleyrand et de Peyronnet.

« Au moment où ils allaient quitter le sol français, ces braves cavaliers ont trouvé le pont du Var couvert de mâts garnis de feuillage et ont passé sous un arc de triomphe élégamment décoré par les soins du commissaire spécial. Des fleurs leur étaient jetées de toutes les croisées. Le jeune Reille s'est retourné vivement vers une fenêtre où de jolies demoiselles se faisaient remarquer par leur empressement à les saluer. « Merci « de vos fleurs, mesdemoiselles, a-t-il dit, merci ; au retour, nous vous « apporterons des lauriers. »

« Malgré le temps légèrement pluvieux, le régiment de chasseurs de la garde impériale a reçu une ovation qui fera époque dans ses souvenirs et dans celui des habitants de Nice. Partout sur son passage, une foule com-

pacte n'a cessé de faire retentir les cris de *Vive la France ! vive l'Empereur !* auxquels les chasseurs répondaient, en élevant leur sabre, par ceux de *Vive l'Italie ! vive le roi !*

« Les fleurs pleuvaient littéralement sur ces braves militaires tout le long des quais et des boulevards. Le général commandant la division militaire et le commandant des carabiniers étaient allés à leur rencontre jusqu'au pont du Var. Deux arcs de triomphe en verdure avaient été élevés dans la rue de la Croix-de-Marbre. Sur l'un d'eux on voyait un transparent avec une inscription dont le sens était que l'Italie, protégée par la France, se relèverait plus grande.

« Deux mâts vénitiens portant les couleurs françaises et sardes s'élevaient de chaque côté du pont Neuf. La garde nationale était échelonnée le long du boulevard. A l'allocution qui lui a été adressée par le commandant, le général Morris a répondu : « Messieurs, je vous remercie au nom « de la France de l'excellent accueil que vous nous faites, nous serons « heureux de nous trouver sur les mêmes champs de bataille. »

« Hier, le Cercle du commerce a ouvert ses portes à tous les soldats et officiers français de passage dans notre ville.

Le lendemain on écrivait au *Moniteur universel* qu'il était impossible de décrire l'enthousiasme avec lequel la cavalerie de la garde impériale avait été accueillie à son passage dans la ville de Nice. L'arrivée de la première colonne avait été annoncée pour la matinée du 15 mai. Dès la pointe du jour, la population tout entière en habits de fête se portait sur la route de France, et à dix heures M. le général de Cassaignolles, à la tête du régiment des chasseurs, faisait son entrée à Nice au milieu d'une pluie de fleurs et des acclamations d'une foule immense. La garde nationale avait pris les armes et formait la haie depuis le boulevard du pont Neuf jusqu'à la place Saint-Victor. Le soir, le général et l'état-major du régiment ont assisté à un grand banquet qui leur a été offert par l'intendant général et le syndic. Toute la ville a été illuminée.

Le 16 mai, un escadron de ce régiment partait pour Gênes sur la frégate à vapeur *Panama*.

Quelques heures après, le régiment des guides faisait à son tour son entrée dans la ville de Nice. L'enthousiasme qui a accueilli ce régiment a encore dépassé celui de la veille. Officiers et soldats avaient tous des bouquets. Sur un arc de triomphe élevé à la Croix-de-Marbre, on lisait cette inscription :

Les compatriotes de Masséna aux enfants des vainqueurs de Rivoli.



ARMÉE FRANÇAISE.

Lancier de la Garde Impériale.

(Grande tenue.)

A côté s'élevait un vaste buffet où se distribuaient gratuitement des rafraîchissements et des comestibles de toute nature.

Au théâtre, les applaudissements et les acclamations ont tellement ému tous ces braves soldats, que le lieutenant-colonel n'a pu résister au désir d'exprimer leur reconnaissance. De la loge de l'intendant général, il s'est écrié d'une voix retentissante : « Habitants de Nice! au nom de la France, au nom de l'Empereur! au nom du régiment, je vous remercie! *Vive l'Italie! vive l'Empereur!* » Alors les acclamations ont redoublé. Elles ne cessaient un moment que pour recommencer avec une nouvelle énergie. Un temps magnifique favorisait des illuminations splendides. Rien enfin n'a manqué à cette admirable fête.

Je lis dans d'autres lettres de l'époque qu'à cette même représentation on avait chanté dans un entr'acte un hymne de circonstance.

Ce même régiment des guides partait le 17 mai, dans la matinée, par la route de Gênes. Au moment où il arrivait devant la villa Sant' Agata, habitation du vénérable Mgr Sola, évêque du diocèse de Nice, le colonel a fait arrêter la colonne, et les trompettes ont appelé le drapeau ; aussitôt, ce drapeau a été porté sous les fenêtres du palais épiscopal. L'évêque était venu voir défiler la troupe. Le colonel lui a dit à haute voix :

« Monseigneur, daignez bénir nos aigles pour que le Dieu des victoires les accompagne. »

Tout le monde s'est prosterné, les guides se sont inclinés sur leurs chevaux, et, au milieu du silence le plus imposant et le plus recueilli, on entendait la voix du pasteur qui bénissait le drapeau, en s'adressant aux soldats dans un langage plein de patriotisme et d'entrain. A ce moment, la forteresse del Montalbano a tiré les vingt et un coups de canon dont elle était habituée à saluer le passage des troupes françaises. Le colonel a crié : *Vive Victor-Emmanuel!* Le régiment a répété cette acclamation pendant que l'évêque et les assistants criaient : « Vive Napoléon III! vive la France et la brave armée qui vient à côté de nos soldats verser son sang pour le salut de l'Italie! »

Voici le texte de l'allocution de Sa Grandeur monseigneur Sola :

« Que Dieu étende les ailes de sa très-puissante protection sur l'empereur Napoléon, sur le roi Victor-Emmanuel et sur leurs fidèles armées. Qu'il les remplisse tous de sagesse, de prévoyance, de courage et de valeur, afin que leurs combats soient couronnés d'éclatantes victoires. Qu'à l'aide de nos souverains triomphateurs s'étende et s'affermisse toujours de plus en plus sur les ruines de la barbarie le royaume de l'Évangile, de la charité chrétienne, de la justice, de la paix.

« Voilà, mes chers fils, la bénédiction que j'implore avec la plus vive ardeur du ciel sur tous les combattants, principalement sur ce drapeau et sur les cuirassiers qui l'environnent et le défendent. *Benedictio Dei omnipotentis Patris, et Filii, et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper.* Plaise à Dieu, mes chers soldats, que nous puissions vous revoir bientôt de retour couronnés de lauriers ! Plaise à Dieu que nous puissions alors répéter tous ensemble le cri d'aujourd'hui : *Vive la France ! vive l'Italie !* »

Le 18 mai, c'était le tour du régiment des dragons, puis ensuite du régiment des lanciers, tous deux appartenant à la garde impériale.

Loin de faiblir, l'enthousiasme de la population semblait grandir encore. C'était à qui préviendrait le moindre désir des soldats de l'armée d'Italie qui, de leur côté, ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. On ne se bornait plus à leur prodiguer gratuitement le vin, le pain, les comestibles, le tabac, les liqueurs. Aussitôt qu'on en voyait un entrer dans une boutique quelconque, il se trouvait aussitôt derrière lui dix personnes qui faisaient signe au marchand, et, quand le militaire voulait solder son emplette, on lui répondait invariablement : C'est payé.

Première ville que le voyageur rencontre sur le littoral de la Méditerranée, lorsqu'il passe de France en Italie par cette route, Nice est une sœur de Marseille. Elle doit sa fondation aux Phocéens. Son histoire est modeste, bien que son nom signifie victoire. Au temps des Romains, avant Auguste, elle eut un arsenal maritime. Mais Auguste transporta cet arsenal à Fréjus. C'est en 1388 que cette ville s'est donnée à la maison de Savoie. C'était sous le règne d'Amédée VII. En 1543, elle soutint un double siége : du côté de la terre, contre les Français ; du côté de la mer, contre les Turcs. Conquise en 1690 par le maréchal de Catinat, en 1706 par le maréchal de Bervich, réunie à la France de 1792 à 1814, Nice est retournée, à cette époque, à la maison de Savoie.

C'est dans ces événements qu'est renfermée toute l'existence de Nice. Délicieuse oasis, Nice est une ville de loisirs, à la physionomie plus française qu'italienne, que tous les riches étrangers habitent au moins une semaine dans leur vie.

En quittant Nice, les troupes françaises qui suivaient l'ancienne voie romaine qu'on appelle aujourd'hui le chemin de la Corniche, rencontraient Monaco, Rochebrune, Menton, trois nids charmants où l'on aime à se laisser vivre ; puis elles continuaient leur route vers Gênes, en traversant Savone, antique ville déchue de son ancienne splendeur maritime.

Tracé tantôt sur la crête des rochers qui dominent la Méditerranée,

tantôt sur le littoral, le chemin de la Corniche est merveilleux de pittoresque et de variété. A chaque pas le paysage change d'aspect; ici, c'est le mirage des flots; là, c'est la perspective des montagnes; tantôt on écoute le mugissement des vagues, tantôt on entend le bruit des torrents; puis c'est une succession de caps, de golfes, de ports et de villages qui ravissent la vue et enchantent l'imagination. On voudrait errer à l'aventure, sans souvenir de la veille, sans souci du lendemain, au milieu de cette vigoureuse et belle nature. Mais c'est à peine si les régiments qui traversaient pouvaient jeter autour d'eux un regard d'admiration, à la hâte et à la dérobée. L'heure des combats approchait et il leur fallait presser leur marche pour arriver à temps.

Le 29 avril 1859, Son Excellence le maréchal Baraguey-d'Hilliers, débarquant à Gênes, adressait l'ordre du jour suivant aux troupes placées sous son commandement :

« Soldats,

« En 1796 et en 1800, l'armée française, sous les ordres du général Bonaparte, remporta en Italie de glorieuses victoires sur les mêmes ennemis que nous allons combattre; plusieurs demi-brigades y acquirent les surnoms de Terrible ou d'Invincible, que chacun de vous, par son courage, sa ténacité et sa discipline, s'efforcera de faire donner à son drapeau.

« Soldats! ayez confiance en moi comme j'ai confiance en vous; montrons-nous dignes de la France, de l'Empereur, et qu'un jour on dise de nous ce qu'on disait de nos pères, comme résumant tous les titres de gloire :

« *Il était de l'armée d'Italie!*

« Au quartier général à Gênes, le 29 avril 1859.

« *Le maréchal de France commandant le* 1er *corps*,

« BARAGUEY-D'HILLIERS. »

Cet ordre du jour était le premier en date. Il annonçait les victoires de Magenta et de Solferino. La ville de Gênes, où venait d'arriver le commandant en chef du premier corps, allait bientôt se remplir de bruit et de mouvement, en se remplissant de soldats débarquant, bivaquant et repartant, car c'est cette ville que devaient traverser le plus grand nombre des régiments de l'armée d'Italie. Aussi le général de division Herbillon avait-il été nommé commandant supérieur de cette place où devait se trouver le dépôt général des troupes françaises. Le chef d'esca-

dron d'état-major, Gondolier de Tugny, l'accompagnait, en qualité d'aide de camp.

Capitale de l'ancienne Ligurie, Gênes a longtemps vécu de la vie dramatique et tourmentée d'une cité constamment visitée par la guerre et la révolution, la tyrannie et la licence; déchirée par les factions, convoitée par les étrangers; ambitieuse, turbulente, amoureuse de bruit et d'agitation; ennemie du calme et de la paix.

Détruite par les Carthaginois, rebâtie par les Romains, dominée par les Lombards, soumise à Charlemagne, la ville de Gênes ne recouvre son indépendance au dixième siècle que pour devenir le théâtre des rivalités des Doria et des Spinola, des Grimaldi et des Fieschi, les premiers du parti des Guelfes ; les seconds, du parti des Gibelins.

Au milieu de ces dissensions, Gênes étendit cependant au loin sa puissance maritime. Elle conquit la Crimée qu'elle garda du treizième au quinzième siècle. Ses galères battaient les galères de Venise. Malheureusement, des factions nouvelles succédant aux anciennes factions y semèrent la discorde civile.

Administrée par des consuls, depuis qu'elle s'était faite indépendante, en 1190, la ville de Gênes se donne à un podestat, puis à un capitaine, puis à un doge. Simone Boccanera est le premier qui porta ce titre créé en 1379. Les chefs de parti s'appelaient alors Adorni et Fregosi, Guardi et Montalli. Ces familles ensanglantent la cité, changent les doges à volonté, répandent le trouble dans toutes les classes, la désunion dans tous les rangs.

Le doge Antonietto Adorno, voulant se soustraire à la fatale influence des chefs de parti, se place sous la protection de Charles VI, roi de France. Le peuple se révolte ; le maréchal de Boucicaut comprime l'insurrection. Mais après son départ on chasse les Français.

Le marquis de Montferrat gouverne alors pendant quatre ans la ville de Gênes avec le titre de capitaine. Renversé à son tour, il est remplacé par Visconti, duc de Milan, qui devient seigneur de cette ville en 1421. Mais le peuple et la noblesse se révoltent de concert contre ce seigneur qui les opprime également et rétablissent l'institution des doges. L'un d'eux, Pierre Fregoso, replace la république de Gênes sous la protection de Charles VII, roi de France.

Les Fregosi et les Adorni parviennent encore à déposséder le protégé et à expulser le protecteur. Héritier des droits douteux de Charles VII, Louis XI, dit en parlant des Génois qui imploraient de nouveau la protection de la France : « Ils se donnent à moi ; je les donne au diable. » Ce diable dont parlait Louis XI s'appelait Galéas Marie Visconti. Ce Visconti

était duc de Milan. Il périt assassiné. Délivrée de sa tyrannie, la ville de Gênes retomba dans les guerres de factions.

Devenue ville française en 1499, révoltée en 1506, soumise par Louis XII, reprise par Jules II, replacée sous la domination des Valois, Gênes entre enfin, sous l'égide d'André Doria, dans une ère d'indépendance régulière et d'ordre durable. Ce grand citoyen lui donna une constitution qui assura sa puissance et sa tranquillité pendant près de trois siècles. Cette époque a été la grande époque de l'ancienne capitale la Ligurie.

Mais déjà, au seizième siècle, on vit décliner la splendeur de Gênes. En 1684, Louis XIV faisait bombarder cette opulente cité par Duquesne. Deux de ses doges allaient successivement porter l'humiliation de leur patrie, l'un à la cour de France, l'autre à la cour d'Autriche. En 1800, Masséna s'y défendait avec énergie contre les Anglais et les Autrichiens qui la bloquaient par mer et par terre. Cinq ans après elle était incorporée à la France. Dix ans plus tard elle devenait la seconde ville du royaume de Sardaigne.

Je ne veux pas ajouter une description nouvelle à des milliers de descriptions anciennes. D'ailleurs, ce n'est pas la ville des peintres, des archéologues et des touristes que je dois montrer dans ce livre, mais bien la ville d'étape des soldats de l'armée d'Italie. Ici la matière abonde, les documents s'ajoutent aux documents, et il n'y a qu'à consulter les souvenirs et les correspondances du temps pour retracer la physionomie si animée de cette ville au moment de l'arrivée des troupes françaises.

C'est le 26 avril 1859 que la population de Gênes salua de ses acclamations les premiers régiments de l'armée d'Italie entrés dans sa rade. C'étaient les 34e, 37e, 71e et 78e régiments de ligne; c'étaient aussi les turcos ou tirailleurs algériens; c'était encore la seconde légion étrangère.

Le beau vaisseau l'*Algésiras*, excellent marcheur, le *Redoutable* et la *Dryade* avaient amené ce premier corps de dix mille hommes environ, aidés par les gros transports à vapeur l'*Ulloa*, le *Mogador* et le *Christophe-Colomb*.

Dans la soirée du 26, dans la nuit du 26 au 27, et dans la soirée du 27 l'*Asmodée*, le *Vauban* et le transport du commerce *Marseille* complétaient le débarquement des turcos et de divers approvisionnements à Gênes.

Attendus le 27, le magnifique vaisseau la *Bretagne*, percé pour 160 canons au moins, masse imposante et redoutable, et le vaisseau le *Napoléon* n'arrivèrent que le 28, à deux heures du soir, précédés par le *Sané* qui mettait à terre un bataillon de zouaves venus d'Oran.

De la *Bretagne* et du *Napoléon* sortirent en masse cinq à six mille hommes environ, le 17e chasseurs, les 74e et 84e régiments de ligne au grand complet et quelques retardataires des premiers régiments arrivés les 26 et 27.

Quelques compagnies du 70e se trouvaient par hasard au milieu de ces troupes, ainsi que trois cents hommes du 33e régiment de ligne, complété depuis.

Le premier jour, l'*Algésiras* amenait le général Bazaine ; d'autres bâtiments amenaient ensuite d'autres généraux.

La population s'était portée tout entière au lieu du débarquement. On criait de toutes parts : *Vive le Piémont ! vive l'Italie ! vive l'Empereur !* Les soldats français serraient la main aux habitants, qui les aidaient à descendre à terre.

Les officiers généraux et les officiers supérieurs étaient tous logés dans de somptueuses demeures. Ces prévenances s'étendaient aux simples soldats.

L'uniforme pittoresque des turcos, leur teint bronzé, leur physionomie caractéristique, leur contenance à la fois martiale et nonchalante attiraient l'attention générale.

Les premiers Français arrivés à Gênes eurent aussitôt la permission de visiter la ville, et des casernes de San Benigno ils se répandirent dans les rues. Les Génois étaient ravis de la présence des soldats français, de leurs façons aisées et affectueuses. Les soldats français étaient charmés des témoignages d'estime et de cordiale sympathie qui leur étaient prodigués. Tous les Génois, jusqu'aux enfants, se faisaient une fête de les saluer, de les accompagner, de leur servir de guides, de leur donner toutes sortes d'indications, et tous, malgré la différence du langage, paraissaient s'entendre à merveille. La ville avait un air de fête. Dans tous les lieux publics, dans les rues, les cafés, les auberges, on admirait cette bonne intelligence, cette allégresse, cette complète fraternité.

Mais c'est surtout en lisant les correspondances adressées par M. Edmond Texier au directeur du *Siècle* qu'on peut se faire une juste idée du spectacle qu'offrait alors la ville de Gênes. Voici l'une de ces correspondances :

« J'arrivai à Gênes le premier jour du débarquement, et je n'ai pas besoin de vous dire que Gênes était en fête. Ce débarquement, attendu depuis quelques jours, avait attiré une foule énorme, accourue de tous les points du Piémont et même des États limitrophes. On voulait être certain que les Français avaient débarqué. Les quais de cette grande ville

de Gênes, qui s'étend au fond du golfe en forme de fer à cheval, avec ses étages de maisons et de palais, présentaient un spectacle grandiose. Ces quais étaient encombrés.

« Sur toutes les terrasses des palais qui bordent la mer, des femmes, la tête couverte de ce grand voile blanc qu'on appelle le *pezzoto*, et qui, attaché à la nuque, les enveloppe en tombant jusqu'aux pieds, agitaient leurs mouchoirs et jetaient des bouquets. Des centaines de barques s'élançaient du port pour aller au-devant des frégates, et chaque barque, en passant près de nos vaisseaux, faisait pleuvoir sur nos soldats des tourbillons de fleurs. C'était de la joie, de l'enthousiasme, du délire. A chaque cri parti des barques ou des quais, les soldats répondaient par le cri : *Vive l'Italie !* et femmes, enfants, hommes faits, vieillards, applaudissaient ou levaient les mains au ciel, comme des naufragés qui, se croyant perdus, voient venir l'embarcation qui va les sauver de la mort. Quand la première frégate entra dans le port, ce fut une explosion immense, un vivat universel : l'Italie se sentait délivrée.

« Si jamais enthousiasme fut vrai, palpitant, pathétique, c'est celui-là : la population tout entière versait des larmes. « Ah ! sainte Vierge, disait « une vieille femme placée auprès de moi, les voilà donc arrivés ! » Et elle pleurait abondamment, et tous les gens que je voyais autour de moi, hommes ou femmes, pleuraient aussi en poussant le cri : *Vive la France ! vivent les soldats français !* Pendant tout le temps que dura le débarquement, les hourras continuèrent, et les premiers soldats qui touchèrent le rivage furent littéralement étouffés dans les embrassements. Quand le premier drapeau passa de l'*Algésiras* sur l'embarcation, tous les chapeaux se levèrent, et Gênes entière, par un mouvement spontané, s'inclina devant le drapeau français comme devant le *labarum* de l'Italie.

« Aujourd'hui, Gênes a plutôt l'air d'une ville française que d'une ville italienne. L'uniforme français est dans toutes les rues, sur toutes les places. Quinze régiments de ligne sont déjà arrivés, sans compter les zouaves et les turcos. Ceux-ci, avec leur teint basané, leur allure étrange, sont les lions du moment. Ils ne sont pas logés en ville comme les autres troupes, mais dans un camp aux portes de Gênes, dans la vallée de Polcevera. Là ils reçoivent la visite de tout le monde, et les belles dames elles-mêmes ne dédaignent pas de diriger leur promenade vers le camp des turcos qui dorment au pied des oliviers ou dans des bois de citronniers et d'orangers.

« Mais c'est le soir surtout que Gênes a un aspect singulier. A voir ces militaires se promener bras dessus, bras dessous, avec les citoyens, on ne dirait guère que l'on est dans une ville essentiellement commerçante.

A huit heures, cinquante tambours et cinquante clairons se réunissent sur la place du palais ducal et la retraite résonne. Toute la population génoise emboîte le pas derrière nos tambours, qui, voyant leurs succès, battent la retraite avec une verve entraînante. Les chants italiens se mêlent aux refrains français, les cris de *Vive l'Italie!* à ceux de *Vive la France!* et de cette cacophonie d'airs et de dialectes, il résulte une harmonie guerrière enthousiaste, une harmonie de cœurs qui exhale la poudre et présage la victoire.

« Ce qui est remarquable ici, c'est le patriotisme de la population. Tout le monde a la même pensée et le même but, et, pour arriver à ce but, il n'est personne qui ne soit prêt à faire les plus grands sacrifices. Les enrôlés volontaires, composés en grande partie de jeunes gens des meilleures familles de l'Italie, font l'exercice depuis le matin jusqu'au soir, par la pluie ou le soleil, avec une volonté opiniâtre, et ils manœuvrent déjà comme des vétérans.

« Des officiers français, qui ont assisté aux manœuvres des volontaires, m'ont dit qu'on pouvait se lancer sans crainte avec de pareils alliés. Les troupes sardes sont pleines d'ardeur et veulent réparer à tout prix l'échec de Novare. Il faut avoir vu de ses yeux cet entraînement de tout un peuple pour être bien convaincu que le premier besoin de l'Italie est l'indépendance. »

Le même correspondant écrivait au même journal, à la date du 1er mai :

« Des troupes nouvelles venant de Toulon ont débarqué hier au soir, et en ce moment où il est onze heures du matin quatre frégates à vapeur, transportant deux régiments de la garde, deux batteries d'artillerie, avec chevaux, canons, matériel de guerre, viennent d'entrer dans le port. Deux autres frégates sont en vue. Le débarquement des chevaux commence ; un débarquement long et difficile, surtout par le temps qu'il fait, un temps affreux, une pluie torrentielle et un vent venant du large qui doit être le cousin très-germain du mistral marseillais. Hommes et chevaux ont dû beaucoup souffrir de la traversée. Chaque cheval est soulevé à l'aide de sous-ventrières, hissé par-dessus bord et descendu sur un bateau plat. Le débarquement durera toute la journée, d'autant plus que de nouvelles frégates doivent arriver d'un moment à l'autre et en assez grand nombre.

« Hier matin, j'ai été visiter le camp des turcos, dont je vous ai déjà dit un mot dans ma première lettre. Il est installé dans une de ces jolies



Tirailleur Indigène.

(Turcos.)

vallées génoises qui semblent un reflet du paradis terrestre. Vous savez que celle-ci se nomme Polcevera. On y arrive après avoir traversé le faubourg de San-Pier d'Arena, qui a quelques palais non moins splendides que les palais de Gênes; elle est encaissée entre quatre collines chargées d'orangers, de citronniers, de grenadiers, et hérissées d'aloès et de cactus. Cette végétation africaine pourrait faire illusion à ces fils brunis de l'Atlas, si les riches et élégantes villas qui dominent les coteaux, et dont les tons bariolés se détachent vigoureusement sur le vert sombre de la végétation, ne leur rappelaient qu'ils sont loin de la terre natale. Un grand tapis de verdure longe la colline occidentale, et rien n'empêchait les turcos de planter leurs tentes sur ce gazon moelleux parsemé de jolies fleurs bleues et roses dont le nom m'est inconnu ; mais les turcos ne sont pas des sybarites, et ils ont préféré se coucher dans le lit d'un torrent qui côtoie la vallée. Je me hâte de vous dire que ce torrent est, il est vrai, pour le quart d'heure, le plus hydrophobe des torrents d'Italie.

« Les turcos sont un très-beau spécimen de la race arabe. Quelques officiers indigènes surtout ont, malgré le noir de leur peau, des traits d'une finesse et d'une régularité remarquables. Le turban blanc encadre admirablement ces têtes énergiques, et ils portent avec une aisance et une grâce sans pareilles la large veste et le pantalon bouffant fortement serré au-dessus des hanches. Il y a dans tous leurs mouvements excessivement rapides une élasticité qui tient plutôt de la race féline que de la race humaine. Dans les fantasias auxquelles ils se livrent pour tempérer les ennuis de l'inaction, on croirait voir, en suivant les ondulations de ces corps qui s'allongent et se rapetissent à volonté, bondir des centaines de tigres. Presque tous parlent le français avec un accent guttural et traînant qui n'est pas sans une certaine douceur.

« Cette nuit, un bataillon de turcos a levé le camp et est parti pour Pontedecimo ; les autres bataillons partiront ce soir ou demain. Après l'Acquasola, ce magnifique promenoir de Gênes, la route qui mène au camp des turcos a été, pendant cinq jours, la promenade la plus fréquentée.

« En attendant qu'ils partent, et cela ne peut tarder, les zouaves donnent des représentations extraordinaires un peu partout et gratis. Hier, au café du Corso, un zouave, entouré d'une centaine de personnes, racontait, avec un accent impossible et des gestes intraduisibles, la lamentable histoire du baron Dindonzell, feld-maréchal autrichien. Vous devez bien comprendre que c'est l'Autriche qui paye aujourd'hui tous les frais de la gaieté soldatesque. Notre zouave donc, beau parleur et homme d'imagination, racontait, au milieu des éclats de rire de son auditoire ita-

lien, que le baron Dindonzell, feld-maréchal, chargé par son gouvernement de conquérir l'Arabie, avait été pris par les indigènes, et que ceux-ci, sans respect pour sa haute position militaire, l'avaient forcé de couver des œufs de dindon. Dindonzell, ayant d'abord refusé cette mission délicate, reçut tant de coups de bâton, qu'il vainquit ses scrupules et consentit à l'accepter. On lui donna vingt-cinq œufs, dont il fit une omelette. Les Arabes ne s'étonnèrent pas trop de la maladresse du feld-maréchal au service de l'Autriche; ils lui appliquèrent cinquante coups de bâton, deux par œuf cassé : car les Arabes sont justes, ajoutait le zouave; et Dindonzell, ayant reçu de nouveaux œufs, les couva enfin avec beaucoup de dextérité. Et voilà, disait en terminant le narrateur, comment le baron Dindonzell, qui ne fut jamais marié, eut cependant une longue postérité.

« Le zouave enfila ensuite un chapelet d'histoires qui n'eurent pas moins de succès que la première. Chaque phrase de l'orateur était interrompue par des éclats de rire et des applaudissements à tout rompre. Quand on sait combien est vif le goût du populaire italien pour la farce et le grotesque, il n'y a pas à s'étonner si les zouaves sont si goûtés et si courus en ce moment dans la sérénissime cité de Gênes.

« J'ai été témoin, hier au soir, d'une manifestation patriotique au théâtre Carlo-Felice. Le premier rang des loges et l'orchestre étaient occupés à peu près exclusivement par les officiers français. A la suite d'un ballet, la toile se releva aussitôt, et l'on vit une fort belle décoration représentant la via Balbi, cette rue où sont réunis les plus beaux palais de Gênes, ces chefs-d'œuvre de l'architecture du seizième siècle, construits par le grand artiste Galeazzo-Alessi. Au milieu de la scène se dressait une colonne, autour de laquelle s'enroulaient, comme une guirlande humaine, les danseuses, tenant d'une main le drapeau piémontais, et, de l'autre, le drapeau aux couleurs françaises. A cette vue, loges, orchestre, parterre, paradis, éclatèrent en vivat frénétiques. Les cris : *Vive la France! vive l'Italie! vive la guerre nationale!* retentirent dans toute la salle à plusieurs reprises; et, la toile s'étant baissée, il fallut qu'elle se relevât pour donner une libre carrière à l'enthousiasme du public. »

La veille, M. Edmond Texier avait écrit une correspondance semée de traits de mœurs et de détails de circonstance qui ont conservé tout leur charme, même à cette heure où nous sommes déjà loin des jours d'effervescence et de vie où le passage des troupes françaises donnait à la ville de Gênes une physionomie toute particulière et tout accidentelle. Voici cette correspondance :

« Nous avons vu arriver hier, 29 avril, les premiers détachements de la garde impériale. Le régiment des zouaves de la garde a fait, vers sept heures du soir, son entrée, musique en tête, baïonnette au bout du fusil, au pas accéléré, avec accompagnement de clairons et de tambours : il ne manquait que les canons et la mèche allumée. Ce matin, à dix heures, débarquait aussi un régiment de grenadiers de la garde; et la population génoise, blasée sur le turban blanc des zouaves et des turcos, témoignait, par des vivat prolongés et par une pantomime expressive, l'admiration que lui causaient l'aspect des hauts bonnets à poil et la tenue martiale de ces vétérans, qui portent presque tous, suspendue sur la poitrine, la médaille de Crimée. Les turcos, pour fêter la venue de leurs camarades, s'étaient mis en frais; ils avaient littéralement acheté toutes les oranges que vendent sur les quais les marchands ambulants, puis ils les avaient artistement placées en tas, comme on fait des boulets de canon dans les arsenaux. Quand le débarquement commença, la première barque qui toucha terre fut aussitôt criblée de ces projectiles jaunes, qui tombaient de ci, de là, dans l'eau et sur les soldats arrivants. Ceux-ci, un peu étonnés au premier moment de ce bombardement, virent bientôt de quoi il s'agissait, et, pêchant les pommes d'or ballottées par les flots, ils ne tardèrent pas à dévorer ces obus rafraîchissants.

« Il faut vous dire que la vente des oranges s'est élevée ici à la hauteur d'une question. Les premières troupes qui débarquèrent, voyant dans toutes les rues, sur toutes les places, des oranges énormes, demandèrent par curiosité combien on les faisait payer ; les marchands et les marchandes, alléchés par l'appât du gain, spéculèrent sur l'ignorance de nos soldats, et leur répondirent que chaque orange valait un sou. Les soldats, ravis du bon marché, en achetèrent des masses, et, non contents d'en acheter, proclamèrent partout que Gênes était une ville bénie du ciel, un pays de cocagne, puisqu'on donnait pour un sou une orange qui coûte cinquante centimes à Paris. Cependant le syndic ou maire de Gênes, ayant eu connaissance du goût prononcé de nos troupes pour les oranges, et des bénédictions qu'ils répandaient sur la tête des marchands, se hâta de rédiger une proclamation dans laquelle, faisant appel au patriotisme des débitants, il les engageait à ne plus spéculer désormais sur l'inexpérience de nos soldats. Le fait est que ceux-ci avaient été indignement volés, et qu'on leur avait donné pour un sou ce qui vaut à peine un centime à Gênes et sur presque tout le littoral méditerranéen. Les soldats, apprenant qu'ils avaient été abusés, prirent leur revanche, et ils exigèrent six oranges pour un sou, au lieu de cinq qu'on donne habituellement.

« Au moment où je vous écris, le port présente un spectacle superbe :

quatorze navires de guerre sont à l'ancre, déployant au haut de leurs mâts le pavillon français. Il y avait longtemps que Gênes n'avait vu une pareille flotte. Deux autres navires sont en vue, à quatre ou cinq lieues en mer. Ils amènent des régiments de la garde impériale. Des canots montés par des habitants de Gênes se préparent à aller à leur rencontre. Je remarque aussi une grande activité sur les quais du port; je vois passer des mulets et des chariots de malles, de bagages, escortés par des soldats français et se dirigeant vers la porte de San-Pier d'Arena. Deux brigades vont partir dans une heure pour Alexandrie. Ce n'est que ce matin qu'on a su officiellement que les Autrichiens avaient franchi le Tessin musique en tête. L'enthousiasme est à son comble. Dans toutes les rues, le seul cri qui retentisse est celui-ci : *Evviva la guerra !*

« A part les marchandes d'oranges, en qui la spéculation a un peu étouffé le patriotisme, toute la population génoise a accueilli les Français comme des frères. Les dames de l'aristocratie ont mis leurs loges à la disposition de nos officiers ; et avant-hier, le premier et le second rang du théâtre Carlo-Felice étaient occupés par des uniformes. Tous les palais de Gênes, et vous savez s'ils sont nombreux, se sont ouverts devant nos généraux et nos officiers supérieurs. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers est logé au palais royal, le général Bazaine au palais Doria, le général Forey au palais Durazzo, et c'est un curieux spectacle, ce spectacle des soldats assis dans ces vestibules de marbre, aux colonnes de marbre, ou accoudés sur des balcons de marbre. La strada Balbi et la via Nuova présentent un assemblage unique des plus somptueuses masses de palais, aussi recommandables par la beauté de l'art que par la beauté de la matière. Là, tout est en marbre; les cariatides, les mascarons, les balcons, les colonnes, les soubassements, les corniches, et, à l'intérieur, les escaliers et les murailles. Tous ces palais semblent avoir été taillés dans un gigantesque bloc de marbre, et ils sont en si grand nombre, non-seulement dans la via Balbi, la via Nuova et la via Nuovissima, mais dans toutes les rues, que quiconque passe à Gênes est bien déshérité du ciel s'il ne trouve pas un pauvre petit palais de marbre pour abriter sa tête ; moi qui vous écris, je suis logé dans l'ancien palais Grimaldi, que les nécessités de la vie moderne ont transformé en un hôtel meublé. Ma chambre est pavée en marbre blanc, et j'y arrive par un escalier de marbre noir, après avoir traversé un vestibule soutenu par huit colonnes de marbre d'un seul bloc, et n'allez pas croire que je sois privilégié ; pour deux francs cinquante centimes dans les temps ordinaires, et pour cinq francs par jour à cette heure où Gênes est encombrée d'étrangers, tout le monde peut se donner les élégances de ce luxe marmoréen, à la guerre comme à la guerre, *evviva la guerra !*

« Je dois ajouter, il est vrai, qu'il faut payer ce luxe par une grande vigueur de jarret. A Gênes, les plus petits palais ont dix étages, ni plus ni moins. Chaque palais, voulant avoir le spectacle de la mer, passe la tête par-dessus l'épaule de son voisin. Un palais du haut duquel on n'apercevrait pas la mer serait déshonoré. Ce goût des Génois pour le spectacle des vaisseaux sillonnant leur golfe bleu a fait qu'ils ont adopté les étages supérieurs et qu'ils demeurent tous dans des contrées aériennes qu'on ne traverse ordinairement qu'en ballon. Je suis, pour ma part, au huitième étage. De ma fenêtre de marbre, je contemple le port, les tours, les phares, les forts, la citadelle; je vois éparpillées au milieu des bois de myrtes et d'orangers les opulentes villas génoises, qui sont la ceinture de marbre de ces côtes méditerranéennes.

« C'est une tradition parmi les familles nobles génoises d'ouvrir leurs palais aux étrangers de toutes les nations qui demandent à les visiter. Ces maisons particulières deviennent ainsi des musées publics, et l'hospitalité sous ce rapport est poussée si loin, que, pendant quatre ou cinq heures de la journée, les propriétaires de ces somptueuses demeures se retirent dans une seule pièce, abandonnant toutes les autres aux visiteurs.

« Ces jours derniers, les patriciens de la via Nuova, de la via Balbi et de la via Nuovissima ont fait mieux encore : ils ont fait savoir que tout militaire, officier ou soldat, qui se présenterait à la grille d'un palais serait immédiatement introduit, et nos soldats, très-flâneurs quand ils n'ont rien de mieux à faire, ont largement profité de la permission. En montant le superbe escalier du palais Durazzo, j'entendais un grenadier dire à son camarade : « Quel drôle de pays! du marbre partout; c'est « beau, mais on n'est jamais bien sûr de ne pas se casser le nez. » Et j'ajouterai que, sur ces grandes dalles noires et blanches, nos troupiers n'ont pas en effet le pied marin.

« Puisque les Autrichiens ne se décident pas encore à franchir le Pô, et que je n'ai rien à vous dire de mieux pour le moment, permettez-moi de vous parler de ces splendides habitations que j'ai visitées en détail depuis dix jours que je suis à Gênes.

« La plupart de ces palais sont l'œuvre d'un artiste de Pérouse, Galeazzo Alessi, qui fut pour Gênes ce que Bramante et San-Gallo avaient été pour Rome, Buonta-Conti pour Florence, Calludia pour Venise, c'est-à-dire le modèle sur lequel se réglèrent les autres architectes. Il ne resta à Gênes qu'une quinzaine d'années, mais dans ce court espace de temps il exécuta un si grand nombre d'œuvres magnifiques, qu'elles firent donner à Gênes le titre bien mérité de Superbe.

« Tout le passé de Gênes palpite dans ces marbres étagés les uns sur les

autres, et dominés par des terrasses, vrais jardins suspendus, plantés d'orangers, de grenadiers, de citronniers, et arrosés par des bassins qui vomissent l'eau par la trompe des tritons ou par la bouche des Neréides et des déesses. Ces palais, qui s'étendent sur toute la longueur des trois plus grandes rues de la ville, sont un éclatant témoignage des fabuleuses richesses de cette oligarchie marchande dont les vaisseaux couvraient les mers. C'est cette aristocratie commerçante qui a bâti Gênes de marbre et d'or; c'est elle qui lui a donné à peu près tous ses monuments. C'est à un des Lomellini, souverain de l'île de Tabarca, que Gênes doit cette magnifique église l'*Annunziata*, qui semble, tant elle éclate de dorures, de fresques, de marbres roses, le vestibule d'un paradis païen. L'église Saint-Ambroise, tout incrustée de marbre de couleur, est due à la magnificence d'un Pallavicini. N'est-ce pas aussi un Doria qui a fait bâtir l'église de Saint-Matthieu, et un Sauli qui a donné à Gênes Sainte-Marie de Carignan? Quel vif sentiment de l'art avaient ces négociants d'autrefois, et comme ils savaient se faire pardonner leurs colossales richesses! Ils se bâtissaient des palais pour eux et leurs familles, mais ils en faisaient aussi construire pour le peuple, car les palais de Dieu, au moyen âge surtout, étaient aussi les palais du peuple.

« J'ai été hier soir au théâtre André-Doria pour assister à la représentation d'un drame de circonstance intitulé le *Siége d'Alexandrie*. L'action se passe au douzième siècle, à l'époque où la ligue lombarde avait à se défendre contre les attaques de l'empereur d'Allemagne, Frédéric Ier. Le dialogue de ce drame est fortement nourri de décharges de mousqueterie et de coups de canon; mais tout l'intérêt de la pièce s'est concentré hier soir dans le rôle d'un personnage secondaire, un envoyé autrichien. Quand ce malheureux ambassadeur paraissait sur la scène, il lui était impossible de dire un mot. Aussitôt qu'il ouvrait la bouche pour parler, les injures partant du parterre et des hautes loges lui coupaient littéralement la parole. Je n'ai jamais entendu une telle cacophonie de cris, de vociférations et de sifflets. Parmi toutes les injures qui se croisaient dans la salle et tombaient dru comme grêle sur la tête du diplomate, la plus employée était *Canaglia Tedesca* (Canaille d'Autrichien)! A un certain moment, des pelures d'orange lancées par des mains habiles vinrent frapper en pleine poitrine l'ambassadeur qui, ne sachant plus quelle contenance tenir, prit tout à coup le parti de battre en retraite dans la coulisse, aux applaudissements des spectateurs.

« Cependant l'action du drame se trouvant un peu entravée par suite de la fugue de l'envoyé tudesque, le régisseur parut, et, dans une allocution bien sentie, fit comprendre au public que le malheureux acteur charg

du rôle de l'envoyé autrichien était au fond un excellent patriote, qu'en conséquence il suppliait les dames et les messieurs de vouloir bien lui accorder la parole pour que le drame se déroulât jusqu'au dénoûment, qui devait consacrer, du reste, la pleine victoire de l'Italie et la défaite complète des Autrichiens. Cette assurance positive donnée par le régisseur sur le résultat final de la pièce calma un peu l'agitation de la multitude, et l'envoyé autrichien put reparaître. Je ne vous cacherai pas pourtant que, s'il ne reçut plus de quartiers d'orange, il ne fut pas tout à fait quitte des grognements et des sifflets qui l'accompagnèrent jusqu'au bout de son rôle. »

Voici maintenant une lettre d'un tout autre style et d'un tout autre caractère ; une lettre d'officier français qui parle de ce qu'il voit en acteur qui est mêlé aux événements qu'il raconte :

« Le 29 avril, après une assez douce traversée, nous arrivions à Gênes à deux heures de l'après-midi. Nous débarquâmes sur-le-champ. En une demi-heure tout le régiment avait quitté le bord.

« Le régiment bivaqua jusqu'au lendemain midi, dans une cour du vieux Lazaret et sur les talus du rempart qui défend l'entrée du port.

« Une fois nos compagnies installées, plusieurs officiers et moi prîmes à la porte del Pila une voiture, excellent coupé, qui nous transporta à l'hôtel de la Ville, magnifique établissement dont tous les parquets sont en mosaïque et les escaliers, les pilastres en marbre blanc. Le général Clerc, le colonel et le lieutenant-colonel étaient déjà installés à une table où nous prîmes place. Après le dîner, qui ne nous fit en rien regretter les dîners de Paris, nous allâmes, quoique exténués de fatigue, mais poussés par la curiosité de voir tout ce qui est nouveau, nous promener par la ville jusqu'à une heure du matin.

« La ville de Gênes est réellement magnifique et dans un site des plus pittoresques. Au fond d'un golfe aux larges bras, la ville, bâtie en amphithéâtre, déroule des deux côtés une véritable profusion de palais, de colonnades, de frontons et de statues ; elle est surplombée de collines couvertes de myrtes, de citronniers et d'orangers, d'un ciel bleu comme on n'en voit pas.

« Dans la ville proprement dite, ce ne sont que palais et églises d'un style riche et imposant. Le dôme intérieur des églises est couvert de dorures et de peintures fort belles et estimées ; les colonnes qui soutiennent les édifices sont en marbre de différentes couleurs.

« Les rues ont un cachet tout particulier : elles sont toutes dallées

avec de larges pierres en granit, et si propres, si bien entretenues, que l'on croirait marcher dans le vestibule d'un riche palais. Toutes les maisons sont très-élevées et composées de six à huit étages, quelquefois neuf.

« L'italien que l'on parle ici est un patois que j'ai toutes les peines du monde à comprendre ; aussi j'agis souvent comme les sourds-muets, en attendant que je baragouine comme nos amis les Génois.

« Les principales rues de Gênes sont les via Balbi, Nuova, Nuovissima, San-Carlo. A peu près au centre de ces belles voies se trouvent la belle église de l'*Annonciade*, sur la place du même nom, et, à peu de distance, le théâtre de San-Carlo Felice et le musée sur la place du Corso. A ces belles et principales rues aboutissent un amas considérable de petites rues si étroites, qu'avec les deux mains étendues on touche les deux murs. Toutes ces petites ruelles sont composées de maisons à huit étages ; elles sont du reste très-proprement tenues et parfaitement éclairées au gaz.

« Gênes, adossée à la montagne, n'est exposée qu'aux vents du sud ; la température y est fort chaude, et c'est pour s'en préserver qu'on y a bâti les maisons aussi élevées et rapprochées les unes des autres, pour les préserver, autant que possible, des rayons solaires et y maintenir une fraîcheur désirable.

« Le lendemain de mon arrivée à Gênes, je fus au théâtre del Porte, dans la rue Balbi, près du Palaze Réal, où est logé en ce moment le maréchal Baraguey-d'Hilliers. Ce théâtre n'est composé que de loges, fort commodes et coquettement décorées. A cette représentation, il y avait de fort jolies Génoises qui, un instant, m'ont fait oublier nos charmantes Parisiennes. J'étais beaucoup plus occupé d'elles que de la pièce de Goldoni, que je n'ai guère comprise.

« Toutes les femmes du monde sont habillées comme nos Parisiennes. Les bourgeoises et les femmes du peuple portent une coiffure qui ne manque pas de charme et d'originalité. Pour les bourgeoises, c'est une longue écharpe en tulle blanc maintenue par une grande épingle d'or ; les deux extrémités tombent en avant et couvrent les épaules et une partie des bras. La femme du peuple, tous les jours tête nue dans les rues, ne porte cette coiffure que le dimanche ou les jours de fête : seulement, au lieu d'être en tulle, c'est une cotonnade qui ressemble assez à la perse de notre pays. Les Génoises sont remarquables par leurs beaux yeux et l'abondance de leur chevelure. Les hommes portent le même costume que le nôtre. La forme du chapeau, dans la classe moyenne, affecte un peu celle du sombrero espagnol.

« On ne sait comment loger toutes les troupes qui chaque jour arrivent par fournées de cinq à dix mille hommes. Toute la garde doit rester ici en

attendant l'Empereur. Au fur et à mesure de l'arrivée au régiment, on les fait camper sur la route de Turin, puis on les expédie sur Casale et Alexandrie.

« On m'a casé chez une excellente famille génoise, rue Christoforo-Colombo, à la partie supérieure de la maison. C'est un peu haut, huit étages! Mais de ma chambre j'ai une vue admirable sur la mer, où j'aperçois cingler les navires. Il y a une heure à peine, je voyais débarquer au milieu de la population enthousiaste un régiment de voltigeurs; un autre passe en ce moment sous mes fenêtres; dans quelques heures d'autres encore.

« Les Génois sont stupéfaits de la célérité de nos mouvements et de notre arrivée. En effet, cela tient du merveilleux.

« On a d'abord logé nos hommes sous des hangars, dans des entrepôts, partout enfin où on a pu dans le faubourg San-Pietro d'Arena, à une lieue environ de la ville. Puis, hier au soir, 2 mai, nous avons reçu ordre de venir loger dans la haute ville, au couvent de Saint-Jacques, habité la veille de notre arrivée par cinquante-six nonnes, qui gracieusement ont voulu nous faire place.

« Nos zouaves y seront mieux qu'à San-Pietro d'Arena, en attendant, ils sont couchés sur la paille, dans les cellules et les corridors. Pour nous, on nous a dressé des lits de sangle à la municipalité, rue Nuova, dans de grandes chambres qui ressemblent en ce moment à de vastes dortoirs de collége. Tant bien que mal nous y dormons tranquillement en pensant aux amis de France, à nos nouveaux amis les Piémontais, et à nos adversaires de demain avec lesquels nous avons hâte de faire connaissance.

« La santé de nos troupes n'a nullement été altérée. L'esprit de tous est excellent. L'accueil que nous avons reçu à notre arrivée tenait du délire. Depuis, on ne rencontre dans les rues que zouaves et Génois bras dessus, bras dessous. »

Écrite par M. de Mutrecy, cette lettre est du 3 mai.

Un autre officier de la division Forey écrivait à la même date que, débarqué le 29 avril, son régiment avait passé les deux journées suivantes dans l'un des faubourgs de Gênes. Une foule immense les avait accueillis comme des libérateurs. Ils n'avaient pas aperçu un seul soldat piémontais dans les rues. La garde nationale faisait le service de la ville. Aussi on ne rencontrait que des hommes armés, en casquette ou en paletot. Tous, quoique novices dans le métier des armes, montraient une attitude martiale et ferme. Dans les cafés, Français et Piémontais chantaient jus-

qu'à minuit la *Marseillaise* qui était devenue le chant national du pays.

Le 10 mai, des troupes nouvelles arrivaient encore à Gênes. Ce jour-là, on y voyait débarquer, tambours battants, un régiment de zouaves venant d'Afrique, qni soulevait, par son attitude martiale, des transports d'enthousiasme. Ces zouaves, portant le turban vert, étaient tellement brunis par le soleil d'Afrique, qu'ils paraissaient plus noirs que les turcos. Ils se sont reposés un jour et ils se sont mis en route dès le lendemain matin pour le quartier général. Depuis la veille, onze navires de guerre français avaient encore mouillé dans le port militaire où l'on débarquait toujours des canons, des caissons, des chevaux et des troupes. Ce port militaire était sillonné de barques qui allaient des quais aux navires et qui revenaient des navires aux quais, transportant des hommes, du matériel et des munitions.

Gênes, du reste, avait en ce moment-là subi la même transformation que Marseille : c'était son originalité du moment. Cette transformation y était même plus radicale et lui donnait une physionomie plus accusée. Des groupes de négociants étaient encore réunis, tout le jour, devant le palais de la Bourse ; mais ils parlaient moins de leurs affaires que des soldats qui arrivaient et qui repartaient.

A toute minute, les groupes étaient rompus et traversés par des bataillons que des bateaux à vapeur jetaient sur le quai.

Des zouaves, des chasseurs de Vincennes, des grenadiers de la garde, des artilleurs, des dragons, des soldats du train, allaient et venaient, selon la pittoresque expression de M. Amédée Achard, par les ruelles embrouillées comme un écheveau de soie remué par un jeune chat, avec une assurance et une désinvolture que rien n'étonne. Ils prétendaient que, lorsqu'on a vu les sentiers de la Kabylie et les ravins de la Tchernaïa, on ne peut se perdre nulle part.

On reconnaît bien là le caractère enjoué et l'esprit de saillie du soldat français toujours prêt à la repartie comme à la bataille.

Voici un autre trait de mœurs militaires qui peint bien le caractère du troupier en campagne :

On avait donné aux zouaves et aux turcos, au moment du départ, six paquets de cartouches. A l'arrivée, ces cartouches avaient disparu. Les officiers exigent qu'on les retrouve et qu'on les leur présente. « Ne vous inquiétez pas, répondent les soldats ; nous savons où en prendre. Laissez-nous faire, et, à la première bataille, nous vous en rendrons dix pour une. »

L'idée fixe des zouaves et des turcos était d'aborder tout de suite l'ennemi à la baïonnette, sans déchirer une seule cartouche.

« Nous voulons voir si les Autrichiens ressemblent aux Kabyles, » disait un sergent de zouaves.

Comme le capitaine insistait pour qu'on retrouvât les cartouches égarées, le plus vieux soldat de la compagnie, troupier à moustaches grises, qui avait fait la guerre en Afrique et en Crimée, s'écria avec ce ton de familiarité que légitiment la fraternité des camps et la communauté des périls :

« Êtes-vous singulier, capitaine ! à vous entendre, on croirait que les Autrichiens n'en ont pas !... On leur prendra ce qui nous manque... un peu plus même, à cause des intérêts !... »

Quelle vie, quel mouvement de telles troupes ne devaient-elles pas répandre dans la ville de Gênes comme dans la ville de Turin ! Les tavernes creusées sous les obscures galeries qui longent le quai de la Douane ne désemplissaient pas de soldats français avalant de petits poissons par douzaine, et mangeant de la polenta comme les marins d'Italie, le tout assaisonné de bouteilles de vin blanc du pays et d'œillades aux belles filles du peuple qui entraient pour voir et pour être vues.

Les officiers avaient leur Tortoni : c'est la Concordia. Ils se retrouvaient là à l'heure du déjeuner. Un jardin charmant avec des terrasses, des orangers, des fleurs et des concerts : voilà le Tortoni de Gênes. On y trouve des salons pour les danses aussi bien que des salles de jeu, des salons de lecture tout comme des salles de conversation. Des peintures magnifiques ornent les plafonds ; les parquets sont en mosaïque. Paris n'a pas de cafés où il y ait ni ce confort ni ce luxe.

Mais officiers et soldats ne séjournaient que quelques heures à Gênes, juste le temps de faire une halte entre deux marches. L'empereur, qui allait y arriver à son tour, ne devait plus y trouver que les grenadiers de la garde casernés à Sainte-Bénigne. Ce qui restait encore de troupes dans le rayon de Gênes campait aux portes de la ville.

Ainsi, le 3e de zouaves est resté plusieurs jours installé sur les glacis de la porte del Dila, dans un camp dont les tentes, dressées comme en campagne, étaient voisines de celles de l'artillerie de la garde. M. Amédée Achard a fait de ce campement la description suivante :

« C'était comme un petit coin du grand tableau de la guerre. La ville de toile avait cette régularité d'un jour, cet ordre animé, ce mouvement pittoresque et vif où l'on sent la discipline, la gaieté et un je ne sais quoi d'aventureux qui plaît. Les petites tentes étroites et trapues réservées aux sous-officiers, leurs voisines, vastes et pareilles à des marabouts, où s'abritent les capitaines et les commandants ; d'autres encore, amples et coniques, où dorment cinq soldats, alignaient leurs longues rangées ; des

groupes de zouaves causaient à voix basse autour d'une chandelle, occupés encore de leurs campagnes d'Afrique ; quelques-uns fumaient la pipe à l'écart, silencieusement ; deux ou trois lisaient des lettres, couchés par terre, et restaient rêveurs : ils pensaient au pays ; leurs camarades chantaient des refrains de chansons ; le refrain mourait et le sommeil venait. Çà et là sous la toile, une petite lampe éclairait la main d'un zouave qui écrivait à la hâte une dernière lettre. Peu de bruit, un grand ordre : chaque bataillon avait sa place. A mesure que l'ombre épaississait, on voyait des étincelles rouges s'allumer dans l'air, le long des tentes. Le cigare égayait la promenade, puis les étincelles disparaissaient une à une ; les feux de bivouac s'éteignaient ; les mulets des régiments échangeaient des coups de dents et s'efforçaient de briser leurs longes ; tout auprès, les chevaux arabes des officiers creusaient la terre de leurs sabots, humaient l'air qui n'avait plus la senteur chaude du désert et secouaient leurs crinières le long des cordes tendues par terre. Plus loin, les chevaux solides et forts de l'artillerie étaient rangés près des fourgons et des pièces de campagne. Les sentinelles allaient et venaient sur le front de bandière d'un pas ferme et lent. Les fusils brillaient en faisceaux. Des hennissements éclataient par intervalles. »

De Gênes comme de Turin, au fur et à mesure qu'elles arrivaient, les troupes étaient dirigées en grande partie sur des points compris dans le rayon dont Alexandrie était le centre.

Déjà, vers le 15 mai, cent vingt mille hommes de l'armée d'Italie étaient concentrés dans ce rayon où se trouvait aussi le gros de l'armée piémontaise. Bientôt, les différents corps dont l'Empereur venait prendre le commandement en chef allaient être massés sur la rive droite du Pô, le premier sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers, tenant la droite, puis successivement le second sous les ordres du général de Mac-Mahon, le troisième sous les ordres du maréchal Canrobert, le quatrième sous les ordres du général Niel, et en arrière, auprès du grand quartier général, à Alexandrie même, la garde impériale.

C'est un intéressant et curieux spectacle que celui d'une armée en campagne et en marche. Je ne saurais mieux faire, pour donner au lecteur une idée de ce spectacle que d'en emprunter le récit animé, coloré, aux descriptions qui ont été écrites sous l'empire des impressions du moment par des témoins oculaires. Voici comment M. Amédée Achard dépeignait ce tableau pittoresque dans le *Journal des Débats* :

« La route de Gênes à Alexandrie m'a permis de voir ce que c'est

qu'une armée en campagne. A peine avions-nous dépassé le bourg de San-Pier d'Arena que nous avons rencontré, suivant le chemin tortueux de la montagne, deux batteries d'artillerie de la garde. Six chevaux étaient attelés aux fourgons, quatre aux pièces de campagne. Les cavaliers disparaissaient sous le grand manteau bleu. On ne voyait que leur colback et le bout du sabre heurtant la botte.

« Plus loin, c'est un régiment des grenadiers de la garde qui marche sur trois files, d'un pas libre, la longue capote relevée sur la hanche. Un vaste caoutchouc enveloppe les officiers. Les replis de la montagne cachent l'avant-garde.

« Plus loin encore, une colonne de mulets s'aperçoit tout à coup, conduite par des soldats ; la blouse et le pantalon de toile ont remplacé la capote militaire et le pantalon garance ; on reconnaît nos fantassins au képi et au fusil retenu par la bretelle sur l'épaule. Les mulets d'Afrique marchent sagement, chacun à son rang ; ils obéissent à la voix. Neuf sur dix s'appellent Joseph. Pourquoi ? On n'en sait rien ; c'est une tradition. Les mulets de Gênes résistent, ruent, mordent et font rage ; quelquefois ls jettent leur charge à bas. On ignore chez nous ce qu'il faut de patience, d'activité, de soins, de vigilance pour conduire ces caravanes.

« Quelques-unes de ces bêtes de somme portent des cacolets. On ne peut s'empêcher de les suivre de l'œil en pensant aux souffrances qu'elles doivent secourir. Le siége où le blessé s'assoira est relevé contre le bât. Des chevaux de main et des charrettes de cantiniers se mêlent au convoi, traînées par de maigres bidets qui font dix lieues sans bouder. Que les successeurs de Callot, s'il y en a, trouveraient à peindre dans ces marches !

« Des poules liées par les pattes se balancent sur la croupe du mulet, des canards se débattent, accrochés à la selle, des casseroles tintent à chaque pas, des choux d'un vert tendre s'accouplent à des paquets de carottes, des salades prennent l'air ou la pluie au bout des fusils. Un petit chien, l'ami du bataillon, secoue ses oreilles sur un oreiller de sacs ; d'autres, braques ou épagneuls, suivent la colonne, librement ou tenus en laisse. Là, un singe gambade et grimace sur la tente d'une charrette ; il vient peut-être de Constantine. Un mouton bêle tout à côté.

« La locomotive nous emporte encore. Voilà un régiment de chasseurs à cheval qui fait halte sur la route. La Scrivia passe en écumant dans le ravin. Les hommes sont enveloppés du manteau blanc à large collet et portent le mousqueton en sautoir. Les chevaux arabes secouent leurs crinières et leurs longues queues trempées de pluie. Ils tendent le cou et pointent les oreilles, comme s'ils s'étonnaient de ne pas reconnaître le paysage.

« Voici maintenant un escadron du train des équipages de la garde

et plus loin une batterie d'artillerie de ligne. Un régiment campe dans ce village : des buffleteries pendent aux fenêtres ; un soldat fend du bois devant la porte, un autre brosse son pantalon ; des officiers fument sous un porche ; un caporal fait danser un bambin sur ses genoux ; des hommes mènent les chevaux à l'abreuvoir ; une chanson française égaye la ruelle ; un feu de bivac fait bouillir la marmite au pied d'un vieux mur. Ici, un sergent partage son pain avec un mendiant ; là, une escouade se cotise et achète une corbeille d'oranges. Un moine passe égrenant son chapelet : on rit un peu ; mais un loustic se lève et fait le salut militaire ; le moine lui donne sa bénédiction ; on ne rit plus et on s'incline : la mort est peut-être si près !

« Continuons le chemin. Le long tunnel Dei Jovi est franchi. Un bataillon de voltigeurs de la garde arrive à la fin de l'étape. On ôte les sacs, on s'étire, on prépare des feux, on met les armes en faisceaux ; quelques soldats cherchent un hangar pour s'étendre et se reposer ; d'autres brisent un morceau de pain qu'ils mangent sur le pouce avec du saucisson ; la vivandière ouvre ses cantines ; les chevaux du commandant et des capitaines s'ébrouent. Tous les hommes se dispersent ; on allume la pipe, dont la fumée délasse, et on cherche des légumes frais pour la soupe. On cause avec le bidon.

« Dans ce hameau le tambour bat. C'est l'heure de l'étape nouvelle ; on charge les sacs et on prend les armes ; le bataillon est prêt en dix minutes ; on fait l'appel, et en avant, marche !

« On voit par les sentiers des hommes isolés qui pressent le pas ; un général et ses aides de camp traversent un pont ; deux vedettes le précèdent le mousqueton sur la cuisse.

« Tournons cette gorge dans laquelle le rail s'enfonce. Sur le flanc de la montagne, un peloton de gendarmes à cheval grimpe la côte lentement ; leurs forts chevaux vont d'un pas sûr et grave. La haute stature des cavaliers se profile sur le vert pâle des oliviers, ils ont cette attitude tranquille et cette assurance qui font reconnaître les corps d'élite. C'est la discipline et le devoir qui passent. On entend tinter le fourreau du sabre contre l'étrier.

« C'était ainsi partout, à Isola, à Ronco, à Arquata, à Seravalle ; plus loin, à Novi, comme à Ponte-Decimo.

« Une division a son quartier général dans cette même ville près de laquelle mourut Joubert, et d'où Moreau, par une savante retraite, sauva ce qui restait de la funeste journée du 15 août 1799. Que de sang dans toutes ces campagnes !

« A l'une des stations qui précèdent Alexandrie, sous la gare, un mot

un peu vif, prononcé avec cet accent qui fait toujours rire les Parisiens, me fit tourner la tête. Je demandai au chasseur de Vincennes s'il était de Marseille.

— *Siou deis Accoules*, me dit-il.

« Un coup de clairon sonna. Le Marseillais me tendit la main.

— Au revoir, pays! reprit-il.

« Et il s'éloigna gaiement.

« Je ne sais quelle sotte émotion me prit à la gorge.

« Au revoir! Qui sait? »

Voici ce que M. Edmond Texier écrivait de son côté au *Siècle :*

« C'est la première fois que je vois, surtout dans des conditions aussi favorables pour la bien voir, une armée en marche vers l'ennemi, et j'ignore s'il est de certains signes qui font présager la victoire; mais, si la bonne discipline, l'enthousiasme, la sérénité, la confiance sans bornes dans son courage et dans son droit sont les principaux éléments de succès, soyez sûr d'avance que cette armée ira loin, et que, sur ces champs de bataille déjà illustrés par nos pères, la France sera aussi bien représentée dans ses enfants d'aujourd'hui qu'elle le fut aux grands jours de la République et de l'Empire.

« Nos soldats ne sont pas des savants, mais ils n'ignorent pas que cette partie de l'Italie dont ils foulent le sol en ce moment a été le théâtre de nos plus beaux faits d'armes ; ils saluent en marchant tous les champs de bataille de la campagne de 1796 : Mondovi, Millesimo, Montenotte, ils savent qu'ils ne sont qu'à quelques pas de ces champs de Marengo dont la grande journée ouvrit si glorieusement le siècle où nous sommes ; ils passent par les chemins où ont passé leurs pères ; ils vont comme leurs pères au-devant des mêmes ennemis tant de fois vaincus, et tous ces souvenirs les exaltent et les enchantent. N'oubliez pas non plus que l'émulation aiguillonne tous ces régiments qui appellent de tous leurs désirs l'heure de la bataille : les zouaves, qui ont à soutenir une vieille réputation solidement assise ; la garde, nos troupes de ligne, les turcos qui ont fait, il paraît, le serment de ne pas brûler une cartouche et de courir sur la gueule des canons autrichiens la baïonnette en avant.

« Dans ces deux derniers jours surtout, j'ai pu apprécier tout ce que la servitude militaire exige de courage, de patience et de sublime abnégation. Le temps était affreux, et nos soldats, échelonnés sur les chemins de Gênes à Novi, portant chacun un sac pesant trente kilogrammes, sans compter le fusil et le shako, marchaient allégrement trempés jusqu'aux

os, le vent et la pluie fouettant leur visage. Pas une plainte; ils chantaient. Quand passait un train du chemin de fer, ils s'arrêtaient pour agiter leurs képis en criant *Vive l'Italie !* Le soir, la pluie continuant toujours, ils plantaient dans le premier champ venu, sur un sol détrempé, les piquets de leurs tentes et s'endormaient sans un murmure.

« A Arquata, je rencontrai un jeune sous-lieutenant dont tous les vêtements ruisselaient, et qui n'avait pas d'effets de rechange. Il avait acheté, la veille, un mulet à Gênes, et le mulet avait brisé sa corde pendant la nuit et s'était perdu dans les montagnes avec les bagages. Les soldats, qui sont un peu des enfants, riaient sous cape de la mésaventure du sous-lieutenant, lequel, du reste, quoique tout jeune, supportait son malheur avec assez de philosophie. Un vieux soldat tira de son sac une chemise et la donna à l'officier. »

Il y a dans tous ces détails un grand charme et un profond enseignement. Cette physionomie morale de l'armée française explique son irrésistible élan. La grande force du soldat français est dans son caractère.

Quelques jours avant la bataille de Montebello, le commandant en chef de cette jeune garde impériale, déjà l'égale de son aînée, lui adressait, à la date du 8, l'ordre du jour suivant daté de Marengo :

« Marengo, 8 mai.

« Soldats de la garde,

« La guerre vient d'éclater entre la France et l'Autriche ; dans peu de jours l'Empereur viendra se mettre à notre tête et nous ramènera dans ces plaines où les noms d'Arcole, de Lodi, de Marengo, vous rappelleront la gloire de vos pères : vous vous montrerez dignes d'eux, dignes du nom glorieux que vous portez.

« Vous donnerez à l'armée l'exemple de l'intrépidité dans le danger, de l'ordre et de la discipline dans les marches, du calme et de la modération dans le pays que vous allez parcourir. Le souvenir de vos familles vous inspirera de la bienveillance pour les habitants, le respect pour la propriété, et, soyez-en certains, la victoire vous attend; vous la saluerez au cri de *Vive l'Empereur !*

« *Le général commandant en chef la garde impériale :*

« REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. »

On sait quels éclatants souvenirs de gloire réveille le nom de Marengo

écrit en tête de l'ordre du jour du général en chef de la nouvelle garde impériale. Le village de Marengo, qui a donné son nom à l'une des plus célèbres victoires de Napoléon Ier, est presque aux portes d'Alexandrie, sur la route qui conduit à Gênes, au confluent du Fontanone et du Tanaro.

Une grande partie des soldats de l'armée d'Italie a donc pu saluer en passant le glorieux champ de bataille où, le 14 juin 1800, Bonaparte, alors premier consul, battit si complétement les Autrichiens commandés par le général Mélas. Dans un domaine qui est situé au centre même de ce champ de bataille, on peut admirer une curieuse maison où se trouvent réunies, par les soins du propriétaire de ce domaine, les reliques trouvées dans les environs.

C'est tout à la fois un vaste ossuaire de tous les restes des soldats français qui perdirent la vie dans cette mémorable journée, et un musée où sont classés tous les objets que les fouilles modernes ont fait retrouver : des sabres, des fusils, des plaques, des shakos, des boulets. Sur la façade, on a peint à fresque les portraits de Bessières, Lannes, Berthier, Kellermann, et sur un mur qui fait angle droit avec la maison, on a peint encore une colonnade. Au milieu de la cour, une belle statue en marbre blanc s'élève sur son piédestal : c'est celle du Premier Consul, les yeux tournés vers ces plaines dans lesquelles chacune de ses marches fut une victoire. Dans un épais massif d'arbres entouré d'un jardin embaumé, une petite construction, en forme de mausolée, a été élevée à la mémoire du général Desaix. C'est là qu'on a pieusement réuni les os humains que la charrue a mis à découvert.

De Marengo à Alexandrie, il n'y a que l'espace d'une promenade. Située sur le Tanaro, cette dernière ville est toute moderne ; elle a été fondée en 1168 par la ligue lombarde qui avait été formée contre l'empereur Frédéric Barberousse, sous l'influence du pape Alexandre III, qui la baptisa de son nom. De 1796 à 1814, cette cité, d'origine guerrière, née au milieu de la lutte des empereurs et des papes, vécut sous la domination française.

Avec ses trente-six mille habitants, Alexandrie ressemble cependant à un village au milieu d'une plaine. Son aspect est triste ; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, c'est une place de guerre de premier ordre. Elle possède de beaux remparts qui servent de promenade à la population civile. On y voit aujourd'hui ces fameux canons pour lesquels une souscription patriotique avait été ouverte dans toute l'Italie. La citadelle d'Alexandrie est comme une seconde ville, d'un aspect martial et superbe. Au moment où allait s'ouvrir la campagne de 1859, tous les travaux avancés de la cita-

delle et de la ville étaient achevés : avec une faible garnison, elle pouvait tenir tête à toute une armée autrichienne.

Le paysan des environs d'Alexandrie n'a rien de bien caractéristique dans son accoutrement ; il est vêtu de gros drap jaunâtre et est coiffé du chapeau rond. Mais les femmes ont un costume plus pittoresque. Leurs robes d'indienne à fleurs, leurs mouchoirs aux couleurs vives, placés derrière la tête et attachés sous le menton, sont assez élégamment portés. Sous quelques-unes de ces robes très-larges, je soupçonne que les crinolines parisiennes sont arrivées à se glisser, et que la mode, cette tête folle que rien n'arrête, a déjà, elle aussi, conclu son alliance avec l'Italie. Nos artistes n'ont plus qu'à se hâter, s'ils veulent encore trouver le costume national.

Les femmes de la ville ne se distinguent des femmes de la campagne que par la finesse du tissu de leurs robes. L'indienne est aussi chez plusieurs d'entre elles remplacée par la soie, et, indépendamment du foulard qui tombe en pointe sur les épaules, elles ont le châle à grandes fleurs sur fond blanc. Comme effet, cela ne vaut pas le voile de mousseline des femmes de Gênes, et le touriste oublie parfois qu'il se trouve bien loin des Landes et des Pyrénées, dont les costumes semblent être copiés par les Alexandriennes.

Dans un rayon rapproché d'Alexandrie se trouvent disséminés Asti, qui a la gloire d'être la patrie d'Alfieri ; Voghera, Bobbio, Valenza, Casale, Verceil et Tortone, ville qui fut fortifiée, mais dont l'illustre vainqueur de Marengo a fait raser naguère les bastions et les murailles.

VIII

ARRIVÉE DE L'EMPEREUR

La *Reine-Hortense*, qui portait l'empereur Napoléon III sur les flots bleus de la Méditerranée, devait faire en vingt-quatre heures le trajet de Marseille à Gênes.

Dès le 11 mai 1859, dans la matinée, une proclamation du syndic de la ville annonçait à la population de Gênes que le lendemain, dans la journée, le chef de l'Empire français mettrait le pied sur le sol de l'Italie, où il arrivait en ami et en allié, où il venait en libérateur.

Dans la soirée de ce même jour, la veille du débarquement de l'Empereur, le chemin de fer de Turin amenait à Gênes des flots de curieux. Le prince de Carignan, lieutenant général du royaume, le comte de Cavour, président du conseil des ministres de Sardaigne, le prince de la Tour-d'Auvergne, ambassadeur de France, étaient également arrivés, par un train spécial, dans la cité d'André Doria, qui déjà s'était pavoisée tout entière de gonfanons et d'oriflammes. D'innombrables drapeaux tricolores se balançaient aux balcons des palais et aux mâts des navires ; de riches tentures décoraient les façades des maisons, ou, sur des transparents aux couleurs italiennes, on peignait en lettres d'or des devises patriotiques, et au devant desquelles couraient des guirlandes de feuillage. On préparait de brillantes illuminations, on dépouillait toute la contrée de ses fleurs. tout se disposait enfin pour faire à Napoléon III une réception splendide.

Quelle ville se prête mieux à ces éclatantes solennités que cette ville de Gênes, qui s'étend au fond d'un vaste golfe, sur les hauteurs, comme un immense amphithéâtre dont les gradins de pierre sont remplacés par des rangées de palais ? De tous les points de cet amphithéâtre immobile le regard se porte et se perd au loin sur les ondes, qui ont la couleur du ciel et la limpidité d'un lac.

Encadrée par les montagnes de la Corniche, qui lui font une bordure de rochers, de villages et de vallons, la Méditerranée roule mollement,

devant ces collines tapissées d'une décoration vivante qui s'agite dans des rues de marbre, ses vagues onduleuses et mourantes.

Des forts dominent les collines de Gênes ; de ces forts, à l'aide d'une longue-vue, on voit à quinze lieues en mer. Ainsi, on découvre, longtemps avant leur entrée dans le port, les navires qui se détachent à l'horizon avec leurs blanches voiles que le vent agite entre l'azur des cieux et l'azur des flots. Le 12 mai 1859, avant une heure, on aperçut la *Reine-Hortense*, courant sur la Méditerranée avec la rapidité d'une hirondelle qui rase les ondes du bout de son aile. La *Reine-Hortense* naviguait dans la direction du merveilleux port de Gênes, où le magnifique palais d'André Doria est le premier chef-d'œuvre que rencontre le regard du matelot debout sur le pont de son navire.

De gigantesques escaliers, qui conduisent aux terrasses supérieures de cette demeure princière, descendent également vers la mer, dont les flots baignent leurs dernières marches. Dans ce palais, il y a une salle basse où Charles-Quint, déjà désabusé des grandeurs de la terre et fatigué du commerce des hommes, passa toute une longue nuit en contemplation en face d'un ciel étoilé et d'une mer azurée, rêvant, dans le fond de sa pensée inquiète et dans le secret de son âme lassée, à sa future abdication. Dans cette salle, il n'y avait alors que des curieux impatients de voir la *Reine-Hortense* entrer dans la rade.

Des avalanches de peuple descendaient de toutes les rues, de toutes les places, vers le rivage, couvrant l'immense promenade des Portiques, et débouchaient de toutes les issues, roulaient de toutes les collines, inondant tous les quais : on eût dit des vagues humaines se succédant plus pressées, plus impatientes que les vagues de l'Océan quand la tempête les pousse les unes après les autres.

Dans le port marchand, il y avait huit cents navires à l'ancre, pavoisés aux couleurs de toutes les nations du globe ; dans le port militaire, il y avait des navires français arborant le pavillon tricolore ; sur le vieux môle, les zouaves de la garde impériale étaient venus se ranger en bataille.

Tout à coup, il y eut une violente ondulation dans la foule : une frégate partait, emportant, au-devant du cortége impérial, le régiment des grenadiers de la garde, le prince de Carignan, le comte de Cavour, et le prince de la Tour-d'Auvergne. A l'instant la rade se couvrit, aux accents de la musique militaire, de barques de toutes grandeurs et de toutes formes. C'était un spectacle magique, c'était un concert merveilleux que ces voix du peuple mêlées aux fanfares de la musique, que cette foule palpitante d'émotion, que cet aspect des navires et des palais pavoisés, que la vue de ces barques volant sur les ondes comme des oiseaux gazouillants.

Il était deux heures lorsque l'empereur des Français est entré dans le port de Gênes, au bruit des décharges d'artillerie des vaisseaux de guerre à l'ancre dans le port militaire, salué aussi par les coups de canon tirés à l'Amirauté, salué surtout par les acclamations de la foule et escorté de nombreuses barques d'où l'on jetait des fleurs sur le pont de la *Reine-Hortense*.

Lorsque le navire s'arrêta, l'Empereur, accompagné de Son Altesse Impériale le prince Napoléon, de Son Altesse Royale le prince de Savoie-Carignan, de M. le comte de Cavour et du prince de la Tour-d'Auvergne, descendit dans un canot richement pavoisé aux couleurs françaises et sardes, et s'avança ainsi lentement au milieu des barques qui couvraient le port. Les chapeaux et les mouchoirs s'agitaient sur le passage de l'Empereur, les bouquets et les fleurs pleuvaient autour de son canot, et, aux cris enthousiastes de *Vive l'Empereur! vive l'Italie!* qui le saluaient se joignirent bientôt les roulements des tambours et les fanfares des clairons des grenadiers de la garde, rangés en bataille sur les quais.

Quelques moments après, l'Empereur mettait le pied sur le sol italien. Sa Majesté a été reçue au débarcadère par le maire et le conseil municipal, et s'est rendue ensuite au *Palazzo Reale*, où la cour de justice et les autorités civiles et militaires lui ont été présentées. La foule, qui n'a cessé de stationner devant le palais, dans la rue Balbi, remplissait l'air de ses vivat toutes les fois que l'Empereur paraissait au balcon. Le soir, Gênes s'est illuminée avec un éclat et une magnificence extraordinaires; pas une maison qui ne fût tendue de belles étoffes, pas une fenêtre qui ne fût garnie de cierges et de lanternes. Éclairée ainsi comme en plein jour, cette ville pittoresque, dont les rues sont bordées de palais de marbre, présentait un coup d'œil d'une originalité toute particulière. La rue Balbi, la place de l'Annunziata, la via Nuovissima, que devait parcourir l'Empereur le soir pour se rendre au théâtre Carlo-Felice, étaient décorées et illuminées avec beaucoup d'art. Des poteaux, placés de distance en distance et reliés entre eux par des guirlandes de fleurs et de feuillage, supportaient des écussons aux inscriptions de *Vive la France! vive l'Italie! vive Napoléon III! vive Victor-Emmanuel! vive l'armée! I et vince!*

A huit heures et demie, l'Empereur, accompagné du prince de Carignan et du prince Napoléon, est monté en voiture pour se rendre au théâtre. Une foule compacte se pressait dans la rue, mais ce flot vivant s'ouvrait respectueusement devant le cortége impérial. Partout les mêmes battements de mains frénétiques, partout les mêmes acclamations chaleureuses. Mais il est impossible de décrire la scène émouvante qui s'est produite à l'entrée de l'Empereur dans la salle; de toutes les poitrines

sortaient des cris de *Vive l'Empereur! vive Napoléon!* et tous ces cris venaient du cœur, car ils saluaient l'indépendance de l'Italie.

Le lendemain, 13 mai, à six heures du matin, l'Empereur a reçu la visite du roi Victor-Emmanuel, qui a quitté son quartier général de San-Salvator pour venir serrer la main de son auguste allié. Sa Majesté Sarde est repartie quelques heures après, et a été reconduite jusqu'au chemin de fer par Son Altesse Impériale le prince Napoléon.

Le samedi, 14, l'Empereur a quitté Gênes, au milieu de manifestations d'enthousiasme qui n'avaient pas cessé un instant depuis l'entrée de Sa Majesté dans cette ville. Le train impérial est parti à deux heures précises par le chemin de fer d'Alexandrie. Cette voie ferrée, qui traverse les Apennins et qui a coûté cent trente-cinq millions, fait le plus grand honneur au gouvernement sarde; elle atteste les ressources et l'activité de ce pays énergique, qui en a poursuivi la construction malgré des circonstances difficiles. Le train impérial ne s'est arrêté que quelques instants aux principales stations : Ponte-Decimo, Busalla, Arquata, Serravalle et Novi. Sur tout le parcours, les populations et les troupes en marche se pressaient aux points d'où l'on pouvait apercevoir l'Empereur, et le saluaient de cris de joie et d'allégresse. A quatre heures moins quelques minutes, le convoi impérial traversait la rivière de la Bormida, laissait à gauche la plaine où s'est livrée l'immortelle bataille de Marengo, et à quatre heures il entrait dans la gare d'Alexandrie.

L'Empereur a été reçu par les autorités civiles et militaires, qui l'ont conduit dans un salon magnifiquement décoré. Après y être resté quelques instants, Sa Majesté est montée à cheval et s'est rendue au palais royal, escortée par plusieurs escadrons de cavalerie, au milieu d'une double haie formée par la garde nationale, les troupes sardes et les régiments français. Sur le terre-plein des fortifications, le chemin suivi par l'Empereur était bordé de mâts vénitiens ornés de banderolles flottantes aux couleurs des deux nations, et surmontés des aigles de France et de Savoie. Dans les rues suivies par le cortége, les maisons étaient tapissées, jusqu'à la hauteur du premier étage, de draperies aux couleurs sardes et françaises ; les balcons et les fenêtres étaient décorés de draperies semblables et de guirlandes de fleurs ; les drapeaux des deux nations réunis en faisceaux flottaient partout, et les dames de la ville jetaient sur le passage de Sa Majesté des bouquets et des fleurs ; des arcs de triomphe et des trophées portaient des inscriptions remarquables. Sur deux colonnes, placées à la sortie de la gare, on lisait ces paroles de l'Empereur :

« Le but de cette guerre est de rendre l'Italie à elle-même, et non de

« la faire changer de maître ; nous aurons à nos frontières un peuple ami « qui nous devra son indépendance. »

On avait également transcrit ces paroles de Sa Majesté :

« Que la France s'arme et dise résolûment à l'Europe : Je ne veux pas « de conquêtes, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple « dont l'histoire se confond avec la nôtre et qui gémit sous l'oppression « étrangère. »

Du côté de la ville on avait tracé cette inscription :

Coi miei soldati combatteranno la battaglia della libertà e della giustizia i prodi soldati dell' Imperatore Napoleone, mio generoso alleato. Vittorio-Emmanuele II.

On avait écrit également ces autres paroles de Sa Majeste Sarde :

Napoleone III accorrerà sempre là dove vi è una causa giusta da difendere e la civilità da far prevalere.

A l'entrée de la *Strada della Pierra*, un arc de triomphe avait été construit, sur lequel on lisait d'un côté :

All' alleato di Vittorio-Emmanuele II!

Et de l'autre :

A l'héritier du vainqueur de Marengo!

Sur la Piazzetta, un buste en marbre de Napoléon Ier avait été placé sur un piédestal et était entouré de quatre colonnes surmontées de vases contenant des fleurs. Au-dessous de l'image de l'Empereur était cette inscription :

A Napoleone III,
A Vittorio-Emmanuele II!
Questa muta eloquente effigie
Rivendicata alla luce,
Dopo il trattato di Viena,
Attesta concertandole
Le glorie di Francia,
Le italiche speranze.

De chaque côté de la place étaient des trophées aux armes de France et de Savoie ; l'un d'eux avait été offert par les habitants israélites, et sur un autre on lisait cette inscription :

Aux soldats de l'armée des Alpes.
Aux soldats de l'armée sarde,
Les arrière-petits-fils des délivrés à Legnago,
Les fils des délivrés à Marengo.

Sur la *Piazza larga*, où est situé le palais royal, se pressait une foule

compacte de plus de dix mille personnes qui a salué l'Empereur par des applaudissements et des bravos prolongés.

Quelques moments après, Sa Majesté le roi de Piémont est venu rejoindre l'Empereur et a dîné avec lui.

Le soir, la ville a été entièrement illuminée ; quoiqu'on sût que l'Empereur ne devait pas se rendre au spectacle, le théâtre était cependant plein de monde ; entre les deux pièces qui composaient la représentation, le meilleur acteur de la troupe a récité l'ode suivante, qui a été chaleureusement accueillie et que le public a fait répéter une seconde fois :

HYMNE A NAPOLÉON III, EMPEREUR DES FRANÇAIS.

« Souverain du plus grand des peuples, guerrier valeureux envoyé par « Dieu, âme sublime et noble, cœur généreux et pieux, ô grand homme, « ô monarque puissant, te voilà enfin parmi nous ! Grâce à toi, renais- « sent les destins de la France et de l'Italie !

« Grâce à toi ! le droit des peuples à l'indépendance est déjà reconnu, et « les traités injustes qui divisèrent les hommes en oppresseurs et en op- « primés seront déchirés pour nous. Grâce à toi, le soleil de la liberté se « lèvera sur l'Italie !

« Ici, où commença à briller le génie qui donna ses lois au monde et « dont le nom fait la gloire et l'orgueil de notre siècle, dans ces murs « d'où l'aigle prit son vol radieux, la France et l'Italie viennent s'unir « dans une même pensée.

« Fières de leur ancienne gloire, elles s'allient pour le triomphe d'une « idée sublime et grande; elles s'arment et jurent d'accomplir ton œuvre, « qui donnera bientôt au monde une paix durable.

« A cet embrassement, les hommes courageux frémissent d'impatience, « les faibles espèrent, les morts tressaillent dans leurs tombeaux ; à cet « embrassement, les jeunes filles affligées se réjouissent, les mères sen- « tent battre leurs cœurs, et l'étranger effrayé s'enfuit.

« Tremblez, oui, tremblez ! le défenseur des peuples vient à notre se- « cours ; il a juré de rendre l'Ausonie à ses enfants. Fils du Latium, « entonnez un chant guerrier qui, pareil au bruit du tonnerre, fasse con- « naître au monde l'heure de votre délivrance. »

Le dimanche 15 mai, à midi, l'Empereur, accompagné de Leurs Excellences les maréchaux Vaillant et Canrobert et des officiers de sa maison, s'est rendu à pied à la cathédrale, placée sous l'invocation de saint Pierre. La garde nationale formait la haie sur son passage. Sa Majesté a été reçue

à la porte de l'église avec le cérémonial d'usage; la messe a été célébrée, au milieu du recueillement de tous les assistants, par M. l'abbé Laine, chapelain de l'Empereur.

Après comme avant la messe, la population, accourue sur le passage de Sa Majesté, a manifesté, par de nouvelles acclamations les sentiments dont elle était animée.

Je n'ai rien changé à ce récit, qui est le récit officiel, le récit exact de cette triomphale arrivée de l'Empereur en Italie.

L'Empereur allait être désormais tout entier, corps et âme, aux préliminaires de la campagne et aux soins de la guerre. Déjà, le jour même de son débarquement à Gênes, le 12 mai, il avait adressé à l'armée d'Italie l'ordre du jour suivant :

« Soldats !

« Je viens me mettre à votre tête pour vous conduire au combat. Nous allons seconder la lutte d'un peuple revendiquant son indépendance et le soustraire à l'oppression étrangère. C'est une cause sainte qui a les sympathies du monde civilisé.

« Je n'ai pas besoin de stimuler votre ardeur : chaque étape vous rappellera une victoire. Dans la voie Sacrée de l'ancienne Rome, les inscriptions se pressaient sur le marbre, pour rappeler au peuple ses hauts faits; de même aujourd'hui en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, vous marcherez dans une autre voie Sacrée au milieu de ces glorieux souvenirs.

« Conservez cette discipline sévère qui est l'honneur de l'armée. Ici, ne l'oubliez pas, il n'y a d'ennemis que ceux qui se battent contre vous. Dans la bataille, demeurez compacts et n'abandonnez pas vos rangs pour courir en avant. Défiez-vous d'un trop grand élan, c'est la seule chose que je redoute.

« Les nouvelles armes de précision ne sont dangereuses que de loin. Elles n'empêcheront pas la baïonnette d'être, comme autrefois, l'arme terrible de l'infanterie française.

« Soldats ! faisons tous notre devoir, et mettons en Dieu notre confiance. La patrie attend beaucoup de vous. Déjà d'un bout de la France à l'autre retentissent ces paroles d'un heureux augure : « La nouvelle armée « d'Italie sera digne de sa sœur aînée. »

« NAPOLÉON. »

C'est le 14 mai que l'Empereur avait établi son quartier général à

Alexandrie. Le temps était extrêmement pluvieux. Cependant, le 18 mai, chacun était à son poste. Les généraux avaient achevé de prendre les positions qui leur avaient été assignées; toutes les troupes étaient rendues sur le lieu de leur destination. On avait réparé les routes, les voies ferrées et les ponts que les Autrichiens avaient essayé de rendre impraticables ; on était prêt.

A ce moment-là, Alexandrie avait une physionomie bruyante et active qui ne lui était pas habituelle. Les rues étaient sillonnées de généraux, d'officiers et de soldats. Ce n'était plus une ville ; c'était un camp. Troupes françaises et troupes piémontaises s'en étaient emparées. Il y en avait partout, dans les forts, sur les remparts, dans les bastions, au dedans et au dehors des fortifications.

L'Empereur habitait le palais royal, immense et sombre édifice, moitié de briques et moitié de pierres. Au-dessus de la grande porte, un balcon déroule sa balustrade de fer.

Ce palais occupe l'un des côtés d'une vaste plaine carrée entourée de deux rangées d'arbres. Sur une partie de la place s'élève le théâtre. Tout autour, sous les arbres, on avait improvisé des cafés où les officiers des deux armées alliées venaient fraterniser dans d'intimes causeries, pendant que la musique de quelques régiments jouaient des fanfares sous le balcon du palais. Dès que l'Empereur paraissait sur le balcon, c'était une puissante acclamation s'élevant de toutes les parties de la place.

Cette scène se répétait chaque soir. Le jour, l'Empereur sortait d'Alexandrie pour aller étudier les positions des armées alliées et les positions de l'armée ennemie. Le 17 mai, il était allé rendre au roi Victor-Emmanuel II, à Occimiano, les deux visites qu'il avait reçues de Sa Majesté Sarde, l'une à Gênes, l'autre à Alexandrie. C'est à Occimiano que se trouvait alors le quartier général de l'armée sarde, à laquelle, le jour même de la visite que l'Empereur était venu lui faire, le roi de Piémont avait adressé l'ordre du jour suivant :

COMMANDEMENT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

« Occimiano, 17 mai 1859.

Ordre du jour.

« Le roi a été extrêmement satisfait de l'attitude courageuse des troupes dans les faits d'armes qui ont signalé l'ouverture des hostilités. Les tentatives de l'ennemi contre nos positions ont rencontré partout une vigoureuse résistance. Ces premiers succès sont pour nos drapeaux un gage assuré de gloire à venir. »



Artillerie de la Garde Impériale.

tenue de Guerre.

(CANON RAYE.)

La veille, l'Empereur était allé visiter à Valenza les avant-postes des armées alliées établis au bord du Pô, sur la rive droite, en face des Autrichiens qui étaient rassemblés sur la rive gauche. Il y était allé également dans le but d'étudier le cours du fleuve, après s'être arrêté quelque temps dans la citadelle d'Alexandrie qu'il avait examinée dans ses détails les plus minutieux.

Valenza avait vu, deux jours auparavant, le premier essai de canons rayés. Les Autrichiens avaient pointé leurs pièces de campagne sur un moulin perdu dans la plaine, sans parvenir à l'endommager, malgré le nombre des boulets lancés dans ses ailes de bois. De l'autre côté du Pô, des artilleurs français assistaient curieusement à cette école de tir, jugeant des coups, en spectateurs désintéressés. Enfin, cependant, ils furent si mécontents de l'adresse des artilleurs autrichiens, qu'ils ne purent résister au désir de leur donner une leçon. Ils mirent en batterie six petits canons ; ils tirèrent à deux mille six cents mètres. Après quelques décharges, il ne restait plus rien des fortifications en terre qui leur avaient servi de cible.

On sait que d'après un nouveau système d'artillerie, dont Napoléon III a eu l'idée première, les pièces d'artillerie sont intérieurement *rayées* comme les carabines de précision.

Les calibres sont désormais réduits à deux : calibre de 12 ou de siége ; calibre de 4 ou de campagne.

Le boulet plein est entièrement supprimé ; il n'y a plus que des projectiles creux.

Ces projectiles sont à double effet ; ils frappent comme le boulet plein et éclatent comme l'obus. Leur forme est conique ; ils sont munis d'ailettes de plomb qui s'engagent dans les rayures de la pièce et donnent au tir une précision jusqu'alors inconnue.

La pièce de 12 rayée, destinée aux opérations de siége, remplace plus particulièrement la pièce de 24, qui est le calibre anciennement usité pour ouvrir la brèche. Voici avec quels avantages :

Contre un massif de la plus forte maçonnerie on a braqué une batterie de 24 de l'ancien système, à la distance de trente-cinq mètres, qui est celle à laquelle on ouvre le feu de brèche contre un rempart.

Un second massif de maçonnerie, parfaitement semblable au premier, a été battu en brèche par une batterie de 12 du nouveau système, mais à la distance de soixante-dix mètres.

Or il a fallu à l'artillerie rayée moitié moins de coups qu'à l'artillerie ancienne, pour ouvrir la brèche à une distance double.

Les projectiles pénétraient dans l'épaisseur du bloc de pierre et de ci-

ment à une profondeur de quatre-vingts centimètres, et faisaient explosion en ouvrant d'énormes entonnoirs.

Et, pour déployer cette terrible puissance de projection, il ne faut à la pièce rayée qu'une charge de poudre de douze cents grammes : la pièce de 24 brûle huit kilogrammes de poudre à chaque coup.

Les avantages que présente la pièce de 4 ou de campagne sont encore plus remarquables.

La pièce de 4 rayée, qui a joué avec tant d'éclat sa première partie en Italie, rappelle, par ses formes extérieures, ses dimensions et son poids, l'ancien canon de 4, lançant le boulet de quatre livres, qui a disparu de notre matériel depuis 1829. Cette pièce résout le difficile problème de lancer avec une grande vitesse, à l'aide d'une charge relativement réduite, un projectile cylindro-conique animé d'un mouvement de rotation rapide autour de son grand axe, sans que le bronze de la pièce subisse, de la part du projectile en fonte, aucune dégradation. La durée de la bouche à feu est presque indéfinie. Les effets du tir réalisent, au point de vue de la précision et de la portée, toutes les prévisions d'une délicate théorie de mécanique. Le projectile éclate avec une précision mathématique à des distances calculées. Tous les accessoires ont reçu d'importants perfectionnements ; le mode de pointage est une ingénieuse application des lois de l'optique qui donne à la fois une fixité idéale à la ligne de mire et une grande rapidité à l'opération du pointeur. Les affûts et les voitures, considérablement allégés, n'ont rien perdu de leur stabilité ni de leur solidité, et transportent des outillages plus complets. Grâce à l'habile aménagement des coffres, l'approvisionnement par bouche à feu est aussi plus considérable sous un moindre volume. Quatre chevaux enlèvent sans effort, au galop, une de ces voitures dans les pires terrains. Cette mobilité fut bien appréciée par les batteries qui franchirent le mont Cenis. Dix heures de marche, sous un soleil déjà brûlant, le long de ces sentiers escarpés, n'abattirent pas nos attelages réduits du tiers pour l'emploi du matériel nouveau. La réduction du personnel est aussi très-sensible : six hommes servent aisément une bouche à feu nouvelle ; quatre y suffisent, et le feu se maintient encore bien nourri avec trois servants. L'ancien canon exigeait huit servants ; il tirait encore servi par trois canonniers, mais le feu languissait beaucoup et sa précision souffrait.

Dans les manœuvres, dans le tumulte du combat et sur les terrains dificiles, on apprécie mieux encore les solides avantages de cette légèreté pleine d'élégance. A Montebello, une pièce de canon franchit un mauvais pas dans les bras de ses servants ; à Magenta, les grenadiers de

la garde sont débordés dans leur résistance héroïque : deux canons sont enveloppés par l'ennemi; l'un d'eux est encore attelé. Le jeune lieutenant qui les dirige ordonne qu'on le dérobe au galop; l'autre est déjà en batterie; les chevaux, effrayés, tournent bride et emportent leurs conducteurs à la suite du premier. Séparé de ses chevaux, le canon entouré va rester aux mains de l'ennemi : l'officier s'y attelle, et, avec le secours de quelques bras vigoureux, l'entraîne au pas de course, ne laissant à l'ennemi d'autre trophée que son tolpack, coiffure des artilleurs de la garde, abattu par un boulet.

La pièce rayée de 4 est si petite, si mignonne, qu'on pourrait l'appeler la carabine d'artillerie. Elle pèse moins de trois cents kilogrammes; elle n'emploie à chaque coup que cinq cents grammes de poudre et lance son boulet à une lieue kilométrique. Sa précision est telle, qu'à la distance de *trois mille cent mètres* elle atteint facilement un homme à cheval; à cette distance, elle anéantirait un corps de cavalerie. La force d'explosion de son boulet creux est terrible. On peut se faire une idée de cette force d'explosion, en se reportant, par la pensée, au souvenir de la catastrophe déplorable qui a mis fin aux jours du général Ardant. Cet officier fut, on s'en souvient, atteint par un éclat de projectile qui le frappa à la tempe au moment où il regardait à travers une fente presque linéaire pratiquée dans une épaisse muraille; le boulet-obus éclatait à soixante mètres au moins, et l'éclat, ou plutôt la parcelle qui frappa le général était d'une exiguïté excessive; cependant le crâne de la victime fut circulairement brisé dans tout son pourtour, et la mort fut immédiate.

Enfin la charge et la manœuvre de cette nouvelle artillerie sont tout ce qu'il y a de plus simple et de plus rapide. Toutes les pièces du système des canons rayés se chargent par la bouche; on a entièrement renoncé à charger par la culasse.

Toute la rive gauche du Pô est très-plate; l'armée autrichienne y était massée autour de Mortara, s'étendant jusqu'à Vigevano, Gambolo et Male, et ayant ses tirailleurs postés depuis le gué de Frassinetto jusqu'à l'île que forment à l'embouchure de la Bormida les deux branches du fleuve. Là, leurs postes disparaissaient en face des armées alliées.

Celles-ci se développaient sur la rive droite, où, sur un espace de cinquante mètres, on rencontre une succession de mamelons et de hauteurs qui font de ce point une excellente position militaire. C'est dans ce rayon que se trouvaient les divisions Bourbaky et Renault, échelonnées sur des collines environnantes semées de châteaux et de villages.

Le 19 mai, l'Empereur alla reconnaître Tortone, en même temps qu'il se proposait d'inspecter les positions que le premier et le troisième corps

occupaient alors dans les environs de cette ville. Le lendemain, dès quatre heures du matin, il partait pour Casale, où il devait se rencontrer avec le roi de Sardaigne. Leur entrevue dura deux heures. Au retour, l'Empereur s'est arrêté sur le champ de bataille de Marengo.

Casale est située sur la rive droite du Pô, à la rencontre des routes de Milan et de Plaisance sur Turin, ce qui lui donne une sérieuse importance stratégique. Le jour où l'Empereur examinait les récentes fortifications de Casale, cette place de guerre était occupée par trois divisions de l'armée sarde. Il s'y trouvait aussi de la cavalerie et surtout de l'artillerie.

Le roi de Sardaigne s'était placé sous les ordres de l'Empereur des Français, afin d'assurer, par l'unité du commandement, l'unité des mouvements de l'armée franco-sarde qui avait à Alexandrie sa base d'opérations et d'approvisionnements.

Le front défensif de cette armée figurait alors une ligne brisée qui s'étendait depuis Ivrée, où elle s'appuyait aux derniers contre-forts des Alpes de la Savoie, jusqu'à Gênes, en suivant d'abord le cours de la Doria et de la Baltea, puis celui du Pô, depuis Verceil jusqu'aux environs de Cambio, puis enfin la Scrivia et les Apennins à partir de Gavi.

La force de cette ligne irrégulière consistait surtout dans l'angle formé à son centre par le Pô et le Tanaro, depuis Casale jusqu'à Alexandrie, avec Valenza pour point intermédiaire, angle qui comprend un espace d'environ quarante kilomètres et dans lequel l'ennemi rencontrait l'obstacle de deux rivières et de trois places de guerre.

La partie de ce front de défense, qui comprenait la Scrivia et les Apennins jusqu'à Gênes, avait son point stratégique à Novi, près du champ de bataille où périt Joubert, et situé sur un plateau qui domine les débouchés de la montagne et de la plaine.

Après sa visite à Valenza, à Tortone, à Casale et à Marengo, l'Empereur était complétement identifié avec la situation respective des armées française, sarde et autrichienne. Il avait consulté les plans et les cartes, réfléchi à la disposition des lieux, au cours du Pô, à la configuration de la vallée à laquelle ce roi des fleuves donne son nom, puis il avait arrêté dans le secret de ses pensées ses dispositions générales pour la campagne qui s'ouvrait au nom de l'indépendance italienne contre l'oppression étrangère.

IX

PLAN DE CAMPAGNE

La vallée du Pô est la grande ouverture de cette riche contrée qui s'appelait le Piémont et la Lombardie. Mais le fleuve a dans cette vallée de nombreux affluents qui s'y jettent, en descendant des montagnes, soit sur sa rive droite, soit sur sa rive gauche. Aussi présente-t-elle, à son centre, de grands obstacles au mouvement d'une armée en marche. De temps immémorial, les capitaines qui y sont entrés se sont donc portés, loin du centre, soit vers le sud, dans la direction des Apennins, soit vers le nord, dans la direction des Alpes, se rapprochant des sources des rivières. François I[er] a payé de sa liberté le tort d'avoir négligé cette précaution, en s'aventurant du côté de Pavie.

La route de Gênes à Alexandrie offre également un terrain naturellement disposé pour de grandes batailles; souvent des luttes décisives ont eu lieu dans ce rayon : ainsi Marengo en 1800, ainsi Magenta en 1859.

Après de longues heures de méditation solitaire, l'Empereur avait décidé qu'il prendrait par le nord pour marcher à la conquête de la Lombardie, se tenant éloigné de la ligne des Apennins. Toutefois, après avoir massé l'armée alliée dans les vallées secondaires de la Bormida et de la Scrivia, il s'avance sur la route de Tortone et de Voghera, comme s'il avait résolu d'opérer par le centre de la vallée du Pô.

Ce mouvement de manœuvre devait, en maintenant l'armée autrichienne vers le sud, dans la direction des Apennins, faciliter les opérations projetées vers le nord, dans la direction des Alpes. Mais, pour raffermir le général en chef ennemi comte François Giulay dans cette pensée, il était utile de faire une démonstration qui parût être la conséquence d'un plan d'opérations vers le sud.

D'un autre côté, il fallait prévoir l'avenir. Ce n'était pas tout que de réussir à traverser le Tessin, que de jeter le gros de l'armée alliée dans la Lombardie : il fallait, lorsque cette armée s'avancerait ouvertement vers le nord, qu'elle ne risquât pas d'être inquiétée par des troupes ennemies qui, maîtresses de la ligne d'opération des Apennins, pussent en

descendre sans obstacle, marchant à volonté et sans résistance vers Alexandrie et même vers Turin, pendant que les Français et les Sardes auraient continué leur route vers Milan et Brescia.

Il y avait là un danger grave à prévenir, un danger qui pouvait compromettre le résultat des premières victoires, placer notre armée triomphante dans une situation périlleuse, et nous ravir enfin le fruit de nos succès.

Toutes ces prévisions se présentèrent simultanément à la pensée de l'Empereur, et, convaincu que le sort de la campagne dépendait en partie de la sécurité des troupes vers le sud, il comprit qu'il y avait nécessité de faire occuper l'Italie centrale, afin de rendre libre la ligne des Apennins, d'où il eût été, sans cette précaution, extrêmement facile à l'armée autrichienne d'inquiéter sur sa droite l'armée alliée. C'est alors qu'il conçut le projet d'y envoyer le prince Napoléon avec l'une des deux divisions du cinquième corps d'armée, tandis que l'autre devait rester dans le rayon d'Alexandrie, à Tortone, pour concourir au même but, ainsi que je vais le dire.

Cette décision de l'Empereur avait un double motif : le grand-duc de Toscane était en fuite ; l'insurrection régnait à Florence. L'ordre y avait survécu au règne de la dynastie de Lorraine, mais on pouvait craindre que la démagogie ne réussît à dominer le gouvernement provisoire établi dans cette capitale. Il y avait donc nécessité de prévenir le triomphe de l'anarchie dans la Toscane, en même temps qu'il y avait utilité à empêcher l'armée autrichienne d'y prendre une position trop forte.

En effet, si les Autrichiens, qui déjà occupaient Bologne, Ancône, Ferrare, Forli, Faenza, Imola et Rimini, s'étaient fortifiés et développés dans l'Italie centrale en s'y établissant en force, ils mettaient l'Empereur dans l'impossibilité absolue d'exécuter son plan, qui consistait à abandonner la vallée du Pô pour porter tout le gros de ses troupes sur la grande communication du chemin de fer ; ce qui le prouve, c'est que l'Empereur n'a commencé son grand et beau mouvement de flanc vers le nord, de Voghera à Tortone, qu'après qu'il eut appris l'occupation de la Toscane par la seconde division du cinquième corps.

Le choix du prince Napoléon, à raison même de son importance personnelle, avait un sens et un but qui devaient contribuer au succès de la mission spéciale donnée à ce corps de troupes ; ce choix devait rassurer plus complétement les hommes d'ordre et contenir plus efficacement les hommes d'anarchie, dans une contrée que les ennemis avaient livrée à des agitations populaires inévitables. En même temps, ce même choix servait à faire supposer au général en chef de l'armée autrichienne qu'il se pré-

parait de ce côté des opérations inquiétantes avec des forces considérables, et, par conséquent, aidait à le tromper sur les vrais mouvements de l'armée alliée.

Ce double résultat de la mission tout à la fois politique et militaire du prince Napoléon a, en effet, répondu aux espérances de l'Empereur. Les anarchistes de la première heure se sont disséminés, en voyant le drapeau français pénétrer en Toscane, et les Autrichiens, effrayés, renonçant d'abord à s'établir en force dans la vallée du Pô, se sont même décidés à l'évacuer entièrement, après la bataille de Magenta, donnant ainsi raison aux admirables combinaisons stratégiques de Napoléon III.

Cependant le corps de troupes qui avait accompagné le prince Napoléon n'était pas très-formidable. Quand Son Altesse Impériale a reçu à Alexandrie, où elle avait été demandée par l'Empereur, l'ordre de se rendre en Toscane, avec la triple consigne de maintenir la révolution, de garder les défilés des Apennins et de faire sur Modène une fausse démonstration, la deuxième division du cinquième corps, qui seule devait l'accompagner, était encore en France, où elle reçut immédiatement l'ordre de s'embarquer directement à Toulon pour Livourne.

Lorsque le prince Napoléon vint rejoindre ce corps de troupes dans ce port pour le conduire à Florence, on n'y comptait guère que trois mille hommes et dix pièces d'artillerie. Mieux informés et plus hardis, les Autrichiens pouvaient tenter, avec de grandes chances de succès, un coup de main contre ce corps de trois mille hommes, se présenter en force à sa rencontre, l'envelopper, le tailler en pièces ou le forcer de se rendre.

A son début, l'entreprise du prince Napoléon avait donc son côté aventureux ; elle avait une saveur de témérité et un attrait de péril qu'on ne lui a guère soupçonnés, et qui ont eu cependant une réalité dangereuse. Heureusement, trompés par l'importance du chef sur l'importance du corps, les Autrichiens n'ont pas même songé, dans l'ignorance où ils étaient des vraies forces de ce corps, à l'arrêter dans sa marche. Ce sont eux, au contraire, qui ont abandonné leurs positions dans les Apennins: servant, par ce mouvement de retraite, que l'arrivée du prince Napoléon dans la Toscane eut le mérite de décider, les vues de l'Empereur, qui allait, après le combat de Montebello et l'affaire de Palestro, utiliser, pour le même but et le même résultat, sur le sol piémontais, la première division du cinquième corps, comme il utilisait la seconde division de ce même corps sur le sol toscan.

C'est le vendredi 27 mai que les premier, deuxième et troisième corps, qui occupaient les positions de Novi, Tortone, Ponte-Curone, Voghera et Stradella, exécutèrent leur mouvement sur Alexandrie, d'où ils repar-

tirent le lendemain samedi, dirigés sur Valenza et Casale. L'infanterie était transportée par le chemin de fer de Stradella; la cavalerie, l'artillerie et les bagages suivaient la grande route de Plaisance à Alexandrie.

Ce mouvement de retraite découvrait le pays jusque sous Alexandrie, où la garde impériale était concentrée, mais qu'elle devait évacuer le samedi, dans la matinée. La division d'Autemare, détachée du cinquième corps, depuis le début de la campagne, resta seule à Tortone, formant ainsi l'extrême droite de l'armée, dont la ligne s'étendait alors depuis cette position jusqu'à Verceil, occupée par le quatrième corps. Dans le mouvement qui allait se dessiner bientôt, la division d'Autemare était le pivot d'une conversion qui portait en avant, au delà du Tessin, l'aile gauche de l'armée française, sur laquelle se concentrait la presque totalité de nos forces.

Si l'ennemi eût acquis assez tôt la certitude que la retraite des trois premiers corps était réelle et complète, et que les positions qu'ils avaient abandonnées pouvaient être occupées sans coup férir ou enlevées aisément, on doit croire que, par une démonstration menaçante contre Novi et Gênes, il aurait arrêté la marche des troupes franco-sardes, à peine en mouvement, les obligeant de rétrograder pour couvrir de nouveau Gênes, base d'opérations et principal centre de ravitaillement de ces troupes, et maintenu ainsi le théâtre de la guerre en Piémont. Le succès du plan conçu par l'Empereur devait donc être le prix de la promptitude et du secret du mouvement de concentration des corps déplacés sur l'aile gauche de l'armée alliée; et c'est à cet important résultat que concourut la division d'Autemare, obscurément sans doute, mais très-efficacement.

Dans l'état de doute et d'incertitude où la retraite spontanée des trois premiers corps avait jeté les Autrichiens, un ennemi résolu et entreprenant devait tenter une de ces grandes reconnaissances offensives par lesquelles on a coutume, à la guerre, de tâter un adversaire qui cherche à se dérober secrètement, en le contraignant à démasquer ses forces pour se défendre, ou à déceler sa faiblesse par la mollesse de sa résistance.

Mais, si cette résistance est énergique et habile, elle peut abuser l'assaillant sur l'importance des forces qu'il a devant lui, ou bien lui donner à penser que ceux qui se défendent avec vigueur et confiance, en dépit de leur infériorité numérique, se sentent solidement appuyés en arrière. Dans tous les cas, elle prolonge l'incertitude et les hésitations de l'ennemi.

Tel fut le rôle réservé à la division d'Autemare à Tortone. L'ennemi, qui s'était avancé à la suite de nos troupes repliées, entra dans Voghera par une porte de la ville, tandis que nos arrière-gardes en sortaient par l'autre, accompagnées d'une notable partie de la population qui fuyait

et, dans la journée du dimanche, il poussait en avant des éclaireurs et des partis jusqu'à dix kilomètres de Tortone, où le général d'Autemare avait concentré ses forces. Mais, ce même jour, la division française était renforcée par l'arrivée de quatre batteries d'artillerie à cheval, sous les ordres du colonel de Laumière, qui campaient, à sept heures du soir, derrière la ville, à droite de la route d'Alexandrie à Tortone; dès le lendemain, quatre escadrons de lanciers arrivaient de la première de ces deux places, et campaient également sous la ville, à gauche de la même route, en arrière de l'infanterie.

Le choix de la position de Tortone était habile, tant pour opposer une énergique résistance que par l'importance des communications qu'elle commande. Traversée par la grande route de Plaisance à Alexandrie, que suivait l'ennemi, cette ville, solidement bâtie, renferme un grand nombre de constructions importantes. Elle s'étend au pied d'une hauteur d'un accès difficile et que couronne un château en ruine, excellent poste d'observation d'où l'on découvre la campagne dans un rayon de plus de quarante kilomètres.

Les pentes qui descendent vers Tortone offrent de bonnes positions d'où l'artillerie domine et bat la plaine et tous les abords, et enfile directement la route de Stradella sur une longueur de trois kilomètres. Entre Alexandrie et Tortone, et à deux kilomètres à peine de cette dernière ville, passe la route de Sale à Novi. Cette route coupe perpendiculairement celle d'Alexandrie. Sale, occupée par les Autrichiens, devait être observée; mais leurs moyens de communication entre les deux rives du Pô, sur ce point, étant insuffisants, ils ne pouvaient déboucher en force de ce côté. D'ailleurs la chaussée du chemin de fer, remblai d'un grand relief, longeant au nord la route d'Alexandrie, coupe celle de Sale et barre la plaine. Cet obstacle pouvait être utilisé pour arrêter des partis cherchant à intercepter les communications entre Tortone et Alexandrie, et complétait les défenses de la position de la première de ces deux villes, laquelle couvrait ainsi la route de Novi et de Gênes. Enfin la place d'Alexandrie, point d'appui du centre de l'armée, fortement occupée et distante de Tortone de seize kilomètres, donnait une valeur réelle à cette position, sur laquelle les renforts pouvaient arriver en deux ou trois heures.

L'ennemi marcha d'abord sur Tortone; mais, incertain du point de concentration des trois corps qui s'étaient repliés spontanément l'avant-veille, il n'osa pas risquer une attaque, et, opérant par sa gauche, s'avança jusqu'à Varri, qu'il occupa. On crut voir dans ce mouvement l'intention de tourner Tortone par la droite de cette position; mais cette marche, en éloignant beaucoup de sa base d'opération, qui était à Plaisance, le corps

ennemi qui l'eût exécutée, l'aurait exposé à être coupé et refoulé dans la montagne, si Tortone eût été occupée en force, comme les Autrichiens devaient le présumer encore. Toutefois, on fit par prudence camper un bataillon d'infanterie derrière les parcs d'artillerie, qui étaient insuffisamment gardés de ce côté.

L'incertitude des Autrichiens au sujet des mouvements de l'armée française et des projets de l'Empereur se prolongeait. Enfin, le 1[er] juin, ils résolurent de tenter sur Tortone une grande reconnaissance ; des forces importantes furent concentrées à Stradella, et tout fut disposé pour une attaque sérieuse.

Informé des projets de l'ennemi, le général d'Autemare se prépara à le recevoir. Des grand'gardes furent placées pour observer les débouchés ; on reconnut les positions que devaient occuper les batteries, et l'on attendit.

Cependant la journée du 2 juin s'écoula sans événement, et, le soir, l'ennemi n'avait encore paru nulle part. Le jour suivant, 3 juin, on apprit que les Autrichiens évacuaient la rive piémontaise du Pô et se repliaient sur Plaisance, abandonnant toutes leurs positions sur le territoire qu'ils avaient envahi un mois auparavant. Enfin, le 4 juin, le général d'Autemare reçut l'ordre de se replier sur Alexandrie, et, le 5, le camp de Tortone était levé.

On apprit à Alexandrie les grands événements qui expliquaient la retraite imprévue des Autrichiens. Désabusés enfin, ils avaient tenté, mais trop tard, de courir sur le Tessin pour se jeter entre Milan menacé et l'armée alliée faisant tout à coup irruption en Lombardie. S'ils ne purent se concentrer en masse assez à temps pour l'arrêter, ils purent lui opposer du moins assez de gros bataillons pour que la victoire fût décisive ; et c'est en poussant devant eux une armée rompue et désorganisée que les Français entrèrent à Milan.

C'est ici qu'il convient de redresser une erreur généralement accréditée dans l'opinion du grand nombre. Tout en rendant justice à la belle manœuvre de l'Empereur et en l'admirant sur la foi des hommes spéciaux, beaucoup de personnes ont cru que cette manœuvre n'avait pourtant pas porté tous ses fruits, puisque en réalité l'ennemi, qu'on voulait tromper, attendait en forces l'armée française de l'autre côté du Tessin, devant Magenta. Ceux qui font cette objection prouvent qu'ils n'ont compris ni le but du mouvement de l'armée française, ni les difficultés dont on avait si habilement triomphé.

C'est une grande erreur de croire qu'on ait pu concevoir le projet de déplacer, de plus de cent kilomètres, une armée de cent mille hommes,

et de l'amener jusque devant Milan, sous les yeux mêmes d'un ennemi formidable et expérimenté dans la guerre, sans que celui-ci ait eu le moindre soupçon de cette marche. Les Autrichiens savent se garder et s'éclairer; les Piémontais, qui les connaissent bien, en témoignent. Ils trouvaient d'ailleurs dans l'espionnage de précieuses ressources. Le hasard pouvait donner un tel résultat; la prévoyance et l'habileté ne pouvaient pas l'assurer : la prudence défendait qu'on y comptât.

Mais ce qu'on ne comprend pas assez, c'est que ce résultat eût créé pour les alliés un véritable danger et consommé une faute stratégique qui pouvait changer le destin de la guerre. En effet, si l'ennemi, tellement aveuglé, eût appris tout à coup que l'armée franco-sarde, qu'il croyait devant lui, était entrée sans coup férir à Milan, il ne lui serait resté qu'un seul parti à prendre : marcher droit sur Gênes, en culbutant les forces très-inférieures et privées de soutien qu'il avait devant lui, et porter là un coup décisif et fatal à l'armée alliée. Maître encore du cours du Pô, dont il tenait les débouchés à Plaisance et à Pavie, et qui est à peu près infranchissable dans son cours inférieur, il était couvert sur sa droite par le fleuve. Dès lors, il opérait en toute sécurité sur les communications des troupes franco-sardes, en s'appuyant lui-même sur l'importante place de Plaisance et ayant sa ligne de retraite assurée par la rive droite du Pô, jusque derrière Mantoue.

L'Empereur a été mieux avisé : jeter du trouble et de l'incertitude dans les desseins de l'ennemi et de l'hésitation dans ses mouvements, en menaçant à la fois tous les points de sa longue ligne de défense depuis le lac Majeur jusqu'à Plaisance, le contraindre ainsi à disperser ses forces; puis, par une marche rapide et secrète, concentrer à Novare la presque totalité de ses troupes, telle fut l'idée féconde du général en chef de l'armée alliée. De Novare, les alliés menacent Milan. L'ennemi marchera-t-il sur Gênes? Mais de Novare l'armée franco-sarde peut voler au secours du Piémont et couper la retraite de l'ennemi en se jetant entre ses colonnes et Plaisance; elle couvre donc encore sa base d'opérations. L'offensive n'est plus possible pour l'ennemi; il n'a plus d'autre chance que de courir au secours de sa capitale, s'il en est temps encore, et de jouer, comme il l'a fait plus tard, dans une dernière bataille, le sort de la Lombardie.

Quand l'armée alliée se trouva tout entière concentrée à Novare, la belle manœuvre de l'Empereur était donc couronnée d'un plein succès; le secret devenait inutile, et il ne restait plus qu'à marcher résolûment contre l'ennemi enfin désabusé, pour franchir le Tessin au point

qu'on avait choisi, et vaincre les Autrichiens sur le terrain même où l'on avait su les amener. C'est ce qui eut lieu à Magenta. Mais, avant de dire les faits héroïques de cette mémorable journée, que l'affaire de Turbigo devait préparer, j'ai les combats de Montebello et de Palestro à décrire.

X

LE MONTEBELLO DE 1859

Ceux qui, partant de Plaisance, se rendent à Alexandrie par la route de Voghera, ont à leur droite une immense plaine sans ondulation de terrain, unie comme la surface d'un lac, couverte de champs de blé et de champs de vigne ; on y voit aussi de vastes prairies coupées de canaux et de dérivations, sillonnées de digues élevées, humides et marécageuses.

Ces mêmes voyageurs ont, à leur gauche, un pays tout raviné, couvert de montagnes escarpées et arrosées par un grand nombre de cours d'eau qui se jettent dans le Pô. Deux de ces affluents, le Versa et le Seuro-Passo, coulant au nord, limitent une hauteur escarpée de quatre mille mètres de largeur, qui sert de base au bourg de Stradella, situé à vingt kilomètres de Plaisance et à quatorze kilomètres de Pavie. A la date du 20 mai 1859, Stradella était occupé par des forces autrichiennes.

Capitale de la province de ce nom, Voghera est une charmante ville de quinze mille habitants, ayant une magnifique rue du nom d'Amelia, et située au centre d'une plaine couverte, dans la saison des récoltes, de mûriers, de blés et de vignes. C'est là qu'à cette même date du 20 mars 1859 le général Forey se trouvait avec sa division, tout près du quartier général du premier corps de l'armée d'Italie.

En deçà de Stradella, dans la direction de Voghera, la route quitte la direction est-ouest, et, s'éloignant du Pô, se dirige au sud-est, en continuant à côtoyer les montagnes, jusqu'au point où elle traverse le Coppo.

C'est à ce point que se trouve Casteggio, à trois kilomètres de Stradella. Ce bourg se trouve sur la rive droite de la rivière, au pied de l'un des nombreux contre-forts que la chaîne des Apennins jette dans la vallée du Pô. Ce contre-fort est celui qui, s'avançant sur Stradella, serre, après l'avoir dépassée, la route contre le fleuve, pour former un défilé de quelques lieues, bordé, à droite, par des terrains marécageux, à gauche par les crêtes des montagnes.

Casteggio est donc sur le chemin que suit ce défilé ; en même temps, il est relié à Pavie par une route qui traverse le Pô sur un pont de bateaux.

Dans les parties basses, cette même route est construite sur une digue élevée, de trois mille mètres de longueur.

Les dernières maisons de Montebello bordent, à mille mètres de Casteggio, la route de Stradella à Voghera. Bâti sur une colline escarpée, ce bourg a l'air de se balancer fièrement dans l'espace. Construites en grosse maçonnerie, les demeures de ses habitants ressemblent à de petites citadelles, et forment une rue qui se dirige au sud en longeant la crête des hauteurs. A neuf cents mètres de la route, on trouve, à l'extrémité sud de cette rue, l'église; c'est à l'extrémité nord, contre la route, qu'est placé le cimetière.

Toujours dans la même direction, de Stradella à Voghera, en s'avançant encore plus du côté d'Alexandrie, on traverse le Fosso del Gambero, au hameau de Ginestrello, qu'on rencontre à gauche de la route, dans le bas du coteau, à dix-huit cents mètres de Montebello.

Entre Montebello et Ginestrello, trois chemins de terre relient la route au village : l'un, qui part du hameau, le borne par son extrémité sud; le second aboutit à l'église; le troisième conduit au centre du bourg.

En quittant Ginestrello, la route se redresse à l'ouest, traverse, à huit cent mètres de ce hameau, le Fossagazzo, où elle cesse d'être bordée par les montagnes et où devait commencer le combat du 20 mai 1859. Enfin une route empierrée et une voie ferrée relient Stradella à Voghera; la voie ferrée longe à droite la route empierrée; mais, à Montebello, la première se trouve éloignée de la seconde d'environ mille mètres.

Si on a bien saisi la topographie de ce coin du Piémont, qui touche à la Lombardie et au Parmesan, au pied même de la chaîne des Apennins, on doit comprendre la force de la position qu'occupaient, sous les ordres du général comte de Stadion, les six brigades autrichiennes qui ont donné sur le champ de bataille de Montebello, dans la journée du 20 mai.

De ces six brigades, trois appartenaient au corps même du comte de Stadion. Les trois autres appartenaient, l'une au corps de Lichtenstein, l'autre au corps de Benedeck, la dernière au corps de Wimpfen. Ces brigades formaient un ensemble de vingt-quatre mille combattants. La division Forey, seule engagée dans l'affaire de Montebello, comptait à peine six mille hommes, renforcés d'un petit corps de cavalerie piémontaise.

Les Autrichiens avaient donc tous les avantages, celui de la situation et celui du nombre; celui de la situation est non moins incontestable que celui du nombre, car les plus grandes autorités ont depuis longtemps signalé la position de Montebello comme une admirable position d'attaque

et de défense pour fermer la route de la Lombardie à une armée renfermée dans le Piémont.

En effet, si l'on veut embrasser d'une façon plus générale et plus étendue la topographie de cette contrée, il convient d'y examiner le mouvement de la chaîne des Apennins ; alors on voit que, par suite du contour qu'elle forme pour embrasser le golfe de Gênes, elle remonte au nord et projette, comme je viens déjà de l'indiquer, dans la vallée du Pô, des contre-forts qui serrent le fleuve de près, depuis la position de Stradella jusqu'aux environs de Plaisance.

Dans toute cette partie du Piémont et du Parmesan, le pied des hauteurs se rapproche du fleuve, au point de ne laisser à la grande route de Plaisance qu'une place très-étroite. Aussi, une armée placée en arrière de Stradella, à l'entrée du défilé, long de plusieurs toises, que j'ai déjà signalé, la gauche sur les hauteurs, le centre sur la route, la droite le long du Pô et des terrains marécageux qui le bordent, se trouve admirablement placée pour la défense, d'autant plus que les villages qui bordent cette ligne sont tous bâtis, comme celui de Montebello, en grosse maçonnerie, et peuvent résister aux atteintes de l'artillerie.

Telle est l'opinion de M. Thiers sur les avantages de cette position, qu'occupait l'armée française le 9 juin 1800, lorsqu'elle remporta sur les Autrichiens la célèbre bataille de Montebello, qui valut plus tard au maréchal Lannes l'honneur de porter ce nom, une première fois illustré par nos armes, avec le titre de duc, créé à son profit, en souvenir de cette glorieuse journée. Cette opinion est aussi celle de tous les écrivains militaires versés dans la science de la stratégie ; enfin c'était celle de Napoléon Ier, qui, n'étant alors que le consul Bonaparte, avait résolu d'attendre les Autrichiens sur ce terrain de combat, sûr de les y vaincre.

Ceux-ci, enfermés dans le Piémont, voulaient en sortir ; Napoléon Ier supposait donc qu'ils essayeraient de se frayer un passage à travers l'armée française. Retenu à Milan, il avait donné au brave Lannes des instructions basées sur cette conviction, en lui recommandant de se concentrer d'abord à Stradella, puis de se porter à la rencontre des ennemis le jour où ceux-ci, venant de Gênes, se disposeraient à forcer les lignes de l'armée française. En effet, trois corps autrichiens se présentèrent, le 9, pour forcer la Stradella ; Lannes les attendait en avant des défilés de Casteggio et de Montebello, et, après un combat qui dura de onze heures du matin jusqu'à huit heures du soir, il les mit en pleine déroute. Napoléon Ier arriva sur le champ de bataille au moment où la victoire était décidée.

Cette fois, ce sont les Autrichiens qui occupaient la formidable position

de ces mêmes défilés, et c'est de cette position, dont ils n'avaient pas su nous débusquer le 9 juin 1800, que nous les avons délogés le 20 mai 1859; ce sont eux qui voulaient nous fermer le chemin de la Stradella et marcher sur Alexandrie, et c'est nous qui manœuvrions comme si nous avions voulu nous rendre de cette ville dans le Parmesan. La victoire de 1859 a donc été remportée dans la situation inverse de celle où avait été gagnée la bataille de 1800, et, dans l'une comme dans l'autre, nous avons su prouver que rien ne résiste à l'élan des soldats français.

Ces deux combats de Montebello ont d'étranges rapprochements. Ainsi, par une singulière similitude de circonstances analogues, pendant que le général Forey battait les Autrichiens à Montebello, Napoléon III achevait son inspection des environs d'Alexandrie. C'est au retour de sa visite au champ de bataille de Marengo qu'il apprenait le triomphe du général Forey, comme autrefois, à son arrivée de Milan, Napoléon Ier apprit le triomphe du maréchal Lannes.

Déjà, dans la soirée du 18, à onze heures, un ou deux escadrons autrichiens avaient cherché à surprendre Casteggio, qui défendait ses barricades. Un escadron de cavalerie piémontaise, qui se trouvait à Montebello, accourut promptement au secours de Casteggio; on sonna le tocsin, et les Autrichiens furent obligés de battre en retraite.

Le lendemain, dans la matinée, l'ennemi revint vainement à la charge; il fut encore forcé de se retirer.

Dans cette dernière rencontre, les Piémontais tuèrent un officier autrichien et blessèrent quelques soldats ennemis.

Enfin le 20, à onze heures du matin, on entendit à Montebello un grand coup de canon : c'étaient encore les Autrichiens, qui, revenant sur leurs pas, donnent l'assaut aux barricades de Casteggio et réussissent enfin à les renverser.

Cette fois, l'ennemi était en grande force, parcourant Casteggio et s'avançant vers Montebello, en s'emparant des positions qui avaient été abandonnées par l'escadron de cavalerie piémontaise, établi dans ce poste et occupant cette ligne jusqu'à Ginestrello.

C'était le prélude de la seconde bataille de Montebello. Voici comment s'est engagée cette seconde bataille.

C'était le 20 mai, dans la matinée; des officiers français, envoyés en exploration du côté de Casteggio, revinrent à Voghera avertir le général Forey qu'un corps d'Autrichiens, dont ils ignoraient la force, s'avançait sur Casteggio.

Bientôt on sut que cette colonne autrichienne, ayant du canon, occupait Casteggio et repoussait de Montebello les grand' gardes de cavalerie

piémontaise. D'après le pittoresque récit d'un officier, voici de quelle manière la première alerte fut donnée dans le camp français.

Il était onze heures du matin; celles de nos troupes qui campaient, à deux portées de fusil, en avant de Voghera, déjeunaient, assises en rond, par escouade, autour d'une large marmite où quelques tranches de lard nageaient dans un bouillon copieux, mais léger. Tout à coup, on entendit des décharges de mousqueterie qui venaient des hauteurs de Casteggio.

On se lève avec rapidité, on écoute, on regarde ; de nouveaux coups de fusil retentissent dans la même direction. On saute sur les armes et on attend. Cependant les coups de feu semblaient se rapprocher, sans qu'on pût rien apprendre de ce qui se passait.

Soudain le *Qui vive?* des sentinelles avancées se fait entendre; il est répété par les grand'gardes ; puis un cavalier lancé au galop, tête nue, couvert de sang et de boue, passe, rapide comme l'éclair, en criant : *Aux armes ! les Autrichiens !* C'était un officier de cavalerie piémontais ; couché sur les crins de son cheval, il lui labourait les flancs à coups d'éperons ; son sabre nu pendait au poignet droit. Il disparut au tournant du chemin, courant à bride abattue vers Voghera.

Cinq minutes après, les clairons sonnaient le rappel au camp, et le général Forey, accompagné de trois aides de camp, partait ventre à terre dans la direction de Ginestrello. Le 17e bataillon de chasseurs parut bientôt, marchant au pas gymnastique.

Averti, en effet, par l'officier de cavalerie piémontais de ce qui se passait à Casteggio, le général Forey s'était immédiatement porté avec rapidité aux avant-postes, sur la route de Montebello, avec deux bataillons du 74e de ligne, qui étaient destinés à relever deux autres bataillons du 84e de ligne cantonnés sur cette route, à la hauteur de la Madura.

En même temps que le général Forey accomplissait de sa personne ce mouvement en avant, il faisait prendre les armes aux autres troupes de sa division, qui, après s'être réunie en avant du pont de la Staffora, se mit en marche tout entière, ayant en tête la 6e batterie du 8e régiment d'artillerie.

Cependant le général Forey était arrivé à un petit pont construit sur le Fossagazzo. C'est là que se trouvait l'extrême limite des avant-postes de l'armée française. Il fit mettre en batterie une section d'artillerie, appuyée à droite et à gauche par deux bataillons du 84e de ligne, bordant le ruisseau avec leurs tirailleurs.

Le corps d'armée autrichien, placé sous le commandement du comte de Stadion, fort de vingt-quatre mille hommes, était échelonné sur toutes les hauteurs qui dominent la route, dans une position formidable. Ce corps

avait établi sur des monticules ses batteries, qui prenaient nos troupes en écharpe, pendant que d'autres canons, pointés en face de Ginestrello, balayaient, dans toute sa largeur, la route par où arrivaient les soldats français, qui restaient là entassés, ayant devant eux et au-dessus d'eux une masse d'infanterie et d'artillerie presque retranchée, comme dans une forteresse, dans une situation pouvant passer pour inexpugnable.

Cependant le général Forey apprit qu'ayant poussé de Montebello sur Ginestrello, les Autrichiens descendaient le coteau, se dirigeant sur lui en deux colonnes, l'une par la chaussée de la grande route, l'autre par la chaussée de la voie ferrée. C'est alors qu'il donna l'ordre au bataillon de gauche de couvrir la chaussée de la voie ferrée, et au bataillon de droite du même régiment de se porter à droite de la chaussée de la grande route, en arrière du 84e de ligne. A la minute même où ce mouvement venait d'être terminé, une vive fusillade s'engageait sur toute la ligne, entre les tirailleurs français et les tirailleurs autrichiens, ceux-ci soutenus par des têtes de colonne qui débouchaient de Ginestrello.

Notre artillerie ouvrit avec succès son feu sur ces têtes de colonne; mais celle de l'ennemi ne tarda pas à riposter aux coups de canon tirés de notre côté par de nombreuses et foudroyantes décharges. Le général Forey ordonna à ce moment-là à sa droite de se porter en avant.

Nos troupes franchissent alors un fossé qui les sépare de l'ennemi, marchent droit à lui, et arrivent au bas d'un mamelon situé à une petite portée de fusil, à droite de la chaussée de la grande route. Les tirailleurs du 84e de ligne continuent à s'avancer sur la gauche, pendant que les deux armées, s'arrêtant tout à coup, tirent l'une sur l'autre sans faire de mouvement.

De hauts blés verts et d'épais feuillages de mûriers masquaient de ce côté la vue de l'ennemi, qui, après s'être d'abord retiré devant l'irrésistible élan de nos troupes, s'étant aperçu que le général Forey n'avait à gauche de la route qu'un seul bataillon, dirigea contre ce bataillon une forte colonne, contre laquelle allèrent donner quelques-uns de nos tirailleurs; nos soldats essuyèrent alors un feu terrible.

A ce moment-là le colonel Cambriels, qui commandait ce bataillon, franchit le fossé, et, se jetant au milieu de ses hommes, les entraîne par son audace au-devant de l'ennemi, qui est forcé de reculer. Le général Forey a rendu, dans son rapport sur l'affaire de Montebello, une éclatante justice à la vigueur et à la fermeté de ce bataillon, ainsi qu'à l'intrépidité du colonel Cambriels et à l'habileté du général de Sonnaz, qui, à la tête d'un petit corps de cavalerie piémontaise, a contribué, par d'admirables charges, à repousser un ennemi qui se présentait en forces

supérieures. Seulement, il s'est oublié lui-même, et il a négligé de dire son calme et sa bravoure à toute épreuve dans cette circonstance. D'abord exposé à une épouvantable grêle de balles et de boulets, qui passaient en sifflant dans les arbres fracassés pour aller tuer nos artilleurs en labourant la terre, il est resté sur la route, sans prendre garde au danger qu'il courait, puis il s'est élancé à son tour au-devant de la mitraille, payant de sa personne comme un simple soldat, sans cesser de tout voir, de parer à tout et de donner tous les ordres nécessaires pour assurer la victoire.

Il y eut là, près de Ginestrello, une minute d'anxiété cruelle ; nos pièces étaient démontées, nos canonniers étaient décimés, nos chevaux tombaient les uns après les autres, râlant sur le sol. C'est alors que le général Forey, merveilleusement secondé par le colonel Cambriels et par le général de Sonnaz, parvint à maintenir la position de façon à donner au général Blanchard le temps de le rejoindre avec le 98e de ligne et un bataillon du 91e de ligne.

A peine arrivé sur le théâtre du combat, le général Blanchard reçut l'ordre d'aller relever le bataillon du 74e de ligne chargé de défendre la chaussée de la voie ferrée, et de s'établir fortement à Cascina-Nuova. Le général Forey, n'ayant plus de crainte sérieuse de ce côté, poussa de nouveau sa droite en avant, et s'empara enfin, après une longue et vive résistance, de la position de Ginestrello.

Avant d'obtenir ce premier succès, les alliés avaient traversé une situation des plus périlleuses. Ainsi, les cavaliers piémontais avaient eu à vaincre des obstacles sans nombre pour atteindre les Autrichiens, qui s'étaient formés en carré. Condamné à piétiner dans un sol marécageux et détrempé par la pluie, franchissant des fossés, évitant des bois et des treilles, le corps du général Sonnaz avait été ainsi forcé de revenir trois fois à la charge avant d'entamer ce carré d'infanterie et de le rompre.

Ce fut l'artillerie qui acheva de mettre le désordre dans les rangs ennemis : elle était restée sur le pont ; le général Forey la fit venir et la fit placer en face du carré des Autrichiens ; ses premières décharges firent reculer l'ennemi. Aussitôt les alliés s'élancent : cavalerie, artillerie, infanterie, tout marche en avant. Les hauteurs de Ginestrello sont escaladées, et nos troupes débusquent et culbutent avec une ardeur furieuse les colonnes autrichiennes.

Au milieu du tumulte des armes et des bruits de la mêlée, une voix crie joyeusement :

« Général, c'est une nouvelle victoire de Montebello.

— Commencée peut-être, mais il s'agit de l'achever. »

Telle fut la réponse du général Forey, qui, jugeant alors qu'en suivant

avec le gros de l'infanterie la ligne des crêtes, et la route avec son artillerie protégée par la cavalerie piémontaise, il s'emparerait plus facilement de Montebello, organisa ses colonnes d'attaque sous les ordres du général Beuret.

Le 17e bataillon de chasseurs à pied, soutenu par les 84e et 74e de ligne, disposés en échelons, s'élança sur la partie sud de Montebello, où l'ennemi s'était fortifié, la baïonnette en avant.

Monté sur le belvédère de la maison qu'il occupait, le général comte de Stadion, voyant nos bataillons grimper la colline avec une fougue inconnue des Autrichiens, commença à douter du succès de la bataille ; il fit diriger son artillerie du côté de Stradella, par un chemin de traverse qui passe derrière Montebello.

Les troupes ennemies essayèrent bien encore de défendre les crêtes d'où elles dominaient l'armée française. Mais, en voyant nos soldats sauter de monticule en monticule, se coucher à plat ventre pour éviter les balles, puis se relever et courir au pas de charge, et surtout en les voyant arriver sur elles à la baïonnette, elles ne se sentirent plus la force de résister : elles firent une dernière décharge de mousqueterie, et prirent la fuite.

Cependant tout n'était pas dit encore ; le village même était occupé par des Autrichiens retranchés dans des rues barricadées ; chaque maison était une citadelle qu'il fallait enlever une à une ; on se battait corps à corps, pied à pied. Les ennemis reculaient, cédaient toujours, mais ne reculaient et ne cédaient qu'après avoir tiré sur nos troupes.

Chassés du village, les Autrichiens allèrent se retrancher dans le cimetière, au bord même de la route, dans un pli de terrain, entre Montebello et Casteggio. Là, toutes les troupes de la division Forey se rejoignirent, ayant repoussé l'ennemi devant elles et jonché le sol de cadavres croates ou tyroliens.

Au moment où s'achevait la prise du village, le général Forey, se disposant à frapper le coup décisif en attaquant le cimetière, se tourna vers le général Beuret en s'écriant :

« Allons, général, enlevons nos hommes ! »

Ces paroles étaient à peine achevées, que le général Beuret tomba, frappé à mort, près du général Forey, qui, s'avançant seul à quinze pas en avant de ses soldats, brave la fusillade, pousse à Casteggio, et, de son geste, de sa voix, de son exemple, excitant l'ardeur de ses troupes, porte leur enthousiasme et leur élan à un degré miraculeux : son courage s'élevait à la hauteur de l'héroïsme.

Ces généreux efforts furent couronnés de succès. Fortement retranchés

dans le cimetière, les Autrichiens ne purent longtemps résister aux vigoureuses attaques des Français ; cette dernière position leur fut enfin enlevée à la baïonnette et au cri mille fois répété de *Vive l'Empereur!*

Il était près de sept heures. Le général Forey fit arrêter les troupes devant le mouvement de terrain sur lequel était situé le cimetière, garnissant la crête avec quatre pièces de canon et de nombreux tirailleurs, qui refoulèrent vers Casteggio les dernières colonnes autrichiennes. Mais ces colonnes ne firent que traverser ce village ; elles s'en éloignèrent bientôt, n'y laissant qu'une arrière-garde et se retirant par la route de Casatisma.

Les alliés tuèrent à Montebello beaucoup d'Autrichiens par derrière, les poursuivant la baïonnette dans les reins. Un chasseur du 17e bataillon a tué, à lui seul, huit Autrichiens ; sur ces huit fuyards, un seul avait fait mine de se défendre. « Celui-là, disait le chasseur, a au moins eu l'honneur de mourir avec un coup dans le ventre. »

Tous ceux qui ont visité le champ de bataille de Montebello depuis la glorieuse journée du 20 mai sont frappés de la grandeur des obstacles que la division Forey dut surmonter et de l'énergie qu'il lui fallut déployer pour résister aux corps ennemis. Les Autrichiens occupaient tous les points élevés, leurs batteries balayaient la plaine, commandaient les routes, et c'est par les routes et par la plaine que nos soldats arrivèrent.

Chaque position exigea pour ainsi dire une attaque particulière. Les soldats du comte Stadion et du général Braun tiraient de haut en bas, et, sans l'irrégularité et l'hésitation de leur tir, tous leurs coups eussent pu porter. Mais nos officiers suppléèrent, par l'élan et la vigueur, à l'infériorité du nombre et de la position. Les troupes abordèrent résolûment les tirailleurs qui se développaient dans la plaine, à la gauche du village, et les groupes qui, abrités derrière des vignes ou cachés dans les blés, déchargeaient leurs armes presque à bout portant. L'artillerie autrichienne s'était fait sur un petit coteau, à l'entrée de la ville, une magnifique position ; elle fut bientôt obligée de s'éloigner, serrée de près par nos bataillons, et, quand la lutte toucha à sa fin, le coteau était jonché de cadavres.

Les Autrichiens n'emmenèrent aucun prisonnier ; les Français en firent deux cents dans le cimetière, où un corps ennemi, se voyant cerné de tous côtés, fut forcé de se rendre en grande partie. Un simple soldat du 84e régiment de ligne a raconté qu'à lui seul il en fit seize sur les deux cents, parmi lesquels on comptait environ vingt officiers.

La brillante victoire de Montebello inaugurait, avec autant d'éclat que

de bonheur, la campagne de 1859. Cette victoire, que les Autrichiens ont eu un instant l'extravagante prétention de s'attribuer, et qu'ils ont saluée à la bourse de Vienne d'une hausse de deux francs, à la grande hilarité de l'Europe entière, avait été gagnée par six mille Français contre vingt-cinq mille Autrichiens.

L'ennemi avait seize pièces d'artillerie ; nous n'en avions que quatre. Cependant nous lui avons pris plusieurs caissons ; nous lui avons fait deux cents prisonniers ; nous lui avons mis hors de combat au moins deux mille hommes, et nous n'en avons eu qu'environ sept cents. Mais, si nos pertes n'ont pas été nombreuses, quelques-unes ont laissé de grands vides et de profonds regrets dans l'armée d'Italie.

De l'aveu même des rapports officiels peu véridiques et très-atténuatifs du feldzeugmeister comte François Giulay, les Autrichiens ont perdu plusieurs officiers supérieurs ; le major Buttner, de l'état-major général, et le major Gantes, du 3e bataillon de chasseurs, ont été trouvés sans vie sur le champ de bataille ; le lieutenant-colonel Spielberg et le major Piers, du régiment de l'archiduc Charles, faits prisonniers et signalés comme ayant disparu, sont morts également des suites des nombreuses blessures dont ils étaient criblés.

Enfin le major général Braun avait été grièvement blessé par un simple soldat français ; celui-ci, ayant attaqué le général autrichien, en reçut un coup de feu qui le blessa à l'épaule droite, mais il riposta aussitôt avec succès, et, ayant atteint dangereusement son adversaire, il le dépouilla de tous ses insignes. Ce vaillant fantassin reçut, en récompense de sa belle conduite, la croix d'honneur, que le baron Larrey lui remit au nom de l'Empereur, à l'hôpital d'Alexandrie, où il avait été transporté après la bataille.

On cite de simples soldats qui ont amené chacun jusqu'à seize prisonniers au quartier général du premier corps. Voici un autre trait de Spartiate. Un voltigeur se rencontre en face d'un major autrichien, qui, d'un coup de pistolet, lui casse le bras gauche. Le voltigeur prend avec le bras droit son fusil, s'en sert comme d'une lance, et l'enfonce dans la poitrine du major, qui tombe mort sur le sol. Son vainqueur, qui ne devait pas lui survivre, le dépouille de son shako et de son ceinturon, puis s'affaisse sans vie au bord d'un champ de blé, où on le trouve, serrant avec force, de sa main droite crispée, ces trophées, qu'on place avec son cadavre sur une civière.

Le village de Montebello, où le général Beuret devait trouver une mort glorieuse, était défendu par des tirailleurs tyroliens et des régiments des frontières. Quand il a été enlevé à la baïonnette par nos invincibles

troupes, il s'y trouvait encore cinq mille Autrichiens appuyés par deux batteries.

Les douze cents fantassins qui allaient vaincre ces cinq mille Autrichiens arrivent avec le général Forey devant le village. Le général Forey les arrête, leur disant : « Mes enfants, attendez vos camarades; ralliez-vous, reposez-vous. » Là, il y eut un repos de dix minutes. Mais tout à coup survient une pluie de balles autrichiennes. De chaque maison, les Tyroliens tiraient sur nos troupes; les deux batteries du village vomissaient de la mitraille. Le général Forey saute alors de son cheval, met l'épée à la main, et criant : *Aux ennemis!* s'élance suivi des soldats qui l'entourent.

Déjà l'intrépide général Beuret, se multipliant, bravant les balles, le sabre au poing, courait à travers les rues de Montebello, donnant ses ordres, actif et calme, lorsqu'il voit au coin d'une maison, cerné par quatorze chasseurs, un capitaine rouler à terre mortellement atteint d'une balle. Il vole à son aide; il le relève, mais il ne tient qu'un cadavre qui retombe aussitôt sur le sol.

A ce moment, le général Forey, qui s'avançait, ayant derrière lui un officier d'ordonnance et à ses côtés deux trompettes, entend le général Beuret dire, en parlant du capitaine qu'il avait cru pouvoir sauver : *Il est mort*. Tous deux s'abordent, se serrent la main en se disant : *Tout va bien*. Ils font un pas ensemble, échangeant quelques paroles, en suivant du regard cinq Tyroliens qui fuyaient devant eux poursuivis par nos troupes victorieuses.

Soudain ces Tyroliens se retournent avec le courage du désespoir, et, se voyant perdus, veulent du moins venger leur mort qui devient certaine. Ils tirent; le général Beuret lâche les rênes de son cheval, chancelle et tombe ; il avait cessé de vivre. Les cinq Tyroliens furent mis en pièces. On pouvait venger le général Beuret, mais on ne pouvait le rendre à l'armée, qui porte encore le deuil de ce brave officier général.

Georges Beuret était né à la Rivière, dans le département du Haut-Rhin, le 15 janvier 1803. Admis, en 1821, à l'école militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1823 pour entrer avec le grade de sous-lieutenant au 27e régiment d'infanterie de ligne. Il suivit ce régiment en Espagne et en Morée. Ces deux campagnes le laissèrent avec son même grade.

Mais la monarchie de 1830 allait le dédommager des partialités du gouvernement de la Restauration. Le 27 octobre 1830, il devenait lieutenant; en 1834, il était capitaine adjudant-major ; en 1844, il devenait chef de bataillon au 13e régiment d'infanterie de ligne. Ce régiment fit partie de l'expédition de Rome. En 1849, Georges Beuret passait lieutenant-colonel

au 60e régiment d'infanterie de ligne. Après la campagne de Kabylie, le 15 avril 1852, il devenait colonel du 39e régiment d'infanterie de ligne.

Déjà remarqué dans cette féconde campagne de la Kabylie, il se signala surtout dans l'expédition de Crimée à laquelle il prit une part glorieuse. Blessé à l'épaule gauche par un éclat de bombe devant Sébastopol, à la fin de 1854, il fut promu, au commencement de 1855, au grade de général de brigade. Le 4 mai de la même année, il était de nouveau blessé à l'attaque principale devant Sébastopol. Pendant le combat de nuit du 22 au 23 du même mois, il se signalait avec tant d'éclat que son nom mérita de figurer avec honneur, dans un ordre général de l'armée, au nombre de ceux qui s'étaient distingués dans cette brillante affaire.

Mis en disponibilité en 1856, appelé bientôt au commandement de l'une des brigades de l'armée de Paris, puis désigné pour l'armée d'Italie, le général de brigade Beuret débutait à Montebello comme un héros des anciens jours, et payait de sa personne comme au temps de la chevalerie. Sa rare capacité réunie à son éclatante bravoure lui promettait le plus brillant avenir, lorsque la mort est venue l'enlever à la France et à l'armée.

La cavalerie sarde à eu sa large part de gloire dans la victoire de Montebello. C'est même elle qui a eu l'honneur d'être la première engagée et d'avertir les Français de l'approche des Autrichiens. Le général de Sonnaz, qui la commandait, avait sous ses ordres les chevau-légers de Novare et d'Aoste, ainsi qu'une partie des chevau-légers de Montferrat.

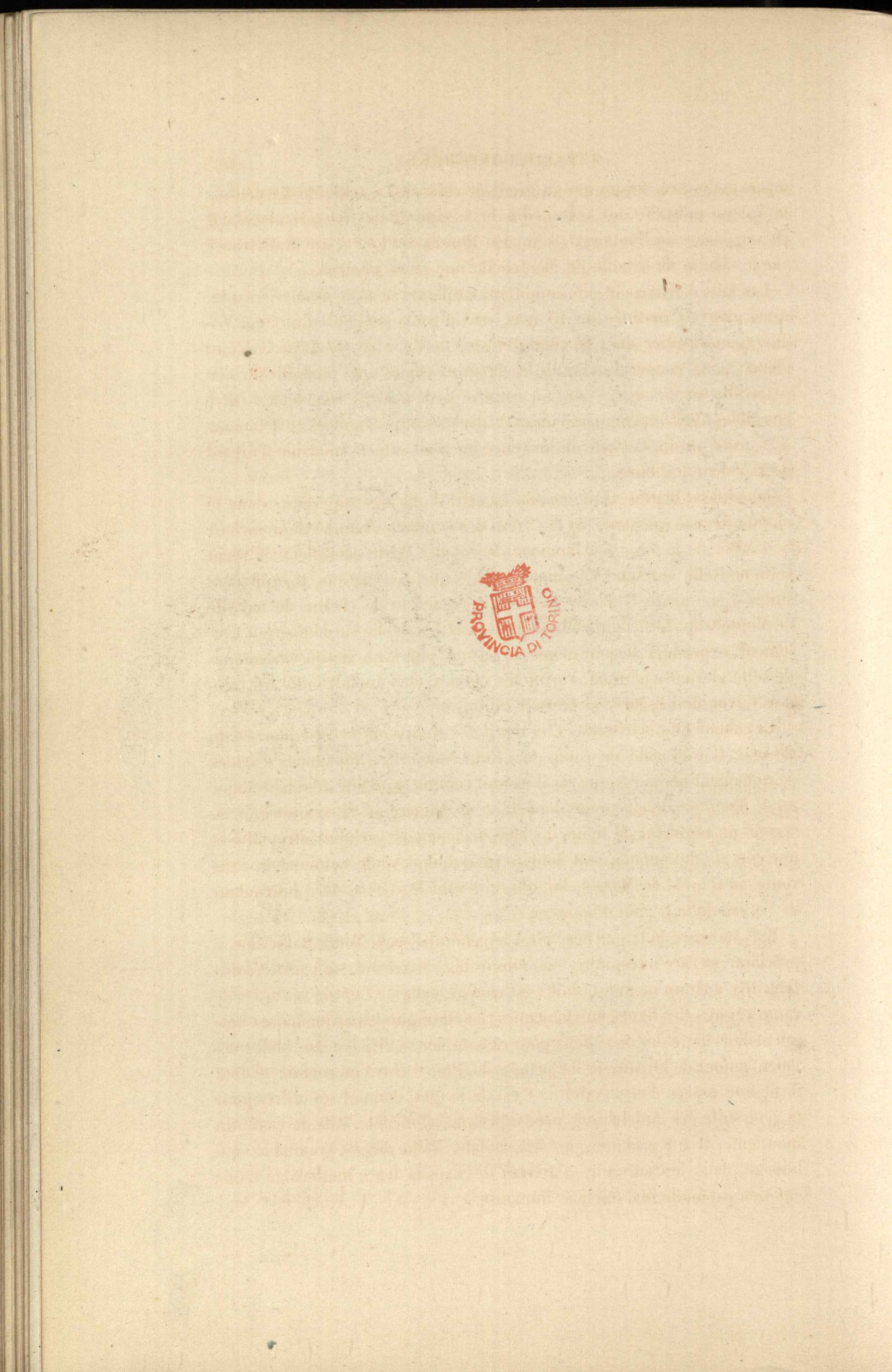
Ce faible corps de cavalerie couvrait avec ses avant-postes la droite des Français au delà de Voghera Ce corps avait cent cinquante hommes à Montebello, cinquante autres à Casteggio, ancienne colonie romaine détruite par Annibal, dont le souvenir est resté dans la contrée. Surpris par l'arrivée de fortes colonnes autrichiennes, les deux cents hommes ont dû abandonner Montebello et Casteggio. Mais en se retirant, ils ont retardé par leurs charges valeureuses la marche de l'ennemi, donnant ainsi à quelques-uns d'entre eux le temps de courir à Voghera avertir le général Forey de l'arrivée des Autrichiens et à la division qu'il commandait celui de prendre les armes.

Dans le cours de la journée, le corps tout entier a contribué, par ses charges admirables, au triomphe des alliés. Un ordre du jour du lieutenant général chef d'état-major de l'armée sarde signala, par ordre du roi, l'admirable attitude du corps de cavalerie. Son commandant, Gerbaix de Sonnaz, qui n'était que colonel, fut promu au grade de major général dans l'arme. Le roi lui décerna également la médaille d'or de la Valeur militaire. Louis Pilo Boyl de Putifiguri, lieutenant-colonel des chevau-



Cavalerie Piémontaise

Novare Cavalerie — Gènes Cavalerie


PROVINCIA DI TORINO

légers de Novare, fut promu au grade de colonel. La médaille d'argent de la Valeur militaire fut accordée à la famille du lieutenant-colonel des chevau-légers de Montferrat Tommaso Morelli di Popolo, qui avait trouvé sur le champ de bataille de Montebello une mort glorieuse.

Les faits d'armes ont été nombreux d'ailleurs dans la cavalerie sarde. Ainsi, dans la matinée du 15 mai, sur la route de Ponte-Curone à Voghera, un cavalier du régiment d'Aoste, et du nom de Cavira, s'étant élancé pour couper la retraite à des Autrichiens que poursuivait une patrouille sarde, engagé dans un combat corps à corps avec deux d'entre eux, il les blessa grièvement l'un et l'autre, les fit prisonniers et les amena à la grand'garde. Cet acte de bravoure lui avait valu la médaille d'argent de la Valeur militaire.

Le général Beuret avait eu son escorte d'officiers supérieurs dans le champ des morts comme sur le champ des combats. Nommé commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, le colonel Méric de Bellefonds reçut cette nouvelle sur son lit de mort, comme une consolation. Il expira des suites d'une grave blessure qu'il avait reçue sur le champ de bataille de Montebello. Les commandants Ducler et Lacretelle succombèrent également, le premier, le jour même, le second, plus tard, victimes héroïques de cette glorieuse journée. Parmi les blessés, on comptait enfin les colonels Guyon de l'Esparre et Conseil Dumesnil.

Le colonel Cambriels a été l'un des héros survivants de cette journée du 20 mai. Il a été aide de camp de l'Empereur. Ses compagnons d'armes se rappellent qu'en Afrique où il servait comme capitaine adjudant-major au 4e bataillon de chasseurs à pied, et en Crimée, où il commandait en second un régiment de ligne, il s'était déjà signalé par une intrépidité et une énergie qui annonçaient tout ce qu'il a déployé de calme et de bravoure au combat de Montebello, qui lui a valu le cordon de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

Mais le héros de la journée, c'est le général Forey. Toute la division a proclamé sa rare intrépidité, son admirable sang-froid, sa froide résolution. Il y a eu un moment où il s'est trouvé seul avec l'un de ses aides de camp auprès des lignes autrichiennes, pendant que les ordonnances passaient dans toutes les directions pour rassembler sa division. Les balles sifflaient autour de lui sans qu'il y prît garde. Puis il gravit un monticule dont il fit une espèce d'observatoire. C'est de là qu'il donnait ses ordres pour la poursuite des Autrichiens avec un calme admirable. A la descente du monticule, il fut acclamé par ses soldats. Voilà de ces triomphes qui laissent dans les souvenirs d'un chef de corps la trace ineffaçable d'une émotion profonde et d'une joie immense.

Deux ordres du jour devaient constater officiellement l'éclat de la journée de Montebello : l'un du maréchal Baraguey-d'Hilliers, adressé aux généraux sous ses ordres, l'autre du maréchal Vaillant, adressé aux chefs des cinq corps.

Voici celui du commandant en chef du premier corps :

« La première division, dans la journée du 20, s'est glorieusement conduite en combattant des forces quadruples des siennes et en les obligeant à évacuer des positions d'un difficile accès.

« La brigade de cavalerie sarde, commandée par le général de Sonnaz, a contribué par ses efforts au succès de cette brillante affaire.

« L'Empereur, en me chargeant d'annoncer au général Forey qu'il le nommait grand-cordon de la Légion d'honneur, a voulu aussi témoigner sa satisfaction à la division tout entière, et je m'estime heureux d'être en ce jour l'interprète de ses sentiments.

« Au grand quartier général de Montebello, le 22 mai 1859.

« *Le maréchal de France commandant le 1er corps,*

« Baraguey-d'Hilliers. »

Voici maintenant celui du major général de l'armée d'Italie :

« Monsieur le général en chef,

« Un beau fait d'armes vient d'inaugurer brillamment la campagne.

« L'Empereur m'ordonne d'en donner les détails à votre connaissance.

« Une colonne de quinze mille Autrichiens a attaqué, le 20 mai, à midi, les postes avancés du premier corps : elle a été repoussée par la division du général Forey, qui s'est admirablement conduite et qui a enlevé le village de Montebello après un combat acharné de cinq heures.

« La cavalerie piémontaise, commandée par le général de Sonnaz, a chargé avec une rare intrépidité.

« L'ennemi a laissé le champ de bataille couvert de ses morts. Nous avons fait deux cents prisonniers, dont un colonel et plusieurs officiers, et nous avons enlevé quelques caissons d'artillerie.

« De notre côté, nous avons eu cinq ou six cents hommes hors de combat.

« Le général Beuret, le colonel de Bellefonds, le commandant Duchet ont été tués, plusieurs officiers supérieurs ont été blessés. »

Le lendemain, 21, l'Empereur se rendit d'Alexandrie à Voghera par le

chemin de fer et alla ensuite visiter à cheval le champ de bataille encore jonché de cadavres. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers accompagnait Sa Majesté Impériale. Contusionné à la jambe gauche par une balle qui s'était aplatie sur le fourreau de son sabre, le général Forey s'avançait lentement vers l'Empereur, qui, en le voyant boiter, s'est précipité vers lui, et l'embrassant avec cordialité, le félicita dans les termes les plus chaleureux sur son triomphe de la veille. Sa Majesté Impériale embrassa également le colonel Cambriels avant de poursuivre son excursion sur les différents théâtres du combat de Montebello.

Ce fut un spectacle navrant pour le cœur de Napoléon III. Là gisaient dans toutes les positions, confondus par la mort qui apaise toutes les haines, pêle-mêle, les Autrichiens, les Français, les Sardes, les traits contractés, les mains crispées, ceux-ci avec la pose de lutteurs, ceux-là dans la posture de suppliants. Un jeune caporal du 17e chasseurs était tombé la face contre terre. Il mordait la poussière. Ses dents serrées avaient entamé le sol. Une de ses mains tenait son fusil; l'autre était cachée dans sa poitrine. On le releva; on lui tira le bras roidi par la mort; entre les doigts on trouva une médaille de la Vierge.

Rentré dans Alexandrie, l'Empereur se fit amener quelques prisonniers autrichiens d'un rang distingué qui se trouvaient dans la ville. Plusieurs d'entre eux avaient été ses hôtes dans le palais des Tuileries. Les simples soldats avaient des figures hâves et maladives; beaucoup d'entre eux étaient encore des enfants. Ainsi, un sous-officier français raconte qu'il avait été assez heureux pour sauver la vie à un soldat autrichien de dix-sept ans qui se battait comme un lionceau. Un caporal allait le tuer; ce sous-officier releva le fusil du caporal d'un coup de crosse, et, prenant l'Autrichien au collet : *Rends-toi donc, moutard!* lui dit-il. L'enfant rendit son épée; car il était sous-lieutenant et il portait une épée. C'était un cadet de famille grêle et blond.

L'arrivée des convois de prisonniers autrichiens à Alexandrie jetait toujours la population dans une vive agitation; on accourait sur leur passage pour satisfaire un vif mouvement de curiosité; puis, en les voyant si misérablement vêtus, si maigres, si pâles, on les plaignait et on les accueillait avec une sympathique compassion. L'Empereur un jour leur fit remettre à chacun dix francs; les officiers reçurent même cent francs chacun. Ceux qui étaient blessés restaient à Alexandrie, où ils étaient traités avec autant de sollicitude que les Français et les Sardes installés à l'hôpital de la place; on dirigeait ceux qui étaient valides sur Marseille.

Chaque convoi de prisonniers était escorté de gendarmes à cheval, le pistolet au poing; ces gendarmes donnaient à ce triste cortége un air fu-

nèbre qui attendrissait même la population piémontaise, laquelle cependant n'avait que trop de motifs de haine et de vengeance contre l'armée autrichienne. Un de ces convois, spécialement composé de prisonniers blessés, était à peine installé à l'hôpital, qu'un jeune garçon tyrolien de seize ans fut appelé devant le chirurgien-major, qui lui ordonna de se déshabiller pour qu'on pansât sa blessure. « Ma blessure? répondit le Tyrolien ; je ne suis pas blessé : j'ai vu tomber à côté de moi deux de mes camarades, et je me suis laissé tomber. On m'a mis avec les blessés après l'affaire, et, ne me trouvant pas mal avec eux, j'y suis resté. » Cet ingénieux militaire fut immédiatement transféré de l'hôpital à la citadelle.

Je ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en rappelant la carrière militaire du vainqueur de Montebello. Enfant de Paris, né en 1804, élève de Saint-Cyr en 1822, le général Forey, que de brillantes études avaient signalé à ses chefs, sortit de l'École pour devenir instructeur au 2e léger. L'expédition d'Alger fut sa première campagne ; les Pyrénées furent sa première garnison. En 1835, il devenait capitaine.

Cette année même, le capitaine Forey fit la campagne d'Algérie, où il se distingua de nouveau à Médéah, sauva en quelque sorte l'armée française dans la désastreuse retraite qui suivit le premier siége de Constantine, et se fit remarquer dans l'action des Portes-de-Fer. En 1840, il fut nommé chef d'un bataillon de chasseurs à pied, fit en quatre ans quatre campagnes, et revint en France, pour y recevoir, le 4 novembre 1844, le brevet de colonel.

Fait général en 1848, Forey se lia d'amitié avec le Prince-Président, et, après le coup d'État du 2 décembre 1851, auquel il coopéra d'une façon très-active, reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 22 décembre 1852, il fut promu au grade de général de division, et fut chargé en même temps d'inspections générales par le conseil supérieur de l'infanterie, dont il était membre. Dans ces inspections, il s'appliqua à perfectionner les manœuvres de la baïonnette ; il compte parmi les officiers supérieurs qui ont le plus fait pour améliorer l'usage de cette de cette arme, la plus terrible de l'infanterie française.

En 1854, le général Forey fut appelé au commandement de la division de réserve de l'armée d'Orient, puis momentanément chargé du commandement des troupes de siége devant Sébastopol. C'est à ce moment qu'il acquit une grande popularité par les traits nombreux de courage et de sang-froid qui signalèrent cette période de sa vie. Aussi, le 21 octobre 1854, était-il élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

En 1857, le général Forey fut placé à la tête de la première division de

l'armée de Paris. Appelé au commandement d'une division du premier corps de l'armée d'Italie, le général Forey était prédestiné à ouvrir la glorieuse campagne de 1859 par une première victoire ; cette victoire devait lui mériter la grand'croix de l'ordre de la Légion d'honneur, et son nom allait figurer en tête des promotions et des nominations destinées aux combattants de Montebello. Voici ces promotions et ces nominations :

Par décret signé le 21 mai 1859, au quartier général impérial d'Alexandrie, l'Empereur a promu ou nommé dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués au combat de Montebello.

A la dignité de grand-croix.

M. le général de division Forey, commandant la première division d'infanterie du premier corps de l'armée d'Italie ; grand officier du 21 octobre 1854 : 36 ans de service, 14 campagnes, 3 blessures reçues en Afrique.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Au grade de commandeur.

M. Blanchard, général de brigade, commandant une brigade de la première division d'infanterie du premier corps de l'armée d'Italie ; officier du 8 avril 1856 : 33 ans de service, 5 campagnes, une blessure en Crimée.

INFANTERIE.

84e de ligne. MM. Cambriels, colonel ; officier du 16 avril 1856 : 25 ans de service, 6 campagnes.

91e de ligne. Méric de Bellefond, colonel ; officier du 16 avril 1856 : 36 ans de service, 8 campagnes, blessé à Montebello.

98e de ligne. Conseil Dumesnil, colonel ; officier du 14 septembre 1855 : 28 ans de service, 8 campagnes, blessé à Montebello.

Au grade d'officier.

Corps d'état-major. M. Fabre, capitaine, aide de camp de M. le général Beuret ; chevalier du 10 avril 1858 : 9 ans de service, 4 campagnes, 2 blessures en Crimée.

INFANTERIE.

74e de ligne. Bartel, lieutenant-colonel ; chevalier du 28 décembre 1855 : 21 ans de service, 14 campagnes.

74ᵉ de ligne. Noël, chef de bataillon; chevalier du 20 août 1845 : 30 ans de service, 9 campagnes.

— Brun, chef de bataillon; chevalier du 10 août 1853 : 27 ans de service, 5 campagnes, 1 blessure en Crimée.

84ᵉ de ligne. Villermain, lieutenant-colonel; chevalier du 21 août 1846 : 32 ans de service, 10 campagnes.

— Lacretelle, chef de bataillon; chevalier du 27 février 1855 : 20 ans de service, 14 campagnes, blessé à Montebello.

93ᵉ de ligne. De Combarieu, médecin-major de 2ᵉ classe, chevalier du 23 avril 1852 : 21 ans de service, 10 campagnes.

98ᵉ de ligne. Pichon, chef de bataillon; chevalier du 23 août 1848 : 27 ans de service, 12 campagnes.

Au grade de chevalier.

Corps d'état-major. Hita, capitaine, aide de camp de M. le général Blanchard : 9 ans de service, 1 campagne.

— Jouan de Kervenoël, capitaine, employé à l'état-major de la première division d'infanterie du premier corps de l'armée d'Italie : 7 ans de service, 1 campagne.

GENDARMERIE.

Lamarche, capitaine, attaché à la force publique de l'armée d'Italie : 20 ans de service, 1 campagne.

INFANTERIE.

74ᵉ de ligne. Lhoir, capitaine adjudant-major : 11 ans de service, 4 campagnes, 1 blessure en Crimée; blessé à Montebello.

— Cécile, capitaine adjudant-major : 16 ans de service, 3 campagnes.

— Damville, lieutenant : 14 ans de service, 3 campagnes, blessé à Montebello.

— Greys, sous-lieutenant, adjoint au trésorier : 10 ans de service, 1 campagne, blessé à Montebello.

— Flory, chef de musique : 23 ans de service, 15 campagnes, décoré de la Médaille militaire.

— Neveux, sergent-major : 8 ans de service, 3 campagnes.

— Breilhac, fusilier : 8 ans de service, 2 campagnes.

84e de ligne. Truc Larreguy, capitaine adjudant-major : 27 ans de service, 3 campagnes.

— Laran, lieutenant : 17 ans de service, 3 campagnes, blessé à Montebello.

— Potez, lieutenant : 25 ans de service, 2 campagnes, blessé à Montebello.

— Salles, lieutenant : 17 ans de service, 2 campagnes, blessé à Montebello.

— De Lalène Laprade, sous-lieutenant : 11 ans de service, 2 campagnes, blessé à Montebello.

— Dinat, sergent : 18 ans de service, 8 campagnes, 1 blessure en Afrique, décoré de la Médaille militaire.

— Comte, voltigeur, 3 ans de service, 1 campagne.

91e de ligne. Guiberteau, capitaine : 15 ans de service, 9 campagnes.

93e de ligne. Baume, capitaine : 22 ans de service, 4 campagnes.

98e de ligne. Dousseau, capitaine : 15 ans de service, 1 campagne, blessé à Montebello.



— Ferran, capitaine : 19 ans de service, 3 campagnes.

— Bentéjac, lieutenant : 14 ans de service, 4 campagnes.

— Durand, sous-lieutenant : 11 ans de service, 4 campagnes, blessé à Montebello.

17e bataillon de chasseurs à pied. Lemoing, capitaine adjudant-major : 13 ans de service, 3 campagnes.

— Thoma, capitaine : 16 ans de service, 1 campagne.

— Chrétien, lieutenant : 14 ans de service, 5 campagnes. blessé à Montebello, décoré de la Médaille militaire.

— Chevrand, sous-lieutenant : 10 ans de service, 4 campagnes, blessé à Montebello.

— Rose, chasseur : 8 ans de service, 4 campagnes, 1 blessure en Crimée, décoré de la Médaille militaire.

— Loubet, sapeur : 11 ans de service, 3 campagnes, 1 blessure en Crimée, décoré de la Médaille militaire.

CAVALERIE.

1er de chasseurs d'Afrique. Isabey, sous-lieutenant : 12 ans de service, 5 campagnes, une citation.

ARTILLERIE.

8e régiment d'artillerie. Grimm, adjudant sous-officier : 17 ans de service, 2 campagnes, blessé à Montebello.

10e régiment. Pellico, capitaine en premier : 24 ans de service, 1 campagne.

De Malezieux Duhamel, lieutenant en second : 15 ans de service, 1 campagne.

Par décret signé le 21 mai 1859, au quartier général impérial d'Alexandrie, l'Empereur a conféré la Médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués au combat de Montebello :

INFANTERIE.

74e de ligne. Gauché, sergent-major, blessé.
— Roche, sergent-major, blessé.
— Juin, sergent, blessé.
— Bardin, caporal.
— Thuillier, sergent, blessé.
— Petit, sergent, blessé.
— Devienne, caporal.
— Feuillebois, sergent.
— Alquié, sergent, blessé.
— Garreau, fusilier, blessé.
— Vuillaumé, caporal, blessé.
— Franquès, voltigeur.
— Geiger, sergent-major.
— Fine, caporal, blessé.
— Becque, sergent-major.
— Althauser, voltigeur, blessé.
— Guéprat, voltigeur.
— Fraud, voltigeur, blessé.
84e de ligne. Tempez, sergent, blessé.
— Blondeau, fusilier.
— Corru, sergent.
— Germain, grenadier, blessé.
— Sarrazin, grenadier, blessé.
— Moyon, caporal, blessé.
— Lepinoux, caporal, blessé.
— De Lalène Laprade, sergent-fourrier, blessé
— Bernard, sergent, blessé.
— Pailloux, voltigeur, blessé.
— Calvé, fusilier, blessé.

84e de ligne. Lasserre, caporal.
— Miller, fusilier.
— Dufal, sergent.
— Chambion, sergent-fourrier.
— Bignon, sergent.
— Barthomeuf, voltigeur.
— Izambard, grenadier.
91e de ligne. Denais, voltigeur.
— Baer, voltigeur, blessé.
— Avit, voltigeur, blessé.
— Rudelle, voltigeur, blessé.
93e de ligne. Bruno, clairon, amputé.
— Piquemal, grenadier, blessé.
98e de ligne. Thuriot, sergent-major.
— Vaganay, sergent-major.
— Lemercier, fusilier.
— Ruffi, sergent.
— Caresmel, sergent.
99e de ligne. Seignes, sergent-major.
— Ramonet, sergent.
17e bataillon de chasseurs à pied. Durand, sergent-fourrier.
— Dejours, chasseur, blessé.
— Dix-Neuf, sapeur.
— Roux, sergent, blessé.
— Saunier, chasseur, blessé.
— Barnouin, caporal, blessé.
— Thomas, chasseur, blessé.
— Gardon, chasseur, blessé.
— Artur, chasseur, blessé.
— Brucker, sergent-fourrier.

CAVALERIE.

1er régiment de chasseurs d'Afrique. Carré, chasseur de 1re classe, a tué dans Casteggio un artilleur sur sa pièce.
— Sahner, chasseur de 1re classe, blessé.

ARTILLERIE.

8e régiment. Lafond, maréchal des logis, blessé.
— Rouenet, maréchal des logis.

8e régiment. Surraud, 1er canonnier conducteur.
— Bordes, 1er canonnier servant, blessé.
— Bourneau, 1er canonnier servant.
10e régiment. Vansteemberghe, maréchal des logis.
— Metterich, artificier.

Par décret signé le 23 mai 1859 au quartier général impérial d'Alexandrie, l'Empereur a nommé dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les officiers de l'armée de Sa Majesté le roi de Sardaigne dont les noms suivent, qui se sont distingués au combat de Montebello :

Au grade de commandeur.

État-major général. Comte Gerbaix de Sonnaz, général de brigade.

Au grade de chevalier.

Chevau-légers de Novara. Boyl de Putifigari, lieutenant-colonel.
— Somman, chef d'escadron.
— Piola Caselli, capitaine-commandant.
Chevau-légers d'Aosta. De Laforest, chef d'escadron.
Chevau-légers de Montferrat. Arribaldi-Ghilini, capitaine-commandant.
— Bistori de Casaleggio, capitaine commandant.

Par décret signé le 23 mai 1859 au quartier général impérial d'Alexandrie, l'Empereur a conféré la Médaille militaire aux militaires de l'armée de Sa Majesté le roi de Sardaigne dont les noms suivent, qui se sont distingués au combat de Montebello :

Chevau-légers de Novara. Garbero, sergent.
— Barberis, sergent.
Chevau-légers d'Aosta. Binvignat, soldat.
— Robba, trompette.
Chevau-légers de Montferrat. Tabone, sergent.
— Robert, caporal.

M. le colonel Meric de Bellefond ne devait pas jouir longtemps de la distinction qu'il avait si légitimement obtenue. Sa croix de commandeur fut bientôt déposée sur sa tombe. Il succomba quelque temps après aux blessures qu'il avait reçues au glorieux combat de Montebello.

XI

PASSAGE DE LA SESIA

La journée du 20 mai allait être pour les alliés le commencement d'une brillante série de glorieux triomphes. Le lendemain 21, pendant que les Français s'établissaient fortement à Casteggio ainsi qu'à Montebello, pendant que sur ce point les Autrichiens reculaient jusqu'à Stradella, sous la conduite du général comte de Stadion, le général Cialdini, à la tête d'un parti de Piémontais, composé de la quatrième division, exécutant avec une grande hardiesse une manœuvre d'une remarquable habileté, forçait sur deux points le passage de la Sesia.

Le but de ce mouvement était de déloger les Autrichiens de la rive gauche de la rivière, de s'emparer, sur cette rive, de la tête du pont de Verceil, rompu par l'ennemi, et de protéger la construction d'un autre pont destiné à remplacer celui qui avait été détruit. Deux colonnes reçurent donc, dans cette intention, du général Cialdini l'ordre de passer à gué la Sesia, près du pont de Verceil.

La première colonne, composée du 1er bataillon du 10e régiment, sous les ordres du capitaine Jest, sans se préoccuper du péril de gués incertains et profonds, est entrée résolûment dans la rivière du côté d'Albano, et, peu de temps après, les troupes se formaient en ordre de bataille sur la rive opposée. Assaillie par un grand nombre d'ennemis embusqués, elle avait soutenu vers Villata un combat très-vif, avait jeté le désordre dans les rangs autrichiens et avait réussi à s'établir à Borgo-Vercelli. Les soldats de cette première colonne, ne pouvant pas se servir des munitions, qui, pendant le passage, avaient été mouillées, ont attaqué l'ennemi à la baïonnette avec un admirable élan. Surpris par cette hardiesse, les Autrichiens avaient pris précipitamment la fuite, abandonnant sur le champ de bataille des morts, des blessés, des armes, des munitions et des équipages.

En ce moment-là, la seconde colonne, sous les ordres du lieutenant-colonel Reccagni, commandant les chevau-légers d'Alexandrie, et composée des 6e et 7e bataillons de tirailleurs et de deux escadrons de chevau-

légers, passait à gué la Sesia à Cappuchini-Vechi ; par une manœuvre hardie, cette colonne a chassé l'ennemi de poste en poste, contribuant ainsi au succès de la journée, et est allée s'établir à Tortone.

Dès lors toute la rive gauche de la Sesia, depuis le passage d'Albano jusqu'à Torrione, se trouva délivrée de l'occupation autrichienne, qui avait lourdement pesé sur les populations de la contrée. Le lendemain 22 et le surlendemain 23, quelques troupes de la quatrième division, soutenues par plusieurs escadrons de cavalerie, firent de hardies reconnaissances qui donnèrent à l'armée sarde la certitude que l'ennemi lui avait bien définitivement abandonné la possession de ce terrain. Le roi de Piémont, en récompense de leur belle conduite dans la journée du 21, nomma colonel et officier de l'ordre militaire de Savoie M. Solone Reccagni, qui avait assuré le succès de cette journée à la tête du régiment de chevau-légers d'Alexandrie, dont il était lieutenant-colonel, et accorda au capitaine Jest, du 10e régiment d'infanterie, la médaille d'or de la Valeur militaire.

Les tirailleurs ou *bersaglieri* se signalèrent avec éclat dans toutes les reconnaissances des 21, 22 et 23 mai. Déjà, dans plusieurs circonstances précédentes, ils s'étaient fait remarquer par leur esprit d'initiative et d'intrépidité. Un jour, deux bataillons de chasseurs tyroliens se dirigeaient sur Casale, dans l'espérance de vaincre les avant-postes et de préparer le chemin. Une patrouille les signale. Tout aussitôt ordre est donné dans le camp de se tenir prêt, et immédiatement on fait avancer un bataillon de bersaglieri. Après avoir franchi le Pô, les soldats se saisissent de bâtons et poursuivent leur marche jusqu'à un monticule. Là, l'un d'eux plante son bâton en terre, de façon qu'il ne ressorte que très-peu, et le coiffe de son petit chapeau orné de plumes de coq. Ses camarades le comprennent ; ils en font immédiatement autant, cherchant les inégalités de terrain, et, l'œuvre achevée, ils vont se retrancher derrière de petits talus, de manière à ne pas être aperçus par l'ennemi.

Arrivés à trois cents pas, les Tyroliens, trompés par cette masse confuse de chapeaux et d'aigrettes pliant sous le vent, abaissent leurs armes et font un feu des mieux nourris. Quelques chapeaux tombent ; mais les autres restent impassibles, fièrement campés sur leur souche. Une seconde décharge se fait entendre ; mais alors les bersaglieri se lèvent, courent sur l'ennemi, le prennent de flanc, et, à trente pas seulement, dirigent contre lui une fusillade terrible.

La consternation se met instantanément dans les rangs des Tyroliens, qui prennent la fuite, chargés à la baïonnette par le bataillon piémontais.

Lorsque les bersaglieri rentrèrent, leurs bâtons sur leurs épaules et

leurs chapeaux au bout des bâtons, ce fut une véritable ovation, ovation d'autant plus enthousiaste qu'on voyait au milieu d'eux un assez grand nombre de prisonniers.

Les bersaglieri n'en étaient déjà plus, du reste, à leur premier coup d'essai. Ainsi, le jour où pour la dernière fois les Autrichiens tentèrent en vain de passer le Pô, huit de ces montagnards sardes résolurent d'incendier le côté du pont qui avait été commencé de l'autre côté du fleuve. Ils s'avancèrent sur deux barques ; mais l'ennemi les surveillait, et il fit feu sur eux. Une des barques sombra sous la fusillade, et avec elle trois bersaglieri se noyèrent. A une seconde décharge, trois autres furent blessés. Les deux autres ne se rebutèrent pas : ils bravèrent le danger, courbant la tête sous les balles. Ils réussirent enfin à arriver sous le pont, et, avec de la paille qu'ils portaient, ils y mirent le feu. Une demi-heure après, ils ne rentraient que deux au camp ; mais l'ennemi avait perdu son moyen de passage.

A la vérité, le roi de Piémont donnait à ses troupes l'exemple de la bravoure. Il s'exposait comme un simple soldat, tout en déployant l'intelligence et l'activité d'un général d'armée. Ainsi, pendant que le général Cialdini s'assurait de la possession du terrain qui s'étend d'Albano à Torrione, par de hardies reconnaissances, dans les mêmes journées des 22 et 23 mai, le roi de Piémont en voulut diriger plusieurs, en personne, sur un autre point du cours de la Sesia, ainsi que sur le cours du Pô.

Favorisés par ces reconnaissances, qui, admirablement protégées par l'artillerie, tenaient l'ennemi en respect, les Piémontais parvinrent à occuper fortement un îlot situé en face de Terra-Nuova. Ces reconnaissances avaient été pleines de périls ; car, prévenus que le roi de Piémont marchait à la tête des colonnes qui les exécutaient, les Autrichiens avaient déployé, pour s'y opposer, de grandes forces à Palestro, à neuf kilomètres en avant de Verceil. Mais partout l'artillerie autrichienne fut vaincue par l'artillerie sarde.

Les Piémontais eurent à déplorer la mort du capitaine Édouard Brunetto d'Usseame, du régiment Nizza, qui tomba percé d'un coup de lance, dans une rencontre de cavalerie qui eut lieu entre Palestro et Robbio. Il y eut un jour où on crut à Turin avoir à déplorer un grand malheur. Le bruit s'y répandit que Victor-Emmanuel II avait été grièvement blessé à la tête de ses troupes, dans l'une des reconnaissances du 23 mai. On put juger alors de la profonde affection que la population de son royaume lui a vouée. Dans la matinée du 24 mai, quand les trains venant d'Alexandrie traversaient la voie, ils trouvèrent la population rassemblée aux différentes stations. A Moncalieri, à Asti, à Annone, à Felizzano, à Solero,

partout on se précipitait vers les waggons pour demander des nouvelles de la santé du roi. Rassurés sur son état, les questionneurs joyeux criaient : *Viva il re!* Ce cri était bien l'explosion d'un sentiment profondément vrai.

La victoire de Montebello allait porter ses fruits. Pendant que le feldzeugmeister comte François Giulay transférait son quartier général de Mortara à Garlasco, pendant qu'il faisait rétrograder de ce côté ses troupes jusqu'à Stradella, tandis que, d'un autre côté, pourchassés par les Piémontais, les Autrichiens reculaient jusqu'à Robbio, un changement de front portait l'armée française en masse sur Verceil et sur Novare. Ostensiblement dirigés, en apparence, sur Tortone et Voghera, les régiments de la garde impériale, qui achevaient seulement de s'organiser au complet, étaient transportés de nuit, par le chemin de fer, à Casale.

Une merveilleuse entente régnait dans les mouvements de l'armée alliée. Le roi de Piémont, ayant reconnu, ainsi qu'on le sait déjà, la suprématie de l'Empereur des Français, agissait, à son égard, comme tous les autres chefs de corps. Tous les jours, comme eux, à la tombée de la nuit, il lui envoyait un rapport succinct contenant le chiffre des hommes présents sous les armes de chaque régiment, les faits importants qui s'étaient passés dans la journée et les mouvements qu'on avait pu apprendre de l'ennemi.

Tous les jours, une demi-heure avant le lever du soleil, les troupes prenaient les armes, comme si elles devaient être attaquées, et, dès que le jour était venu et que l'on était certain que l'ennemi ne faisait pas de mouvement offensif, les troupes reprenaient leur bivac. A cette heure également, le roi de Piémont, comme les autres, signalait à l'Empereur ce qu'il savait de la position de l'ennemi.

L'ordre général qui avait réglé les rapports de l'Empereur avec le roi, comme avec tous les chefs de corps, avait également prescrit aux troupes d'infanterie de n'emporter avec elles, pendant toute la durée des opérations, que le képi, la capote, la veste, un pantalon en bon état, deux paires de souliers : l'une aux pieds, l'autre dans le sac, et la tente-abri.

Quelques jours allaient se passer en excursions de l'Empereur, en escarmouches d'avant-postes, en déplacements de troupes, en mouvements stratégiques, avant que les Piémontais, livrés à eux-mêmes, prissent, à peu près à eux seuls, dans les environs de Palestro, une revanche de Novare. Mais si, en Piémont, on restait presque l'arme au bras à se surveiller et à s'attendre, dans un coin de la Lombardie, le général Garibaldi accomplissait, à la tête de son corps de chasseurs des Alpes, des miracles d'audace et d'intrépidité. Le premier, il devait porter, par un coup hardi, la guerre sur le territoire de l'ennemi.

XII

LES CHASSEURS DES ALPES

C'était dans la soirée du 20 mai. On vit arriver à Gattenara les chasseurs des Alpes, trempés par la pluie, harassés de fatigue, mais surtout affamés, et cependant merveilleux de courage et d'entrain, chantant des chansons patriotiques et manifestant leur joie de marcher à des combats téméraires avec une verve entraînante.

A l'arrivée de ce corps dans Gattenara, ce fut dans le bourg tout entier une explosion d'enthousiasme : on eût dit une fête nationale. On tendit des tapisseries, on alluma des lampions ; on courut surtout au-devant du général Garibaldi, qui fit son entrée dans cette patriotique cité escorté par toute la population, qui, tête nue, criait *Vive l'Italie!*

Le général Garibaldi repartit le 22 pour Borgomanero, le 23 pour Castelletto. Cette bourgade est située sur le lac Majeur. Là, il appelle la ruse à son aide. Il lui fallait franchir le Tessin et envahir la Lombardie en trompant la vigilance de l'ennemi. Voici par quel stratagème il réalisa son audacieux projet. Il fit propager le bruit que son corps allait séjourner à Arona; il écrivit lui-même des ordres pour faire préparer des logements, des approvisionnements, et faire disposer les églises pour le campement des chevaux. Des émissaires furent chargés de porter ces ordres à Arona. Mais l'occupation de cette ville, dont les maisons blanches se baignent dans les eaux bleues du lac Majeur, n'était qu'une ruse. Dès que les émissaires furent en route, il fit sonner le départ, et, à une heure, sa troupe partait, les soldats chargés de deux fusils chacun. A Castelletto, elle passa le Tessin sur un bac qui la déposa à Sesto-Calende ; le Tessin franchi, le général Garibaldi courut, avec ses chasseurs des Alpes, à marche forcée, dans la direction de Varèse.

Aussitôt qu'ils apprirent la façon dont on venait de les jouer, les Autrichiens voulurent faire payer au chef des volontaires son audace. Ils se massèrent à Calarate et coupèrent la ligne du Tessin à Varèse, croyant empêcher par là toute retraite aux chasseurs des Alpes et les surprendre à leur tour. Garibaldi les brava : il avait déjà gagné les villes à sa cause, et

les habitants lisaient avidement cette proclamation, que distribuaient ses émissaires :

« Lombards !

« Vous êtes appelés à une nouvelle vie, et vous devez répondre à l'appel, comme le firent vos pères à Ponsida et à Legnano. L'ennemi est encore le même : atroce, assassin, impitoyable et pillard. Vos frères de toutes les provinces ont juré de vaincre ou de mourir avec vous. C'est à nous de venger les insultes, les outrages, la servitude de vingt générations passées ; c'est à nous de laisser à nos fils un patrimoine pur de la souillure de la domination du soldat étranger. Victor-Emmanuel, que la volonté nationale a choisi pour notre chef suprême, m'envoie au milieu de vous pour vous organiser dans les batailles patriotiques. Je suis touché de la sainte mission qui m'est confiée et fier de vous commander.

« Aux armes donc ! le servage doit cesser. Qui peut saisir une arme et ne la saisit pas est un traître !

« L'Italie, avec ses enfants unis et affranchis de la domination étrangère, saura reconquérir le rang que la Providence lui a assigné parmi les nations. »

Les chasseurs des Alpes furent accueillis à Varèse comme des libérateurs. La municipalité était prévenue de leur approche, et elle avait fait afficher l'avis suivant :

« Ce soir, vers minuit, doit arriver parmi nous une colonne de l'armée italienne, sous les ordres de Giuseppe Garibaldi, général du magnanime roi Victor-Emmanuel. La municipalité, en donnant cette nouvelle à ses concitoyens, s'en réjouit, partageant avec eux l'émotion et la joie de la patrie reconnaissante. Les emblèmes de l'oppression étrangère étant tombés, au milieu de nous reparaîtra le saint drapeau tricolore, drapeau d'ordre, de concorde, de liberté et d'avenir. Bénis soient les braves qui nous le rendent ! Accueillons-les avec bonheur ; suivons les inspirations de notre cœur, et que notre parole de bienvenue soit *Vive l'Italie !*

« A l'hôtel de ville, le 23 mai 1859, six heures du soir.

« *Le maire :* Carcano ; *les adjoints :* Picinelli, Morandi, del Bosco, Pazelli ; *le secrétaire :* Zanzi. »

Dans la journée du 24, le maire de Varèse, nommé commissaire provisoire de Victor-Emmanuel II, fit paraître ces deux arrêtés :

« *Le commissaire provisoire de Sa Majesté le roi de Sardaigne à Varèse.*

« En vertu des pouvoirs à lui conférés par arrêté d'aujourd'hui du général Giuseppe Garibaldi, commandant les chasseurs des Alpes, le soussigné fait savoir ce qui suit :

« 1° Le gouvernement autrichien est déclaré déchu ; il est remplacé par celui du magnanime roi Victor-Emmanuel de Sardaigne, au nom duquel les autorités gouverneront désormais, conformément aux instructions qui leur seront données ;

« 2° Les mesures d'ordre public et pour la défense du pays sont concentrées dans le soussigné et confiées, pour l'exécution, au patriotisme de la population et à la garde nationale qui va être organisée.

« Que les habitants aient pleine confiance, et qu'ils comptent sur le soussigné, qui tâchera de répondre dignement aux bonnes intentions du magnanime roi qu'il représente et de son général, qui lui a conféré ces pouvoirs extraordinaires pour le bien du pays et de l'Italie, dans les graves circonstances actuelles.

« Varèse, le 24 mai 1859.

« *Le maire, commissaire royal sarde extraordinaire,*

« CARCANO. »

« *Le commissaire provisoire de Sa Majesté le roi de Sardaigne à Varèse.*

« Pour la défense du pays et par le concours que tous les Italiens doivent donner à la guerre nationale contre l'Autriche, le commissaire royal soussigné, après avoir pris les ordres du général commandant le corps des chasseurs des Alpes, ordonne ce qui suit :

« 1° Il sera formé deux bataillons de volontaires, composés des habitants de cette ville et province ; ils seront organisés par le capitaine Fonti, délégué à cette fin ;

« 2° Le dépôt de ces bataillons est établi dans l'édifice communal, place San-Martino, où l'on recevra dorénavant les inscriptions des volontaires, qui seront, dans le plus bref délai, enrôlés, habillés, armés et militairement équipés ;

« 3° En même temps sera organisée la garde nationale, conformément à un décret qui va être publié.

« Varèse, le 24 mai 1859.

« *Le commissaire royal provisoire de Sa Majesté le roi de Sardaigne,*

« CARCANO. »

Après avoir fait établir des barricades dans les rues de Varèse, Garibaldi y laissa deux cents des siens, qui, joints à la population, soutinrent héroïquement le feu que les Autrichiens ne tardèrent pas à diriger contre la ville. Pendant ce temps, Garibaldi sortait avec le gros de son armée par les collines, afin de déguiser sa marche. Quelques heures plus tard, il surprit en flanc les ennemis, les battit et les mit en déroute.

Rendue à la liberté et à son indépendance, Varèse fut la première cité de la Lombardie qui fut placée sous l'autorité d'un commissaire extraordinaire du roi de Piémont. Voici la proclamation que publia ce commissaire extraordinaire en venant prendre le gouvernement de cette cité :

« Citoyens !

« A peine le roi Victor-Emmanuel, premier soldat de l'indépendance nationale, a-t-il eu annoncé à l'Italie qu'il avait repris l'épée, que les populations lombardes, le regard tourné vers le Tessin, ont demandé le signal de l'insurrection. Des motifs d'humanité et de prudence, et les nécessités générales de la guerre, nous ont engagés à vous conseiller un délai que vous avez accepté, parce qu'à présent tout est discipliné en Italie, le calme comme l'action. Mais, aujourd'hui, plus de retards ! Le brave général Garibaldi est venu nous l'annoncer, et sur-le-champ, devant lui, les populations se soulèvent, se prononçant pour la cause nationale et pour le gouvernement du roi Victor-Emmanuel.

« Commissaire de Sa Majesté Sarde, je viens prendre le gouvernement civil de ce mouvement spontané. Citoyens, l'insurrection lombarde sera animée de ce nouvel et admirable esprit italien qui, avec le secret de la concorde, nous fait retrouver le secret de la fortune. Aucun désordre ne viendra troubler le sublime spectacle de la liberté ; aucune impétuosité aveugle ne viendra désordonner l'organisme civil du pays ; aucun esprit d'imprévoyante réaction ne voudra considérer comme le triomphe d'un parti celui qui est le triomphe d'une société tout entière.

« Les guerres de l'indépendance ne doivent leur succès qu'à de grands efforts. Vous avez devant vous l'exemple du généreux Piémont, qui, de-

puis onze ans, supporte les plus grands sacrifices, soutenu par cette haute espérance, devenue désormais une réalité. Notre œuvre est assurée : la brave armée piémontaise, sous les ordres du roi, vient à notre secours ; l'Italie s'organise pour soutenir la guerre de l'indépendance. Napoléon III a jeté dans la balance des destinées l'épée de la France, notre sœur, l'alliée naturelle des causes généreuses. Toute l'Italie nous demande la formation d'un État fort, rempart de la nation, acheminement à ses nouvelles destinées. Les vœux incessants du pays vont être exaucés ; vous pouvez vous soulever dans la certitude de cette union désirée, criant *Vive Victor-Emmanuel, roi constitutionnel !*

« EMILIO VISCONTI-VENOSTA. »

L'apparition de Garibaldi dans cette portion de la Lombardie y produisit l'effet d'un mouvement électrique. En quelques jours, toute la contrée était debout, arborant les drapeaux italiens aux trois couleurs et criant : *Vive le roi Victor-Emmanuel! vive l'indépendance!* Partout on sonne le toscin qui appelle les populations aux armes. Les douaniers autrichiens se sauvent à la hâte, à la faveur d'un déguisement, sur le territoire suisse, abandonnant aux chasseurs des Alpes tout le territoire de Varèse entre Bergame et Colico; on va plus loin : on coupe le fil électrique, et les poteaux, sciés à coups de hache, sont jetés dans le lac Majeur.

C'est à la nouvelle de ces incidents que le colonel Bontemps rapprocha ses troupes de la frontière, pendant que le général Ott et le général Gauzenbach se portèrent rapidement avec leurs brigades du côté de Mendrisco. Mais le vent de l'insurrection avait soufflé dans la contrée avec trop d'énergie pour que les Autrichiens, accourus au bruit du soulèvement des populations, ne fussent pas condamnés à en être les impassibles témoins.

Après le combat de Varèse, qui eut lieu le 26 mai, Garibaldi, victorieux, pénètre, à la tête de son intrépide colonne, au cœur même de la Lombardie, sur la route de Côme ; il rencontre à Borgo-Vico les Autrichiens qui tentent d'arrêter sa marche triomphale.

C'était le 27 mai : la lutte fut terrible. Le toscin de toutes les localités voisines, sonnant à toutes volées, appelait les habitants au secours de l'armée de l'indépendance, et les habitants accouraient se ranger sous les drapeaux de Garibaldi. Mais les Autrichiens tenaient ferme. D'ailleurs ils étaient nombreux et les éclats de leur artillerie se mêlaient dans les airs au tintement des cloches. Enfin les rangs se rompent; ils cèdent devant la baïonnette des chasseurs des Alpes et fuient jusqu'à Camerlata, où ils se rallient pour livrer le lendemain une nouvelle bataille, qui fut pour

eux une nouvelle défaite. Camerlata est la tête de la ligne du chemin de fer de Milan.

Le jour même de cette nouvelle victoire, Garibaldi entrait triomphalement dans la ville de Côme, que le feld-maréchal Urban n'avait pu défendre et dont un combat de cinq heures ouvrit les portes au corps des chasseurs des Alpes. A leur entrée, qui eut lieu fort tard dans la soirée, la ville, splendidement illuminée, était en fête. Elle venait de traverser des heures d'angoisse et d'agitation naïvement et pittoresquement décrites dans la lettre suivante d'un Français qui y réside :

« Côme, 30 mai 1859.

« Mon cher frère,

« Tu dois être bien inquiet! J'ai hâte de te rassurer, de te dire que nous sommes tous vivants et bien portants. Mais par quelles épreuves nous venons de passer! les événements se sont succédé pour notre pauvre ville avec une rapidité foudroyante.

« Je t'ai écrit avec quels transports d'enthousiasme avait été accueillie la déclaration de guerre à l'Autriche; notre petit comité de Français l'a fêtée dignement, si bien que la police a eu l'éveil, et nous avons été près de deux semaines sans pouvoir nous réunir. Nous vivions dans une contrainte perpétuelle ; à peine osait-on s'interroger les uns les autres sur les opérations de notre armée. Nous savions par un journal de Paris, échappé à la vigilance des douaniers, que le Piémont, envahi par le général Giulay, était défendu par deux cent mille des nôtres, rien de plus. Nous étions fort intrigués depuis quelques jours des allées et venues de la garnison, fréquemment changée, partant pour une semaine, et rentrant ensuite accablée de fatigue, parfois avec du butin et des blessés.

« Le nom de Garibaldi, prononcé à voix basse par les officiers autrichiens lorsqu'ils causaient entre eux, nous mit sur la voie. C'était lui que les Autrichiens cherchaient; ce chef de partisans leur causait de vives inquiétudes. Chez le soldat son nom seul causait une sorte de terreur superstitieuse : on le prétendait invulnérable; quelques-uns allaient même jusqu'à affirmer que les balles s'aplatissaient sur son front.

« Il y a dix jours, un détachement d'Autrichiens était sorti dès le matin, sans doute pour une reconnaissance; vers les huit heures, nous les vîmes venir haletants, poudreux, éperdus; plusieurs avaient jeté leurs armes. *Fermez les portes!* criaient-ils. On les ferma; les derniers venus, moins agiles, se heurtaient sur le pont-levis du fort en poussant des cris terribles. On ne leur ouvrit pas; ils se jetaient à genoux, ils se roulaient à terre; on fut insensible.

« La garnison fut sur pied en un clin d'œil ; vers dix heures, elle quitta la place Volta pour sortir. Arrivé au fort, toutes réflexions faites, le général n'envoya qu'une forte patrouille. On attendait son retour avec une grande anxiété. Elle ne revint que dans l'après-midi, sans avoir vu et ramassé autre chose que les sacs et les fusils de leurs fuyards.

« L'alerte avait été donnée par les éclaireurs, qui avaient cru apercevoir une embuscade ennemie. Ils s'étaient repliés précipitamment sur la colonne en faisant feu ; la panique s'était emparée des hommes et rien n'avait pu les retenir. C'est ainsi qu'ils avaient repris au pas de course le chemin de notre ville.

« Le général a fait passer le jour même, devant un conseil de guerre, le malheureux lieutenant qui commandait le détachement ; on l'a fusillé pendant la nuit dans les fossés. On assurait pourtant qu'il avait fait bonne contenance.

« Je te laisse à penser dans quel émoi était toute la ville. Le lendemain, à la suite d'une petite manifestation, des affiches avaient été apposées sur les murs. Elles appelaient aux armes les peuples de la Lombardie, en leur promettant que Garibaldi ne tarderait pas à les soutenir. La police lacéra les proclamations, et fit des visites domiciliaires qui durèrent trois jours. Je fus assez heureux pour cacher mes pistolets et mon fusil de chasse, ainsi que les journaux de Genève que je recevais en contrebande. Mais ces mesures de précaution ne firent que redoubler l'agitation générale. L'évêque quitta la ville, un grand nombre d'habitants se retirèrent également.

« Sans les exigences de mon commerce, je t'avoue que j'aurais volontiers pris un semestre de congé ; mais c'eût été tout perdre que de laisser une maison abandonnée ainsi à elle-même.

« Nous avions formé le club français, je t'en ai parlé ; le soir, à onze heures, nous nous réunissions chez l'un ou chez l'autre, par fraction de dix à la fois, pour ne pas exciter les soupçons. Les carbonari de Varèse nous firent alors des ouvertures secrètes ; ils nous proposaient de nous affilier aux Giacomi, dont les ramifications s'étendaient jusqu'à Milan même. J'étais d'avis d'accepter ; le comité refusa par crainte des espions, et aussi parce que les Giacomi de notre ville sont d'assez mauvais garnements pour la plupart.

« Nous sûmes par l'agent carbonariste de Varèse que Garibaldi méditait un coup de main sur notre province ; nous l'encourageâmes fortement à donner au hardi général des détails précis sur les forces autrichiennes, détails que nous avions de bonne source. Il partit en les emportant, et j'ai su depuis que c'est à ces révélations que nous avons dû notre délivrance. Garibaldi n'a pas tardé.

« Jeudi, dans la matinée, bien avant le jour, nous fûmes réveillés par un vacarme épouvantable : les soldats parcouraient les rues en s'appelant les uns les autres ; le clairon sonnait, les tambours battaient le rappel, l'artillerie ébranlait les rues, les chevaux passaient au galop. Les uns fermaient leurs volets, d'autres ouvraient leurs portes, d'autres descendaient à leurs caves pour s'y préparer un abri : puis tout rentra dans l'ordre le plus complet.

« Un silence de mort s'étendit sur notre cité. A chaque extrémité de chaque rue, nous aperçûmes, en nous levant, un factionnaire, l'arme au bras, le fusil chargé et amorcé. Au moment où mon garçon de magasin s'apprêtait à enlever la devanture, le factionnaire le mit en joue avec un juron terrible. Le malheureux rentra tout tremblant et s'affaissa sur une chaise ; je le réconfortai, il se croyait déjà mort ; j'eus bien de la peine à comprendre ce qui lui était arrivé.

« Quand je l'eus appris, je m'armai d'une bouteille d'eau-de-vie et j'allai en parlementaire au-devant du Tudesque. Il me laissa approcher, lorsque je lui eus fait entendre que cette offrande lui était destinée. Si peu d'allemand que je sache, je parvins à saisir, grâce à des gestes expressifs, la raison d'être de cette consigne :

« Défense aux habitants d'ouvrir leurs fenêtres et leurs portes, défense de sortir, à peine de recevoir un coup de fusil.

« L'ordre était formel ; il fut publié quelque temps après. Je ne pus tirer autre chose de cet homme, sinon que ses camarades étaient allés attaquer Garibaldi à Varèse.

« Le bruit d'une défaite des Autrichiens avait circulé la veille ; je ne savais que penser. Nous passâmes une journée d'angoisses, ma femme et moi.

« Vers le soir, un aide de camp entra au galop par la porte de Pline, prit un cheval frais à la poste, et, après avoir bu un verre de vin de France, prit la direction de Camerlata ; il passa sous mes fenêtres. La consigne se relâcha un peu ; on commençait à sortir. A onze heures, une musique militaire des plus bruyantes tira les citoyens de leur torpeur ; nous vîmes défiler toute une brigade avec de la cavalerie et des caissons. Elle prit la route de Varèse.

« Aux premiers rayons du soleil, une canonnade épouvantable éclata de ce côté. Chaque coup retentissait douloureusement dans nos poitrines. Vers dix heures, plus de quarante mulets chargés de blessés arrivèrent au trot. Cette allure extraordinaire qui, à chaque pas, arrachait des cris atroces aux malheureux soumis à cette torture, me parut être l'indice d'un échec. En effet, les cacolets traversèrent la rue Longue et ne furent pas déposés à l'hôpital. On les emmenait au quartier général.

« A midi et demi, les fuyards furent aperçus dans les environs : ils se cachaient. La canonnade ne se faisait entendre qu'à de rares intervalles; la fusillade était très-vive, à en juger par le bruit continuel des détonations affaiblies par la distance.

« Vers trois heures, les coups de feu se rapprochèrent : un escadron de hussards se précipita en désordre sur la *piazza Nuova;* il essaya de se reformer; deux ou trois chevaux se cabrèrent. Le désordre était au comble : l'une des bêtes, furieuse, les flancs déchirés par les éperons, se jeta tête basse dans la rue de Milan; quelques autres suivirent : ce fut une débandade générale. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que deux mille hommes, couverts de poussière, de sueur, de sang et noirs de poudre, débordaient par le faubourg de Varèse, venant de Borgo-Vico. On voulut les rallier; la voix des chefs était impuissante; de nouveaux fuyards se jetèrent au milieu d'eux, et toute cette masse roulante se rua jusqu'à Camerlata.

« A peine le torrent avait-il passé, laissant derrière lui ses blessés, des sacs, des armes, que la grosse cloche de la cathédrale jeta au vent ses notes lugubres ; puis, l'une après l'autre, les églises retentirent d'un glas terrible qui répétait d'une voix sourde et lente :

Armez-vous donc!
Armez-vous donc!

« Si tu avais vu, mon cher frère, cette ville muette éveillée comme en sursaut par cette voix si connue! On n'a pas idée d'un pareil prodige.

« Les armes cachées sortaient comme par miracle des armoires secrètes; les hommes jaillissaient du sol; ils se répandaient par les rues, et, une heure après, dix mille paysans se jetaient au-devant de Garibaldi. Il a traversé la ville au galop; je n'ai pu l'apercevoir cette fois, mais j'ai admiré derrière lui ses hommes, ses démons noirs, leur lourde carabine sautant sur l'épaule : ils couraient avec une rapidité que je n'eusse guère attendue d'hommes si fatigués, après un combat de six heures.

« La lutte a recommencé à la tête du chemin de fer de Milan.

« On n'a guère tiré de coups de fusil, et la besogne n'a pas été longue : les Autrichiens ont bien vite lâché pied. A six heures, le général rentrait solennellement avec cinq mille héros. Quel spectacle !

« Les canons ennemis étaient jonchés de fleurs; les blessés, emportés dans nos maisons, étaient soignés comme nos propres enfants; nous en avons un, ma belle-mère et moi : il est gâté, je te jure!

« Je n'ai fait qu'entrevoir Garibaldi : il est de haute taille, large d'épaules, une tête de lion sur des épaules d'athlète. Sa longue barbe noire, hérissée, inculte; ses yeux brillants qui lancent l'éclair, son chapeau de

feutre noir ruisselant de plumes noires, son manteau écarlate noué autour de son cou, en font un personnage extraordinaire. On m'assure de tous côtés, ici, que c'est un gentilhomme fort poli, très-galant avec les femmes, très-sévère pour ses hommes, encore plus sévère pour lui-même, sobre à l'excès, exalté et froid en même temps. Il inspire à sa petite armée une confiance qui n'a d'égale que la terreur qu'il inspire aux ennemis. Toujours le premier au combat, poussant son cheval dans les bataillons les plus épais, mettant pied à terre pour saisir un fusil, luttant corps à corps comme le dernier soldat, il donne l'exemple de la bravoure la plus rare et du sang-froid le plus étonnant.

« On prétend qu'il a harangué ainsi ses troupes avant de les mener à l'ennemi :

« Mes enfants, vous êtes un contre cinq. Devant vous la mort ; derrière, « les fusils de vos camarades, qui tueront comme un chien le premier « qui recule.

« Nous n'avons pas de canons ; il faudra en prendre. Que nous soyons « tués, peu importe : il faut que l'Italie soit libre ; voilà votre seule ré- « compense ! »

« Ces six mille hommes, choisis entre trente mille volontaires que l'Italie lui offrait, ont permis à Garibaldi de faire des prodiges.

« Cet homme, qui ressemble à un chef de brigands, sera plus qu'un bon général : ce sera un grand capitaine, si une balle autrichienne ne l'arrête en route.

« Le soir de cette belle journée, nous avons tous illuminé. La ville était en fête : quelles joies ! quelles liesses ! Tous ces braves enfants ont été traités comme s'ils eussent été à nous !

« Ils repartent déjà ; mais Côme est libre ; Côme n'est plus autrichienne ! Depuis six ans que j'ai quitté la France, je n'ai pas encore éprouvé une émotion pareille.

« La vue de la patrie m'eût fait moins de bien et de mal à la fois. Libres ! comprends-tu ? Nous sommes libres ! »

Libérateur de Côme, Garibaldi adressa aussitôt aux habitants de cette ville la proclamation suivante :

« Citoyens !

« Tous les jeunes gens qui peuvent prendre un fusil sont appelés autour de la bannière tricolore.

« Aucun de vous ne voudra assister inerte et sans armes (*inerte e im-*

belle) à la guerre sainte ; personne ne voudra être exposé à confesser un jour, en rougissant, de n'y avoir pris aucune part.

« C'est l'heure et le moment de montrer que vous ne mentiez pas quand vous parliez de votre haine pour l'Autriche !

« Aux armes donc !

« Aucun sacrifice ne semble grand, puisque nous sommes cette génération qui aura accompli l'œuvre de l'indépendance italienne !

« GARIBALDI. »

Maître de Côme, Garibaldi fait de cette ville où il se fortifie son quartier général. C'est de ce centre d'opérations que ses ordres et ses mouvements rayonnent dans la direction de Milan ; c'est de là qu'il menace d'attaquer l'Autriche sur le territoire même de cette capitale de la Lombardie. Il y reçoit des renforts en hommes, en matériel, en chevaux.

Le corps des chasseurs des Alpes s'augmente de nouveaux volontaires qui accourent se ranger sous le drapeau de l'indépendance. Déjà ses avant-postes sont établis à Carita ; déjà la Valteline tout entière se soulève à sa voix contre la tyrannie de l'étranger et envoie des soldats et des armes pour combattre ses oppresseurs.

Angera avait imité Varèse et Côme et reconnu l'autorité du roi Victor-Emmanuel II. Sondrio, capitale de la Valteline, imite à son tour Angera ; un commissaire sarde y est installé, comme à Côme, à Varèse et à Angera, au nom du roi de Piémont. A l'exemple de ses collègues, ce commissaire extraordinaire institue des municipalités, organise des gardes nationales et enrégimente des volontaires dans toute la province, pendant que Garibaldi, achevant la conquête de toute la contrée, s'empare de Soreno, place forte située sur la rive lombarde.

A l'extrémité orientale du lac de Côme, au bas de l'une des nombreuses ramifications que les Alpes jettent dans la Lombardie, il y avait autrefois un château fort où le célèbre J. de Medici soutint des assauts terribles. Ce château fort abrita bientôt une ville du nom de Lecco. Aujourd'hui, cette ville est une cité industrielle importante qui domine le cours de l'Adda. Lecco suit le mouvement national qui entraîne toute la contrée. A la voix de Garibaldi qui l'occupe, elle se range sous la domination du roi de Piémont. C'est déjà un commencement d'occupation de la ligne de l'Adda.

Une grande route ouverte, côtoyant la rive gauche du lac de Côme, unit deux magnifiques voies qui se séparent à Colico pour se diriger, l'une par Merbegno, vers le Selvio, l'autre par Chiavenna, vers le Spulgen. Gari-

baldi, dont la sympathie des populations seconde le patriotisme et le courage, s'empare encore de cette grande route ouverte. Là vinrent s'arrêter momentanément les progrès de sa marche triomphale. Mais un immense résultat a couronné déjà son aventureuse expédition.

En effet, cette expédition créait une diversion aussi heureuse que hardie, qui étant pour l'armée autrichienne une menace et un embarras, secondait admirablement les opérations de l'armée alliée agissant dans le même but, se dirigeant vers le même point, marchait enfin, de son côté, par d'autres chemins, vers la capitale de la Lombardie.

Ainsi, par ses efforts combinés avec les efforts du gros des troupes franco-sardes, par ses succès correspondant aux succès de ces troupes, Garibaldi devenait, avec son corps de chasseurs des Alpes, un point d'appui pour l'insurrection des populations lombardes répandues dans le pays accidenté du versant méridional des Alpes. Il menaçait donc sérieusement le flanc droit et les derrières des Autrichiens sur le Pô, en même temps qu'il leur rendait difficiles leurs communications avec leurs possessions allemandes, puisque la Valteline, soulevée à sa voix, les séparait de ces possessions.

La correspondance du premier consul avec le général Moreau, dans la mémorable campagne de 1800, dit combien il est important pour une armée qui opère dans la haute Italie que son flanc gauche, s'appuyant sur le Tyrol et la Styrie, soit à couvert de toute surprise contre un ennemi débouchant des Alpes. L'irruption des chasseurs des Alpes en Lombardie et l'insurrection de la Valteline avaient mis l'armée alliée à l'abri de ce danger. Elle pouvait, elle allait marcher en avant.

Pendant que Garibaldi ouvrait les premiers chemins de la Lombardie aux chasseurs des Alpes, leurs frères du Piémont s'apprêtaient à vaincre à Palestro.

Mais je ne puis me séparer du corps des chasseurs des Alpes sans citer l'ordre du jour daté de Milan, le 8 juin, qui devait apporter à ce corps un témoignage officiel éclatant de la satisfaction du roi de Piémont. Voici cet ordre du jour :

« Pendant que l'armée alliée se tenait encore sur la défensive, le général Garibaldi, à la tête des chasseurs des Alpes, des rives de la Doria s'élançait hardiment sur le flanc droit des Autrichiens, avec une rapidité de mouvement extraordinaire. En peu de jours, il arrivait à Sesto-Calende, d'où, après avoir chassé l'ennemi, il pénétrait sur le territoire lombard et venait s'établir à Varèse. Là, attaqué par le feld-maréchal Urban avec trois mille hommes d'infanterie, deux cents chevaux et quatre canons, il

soutenait, quoique dépourvu d'artillerie, une lutte acharnée dont il sortait vainqueur.

« Par d'autres combats successifs, il s'ouvrait le chemin de Côme ; là, il repoussait encore les Autrichiens, et il s'emparait de leurs magasins et de leurs bagages. Ces beaux faits d'armes forment le plus bel éloge des jeunes volontaires qui, organisés par leur brave chef alors que l'ennemi réunissait déjà de nombreux bataillons sur nos frontières, ont combattu comme de vieux soldats. Ils ont bien mérité de la patrie. Sa Majesté, se plaisant à leur témoigner sa plus haute satisfaction, a ordonné de faire connaître à toute l'armée les noms des braves chasseurs qui se sont le plus distingués, ainsi que les récompenses qu'il leur accorde par le présent ordre du jour.

« Médaille d'or à la bravoure militaire, Giuseppe Garibaldi, général des chasseurs des Alpes ; croix d'officier de l'ordre militaire de Savoie, Medici, lieutenant-colonel ; croix de chevalier du même ordre, Succhi, major ; médaille d'argent à la bravoure militaire, Ceni, Puggi, de Cristoforis, capitaines ; Prebustini, lieutenant ; Pedotti, Guerzoni, sous-lieutenants ; Vigevano, chasseur ; mention honorable, Corenz, lieutenant-colonel des chasseurs des Alpes, et à vingt-deux capitaines, lieutenants, sous-lieutenants, sergents et soldats.

« Au quartier général principal, Milan, le 8 juin 1859.

« D'ordre de Sa Majesté, le lieutenant général
chef d'état-major de l'armée,

« Della Rocca.

XIII

COMBAT DE PALESTRO

Le 26 mai, l'Empereur arrivait à Verceil, qu'il allait visiter, accompagné du général la Marmora, du maréchal Vaillant, des généraux de Martimprey, Frossard, Edgard Ney et Fleury et du colonel Ferré. Napoléon III voulait examiner la ville qui allait être momentanément son quartier général.

On se rappelle ce que Verceil avait souffert pendant l'occupation autrichienne. Au moment où cette odieuse occupation avait cessé, le commissaire royal extraordinaire pour les divisions de Novare, de Verceil et d'Ivrée, avait adressé aux habitants de la seconde de ces trois villes la proclamation suivante :

« Votre ville, sans défense naturelle ou artificielle, a dû subir une criminelle invasion. Les lois et les usages de la guerre donnaient un caractère sacré à vos propriétés. Le général ennemi avait publiquement promis de les respecter ; mais quelle chose ou quelle promesse, même la plus sacrée, n'est pas violée, n'est pas foulée aux pieds par l'Autrichien ? Les soldats de la maison d'Hapsbourg sont restés dix-sept jours sur votre territoire, jours de spoliation et de rapine !

« Si mon cœur ne saignait pas à la pensée de vos souffrances, je me réjouirais de ce que ces énormités ont enfin détrompés ceux qui s'obstinaient encore à compter l'Autriche au nombre des puissances *civilisées*.

« Habitants de Verceil ! vous avez supporté les plus grands maux, le front haut et le cœur assuré. La municipalité prudente et ferme a enlevé aux hordes ennemies l'assurance ou le prétexte de se livrer à des sévices. Les magistrats impassibles ont continué à rendre la justice au nom du roi, qui a gagné à la croix de Savoie les affections de l'Italie, l'alliance de la France, l'admiration du monde.

« Vous avez tous donné la preuve irrécusable qu'il n'est pas de menace, pas de violence qui puissent triompher du courage d'une population qui a foi entière dans le sceptre et l'épée de son monarque, dans la bravoure

de son armée, dans sa destinée qui mûrit. Je vous rends grâces solennelles pour cette preuve si difficile à donner vis-à-vis de l'invasion étrangère, et j'ai la certitude que la nation entière vous tiendra compte de vos douleurs et de votre constance : *Vive le roi! vive l'Italie!* »

« Tecchio.

« De Verceil, le 22 mai 1859. »

Ce langage était une consolation. Mais il ne pouvait pas réparer les maux que la population de Verceil avait supportés. Ces maux, elle allait cependant les oublier pour s'abandonner tout entière à l'enthousiasme et à la reconnaissance que la visite de l'Empereur devait exciter dans ses rangs.

Cette reconnaissance et cet enthousiasme se manifestèrent par des acclamations qui tenaient du prodige. Toutes les autorités étaient venues à la gare recevoir l'Empereur, qui fut accueilli aux cris de la foule et aux fanfares de la musique des gardes nationales. La population se pressait aux abords du chemin de fer avec un élan et une ivresse sans exemple. Elle saluait dans Napoléon III le libérateur de l'Italie. Elle le bénissait comme son sauveur, car c'est à l'arrivée des troupes françaises qu'elle devait sa délivrance.

Heureux de cette sympathique réception, l'Empereur se rendit à la Sesia par un train spécial, accompagné des généraux Cialdini et Sambuy. Là, il visita le pont que les Autrichiens avaient rompu, étudia les localités, revint à Verceil, reprit le chemin de fer et repartit pour Alexandrie qu'il devait quitter le 30 mai, dans la soirée, emportant de cette ville, comme un éclatant témoignage de sa haute piété, l'adresse suivante du chapitre de la cathédrale :

« Sire,

« Pendant que vous vous trouviez en séjour ici, inaugurant la généreuse guerre italienne, nous avons admiré votre piété, et nous avons reçu de vous des témoignages tout spéciaux de votre bienveillance personnelle. Aujourd'hui, au milieu des grandes préoccupations des batailles, qui ont été autant de victoires, vous avez bien voulu encore vous rappeler cette église cathédrale et ce chapitre, en leur faisant don de vases sacrés, dignes seulement de votre munificence impériale. Nous conserverons soigneusement ce don précieux comme monument de la religion de Votre Majesté Impériale et de votre bienveillance toute spéciale pour ce chapitre. Quand, en ce calice, on consacrera le sang de Celui qui vivifie, nous

adresserons nos plus ferventes prières au Dieu des victoires et de la paix pour qu'il bénisse vos magnanimes intentions et vous ramène promptement victorieux et pacificateur au milieu de vos peuples chéris.

« Recevez, Sire, avec votre bienveillance ordinaire, nos plus sincères remercîments, en témoignage de la reconnaissance que nous professons vis-à-vis de vous après tant de faveurs souveraines. »

La dernière pensée de l'Empereur dans Alexandrie fut pour les blessés de Montebello. Avant son départ, il alla les visiter à l'hôpital divisionnaire où ses consolations et ses aumônes se partageaient également entre les Français, les Sardes et les Autrichiens. Après avoir remercié les médecins piémontais, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et les dames de charité de la ville de Turin des soins dont les blessés étaient entourés, il prit le chemin de fer de Verceil, laissant le général comte Roguet dans Alexandrie en qualité de commandant de la place.

On sait que ce fut à ce moment-là que se fit le grand mouvement de manœuvre de l'armée française que l'Empereur avait échelonné tout d'abord vers le sud et qu'il dirigea ensuite brusquement vers le nord, marchant au Tessin et menaçant la Lombardie dans la direction de Milan. Cet admirable mouvement stratégique, commencé depuis deux jours, avait eu pour résultat de faire retirer nos avant-postes établis sur la gauche du Pô où les Autrichiens s'empressèrent de réoccuper Casteggio, couvrant cette rive de leurs tirailleurs, à partir de Ballorsa jusqu'à Valenza.

Il était quatre heures lorsque l'Empereur rentra dans Verceil, où il retrouva les ardentes sympathies qui l'avaient accueilli déjà lors de sa première excursion dans cette ville. Cette fois, l'armée française avait suivi son général en chef : elle eut sa part dans les manifestations de l'enthousiasme populaire.

La veille, le roi de Piémont était à Verceil où ne se trouvaient que des troupes sardes, en assez grand nombre cependant pour donner à cette ville un aspect tout militaire. Il pleuvait à torrents. Mais l'élan de la population bravait l'intempérie de la saison. Elle avait assisté le matin tout entière au départ du roi. Elle assistait le soir tout entière à l'arrivée de l'Empereur qui alla loger au palais épiscopal ; tout entière elle passa la journée dans les rues pour voir défiler nos tirailleurs et nos escadrons.

C'étaient des frémissements de joie, des élans de reconnaissance indescriptibles, intraduisibles. Des dames de la société, entraînées par leur patriotisme, se précipitèrent dans les bras de nos soldats, les embrassant avec effusion, aux applaudissements d'une foule grave et sympathique.

A peine installé au palais épiscopal, l'Empereur se rendit, accompagné de son état-major, vers le pont de bois que nos pontonniers avaient jeté sur la Sesia. Là, il assista, sous le feu de l'ennemi, au défilé des troupes françaises qui étaient déjà rangées en bataille, sur son passage, prêtes à traverser la rivière. Les canons et les caissons ouvraient la marche avec toute la division du général Niel, puis venaient l'infanterie et le troisième régiment des zouaves d'Afrique.

Après le passage des troupes, des canons et des caissons, que suivaient les mulets et les charrettes des auxiliaires, l'Empereur reprit le chemin de Verceil et descendit au palais épiscopal. La maison de l'Empereur bivaquait sur la place de l'évêché, des feux étaient allumés de distance en distance; les piqueurs et les palefreniers faisaient leur cuisine en plein air.

Tout à coup on aperçoit des bersaglieri qui amenaient une quinzaine de prisonniers croates et hongrois, parmi lesquels on remarquait une espèce de tambour-major qui marchait en tête de ses camarades, l'air triste, abattu et embarrassé. Quelques instants après, des fourgons amenaient de nouveaux blessés, à la suite desquels des soldats piémontais conduisaient un nouveau convoi de prisonniers plus nombreux que le premier. C'étaient ceux du champ de bataille de Palestro où le roi de Piémont, qui avait alors son quartier général à Torrione, avait remporté une victoire vivement disputée, périlleusement gagnée. On va juger, par les efforts des Autrichiens sur ce point, de l'importance de cette victoire.

Déjà retranchés à Palestro, à Casalino, à Vinzaglio, le 29 mai, les Autrichiens avaient occupé Robbio avec des forces considérables. Le roi de Piémont résolut d'attaquer l'ennemi dans ces positions, sans autre secours que l'appui du 3ᵉ régiment de zouaves, qui, détaché de l'armée française, avait été mis à sa disposition.

Le 30 mai dès le matin, les divisions piémontaises, commandées par les généraux Cialdini, Durando, Fanti et Castelborgo, sortirent de Verceil, passèrent la Sesia, se dirigeant, la première sur Palestro, ville placée sur la route de Robbio et située sur une hauteur qui commande toute la plaine environnante; la seconde sur Vinzaglio; la troisième sur Casalino; la quatrième suivait la troisième en réserve. Cette triple attaque s'étant faite au moment de l'échange des postes, le corps d'ennemis de Palestro se trouva inopinément renforcé d'un surcroît de troupes.

Le roi de Piémont avait pris le commandement de la division Cialdini, qui avait la mission la plus périlleuse, puisqu'il s'agissait d'enlever à l'ennemi une position naturellement forte, celle de ce même village de Palestro, où les Autrichiens, déjà formidablement retranchés, venaient encore

d'augmenter leurs forces, et où ils se défendirent avec une vigueur extrême.

Cette position fut cependant enlevée de haute lutte, à la baïonnette, après une lutte acharnée de plusieurs heures. Les Piémontais firent à l'ennemi un grand nombre de prisonniers et lui prirent deux canons avec un grand nombre d'armes. C'est le 16e régiment d'infanterie qui s'est emparé de deux canons. Le 7e bataillon de tirailleurs, commandé par le major Chiabrera, et le 2e bataillon du 9e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Brigavigne, ont également contribué plus spécialement au succès de cette journée.

La route qui mène à Palestro est une belle route droite et relevée au-dessus de la plaine; elle est coupée par plusieurs canaux d'irrigation, que l'on traverse sur des ponts en briques solidement construits. Les Autrichiens, qui étaient très-nombreux à Palestro, avaient garni ces ponts de chevaux de frise et d'abatis.

Sur l'un des monticules qui bordent l'entrée du village, l'ennemi avait établi une batterie de trois pièces de gros calibre tirant à embrasures, et deux autres pièces de campagne étaient disposées sur la route de manière à balayer toute la chaussée.

En arrière de ces défenses l'ennemi avait échelonné de nombreux tirailleurs tyroliens sur la pente des talus, de manière à balayer également, par un feu plongeant, les assaillants qui oseraient s'engager dans ce défilé, et, dans le fond, les maisons du village étaient elles-mêmes bordées de soldats. Les réserves se tenaient massées en arrière du village même.

Les 7e et 8e bataillons de bersaglieri firent, par leur courage, avorter ce système de défense ; après avoir enlevé le pont au pas de course et s'y être établis, ils s'élancèrent sur les travaux de droite en attaquant à la baïonnette tous les Autrichiens qui, massés au bas du talus, cherchaient à faire résistance. Ils gravirent les pentes et enlevèrent deux des canons qui les défendaient ; les artilleurs furent tués sur leurs pièces.

Une autre colonne piémontaise se jetait en ce moment entre les deux escarpements de la route ; les tirailleurs, tournés par la manœuvre hardie des bersaglieri, étaient forcés de battre en retraite dans le plus grand désordre. Vers le village, les maisons, bientôt attaquées l'une après l'autre, furent enlevées, et l'ennemi fut obligé d'évacuer Palestro avec précipitation, laissant sur le terrain les morts et de nombreux blessés, plus de deux cents prisonniers et deux canons.

A deux heures, la division piémontaise était installée dans le village et chercha à s'y établir solidement, dans la prévision, qui devait en effet se réaliser, d'un retour offensif de l'ennemi.

Au même moment, le général Durando s'établissait à Vinzaglio, et le général Fanti occupait Casalino. Le soir même, pendant que Verceil s'illuminait pour célébrer cette triple victoire, le roi de Piémont rédigeait la proclamation suivante :

« Soldats !

« Notre première bataille a été couronnée de notre première victoire. Votre courage héroïque, l'ordre admirable dans vos rangs, l'audace et l'intelligence de vos chefs, ont aujourd'hui triomphé à Palestro, à Vinzaglio, à Casalino. L'adversaire, plusieurs fois attaqué, a abandonné, après une résistance opiniâtre, ses fortes positions, les laissant en notre pouvoir. Cette campagne ne pouvait pas s'ouvrir sous de plus heureux auspices.

« Le triomphe d'aujourd'hui nous est un gage certain que vous gagnerez d'autres victoires encore, à la gloire de votre roi, au renom de la brave armée piémontaise.

« Soldats ! la patrie heureuse vous exprime par ma bouche toute sa reconnaissance, et, fière de nos combats, elle a consacré à l'histoire les événements de ses fils héroïques, qui, pour la deuxième fois, dans la mémorable journée du 30 mai, ont bravement combattu pour elle.

« VICTOR-EMMANUEL. »

Mais, le lendemain, les Piémontais allaient avoir à soutenir, sur ce même terrain, un choc plus rude encore. Le roi de Piémont fut attaqué de fort bonne heure, le 31 mai, dans la position de Palestro, qu'il avait conquise, par un corps de vingt-cinq mille Autrichiens, qui se proposaient de reprendre cette importante position.

Les Piémontais furent d'abord contraints de se tenir sur la défensive. Ils étaient attaqués à l'improviste par des forces infiniment supérieures : il leur fallut accomplir des miracles de bravoure pour se maintenir dans Palestro.

Le roi donnait l'exemple de l'intrépidité, même de la témérité. Cet élan du roi de Piémont fut si grand, qu'il étonna les zouaves eux-mêmes, qui devaient lui donner une preuve manifeste de leur sincère admiration, en lui adressant le brevet de caporal dans leur régiment, et en accompagnant ce brevet de l'envoi de l'un des canons qu'ils ont enlevés ce jour-là à l'ennemi.

Placés à deux mille mètres du lieu du combat, les zouaves du 3e régiment prenaient leur café, lorsque des éclats de boulets volèrent au milieu

d'eux. Aussitôt, à la voix de leur colonel, M. de Chabron, ils sautent sur leurs armes et se portent en avant en grande hâte, traversant les rizières et sautant les fossés. Ces mêmes zouaves avaient escaladé les escarpements de la sorte à l'Alma; ils ne connaissaient pas d'obstacles : ils allaient cependant en rencontrer un qu'on aurait pu croire invincible : c'était le canal della Cascina, qui les séparait des colonnes autrichiennes.

Celles-ci s'avançaient rapidement contre les Piémontais dans un terrible mouvement offensif. M. de Chabron fit d'abord déployer quatre compagnies en tirailleurs dans les blés, qui couvraient les hommes, et le régiment fut formé en colonne d'attaque.

La fusillade s'engagea aussitôt très-vivement. En ce moment, le colonel s'aperçut qu'une forte colonne, appuyée par de l'artillerie, cherchait à tourner la position ainsi que le village même de Palestro. Il lança alors tout le régiment contre les masses ennemies.

Après avoir parcouru environ douze cents mètres, les zouaves rencontrèrent le canal della Cascina, et s'y précipitèrent ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. La profondeur de ce canal était environ d'un mètre.

Arrivés sur le bord opposé, les zouaves se trouvèrent sous le feu de deux batteries autrichiennes qui, démasquées subitement à trois cents mètres de leurs colonnes, étaient pointées sur elles. Leurs cartouches s'étant mouillées au moment du passage à gué de la rivière, il ne leur restait d'autre ressource que d'avancer la baïonnette au bout du fusil. Le clairon sonna la charge au moment même où les canons ennemis vomissaient des blocs de mitraille. Les zouaves s'élancèrent sous le feu des pièces d'artillerie qui les fauchaient comme des épis! Ils arrivèrent cependant sur les canons, tuèrent les artilleurs ennemis sur leurs pièces, culbutèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et prirent trois pièces encore tout attelées.

En voyant les zouaves sur les hauteurs où étaient les pièces, l'ennemi s'enfuit en désordre; deux autres pièces de canon, qu'il avait en arrière, furent enlevées comme les premières.

C'est après ce succès que la colonne d'attaque s'élança sur le gros de l'ennemi, dans la direction du pont de Confienza, sur la rivière de la Busca. Ce pont était fortement défendu par deux pièces d'artillerie.

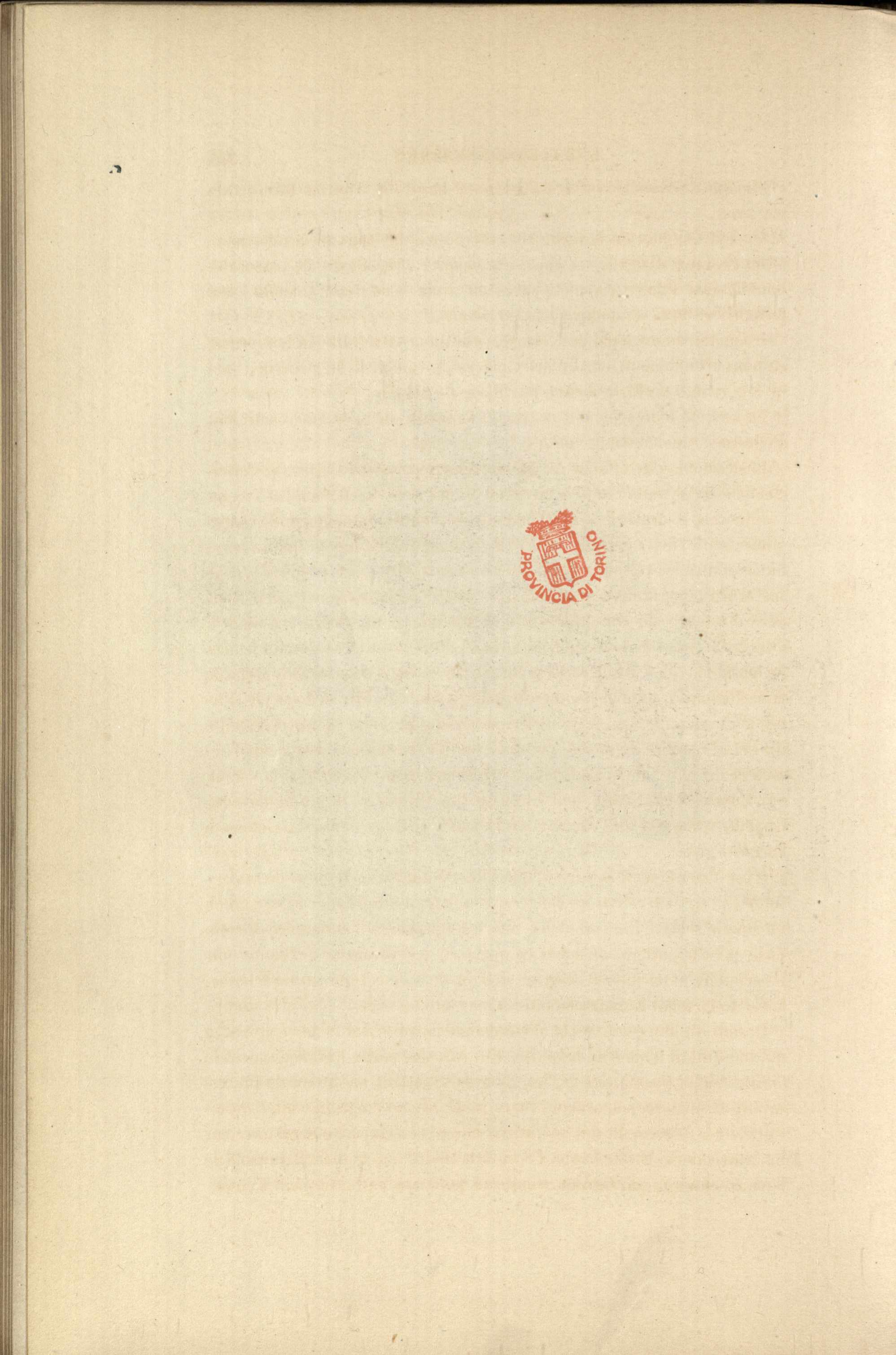
Les Autrichiens, qui avaient imprudemment engagé une partie de leurs masses en avant de cette rivière, furent violemment refoulés par le choc impétueux des Piémontais; ils furent presque tous anéantis, dans l'impossibilité où ils s'étaient mis d'effectuer leur retraite.

Plus de six cents Autrichiens furent faits prisonniers, un bien plus grand nombre, que l'on peut évaluer à huit cents, se noyèrent en



Zouave de la Ligne.

(Tenue de Cuerre.)


PROVINCIA DI TORINO

cherchant à passer la rivière de la Busca : beaucoup d'autres furent tués sur place.

Quoique le pont de la Busca fût obstrué par les deux pièces de canon et les chevaux attelés à ces pièces, le colonel des zouaves fit passer des hommes sur l'autre rive, et, après en avoir formé une colonne assez forte, il continua son mouvement en avant.

L'ennemi, soutenu par ses réserves, continua sa retraite en bon ordre, en nous abandonnant encore deux pièces de canon. Il fut poursuivi jusqu'à la rivière de Rizza-Biraza, au village de Robbio.

Là s'arrêta le mouvement en avant; l'ennemi, déjà éloigné, continuait à effectuer rapidement sa retraite.

En décidant cette attaque du 31 mai pour reprendre Palestro, les Autrichiens avaient voulu empêcher la jonction des divisions Renauld et Trochu avec les corps d'armée du roi de Piémont; ils étaient trente-cinq mille contre quinze mille. Les généraux Lilia et Jellachich avaient amené toutes leurs forces contre les Piémontais. Victor-Emmanuel II n'avait, ce jour-là, sous ses ordres, que la division Cialdini, la moitié de la division Castelborgo, deux escadrons de chevau-légers d'Alexandrie et une batterie; mais il avait aussi sous son commandement le 3e de zouaves. Il était neuf heures du matin lorsque l'avant-garde piémontaise, ayant rencontré l'avant-garde autrichienne, le combat commença, pour ne finir que fort tard dans la journée par la déroute des Autrichiens, qui laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers, beaucoup d'armes et de munitions, huit canons : trois aux mains des Piémontais, cinq aux mains des zouaves, dont l'impétueuse attaque et la prodigieuse intrépidité avaient décidé du sort de la journée, en assurant la victoire à l'armée sarde.

C'est à ce moment-là surtout que Victor-Emmanuel II paya de sa personne, s'exposant à tous les dangers, combattant au premier rang comme un simple soldat. En voyant les zouaves marcher à l'ennemi avec cette furie qui n'appartient qu'à nos troupes, en les voyant se précipiter sur les colonnes autrichiennes avec ce dédain de la mort qui les caractérise, le roi de Piémont courut se mettre à leur tête.

On eût dit alors une sorte d'émulation entre le roi et le régiment à qui montrerait le plus de témérité. Effrayés des périls qui menaçaient la vie de Victor-Emmanuel II, les zouaves se jettent au-devant de lui, essayant de modérer son ardeur; mais, se dégageant du groupe qui l'entourait, le roi de Piémont fait bondir son cheval et s'élance ventre à terre sur les Autrichiens, la tête haute, l'épée à la main, aux applaudissements de l'armée entière, qui, tout en tremblant pour ses jours, ne peut s'empê-

cher d'admirer cette hardiesse qui l'électrise, ce mépris du danger qui la gagne, cette intrépidité qui l'entraîne.

L'exemple du roi devait, en effet, produire sur ses troupes une sorte de commotion électrique ; c'est ce qui arriva : il y eut tout à coup dans leurs rangs comme un frémissement instantané, irrésistible, et, par un élan spontané, irréfléchi, elles volèrent à l'ennemi avec un entrain et un ensemble extraordinaires, sur les pas du roi, dont l'héroïque attitude était magnifique d'audace et d'insouciance. Tous, zouaves, bersaglieri, fantassins, cavaliers, artilleurs, se précipitèrent au pas de course sur les colonnes autrichiennes, dont elles enfoncèrent les rangs, en se faisant jour dans leur masse à coups de crosse, à coups de sabre, à la baïonnette, se battant corps à corps comme au temps de la chevalerie. Ce n'était plus un combat régulier, c'était une horrible et sanglante mêlée, où l'énergie de la résistance surexcitait encore la force de l'attaque.

Le 7e bataillon d'artilleurs, deux bataillons du 16e d'infanterie, les 9e, 10e, 15e d'infanterie et un bataillon en réserve du 9e d'infanterie, se surpassèrent par l'intrépidité de leurs brillantes attaques, dix fois renouvelées avec une héroïque persévérance. Jaloux de leur gloire, les chevau-légers d'Alexandrie, à leur tour, chargèrent sans relâche l'ennemi jusqu'à ce que, abandonnant enfin toutes leurs positions, les Autrichiens lâchèrent pied en désordre. Quatre cents d'entre eux se noyèrent dans cette fuite précipitée, au passage du canal della Cascina.

Au plus fort de la mêlée, le roi de Piémont s'était fait admirer par son calme non moins que par sa bravoure. Placé au centre du combat, impassible et invincible au milieu d'une épouvantable pluie de balles qui tombait autour de lui, il n'avait cessé de diriger les mouvements de ses troupes avec un sang-froid merveilleux.

Le succès du 31 mai fut chèrement acheté ; les Piémontais firent dans cette journée de cruelles et nombreuses pertes, mais celles de l'ennemi furent bien plus considérables : les Autrichiens comptèrent environ douze cents hommes tués ou blessés, au nombre desquels figurait un général du nom de Sarlat, trouvé sans vie sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers qu'ils laissèrent aux mains des Piémontais fut presque aussi considérable ; les zouaves en avaient pris à eux seuls au moins sept cents : ils furent les héros de la journée. Aussi beaucoup d'entre eux succombèrent-ils dans cette terrible mêlée ; ils perdirent, avec un capitaine adjudant-major, du nom de Drut, quarante-six de leurs camarades ; ils eurent également parmi eux deux cent vingt-neuf blessés, dont quinze officiers. Eux-mêmes ensevelirent le lendemain leurs morts dans une vaste fosse qu'ils creusèrent sur une petite éminence, et au bord de la-

quelle ils s'agenouillèrent, après avoir recouvert de terre les cadavres de ceux dont ils allaient laisser les os sur la terre italienne. Leur prière fut courte, mais elle était l'expression d'un profond sentiment religieux. Après la prière vint le dernier adieu des braves vivants aux braves morts. « *Camarades*, s'est écrié en se relevant, et d'une voix émue, le sergent qui présidait à cette touchante et pieuse cérémonie, *Camarades, que Dieu vous reçoive! A vous aujourd'hui, à nous demain!* » Puis tous s'éloignèrent en silence.

Les zouaves sont un mélange d'héroïsme et d'excentricité : la veille, pendant le combat, treize d'entre eux avaient pris un canon, mais, sur les treize, il y en avait douze de blessés. Tout à coup l'un d'eux, tout couvert de sang, s'écrie : « Mes amis, nous n'avons pas de chevaux pour transporter le canon, mais je viens d'en trouver : allez chercher douze prisonniers, et qu'on les attelle à la pièce. » Aussitôt dit, aussitôt fait; douze Autrichiens traînèrent le canon, qui entra dans Palestro avec cet attelage humain.

Tel régiment, tel colonel; celui du 3e de zouaves était digne de ses soldats. C'est à la fin de 1855 que M. de Chabron avait été nommé colonel de ce régiment. Capitaine en 1848, compris dans l'organisation des chasseurs à pied, au 7e bataillon, en 1840, chef de bataillon au 50e de ligne en 1852, il était resté, depuis cette époque jusqu'en avril 1859, en Afrique ou en Crimée, et avait été fait lieutenant-colonel du 86e de ligne le 22 mars 1855, six mois seulement avant d'obtenir le commandement du 3e de zouaves.

Le colonel de Chabron n'est pas seulement un héros des champs de bataille, c'est aussi un grand cœur qui comprend toutes les souffrances. Voici dans quels termes touchants et simples il annonça à la mère du capitaine Drut le malheur qui venait de la frapper :

« Verceil, 3 juin 1859.

« Madame,

« En vous apprenant la perte douloureuse que vient de faire le régiment, par la mort glorieuse de notre brave camarade le capitaine Drut, je viens, s'il est possible, vous apporter quelques consolations, en vous disant combien la perte de votre fils a été sensible au 3e régiment de zouaves.

« Aimé et estimé, le capitaine Drut emporte les regrets unanimes du régiment.

« Il est mort au champ d'honneur.

« En faisant mes adieux sur la tombe qui allait se fermer sur lui et sur mes braves soldats tombés à ses côtés, j'ai dit que, s'ils reposaient sur la terre étrangère, leur souvenir resterait longtemps gravé dans le cœur de ceux qui les avaient connus, et que leurs noms se rediraient de village en village dans notre chère patrie.

« Au 3e zouaves, nous parlerons longtemps de votre fils bien-aimé. Sa mort sera une belle page dans l'historique du régiment.

« Recevez, madame, mes consolations ; c'est l'ami de votre fils qui vous les donne.

« *Le colonel*, DE CHABRON. »

J'ai dit que les zouaves devaient, au lendemain du glorieux combat du 31 mai, à Palestro, manifester au roi de Piémont l'admiration que sa bravoure avait excitée dans leurs rangs, en le nommant caporal dans leur régiment. Cette idée leur vint pendant que, réunis dans l'immense grange d'une ferme, au nombre d'environ quatre cents, ils faisaient honneur aux abondantes provisions de bouche qu'ils savaient toujours se procurer en dehors de leur ration d'ordinaire. A la fin du repas, plusieurs d'entre eux rappelèrent comment le roi s'était chevaleresquement conduit à Palestro, et ils exprimaient dans leur pittoresque langage, mélangé d'expressions arabes, leur admiration pour le monarque piémontais. Quelques-uns proposèrent de lui envoyer une adresse de félicitations.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse? observa l'un d'eux.

— Comment ! répondit un vieux sergent, est-ce que tout un chacun, si haut qu'il soit placé, ne doit pas être fier d'être proclamé brave par les zouzous, les premiers soldats du monde, comme l'a dit l'Empereur?

— C'est vrai ! dirent tous les assistants.

— Ah !... une idée ! s'écria un clairon : si nous le nommions caporal?

Cette proposition fut généralement approuvée, et, quelques instants après, le plus ancien des sergents présents prononça ces paroles au milieu du cercle que les zouaves formaient autour de lui :

« Au nom du 3e zouaves, le nommé Emmanuel, roi de Sardaigne, est élevé au grade de caporal dans ledit régiment. »

Cette nomination fut constatée sur une pièce signée de tous ceux qui l'avaient faite, et portée à la connaissance du roi de Piémont, qui s'est montré justement fier de ce naïf témoignage de l'admiration des zouaves, admiration réciproque du reste, ainsi que le prouve la lettre suivante, qu'il a adressée au colonel de Chabron :

« Torrione, le 1er juin 1859.

« Monsieur le colonel,

« L'Empereur, en plaçant sous mes ordres le 3e régiment de zouaves, m'a donné un précieux témoignage d'amitié. J'ai pensé que je ne pouvais mieux accueillir cette troupe d'élite qu'en lui fournissant immédiatement l'occasion d'ajouter un nouvel exploit à ceux qui, sur les champs de bataille d'Afrique et de Crimée, ont rendu si redoutable à l'ennemi le nom de zouaves.

« L'élan irrésistible avec lequel votre régiment, monsieur le colonel, a marché hier à l'attaque, a excité toute mon admiration.

« Se jeter sur l'ennemi à la baïonnette, s'emparer d'une batterie en bravant la mitraille, a été l'affaire de quelques instants.

« Vous devez être fier de commander à de pareils soldats, et ils doivent être heureux d'obéir à un tel chef que vous.

« J'apprécie vivement la pensée qu'ont eue vos zouaves de conduire à mon quartier général les pièces d'artillerie prises aux Autrichiens, et je vous prie de les remercier de ma part. Je m'empresserai d'envoyer ce beau trophée à Sa Majesté l'Empereur, auquel j'ai déjà fait connaître la bravoure incomparable avec laquelle votre régiment s'est battu hier à Palestro, et a soutenu mon extrême droite.

« Je serai toujours heureux de voir le 3e régiment de zouaves combattre à côté de mes soldats et cueillir de nouveaux lauriers sur les champs de bataille qui nous attendent.

« Veuillez, monsieur le colonel, faire connaître ces sentiments à vos zouaves.

« VICTOR-EMMANUEL. »

Le soir même du combat du 31 mai, le roi de Piémont avait adressé à ses troupes la proclamation suivante :

« Du quartier général principal, à Torrione, le 31 mai 1859.

« Soldats !

« Aujourd'hui un nouvel et éclatant fait d'armes a été signalé par une nouvelle victoire. L'ennemi nous a vigoureusement attaqués dans la position de Palestro ; portant de puissantes forces contre notre droite, il voulait empêcher la jonction de nos soldats avec ceux du maréchal Canrobert. Le moment était suprême. Notre force était numériquement bien

inférieure à celle de l'adversaire. Mais il avait en face de lui les braves troupes de la quatrième division, sous les ordres du général Cialdini, et l'incomparable 3e régiment de zouaves (*l'impareggiabile 3° reggimento del zuavi*) qui, combattant en ce jour avec l'armée sarde, a puissamment contribué à la victoire.

« La lutte a été meurtrière ; mais à la fin les troupes alliées ont repoussé l'ennemi après lui avoir fait subir des pertes très-sérieuses, parmi lesquelles figurent un général et plusieurs officiers. Les prisonniers autrichiens s'élèvent à mille environ ; huit canons ont été pris à la baïonnette, cinq par les zouaves, trois par les nôtres. Pendant que se livrait le combat de Palestro, le général Fanti, avec un égal succès, repoussait, à la tête des troupes de sa division, une attaque des Autrichiens contre Confianza. Sa Majesté l'Empereur, en visitant le champ de bataille, a exprimé ses félicitations les mieux senties, et il a apprécié l'immense avantage de cette journée. Soldats ! persévérez dans votre conduite sublime, et je vous assure que le ciel couronnera votre œuvre, si courageusement commencée.

« VICTOR-EMMANUEL. »

Cette proclamation constate un dernier fait d'armes à la gloire de l'armée piémontaise, c'est celui de Confianza, que le général Fanti avait occupé à son tour après avoir occupé Casalino, et où on voit qu'il avait su se maintenir contre des forces supérieures. La quadruple occupation de Palestro, de Vinzaglio, de Casalino et de Confianza par les troupes piémontaises préparait les positions que l'armée alliée devait prendre dans la direction de Turbigo et de Magenta. Il ne lui restait plus, pour qu'elle pût marcher en avant sans difficulté, qu'à occuper Novare.

L'Empereur, qui avait établi, comme on sait, son quartier général à Verceil le 31 mai, avait entendu, pendant qu'il assistait au défilé des troupes françaises sur le pont de la Sesia, le canon tonner dans la direction de Palestro, et il avait bientôt appris que les Piémontais y soutenaient avec succès le choc d'une attaque de colonnes autrichiennes. Plus tard, il se rendit sur le champ de bataille de Palestro, où il félicita le 3e de zouaves de sa belle conduite dans cette journée. Au moment où il arrivait sur le lieu du combat, on relevait les blessés que l'on transportait sur des voitures dans les ambulances. En voyant Napoléon III, ils se levèrent, s'entr'aidant pour se tenir debout, et, au milieu des plus cruelles souffrances, ils crièrent : *Vive l'Empereur ! vive le roi ! vive la France !* Profondément ému de ces témoignages d'affection, l'Empereur s'approcha d'eux et leur serra la main.

Le lendemain, 1er juin, l'Empereur traversa de nouveau le champ de bataille de Palestro, se rendant à Novare où il transporta son quartier général et où il fut accueilli avec les mêmes transports d'enthousiasme, avec les mêmes signes d'allégresse qui avaient salué son arrivée à Verceil, par une population heureuse de pouvoir témoigner à son libérateur toute la sincérité et toute la vivacité de sa reconnaissance. L'entrée de l'Empereur dans Novare avait suivi immédiatement l'occupation de cette ville par le quatrième corps qui avait reçu la mission de s'en emparer.

Cette mission put être accomplie avec autant de facilité que de promptitude. Le maréchal Niel, encore simple général, qui commandait ce quatrième corps, marcha sur Novare pour en débusquer l'ennemi qui s'y était retranché. Mais les Autrichiens n'attendaient pas les Français. Il s'avança dans la matinée du 1er juin à la tête d'une partie de son corps d'armée et rencontra deux ou trois cents hommes pour lui disputer le passage de la Gogna, petite rivière qui coule à un quart de lieue de Novare.

Le 15e bataillon de chasseurs fut lancé contre l'ennemi, qui prit la fuite immédiatement, laissant en notre pouvoir deux pièces d'artillerie. Pas un coup de fusil ne fut tiré de part ni d'autre. A la porte Milano, les Autrichiens avaient placé deux canons qui saluèrent l'arrivée de nos troupes par une décharge de mitraille. Ces deux canons furent pris à la baïonnette. Au Campo-Santo, on s'empara encore de deux autres canons, on fit deux cents prisonniers, et les troupes françaises entrèrent, tambour battant, dans Novare, comme dans une ville ouverte, aux acclamations des habitants qui criaient *Vive l'Empereur! vive la France! vive l'Italie!* Il ne restait plus un seul Autrichien dans la ville. Tous les soldats ennemis sortaient par une porte au moment où les Français entraient par l'autre. La prise de Novare ne nous a coûté que deux hommes tués et quelques blessés.

Il était cinq heures quand l'Empereur arriva aux portes de Novare, où il trouva la municipalité qui le reçut en grande pompe. Cette même municipalité avait fait afficher dans la journée la proclamation suivante :

« Braves soldats de l'armée française d'Italie!

« Nobles compagnons de l'armée sarde et italienne, défenseurs du bon droit et de la civilisation, valeureux représentants de la sainte solidarité des peuples, soyez mille fois les bienvenus dans notre ville! Notre attente a été bien longue et pénible, notre cœur était bien abattu par l'isolement de la ville au milieu de l'État, bien aigri par l'outrecuidance d'un

ennemi qui, promettant d'un langage hypocrite le respect de toute chose, ne respectait rien. Mais la présence des soldats de la grande nation française, qui viennent partager en frères avec l'Italie et pour l'Italie les dangers de la guerre nationale, et celle de leur chef, le grand Empereur, notre généreux allié, nous font oublier toute douleur et tout regret. Nous voilà à présent comme de pauvres exilés qui reviennent à leur patrie, qui revoient leurs frères et leurs amis longtemps désirés ! Le souvenir de ce beau jour ne s'effacera jamais de nos cœurs. Nous en parlerons à nos enfants, nous leur apprendrons, non pas la reconnaissance, le mot ne suffit pas, mais la fraternité qui va attacher l'Italie à la France pour les siècles !

« Soldats de la France ! par le fort appui que vous prêtez aux armes du roi, en peu de jours, en peu d'heures peut-être, nous pourrons dire : Plus de Tessin ! plus de frontière gardée par des sbires autrichiens, séparant l'une de l'autre les populations de la même patrie ! Et votre glorieux Empereur pourra dire avec raison : « Il n'y a plus d'Alpes ! » Ce mot ne sera plus comme jadis le mot de la conquête, mais celui de la puissance bienfaitrice qui rallie les gouvernements et les nations en défendant l'épée à la main leurs droits légitimes au nom de la justice et de l'humanité !

« *Vive l'Empereur ! vive l'armée française ! vive la France ! vive le roi ! vive l'armée sarde ! vive l'Italie !* »

Novare était la dernière étape sur la route qui devait conduire l'armée alliée au cœur même de la Lombardie. Cette étape, elle ne devait que la traverser au pas de charge, volant à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes. L'Empereur n'y avait transporté son quartier général que pour quelques jours, déjà prêt à le porter plus avant au delà du Tessin. Mais avant de poursuivre sa marche triomphale, il signa, au quartier général de Novare, les décrets de promotions et de nominations que la victoire de Palestro devait lui dicter. Voici ces décrets :

Par décret signé le 4 juin 1859 au quartier général impérial de Novare, l'Empereur a nommé ou promu dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués dans les combats livrés à Palestro et sous Novare le 31 mai :

Au grade d'officier :

INFANTERIE.

3e de zouaves. Simon (Jean-Fleury), capitaine; chevalier du 10 mai 1852 : 30 ans de service, 8 campagnes, 2 blessures.

3e de zouaves. De Briche (François-Albert), chef de bataillon; chevalier du 12 juin 1856 : 22 ans de service, 8 campagnes.

CAVALERIE.

2e de chasseurs à cheval. Coste (Louis), chef d'escadron; chevalier du 23 avril 1855 : 26 ans de service, 1 campagne.

Au grade de chevalier :

INFANTERIE.

3e de zouaves. Henry (Auguste), sous-lieutenant, porte-drapeau : 12 ans de service, 12 campagnes, 1 blessure.

— Dautun (Thomas), lieutenant; 21 ans de service, 2 campagnes, 1 blessure.

— Jarrié (Henri), lieutenant; 19 ans de service, 8 campagnes, 1 blessure.

— Martenot (Louis-Albert), capitaine; 17 ans de service, 8 campagnes.

— Marie (Théophile-Joseph), capitaine; 13 ans de service, 10 campagnes.

— Gouté (François-Hippolyte-Prosper), lieutenant; 9 ans de service, 7 campagnes, 1 blessure.

— Pernot (Jules-Louis), sous-lieutenant; 5 ans de service, 4 campagnes, 3 blessures.

— Couturier (Georges-Gustave), sous-lieutenant; 5 ans de service, 3 campagnes, 1 blessure.

— Lafon (Pierre), sergent; 13 ans de service, 12 campagnes, 1 blessure.

— Roques (Jean), sergent; 23 ans de service, 19 campagnes.

— Lavigne (Jean-Marie) sergent-major; 10 ans de service, 8 campagnes, 2 blessures.

— Chevaillot (Louis-Nicolas-Isidore), sergent; 19 ans de service, 17 campagnes, 2 blessures.

— Dussercle (Antoine-Victor), caporal; 4 ans de service, 4 campagnes, 1 blessure.

— Sudre (Augustin-Frédéric), sergent; 19 ans de service, 15 campagnes.

— Maury (Pierre-Louis-Nicolas), caporal; 17 ans de service, 11 campagnes, 1 blessure.

3e de zouaves. Sylvestre (Jules), zouave; 11 ans de service, 8 campagnes, 1 blessure.

— Brochard (Pierre-Félix), sergent; 14 ans de service, 7 campagnes, 1 blessure.

— Marcellin (Aimé), sergent; 15 ans de service, 6 campagnes.

— Picault (Henri-Blaise), sergent; 10 ans de service, 9 campagnes, 1 blessure.

— Glatigny (Camille-Philibert), médecin aide-major de deuxième classe; 7 ans de service, 6 campagnes.

— Bonhomme (Marcellin), sergent-fourrier; 3 campagnes, 1 blessure.

— Amério (Charles), tambour; 16 ans de service, 16 campagnes, 2 blessures.

— Moris (Léonce-Daniel), zouave; 2 ans de service, 2 campagnes, 1 blessure.

— Charpentier (Victor-Théodore-Arsène), sergent; 15 ans de service, 14 campagnes, 1 blessure.

— Papaille (Pierre-Joseph), zouave; 10 ans de service, 10 campagnes, 1 blessure.

— Félix (Louis), zouave; 6 ans de service, 6 campagnes, 1 blessure.

— Panisset (Marie-Émile), zouave; 2 ans de service, 2 campagnes, 1 blessure.

— Hervé (Joseph-Marie), zouave; 10 ans de service, 8 campagnes, 1 blessure.

— Liéven (Henri-Auguste), zouave; 10 ans de service, 6 campagnes, 1 blessure.

— Fache (Charles), caporal; 7 ans de service, 6 campagnes, 1 blessure.

— Becker (Louis), zouave; 2 ans de service, 2 campagnes, 1 blessure.

— Bourrust (Bertrand-Augustin), zouave; 3 ans de service, 3 campagnes, 1 blessure.

— Schoumaker (Jean-Claude-Jules), zouave; 2 ans de service, 2 campagnes, 1 blessure.

— Vésier (Pierre-Guillaume), zouave; 8 ans de service, 4 campagnes, 1 blessure.

— Carrion (Charles-Ferdinand), zouave; 3 ans de service, 3 campagnes, 3 blessures.

3e de zouaves. Guilmois (François-Pierre), zouave; 9 ans de service, 7 campagnes, 1 blessure.

— Combes (Pierre), zouave; 3 ans de service, 3 campagnes, 1 blessure.

— Rabouille (Firmin), zouave; 2 ans de service, 2 campagnes, 1 blessure.

— Brous (Antoine-Bertrand), zouave; 3 ans de service, 3 campagnes, 1 blessure.

— Delacote (Joseph), zouave; 11 ans de service, 3 campagnes, 1 blessure.

— Saliou (Hervé), zouave; 5 ans de service, 4 campagnes. Coup de feu qui a traversé les deux jambes. Amputé.

CAVALERIE.

2e régiment de chasseurs. Des Moutis (Charles), sous-lieutenant; 10 ans de service, 2 campagnes.

Par décret signé le 4 juin 1859, au quartier général impérial de Novare, l'Empereur a conféré la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués dans les combats livrés à Palestro et sous Novare le 31 mai :

INFANTERIE.

2e de ligne. Martin (Louis), grenadier. Blessé.
— Billy (Louis), fusilier. Blessé.
— Dumont (Jean-Claude), grenadier. Blessé.
3e de zouaves. Rudloff (Jacques), caporal. Blessé.
— Rougé (Joseph), zouave. Blessé.
— Legoff (Jean-Pierre-Louis), zouave. Blessé.
— Houlmann (Antoine), sergent. 3 blessures.
— Roulot (Jean-Auguste), sergent.
— Guinet (Pierre-Victor), tambour. 3 blessures.
— Lascombe (Célestin), zouave. Blessé.
— Schaf (Jean-Georges), zouave. 3 blessures.
— Lallement (Charles), caporal. 3 blessures.
— Renaud (Pierre), sergent-major. Blessé.
— Maugendre (Pierre-Édouard), sergent.
— Deldicq (Arthur-Gérard-Henri), sergent. Blessé.
— Even (Jean-Marie-Charles), zouave. Blessé.

3ᵉ de zouaves. Glémarec (Victor-Henri), sergent. Blessé.
— Chante (Antoine), zouave. Blessé.
— Feuillard (Édouard-Octave-Louis), zouave. Blessé.
— Métra (Jean-Baptiste-Albin), sergent-major.
— Lafosse (François-Victor), zouave. Blessé.
— Vautrey (Jean-François), caporal. Blessé.
— Dejou (Jean), sergent.
— Mahaut (Louis-Jean-Auguste), caporal. 3 bless.
— Tissous (Joseph), sergent.
— Séverin (Alphonse), zouave. 2 blessures.
— Hugny (Jean-Baptiste), caporal. Blessé.
— Pleignier (Franç.-Émile), sergent-major. Blessé.
— Andréazza (Jean-Antoine), zouave. 2 blessures.
— Moulin (Louis), zouave. Blessé.
— Terrasse (Auguste), zouave. Blessé.
— Brochon (Jean), zouave. 2 blessures.
— Perron (Joachim), sapeur.
— Strub (Auguste), zouave, blessé.
— Chaix (Louis), dit *Barthole*, zouave. 2 blessures.
— Guillet (Michel), zouave.
— Constant (Jacques-Lodi), sergent. 2 blessures.
— Debar (Louis), zouave. Blessé.
— Conte (Jean-Baptiste), zouave. 2 blessures.
— Faverot (Nicolas-Isidore), caporal. Blessé.
— Mainardi (François), zouave. Blessé.
— Martinet (Antoine-Victor), sergent. Blessé.
— Gaeymaey (Fidel-Amand), zouave. Blessé.
— Gandon (Jean), zouave. Blessé.
— Vercasson (Jean-Jacques), zouave. Blessé.
— Gayraud (Alexis-Antoine), caporal. Blessé.
— Chateaureynaud (Antoine), zouave.
— Pouilly (François-Toussaint), caporal.
— Berruyer (Joseph), zouave. Blessé.
— Gaudens (Guillaume), sergent.
— Monnet (André-Ant.-Ern.), sergent. 3 blessures.
— Bergonne (Étienne), sergent. Blessé.
— Teyssandier (Antoine), sergent. Blessé.
— François (Joseph), clairon. Blessé.
— Aublin (J.-B.-Louis-Aimé), sergent. Blessé.
— Gentils (Émile), dit *Florentin*, zouave. Blessé.

3[e] de zouaves. Delmas (Adolphe), zouave.
— Delaune (Émile), zouave. Contusionné.
— Moreau (Gustave), zouave. 3 blessures.
— Touchaux (Georges), zouave. Blessé.
— Cordier (Florimond-Adolphe), zouave. Blessé.
— Gouttenoire (Théodore), zouave. Blessé.
— Blaison (Lambert), zouave. Blessé.
— Fabre (Étienne-Marie), zouave. Blessé.
— Garot (Jean-François), zouave.
— Brunet (Jacques-Charles), zouave. Blessé.
— Bourgeon (Philibert), sergent-major.
— Gamot (Alexandre-Joseph), caporal. Blessé.
— Lecorgne (Constant), sergent. Blessé.
— Almoric (François-Célestin), sergent.
— Chevalier (Jacques-Léopold), zouave.

CAVALERIE.

2[e] de chasseurs. Droulin (Stanislas), maréchal des logis. Blessé.
— Kah (Alexandre-Jules), musicien. Blessé.
— Debeaussard (Ildefonse), chasseur.
— Paret (Pierre-Joseph), chasseur. Blessé.

Par décret signé le 4 juin 1859, au quartier général impérial de Novare, l'Empereur a conféré la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, qui prendront rang à dater du 30 mai 1859 :

INFANTERIE.

84[e] de ligne. Langlade (Hippolyte-Constant), sergent-major.
— Deschamps (Jean-Achille), sergent.
— Calvet (Antoine), voltigeur.
17[e] bataillon de chasseurs à pied. Bronne (Dominique), chasseur.

XIV

AFFAIRE DE TURBIGO

On vient de voir qu'en exécutant avec une rare habileté et un bonheur merveilleux le plan de campagne qu'il avait arrêté à Alexandrie, l'Empereur avait tout à coup transporté, avec une rapidité qui tenait du prodige, le gros de ses forces du rayon d'Alexandrie dans le rayon de Verceil, leur faisant abandonner brusquement leurs positions sur la rive droite du Pô, à Tortone, à Voghera, à Casteggio, pour leur en faire prendre de nouvelles sur la rive droite du Tessin, à Novare, à Olengo, à Trecate, à Buffalora.

Ce mouvement de manœuvre était le résultat d'une conception stratégique à la fois profonde et hardie. L'Empereur aurait pu marcher sur Plaisance, s'avançant vers le sud dans la direction des Apennins; mais il lui aurait fallu faire le siége de cette place et s'ouvrir de vive force le passage du Pô, dont la largeur, sur ce point, est de neuf cents mètres. Il n'eût été ni prudent ni habile d'exécuter une aussi difficile opération en face d'une armée ennemie de deux cent mille hommes.

L'Empereur pouvait encore passer le fleuve à Valence; là, il aurait trouvé les Autrichiens concentrés sur la rive gauche, à Mortara. Forcé de l'attaquer dans cette position, seulement par des colonnes séparées, qui auraient été contraintes de manœuvrer isolément dans une contrée coupée de canaux et de rizières, il aurait marché à l'ennemi ayant contre lui tous les désavantages du terrain.

Mais, dans son plan de campagne, l'Empereur avait résolu de tourner ces deux obstacles, et, donnant le change aux Autrichiens, il avait massé son armée sur la droite, faisant occuper par ses troupes Casteggio et même Robbio, dans le but de retenir et d'attirer de ce côté le gros des forces ennemies; c'est ce qui eut lieu. Trompées par ce faux mouvement des alliés dans la direction de Stradella, elles se groupèrent sur la route de Plaisance à Alexandrie, dégarnissant les rives du Tessin.

Cependant de grandes masses d'Autrichiens, occupant encore la rive gauche du Pô, pouvaient fermer à l'armée alliée les chemins de la Lom-

bardie, et la couper avant qu'elle eût atteint la rive droite du Tessin; mais une savante combinaison stratégique détourna ce danger.

C'est le 31 mai qu'ayant reçu l'ordre de marcher par la gauche, les troupes françaises avaient franchi le fleuve à Casale, dont le pont était resté au pouvoir des alliés. On se rappelle qu'après cette première opération ces troupes avaient immédiatement pris la route de Verceil, où, pour protéger et couvrir leur brusque et rapide mouvement sur Novare, le passage de la Sesia fut opéré en présence de l'Empereur et sous le feu de l'ennemi. C'est alors que, dirigeant les efforts de l'armée alliée vers la droite, sur Robbio, l'Empereur fit supposer aux Autrichiens qu'il avait l'intention de marcher sur Mortara. La brillante attaque des troupes sardes contre Palestro devait contribuer à les maintenir dans cette pensée.

C'est à la faveur de tous ces mouvements qui servirent, en le trompant deux fois à éloigner l'ennemi : une première fois en l'attirant en force sur la rive droite du Pô, vers Stradella, une seconde fois en le retenant sur la rive gauche du fleuve, vers Mortara, que l'armée française s'était portée sans obstacle vers Novare, où elle avait pris position sur le même emplacement où le roi Charles-Albert avait combattu il y avait dix ans.

Dans cette position, l'armée alliée était en état de faire tête à l'ennemi; elle n'avait donc plus à redouter d'être attaquée : elle n'avait qu'à marcher en avant devant elle. C'est ce qu'elle allait faire, en se dirigeant vers le Tessin.

Le hardi mouvement qu'elle venait d'accomplir avait été protégé par cent mille hommes campés sur notre flanc droit à Olengo, en avant de Novare. L'Empereur devait donc confier à la réserve l'exécution du mouvement qui se faisait en arrière de la ligne de bataille. Le 2 juin, il dirigeait donc vers Turbigo une division de la garde impériale, qui, ne trouvant aucune résistance sur ce point, y jeta trois ponts de la rive droite à la rive gauche du Tessin.

Cette opération terminée, le second corps d'armée, commandé par Mac-Mahon, traversa le premier, sur ce point, le Tessin, bientôt suivi d'une division de l'armée sarde. Les alliés touchèrent le sol de la Lombardie dans la journée du 3 juin.

La veille les Autrichiens avaient évacué, dans la journée, toute la Lomelline, abandonnant avec précipitation Robbio et Mortara, sur la rive droite du Tessin, pour rentrer en Lombardie, après avoir traversé la rivière à Vigevano et à Berengardo. Le même jour, à cinq heures du soir, ils essayèrent de faire sauter les deux arches fortifiées du pont de San-Martino; les deux arches s'affaissèrent simplement sur elles-mêmes, sans

intercepter le passage : les Autrichiens, qui voulaient les détruire entièrement, ne réussirent donc qu'à moitié.

A la pointe du jour, le général Espinasse, s'étant porté avec une brigade sur la tête de ce même pont, que l'ennemi avait abandonné à son approche, y avait trouvé trois obusiers, deux canons de campagne et plusieurs chariots de munitions.

D'après les ordres de l'Empereur, le deuxième corps avait quitté Novare à huit heures et demie, dans la matinée du 3 juin, pour se porter sur Turbigo, où, sous la protection de la division des voltigeurs de la garde impériale, portée tout entière sur la rive droite du Tessin, un pont avait été jeté, la nuit précédente, sur cette rivière. C'est sur ce pont que le deuxième corps allait s'élancer du Piémont en Lombardie.

Une brigade de cette même division des voltigeurs de la garde occupait les abords de Turbigo, assurant la libre possession du pont au deuxième corps, qui allait le traverser, en surveillant la vallée, en aval du village.

Il était une heure et demie lorsque la tête de colonne de la première division du deuxième corps se mit à franchir le pont de Turbigo. A ce moment-là, et pendant que cette tête de colonne débouchait sur la rive gauche du Tessin, Mac-Mahon, s'étant porté en avant du village pour reconnaître le terrain, et ayant visité les hauteurs de Robecchetto pour y établir des troupes, aperçut tout à coup, à cinq cents mètres plus loin, une colonne autrichienne qui paraissait venir de Buffalora. Cette colonne marchait sur Robecchetto avec l'intention manifeste d'occuper ce village.

Robecchetto se trouve sur la rive gauche du Tessin, à l'est et à deux kilomètres de Turbigo. C'est un village considérable, qui peut être aisément défendu et qu'il serait incontestablement très-utile d'occuper fortement pour un corps ennemi qui viendrait de Milan ou de Magenta avec l'intention de barrer le passage du Tessin à Turbigo. Ce village est assis sur un vaste plateau horizontal qui domine de quinze à vingt mètres la vallée du Tessin. On y arrive, lorsqu'on sort de Turbigo, par deux chemins praticables à l'artillerie : l'un qui aboutit à l'une de ses rues par la partie sud du village, l'autre par la partie ouest.

La route qui vient de Magenta et de Buffalora y pénètre par la partie est ; c'est celle-ci que suivait la colonne autrichienne.

Mac-Mahon ordonna alors au général de la Motterouge, qui n'avait avec lui que le régiment des tirailleurs algériens, ses autres régiments étant encore sur la rive gauche de la rivière, de porter les trois bataillons de ce régiment sur Robecchetto et de les disposer en trois colonnes d'attaque de la manière suivante :

Le premier bataillon, formant la droite, en colonne par division, pré-

cédé de deux compagnies de tirailleurs, destinées à se porter sur le village en l'attaquant par le sud ;

Le troisième bataillon, formant la gauche, disposé de la même façon, destiné à pénétrer dans le village en l'attaquant par l'ouest ;

Le deuxième bataillon, au centre et un peu en arrière des premier et troisième, formant un échelon en réserve, prêt à appuyer les deux autres, était aussi disposé en colonne et précédé de tirailleurs.

Les trois colonnes, marchant à intervalle de déploiement, devaient, au commandement général, converger sur Robecchetto, et, en y pénétrant par la rue principale, qui le traverse de l'ouest à l'est, chercher à le tourner aussi par la partie est, de manière à menacer la retraite de l'ennemi.

Pendant que le général de la Motterouge se mettait en mesure d'exécuter ces mouvements avec le régiment des tirailleurs algériens, Mac-Mahon prenait, de son côté, les dispositions nécessaires pour faire arriver au général de la Motterouge les autres régiments de sa division. Le 45e de ligne, second régiment de la première brigade, recevait l'ordre de marcher dans les traces du régiment des tirailleurs algériens.

La deuxième brigade, composée des 65e et 70e de ligne, recevait, un peu plus tard, l'ordre de se porter sur le village de Robecchetto par la route de Castano, afin de flanquer l'attaque convergente faite par les tirailleurs algériens.

Vers deux heures, le général de la Motterouge marchait avec ses trois bataillons sur Robecchetto, suivi d'une batterie de la réserve générale de l'armée, dirigée par le général Auger en personne.

Les colonnes de tirailleurs algériens, enlevées avec la plus grande vigueur, à la voix du général de la Motterouge et à celle de leur colonel, marchèrent résolûment sur Robecchetto sans faire usage de leur feu.

Accueillis, à l'entrée du village, par une très-vive fusillade, nos tirailleurs se précipitèrent tête baissée sur les Autrichiens qui en défendaient les abords. Dans l'intérieur du village seulement ils firent usage de leur feu, et puis aussitôt se précipitèrent à la baïonnette sur tous ceux qui essayaient de résister et de leur barrer le passage.

En dix minutes l'ennemi était délogé du village et en retraite sur la route par laquelle il était venu. A la sortie du village, il voulut user de son artillerie, et nous envoya une douzaine de coups à mitraille qui n'arrêtèrent en rien l'élan de nos soldats.

Notre artillerie riposta par des coups heureux qui ébranlèrent tout à fait les colonnes ennemies et les mirent alors dans une déroute complète. Les tirailleurs les poursuivirent au pas de course jusqu'à deux kilomètres

en avant de Robecchetto et en tuèrent un grand nombre. Le général Auger, en faisant prendre à la batterie quatre positions successives et très-heureusement choisies, leur fit aussi beaucoup de mal.

C'est dans une de ces positions que le général Auger, croyant apercevoir dans les blés une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, se précipita au galop sur elle et s'en empara. Près de la pièce gisait à terre le commandant de la batterie, coupé en deux par un de nos boulets.

Les turcos ou tirailleurs algériens de Turbigo venaient de rivaliser avec les zouaves de Palestro. Aucune occasion ne s'était encore présentée pour eux de se signaler. Celle-ci était la première qui s'offrait à leur indomptable intrépidité. Ils surent la mettre à profit de façon à se poser du premier coup en dignes émules du 3e de zouaves.

On n'a pas oublié qu'à Gênes les turcos s'étaient volontairement défaits de leurs cartouches, disant qu'ils voulaient ne se servir que de celles qu'ils prendraient à l'ennemi, et ajoutant qu'ils voulaient voir de près les Croates, afin de savoir s'ils ressemblaient à des Kabyles. Ils prouvèrent à Turbigo que pour eux un paquet de cartouches n'était en effet qu'une précaution inutile.

A peine lancés sur l'ennemi, les turcos se précipitèrent sur les canons sans tirer un seul coup de fusil. Jamais on n'avait vu dans une mêlée un spectacle aussi extraordinaire. Au signal du clairon, les turcos s'éparpillèrent dans toutes les directions, se couchant à plat ventre et s'avançant, par bonds gigantesques, à la façon des tigres. Chaque fois qu'ils prenaient un nouvel élan, ils se relevaient pour bondir en avant ; ils poussaient des cris tellement aigus, que ces cris parvenaient à dominer jusqu'au bruit formidable de l'artillerie. En les voyant accourir ainsi à eux, les Autrichiens étaient effrayés rien que de leur seule attitude.

Les turcos avaient à peine accompli la moitié du trajet qu'ils avaient à parcourir pour arriver à l'ennemi, qu'une batterie autrichienne, à la vue de ces démons noirs, comme les appelaient leurs adversaires, qui s'avançaient audacieusement sous la pluie de la mitraille, détala au grand galop des chevaux, après une dernière décharge.

Cette fuite ne faisait pas le compte des turcos. Une partie de leur proie leur échappait. Furieux, ils redoublèrent d'activité et tombèrent comme la foudre sur les canons restés en ligne. Clouer tous les canonniers sur leurs pièces, massacrer tous les hommes à portée de leurs baïonnettes et revenir au pas de course, traînant après eux sept canons dont ils s'étaient emparés, ce fut, pour ces héros du champ de bataille, l'affaire de quelques minutes.

L'Empereur assistait à ce fait d'armes. En effet, le même jour, 3 juin, à onze heures du matin, Sa Majesté Impériale s'était d'abord rendue en voiture à Trecate, gros bourg situé à six kilomètres de Novare, où le quartier général de l'armée française était encore établi. Là, Napoléon III avait inspecté la garde impériale qui s'y trouvait réunie; puis, étant monté à cheval, il s'était dirigé vers la rive droite du Tessin pour assister au passage des troupes qui traversaient la rivière, et il était arrivé en vue de Turbigo au moment de la charge des turcos contre les Autrichiens.

Cependant, à la même heure où le général de la Motterouge repoussait les Autrichiens à Robecchetto, une tête de colonne de cavalerie autrichienne se présentait sur la gauche du même corps, venant de Castano. Mac-Mahon porta un bataillon du 65e de ligne et deux pièces de canon à la rencontre de cette colonne ennemie. Deux boulets lancés contre elle suffirent à la mettre en fuite.

L'ennemi avait beaucoup d'artillerie dans cette affaire et cependant il avait perdu un grand nombre d'hommes. Les rapports officiels constatent qu'il fit, cette fois encore, des pertes considérables. Le champ de bataille était couvert de ses morts et d'une quantité considérable d'effets de toute nature qu'il avait laissés entre les mains des turcos : effets de campement, sacs complets qu'il avait jetés sur le lieu du combat pour fuir avec plus d'agilité. Les turcos ont aussi ramassé des armes, des carabines et des fusils. On fit peu de prisonniers, ce qui s'explique par la nature du terrain sur lequel l'engagement avait eu lieu.

La première division du deuxième corps, engagée dans le combat de Turbigo, perdit un capitaine, M. Vanéchout, qui, en 1848, avait été chargé du service de l'artillerie au ministère de la guerre. Après avoir servi avec distinction en Algérie, il avait été nommé adjoint au commandant d'artillerie de Metz, siége de la cinquième division militaire.

Un colonel, M. de Laveaucoupet, avait été blessé d'un coup de baïonnette à la tête.

M. Merle de Labrugière de Laveaucoupet appartenait à l'arme de l'état-major. Capitaine en 1833, il fut nommé chef d'escadron en 1843, lieutenant-colonel en 1849 et colonel en 1852. Il a rempli successivement les fonctions de chef d'état-major dans plusieurs divisions. Il a également exercé celles de chef du cabinet du marquis d'Hautpoul, lorsque ce général fut nommé ministre de la guerre : dans les derniers temps, il était secrétaire du comité de la cavalerie.

Cette même division a eu, dans cette journée, trois autres officiers blessés, quarante-cinq soldats hors de combat : savoir : sept tués et trente-huit blessés. Le général de la Motterouge, qui la commandait,

avait déjà fait sa renommée militaire en Algérie et en Crimée. Ancien élève de l'École militaire, il a fait ses premières armes en Afrique, où il a conquis successivement les grades de capitaine, de chef de bataillon et de colonel. Il s'est distingué, à la tête du 19e régiment d'infanterie légère, dans diverses expéditions de la Kabylie. Chargé du commandement d'une brigade pendant la guerre de Crimée, il fut mis plusieurs fois à l'ordre de l'armée. C'est là qu'il gagna la croix de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur et obtint sa troisième étoile. Il commandait la 15e division militaire au moment de la guerre d'Italie.

Mac-Mahon signala également à l'Empereur le général de brigade Auger qui, ayant déjà mérité à Turbigo, d'être cité à l'ordre général de l'armée, devait conquérir à Solferino le grade de général de division, grade qu'il ne devait recevoir qu'au moment d'expirer presque dans les bras de son souverain, et le colonel Laure, à raison de l'intelligente impulsion avec laquelle il avait conduit les tirailleurs algériens à l'ennemi. Le colonel Laure a presque toujours servi en Afrique dans les zouaves ou les turcos. Les tirailleurs algériens qu'il commande aujourd'hui sont ceux qui bondissaient comme des panthères à l'Alma, à Inkermann, à Tratkir, à Kinburn, et qui s'élancèrent si vaillamment dans la gorge de Malakoff. Sur le champ de bataille de Turbigo, ils ont prouvé qu'ils n'avaient pas dégénéré.

XV

BATAILLE DE MAGENTA

Depuis le 1er juin, l'empereur d'Autriche était à Vérone où il avait établi son quartier général, prenant en main la direction suprême des opérations militaires, mais sans se charger cependant du commandement supérieur de l'armée autrichienne qui manœuvrait toujours sous les ordres du comte François Giulay, dont le quartier général avait été transféré de Garlasco à Rosate. L'archiduc Guillaume, le général d'artillerie baron de Hess, les adjudants généraux comte Grunne, baron Kellner et baron Schlitter, étaient auprès de François-Joseph II, formant comme une sorte de conseil de guerre.

Déjà les défaites de Montebello et de Palestro avaient éveillé les craintes de l'empereur d'Autriche, qui, prévoyant la nécessité de lever de nouvelles troupes, avait adressé la proclamation suivante aux habitants du Tyrol et du Vorarlberg :

A MES FIDÈLES PEUPLES DU TYROL ET DU VORARLBERG.

« Je vous appelle aux armes ! Je vous appelle à prouver de nouveau à vos contemporains et à la postérité votre fidélité et votre virilité, votre sentiment pieux, plein d'inspirations divines. Je vous appelle pour la cause la plus juste qui ait jamais fait tirer l'épée. Prenez en main l'arme du pays, que vous connaissez si bien, réunissez-vous en corps de tirailleurs et allez au-devant de l'ennemi à la frontière, pour la couvrir de votre fidélité et de votre courage, contre cet ennemi qui a si souvent payé de son sang la tentative de pénétrer dans vos montagnes. Contre cet ennemi, qui se fait l'allié de la rébellion contre l'autorité légitime instituée par Dieu, je confie à votre valeur les frontières de mon cher pays de Tyrol. Si nos adversaires devaient les menacer, vous leur feriez sentir qu'elles renferment toujours le même peuple fidèle, qui, de même que ses pères, sait combattre et vaincre pour Dieu et sa patrie.

« Donné dans mon quartier général de Vérone, le 1er juin 1859.

« FRANÇOIS-JOSEPH. »

Mais, de son quartier général de Vérone, l'empereur d'Autriche ne devait assister qu'à de plus éclatantes défaites. Après Montebello, Palestro; après Palestro, Turbigo; après Turbigo, Magenta. C'est le nom que devait garder dans l'histoire l'immortelle bataille qui allait assurer à l'armée française la libre et complète possession des deux rives du Tessin. Napoléon III avait décidé que la journée du 4 juin serait consacrée à nous assurer cette possession qui devait protéger la marche de nos troupes sur Milan.

Cependant, lorsque les Autrichiens eurent appris, dans la nuit du 3 au 4 juin, que l'armée française avait surpris le passage du Tessin à Turbigo, ils avaient fait par leur flanc droit le même mouvement que les alliés par leur flanc gauche; trois de leurs corps d'armée avaient donc repassé avec rapidité la rivière à Vigevano, brûlant les ponts derrière eux. C'est ainsi que dans la matinée du 4 ils se trouvèrent, au nombre de cent vingt-cinq mille hommes, en face des troupes françaises; c'est ainsi enfin que se produisit la bataille de Magenta.

Après avoir précipitamment abandonné la tête de pont de Buffalora, ainsi que les ouvrages de maçonnerie qui couvraient le passage du Tessin, les Autrichiens s'étaient donc massés à environ deux kilomètres de ce même pont, sur la droite, un peu en arrière, au lieu nommé Ponte-di-Magenta.

C'est le nom qu'on donne à un groupe de belles maisons entre lesquelles passe un canal de navigation, traversé par un pont d'une seule arche. A moitié chemin du pont de Buffalora au pont de Magenta, la route commence à s'élever en pente douce jusqu'au canal.

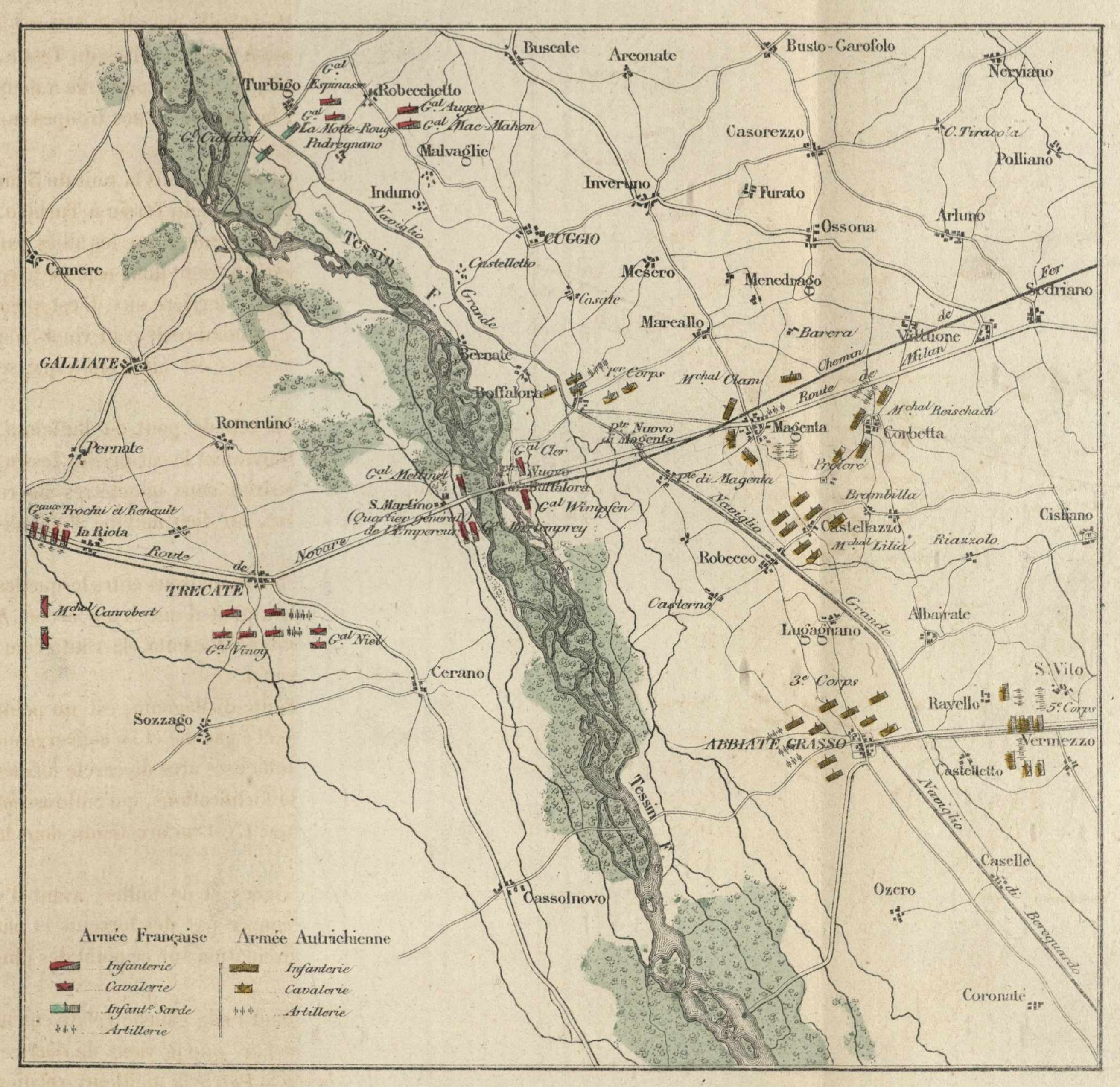
Ce groupe de maisons, qui s'appelle Ponte-di-Magenta, est un point central d'où partent, en se dirigeant à droite et à gauche et en convergeant vers la route du pont de Buffalora, deux immenses arcs de cercle formés de mamelons élevés et en forme de talus de fortifications, qui embrassent une partie de la route dans leurs courbes. C'est un arc tendu dont la route serait la flèche.

Tous ces mamelons sont couverts de vignes et de taillis; avant d'y arriver, on traverse une plaine vingt fois coupée par des torrents et par des rizières innombrables qui rendent la circulation sur ce point des plus difficiles.

Le côté de l'armée autrichienne qui en était l'aile gauche relativement à l'armée française, continuant de ce côté l'arc que je viens de décrire, d'après M. Henri Rambal, qui a publié dans la *Patrie* la meilleure relation de la bataille de Magenta, s'appuyait au village de Buffalora. Leur centre était à Ponte-di-Magenta, et leur droite, suivant la ligne de mamelons,

BATAILLE DE MAGENTA,

4 Juin 1859.



A. VUILLEMAIN, GÉOGE

GARNIER Fres R. DES Sts PÈRES, 6.

IMP. CAILLET, R. JACOB, 18.

s'appuyait aux talus du chemin de fer, où ils avaient construit un fort ouvrage armé d'artillerie avec barricades et traverses.

En outre, une puissante banquette élevée tout le long de la voie ferrée, puis des travaux avec coupures de distance en distance, permettaient aux Autrichiens d'y maintenir un nombre considérable de tirailleurs, dont les feux d'écharpe devaient faire le plus grand mal aux assaillants. Enfin, à Ponte-di-Magenta, ainsi qu'en arrière de Buffalora, ils avaient de fortes réserves.

Telle était, le 4, dans la matinée, la position des Autrichiens.

Le même jour, l'Empereur, ayant quitté son quartier général de Novare, l'avait transporté à San-Martino, sur la rive droite du Tessin, dans une maison située à la tête de pont abandonnée par les Autrichiens, près la gare du chemin de fer. C'est de là qu'il dirigea les premiers mouvements et donna les premiers ordres. Voici d'abord le récit officiel des mouvements de la garde impériale.

D'après les ordres de l'Empereur, la deuxième brigade de grenadiers de la garde, sous le commandement du général Wimpffen, est partie de Trecate le 4 juin, à huit heures du matin, pour aller occuper la tête du pont de San-Martino, qui se trouvait évacuée par les Autrichiens. Ceux-ci, en opérant leur retraite la veille, avaient tenté, ainsi que je l'ai déjà dit dans le récit du combat de Turbigo, de faire sauter le pont du Tessin. Mais, comme on le sait également, les deux arches de ce pont, quoique fortement endommagées, étaient cependant encore praticables aux fantassins et même à l'artillerie. Les grenadiers le passèrent donc et allèrent reconnaître la rive opposée, sur laquelle l'ennemi ne montrait que peu de forces.

A dix heures du matin, la brigade du général Cler, deux escadrons de chasseurs à cheval de la garde, sous les ordres du général Cassaignolles, trois batteries d'artillerie à pied et deux batteries d'artillerie à cheval se mirent en marche de Trecate pour se rendre à la tête du pont de San-Martino, où les troupes arrivèrent à onze heures et demie.

A ce moment, il y eut quelques coups de canon et de fusil échangés entre les Autrichiens et deux bataillons du général Wimpffen, appuyés par une section d'artillerie à pied. Les tirailleurs autrichiens et quelques pièces qu'ils avaient montrées furent rejetés au delà du pont de Naviglio. Vers une heure de l'après-midi, Regnauld de Saint-Jean-d'Angély ordonna de cesser ce combat sans objet, et il n'y eut plus que de rares coups de fusil échangés entre nos grenadiers qui s'étaient rapprochés du pont de San-Martino et les tirailleurs ennemis qui avaient réoccupé leurs anciennes positions en avant du pont de Naviglio.

A une heure et demie, l'Empereur entendit la canonnade engagée vers la droite de la position de l'ennemi, et en conclut que le corps d'armée du général de Mac-Mahon et la division de voltigeurs de la garde, aux ordres du général Camou, avaient exécuté leur mouvement tournant.

Laisser ce corps d'armée seul aux prises avec toutes les forces ennemies eût pu rendre plus difficile ou même indécis le résultat de l'attaque si bien combinée du général de Mac-Mahon. Afin de diviser l'attention et les forces de l'ennemi, l'Empereur, connaissant la prochaine arrivée des corps du général Niel et du maréchal Canrobert, ordonna à la division de grenadiers de la garde, forte de moins de cinq mille hommes, d'attaquer de front la position de l'ennemi.

Cette position forme, on vient de le voir, un vaste demi-cercle de collines appuyant sa droite au village de Buffalora, son centre à Magenta et sa gauche à Rebecco. Toute cette ligne est couverte par un canal large et profond, le Naviglio-Grande, coulant à mi-côte entre deux digues fort escarpées et franchissables seulement sur trois ponts vis-à-vis les trois villages. En avant et en arrière du pont de Magenta se trouvent quatre grandes maisons de granit qui sont les bâtiments de la station et de la douane; ces maisons, occupées par l'ennemi, défendaient l'approche du canal et empêchaient ensuite de le franchir.

Le terrain à droite et à gauche de la grande route qui mène du pont de San-Martino à celui de Magenta est coupé de fossés remplis d'eau et de rizières inondées qui rendaient très-difficile la marche de l'infanterie en dehors de cette route.

A gauche, une chaussée droite conduit au pont de Buffalora; à droite, la levée du chemin de fer mène à celui de Rebecco.

Afin d'enlever cette formidable position, Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fit attaquer à gauche le village de Buffalora par le 2e de grenadiers, sous les ordres du colonel d'Alton, et fit marcher à droite sur la chaussée du chemin de fer le 3e de grenadiers, commandé par le colonel Mettmann.

Le régiment de zouaves fut massé dans un pli de terrain près la grande route, et mis à l'abri de l'ennemi; la route elle-même, à la hauteur des zouaves, fut occupée par deux pièces d'artillerie qui soutenaient avec avantage le feu de l'artillerie ennemie.

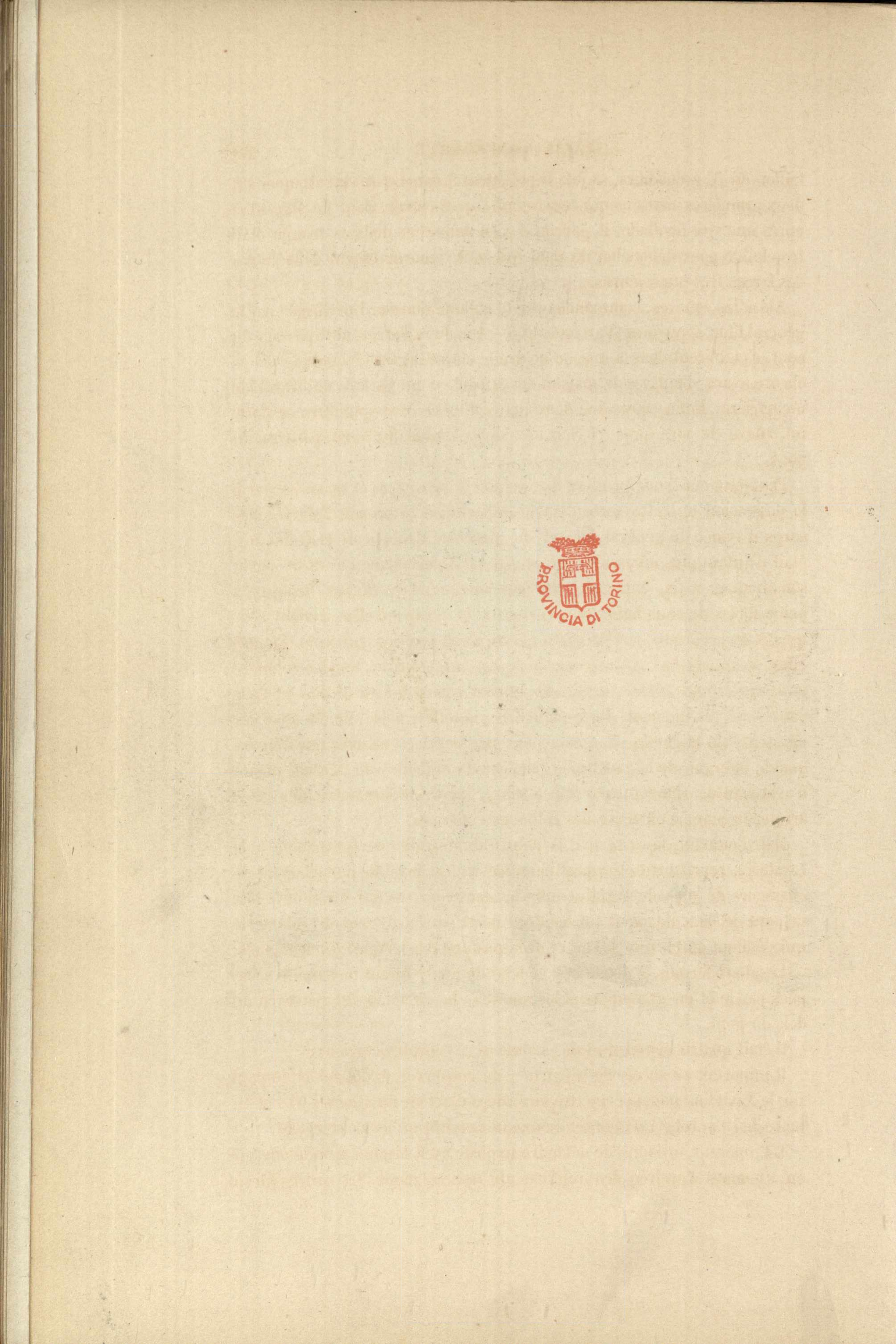
A droite, le 3e de grenadiers, dirigé par le général Wimpffen, enleva à l'ennemi une redoute qui couvrait le pont de Rebecco, le rejeta au delà du canal, et, grâce à la vigueur de ce régiment, tous les efforts faits par les Autrichiens pour reprendre ce poste important furent victorieusement repoussés pendant le reste de la journée.

Une fois ce poste enlevé, le lieutenant-colonel de Tryon, avec un ba-



Grenadier de la Garde Impériale.

(Tenue de Guerre.)


PROVINCIA DI TORINO

taillon du 3e grenadiers, se jeta rapidement à gauche et vint attaquer les deux premières maisons qui couvraient l'approche du pont de Magenta ; après une vive fusillade, il parvint à s'en emparer; mais sa troupe était trop faible pour déboucher du pont qui était vigoureusement défendu par des forces très-supérieures.

Alors les zouaves, commandés par le colonel Guignard et dirigés par le général Cler, appuyèrent l'attaque du 3e grenadiers, forcèrent le passage du pont, s'établirent dans la maison de droite et durent lutter quelque temps encore avant d'enlever la maison de gauche, d'où partait une fusillade meurtrière. Enfin, après une demi-heure d'un combat opiniâtre, ce poste fut enlevé de vive force et rien ne s'opposa plus au libre passage du pont.

Peut-être eût-il été prudent de s'arrêter à ce succès et de se borner à la possession de cette sorte de tête de pont en attendant l'arrivée des corps d'armée du général Niel et du maréchal Canrobert; cette mesure était d'autant plus nécessaire que le général de Mac-Mahon avait suspendu son attaque ; mais, entraînées par leur fougue habituelle, nos troupes, à peine fortes de trois bataillons, sortirent du poste qu'elles avaient conquis et se portèrent sur Magenta, centre de la position ennemie. Bientôt elles se trouvèrent en présence de forces supérieures, et des colonnes ennemies couvertes de tirailleurs vinrent menacer leur droite et leur gauche. A ce moment, le général Cassaignolles, à la tête de cent dix chasseurs de la garde, chargea à plusieurs reprises et avec une remarquable énergie sur la gauche, et, malgré la difficulté du terrain planté d'arbres et de vignes, il parvint à sabrer les tirailleurs autrichiens et à arrêter la marche offensive des colonnes ennemies.

Mais l'ennemi, favorisé par la nature du terrain peu praticable à la cavalerie, reprit bientôt sa position offensive, et le faible détachement de chasseurs de la garde se retira entre les deux maisons qui forment la tête de pont de Magenta, où il fut bientôt rejoint par l'artillerie et l'infanterie qui s'étaient portées sur le centre de la position des troupes autrichiennes.

Les deux fermes, à droite et à gauche du pont, furent fortement occupées par le 3e de grenadiers et les zouaves; la cavalerie fut renvoyée au delà du pont.

Il était quatre heures du soir ; l'ennemi se croyait victorieux.

Il importait au succès de la journée de conserver le débouché du pont sur le Naviglio, pour permettre aux corps d'armée du général Niel et du maréchal Canrobert d'aborder l'ennemi aussitôt qu'ils arriveraient.

L'Empereur ordonna de défendre le poste avec la plus grande énergie en attendant l'arrivée des renforts qui approchaient. Ses ordres furent

exécutés : les zouaves et les grenadiers du 3e, ainsi que ceux du 1er régiment, qui étaient venus les soutenir, résistèrent à toutes les attaques dans les postes qui leur étaient confiés.

Vers cinq heures du soir, la brigade Picard parut à portée du pont ; les grenadiers et les zouaves, reprenant alors l'offensive, s'élancent à la baïonnette, repoussent encore une fois l'ennemi vers Magenta, et assurent un libre débouché aux deux corps d'armée qui arrivaient. C'est alors que la division Vinoy, du corps Niel, entra en action. Les opérations du général Niel furent secondées par les feux de l'artillerie de la garde, dirigées avec habileté sur les réserves ennemies abritées derrière les villages de Castello, de Barsi et de Rebecco.

C'est au moment où elle venait de prendre son bivac à Trecate que la division Vinoy fut appelée par l'Empereur. La distance de Trecate à Ponte Nuovo di Magenta fut presque entièrement parcourue au pas de course, et il fallut calmer plutôt qu'exciter la rapidité de la marche. Il était temps, du reste, que cette division arrivât : la grande supériorité de l'ennemi faisait éprouver des pertes à la garde impériale, qui était vivement pressée dans ses positions. Niel dut envoyer des renforts sur les points les plus menacés. Les troupes de la division Vinoy, combattant par groupes de deux ou trois bataillons, ont été plusieurs fois dans des positions très-critiques ; en ligne, elles étaient menacées d'être percées, et, quand elles formaient des colonnes d'attaque, elles étaient enveloppées.

L'ennemi a été chassé de toutes les positions que l'Empereur voulait faire occuper ; ces positions sont restées jonchées de ses morts et de ses blessés. La division Vinoy a fait, à elle seule, plus de mille prisonniers.

Pendant ces opérations, le régiment du colonel d'Alton s'était emparé de Buffalora, vigoureusement défendu, et, secondé par le 73e de ligne, du corps d'armée du général de Mac-Mahon, il s'y était maintenu jusqu'à la fin de la journée contre l'attaque de forces supérieures.

Tous les régiments de la division Mellinet, la cavalerie et l'artillerie, ont dignement fait leur devoir. Toutefois, l'enlèvement d'une position que l'art et la nature semblaient rendre inexpugnable, position défendue par des forces très-supérieures en nombre, n'a pu être obtenu qu'au prix de pertes considérables.

On vient de voir apparaître, au secours de la garde impériale, le corps de Mac-Mahon.

Conformément aux ordres de l'Empereur, ce corps et la division des voltigeurs de la garde impériale avaient quitté Turbigo le 4, à dix heures du matin, pour se porter sur Magenta.

La première division du deuxième corps était partie de Turbigo par

Robecchetto, Malvaglo, Casale et Buffalora, pendant que la seconde division, commandée par le général Espinasse, se dirigeait sur le même point par Buscate, Inveruno, Mesero et Marcallo.

La division Camou, des voltigeurs de la garde, marchait dans les traces de la division de la Motterouge. Arrivé à Cuggiono, Mac-Mahon s'aperçut que la tête de cette division avait l'ennemi devant elle, à Casale. Les renseignements que le chef du deuxième corps avait recueillis la veille lui indiquaient qu'il y avait sur ce point deux régiments autrichiens.

Il était alors près d'une heure; Mac-Mahon fit attaquer sur-le-champ ces forces ennemies par le régiment des tirailleurs algériens; le village étant enlevé, ce régiment s'établit à deux cents mètres en avant. Mac-Mahon le fit arrêter sur ce point et fit déployer la première division, la droite à la Cascina-Valizio, la gauche vers la Cascina-Malastalla, pendant que l'ennemi, de son côté, réunissait des forces à Buffalora et Cascina-Guzzafame.

Mac-Mahon comprit, par les dispositions que prenait l'ennemi, que son corps allait se trouver en face de forces considérables.

Pendant que la division de la Motterouge formait sa ligne de bataille, Mac-Mahon faisait avancer la division des voltigeurs de la garde en seconde ligne. Cette division était composée de treize bataillons, ceux-ci par bataillons en masse, à intervalles de déploiement.

Sur sa gauche, le chef du deuxième corps faisait dire au général Espinasse de hâter son mouvement sur Mezero et Marcallo. Vers deux heures, cet officier général, ayant informé Mac-Mahon qu'il avait lui-même l'ennemi devant lui à Marcallo, reçut aussitôt l'ordre d'enlever ce village, puis de s'y établir, sa gauche appuyée à Marcallo, sa droite dans la direction de Cascina-Guzzafame.

Dès que Mac-Mahon eut la certitude que ces dispositions préparatoires étaient achevées, il fit attaquer vigoureusement Buffalora par la division de la Motterouge, soutenue par la division Camou.

La position de Buffalora se trouvait occupée par quinze mille Autrichiens, ayant en arrière d'eux, entre Buffalora et Magenta, un corps de vingt mille hommes.

L'ennemi avait sur son front, devant le village de Buffalora, une forte batterie d'artillerie et une batterie de fuséens.

La position fut attaquée vigoureusement par le régiment des tirailleurs algériens et le 45e de ligne, pendant que les grenadiers de la garde, débouchant par San-Martino, attaquaient également Buffalora et obligeaient l'ennemi à battre en retraite vers Magenta.

Le village de Buffalora étant dépassé par les troupes du deuxième corps, Mac-Mahon fit sur-le-champ un quart de conversion à gauche, pour

former une ligne de bataille appuyée, la droite au chemin de Buffalora à Magenta, la gauche à Cascina-Nova, se ralliant de ce côté avec la division Espinasse vers Marcallo.

Dès que la division de la Motterouge eut achevé de prendre son ordre de bataille et que la division Camou eut débouché sur la gauche de Buffalora, Mac-Mahon fit marcher directement toute la ligne sur Magenta, alors très-fortement occupé par l'ennemi.

A Cascina-Nova, le 45e de ligne s'engagea, avec la plus grande intrépidité, contre les forces qui s'étaient établies dans l'intérieur et autour de cette grande ferme. Deux régiments hongrois, qui défendaient cette position, furent obligés de céder à l'élan des Français; quinze cents hommes environ déposèrent les armes. Un drapeau fnt enlevé par le 45e sur le cadavre du colonel d'un de ces régiments.

Le mouvement se prolongeant en avant vers Cascina-Guzzafame, la division de la Motterouge se trouva avoir devant elle des forces considérables, qui manœuvraient dans l'intention évidente de s'opposer à la jonction de deux divisions, et d'isoler complétement la division Espinasse.

En ce moment, Mac-Mahon ralentit un peu le mouvement de la division de la Motterouge, laissant seulement ses tirailleurs s'engager avec l'ennemi, afin de donner le temps aux bataillons de cette division de se former en bon ordre, et aux treize bataillons de la division Camou de prendre également leur ligne de bataille à deux cents mètres en arrière de la première.

Après que ces dispositions eurent reçu leur exécution, Mac-Mahon ordonna au général de la Motterouge de faire effort sur Magenta et de faire prendre pour point de direction, à tous ses bataillons, le clocher de cette ville, en menaçant par son extrême droite, composée du 45e, la droite de l'ennemi.

Pendant ce temps, la division Espinasse, marchant de Marcallo par Cascina-Medici, abordait l'ennemi par sa droite. Le mouvement convergent des deux divisions s'opéra avec un ensemble et un élan des plus remarquables. La division de la Motterouge, se sentant appuyée par les voltigeurs de la garde, et ceux-ci ayant en avant une première ligne formée de régiments dont ils connaissaient toute l'ardeur, les deux troupes rivalisèrent d'entrain pour concourir au même but.

L'acharnement de l'ennemi, dans Magenta, fut extrême : des deux côtés on sentait que Magenta était réellement la clef de la position. Dans ce mouvement d'attaque générale, le général Auger, commandant l'artillerie du deuxième corps, avait suivi le mouvement de la division de la Motterouge,

établissant successivement les batteries de cette division et celles de la réserve sur la ligne de bataille du deuxième corps, afin de répondre vigoureusement à l'artillerie ennemie établie au débouché de la ville, sur la route de Buffalora.

Vers sept heures, le gros des forces ennemies dessina son mouvement de retraite vers Rebecco, Castellaro et Corbetta. Une partie s'engagea sur le chemin qui conduit de Magenta à Ponte-di-Magenta. En ce moment, notre artillerie, avec quarante pièces en batterie sur le chemin de fer parallèle à la direction de la ligne de retraite de l'ennemi, put prendre en flanc et d'écharpe les colonnes autrichiennes qui défilaient de ce côté dans le plus grand désordre. Ces colonnes éprouvèrent des pertes considérables, reçues qu'elles étaient encore en ce moment, avec la plus grande vigueur, par l'une des divisions du quatrième corps, dont l'un des régiments, le 52e de ligne, avait concouru un instant, comme on l'a vu tout à l'heure, à l'attaque de Magenta.

La ville de Magenta, tombée en notre pouvoir vers sept heures et demie, était encore, en ce moment même, remplie de nombreux détachements ennemis retranchés et barricadés dans toutes les maisons, se défendant avec intrépidité, mais auxquels toute retraite était devenue impossible.

A huit heures, le feu cessa des deux côtés, et les détachements ennemis durent mettre bas les armes. L'attaque de la ville par la division Espinasse, faite en même temps que celle de la division de la Motterouge, fait le plus grand honneur aux régiments de la deuxième division.

Le 2e de zouaves et le 2e étranger surtout s'y sont fait remarquer par une intrépidité au-dessus de tout éloge.

Le champ de bataille, entièrement couvert des cadavres de l'ennemi, jonché de ses armes et de ses effets de toute espèce, indiquait à la fois combien nos troupes avaient été vigoureuses et combien les pertes de l'ennemi étaient grandes.

Le deuxième corps avait fait environ six mille prisonniers, qui furent dirigés sur San-Martino. Il y avait plus de dix mille fusils sur le champ de bataille; nos pertes, quoique sensibles, étaient relativement peu considérables.

La coopération du troisième corps, au succès de la journée du 4 juin, fut tardive, trop tardive même, car, en se faisant trop longtemps attendre, ce corps faillit compromettre le succès des armes françaises. L'Empereur, s'étant porté de sa personne à la tête du pont de Buffalora, n'y fut rejoint que fort tard par le maréchal Canrobert, qui avait reçu l'ordre de s'y rendre. Il était déjà cinq heures du soir, quand il arriva sur les bords de la rivière.

Là, le maréchal Canrobert traversa le Tessin, et, ayant pris les ordres de l'Empereur, se porta alors rapidement sur le lieu du combat, où la brigade Picard, de la division Renault, arrivée à quatre heures du soir, s'était placée à la droite des grenadiers de la garde, qui avaient enlevé avec tant de vaillance des positions vraiment formidables.

A l'arrivée du maréchal Canrobert, la brigade Picard, aidée de quelques bataillons de la division Vinoy, avait déjà pris et repris plusieurs fois le village de Ponte-di-Magenta ; mais la disposition du terrain qui s'étend entre ce village et la jetée du chemin de fer présente un contre-fort très-rapproché de cette jetée, la dominant, et dont l'occupation était de ce côté une sorte de clef de position.

Le maréchal Canrobert le fait occuper par plusieurs compagnies que placent M. le général Courtois d'Hurbal et M. le capitaine de Molènes, un de ses officiers d'ordonnance ; puis il prolonge sa marche jusqu'au village même de Ponte-di-Magenta, qui, après avoir été pris et repris trois fois, devait encore être défendu une quatrième contre le retour des Autrichiens. Le général Picard, le colonel Bellecourt, du 85e, et beaucoup d'officiers qui donnent aux troupes l'exemple de l'entrain et de la ténacité dans l'entrain, le font reprendre de nouveau.

L'ennemi, on le sait déjà, sentait l'importance de ce point, qui, s'il fût resté en son pouvoir, le menait sur le flanc même de notre ligne de communication avec le pont du Tessin. Cette circonstance explique sa ténacité dans les attaques successives et l'irrésistible entrain des nôtres dans les retours offensifs pour reprendre la position.

La brigade Jannin, ayant à sa tête le général Renault, avait enfin pu déboucher et se porter rapidement sur la ligne autrichienne, s'appuyant à Ponte-di-Magenta, dans la portion de ce village placée sur la rive gauche du canal Naviglio. Prise et reprise plusieurs fois, cette portion de village, isolée par le pont du Naviglio, que l'ennemi avait fait sauter, reste en possession du général Renault qui s'y établit définitivement.

La division Trochu, qui n'apparaît sur le théâtre de la lutte que vers huit heures du soir avec sa première brigade, s'établit dans le village de Ponte-di-Magenta, et consolide le succès de l'armée française par une occupation des plus solides.

Le maréchal Canrobert donne de grands éloges à ses troupes, se plaisant à constater que, malgré leur faiblesse numérique et les fatigues d'une marche pénible, elles ont constamment suivi l'exemple de leurs chefs à tous les degrés de la hiérarchie, et chargé chaque fois énergiquement l'ennemi à la baïonnette.

Le troisième corps avait pris à l'ennemi plusieurs centaines de prison-

niers qui ont été immédiatement dirigés sur San-Martino, comme tous ceux faits par les autres corps. La perte de l'ennemi était au moins triple de la nôtre.

Si on se rend bien compte de ces mouvements partiels des quatre corps de l'armée d'Italie et de la garde impériale, il est facile de se faire une idée exacte de l'ensemble des opérations et des faits de la journée du 4 juin.

Ainsi, j'ai d'abord montré, d'après M. Henri Rambal, la garde impériale franchissant le Tessin à San-Martino. Aussitôt deux bataillons de grenadiers, appartenant à ce corps d'élite, se rangent sur la rive gauche, à droite et à gauche de la chaussée, à la tête même du pont sur lequel ils venaient de franchir la rivière.

A partir de ce point, la route suit une ligne parfaitement droite, s'élevant vers Ponte-di-Magenta et passant entre les maisons qui bordent l'horizon de ce côté.

Deux pièces autrichiennes en position sur le milieu de la chaussée la balayaient de bout en bout, tandis que les canons placés sur la ligne du chemin de fer la prenaient d'écharpe.

C'est alors que le général Wimpffen, avec deux régiments de grenadiers, reçut l'ordre de se porter en avant et d'attaquer.

Un régiment, couvert par de nombreux tirailleurs, marchait en bataille à droite et à gauche de la route ; l'autre attaquait directement la ligne du chemin de fer.

Au centre, sur la chaussée, deux canons de la garde devaient contrebattre l'artillerie autrichienne.

Tels furent les moyens d'attaque.

Bientôt les deux pièces autrichiennes, d'abord placées à mi-côte, se retirèrent au sommet de la montée, entre les deux premières maisons de Ponte-di-Magenta.

La brigade Wimpffen avançait toujours.

L'Empereur, ne sachant quelles étaient les forces que nous avions devant nous, envoya d'abord au général l'ordre de s'arrêter dans son mouvement. Sa Majesté lui commanda ensuite de revenir prendre position à quatre cents mètres en arrière du point où il était au moment du contre-ordre.

L'Empereur vit alors du haut d'une maison sur laquelle il était monté de fortes colonnes autrichiennes qui sortaient de Buffalora, se déployaient et descendaient sur notre gauche.

La colonne d'attaque de la garde fut tout de suite envoyée de ce côté, afin d'arrêter le mouvement de l'ennemi.

Mais, au même instant, le canon se faisait entendre sur la droite des Autrichiens ou sur la gauche des Français, vers Buffalora, et leurs colonnes refluaient vers le centre.

L'Empereur, immédiatement prévenu de ce mouvement qu'il ne pouvait apercevoir, pensa que c'était le corps du général Mac-Mahon qui arrivait. Il ordonna au général Wimpffen de reprendre l'offensive, de se porter rapidement en avant et de pousser l'attaque pour qu'elle s'étendît en arrière de Buffalora.

Enlevés à la voix de leurs chefs, les grenadiers se précipitèrent à la baïonnette sur les Autrichiens qui occupaient les pentes, et les rejetèrent de l'autre côté du canal.

Quant au régiment qui attaquait la ligne du chemin de fer, il fut obligé de se déployer en arrivant à l'endroit où la voie coupe les hauteurs, et où l'ennemi avait établi le centre d'une résistance obstinée : traverses, barricades, palissades, rien n'y manquait ; aussi les Autrichiens s'y défendirent-ils avec acharnement. Malgré les paquets de mitraille et les fusées qu'ils dirigèrent sur ce point, ils furent abordés avec furie et durent se retirer dans le plus grand désordre, laissant le terrain jonché de leurs morts.

C'était le 3e de la garde, commandé par le colonel Mettmann, qui obtenait ce brillant succès.

Nos soldats avaient bien gravi rapidement les talus et refoulé les Autrichiens vers Ponte-di-Magenta ; mais ceux-ci occupaient encore les maisons et les jardins qui sont au carrefour du pont du canal, et de là dirigeaient sur nous un feu terrible. Bientôt, entraînés avec vigueur, nos grenadiers se précipitèrent sur les maisons, qui étaient fortement crénelées, et en chassèrent l'ennemi à la baïonnette.

La première maison à gauche de la route fut ensuite attaquée et prise après une fusillade qui dura quelques minutes.

Restaient les maisons en arrière sur la route de Magenta, et qui gênaient beaucoup le passage.

Le général Cler reçut de l'Empereur l'ordre de charger avec les zouaves de la garde, d'enlever le pont et les trois grandes maisons en deuxième ligne.

Le brave général s'élança à la tête de ce magnifique régiment, formé en colonne d'attaque et battant la charge.

Les positions furent enlevées avec la plus brillante valeur et immédiatement occupées ; mais bientôt, entraînés par leur ardeur, les zouaves quittèrent cette position et poussèrent en avant, dans les vignes, sur la gauche de la route de Magenta. Les grenadiers en firent autant sur la droite.

Le combat paraissait alors favorable pour lancer la cavalerie. Le général Renault, de la garde impériale, qui suivait l'attaque en première ligne, donna l'ordre à deux escadrons des chasseurs de la garde qu'il avait sous sa main de charger l'ennemi. Le général Cassaignolles, après avoir rappelé à ses cavaliers la charge héroïque des huit cents dragons de Kellermann, à Valmy, les entraîna au galop et fournit une brillante charge dans les vergers occupés par les Autrichiens. Mais, le terrain étant devenu trop difficile, la cavalerie fut rappelée et mise en arrière.

Cependant de nouvelles colonnes ennemies se présentaient sans cesse sur la route, à droite et à gauche de Magenta ; elles poussaient fortement nos lignes de tirailleurs.

Il fallut envoyer deux pièces d'artillerie pour soutenir nos tirailleurs et répondre aux canons de l'ennemi établis en avant du village. Quoique servies avec vigueur, elles ne purent empêcher le mouvement en arrière de nos lignes, et comme il était impossible aux artilleurs, à cause de nombreux taillis, de rien apercevoir au delà de vingt à vingt-cinq mètres, ils furent bientôt débordés sur la droite, vigoureusement chargés et obligés de se replier. Un de nos canons tomba au pouvoir de l'ennemi, qui tua tous les servants; l'autre pièce, on le sait, fut emmenée à bras et sauvée.

Cette retraite de l'artillerie ne fit naturellement qu'accélérer celle de l'infanterie, qui fut rejetée de l'autre côté du pont.

Le général en chef de la garde impériale montra dans cette circonstance la plus grande énergie. Entouré de son état-major, il sut, avec ses officiers, rallier les hommes et les établir de nouveau dans les maisons situées à l'entrée du village.

C'est dans ce beau mouvement en arrière que le brave général Cler fut frappé à mort d'une balle au front. Hommes et chevaux tombaient de toutes parts, et les Autrichiens parvenaient à se retrancher une seconde fois dans les maisons qui étaient de l'autre côté du pont. Mais ils devaient bientôt encore en être délogés. Après un quart d'heure du feu le plus vif, les grenadiers repassèrent le pont sous une grêle de balles, et, se jetant à la baïonnette sur l'ennemi, le repoussèrent définitivement hors du village. Les Autrichiens abandonnèrent entre nos mains un nombre considérable de blessés et de prisonniers. Un de leurs généraux a été trouvé parmi les morts.

Cette lutte d'un contre dix ne pouvait durer longtemps; mais tout était prévu. La brigade Picard, de la division Renault, arrivait en courant de Trecate. Elle fut tout de suite envoyée sur la droite de la ligne du chemin de fer.

C'est dans ce même moment que le colonel d'Alton s'emparait de Buf-

falora, après une résistance des plus vives et trois attaques successives. Une fois établi là, il vint soutenir le centre, et il entrait à Magenta au moment où le canon du corps de Mac-Mahon se faisait entendre à l'extrême gauche.

On vit alors du côté de l'ennemi de fortes et profondes colonnes se reporter sur notre droite, et d'autres qui se retiraient en désordre.

L'Empereur choisit ce moment pour donner l'ordre à toutes ses troupes de marcher en avant. Le général Niel, arrivant bientôt aussi avec la division Vinoy, se porta en toute hâte sur la ligne.

C'était plus qu'il n'en fallait pour décider du succès de cette journée. Les ennemis battaient partout en retraite avec précipitation, cherchant cependant encore à tourner notre droite; mais le maréchal Canrobert, à la tête de la division Renaud, les força de se retirer rapidement.

En ce moment, notre artillerie fit pleuvoir sur les réserves et les colonnes ennemies une quantité de projectiles qui firent un grand carnage dans leurs rangs.

Toute notre armée s'était portée en avant.

A onze heures du soir, le canon cessait de se faire entendre, et les dernières colonnes autrichiennes se retiraient lentement.

Le lendemain, dans la matinée, un régiment entier fut pris à Magenta, où il avait été cerné la veille par Mac-Mahon.

Il y eut aussi, à huit heures du matin, sur la rive droite, un sérieux engagement entre la division Trochu et l'ennemi, qui fut forcé d'abandonner le village de Rebecco en y laissant plusieurs blessés et des prisonniers.

L'armée française avait eu à combattre les corps des généraux autrichiens Klam-Gallas, Zobel, Schvarzenberg et Lichtenstein, dirigés par le feldzeugmeister Giulay, qui commandait encore en chef dans cette journée, et dont le quartier général avait été transféré de Garlasco à Rosate.

Ainsi, cinq jours après le départ d'Alexandrie, l'armée alliée avait livré trois combats, gagné une bataille, délivré le Piémont des Autrichiens et ouvert les portes de Milan à l'empereur des Français. Depuis le combat de Montebello, l'armée autrichienne avait perdu vingt-cinq mille hommes tués ou blessés, dix mille prisonniers, dont huit mille à Magenta, et dix-sept canons, dont quatre leur furent enlevés sur ce même champ de bataille, où ils laissèrent entre nos mains, glorieux trophée de notre victoire, le drapeau du 9e régiment d'infanterie.

Quoique vaincue, cependant l'armée autrichienne s'était vaillamment battue, et l'Empereur d'Autriche ne fit que lui rendre justice en publiant l'ordre du jour suivant :

« Fidèle à son ancienne renommée, l'armée a montré à Magenta, en



Andrieu del. Ed. Willmann sc.

BATAILLE DE MAGENTA

4 Juin 1859.

Garnier frères, Editeurs. Imp. Fossot, r. du Fg S. Jacques 29 Paris

se battant contre un ennemi supérieur en nombre, ce que peuvent l'héroïsme et le dévouement à ma personne et à la patrie.

« Je remercie l'armée en mon nom et en celui de la patrie, et je veux que ceux qui ont été les plus braves parmi les braves me soient désignés.

« Quartier général de Vérone, le 8 juin 1859.

« François-Joseph. »

Fidèle au système de mansuétude et d'humanité qu'il avait déjà pratiqué après les journées de Montebello et de Palestro, l'Empereur fit confondre dans les mêmes soins les blessés français et les blessés autrichiens restés prisonniers entre les mains de l'armée alliée.

Les uns et les autres furent dirigés sur Alexandrie, Novare et Verceil, où les femmes les plus distinguées s'empressèrent de les soigner elles-mêmes, se transformant en sœurs ou plutôt en anges de charité. Elles ne firent que renouveler les prodiges de sollicitude qu'elles avaient accomplis après les combats de Montebello et de Palestro.

Partout où ils passaient, dans les rues et sur les places, aux soldats victorieux on jetait des fleurs dans le moindre village ; partout où ils arrivaient, aux blessés on donnait l'hospitalité de la famille, les soignant comme on eût soigné des frères.

Les prisonniers autrichiens valides étaient dirigés sur Alexandrie, puis sur Gênes, puis sur Marseille. Les uns acceptaient gaiement, les autres supportaient tristement leur destinée. Voici l'impression que produisit sur les journalistes parisiens le spectacle d'un convoi de quinze cents d'entre eux, qu'ils rencontrèrent à Trecate, après la bataille de Magenta.

Deux soldats placés en tête, six autres par derrière, suffisaient à la conduite du convoi. On eût dit un troupeau d'hommes, machines inertes, qui marchaient, mais qui ne semblaient plus avoir ni intelligence ni pensée. Ils s'étaient rangés par nationalité ; les Hongrois marchaient en tête, les Croates et les Tyroliens au milieu, et le convoi était fermé par les Lombards-Autrichiens.

Ceux-ci formaient un contraste frappant avec les Tyroliens et les Croates ; autant ces derniers avaient le regard triste et douloureux, autant le visage des autres était rayonnant. « Nous sommes Lombards ! criaient-ils ; mort à l'Autriche, et vive l'Italie! » Étrange influence de la discipline ! un officier, qui avait vu ces Lombards à l'œuvre pendant l'action, disait qu'ils s'étaient très-bien battus dans les rangs. Loin du regard de leurs officiers et de leurs caporaux, ils s'abandonnaient à leurs sentiments patriotiques, et paraissaient plus heureux d'être les prisonniers de la France que les soldats de l'Autriche.

Cette divergence de sentiments faillit amener une scène de sang dans un couvent de Novare, où cinq mille des prisonniers de Magenta furent momentanément enfermés. Un des prisonniers lombards, s'étant vanté tout haut d'avoir déserté, un capitaine croate, pâle de fureur, s'avança aussitôt vers lui, le traitant de misérable. Le Lombard veut répliquer ; le capitaine le frappe à la figure. Des Lombards viennent au secours de leur camarade, mais les Autrichiens, de leur côté, se mettent en devoir de défendre leur capitaine. Les soldats français préposés à la garde des prisonniers parviennent cependant, avec beaucoup de peine, à retablir l'ordre, mais ils virent le moment où les Autrichiens et les Lombards allaient se livrer une bataille à coups de poing.

Les Autrichiens se rendaient volontiers quand ils voyaient qu'ils ne pouvaient échapper à la mort par la fuite ; on en vit cependant qui préféraient succomber sur le champ de bataille plutôt que de porter le deuil de leur gloire sur le sol étranger.

Ainsi un clairon, s'étant emparé d'un officier autrichien que ses hommes avaient abandonné, lui dit :

— Rendez-vous !

— Non !

— Rends-toi donc !

— Non !

Le soldat lui enfonça sa baïonnette dans le côté en lâchant son coup de fusil. L'Autrichien tomba en râlant.

La journée du 4 juin, du reste, avait été rude pour l'armée française elle-même.

— Est-ce que votre régiment n'a pas donné hier à Buffalora ? demandait-on à un clairon du 85ᵉ régiment de ligne, rencontré dans la cour d'une auberge de Trecate.

— Oh ! oui, répondit-il ; et il a si bien donné, qu'il n'en est pas mieux portant pour ça. Nous avons beaucoup souffert, nous et le 52ᵉ, qui se battait à notre gauche.

— Et comment vous trouvez-vous ici ?

— Voilà la chose, dit le clairon dans son langage de bivac : mon colonel, M. Véron de Bellecourt, a reçu huit blessures pendant que nous étions à nous *chamailler* avec les Autrichiens ; le lieutenant-colonel, ayant été gravement blessé lui-même, le colonel, qui ne pouvait plus se tenir à cheval, ne savait à qui remettre le commandement du régiment, lorsque le chef du second bataillon, frappé d'un éclat d'obus à la jambe, un bon officier, ma foi ! nommé M. Taconnet, s'approche du colonel et lui dit : « Je suis blessé, mais ça ne fait rien, mon colonel ; et, si vous voulez, je

suis votre homme. — Ça va, » dit le colonel. Pour lors il m'appelle : « Pajol, allons-nous-en ! » Je mets le colonel dans une voiture, et je l'amène ici; puis, ce matin, il est parti pour Novare, et moi, je retourne à la gamelle. C'est égal, continua-t-il, je suis content tout de même, parce que le colonel n'en mourra pas. Malheureusement, il est toujours perdu pour le régiment ; tout le monde dit qu'il va être fait général : ce sera une perte pour le 85e. Je me suis battu en Afrique et en Crimée, continua le clairon, mais nulle part ça n'a été plus chaud qu'hier. Figurez-vous que, pendant que nous nous *chicanions* avec un régiment de Croates, voilà que je mets la main sur un officier ; je le tenais à deux pas au bout du canon de mon fusil. « Rendez-vous, capitaine ! que je lui dis. — Non ! qu'il répond. — Vous avez tort ; rendez-vous ! — Non ! — Une fois... deux fois... — Non ! non ! » Pour lors, je lâche la détente, et je l'abats. Eh bien, messieurs, ça m'a fait de la peine : c'était un beau garçon de vingt-cinq ans, et il avait peut-être une famille.

— Et parmi vos officiers, lui demanda-t-on, y en a-t-il beaucoup qui aient succombé ?

— Cinq tués, dit-il ; puis le colonel blessé, le lieutenant-colonel blessé, et deux chefs de bataillon blessés. Ah ! reprit-il, et le drapeau que j'oubliais ! lui aussi il a été *blessé*.

— Le porte-drapeau ?

— Non, le porte-drapeau n'a rien eu, mais le drapeau a été *blessé*, et crânement, de deux balles : il avait déjà reçu trois blessures en Crimée; ça lui en fait cinq, mais il est encore solide.

D'après tous les témoignages officiels et privés, après Mac-Mahon, après Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, faits tous deux maréchaux de France sur le champ de bataille de Magenta, le général Renault est peut-être, de tous les officiers généraux présents sur le champ de bataille, celui qui s'est le plus distingué.

De l'avis unanime de toute l'armée, des chefs et des soldats, sa division a fait des prodiges de valeur dans la journée du 4 juin ; son général s'est prodigué avec un entrain vraiment chevaleresque.

Le général Renault, sachant que le village de Ponte-di-Magenta était la clef de voûte de toute la bataille, voulait l'emporter ou succomber : il l'a emporté, mais après une lutte aussi longue qu'opiniâtre : le village a été pris et repris huit fois.

On voyait, durant la bataille et au plus fort du feu, le général Renault allant, de l'un à l'autre, vers les soldats de sa division, les encourageant, les soutenant, les animant, leur donnant l'exemple du stoïcisme le plus complet. Le général est petit comme taille, mais il était monté sur un

grand cheval arabe qu'il a ramené d'Algérie, et visible comme une cible. Les balles pleuvaient autour de lui ; son cheval en a reçu deux. Lui n'a pas été atteint : c'est un miracle.

Des deux côtés on y a mis un acharnement impossible à dire. D'ailleurs, le village se prêtait à merveille à une résistance opiniâtre. Les Autrichiens avaient fait sauter le pont placé sur les deux rives d'un grand canal dit le Naviglio-Grande di Milano. La division Renault combattait sur les deux rives contre les efforts inouïs des Autrichiens, dont les renforts arrivaient sans cesse. Enfin, repoussé partout, l'ennemi fut lui-même arrêté par ses propres cadavres, qui jonchaient le sol. C'est au milieu des débris d'armes et d'obstacles de toute nature que le combat continua, jusqu'au moment où l'armée autrichienne tout entière battit en retraite.

Voici, au surplus, en dehors des récits sérieux et officiels, une narration pittoresque et mouvementée adressée à la *Sentinelle du Jura*, à la date du 6 juin, narration qui donnera, mieux que tout autre document, une idée exacte de la physionomie des deux armées en présence :

« Magenta, 6 juin 1859.

« Je serais bien coupable de ne vous avoir point écrit plus tôt, si je n'avais pour excuse à ce long silence des marches et contre-marches qui ne nous ont pas laissé une heure de répit. J'ai trouvé à Novare deux lettres de vous et un paquet de journaux qui nous ont fait bien plaisir, à mes camarades, à mes chefs et à moi. Je suis tout surpris que ma lettre de Montebello, dont vous me félicitez si amicalement, ait eu à ce point les honneurs de la reproduction. Quinze ou seize journaux différents, en France et à l'étranger, ont pris mon pauvre récit, fort étonné d'un tel bruit, auquel il ne s'attendait guère. Cette fois encore, monsieur, c'est une victoire que nous avons, non sans peine cependant; mais elle est à nous, et bien à nous, c'est l'important. Si je n'ai pas dès hier pris la plume à votre intention, c'est parce que je ne pouvais pas trouver de papier. J'avais bien une plume et mon petit encrier de corne, mais pas un morceau de carton. Puis ma jambe me faisait beaucoup souffrir, et je ne marchais que difficilement (c'est une blessure de rien du tout, que j'ai attrapée samedi, une balle dans le tibia). J'ai refusé d'aller à l'ambulance, parce que le major m'a dit que je serais dirigé sur Alexandrie, et vous comprenez bien, monsieur, que je ne veux pas abandonner mon bataillon : il nous manque déjà assez d'hommes.

« L'affaire d'avant-hier a été terrible ; quand on n'a jamais assisté à un pareil spectacle on n'est qu'un enfant. Moi-même, qui avais reçu le bap-

tême du feu à Voghera, et qui me croyais bien aguerri, vous le dirai-je? eh bien, j'ai senti mon cœur sauter dans ma poitrine, comme s'il eût voulu en sortir. Ce n'était pas la peur, monsieur, car je ne songeais même plus à *saluer* les balles au passage; c'était une émotion extraordinaire que je ne puis définir. Je songeais à mon pays, au drapeau qui flottait au-dessus de ma tête, à la croix d'honneur que mon commandant m'a promise à la première action d'éclat; le sang courait dans mes veines plus rapide que d'habitude. Toutes ces sensations se succédèrent avec la rapidité de l'éclair, et, lorsque nous nous élançâmes en avant, je ne pensais plus qu'à me battre.

« Je vais reprendre les événements à ma dernière lettre, pour bien vous expliquer ce que nous avons fait. Après le combat de Montebello, qui n'était qu'un jeu d'enfants en comparaison de celui du Tessin, nous avons occupé, par ordre de l'Empereur, les hauteurs de Casteggio; puis, un soir, on nous a avertis de filer sans bruit, en tournant le dos aux Autrichiens. Ma division, qui n'est pas celle du général Forey, comme vous paraissez le croire, mais bien celle du général ....., s'est mise en marche à trois heures du matin, et, après une série d'évolutions, de mouvements en avant, de conversions par le flanc droit, de conversion par le flanc gauche, de déploiement en tirailleurs le long du Pô, nous avons reçu tout à coup ordre de nous porter sur le chemin de fer, qui nous a menés à Casale. Je ne suis pas stratégiste, mais il me semble que cette manœuvre, destinée à tromper les Autrichiens sur la véritable position du gros de l'armée, est un chef-d'œuvre d'habileté, bien qu'elle n'ait pas réussi complétement, puisque la garde s'est trouvée isolée, ayant à combattre un contre sept des ennemis acharnés. De Casale, on nous a fait faire une marche forcée dans la direction de Verceil, que nous avons tourné en le laissant à notre droite, ainsi que Novare, où nous ne sommes pas entrés, à notre grand regret.

« Nous étions épuisés de fatigue; depuis deux jours on n'avait fait qu'une distribution de lard pour aider la digestion du biscuit. Nous faisions la grande halte dans un hameau où les habits blancs n'avaient pas laissé un oignon; les anciens grommelaient. Plus de vin, plus de tabac! Moi, je consolais mes conscrits en leur disant que nous pouvions compter sur l'Empereur. Tout à coup nous entendons une mousqueterie bien nourrie dans la direction du fleuve; le canon s'en mêle bientôt. Nous nous dressons : plus de faim, plus de fatigue, monsieur! il n'y avait là que des hommes demandant à grands cris de courir aux Autrichiens, les mêmes qui, vingt minutes auparavant, se plaignaient de la marche.

« Le colonel nous forme en bataille; il envoie l'adjudant-major du pre-

mier bataillon prendre les ordres du général de Mac-Mahon et l'avertir de notre présence. Il se passe bien deux grosses heures ; l'impatience faisait ruisseler la sueur sur les fronts. C'était un vendredi, nous ne devions pas avoir de chance ! Le général nous envoie un officier d'ordonnance pour nous dire qu'on se passerait de nous ce jour-là.

« Un tonnerre de jurons éclate sur toute la ligne.

« — Ne grognez pas, vieilles *brisques!* crie le colonel en passant devant les grenadiers ; il y en aura demain pour tout le monde !

« Il ne se doutait pas, le brave et digne soldat, qu'il y en aurait aussi pour lui, et trop ! Ceci se passait le 3 au matin ; nous enrageâmes tout le jour à entendre la musique des canons. Le soir, on nous fit reprendre l'étape. Nous n'eûmes pas loin à aller pour retrouver ce fameux Tessin : les bords étaient couverts de cadavres autrichiens ; le flot les roulait sur la rive droite. Nous passâmes rapidement. Au point du jour, le 4, nous avions pris position sur les hauteurs qui dominent Robecchetto, le malheureux village enlevé aux Autrichiens la veille.

« Nous eûmes des vivres frais. A peine avions-nous pris la soupe, que le canon tonna sur toute la ligne. Nous partîmes en bon ordre, le fusil sur l'épaule ; on nous cacha derrière un monticule. Le feu devint plus vif ; l'ennemi paraissait se rapprocher. Le commandant reçut du colonel un billet au crayon : il nous lança en tirailleurs dans les blés, si hauts, que nous avions à peine besoin de nous baisser. Nous nous éparpillâmes en tirant plus de cinq coups à la minute : nous faisions l'effet d'une division. L'ennemi parut le croire ; il envoya une batterie dont les boulets sillonnaient les épis drus et serrés où nous nous abritions. Cela ne nous fit pas grand mal ; la mitraille, lorsqu'il vit notre petit nombre, nous blessa au contraire beaucoup de monde.

« Nous étions à quatre cents mètres des pièces ; le commandant nous forma en pelotons ; nous tournâmes la hauteur au pas de course. Nous espérions surprendre les artilleurs ; ils nous aperçurent à mi-chemin. Heureusement notre élan les effraya ; ils tirèrent précipitamment les six coups chargés à mitraille, et voulurent partir au galop. Mais l'une des pièces roula sur les chevaux, en tua un, et resta étendue à terre l'affût en l'air ; une autre vint se briser sur la première : nous arrivâmes vingt-sept pour nous en emparer. Les quinze artilleurs nous reçurent à coups de carabine ; un demi-escadron de hussards noirs, qui se trouvaient par derrière en soutien, arrivait au galop, le sabre au poing : le temps pressait. Nous nous jetâmes en désespérés sur les artilleurs ; ce ne fut pas long : un seul s'est rendu ; les autres sont morts une baïonnette dans le corps.

« Les hussards fondirent sur nous et nous enveloppèrent ; un caporal

alsacien nous sauva. Haut de sept pieds, large à l'avenant, ce colosse, qui dans les revues dépassait le chef de bataillon à cheval, saisit l'écouvillon du canon renversé, le prit à deux mains, et, frappant de toute sa force herculéenne à droite, à gauche, sur les chevaux et sur les hommes, il jeta un désordre épouvantable parmi eux. Mon capitaine arriva pendant ce temps avec trente voltigeurs; nous poussâmes à la fourchette, et ils laissèrent vingt-trois des leurs sur le terrain, sans compter les deux pièces : quant à nous, nous n'étions plus que douze. J'ai eu deux de mes caporaux et un sergent tués près de moi ; la balle d'un des hussards m'a enlevé mon épaulette gauche : j'en ai été quitte à bon compte.

« L'ennemi arrivait en colonne serrée ; nous nous repliâmes : je me trouvai, je ne sais comment, avec le second bataillon : j'avais perdu ma ligne de bataille, on me défendit de rejoindre. On nous massa en colonne. Douze bouches à feu vinrent s'établir à notre droite, elles ouvrirent un feu terrible, — une file entière que je touchais coude à coude disparut broyée sous le projectile de fer. Cela ne dura pas : trois petites pièces de 4, nouveau modèle rayé, furent placées au flanc de la colonne et ripostèrent. L'une après l'autre, les pièces autrichiennes se turent. Nous avons su plus tard que nos pointeurs en avaient mis huit hors d'usage.

« Ce jeu ne nous plaisait guère pourtant ! Nous piétinions sur place ; le cri : *En avant !* se fit entendre au moment où une décharge de mitraille, venue de je ne sais où, nous aveuglait de poussière et d'éclats de pierres.

« Nous partîmes comme un torrent. C'est alors, monsieur, que je fus remué jusqu'aux entrailles. Le vent chassait la fumée des détonations, et, dans les rapides éclaircies, nous apercevions une ligne blanche, impassible sous le feu de nos batteries, serrant ses rangs pour fermer les vides creusés par nos boulets.

« C'était cette masse géante que nous allions entamer à la baïonnette : trois décharges terribles nous accueillirent ; morts et blessés roulaient en rugissant sur le sol ; nous sautions le cadavre, nous enjambions le corps étendu, et nous courions toujours.

« A notre approche, un long frémissement courut dans cette ligne, il y eut comme un roulis . la vague humaine recula, avança pour reculer ensuite : nous arrivâmes la crosse haute, déjà le désordre était dans les rangs. Ils se reformèrent pourtant, ils revinrent à la charge, et nous repoussèrent dix pas en arrière. Un mot nous releva : « Eh ! soldats, le régiment recule ! » En deux bonds, nous les avons refoulés. Ils revinrent encore sur nous en tirant, mais inutile !

« Nous ne ripostions pas. La baïonnette ! rien que la baïonnette ! Quelle terreur à ce mot ! ils le comprenaient. Ces sabres recourbés au

bout de nos carabines leur inspiraient une frayeur indicible, et cependant, monsieur, ce sont de braves soldats et il y a de la gloire à les culbuter. L'artillerie éclatait devant, par côté, derrière nous; les ennemis et les nôtres étaient également atteints; la mêlée était horrible, la confusion à son comble. Comment faire des prisonniers? On ne demandait pas de grâce, on n'en faisait pas. Dire ce que tout ce combat a duré est impossible; dix minutes ou deux heures, je ne le sais pas.

» Il y aurait mille incidents à raconter, et une lettre n'y suffirait pas. Un officier autrichien ajuste mon lieutenant avec un revolver; deux coups partent sans le toucher. Le lieutenant s'élance sur lui, ils se joignent, se prennent à bras-le-corps, ils roulent jusqu'à moi. — J'allais enfoncer ma baïonnette dans le dos de l'Autrichien; un grenadier me prévient, il se baisse, le prend par le cou et le force à lâcher prise. C'était plus humain, nous l'avons fait prisonnier. Il a été plus poli que celui de Montebello, il a remercié mon camarade.

« Un commandant autrichien ramenait sur nous un bataillon déjà chassé deux fois par nos baïonnettes : je l'ajuste, il tombe; cent coups de feu me répondent sans me toucher. Nous nous jetons à corps perdu sur l'ennemi, qui lâche pied une troisième fois, dans une déroute impossible à décrire. Je suis allé relever le commandant, il était mort; la balle avait brisé la colonne vertébrale. Je lâchai ce cadavre, et j'eus froid. Le lieutenant-colonel m'a promis le médaille militaire pour ce fait; mais je suis encore neuf aux émotions, cela me passera.

« Enfin, que vous dirais-je, monsieur? Je ne sais rien de plus, sinon que je me suis battu jusqu'au soir; c'est une des dernières balles qui a frappé mon mollet; je suis tombé sur le coup. Heureusement l'os est sauf, il y aura huit jours de charpie à mettre, et tout sera dit. On a mis à l'ordre du jour trois ou quatre généraux; la garde, que nous avons soutenue par un mouvement de flanc, a été admirable d'héroïsme et de fermeté. Le général Cler, qui est, je crois, du département du Doubs ou du vôtre, a été éblouissant de bravoure; ses soldats le pleurent, monsieur, comme ils pleurent leur mère.

« Je vous serre la main. »

Il y avait un duc de Malakoff. Il y aura aussi un duc de Magenta. Ce sont deux glorieux et éclatants souvenirs d'un règne de paix et de progrès qui ne laissent rien à envier aux légendes guerrières de la magnifique épopée de la République, du Consulat et de l'Empire écrites par Napoléon Ier, avec son épée victorieuse, des champs de Marengo, au pied des Pyramides, de Madrid à Berlin, de Vienne à Moscou.

J'ai dit ce qu'était Mac-Mahon. On sait sa vie. L'Empereur lui a rendu l'auguste témoignage que l'armée d'Italie lui devait la victoire de Magenta, dont le nom est devenu le sien. Qu'ajouter à cette parole souveraine? Mac-Mahon a été le héros de la journée du 4 juin : ce mot dit tout.

J'ai également raconté l'existence militaire de Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, dont le nom est venu s'ajouter avec éclat à l'illustre liste des maréchaux de France. Cette dignité qu'il a si noblement méritée à Magenta, en même temps que Mac-Mahon, élevé à la même heure et par le même décret, à cette grande position militaire, dit assez par quels prodiges de bravoure et de résolution le commandant en chef de la garde impériale s'est signalé dans la journée du 4 juin.

Digne émule de Mac-Mahon et de Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, le général Renault est âgé de cinquante et un ans; il a fait toute sa carrière en Afrique, dans les zouaves et la légion étrangère, jusqu'au grade de général de brigade. Le maréchal Bugeaud, qui se connaissait en hommes, voulant caractériser la confiance qu'il avait dans la fermeté et le grand cœur de M. Renault, ne l'appelait que Renault de l'*arrière-garde*. On sait qu'en Afrique la conduite d'une arrière-garde est l'opération qui exige le plus d'énergie et de talents militaires. Le général Renault s'est toujours fait remarquer par des qualités sérieuses. Excellent manœuvrier, bon administrateur, il a été gouverneur général par intérim de l'Algérie. Bien que l'un des plus anciens généraux de l'armée, il en est aussi l'un des plus jeunes.

Deux généraux avaient succombé sur le champ de bataille de Magenta : les généraux Espinasse et Cler. Deux autres généraux y furent blessés : les généraux Wimpffen et Martimprey.

Le général Espinasse (Esprit-Charles-Marie) était né dans un petit village du département de l'Aude, à Saissac, le 12 avril 1815. Agé de quarante-quatre ans à peine, il était donc un des plus jeunes généraux divisionnaires de l'armée. Élève de l'École militaire, il avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée, en Algérie d'abord, où il avait servi pendant de longues années, puis à Rome, où il entra le premier, et en Crimée, où il fut nommé général de division. En 1845, il commandait en Afrique un bataillon de zouaves, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur, et reçut dans une seule journée, au combat d'Aurès, quatre blessures graves.

Lieutenant-colonel au 22e léger, c'est avec ce régiment qu'Espinasse assista au siége de Rome, où sa brillante conduite fixa sur lui l'attention de ses chefs. Le maréchal Saint-Arnaud, qui l'avait connu en Afrique, le fit venir à Paris en 1851, et lui donna le commandement du 42e régiment

de ligne. L'Empereur le nomma général de brigade après le 2 décembre, et le choisit pour être un de ses aides de camp. Mais Espinasse était, avant tout, un officier d'action ; aussi la guerre éclatait à peine entre la Russie et la France, qu'il sollicitait et recevait le commandement de l'une des brigades de l'armée d'Orient. Le choléra, dont il fut frappé pendant la déplorable expédition dans les marais pestilentiels de la Dobrutscha, l'arracha pendant quelque temps aux opérations militaires de cette armée ; mais il reparut, dès que sa santé fut rétablie, à la bataille de la Tchernaïa et à l'assaut de Malakoff, où il sut se placer au rang des plus hauts et des plus illustres.

La confiance de l'Empereur appela, en 1858, le général Espinasse au ministère de l'intérieur. C'était après l'attentat du 14 janvier. En quittant ces fonctions, il entra au Sénat. L'amour de la gloire qui l'avait conduit en Orient lui fit réclamer un commandement dans l'armée d'Italie. L'Empereur lui avait confié celui de la deuxième division du deuxième corps, placé sous les ordres du vaillant Mac-Mahon ; c'est à la tête de cette belle division africaine qu'il combattit et qu'il succomba sur le champ de bataille de Magenta.

Le corps du général Espinasse fut ramené presque immédiatement en France, et ses obsèques furent célébrées en grande pompe à Bordeaux.

Le deuil était conduit par M. Festugière, beau-père du défunt. C'est à Saint-André qu'eut lieu le service funèbre. Monseigneur le cardinal Donnet officiait. L'église était comble. On remarquait près du catafalque un zouave, homme de confiance du général, décoré de la médaille de Crimée.

Le cortége partit de l'église Saint-André, vers onze heures et demie, et se rendit au cimetière de la Chartreuse. A ce moment, la place de la mairie, toute les rues aboutissant à cette place, notamment les rues Bouffard et des Remparts, étaient encombrées de monde ; il en était de même de la place Dauphine : il semblait que toute la population bordelaise eût voulu, par sa présence, témoigner de ses vives sympathies pour la famille d'un général tombé sur le champ de bataille de Magenta, en combattant pour l'indépendance et la liberté de l'Italie.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. le préfet de la Gironde, M. le général de Tartas, M. l'intendant militaire, M. Amand, député, M. le premier président de la cour impériale, M. le procureur général, M. le maire de Bordeaux et M. le commissaire général de la marine.

Un détachement du 38e, le bataillon des sapeurs-pompiers, la compagnie des soldats de la douane et un détachement de soldats de marine formaient la haie.

Arrivé au champ du repos, le cortége a fait halte à quelques pas du tombeau de la famille Festugière, où le corps du général Espinasse reçut les derniers honneurs.

M. le général de Tartas raconta en quelques mots d'une concision toute militaire l'âme de soldat du général Espinasse, et lui fit au nom de l'armée de suprêmes adieux. Le préfet, M. de Mentque, retraça à son tour, au bord de la tombe qui allait se refermer sur ses restes pour l'éternité, l'historique de sa vie.

Le général de brigade Cler (Jean-Joseph-Gustave) a laissé d'unanimes et profonds regrets, qu'expliquent l'estime et la sympathie qu'inspiraient son caractère et sa personne. Né, le 2 décembre 1814, à Salins, entré à l'École de Saint-Cyr en 1832, sous-lieutenant en 1835, lieutenant en 1838, capitaine en 1841, Cler fit en cette qualité les campagnes d'Afrique de 1842 à 1846. Il rentra en France à cette époque avec le grade de major au 6e léger.

Au commencement de 1852, Cler fut nommé lieutenant-colonel du 21e de ligne, et passa, quelques jours après, au 2e de zouaves, dont il fut nommé colonel en août 1853. Il conduisit ce régiment en Crimée, et ce fut à la tête de ces braves que le général Cler conquit une réputation de bravoure et de sang-froid qui ne s'éteindra pas dans l'armée.

Les exploits du 2e de zouaves en Crimée sont connus de tout le monde. Entraîné sur les pas de son colonel, il enfonça le centre de l'armée russe à la bataille de l'Alma, et enleva cette tour du Télégraphe dont la prise décida notre victoire.

Le colonel Cler planta de ses mains le drapeau de son régiment sur le télégraphe. Dans la nuit du 23 au 24 février 1855, il exécuta, à la tête de deux de ses bataillons, un coup de main hardi sur les ouvrages russes. Enveloppé de tous côtés, il parvint à s'ouvrir une route sanglante, après deux heures de lutte corps à corps au milieu des ténèbres. Le 5 mars suivant, il obtint les étoiles de général. A la bataille de la Tchernaïa, il déploya une valeur si éclatante, que le général en chef, dans l'ordre du jour du 17 août, déclara qu'il avait bien mérité de l'armée.

Entré dans la garde impériale, Cler ramena à Paris, le 30 décembre 1855, la brigade de grenadiers. Sa belle et noble figure, sa haute taille, sa superbe prestance, lui avaient conquis ce jour-là l'admiration des Parisiens. Son caractère ferme et bienveillant tout à la fois, ses éminentes qualités guerrières, en avaient fait l'idole de ses soldats. « Avec lui nous irons partout ! » disaient-ils. La mort qu'il a trouvée sur le champ de bataille le sépare d'eux, mais, comme le disait le maréchal Pélissier, « il a droit à la reconnaissance de l'armée, » et aussi à celle de la France.

Le général Cler était un de ces officiers d'élite qui réunissent à la fois ces deux qualités si rares : la science et le courage. Versé dans l'art stratégique, il savait organiser, il savait agir. Nul n'avait plus que lui cette connaissance profonde de l'art militaire, que possèdent cependant à un degré si éminent tous les officiers de notre jeune armée.

Mais ce qui faisait du général Cler une nature privilégiée au milieu de tant de personnalités si brillamment douées, c'était son ardente affection pour le soldat. Il avait l'habitude de dire : « Le régiment est une famille dont le colonel est le père. » Et cette phrase n'était pas pour lui un vain mot : lorsqu'il était colonel, il l'appliquait à la lettre, se faisant le père de tous, n'exposant jamais inutilement la vie d'un homme, et ayant de la prudence pour ses soldats, alors même qu'emporté par sa bouillante ardeur, il n'en avait plus pour lui même. « Le sang des soldats est le sang de la France, disait-il encore, il faut le ménager. »

Cette brillante maxime devrait être celle de tous les hommes de guerre.

Le général Cler était commandeur de la Légion d'honneur. Il commandait, à l'armée d'Italie, la première brigade de la première division d'infanterie de la garde impériale, placée sous les ordres du général de division Mellinet, et sa brigade se composait du régiment de zouaves et du 1er régiment de grenadiers.

Honoré de l'amitié du prince Napoléon pendant sa vie, le général Cler a reçu après sa mort de nouveaux témoignages de cette illustre amitié. C'est par les soins et aux frais du prince Napoléon que son corps, ramené en France, a été inhumé sur le sol de la France. Ses restes reposent dans le cimetière de Salins, sa ville natale.

D'autres officiers supérieurs payèrent de leur vie l'honneur d'avoir combattu à Magenta. Voici leurs noms et leurs titres :

Charlier, qui a servi au 22e léger comme capitaine. Nommé chef de bataillon au 50e en avril 1843, il fit avec ce régiment le siége de Rome et fut, en récompense de sa belle conduite pendant cette campagne, promu lieutenant-colonel du 2e léger le 20 juin 1849. M. Charlier commandait le 90e depuis 1852 ; il a fait, à la tête de ce régiment, les deux expéditions de Kabylie de 1856 et de 1857, et y avait gagné la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Le colonel de Granet Lacroix de Chabrière, qui, en 1848, était chef de bataillon au 2e régiment de la légion étrangère et officier de la Légion d'honneur. L'avenir s'ouvrait brillant pour lui ; mais, sacrifiant son état à ses convictions, il donna sa démission. Pendant la guerre d'Orient, lorsqu'on forma une légion suisse, il y entra comme colonel, permuta pour aller en Crimée, et fut, à la réorganisation des troupes étrangères,

appelé à commander le 2e régiment étranger. C'était un officier auquel l'âge n'avait enlevé aucune des qualités militaires qu'il avait montrées jadis en Afrique.

Le colonel Drouhot, qui, après avoir été capitaine au 5e léger (1837) et major au 6e de ligne (1846), arriva au 65e en 1852, comme lieutenant-colonel; il partit avec ce régiment pour l'Afrique, et sa valeur lui en fit obtenir le commandement à la fin de 1855.

Le colonel Denis de Senneville, qui sortit de Saint-Cyr, en 1833, pour entrer à l'École d'état-major. Nommé capitaine le 18 janvier 1840, il alla demander son avancement aux rudes travaux de l'Algérie, et, lorsqu'on aura dit qu'il fut aide de camp du général Lamoricière, sa réputation de courage sera suffisamment établie. Chef d'escadron en 1848, lieutenant-colonel en 1853, il n'a pas quitté le maréchal Canrobert depuis le commencement de la campagne de Crimée, remplissant auprès de lui tantôt les fonctions de chef d'état-major, tantôt celles d'aide de camp, toujours à même de lui prouver un dévouement profond; le maréchal y répondait par une ardente amitié, et ses cruels regrets seront partagés par toute l'armée. M. de Senneville était colonel depuis 1855 et commandeur de la Légion d'honneur.

Le commandant Desmé de Lisle, ancien élève de l'École militaire en 1835, d'où il sortit, en 1837, sous-lieutenant au 38e de ligne. Lieutenant en 1841, capitaine en 1847, il fit avec ce régiment les campagnes d'Afrique de 1846 à 1851. Officier d'ordonnance du maréchal Saint-Arnaud, M. Desmé de Lisle fut nommé chef de bataillon au commencement de 1854 et appelé dix mois après dans le 2e grenadiers de la garde.

Le commandant de Maudhuy, autre élève de l'École. Il a fait ses premières armes au 18e de ligne; sous-lieutenant en 1835, capitaine en 1844, compris comme adjudant-major dans le 2e grenadiers de la garde impériale, à l'organisation de ce corps, il fit dans ses rangs la campagne de Crimée avec la plus grande distinction et y mérita successivement les croix de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur, ainsi que le grade d'officier supérieur.

Le commandant Delord, ancien sous-lieutenant, en 1830, au 19e de ligne, et qui a toujours servi dans ce régiment jusqu'au 27 avril 1855, époque à laquelle il a été nommé chef de bataillon au 85e. Il s'est distingué pendant la guerre de Crimée.

Le sous-lieutenant Froidefond, officier d'ordonnance du général Espinasse, qui est tombé à côté de son général. Il appartenait au régiment des guides de la garde, et était allié à la famille Bugeaud de la Piconnerie.

Le chiffre total des morts et des blessés, dans la journée de Magenta, s'éleva, dans l'armée française, à quatre mille quatre cent quarante-quatre, dont cinquante-deux officiers tués et cent quatre-vingt-quatorze blessés; cinq cent douze soldats tués et deux mille neuf cent cinquante et un blessés, plus sept cent trente-cinq hommes disparus.

Voici, du reste, le tableau officiel et complet des pertes de l'armée française, à la date du 6 juin, dans les combats de Montebello, de Palestro, de Turbigo et de Magenta :

GARDE IMPÉRIALE.

État-major : 1 officier tué, 3 blessés.

1er grenadiers : 6 officiers blessés ; 20 soldats tués, 88 blessés, 3 disparus.

2e grenadiers : 2 officiers tués, 4 blessés ; 26 soldats tués, 115 blessés, 13 disparus.

3e grenadiers : 5 officiers tués, 11 blessés ; 20 soldats tués, 235 blessés, 133 disparus.

1er voltigeurs : 4 soldats tués, 18 blessés.

3e voltigeurs : 3 officiers blessés ; 4 soldats tués, 13 blessés.

Bataillon de chasseurs à pied : 5 soldats tués, 20 blessés.

Zouaves : 1 officier tué, 8 blessés ; 51 soldats tués, 194 blessés, 8 disparus.

Chasseurs à cheval : 1 officier blessé ; 14 soldats blessés, 2 disparus.

Guides : 1 soldat tué.

Artillerie à pied : 1 soldat tué, 4 blessés, 1 disparu.

Artillerie à cheval : 3 soldats tués, 4 blessés, 5 disparus.

Génie : 2 soldats blessés.

TROUPES DE LIGNE.

Deuxième corps d'armée.

État-major : 1 officier tué, 3 blessés.

45e de ligne : 1 officier tué, 5 blessés ; 8 soldats tués, 77 blessés, 3 disparus.

65e de ligne : 7 officiers tués, 17 blessés ; 49 soldats tués, 203 blessés, 73 disparus.

70e de ligne : 5 officiers tués, 12 blessés ; 42 soldats tués, 215 blessés, 63 disparus.

Tirailleurs algériens : 4 officiers tués, 14 blessés ; 28 soldats tués, 178 blessés, 78 disparus.

71e de ligne : 1 officier tué, 2 blessés; 8 soldats tués, 76 blessés, 13 disparus.

72e de ligne : 5 soldats tués, 8 blessés.

2e zouaves : 2 officiers tués, 12 blessés; 35 soldats tués, 198 blessés, 33 disparus.

2e régiment étranger : 4 officiers tués, 7 blessés; 21 soldats tués, 74 blessés, 89 disparus.

14e bataillon de chasseurs à pied : 3 officiers blessés; 12 soldats tués, 45 blessés, 10 disparus.

4e chasseurs à cheval : 2 officiers blessés; 5 soldats tués, 7 blessés.

7e chasseurs à cheval : 1 soldat tué, 10 blessés, 2 disparus.

Artillerie : 1 soldat tué, 7 blessés.

Génie : 1 officier blessé; 1 soldat blessé.

Troisième corps d'armée.

État-major : 1 officier tué.

23e de ligne : 3 officiers tués, 11 blessés; 26 soldats tués, 193 blessés, 65 disparus.

41e de ligne : 1 officier blessé; 54 soldats blessés.

56e de ligne : 3 officiers blessés; 4 soldats tués, 44 blessés, 11 disparus.

90e de ligne : 2 officiers tués, 18 blessés; 26 soldats tués, 272 blessés, 49 disparus.

8e bataillon de chasseurs à pied : 1 officier tué, 3 blessés; 25 soldats tués, 126 blessés, 23 disparus.

43e de ligne : 2 officiers tués, 7 blessés; 14 soldats tués, 28 blessés.

44e de ligne : 2 soldats tués, 30 blessés, 3 disparus.

88e de ligne : 1 officier blessé.

19e bataillon de chasseurs à pied : 2 officiers blessés; 11 soldats tués, 63 blessés, 3 disparus.

Artillerie : 2 soldats tués.

Génie : 1 soldat tué.

Quatrième corps d'armée.

30e de ligne : 2 soldats blessés.

85e de ligne : 5 officiers tués, 30 blessés, 33 soldats tués, 199 blessés, 39 disparus.

6e bataillon de chasseurs à pied : 2 officiers tués, 4 blessés; 19 soldats tués, 72 blessés, 13 disparus.

Depuis la publication de ces tableaux, le nombre des officiers morts des suites de leurs blessures s'est élevé à soixante-dix. J'en donnerai plus tard les noms avec l'indication sommaire de leurs états de service.

Le général d'artillerie Lebœuf, que le commandant en chef de la garde impériale cite avec éloge dans son rapport sur les opérations de son corps dans la journée du 4, comme lui ayant prêté un utile concours sans être directement sous ses ordres, est, comme on le sait, le plus jeune des généraux de division de son arme.

Le général Renault, également cité avec une distinction particulière dans les rapports relatifs à la journée de Magenta, est le type de l'homme de guerre. J'ai déjà dit qu'on l'appelait Renault de l'*arrière-garde*. Je dirai plus loin ce qu'a été sa carrière militaire.

L'un des deux officiers généraux blessés à la bataille de Magenta, mais sans gravité, M. de Martimprey, a longtemps servi en Afrique. Il est frère de l'aide-major général de l'armée d'Italie.

L'autre, M. de Wimpffen, avait été chef de bataillon aux indigènes, dont il était adoré. Le maréchal Saint-Arnaud lui fit quitter le 13e de ligne pour le charger, au commencement de la guerre d'Orient, d'organiser le régiment de turcos qui a fait toute cette glorieuse campagne. MM. de Wimpffen et de Martimprey, partis généraux de brigade, devaient rapporter tous deux d'Italie les épaulettes de général de division.

Je dois une mention spéciale au régiment des zouaves de la garde impériale, engagé le premier avec les grenadiers du même corps à la tête du pont de Buffalora. De formation récente, ce régiment ne porte encore sur son aigle que deux victoires : Sébastopol et Magenta. Mais ces deux noms suffisent à la gloire de toute une longue carrière. Celui qui en était alors colonel, M. Guignard, est un ancien officier d'Afrique et de Crimée, qui a conquis tous ses grades à la pointe de l'épée. Nommé colonel dans la campagne d'Orient, il allait devenir général dans la campagne d'Italie.

Après la bataille de Magenta, M. Guignard, ayant eu l'honneur de recevoir, à la tête de son régiment, les félicitations de l'Empereur, adressa à ses vaillants soldats l'ordre du jour suivant :

« Régiment des zouaves de la garde,

« C'est avec un grand bonheur que votre colonel a été appelé à juger hier de l'entrain et de la bravoure du régiment.

« Officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves, vous avez fait l'admira-

tion de notre Empereur, de nos généraux et de votre colonel, et c'est avec une grande joie que je vous transmets les félicitations que j'ai reçues pour la belle conduite du régiment qui a lutté, *cinq contre cent*, pendant toute la bataille.

« Il me reste un devoir, celui de faire récompenser les braves des braves qui m'ont été signalés ; je vais faire tout mon possible pour beaucoup obtenir, mais je n'obtiendrai jamais assez pour récompenser tous ceux qui le méritent.

« Espérons et comptons sur la justice et la bonté de notre Empereur, qui nous chérit comme ses enfants.

« Au bivac de Ponte Nuovo di Magenta, 5 juin 1859.

« *Le colonel des zouaves de la garde*,

« GUIGNARD. »

Je m'arrête. Plus tard je compléterai ce livre d'or où d'autres noms méritent de figurer avec honneur, et nul ne sera oublié de tous ceux qui, par leur courage et leur renommée, se sont fait une place dans l'admiration de leurs compagnons d'armes. Mais je ne dois pas tarder davantage à citer le nom de M. Ligui de Cristoforis qui, par l'intermédiaire du révérend père Bertazzi, a fait remettre deux florins, au moment de leur sortie, à tous les soldats français blessés à la bataille de Magenta, soignés à l'hôpital des Pères-Frères du Bien.

Je n'énumérerai pas ici en détail les pertes considérables de l'armée autrichienne. J'en ai dit déjà le chiffre d'ensemble. Ce chiffre suffit. Je me borne à en garantir l'exactitude. Les documents de l'ennemi, du reste, sont, sous ce rapport, fort incomplets et très-erronés. Le feld-zeugmeister comte François Giulay avouait rarement ses défaites. Celle qu'il avait essuyée à Magenta, cependant, fut si éclatante, qu'il se borna, dans son rapport officiel à l'empereur d'Autriche, à expliquer et à atténuer son échec, mais il n'osa pas le nier. Voici ce rapport :

« Sire,

« Je m'empresse de transmettre, avec le plus profond respect, à Votre Majesté, par le colonel Weiszrimmel, de l'état-major général, un rapport sommaire sur la bataille de Magenta, et je le ferai suivre d'une description détaillée de cet événement, glorieux pour les armes de Votre Majesté, bien que le succès n'ait pas couronné nos efforts. Le 4 juin, à

sept heures du matin, le lieutenant feld-maréchal comte Clam me fit savoir qu'avec environ 7,000 hommes de son corps et le deuxième corps il occupait la position de Magenta, et que de fortes masses ennemies s'avançaient vers cette tête de pont, que le même lieutenant feld-maréchal avait abandonnée peu de jours auparavant comme ne pouvant pas être défendue.

« A l'heure où je reçus cet avis (8 heures un quart du matin), il y avait du septième corps la division Reischach à Corbetto, le lieutenant feld-maréchal Lillia à Castelleto, le troisième corps à Abbiategrasso, le cinquième également en marche pour se rendre à Abbiategrasso, le huitième corps en marche de Binasco à Bestazzo, le neuvième corps au bord du Pô, au-dessous de Pavie. Je transmis aux corps l'ordre de se porter tout de suite encore plus en avant, et je dirigeai le troisième et cinquième corps d'armée sur le flanc droit de l'ennemi, en cas que l'ennemi dût réellement tenter une attaque en partant de San-Martino. Il était déjà venu à ma connaissance, le jour précédent, que l'ennemi avait passé le Tessin à Turbigo.

« C'était de ce côté que j'attendais son attaque principale. Auparavant déjà, la division Cordon, du premier corps, avait été envoyée à Turbigo ; cependant elle avait dû s'en retirer en partie, et plus tard, lorsque Buffalora fut perdu, elle dut également se retirer de là, parce que l'ennemi l'attaquait de cette dernière position.

« J'ordonnai au lieutenant feld-maréchal comte Clam de défendre Magenta, et je fis hâter à tous les corps leur marche en avant.

« A midi, l'ennemi commença l'attaque. Disposant de forces supérieures, il parvint à prendre la digue de Naviglio et Ponte-di-Magenta. Il fit à cette occasion des pertes énormes ; cependant les digues et le terrain coupé lui permirent de s'établir dans cette position vers deux heures. A cette heure-là, je m'étais rendu à Magenta avec mon état-major et je prenais mes dispositions.

« Au moment où la première ligne commençait à céder, la division du lieutenant feld-maréchal baron Reischach reçut l'ordre de reprendre à l'ennemi Ponte-di-Magenta. Je me rendis à cheval à Robecco pour indiquer au troisième corps d'armée la direction du flanc droit de l'ennemi. Peu de temps après mon arrivée en cet endroit, on m'annonçait la reprise héroïque de Ponte-di-Magenta et la prise d'un canon rayé.

« Sûres de la victoire, les colonnes du troisième corps se portèrent alors en avant, le général-major Ramming sur la rive orientale du Naviglio, la brigade Hartung entre le canal et Carpengago, la brigade Dürfeld derrière les deux comme réserve.

« Lorsque ces brigades s'avancèrent pour l'attaque, la division du lieu-

tenant feld-maréchal Reischach était aussi rejetée en arrière, bien que cette division, notamment la brigade du général-major Lebzelter, qui précédait héroïquement le régiment d'infanterie *Empereur* dans une attaque contre Buffalora, ait repoussé vaillamment plusieurs assauts.

« L'ennemi faisait constamment avancer en ligne des troupes fraîches; l'apparition du treizième corps sur le flanc de l'armée alliée fit au commencement un très-bon effet. La brigade du général-major Hartung, appuyée par le général-major Dürfeld, s'élança plusieurs fois contre Ponte Vecchio di Magenta; ce point fut pris, perdu, puis repris, et enfin il resta au pouvoir de l'ennemi. Des monceaux de cadavres témoignent de l'opiniâtreté dont on a fait preuve, de part et d'autre, dans cette lutte.

« La brigade du général-major Ramming, après plusieurs attaques du brave régiment Roi-des-Belges contre Robecco, dut aussi se retirer et s'arrêta devant cette localité. Vers le soir, le cinquième corps arriva sur le champ de bataille; la brigade prince de Hesse essaya en vain, bien que combattant avec une rare bravoure, de repousser l'ennemi qui s'avançait vers Magenta. Magenta, qui était encore tenu par les troupes épuisées du lieutenant feld-maréchal comte Clam et du lieutenant feld-maréchal prince Lichtenstein, dut enfin être évacué devant les attaques d'un ennemi supérieur en nombre qui arrivait aussi du côté nord. La division du lieutenant feld-maréchal Lillia reçut alors l'ordre de se porter sur Corbetto et d'occuper comme réserve ce point, par où devait s'effectuer la retraite.

« Le soir étant venu, je fis aussi occuper fortement Robecco et tout préparer pour attaquer de nouveau le matin du 5. Les énormes pertes de l'ennemi permettaient aussi d'espérer qu'on le trouverait ébranlé, et la bravoure que nos troupes avaient montrée dans toutes les attaques permettait d'attendre que leur choc aurait culbuté l'ennemi.

« Nous avions fait des prisonniers de presque tous les régiments de l'armée française; il semblait, en conséquence, qu'elle eût engagé ses dernières réserves, tandis que, de notre côté, nous avions encore le cinquième et le huitième corps d'armée, et une division du troisième, qui n'avaient pas combattu. Ces troupes pouvaient, arrivant toutes fraîches, peser d'un grand poids dans la balance. J'avais bien calculé tout cela, et je n'attendais plus, tout en achevant de prendre mes dispositions pour l'attaque, que d'avoir reçu l'avis que les troupes occupaient leurs positions, et le chiffre des pertes qu'elles avaient faites.

« C'est à ce moment seulement que j'appris que les troupes du premier et du deuxième corps d'armée, qui avaient le plus souffert du pre-

mier choc de l'ennemi, s'étaient déjà portées en arrière, et qu'elles ne pourraient arriver sur le champ de bataille qu'en faisant une marche de nuit très-fatigante. Ces troupes s'étaient déjà remises en route dès trois heures du matin, de sorte qu'à l'heure où il m'eût été possible de les envoyer de nouveau en avant elles opéraient déjà leur marche en arrière. Dans de telles circonstances, je dus chercher à maintenir intacts, pour couvrir les autres, les corps qui se trouvaient encore prêts à combattre; il me fallut ordonner la retraite.

« Le 7, de bonne heure, le brave régiment d'infanterie Grand-Duc-de-Hesse attaqua encore une fois Ponte-di-Magenta, pour faciliter le mouvement de retraite. Ce fut, dit le lieutenant feld-maréchal prince Schwarzenberg dans son rapport, le dernier effort d'un brave régiment qui, le jour précédent, avait eu vingt-cinq officiers blessés, avait perdu un officier d'état-major et neuf capitaines, sans jamais une seule fois hésiter à l'attaque ni plier dans la retraite.

« L'ennemi fut jeté à Magenta, puis la retraite fut ordonnée. Je crois pouvoir dire, en toute assurance, que l'ennemi, malgré ses forces supérieures, a payé cher la possession de Magenta, et qu'il rendra à l'armée de Votre Majesté cette justice que ce n'est pas sans avoir soutenu une lutte héroïque qu'elle a cédé à une armée vaillante et supérieure en nombre.

« Je ne suis pas en mesure de donner de plus grands détails sur le combat, attendu que, dans les conditions actuelles, je ne pourrais exiger de recevoir en temps utile les rapports des troupes. Je crois n'être pas loin de la vérité en fixant à quatre ou cinq mille le chiffre de nos morts et de nos blessés, et l'ennemi en a certainement perdu moitié plus. Parmi les blessés se trouvent le lieutenant feld-maréchal Reischach, blessé d'un coup de feu à la hanche, et les généraux Lebzeltern et Dürfeld, blessés tous deux au bras. Je ne manquerai pas, dès que j'aurai reçu les rapports des chefs de corps, d'envoyer à Votre Majesté une relation plus détaillée, et de lui donner les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués.

« Quartier général de Belgiojoso, 6 juin 1859.

« *Feldzeugmeister* GIULAY. »

L'Autriche reconnaissait notre victoire; la France en était fière; l'Europe en était émue, car Magenta ouvrait les portes de la Lombardie aux alliés et préparait Solferino, qui devait arracher cette province au joug de l'Autriche.

Magenta, c'était un autre Marengo : le second empire était digne de son aîné. Le monde commençait à devenir attentif à ce bruit de bataille qui retentissait aux portes de Milan, et se demandait avec anxiété si l'ambition de Napoléon III égalerait sa puissance et sa gloire. On verra bientôt qu'il devait se montrer plus grand encore par sa modération dans le triomphe que par son génie dans la lutte.

Mais je ne dois pas anticiper sur l'avenir ni parler de la paix, qui viendra surprendre, à la fois, le peuple et l'armée, la France et l'Europe, avant d'avoir dit les derniers faits de la guerre,

Je ferme ce volume sur l'un des plus brillants souvenirs de la journée de Magenta, sur l'épisode du drapeau que le 2e régiment de zouaves avait pris à l'ennemi dans cette mémorable journée. On sait que ce drapeau, envoyé par l'Empereur à l'Impératrice, fut apporté plus tard à Saint-Cloud par le lieutenant-colonel Schmidt. On sait également que le *Moniteur universel* du 14 juin annonçait que, voulant rétablir d'anciennes et glorieuses traditions, l'Empereur avait décidé que le régiment qui prendrait un drapeau à l'ennemi porterait la croix de la Légion d'honneur attachée au-dessous de son aigle. Ce fut à Brescia, le lendemain de l'arrivée des troupes, le 19 juin, que cette récompense fut décernée pour la première fois au 2e régiment de zouaves.

A midi, le régiment était en grande tenue, sous les armes; les officiers généraux s'y trouvaient; le maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta, vint avec son escorte, le fit former le carré, face en dedans, fit avancer le drapeau au milieu, et dit :

« Soldats du 2e régiment de zouaves, l'Empereur, voulant conserver les habitudes de l'ancien empire, a décrété que les drapeaux des régiments qui feraient une action d'éclat seraient décorés de l'ordre de la Légion d'honneur. Zouaves, vous méritez tous une récompense, car tous vous vous êtes montrés dignes du nom de Français; vous vous êtes avancés sur l'ennemi sans hésiter; vos pères, qui vous contemplent, sont fiers de vous. L'honneur de la bataille de Magenta vous revient.

« Le drapeau du 2e de zouaves est le premier de l'armée d'Italie qui sera décoré. Je suis heureux que ce soit dans le deuxième corps d'armée que je commande qu'un tel honneur soit rendu, et je suis fier que ce soit vous, soldats du 2e de zouaves, dont la réputation ne s'est démentie ni en Crimée, ni en Afrique, ni à Magenta, qui ayez mérité cet honneur. Mais ce n'est point encore assez, zouaves, il faut que votre drapeau porte la croix d'officier de la Légion d'honneur. »

Alors, s'avançant vers le drapeau, il dit : « Aigle du 2e régiment de zouaves, sois fière de tes soldats; au nom de l'Empereur, et d'après les

pouvoirs qui me sont dévolus, je te donne la croix de chevalier de la Légion d'honneur. »

S'avançant de nouveau, il décora le drapeau du 2ᵉ de zouaves aux cris de : *Vive l'Empereur!*

C'est à ce même cri de : *Vive l'Empereur!* que l'armée française allait entrer dans Milan, enseignes déployées.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



VENESCA PINXT FERD. DELANNOY SCULPT

VICTOR EMMANUEL II.

Garnier frères, Editeurs.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.

CAMPAGNE DE PIÉMONT

ET

DE LOMBARDIE

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE ALLIÉE A MILAN JUSQU'AU TRAITÉ DE PAIX DE ZURICH

I

LES TABLES DE LA GLOIRE

Comme les patriciens de Gênes et de Venise, les soldats de la France ont leur livre d'or. Ce livre d'or, c'est celui de la Légion d'honneur, complété par la liste des médaillés, liste de création récente. J'ai déjà donné les noms des décorés et des médaillés pour les deux combats de Montebello et de Palestro. La journée de Magenta devait ajouter à ces noms d'autres noms plus nombreux encore. Les décrets impériaux spéciaux qui décernent les récompenses conquises dans cette glorieuse journée ont été signés dans diverses localités, car, alors, l'Empereur changeait souvent de quartier général. Il marchait au pas de course vers sa dernière bataille et sa dernière victoire d'Italie, ne faisant partout que des haltes rapides. C'est dans ces haltes que furent successivement rendus les décrets que je viens d'indiquer et dont voici le texte :

Par décret signé le 17 juin 1859, au quartier général impérial de Travagliato, l'Empereur a nommé ou promu dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués à la bataille de Magenta. Savoir :

A la dignité de grand-croix.

État-major général. — M. Mellinet, général de division, commandant

la 1re division d'infanterie de la garde impériale; grand-officier du 16 juin 1856 : 45 ans de service effectif, 17 campagnes, 2 blessures.

Au grade de grand-officier.

État-major général. — MM. de la Motterouge, général de division, commandant la 1re division d'infanterie du 2e corps; commandeur du 22 septembre 1855 : 40 ans de service effectif, 20 campagnes, 2 blessures; Vinoy, général de division, commandant la 1re division d'infanterie du 4e corps; commandeur du 22 février 1852 : 36 ans de service effectif, 20 campagnes; Lebrun, général de brigade; commandeur du 22 septembre 1855 : 30 ans de service effectif, 14 campagnes; Lefèvre, général de brigade; commandeur du 12 juin 1856 : 40 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure.

Au grade de commandeur.

État-major général. — MM. Manèque, général de brigade, commandant une brigade de la 2e division d'infanterie de la garde impériale; officier du 21 février 1856 : 34 ans de service effectif, 8 campagnes, 2 blessures; Bataille, général de brigade; officier du 12 juin 1856 : 43 ans de service effectif, 18 campagnes, 1 blessure; Collineau, général de brigade; officier du 7 juin 1852 : 28 ans de service effectif, 21 campagnes, 4 blessures; Auger, général de brigade commandant l'artillerie du 2e corps; officier du 9 mai 1855 : 30 ans de service effectif, 12 campagnes; Mazure, général de brigade; officier du 29 décembre 1854 : 37 ans de service effectif, 3 campagnes.

Corps d'état-major. — MM. Thévenin de Tanlay, colonel, chef d'état-major de la 1re division d'infanterie de la garde impériale; officier du 27 juin 1848 : 33 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure; Poulle, colonel, officier du 31 décembre 1851 : 36 ans de service effectif, 12 campagnes; de Cornély, colonel, aide de camp de Son Excellence M. le maréchal Canrobert; officier du 25 septembre 1853 : 39 ans de service effectif, 4 campagnes.

Intendance militaire. — M. Mallarmé, intendant militaire du 3e corps; officier du 22 avril 1847 : 37 ans de service effectif, 20 campagnes, blessé.

1er *régiment de grenadiers de la garde impériale.* — M. Lenormand de Bretteville, colonel; officier du 24 février 1856 : 29 ans de service effectif, 12 campagnes.

3e *régiment de grenadiers de la garde impériale.* — MM. Metman, colonel; officier du 22 août 1855 : 22 ans de service effectif, 4 campagnes,

1 blessure; de Tryon, lieutenant-colonel; officier du 14 avril 1856 : 33 ans de service effectif, 5 campagnes.

1er *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — M. Mongin, colonel; officier du 1er juin 1855 : 27 ans de service effectif, 7 campagnes.

Régiment de zouaves de la garde impériale. — M. Guignard, colonel; officier du 28 décembre 1854 : 27 ans de service effectif, 13 campagnes.

45e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Manuelle, colonel; officier du 30 juin 1853 : 31 ans de service effectif, 16 campagnes, 1 blessure.

52e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Capriol de Pechassaut, colonel; officier du 16 avril 1856 : 33 ans de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure.

71e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Duportal-Dugoasmeur, colonel; officier du 7 août 1851 : 23 ans de service effectif, 13 campagnes.

Au grade d'officier.

Corps d'état-major. — M. d'Ornant, capitaine, ex-aide de camp de M. le général Espinasse; chevalier du 20 septembre 1832 : 19 ans de service effectif, 3 campagnes.

2e *régiment de grenadiers de la garde impériale.* — M. Sauvan, capitaine; chevalier du 6 mai 1850 : 28 ans de service effectif, 5 campagnes.

1er *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — M. Dauphin, chef de bataillon; chevalier du 26 décembre 1852 : 24 ans de service effectif, 9 campagnes.

2e *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — M. Peychaud, chef de bataillon; chevalier du 14 septembre 1855 : 19 ans de service effectif, 4 campagnes.

3e *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — MM. Jourdain-d'Arsonville, chef de bataillon; chevalier du 18 septembre 1844 : 27 ans de service effectif, 7 campagnes; Coulon, capitaine; chevalier du 15 avril 1846 : 31 ans de service effectif, 13 campagnes.

4e *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — M. Martin, chef de bataillon; chevalier du 19 mars 1855 : 21 ans de service effectif, 6 campagnes.

Régiment de zouaves de la garde impériale. — M. Marlier, capitaine; chevalier du 14 septembre 1855 : 20 ans de service effectif, 8 campagnes, blessé.

Régiment de chasseurs à cheval de la garde impériale. — M. Cassagne, lieutenant-colonel; chevalier du 2 juin 1851 : 33 ans de service effectif, 1 campagne.

23e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Ris, chef de bataillon; che-

valier du 18 novembre 1851 : 26 ans de service effectif, 10 campagnes.

44e *régiment d'infanterie de ligne.*— M. Vandenheim, chef de bataillon ; chevalier du 29 juillet 1840 : 34 ans de service effectif, 16 campagnes, 1 blessure.

52e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Puissant du Lédo, chef de bataillon; chevalier du 2 mars 1855 : 19 ans de service effectif, 15 campagnes.

56e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Latrille, chef de bataillon; chevalier du 8 octobre 1845 : 34 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure.

65e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Pougny, capitaine; chevalier du 11 août 1855 : 30 ans de service, 11 campagnes.

70e *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Douay, colonel ; chevalier du 9 août 1854 : 30 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure ; Philip, chef de bataillon ; chevalier du 14 mai 1852 : 30 ans de service effectif, 4 campagnes.

71e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Taupiac, chef de bataillon; chevalier du 23 août 1852 : 23 ans de service, 15 campagnes.

85e *régiment d'infanterie de ligne.*— M. Bigot, lieutenant-colonel ; chevalier du 18 novembre 1851 : 23 ans de service effectif, 2 campagnes, amputé.

6e *bataillon de chasseurs à pied.*—M. de Potier, chef de bataillon ; chevalier du 26 décembre 1856 : 20 ans de service effectif, 16 campagnes.

2e *régiment étranger.*— M. Poggi, capitaine; chevalier du 29 juin 1855 : 27 ans de service effectif, 14 campagnes.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — MM. Van Hoorick, chef de bataillon ; chevalier du 21 août 1846 : 20 ans de service effectif, 15 campagnes, blessé ; Calignon, chef de bataillon ; chevalier du 16 avril 1856 : 25 ans de service effectif, 6 campagnes.

7e *régiment de chasseurs à cheval.* — M. Savaresse, colonel ; chevalier du 26 août 1837 : 28 ans de service effectif, 14 campagnes, 3 blessures.

État-major de l'artillerie. — MM. de Schaller, lieutenant-colonel, chef d'état-major de l'artillerie du 2e corps ; chevalier du 21 juin 1851 : 26 ans de service effectif, 2 campagnes ; Ducasse, lieutenant-colonel ; chevalier du 14 avril 1844 : 36 ans de service effectif, 5 campagnes ; de la Fitte, chef d'escadron ; chevalier du 10 décembre 1849 : 34 ans de service effectif, 1 campagne ; Ducos de la Hitte, capitaine ; chevalier du 28 décembre 1854 : 11 ans de service effectif, 3 campagnes.

État-major du génie. — MM. Gras, chef de bataillon, commandant le génie de la 1re division du 2e corps ; chevalier du 16 avril 1856 : 31 ans

de service effectif, 7 campagnes; Rémond, chef de bataillon, commandant le génie de la 2e division du 2e corps; chevalier du 16 mai 1850 : 29 ans de service effectif, 11 campagnes.

Service de santé. — M. Champouillon, médecin principal de 1re classe; chevalier du 16 août 1848 : 28 ans de service effectif, 4 campagnes.

Au grade de chevalier.

Corps d'état-major. — MM. Péchin, chef d'escadron : 23 ans de service effectif, 1 campagne, blessé; Cartier, capitaine : 18 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; Quillot, capitaine : 11 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; Haillot, capitaine, aide de camp du maréchal commandant en chef la garde impériale : 12 ans de service effectif, 4 campagnes; Faivre, capitaine, aide de camp du général de Castagny : 10 ans de service effectif, 3 campagnes; Bourgeois, capitaine : 15 ans de service effectif, 2 campagnes; Cotin, capitaine : 12 ans de service effectif, 6 campagnes; Kienlin, capitaine, employé à l'état-major de la 1re division d'infanterie de la garde impériale : 12 ans de service effectif, 2 campagnes; de Brye, lieutenant, détaché au 70e régiment de ligne : 6 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure; Senault, lieutenant, détaché au 2e régiment de grenadiers de la garde impériale : 6 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure grave.

Intendance militaire. — M. Galles, sous-intendant militaire de 2e classe, attaché au 1er corps : 22 ans de service effectif, 5 campagnes.

Régiment de gendarmerie de la garde impériale. — M. Lacroix, maréchal des logis : 32 ans de service effectif, 5 campagnes.

1er *régiment de grenadiers de la garde impériale.* — MM. Tortel, lieutenant : 9 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure grave; Lacoste, caporal : 6 ans de service effectif, 2 campagnes, 3 blessures; Brunn, sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; Amoni, sergent : 18 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; Damey, sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 2 campagnes.

2e *régiment de grenadiers de la garde impériale.* — MM. Donnezan, sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 3 campagnes; Desprez, sergent-major : 12 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé; Renaud lieutenant : 19 ans de service effectif, 4 campagnes; Déodati, sergent : 9 ans de service effectif, 1 campagne; Chassard, sergent : 22 ans de service effectif, 10 campagnes; Duchêne, sergent : 14 ans de service effectif, 1 campagne.

3e *régiment de grenadiers de la garde impériale.* — MM. Schuller, capitaine : 26 ans de service effectif, 1 campagne; Dufourc-d'Antist, capi-

taine : 17 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé grièvement; Chambeau, lieutenant : 18 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé; de Berthou, capitaine : 16 ans de service effectif, 1 campagne; Castellini, lieutenant : 17 ans de service effectif, 3 campagnes; Beurdy, médecin aide-major : 14 ans de service effectif, 6 campagnes; Faucon, lieutenant : 16 ans de service effectif, 4 campagnes.

1er *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — MM. Chanteclair, capitaine adjudant-major : 19 ans de service effectif, 2 campagnes; Demei, capitaine : 20 ans de service effectif, 3 campagnes; Tarayre, capitaine adjudant-major : 16 ans de service effectif, 1 blessure; Graziani, sergent : 49 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé; Dubreil, sergent : 23 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé; de Foubonne, sergent : 20 ans de service effectif, 8 campagnes.

2e *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — MM. Bartel, capitaine : 19 ans de service effectif, 8 campagnes; Denieport, lieutenant : 9 ans de service effectif, 3 campagnes, 2 blessures; Lagorce, lieutenant : 13 ans de service effectif, 3 campagnes; Suguenot, sergent : 23 ans de service effectif, 11 campagnes, 1 blessure; de Gressot, capitaine : 22 ans de service effectif, 14 campagnes; Adam, lieutenant : 14 ans de service effectif, 3 campagnes.

3e *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — MM. Connet, capitaine : 17 ans de service effectif, 3 campagnes; Cercelet, capitaine : 16 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé; Roche, capitaine : 15 ans de service effectif, 3 campagnes; Carmier, lieutenant : 18 ans de service effectif, 7 campagnes; Benoît, sous-lieutenant : 13 ans de service effectif, 5 campagnes.

4e *régiment de voltigeurs de la garde impériale.* — MM. Duhamel Grandprey, capitaine : 17 ans de service effectif, 3 campagnes; Chiappe, sous-lieutenant : 13 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures; Forgue, sergent : 18 ans de service effectif, 5 campagnes; Brognet, sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 7 campagnes; Lamarle, lieutenant : 19 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure; Villetta, sergent-major : 18 ans de service effectif, 9 campagnes.

Bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale. — MM. Laporte, capitaine : 16 ans de service effectif, 5 campagnes; de Cardon, lieutenant : 11 ans de service effectif, 7 campagnes.

Régiment de zouaves de la garde impériale. — MM. Pichoud, lieutenant : 14 ans de service effectif, 9 campagnes, amputé; Piron, zouave : 18 ans de service effectif, 8 campagnes, 2 blessures; Vigneron, sergent : 18 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure; Deschênes, capitaine : 15 ans

de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure; Martagne, sergent : 16 ans de service effectif, 14 campagnes, blessé grièvement; Nègre, zouave : 16 ans de service effectif, 13 campagnes, blessé; Richaud, lieutenant : 14 ans de service effectif, 5 campagnes, 2 blessures; Ohl, zouave : 22 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure; de Grivel, zouave : 8 ans de service effectif, 4 campagnes, amputé; Barbier, sergent : 22 ans de service effectif, 10 campagnes, 2 blessures.

Régiment de chasseurs à cheval de la garde impériale. — MM. Bugeaud d'Isly, lieutenant : 7 ans de service effectif, 3 campagnes; Pinochet, capitaine : 15 ans de service effectif, 7 campagnes.

Régiment de guides de la garde impériale. — MM. de Mauret, capitaine, officier d'ordonnance de Son Excellence M. le maréchal commandant en chef la garde impériale : 16 ans de service effectif, 2 campagnes; Maury, brigadier : 14 ans de service effectif, 3 campagnes.

Régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale. — MM. de Miribel, lieutenant : 11 ans de service effectif, 3 campagnes; Langlois, sous-lieutenant : 8 ans de service effectif, 4 campagnes.

Division du génie de la garde impériale. — M. Faugeron, capitaine : 13 ans de service effectif, 4 campagnes.

Train des équipages militaires de la garde impériale. — M. Andrès, lieutenant : 20 ans de service effectif, 7 campagnes.

Gendarmerie. — *Force publique.* — M. Beynaguet, chef d'escadron, prévôt du 2e corps : 28 ans de service effectif, 1 campagne.

23e *régiment d'infanterie de ligne.* MM. Brossard, capitaine : 18 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé; Leboulanger, lieutenant : 25 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé; Maillet, lieutenant : 18 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé; Aumet, lieutenant : 15 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé; Lemanach, sergent : 10 ans de service effectif, 4 campagnes.

41e *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Manson, capitaine : 27 ans de service effectif, 2 campagnes; Suron de Maré, capitaine : 15 ans de service effectif, 4 campagnes; Bertrand, lieutenant : 19 ans de service effectif, 2 campagnes; Casalonga, sergent : 11 ans de service effectif, 5 campagnes, 3 blessures, amputé; Bit, lieutenant : 19 ans de service effectif, 4 campagnes.

43e *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Perrier, lieutenant : 16 ans de service effectif, 8 campagnes; Cornillon, lieutenant : 7 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure; Calamun, sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 2 campagnes; Lacroux, sergent-major : 15 ans de service

effectif, 9 campagnes, 1 blessure; Barbusse, capitaine : 20 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure.

44[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Bouton, médecin major : 23 ans de service effectif, 3 campagnes; Lacaze, capitaine : 25 ans de service effectif, 8 campagnes.

45[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Lefaivre, capitaine : 22 ans de service effectif, 12 campagnes, 1 blessure; Frayermouth, lieutenant : 8 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure; Carmentran, sergent-major : 15 ans de service effectif, 5 campagnes; Desforges, tambour-major : 25 ans de service effectif, 6 campagnes; Blondy, capitaine : 18 ans de service effectif, 8 campagnes; Gilly, capitaine adjudant-major : 16 ans de service effectif, 6 campagnes; Bernier, sergent-fourrier : 6 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé; Kizerain, sapeur : 17 ans de service effectif, 15 campagnes.

52[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Crémieux, capitaine : 15 ans de service effectif, 3 campagnes; Monnier, capitaine : 29 ans de service effectif, 4 campagnes; Déel, capitaine : 21 ans de service effectif, 1 campagne, 2 blessures graves.

56[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Lalande, capitaine : 22 ans de service effectif, 13 campagnes; Moret, capitaine adjudant-major : 17 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé; de Woillemont, capitaine : 18 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé.

64[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Coulomb, capitaine : 24 ans de service effectif, 5 campagnes; Havard, capitaine : 20 ans de service effectif, 4 campagnes.

65[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Daumas, capitaine : 16 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé; Maly, capitaine adjudant-major : 16 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé; Cournet, capitaine : 15 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé; Darnaut, sergent : 13 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé; Vincent, sergent : 20 ans de service effectif, 6 campagnes.

66[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Cassaignade, adjudant : 13 ans de service effectif, 6 campagnes; Richard, sous-lieutenant adjoint au trésorier : 11 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé; Leroy, lieutenant : 19 ans de service effectif, 6 campagnes.

70[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Roch, capitaine . 15 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé; Durand, capitaine : 14 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé; Antoine, lieutenant : 22 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé; Maitrier, sergent-fourrier : 22 ans de service effectif, 12 campagnes, blessé; Thévenon, sergent : 22 ans de

service effectif, 10 campagnes, blessé ; Banwart, sergent : 12 ans de service effectif, 18 campagnes, blessé.

71[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Dubus, capitaine : 12 ans de service effectif, 6 campagnes; Languille, capitaine adjudant-major : 12 ans de service effectif, 5 campagnes; Unterberg, sergent : 21 ans de service effectif, 21 campagnes, 1 blessure; Collin, capitaine : 15 ans de service effectif, 5 campagnes; Augey-Laclartie, lieutenant, 22 ans de service effectif, 5 campagnes; Le Days, capitaine, 13 ans de service effectif, 6 campagnes.

72[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Dubroca, sergent : 18 ans de service effectif, 12 campagnes, blessé; Krien, chef de bataillon : 25 ans de service effectif, 15 campagnes; Charlery, capitaine : 18 ans de service effectif, 18 campagnes.

73[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Riston, sous-lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne, blessé très-grièvement.

85[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Nètre, 7 ans de service effectif, 2 campagnes, blessure grave; Tournois, lieutenant : 10 ans de service effectif, 2 campagnes, blessure grave; Salze, lieutenant : 13 ans de service effectif, 4 campagnes, blessure grave; Casanova, lieutenant : 14 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé grièvement.

86[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Schram, lieutenant : 11 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures.

88[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Bayle de la Martinie, capitaine : 20 ans de service effectif, 6 campagnes; Fougeirol, sergent : 23 ans de service effectif, 7 campagnes.

90[e] *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Kampf, chef de bataillon : 18 ans de service effectif, 7 campagnes; Sagui, capitaine : 14 ans de service effectif, 5 campagnes; de Crousnihon, capitaine adjudant-major : 17 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé ; Hulm, dit Hall, lieutenant : 21 ans de service effectif, 13 campagnes; Isnard de Sainte-Lorette, capitaine : 14 ans de service effectif, 1 campagne, blessé grièvement; Lavergne, voltigeur : 3 ans de service effectif, 3 campagnes.

6[e] *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Tonnelier, capitaine : 16 ans de service effectif, 2 campagnes; Mancel, lieutenant : 12 ans de service effectif, 1 campagne, blessure grave.

8[e] *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Cuillet de Souancé, capitaine : 14 ans de service effectif, 4 campagnes; Leclerc, lieutenant : 17 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé; Zimmermann, chasseur : 8 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures; Damy, capitaine, 12 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé.

11e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Rameix, chasseur : 5 ans de service effectif, 4 campagnes, grièvement blessé ; Rousselot, sergent : 10 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Sicco, capitaine : 15 ans de service effectif, 6 campagnes ; Poyet, capitaine : 16 ans de service effectif, 9 campagnes.

17e *bataillon de chasseurs à pied.* — M. d'Harcourt, lieutenant, officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon : 6 ans de service effectif, 3 campagnes.

19e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Niel, capitaine : 21 ans de service effectif, 3 campagnes ; Mansion, sous-lieutenant : 11 ans de service effectif, 6 campagnes ; Bigot, sergent-major : 9 ans de service effectif, 6 campagnes.

2e *régiment de zouaves.* — MM. Fontrein, zouave : 9 ans de service effectif, 9 campagnes, 2 blessures ; Pichot-Duclos, sergent : 19 ans de service, 19 campagnes ; Morand, capitaine : 14 ans de service effectif, 8 campagnes ; Demazis, lieutenant : 10 ans de service effectif, 8 campagnes, 3 blessures ; Jauffret, capitaine : 26 ans de service effectif, 5 campagnes ; Coste, capitaine : 11 ans de service effectif, 8 campagnes ; Daurière, zouave : 11 ans de service effectif, 9 campagnes ; Marchon, zouave : 6 ans de service effectif, 6 campagnes.

1er *régiment étranger.* — MM. Saint-Martin, capitaine adjudant-major : 11 ans de service effectif, 5 campagnes ; Lecomte, lieutenant : 11 ans de service, 4 campagnes ; Baldossarie, tambour-major, blessé.

2e *régiment étranger.* — MM. Dubosq, capitaine : 12 ans de service effectif, 10 campagnes ; De Gresy, capitaine : 15 ans de service effectif, 5 campagnes ; Jourdeuil, médecin-major : 19 ans de service effectif, 7 campagnes ; Lavollée, capitaine : 14 ans de service effectif, 7 campagnes, Oldini, sergent : 9 ans de service effectif, 9 campagnes ; Leisa, voltigeur : 5 ans de service effectif, 5 campagnes, amputé ; Vilain, sergent-major : 5 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Hudry, caporal : 4 ans de service effectif, 4 campagnes.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — MM. Péan, capitaine, officier d'ordonnance du général de Polhe : 16 ans de service effectif, 11 campagnes ; Boulanger, sous-lieutenant : 4 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Perken, sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 9 campagnes, blessé ; Dufour, sous-lieutenant : 19 ans de service effectif, 17 campagnes ; Dardenne, capitaine : 13 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Poulleau, sergent-fourrier, 13 ans de service, 13 campagnes, blessé ; Louvet, lieutenant : 11 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Miloud-ben-Saïd, sergent : 13 ans de service effectif,

15 campagnes ; Mattei, sergent-major : 10 ans de service effectif, 9 campagnes, 2 blessures.

CAVALERIE.

4e *régiment de chasseurs.* — MM. Charlemagne, chef d'escadron : 20 ans de service effectif, 7 campagnes ; Leferou d'Éterpigny, capitaine : 20 ans de service effectif, 5 campagnes.

7e *régiment de chasseurs.* — MM. Duboucher, sous-lieutenant : 19 ans de service effectif, 3 campagnes ; Greslebin, maréchal des logis : 5 ans de service effectif, 1 campagne, blessé.

4e *régiment de hussards.* — M. de Choiseul-Praslin, maréchal des logis d'ordonnance du général Espinasse : 5 ans de service effectif, 3 campagnes.

6e *régiment de hussards.* — M. D'Espeuilles, capitaine, officier d'ordon nance du maréchal de Mac-Mahon : 9 ans de service effectif, 4 campagnes.

1er *régiment de spahis.*— M. de Brunetière, sous-lieutenant, officier d'ordonnance du maréchal Canrobert : 14 ans de service effectif, 13 campagnes.

ARTILLERIE.

État-major. — MM. Renard, capitaine, aide de camp du général de Sevelinges : 21 ans de service effectif, 2 campagnes ; Pachon, capitaine, attaché au 3e corps : 15 ans de service effectif, 3 campagnes.

1er *régiment d'artillerie.* — M. de Tessières, lieutenant : 11 ans de service effectif, 1 campagne.

7e *régiment d'artillerie.* — M. Delguy d'Auzits, capitaine : 30 ans de service effectif, 1 campagne.

8e *régiment d'artillerie.* — M. Delange, capitaine : 19 ans de service effectif, 2 campagnes.

9e *régiment d'artillerie.* — M. Petelle, lieutenant : 14 ans de service effectif, 4 campagnes.

10e *régiment d'artillerie.* — M. Vigier, capitaine à l'état-major général : 16 ans de service effectif, 2 campagnes.

11e *régiment d'artillerie.* — MM. Dorat, capitaine, 20 ans de service effectif, 1 campagne ; Roux, lieutenant : 11 ans de service effectif, 3 campagnes.

13e *régiment d'artillerie.* — MM. Payen, capitaine : 25 ans de service effectif, 3 campagnes ; Thiesson, maréchal des logis : 15 ans de service effectif, 5 campagnes ; Laguilhonie, lieutenant : 17 ans de service effectif, 4 campagnes.

Grand parc d'artillerie. — MM. Davonay, capitaine au 6e régiment

(pontonniers) : 21 ans de service effectif, 1 campagne ; Martin, lieutenant au 6e régiment (pontonniers) : 19 ans de service, 5 campagnes.

GÉNIE.

État-major. MM. Allizé de Matignicourt, capitaine : 21 ans de service effectif, 3 campagnes ; de Peyronny, capitaine : 18 ans de service effectif, 1 campagne.

1er *régiment du génie.* — M. Cassan, maître ouvrier : 10 ans de service effectif, 4 campagnes.

2e *régiment du génie.* — M. Gabé, capitaine : 20 ans de service effectif, 4 campagnes ; Jacobber, capitaine : 16 ans de service effectif, 9 campagnes.

2e *escadron du train des équipages militaires.* — M. Landais, lieutenant : 21 ans de service effectif, 13 campagnes.

3e *escadron du train des équipages militaires.* — M. Guimberteau, lieutenant : 15 ans de service effectif, 7 campagnes.

Ambulances de la garde impériale. — M. Glaësel, médecin aide-major ; 18 ans de service effectif, 11 campagnes.

Ambulance du 1er *corps.* — M. Barthet, médecin aide-major : 15 ans de service effectif, 7 campagnes.

Ambulance du 2e *corps.* — M. Balech, médecin-major, 18 ans de service effectif, 9 campagnes.

Ambulance du 3e *corps.* — M. Casses, médecin aide-major : 18 ans de service effectif, 12 campagnes.

Par décret signé le 17 juin 1859, au quartier général impérial de Travagliato, l'Empereur a conféré la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués à la bataille de Magenta, savoir :

GARDE IMPÉRIALE.

Régiment de gendarmerie. — Mathieu (Pierre-Hippolyte), gendarme; Debonath (Dominique-Adolphe), brigadier.

1er *régiment de grenadiers.* — Fabre (Ferdinand-Martin), sapeur, lessé; Labit (Jean-Pierre), sapeur, blessé; Bœckler (Georges), grenadier, blessé; Fouchy (Pierre-Auguste), grenadier, blessé; Sauron (René-Louis), sergent, blessé; Assié (Jean-Joseph), sergent, blessé; Dargentolle (Laurent-Firmin), grenadier, blessé; Feuillet (Louis-Hippolyte), sergent; Cordier (Claude-Charles), sergent; Queyriaux (Antoine-Louis-Gustave), sergent-fourrier, blessé ; Schultz (François-Jean), grenadier, blessé; Folleville

(Jacques-Auguste-Césaire), grenadier, blessé; Agard (Julien-Marie, sergent-fourrier; Labrevoit (Jean-Edmond), sergent; Reynier (Laurent-Paul), grenadier, blessé; Couturier (Jean-Eugène), grenadier, blessé; Lagrange (Henri-Charles), sergent; Vigier (Pierre), grenadier, blessé.

2e *régiment de grenadiers.* — Cardinal (Pierre-François), sergent-fourrier; Grosfilley (Auguste-Honoré), sergent; Biaggini (Jean-Baptiste), sergent; Bricusselle (Joseph-Auguste), grenadier; Sollier (Pierre-Marie-Joseph), grenadier); Bigoin (Adolphe-Édouard), sergent; Boudet (Prosper-Eugène), sergent, blessé grièvement; Molle (Joseph), sergent; Pécheur (Jean-Marie), grenadier, blessé; Danel (Théodore-Joseph), grenadier, blessé; Maximin (Louis), caporal, blessé; Dufour (Zéphirin-Dominique), sergent-major, blessé; Peyler (Joseph), sapeur; Mineret (Jean), grenadier; Debrieu (Jean), sergent; Lobbé (Pierre-Louis-Joseph), grenadier; Meunier (Jean-Baptiste), tambour, blessé; Redel (Jean-Marie), grenadier, blessé; Vayron (Antoine), grenadier, blessé; Romuald (Valentin), caporal; Favier (Édouard), grenadier; Guérin (Pierre), sergent-major; Aléonard (Michel), grenadier, blessé; Bouchet-Lanat (Joseph), grenadier.

3e *régiment de grenadiers.* — Marachelli (Dominique), grenadier; Pollet (Isidore), grenadier, blessé; Bonneton (François-Xavier), grenadier; Felce (Philippe), caporal; Schools (Jean-Baptiste-Emmanuel), tambour, blessé; Liégeard (François-Claude), caporal, blessé; Meyer (Jean-François), sergent; Cabrelle (Benjamin), sergent, plusieurs blessures; Zoisser (Séraphin), grenadier, blessé; Bougon (Émile-Pierre-François), caporal-tambour, blessé; Roman (Jean-François), caporal-tambour, blessé; Gérault (Jean), sapeur, blessé; Chevallier (Pierre-François), sapeur, blessé; Fougères (François), sergent, blessé; Dupuis (Antoine), sergent, blessé; Paquelet (Claude-Philibert), grenadier; Clarac (Louis), caporal, blessé; Petitbrouhaud (Louis), tambour; Bonnet (Pierre), grenadier, blessé; Aubry (François-Auguste), grenadier, blessé; Monneret (Joseph-Hippolyte), grenadier; Falterbaum (Joseph-Aloïs), caporal; Etcheberry (Jean-Baptiste), sergent; Meillet (Jean), sergent; Lamarque (André), grenadier, blessé.

1er *régiment de voltigeurs.* — Raffin (Alexandre-Joseph), sergent; Turlan (Guillaume), voltigeur, blessé; Béelitz (Henri-Victor), sergent; Pujot (Pierre), voltigeur, blessé; Crevelle (Jean-Louis), sergent, 2 blessures; Gluck (Jean-François), voltigeur, blessé; Méo (Jean-Louis), voltigeur, blessé; Jouno (Jean), voltigeur, blessé; Vernot (Auguste), voltigeur, 2 blessures; Bernand (Henri), sergent; Oudart (Aristide-Victor), sergent-major, blessé; Texier (Pierre-Marie), voltigeur; Thuet (Jean), voltigeur; Jacques (François-Basile-Constant), sergent; Duchat (Armand-Louis),

caporal, 2 blessures; Chaillou (Pierre-Jacques-Benoît), caporal, blessé, Engel (Pierre), caporal.

2[e] *régiment de voltigeurs.* — Théron (Félicien), sergent-major, blessé grièvement; Gravé (Grégoire), sergent-major, blessé; Coste (Pierre), sergent; Andréani (Louis), voltigeur; Pfeuffer (Jean), voltigeur; Astrit (Jean-Marie), voltigeur, blessé; Duisabo (Jean-Baptiste), voltigeur; Dugat (Louis), voltigeur; Sevrain (Julien), sergent; Gravillon (Jean-Léandre), voltigeur, blessé; Hays (Vincent), voltigeur; Voelckel (Charles), voltigeur; Brueck (Jean), voltigeur, 2 blessures; Bélard (Alexandre), voltigeur, 3 blessures; Roi (Benjamin), voltigeur, 2 blessures; Pioct (Jean), voltigeur, 2 blessures; Souchet (Jean), voltigeur, 2 blessures; Simoni (Blaise), sergent; Defranc (Pierre-Jean), sapeur; Reboulet (Claude), caporal, 4 blessures.

3[e] *régiment de voltigeurs.* — Cauvin (Désiré-Séraphin), voltigeur; Benis (Claude), voltigeur, blessure grave; Seronde (Joseph), voltigeur, blessé; Vargnes (Augustin), caporal, blessé; Fraisse (Jean-Pierre), voltigeur, blessé; Tardieu (Géraud), voltigeur, blessé; Dulhom (François), caporal, blessé; Provot (Pierre), voltigeur, blessé; Vatelot (Joseph), sergent; Jacquet (Maurice), caporal, blessé; Meyer (Antoine), voltigeur; Macaigne (Henri), sergent, blessé; Jehl (Jean), voltigeur; Darfeille (Rémond-Ernest), sergent-major; Charpy (Louis), sergent-major; Buniazet (Jean), caporal.

4[e] *régiment de voltigeurs.* — Castel (François), voltigeur, 1 blessure; Duverger (Jean), voltigeur, 1 blessure; Briffaut (Louis), voltigeur; Peries (Raymond-Hippolyte), tambour; Buffet (Adolphe-François), sergent; Périchard (Napoléon), sergent; Fouque (Paul-Marie-Laurent), caporal, 1 blessure; Trojani (Charles-André), voltigeur, 2 blessures; Meyer (Etienne), sergent; Kasiner (Jacon), voltigeur, 1 blessure; Fautsch (Charles-Jean-Frédéric), voltigeur; Patras (Louis-Pierre), sergent; Hémon (Jean-Marie), voltigeur, 1 blessure; Pierre, voltigeur, 2 blessures; Massieux (Nicolas-Eugène), voltigeur, 2 blessures; Chanerin (Jean-Antoine), caporal, 1 blessure; Chatain (Claude), caporal, 2 blessures; Rebuisson (Jean), voltigeur, 1 blessure.

Bataillon de chasseurs à pied. — Bavoux (Joseph), caporal, blessé grièvement; Boyer (François), chasseur; Boissonok (Victor-Augustin), chasseur; Sommer (Joseph), chasseur; Rigal (Pierre), chasseur; Baro (Pierre), chasseur; Antz (Joseph), chasseur; Reynaud (Léonard), chasseur.

Régiment de zouaves. — Champavier (Philippe-Victor), zouave, 2 blessures; Gonino (Jules-Victor), sergent; Sauze (Jacques-Alphonse), sergent; Chagniot (Jacques), caporal, blessé; Bresseur (Paul-Léon), sergent; Quéret (Barthélemy), zouave, blessé très-grièvement; Rieg (Pantaléon),

zouave, blessé grièvement; Baudet (François), sergent, 2 blessures; Dalmanesche (Marin-Jean-François), zouave; Bizot (Edme-Justin), sergent; Poiret (Jean-François), caporal, blessé; Motte (Jean-François), caporal; Lejaune (Charles-Emmanuel), sapeur; Ramus (Pierre), caporal, 2 blessures; Julien (Hyacinthe), zouave; Perrin (Jean-Baptiste), zouave, blessé; Baudis (Ambroise), zouave; Libes (Louis-Philippe), sergent, blessé très-grièvement; Nicolet (Pierre), zouave; Glath (Jacques), zouaves, 2 blessures très-graves; Rigal (Jean), zouave, blessure grave; Lacarrère (Jean), zouave, 2 blessures; Kruah (Matthias), zouave, blessure grave; Lorraine (Xavier-Florentin), sergent-major; Bertry (Jean), zouave, blessé; Bonnebalgt (Jean-Émile), zouave, blessé; Claudel (Antoine), zouave, blessé; Philibert (Jacques), clairon, 3 blessures; Roussilhe (Louis), zouave, blessé grièvement; Léveillé (Jacques), zouave, 2 blessures; Lung (Charles), zouave, 2 blessures; Mol (Sébastien-Joseph), caporal; Mathieu (François), zouave, blessé; Chatinet (Jean-Marie), caporal, blessé grièvement; Lequilliec (Charles), zouave; Schenæbeleu (Jacques), zouave; Joss (Joseph), zouave, blessé; Bernardin (Joseph), zouave; Caviglioli (François), zouave, blessé; Besassier (Jean), zouave, blessure grave; Briet (Jacques), zouave; Riveaux (Victor), zouave, blessé; Jeantet (Charles-Antoine), sergent, blessé; Raviot (Joseph), zouave, blessé grièvement; Gasser (Joseph), zouave; Tellier (Jacques), zouave; Frenette (Nicolas), caporal; Perrin (Joseph), zouave, blessé; Camizole (Louis), zouave, blessé; dame Rossini, cantinière.

Régiment des chasseurs. — Faivre-Picon (François-Joseph), chasseur, blessé; Ceccaldi (Jean-Chrysostôme), brigadier, blessé; Dinninger (Jacques), chasseur, blessé; Baillot (Joseph), chasseur, blessé.

Régiment des guides. — Feltz (Maurice-Auguste), maréchal des logis; Delobel (Alexandre), guide, blessé.

Régiment d'artillerie à pied. — Dolch (Jacques), canonnier servant; Oriant (François), canonnier servant.

Régiment d'artillerie à cheval. — Hubert (Pierre), brigadier; Pinoncely (Jean-Pierre), artificier; Lamarre (François), brigadier; Rey (Antoine), conducteur, blessé.

Division du génie. 1re compagnie. — Carlamy (Jacques), sergent; Vial (Jean-Pierre), sergent.

Division du génie. 2e compagnie. — Morand (Jean), sergent; Bouvier (Claude-Henri), caporal.

Escadron du train des équipages. — Stouvenot (Jean-Justin), maréchal des logis chef.

GENDARMERIE.

Force publique. — Dusserd (Jean-Marie), maréchal des logis.

INFANTERIE.

23e *régiment de ligne.* — Jourdain (Jules-Vincent), sergent, blessé; Passelaigue (Léon), caporal; Pablegoix (Philippe), caporal, blessé grièvement; Botte (Jean), caporal; Huez (Pompée-Adolphe), voltigeur; Robert (François-Marie), voltigeur, blessé; Serais (Joseph-Isidore), grenadier, a eu la jambe fracassée; Cigogne (Alexis-Albert), sergent; Corre (Jean-Louis), clairon, blessé; Tournaire (Guillaume), fusilier, a eu les deux jambes fracassées; Faillot (Zéphirin-Auguste), fusilier.

41e *régiment de ligne.* — Cordoux (Edmond-Ernest), sergent, blessé; Paumy (Pierre), sergent, blessé; Boulbès (Jean-Baptiste-Claude), sergent, blessé; Tasselin (Paul), grenadier; Thomas (Alexis), sergent, blessé.

43e *régiment de ligne.* — Sieffert (Vendelin), sergent, blessé; Marconnet (Jean-Antoine), grenadier, amputé; Schemel (Jean-Philippe), sergent-fourrier; Forey (Claude), caporal, blessé; Boutinel (Joseph-Simon-Camille), grenadier, blessé.

44e *régiment de ligne.* — Thierry (Xavier-Hippolyte), caporal, 2 blessures; Algier (Étienne-Édouard), sergent; Cazin (Michel), voltigeur, très-grièvement blessé.

45e *régiment de ligne.* — Hubert (Jean-Marie), sapeur; Desfarges (Antoine), caporal; Pedelaborde (Pierre), dit *Pouquet*, sergent; Boudoy (Claude-François), caporal; Levêque (Jean-François), sergent; Claudel (Jean-Joseph), sergent, Lazaigues (Jean-Pierre), sergent; Villain (Cyprien), sergent; Richefeu (Louis-Paul-Henri), caporal, blessé; Quilichini (Jacques), voltigeur, blessé; Minot (Jacques-Alexandre), clairon; Montecot (François-Marius), grenadier, blessé; Vasty (Alexandre-Emmanuel), fusilier, blessé; Bénard (Félix-Henri), fusilier, blessé; Talot (Isidore-Laurent), voltigeur; Olivier (Bruno-Célestin), grenadier, blessé; Aquillon (Lours), fusilier, blessé; Moinard (Pierre), fusilier, blessé; Heyriès (Jean-Baptiste-Valentin), grenadier, blessé; Desfonds (Jean), voltigeur, blessé; Michel (Jean-André), fusilier, blessé.

52e *régiment de ligne.* — Poggionovo (Jean-Baptiste), sergent-fourrier, 2 blessures; Lucienni (Paul-Antoine), voltigeur; Grivel (Jean-François), tambour, 1 blessure; Sattes (Eugène), sergent-fourrier; Drouville (Charles), sergent; Moisant (François-Louis), voltigeur, amputé; Baudot (Pierre), caporal; Poncet (Jean-Antoine), caporal, 1 blessure; Lalevée (Joseph-Valentin-Christophe), sergent, blessé grièvement; Massieux (Hip-

polyte), sergent, blessé grièvement; Julian (Hippolyte), caporal; Lejuste (Omer), sergent.

56e *régiment de ligne.* — Escluse (André-Joseph-François), caporal tambour; Calmon (Paul), voltigeur, blessé; Fouilloux (Pierre), fusilier, blessé; Riolte (Jean-Pierre), voltigeur, blessé; Giroux (Nicolas), voltigeur, blessé; Tirard (Alphonse), fusilier, 2 blessures.

64e *régiment de ligne.* — Albert (Charles-Alexandre), sergent.

65e *régiment de ligne.* — Cassaignade (Guillaume-Henri-Eugène), sergent-fourrier; Bruel (Maurice), sergent, blessé; Gœtteltinner (Nicolas), sergent, blessé; Lardy (Baptiste), sergent; Genevay (Joseph), voltigeur, blessé; Patrich (Jean-Baptiste), sergent, blessé; Delpique (Désiré-Félix), sergent, blessé; Poutignac (Louis-François), sergent-fourrier, blessé; Jammet (Joseph-Charles), sergent, blessé; Henriet (Louis), grenadier, blessé; Girel (Anselme), voltigeur, blessé; Ducol (Alphonse), caporal; Girard (Auguste-Fridolin), sergent; Cros (Jean), grenadier, blessé; Cantar (Grégoire), voltigeur, blessé; Langlais (François), fusilier, blessé; Barbier (Alphonse-Louis), caporal, blessé; Bourdet (Marie-Ange-Pierre), fusilier, blessé; Auvin (Jean), fusilier, blessé.

70e *régiment de ligne.* — Mazor (François-Joseph), grenadier, blessé; Boisserenc (Jean), caporal, blessé; Droulin (Édouard-Jean-Baptiste, sergent-major, 4 blessures; Dubard (Désiré-Prosper), sergent, 2 blessures; Wœlfershein (Matthieu), sapeur, blessé; Laplanche (Pascal-Martin), sergent, blessé; Croizé (Joseph), sergent, blessé; Guérin (Alphonse), sergent, blessé; Guiraud (Alfred-Eugène), caporal, 2 blessures; Tezier (Bruno), grenadier, blessé; Briard (Joseph), sergent, blessé; Girard (Louis-Lubin), sergent-major, blessé; Lanèque (Jean-Pierre), sergent, blessé; Meiss (François), voltigeur, blessé; Laval (Jean), grenadier, 2 blessures; Boulet (Auguste), sergent, 2 blessures.

71e *régiment de ligne.* — Lamendour (Félix-Louis), sergent-major; Adam (Alexis-Jean-Baptiste), sergent; Allard (Louis-François-Théodule), sergent-major; Laime (Jean-Baptiste-Joseph), sergent; Collin (Jacques), caporal; Maréchal (Jean), sergent; Redinger (Jacques), sergent-major; Guerdel (Jean-Baptiste-Frédéric), grenadier.

72e *régiment de ligne.* — Caillet (Pierre-Joseph-Quentin), sergent; Ténier (Pierre), caporal; Fumadelle (Jean), sergent-major; Morlot (Charles-Nicolas-Gabriel), sergent; Santamaria (François), sergent.

73e *régiment de ligne.* — Mabille (Louis-Célestin), sergent, blessé; Labreuvoit (Lucien-Nicolas), caporal, blessé; Saltzmann (Michel), caporal, 2 blessures; Zwiebel (Jean-Georges), caporal, blessé; Nouvel (Louis-Frédéric), caporal, blessé; Lecapon (Louis-Auguste), caporal, blessé.

85ᵉ *régiment de ligne.* — Hassel (Benoît), sergent, blessé; Lamoureux (Jean), sergent, blessé ; Dissard (Jean), caporal ; Thomas (Luc-Antoine), sergent, blessé ; Gravier (Augustin-Hippolyte), sergent, blessé; Tessier (Eliacim-Benjamin), sergent-major, blessé ; Susini (Jean-Luc), grenadier ; Auffret (Guillaume-Pierre), voltigeur, blessé ; Bouvet (Pierre-Xavier), sergent, blessé ; Sarrazin (Jean), fusilier, blessé ; Ducasse (Dominique), sergent-fourrier, blessé ; Francru (François-Denis), grenadier, blessé.

86ᵉ *régiment de ligne.* — Wiedmann (François), grenadier, blessé ; Lebrigand (Isaac), caporal ; Veyret (Claude-François), grenadier ; Carbillet (Bernard), sergent, blessé ; Rouyer-Legrand (Paul-Gabriel), sergent-fourrier, blessé ; Cordier (Victor-Émile), sergent, 2 blessures.

88ᵉ *régiment de ligne.* — Grimaldi (Paul-François), grenadier.

90ᵉ *régiment de ligne.* — Lajeune (Antoine), voltigeur, blessé ; Kropp (Guillaume), sergent, blessé ; Landais (Jean-François-Edmond), caporal, blessé ; Valet (Pierre-Charles), fusilier ; Sanvert (Jean-Pierre), grenadier, blessé ; Barthélemy (Joseph), caporal, blessé ; Vaullet (Alexis-Joseph), sergent, blessé ; Vaichère (Pierre-Antoine), grenadier ; Malaisé (Nicolas-Eugène), sergent-fourrier, blessé ; Duval (Martin-Édouard), sergent ; Guimon, dit *Gril* (Sévère), grenadier.

6ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — Perrin (Claude), sergent-major ; Claudelle (Jean-Baptiste), sapeur ; Charron (Jean-Baptiste), sergent ; Battini (Jean-Bernard), sergent ; Écuvillon (Louis), chasseur, blessé.

8ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — Janton (François), chasseur, blessé ; Poux (Joseph-Donat), sergent, blessé ; Berthelot (Frédéric-François), chasseur, blessé ; Delpoute (Jules-Jean-Marie), sergent, blessé ; Perret (Ernest-Eugène), sergent, 2 blessures ; Lamarle (Casimir), sergent ; Segalas-Migou (Jean), sergent.

11ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — Dusserre (Jean), sergent ; Biaggini (Pierre-François), sergent ; Piou (François), chasseur ; Dupont (Charles-Marie), chasseur ; Ticier (Pierre-Camille-Célestin), sergent, blessé ; Dommanget (François-Charles-Auguste), sergent, blessé ; Lacaze (Jean), sapeur ; Legall (Hervé), clairon, blessé ; Lerebourg (Charles-Adolphe), clairon, blessé grièvement ; Fanchon (Maurice), sergent.

19ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — Michel (Louis-Charles), chasseur, blessé ; Legrand (François), sergent ; Vannier (Jean-Étienne), sergent-fourrier, blessé grièvement ; Giovannetti (Charles-Félix), sergent.

2ᵉ *régiment de zouaves.* — Poux (François), sergent ; Demoulin (Théophile), zouave ; Constant (Gabriel), zouave ; Poncet (Claude-Abel), sergent ; Vallée (Louis), sergent ; Baron (Eustache), caporal ; Villaret (Louis-Ulysse), sergent-major ; Mauduit (Charles-Auguste), sergent ; Boyer (Louis-Jérôme),

zouave ; Lambert (Jean-Pierre-Adam), clairon ; Rioland (François), zouave ; Poupinet (Victor-Jean), sergent-fourrier ; Mercier (Pierre-Joseph), zouave ; Thiellement (Pierre-Césaire), zouave, blessé ; Savière (Michel-Jules), adjudant sous-officier ; Mirauchaux (Jules-Pierre), sergent-major, blessé ; Laffoy (Jean), zouavé ; Belloir (Clément), zouave ; Teffra (Joseph), clairon ; Dame Dagobert (Madeleine), femme Trimoreau, cantinière, 3 blessures.

1er *régiment étranger*. — Spire (David-Aimé), sergent, blessé très-grièvement ; Schœffer (Louis-Charles), sergent-major, blessé très-grièvement ; Schœrrer (Jean), voltigeur, blessé grièvement ; Brecht (Charles-Frédéric), sergent-fourrier, blessé ; Lichtenberg (Gustave-Vincent), adjudant sous-officier ; Macé (Louis-Marie), sergent-major ; Cérésole (Alphonse-Daniel), sergent.

2e *régiment étranger*. — Venderperren (Jean-Baptiste), sergent, blessé ; Artamienko (François), fusilier, blessé ; Toledo (Antonio), voltigeur ; Richard (Berland), caporal, blessé ; Hainselin (Charles-François), sergent-major, blessé ; Hennequen (Édouard), caporal, blessé ; Gœring (Jacques), voltigeur, blessé ; Denotte (Antoine), voltigeur.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — Mohamed-ben-Abdallah, Collin (Jean-Baptiste), sergent-major ; Djelloul-uld-el-Habib-Seya, caporal ; Toucas (Fortuné-Auguste), sergent ; Brodier (François-Frédéric), sergent ; Drot (Louis-Florimond-Théodolphe), sergent-fourrier ; Abdallah-ben-Micheri, sergent ; Magnié (Cyprien), sergent-major ; Alel-ph-Corso, sergent ; Mustazeda-ben-Hadj, sergent ; Mohamed-ben-Hamed-Djiri, tirailleur ; Cyprien, dit *Bailbais*, clairon ; Graziani (Pierre-Marie), sergent ; Djellali-ben-Seliman, tirailleur ; Hamed-ben-Aïssa, tirailleur ; Mohamed-ben-Djelloul, caporal ; Yahia-ben-Pasquero, sergent ; Ahmed-ben-Ahmoud, tirailleur ; Ahmed-ben-Belkas-sem, caporal, blessé ; Abdallah-ben-Gelly, tirailleur.

CAVALERIE.

2e *régiment de chasseurs*. — Perériel (Ludger-Jules), chasseur ; Stolz (Joseph), chasseur.

7e *régiment de chasseurs*. — Bouvalot (Victor), brigadier, blessé grièvement.

2e *régiment de hussards*. — Dufour (François-Ulysse), brigadier.

ARTILLERIE.

3e *régiment*. — Buisson (Frédéric), maréchal des logis.

7e *régiment*. — Weber (Ignace), adjudant sous-officier ; Page (François)

adjudant sous-officier; Cagnet (Louis-Auguste), maréchal des logis chef; Roullon (Louis-François), 2e canonnier conducteur, blessé; Bath (Jacques), 1er canonnier servant, blessé; Raing (Auguste-Marie), maréchal des logis; Chemineau (Jean-Nicolas), 1er canonnier conducteur.

8e *régiment.* — Moraux (Jules), canonnier, blessure grave; Bègue (Pierre), maréchal des logis; Barbaste (Jean), maréchal des logis.

9e *régiment.* — Antoine (Félix-Émile), adjudant sous-officier; Pothin, adjudant sous-officier; Louvrier (François-Hermanfroid), maréchal des logis; Cuchet (Amédée), maréchal des logis; Poitier (Jean), brigadier; Kehr (Augustin), 1er canonnier servant.

11e *régiment.* — Gigoust (Étienne-François), adjudant sous-officier; Roucheux (Eugène-Auguste), maréchal des logis chef; Gadet (Joseph), 1er canonnier servant, grièvement blessé; Rouquié (Jean), 1er canonnier servant, grièvement blessé; Julien (Pierre), 1er canonnier servant, grièvement blessé.

12e *régiment.* — Gouet (Charles-Jean), maréchal des logis chef; Lucu (Armand), 1er canonnier servant, blessé.

13e *régiment.* — Blache (Jean), maréchal des logis; Pierre (Remy-Antoine), maréchal des logis; Deliand (Auguste-Casimir), canonnier servant; Tenand-Henri (Louis-Henri), artificier; Millescamps (Louis-Joseph), maréchal des logis chef; Lossel (Charles-Louis), maréchal des logis.

15e *régiment.* — Despoutot (Georges), maréchal des logis; Denis (Louis-Joseph), artificier.

Grand parc. — Albert (Jean-Joseph), adjudant sous-officier; Mortier (Charles-Joseph), maréchal des logis chef; Boyer (Joseph-Isaac), maréchal des logis.

GÉNIE.

2e *régiment.* — Viaud (François), sergent-major; Viel (Julien-François), sergent; Aymard (Pierre-Paul), sergent.

3e *régiment.* — Brunet (René), maître ouvrier.

TRAIN DES ÉQUIPAGES.

2e *escadron.* — Bouyer (André), conducteur; Rollie (Jean-Baptiste); maréchal des logis; Lafay (Bernard), maréchal des logis; Perrot (Jean), cavalier; Monnin (Joseph), cavalier; Thérier (Laurent), cavalier.

Infirmiers militaires. — Decary, sergent, infirmier-major; Nayral (Pierre-Jules), sergent; Vinsonnaud (Jean-Baptiste-Victor), sergent au 3e régiment du génie (élève d'administration); Joyeux (Auguste), soldat de 2e classe.



Chasseurs à Cheval.

(Garde Impériale.)

Avant de clore ce dernier chapitre des brillants épisodes de la journée de Magenta, je dois un souvenir à la cavalerie française, qui a montré dans cette circonstance une supériorité marquée sur la cavalerie autrichienne, ainsi que le maréchal Mac-Mahon le constate dans son rapport à l'Empereur.

Ce fait, dit le *Moniteur de l'armée*, a une importance capitale; en présence de l'opinion accréditée par quelques journaux étrangers de la bonne organisation et de la solidité de la cavalerie autrichienne, on attendait, avec une sorte d'impatience, en France, le résultat de la première rencontre qui aurait lieu entre nos corps de troupes à cheval et ceux de l'ennemi. Aujourd'hui le doute n'est plus possible pour personne, et les brillants faits d'armes de la cavalerie française, au début même de la campagne de 1859, ont dû complétement le détruire.

Dès les guerres de l'Empire, la cavalerie française avait mérité d'être la première de l'Europe, et les soins donnés depuis ces mémorables campagnes à son organisation, à sa remonte et à son instruction, ne permettaient pas de penser qu'elle eût pu dégénérer.

Napoléon, à Iéna, en voyant sa cavalerie légère faire des prodiges, s'écriait, plein d'admiration : « Oh ! qui pourrait résister à de tels hommes? »

Cet éloge était mérité. Sans remonter à ces charges brillantes et rapides, qui, comme à Marengo, changeaient les destinées de la bataille, sans citer celles non moins puissantes qui, comme à Eylau, écrasaient des corps d'armée tout entiers, nous pouvons dire qu'à aucune époque, chez aucune nation, on ne vit jamais une cavalerie plus aguerrie, plus brave, mieux disciplinée, mieux commandée, accomplir autant de faits d'armes éclatants. Ce qui en donne une preuve complète, c'est la haute renommée acquise par les généraux habiles qui guidèrent tant de fois nos bouillants escadrons à la victoire : les Murat, les Kellermann, les Ney, les Lassalle, les Richepanse, les d'Hautpoul, les Montbrun.

En remontant dans les souvenirs de notre vieille histoire, en relisant nos annales militaires, nous voyons qu'à presque toutes les époques la cavalerie a joué un grand rôle, et, si elle ne fut pas si brillante, si disciplinée, si savante et surtout si habilement commandée que sous l'Empire, du moins se montra-t-elle toujours, même dans nos désastres, intrépide, dévouée, digne de la France. A Pavie, à Malplaquet, la cavalerie française mourut à cheval ; à Rocroy, elle brisa la redoutable infanterie espagnole, la terreur de l'Europe ; à Fontenoy, elle saisit la victoire par un élan rapide et prodigieux. Enfin ils furent célèbres aussi, ces cavaliers d'autrefois, les dragons de Condé, les carabiniers du comte de Florence, les houzards de Berchini.

« La cavalerie, dit Napoléon, doit être plus instruite que l'infanterie ; ce n'est pas seulement la vélocité qui assure son succès, c'est l'ordre, l'ensemble, le bon emploi de ses réserves. »

Les Francs n'avaient point de cavalerie ; toutes leurs forces militaires consistaient dans l'infanterie, *omne robur in pedite*. Mais, après la conquête des Gaules, les successeurs de Clovis commencèrent à s'occuper de cette arme puissante. A la bataille de Poitiers, en 792, l'armée française comptait déjà douze mille cavaliers avec soixante-douze mille fantassins. Sous Charlemagne, la cavalerie est égale en nombre à l'infanterie. Bientôt la cavalerie devient prépondérante. C'est l'époque de la chevalerie. On voit paraître alors successivement les gens d'armes à cheval, les archers à cheval, les bannerets, les compagnies d'ordonnance, les lances fournies. La lance était l'arme principale de la cavalerie.

Sous Charles VIII et ses successeurs, la cavalerie française vit introduire dans ses rangs un élément nouveau : les cavaliers étrangers qui, sous le nom d'argoulets, d'estradiots, d'albanais, de reîtres, de carabins et de dragons, commencèrent à apprendre aux généraux français l'emploi de la cavalerie légère. On s'en servit d'abord pour battre l'estrade, pour escorter les convois, pour achever la déroute de la gendarmerie ennemie, pour poursuivre et harceler l'infanterie. Sa véritable destination, sa destination foudroyante, ne devait être comprise que plusieurs siècles après à l'école de Gustave-Adolphe, de Charles XII, de Seydlitz, de Frédéric II et de Napoléon.

Sous Henri IV, on comptait trois sortes de cavalerie : les gendarmes, les chevau-légers, les arquebusiers, appelés carabins ou dragons. Les gendarmes étaient armés de l'escopette, du pistolet d'arçon, de l'estoc ou longue épée roide et sans tranchant. Les chevau-légers avaient, comme les gendarmes, l'armure complète de fer ; ils portaient le pistolet à l'arçon de la selle. La lance avait été abandonnée et reléguée dans les rangs de l'infanterie.

Cédant à l'exemple de la cavalerie allemande, la cavalerie française s'organisa en escadrons ou cornettes, dont la force variait de cent à cinq cents, et la profondeur depuis trois rangs jusqu'à huit. La cavalerie, qui jusque-là avait combattu par le choc, combattit exclusivement par les armes à feu, et perdit ainsi sa véritable destination. Pendant tout le dix-septième siècle, elle fut organisée à peu près de la même manière, à l'exception de la cuirasse, qui disparut complétement. Au commencement du dix-huitième siècle, Louis XIV fit reprendre la demi-cuirasse à la grosse cavalerie. Les armes étaient alors l'épée, le pistolet, le mousqueton. Le nombre des régiments de cavalerie s'éleva à plus de soixante sous le règne

de ce monarque. Ils étaient forts de six cents hommes. La cavalerie continua à exécuter des feux.

Pendant la guerre de Sept-Ans, Frédéric II changea la tactique de la cavalerie, en l'employant comme arme de choc. Jusqu'à ce moment, la cavalerie n'avait chargé qu'au trot, en faisant feu du fusil ou du pistolet. Frédéric la fit charger au galop, le sabre à la main. Il en a tracé les principes dans son *Art de la guerre*, en vers trop faibles pour mériter d'être cités, mais qui contiennent pourtant d'utiles leçons.

Pendant les premières guerres de la Révolution, les cavaliers français suivirent l'exemple des Prussiens et bientôt les surpassèrent. Nos houzards de la Liberté, nos chasseurs de la République mesurèrent souvent leurs sabres avec succès contre ceux des terribles houzards prussiens. Lors de l'invasion de la Champagne, et plus tard, en 1806, les derniers ne purent tenir contre nos escadrons.

Au commencement de la Révolution, la cavalerie française était divisée en grosse cavalerie et en cavalerie légère. La cavalerie légère ne comprenait que des hussards et des chasseurs ; les dragons formaient une arme mixte.

Napoléon avait peu de cavalerie dans ses premières campagnes d'Italie ; mais avec quelle habileté il sut l'employer ! En Égypte, où il eut à combattre les meilleurs cavaliers du monde, il en tira également un grand parti.

Voici ce qu'il dit à ce sujet dans ses Mémoires :

« Cent cavaliers français ne craignaient pas cent mameluks ; trois cents étaient vainqueurs d'un pareil nombre, mille en combattaient quinze cents, tant est grande l'influence de la tactique, de l'ordre et des évolutions ! Les généraux de cavalerie Murat, Leclerc, Lasalle, se présentaient aux mameluks sur plusieurs lignes ; lorsque ceux-ci étaient sur le point de dérober la première, la seconde se portait à son secours par la droite et par la gauche ; les mameluks s'arrêtaient alors et convergeaient pour tourner les ailes de cette nouvelle ligne. C'était le moment qu'on saisissait pour les charger, ils étaient toujours rompus. »

Napoléon usa des méthodes d'Alexandre, d'Annibal, de César ; il faisait manœuvrer sa cavalerie, avait peu de points vulnérables et se créait des places de dépôt, non des villages, mais des forts. Sous l'Empire, la cavalerie française prit une extension prodigieuse et servit de modèle à l'Europe. « L'infanterie d'une armée, disait-il, étant représentée par un, la cavalerie sera un quart, l'artillerie un huitième ; mais il suffit que la cavalerie soit le cinquième de l'infanterie. »

Au commencement de 1807, l'Empereur forma à Varsovie un régiment

de lanciers qui fut placé dans les rangs de la garde. Les campagnes du Nord lui avaient fait comprendre la nécessité d'opposer des lances françaises aux lances cosaques. Le nombre des régiments de lanciers fut successivement porté à douze sous l'Empire.

La campagne de 1812 ruina la cavalerie française : presque tous nos chevaux périrent en Russie.

Cette perte de notre cavalerie eut une influence désastreuse sur les destinées de l'Empire. On sait qu'à Lutzen et à Bautzen Napoléon ne put tirer parti de la victoire à défaut de cavalerie. Aujourd'hui la cavalerie est divisée en trois armes : la cavalerie de réserve, qui comprend les carabiniers et les cuirassiers ; la cavalerie de ligne, qui comprend les dragons et les lanciers ; et la cavalerie légère formée des chasseurs et des hussards.

Tous ceux qui ont vu maneuvrer nos magnifiques escadrons ont pu se convaincre que de nos jours la cavalerie française est aussi savante, aussi bien montée, aussi bien commandée qu'à aucune autre époque de notre histoire, et qu'elle n'attendait qu'un plus grand théâtre pour montrer qu'elle est digne, sous tous les rapports, de la cavalerie du premier Empire.

II

POPULARITÉ DE LA GUERRE

Pendant que la science panse les blessés, que la charité soigne les malades, pendant qu'on relève les morts de la glorieuse bataille de Magenta, je vais ramener les lecteurs de ce livre, pour quelques heures, au beau pays de France.

Là régnait sous la douce et pourtant ferme autorité de l'Impératrice régente une profonde sécurité. Rien ne venait troubler l'ordre admirable que plusieurs années d'un gouvernement fort et éclairé et d'un règne illustre et prospère avaient fondé. On a dit que, prévoyant des circonstances impossibles où la tranquillité intérieure de la capitale pourrait être troublée par l'esprit de désordre et de révolte, les membres du Conseil privé, réunis aux ministres, avaient examiné quelles mesures devraient être prises pour défendre la dynastie attaquée et la société menacée.

Au milieu des délibérations qui auraient eu lieu sur ce terrain brûlant, l'Impératrice régente aurait dit : « Messieurs, si le trône de mon fils était en danger, je monterais à cheval et je marcherais en tête de l'armée. » Je répète ces paroles, parce qu'elles sont un symptôme éclatant de l'énergie que la mère du Prince Impérial saurait déployer au besoin, si jamais elle se trouvait placée, par le cours des événements, dans une situation difficile.

Mais, pendant l'absence de l'Empereur, il n'y eut pas même l'ombre d'un danger, pas même l'ombre d'un trouble. Le peuple, au contraire, suivait de loin, par le cœur et par la pensée, avec une admiration sincère, avec un profond amour, le sauveur de l'Italie, marchant, de victoire en victoire, à la délivrance de la Lombardie, et ne murmurait son nom que pour le mêler à ses prières.

J'ai déjà dit combien la guerre d'Italie était populaire. On sait déjà avec quel empressement la classe ouvrière valide se portait vers les bureaux d'enrôlement où se pressaient la foule des engagés. Le nombre de ces engagés a été d'environ vingt-cinq mille, seulement dans Paris, d'au moins cinquante mille dans toute la France. Je doute que l'immense empire d'Autriche en eût pu fournir autant, malgré le chiffre élevé de sa population.

L'ardeur avec laquelle la masse des souscripteurs à l'emprunt national de cinq cents millions voté par le Corps législatif pour les frais de la guerre d'Italie assiégeaient les nombreux bureaux ouverts à cette occasion a eu quelque chose de phénoménal. On ne croirait pas à tant d'enthousiasme, si des chiffres ne constataient d'une façon authentique ce prodigieux élan.

C'est seulement à la fin du mois de mai que l'administration du Trésor reçut les derniers renseignements relatifs à cette opération. A ce moment-là elle fit passer sous les yeux de l'Empereur un tableau qui indiquait, par département, le nombre exact des souscripteurs et le montant du capital souscrit.

D'après ce tableau, qui est un éloquent témoignage des sentiments de confiance et de dévouement qui ont poussé la foule vers les bureaux de souscription, le nombre des personnes qui ont pris part à l'emprunt en versant dans les caisses de l'État le dixième de garantie s'élevait à six cent quatre-vingt dix mille cent quatre-vingt-dix.

A lui seul, ce chiffre dépasse de plus de cent mille parties prenantes le nombre de tous les souscripteurs réunis des trois emprunts de la campagne de Crimée. Il se divisait ainsi :

A Paris.	245,025
Dans les départements.	445,165

La somme souscrite allait à deux milliards cinq cent neuf millions, cinq cent quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent soixante-seize francs; elle est égale à plus de cinq fois la somme demandée.

Paris a fourni.	1,547,637,636
Les départements ont donné.	961,922,140
Les coupures de 10 fr. se sont élevées à. . .	107,043,166
Les souscriptions supérieures à 10 fr. ont été de	2,402,516,609

Le dixième de garantie déposé en neuf jours, à Paris et dans les départements, est de deux cent cinquante millions neuf cent cinquante-cinq mille neuf cent soixante-dix-sept francs, plus de la moitié de la totalité de l'emprunt, qui s'élevait à cinq cent vingt millions avec le supplément de vingt millions destiné à faciliter la liquidation et à couvrir les frais de l'escompte.

La nation ne pouvait faire à l'Empereur une réponse qui témoignât davantage de sa confiance dans sa politique et de sa sympathie pour l'Italie.

Le rapport du ministre des finances à l'Empereur, sur l'emprunt de la guerre d'Italie, est du 28 mai. Le lendemain, l'Impératrice régente quittait le palais des Tuileries pour aller habiter le palais de Saint-Cloud, où elle recevait bientôt, à l'occasion de son arrivée dans cette résidence souveraine, les maires, les conseillers municipaux et les curés des communes de Saint-Cloud et de Boulogne, les officiers du 3e bataillon de la garde nationale de la Seine, et les officiers d'infanterie et de cavalerie de la garde impériale, en garnison à Saint-Cloud.

Son Altesse Impériale le Prince Impérial assistait à cette réception, qui fournit aux personnes qui eurent l'honneur d'y être admises une nouvelle occasion de faire éclater toute la vivacité de leurs sentiments de fidélité et de dévouement pour l'Empereur et sa dynastie.

Avant de quitter le palais des Tuileries, l'Impératrice régente avait daigné faire adresser à Son Excellence M. le comte de Morny, président du Corps législatif, la lettre suivante, datée du 23 mai :

« Monsieur le président,

« Un grand nombre des membres du Corps législatif ayant témoigné le désir d'être admis, avant la clôture de la session, auprès de Son Altesse Impériale le Prince Impérial, Sa Majesté l'Impératrice régente, au moment de son départ pour aller fixer son séjour au palais de Saint-Cloud, m'ordonne de faire savoir à Votre Excellence qu'elle la recevra avec le bureau du Corps législatif et MM. les députés qui voudront accompagner leur président, jeudi, 26 de ce mois, à une heure de l'après-midi, au palais des Tuileries.

« On sera en frac.

« On entrera par le pavillon de l'Horloge.

« Veuillez agréer, monsieur le président, les assurances de ma haute considération.

« Le grand maître des cérémonies,

« DE CAMBACÉRÈS. »

Cette réception eut lieu, en effet, au jour indiqué. Sa Majesté reçut également le Sénat et le conseil d'État. Voici dans quels termes le *Moniteur universel* du lendemain parlait de cette solennité d'un caractère entièrement dynastique :

L'Impératrice régente, accompagnée de Son Altesse Impériale monseigneur le Prince Impérial, a reçu aujourd'hui à une heure, au palais

des Tuileries, MM. les membres du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'État.

Son Altesse Impériale monseigneur le prince Jérôme Napoléon était présent à cette réception, à laquelle ont assisté Leurs Excellences les ministres, les grands officiers de la Couronne, la grande maîtresse de la maison de l'Impératrice et la gouvernante des enfants de France, ainsi que les officiers et les dames de service auprès de Sa Majesté.

Chacun des grands corps était réuni, dès midi et demi, dans un des salons du Palais.

A une heure, Sa Majesté l'Impératrice régente, donnant le bras à Son Altesse Impériale monseigneur le prince Jérôme, accompagnée de Son Altesse Impériale monseigneur le Prince Impérial, est entrée dans le salon où se trouvait le Sénat. Les ministres, les grands officiers de la Couronne, les officiers et dames de service suivaient Sa Majesté et Leurs Altesses Impériales.

Son Excellence M. Troplong a adressé les paroles suivantes à Sa Majesté :

« Madame,

« Le Sénat remercie Votre Majesté de cette audience affectueuse, qui lui permet de voir cet Enfant bien-aimé, l'espoir de la patrie.

« En l'absence de l'Empereur, chacun de nous éprouve un dévouement plus vif pour les personnes chéries qu'il a confiées au patriotisme des Français. Nons sommes heureux, Madame, de pouvoir vous exprimer, avant de nous séparer, ces sentiments qui se mêlent à nos vœux ardents pour la gloire de l'Empereur et pour le succès de nos armes. »

Sa Majesté l'Impératrice régente a répondu :

« Messieurs les sénateurs,

« Vous avez voulu, avant de vous séparer, donner une nouvelle preuve de dévouement à l'Empereur, en manifestant le désir de voir le Prince Impérial; ce témoignage de la sollicitude dont vous l'environnez ne m'a point surprise; mais je n'en suis pas moins profondément émue; cette démarche est pour moi, comme le sont déjà les conseils de mon bien-aimé oncle, un encouragement et une force. »

Les cris de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!* ont accueilli les paroles de Sa Majesté.

Le cortége s'est rendu ensuite dans le salon où était le Corps législatif.

Son Excellence M. le comte de Morny a adressé à Sa Majesté les paroles suivantes :

« Madame,

« Le Corps législatif est heureux, avant de se séparer, d'avoir l'honneur d'être admis en votre présence et de voir le Prince Impérial.

« Nous retournons tous dans nos départements; nous allons y entretenir le patriotisme que réclament les circonstances actuelles; seulement, nous n'aurons pas de grands efforts à faire sur des populations dans le cœur desquelles vibrent toujours les mots de gloire et d'honneur. L'absence de l'Empereur a pu causer quelques inquiétudes à ceux qui ne connaissent pas la France, mais cette nation généreuse et sensible comprend toutes les délicatesses, et, quand elle voit l'Empereur s'éloigner pour aller partager le péril de nos soldats et défendre l'honneur du drapeau, elle témoigne plus encore, s'il est possible, de respect pour votre autorité, d'affection et de dévouement pour votre personne.

« Comptez donc, Madame, sur le concours de tous, et sur les sentiments auxquels vous avez droit comme régente et comme mère. »

Sa Majesté l'Impératrice régente a répondu :

« Messieurs,

« Je suis bien touchée du désir que vous m'avez exprimé de voir le Prince Impérial avant de retourner dans vos départements. Je compte sur votre patriotisme éclairé pour y entretenir la foi que nous devons tous avoir dans l'énergie de l'armée, et, quand le jour sera venu, dans la modération de l'Empereur.

« Pour moi, quelque lourde que puisse être ma tâche, je trouverai dans mon cœur tout français le courage nécessaire pour l'accomplir.

« Je me repose donc, messieurs, sur votre loyal concours, et sur l'appui de la nation entière, qui, en l'absence du chef qu'elle s'est donné, ne fera jamais défaut à une femme et à un enfant. »

Ces paroles de Sa Majesté ont excité le plus vif enthousiasme, et les crisr épétés de *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive le Prince Impérial !* ont témoigné des sentiments unanimes du Corps législatif.

Sa Majesté l'Impératrice régente, accompagnée de Son Altesse Impériale monseigneur le Prince Impérial, et de Son Altesse Impériale mon-

seigneur le prince Jérôme Napoléon, a passé ensuite, suivie du même cortége, dans la galerie où se tenait le conseil d'État.

Son Excellence M. Baroche a adressé à Sa Majesté les paroles suivantes :

« Madame,

« Le conseil d'État remercie Votre Majesté d'avoir bien voulu l'admettre, avec le Sénat et le Corps législatif, à vous présenter ses hommages.

« Profondément dévoués à l'Empereur, à Votre Majesté, à la dynastie impériale, nous saluons avec respect et avec amour le jeune héritier du trône des Napoléons, et nous demandons à Dieu de lui accorder, comme la plus belle partie de cet héritage, les talents et les vertus de son père et de sa mère. »

Sa Majesté a répondu :

« Messieurs,

« Je vous remercie de vous être associés à la manifestation du Sénat et du Corps législatif. Votre concours en cette circonstance est un gage précieux des sentiments qui animent le conseil d'État pour la dynastie de l'Empereur, et je ne puis qu'en éprouver une vive satisfaction. »

Les acclamations répétées de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!* ont accueilli ces paroles, et retentissaient encore après le départ de Sa Majesté.

Les membres du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'État se sont alors retirés, emportant une impression profonde de cette touchante réception.

Le Corps législatif allait se séparer. Mais le Sénat devait rester quelques jours de plus en session. Il était en séance, le 6 juin, au moment où parvenait à Paris la nouvelle de la victoire de Magenta. M. le baron Dupin allait lire son rapport sur la loi relative à l'extension des limites de Paris, lorsque Son Excellence M. Troplong interrompit cette lecture pour donner connaissance au Sénat d'une dépêche télégraphique qui venait de lui parvenir. Cette dépêche, qui était datée du quartier général, 6 juin, huit heures et demie, annonçait que la ville de Milan, insurgée, avait secoué le joug de l'Autriche. Des cris énergiques et répétés de *Vive l'Empereur!* accueillirent cette communication. C'était du reste la dernière séance de la session de 1859. Avant de se séparer de ses collègues, Son Excellence M. Troplong, président du Sénat, voulut consta-

ter les sentiments de ce Corps envers la dynastie impériale, en terminant cette session par l'allocution suivante, qui fut vivement applaudie, et dont les derniers mots furent couverts par les cris de *Vive l'Empereur !*

« Messieurs les Sénateurs,

« Avant de donner la parole à M. le ministre d'État, permettez-moi d'exprimer un sentiment qui sera notre patriotique adieu, à la fin de cette importante session.

« L'Empereur vient d'inscrire un nouveau nom dans les fastes de nos victoires. Déjà la grande armée et le grand capitaine semblent se retrouver sur cette terre d'Italie, où se révéla le génie de Napoléon Ier; et la hardie bataille de Magenta est, d'un même coup, la délivrance du Piémont, la prise de possession de l'indépendance lombardo-vénitienne, et la déroute de l'étranger. Applaudissons, comme tout le pays, à un succès qui appartient désormais à l'histoire.

« Quand nous nous retrouverons ici, messieurs les Sénateurs, l'Empire de Napoléon III, qui a sauvé la France, aura probablement affranchi l'Italie, et l'Europe aura vu la fin d'une question qui l'oppresse depuis des siècles. Nous avons, en effet, au delà des Alpes, un homme, une armée, une noble cause, et notre force invincible est conduite par la modération, la justice et l'humanité. Ayons donc confiance, et donnons-nous rendez-vous pour une autre session, aux cris de *Vive l'Empereur !* »

La nouvelle de la victoire de Magenta était parvenue à Paris le dimanche, 5 juin, dans la soirée. La foule s'arrachait le supplément du *Moniteur universel* qui annonçait ce grand triomphe. Ce fut aussitôt dans la population parisienne un indescriptible et spontané mouvement d'enthousiasme et de joie. Elle semblait obéir dans ses manifestations immédiates et publiques à un choc électrique, comme si un frisson de patriotisme se fût emparé d'elle. L'illumination des boulevards, qui devait se généraliser et se répéter pendant trois jours, fut universelle et instantanée. Je ne sais quelle ivresse d'orgueil national débordait de tous les cœurs. L'Impératrice régente, accompagnée de Son Altesse Impériale la princesse Clotilde, ayant eu l'heureuse idée de parcourir, au bruit du canon des Invalides, la ligne des boulevards en calèche découverte, fut saluée partout d'acclamations frénétiques.

Le surlendemain, 7 juin, l'église métropolitaine de Paris recevait l'élite de la nation française réunie sous les voûtes de la maison de Dieu pour lui rendre grâce du triomphe des armes françaises. La veille, Son

Excellence M. Rouland, ministre des cultes, avait adressé à cette occasion, à Nos Seigneurs les archevêques et les évêques de France, ainsi qu'aux présidents des consistoires de l'Église réformée et du culte Israélite, la circulaire suivante :

« Monseigneur,

« Une grande victoire vient d'être remportée par l'armée d'Italie. Après avoir franchi le Tessin sous le feu d'un ennemi supérieur en nombre, nos soldats, conduits par l'Empereur, ont mis en déroute, à Magenta, l'élite de l'armée autrichienne, et occupé la capitale de la Lombardie. Ces succès si rapides montrent assez la main de Dieu bénissant nos drapeaux. L'Empereur et notre Auguste Régente, heureux de reconnaître à ces signes non douteux la protection divine, désirent que toute la France s'unisse à cette occasion dans un même sentiment d'actions de grâces. Je vous prie, monseigneur, de vouloir bien répondre à cette pieuse pensée en ordonnant qu'un *Te Deum* soit chanté dimanche prochain, 12 de ce mois, dans toutes les églises de votre diocèse, où vos instructions pourront parvenir en temps utile. M. le préfet se concertera avec Votre Grandeur pour les mesures que cette solennité devra réclamer.

« Agréez, monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

« *Le ministre de l'instruction publique et des cultes*,

« ROULAND. »

Paris devait devancer cette date du 12 juin, et ce fut, comme je viens de le dire, le mardi 7 juin qu'eut lieu dans l'église de Notre-Dame cette auguste solennité.

L'intérieur et la façade de l'église avaient été magnifiquement décorés et pavoisés pour cette solennité.

A une heure, Sa Majesté l'Impératrice se rendit à Notre-Dame par la place du Carrousel, la rue de Rivoli, la place de l'Hôtel-de-Ville, la rue d'Arcole et le parvis Notre-Dame.

L'Impératrice était accompagnée de Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon, de Leurs Altesses Impériales la princesse Marie-Clotilde Napoléon et la princesse Mathilde; de Leurs Excellences les grands officiers de la Couronne, le grand maître et la grande maîtresse de la maison de l'Impératrice; des officiers et dames de service de Leurs Majestés et des maisons de Leurs Altesses Impériales.

Son Altesse le prince Lucien Murat avait précédé dans l'église l'arrivée de Sa Majesté.

Sur tout le passage du cortége, les rues et les places étaient pavoisées de drapeaux aux couleurs de la France et de la Sardaigne, et remplies d'une foule immense qui a salué Sa Majesté des cris de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive le prince Impérial!*

A son entrée dans la basilique, l'Impératrice, ayant à côté d'Elle Son Altesse Impériale le prince Jérôme, fut reçue sous le dais par le clergé de Notre-Dame, et conduite processionnellement au chœur, sur l'estrade préparée pour Sa Majesté.

Leurs Altesses Impériales la princesse Marie-Clotilde Napoléon et la princesse Mathilde prirent place sur l'estrade, à droite et à gauche de l'Impératrice.

Des deux côtés du chœur étaient rangés les grands officiers de la Couronne, les ministres, les présidents des grands corps de l'État, les maréchaux, le gouverneur des Invalides, le général commandant supérieur des gardes nationales de la Seine et les grands-croix de la Légion d'honneur.

Des estrades avaient été préparées des deux côtés de la nef pour les membres du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'État. Presque tous s'étaient rendus à cette solennité. On y voyait également les membres de la cour de cassation, de la cour des comptes, de la cour impériale et des tribunaux, du conseil supérieur de l'instruction publique et de l'Institut; les préfets de la Seine et de police, les membres du conseil municipal et les maires de Paris; les principaux fonctionnaires des ministères les officiers supérieurs de la garde impériale, de l'armée de Paris, de la marine et de la garde nationale. A son entrée dans l'église, comme à sa sortie, l'Impératrice fut saluée des plus vives acclamations.

Enrôlements volontaires, souscriptions à l'emprunt, manifestations publiques : le patriotisme du peuple français acceptait avec le même élan toutes les occasions qui se présentaient de témoigner de sa vivacité et de son étendue. Une généreuse pensée de l'Impératrice régente offrit à la nation un nouveau moyen de prouver sa sympathie en faveur de la cause sacrée que l'Empereur soldat était allé servir en Italie. Le 18 juin, Sa Majesté signait un décret ainsi conçu :

« Il est institué, sous la présidence de l'Impératrice régente, un comité chargé de centraliser le produit des sommes offertes dans le but de venir en aide aux blessés et aux familles des militaires et marins tués ou blessés à l'armée d'Italie et de diriger l'emploi de ces dons. »

Ce décret avait été précédé d'une note officielle, en date du 6 mai,

disant que, sur le désir exprimé par Sa Majesté l'Impératrice régente, les dames de la maison de Sa Majesté s'occupaient de préparer des bandes à pansement et de la charpie pour les soldats de l'armée d'Italie. Cette note ajoutait que l'administration de l'assistance publique s'était empressée de s'associer à cette généreuse pensée, en faisant aussi confectionner dans ses hôpitaux ces objets de première nécessité pour les armées en campagne, mais que le vieux linge lui manquait et que les faibles quantités dont elle disposait seraient bientôt épuisées. L'Impératrice régente faisait donc avec confiance un appel au patriotisme des habitants de la capitale. D'après cette note, suivie le lendemain d'un avis supplémentaire, les dons en linge pouvaient être versés à l'administration générale de l'assistance publique, dans tous les hôpitaux et hospices de Paris, dans les douze mairies et dans les diverses maisons de secours relevant des bureaux de bienfaisance.

Le même décret du 18 juin, complété par un décret postérieur à la bataille de Solferino, composait le comité qu'il instituait des personnes suivantes :

L'Impératrice régente;
Son Altesse Impériale la princesse Marie-Clotilde Napoléon;
Son Altesse Impériale la princesse Mathilde;
Madame la maréchale comtesse Vaillant;
Madame la maréchale duchesse de Malakoff;
Madame la maréchale comtesse Randon;
Madame la maréchale duchesse de Magenta;
Madame la maréchale comtesse Regnauld de Saint-Jean d'Angély;
Madame la maréchale Niel;
Madame l'amirale Parceval-Deschênes;
Madame l'amirale Hamelin;
Son Éminence monseigneur le cardinal archevêque de Paris;
M. le comte de Germiny, gouverneur de la Banque de France;
M. le baron Barbier, intendant de la 1re division militaire;
M. Davenne, directeur de l'assistance publique.

Réuni, le 24 juin, sous la présidence de l'Impératrice régente, le comité adoptait la résolution dont voici le texte :

« 1° Une souscription pour venir en aide aux blessés et aux familles des militaires ou marins tués ou blessés à l'armée d'Italie est ouverte, et sera close le 1er septembre prochain.

« 2° Les dons seront reçus en argent ou en nature.

« Les dons en argent seront versés dans les caisses des receveurs généraux et particuliers et des percepteurs.

« Les dons en nature seront envoyés à Paris, au ministère de la guerre. Dans les départements, MM. les préfets feront connaître par un avis où ils devront être remis.

« 3° Les demandes des blessés ou des familles devront être adressées à un des membres du comité. »

Depuis, la clôture de cette même souscription fut prorogée au 1[er] janvier 1860. Dès le début, on recueillit, de tous les simples particuliers, de tous les corps constitués des offrandes considérables en argent ainsi que des dons en nature d'une grande importance.

En tête de la première liste figuraient les souscriptions personnelles des membres du comité, savoir :

Sa Majesté l'Impératrice régente, présidente, et le prince Impérial pour.	50,000 fr.
Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon pour.	10,000 fr.
Son Altesse Impériale la princesse Marie-Clotilde Napoléon pour.	5,000 fr.
Chacun des membres du comité a souscrit pour. .	500 fr.
Chacun des ministres et des présidents des grands corps de l'État a souscrit pour.	1,000 fr.
Le total de cette première liste s'élevait, à la date du 4 juillet 1859, à.	216,710 fr. 15 c.

A cette somme il faut joindre celle votée par le conseil municipal de Paris, sur la proposition du sénateur préfet de la Seine, et qui est de 100,000 fr.

Aujourd'hui, la totalité des sommes souscrites atteint presque le chiffre de cinq millions, qui sera certainement dépassé au moment où la souscription sera close.

Les manifestations de la sympathie nationale en faveur des blessés de l'armée d'Italie ne se bornaient pas à des envois d'offrandes en argent ou de dons en nature. Le comité présidé par l'Impératrice régente recevait des propositions qui témoignaient hautement de la vive et universelle admiration qu'inspirait la valeur de nos soldats. Ainsi M. Lairolle, propriétaire à Quissac, arrondissement du Vigan, mettait à la disposition du préfet du Gard, pour les blessés ou convalescents de l'armée d'Italie, le château de Boissières, situé à quelques kilomètres de Nîmes, dans une position très-salubre. M. Gout de Bize, propriétaire de l'abbaye de Lagrasse, située dans un pays très-sain qui offre toutes les ressources nécessaires à la vie, et qui appartient à l'arrondissement de Carcassonne,

offrait cet édifice au ministre de la guerre pour y placer cinq cents malades.

Ce n'était pas tout que de faire appel à la sympathie publique; ce n'était pas tout que de recueillir de riches offrandes et des dons nombreux. Il fallait encore pourvoir à un équitable et intelligent emploi de ces offrandes et de ces dons.

Dans sa pieuse sollicitude pour les souffrances qu'elle s'était proposé d'alléger, l'Impératrice régente réunit de nouveau le comité institué par son décret du 18 juin, et des résolutions supplémentaires furent adoptées dans cette séance, qui eut lieu le 25 du même mois. Voici dans quels termes le *Moniteur universel*, qui les faisait connaître, s'exprimait à ce sujet :

« L'armée d'Italie étant amplement approvisionnée par les soins de l'administration de la guerre, les dons en nature provenant de la souscription nationale seront successivement vendus par l'administration des domaines, et le produit de la vente, versé dans les caisses publiques, viendra en accroissement des dons en argent.

« Il est fait exception à cette disposition pour les dons de linge à pansement qui, par mesure de prévoyance, seront versés dans les magasins militaires.

« Le comité confie, avec l'agrément de Sa Majesté l'Impératrice régente et sous la haute direction de Leurs Altesses Impériales les princesses Marie-Clotilde Napoléon et Mathilde, au patronage individuel des dames qui font partie du comité l'examen des demandes de secours par circonscription des départements compris dans les vingt et une divisions militaires, et règle ainsi qu'il suit cette attribution de patronage :

Madame la maréchale comtesse Vaillant.

La 1re division. — Seine, Seine-et-Oise, Oise, Seine-et-Marne, Aube, Yonne, Loiret, Eure-et-Loir.

La 2e division. — Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne.

La 3e division. — Nord, Pas-de-Calais, Somme.

Madame la maréchale duchesse de Malakoff.

La 4e division. — Marne, Aisne, Ardennes.

La 5e division. — Moselle, Meuse, Meurthe, Vosges.

La 6e division. — Bas-Rhin, Haut-Rhin.

Madame la maréchale comtesse Randon.

La 7e division. — Doubs, Jura, Côte-d'Or, Haute-Marne, Haute-Saône.

La 8e division. — Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Ain, Isère, Hautes-Alpes, Drôme, Ardèche.

La 9e division. — Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes, Vaucluse.
Plus les trois divisions de l'Algérie : Alger, Oran et Constantine.

Madame la maréchale duchesse de Magenta.

La 10e division. — Hérault, Aveyron, Lozère, Gard.
La 11e division. — Pyrénées-Orientales, Ariége, Aude.
La 12e division. — Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Lot, Tarn.

Madame la maréchale comtesse Regnauld de Saint-Jean-d'Angély.

La 13e division. — Basses-Pyrénées, Landes, Gers, Hautes-Pyrénées.
La 14e division. — Gironde, Charente-Inférieure, Charente, Dordogne, Lot-et-Garonne.
La 15e division. — Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée.

Madame l'amirale Parceval-Deschênes.

La 16e division. — Ille-et-Vilaine, Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord, Manche, Mayenne.
La 17e division. — Corse.
La 18e division. — Indre-et-Loire, Sarthe, Loir-et-Cher, Vienne.

Madame l'amirale Hamelin.

La 19e division. — Cher, Nièvre, Allier, Indre.
La 20e division. — Puy-de-Dôme, Haute-Loire, Cantal.
La 21e division. — Haute-Vienne, Creuse, Corrèze.

« Les dons en argent qui seront adressés aux membres du comité seront versés par leurs soins dans la caisse centrale du Trésor public, au nom des donateurs. »

III

PRISE DE MARIGNAN

Partout l'armée autrichienne en déroute fuyait devant l'armée française en marche. Dès le lendemain de la bataille de Magenta, les oppresseurs de la Lombardie abandonnaient Milan avec précipitation ; ils s'échappaient en toute hâte, même de la citadelle, où ils laissaient des canons en bronze, des vivres et des munitions en abondance, se dirigeant sur Lodi.

Sur la route de cette ville, à quinze kilomètres de Milan, on rencontre un gros bourg, qui s'appelait jadis Marignan, qu'on nomme aujourd'hui Melegnano. C'est là que François I[er] remporta la célèbre victoire qui devait précéder la défaite de Pavie ; c'est là que les soldats de la France allaient vaincre de nouveau l'armée autrichienne, qui s'y était fortement retranchée, au nombre de trente-cinq mille hommes, dans l'espoir d'arrêter la marche des alliés assez longtemps pour sauver son matériel.

Dès le 6 juin, il ne restait plus un seul soldat autrichien sur le sol piémontais. Menacé par les alliés, qui occupaient Milan, dans les positions qu'il avait prises au delà du Pô, à Stradella, l'ennemi s'était également replié de ce côté, avait fait sauter le pont de la Stella, abandonnant Pavie, s'apprêtant à évacuer Plaisance, en n'y laissant qu'une citadelle en ruines, et s'était concentré entre Lodi, Crémone et Marignan, se fortifiant surtout dans cette dernière position, où il était attaqué, le 9 juin, sur l'ordre de l'Empereur, par le maréchal Baraguey-d'Hilliers, à la tête du premier corps et d'où il était chassé.

Située au milieu d'une vaste plaine, la ville de Marignan est traversée par une route, bordée de chaque côté d'un canal et de prés coupés de fossés et de rizières ; des ouvrages construits à la hâte avaient encore ajouté à ses fortifications naturelles : la prise de Marignan offrait donc des difficultés sérieuses.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers reçut, en même temps que l'ordre de se porter avec son corps sur la route de Lodi et de chasser l'ennemi de San-Juliano et de Marignan, l'avis que le second corps, commandé par le maréchal de Mac-Mahon, lui était adjoint pour cette opération. Aussi-

tôt il s'était transporté à San-Donato pour s'entendre avec le duc de Magenta, qui, d'après leurs conventions, se chargea d'attaquer San-Juliano avec sa première division ; après en avoir déposté l'ennemi, il devait marcher sur Carpianello pour passer le Lombro, dont les abords sont très-difficiles, et, de là, se diriger sur Mediglia.

La deuxième division devait prendre, à San-Martino, la route qui, par Trivulzo et Casanova, la conduisait à Bettola, et se diriger sur la gauche de Mediglia, de manière à tourner la position de Marignan.

Il fut aussi convenu que le premier corps se porterait tout entier sur la grande route de Marignan, enverrait à droite, au point appelé sur la carte Betolma, la première division, qui, passant par Civesio et Viboldone, irait à Mezzano, établirait sur ce point une batterie de douze pièces pour battre Pedriano d'abord, et plus tard le cimetière du bourg déjà illustré par François Ier, où l'ennemi s'était retranché et où il avait établi de fortes batteries ;

Que la deuxième division du premier corps, après avoir quitté San-Juliano, se porterait sur San-Brera et y établirait également une batterie de douze pièces, pour battre le cimetière et enfiler la route de Marignan à Lodi ;

Qu'enfin la troisième division du même corps se dirigerait directement sur Marignan, et enlèverait la ville concurremment avec les première et deuxième divisions, dès que le feu de notre artillerie y aurait jeté du désordre.

Enfin la première division, laissant Marignan sur sa gauche, eut ordre de se porter sur Cero, tandis que la deuxième et la troisième division marchèrent sur Sordio, où elles devaient se mettre en rapport avec le deuxième corps, qui, par Dresano et Casalmajocco, s'y dirigeait également.

Telles étaient les combinaisons arrêtées entre les deux maréchaux commandant le premier et le deuxième corps. La mission que l'Empereur avait confiée au maréchal Baraguey-d'Hilliers était épineuse, car la route était tellement embarrassée par les convois des second et quatrième corps, que la troisième division du premier corps ne put entrer en ligne qu'à plus de trois heures.

Cependant le maréchal de Mac-Mahon recevait avant trois heures l'ordre de marcher sur San-Juliano ; il n'y trouva pas l'ennemi, passa le Lombro à gué, quoiqu'un pont fût indiqué sur la carte à Carpianello, et continua son mouvement sur Mediglia.

A cinq heures et demie, la troisième division du premier corps arriva à environ douze cents mètres de Marignan, occupé par l'ennemi, qui avait élevé une barricade à environ cinq cents mètres en avant sur la

route, et avait établi des batteries à l'entrée même de la ville, derrière une coupure, à hauteur des premières maisons. Aussitôt le général Bazaine disposa sa division pour l'attaque : un bataillon de zouaves fut jeté en avant et sur les flancs en tirailleurs. L'ennemi l'accueillit par une canonnade qui pouvait devenir dangereuse, parce que ses boulets enfilaient la route sur laquelle les Français devaient marcher en colonne. Notre artillerie répondit avec succès à celle des Autrichiens, et le général Forgeot, avec deux batteries et les tirailleurs de la première division, à Mezzano, appuya, sur la droite de l'armée française, l'attaque qu'elle allait faire.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers fit alors mettre sacs à terre, et lança au pas de course, sur la batterie, le deuxième bataillon de zouaves, suivi par toute la première brigade.

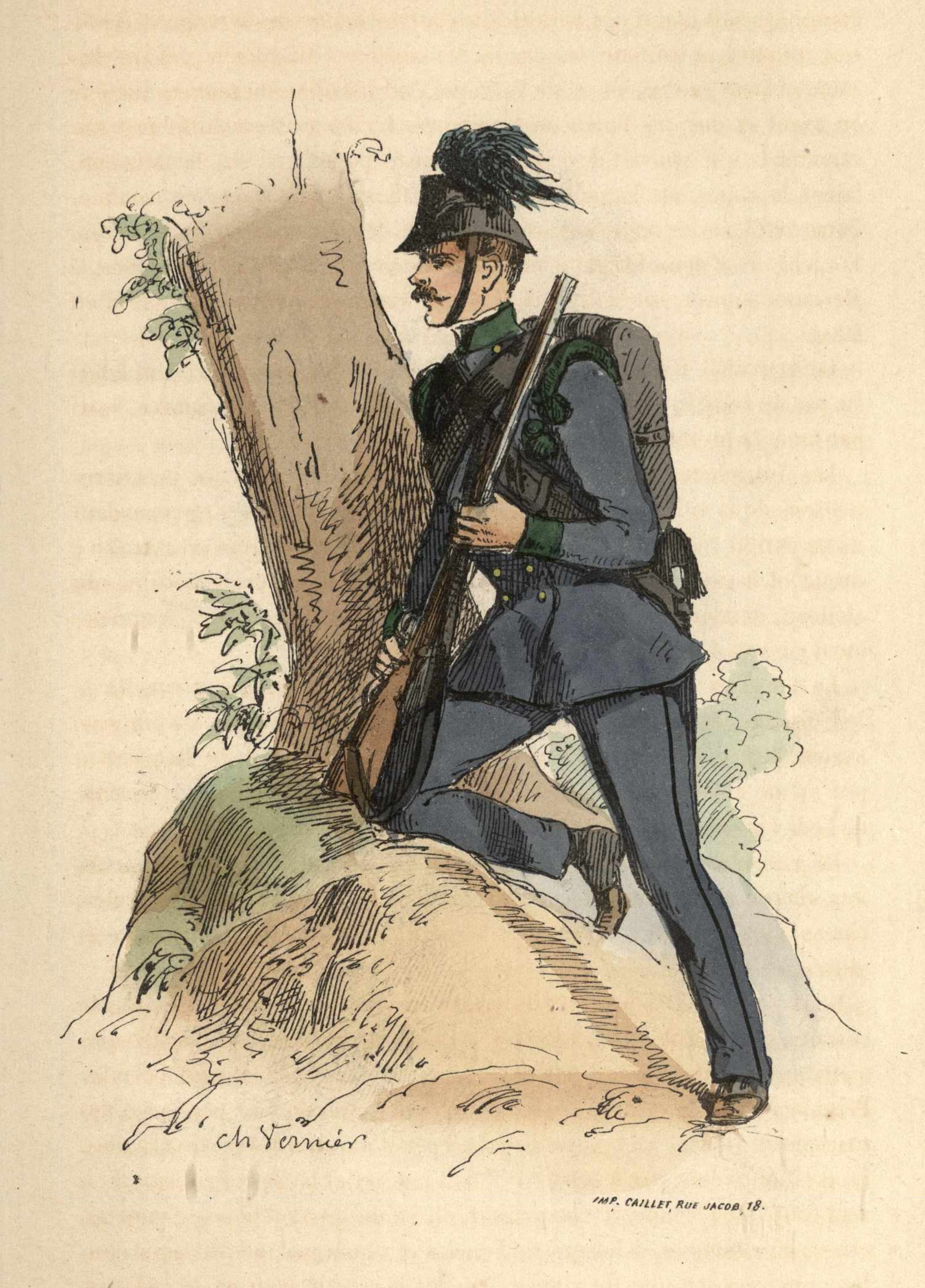
Les Autrichiens avaient garni d'une nuée de tirailleurs les premières maisons de la ville, la coupure de la route et le cimetière, et cependant ils ne purent résister à l'élan de cette attaque. Ils battirent en retraite à droite et à gauche, firent une vigoureuse résistance dans les rues, au château, derrière les haies et les murs des jardins, et furent complétement chassés de leurs positions à neuf heures du soir.

La deuxième division, à son arrivée près de Marignan, prit à gauche de la troisième, suivit la rivière, et prit ou tua les ennemis que les Français avaient déjà débusqués du haut de la ville. Le maréchal de Mac-Mahon put même envoyer aux Autrichiens des balles et des boulets sur la route de Lodi : il s'était porté, au bruit de la fusillade, à Cologno.

La résistance de l'ennemi avait été vigoureuse. On s'est plusieurs fois abordé à la baïonnette. Dans l'un des retours offensifs des Autrichiens, l'aigle du 33e, un instant en péril, fut vaillamment défendue et sauvée.

C'est surtout à la hauteur du cimetière et d'un mur d'enclos qui le suivait et se reliait aux premières maisons du village que nos troupes d'attaque furent assaillies par une vigoureuse fusillade à bout portant. Pris ainsi de flanc par ces décharges meurtrières, de face par le feu des maisons du village, les zouaves firent en peu d'instants des pertes cruelles. La position n'était pas tenable : il fallait enlever et balayer l'ennemi d'un seul coup. Nos troupes le comprirent, et, en un quart d'heure, l'ennemi, chassé du cimetière, débusqué de l'enclos et vigoureusement attaqué dans les premières maisons du village, laissait le terrain couvert de cadavres et de blessés.

C'est pendant ce temps que la division Ladmirault avait refoulé dans la place les tirailleurs autrichiens et attaqué par toutes les issues le vil-



ARMÉE AUTRICHIENNE.

Chasseur Tyrolien.

lage, où l'ennemi se défendait comme à Montebello, abrité derrière des barricades.

La division Forey, prolongeant son mouvement, avait lancé ses douze pièces de canon en avant, pour saluer la retraite de l'ennemi et lui faire la conduite le plus longtemps possible.

Enfin, après deux heures de combat acharné, de luttes corps à corps dans chacune des maisons, qui durent être prises d'assaut l'une après l'autre, une partie des Autrichiens finit par mettre bas les armes; les autres, se rejetant en toute hâte hors du village par l'issue qui leur restait ouverte, prirent en désordre la route de Lodi. C'est là que les attendait l'artillerie de la division Forey, qui, ayant achevé son mouvement, sema la mort et le désordre dans les colonnes autrichiennes. Ce feu à mitraille continua pendant plus d'une demi-heure. Malheureusement, un orage violent et terrible, accompagné d'une pluie torrentielle, était venu assaillir nos troupes qui ne purent poursuivre l'ennemi.

L'aspect du village était affreux en ce moment. A la lueur des éclairs on voyait les rues jonchées de blessés implorant des secours, ou de hideux cadavres. Plus de quinze cents Autrichiens gisaient sur le sol détrempé, les uns morts, les autres seulement blessés. On fit à l'ennemi environ mille prisonniers et on lui prit un canon.

Vers minuit, une reconnaissance autrichienne, qui avait fait un retour pour examiner la position de nos troupes, a été enlevée par le bataillon de grand'gardes du 21e de ligne.

Cette brillante affaire coûtait à l'armée française douze officiers tués, cinquante-six blessés; cent quarante et un soldats tués, six cent soixante-neuf blessés; soixante-quatorze soldats disparus; en tout, neuf cent quarante-deux hommes hors de combat.

Du reste, les pertes des troupes françaises furent ainsi officiellement établies :

Premier corps d'armée.

État-major. — 2 officiers blessés.

33e *de ligne.* — 5 officiers tués, 11 blessés; 8 soldats tués, 86 blessés, 2 disparus.

34e *de ligne.* — 1 officier tué; 11 soldats blessés.

37e *de ligne.* — 4 officiers blessés; 7 soldats tués, 31 blessés.

78e *de ligne.* — 1 soldat blessé.

1er *zouaves.* — 6 officiers tués, 26 blessés; 106 soldats tués, 426 blessés, 48 disparus.

Génie. — 1 officier blessé.

Les états sont négatifs pour le 74e de ligne, le 81e de ligne et le 100e de ligne.

Il faut ajouter aux chiffres précédents les chiffres suivants qui figurent sur un état numérique sans désignation de corps : 8 officiers blessés ; 18 soldats tués, 114 blessés, 14 disparus.

On voit que les officiers avaient payé largement leur dette à la patrie. Le général Bazaine et le général Goze avaient été contusionnés. Le colonel et le lieutenant-colonel du 33e de ligne furent seulement blessés avec gravité. Mais le colonel du 1er régiment de zouaves, M. Paulze-d'Ivoy, frère du préfet de la Vienne, fut tué presque au commencement du combat.

Le colonel Paulze-d'Ivoy, âgé de quarante-deux ans et sorti de l'école de Saint-Cyr, avait fait toutes les campagnes d'Afrique. Appelé en Crimée comme lieutenant-colonel du 98e de ligne, il fut nommé colonel de ce régiment après la mort du colonel Muller. Rentré en France après la paix, il fut appelé à commander le 1er zouaves, à la tête duquel il prit part à la campagne de Kabylie et qu'il devait guider pour la dernière fois sur le sol de l'Italie.

Les deux divisions du premier corps d'armée qui ont été le plus vivement engagées à Marignan sont celle du général Bazaine et celle du général Ladmirault, qui tiennent l'un et l'autre le premier rang parmi les officiers généraux de l'armée française.

M. Bazaine est né à Versailles en 1811. Après la Révolution de juillet, il s'engagea dans la légion étrangère. Sous-lieutenant en 1833, il partit en 1835 pour l'Espagne avec cette légion. Capitaine en 1839, chef de bataillon en 1845, lieutenant-colonel du 19e léger en 1848, lorsque éclata la guerre de Crimée, il commandait un régiment de la légion étrangère. Sa brillante conduite lui fit obtenir pendant cette campagne les grades de général de brigade et de général de division. Il fut investi, après l'assaut, du commandement militaire de Sébastopol et dirigea la rapide et décisive expédition de Kinburn.

Cité six fois à l'ordre du jour : 1835, Macta ; 1840, Milianah ; 1846, combat d'Afir ; 1847, soumission d'Abd-el-Kader ; 1855, combat du 2 mai et prise de Kinburn, M. Bazaine compte aujourd'hui presque autant de campagnes que d'années de service.

M. Ladmirault est né à Montmorillon (Vienne) en 1808. Sorti de l'École en 1829, comme sous-lieutenant au 61e de ligne, il fit l'expédition de 1830 en Afrique ; lieutenant au 67e de ligne en 1831, capitaine aux zouaves en 1837, chef de bataillon des tirailleurs d'Afrique en 1840, puis du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, lieutenant-colonel du 19e léger en 1842, colonel des zouaves en 1844, général de brigade en 1848, et

général de division en 1853, M. de Ladmirault n'a pas quitté l'Algérie de 1831 à 1852.

Après les généraux Bazaine et Ladmirault, les témoins du combat de Marignan se sont plu à citer les généraux de brigade Goze et Niol.

Après avoir été chef de bataillon au 27e de ligne (1846) et lieutenant-colonel du 44e de ligne (1851), M. Niol est parti pour l'armée d'Orient avec le 26e de ligne, dont il était colonel ; le 5 novembre 1854, il succéda au général de Lourmel dans le commandement de sa brigade et assista à toutes les opérations du siége.

M. Goze est un vaillant officier. Après s'être distingué en Afrique, il fit, en 1849, le siége de Rome comme chef de bataillon au 16e léger. Lieutenant-colonel du 6e de ligne, en 1852, il partit pour la guerre d'Orient, en 1854, et y gagna les épaulettes de colonel, puis celles de général.

Le colonel Anselme, chef d'état-major du premier corps, qui allait devenir général de brigade, figure en tête des officiers dont le maréchal Baraguey-d'Hilliers cite les noms dans son rapport à l'Empereur sur la journée de Marignan. Le commandant du premier corps nomme également, dans ce même rapport, le commandant Foy, dont le cheval a été blessé, et qui était proposé pour lieutenant-colonel ; le commandant Melin, proposé pour officier de la Légion d'honneur ; le capitaine de Rambaud, pour lequel de l'avancement avait été déjà sollicité, et M. Franchetti, sous-officier au 1er chasseurs d'Afrique, porte-guidon du maréchal et blessé à ses côtés.

L'ennemi avait perdu dans cette affaire le général major Boer qui, gravement blessé pendant le combat, succomba sur la route de Marignan à Lodi, où on essayait de le transporter. C'est après la défaite de Marignan que l'armée autrichienne évacua Plaisance en faisant sauter les forts et les blockhaus, des ouvrages en terre, ainsi qu'un pilier et deux arches du pont de la Trebbia. La plus grande partie des canons avait été chargée sur des chalands et remorquée par des vapeurs dont les pionniers formaient l'équipage ; il en restait quelques-uns pour lesquels il manquait de moyens de transport ; on les a encloués et fait éclater. La garnison a ensuite marché vers Pizzighettone et de là elle s'est réunie au gros de l'armée autrichienne.

Lorsque toute l'artillerie et les munitions furent transportées à Mantoue, et qu'on eut brûlé le pont de l'Adda, Pizzighettone fut aussi évacuée par l'ennemi qui était en pleine retraite sur cette rivière, où il ne devait même pas se défendre, puisque l'armée alliée ne devait plus le rencontrer que sur le Mincio.

La journée de Marignan, comme celles de Palestro et de Montebello,

comme celles de Turbigo et de Magenta, devait fournir des noms nouveaux à l'ordre impérial de la Légion d'honneur et à la liste déjà si riche des médaillés d'Italie. Les décrets de promotions et de nominations qui ont consacré le souvenir de cette brillante affaire sont datés de Brescia. Les voici :

Par décret signé le 20 juin 1859, au quartier général impérial de Brescia, l'Empereur a nommé ou promu dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués au combat de Marignan, savoir :

Au grade de grand officier.

État-major général. — M. Bazaine, général de division, commandant la troisième division d'infanterie du premier corps; commandeur du 16 août 1856 : 29 ans de service effectif, 21 campagnes, 1 blessure.

Au grade de commandeur.

État-major général. — M. Goze, général de brigade, commandant une brigade de la troisième division d'infanterie du premier corps ; officier du 30 décembre 1854 : 30 ans de service effectif, 12 campagnes, 3 blessures.

Corps d'état-major. — M. Letellier-Valazé, colonel chef d'état-major de la troisième division du premier corps ; officier du 9 août 1850 : 27 ans de service effectif, 9 campagnes, 2 blessures.

33e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Bordas, colonel ; officier du 28 septembre 1853 : 30 ans de service effectif, 13 campagnes, 4 blessures.

Au grade d'officier.

Corps d'état-major. — M. Melin, chef d'escadron, aide de camp du maréchal Baraguey-d'Hilliers ; chevalier du 1er novembre 1853 : 21 ans de service effectif, 5 campagnes.

15e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Leselde, chef de bataillon ; chevalier du 8 octobre 1852 : 33 ans de service effectif, 1 campagne.

33e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Forest, chef de bataillon ; chevalier du 27 mai 1850 : 25 ans de service effectif, 9 campagnes.

37e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Rivet, lieutenant-colonel ; chevalier du 23 mars 1851 : 35 ans de service effectif, 4 campagnes.

1er *régiment de zouaves.* — MM. Lumel, chef de bataillon ; chevalier du 16 juin 1855 : 23 ans de service effectif, 15 campagnes, 5 blessures ; Payan, capitaine ; chevalier du 2 août 1858 : 15 ans de service effectif, 15 campagnes, 5 blessures.

État-major du génie. — MM. Séré de Rivière, chef de bataillon; commandant le génie de la troisième division du premier corps; chevalier du 21 décembre 1854 : 26 ans de service effectif, 3 campagnes. Blessé grièvement; Duval, chef de bataillon; chevalier du 2 décembre 1850 : 29 ans de service effectif, 5 campagnes.

Service de santé. — M. Martenot de Cordoux, médecin-major de 1re classe, attaché à l'ambulance du quartier général du premier corps; chevalier du 9 janvier 1850 : 22 ans de service effectif, 14 campagnes. 2 citations.

Au grade de chevalier.

Corps d'état-major. — Willette, capitaine, aide de camp du général commandant la troisième division du premier corps : 19 ans de service effectif, 1 campagne; Goumenault des Plantes, capitaine : 17 ans de service effectif, 1 campagne; Nau de Champlouis, capitaine : 9 ans de service effectif, 2 campagnes. Blessé grièvement; Pinotau, capitaine : 14 ans de service effectif, 2 campagnes.

13e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. de la Tour du Pin Chambly de la Charce, lieutenant, officier d'ordonnance : 7 ans de service effectif, 1 campagne. Blessé grièvement.

15e *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Perrier, capitaine : 19 ans de service effectif, 2 campagnes, 2 blessures; Desnouveaux, capitaine : 22 ans de service effectif, 2 campagnes; Maublanc, sergent-fourrier : 6 ans de service effectif, 2 campagnes; Toniel, caporal-tambour : 8 ans de service effectif, 2 campagnes.

21e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Chapel, capitaine : 15 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure.

33e *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Kiffer, capitaine : 16 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure; Bertrand, sous-lieutenant porte-drapeau : 20 ans de service effectif, 10 campagnes, 1 blessure; Lambert, lieutenant : 17 ans de service effectif, 9 campagnes, 3 blessures; Morel, lieutenant : 17 ans de service effectif, 3 campagnes; Finot, capitaine : 28 ans de service effectif, 1 campagne.

34e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Tourgouillet, capitaine : 26 ans de service effectif, 1 campagne.

37e *régiment d'infanterie de ligne.* — MM. Rénier, capitaine adjudant-major : 15 ans de service effectif, 2 campagnes, grièvement blessé; Bignon, capitaine : 23 ans de service effectif, 2 campagnes.

74e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Moreau, caporal : 6 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure.

78e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Jalabert, lieutenant : 19 ans de service effectif, 7 campagnes.

98e *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Pount, sergent-fourrier : 12 ans de service effectif, 3 campagnes, 7 blessures.

10e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Brun, lieutenant : 12 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé grièvement; Mouchon, sergent : 10 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé grièvement; Colette, sergent-major : 10 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé grièvement.

1er *régiment de zouaves.* — MM. Jean, capitaine : 18 ans de service effectif, 9 campagnes, 2 blessures; Colette, capitaine : 11 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure; Delahaye Saint-Hilaire, sous-lieutenant : 8 ans de service effectif, 8 campagnes, 3 blessures; Dours, sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 9 campagnes, 2 blessures; Ducrocq, sergent-major : 9 ans de service effectif, 9 campagnes; Py, sergent : 8 ans de service effectif, 8 campagnes, 2 blessures; Liautier, sergent-fourrier : 8 ans de service effectif, 8 campagnes, 3 blessures; Lefèvre, zouave : 6 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures.

12e *régiment d'artillerie.* — M. Desmazières, lieutenant en 1er, 11 ans de service effectif, 1 campagne.

État-major du génie. — M. Servel, capitaine : 21 ans de service effectif, 2 campagnes.

1er *régiment du génie.* — MM. Barré, capitaine : 20 ans de service effectif, 5 campagnes; Dupeyre, maître-ouvrier : 16 ans de service effectif, 13 campagnes.

Service de santé. — M. Contrejean, médecin aide-major attaché aux ambulances du premier corps : 16 ans de service effectif, 7 campagnes.

Par décret signé le 20 juin 1859, au quartier général impérial de Brescia, l'Empereur a conféré la Médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués au combat de Melegnano, savoir :

INFANTERIE.

15e *régiment de ligne.* — Charbonneau, grenadier. 5 blessures; Marion, fusilier, a eu deux doigts coupés; Laisné, dit Duval, fusilier. Blessé grièvement; Desbonnes, caporal, 3 blessures; Le Roy, caporal, blessé; Thépault, fusilier, blessé grièvement; Marseille, sergent-fourrier, a perdu deux doigts; Champion, sergent, blessé; Mouisset, caporal, blessé; Millien, fusilier, blessé; Boussard, fusilier, blessé; Bertrang, caporal, blessé.

21e *régiment de ligne.* — Calvet, sergent-fourrier, blessé.

33e *régiment de ligne.* — Villedieu, sergent-major, blessé; Lucigné, sergent-major, blessé; Demeure, sergent-major, blessé; Delion, sergent;

Stein, sergent; Chaffoin, sergent; Debry, sergent; Pelletier, caporal, 2 blessures; Paillat, fusilier, 2 blessures; Coudry, sergent, blessé; Rafy, sapeur; Basset, grenadier.

34e *régiment de ligne.* — Lebesley, sergent; Amoureux, sergent, blessé; Baron, grenadier. Blessé.

37e *régiment de ligne.* — Lequeux, sergent-major, a eu les deux cuisses traversées; Regnier, grenadier, blessé; Coquelin, caporal; Legall, voltigeur, blessé; Dorffer, clairon.

78e *régiment de ligne.* — Brun, sergent.

98e *régiment de ligne.* — Pluviose, grenadier; Teppe, sergent, a eu les deux jambes traversées par une balle

10e *bataillon de chasseurs à pied.* — Rey, sapeur; Soucail, chasseur, blessé grièvement; Judion, chasseur, blessé grièvement; Bonjour, caporal, blessé grièvement; Couterier, sergent; Duprès, chasseur, blessé grièvement.

1er *régiment de zouaves.* — Camay, zouave; Roussel, sergent-fourrier, amputé; David, sergent, blessé grièvement; Henry, sergent-major, 1 blessure; Pélegrin, clairon, 2 blessures; Drouelle, sergent, blessé; Parant, sergent-fourrier, blessé grièvement; Debaude, caporal, blessé grièvement; Chantelot, sergent, 1 blessure; Raillard, sergent-major, 1 blessure; Georgeton, zouave, 1 blessure; Grassart, sergent. Blessé; Bienfait, sergent. 1 blessure; Blanck, zouave, blessé; Crosnier, sergent, blessé très-grièvement; Colonna de Leca, zouave; Vincent, sergent-major, blessé; Piau, dit Potel, caporal, amputé; Brochier, sergent-fourrier, blessé; Laperche, zouave, blessé.

ARTILLERIE.

12e *régiment.* — Monté. Bonnichon, maréchal des logis; Gravier, 2e canonnier conducteur; Jacquin, 1er canonnier conducteur.

GÉNIE.

1er *régiment.* — Angellier, sergent; Honquely, sergent; Lambla, sergent; Dominé, sergent; Frantz, caporal.

IV

AFFRANCHISSEMENT DE LA LOMBARDIE

L'histoire de Milan renferme l'histoire du Milanais, où les Insubres vinrent s'établir sous la conduite de Bellovèse, six siècles avant l'ère moderne. L'an 222, les Romains conquirent Milan, dont l'empereur Maximien fit la capitale de ses États. Ce fut en 568 que les Lombards, qui devaient laisser leur nom à toute la contrée, vinrent s'y établir en maîtres. Sous Charlemagne, Milan fut incorporé à l'empire d'Occident; cette ville resta sous la domination des Carlovingiens jusqu'en 960. A cette époque, elle devint la vassale d'Othon le Grand, empereur d'Allemagne.

Milan souffrit alors de la lutte sanglante, mais émancipatrice, des papes et des empereurs. En 1150, cette cité s'érigeait en république et donnait naissance à la ligue lombarde, dont l'esprit de révolte, qui animait les villes de l'Italie comme autrefois les villes de la Grèce, tua la puissance défensive.

En 1111, le peuple de Milan rase les murailles de Lodi et impose un joug de fer à la population de cette malheureuse cité. En 1162, Frédéric Barberousse venge Lodi; il appelle à son aide les habitants de cette ville, avec ceux de Côme, de Crémone et de Pavie, et il détruit Milan, dont la population affamée ne pouvait plus se défendre. Mais, en 1176, ce terrible ennemi de la ligue lombarde ressuscitée perdait à son tour contre les Milanais la bataille de Legnano.

Déchirée par les factions qui se disputaient le gouvernement de la république, Milan subit tour à tour le joug des Torriani, des Sforza et des Visconti

La famille des Visconti fournit une longue liste de maîtres à la ville de Milan, qui ne connaissait guère leur pouvoir que par ses misères et ses souffrances. Les empoisonnements succédaient aux assassinats, les assassinats aux cruautés, les cruautés aux trahisons dans cette race de despotes, dont un membre, Jean-Galéas Visconti, avait acheté, en 1385, de Wenceslas, empereur d'Allemagne, le titre de duc, au prix de cent mille florins.

En 1450, ce fut le tour des Sforza. François Sforza s'empara de Milan par la force, et s'y fit proclamer duc souverain. La puissance de sa famille disparut en 1535 par l'usurpation de Louis le More.

C'est alors que les rois de France apparaissent sur la scène lombarde. Charles VIII, Louis XII, François Ier, vont successivement engloutir dans cette riche contrée le plus pur de l'or et du sang de leur royaume. Milan devient enfin la proie de Charles-Quint, qui déclare son territoire fief de l'empire. Cette ville reste sous le sceptre de l'Espagne jusqu'en 1700, époque de sa soumission à la maison d'Autriche, qui s'en empare pendant la guerre de succession. On sait les vicissitudes de sa moderne existence : conquise par les Français en 1796, chef-lieu de la république Cisalpine en 1797, incorporée au royaume d'Italie, dont elle fut la capitale, en 1805, restituée en 1815 à l'empire d'Autriche, elle attendait depuis 1848, avec une fiévreuse impatience, l'heure de la liberté, lorsque les triomphes de l'armée française sont venus l'arracher pour toujours au joug de la maison de Hapsbourg.

Située dans une vaste plaine, sur la rive gauche de l'Olona, Milan a des souvenirs de gloire et des souvenirs de piété. C'est dans son enceinte que Constantin rendit, en 313, le célèbre édit qui délivra les chrétiens de la persécution et consacra le triomphe de leur culte.

En 1796 comme en 1859, la ville de Milan accueillait déjà les Français comme des frères, arborant les couleurs nationales dès qu'elle put entendre le bruit de leurs tambours et de leurs canons. Le 3 mai, Masséna y précédait Bonaparte, et sa division y entrait aux acclamations du peuple.

L'entrée de Napoléon Ier, qui n'était alors que le général Bonaparte, dans la capitale du Milanais, fut un triomphe. On envoya à sa rencontre le comte de Melzi, accompagné d'un grand nombre de notabilités. On improvisa une garde d'honneur, on dressa des arcs de triomphe, on lui offrit les clefs de la ville des branches d'olivier à la main. A peine installé, il adressa à ses soldats cette magnifique harangue :

« Soldats !

« Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche.

« Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France.

« Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

« L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrières qui la rassurent contre votre courage. Le Pô, le Tessin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour ; ces boulevards vantés de l'Italie ont été insuffisants : vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin.

« Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie. Vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès et se vantent avec orgueil de vous appartenir ! »

Soixante-trois ans plus tard, l'héritier de son sceptre, son émule en gloire et en puissance, Napoléon III, datait de cette même ville, qui le saluait comme le génie de la délivrance et qui l'appelait son libérateur, cette autre harangue digne de son aînée :

« Soldats !

« Il y a un mois, confiant dans les efforts de la diplomatie, j'espérais encore la paix, lorsque tout à coup l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts : les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements, manquaient, et nous devions, pour secourir nos alliés, déboucher à la hâte, par petites fractions, au delà des Alpes, devant un ennemi redoutable, préparé de longue main.

« Le danger était grand : l'énergie de la nation et votre courage ont suppléé à tout. La France a retrouvé ses anciennes vertus, et, unie dans un même but comme en un seul sentiment, elle a montré la puissance de ses ressources et la force de son patriotisme. Voici dix jours que les opérations ont commencé, et déjà le territoire piémontais est débarrassé de ses envahisseurs.

« L'armée alliée a livré quatre combats heureux et remporté une victoire décisive qui lui ont ouvert les portes de la capitale de la Lombardie ; vous avez mis hors de combat plus de trente-cinq mille Autrichiens, pris dix-sept canons, deux drapeaux, huit mille prisonniers ; mais tout n'est pas terminé : nous aurons encore des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre.

« Je compte sur vous. Courage donc, braves soldats de l'armée d'Italie ! Du haut du ciel vos pères vous contemplent avec orgueil.

« Fait au quartier général de Milan, le 8 juin 1859.

« NAPOLÉON. »

Le même jour, l'Empereur adressait à ceux qu'il venait affranchir des conseils salutaires, donnés dans un noble et beau langage, sous la forme d'une proclamation dont voici également le texte :

« Italiens!

« La fortune de la guerre me conduisant aujourd'hui dans la capitale de la Lombardie, je viens vous dire pourquoi j'y suis.

« Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Piémont, je résolus de soutenir mon allié le roi de Sardaigne, l'honneur et les intérêts de la France m'en faisant un devoir. Vos ennemis, qui sont les miens, ont tenté de diminuer la sympathie universelle qu'il y avait en Europe pour votre cause, en faisant croire que je ne faisais la guerre que par ambition personnelle ou pour agrandir le territoire de la France. S'il y a des hommes qui ne comprennent pas leur époque, je ne suis pas du nombre.

« Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que par des conquêtes stériles, et cette influence morale, je la recherche avec orgueil, en contribuant à rendre libre une des plus belles parties de l'Europe. Votre accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris. Je ne viens pas ici avec un système préconçu pour déposséder les souverains ni pour vous imposer ma volonté ; mon armée ne s'occupera que de deux choses : combattre vos ennemis et maintenir l'ordre intérieur, elle ne mettra aucun obstacle à la libre manifestation de vos vœux légitimes. La Providence favorise quelquefois les peuples comme les individus en leur donnant l'occasion de grandir tout à coup, mais c'est à la condition qu'ils sachent en profiter. Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous.

« Votre désir d'indépendance, si longtemps exprimé, si souvent déçu, se réalisera si vous vous en montrez dignes. Unissez-vous donc dans un seul but, l'affranchissement de votre pays. Organisez-vous militairement; volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel, qui vous a déjà si noblement montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que sans discipline il n'y a pas d'armée, et, animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats; demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays.

« Fait au quartier impérial de Milan, 8 juin 1859.

« NAPOLÉON. »

Du 4, jour de la victoire de Magenta, au 8, date des proclamations

qu'on vient de lire, un immense événement s'était accompli : la ville de Milan avait recouvré son indépendance, appelant les alliés dans ses murs et se donnait de cœur au roi de Piémont, bien avant que la nouvelle victoire de Solferino et la paix rapide de Villafranca eussent réalisé, en fait et en droit, le vœu de ses habitants, en l'annexant aux Etats de Victor-Emmanuel II, qui allait enfin recueillir les fruits de la glorieuse insurrection de 1848.

Voici comment les fait s'étaient passés :

Après leur défaite de Magenta, les Autrichiens s'étaient précipitamment repliés, comme on sait, sur Milan, dont la population attendait avec angoisse le résultat de la bataille qu'elle savait s'être engagée sur les bords du Tessin. On devine quelle fut sa joie, quel fut son enthousiasme, quand elle vit ses oppresseurs arriver en fuyards pour échapper à la poursuite des alliés victorieux.

C'est le 4 juin, vers sept heures et demie du soir, que le faubourg de Saint-Pierre in Sala livra passage à la tête des colonnes autrichiennes, qui se retiraient dans un désordre inouï. Cavaliers, fantassins, artilleurs, tous, confondus pêle-mêle, exténués, souillés de poussière et de sang, beaucoup ayant jeté les armes, marchaient sans direction, sans commandement, inspirés par le seul instinct de la conservation. On voyait la longue file des voitures de l'ambulance chargées d'officiers de tous grades, sanglants, mutilés; des chevaux d'artillerie avec leurs traits coupés, des canons sans leurs caissons, des équipages de toute sorte, se pressaient et se heurtaient pour passer les premiers. Quelques bataillons et quelques escadrons, encore entiers, essayaient vainement de contenir cette débandade. Il n'y eut halte que sur le Champ de Mars, devant la citadelle.

En une seconde, toute la population de Milan fut sur pied, assistant à cette déroute dans l'attitude calme mais satisfaite d'un opprimé qui sent qu'il va recouvrer son indépendance, mais qui ne veut pas insulter à la faiblesse d'un ennemi tombé.

En face de cette attitude des habitants, avec les alliés vainqueurs aux portes de la ville, les Autrichiens ne pouvaient songer à rester dans Milan; aussi, comme je l'ai déjà dit, reçurent-ils l'ordre d'évacuer même la citadelle et de se retirer sur l'Adda. Cet ordre concernait la garnison permanente aussi bien que l'armée active.

La retraite des Autrichiens commença dans la soirée même du 4 juin. A mesure qu'un corps de troupes ennemies arrivait à Milan, il se reposait quelques instants, prenait des vivres, et repartait presque aussitôt, suivi d'employés du gouvernement déchu, qui suivaient la fortune de leur

maître. M. Sebregondi, podesdat ou maire de Milan, fut de ce nombre; quelques jours après, Victor-Emmanuel II le remplaçait par le comte Luigi Belgiojoso.

Le défilé des Autrichiens en retraite dura toute la nuit. Les derniers bataillons ennemis sortirent de la ville dans la matinée du 5, après avoir encloué les canons de la citadelle et ceux du fort de Pontesa, et chargé sur les voitures du train tout ce qui pouvait s'emporter à la hâte. Les Autrichiens étaient encore dans la citadelle que déjà le peuple y pénétrait, enlevant les armes de l'arsenal, les munitions et les effets militaires sans rencontrer aucune résistance.

Derrière les derniers fuyards autrichiens, dans la matinée du 5, les habitants de Milan, déjà en armes, élevaient des barricades pour s'opposer à toute tentative de retour de l'ennemi, lui faisaient deux mille prisonniers, et se portaient en masse au palais Broletto, siége de la municipalité, où siégeaient les six adjoints du podesdat en fuite, demandant que la Lombardie fût annexée au Piémont, conformément à l'acte rédigé au mois de juin 1848. A cette époque, on se le rappelle, la Lombardie, alors maîtresse d'elle-même, fut appelée, selon le désir de Charles-Albert, à décider de son sort par le suffrage universel. Sur cinq cent soixante-deux mille électeurs inscrits, cinq cent soixante et un mille trois cent dix-neuf votèrent pour la fusion immédiate du territoire lombard avec la monarchie sarde, sous la souveraineté de la maison de Savoie, et six cent quatre-vingt-un pour la remise du vote.

Après ce vote, qui disait avec tant d'autorité les vœux réels et les vrais sentiments du peuple, un acte régulier d'annexion de la Lombardie au Piémont fut dressé par les représentants légaux de ce même peuple. C'est le renouvellement de cet acte que les habitants réclamaient de la municipalité, qui s'empressa de satisfaire à ses désirs en rédigeant à l'instant même un nouvel acte d'annexion de la Lombardie au Piémont. Le jour même, les adjoints restés à leur poste partirent pour San-Martino de Trecate, où était le quartier général du roi Victor-Emmanuel II, afin de lui remettre, avec ce document, les clefs de Milan. Mais, avant de s'éloigner de la ville, ils avaient fait afficher l'avis suivant :

« Milan, 5 juin 1859.

« Les circonstances actuelles exigent impérieusement que les honnêtes citoyens accourent sur-le-champ dans leurs paroisses respectives, où ils trouveront des chefs déjà désignés pour le maintien de la sûreté et de la tranquillité publiques.

« L'objet de cet appel ne laisse aucun doute à la municipalité sur l'empressement avec lequel on y répondra.

« *Les assesseurs* (*conseillers municipaux*) :

« Alberto de Herra, Massimiliano de Leva, Margarita Francesco, Uboldi de' Capei, Achille Rougier, Fabio Boretti, Silva, *secrétaire.* »

Cet avis était accompagné d'une proclamation dont voici les termes :

« Citoyens,

« L'armée alliée, réunie sous les ordres du magnanime empereur Napoléon III, qui a pris la défense de l'indépendance italienne, après d'éclatantes victoires, approche des portes de la ville. Les troupes ennemies sont battues et en pleine déroute.

« Le roi Victor-Emmanuel II, le premier soldat de l'Italie régénérée, arrivera sous peu au milieu de nous ; il demandera ce qu'a fait l'héroïque Milan pour la cause nationale. La résistance morale de dix années à l'oppression étrangère vous a déjà valu l'estime de toute l'Italie et a confirmé la gloire des cinq journées. Maintenant il faut préparer un accueil digne de vous à l'armée nationale et à l'armée alliée. Proclamons le roi Victor-Emmanuel II qui, depuis dix ans, prépare la guerre de l'indépendance ; renouvelez l'annexion de la Lombardie au généreux Piémont ; renouvelez-la par des faits, par des sacrifices.

« *Vive le roi ! vive l'Italie ! vive le Statut !*

« Milan, le 5 juin 1859.

« *Les assesseurs*,

« Alberto de Herra, Massimiliano de Leva, Margarita Francesco, Uboldi de' Capei, Achille Rougier, Fabio Boretti, Silva, *secrétaire.* »

Le lendemain, 6 juin, les armes autrichiennes disparaissaient en tête de la *Gazette de Milan* dont la rédaction annonçait que l'ordre de choses qui venait de s'inaugurer lui permettait de se mettre au niveau des nouveaux besoins, et qu'inspirée par les plus vifs et les plus sacrés intérêts nationaux, elle continuait ses publications.

Le même jour, les mêmes assesseurs prenaient les mesures de sûreté que commandaient les circonstances. Un nouvel avis, ainsi conçu, était placardé sur les murs de Milan :

« Toutes armes et munitions de guerre dont les habitants pourraient être détenteurs devront être consignées au quartier général de la garde nationale, au palais Murino.

« Une commission de défense est nommée ; elle se compose de quatre personnes élues par le commandant de la garde nationale Carlo Prinetti.

« Citoyens, l'armée alliée est proche de nos portes et Sa Majesté l'Empereur Napoléon III, commandant en chef l'armée alliée, nous a envoyé des messagers pour constituer notre position.

« Vos représentants ont été charmés de pouvoir lui annoncer l'élan avec lequel vous avez proclamé le gouvernement de Victor-Emmanuel II, alors que de nombreux bataillons ennemis défilaient encore par nos rues.

« Maintenez le calme et la tranquillité et préparez-vous à fêter dignement l'arrivée de nos libérateurs que vos représentants s'empressent de vous annoncer.

« Milan, 6 juin 1859.

« *Les assesseurs*,

« Alberto de Herra, Massimiliano de Leva, Margarita Francesco, Uboldi de' Capei, Fabio Boretti, Achille Rougier, Silva, *secrétaire*. »

Bientôt c'est le roi de Piémont qui allait exercer dans Milan l'autorité suprême. Après avoir été accueillis avec un vif empressement au quartier général de San-Martino de Trecate par le roi Victor-Emmanuel II, heureux et fier des sympathies des populations lombardes, les membres de la municipalité, qui lui avaient porté les clefs de la ville et le renouvellement de l'acte d'annexion du mois de juin 1848, étaient revenus rendre témoignage des sentiments patriotiques du fils de Charles-Albert. Ils avaient annoncé la prochaine arrivée de l'Empereur et du Roi, et, pendant que le peuple s'apprêtait à fêter l'entrée des souverains alliés, ils avaient poursuivi leur œuvre et soumis au conseil entier de la commune un projet d'adresse qui fut adopté à l'unanimité. Ce projet, devenu définitif par ce vote unanime, était ainsi conçu :

A SA MAJESTÉ LE ROI VICTOR-EMMANUEL II, LA VILLE DE MILAN.

« Sire,

« Le vœu public est que Votre Majesté, à qui, par un miracle de concorde, ont été confiées les destinées de la patrie commune, prenne le plus

tôt possible en mains le gouvernement et la direction des affaires publiques de ce pays. Ce vœu avait été déjà solennellement proclamé par des milliers de nos volontaires, d'abord par serment devant Dieu, et ensuite par le sang devant le canon de l'Autrichien. Aujourd'hui le conseil de la commune, représentant la population milanaise, à l'unanimité des voix et par une acclamation irrésistible, a approuvé et adopté l'adresse que les corporations municipales avaient envoyée à Votre Majesté le 5 courant, et qui lui a été présentée le lendemain au quartier général de San-Martino de Trecate.

« Sire, dans la résolution du conseil de la commune de Milan, Sa Majesté verra une nouvelle preuve que les vérités de cœur n'ont pas deux manières de s'exprimer. Nous vous appartenons par la persuasion, par l'affection, par la nécessité géographique, par le droit historique de l'acte de fusion de 1848, confirmée par les onze années de préparation, de souffrances, qui resteront ineffaçables dans l'histoire des peuples comme un exemple sublime de ce que peut la persévérance dans de justes desseins, ainsi que la dignité dans les malheurs publics.

« Sire, cette population a beaucoup gagné, parce qu'elle a beaucoup souffert. Votre Majesté a été appelée par le vœu de toute l'Italie, par le respect de l'Europe, l'assentiment de la France, à consoler les douleurs de la nation et à recueillir les fruits de ces douloureuses épreuves. Sire, nous vous adresserons les paroles qui vous ont ému déjà lorsque vous les avez entendues des lèvres de nos volontaires blessés dans la glorieuse journée de Palestro : « Faites libre et heureuse l'Italie et nous bénirons nos blessures. »

« Milan, le 8 juin 1859.

« *Les assesseurs*,

« ALBERTO DE HERRA, MASSIMILIANO DE LEVA, MARGARITA FRANCESCO, UBOLDI DE' CAPEI, ACHILLE ROUGIER, FABIO BORETTI, SILVA, *secrétaire*. »

Le même jour, fort des droits qu'il tenait de la volonté des peuples, le roi Victor-Emmanuel nommait le chevalier Paolo Vigliani gouverneur des provinces lombardes sous son autorité et rendait le décret suivant :

« Nous, Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne,

« En vertu des pouvoirs extraordinaires à nous conférés par la loi du 25 avril dernier, sur la proposition de notre conseil des ministres, avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Pour le gouvernement temporaire des provinces de Lombardie il sera nommé par nous un gouverneur.

« Art. 2. Le gouverneur administrera les provinces de Lombardie au nom du roi. Il est investi de pleins pouvoirs, sauf les exceptions et délimitations qui seront déterminées par des dispositions spéciales à émaner de notre gouvernement et qui seront publiées dans le journal officiel du royaume. En tout ce qui regarde la guerre et l'administration militaire, le gouverneur devra se borner à faire promptement exécuter les ordres du ministre de la guerre et du commandant des armées alliées. Pour toutes les autres affaires, auxquelles ne s'étendront pas les pleins pouvoirs du gouverneur, il correspondra directement avec notre ministère.

« Art. 3. Toutes les autorités dans les provinces lombardes sont mises sous la dépendance immédiate du gouverneur.

« Art. 4. Seront adressées au gouverneur de la Lombardie toutes les affaires qui, sous l'ancien régime, devaient être adressées au gouverneur général du royaume lombard-vénitien et aux départements centraux, ou aux ministres de l'ancien gouvernement.

« Art. 5. Le gouverneur pourra nommer des commissions spéciales élues parmi les fonctionnaires et les citoyens les plus distingués par leurs lumières, leur probité et leur dévouement à la cause nationale, afin de les consulter dans les plus importantes affaires politiques, économiques et morales de la Lombardie.

« Art. 6. Tous les fonctionnaires non italiens sont révoqués.

« Art. 7. La lieutenance de la Lombardie et le conseil de lieutenance sont supprimés.

Les articles 8 à 16 inclusivement sont d'intérêt purement local.

« Art. 17. Les délégations provinciales sont supprimées.

« Art. 18. Dans chaque province est instituée une intendance générale; l'intendant général sera nommé par le roi.

De l'article 19 à l'article 25 inclusivement, dispositions d'intérêt local.

« Art. 26. La sûreté générale de la police est supprimée.

« Art. 27. Les commissariats impériaux de police des provinces sont également supprimés.

« Art. 28. Dans chaque province est établi un bureau de questure de sûreté publique.

Les autres articles, jusqu'à l'article 40 inclusivement, sont des dispositions d'intérêt purement local; à l'article 41, il est dit que les codes civil, pénal, de commerce et de finances, le règlement de procédure civile et pénale, et en général toutes les lois, tous les décrets et règlements, et toutes les ordonnances et notifications concernant chaque branche de l'ad-

ministration publique jusqu'ici en vigueur dans les provinces lombardes, sont conservés en tout ce qui n'est pas contraire à la présente loi, et sauf les changements de forme rendus nécessaires par le changement de régime.

« Donné à Milan, le 8 juin 1859.

« *Signé :* VICTOR-EMMANUEL.

« *Signé :* C. CAVOUR. »

Le lendemain, le fils de Charles-Albert, s'adressant aux populations lombardes, publiait une proclamation dont voici les termes :

« Peuples de la Lombardie !

« La victoire des armées libératrices m'amène au milieu de vous.

« Le droit national restauré, vos vœux établissent l'union avec mon royaume, union qui repose sur la garantie des droits civils.

« La forme provisoire que je donne aujourd'hui au gouvernement est exigée par les nécessités de la guerre.

« Une fois l'indépendance assurée, un gouvernement libre et durable sera fondé.

« Peuples de la Lombardie !

« Les Piémontais ont fait et font de grands sacrifices pour la patrie commune ; notre armée, qui accueille dans ses rangs un grand nombre de vaillants volontaires de nos provinces et des autres provinces italiennes, a déjà donné d'éclatantes preuves de sa valeur en combattant victorieusement pour la cause nationale.

« L'empereur des Français, notre généreux allié, digne du nom et du génie de Napoléon, est venu se mettre lui-même à la tête de l'héroïque armée de cette grande nation, et veut délivrer l'Italie depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique.

« Rivalisant de sacrifices, vous seconderez ces magnanimes efforts sur les champs de bataille ; vous vous montrerez dignes des destinées auxquelles l'Italie vous appelle aujourd'hui après des siècles de souffrances.

« Du quartier général principal, Milan, 9 juin 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

Ainsi se préparait la réunion de fait de la Lombardie au Piémont, par une série d'actes réguliers émanant de la volonté populaire et de l'autorité

royale. J'ai donné, à la suite les unes des autres, toutes les pièces officielles relatives à ce grand fait, sans me préoccuper de leur date, afin de ne pas interrompre la succession des actes qui ont concouru à sa consommation. J'ai mis, à côté de la proclamation datée de Milan, publiée par Napoléon Ier, celle de Napoléon III datée de la même ville, afin de compléter la série des documents de cette nature, avant de dire les magnificences et les enthousiasmes de la capitale des provinces lombardes pendant le séjour que l'Empereur et le Roi allaient y faire. Je place également ici l'adresse du conseil de la commune, qui devait être présentée à Napoléon III, le 8 juin, dans la villa Bonaparte, à Milan. Voici cette adresse :

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NAPOLÉON III, LA VILLE DE MILAN.

« Sire,

« Le conseil communal de la ville de Milan a tenu, aujourd'hui même, une séance extraordinaire, dans laquelle il a décidé par acclamation que la congrégation municipale présenterait à Sa Majesté l'empereur Napoléon III une adresse exprimant la vive reconnaissance du pays pour son généreux concours à la grande œuvre de la délivrance de l'Italie. Sire, la congrégation municipale se regarde comme très-honorée d'un mandat aussi élevé, mais elle sait combien les paroles sont impuissantes pour le remplir.

« Dans un discours dont tous admirèrent les magnanimes sentiments, mais que les Italiens écoutèrent avec une religieuse joie et surent interpréter comme un splendide augure, Votre Majesté disait qu'elle se reposait sur le jugement de la postérité.

« Sire, le jugement sur la sainteté de la guerre que Votre Majesté a entreprise de concert avec le roi Victor-Emmanuel II est désormais prononcé par l'opinion unanime de l'Europe civilisée, et les noms de Montebello, de Palestro et de Magenta appartiennent déjà à l'histoire. Mais si, au jour de la bataille, la grandeur des plans de Votre Majesté, égalée à peine par l'héroïsme de vos soldats, nous rend sûrs de la victoire, nous ne pouvons le lendemain que déplorer amèrement la perte de tant de braves qui vous suivirent au champ d'honneur. Les noms des généraux Beuret, Cler, Espinasse, et de tant d'autres héros tombés prématurément, figurent déjà dans le sanctuaire de nos martyrs, et demeureront gravés dans le cœur des Italiens comme dans un monument impérissable. Sire, notre reconnaissance pour Votre Majesté et pour la grande nation que vous avez été appelé à rendre plus grande encore sera manifestée avec plus d'énergie par toute l'Italie rendue libre ; mais nous sommes fiers, en atten-

dant, d'être les premiers à l'exprimer, comme nous avons été les premiers à être délivrés de l'odieux aspect de la tyrannie autrichienne.

« Permettez-nous, Sire, de saluer Votre Majesté par ce cri de notre peuple :

« *Vive Napoléon III! Vive la France!*

« Milan, le 6 juin 1859.

« ALBERTO DE HERRA, MASSIMILIANO DE LERA, MARGARITA FRANCESCO, UBOLDI DE CAPEI, FABIO BORETTI, ACHILLE ROUGIER, CESARE GIULINI, ALESSANDRO PORRO, GIOVANNI D'ADDA. »

V

LES ALLIÉS A MILAN

Le 7 juin, l'Empereur et le Roi avaient transporté leur quartier général de San-Martino à Quarto-Cagnino. Ce même jour, ils étaient attendus à Milan, dont la population s'était portée en foule, dès six heures du matin, vers l'arc de triomphe du Simplon, sous lequel Sa Majesté Impériale et Sa Majesté Royale devaient passer, au moment de leur entrée dans la capitale de la Lombardie. Mais l'arrivée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel II fut retardée de vingt-quatre heures.

Cependant, ainsi que je viens de le dire, dans l'attente de l'apparition de l'Empereur et du Roi, de la rotonde du Simplon à la place du Dôme, la population milanaise, dans son impatience de saluer de ses acclamations les souverains alliés, s'était rangée de bonne heure des deux côtés de la route. Sa Grandeur, monseigneur Caccia, coadjuteur de Milan, s'était placée sous l'arc de triomphe avec tous les membres de la municipalité, pour complimenter Sa Majesté Impériale et Sa Majesté Royale. Improvisée en quarante-huit heures, la garde nationale formait la haie sur la route que le cortége devait suivre : mais on sut bientôt que l'Empereur et le Roi avaient voulu que les honneurs de cette première journée fussent réservés aux troupes alliées de l'armée d'Italie.

Il était dix heures lorsqu'on vit arriver le maréchal duc de Magenta, précédé de deux corps de musique milanais et marchant en tête de son état-major qui précédait le deuxième corps de l'armée d'Italie. Ce furent aussitôt des acclamations frénétiques qu'aucune parole, qu'aucune expression ne sauraient rendre.

Les turcos, les 2e, 45e, 65e et 70e de ligne, un régiment de chasseurs à cheval, un détachement d'artillerie avec seize pièces de canon, défilèrent ainsi aux cris enthousiastes d'une population ivre de joie, heureuse de se sentir libre après tant d'années d'une oppression détestée, et qu'on eût pu croire en délire, tellement elle mettait de passion dans les manifestations ostensibles de son allégresse et de sa reconnaissance.

Multipliez, dit un témoin oculaire, l'ivresse par l'enthousiasme,

ajoutez la frénésie à l'exaltation, cherchez ce que la joie la plus folle peut produire d'épanouissement et d'exubérance dans la manifestation des sentiments les plus vifs et les plus chauds, et vous aurez à peu près une idée du spectacle que présentait Milan ce jour-là. Ce n'était plus une ville, c'était un volcan ; ce n'était plus du bonheur, c'était une explosion.

Dans toutes les rues, des drapeaux aux couleurs italiennes, françaises et sardes flottaient aux fenêtres ; chaque balcon était orné de magnifiques tentures, où les reflets des fils d'or se mariaient au chatoiement de la moire et de la soie ; à ces fenêtres, sur ces balcons, au milieu des drapeaux et des tentures, se détachaient de charmants groupes de femmes parées comme des madones en un jour de fête, battant des mains, agitant leurs mouchoirs, lançant des fleurs, jusqu'à ce que, lasses d'applaudir et de sourire, elles se missent à envoyer des baisers par centaines du bout de leurs doigts dans la foule qui inondait les rues et se pressait autour des soldats de l'armée d'Italie. Voilà ce que disaient les correspondances du temps, voilà ce que répétaient les témoins de cette splendide réception faite aux vainqueurs de Magenta, aux libérateurs de l'Italie, sous un soleil de feu qui remplissait la ville d'une éclatante lumière comme pour éclairer cet enivrant spectacle.

Parmi les nobles, les ouvriers, les bourgeois, dans tous les rangs, dans les deux sexes, à tous les âges, il régnait une sorte d'émulation de gratitude et d'exaltation pour accueillir, avec les marques de la plus cordiale hospitalité, les combattants de Magenta. A peine avaient-ils déposé leurs armes, qu'ils étaient entourés de Milanais se disputant l'honneur de les héberger dans leur famille et de leur servir de guides pour visiter les monuments, les promenades de la métropole des provinces lombardes.

Le soleil du 8 juin, qui devait éclairer l'entrée triomphale de l'Empereur et du Roi, se leva enfin. Dès sept heures du matin, la place du Corso était inondée d'une foule immense, jonchant le sol, tandis que les fenêtres et les balcons se garnissaient de corbeilles, de femmes tenant à la main d'énormes bouquets entremêlés de lauriers.

Il était un peu plus de sept heures, lorsque l'Empereur, se laissant un peu précéder du Roi, afin de bien indiquer qu'il n'avait pas entrepris une guerre de conquête et qu'il n'entrait pas dans Milan en vainqueur, mais en libérateur, franchissait avec son illustre allié l'arc de triomphe du Simplon, escorté des cent-gardes et de deux régiments de cavalerie piémontaise. L'Empereur et le Roi étaient à cheval.

L'arc du Simplon, qu'on appelle aussi l'arc de la Paix, aboutit à l'extrémité de la place d'Armes. Là était rangée en bataille la garde impériale, que l'Empereur, accompagné du Roi, a passée en revue, au bruit des

enthousiastes acclamations de ses fidèles soldats, qu'il saluait de la main avec une émotion visible. L'Empereur et le Roi ont ensuite continué leur marche, suivis des cuirassiers et des dragons de la garde impériale, de la gendarmerie d'élite, des chevau-légers piémontais, des bataillons de grenadiers, de tirailleurs piémontais, de zouaves de la garde impériale, mêlés, sans distinction de nationalité, dans une touchante fraternité. Sa Majesté Impériale et Sa Majesté Royale se sont aussi rendues de la place d'Armes à la place du Dôme sous des pluies de fleurs, au milieu de tonnerres d'applaudissements, aux cris un million de fois répétés et sortant avec force de toutes les poitrines, de *Vive Napoléon III ! Vive Victor-Emmanuel II ! Vive l'Italie !*

C'est de la place du Dôme que part la plus élégante et la plus fréquentée des grandes voies de communication de Milan, celle qu'on nomme le *Corso*, vrais Champs-Élysées de la capitale de la Lombardie, que l'Empereur et le Roi devaient parcourir dans toute son étendue, pour se rendre le premier à la villa Bonaparte, le second au palais Brusca, autrefois palais Serbelloni.

Dès que les cent-gardes, qui marchent en tête du cortége, commencent à défiler dans le Corso, les acclamations éclatent avec frénésie à la vue des souverains alliés, le Roi marchant au milieu de la rue et ayant l'Empereur à sa droite ; les bouquets, lancés de toutes les fenêtres, forment une litière de roses et de lauriers ; les femmes agitent leurs mouchoirs, et, le corps penché sur la rampe des balcons, elles semblent vouloir se précipiter vers les troupes. C'est le délire de l'enthousiasme.

En ce moment, le Corso avait un aspect merveilleux. Tous les balcons étaient recouverts d'étoffes en soie ou de velours bordées de franges d'or. Toutes les femmes, coiffées en cheveux et en toilettes de bal, dépouillaient les orangers plantés dans des caisses de chaque côté des balcons et en jetaient les feuilles sur les soldats. Chaque maison avait au moins vingt drapeaux tricolores italiens et français.

Les officiers agitaient leurs sabres en signe de remercîment ; les femmes envoyaient des fleurs et des baisers ; la foule distribuait des couronnes à chaque soldat qui passait. Quel spectacle ! Ce n'était plus de l'enthousiasme, c'était du délire.

L'Empereur, qui avait été conduire le Roi, repasse par le Corso après avoir été visiter les blessés français, et alors ce sont des cris, des trépignements, des pluies de fleurs et de couronnes, des démonstrations dont il est impossible de se faire une idée. On vit des hommes du peuple se jeter littéralement sous les pieds du cheval de l'Empereur, obligé de s'arrêter court pour ne pas les écraser.

C'est après avoir accompagné le Roi au palais Brusca que l'Empereur avait pris possession de la villa Bonaparte, où Napoléon Ier était descendu. A peine installé, il avait renvoyé son état-major ; c'est presque aussitôt après qu'il était allé visiter les blessés français et sardes, soignés, ceux-ci dans les hôpitaux, ceux-là dans des maisons particulières, avec la plus tendre sollicitude. Cette journée fut ensuite consacrée aux réceptions officielles et privées. On connaît la proclamation de l'Empereur aux Italiens : dès midi elle était placardée sur les murs de Milan, où la population la lisait avec avidité.

C'est également dans cette même journée que l'Empereur reçut, dans la villa Bonaparte, l'adresse de la ville de Milan, et que la municipalité remit, au palais Brusca, entre les mains du Roi, le document où les vœux du peuple en faveur de l'annexion de la Lombardie au Piémont se trouvaient exprimés avec tant de franchise et d'énergie. Le lendemain, les souverains alliés devaient se rendre à la cathédrale, située sur la place du Dôme, qui lui doit son nom, pour y rendre grâces à Dieu de la victoire de Magenta.

La journée du 8 fut pleine de mouvement, de bruit, d'animation. Elle eut ses incidents pittoresques aussi bien que ses côtés graves. Ainsi le peuple qui stationnait au Corso, voyant, vers deux heures, galoper dans l'avenue un général de brigade, crut reconnaître dans cet officier général le duc de Magenta. Aussitôt mille cris de *Vive le duc de Magenta! vive le victorieux!* se font entendre et continuent, malgré les dénégations du général de brigade, répétant vingt fois : *Je ne suis pas le maréchal*. Il poursuit sa route ; on répète le cri *Vive le duc de Magenta!* en lançant des bouquets et des couronnes sous les pieds de son cheval.

Tous les habitants, on pourrait même dire toutes les habitantes de Milan, avaient arboré les couleurs italiennes ; les hommes les portaient à leur boutonnière, les femmes les plaçaient à leurs chapeaux ou à leurs cheveux : quelques-unes les portaient même en sautoir. La population milanaise était si heureuse de ne plus entendre retentir la crosse du fusil des sentinelles autrichiennes sur son pavé, qu'elle en devenait folle de joie et que son ivresse débordait dans tous ses actes, dans toutes ses paroles, dans tous ses regards, dans tous ses sourires.

Le 9, dès six heures du matin, Milan présentait le même aspect que la veille, aspect admirablement décrit, avec la couleur locale et sous l'impression naïve du moment, dans la lettre suivante de M. Edmond Texier au *Siècle* :

« Les maisons sont aussi parées, les balcons sont couverts d'aussi riches

étoffes, les femmes sont aussi belles, et la même foule inonde le Corso. La nouvelle victoire remportée par les Français à Marignan a encore surexcité l'enthousiasme des Milanais. Dans les groupes, on ne parle que de ce nouveau fait d'armes, qui ouvre aux alliés le chemin de Lodi. L'artillerie défile, et la population distribue des bouquets aux artilleurs. Chaque bouche de canon est enguirlandée de lauriers.

« On chercherait vainement une population plus démonstrative que la population milanaise. Tous ces groupes d'hommes formés de distance en distance sont curieux à examiner : ce sont des gestes, des contractions du visage, des éclats de voix, une fougue, un entrain, qui stupéfieraient même des Marseillais. Je suis entré hier dans le grand café de la Scala, et tel était le *murmure des conversations particulières*, que je me demandais si les fameuses trompettes de Jéricho ont jamais fait le même vacarme.

« En ce moment, on place sur tous les balcons du Corso des vases pleins de roses effeuillées, des couronnes et des bouquets. Ces odoriférentes munitions sont préparées pour accueillir l'Empereur et le Roi, qui vont se rendre au Dôme, nom artistique de la cathédrale, où l'on doit chanter un *Te Deum*. Sur certains balcons j'aperçois des caisses remplies de feuilles de roses et des piles de couronnes ; tout à coup, la division des voltigeurs de la garde, le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély en tête, entre dans le Corso, qu'elle traverse dans toute son étendue pour se former en haie sur le passage des deux souverains. Aussitôt les fleurs partent de toutes les fenêtres et tombent en feu croisé sur la tête des soldats ; les feuilles de roses voltigent dans l'air, et les dalles de cette grande rue sont littéralement jonchées de couronnes.

« Chaque soldat porte un bouquet au bout de son fusil, et la plupart ont planté une rose au milieu du pompon de leurs shakos. Des femmes distribuent une fleur aux officiers, lesquels tiennent déjà deux ou trois bouquets de la main gauche. Quant aux drapeaux, ce sont des jardins : l'aigle d'or a disparu sous les nombreuses couronnes passées dans la hampe. Je ne vous parle pas des vivat, des cris, des trépignements, du délire de la foule. La vue d'un drapeau plus déchiré que les autres par les balles autrichiennes excite surtout un enthousiasme indicible : hommes et femmes, tout le monde se précipite vers ce drapeau pour le couronner, et l'officier qui le porte, pliant sous le poids des couronnes, a la plus grande peine à s'arracher à cette ovation improvisée.

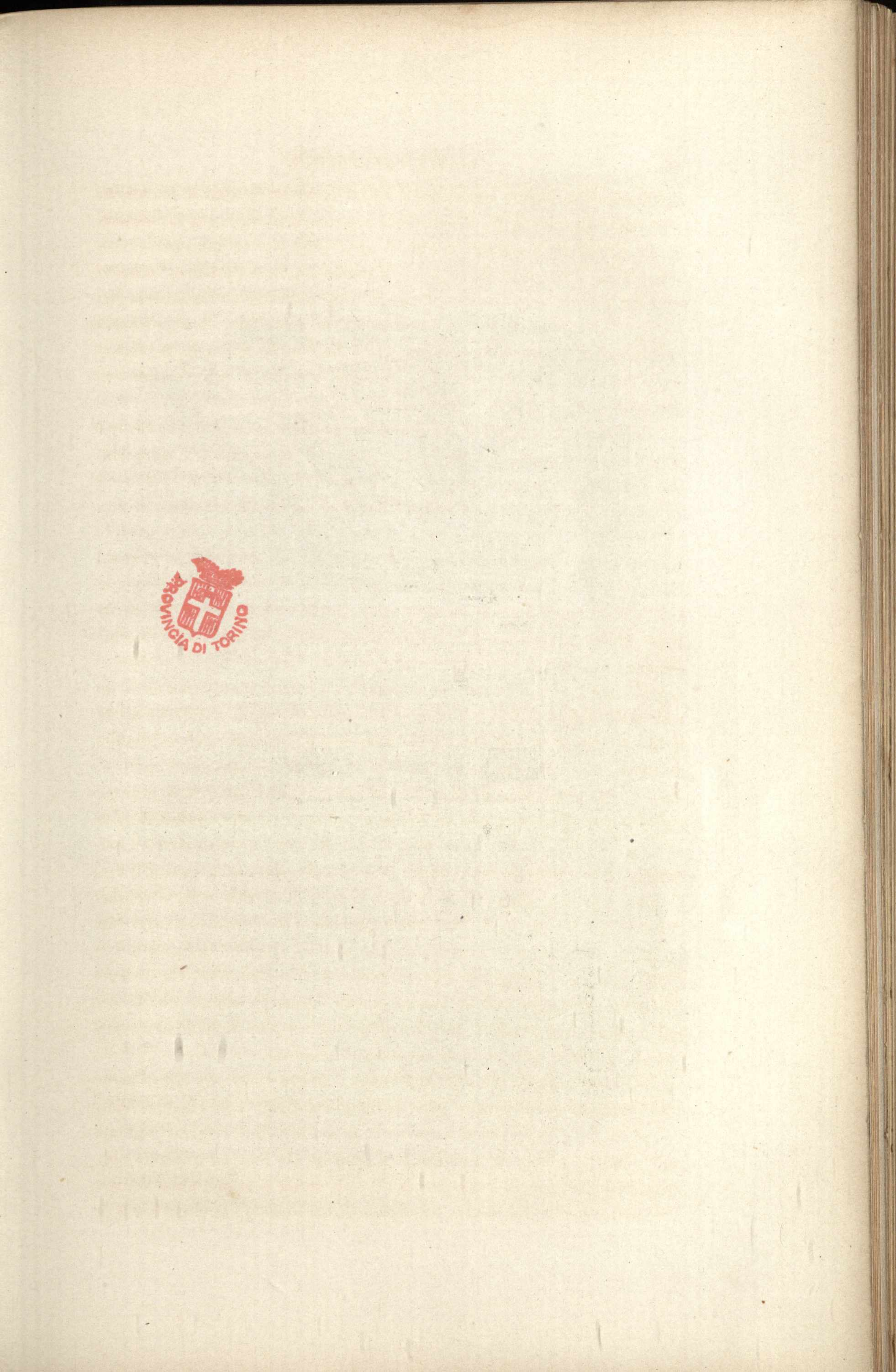
« A onze heures, toutes les cloches de Milan se mettent en branle ; les tambours battent aux champs sur toute la ligne, les clairons déchirent l'air de leurs notes perçantes, et l'Empereur et le Roi, à cheval, suivis d'un

nombreux état-major, apparaissent à l'extrémité du Corso. Je m'étais figuré que toutes les fleurs et toutes les couronnes entassées sur les balcons et sur les fenêtres avaient été jetées aux voltigeurs et aux chasseurs à pied; mais Milan avait décidément dépouillé tous ses parterres, dévasté tous ses jardins en prévision de l'entrée triomphale des Piémontais et des Français. La pluie de roses a recommencé de plus belle; les couronnes voltigent, les bouquets se croisent, et, à un certain moment, le cheval de l'Empereur et le cheval du Roi, devenus le point de mire de tous les projectiles, se cabrent sous leurs cavaliers.

« L'Empereur, qui monte un cheval anglais de pur sang, fait signe aux dames de mettre plus de modération dans le lancement des bouquets, qui frappent et effrayent son cheval. Inutile recommandation : l'élan est donné, et, parmi toutes les belles Milanaises en robes blanches et aux cheveux noirs tordus comme des serpents, c'est à qui lancera les bouquets les plus gros et les fleurs les plus brillantes. Le cortége impérial et royal arrive cependant sans encombre sur la place de la cathédrale; l'évêque coadjuteur, monseigneur Caccia, à la tête des chanoines coiffés de la mitre blanche, vient recevoir les deux souverains, et la cérémonie commence.

« On avait eu le bon goût de ne point orner de draperies les murs de cette magnifique église, la plus vaste qui existe après Saint-Pierre de Rome. Cinq nefs se succèdent majestueusement, et leurs voûtes ogivales, décorées de festons de marbre, reposent sur des colonnes de marbre. Malgré leur masse gigantesque, ces énormes piliers paraissent minces, grâce à leurs harmonieuses subdivisions, chaque colonne semblant composée d'une infinité de colonnettes. Je ne dis rien du beau pavé en mosaïque, des tableaux, des reliquaires, chefs-d'œuvre de la ciselure; des statues, du chœur, de la richesse des autels et de la richesse encore plus considérable du trésor de cette église, lequel représente la somme de dix millions, non plus que de ses pinacles élancés, surmontés de statues si légères qu'elles semblent danser sur la pointe d'une aiguille. L'extérieur du Dôme, bien plus extraordinaire encore, apparaît comme un de ces palais des contes de fées que chacun de nous a plus ou moins entrevus dans les rêves extravagants de la première jeunesse.

« Je ne sais quelle plume à la fois assez artiste et assez savante pourrait convenablement décrire ces pyramides gothiques de marbre blanc s'élançant dans les airs et se détachant sur le bleu sombre du ciel italien; cette forêt de piliers de marbre et d'aiguilles de marbre travaillés avec toute la délicatesse du guillochage, et cette immense population de statues plus considérable que la population de certains de nos chefs-lieux. Je



LA CATHÉDRALE DE MILAN.

me demande s'il serait possible d'entasser une plus grande quantité de marbre sur une plus grande surface; mais quel architecte aujourd'hui formerait, de tant d'ornements réunis, une masse aussi majestueuse, aussi étonnante par la grandeur de l'ensemble que par l'exquise délicatesse des détails? En sortant du Dôme, je vois, devant la grille du palais vide de l'archiduc, un garde national qui monte la garde dans une des guérites occupées naguère par les sentinelles autrichiennes.

« Après m'être assuré d'une voiture dans la matinée, je suis parti à midi pour le champ de bataille de Marignan.

« En revenant de Marignan, je rencontrai une très-élégante calèche, qui se croisa avec une charrette dans laquelle étaient quatre blessés. La calèche s'arrêta, deux belles jeunes femmes mirent pied à terre. Elles firent placer les soldats blessés dans la calèche, montèrent sur le siége auprès du cocher, et rentrèrent ainsi dans Milan. Cet exemple a été suivi par beaucoup d'autres dames.

« Un très-grand nombre de voitures de l'aristocratie se sont dirigées, ce soir, vers Marignan pour transporter en ville les blessés, qui sont entrés dans Milan à l'heure des illuminations.

« C'est superbe; la vue du Corso éclairé à giorno est splendide. Parmi les palais qui se font remarquer par la magnificence de leurs girandoles de feu, je citerai le palais Belgiojoso.

« On fait en ce moment une grande manifestation pour l'union du Piémont et de la Lombardie. Quinze mille personnes au moins traversent le Corso et se dirigent vers le palais Brusca, en criant : *Viva il re! viva Vittorio Emmanuele!*

« Tout ce qui a été dit par les journaux italiens, et répété par les journaux français, sur la répulsion qu'inspirait aux nobles milanais le pouvoir autrichien, était parfaitement exact. Ici, le mouvement n'est pas seulement populaire, toutes les classes de la société y prennent part, et je dois même ajouter que c'est l'aristocratie qui le dirige.

« Ce soir, au moment où défilait dans le Corso ce cortége de quinze mille hommes criant : « Vive notre roi Victor-Emmanuel! vive la constitution! vive l'union! vive l'unité de l'Italie! » les plus grands noms lombards s'associaient à cette manifestation, et les femmes les plus distinguées par leur origine, par leur beauté et leur fortune agitaient leurs mouchoirs et montraient du doigt au peuple qui passait le palais Brusca, habité par le Roi. L'annexion, que l'on regardait comme difficile par suite de prétendues rivalités existant entre les Lombards et les Piémontais, était déjà faite dans les esprits avant d'avoir été consacrée par les événements. Devant les acclamations de toute une capitale, Victor-Emmanuel II n'a pas hésité

à nommer immédiatement un gouverneur de la Lombardie agissant au nom du Roi.

« L'Empereur s'est tenu tout à fait à l'écart, laissant à la population milanaise toute sa liberté d'action. On avait dit qu'un commissaire français serait nommé au moins provisoirement ; c'était une hypothèse toute gratuite. La France n'est pas venue en Italie pour conquérir, mais pour délivrer les peuples. Du reste, l'Empereur avait clairement indiqué son plan de conduite dans la proclamation du 8 juin, adressée aux Italiens.

« M. de Cavour, arrivé à Milan dans la journée, pour en repartir demain, a eu sa part de l'ovation populaire. Après avoir défilé devant le palais du Roi, en poussant le cri de *Viva il nostro re!* la foule s'est portée devant l'hôtel du ministre, qui a paru au balcon et a été salué par d'unanimes applaudissements. »

Dans la soirée du lendemain, 10 juin, le théâtre de la Scala était honoré de la présence de l'Empereur et du Roi. Cette vaste et magnifique salle, la plus immense de toute l'Europe, semblait rayonner, tant on y voyait scintiller de rivières en diamants qui étincelaient au cou, dans les cheveux, sur le sein, aux bras des belles patriciennes milanaises, toujours décorées du ruban aux couleurs italiennes en sautoir. Quelques-unes avaient même des toilettes vertes, rouges et blanches. Les six étages de loges étaient resplendissants. La loge impériale et royale, placée au centre, est un superbe appartement ouvert qui s'élève jusqu'aux deux tiers de la salle. L'intérieur des autres loges est également décoré de tapisseries de soie, de candélabres, et la plupart ont une chambre élégante où l'on joue et où l'on soupe.

L'Empereur et le Roi, à leur entrée dans la salle, ont été accueillis par des tonnerres de vivat. Hommes et femmes, tout le monde se tenait debout, et pendant les deux heures qu'a duré le spectacle, on se levait de cinq minutes en cinq minutes pour agiter les mouchoirs et crier : « Vive l'Empereur ! vive le Roi ! » C'était l'enthousiasme du Corso transporté à la Scala, un de ces accès de délire dont nous ne pouvons nous faire une idée. Le spectacle avait été donné au profit des familles de ceux qui sont morts en combattant.

VI

UNE ÉTAPE A BRESCIA

J'ai laissé Garibaldi maître de Côme et de Lecco, secondant par ses opérations de partisan le mouvement plus régulier de l'armée alliée, au moment même où elle s'apprêtait à franchir le Tessin et à la veille de la bataille de Magenta. Je vais le retrouver à Brescia où vont le conduire le succès et l'habileté de ses attaques dans le nord de la Lombardie, dont il possède à merveille la connaissance stratégique. Son action, en apparence isolée, se combine avec les efforts plus vastes et plus éclatants des troupes franco-sardes, et tous les hommes de guerre se plaisent à constater que ses marches audacieuses dans la Valteline attestent de savantes combinaisons, rappelant celles que le maréchal de Rohan, au commencement du dix-septième siècle, et celles que le général Lecourbe, à la fin du dix-huitième siècle, ont accomplies dans cette même contrée.

Maître des défilés qui bordent le lac Majeur, et toujours sûr d'une retraite en cas d'insuccès, Garibaldi jette ses hardis partisans sur les colonnes autrichiennes, les attaque au moment opportun et se replie dès qu'il a affaire à des forces supérieures. C'est en vain que le général Urban essaye de le faire sortir de Côme et de l'attirer dans les plaines. Sa descente vers Cantu peut faire croire un moment qu'il se hasarde à la poursuite des Autrichiens ; mais il ne songe qu'à attirer l'ennemi dans un piége.

Garibaldi avait trouvé dans ses bataillons de volontaires de nombreux émigrés de la haute Lombardie. Il les fait partir avant lui ; ils se mêlent aux populations que le général veut soulever, et déjà il est maître de Côme quand ses partisans, exaltés par ses nombreux avantages, lui amènent les bateaux à vapeur avec lesquels les Autrichiens exploitaient le lac.

Au même moment, le chef des chasseurs des Alpes semble vouloir poursuivre les Autrichiens sur la route de Monza ; il envoie deux de ces bâtiments à Lecco avec des troupes, change de direction, tourne à gauche, et marche sur cette dernière cité, qui se hâte de proclamer Victor-Emmanuel II. C'est par une manœuvre à peu près semblable qu'il avait soulevé, comme on l'a déjà vu, la Valteline et Sondrio, sa capitale.

On s'accorde à reconnaître que ce dernier résultat des opérations de Garibaldi a été l'un des événements les plus favorables au succès du plan de campagne adopté par Napoléon III. Il était essentiel, en effet, ainsi que je l'ai déjà indiqué, que les alliés fussent en possession des passages du Tyrol, par où l'armée autrichienne recevait de Vienne ses renforts et ses approvisionnements. C'est à ce point de vue surtout que la diversion opérée par le commandant des chasseurs des Alpes a été d'un puissant secours pour la marche des Franco-Sardes.

Après s'être emparé de Côme, le 29 mai, Garibaldi était retourné à Varèse, où les Autrichiens étaient rentrés, et, délivrant une seconde fois cette ville, les avait surpris et battus dans la journée du 2 juin. Le lendemain, il revint à Côme, dont on sait qu'il fit son quartier général, et d'où son action s'étendait, ainsi que je l'ai dit, jusqu'aux montagnes de la Valteline, de Fuente, Sondrio et Tirano, à Bormio.

Le 8 juin, tout rayonnant de ses premiers succès, Garibaldi va au palais Brusca, à Milan, et à la villa Bonaparte présenter ses hommages à l'Empereur et au Roi qui venaient d'arriver dans la capitale de la Lombardie. C'est alors que fut publié, à la gloire du corps des chasseurs des Alpes, l'ordre du jour que j'ai déjà cité.

Décoré de la médaille d'or, l'une des plus hautes récompenses militaires du royaume de Piémont, Garibaldi repart immédiatement pour Lecco, et marche de là sur Bergame, qui est gardée par cinq mille Autrichiens. Il entre, le 10 juin, dans cette ville, que les Autrichiens se sont hâtés d'abandonner à son approche. C'est de Bergame que Garibaldi se porte ensuite sur Brescia, où il précède, suivant son habitude, en hardi et glorieux éclaireur, les souverains alliés.

Mais, avant de suivre à Brescia l'intrépide chef des chasseurs des Alpes, je choisis dans un volume de lettres saisies à Bergame celles qui suivent, pour les publier ici, afin de donner une idée des sentiments et des préoccupations du soldat autrichien pendant la campagne de 1859 :

« Bergame, 2 juin.

« Mes chers parents,

« Dans ma lettre du 29 du mois passé, je vous avais dit que nous resterions à Vérone; cependant nous n'y avons passé qu'une nuit, car le lendemain l'ordre est venu de nous rendre à Milan, et puis, sur le chemin, un télégraphe est venu devant nous pour nous arrêter à Bergame. Donc, nous sommes venus ici de Vérone, par Brescia, le lundi soir ; et mercredi, c'est-à-dire le 1er, j'étais aux avant-postes ; mais nous n'avons aperçu qu'une patrouille ennemie, qui s'est retirée en nous voyant. Demain, nous

allons plus loin, car le fameux brigand *Karibaldi* est par ici, et nous avons l'ordre de le chasser. J'aimerais mieux me battre contre des soldats réguliers; mais jusqu'à ce que vous receviez cette lettre, nous nous serons certainement battus. Depuis que j'ai quitté Leipzig, nous n'avions réellement pas une heure pour nous reposer, et depuis cinq jours nous ne nous sommes pas même déshabillés; mais ce n'est pas encore le pire, car la pluie tombe que c'est un plaisir, et, n'ayant pas même d'abri, nous sommes tout trempés et ruisselants d'eau.

« J'aimerais savoir comment vous êtes à la maison et ce que vous pensez de ce que je ne suis pas encore officier. N'importe! je le serai bientôt; mais j'ai fait l'expérience que le monde est bien ingrat et rempli de méchants, même ceux qui devraient être les plus justes. J'ai perdu mon capitaine. Pauvre Kobb! quel brave homme c'était! Cependant c'est à cause de lui que je ne suis pas encore officier. Je vous dirai cela si Dieu me ramène enfin chez nous. Mon nouveau capitaine s'appelle Artzer.

« Mes chers parents, pensez quelquefois à moi, et ne soyez pas tristes : le bon Dieu m'aidera, et peut-être je ne mourrai pas. Je n'aurais pas peur du tout si je ne pensais pas que mes parents et mes frères et sœurs resteront en vie, si je pouvais recevoir un seul baiser.

« On mène à Vérone, de Milan et de Piémont, deux ou trois cents blessés chaque jour. J'ai parlé à plusieurs, surtout à un qui était avec moi à l'école, et qui est entré dans un autre régiment, et que j'ai accompagné au chemin de fer. Maintenant, il est revenu lieutenant et blessé à Vérone.

« Je vous dirai un jour, si je retourne à la maison, comme on nous a bien reçus en Allemagne. C'était partout une fête. On nous a accueillis avec grande joie. Il n'y a rien qui ressemble aux Bavarois. On nous a si bien traités! Et puis viennent les Saxons. A l'étranger, nous avons passé par Dresde, Leipzig, Bamberg, Vurnberg, Hof et Munich; en Tyrol, par Küfstein et Inspruck, toujours en chemin de fer, et puis par Botzen, Bruëen, Trient, Roveredo, Vérone, Brescia, et me voilà à Bergame.

« L'Italie est bien belle; le pays est magnifique, mais il est habité par un vilain peuple, qui nous déteste; il y a de bien belles filles, mais elles ne sont pas pour nous.

« Adieu, mes chers parents; écrivez-moi à Bergame; j'aurai bien ma lettre. Je vous embrasse avec mes frères et mes sœurs,

« Votre fils affectueux,

« CARL HOFFER. »

« Bergame, 5 juin.

« Mes chers parents,

« Je ne vous écris pas cette lettre avec grande joie, et je vous apprends que mon sort n'est pas bon du tout, mais au contraire bien triste, car nous ne nous reposons nulle part ; et je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, et à chaque instant peut venir l'ordre d'aller plus loin, et tout cela est bien triste et bien désagréable. Nous avons passé par la Bavière et la Saxe, qui ne sont pas des provinces de notre Empereur, mais où on nous a reçus partout très-bien, avec beaucoup de bonté ; et on nous a fêtés dans toutes les villes ; et puis j'ai été aussi en Tyrol, et maintenant je suis en Italie, où personne ne veut des billets de banque, et il n'y a que l'or et l'argent qui aient cours.

« Mon cher père, ma chère mère, je vous souhaite bonne santé, et à mes frères et à mes sœurs ; je salue tous mes bons amis, et je suis votre fils obéissant.

« JOHANN. »

« Bergame, 5 juin.

« Ma chère mère,

« J'écris ces lignes en pleurant ma malheureuse vie de soldat, qui me navre jusqu'au fond du cœur. Je prie Dieu que ces lignes trouvent ma chère mère en bonne santé, et mes sœurs aussi. Écrivez-moi, si vous recevez cette lettre et si vous avez reçu mon autre lettre. Je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, où les billets de banque ne servent pas, et où on ne veut que de l'or ou de l'argent. Nous n'avons de repos nulle part, et à chaque instant il faut marcher, et juste, dans ce moment, nous avons l'ordre de partir encore d'ici, ou pour le champ de bataille ou pour le camp. Nous sommes venus par la Saxe et la Bavière, qui sont des provinces étrangères, où on nous a partout très-bien reçus, et où on nous donnait tout ce que nous voulions, à boire et à manger pour rien. On nous a fêtés dans chaque ville où nous sommes venus en Allemagne. Je prie Dieu au moins de me conserver la santé, et à ma mère et à mes sœurs aussi.

« Je suis votre fils obéissant.

« FRANTZ. »

On peut juger par ces lettres, dont la variété d'expressions indique assez la sincérité de sentiment, de la contrainte que les généraux de l'em-

pereur d'Autriche étaient forcés d'employer pour exciter l'ardeur de soldats venus de toutes sortes de provinces se ranger par nécessité sous un drapeau qui pour eux était souvent un drapeau ennemi.

C'est dans la journée du 13 juin que Garibaldi s'était dirigé sur Brescia, où le tocsin appela aussitôt les habitants au combat. On écrivait, le lendemain, de cette même ville, qu'à l'appel du tocsin la population entière, électrisée, avait couru aux armes. Les fusils manquaient ; de jeunes citoyens, qui ne pouvaient s'en procurer, pleuraient de désespoir d'être sans armes : quelques-uns prirent, faute d'autres instruments de guerre, des faux et des fourches. Garibaldi poursuivit l'ennemi hors de la ville, à la tête de sa troupe, à laquelle s'était réunie la garde nationale de Brescia. Au retour de cette poursuite, il publiait la proclamation suivante :

« Citoyens de Brescia !

« L'accueil fait aux chasseurs des Alpes est une nouvelle preuve de votre enthousiasme patriotique.

« Le sublime spectacle que votre ville présente est digne de votre ancienne renommée.

« En accourant aujourd'hui au premier cri d'alarme avec les chasseurs des Alpes, vous avez montré que, gardiens jaloux de l'indépendance, vous étiez décidés à la défendre, à la consacrer par votre sang. Gloire aux Brescians !

« Les ennemis qui rôdent encore dans les environs ne sont pas des soldats qui menacent votre ville, mais des ennemis en fuite, qui, pour s'ouvrir une route, laissent partout où ils passent les traces de leur domination exécrable.

« Citoyens de Brescia, et vous, habitants des campagnes,

« Le moment est arrivé de combattre au nom de vos frères morts sur le champ de bataille, de continuer vos brillantes traditions de gloire !

« A la rage de l'ennemi, obligé d'abandonner à jamais ces belles contrées, opposez le courage du sacrifice ; courez grossir les rangs des volontaires ; que rien ne vous coûte pour reconquérir votre liberté.

« Le drapeau tricolore, ancienne idole de nos cœurs, flotte sur vos têtes et vous commande l'amour de la patrie et le dévouement. Que les victorieuses armées franco-italiennes, en vous délivrant de vos ennemis, vous trouvent dignes de leur glorieux concours !

« Brescia, 13 juin 1859.

« Garibaldi.

« Le commissaire de Sa Majesté,

« Bernendino Blanchi. »

Cependant, à peine installé dans Brescia avec sa légion, Garibaldi se rend, avec une partie de ses forces, dans la nuit du 14 au 15 juin, à Bettoletto; il y fait construire un pont sur la Chiese, en remplacement de celui qui avait été détruit par les Autrichiens battant en retraite sur le Mincio. Afin de conserver des communications avec Brescia, il place le reste de ses troupes à Rezzato et à Treponti, avec ordre de tenir tête aux Autrichiens, occupant alors en grand nombre la position de Castenedolo. Les vedettes ennemies étaient tout près du corps des chasseurs des Alpes. Une escarmouche d'avant-postes amène un combat. Quelques compagnies du régiment des chasseurs des Alpes, sous les ordres du colonel Medici, attaquent vivement les avant-postes autrichiens, qui battent en retraite, les poursuivent, et se laissent emporter par leur ardeur jusqu'à Castenedolo. Là, les Autrichiens en masse tombent sur cette poignée de braves, cherchant à les envelopper, et les forcent de reculer. Mais Garibaldi accourt en toute hâte et parvient à reprendre ses anciennes positions.

Dès le matin, le roi de Sardaigne, songeant à appuyer le mouvement de Garibaldi, avait donné l'ordre à la quatrième division de prendre position à Santa-Eufemia et San-Paolo, sur les routes qui, de Brescia, conduisent à Lonato et à Castenedolo. Le général Cialdini, apprenant le combat qui se livrait, s'était rendu, avec une partie de sa division, à Rezzato, pour soutenir le mouvement du corps des chasseurs des Alpes. Les Autrichiens ne se sont pas avancés au delà de Civilonghe et Treponti; ils se sont ensuite bientôt retirés, évacuant même Castenedolo. Un escadron de chevau-légers de Novare reconnut le matin, sur les lieux, l'abandon du village par les Autrichiens, et, peu après y être entré, il entendit l'explosion d'une mine, avec laquelle les Autrichiens faisaient sauter le pont sur la Chiese, en face de Montechiari.

L'Empereur et le Roi allaient faire, à leur tour, dans Brescia, une entrée triomphale digne de cette seconde ville de la Lombardie, n'ayant rencontré depuis Milan, sur leur route, aucun corps d'ennemis disposé à les arrêter dans leur marche et à leur fermer le passage de l'Adda.

Démoralisée par la continuité de ses revers et l'éclat de ses défaites, après la journée de Magenta, l'armée autrichienne, on l'a vu, s'était repliée avec précipitation sur Milan, avait évacué en toute hâte cette ville, abandonné Pavie et Lodi aussitôt après le combat de Marignan, et, toujours poursuivie par les alliés, s'était retirée dans la basse Lombardie, derrière l'Adda, après avoir fait sauter tous les ponts établis sur cette rivière.

C'est alors que commença, sur les conseils du feld-maréchal baron de Hess, cette retraite continue qui avait pour but d'opérer, dans les lignes

du Mincio et de l'Adige, une concentration rapide de toutes les forces que l'Autriche possédait alors en Italie.

Le mouvement rétrograde de l'armée ennemie se poursuit après sa sortie de Milan, de Pavie et de Lodi, par l'évacuation de Pizzighettone, de Crémone et de Plaisance, situés sur la partie inférieure du cours de l'Adda. Dans le nord de la Lombardie, d'autres corps d'armée, fuyant, on vient de le voir, devant les intrépides chasseurs des Alpes, abandonnent Bergame et Brescia, pour aller se joindre au gros de l'armée. Enfin les garnisons autrichiennes de Brescella et de Reggio se retirent également de ces deux places. A la date du 12 juin, toute l'armée de François-Joseph Ier est massée sur la rive gauche de l'Adda, et son quartier général est établi à Cavatigozzi ; mais la célérité de la marche des alliés ne lui permet pas de s'arrêter longtemps dans cette position.

La ligne de l'Adda, je l'ai dit déjà, n'offre qu'une médiocre défense : large en moyenne de soixante à soixante-dix mètres, profonde de deux mètres et demi à trois mètres, cette rivière, dans les temps secs, ne présente pas de grands obstacles à l'armée qui veut la franchir ; mais, dans les temps de pluie, elle s'enfle rapidement, et atteint une largeur de cent vingt à cent cinquante mètres, et une profondeur double de celle qu'elle a d'habitude.

Ce qui donne quelque importance à la ligne de l'Adda, ce sont les têtes de pont établies à Lecco, à Brivio, à Bassano, à Lodi, célèbre dans les guerres de la République. Lodi commande à la fois le chemin de Bergame, seul praticable pour l'artillerie, et les routes de Pavie et de Brescia. La place de Pizzighettone assure la défense de la basse Adda ; cette place étant située sur la rive droite de cette rivière, près de son confluent avec le Pô, l'abandon de Plaisance et de Lodi lui ôtait toute son importance. C'est ce qui détermina les Autrichiens à l'évacuer à son tour, montrant assez, par ce mouvement continu et précipité de retraite, combien les victoires de Magenta et de Marignan avaient frappé fort et juste.

C'est surtout l'abandon de la citadelle de Plaisance qui indiquait à quel degré de découragement l'armée autrichienne, chefs et soldats, en était arrivée. Cette forteresse est comme la clef de la Lombardie. Élevée à grands frais, elle pouvait soutenir un siége long et difficile : les approvisionnements en tous genres, vivres, matériel, artillerie, que les Autrichiens y avaient réunis, et qu'ils y laissèrent en évacuant précipitamment la ville et en faisant sauter la citadelle, attestent qu'ils étaient loin de s'attendre à un échec aussi grave que celui de Magenta.

Voici, du reste, ce qu'on écrivait de Crémone, à la date du 13 juin :

« Depuis plusieurs jours, la retraite de l'armée autrichienne était annoncée par des signes indubitables. Le matériel de guerre, qui était expédié en toute hâte sur Mantoue par la route de Milan, les convois de blessés par milliers qui se succédaient d'heure en heure et qui prenaient la même direction, et surtout encore le passage de troupes de soldats sans armes appartenant à divers régiments de hussards, d'artilleurs, de hulans, de chasseurs, formant des colonnes bizarrement mélangées et dans un état misérable, annoncent clairement que l'armée, battue coup sur coup, se retirait dans la basse Lombardie, et cherchait à se rapprocher au plus tôt de Mantoue et de Vérone.

« Pendant les journées du 10, du 11 et du 12 juin, après qu'elles avaient abandonné le matériel, on voyait passer par la ville et dans les environs les brigades autrichiennes qui avaient occupé Plaisance et Pavie, et qui prenaient aussi la direction de Mantoue, et en partie celle de Soncins, de Casalbuttano et de Sorezma, pour renforcer le centre et le gros de l'armée, destinée à protéger la retraite générale sur l'Adda, sur le Serio et sur l'Oglio. Quelques-uns de ces régiments paraissaient intacts, et on sait qu'ils ne s'étaient pas encore battus, tandis que d'autres étaient diminués de nombre par les baïonnettes des alliés, par les maladies et les désertions continuelles. Ils présentaient le plus triste aspect : fatigués, souillés, leurs uniformes en lambeaux, les soldats portaient sur leurs visages le découragement le plus profond.

« Ces troupes, qui paraissaient assez en ordre extérieurement, mais dont la consternation était extrême, et qui se montraient impatientes de gagner les forteresses, s'élevaient à près de quarante mille hommes. La dernière brigade était campée, le 11, à Acqua-Negra et aux environs ; à midi, elle marcha vers la ville, qu'elle quitta à trois heures du soir, se dirigeant vers Cicognolo. Le fort de Pizzighettone fut définitivement abandonné le samedi soir, 11, après qu'on eût brûlé le magnifique pont construit sur l'Adda. Il est impossible de dire tous les actes de vandalisme auxquels se livrèrent les dernières compagnies du corps du génie qui étaient dans le fort.

« Après avoir jeté dans la rivière la poudre et les canons qui restaient, ces compagnies lancèrent à l'eau tout ce qui leur tombait sous la main : elles ouvrirent les magasins de sel, de farine, dont elles vendaient le contenu pour quelques centimes le sac ; elles répandirent le vin qui s'y trouvait, et appelèrent ensuite les paysans à profiter de l'ouverture de ces magasins, les invitant à prendre part au pillage. Enfin, vers six heures du soir, au milieu de l'explosion des mines qu'ils avaient pratiquées dans les petits forts, ces hommes, dans un état complet d'ivresse,

coupaient partout les pieux du télégraphe, que les paysans s'empressaient de dérober. »

Cette lettre explique, par l'état de démoralisation de l'ennemi, l'évacuation sans combat de la ville et de la citadelle de Plaisance, que les Autrichiens occupaient au mépris des traités. En effet, celui du 10 juin 1817, qui avait été conclu dans le but de fixer, en exécution des anciennes dispositions du traité d'Aix-la-Chapelle, les éventualités de réversions des petits duchés, donnait à l'Autriche un simple droit de garnison dans la ville de Plaisance. Ce traité stipulait, en outre, reconnaissant ainsi l'indépendance et la souveraineté des ducs de Parme, consacrées d'ailleurs par l'acte final du Congrès de Vienne, que la force de cette garnison serait fixée à l'amiable, en temps de paix, entre les parties contractantes.

Mais quand l'Autriche, par suite d'un traité particulier qu'elle fit le 24 décembre 1847, eut fait entrer le duché de Parme dans sa ligne de défense militaire ; quand elle eut arraché au souverain l'autorisation d'envahir le territoire et les forteresses de ce petit État, en pleine paix, sous la seule inspiration de sa prudence militaire, et sans entente antérieure avec lui, elle ne se contenta plus du droit de garnison.

L'Autriche s'occupa, avec cette persévérante et infatigable ténacité qui la caractérise, de fortifier cette position. Pour mettre le pont, qui fait son importance militaire, à l'abri d'un coup de main, elle imposa au duché de Parme la construction, tout autour de la place, de redoutes capables de soutenir un siége. L'enceinte de vieilles murailles fut renforcée de tours et d'autres travaux de défense. Ces travaux formaient, par leur réunion, un grand et solide camp retranché, où un corps assez nombreux pouvait trouver un abri et braver des forces supérieures. Ces travaux avaient coûté des sommes considérables et donné lieu, de la part du duché de Parme, à de vives réclamations. L'Autriche sortait de son droit et de la lettre des traités de 1815, en lui imposant des travaux qui n'avaient d'autre but que de renforcer sa propre puissance. Elle s'était donc, par ruse et par violence, assuré là un point militaire d'une importance incontestable. Mais on voit que toute sa diplomatie ne devait lui être d'aucune utilité et qu'elle avait violé sans fruit la foi des traités, puisque, lorsque le jour vint d'utiliser la force de la citadelle de Plaisance, elle jugea prudent de l'évacuer sans combat.

Fondée par les Romains, la ville de Plaisance est, du reste, sans éclat historique. Saccagée par les Carthaginois, détruite pendant la lutte d'Othon et de Vitellius, déchirée par des factions intérieures, elle n'eut un peu d'importance que sous la domination des Farnèse.

Le 12 juin, après avoir passé quatre jours à Milan, décidé à poursuivre avec vigueur le cours de ses triomphes, l'Empereur transporta son quartier général à environ seize kilomètres au delà de la capitale de la Lombardie, dans une localité appelée Gorgonzola, où il dut coucher sous sa tente.

Cette tente, qui était en coutil rayé blanc et bleu, était doublée; sa hauteur était de cinq mètres environ. Le dessus était décoré de deux petits pavois ; deux mâts seulement lui servaient de supports. A l'intérieur, elle était divisée en trois compartiments, formant salon, chambre à coucher et cabinet de toilette. La disposition des tentures laissait à l'intérieur une porte pour chaque pièce et de petites ouvertures fenestrières pour la ventilation. Les portières, adhérentes à l'ensemble, se soulevaient à l'aide d'embrasses. Un lit de fer, des pliants pour siéges et de petites tables, dont une en forme de toilette, en composaient le mobilier.

Ce qui est remarquable dans cette tente, c'est la précision et le fini avec lesquels elle était établie. Sa charpente, ainsi que le mobilier, se montait et se démontait avec facilité, se logeait dans des étuis d'un petit volume, d'un poids très-léger, par conséquent peu embarrassants.

Cette tente avait été faite pour la campagne de Crimée. Une partie du mobilier qui la décorait se rattache aux souvenirs les plus mémorables. Le lit de fer est celui qui a servi à l'empereur Napoléon Ier dans presque toutes ses campagnes.

Les objets de toilette et le nécessaire, dont les diverses pièces sont en argent, ont également servi au grand capitaine.

Les voltigeurs de la garde étaient partis dans la matinée ; dans la journée, les grenadiers partaient à leur tour, campant à Vanedromo, à moitié chemin de Milan à Gorgonzola.

L'Empereur fit jeter, ce même jour, à la hauteur de Cassano, deux ponts sur l'Adda qui, grossi par les orages des jours précédents, avait acquis une force et une rapidité extraordinaires. La difficulté de l'opération s'en était accrue. Mais le succès n'en fut pas un instant douteux.

Quand ces deux ponts furent prêts, l'armée alliée commença son mouvement. Le lendemain, toutes les divisions françaises avaient traversé l'Adda, à Cassano, et les divisions piémontaises la franchissaient à Vaprio, ayant à leur tête le roi Victor-Emmanuel II, qui était parti le 11 de Milan, pour rejoindre ses troupes en route pour Bergame.

Les alliés poursuivent leur marche parallèle les jours suivants; les Français passent le Serio le 14 juin, et transportent leur quartier général à Palazzolo, sur l'Oglio. Les Sardes traversent le Serio à Seriate et se portent également sur l'Oglio. Le lendemain, leur avant-garde est à Coc-

caglio, à mi-chemin entre Palazzolo et Brescia. Elle y remplace le corps du général Urban, qui l'a abandonné depuis quelques heures seulement. Le 17, elle arrive à Castagneto, à six milles à l'ouest de Brescia, où se dirige aussi l'armée française par un mouvement convergent exécuté à la droite de l'armée sarde. Le 16, le quartier général de l'Empereur est établi à Covo, entre le Serio et l'Oglio; le 17, il se transporte au delà de l'Oglio, à Travagliato, au-dessous de Castagneto, sur la droite de la route de Bergame à Brescia, où ne doit pas tarder à s'opérer la jonction des armées alliées.

Le Serio est une rivière qui descend en ligne droite de Bergame vers l'Adda, où il se jette, à peu près à égale distance, entre Crema et Pizzighettone; l'Oglio, qui, dans la première partie de son cours, suit une direction parallèle au Serio, s'infléchit ensuite à gauche, pour se jeter dans le Pô au sud de Mantoue. Avant d'arriver au Mincio, on rencontre encore deux cours d'eau, la Mella et la Chiese. Le 17 juin, l'armée sarde prend position sur la Mella, aux portes de Brescia. La veille, le général Urban a brûlé le pont établi sur cette rivière, à Portogatello, et s'est porté à Montechiari, sur la Chiese, où le gros de l'armée autrichienne se trouve rassemblé. Mais aussitôt cette ville est évacuée à son tour, et les Autrichiens continuent à se retirer. Ils se portent de leur droite à Lonato, entre Brescia et Peschiera, de leur centre sur les hauteurs de Castiglione, et de leur gauche vers Castelgoffredo, ville située à vingt-huit kilomètres nord-ouest de Mantoue.

Depuis leur départ de Milan, les alliés avaient traversé les plus fertiles plaines de la Lombardie, avec un soleil de feu le jour, un orage chaque soir, et une nuit passée sur un sol détrempé par la pluie.

L'Empereur marchait avec ses troupes, tantôt au centre, tantôt en avant, selon les circonstances. Il coucha, le 12 à Gorgonzola, le 13 à Cassano, le 14 à Triviglio, le 15 à Covo, le 16 à Calcio et le 17 à Travigliato.

A Covo, l'Empereur logea dans une délicieuse villa appartenant au comte Lecco d'Aragone. Il reçut la visite de trois notables habitants de Calcio, que le général Urban, pendant son court passage dans cette localité, avait séquestrés comme otages, pour s'assurer des réquisitions exorbitantes. A Calcio, l'Empereur descendit dans la villa du comte Oldofredi. Il passa la nuit du 17 à Travigliato, et, le lendemain, il entrait à Brescia, où le Roi était arrivé la veille.

Située dans une plaine, au pied d'une colline, entre la rivière Mella et le canal qui sort du Chiese, pour se jeter dans l'Oglio, Brescia est l'une des plus délicieuses villes d'Italie.

Cette charmante cité est excessivement ancienne. Son origine est même restée inconnue, tellement elle remonte à une haute antiquité. César la fit inscrire dans la tribu Fabia. Son histoire est celle de toutes les villes italiennes. Les mêmes conquérants la saccagent, les mêmes factions la déchirent. On sait que Bayard, blessé au siége qu'en fit Gustave de Foix, qui la livra au pillage, fut transporté dans une maison particulière, où il fut soigné avec tant de sollicitude, qu'il donna, en partant, à son hôtesse, des marques éclatantes d'une courtoisie toute chevaleresque.

Mais le souvenir le plus récent, inscrit dans les annales de cette héroïque cité, se rattache à la glorieuse insurrection de 1848 et à la lutte mémorable de 1849.

En 1848, Brescia devait être complétement évacuée, quand l'armée autrichienne était allée se concentrer vers le Tessin ; mais cinq cents hommes gardaient la citadelle.

La population était déjà fort agitée, lorsque, le jour même de la bataille de Novare, arrivèrent de Suisse des réfugiés qui décidèrent le soulèvement. Le commandant de la citadelle, surpris dans la ville, fut fait prisonnier ; les courriers de Milan à Vérone furent arrêtés. On essaya d'enlever la citadelle, mais la garnison repoussa facilement toutes les attaques et canonna la ville.

Les insurgés, laissant alors la citadelle bloquée, s'étendirent au dehors et s'avancèrent jusqu'au bourg de Sainte-Euphémie, qu'ils occupèrent ; mais le peu de troupes disponibles des environs, deux bataillons italiens et un escadron, se rassemblant bien vite, se dirigèrent sur Sainte-Euphémie, en chassèrent le détachement qui s'y était établi, et forcèrent les insurgés à se renfermer dans la place.

Le général Haynau, qui commandait les troupes de la Vénétie, arriva en toute hâte de Padoue avec trois à quatre mille hommes, et, le 30 mars, Brescia se trouva attaquée par la garnison de la citadelle,-par les troupes qui étaient déjà sous ses murs et par celles du général Haynau.

Cette malheureuse ville, abandonnée à ses propes forces, résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, persuadée qu'elle servait utilement la cause de l'indépendance. Le général Haynau pouvait se contenter de la bloquer; il n'y avait plus à craindre, après l'armistice avec le Piémont, de soulèvement en Lombardie ; mais il voulut emporter Brescia de vive force. C'est cette résolution barbare qui fit verser inutilement des flots de sang. Pendant toute la journée du 31 mars, on se battit avec le plus grand acharnement. Les Autrichiens pénétrèrent dans la ville. Ils n'en étaient cependant pas encore maîtres ; il leur fallut emporter l'une après l'autre chaque maison et chaque rue.

Enfin, Brescia, mise à feu et à sang, et remplie de cadavres, se soumit le 1er avril. Elle fut traitée en cité conquise par le général Haynau, qui préludait là aux cruautés dont il devait se souiller en Hongrie, et fut soumise à des contributions énormes qui achevèrent de la ruiner.

J'ai dit que le Roi était entré à Brescia dans la journée du 17 juin : on l'y attendait avec une vive impatience. Dès le matin, la population était aux fenêtres : les maisons étaient pavoisées, les drapeaux flottaient partout, le sol était jonché de fleurs et de lauriers ; sur toutes les figures rayonnaient la joie, le bonheur, l'enthousiasme : on avait oublié dix années d'oppression pour cette heure qui sonnait la liberté et l'indépendance de tout un peuple.

A neuf heures et demie le Roi parut : il était escorté d'un nombreux état-major en petite tenue. Victor-Emmanuel II fut reçu à la porte San-Giovanni, celle précisément qui ouvre la route royale de Milan ; les clefs de la ville lui furent offertes sur un plat d'argent.

Le Roi traversa la ville au milieu des ovations les plus flatteuses. Au palais Valotti, où il est descendu, il était couvert de fleurs et de couronnes de laurier : les officiers qui l'accompagnaient disparaissaient eux-mêmes sous des massifs de verdure et de feuillage. La circulation dans les rues était presque impossible, tant était grande la foule qui se pressait pour saluer le fils de Charles-Albert.

Le soir, des illuminations splendides commencèrent dans toute la ville ; aux fenêtres étaient appendues des lanternes vénitiennes aux mille couleurs, et, entre chacune d'elles, on avait placé de grands cierges sur des supports. La clarté que donnaient ces feux, se reflétant sur les damas rouges frangés d'or qui ornaient les balcons, produisait l'effet le plus merveilleux : on croyait voir ouvert devant soi l'écrin des *Mille et une Nuits*, disent les témoins oculaires de cette féerique décoration de feu.

Le lendemain, 18 juin, ce furent des ovations plus enthousiastes encore, des manifestations encore plus sympathiques : l'Empereur, suivi de sa garde, traversait à son tour les rues de Brescia, au milieu des flots d'une population ivre de reconnaissance et de joie, qui ne savait comment témoigner, au gré de ses désirs, heureuse de respirer enfin l'air de la liberté, l'ivresse qui débordait de tous les cœurs.

A cette même date, l'empereur François-Joseph Ier annonçait à ses troupes, dans l'ordre du jour que voici, qu'il se mettait à leur tête, et que c'était lui qui désormais les conduirait sur le champ de bataille :

« En prenant aujourd'hui le commandement immédiat de mes armées portées en face de l'ennemi, je veux, à la tête de mes vaillantes troupes,

continuer la lutte que l'Autriche a été forcée d'accepter pour son honneur et son bon droit.

« Soldats ! votre dévouement pour moi, votre bravoure, dont vous avez donné des preuves si éclatantes, m'assurent que, sous ma conduite, vous remporterez les succès que la patrie attend de vous.

« Vérone, le 18 juin.

« François-Joseph. »

L'empereur d'Autriche ne devait marcher au combat, à la tête de son armée, qu'une seule fois, à Solferino, où le sort des armes, trahissant son courage, allait lui arracher à tout jamais la couronne de fer des anciens rois de la Lombardie.

VII

BATAILLE DE SOLFERINO

J'arrive à la journée décisive, à la dernière bataille, à la grande victoire de Solferino, qui a fermé les opérations militaires actives de la glorieuse et mémorable campagne de 1859, affranchi la Lombardie, préparé la délivrance de l'Italie, et commencé un long avenir d'indépendance et de prospérité pour la patrie de Dante, de l'Arioste et du Tasse.

La bataille de Solferino n'a pas été le résultat d'une rencontre inopinée de l'armée alliée et de l'armée autrichienne ; elle a bien été inattendue pour l'armée alliée, mais, du côté de l'armée autrichienne, elle a été préméditée.

L'armée alliée cherchait, à la vérité, l'armée autrichienne pour la combattre et la vaincre : mais l'armée autrichienne avait paru mettre tous ses soins à éviter l'armée alliée, dissimulant ainsi son projet arrêté à l'avance de venir lui présenter le combat à l'improviste, sur le terrain qu'elle avait choisi, et en effectuant un retour offensif qui la ramenait dans les positions qu'elle paraissait avoir définitivement abandonnées.

Ainsi, on vient de voir, dans les chapitres précédents, qu'après la bataille de Magenta et le combat de Marignan l'ennemi avait précipité sa retraite sur le Mincio, en abandonnant l'une après l'autre les lignes de l'Adda, de l'Oglio et de la Chiese. On devait croire qu'il allait concentrer toute sa résistance derrière le Mincio, et il importait que l'armée alliée occupât le plus tôt possible les points principaux des hauteurs qui s'étendent de Lonato jusqu'à Volta, et qui forment, au sud du lac de Garde, une agglomération de mamelons escarpés. Les derniers rapports reçus par l'Empereur indiquaient, en effet, que l'ennemi avait abandonné ces hauteurs et s'était retiré derrière le fleuve. C'ést dans la nuit du 19 au 20 juin qu'il avait évacué la rive droite du Mincio.

A cette même date du 20 juin, les troupes alliées sortaient de Brescia, se dirigeant du côté de Montechiari, où l'on avait cru d'abord que les Autrichiens se retrancheraient, décidés à opposer à la marche des Franco-Sardes, dans cette position formidable, une vigoureuse résistance.

En effet, c'est dans l'immense plaine qui est en avant de Montechiari que chaque année les Autrichiens étaient dans l'habitude de faire leurs grandes manœuvres militaires, s'y livrant aux exercices de la petite guerre. Donc Montechiari leur offrait tous les avantages d'un terrain qu'ils avaient depuis longtemps étudié, en même temps que toutes les ressources d'une situation magnifique.

Quoi qu'il en soit, le 21, l'Empereur et le Roi quittent à leur tour Brescia, pour aller se mettre à la tête des troupes alliées, qui continuent à se porter en avant, pendant que François-Joseph I[er], par un mouvement en sens inverse, qui le rapproche du Mincio, transporte son quartier général de Vérone à Villafranca, sur le Tartaro.

Le 22 juin, l'armée alliée achève de passer la Chiese à Montechiari. Notre cavalerie poussa des reconnaissances habilement conduites par le capitaine de Coutenson, du 1[er] régiment de chasseurs d'Afrique, et une grand'garde de uhlans fut surprise. Quelques hommes ont été tués ; neuf ont été pris à l'ennemi avec leurs chevaux dans cette affaire. De leur côté, les Piémontais rencontrèrent un avant-poste ennemi vers Peschiera, où un engagement assez vif eut lieu, dans lequel deux officiers et quelques hommes autrichiens furent tués.

L'expédition du capitaine de Coutenson motiva, deux jours avant la bataille de Solferino, l'ordre du jour suivant, qui était à la fois une récompense et une leçon :

ORDRE DE LA DIVISION.

« Quarante chevaux du 1[er] régiment de chasseurs d'Afrique, 2[e] escadron, sous les ordres du capitaine de Coutenson, ont enlevé ce matin un poste de lanciers autrichiens, dans une reconnaissance qui a été poussée jusqu'aux avant-postes de Goito, sur le Mincio ; on a ramené quatre lanciers, sept chevaux ; d'autres lanciers ont été tués. Ce détachement du capitaine de Coutenson s'est acquitté d'une manière distinguée de sa mission.

« Le maréchal des logis Rappe mérite une attention toute particulière.

« Cet heureux coup de main doit servir d'enseignement. Ce petit poste ennemi a été enlevé parce qu'il n'était pas bien sur ses gardes ; avec plus de vigilance, il aurait pu, en partie du moins, échapper à la vigueur de l'attaque. Les cavaliers de la division n'oublieront pas que la négligence dans le service d'avant-poste et la dispersion dans les maisons peuvent causer de pareilles défaites.

« Au bivac de Carpenedolo, 22 juin.

« Général DEVAUX. »

Le même jour, 22, la municipalité de Montechiari, encouragée par la présence des troupes alliées, offrit à l'Empereur un pieux souvenir de nos victoires : une colonne, où étaient gravés les noms des officiers français morts en combattant, avait été élevée sur le champ de bataille de Castiglione; en 1818, les Autrichiens renversèrent ce monument, que la ville de Montechiari recueillit et conserva religieusement dans ses murs. Napoléon III accepta le don de cette colonne, ordonnant qu'elle fût replacée aux lieux mêmes où elle avait été primitivement élevée.

C'est ici que le curieux épisode de l'ascension des frères Godard trouve naturellement sa place. A cette même date, le village de Castenedolo, que les Autrichiens ne manquaient jamais d'attaquer et de prendre, dans leurs grandes manœuvres annuelles de Montechiari, servait d'avant-poste à l'armée alliée.

Des troupes françaises étaient campées tout le long de la route de Castenedolo ; dans les environs et dans l'intérieur du bourg était établie la division piémontaise du général Fanti, qui formait de ce côté l'extrême avant-garde des forces alliées. A peu de distance, vers la droite et sur la même ligne, on voyait postés les cavaliers d'un régiment de chasseurs d'Afrique.

Là arrivèrent, dans la journée, les frères Godard, suivis par deux ou trois prolonges d'artillerie portant leur matériel d'aéronautes. Après avoir examiné le pays du haut du clocher, fait une minutieuse étude de la carte et obtenu du général Fanti la permission d'expérimenter dans une prairie située à un kilomètre de la grande plaine de Montechiari, l'un d'eux s'est porté avec tout son attirail au lieu choisi pour sa curieuse opération. Servi par des sapeurs du génie français et par des bersaglieri mis à sa disposition par l'autorité piémontaise, il avait, au bout d'une demi-heure, planté ses piquets, dressé ses mâts, tendu ses cordages, gonflé sa mongolfière, et s'enlevait dans l'air à une hauteur de neuf cents mètres. Mais, pendant son rapide voyage, il ne put découvrir aucun indice de la présence des Autrichiens, à quinze ou seize kilomètres au delà de Montechiari.

Les souverains alliés poussent une reconnaissance jusqu'à Desenzano, sur les bords du lac de Garde, occupent, dans la journée du 20, Lonato, chef-lieu du district de ce nom. Ce bourg compte environ six mille six cents âmes, en y comprenant les hameaux d'Esconta, Venzago, Drugolo, Maguzzano; il est situé sur une hauteur appelée Rova, et que traverse la grande route de Brescia à Vérone. En 1184, il fut détruit par les Autrichiens et reconstruit, en 1368, par les soins d'Azzo Visconti, seigneur de Milan. En 1509, il fut pris par Léon XII. C'est là que, le 3 août 1796,

deux jours avant la célèbre bataille de Castiglione, où Bonaparte défit Wurmser, le futur empereur battit d'abord l'aile droite des Autrichiens, préludant, par ce premier succès, à sa grande victoire du surlendemain.

C'est à son quartier général de Lonato que l'empereur Napoléon III a reçu les adresses par lesquelles les municipalités des cités de Bergame, de Varèse et de Brescia exprimaient à Sa Majesté, au nom des populations de ces villes, leurs sentiments de reconnaissance et de dévouement.

L'heure approche où la célèbre date du 5 août 1796 aura pour glorieux pendant la date non moins illustre du 24 juin 1859. Mais, avant de décrire la mémorable bataille de Solferino, je vais esquisser la topographie du théâtre de cette lutte gigantesque, dans laquelle quatre cent mille hommes se sont heurtés les uns contre les autres. Ce théâtre est à peu près celui où fut livré le combat de Castiglione, avec cet autre point de ressemblance que Wurmser avait remplacé Beaulieu, comme Schlick succédait à Giulay dans le commandement de l'armée autrichienne. Seulement Schlick dirigeait à Solferino les colonnes autrichiennes sous l'autorité suprême de l'empereur d'Autriche, et sans doute aussi d'après les conseils du baron de Hess.

Ceux qui veulent se faire une idée exacte du champ de bataille du 24 juin doivent se représenter une chaîne de mamelons qui, commençant dans les environs de Castiglione et à peu de distance de Montechiari, se déroule en forme de croissant jusqu'à Cavriana, d'où se repliant par Castellaro, Pozzolongo et San-Martino, elle côtoie Desenzano, sur le lac de Garde, et se perd dans ces contre-forts des Alpes qu'on appelle les montagnes de Brescia et de Bergame. Ces hauteurs sont ordinairement boisées ou couvertes de vignes sur les versants, nues au sommet, quand ces crêtes ne sont pas couronnées par des châteaux du moyen âge ou par des tours, que les Autrichiens devaient utiliser, comme à Castiglione, Solferino, Cavriana, Pozzolongo.

Par un chemin étroit, sinueux, qui passe entre des blés, des mûriers et des vignes, et longe le pied d'une longue chaîne de collines depuis Castiglione jusqu'à la plaine de San-Martino, on arrive au village de Solferino, que dominent la hauteur et la tour du même nom, celle que l'on appelle la *Spia d'Italia*, l'Espion de l'Italie.

Cavriana ou Cavriano, comme portent les cartes italiennes, est à quatre ou cinq kilomètres du Mincio, sur la rive droite du fleuve, en face de Valeggio, située de l'autre côté et à deux kilomètres. Le quartier général de l'empereur d'Autriche avait été transféré de Villafranca à Valeggio. Cavriana est à gauche de la route de Brescia à Mantoue, par Castiglione et

Goito, à une distance à peu près égale de ces deux villes et de Peschiera, par conséquent à peu près vis-à-vis du centre de la ligne du Mincio. Le théâtre des opérations de la journée du 24 se divisait donc en deux parties bien différentes d'aspect et de disposition : d'un côté, un groupe de trente ou trente-deux mamelons qui, partant de Solferino, courent vers Mantoue ; de l'autre, une plaine ouverte à perte de vue dans la direction des montagnes de Parme : c'est la *Campagna di Medola.*

Sur ce terrain, l'armée sarde formait l'aile gauche, l'armée française la droite ; celle-là campait à Desenzano et dans les environs, celle-ci venait de Castiglione et de Medole. Les deux armées ennemies marchaient de front, sur une ligne droite : les Autrichiens du levant au couchant, les Franco-Sardes du couchant à l'orient. Dans un espace de douze à quinze kilomètres de long et de cinq à six de large, quatre cent mille hommes et six cents pièces de canon marchaient les uns contre les autres. François-Joseph Ier et Napoléon III commandaient les deux armées en personne.

L'empereur d'Autriche avait dégarni ses places fortes du quadrilatère et tiré de l'Allemagne tout ce qu'il avait pu en tirer d'hommes valides pour jouer cette grande partie. Il avait posté, sur les hauteurs de San-Martino à Pozzolengo, quarante mille combattants et soixante pièces de canon pour foudroyer l'armée piémontaise ; il avait couvert les mamelons de Solferino à Cavriana, et la plaine de Guidizzolo, de cent cinquante mille soldats avec deux cent cinquante pièces d'artillerie ; il avait, en outre, trente mille chevaux et un parc de six batteries à fusées.

L'ennemi avait donc à sa disposition neuf corps d'armée, s'élevant ensemble à deux cent cinquante mille hommes.

A ces forces si considérables Napoléon III n'opposait que quatre corps d'armée, la garde impériale et l'armée sarde. En raison des solides occupations de certains points vulnérables du pays, chaque corps avait déjà détaché quelques-unes de ses fractions. Les Franco-Sardes présentaient donc sur le champ de bataille :

1er corps : pour quarante et un bataillons et seize escadrons, vingt et un mille fantassins et dix-huit cents cavaliers ;

2e corps : pour vingt-sept bataillons et huit escadrons, quatorze mille fantassins et neuf cents cavaliers ;

3e corps : pour trente-neuf bataillons et seize escadrons, vingt mille fantassins et dix-huit cents cavaliers ;

4e corps : pour trente-neuf bataillons et huit escadrons, vingt mille fantassins et neuf cents cavaliers.

Garde impériale : pour vingt-quatre bataillons et vingt-quatre escadrons, douze mille fantassins et trois mille chevaux.

Si l'on ajoute environ sept mille hommes d'artillerie pour le service de trente-deux batteries divisionnaires et d'un nombre à peu près égal de batteries de réserve, l'armée française pouvait avoir en ligne le chiffre maximum de quatre-vingt-sept mille fantassins, huit mille quatre cents cavaliers, sept mille artilleurs ; ce qui fait en tout cent deux mille cent hommes.

L'armée sarde, qui disposait seulement de trente-cinq mille hommes à l'attaque de San-Martino, et l'armée française, donnent donc le chiffre d'environ cent quarante mille soldats.

Voici maintenant le récit général de la journée du 24 juin, récit qui présente l'ensemble des opérations de cette immortelle journée :

D'après l'ordre général donné par l'Empereur le 23 juin au soir, l'armée du Roi devait se porter sur Pozzolengo, le maréchal Baraguey-d'Hilliers sur Solferino, le maréchal duc de Magenta sur Cavriana, le général Niel sur Guidizzolo, et le maréchal Canrobert sur Medole. La garde impériale devait se diriger sur Castiglione, et les deux divisions de cavalerie de la ligne devaient se porter dans la plaine, entre Solferino et Medole. Il avait été décidé que les mouvements commenceraient à deux heures du matin, afin d'éviter l'excessive chaleur du jour.

Cependant, dans cette même journée du 23, plusieurs détachements ennemis s'étaient montrés sur différents points, et l'Empereur en avait reçu avis ; mais, comme les Autrichiens ont l'habitude de multiplier les reconnaissances, Sa Majesté ne vit dans ces démonstrations qu'un exemple de plus du soin et de l'habileté qu'ils mettent à s'éclairer et à se garder.

Le 24 juin, dès cinq heures du matin, l'Empereur, étant à Montechiari, entendit le bruit du canon dans la plaine et se dirigea en toute hâte vers Castiglione, où devait se réunir la garde impériale.

Pendant la nuit, l'armée autrichienne, qui s'était décidée à prendre l'offensive, avait passé le Mincio à Goito, Valeggio, Monzambano et Peschiera, et elle occupait de nouveau les positions qu'elle venait tout récemment d'abandonner.

C'était le résultat du plan dont l'ennemi avait poursuivi l'exécution depuis Magenta, en se retirant successivement de Plaisance, de Pizzighettone, de Crémone, d'Ancône, de Bologne et de Ferrare ; en évacuant, en un mot, toutes ses positions, pour accumuler ses forces sur le Mincio. Il avait, en outre, accru son armée de la plus grande partie des troupes

composant les garnisons de Vérone, de Mantoue et de Peschiera; et c'est ainsi, comme on vient de le voir, qu'il avait pu réunir neuf corps d'armée, forts ensemble de deux cent cinquante mille hommes, qui s'avançaient vers la Chiese en couvrant la plaine et les hauteurs.

Cette force immense paraissait s'être partagée en deux armées; celle de droite, d'après les notes trouvées, après la bataille, sur un officier autrichien, devait s'emparer de Lonato et de Castiglione; celle de gauche devait se porter sur Montechiari. Les Autrichiens croyaient que toute notre armée n'avait pas encore passé la Chiese, et leur intention était de nous rejeter sur la rive droite de cette rivière.

Les deux armées, en marche l'une contre l'autre, se rencontrèrent donc inopinément. A peine les maréchaux Baraguey-d'Hilliers et de Mac-Mahon avaient-ils dépassé Castiglione, qu'ils se trouvèrent en présence de forces considérables qui leur disputèrent le terrain. Au même instant, le général Niel se heurtait contre l'ennemi à la hauteur de Medole. L'armée du Roi, en route pour Pozzolengo, rencontrait de même les Autrichiens en avant de Rivoltella, et, de son côté, le maréchal Canrobert trouvait le village de Castelgoffredo occupé par la cavalerie ennemie.

Tous les corps de l'armée alliée étant alors en marche à une assez grande distance les uns des autres, l'Empereur se préoccupa tout d'abord de les relier, afin qu'ils pussent se soutenir mutuellement. A cet effet, Sa Majesté se porta immédiatement auprès du maréchal duc de Magenta, qui était à droite dans la plaine et qui s'était déployé perpendiculairement à la route qui va de Castiglione à Goito. Comme le général Niel ne paraissait pas encore, Sa Majesté fit hâter la marche de la cavalerie de la garde impériale, et la mit sous les ordres du duc de Magenta, comme réserve, pour opérer dans la plaine sur la droite du deuxième corps. L'Empereur envoya en même temps au maréchal Canrobert l'ordre d'appuyer le général Niel autant que possible, tout en lui recommandant de se garder à droite contre un corps autrichien qui, d'après les avis donnés à Sa Majesté, devait se porter de Mantoue sur Azola.

Ces dispositions prises, l'Empereur se rendit sur les hauteurs, au centre de la ligne de bataille, où le maréchal Baraguey-d'Hilliers, trop éloigné de l'armée sarde pour pouvoir se relier avec elle, avait à lutter, dans un terrain des plus difficiles, contre des troupes qui se renouvelaient sans cesse.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers était néanmoins arrivé jusqu'au pied de la colline abrupte au sommet de laquelle est bâti le village de Solferino, que défendaient des forces considérables retranchées dans un vieux château et dans un grand cimetière, entourés l'un et l'autre de murs

épais et crénelés. Le commandant du premier corps avait déjà perdu beaucoup de monde et avait dû payer plus d'une fois de sa personne, en portant lui-même en avant les troupes des divisions Bazaine et Ladmirault. Exténuées de fatigue et de chaleur, et exposées à une vive fusillade, ces troupes ne gagnaient du terrain qu'avec beaucoup de difficulté.

En ce moment, l'Empereur donna l'ordre à la division Forey de s'avancer, une brigade du côté de la plaine, l'autre sur la hauteur, contre le village de Solferino, et la fit soutenir par la division Camou, des voltigeurs de la garde. Il fit marcher avec ces troupes l'artillerie de la garde, qui, sous la conduite du général de Sévelinges et du général le Bœuf, alla prendre position à découvert, à trois cents mètres de l'ennemi. Cette manœuvre décida du succès au centre. Pendant que la division Forey s'emparait du cimetière et que le général Bazaine lançait ses troupes dans le village, les voltigeurs et les chasseurs de la garde impériale grimpaient jusqu'au pied de la tour qui domine le château, et s'en emparaient. Les mamelons des collines qui avoisinent Solferino étaient successivement enlevés, et, à trois heures et demie, les Autrichiens évacuaient la position sous le feu de notre artillerie couronnant les crêtes, et laissaient de ce côté entre nos mains quinze cents prisonniers, quatorze canons et deux drapeaux. La part de la garde impériale dans ce glorieux trophée était de treize canons et un drapeau.

Voici, au surplus, le récit spécial des mouvements particuliers de ce corps d'élite.

Le 24 juin, la garde impériale était campée, les deux divisions d'infanterie à Montechiari, les huit batteries d'artillerie et la division de cavalerie à Castelnedolo. L'Empereur, on le sait, lui avait donné l'ordre de quitter ces deux positions pour se rendre à Castiglione.

L'infanterie partit de Montechiari à cinq heures du matin. L'artillerie partit à la même heure de Castelnedolo et rejoignit la gauche des deux divisions d'infanterie à Montechiari, vers sept heures moins un quart.

La division de cavalerie ne devait partir qu'à neuf heures du matin de Castelnedolo et marcher librement, afin de ménager ses chevaux.

Vers six heures du matin, une canonnade bien nourrie s'engagea avec l'ennemi, qui avait pris position au delà de Castiglione. C'est alors que l'Empereur ordonna, comme on l'a vu, à la garde d'accélérer son mouvement. L'ordre fut expédié de suite à la cavalerie de partir avant l'heure qui lui avait été désignée : à huit heures, elle put monter à cheval, et, vers neuf heures et demie, elle arriva sur le lieu du combat, où elle fut mise à la disposition du maréchal de Mac-Mahon.

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'infanterie de la garde avait débouché



Voltigeurs de la Garde.

(Tenue de Guerre.)

de Castiglione par la route de Guirdizzolo; mais on se rappelle que l'Empereur, ayant jugé que le point décisif de la bataille était l'enlèvement de la position de Solferino vivement défendue par l'ennemi, donna l'ordre à ce corps de se porter à sa gauche, afin de se trouver en situation d'appuyer l'attaque du maréchal Baraguey-d'Hilliers contre Sol ferino.

La division de voltigeurs commandée par le général Camou fut placée en ligne déployée derrière le premier corps, et, à cinq cents mètres en arrière, la division Mellinet fut formée en colonne double par division à distance de déploiement.

La division Forey ayant éprouvé des pertes sensibles dans l'attaque de la position del Monte, la brigade Manèque, composée des chasseurs à pied de la garde, des 1er et 2e voltigeurs, fut portée à son secours et enleva ces positions au cri de *Vive l'Empereur!*

Au même moment, deux bataillons du 2e voltigeurs, lancés sur la tour et le couvent de Solferino, les enlevèrent avec un remarquable élan.

Ces bataillons ont ensuite occupé les crêtes de la position del Monte et y ont été soutenus par l'artillerie à cheval de la garde, qui vint se mettre en batterie sur la grande route de Cavriana. Bientôt l'ennemi chercha à reprendre cette importante position, et le petit nombre de troupes qui étaient sur ce point n'aurait pas permis de la conserver, si l'Empereur, en se rendant parfaitement compte de l'état des choses, n'avait envoyé immédiatement l'ordre à la division de grenadiers commandée par le général Mellinet de soutenir les batteries de la garde et la brigade Manèque. Cet ordre, promptement exécuté par le général Mellinet, permit à la brigade Manèque et à l'artillerie de la garde, non-seulement de conserver la position un instant menacée, mais encore de gagner du terrain en avant, en s'emparant successivement de celles de l'ennemi.

La brigade Manèque arriva ensuite à quelque distance de Cavriana, position importante entourée de vieilles fortifications, où l'ennemi pouvait renouveler dans la ville et dans le château la longue résistance qu'il avait opposée à Solferino.

L'Empereur envoya l'ordre à l'artillerie de la garde de battre cette position, et à la brigade Manèque de l'enlever. Cet ordre fut exécuté avec vigueur et intelligence sous les yeux de Sa Majesté.

Le village de Cavriana venait d'être enlevé vers cinq heures du soir, lorsqu'un violent orage éclata et suspendit un instant les opérations. Mais à peine avait-il cessé, que les voltigeurs de la garde reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi des hauteurs qui dominent le village

où le quartier général de l'Empereur devait être établi, et terminèrent ainsi la journée.

C'est la brigade Manèque qui eut à elle seule la gloire d'enlever les treize canons et le drapeau qui sont restés au pouvoir de la garde impériale.

Pendant toute cette affaire, l'artillerie de la garde s'est fait remarquer par la précision de son tir et le choix successif de ses positions. Partout où elle a eu à contre-battre des batteries ennemies, elle a fait taire leur feu en peu de temps.

La cavalerie, commandée par le général Morris, était venue, dès son arrivée, sur le champ de bataille, et d'après les ordres de l'Empereur se placer sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon, qui opérait dans un pays de plaine où, dans certains cas, elle pouvait trouver l'occasion de faire un bon service. En attendant l'arrivée du corps du général Niel, qui devait se lier par sa gauche au maréchal de Mac-Mahon, elle fut employée à couvrir la droite du deuxième corps, et, à cet effet, le général Morris disposa ses trois brigades par échelons, et les fit couvrir par une ligne de tirailleurs.

Le général Morris attendait avec impatience l'occasion de faire agir sa cavalerie : elle se présenta vers trois heures et demie. Une colonne de cavalerie autrichienne ayant paru, il la fit charger en flanc par les chasseurs à cheval. Les Autrichiens, refoulés, se retirèrent à droite vers leurs batteries, dont le feu arrêta la poursuite de la cavalerie française.

On vient de voir que le premier corps avait manœuvré simultanément et conjointement avec la garde impériale sur ce point de la bataille. Il convient donc de placer ici la narration de ses mouvements individuels. L'Empereur lui avait donné l'ordre de se porter, le 24, d'Esenta à Solferino. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers fit partir, à deux heures du matin, par la route de la montagne, la division Ladmirault avec quatre pièces d'artillerie, et par celle de la plaine, à trois heures, les divisions Forey et Bazaine, avec leur artillerie, l'artillerie de réserve et les bagages.

A peine la tête de cette dernière colonne était arrivée aux Fontane, que la division Forey engagea deux compagnies de chasseurs avec l'ennemi, le débusqua sans trop de difficultés des hauteurs de Monte-di-Valscura, et avec deux bataillons du 74e de ligne le chassa du village du Grole, où la résistance fut plus sérieuse.

A ce moment, la deuxième division, à gauche de la première, était ralliée dans une vallée assez large, bordée des deux côtés de collines élevées s'étendant par des positions successives et étagées jusqu'à Solferino.

Le général de Ladmirault disposa sa division en trois colonnes : celle de droite, composée de deux compagnies de chasseurs et de quatre bataillons, confiés au général Douay ; celle de gauche, composée comme la première, sous les ordres du général de Négrier, et se réserva la colonne du centre, composée de quatre compagnies de chasseurs, de quatre bataillons et de l'artillerie.

Les divisions Forey et Ladmirault s'avancèrent parallèlement sur Solferino ; la première à droite, attaquant le mont Fernile ; la deuxième à gauche, enlevant à l'ennemi les premiers mamelons boisés et la position.

L'occupation du mont Fernile par le 84[e] de ligne permit à la 6[e] batterie du 8[e] régiment de s'y établir et de protéger le mouvement de la première brigade, commandée par le général Dieu, qui descendit le revers de ce même mont Fernile et se porta dans la direction de Solferino en chassant de crête en crête les troupes ennemies, dont le nombre s'accroissait sans cesse. Cette brigade prit position devant des forces supérieures, et dirigea le feu de son artillerie sur les hauteurs où se trouve la tour déjà citée, et que couronne un bois de cyprès. Pendant cette canonnade, le général Dieu, gravement blessé, dut remettre son commandement au colonel Cambriels, du 84[e] de ligne.

A ce moment, l'Empereur arriva lui-même près des batteries de la division Forey, et, après avoir examiné la position, donna l'ordre de porter en avant, avec quatre pièces de la réserve du premier corps, la brigade d'Alton, déployée par bataillon, à demi-distance en colonne par peloton. Le général Forey se mit à la tête de cette brigade, qui s'avança avec élan, mais qui fut accueillie par un feu de mitraille et de mousqueterie si violent de front d'écharpe, qu'elle dut arrêter son mouvement. C'est alors que Sa Majesté envoya la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde soutenir la première division qui, ranimée par ce secours, battit la charge, se reporta en avant, attaqua l'ennemi au cri de : *Vive l'Empereur !* et, après une lutte opiniâtre, s'empara du mamelon aux Cyprès et de la tour qui domine Solferino.

La division Ladmirault avait commencé son attaque en même temps que la division Forey ; elle mit d'abord son artillerie en batterie, et, après une canonnade qui avait ébranlé l'ennemi, elle s'élança et enleva à la baïonnette les premières positions ; mais bientôt ses charges firent démasquer des bataillons entiers fournissant le feu le plus serré et le plus meurtrier et elle n'avança plus qu'à grand'peine et pied à pied. Le général de Ladmirault fut atteint d'un coup de feu à l'épaule, se retira un instant pour se faire panser, reprit le commandement et lança ses quatre bataillons de réserve qui imprimèrent à notre attaque une nouvelle impulsion : frappé

d'une nouvelle balle, le général de Ladmirault fut contraint de remettre son commandement au général Négrier. L'opiniâtre résistance de l'ennemi, les forces considérables qu'il nous opposait, et les difficultés que présentaient à la deuxième division le terrain très-rétréci des attaques, et les feux croisés du mamelon aux Cyprès et du cimetière crénelé, contre lequel plusieurs charges au pas de course avaient vainement été tentées, forcèrent le maréchal Baraguey-d'Hilliers à engager la division Bazaine.

Le premier régiment de zouaves et bientôt après le 34e de ligne vinrent appuyer la deuxième division : l'ennemi couvrit nos colonnes de feux d'artillerie, de mousqueterie et de fusées, et tenta à plusieurs reprises des retours offensifs sur nos deux flancs. Le 37e de ligne fut aussi lancé en avant.

Le cimetière arrêtait tous les efforts du premier corps; alors le maréchal Baraguey-d'Hilliers, voyant qu'il était indispensable de démolir cet obstacle, donna l'ordre d'y faire brèche, en portant à découvert, à trois cent cinq mètres du mur, dans un poste très-périlleux, une batterie d'artillerie du 10e régiment, commandée par le capitaine de Canecaude. La demi-batterie de montagne et d'autres pièces des divisions concentrèrent leur tir dans la même direction. Après un feu bien dirigé et très-nourri, les murs du cimetière, des maisons et du château, étant suffisamment ébréchés, et l'artillerie du mamelon aux Cyprès ayant été éteinte par l'artillerie du général Forey et par la 9e batterie du 10e régiment de la troisième division, le général Bazaine lança sur le cimetière le 3e bataillon du 78e de ligne, commandé par le chef de bataillon Lafaille, et fit sonner et battre la charge dans les deux divisions : toutes les troupes s'élancèrent et emportèrent le village et le château, au moment même où la première division apparaissait sur le sommet de la tour et au bois des Cyprès.

Le commandant du premier corps a rendu ici, après le commandant de la garde impériale, témoignage de la bravoure et de la fermeté de la brigade de cette garde que l'Empereur a envoyée soutenir la première division, dans un moment difficile. Une batterie, conduite par le général le Bœuf, et lançant dans le village une grêle d'obus, a puissamment secondé l'attaque du premier corps.

Le premier corps a tué à l'ennemi environ mille hommes, lui a blessé beaucoup de monde, lui a fait douze cents prisonniers, pris quatre canons, deux caissons et deux drapeaux ; mais il n'a pu obtenir ce succès qu'en éprouvant des pertes regrettables.

Les généraux Ladmirault, Dieu et Forey ont été blessés, les deux premiers dangereusement, le troisième légèrement.

Depuis, ces trois généraux se sont heureusement remis de leurs blessures.

Le nombre des officiers hors de combat a été de deux cent quatre-vingt-quatre, et celui des soldats tués ou blessés s'élève à quatre mille environ.

Après la prise du village de Solferino, les troupes étaient à peine reformées, que, sur l'ordre de l'Empereur, la première division s'est portée sur les crêtes, dans la direction de Cavriana; la troisième division a poursuivi l'ennemi pendant une lieue dans la plaine, et, couvrant du feu de ses batteries les colonnes autrichiennes en retraite, leur a fait éprouver de grandes pertes et capturé de nombreux prisonniers. Parties d'Esenta à deux et trois heures du matin, les divisions du premier corps n'ont pris leurs bivacs qu'à neuf heures du soir.

Pendant cette lutte, et au plus fort du feu, quatre colonnes autrichiennes, s'avançant entre l'armée du Roi et le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, avaient cherché à tourner la droite des Piémontais; six pièces d'artillerie, habilement dirigées par le général Forgeot, avaient ouvert un feu très-vif sur le flanc de ces colonnes et les avaient forcées de rebrousser chemin en désordre.

L'Empereur a rendu une éclatante justice à l'attitude et au rôle des Piémontais dans la journée du 24 juin. D'après le rapport du Roi, tandis que les troupes françaises, sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers, marchaient sur Solferino, trois divisions de l'armée piémontaise s'avançaient dans la direction de Peschiera, Pozzolengo et Madonna della Scoperta; elles étaient précédées par des détachements chargés d'éclairer leur marche et de reconnaître le terrain.

La troisième division, commandée par le général Mollard, devait battre la plaine comprise entre le chemin de fer et le lac, et la cinquième, commandée par le général Cucchiari, devait marcher sur Pozzolengo, où devait aussi se rabattre la première division, commandée par le général Durando, en passant par Castel-Venzago et Madonna della Scoperta. Le détachement envoyé en reconnaissance par la cinquième division, composé d'un bataillon d'infanterie, d'un bataillon de bersaglieri, d'un escadron de chevau-légers et de deux pièces d'artillerie, sous les ordres du colonel Cadorna, laissa sur sa droite les hauteurs de San-Martino, qui n'étaient point encore occupées par l'ennemi, et continua à s'avancer, par la route de Lugano, vers Pozzolengo.

Les avant-postes autrichiens, vigoureusement attaqués et refoulés vers sept heures du matin, furent bientôt soutenus par des forces imposantes, devant lesquelles il fallut se replier.

Le général Mollard, entendant la fusillade et le bruit du canon, condui-

sit la petite colonne qui éclairait la marche de sa division au secours du colonel Cadorna, et envoya deux compagnies de bersaglieri à la cascine Succate pour opérer une diversion.

Les troisième et cinquième divisions reçurent l'ordre de hâter leur marche.

La colonne du colonel Cadorna se replia lentement et en bon ordre, soutenue par quatre pièces d'artillerie et par un bataillon d'infanterie placés à San-Martino. Mais, sur la droite, l'ennemi gagnait déjà avec de fortes colonnes les hauteurs par Stefano et San-Donino, et s'avançait rapidement sur Cascina-Contracania, menaçant de couper la ligne de retraite.

Il fallut abandonner San-Martino. Il était alors neuf heures du matin. La tête de colonne de la troisième division commençait à déboucher par la chaussée du chemin de fer. Dans l'espoir de ne pas laisser à l'ennemi le temps de s'établir solidement sur les hauteurs, le général Mollard fit immédiatement marcher à l'assaut le premier régiment qu'il eut sous la main, le 7e d'infanterie, et le fit, bientôt après, soutenir par le 8e, avec ordre d'attaquer à la baïonnette, sans faire un coup de feu.

Soutenus par une batterie d'artillerie et par quelques charges des chevau-légers de Montferrat, deux fois ces braves régiments atteignirent avec un élan admirable le sommet des hauteurs, en s'emparant de plusieurs pièces de canon; mais deux fois aussi ils durent céder au nombre et abandonner leur conquête. Le colonel Beretta et le major Solaro avaient été tués; le général Arnaldi, d'abord grièvement atteint, mourut plus tard des suites de la blessure qu'il reçut dans cette affaire; les majors Borda et Longoni étaient blessés dangereusement; les pertes en officiers subalternes étaient également nombreuses.

L'ennemi gagnait du terrain; il s'avançait par la Cascina-Selvetta vers le chemin de fer, pour nous couper cette importante ligne de communication. Une charge brillante, exécutée par un escadron de cavalerie, donna le temps de réunir quelques troupes sur le point menacé.

Ce fut alors, vers dix heures du matin, que la division Cucchiari arriva sur le champ de bataille par la route de Rivoltella. Trois bataillons du 12e régiment furent mis immédiatement à la disposition du général Mollard, afin de l'aider à reprendre les cascines Canova, Arnia, Selvetta et Monata, et à dégager ainsi les approches du chemin de fer. Sur la gauche, le 4e bataillon du 12e et le 11e régiment d'infanterie furent formés en colonnes d'attaque, à cheval sur la route de Lugano. On s'élança sous un feu meurtrier : l'église de San-Martino, le Roccolo, ainsi que toutes les cascines sur la droite, y compris la Contracania, furent emportés avec une bravoure remarquable. On s'empara de trois pièces d'artillerie, mais

l'ennemi parvint encore une fois à les reprendre. Dans cette attaque, un major avait été tué ; deux autres majors, ainsi qu'un colonel, avaient été blessés : telles étaient les pertes en officiers supérieurs.

Pendant ce temps, la deuxième brigade de la cinquième division, comprenant les 17e et 18e de ligne, avec son bataillon de bersaglieri, se formait en colonne d'attaque sur la gauche de la route de Lugano, laissant le 18e en réserve : deux bataillons du 17e et deux compagnies de bersaglieri marchèrent sur l'église de San-Martino et la cassine Contracania, qui étaient retombées au pouvoir de l'ennemi, et les deux autres bataillons avec quelques bersaglieri, pliant à gauche, se dirigèrent sur Cascina-Corbii-di-Sotto-e-Vestone. Le 18e s'avança pour soutenir le 11e, engagé sur son front. On regagna partout le terrain perdu ; on atteignit le point culminant des hauteurs, et les positions furent emportées encore une fois.

Sur ces entrefaites, la brigade de Pignerol, appartenant à la division Mollard, arrivait de Desenzano et Rivoltella. Formée sur deux lignes et dirigée avec son artillerie sur la cassine Contracania, elle avait déjà commencé son feu et allait compléter le succès de la cinquième division, lorsque celle-ci, écrasée par la mitraille et placée devant un ennemi qui recevait sans cesse de nouveaux renforts, dut opérer sa retraite, qui eut lieu en bon ordre sur la route de Rivoltella. Le général Mollard crut dès lors devoir suspendre l'attaque commencée par la brigade Pignerol, jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes. L'attaque de San-Martino ne pouvait plus effectivement être renouvelée sans que l'on donnât auparavant quelques heures de repos aux soldats, qui avaient combattu toute la matinée sous un soleil ardent et sans qu'on les fît soutenir par des troupes fraîches.

Cependant la seconde division, commandée par le général Fanti, avait été acheminée vers Solferino, afin de concourir, le cas échéant, à l'attaque dirigée sur ce point par le maréchal Baraguey-d'Hilliers. Le Roi, voyant que la position avait été vaillamment emportée par les troupes françaises, et jugeant, d'autre part, combien il était essentiel de renforcer la gauche des Piémontais, donna l'ordre à la seconde brigade de cette division de se porter immédiatement sur San-Martino, et à la première de marcher vers Pozzolengo pour soutenir la division Durando, engagée depuis plusieurs heures dans un combat où elle avait déjà essuyé beaucoup de pertes. Lorsque Victor-Emmanuel II fut informé que la brigade d'Aoste, de la seconde division, approchait de San-Martino, il envoya l'ordre d'attaquer de nouveau cette position et de s'en emparer avant la nuit.

La brigade d'Aoste arriva sous San-Martino vers quatre heures de l'après-

midi, et fut placée sous les ordres du général Mollard. Elle prit position sur la gauche de la brigade Pignerol, en face de la cassine Contracania. L'artillerie avait l'ordre de n'ouvrir son feu qu'à très-petite portée de l'ennemi. On fit déposer les sacs aux soldats, et, vers cinq heures, on commença à marcher en avant.

Un bataillon et deux pièces d'artillerie devaient tâcher de tourner l'ennemi par sa gauche. La cinquième division, qui s'était repliée sur la route de Rivoltella, était en marche pour rejoindre le champ de bataille. C'est alors qu'un ouragan terrible s'éleva du côté du lac, suivi d'une pluie torrentielle.

Les colonnes, bravant tous les obstacles, marchèrent résolûment à l'ennemi, qui, délivré de toute attaque sur sa droite, avait porté toute son artillerie sur le sommet des hauteurs, entre les cassines Contracania et Colombare, d'où il balayait, avec un feu très-vif, les approches de la position. La brigade Pignerol s'élança vers la cassine Contracania ; obligée de conquérir pied à pied le terrain, elle éprouva des pertes sensibles. Parmi les officiers supérieurs, les deux colonels furent tués et un major fut blessé.

La brigade d'Aoste marcha sur les cassines Canova, Arnia et Metonata, s'en empara successivement, attaqua ensuite la Contracania et l'église de San-Martino, et tâcha de se maintenir dans ces différentes positions en combattant avec acharnement. Elle avait déjà son général, deux colonels, deux majors blessés et un major tué. Afin de soutenir l'infanterie par un feu imposant d'artillerie, le chef d'état-major fit placer dix-huit pièces près de la Casa-Monata, pour battre la cassine Contracania.

Tous les efforts se dirigèrent bientôt vers ce point. Attaqué de front par le 5e et le 6e d'infanterie, qui s'avançaient de Casa-Monata sur la droite, par la brigade Pignerol, et successivement par les 7e, 12e, 17e et 18e, et par les bataillons de bersaglieri, l'ennemi commença à plier. Pour assurer un succès si chèrement acheté, l'ordre fut donné à toute l'artillerie disponible de se porter au galop sur le sommet.

Bientôt après, vingt-quatre pièces couronnaient les hauteurs et ouvraient leur feu. L'ennemi, qui était à peu de distance, menaçait de se jeter sur nos canons. Un escadron de cavalerie, avec deux charges des plus brillantes, mit le désordre dans ses rangs déjà éclaircis par la mitraille, et, poursuivi par l'infanterie, l'ennemi laissa entre nos mains les formidables positions défendues, une journée entière, avec tant d'acharnement.

On l'a vu plus haut, tandis que le combat s'engageait, dès le matin, à l'extrême gauche, du côté opposé, sur les collines de Solferino, le pre-

mier corps d'armée française était aux prises avec l'ennemi et soutenait un combat très-vif.

Une reconnaissance, composée de troupes de la première division du général Durando, comprenant le troisième bataillon de bersaglieri, un bataillon de grenadiers, et une section d'artillerie de la 10e batterie, sous la conduite du chef d'état-major, colonel de Casanova, partie de Lonato à l'aube, arriva vers cinq heures et demie à la hauteur de la position Madonna-della-Scoperta, qu'elle trouva occupée par l'ennemi.

Celui-ci fut aussitôt attaqué par les troupes de la reconnaissance, suivies de près par la brigade des grenadiers. Ces corps soutinrent à eux seuls jusque vers midi les efforts de l'ennemi, supérieur en nombre, puis furent obligés de se retirer jusqu'à l'intersection des routes de Cascina-Rondotto. Là, renforcés par quatre bataillons de la brigade de Savoie, commandés par le colonel de Rolland, elles reprirent vivement l'offensive et chargèrent l'ennemi à la baïonnette. Deux bataillons de grenadiers, envoyés dès le matin par Castelloro et Cadignolo, entraient à leur tour en ligne, tandis que la 11e batterie, se mettant en position, ouvrait son feu. Ces efforts combinés décidaient l'ennemi à abandonner les positions conquises dans la matinée.

Le général de la Marmora avait été chargé par le Roi de prendre le commandement des première et deuxième divisions. L'ennemi une fois repoussé à Madona-della-Scoperta, ce général, suivant les ordres de Victor-Emmanuel II, dirigea une partie des troupes contre San-Martino, où les troisième et cinquième divisions continuaient à combattre.

La première division passa par San-Rocco, Cascina-Taverna et Monte-Fami ; elle donna, chemin faisant, contre une colonne ennemie composée du régiment de Prohaska et d'autres troupes qui avaient combattu à San-Martino, et cherchaient vraisemblablement à tourner les forces qui attaquaient cette position. Cette colonne, repoussée, se replia à la hâte ; mais il en résulta un retard dans le mouvement de la première division. L'heure était d'ailleurs avancée, et ces troupes avaient combattu toute la journée contre trois brigades ennemies, ayant éprouvé de grandes pertes. Cette division comptait trente et un officiers hors de combat : six tués et vingt-cinq blessés.

La brigade de Piémont de la deuxième division, commandée par le général Fanti, avait coopéré également à l'attaque des positions de Madonna-della-Scoperta. L'ennemi repoussé, cette brigade fut dirigée par le général de la Marmora contre Pozzolengo. Arrivée à la hauteur de Cascina-Rondotto, elle rencontra un corps ennemi fortement établi dans les cassines Torricelli, San-Giovanni et Preda, et sur les hauteurs de Serino.

L'ennemi, vivement attaqué dans ces positions par le 9e bataillon de bersaglieri, commandé par le major Angelini, le 4e régiment de Piémont et une section de la 4e batterie, sous le commandement du général Camerana, céda le terrain et fut poursuivi jusqu'au delà du bourg de Pozzolengo.

Cette même brigade de la deuxième division ayant occupé San-Giovanni, une batterie de quatre obusiers y prit position et ouvrit un feu très-vif qui prenait à revers les défenses de San-Martino. Cette attaque contribua puissamment à obliger l'ennemi à céder cette position disputée avec acharnement depuis le matin.

La deuxième division, outre les graves pertes que la brigade d'Aoste, qui avait été postée sur la gauche, avait subies, compta encore dans cette journée six officiers hors de combat : un tué, cinq blessés.

Les quatre divisions composant ce jour-là l'armée sarde en ligne furent toutes engagées, et leurs pertes totales s'élevèrent à quarante-neuf officiers tués, cent soixante-sept blessés ; six cent quarante-deux sous-officiers et soldats tués ; trois mille quatre cent cinq blessés ; douze cent cinquante hommes dispersés : en tout, cinq mille cinq cent vingt-cinq manquant à l'appel.

Plusieurs corps sardes eurent le quart de leur effectif hors de combat, et un bataillon de bersaglieri, sur seize officiers, en eut sept tués ou blessés ; trois colonels de la seconde division ont succombé glorieusement dans cette lutte acharnée.

L'ennemi, à la fin de la journée, avait été chassé de toutes ses positions, et celle de Pozzolengo avait été occupée par les troupes piémontaises ; cinq pièces de canon étaient restées dans les mains de l'armée sarde comme trophée de cette sanglante victoire, où elle avait eu à lutter contre des forces bien supérieures, comprenant douze brigades autrichiennes.

Sur d'autres points, les mêmes efforts aboutissaient aux mêmes résultats. Ainsi, pendant que le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers soutenait, de concert avec la garde impériale, la lutte à Solferino, le second corps, placé sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, s'étant déployé dans la plaine, en avant de la ferme Casa-Marino et sa ligne de bataille, coupant la route de Mantoue, dirigeait sa droite vers Medole.

Le second corps avait quitté Castiglione le 24 au matin, pour aller occuper Cavriana. Il avait débouché de Castiglione vers trois heures, marchant sur une seule colonne, par la route de Mantoue, afin de ne pas gêner le mouvement des premier et quatrième corps, qui marchaient sur les flancs en arrière de lui. Il devait quitter la route de Mantoue à environ six kilomètres de Castiglione, et se porter sur Cavriana, par le chemin de San-Cassiano.

Vers quatre heures, le duc de Magenta fut prévenu par le général Gaudin de Villaine, qui éclairait sa marche, que l'ennemi était devant lui, à peu de distance, sur la route même qu'il suivait avec ses troupes.

A cinq heures, la fusillade s'engageait entre les tirailleurs du second corps et ceux de l'ennemi, qui occupaient la ferme de Casa-Marino. Le duc de Magenta se porta de sa personne à Monte-Medolano, qui est près de cette ferme, et de cette éminence il put se convaincre qu'il allait avoir affaire à des masses ennemies avec lesquelles il fallait compter. A cette même heure, il entendait un vif engagement sur sa gauche, entre Castiglione et Solferino. C'était le maréchal Baraguey-d'Hilliers qui, dans sa marche sur ce dernier point, se trouvait aux prises avec l'ennemi.

Du côté de Cavriana, le duc de Magenta apercevait un grand mouvement de troupes ennemies venant couronner successivement toutes les hauteurs qui s'étendent entre cette localité et Solferino.

Le duc de Magenta se trouvait placé dans une position périlleuse. Il sentait la nécessité de se porter aussitôt que possible sur le canon du maréchal Baraguey-d'Hilliers; mais, d'un autre côté, il ne pouvait dégarnir la plaine et marcher sur Solferino ou Cavriana sans courir le risque de permettre à l'ennemi de couper l'armée en deux en débouchant dans cette même plaine par la route de Mantoue à Guidizzolo, entre les troisième et quatrième corps et lui.

Sans nouvelles du général Niel, le duc de Magenta sentait toute l'importance de se maintenir dans la position où il se trouvait, et de savoir, avant de faire un mouvement, s'il était à même de se soutenir en occupant la ligne qui s'étend de Medole à Guidizzolo.

Vers six heures, le duc de Magenta, ne voyant point encore les colonnes du général Niel du côté de Medole, envoya son chef d'état-major général dans cette direction, afin de savoir où en était le mouvement du quatrième corps sur Guidizzolo.

Le général Lebrun arriva à Medole au moment même où le quatrième corps attaquait ce village, où l'ennemi s'était fortement établi.

Le général Niel, prévenu de l'intention qu'avait le duc de Magenta de se porter vers le premier corps, lui fit connaître que dès qu'il aurait enlevé Medole, il se rapprocherait aussi vite que possible de sa droite, afin de lui permettre d'exécuter son mouvement sur Cavriana. Il le prévenait en même temps qu'il ne pourrait le rejoindre avant que le troisième corps eût fait sa jonction avec lui pour appuyer sa droite.

Vers huit heures et demie, le duc de Magenta s'aperçut que les forces de l'ennemi augmentaient sur son front dans la plaine de Guidizzolo; alors il fit attaquer la ferme de Casa-Marino pour porter sa tête de colonne à la

hauteur de cette ferme, d'où il devait mieux juger les mouvements et les forces de l'ennemi, et il prit les dispositions suivantes :

La deuxième division, qui marchait en tête du corps d'armée, fut déployée en avant de la ferme, perpendiculairement à la route de Mantoue, sa droite à cette route. A sa hauteur et prolongeant la ligne de bataille se déployait la première brigade de la première division, sa gauche à la même route, sa droite se dirigeant vers Medole, par où devait venir le corps du général Niel. La deuxième brigade de la première division, formant la réserve du corps d'armée, fut établie en arrière de Casa-Marino, vers la ferme de Barcaccia, pour tenir tête aux colonnes de cavalerie qui, de San-Casiano, menaçaient de faire une trouée entre le premier et le deuxième corps. La cavalerie de réserve, comprenant le 7e régiment de chasseurs, couvrit de ce même côté la gauche de la seconde division du corps du duc de Magenta.

A peine ces dispositions étaient-elles prises, qu'une forte colonne autrichienne, venant de Guidizzolo par la route de Mantoue, s'avança sur Casa-Marino. Elle était précédée d'une nombreuse artillerie qui vint se mettre en batterie à onze cents mètres environ en avant du front du second corps.

Les quatre batteries d'artillerie des première et deuxième divisions, comprenant les 12e du 7e, 11e du 11e, 2e du 9e et 13e du 13e, se portèrent immédiatement sur la ligne des tirailleurs et ouvrirent un feu très-vif, qui força bientôt l'artillerie ennemie à se reporter en arrière, après avoir vu sauter deux de ses caissons. C'est au commencement de ce combat d'artillerie contre artillerie que le général Auger eut le bras gauche emporté par un boulet.

Sur ces entrefaites, on signalait au duc de Magenta les divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux, arrivant en arrière de la droite de sa ligne de bataille. Il les fit prévenir de se porter rapidement à hauteur de sa droite, de manière à occuper l'espace laissé libre jusque-là entre Medole et Monte-Medolano.

Les batteries à cheval de ces deux divisions se déployèrent en avant de leur front et prirent d'écharpe l'artillerie ennemie, déjà battue de front par le canon des divisions du deuxième corps. Les généraux Partouneaux et Desvaux exécutèrent plusieurs charges heureuses. Dans l'une d'elles, six cents hommes d'infanterie furent rejetés sur les tirailleurs de ce deuxième corps, qui les firent prisonniers.

Pendant que ces mouvements avaient lieu sur la droite du duc de Magenta, une colonne, composée de deux régiments de cavalerie, cherchait à tourner sa gauche, qui était soutenue par deux escadrons du 4e chas-

seurs et quatre escadrons du 7e chasseurs, commandés par le colonel Savaresse.

La cavalerie française repoussa vigoureusement trois charges de l'ennemi, et le rejeta, dans le plus grand désordre, sur les bataillons de gauche de la seconde division, formée des 11e bataillon de chasseurs et 72e de ligne, qui s'étaient formés en carré. L'ennemi laissa sur le terrain un grand nombre de chevaux tués ou blessés. Les chasseurs du 11e bataillon ramenèrent plusieurs prisonniers, parmi lesquels un officier supérieur et une trentaine de chevaux tout harnachés.

Grâce à ces chances heureuses, grâce au feu de son artillerie, le duc de Magenta put maintenir partout l'ennemi à bonne distance et attendre l'entrée en ligne du quatrième corps. C'est seulement vers onze heures qu'il reçut du général Niel l'avis qu'il était en mesure de marcher directement sur Cavriana. Il ordonna aussitôt au général de la Motterouge de se porter, avec sa division disposée sur deux lignes, vers Solferino, où il devait faire jonction avec l'infanterie de la garde impériale, qui marchait, comme on le sait, sur ce point. Le général Decaen devait suivre son mouvement.

Il était deux heures et demie. C'est à ce moment que la division de cavalerie de la garde impériale était mise à la disposition du duc de Magenta, qui donna immédiatement avis au général Morris de se porter dans l'intervalle qui séparait la droite du second corps des divisions Partouneaux et Desvaux, et de se former en arrière en échelons dès que ce corps se reporterait en avant. De cette manière, le général Morris devait relier le second corps avec le quatrième.

Ces dispositions prises, et dès que la division de la Motterouge eut fait sa jonction avec les voltigeurs de la garde, tout le second corps fit, dans chaque bataillon, tête de colonne à droite, pour se porter sur San-Cassiano et sur les autres positions que l'ennemi occupait dans la plaine.

Le village de San-Cassiano fut tourné à droite et à gauche, et enlevé en un instant avec un élan irrésistible par les tirailleurs indigènes et par le 45e de ligne.

Les tirailleurs algériens appuyèrent ensuite à gauche pour se porter sur le contre-fort principal qui relie Cavriana à San-Cassiano.

Ce contre-fort était fortement défendu par l'ennemi, qui avait réuni sur ce point des forces considérables. Le premier mamelon, sur lequel se trouvait une espèce de redoute, fut enlevé par les tirailleurs. Mais, en ce moment, le duc de Magenta s'aperçut que l'ennemi faisait un nouvel effort pour se jeter entre sa droite et le général Niel, et que, d'un autre côté, la colonne qui était à sa gauche n'arrivait pas encore à sa hauteur;

il dut donc faire arrêter un moment le mouvement général en avant.

L'ennemi réunit alors de grandes forces entre Cavriana et la redoute occupée par les tirailleurs, puis il fit tout à coup un vigoureux retour offensif qui les obligea à quitter cette position. Un bataillon du 45e et une partie du 72e de ligne, commandés par le colonel Castex, vinrent en aide aux tirailleurs, qui reprirent la redoute, où ils durent également s'arrêter, d'après l'ordre qui venait d'être donné de suspendre le mouvement en avant. Le 45e et le 72e de ligne prirent position plus en arrière. Bientôt l'ennemi fit un nouvel effort contre les tirailleurs et les força une seconde fois à quitter la position.

Le duc de Magenta ordonna au général de la Motterouge de soutenir cette colonne avec sa brigade de réserve, comprenant les 65e et 70e de ligne, et il prescrivit à tout le corps d'armée de se porter en avant dès que recommencerait l'attaque de gauche.

Quand le général de la Motterouge eut rejoint les tirailleurs et le 45e de ligne, toute la colonne se porta en avant. Elle fut soutenue dans ce mouvement par un bataillon de grenadiers, et, un peu en arrière, par le reste de la brigade de la garde, commandée par le général Niel.

Toutes les positions furent successivement enlevées jusqu'à Cavriana, où les tirailleurs indigènes entrèrent en même temps que les voltigeurs de la garde, qui y arrivèrent par le chemin de Solferino.

La division Decaen suivit le mouvement et chassa l'ennemi de plusieurs fermes qui se trouvaient devant elle dans la plaine.

J'ai dit que la cavalerie de la garde, qui, sous les ordres du général Morris, flanquait l'extrême droite du duc de Magenta pendant tout le mouvement, était formée en trois échelons.

Le premier, composé des chasseurs et des guides, avait sa gauche appuyée à la droite de la division Decaen; les deux autres, situés un peu plus en arrière, se reliaient avec le général Desvaux.

C'est vers trois heures que le général Morris fit exécuter, par le général Cassaignolles, contre une colonne de cavalerie autrichienne qui menaçait sa droite, la charge en flanc qui dispersa cette colonne.

Un peu plus tard, un régiment de cavalerie ennemie chercha à repousser un escadron de chasseurs de la garde, qui formait une ligne de tirailleurs conduite d'une manière remarquable par le commandant de la Vigerie. L'ennemi prit sa direction, sans s'en douter, sur le 11e bataillon de chasseurs à pied, qui était formé en carré dans un chemin creux et dans les blés, d'où il ne pouvait être aperçu.

Ce bataillon se leva tout à coup et fit feu de deux de ses faces. La cavalerie ennemie fit aussitôt demi-tour et se retira en désordre, prise alors en flanc



Chasseur d'Affrique..

(Tenue de Guerre.)

par une batterie de la deuxième division et par une batterie de la garde.

Vers six heures et demie, l'ennemi était en retraite dans toutes les directions, ayant éprouvé de très-grandes pertes, à en juger par le nombre des cadavres qu'il avait laissés sur le terrain.

La première division bivaqua alors sur le contre-fort situé en arrière de Cavriana, et la deuxième division resta en bataille dans la plaine, de manière à faciliter la jonction du quatrième corps avec le second, dont la coopération au succès de la journée fut, comme on vient de le voir, aussi brillante qu'active.

Les pertes de ce corps ont été malheureusement très-nombreuses. J'ai déjà dit qu'au début de la bataille le général Auger, commandant l'artillerie, avait eu le bras gauche emporté par un boulet. On sait qu'il est mort des suites de cette blessure.

Dans cette glorieuse et rude journée, le second corps a eu dix-neuf officiers tués, quatre-vingt-quinze officiers blessés, cent quatre-vingt-douze soldats tués, mille vingt-six blessés et trois cents disparus.

Les opérations du quatrième corps se sont confondues, à un moment de la journée, avec celles du second corps. On sait du reste que, dans cette grande lutte, le général Niel, qui le commandait, s'étant couvert de gloire, pour me servir des expressions mêmes de l'Empereur, a gagné le bâton de maréchal de France. Le décret qui lui confère ce titre est daté de Carnova, 25 juin 1859.

Je vais donc placer ici le récit des mouvements du quatrième corps avant celui des mouvements du troisième corps, moins mêlé que les autres à l'action générale.

Le quatrième corps s'est mis en route à trois heures du matin, les soldats ayant pris le café. Les trois divisions d'infanterie suivaient la route de Carpenedolo à Medole; les batteries et le parc de réserve étaient intercalés entre la division Vinoy et la division de Failly; la division de Luzy marchait en tête, éclairée par deux escadrons du 10e chasseurs commandés par le général de Rochefort. La route traverse un pays couvert de riches cultures, d'arbres et de vignes; elle est bordée par des fossés profonds et pleins d'eau. Les deux divisions de cavalerie marchaient sur la route de Castiglione à Goïto, qui traverse une plaine de trois ou quatre kilomètres de largeur, où la cavalerie et l'artillerie peuvent facilement manœuvrer. Cette route passe à Guidizzolo.

A environ deux kilomètres de Medole, les escadrons du général de Rochefort, ayant rencontré des uhlans, les chargèrent avec impétuosité; mais ils furent bientôt arrêtés par des troupes d'infanterie qui occupaient le village en force, soutenues par de l'artillerie. Le général de Luzy prit

immédiatement ses dispositions d'attaque; il fit entourer le village des deux côtés de la route par plusieurs bataillons d'infanterie, sous les ordres des généraux Lenoble et, Douay, et dès qu'il fut en vue des premières maisons qu'occupait l'ennemi, il les fit canonner. Bientôt après, les mouvements de flanc étant bien prononcés, il fit battre la charge et aborda lui-même le village avec une forte colonne d'infanterie. Cette attaque, exécutée avec une grande bravoure, fut couronnée d'un plein succès. A sept heures, Medole était au pouvoir du quatrième corps, et l'ennemi se retirait, ayant essuyé de grandes pertes et laissant entre les mains de ce corps deux canons et beaucoup de prisonniers.

Au sortir de Medole, trois bataillons de la division de Luzy se portèrent sur la route de Ceresara, tandis que la brigade Douay marchait à la poursuite de l'ennemi vers Rebecco, village situé à une lieue de Medole, sur la route de Guidizzolo. Cette brigade rencontra bientôt des forces supérieures qui arrêtèrent sa marche.

Aussitôt que la division Vinoy vint déboucher du village de Medole, le commandant du quatrième corps fit porter en avant, vers la route de la plaine, huit pièces appartenant à la division de Luzy ; la division Vinoy alla soutenir cette artillerie, repoussant en même temps l'ennemi, qui occupait des petits fourrés dans la direction d'une maison isolée, nommée Casa-Nova, qui se trouve sur la droite de la grande route de Goïto, à deux kilomètres de Guidizzolo. Des combats acharnés se sont livrés pendant toute la journée autour de cette maison.

Dès que le commandant du quatrième corps put sortir du pays couvert que traverse le chemin de Medole, il aperçut dans la plaine les fortes colonnes autrichiennes d'infanterie et de cavalerie qui faisaient face au corps du maréchal de Mac-Mahon. Ces colonnes menaçaient d'envelopper les troupes commandées par le général Niel dans le mouvement qu'il faisait sur leur flanc. La division Vinoy se forma en bataille dans une direction oblique qui la rapprochait du maréchal de Mac-Mahon, et, sous cette protection, on vit déboucher de Medole l'artillerie de réserve, qui se mit en batterie, ayant derrière elle et à sa gauche les divisions de cavalerie. Pour avoir un appui à sa droite, le général Vinoy enleva à l'ennemi la ferme de Casa-Nova. Mais alors il se trouva que le général Niel occupait un front très-étendu pour ses forces; aussi attendait-il avec impatience la division de Failly, qui, de son côté, doublait de vitesse pour venir prendre part au combat.

L'ennemi tenta de tourner la gauche du général Vinoy dans l'espace que laissaient entre eux le deuxième et le quatrième corps. Une colonne d'infanterie, soutenue par une nombreuse cavalerie, s'approcha jusqu'à

deux cents mètres de la division Vinoy, mais elle fut arrêtée par la mitraille et les boulets des quarante-deux pièces d'artillerie des divisions de la réserve, qui prenaient successivement leur poste de combat et qui bientôt furent toutes en batterie sous l'habile direction du général Soleille. L'ennemi déploya à son tonr son artillerie. Dans cette lutte, qui dura une grande partie de la journée, l'artillerie du quatrième corps eut toujours un avantage incontestable, et ses terribles effets furent marqués par les débris d'hommes et de chevaux qui jonchaient le sol.

A mesure que le corps du maréchal de Mac-Mahon s'avançait, la division Vinoy, pivotant sur la Casa-Nova, suivait le mouvement par l'aile gauche. Mais les forces ennemies qui reculaient dans la plaine portaient leurs efforts sur la Casa-Nova et sur les premières maisons de Rebecco, où se livraient des combats acharnés. Dès que la division de Failly put entrer en ligne, Niel donna pour direction à sa tête de colonne le hameau de Baete, situé entre Rebecco et la ferme de Casa-Nova. Le général de Failly s'y porta avec la brigade O'Farrel, et Niel conserva sous sa main, comme réserve, la brigade Saurin.

A partir de ce moment, les troupes du quatrième corps étaient disposées comme il suit, de la droite à la gauche : au village de Rebecco, la division de Luzy ; à Baete, la première brigade de la division de Failly, à gauche, se refusant dans la direction du maréchal de Mac-Mahon, la division Vinoy déployée, sept batteries d'artillerie et deux divisions de cavalerie. Le but que Niel poursuivait, et qui aurait donné de magnifiques résultats s'il avait pu l'atteindre, c'était que lorsque Cavriana serait au pouvoir du deuxième corps le maréchal Canrobert, arrivé à Medole, voulût bien envoyer en avant une ou deux de ses divisions pour occuper Rebecco. Alors, avec les deux divisions de Luzy et de Failly, Niel allait s'emparer de Guidizzolo, et, maître de l'embranchement des routes, il coupait la retraite, soit sur Goïto, soit sur Volta, aux masses ennemies qui occupaient la plaine. Malheureusement le maréchal Canrobert, menacé sur sa droite, ne jugea prudent de prêter son appui à Niel que vers la fin de la journée.

L'ennemi, qui sentait tout le danger que lui faisait courir la marche de Niel sur Guidizzolo, réunit tous ses efforts pour l'arrêter. Une lutte des plus vives se prolongea pendant plus de six heures autour de la ferme de Casa-Nova, au hameau de Baete et au village de Rebecco. Quand le combat avait lieu par des feux d'infanterie, l'ennemi ayant l'avantage du nombre, Niel perdait du terrain. Alors il formait une colonne d'attaque avec un des bataillons de sa réserve, et la baïonnette donnait à ses troupes plus que la fusillade ne leur avait fait perdre.

Le quatrième corps se battait avec une bravoure héroïque. Aussi, dans ces combats incessants, paya-t-il largement sa dette à la patrie. Il vit successivement tomber de braves soldats et des chefs intrépides. Je citerai spécialement le général Douay, qui s'est particulièrement distingué dans cette journée, où il reçut de graves blessures.

La cavalerie avait été d'un puissant secours pour éloigner de la Casa Nova l'infanterie ennemie, qui renouvelait sans cesse ses efforts pour enlever ce point d'appui important. Les deux divisions de Partouneaux et Desvaux chargèrent à plusieurs reprises, sur ce point, l'infanterie autrichienne avec une bravoure que Niel s'est plu à constater.

Vers trois heures, le maréchal Canrobert, étant venu sur le champ de bataille pour juger par lui-même la position de Niel, envoya l'ordre à la division Renault, du troisième corps, qui observait la route de Medole à Ceresara, d'appuyer sur Rebecco, et il ordonna en même temps au général Trochu d'amener sa première brigade sur le lieu même où se trouvait sa réserve, entre Casa-Nova et Baete, car c'était toujours là que se portaient les plus grands efforts de l'ennemi.

Quand Niel vit qu'il allait être soutenu par des troupes fraîches, il forma immédiatement quatre bataillons de la division de Luzy en colonnes d'attaque, leur adjoignit deux bataillons de la division de Failly qui formaient en ce moment son unique réserve, et le général de Luzy conduisit ses troupes dans la direction de Guidizzolo. La tête de la colonne, formée par un bataillon du 30[e] de ligne, arriva jusqu'aux premières maisons du village; mais, trouvant devant elle des forces supérieures, elle dut se retirer. Les troupes du quatrième corps étaient d'ailleurs accablées par la fatigue ; elles marchaient et combattaient depuis douze heures sur un terrain complétement dépourvu d'eau, et, pendant cette lutte incessante, elles n'avaient pas eu le temps de manger.

Cependant, le maréchal Canrobert ayant promis à Niel l'arrivée, avant la nuit, de la division Bourbaki, le commandant du quatrième corps voulut tenter un dernier effort sur Guidizzolo avec la brigade Bataille, de la division Trochu, qui avait pris la place de sa réserve. Le général Trochu, ayant formé ses bataillons en colonnes serrées, les conduisit à l'ennemi en échiquier, l'aile droite en avant, avec autant d'ordre et de sang-froid que sur un champ de manœuvres. Il enleva à l'ennemi une compagnie d'infanterie et deux pièces de canon, et arriva jusqu'à demi-distance de la Casa-Nova à Guidizzolo. Un violent orage, précédé de tourbillons de poussière, qui plongea les troupes de Niel dans l'obscurité, vint mettre fin à cette terrible lutte, et le quatrième corps prit alors ses bivacs sur un champ de bataille qu'il avait glorieusement conquis.

Le quatrième corps a pris à l'ennemi un drapeau enlevé par des soldats du 76e de ligne et sept pièces de canon. Il a fait environ deux mille prisonniers, et, sur un champ de bataille qui avait huit kilomètres de long, il a jonché le sol de cadavres ennemis. La lutte a été longue et opiniâtre, et il n'est pas un bataillon de ce corps qui n'y ait pris une part active et qui n'ait combattu avec acharnement. Aussi ses pertes ont été considérables : il a eu quarante-six officiers tués, et deux cent sept blessés; cinq cent quatre-vingt-six soldats tués, trois mille quatre cent dix-sept blessés; cinq cent quarante-huit hommes disparus : en tout, quatre mille huit cent quatre.

Il me reste encore, pour compléter le tableau d'ensemble des diverses opérations militaires de la journée du 24, à faire entrer dans le cadre de ce tableau les mouvements particuliers du troisième corps, commandé par le maréchal Canrobert.

Parti de Mezzane à deux heures et demie du matin, en se dirigeant sur Medole, conformément aux ordres de l'Empereur, le troisième corps effectua le passage de la Chiese à Visano, sur un pont jeté pendant la nuit par le génie piémontais. Le maréchal Canrobert avait prescrit la veille au soir à la brigade Janin, de la division Renault, de se porter sur ce point pour protéger l'opération. A sept heures, sa tête de colonne arrivait à Castelgoffredo, et les renseignements recueillis par son avant-garde lui apprenaient que la cavalerie ennemie était encore dans cette petite ville, ancienne place ceinte d'une muraille et munie de portes qui avaient été barricadées. Le général Janin, à la tête d'un bataillon du 56e de ligne, reçut l'ordre de tourner la position et de se diriger au sud de la ville pour y pénétrer par la porte de Mantoue. Le général Renault se plaça à la tête des troupes qui devaient attaquer de front, et la porte du côté d'Acqua-Fredda fut abattue à coups de hache par le génie.

Les hussards du 2e régiment, composant l'escorte du maréchal Canrobert, sous la vigoureuse impulsion de leur chef, le capitaine commandant Lecomte, se ruèrent sur un piquet de hussards autrichiens qui se trouvait dans la ville et le sabrèrent. Ces cavaliers firent preuve d'un grand élan; ils ont eu plusieurs blessés, mais pas de morts, tandis qu'ils ont tué quelques hommes à l'ennemi.

A neuf heures un quart, le troisième corps arrivait à hauteur de Medole. C'est en entrant dans ce village que le maréchal Canrobert apprit que le quatrième corps était engagé en avant de lui, et que l'aile droite de ce corps, commandée par le général de Luzy, ayant dû soutenir des attaques très-sérieuses et étant menacée d'être tournée, demandait instamment à être appuyée.

C'est aussi à ce moment-là que Niel envoyait plusieurs officiers au maréchal Canrobert pour lui demander d'envoyer des renforts sur le centre du quatrième corps, qui avait eu beaucoup à souffrir. Au même moment, le commandant du troisième corps recevait de l'Empereur communication d'une lettre par laquelle on annonçait qu'un corps de vingt-cinq à trente mille hommes était sorti de Mantoue par la porte Pradella dans la journée du 23, et que ses avant-postes étaient au village d'Acqua-Negra. Ces renseignements étaient du reste corroborés par le général de Luzy, qui annonçait avoir vu une colonne considérable passer de sa gauche vers sa droite, par les renseignements émanant de gens du pays, enfin par une indication consistant en une longue traînée de poussière se dirigeant du côté d'Asola vers Acqua-Fredda.

Le maréchal Canrobert, voulant faire face aux exigences de la situation, s'empressa d'envoyer le général Renault, avec six bataillons, soutenir le général de Luzy, sur la route de Ceresara. Le 41e prit position à deux kilomètres de Medole, à cheval sur la Seriola-Marchionole. Le 56e fut placé en retour, faisant face à Castelgoffredo, de manière à surveiller le mouvement tournant annoncé de la part de l'ennemi. Une section d'artillerie se mit en batterie sur la route, à hauteur des tirailleurs, et fit feu sur les colonnes autrichiennes qui se dirigeaient sur la droite du troisième corps.

Cette disposition permit à la division de Luzy d'appuyer à gauche, vers le centre du général Niel, et, vers une heure de l'après-midi, les attaques sur Rebecco paraissant plus menaçantes, le maréchal Canrobert appela la totalité de la division Renault, moins deux bataillons du 23e de ligne, qu'il laissa à la garde de Medole. La division fut alors établie sur la droite et la gauche de la Seriola, se reliant fortement à la droite du quatrième corps, qu'elle suivit dans un mouvement prononcé que ce dernier dut faire vers la gauche.

Une partie de la division Renault se trouva donc, par suite de ce mouvement, à hauteur de Rebecco, sur lequel durent se porter un bataillon du 56e, le 90e, avec deux compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied, et une section d'artillerie. Cette attaque fut dirigée de la manière la plus énergique par le colonel Guilhem, du 90e, et le commandant Schwartz, du 56e. Cette colonne arriva en ligne au moment où le 73e, de la division de Luzy, débordé sur sa droite, était menacé d'être tourné. Une vigoureuse charge à la baïonnette du 56e, dirigée par le commandant Schwartz, eut un plein succès, et plus tard, vers les cinq heures, cette portion de la division Renault occupait le village de Rebecco.

D'après le maréchal Canrobert, le troisième corps, mis en face d'éven-

tualités menaçantes qui pouvaient se produire sur sa droite, avait déjà disposé d'une partie trop importante de ses forces, et cependant de nouvelles demandes lui étaient adressées instamment, afin d'appuyer le centre du quatrième corps, sur lequel l'ennemi faisait, comme sur la droite, un effort désespéré.

Ces demandes sont déjà connues : le rapport du commandant du quatrième corps les indique. Néanmoins, supposant que la division Bourbaki, ainsi que la brigade Collineau, de la division Trochu, seraient suffisantes pour repousser le corps ennemi annoncé de Mantoue, le maréchal Canrobert envoya le général Trochu, avec la brigade Bataille, de sa division, au général Niel, pour être placé entre les divisions de Failly et Vinoy, du quatrième corps.

A quatre heures, cette brigade entrait en ligne, les bataillons en colonne serrée par division, dans l'ordre en échiquier qui leur avait été prescrit sur le terrain, l'aile gauche refusée et l'artillerie à portée d'agir efficacement. Ce renfort permettait au général Niel de prononcer un mouvement offensif qui a d'abord repoussé l'ennemi ; mais, celui-ci ayant opéré un retour, la brigade Bataille a été lancée de nouveau, et, conduite avec un admirable entrain par le général Trochu, elle a refoulé définitivement l'ennemi, qui n'a pas reparu.

Dans cette marche rapide, fournie jusqu'à la route de Ceresara, le 44e, formant l'aile droite, a été un instant débordé par l'ennemi ; mais, par l'ordre du général Bataille, dont le maréchal Canrobert loue hautement le courage et le sang-froid, les deux derniers bataillons, vigoureusement conduits par le colonel Pierson et le commandant Coudanien, ont fait face à droite, marché rapidement sur la Tuilerie, et serré de si près l'ennemi, qu'ils lui ont fait des prisonniers et l'ont forcé à abandonner deux canons, qui ont été pris.

Le 43e de ligne, dont un bataillon s'est trouvé un instant très-sérieusement engagé, a montré aussi, dans cette circonstance, une grande solidité. Le 19e bataillon de chasseurs à pied s'est également distingué par son élan.

Pour soutenir le mouvement de la brigade Bataille, le maréchal Canrobert avait prescrit au général Courtois-d'Hurbal de faire avancer son artillerie de réserve, qui était venue prendre position ; il avait enfin envoyé le colonel Besson, son chef d'état-major général, sur la route de Medole à Castelgoffredo, pour s'assurer si les reconnaissances du général Bourbaki avaient pu faire découvrir quelque chose des projets de l'ennemi au sujet du mouvement tournant annoncé. De forts détachements de uhlans, appuyés par de l'artillerie légère, avaient pu faire croire à la réalisation de

cette attaque, à laquelle il était indispensable de parer; mais, comme il avait été constaté à plusieurs reprises qu'aucun corps d'infanterie ne paraissait derrière la cavalerie, le commandant du troisième corps crut pouvoir laisser la brigade Collineau, de la division Trochu, seule, pour couvrir Medole et faire entrer en ligne la division Bourbaki. A partir de ce moment, la position des alliés était entièrement assurée.

De tous les généraux du troisième corps, celui qui s'est signalé avec le plus d'éclat dans la journée du 24 juin, c'est sans contredit le général Trochu, vaillamment secondé par son aide de camp, le capitaine Capitan, qui eut un cheval tué sous lui. Le troisième corps a perdu dans cette journée trois officiers; il a eu en outre douze officiers blessés : ses pertes en soldats s'élèvent à deux cent cinquante tués ou blessés.

Le chiffre d'ensemble des pertes de l'armée française s'est élevé, du reste, à douze mille hommes environ hors de combat, dont sept cent vingt officiers tués ou blessés, y compris cinq officiers généraux, savoir : un général tué, quatre généraux blessés.

L'armée autrichienne avait perdu à peu près quarante-cinq mille hommes, tués, blessés ou prisonniers; ceux-ci se sont élevés au nombre de sept mille. On lui avait pris trente et un canons et quatre drapeaux, et surtout on l'avait forcée de repasser le Mincio, abandonnant toutes ses positions de la rive droite, ne défendant même plus celles qu'elle pouvait occuper sur la rive gauche, et évacuant la Lombardie pour aller s'enfermer dans les forteresses du quadrilatère, qui garde l'entrée du Tyrol et la porte de la Vénétie. Le combat, du reste, avait duré seize heures; la lutte avait donc été opiniâtre, la victoire vivement disputée.

Les trois armées, française, sarde et autrichienne, combattaient, l'une et l'autre, sous les yeux de leurs souverains; ce seul fait suffit pour donner à cette immense et décisive bataille, qui allait amener la paix, une place éclatante et particulière dans l'histoire militaire de ce siècle.

Pendant le combat, l'empereur d'Autriche, ayant quitté son quartier général de Valeggio, s'était établi à Cavriana, qu'il dut abandonner, après la défaite de son armée, fuyant à la faveur de l'orage.

Dans cette journée, Napoléon III n'a pas cessé un seul instant de diriger l'action, en se portant sur tous les points où ses troupes avaient à déployer les plus grands efforts et à triompher des obstacles les plus difficiles. A diverses reprises, les projectiles de l'ennemi ont frappé dans les rangs de l'état-major et de l'escorte qui suivaient Sa Majesté Impériale.

De l'aveu de tous les acteurs de ce grand drame des champs de bataille, l'Empereur a été en quelque sorte supérieur à lui-même : on l'a vu partout, toujours dirigeant la bataille; tout le monde autour de lui frémis-

sait du danger qui le menaçait sans cesse ; lui seul semblait l'ignorer. La protection dont Dieu l'a couvert s'est étendue aux officiers qui l'entouraient : un cent-garde seul a été blessé près de sa personne; mais plusieurs chevaux de l'état-major de l'escorte ont été tués ou blessés.

J'ai raconté tout d'un trait, d'après les rapports officiels, la grande journée de Solferino. Les correspondances privées ne renferment sur cette mémorable bataille que d'insignifiants détails, hors une seule, qui en donne la physionomie avec une couleur originale et une animation émouvante, et que je reproduis ici, parce qu'elle ajoute aux récits authentiques des indications précieuses à recueillir sur un événement militaire d'une importance aussi capitale. Voici cette correspondance, dont l'auteur va prendre la parole :

« L'armée française, partie le 24 juin, de bonne heure, de Castiglione, de Gassoline, de Resigo et de Medole, s'avançait vers le Mincio, sur un front de douze kilomètres. L'empereur des Français quittait Montechiari. Arrivé à Castiglione, il monta sur la tour en ruine du château, et put entendre le canon sarde qui tonnait. Des aides de camp partirent immédiatement en tous sens, et Napoléon III se dirigea vers Solferino. Avant d'arriver dans ce village, Sa Majesté franchit le mamelon qu'on appelle Monte-Castellino, d'où elle put observer la marche des Autrichiens. L'ordre fut donné à l'armée française de marcher en avant : il était six heures du matin. Les corps d'armée des maréchaux Canrobert et Mac-Mahon se trouvaient dans la plaine qu'on appelle la Campagna, ou la campagne de Medole; celui du maréchal Baraguey-d'Hilliers et une partie de la garde, comprenant les première et deuxième divisions, sur la route de Castiglione à Solferino : ce corps avançait du midi au nord.

« A cinq heures et demie, le maréchal Baraguey-d'Hilliers marchait tranquillement, la canne à la main, à la tête de ses troupes, quand tout d'un coup, à dix minutes à peine de Castiglione, il est accueilli par une volée de mousqueterie : les avant-postes autrichiens, que j'avais vus la veille au soir dans ce même vallon, avaient profité de la nuit pour se glisser par là jusqu'aux portes de Castiglione.

« J'avais peine à croire à tant d'audace, en entendant presque sous mes pieds, et en arrière d'une butte que je m'étais hâté de gravir, ces premiers coups de feu, auxquels nos troupes répondirent par deux cris bruyants de *Vive l'Empereur!* suivis du petillement de la fusillade qu'engagent immédiatement nos chasseurs à pied déployés en tirailleurs sur le flanc de la colonne. En un clin d'œil la grand'garde ennemie est repoussée, poursuivie et sabrée par nos chasseurs d'Afrique.

« Au même instant l'on voyait, du haut de la colline où j'étais, au centre de la ligne de bataille, les divisions piémontaises commencer la canonnade sur plusieurs points de notre aile gauche, entre les buttes de Castiglione et le lac de Garde, tandis qu'à notre extrême droite, en avant de Medole, le combat, commencé à cinq heures, s'animait de plus en plus. Partout on voyait, au bout d'une heure seulement, ces splendides campagnes humides de rosée et éclairées par une riante matinée de la Saint-Jean, s'émailler de gros flocons de fumée blanche que la brise du matin dissipait bien vite.

« Dans la plaine on commençait à apercevoir aussi, en arrière des nuages blancs de la canonnade, d'autres nuages roux formant de longues traînées dans diverses directions : c'était la garde impériale, la cavalerie et tous les autres corps dispersés de notre armée, qui, à la voix du canon, accouraient de Montechiari, de Lonato et de leurs autres cantonnements pour prendre part à la bataille. Tel était l'avide empressement de toutes ces colonnes électrisées par le bruit du combat, que plusieurs régiments d'infanterie, et entre autres les voltigeurs de la garde, pesamment armés et équipés, soutenaient pendant deux heures le pas gymnastique, sac au dos.

« Mais revenons au centre, où l'action est plus vive, plus intéressante.

« Les Autrichiens occupaient une chaîne de mamelons qui commence à deux kilomètres de Solferino et se prolonge au delà de Cavriana. Ces mamelons, plus escarpés du côté du midi, moins vers le nord, sont presque nus au sommet ; leurs deux versants sont en partie couverts de vignes et de broussailles. La route qui mène de Castiglione à Cavriana passe dans la petite vallée où se trouve Solferino. Du côté droit de cette route, en face des collines qui se déroulent en forme de croissant des environs de Solferino à Cavriana, s'élève un mamelon plus considérable, couvert d'un petit tapis de gazon, qu'on appelle Montaldo, et qui domine la plaine. Au delà de Solferino, à droite, les élévations continuent ; les plus considérables s'appellent Solferino, montagne de Polliate, San-Cassiano.

« Le théâtre de la bataille était ainsi disposé : une plaine à perte de vue couverte de vignes et de bois : un gros mamelon découvert, comme poste avancé, une petite vallée, où se trouvent la route et le village de Solferino, et, derrière, une chaîne de collines plus ou moins élevées, formant comme une espèce d'amphithéâtre. Les Autrichiens occupaient toutes les hauteurs et se tenaient embusqués dans la plaine vers l'orient. L'objectif de la bataille était de les déloger de leurs positions élevées, de les chasser de la plaine, et de se frayer le passage vers le Mincio.

« Les Tyroliens garnissaient le mamelon le plus avancé, du côté de Castiglione, appelé le Sassi.

« Cependant une grosse tour carrée, que j'avais vue s'entourer de masses de troupes autrichiennes, était bien effectivement le centre principal de la résistance ennemie. Mais la disposition des lieux, qu'il était impossible d'explorer, et la limpidité de l'atmosphère, m'avaient fait illusion sur la distance aussi bien que sur les difficultés terribles de cette position. Elle avait été étudiée l'avant-veille, mais imparfaitement, à cause de l'éloignement, par plusieurs ascensions en aérostats, qu'avait même troublées l'attaque audacieuse d'un détachement de cavalerie. Cette vieille tour, qui signale et défendait jadis le village de Solferino, est éloignée de près de huit kilomètres de Castiglione, soit que l'on suive les sinuosités de la route, soit, ce qui est pire encore, que l'on marche droit en escaladant toutes les hautes buttes qui jalonnent cette distance.

« En effet, ces buttes ne forment pas, comme on pourrait le croire, vues de loin, une chaîne de collines, avec une arête suivie et commune, mais une sorte de chapelet de grands mamelons de cent à deux cents mètres d'élévation, à pentes abruptes fort irrégulières, et séparés les uns des autres par des gorges profondes et resserrées, qu'il faut descendre et gravir successivement.

« Cette série de positions militaires dont je ne fais qu'indiquer le caractère essentiel, en négligeant une foule de détails accessoires, s'étend en serpentant entre la grande plaine de Montechiari à droite et un vallon à gauche, qui, en remontant vers Solferino, s'ouvre largement et finit par se confondre avec la vaste plaine onduleuse que l'on voit s'étendre au loin jusqu'aux bords du lac de Garde. La tour de Solferino est le point culminant de ce chapelet de hauteurs escarpées qui s'abaisse en arrière, vers le sud, en monticules insignifiants.

« En suivant ces hauteurs, on a constamment sous les yeux cette double plaine où se mouvaient les deux ailes des armées en présence, réglant leurs mouvements d'après ceux de leurs centres respectifs, qui se disputaient chaque butte avec acharnement.

« Mais, malgré l'obstination des Autrichiens qui s'étaient préparés de longue main ce champ de bataille dont ils connaissaient tous les détours et tous les accidents de terrain, nos soldats, d'abord en petit nombre, car on n'avait pas voulu attendre de renforts, chassèrent cependant l'ennemi tambour battant et sans s'arrêter, sans faire un seul pas en arrière, de Castiglione jusqu'au pied de la grande butte de Solferino.

« Ce fut quelque chose d'admirable que de voir l'entrain héroïque et joyeux avec lequel tous ces braves gens escaladèrent ainsi au pas de charge

tambour battant, clairons sonnant, au cri de *Vive l'Empereur!* ou au bruit de formidables hourras, à travers les balles, les boulets et les fusées, cinq ou six hautes collines que les Autrichiens finissaient toujours par abandonner pour ne pas être coupés par les colonnes latérales qui menaçaient les gorges de séparation. Il faudrait des volumes pour raconter tous les détails de ces diverses scènes de combats. Nos chasseurs d'Afrique caracolaient sur les flancs des hauteurs, impatients de prendre part au combat, et sabrant, faute de mieux, tous les uhlans qu'ils rencontraient dans les bas-fonds. L'artillerie grimpait au galop sur la pente presque impraticable des pitons évacués pour y établir des batteries qui écraseraient les canons ennemis ; puis elle redescendait presque aussitôt la pente opposée, pour se reporter en avant, non sans renverser quelquefois, comme je l'ai vu arriver, ses pièces, ses chevaux et ses conducteurs sens dessus dessous au fond des ravins. Mais les conducteurs se relevaient gaillardement, se secouaient, fouettaient leurs chevaux, retournaient leurs petits canons légers et repartaient plus rapides qu'auparavant.

« Pendant que le combat poursuivait ainsi son cours au centre, la canonnade redoublait à gauche, où, au milieu de la plaine mamelonnée, mais ouvrant dans les vallons, l'armée sarde avançait à peu près du même pas que dans notre centre.

« A droite, la canonnade grondait avec force vers sept heures du matin, dans la plaine au delà du village de Medole, loin duquel l'ennemi avait été de nouveau chassé. A la fumée blanche de la poudre, on voyait se mêler par moments de longs tourbillons de poussière rousse, soulevés par de formidables charges de cavalerie sur les colonnes d'infanterie serrées en masses noires et profondes.

« Et cependant toutes les réserves n'étaient pas encore entrées en ligne, car de tous côtés on apercevait les routes couvertes de troupes convergeant vers le lieu de l'action, soit pour nous, soit pour l'ennemi.

« A huit heures, la bataille était dans toute sa fureur, sur toute la ligne courbe de vingt kilomètres qu'elle décrivait à travers les deux plaines et la chaîne de coteaux qui les sépare. Comme le centre avait avancé plus que les ailes, il se trouvait à demi entouré par ce colossal demi-cercle de feu et de fumée. On sentait, à la lettre, la terre ébranlée jusqu'au sommet des collines par la violence des détonations de ce feu roulant d'artillerie, auquel on voyait se mêler, à l'extrême droite, presque derrière nous, une longue ligne de feu de mousqueterie.

« Ce spectacle, vu des hauteurs, était tellement beau et entraînant, qu'une troupe de gens du pays, et surtout de braves citadins de Castiglione, curieux de voir pour qui allait se déclarer la victoire, avaient suivi

d'assez près le mouvement des divisions du maréchal de Mac-Mahon sur les buttes. Mais, au moment le plus intéressant de l'action, un boulet perdu vient siffler au-dessus de leurs têtes, les fait tous jeter à plat ventre et fuir ensuite à toutes jambes, au rire des Français moins chatouilleux des oreilles. On ne les a plus revus.

« Du reste, d'autres piquants épisodes se mêlaient à cette scène terrible. En traversant un ravin à la suite d'un de nos bataillons, à mi-chemin de Solferino, je vois un gros lièvre s'élancer de son gîte, tout effaré par le bruit de cette chasse formidable qui ne le regarde pas ; un peu plus loin ce sont deux cailles qui partent d'entre les jambes d'un chasseur de Vincennes affamé, qui avait bien autre chose à faire qu'à ajuster le gibier, qu'il eût cependant volontiers mis dans son sac. Ailleurs, une vieille bergère, à demi folle de terreur, accourt vers moi en me montrant un boulet qui venait de s'enfoncer en terre à côté d'elle et de sa chèvre, et en même temps elle imite de sa voix le sifflement et le bruit sourd du projectile frappant le sol ; sans cet échantillon de la guerre, elle ne se serait seulement pas doutée de la nature du fracas assourdissant qui se faisait autour de ces paisibles pâturages.

« A huit heures, la marche rapide et victorieuse des maréchaux Baraguey-d'Hilliers et de Mac-Mahon avait conduit leurs corps d'armée, côte à côte, jusqu'en face et au pied du dernier coteau, le plus élevé et le plus important, au sommet duquel s'élevait l'église du village et la grosse tour carrée de Solferino, clef de toute la position ennemie.

« Nos troupes s'élancent de nouveau par un dernier effort, croyant emporter ce poste comme les précédents : elles sont repoussées par un feu diabolique d'artillerie et de mousqueterie partant de tous les ravins, de tous les retranchements qui hérissent le sommet de la montagne, et auquel se mêle le sifflement sinistre de centaines de fusées à longues queues blanches et à tube de fonte éclatant dans les airs.

« On rend à l'ennemi mousqueterie pour mousqueterie, canonnade pour canonnade, et des milliers d'obus et de boîtes à balles, qui répandent la mitraille sur sa tête, en échange de ses fusées meurtrières. Mais rien n'y fait. Nos soldats reculent pour la première fois. Avec étonnement on les voit redescendre précipitamment les pentes qu'ils ont gravies. Ils reviennent immédiatement à la charge, entraînés par les officiers et les plus intrépides d'entre eux ; ils sont encore repoussés. Cependant quelques chasseurs à pied demeurent accrochés aux crêtes des ravins et couchés à plat ventre. Derrière cet abri, ils engagent une fusillade inégale contre des batteries ou des obstacles invisibles, dont personne ne peut se rendre compte de loin.

« Un troisième assaut, plus terrible, plus général que les deux précédents, amène une masse de troupes sur un plan incliné que l'on distingue parfaitement près du sommet, et qui semble monter tout droit en face de nous vers l'église et la tour. Les plus agiles chasseurs grimpent même sur le talus escarpé et boisé qui se dresse à droite de cette espèce d'esplanade en pente, et dont la pointe aiguë semble dominer sur un piton planté de grands cyprès, qui ont fait nommer ce lieu les Cipressi. A côté de la tour on entend sonner le clairon et les tambours battre la charge que les hommes accompagnent de hourras africains ; une colonne de zouaves, de chasseurs à pied, de soldats du 21e et du 61e de ligne se précipite de nouveau vers le point culminant du plan incliné, soutenue par une charge simultanée de chasseurs d'Afrique, qui lancent leurs chevaux au galop, dans la même direction, sur une route tracée à gauche de l'esplanade.

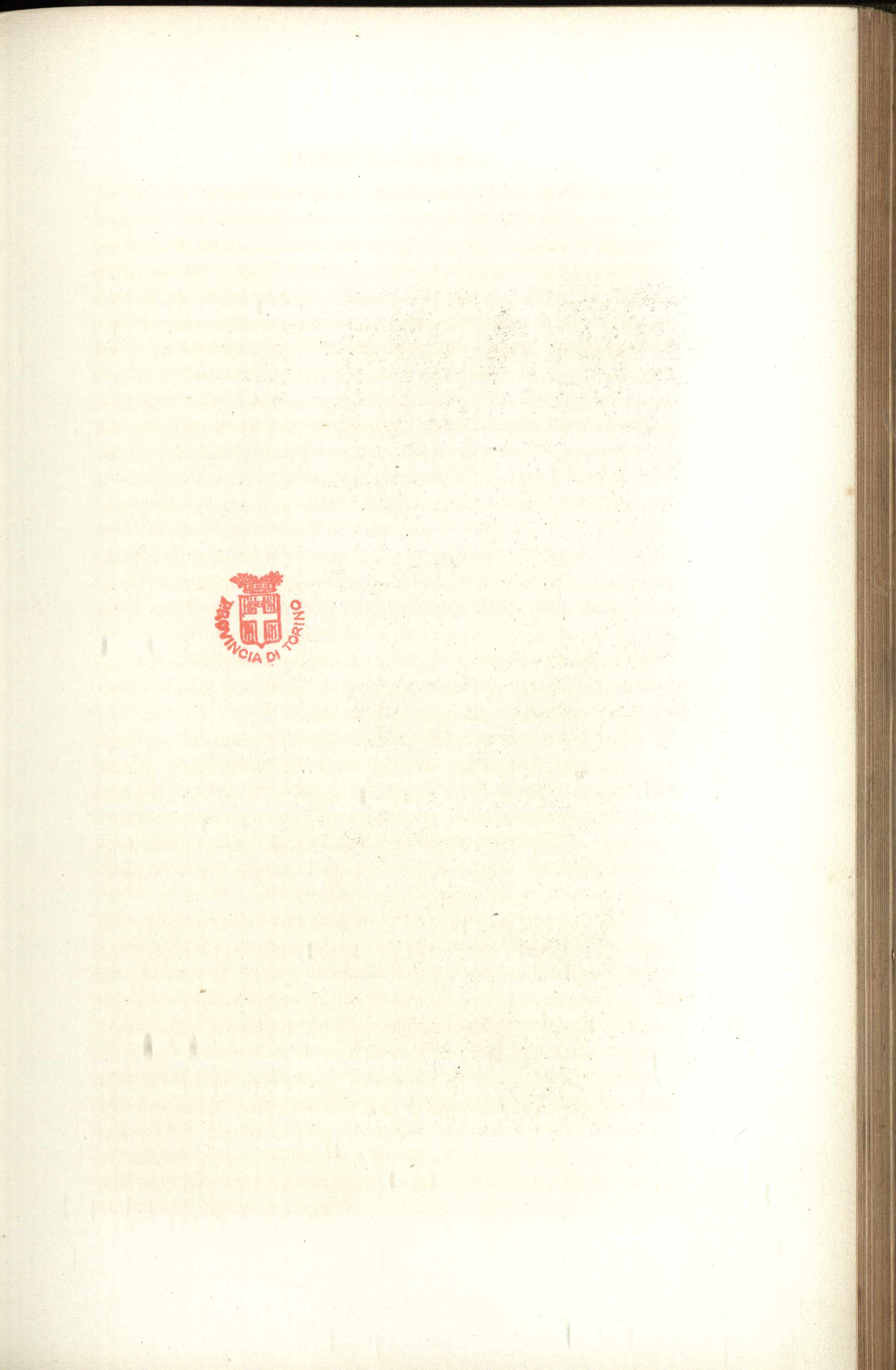
« Vains efforts ! en touchant le fatal sommet, la colonne se débande encore et redescend en désordre jusqu'à la moitié de la longueur de ce champ de carnage, où elle s'abrite au pied du talus boisé de droite, qu'un petit nombre de tirailleurs est parvenu à couronner.

« Il est temps d'expliquer la raison de cette résistance forcenée des Autrichiens dans leur position savamment choisie et si bravement défendue, qu'un instant on put douter de la victoire.

« La montagne de Solferino présente dans son ensemble une forme allongée, resserrée entre les deux plaines de l'est et de l'ouest, qui bordent ses pentes latérales excessivement marquées, formées par des talus de terre graveleuse, couverts de gazon et de petits chênes. La face antérieure qui regarde la dernière butte que nos troupes avaient emportée en venant de Castiglione est peut-être encore plus abrupte, mais une route, quoique assez mauvaise, facilite l'ascension de ce côté.

« A peu près aux deux tiers de la hauteur totale de la montagne, en montant par la route, on trouve à gauche une esplanade naturelle, large d'environ soixante mètres, plantée en vignes et maïs, et qui s'élève en pente plus douce vers le sommet du plateau supérieur. A droite de ce plan incliné se dresse un énorme talu presque à pic et tapissé de broussailles, qui forme la crête du coteau.

« Voilà ce que l'on voit du sommet de la colline antérieure ; mais ce qu'on ne peut deviner, c'est que ce plan incliné en pente douce et le talu aigu de la droite, qui semblent conduire au pied de la tour de l'église et du piton des cyprès, en sont séparés par un profond ravin en forme d'entonnoir, au fond duquel se cachent les maisons du village. Arrivé au bord de cet entonnoir, la route contourne son côté oriental sur une étroite


PROVINCIA DI TORINO



Andrieu, del. Ed. Willmann. sc.

BATAILLE DE SOLFÉRINO

24 Juin 1859.

Garnier frères, Éditeurs

chaussée que supportent des murailles de soutènement, et qui, après un long circuit, aboutit à la porte crénelée d'un vieux château.

« Cette porte s'ouvre sur une immense cour intérieure au fond de laquelle s'élève l'église, avec son curieux dôme de style mauresque. La face orientale de la cour, du reste entourée de bâtiments, donne sur un précipice de près de deux cents mètres de profondeur, bordé par un mur à hauteur d'appui qui permet de jouir de la vue magnifique du lac de Garde, de ses îles et de ses hautes montagnes.

« Derrière la cour, un étroit sentier conduit au pied même de la vieille tour carrée. Achevant ensuite de contourner l'entonnoir du village, il s'arrête au piton des cyprès où est le cimetière, lequel est séparé du plateau antérieur de la montagne par une large brèche, comme serait la cassure du bord d'un grand vase. En arrière du château, de l'église et du piton des cyprès, existe un dernier ravin très-profond, qui se creuse entre Solferino et les derniers mamelons inférieurs de la chaîne de collines.

« Maintenant, si j'ai réussi à représenter à l'esprit du lecteur les principaux accidents de terrain de cette formidable position militaire, on comprendra l'insuccès des premiers efforts de nos colonnes qui venaient s'arrêter court au bord de l'entonnoir du village de Solferino, qui s'écrasaient en désordre à l'entrée de l'étroit défilé du chemin semi-circulaire, où elles étaient broyées par les batteries ennemies construites tout autour de ce ravin, au pied de la tour et sur le piton du cimetière. La surprise se joignait à l'extrême difficulté des lieux, pour assurer la victoire aux défenseurs du château.

« Un quatrième, un cinquième assaut sont livrés et repoussés comme les précédents, après de longues fusillades qui épuisent les cartouches de nos soldats. L'Empereur, étonné, alarmé d'une résistance aussi inattendue qu'opiniâtre, veut venir examiner les lieux en personne, et conduire les troupes au combat ; un de ses cent-gardes est tué à ses côtés, ses généraux l'entraînent en arrière.

Les soldats, électrisés par cet exemple et d'ailleurs à bout de munitions, font alors un effort suprême et désespéré, que seconde une puissante diversion sur le flanc droit et que favorise encore mieux une pièce de canon qu'à force de dévouement les artilleurs sont venus à bout de hisser au sommet du talus de droite qui domine l'entonnoir, le chemin et la porte du château. Tous les débris des corps qui avaient déjà donné se massent en colonne, sans ordre de compagnie ou d'uniforme ; zouaves, chasseurs, grenadiers, voltigeurs, fantassins de tous régiments, mêlés ensemble, se rangent en bataille sous le commandement des premiers

officiers venus. Les voltigeurs de la garde, stationnés en arrière, à l'abri du grand talus, forment la réserve.

« Tout d'un coup, à midi et demi, les tambours, les clairons sonnent la charge ; toute cette masse furieuse se jette en avant à la baïonnette, en poussant le cri de *Vive l'Empereur !* mêlé à des hourras étourdissants. Cette fois rien ne peut plus arrêter le torrent ; le chemin est balayé, les batteries sont emportées, la porte du château est enfoncée; ses défenseurs sont massacrés ou traqués dans un coin; sommés de se rendre, ils refusent ; on en tue encore une douzaine sous leurs yeux ; les autres déposent les armes. Pendant cette rapide exécution, la tour était enlevée, aussi bien que le piton du cimetière, et le village était saccagé à discrétion. Inutile de dire que ses habitants avaient fui depuis la veille.

« Vous dire l'effet produit par ce dernier assaut, quand on vit du coteau, en face, cette fourmilière de soldats, grimper avec un élan irrésistible, et de toutes parts à la fois, sur les crêtes les plus inaccessibles de Solferino et en éteindre subitement le feu, serait impossible. Ce ne fut, dans tous les corps témoins de ce fait d'armes et groupés autour de la montagne, qu'un immense cri d'enthousiasme.

« On venait enfin de triompher de cette forteresse redoutable de Solferino, où s'était arrêté pendant cinq heures l'élan d'une armée qui venait de conquérir au pas de course deux lieues de terrain rempli de difficultés. Désormais la victoire était assurée, complète et définitive.

« Une batterie française fut postée immédiatement sur cette crête, et c'est cette batterie qui a causé le plus grand mal à l'ennemi. Les pièces placées sur le mamelon en face, appelé la Rocca, à cause de la fameuse tour qui le couronne, furent bientôt réduites au silence, et les troupes qui l'occupaient délogées de leurs positions.

« Les Français étaient dès lors maîtres des hauteurs qui dominent le bourg, la route et une partie des collines qui se déroulent vers Cavriana. Les Autrichiens qui défendaient ces positions furent ou tués ou faits prisonniers dans les maisons de Solferino. Soixante soldats du 31e de ligne en prirent cinq ou six cents dans une seule maison, la première du village sur la route de Castiglione. Les coteaux étaient encore jonchés de cadavres autrichiens, le lendemain, dans la soirée, quoiqu'on en eût enlevé pendant toute la matinée. Il y en avait encore dans les fossés de la route; il y en avait sous tous les buissons, tous blessés au front. Des armes autrichiennes gisaient partout.

« L'armée avait laissé les sacs pour se battre mieux.

« Pourtant il restait à enlever la position de Montaldo, qui fut la plus difficile et la plus longue à emporter. Cette position était d'une haute

importance. Cependant, après quatre heures de lutte acharnée, les Français, alors protégés à leur tour par la batterie des Cipressi, précipitèrent les Autrichiens dans la vallée, se trouvant eux-mêmes exposés à la mitraille de deux batteries postées sur le mamelon de San-Cassiano, sur la route de Cavriana. L'Empereur des Français, qui suivait l'armée de crête en crête, donnant tous ses ordres, voyant tout, suivant les mouvements de la plaine et des hauteurs, envoya immédiatement un bataillon de la garde pour tourner cette position. Un capitaine des chasseurs de la garde se précipita sur les deux batteries, tua les hommes, et s'empara de plusieurs pièces avec leurs attelages. Napoléon III rencontra cette prise sur la grande route du village, en même temps qu'un drapeau autrichien que l'on venait aussi de prendre.

« En attendant, la bataille continuait dans la plaine. Quoique la lutte fût partout énergique et obstinée, la plus grande résistance fut rencontrée dans une espèce de ferme appelée Barcassa. Masqués derrière des arbres ou dans des buissons, les Autrichiens soutinrent le combat depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, se retirant dès qu'ils voyaient les Français courir sus à la baïonnette. Vers le soir, cependant, ramenés dans des endroits moins boisés, ils perdirent contenance. La cavalerie, qui avait suivi la route, les atteignit à la sortie du village de Cavriana et les sabra, tandis que l'artillerie leur envoyait des centaines de boîtes à quatre-vingts coups. Des bombes, des fusées, les canons rayés, qui font peu de bruit, les atteignaient à des distances impossibles, les remplissant d'épouvante. Le carnage pendant le combat fut effroyable.

« J'ai déjà dit que le lendemain on ramassait encore des cadavres partout. Je puis ajouter qu'on entendait aussi dans les broussailles de la plaine les cris de détresse des blessés ; et l'on trouvait cachés dans les maisons et dans les masures de la campagne des prisonniers.

« Les trois quarts des blessés transportés dans les hôpitaux étaient des Autrichiens ; on les avait abandonnés sur le champ de bataille. Les zouaves et les turcos ont perdu beaucoup d'officiers. Les Autrichiens avaient en ligne toute leur armée.

« Napoléon III, on l'a vu en suivant ce récit, est resté à cheval toute la journée, toujours présent, toujours exposé au danger. Il n'a pas mangé de toute la journée. Le soir, il a trouvé le dîner de l'empereur François-Joseph Ier à Cavriana : Sa Majesté Royale, Impériale, Apostolique avait déjeuné dans ce bourg. L'armée aussi était à jeun depuis la veille. Dans la journée, on a terriblement souffert de la soif : l'eau manquait. »

Dans cette correspondance particulière, on parle de l'admirable sang-

froid, du calme imperturbable de l'Empereur, comme on en parle dans les rapports officiels ; c'est le langage de tous ceux qui ont assisté à la bataille de Solferino. Tous s'expriment dans les mêmes termes sur le courage personnel et le génie militaire que l'empereur des Français a déployés dans la journée du 24 juin. Celui-ci dit que l'Empereur a poussé le courage jusqu'à la témérité, électrisant les soldats par le sang-froid qu'il montre toujours ; engagé très-avant, il ne changeait jamais de position qu'au pas de son cheval, sous une pluie de balles et de boulets. Chacun frémissait de voir Napoléon III s'exposer ainsi, et les soldats, pleins d'admiration pour cette audace, la regrettaient cependant tout haut, redoutant une catastrophe. Cet autre raconte que l'empereur des Français était au milieu des soldats, allant d'un point à un autre, sans craindre la fusillade et les boulets de l'ennemi, qui venaient jusqu'à lui, encourageant les troupes pendant toute la journée et leur donnant l'exemple du courage et de la patience pour supporter la fatigue, la soif et la faim, aussi bien que pour braver le péril. Un troisième écrit qu'à neuf heures l'empereur Napoléon était sur le champ de bataille, entouré de son état-major ; il marchait en avant avec le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, et les soldats le voyaient apparaître au sommet de chaque mamelon au fur et à mesure qu'on en prenait un. De là il voyait tout et suivait les phases de la bataille. Plusieurs fois il a été exposé. Il était tantôt à pied, tantôt à cheval ; il envoyait des ordres et témoignait une confiance dans le succès égale à celle de ses officiers.

Enfin on lit dans une dépêche privée que tout le monde, généraux, officiers et soldats, a partagé les émotions et les sentiments qu'a inspirés l'attitude de l'Empereur à la bataille de Solferino. Depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir, Sa Majesté s'est exposée au feu de l'ennemi ; un boulet est passé à quelques mètres de sa tête.

Le commandant Verly, des cent-gardes, placé à quelques pas derrière l'Empereur, a reçu, en pleine cuirasse, une balle qui a fait ricochet et est allée s'aplatir sur la cuirasse du capitaine placé auprès de lui. Le baron Larrey a eu un cheval tué sous lui ; le cheval du capitaine Brady, officier d'ordonnance de Sa Majesté, a été blessé.

A Solferino, comme à Magenta, cet admirable sang-froid, cette insouciance du péril, ont encore augmenté l'élan irrésistible de notre armée, qu'aucun obstacle ne peut arrêter. En voyant l'Empereur s'exposer ainsi dans la glorieuse journée du 24 juin, on se rappelait ce qu'il avait été dans la bataille de Magenta, restant à cheval jusqu'à six heures du soir et se portant au pont malgré toutes les prières, parce que c'était l'endroit le plus périlleux et le plus important à protéger : l'Empereur n'avait voulu

se retirer qu'à la nuit, afin de rester le dernier sur le champ de bataille.

D'après le même témoin oculaire, un capitaine de chasseurs de la garde, à la tête de sa compagnie, a pris la montagne de l'Aille. Au sommet, une batterie terrible vomissait la mitraille. Il excite ses hommes, il marche en avant, et ses hommes le suivent. Ils tournent la montagne, ils montent une pente presque à pic : ils arrivent. La baïonnette joue son jeu. Les canonniers autrichiens, surpris de tant d'audace, ne savent plus où ils en sont; quelques-uns tombent morts percés de coups, les autres prennent la fuite : le brave capitaine et ses cent dix hommes restent maîtres de la position et de la batterie. Il y avait six canons.

La tour de l'Espion résistait toujours ; on ne parvenait pas à éteindre sa batterie. Il y avait là aussi des mortiers qui lançaient de tous côtés des bombes et des obus; ces projectiles faisaient du mal dans la plaine et nous tuaient beaucoup de soldats : il fallait venir à bout de cette position.

Le premier corps était déjà maître de la colline des Cyprès ; cette colline fait face à la tour, dont elle n'est séparée que par une très-petite distance. On crie à l'assaut : la division du général Forey s'élance, soutenue par le 1er et le 2e régiment de voltigeurs de la garde. L'ardeur de l'attaque était extrême, la défense désespérée. Le général Forey est blessé; sa blessure, légère d'ailleurs, l'irrite, et il crie plus fort : *En avant!* A trois heures et demie environ, la tour était en notre pouvoir.

On cite aussi un lieutenant de chasseurs à pied, du nom de Monoglia, qui a pris, dans le village de Solferino, quatre pièces de canon commandées par un colonel autrichien, qui lui a remis son épée. L'Empereur l'a fait capitaine et lui a lui-même annoncé cette promotion.

Les traits d'audace abondent dans les récits de bivacs. On vient de voir un capitaine de chasseurs à pied tournant un coteau, tombant sur l'artillerie autrichienne et, avec sa compagnie, s'emparant de six canons : eh bien, à chaque pas, des groupes de dix à quinze hommes attaquaient et mettaient en fuite des régiments entiers, que la seule vue des baïonnette jetait dans l'épouvante.

A l'attaque de la position du village de Solferino, trois pièces d'artillerie, placées dans une métairie, foudroyaient de leur feu les voltigeurs, qui venaient de déposer leurs sacs à terre. Le capitaine Zeiler, à la tête de sa compagnie, s'élance sur la métairie, située au sud de Solferino.

Les artilleurs autrichiens envoient une décharge de mitraille sur les assaillants, mais cette décharge est la dernière : les voltigeurs, toujours précédés de leur intrépide chef, s'élancent sur les pièces, dont deux sont prises par le brave Zeiler en personne. Une de ces pièces était tout attelée

et flanquée de deux caissons encore remplis de gargousses à boulets et à mitraille.

Un sergent et un voltigeur sont laissés à la garde de ce magnifique trophée, et la compagnie s'élance, de position en position, jusqu'au village de Cavriana, où elle fut chargée, par le général Manèque, de rassembler les prisonniers autrichiens.

Douze hommes du 86e de ligne se sont jetés sur une pièce d'artillerie ennemie et sont parvenus à s'en emparer. L'ennemi revint en force pour la reprendre : aussitôt les douze braves se jetèrent sur lui à la baïonnette, et, après l'avoir vivement repoussé, s'attelèrent eux-mêmes à la pièce, et l'emmenèrent sous le feu d'une vive fusillade et de la mitraille.

Deux fois ils furent obligés de s'arrêter pour résister à la cavalerie ennemie, qui cherchait à leur reprendre la pièce; deux fois ils la forcèrent à battre en retraite. Enfin, après une heure de nombreux efforts, ils parviennent à garder leur trophée de victoire.

Les noms de ces douze braves, qui n'ont pas quitté la pièce malgré les attaques de l'ennemi, méritent d'être signalés; ce sont le fourrier Giroux, les fusiliers Rieux, Dié, Picard; les voltigeurs Bretenay, Jupille, Mathieu, Soulard, Pinçon, Legalou, Berger et Rouchy.

Ailleurs, le fusilier Girard se jette sur une batterie, arrive à la bouche du canon au moment où le servant va tirer, le tue et reçoit dans la cuisse une balle qui le renverse.

Le caporal Montellier, des chasseurs de la garde impériale, s'élance au milieu d'un groupe d'Autrichiens, renverse à coups de baïonnette les hommes des premiers rangs, pénètre jusqu'au porte-drapeau, le tue et s'empare du drapeau, que les Autrichiens s'efforcent en vain de reprendre; ceux-ci se ruent sur le caporal Montellier, mais il redouble de vigueur et de bravoure, et étend à ses pieds tous ceux qui s'approchent de sa personne. Enfin les chasseurs de son régiment arrivent à son aide; l'ennemi est refoulé, et le drapeau si vivement disputé reste entre ses mains.

Le général Forey a pris ce drapeau au milieu même de la bataille, et l'a présenté à l'Empereur en lui disant :

« Sire, voici un drapeau que vous offre un de vos soldats. »

Sa Majesté a fait prendre le nom du caporal Montellier, et a chargé le général Forey de le remercier, au nom de l'Empereur, du cadeau qu'il venait de lui faire.

Le caporal Ferrière, de la 3e compagnie de chasseurs, escalade avec ses hommes un plateau où l'ennemi a établi une batterie qui fait sur les nôtres un feu meurtrier; il a le bras gauche cassé, broyé par la mitraille; il s'écrie :

« C'est égal ! avant de mourir, je descendrai encore un de leurs officiers. »

Au même instant, le caporal Ferrière jette son fusil, devenu inutile pour lui, tire son sabre, et, le bras tout fracassé, pendant, ne tenant plus que par les lambeaux de chair et de la manche, il s'élance à travers un orage de mitraille, escalade le talus ardu, arrive sur la batterie, et plonge jusqu'à la garde son sabre dans la poitrine du capitaine d'artillerie qui la commandait. Le colonel autrichien l'aperçoit, court à lui, et à bout portant lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet : Ferrière tombe et meurt sur le corps du capitaine qu'il vient de tuer.

Un fait singulier s'est produit vers la fin de la bataille : l'orage qui a éclaté sur les six heures a été précédé d'un violent coup de vent qui soulevait toute la poussière des routes en formant des nuages compactes. Les cavaliers chargeaient au milieu de cette poussière, poussant vers l'ennemi, qu'ils savaient bien être devant eux, mais qu'ils n'apercevaient plus. Il fallait tenir l'éperon dans le flanc des chevaux pour les obliger à avancer au milieu de ce tourbillon et de cette obscurité.

Tout à coup la poussière se dissipe, et, à la place où les cavaliers français avaient vu des carrés ennemis, ils aperçoivent des grenadiers de la garde impériale, blancs de poussière, poudrés à frimas sur leurs bonnets à poils, qui leur crient de s'arrêter. Ces grenadiers, très-inférieurs en nombre, s'étaient jetés dans le nuage de poussière, et, à la pointe de leur baïonnette, avaient mis en fuite les Autrichiens.

Au milieu de tant de faits de bravoure, voici un autre épisode de la journée du 24, plus curieux encore :

Dans les premières heures de la bataille, un jeune officier, récemment sorti de Saint-Cyr, et entré comme sous-lieutenant au 91e de ligne, ayant eu le bras gauche brisé par un biscaïen, s'était retiré en arrière ; le sang s'échappait avec abondance de sa blessure, et, ne voyant pas d'officier de santé, il s'était assis au pied d'un arbre, dans un ravin qui s'étendait au-dessous de la ligne de bataille, et, déroulant une bande de toile qu'il portait sur lui avec un peu de charpie, comme les militaires bien inspirés ont la précaution prudente de le faire en campagne, il essaya de se panser lui-même.

En ce moment parurent des Hongrois, et l'un d'eux, en apercevant l'officier français, le coucha en joue à une faible distance ; mais un officier hongrois, relevant vivement le bout du canon du chasseur, marcha droit à l'officier français, lui pressa la main et voulut le faire porter par deux de ses hommes dans un endroit moins exposé. Une marche en avant l'empêcha de donner suite à ce projet.

Des mouvements alternatifs se succédèrent entre les combattants, et bientôt l'officier français, assis et défaillant au pied de son arbre, se trouva exposé aux feux croisés des Français et des Autrichiens. Atteint de nouveau dans les bras et dans les cuisses, il était comme cloué sur place, en attendant son coup de grâce, lorsque des pièces d'artillerie, pointées par les Autrichiens d'une hauteur dominant le ravin, se mirent à en balayer l'étendue pour empêcher les Français de le franchir.

En quelques instants les branches de l'arbre au pied duquel était l'officier tombèrent autour de lui, hachées par les projectiles, et bientôt de nombreux soldats atteints par le feu meurtrier de ces pièces jonchèrent, à quelques pas, le sol sur lequel il était lui-même étendu. Cette horrible situation dura pendant deux heures consécutives...

Mais, lorsque la victoire fut assurée à l'armée française, le jeune officier put réclamer des secours. Transporté à Brescia, il fut évacué quelques jours après sur Marseille et de là sur Paris, où il a eu le bonheur de revoir sa famille.

Je viens de prononcer le nom du 91ᵉ de ligne. Ce nom est inséparable de celui de Solferino. Le 91ᵉ de ligne s'était déjà signalé en Crimée à l'attaque de la courtine de Malakoff, lorsqu'il fut appelé à faire partie de l'armée d'Italie. Là, il partagea tout d'abord, comme on l'a déjà vu, avec les 74ᵉ, 84ᵉ et 98ᵉ, la gloire d'être fortement engagé à Montebello, où on sait que son colonel, Méric de Bellefonds, reçut une blessure qui était mortelle.

M. Méric de Bellefonds fut alors remplacé par M. Antoine Abbatucci, alors lieutenant-colonel du 52ᵉ, et qui, ayant été cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, après la prise de Laghouat, fut décoré pour fait de guerre. Ce jeune et brillant officier était alors dans le 2ᵉ de zouaves. Depuis, il fit la campagne de Crimée, où il reçut trois blessures.

Le nom d'Abbatucci est un nom déjà connu depuis plus d'un siècle dans les glorieuses annales de l'armée française. Il y a eu d'abord Jacques-Pierre Abbatucci, qui naquit le 6 novembre 1726, dans le village de Zicavo, en Corse. Il fut décoré de la croix de Saint-Louis et nommé maréchal de camp par Louis XVI. La République lui donna le grade de général de division dans l'armée du Rhin-et-Moselle. Il mourut en 1813, après avoir consacré sa longue carrière au service des intérêts de la France, et léguant à quatre fils l'héritage d'un nom illustre et pur.

Il y eut ensuite Charles Abbatucci, né également à Zicavo, le 15 novembre 1771, et qui devait s'illustrer par son admirable défense de la tête de pont d'Huningue. Charles Abbatucci, à peine au commencement d'une carrière déjà pleine de brillants faits d'armes, avait été promu au grade

de général de brigade dans l'armée de Rhin-et-Moselle, lorsqu'il fut chargé par le général en chef Moreau de sauver l'armée française, en se maintenant dans cette place périlleuse où il devait trouver la mort.

Le 91e de ligne, que M. Abbatucci a eu l'honneur de conduire sur le champ de bataille de Solferino, est peut-être le régiment qui a le plus souffert dans cette journée. Engagé dès le matin au fort de la mêlée, il comptait deux mille hommes en ligne. Il a combattu avec un acharnement inouï.

Quatre cent quarante soldats de ce régiment sont tombés sur le champ de bataille; il a perdu onze de ses officiers; il en a eu quinze autres blessés. Le colonel Abbatucci a eu un cheval tué sous lui.

Le général Forey chargeait avec le colonel à la tête du 91e de ligne. La défense du drapeau de ce régiment a été l'un des épisodes les plus héroïques de la journée du 24.

Le premier bataillon, colonel en tête, arrivé sur les hauteurs de Solferino, à travers la mitraille qui tombait comme la grêle, bravant les plus vives fusillades, luttait contre des forces dix fois supérieures; un moment le drapeau du régiment et sa garde sont enveloppés par un nombre considérable d'Autrichiens. Le lieutenant de Guiseul, porte-drapeau, tombe grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse; le sergent Domengé, décoré de Crimée, s'empare du drapeau; il est blessé. Un officier saisit le glorieux étendard : à peine a-t-il le temps de s'en emparer qu'une balle qu'il reçoit dans la tête l'étend roide mort. Deux sergents se précipitent sur le drapeau, dont la hampe venait d'être brisée par un boulet; ils sont blessés à leur tour.

Le sergent Domengé se jette de nouveau sur le drapeau, dont les Autrichiens, par une attaque furieuse, tentent de s'emparer. *Soldats! au drapeau!* s'écrie alors le colonel Abbatucci, en s'élançant en avant, le sabre haut. Les soldats se précipitent sur les pas de leur colonel. Une lutte terrible s'engage; plus de cinq cents Autrichiens jonchent le sol de leurs cadavres.

Cependant les soldats du 91e de ligne recueillent, sous un feu meurtrier, l'aigle roulée sur le champ de bataille avec le morceau de la hampe.

Longtemps la brigade d'Alton, composée du 91e et du 98e, lutta héroïquement contre des forces cinq fois supérieures; mais, épuisée et trop faible en nombre, elle ne pouvait avancer, lorsque l'Empereur, témoin de cette lutte, lui envoya pour la soutenir des bataillons des 1er et 2e voltigeurs de la garde impériale. La brigade d'Alton, ainsi soutenue, reprit vigoureusement l'offensive, escalada le mamelon de Solferino et

culbuta l'ennemi à la baïonnette, recueillant avec orgueil l'aigle victorieuse du 91e de ligne.

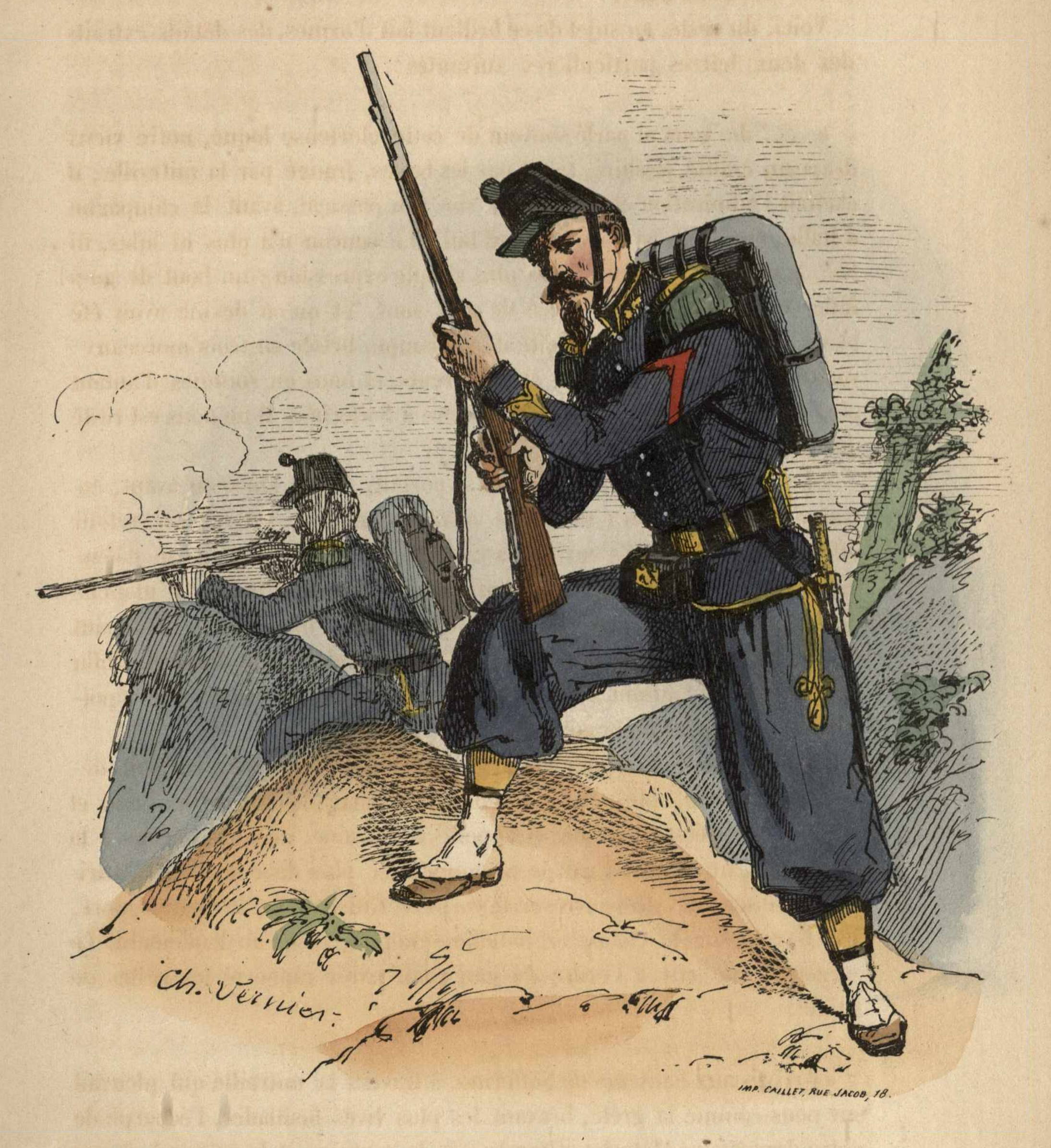
Voici, du reste, au sujet de ce brillant fait d'armes, des détails extraits des deux lettres particulières suivantes :

« ..... Je vous ai parlé souvent de cette glorieuse loque, notre vieux drapeau, éraillé, déchiré, troué par les balles, frangé par la mitraille ; il excitait l'admiration et le respect sur son passage, avant la campagne d'Italie. Que sera-ce donc aujourd'hui? Le coucou n'a plus ni ailes, ni bec; la cravate est réduite à sa plus simple expression : un bout de guenille, large comme une pièce de cent sous, et qu'on devine avoir été bleue, flotte encore à l'extrémité de sa hampe, brisée en trois morceaux ; voilà le drapeau du 91e, mes chers parents, et nous en sommes d'autant plus fiers, que nous avons failli le perdre à Solferino. Il ne nous est resté que par des prodiges de valeur.

« Le lieutenant de Guiseuil, qui le portait, s'était lancé en avant, entraîné par son ardeur; sa garde avait peine à le suivre. Un retour offensif des Autrichiens enveloppa cette poignée de braves; ils se défendirent avec un courage de lion. Deux fois les projectiles brisent le manche de l'étendard dans les mains de ses défenseurs ; deux fois le lieutenant de Guiseuil dispute aux Autrichiens les glorieux débris du drapeau. Enfin un coup de feu l'atteint à la cuisse; il roule à terre, en serrant sur sa poitrine l'honneur du régiment.

« L'ennemi s'élance pour arracher ce lambeau; un vieux sergent, décoré de Crimée, plus leste et plus audacieux, ne fait qu'un bond et ressaisit ce précieux trésor. Il appelle à son aide; nous accourons à la baïonnette, un affreux carnage recommence ; plus de cinq cents Autrichiens se sont fait découdre sur le corps de Guiseuil. On le croyait mort ; il est resté sur le champ de bataille, évanoui, jusqu'au lendemain. Le sergent a été cité à l'ordre du jour pour avoir rapporté les restes de l'aigle.

« Arrivés aux hauteurs de Solferino, à travers la mitraille qui pleuvait sur nous comme la grêle, bravant les plus vives fusillades, l'écharpe de notre drapeau se détache et tombe ; je la ramasse et la suspends à ma ceinture, continuant à manœuvrer à la baïonnette. Le lieutenant de Guiseuil, porte-drapeau, tombe grièvement blessé ; la hampe s'échappe de ses mains ; je ramasse encore ce second débris, et je me sens blessé moi-même à la jambe gauche ; n'importe, j'avance toujours comme je puis, pressant d'une main contre ma poitrine mon précieux dépôt, et maniant



Chasseur à pied de la G.de Imp.le

(Tenue de Guerre)

la baïonnette de l'autre. Dans cet embarras, et blessé comme j'étais, un officier m'a prié de lui céder le drapeau, ce que je fis à l'instant, afin de mieux me battre à l'arme blanche. Deux minutes, et un boulet emporte la tête de ce dernier officier. Je ramasse une troisième fois notre aigle défigurée, dont le manche était en tronçons.

« Les Autrichiens nous cernent, se multiplient pour nous enlever ce débris ; mais plus de cinq cents d'entre eux ont payé de leur vie leurs assauts incessants contre l'honneur de notre régiment. Le dernier sauveur de l'aigle du 91[e] est le sergent Lanou-Domengé, né à Bordères, près Nay, dans les Basses-Pyrénées »

Les Français et leurs alliés ont fait des miracles d'intrépidité, ont accompli des prodiges d'audace sur le champ de bataille de Solferino. Mais l'éclat de leur gloire est assez resplendissant pour qu'ils ne craignent pas de rendre justice à la bravoure de leurs ennemis. Les Autrichiens, eux aussi, ont été magnifiques de résistance et de courage, et, pour qu'ils cédassent, il fallait qu'ils eussent devant eux la première armée de l'Europe, commandée par le premier capitaine de l'époque.

Ce récit de la journée de Solferino serait incomplet si, en regard des narrations françaises, je ne plaçais la narration autrichienne.

Voici d'abord un récit extrait des rapports officiels publiés à Vienne, récit qui est fait au point de vue autrichien.

« L'armée impériale avait occupé, le 21 juin, les positions qui lui avaient été assignées derrière le Mincio ; le huitième corps d'armée se tenait à l'extrémité de l'aile droite, entre Peschiera et Casa-Nuova ; le cinquième corps d'armée s'étendait de Brentina à Solionze ; le premier et le septième corps étaient en réserve à Quaderni et à San-Zenone-di-Mozzo ; la cavalerie et l'artillerie de réserve à Rosegaferro, près de Villafranca, où le quartier général de l'Empereur avait été transporté depuis le 20 juin.

« De la première armée, le troisième corps se trouvait tout près de Pozzolo, le neuvième à Goïto et aux environs ; le onzième corps d'armée, arrivé pendant ce temps, était à Roverbella, la division de cavalerie du lieutenant feld-maréchal comte Zedwitz à Mozzecane.

« L'armée autrichienne se trouvait ainsi réunie aux renforts disponibles qu'elle avait reçus, et mise de la sorte en mesure de prendre contre l'ennemi une vigoureuse offensive avec quelque chance de succès.

« Pendant que le gros de l'armée autrichienne avait pris position, dans la soirée du 23, de Pozzolengo à Guidizzolo, pour agir ensuite concentri-

quement dans la direction de la Chiese et attaquer l'armée alliée dans ses positions principales de Carpenedolo et de Montechiari, l'ennemi, soit qu'il eût été entre temps informé de nos projets, soit qu'il exécutât un plan arrêté d'avance, fit également un mouvement en avant, et, le 23, il avait, avec toute l'armée piémontaise et quelques détachements français, atteint les points d'Essenta, Desenzano et Rivoltella, ainsi que les positions avancées de Castel-Venzago et San-Martino, pendant que le gros de l'armée française occupait fortement Castiglione delle Stiviere, Carpenedolo et Montechiari, et envoyait des détachements jusque vers Solferino et Medole.

« Les deux armées se rencontrèrent. Dès le 24, de grand matin, l'ennemi entreprit, avec des forces considérables, une attaque générale contre la ligne de marche de l'armée autrichienne.

« A l'aile droite, les troupes du huitième corps d'armée, sous la conduite du lieutenant feld-maréchal Benedeck, réussirent non-seulement à soutenir et à repousser le choc violent de l'armée piémontaise, mais encore elles poussèrent jusqu'à San-Martino, s'emparèrent de cette position favorable, et parvinrent à y maintenir la lutte.

« Les troupes piémontaises furent repoussées, avec des pertes considérables, jusqu'à Rivoltella et Desenzano.

« Au centre des positions autrichiennes, dont les hauteurs qui dominent Solferino formaient la clef, la brigade Bils, avant-garde du cinquième corps d'armée, fut également attaquée avec violence, de très-grand matin, dans sa position avancée, et se trouva engagée dans une lutte ardente. L'attaque ennemie se développa bientôt, avec des forces de beaucoup supérieures, sur toute la ligne du cinquième corps d'armée.

« Au premier rang, les brigades Bils et Puchner, comprenant les régiments d'infanterie Kinsky et Culoz, un bataillon Ogulins et le 4e bataillon de chasseurs de l'Empereur, firent preuve d'une bravoure et d'une énergie admirables ; elles repoussèrent à la baïonnette, jusqu'à onze heures du matin, toutes les attaques d'un ennemi trois fois plus nombreux, qui avançait sans cesse de nouvelles troupes, mettait de nouveaux canons en batterie, et, à une distance de près de trois mille pas, inondait avec succès Solferino de grenades.

« Cependant lorsque l'ennemi, avec une forte division, pénétra aussi dans la vallée au nord de Solferino et dans le val de Quadri, menaçant ainsi de déborder la position des brigades ci-dessus nommées, il fut impossible, même avec la résistance opposée par les brigades Koller et Gaal, du cinquième corps d'armée, qui étaient arrivées pendant ce temps, de

rétablir dans de bonnes conditions le combat, qui dès midi commença à prendre une tournure défavorable.

« N'étant pas appuyées avec une énergie suffisante par le corps d'armée, les troupes du cinquième corps, qui, après avoir été repoussées à plusieurs reprises, s'étaient de nouveau lancées en avant avec les réserves et avaient reconquis leurs premières positions, se virent enfin obligées d'abandonner les premières hauteurs qui commandent le champ de bataille, et de se retirer sur les cimes de Monte-Mezzana; puis, lorsque de fortes colonnes ennemies s'avancèrent sur la route qui de Castiglione conduit par le Grole à Solferino, elles durent évacuer cette dernière localité et se borner à occuper le château, le cimetière et la Rocca, et enfin, après une héroïque résistance, il leur fallut aussi céder ces dernières positions.

« Ce n'est qu'après la lutte la plus sanglante et au prix de sacrifices énormes que l'ennemi parvint à arracher ces points dominants au brave régiment Reischach, qui, avec un admirable dévouement, protégea et couvrit le départ des troupes de son propre corps et de celles du premier corps, non sans faire les pertes les plus considérables. Les troupes du cinquième corps se retirèrent à Mescolaro et à Pozzolengo; celles du premier se replièrent sur Cavriana, et de là sur Volta et Valeggio.

« Le cinquième corps d'armée, qui de Foresta s'était avancé pendant ce temps-là en partie vers Solferino, en passant dans la plaine par San-Cassiano, en partie vers Cavriana, en passant par les hauteurs situées au sud de cette dernière localité, n'arriva malheureusement plus à temps pour retarder la perte de Solferino et donner sur ce point une tournure favorable à la lutte. Par contre, il réussit, en occupant Cavriana et les collines environnantes, à protéger la retraite du centre, jusqu'à ce que l'ennemi, s'avançant des hauteurs de Solferino qui dominent cette dernière position et la foudroyant de son artillerie, elle ne fût plus tenable.

« La division de cavalerie Mensdorff, composée de trois brigades, s'était dès le matin avancée dans la plaine au delà du Val del Termine pour s'emparer du terrain ouvert et favorable aux mouvements de la cavalerie qui se trouve entre la Mariana et San-Cassiano; elle attaqua les batteries ennemies établies à cheval sur la route et les détachements de cavalerie; mais elle eut à essuyer un violent feu croisé de quatre à cinq batteries, et dut se retirer. Pendant que le septième corps se portait en avant, cette division de cavalerie chercha à appuyer par son artillerie les mouvements de ce corps, mais elle ne put résister au feu de l'ennemi, qui disposait d'un beaucoup plus grand nombre de canons.

« Sur l'aile gauche, les détachements de la première armée envoyés,

dès le 23 au soir, en avant à Medole, deux bataillons du régiment d'infanterie Archiduc François-Charles, furent violemment attaqués au point du jour, et, après une lutte acharnée, rejetés vers Guidizzolo. L'ennemi, en les poursuivant, s'empara du village de Rebecco, situé entre Guidizzolo et Medole, et s'y établit avec des forces imposantes.

« Le neuvième et le troisième corps d'armée arrivaient cependant de Guidizzolo; le dernier s'avança sur la grande route jusqu'à la Quagliara, mais ne put aller au delà, car le neuvième corps ne parvint pas, malgré tous ses efforts, à déloger l'ennemi de Rebecco.

« Pendant plusieurs heures, le combat se livra pour la possession de cette localité, où l'ennemi envoyait constamment de Medole des réserves fraîches, tandis que de notre côté nous détachions de suite du onzième corps, arrivé pendant ce temps de Castel-Grimaldo, la division Blomberg, comprenant les brigades Dobrzensky et Host, pour appuyer le neuvième corps d'armée, et la brigade Baltin pour couvrir le troisième corps. La localité de Rebecco fut plusieurs fois prise et reperdue ; la lutte s'arrêta plusieurs fois, et chaque fois l'armée autrichienne reprit l'offensive.

« Mais, bien qu'appuyées par une attaque énergique contre Medole, les troupes du neuvième et du onzième corps, malgré de vigoureux efforts et des pertes considérables, ne purent obtenir aucun avantage durable. Le troisième corps se trouva par là arrêté dans sa marche en avant, et il résista avec une admirable persévérance aux violentes attaques de l'ennemi, qui se renforçait sans cesse.

« La division de cavalerie Zedwitz, dont l'appui était indispensable et continuellement attendu pour dégager l'aile gauche, ne vint pas, attendu que, par suite du combat livré le matin de bonne heure à Medole, elle avait dû se retirer jusqu'à Ceresara et Goïto.

« Le mouvement de flanc que deux brigades du deuxième corps d'armée avaient reçu l'ordre d'exécuter, et qui pouvait avoir un effet décisif sur le flanc et les derrières de l'ennemi, ne fut pas non plus exécuté, car la nouvelle de l'approche d'un gros corps ennemi venant de Piadene et Crémone, où se trouvait en effet la division d'Autemarre, retint cette division à Marcaria dès qu'elle eut passé l'Oglio.

« L'aile gauche, sur l'ordre de l'Empereur, essaya encore une fois, vers trois heures de l'après-midi, de reprendre l'offensive.

« Après que la brigade Greschke, du onzième corps d'armée, se fut avancée jusqu'à Guidizzolo pour rallier les détachements déjà ébranlés de son propre corps et du neuvième, les deux dernières batteries de réserve furent amenées, sous la protection de deux bataillons et de deux divisions de cavalerie, pour canonner l'artillerie ennemie, pendant que, espérant

toujours dans l'appui de la cavalerie de réserve, les troupes faisaient encore une attaque générale. Mais ce fut en vain : fortement et sans cesse pressées sur le flanc gauche, ces troupes ne purent, cette fois encore, obtenir un bon résultat.

« Vers le même temps, Cavriana, après une vaillante résistance, était aussi tombé au pouvoir de l'ennemi ; deux brigades du septième corps d'armée, enflammées par la présence de Sa Majesté François-Joseph Ier, avaient défendu longtemps, avec des chances diverses, cette localité et les hauteurs environnantes ; l'aile gauche de ce corps, appuyée par la division de cavalerie Mensdorff, qui revenait à la charge pour la troisième fois, fit encore une dernière et inutile tentative pour repousser l'ennemi, qui s'avançait en forces supérieures de San-Cassiano à Cavriana.

« Le centre ayant ainsi cédé à Solferino et à Cavriana, l'aile gauche ne pouvait plus forcer la position de l'ennemi, et, à quatre heures de l'après-midi, on décida la retraite générale.

« A l'aile gauche, elle fut couverte avec beaucoup de prudence par les deux derniers bataillons intacts du régiment d'infanterie Archiduc Joseph et le brave 10e bataillon de chasseurs, sous la direction personnelle du lieutenant feld-maréchal Weight, commandant le corps d'armée ; Guidizzolo ne fut abandonné qu'à dix heures du soir, après que toutes les troupes eurent évacué la place, emmené les blessés et mis les batteries en sûreté.

« Au centre, la retraite fut couverte par les troupes du septième corps d'armée, qui firent preuve de fermeté et de dévouement, et l'on se retira en bon ordre et en combattant par le Bosco-Scuro, derrière Cavriana.

« Un violent orage ayant interrompu de part et d'autre le combat pendant une demi-heure, l'ennemi cessa complétement de s'avancer dans le Bosco-Scuro. Les brigades Brandenstein et Wusin, comprenant les braves régiments d'infanterie Archiduc Léopold et Empereur, le 19e bataillon de chasseurs et le 1er bataillon de liccans se retirèrent en bon ordre à Volta, sous la conduite du lieutenant feld-maréchal prince de Hesse ; elles y arrivèrent à huit heures du soir, et l'occupèrent convenablement pour couvrir la retraite de l'armée à travers le défilé difficile de Borghetto et Valeggio.

« La brigade Gablenz, de la même division, occupa jusqu'à dix heures du soir les hauteurs situées immédiatement en face de Cavriana, avec deux bataillons d'infanterie Grucher et trois bataillons de chasseurs Empereur, et, après avoir reçu tous les petits détachements qui se retiraient, elle se replia, tard dans la nuit, sur Volta, et, dès le point du jour, elle passa le Mincio sur le pont de Ferri.

« A l'aile droite, le huitième corps d'armée s'était maintenu dans les conditions de lutte les plus favorables. Dès que le cinquième corps d'armée eut commencé sa retraite vers Pozzolengo, le lieutenant feld-maréchal Benedeck se retira aussi sur Sallonze, après avoir repoussé deux attaques de l'ennemi en forces supérieures et lui avoir fait de nombreux prisonniers.

« Pozzolengo resta occupé jusqu'à dix heures du soir par les troupes du huitième corps d'armée, ce qui rendit possible la retraite ordonnée des troupes du cinquième et du premier corps.

« Dans ces combats comme dans les autres, les troupes impériales se sont battues avec une admirable bravoure.

« Les troupes des cinquième et huitième corps d'armée, qui ont été conduites avec beaucoup de prudence et d'activité, se sont comportées d'une manière admirable et ont fait preuve d'un dévouement au-dessus de tout éloge.

« Du premier corps d'armée, le régiment italien Wernhordt-infanterie, qui s'est très-bravement battu, est cité d'une manière tout à fait honorable dans le rapport détaillé du commandant d'armée. Dans la cavalerie, le régiment de hussards du roi de Prusse mérite la mention la plus glorieuse ; ce régiment, sous le feu le plus violent des batteries ennemies, a exécuté une charge contre le régiment français des chasseurs d'Afrique, auquel il a fait subir des pertes considérables ; de plus, il a fait à l'ennemi de nombreux prisonniers.

« Nos pertes, surtout en officiers, sont très-considérables ; dans quelques corps de troupes, elles s'élèvent au quart de l'effectif total.

« De notre côté, les premier, troisième, cinquième, septième, huitième, neuvième et onzième corps d'armée, et une brigade du sixième, avaient pris part au combat ; du côté de l'ennemi, il y avait, au dire des prisonniers, cinq régiments de cavalerie, les corps d'armée de Niel et de Mac-Mahon à l'aile droite, en face de l'aile gauche autrichienne ; au centre, les corps d'armée de Canrobert et de Baraguey-d'Hilliers, puis la garde, et enfin toute l'armée piémontaise à l'aile gauche. »

Ce récit a la sécheresse obligée des narrations officielles et spéciales. Celui des journaux d'Angleterre qui a publié les correspondances de l'armée d'Italie les plus complètes, sinon les plus impartiales, le *Times*, en contient un autre également écrit au point de vue autrichien, mais plus coloré, plus mouvementé, et dans lequel se trouvent des indications que les rapports officiels n'ont pas données. Voici ce récit, qui complète le tableau général de la grande journée de Solferino :

« J'ai assisté à la bataille, et, d'une position élevée en avant de Cavriana, j'ai vu presque tout ce qui se passait. Mon récit est fondé sur ce que j'ai vu et sur ce que j'ai recueilli depuis de la bouche de personnes compétentes; et, bien qu'il ne puisse être aussi complet que je le voudrais, je crois pourtant qu'en somme il sera assez exact.

« Le 23, les Autrichiens ont fait marcher toute leur armée dans la direction qui s'éloigne de Mantoue, de Vérone et de Peschiera, et, le soir même, cette armée était concentrée dans les positions suivantes :

« De la première armée sous les ordres de Wimpffen, le troisième et le neuvième corps, commandés par le prince Édouard Schwarzenberg et par le général Schaffgotsch, ont bivaqué dans le village de Guidizzolo et dans la plaine qui s'étend entre ce village et Volta; le deuxième corps, sous les ordres du prince Édouard Lichtenstein, était en arrière; le dixième, sous les ordres du général Wernhardt, et le onzième, étaient encore plus en arrière, dans la direction de Goïto.

« De la deuxième armée sous les ordres du comte Schlick, le huitième corps, commandé par Benedeck, formait l'extrême droite de la ligne autrichienne et s'appuyait sur Pozzolengo; le cinquième corps, commandé par le comte Stadion, occupait le village de Solferino; le premier corps, sous les ordres du comte Clam, occupait Cavriana, pendant que le septième corps, sous les ordres de Zobel, bivaquait sur la route de San-Cassiano à Volta.

« Le quartier général français était à Castiglione delle Stiviere; il me sembla que de fortes divisions se trouvaient sur la route, entre San-Vigilio et Medole, ainsi que sur la route qui conduit à Solferino.

« En jetant un coup d'œil sur la carte, vous apercevrez que la position autrichienne formait une courbe dont la direction générale allait du nord au sud; que Solferino était la partie proéminente de la courbe et le centre des mouvements de la journée. C'était une position dont la partie supérieure ou septentrionale était élevée et importante, parce qu'elle s'appuyait sur les hauteurs qui surplombent le Mincio, tandis que la partie inférieure ou méridionale donnait sur la grande plaine qui s'étend des hauteurs de Castiglione vers le sud, à une distance immense.

« La position des alliés était également divisée, leur droite se trouvant dans la plaine entre Medole et Castiglione, et leur gauche sur les longs contre-forts de Lonato à Solferino. Sur ce dernier point, toutefois, cette chaîne est coupée à angles droits par une vallée, en sorte que Solferino se trouve au sommet d'un triangle de montagnes, dont les côtés s'étendent au sud-ouest vers Volta et au nord-ouest vers Pozzolengo.

« Au sommet se trouve la vieille tour carrée de Solferino. La hauteur

sur laquelle est située la tour est commandée par les hauteurs plus élevées qui sont de l'autre côté de la vallée. Au sud et à l'est de Solferino, et séparé de ce village par une vallée peu profonde, se trouve Cavriana, avec ses maisons en pierre et ses vieilles ruines ; un peu plus au sud et à l'ouest, dans la plaine, est San-Cassiano. Une route excellente conduit de Solferino à Castiglione ; une autre, également bonne, va de Castiglione à Guidizzolo.

« La grande route entre Solferino et Cavriana traverse San-Cassiano ; mais, là, il y a une seconde route par les hauteurs, qui est en meilleur état. La plaine entre Guidizzolo et Medole, San-Cassiano et Castiglione, désignée généralement sur les cartes militaires sous le nom de Campo di Medole, est complétement plate, parsemée d'arbres, mais admirablement appropriée aux évolutions de la célèbre cavalerie autrichienne. Elle est traversée au centre par une route qui va presque exactement de l'est à l'ouest, et qui coupe à angles droits celle qui sépare Guidizzolo de Castiglione.

« Les Autrichiens, ayant occupé les positions que j'ai mentionnées, résolurent de prendre l'offensive le 24 au matin à neuf heures ; mais ils furent prévenus par les alliés, qui commencèrent l'attaque à six heures sur toute la ligne, depuis Pozzolengo jusqu'à Medole.

« L'action avait commencé au moment où l'Empereur et son état-major, accompagnés des archiducs, du grand-duc de Toscane et du duc de Modène, partirent de Valeggio. A mesure que nous avancions, laissant Volta à notre gauche, nous entendions distinctement la canonnade sur le champ de bataille, dont nous n'étions séparés que par les hauteurs de Cavriana. Nous nous sommes arrêtés à l'entrée du village, et, laissant nos chevaux aux mains des ordonnances, nous nous sommes rendus sur une hauteur, sur le versant occidental des montagnes, où l'un des plus grands spectacles qu'il m'ait été donné de voir s'est offert à ma vue. Vers le nord, la tour de Solferino se détachait en relief, commandant la vallée devant elle et les montagnes de l'autre côté, d'où une batterie française lançait des obus sur les Autrichiens, qui se trouvaient en avant de la tour.

« Derrière la batterie, des colonnes d'infanterie s'avançaient par sections vers la première ligne, tandis que, dans la vallée, nous entendions retentir le bruit de la fusillade. L'air était rempli d'obus français lancés à une grande hauteur et faisant explosion en tombant.

« Le combat était engagé non-seulement en avant de Solferino, mais aussi sur la gauche, à San-Cassiano, et sur la droite, le long des hauteurs, dans la direction de Pozzolengo. A l'ouest, on n'apercevait que la plaine, s'étendant jusqu'à l'horizon, couverte de petits arbres, du milieu des-

quels s'élevaient les toits et les clochers de nombreux villages. Des corps de troupes se mouvaient dans la campagne, et déjà la fumée des batteries ennemies et la poussière soulevée par des milliers d'hommes répandaient un nuage lugubre sur les combattants.

« Dans la plaine, devant Guidizzolo, il y avait, en face de Castiglione, une batterie autrichienne qui échangeait une canonnade avec les batteries françaises disposées en croissant, présentant leurs deux ailes au front autrichien, et dirigeant contre lui un feu croisé. Un corps de cavalerie autrichienne manœuvrait sur le front d'une batterie et détournait une partie du feu des alliés. Sur le front septentrional de Guidizzolo, un combat furieux se livrait, les Autrichiens voulant entrer à Medole et les alliés à Guidizzolo.

« En arrière des canons français, deux lignes de poussière, couvrant d'un voile les arbres des routes, indiquaient la marche de grandes masses de troupes, tandis qu'au sud de Guidizzolo des lignes semblables annonçaient des préparatifs identiques du côté des Autrichiens. Au loin, vers le nord, s'élevaient les hauteurs sur le penchant desquelles est située la ville de Castiglione, dont les dômes étaient visibles à l'œil nu.

« Le soleil tantôt brillait d'un éclat extrême, tantôt se cachait derrière les nuages. Jamais je n'avais vu un champ de bataille aussi vaste, un assemblage aussi énorme d'hommes engagés dans une lutte mortelle. La fumée des fusils se perdait dans l'immensité ; ce n'était que lorsque les volées d'artillerie se succédaient rapidement que la fumée prenait une forme distincte. Bientôt elle disparaissait dans la brume générale où se détachaient seulement les blanches lignes paraboliques décrites par les fusées, dont les Autrichiens faisaient grand usage.

« Les formes des hommes ne se distinguaient pas dans un combat d'aussi vastes proportions, et ce n'est que lorsque de grandes masses s'assemblaient qu'on s'apercevait de leur présence. Avec un télescope, on pouvait voir des myriades d'hommes combattant des deux côtés sur tous les points, des cadavres d'hommes et de chevaux couvrant la terre parsemée de débris d'uniformes et d'armes ; mais l'œil nu croyait voir remuer une vaste fourmilière, les hommes ayant l'air de pygmées ; et, en effet, ils ne sont pas autre chose dans des rencontres aussi considérables.

« Voici quels avaient été les mouvements des armées. A six heures du matin, les Piémontais, qui occupaient la gauche de la position des alliés, s'étaient avancés contre le huitième corps, sous les ordres de Benedeck, pendant que les Français attaquaient le cinquième corps, commandé par Stadion, sur les hauteurs de Solferino. Ces mouvements n'avaient pas plutôt commencé sur la gauche de l'armée française, que les Autrichiens

avancèrent, sur leur gauche aussi, le troisième corps, commandé par Schwarzenberg, se dirigeant sur Castiglione par Guidizzolo, et le neuvième, sous les ordres de Schafgotsch, prenant la route parallèle qui va à Medole.

« Schwarzenberg envoya deux batteries en avant, sur le Campo di Medole, où les Français, comme je l'ai déjà dit, avaient placé trois batteries en croissant, dont les deux extrémités ou cornes exposaient les Autrichiens à un feu croisé. Sur les hauteurs de Solferino et sur la droite autrichienne, l'attaque des Français et des Piémontais fut repoussée avec des pertes considérables ; plusieurs prisonniers tombèrent entre les mains des Autrichiens.

« Le corps de Schafgotsch s'avança heureusement et se fraya un chemin dans la direction de Medole ; mais les batteries de Schwarzenberg avaient pris une position où elles subissaient des pertes sérieuses, et il devenait nécessaire de les en tirer. Dans ce but, la brigade de cavalerie de Mensdorff s'avança sur la droite de Schwarzenberg, dans la plaine, et marcha sans hésiter dans la direction des batteries françaises ; elle attira ainsi sur elle une partie du feu qui pesait lourdement sur l'artillerie autrichienne.

« Pendant que cette dernière se retirait, la cavalerie chargea une partie de la cavalerie française, puis elle tomba sur un carré d'infanterie française. Cette charge fut magnifique, mais elle fut exécutée au prix de pertes nombreuses. Les chevaux et les hommes tombèrent par vingtaine, et j'ai vu deux escadrons de hussards réduits au chiffre de trente hommes. Les canons autrichiens, ayant pris une position en arrière de la première, ouvrirent de nouveau leur feu, et, en dépit de tous les obstacles, le troisième corps essaya de s'avancer dans la plaine et de prendre l'artillerie française à la baïonnette ; il ne put y réussir et dut se retirer.

« Depuis ce moment, toutefois, jusqu'à une heure avancée, la canonnade continua sur ce point avec rapidité et avec fureur. Quant à la cavalerie autrichienne, elle ne reparut plus sur le champ de bataille, autant du moins que j'ai pu en juger. Il était alors neuf heures passées, et, bien que la première attaque des alliés sur la droite autrichienne eût échoué, grâce à la bravoure avec laquelle les huitième et cinquième corps l'avaient repoussée, les Français et les Piémontais s'apercevaient trop bien que Solferino était la clef de la position autrichienne pour ne pas s'efforcer de s'en emparer. Autant que j'ai pu en juger, ils ont de bonne heure commencé à concentrer sur ce point leurs meilleures troupes et leurs plus grandes forces.

« Les grenadiers français se frayèrent plus d'une fois un chemin jus-

qu'au sommet du rocher même où se trouve la tour de l'Espion ; mais ils furent successivement repoussés par le premier corps, qui avait été envoyé de Cavriana à Solferino pour fortifier le cinquième, qui commençait à montrer des symptômes de fatigue.

« Les Français toutefois continuèrent leurs efforts et agirent sur Solferino non-seulement de front, mais sur les deux flancs. Couverts par un feu terrible d'artillerie partant de la plaine de Medole, feu qui avait déjà forcé Schwarzenberg à se retirer, et pendant que Schafgotsch était tenu en haleine, à ce qu'il semble, sur la route de Medole, les Français dirigèrent deux fortes divisions de leur front sur San-Cassiano : elles disparurent bientôt à la vue dans la campagne, et elles ont probablement agi comme colonne d'assaut sur le flanc de Solferino. Jusque vers une heure et demie, les Autrichiens avaient repoussé toutes les attaques, à l'exception d'une seule ; ils tenaient fermement à Solferino, à Medole et sur l'extrême droite de la position ; mais il devint bientôt évident qu'ils devenaient rapidement inférieurs en nombre.

« Toute l'armée piémontaise attaqua le corps de Benedeck sur l'extrême droite autrichienne, et il fut obligé de se retirer en combattant sur la route de Monzambano. Le cinquième corps, combattant avec le premier, qui aurait dû lui servir d'appui, fut repoussé lentement dans les hauteurs vers l'est, dans la direction de Castellaro-Lagusello.

« Le premier corps, serré de près, ne put se maintenir plus longtemps contre les attaques simultanées de front et de flanc, et se retira sur Cavriana. Il est vrai que le cinquième corps, celui de Zobel, qui avait occupé la route entre San-Cassiano et Volta, essaya d'aider à la défense de Solferino ; mais, malgré tous ses efforts, les Français, en nombre accablant, forcèrent la position et couronnèrent les hauteurs de Solferino, d'où ils se préparèrent rapidement à attaquer Cavriana.

« L'Empereur, après avoir visité en passant Volta, était alors, avec son état-major, sur la hauteur devant ce dernier village. On n'avait pas de nouvelles des dixième et onzième corps, qui avaient été envoyés à une grande distance sur la gauche ou à l'ouest de Medole, dans le but de tourner le flanc de l'armée française dans cette direction.

« Bien que le neuvième corps se fût avancé fort loin dans la direction de Medole et dirigeât un feu nourri de fusées et d'artillerie sur les canons français, le feu de l'artillerie de ces derniers semblait augmenter d'intensité à chaque instant, et l'air résonnait de volées déchargées à la fois. Il devint nécessaire d'ordonner la retraite, ce qui eut lieu à trois heures.

« En ce moment, la position de Cavriana fut attaquée ; les Français commencèrent à lancer des obus de Solferino, situé à fort peu de distance,

et l'Empereur et son état-major ne purent plus rester à la place où ils étaient ; ils se retirèrent, et, lorsque je passai dans les rues encombrées de malades, je pensai au sort terrible qui pouvait atteindre les malheureux déjà blessés sur le champ de bataille et obligés de rester spectateurs passifs d'un nouveau combat.

« L'Empereur n'alla pas bien loin en arrière ; laissant son état-major dans une ferme, sur la route de Volta, il revint avec quelques personnes choisies, et assista au dernier effort fait pour combattre pour la possession de Cavriana. Ce dernier effort fut inutile. Les obus français se rapprochèrent de plus en plus ; une explosion eut lieu au-dessus de la tête de l'Empereur, une autre éclata au milieu de l'état-major. En attendant, l'ordre de la retraite avait été donné, et, pendant que l'Empereur et l'archiduc se retiraient par un chemin de traverse sur Valeggio, la première armée commença à se diriger sur Mantoue.

« La retraite s'opéra sans difficulté ; le neuvième corps, occupant encore Guidizzolo, arrêta l'ennemi et empêcha une poursuite dangereuse. La deuxième armée toutefois subit des pertes sérieuses. Le centre des positions autrichiennes ayant été forcé par l'occupation de Cavriana à cinq heures et demie, la deuxième armée dut repousser des attaques qui devenaient de plus en plus dangereuses, et les alliés poursuivirent leurs succès rapidement, coupant la route de Valeggio et forçant le corps qui se trouvait sur leur gauche à se retirer sur Monzambano et sur d'autres points du Mincio supérieur.

« Le matériel de l'armée autrichienne fut néanmoins sauvé par la construction rapide des ponts volants sur la rivière au-dessous de Volta, et lorsque la nuit tomba, les Autrichiens restèrent en possession de Mozambano, de Valeggio et de Guidizzolo.

« L'empereur François-Joseph, calme et avec autant de sang-froid qu'un vétéran, est resté sur la hauteur de Madonna del Pieve, près d'une église entourée de cyprès, jusqu'à quatre heures moins un quart. Le comte Schlick et son aide de camp le prince de Nassau étaient auprès de lui à Madonna del Pieve, pendant que les masses se retiraient déjà dans la plaine. Les Français serraient Cavriana de près. Ils avaient déjà pris possession d'un ancien chemin appelé la strada Cavallara, qui va directement de Solferino à Valeggio, et la route de Madonna del Pieve à ce dernier village devenait très-dangereuse.

« L'empereur d'Autriche se rendit alors tranquillement à Volta avec quelques aides de camp, pendant que les archiducs, avec le grand-duc héréditaire de Toscane, suivaient un sentier qui conduit, à travers des bouquets d'arbres et des rochers, à Valeggio. Pendant que nous avancions



ARMÉE AUTRICHIENNE.

Soldats Hongrois.

tranquillement, il n'y en avait pas beaucoup parmi nous qui se doutassent que l'ennemi, suivant une ligne parallèle à la nôtre, était à un demi-mille de distance. Les Français, d'autre part, ignoraient heureusement aussi notre vraie position, sans quoi ils auraient essayé de nous couper la retraite. Nous avons rejoint la strada Cavallera juste au-dessous de Monte-Oliveto, et nous y avons rencontré la tête de la division Stankovitsch, du premier corps ; elle se retirait sur la route de Castellaro-Lagusello à Volta.

« La droite du cinquième corps était en ce moment à Monzambano, tandis que le huitième corps, celui de Benedek, s'était retiré à Saliongc, au nord de Pozzolengo, sur la route de Peschiera.

« Quand nous sommes arrivés à Borghetto, de gros nuages couvraient le ciel à l'occident et s'abaissaient sur les montagnes. Le pont de Valeggio et ses approches étaient encombrés de charrettes ; on ne pouvait passer qu'avec difficulté, et l'entrée du village lui-même était obstruée par la cavalerie qui se dirigeait sur Villafranca, par des charrettes pleines de blessés et par l'artillerie tournée vers le pont de Borghetto.

« Pendant que nous nous frayions péniblement un chemin à travers ces obstacles, un terrible ouragan, précurseur d'un orage prochain, souleva un voile de poussière. Le ciel devint noir comme de l'encre. La poussière et les cailloux des routes nous frappaient le visage ; l'obscurité régnait partout. Le grondement du tonnerre se confondait d'une manière sublime avec celui du canon, qui paraissait si proche qu'on le distinguait du bruit du tonnerre. Je crus que le vent nous apportait l'écho du combat de Cavriana, ne sachant pas que les Français nous suivaient à vingt minutes de distance sur la strada Cavallara Une averse effroyable inonda les rues de Valeggio avant que j'eusse pu trouver un abri.

« Là les résultats de la bataille devinrent visibles. Des soldats de tous les corps et de tous les régiments étaient rassemblés dans les rues, séparés de leurs positions. Les gens de Valeggio étaient aux fenêtres ou conversaient devant leurs maisons, malgré la pluie. L'orage se dissipa aussi rapidement qu'il s'était formé, et le soleil brilla de nouveau à l'ouest. Les coups de canon se rapprochaient de plus en plus ; il était évident que l'ennemi menaçait la tête de pont de Valeggio. En tous cas, on ne pouvait passer la nuit en cet endroit ; aussi, sans hésiter et suivant l'exemple du quartier général impérial, je partis de Valeggio et me rendis par Quaderni à Villafranca, où l'Empereur était déjà arrivé.

« On prit rapidement des dispositions pour garder le passage du Mincio ; les soldats errants furent rassemblés sur les routes et ramenés à Valeggio. Des batteries furent établies de manière à couvrir Borghetto, et le cin-

quième corps reçut l'ordre de tenir ferme à Monzambano où il y a un pont sur le Mincio, position qui lui fut disputée, mais qu'il garda. Il faisait nuit quand j'entrai dans Villafranca, où les premiers convois de blessés commençaient à arriver en masse à l'ambulance qu'on avait improvisée à la station du chemin de fer. »

Une grande démoralisation morale allait suivre cette grande déroute matérielle ; et, en face de son armée décimée, de l'Europe inquiète, de l'Allemagne indécise, François-Joseph I[er] rentré dans Vérone, s'enferma tristement au fond de son palais, pour y méditer, dans la solitude, sur ses désastres.

VIII

LES FASTES DE LA BRAVOURE

Chaque triomphe de l'armée alliée était acheté au prix de deuils illustres. Le sang du général Beuret avait coulé sur le champ de bataille de Montebello. J'ai dit sa vie et sa mort. Il avait un frère cultivateur à Larivière, où il était né. Ce frère écrivit à l'Empereur pour lui demander le corps du général Beuret, afin de le faire inhumer dans le cimetière où reposaient déjà ses ancêtres. L'Empereur le fit embaumer et le fit transporter à ses frais en France.

Le corps du général Beuret arriva à Belfort dans la soirée. Le lendemain le sous-préfet de l'arrondissement, le maire de la ville, le corps municipal, les autorités militaires, le clergé, un bataillon du 95e de ligne et un détachement du 5e de cuirassiers à cheval et en grande tenue, se sont rendus à la gare. Le cortége a traversé la ville aux airs funèbres de la musique et de la fanfare du 95e. La compagnie de sapeurs-pompiers était rangée en bataille devant l'hôtel de ville pendant le passage du convoi, auquel elle a rendu les honneurs militaires.

Les coins du poêle étaient tenus par le sous-préfet de Belfort, par le maire de Larivière, par le lieutenant-colonel commandant la place et par le lieutenant-colonel des cuirassiers. Les parents et les amis du défunt, tous les officiers de la place et de la garnison, suivis et escortés par un imposant concours de citoyens, ont accompagné le corps jusqu'à la porte du Vallon. Après une légère halte, la dépouille mortelle du général Beuret a été conduite au cimetière de son lieu natal par un détachement d'infanterie et par deux pelotons de cavalerie.

Deux autres généraux, le général de division Espinasse et le général de brigade Clerc avaient perdu la vie sur le champ de bataille de Magenta, entourés d'un cortége d'officiers héroïquement tombés, pour ne plus se relever, sur ce glorieux champ de bataille. Depuis, d'autres officiers supérieurs étaient morts, à leur tour, dans les hôpitaux, à la suite des blessures qu'ils avaient reçues, en face de l'ennemi.

Ainsi, M. Pissonnet de Bellefonds, chef de bataillon aux zouaves de la

garde impériale, nommé lieutenant-colonel après la journée de Magenta, qui a succombé, le 8 juillet, à Novare. Il était frère du colonel Méric de Bellefonds, qui, ayant été nommé commandeur après le combat de Montebello, mourut également à l'hôpital des suites de la blessure qui lui avait mérité cette éclatante distinction. Un autre officier du même nom et de la même famille, M. Philippe de Bellefonds, capitaine au 5e de hussards, a eu la jambe emportée à la bataille de Solferino.

D'après les ordres de l'Empereur, le corps du lieutenant-colonel de Bellefonds a été ramené en France, aux frais de l'État, par M. le baron de Miollis, son beau-père.

Le champ des morts est voisin des fastes de guerre. Ceux qui vont y occuper une fosse vide ne meurent pas toujours, on le voit, sur le champ de bataille. Le plus grand nombre n'expirent qu'à l'hôpital, entre la sœur de charité qui les veille, le chirurgien qui les soigne et l'homme de Dieu qui les absout.

Je n'ai donc pu citer, dans le récit même des combats livrés sur le sol d'Italie, dans la campagne de 1859, que quelques noms de victimes.

Depuis, beaucoup d'autres ont succombé.

Je n'ai pas tout dit sur ceux-là mêmes dont j'ai déjà constaté la mort héroïque. Ainsi, emporté par la rapidité d'une narration qui devait suivre la marche d'une armée dont chaque pas était un nouveau triomphe, j'ai à peine nommé le vaillant colonel du 91e de ligne, Méric de Bellefonds.

Méric de Bellefonds, né, le 21 octobre 1804, à Septfonds (Tarn-et-Garonne), était élève au prytanée de la Flèche; il s'était engagé volontairement comme simple soldat au 4e de ligne, le 6 mars 1823, au moment de la guerre d'Espagne. Caporal le 1er mars 1824; caporal-fourrier le 9 avril 1824; sergent-fourrier le 6 mars 1825; sergent-major le 21 janvier 1826; sous-lieutenant au 54e de ligne le 9 mai 1827; lieutenant le 7 septembre 1831, et ensuite capitaine le 28 octobre 1840, il était passé plus tard aux fonctions d'adjudant-major le 29 novembre 1841, et avait été promu chef de bataillon au 27e de ligne le 22 février 1852.

La guerre de Crimée, qui avait mis en relief les remarquables qualités militaires du commandant Méric de Bellefonds, donna un cours plus rapide à son avancement. Nommé lieutenant-colonel le 21 mars 1855, il fut, six mois plus tard, le 22 septembre, à la suite de la prise de Malakoff, mis à la tête du 91e de ligne. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur le 29 août 1847, et officier le 6 avril 1856.

Je me suis borné également à inscrire dans la liste des morts de Mon-

tebello les noms des commandants Duchet et Lacretelle. Voici leurs états de service :

Né le 26 octobre 1823 à Saint-Savinien, dans la Charente, Lucien-Pierre-Jean Duchet avait fait plusieurs campagnes en Afrique, lorsqu'il fut appelé à faire partie de l'armée de Crimée. Le 25 mai 1854 il a été cité à l'ordre du jour de l'armée, comme s'étant distingué dans la nuit du 13 au 14 mars 1855 au siége de Sébastopol. Ancien élève de l'école de Saint-Cyr, sous-lieutenant au 1er de zouaves, lieutenant au 23e léger, où il devint successivement capitaine et adjudant-major, il était chef de bataillon du 98e de ligne à l'armée d'Italie.

Mort à Montebello chef de bataillon du 84e de ligne, Nicolas-Eugène Lacretelle était né le 23 avril 1821 à Pont-à-Mousson, dans la Meurthe. Il comptait quinze campagnes, et avait déjà mérité la croix de la Légion d'honneur.

Auprès de ces héros des champs de bataille reposent également sur le sol d'Italie, Douville, Girard, Rinieri, capitaines au 84e de ligne ; Laffon, capitaine au 98e de ligne ; Marcaggi, capitaine au 17e bataillon de chasseurs à pied ; Pansiot, capitaine au 74e de ligne ; Bruzon, Labbé, Mohr, lieutenants au 98e de ligne ; Faivre, lieutenant au 74e de ligne ; Ducros, sous-lieutenant au 98e de ligne ; Gilbert, sous-lieutenant au 84e de ligne ; Poirier, sous-lieutenant au 74e de ligne, tous frappés à Montebello.

On se souvient de la lettre que le colonel du 3e de zouaves, M. de Chabron, écrivit, après le combat de Palestro, à la mère du capitaine Drut, pour lui annoncer la mort de son fils. Barthélemy-Marie Drut était né le 16 mars 1822, à Lyon (Rhône). Il comptait quatorze campagnes et était chevalier de la Légion d'honneur. Il avait été cité pour s'être particulièrement distingué dans le combat du 12 novembre 1845, au Djurjura (Afrique). Engagé volontaire au 33e de ligne, le 23 novembre 1840 ; caporal le 23 mai 1841, caporal-fourrier le 10 août 1841 ; sergent-fourrier le 15 décembre 1841 ; sergent le 7 août 1842 ; sergent-fourrier le 26 juillet 1844 ; sergent-major le 14 août 1847 ; sous-lieutenant au 30e de ligne le 27 mars 1849, et au 3e de zouaves le 25 février 1852, il avait été fait lieutenant le 5 mai 1853 ; capitaine le 24 mars 1855. Il était devenu capitaine adjudant-major le 14 mars 1859.

On sait que l'Empereur avait assisté, sous le feu de l'ennemi, au passage de la Sesia par l'armée française. Cette périlleuse opération avait coûté la vie à Julien Duhamel, chef de bataillon du 43e de ligne. Duhamel était né le 25 août 1811 à Berville en Roumois, département de l'Eure. Il était chevalier de la Légion d'honneur et avait fait quatre campagnes.

Soldat au 3e de ligne le 16 octobre 1832 ; passé au 4e léger le 9 mars

1833 ; caporal le 24 juin 1833 ; fourrier le 25 décembre 1833; sergent-fourrier le 24 juin 1834 ; sergent-major le 6 juin 1836, adjudant sous-officier le 3 mars 1840 ; sous-lieutenant le 2 janvier 1841 ; lieutenant le 22 juin 1845 ; capitaine le 20 juin 1851; passé au 79ᵉ de ligne le 1ᵉʳ janvier 1855, avec ce même grade; capitaine adjudant-major le 9 juin 1855, Duhamel était devenu chef de bataillon au 43ᵉ de ligne le 25 septembre 1855.

Ernest-Charles Vanéchout, dont j'ai signalé la mort à l'affaire de Turbigo, était capitaine au régiment provisoire de tirailleurs algériens.

J'ai dit déjà les états de service du colonel d'état-major Denis de Senneville, des colonels de régiments Drouhot, de Chabrière et Charlier, morts à Magenta, comme les généraux Espinasse et Clerc, au milieu de la mêlée ; je viens de citer le nom d'Arthur-Olivier Pissonnet de Bellefonds, mort chevalier de la Légion d'honneur et lieutenant-colonel à quarante-quatre ans.

D'autres officiers supérieurs sont également restés sur le champ de bataille de Magenta, ou ont expiré sur leur lit de douleur des suites des blessures qu'ils ont reçues sur ce glorieux champ de bataille : ainsi Mennessier, lieutenant-colonel du 70ᵉ de ligne, et le lieutenant-colonel de la Bonninière de Beaumont, sous-chef d'état-major du second corps d'armée.

Justin-Charles-Louis Mennessier était né le 8 août 1815 à Metz (Moselle); il comptait sept campagnes et était chevalier de la Légion d'honneur.

Élève à l'École spéciale militaire le 14 novembre 1835, caporal le 15 janvier 1837, Mennessier fut nommé sous-lieutenant au 30ᵉ de ligne le 1ᵉʳ octobre 1837, lieutenant le 27 décembre 1840, capitaine le 19 octobre 1844, chef de bataillon au 1ᵉʳ de ligne le 2 janvier 1851, lieutenant-colonel au 70ᵉ de ligne le 8 novembre 1857.

Officier plein de bravoure et d'entrain, Mennessier était toujours au premier rang devant l'ennemi, animant ses soldats par l'exemple de son courage. C'est ainsi qu'il tomba à Magenta en chargeant à la tête de son régiment ; déjà son cheval avait été tué sous lui. Il fut transporté à Novare, où il succomba malheureusement, le 6 juin, à la suite d'un accès de tétanos.

Louis-Stanislas-Xavier de Beaumont était né le 5 septembre 1814 à Notre-Dame-d'Oé (Indre-et-Loire). Chevalier de la Légion d'honneur le 25 mars 1821, il avait été fait officier le 22 août 1855 ; il comptait d'ailleurs huit campagnes.

Élève à l'École spéciale militaire le 5 décembre 1830, de Beaumont en

sortit comme sous-lieutenant au 30e de ligne, le 1er octobre 1832. Nommé élève à l'École d'application d'état-major le 1er janvier 1835, puis lieutenant, il fut désigné pour être employé à la carte de France, le 21 avril 1837; capitaine le 27 janvier 1841, il passa au 2e de cuirassiers le 22 mars 1841; aide de camp du général Courtot le 7 mars 1843, et du général Fabvier le 25 janvier 1844, il devint capitaine de première classe le 2 juillet 1847; chef d'escadron le 24 novembre 1854, il fut employé à l'état-major général de l'armée d'Orient, le 4 décembre 1854. Après la guerre de Crimée, il fut mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, et, au printemps dernier, attaché à l'état-major du second corps de l'armée d'Italie, où il devint sous-chef d'état-major général, le 3 juin, après avoir été fait lieutenant-colonel.

On a vu, dans le récit même de la bataille de Magenta, les états de service des commandants Desmé de Lisle, de Maudhuy et Delord. Quatre autres officiers du même grade, les commandants Bertrand, Boulet, Fondrevaye et Mariotti, reposent également sur cette terre d'Italie qu'ils ont arrosée de leur sang dans la journée de Magenta.

Honoré Bertrand était né le 15 juillet 1811, à Longuyon, dans la Moselle; il comptait vingt-sept campagnes, avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1840 et promu officier du même ordre en 1855.

Soldat au 26e de ligne le 26 septembre 1831, caporal le 23 octobre 1833, sergent le 6 février 1835, sergent-major le 21 novembre 1837, sous-lieutenant au 2e régiment de la légion étrangère le 3 août 1841, lieutenant le 12 décembre 1844, capitaine le 29 novembre 1849, Bertrand était devenu chef de bataillon au 70e de ligne le 30 octobre 1857.

Cet officier s'était particulièrement distingué à l'expédition de Milianah (Afrique), et avait été cité pour ce fait à l'ordre général de l'armée, le 4 juillet 1840, ainsi que par le général Pélissier, pour la belle conduite qu'il avait tenue dans l'attaque des embuscades de l'ennemi, pendant la nuit du 18 au 19 mars 1855, et par le général Canrobert, pour sa belle conduite pendant la vigoureuse sortie des Russes à l'extrême gauche, dans la nuit du 15 au 16 mars 1855.

Achille-Antoine-Marie-Anne Boulet est né, le 24 octobre 1817, à Lagardelle (Haute-Garonne). Élève à l'École spéciale militaire le 15 novembre 1836, sous-lieutenant au 30e de ligne le 1er octobre 1838, lieutenant le 30 janvier 1841, capitaine le 3 juin 1847, il était devenu chef de bataillon au 73e de ligne le 13 avril 1856.

Joseph Fondrevaye était né le 21 mai 1812 à Lunéville, dans la Meurthe. Soldat au 58e de ligne le 1er mars 1831, caporal, sergent-fourrier, sergent-major et adjudant, sous-lieutenant le 16 janvier 1840, lieutenant

le 21 juillet 1843, capitaine le 25 juin 1849, passé au 16e léger le 29 août 1853, au 91e de ligne le 1er janvier 1855, il avait été fait chef de bataillon au 2e de zouaves le 5 septembre 1855.

Cet officier, qui était décoré de la Légion d'honneur depuis douze ans, et qui avait gagné la seconde étoile en 1857, comptait un grand nombre de campagnes et plusieurs blessures.

Jérôme Mariotti était né, le 4 mars 1817, à Luciana, en Corse. Il comptait plusieurs campagnes et portait la croix de la Légion d'honneur.

Soldat au 60e de ligne le 15 janvier 1834, caporal le 11 avril 1835, sergent le 1er juin 1837, sergent-major le 26 novembre 1837, adjudant le 19 août 1839, sous-lieutenant le 25 août 1840, lieutenant le 25 octobre 1846, capitaine le 18 mai 1850, passé au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique le 6 janvier 1852, passé au 2e régiment de la légion étrangère le 14 juillet 1855, capitaine adjudant-major le 5 mars 1856, chef de bataillon au 2e régiment étranger le 12 août 1857, Mariotti était passé, en cette qualité, au 90e de ligne, le 14 mars 1859.

Aux noms de généraux, de colonels, de lieutenants-colonels et de commandants déjà cités, sont venus s'ajouter les noms moins connus d'Alavoine et d'Astis, capitaines au 2e étranger; de Baligand, capitaine d'état-major; de Battioni, capitaine au régiment provisoire de tirailleurs algériens; Leboulenger, Bicheroux et Lapouble, capitaines au 23e de ligne; Bougoz, capitaine au 3e grenadiers de la garde; Breucq et Mennessier, capitaines au 8e bataillon de chasseurs à pied; Cournet, Wogue, Dumanoir-Lepelley et Granier, capitaines au 65e de ligne; Favier, capitaine au 71e de ligne; Fayout, capitaine au 2e de zouaves; Fournier, capitaine au 45e de ligne; Merlieux et Gery, capitaines au 70e de ligne ; de Houdetot, capitaine adjudant-major au 3e de grenadiers de la garde; Lega, capitaine au 52e de ligne; Lente, capitaine au 3e régiment de voltigeurs de la garde ; Maigne, Mancip et Meunier, capitaines au 85e de ligne; Pichoud, capitaine aux zouaves de la garde ; André, lieutenant au 2e étranger ; Bonneau et Fraillon, lieutenants au 65e de ligne; Dordet, Lafond et Salenave, lieutenants au 85e de ligne; Grumos, lieutenant au 43e de ligne ; Miard et Nesslé, lieutenants au 6e bataillon de chasseurs à pied; Riandey, Stutel, Mourre et Nardin, lieutenants au 3e grenadiers de la garde ; Rimbaud et Robin, lieutenants au 23e de ligne; Sarey, lieutenant au 90e de ligne; de Vincent, lieutenant aux zouaves de la garde; Auriol, sous-lieutenant au 23e de ligne; Batteux et Roulland, sous-lieutenants au 70e de ligne ; Bouvier, sous-lieutenant au 3e de grenadiers de la garde; Coltelloni, sous-lieutenant au 2e voltigeurs de la garde; Fagny, sous-lieutenant au 65e de ligne; Ferrat et Mohamed-ben-Mohamed Blidi, sous-lieutenants au régiment

provisoire de tirailleurs algériens ; Levis, sous-lieutenant au 2e de zouaves ; Riston, sous-lieutenant au 73e de ligne ; Tortel, sous-lieutenant au 1er grenadiers de la garde.

Sur le champ de bataille de Marignan, la France perdit deux colonels. J'ai déjà dit la mort héroïque de M. Paulze d'Ivoy ; j'ai dit également que M. Rey, lieutenant-colonel du 33e de ligne, avait été blessé dans cette journée. Cet officier supérieur succomba à ses blessures, le 5 juillet, à Milan, où il avait été transporté.

La journée de Solferino devait être encore plus sanglante ; cette journée a coûté la vie à l'un des plus braves généraux du corps de l'artillerie, à un grand nombre d'officiers supérieurs, et à plusieurs milliers de sous-officiers et de soldats.

L'armée tout entière a pleuré le général de brigade Auger, nommé, déjà mourant, général de division dans son arme, sur le champ de bataille même où il allait expirer. Les bienfaits de l'Empereur sont allés trouver la mère en souvenir du fils : madame Auger reçoit, sur la liste civile impériale, une pension annuelle de trois mille francs.

Le général Auger était né en 1809. Sorti de l'École polytechnique en 1831, en 1848, bien qu'il ne fût que simple capitaine, il était nommé directeur du service de l'artillerie au ministère de la guerre. Il a servi avec distinction en Algérie, et, devenu colonel avant la guerre d'Orient, il succéda, en 1855, au général Lebœuf dans le poste de chef d'état-major de l'artillerie à l'armée de siége qui investissait Sébastopol. Il était devenu général de brigade le 14 juillet 1856. Il a également commandé, en qualité de général, l'École spéciale de Besançon et l'artillerie de l'armée de Paris.

Au nombre des officiers supérieurs qui ont succombé sur le champ de bataille de Solferino, je retrouve, à côté du général Auger, le vaillant colonel Laure, dont j'ai déjà retracé la carrière, et, près de lui, le colonel Vaubert de Genlis, aide de camp de l'Empereur, mort à l'hôpital de Brescia ; les colonels Broutta, Jourjon, Douay, Capin, Lacroix, de Malleville ; les lieutenants-colonels Campagnon, de Neuchèze, Herment, Ducoin, Laurans des Ondes, Hemard et de Vallet.

M. Broutta (Louis-Charles-Joseph) était fils d'un ancien sous-chef du ministère de la guerre. A la sortie de l'École militaire, il fut envoyé en Afrique et s'y distingua. Capitaine en 1836, major du 24e en 1845, il fut nommé lieutenant-colonel du 14e en 1851 et passa bientôt au 75e, en Afrique. Il était colonel du 43e depuis le 5 septembre 1854, et avait déjà conduit ce beau régiment en Crimée.

Commandant le quatrième corps du génie, M. Jourjon (Charles-Louis) était un des officiers les plus savants et les plus aimés de cette arme.

Capitaine en 1845, et professeur d'art militaire à l'École d'application de Metz, chef de bataillon à Longwy en 1850, lieutenant-colonel en 1854, il fut mis à la disposition du maréchal Baraguey-d'Hilliers, lors de son ambassade à Constantinople. Il était colonel depuis le 23 mai 1855.

Fils d'un officier supérieur d'infanterie, M. Douay (Gustave-Paul) sortit de l'École militaire le 1er octobre 1835 dans le 54e. Lieutenant en 1838, capitaine en 1845, major au 6e léger en 1852, commandant le 17e bataillon de chasseurs à pied en 1854, lieutenant-colonel du 80e en 1855 et colonel du 70e depuis le 17 mars 1858, il fit de la manière la plus brillante la campagne de Crimée. Il avait deux frères généraux à l'armée d'Italie.

M. Capin (André-Jules-François), officier d'une rude énergie, commença sa carrière militaire au 47e, et se distingua à Constantine à côté du colonel Combes et du capitaine adjudant-major Certain Canrobert. Lieutenant en 1838, capitaine en 1841, chef de bataillon au 22e en 1848, lieutenant-colonel du 40e en 1854, il était colonel du 53e depuis le 2 août 1858. Il avait fait la plupart des campagnes d'Afrique et celle de Rome.

M. Lacroix (Jean-Baptiste-Isidore-Toussaint), adjudant-major au 21e de ligne en 1837, major du 5e en 1847, lieutenant-colonel du 56e en 1853, était colonel du 30e de ligne depuis le 11 mars 1857.

Colonel du 55e de ligne, M. de Malleville voulut, dans un moment solennel et décisif, enlever son régiment, en lui donnant l'exemple du courage. Il saisit son drapeau et marcha en avant; mais, frappé à l'instant même de deux coups mortels, il paya de sa vie son dévouement héroïque. En écartant ses vêtements pour examiner ses blessures, on trouva sur lui un papier sur lequel le brave colonel, pressentant peut-être son sort, avait tracé ses dernières volontés.

« Si je succombe, disait-il, je désire que mon corps soit embaumé et qu'il soit transporté en France. »

Fidèle exécuteur de ce désir suprême, l'honorable marquis de Malleville, conseiller à la Cour impériale de Paris, est immédiatement parti pour l'Italie, d'où il a pieusement ramené en France le corps de son frère, qui repose aujourd'hui dans les caveaux de l'église Saint-Eugène.

M. Campagnon (Guillaume) fit pendant huit années la guerre en Afrique avec le 5e de ligne. Lieutenant en 1836, capitaine en 1840, son aptitude le fit appeler aux fonctions d'adjudant-major, chef de bataillon au 40e, à Rome, en 1850; il était lieutenant-colonel du 2e de ligne depuis le 11 mars 1857.

M. de Neuchèze (Claude-Michel-Ernest) était capitaine en 1838; il con-

courut en 1840 à l'organisation du 22e léger et passa, en 1846, au 24e de ligne. Chef de bataillon au 62e, en 1851, il était lieutenant-colonel du 8e de ligne depuis le 17 mars 1858.

M. Herment (François-Roch-Amédée) débuta dans la carrière militaire comme engagé volontaire au 12e de ligne. Sous-lieutenant en 1840, lieutenant en 1845, capitaine au 74e de ligne en 1848, il fit avec ce régiment la campagne de Crimée. Prisonnier des Russes en octobre 1854, il fut nommé chef de bataillon au 39e, le 18 août 1855, à la sortie des prisons de l'ennemi. Il était, au commencement de 1859, lieutenant-colonel du régiment provisoire des tirailleurs algériens.

M. Ducoin (Abel-Pierre-Émile), sortit de l'École militaire le 1er octobre 1840 comme sous-lieutenant au 19e léger. Il devint lieutenant en 1845, capitaine au 14e de ligne en 1848, chef de bataillon au 28e de ligne en 1855. Passé au 3e grenadiers en 1858, il venait d'être nommé lieutenant-colonel pour sa conduite à Magenta.

M. Laurans des Ondes (Joseph-Hildevert-Amédée) est entré dans la carrière des armes, comme engagé volontaire à l'école de Saumur; en 1842, il était capitaine instructeur au 8e hussards. Il a permuté en 1845 pour passer au 2e chasseurs d'Afrique. Nommé chef d'escadron au 1er lanciers à la fin de 1851, il a organisé le corps des cent-gardes et ne l'a quitté que le 21 février 1856, pour aller en Afrique avec le grade de lieutenant-colonel du 5e hussards.

Le lieutenant-colonel Hemard est mort sur le champ de bataille même de Solferino, atteint de deux balles à la tête.

Le lieutenant-colonel de Vallet, qui était alors au 91e de ligne, n'a succombé que plus tard par suites de la blessure qu'il reçut dans cette journée. Témoin de sa bravoure, l'Empereur l'avait désigné pour entrer avec son grade dans la garde impériale.

D'autres aussi sont morts, dont les noms sont gravés dans le souvenir de leurs compagnons d'armes. Ainsi le duc d'Abrantès, qui emporte dans sa tombe un nom glorieux éteint dans sa personne. Le duc d'Abrantès, qui avait le grade de lieutenant-colonel, venait d'être nommé chef d'état-major de la division de Failly. Ainsi encore le commandant Rolland, atteint d'une balle dans l'épaule, à la prise de Medole; le commandant Noël, mort héroïquement à la tête de son bataillon; les commandants de Pontgibaud, Kleber, de Saint-Paër, Angevin et Guillaume.

Au nombre des blessés de Solferino figurent, indépendamment des généraux Ladmirault, dont on connaît déjà les services militaires; Dieu, qui, parti avec l'armée d'Italie colonel d'état-major, était devenu, dès les commencements de la campagne, général de brigade; Forey, souvent

nommé, et Douay, le colonel du 34e de ligne, Pinard, qui est resté très-longtemps en danger de mort; les colonels de Taxis, Brincourt et Barry; les lieutenants-colonels Maire, Hémard et Servier; les chefs de bataillon Brun, Meuriche, Lebreton, Laguerre, Leseble, Morquery, Gouzy, Lespinasse et Foy.

Enfin l'armée piémontaise a perdu dans cette immortelle journée le général Perrier, commandant la brigade de Savoie; le général Arnaldi, commandant des gardes; les colonels Berretta, du régiment de Coni, et Pernot, du régiment de Savoie; le capitaine Pallavicini, des bersaglieri.

La vie de ce monde est un mélange de joies et de deuils, une succession de tristesses et de bonheurs, un enchaînement de splendeurs et de misères. Pendant que sur le sol de l'Italie on relevait les morts, pendant qu'on y soignait les blessés, pendant que les sœurs de charité veillaient au chevet des malades, on s'abandonnait en France à toute l'ivresse de la victoire, à tout l'enthousiasme de l'admiration.

Le 25 juin, le lendemain même de la bataille de Solferino, l'Empereur avait publié à son quartier général de Cavriana une proclamation qui, expédiée à Paris par le télégraphe, y était lue avec un empressement inexprimable. Voici le texte de cette proclamation :

« Soldats !

« L'ennemi croyait nous surprendre et nous rejeter au delà de la Chiese. C'est lui qui a repassé le Mincio.

« Vous avez dignement soutenu l'honneur de la France, et la bataille de Solferino égale et dépasse même les souvenirs de Lonato et de Castiglione.

« Pendant douze heures, vous avez repoussé les efforts désespérés de plus de deux cent mille hommes. Ni la nombreuse artillerie de l'ennemi, ni les positions formidables qu'il occupait sur une profondeur de trois lieues, ni la chaleur accablante n'ont arrêté votre élan.

« La patrie reconnaissante vous remercie par ma bouche de tant de persévérance et de courage; mais elle pleure, avec moi, ceux qui sont morts au champ d'honneur.

« Nous avons pris trois drapeaux, trente canons et six mille prisonniers.

« L'armée sarde a lutté avec la même bravoure contre des forces supérieures. Elle est bien digne de marcher à vos côtés.

« Soldats ! tant de sang versé ne sera pas inutile pour la gloire de la France et pour le bonheur des peuples.

« NAPOLÉON. »

La victoire de Solferino fut fêtée partout avec des transports d'allégresse qui tenaient du délire : à Paris, où pendant trois jours de suite il y eut des illuminations vraiment féeriques ; à Milan, où l'on comprenait que l'indépendance de la Lombardie était à jamais assurée par ce nouveau triomphe des alliés ; à Turin, dont le syndic ou maire publia la proclamation suivante :

« Concitoyens,

« Le canon vous annonce une nouvelle victoire, celle de Solferino, grande et glorieuse bataille, allant de pair avec toutes les autres déjà gagnées par l'armée franco-sarde; du plus profond du cœur, rendons en grâce tout d'abord au Dieu des armées. Dans la sainte guerre de l'indépendance de l'Italie, c'est lui qui rend invincibles les armées alliées. Aux augustes et généreux chefs qui les conduisent d'une victoire à l'autre, aux intrépides enfants de cette France qui mérite à juste titre le nom de la nation des braves; aux valeureux fils de cette Italie qui, réduite à n'être grande que dans les malheurs, ne le redeviendra que par leur bravoure, manifestons, autant qu'il nous est possible notre admiration et notre gratitude. Demain tous les établissements publics seront illuminés, et le maire a la confiance que ses concitoyens voudront bien s'associer à cette patriotique démonstration de l'allégresse publique.

« Au palais municipal, le 25 juin 1859.

« *Signé :* le maire, NOTTA. »

Les illuminations de Paris n'avaient même pas été recommandées, elles avaient été spontanées, et toutes les maisons s'étaient, comme par enchantement, pavoisées à la nouvelle de la grande victoire de Solferino.

Le clergé avait suivi l'élan de la population, et Son Éminence monseigneur le cardinal Morlot, archevêque de Paris, avait adressé aux curés de son diocèse la circulaire suivante :

« Paris, le 30 juin 1859.

« Monsieur le curé,

« Une nouvelle bataille vient d'ajouter à la gloire de notre armée d'Italie, et la journée si mémorable du 24 juin sera inscrite désormais au nombre de celles où nos soldats, sous la conduite de leur auguste chef, qui partage héroïquement tous leurs périls, ont déployé de la manière la plus admirable les nobles qualités qui les distinguent.

« L'Empereur et l'Impératrice régente, dans une religieuse pensée

digne de leur cœur, veulent que de solennelles actions de grâces soient rendues partout au Dieu des armées pour cette grande victoire, et dimanche prochain, 3 mai, c'est à Notre-Dame que Sa Majesté l'Impératrice se propose de venir acquitter elle-même cette dette de reconnaissance et implorer plus instamment que jamais la puissante protection de la reine du ciel pour l'Empereur et pour elle, pour notre armée et pour la France.

« Étant informé de ces dispositions par Son Excellence le ministre de l'instruction publique et des cultes, je m'empresse, monsieur le curé, de vous faire savoir qu'un *Te Deum* sera chanté, dimanche prochain, dans l'église métropolitaine et dans toutes les églises du diocèse. A Notre-Dame, le *Te Deum* sera chanté à onze heures et demie; dans les autres églises, ce sera à l'heure qu'on jugera plus convenable, après s'être concerté avec les autorités civiles et militaires.

« Nous tous, monsieur le curé, prêtres et fidèles, qui, depuis le commencement de cette guerre, ne cessons pas de prier afin qu'elle ait une prompte et heureuse issue, offrons à Dieu l'hommage de notre reconnaissance pour les succès obtenus, et demandons-lui, par les plus vives instances, de protéger la suite de la grande entreprise comme il en a protégé le commencement. Qu'il veille sur l'Empereur au milieu de tant de fatigues et de dangers si courageusement affrontés! Qu'il veille sur l'Impératrice régente et sur le Prince Impérial! Qu'il protége nos soldats, qui portent si haut et si loin la renommée du nom français! Qu'il reçoive au sein de l'éternel repos et du bonheur les âmes de ceux qui ont succombé dans la lutte! Qu'il tienne compte à leurs familles de leur sang si noblement répandu, et que la paix la plus glorieuse et la plus durable vienne couronner une guerre conduite avec tant d'héroïsme, de grandeur et d'éclat; une guerre qui n'a pas été engagée dans des vues ambitieuses, ni pour fomenter les troubles, ni surtout pour ébranler les droits et le pouvoir du chef auguste et vénéré de la sainte Église, mais pour fonder l'ordre et la paix de l'Europe sur la satisfaction et l'apaisement des besoins réputés justes et légitimes.

« Recevez, monsieur le curé, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« † F. N. cardinal archevêque de Paris. »

Le lendemain, Son Excellence, M. Rouland, ministre de l'instruction publique, envoyait à son tour à tous les recteurs d'académie une circulaire dont voici le texte :

« Paris, le 1er juillet 1859.

« Monsieur le recteur,

« La France suit avec une émotion profonde tous les grands événements qui s'accomplissent en Italie. Nos pères ont longtemps combattu pour arracher ce magnifique pays à la domination étrangère, et aujourd'hui nos armées, guidées par l'Empereur, luttent et triomphent pour la même cause. Que nos enfants, à leur tour, reçoivent cet héritage d'une politique généreuse et s'associent à toutes les impressions de la patrie ! Je crois donc devoir exprimer le désir que tous les bulletins de l'armée d'Italie, publiés dans le *Moniteur*, soient lus devant les élèves des lycées et des colléges, et affichés dans l'intérieur de ces établissements. La jeunesse est prompte aux nobles sentiments, son cœur est touché des grandes choses et dévoué aux dynasties qui savent les entreprendre ; elle se réjouira des nouvelles gloires du drapeau impérial ; elle apprendra aussi, en écoutant l'histoire quotidienne de cette héroïque campagne d'Italie, combien le travail et l'étude forment les générations intelligentes et fortes, et combien ils développent les ressources, la puissance et la supériorité de la France.

« Je vous invite à prendre sur-le-champ les mesures nécessaires pour assurer l'exécution de cette circulaire, dont vous voudrez bien m'accuser réception.

« *Le ministre de l'instruction publique*,

« ROULAND. »

En sa qualité de ministre des cultes, Son Excellence M. Rouland avait également écrit à tous les prélats de France pour les inviter à faire célébrer la victoire de Solferino dans toutes les églises de leurs diocèses respectifs, ainsi qu'à tous les présidents des consistoires du culte évangélique et du culte israélite.

C'est le 3 juillet que la cathédrale de Paris, placée sous l'invocation de Notre-Dame, reçut l'Impératrice Régente, le Prince Impérial, la princesse Clotilde et la princesse Mathilde, tous les dignitaires de l'Empire, tous les grands officiers de la couronne, tous les hauts fonctionnaires de l'administration civile; des membres des trois grands corps de l'État, la magistrature, la garde nationale et l'armée, venant assister au *Te Deum* chanté sous les voûtes de la maison de Dieu, en actions de grâces du nouveau triomphe des armes françaises. Retenu au Palais-Royal par une indisposition, seul, le prince Jérôme ne put assister à cette cérémonie.

Ce fut la même affluence, le même empressement qui avait déjà signalé la même solennité après la victoire de Magenta. La population accueillit encore avec plus d'enthousiasme et plus d'amour l'Impératrice Régente et le Prince Impérial, qu'elle saluait sur leur passage des acclamations les plus sympathiques et les plus vives. Sa Majesté Impériale et Son Altesse Impériale rentrèrent au palais des Tuileries littéralement cachées sous une montagne de fleurs jetées dans leur voiture.

Il serait impossible de rendre les acclamations, les vivat, les cris d'enthousiasme et les témoignages d'affection qui éclataient à la vue de l'Impératrice Régente et du jeune prince allant rendre grâces à Dieu d'avoir donné la victoire à l'Empereur et d'avoir préservé ses jours. La voiture impériale, couverte et remplie de bouquets offerts par la garde nationale et les troupes, ne s'avançait que sur des fleurs. Visiblement touchée de cette ovation, l'Impératrice Régente saluait avec émotion la foule, à qui le jeune prince envoyait ingénument des baisers.

Sa Majesté Impériale et Son Altesse Impériale ont été reçues sous le portail de Notre-Dame par Son Éminence le cardinal archevêque de Paris, qui a adressé à l'Impératrice Régente une allocution pleine d'onction et de dévouement. L'Impératrice Régente, après avoir remercié le prélat, s'est avancée sous le dais. Alors les cris de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive le Prince Impérial!* ont retenti dans la cathédrale et se sont mêlés au chant joyeux de l'Église.

Le même enthousiasme a éclaté quand, après la cérémonie, Sa Majesté Impériale et Son Altesse Impériale ont regagné leur voiture. Le cortége se mettait en marche que les voûtes de Notre-Dame répétaient encore : *Vive l'Empereur !*

L'ovation du retour a dépassé, si cela était possible, celle de l'arrivée. C'était la première fois que le fils de l'Empereur se mêlait officiellement à la nation. Dieu lui a donné de le faire sous les auspices de la victoire.

La veille, l'Impératrice Régente avait reçu des mains de M. le commandant d'Andlau, officier d'ordonnance de l'Empereur, les trois drapeaux conquis sur l'ennemi par le 2e régiment de voltigeurs de la garde impériale, le bataillon de chasseurs à pied du même corps et le 76e de ligne, de la division de Failly, du quatrième corps, lesquels ont vu, à leur tour, leur drapeau décoré de la croix de la Légion d'honneur, comme l'avait été déjà celui du 2e régiment de zouaves.

Le roi de Sardaigne avait conféré, après la bataille de Solferino, aux majors généraux Cucchiari et Mollard, qui commandaient dans cette journée les troisième et cinquième divisions, le grade de lieutenant général. Mais les distinctions individuelles, les promotions et les croix qui devaient

récompenser le courage des soldats de la Sardaigne pendant cette terrible et sanglante bataille ne pouvaient suffire à consacrer le souvenir de cet immense événement, de ce glorieux triomphe : Victor-Emmanuel II décida instantanément qu'un monument serait élevé sur le champ de bataille de Solferino. Voici le texte du décret qui a été rendu à cette occasion :

« Nous, Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne,

« Vu la loi du 25 avril dernier, qui a conféré des pouvoirs extraordinaires au gouvernement du roi ; le conseil des ministres entendu;

« Sur la proposition du président du conseil des ministres, ministre de la guerre, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Article 1er. Il sera élevé aux frais de l'État un monument à Solferino, pour rappeler à la postérité la victoire remportée par les légions franco-sardes et les glorieux faits du 24 juin 1859, et pour perpétuer le témoignage de la reconnaissance des Italiens pour l'armée française, commandée par l'empereur Napoléon III, qui s'est exposé héroïquement, dans cette mémorable bataille, pour l'indépendance de l'Italie.

« Art. 2. Les dépenses nécessitées par l'érection de ce monument seront imputées sur le budget extraordinaire des dépenses de la guerre, additionnellement au budget ordinaire de l'exercice de 1859, catégorie 96, article 2.

« Art. 3. Les ministres de la guerre et des travaux publics sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera enregistré au contrôle général et inséré au recueil des actes du gouvernement. »

Sur ce même champ de bataille, l'empereur Napoléon III avait fait un nouveau maréchal de France, en élevant à cette haute dignité militaire Adolphe Niel, le héros de la journée du 24 juin. Le lendemain, il signait à Cavriana les décrets suivants :

Par décret signé le 25 juin 1859 au quartier général impérial de Cavriana, l'Empereur a nommé ou promu dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués à la bataille de Solferino, savoir :

Au grade de grand officier.

État-major général. — MM. de Martimprey (Edmond-Charles), général de division, aide-major général de l'armée d'Italie, commandeur du 30 no-

vembre 1854 : 33 ans de service effectif, 24 campagnes, 1 blessure ; le Bœuf (Edmond), général de division, commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Italie, commandeur du 11 août 1855 : 33 ans de service effectif, 8 campagnes ; Frossard (Charles-Auguste), général de division, commandant en chef le génie de l'armée d'Italie : commandeur du 22 septembre 1855 : 36 ans de service effectif, 15 campagnes ; de Ladmirault (Louis-René-Paul), général de division, commandant la 2e division d'infanterie du 1er corps, commandeur du 8 août 1847 : 33 ans de service effectif, 22 campagnes, 2 blessures ; de Négrier (Ernest-Frédéric-Raphaël), général de brigade, commandant une brigade de la 1re division d'infanterie du 1er corps, commandeur du 12 juin 1856 : 39 ans de service effectif, 12 campagnes ; de Luzy de Pellissac (Louis-Henri-François), général de division, commandant la 1re division d'infanterie du 4e corps, commandeur du 7 août 1851 : 45 ans de service effectif, 12 campagnes, 2 blessures ; de Failly (Pierre-Louis-Charles-Achille), général de division, commandant la troisième division d'infanterie du 4e corps, commandeur du 17 octobre 1857 : 33 ans de service effectif, 10 campagnes ; Lannes de Montebello (Gustave-Olivier), général de division, aide de camp de l'Empereur, commandeur du 10 août 1853 : 29 ans de service effectif, 8 campagnes.

Intendance militaire. M. Paris de Bollardière (Roch), intendant général de l'armée d'Italie, commandeur du 12 juillet 1849 : 41 ans de service effectif, 10 campagnes.

Au grade de commandeur.

État-major général.—MM. Garnier de Labareyre (Eugène-Louis-Henri), général de brigade, commandant une brigade de la division de cavalerie du 3e corps, officier du 10 décembre 1851 : 44 ans de service effectif, 5 campagnes ; de Clérambault (Charles-Philippe-Marie), général de brigade, commandant une brigade de la division de cavalerie du troisième corps, officier du 25 décembre 1854 : 37 ans de service effectif, 5 campagnes ; Ladreit de la Charrière (Jules-Marie), général de brigade, commandant une brigade de la 2e division d'infanterie du quatrième corps, officier du 25 décembre 1853 : 34 ans de service effectif, 4 campagnes ; O'Farrell (Jacques), général de brigade, commandant une brigade de la 3e division d'infanterie du 4e corps, officier du 22 août 1850 : 40 ans de service effectif, 8 campagnes ; Lenoble (Pierre-Henri-Adolphe), général de brigade, commandant une brigade de la 1re division d'infanterie du 4e corps, officier du 25 septembre 1854 : 41 ans de service effectif, 10 campagnes ; Dumont (Charles-Léon), général de brigade, commandant

une brigade de la 3e division d'infanterie du 1er corps, officier du 7 janvier 1852 : 36 ans de service effectif, 10 campagnes.

Corps d'état-major. — M. Pajol (Charles), colonel, chef d'état-major de la division de cavalerie de la garde impériale, officier du 26 mars 1855 : 29 ans de service effectif, 14 campagnes.

Intendance militaire. — M. Cetty (Antoine-Joseph-Edmond), intendant militaire de la garde impériale, officier du 10 décembre 1851 : 34 ans de service effectif, 4 campagnes.

GARDE IMPÉRIALE.

2e *régiment de voltigeurs.* — M. Courson de Villeneuve (Toussaint-Louis-Félix), colonel, officier du 24 octobre 1848 : 36 ans de service effectif, 4 campagnes.

GERDARMERIE.

M. Damiguet de Vernon (Paul-Édouard), colonel grand prévôt de l'armée d'Italie, officier du 23 mars 1851 : 30 ans de service effectif, 28 campagnes.

INFANTERIE.

2e *régiment de ligne.* — M. Lévy (Abraham), colonel, officier du 28 décembre 1854 : 32 ans de service effectif, 16 campagnes, 1 blessure.

6e *régiment de ligne.* — M. Dupin de Saint-André (Louis-Madeleine-Édouard), colonel, officier du 16 juillet 1855 : 28 ans de service effectif, 15 campagnes, 1 blessure.

21e *régiment de ligne.*— M. de Fontanges de Couzan (Charles-Louis), colonel, officier du 20 mars 1855 : 23 ans de service effectif, 17 campagnes, 2 blessures.

23e *régiment de ligne.*— M. Auzouy (Pierre-François-Henri), colonel, officier du 2 mai 1852 : 32 ans de service effectif, 17 campagnes, 2 blessures.

55e *régiment de ligne.* — M. de Malleville (Louis-Charles), colonel, officier du 9 août 1854 : 27 ans de service effectif, 16 campagnes, 1 blessure grave.

61e *régiment de ligne.* — M. de Taxis (Marie-Adolphe), colonel, officier du 14 septembre 1855 : 34 ans de service effectif, 5 campagnes, 2 blessures.

72e *régiment de ligne.* — M. Castex (Salvat), colonel, officier du 14 avril 1855 : 24 ans de service effectif, 22 campagnes, 2 blessures.

73e *régiment de ligne.* — M. O'Malley (Auguste-André), colonel; officier du 10 octobre 1858 : 25 ans de service effectif, 16 campagnes.

100ᵉ *régiment d'infanterie de ligne.* — M. Mathieu (Napoléon-Prosper-Nicolas), colonel, officier du 14 septembre 1855 : 39 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure.

2ᵉ *régiment de zouaves.* — M. Tixier (Bénigne-Michel-Prosper), colonel, officier du 28 décembre 1854 : 29 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures.

CAVALERIE.

4ᵉ *régiment de chasseurs.* — M. de Montfort (Philogène), colonel, officier du 8 janvier 1852 : 34 ans de service effectif, 6 campagnes.

2ᵉ *régiment de hussards.* — M. L'Huillier (Louis-Pierre-François), colonel, officier du 30 décembre 1857 : 40 ans de service effectif, 9 campagnes.

ARTILLERIE.

État-major. — M. Roguin (Louis-Hippolyte), colonel, officier du 8 octobre 1857 : 31 ans de service effectif, 4 campagnes.

SERVICE DE SANTÉ.

M. Larrey (Félix-Hippolyte), médecin en chef de l'armée d'Italie, officier du 9 décembre 1851 : 30 ans de service effectif, 4 campagnes.

Au grade d'officier.

Corps d'état-major. — MM. Andrieu (Jules-François), chef d'escadron, employé à l'état-major de la première division d'infanterie du premier corps, chevalier du 18 août 1849 : 22 ans de service effectif, 7 campagnes; d'Abzac (Marie-Charles), capitaine, chevalier du 23 février 1855 : 19 ans de service effectif, 7 campagnes; Boyer (Napoléon), chef d'escadron, chevalier du 10 août 1851 : 20 ans de service effectif, 6 campagnes ; Armand (Victor-François-Marie), capitaine, aide de camp de Son Excellence le maréchal Canrobert, chevalier du 7 décembre 1851 : 20 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure ; Lamy (Zénon-Eugène), chef d'escadron, chevalier du 14 septembre 1855 : 19 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure ; Saget (Henri), capitaine, chevalier du 3 mars 1854 : 18 ans de service effectif, 9 campagnes ; Desplas (Antoine-Louis), capitaine, aide de camp de M. le général Camou, chevalier du 10 juin 1856 : 18 ans de service effectif, 12 campagnes; Decrot (Henri-Louis), chef d'escadron, employé à l'état-major général du premier corps, chevalier du 5 septembre 1854 : 21 ans de service effectif, 1 campagne ; de Belgaric (Alexandre-François), chef d'escadron, employé à l'état-major du troisième corps, chevalier du 14 mars 1855 : 28 ans de service ef-

fectif, 5 campagnes, blessé ; Crépy (Gabriel-Louis), chef d'escadron, chevalier du 14 décembre 1851 : 27 ans de service effectif, 8 campagnes.

INTENDANCE MILITAIRE.

MM. Bouché (Théophile-Adolphe), sous-intendant militaire, employé dans la garde impériale, chevalier du 10 février 1850 : 28 ans de service effectif, 10 campagnes ; Schmitz (François-Xavier), sous-intendant militaire employé au premier corps, chevalier du 22 octobre 1854 : 22 ans de service effectif, 5 campagnes ; Laurent (Joseph-Victor), sous-intendant militaire employé au troisième corps, chevalier du 26 décembre 1852 : 28 ans de service effectif, 5 campagnes ; d'Huc de Monségou (François-Louis-Jules), sous-intendant militaire employé au quatrième corps, chevalier du 2 décembre 1850 : 33 ans de service effectif, 8 campagnes.

GARDE IMPÉRIALE.

Régiment de gendarmerie. — M. d'Eggs (Marie-Antoine), lieutenant colonel, chevalier du 12 novembre 1851 : 32 ans de service effectif, 4 campagnes.

1er *régiment de grenadiers.* — MM. Noël (François-Antoine-Alfred), lieutenant-colonel, chevalier du 5 mai 1855 : 23 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures ; Tonne (Robert-Napoléon), capitaine, chevalier du 27 août 1848 : 28 ans de service effectif, 2 campagnes.

1er *régiment de voltigeurs.* — M. Reinaud de Fonvert (Édouard-Évariste), chef de bataillon, chevalier du 14 mars 1857 : 23 ans de service effectif, 7 campagnes.

3e *régiment de voltigeurs.* — M. Souville (Gaston-Félix), médecin-major de 1re classe, chevalier du 26 novembre 1851 : 19 ans de service effectif, 12 campagnes.

Bataillon de chasseurs à pied. — M. Duval (Antoine-Joseph-Paul), capitaine, chevalier du 22 septembre 1855 : 16 ans de service effectif, 4 campagnes, 4 blessures.

Régiment d'artillerie à cheval. — M. de Rollepot (Paul-Eugène), capitaine en premier, chevalier du 10 décembre 1851 : 22 ans de service effectif, 9 campagnes.

GENDARMERIE.

M. Dalché de la Rive (Jean), lieutenant-colonel, vaguemestre général de l'armée d'Italie, chevalier du 30 avril 1849 : 39 ans de service, 2 campagnes.

FORCE PUBLIQUE.

MM. Delhorme (Charles-Philippe), chef d'escadron, prévôt du premier corps, chevalier du 20 mai 1850 : 24 ans de service effectif, 13 campagnes ; Mancini (Marius-François), chef d'escadron, chevalier du 30 avril 1849 : 33 ans de service effectif, 15 campagnes ; Arnaud de Saint-Sauveur (Pierre-Jules-Louis), chef d'escadron, chevalier du 28 juillet 1848 : 23 ans de service effectif, 3 campagnes.

INFANTERIE.

6e *régiment de ligne.* — M. Ferry (François-Marie-Antoine), chef de bataillon, chevalier du 30 juin 1854 : 29 ans de service effectif, 12 campagnes.

8e *régiment de ligne.* — MM. Pigeon (Jacques), capitaine, chevalier du 15 mars 1852 : 34 ans de service effectif, 4 campagnes ; Mouzin-Lizys (Joseph-Victor), chef de bataillon, chevalier du 23 juin 1849 : 26 ans de service effectif, 17 campagnes.

15e *régiment de ligne.* — M. Chareyre (Louis-Eugène), capitaine, chevalier du 14 septembre 1855 : 29 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure.

21e *régiment de ligne.* — M. Védère (Alexis), capitaine, chevalier du 28 décembre 1854 : 28 ans de service effectif, 4 campagnes.

30e *régiment de ligne.* — M. Février (Victor-Louis), chef de bataillon, chevalier du 16 avril 1856 : 19 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure.

34e *régiment de ligne.* — M. Gouzi dit *Gordi* (Bernard), chef de bataillon, chevalier du 26 mars 1855 : 25 ans de service effectif, 9 campagnes, 5 blessures.

37e *régiment de ligne.* — MM. Susbielle (Bernard), colonel, chevalier du 24 octobre 1848 : 33 ans de service effectif, 3 campagnes ; de Magallon (Émile), chef de bataillon, chevalier du 14 décembre 1853 : 32 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure.

43e *régiment de ligne.* — MM. Vergoignan (Joseph), chef de bataillon, chevalier du 27 décembre 1852 : 26 ans de service effectif, 9 campagnes ; Alexandre (Hippolyte), capitaine, chevalier du 2 mai 1852 : 28 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure.

44e *régiment de ligne.* — M. Richoux (Jean-Adrien-Achille), chef de bataillon, chevalier du 12 décembre 1851 : 28 ans de service effectif, 2 campagnes.

45e *régiment de ligne.* — M. Chavannes de Chastel (Simon-Jean-Népo-

mucène), chef de bataillon, chevalier du 22 mai 1839 : 29 ans de service effectif, 4 campagnes.

49e *régiment de ligne.* — MM. Kubler (Paul), chef de bataillon, chevalier du 10 mai 1852 : 28 ans de service effectif, 15 campagnes, 1 blessure ; Lebrun (Claude-Alexandre), chef de bataillon, chevalier du 8 septembre 1855 : 29 ans de service effectif, 5 campagnes, 2 blessures.

53e *régiment de ligne.* — M. Tacussel (Joseph-Zéphirin), chef de bataillon, chevalier du 1er mai 1851 : 30 ans de service effectif, 6 campagnes.

55e *régiment de ligne.* — M. Thomas (Alexandre-Édouard), lieutenant-colonel, chevalier du 22 avril 1855 : 27 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé.

56e *régiment de ligne.* — M. Schwartz (Charles-Alexandre), chef de bataillon, chevalier du 18 août 1851 : 28 ans de service effectif, 14 campagnes.

61e *régiment de ligne.* — MM. Chabal (Benoît), capitaine, chevalier du 14 septembre 1855 : 28 ans de service effectif, 11 campagnes, 3 blessures ; Roudil (Pierre), médecin-major de 1re classe, chevalier du 28 septembre 1852 : 25 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure.

71e *régiment de ligne.* — M. Cailly-Duverger (Édouard), capitaine, chevalier du 26 décembre 1852 : 27 ans de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure grave.

74e *régiment de ligne.* — M. Haemmerlin (Jean-Frédéric), capitaine, chevalier du 14 septembre 1855 : 29 ans de service effectif, 5 campagnes, 3 blessures.

76e *régiment de ligne.* — M. de Jouenne d'Esgrigny d'Harville (François-Jules), chef de bataillon, chevalier du 23 avril 1842 : 32 ans de service effectif, 12 campagnes.

78e *régiment de ligne.* — M. Barry (Étienne-Ernest-Henri), colonel, chevalier du 27 avril 1855 : 26 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure.

85e *régiment de ligne.* — MM. Castelnovo (Alexandre-Marie-Louis), capitaine, chevalier du 14 septembre 1855 : 19 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; Aveline (Amédée), chef de bataillon, chevalier du 12 décembre 1851 : 24 ans de service effectif, 13 campagnes.

86e *régiment de ligne.* — MM. de Joinville (Charles-Émile), capitaine, chevalier du 21 mars 1855 : 14 ans de service effectif, 7 campagnes, 7 blessures; Mongin (Louis-Philibert), chef de bataillon, chevalier du 10 mai 1852 : 25 ans de service effectif, 9 campagnes, 3 blessures.

88e *régiment de ligne.* — M. Monin (Napoléon-Pierre), chef de bataillon,

chevalier du 11 septembre 1852 : 30 ans de service effectif, 9 campagnes.

91ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Meuriche (Théophile), chef de bataillon, chevalier du 16 juin 1856 : 28 ans de service effectif, 4 campagnes, 2 blessures ; Daniel (Louis), capitaine, chevalier du 25 juin 1855 : 20 ans de service effectif, 6 campagnes, 6 blessures.

98ᵉ *régiment de ligne.* — M. Kleffer (Alexis), capitaine, chevalier du 9 janvier 1850 : 28 ans de service effectif, 14 campagnes.

100ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Léger (François-Marie), chef de bataillon, chevalier du 16 avril 1856 : 23 ans de service effectif, 3 campagnes ; Carmouche (Louis), médecin-major de 1ʳᵉ classe, chevalier du 25 juin 1855 : 25 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure.

10ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — M. Kléber (Émile), capitaine, chevalier du 22 décembre 1852 : 19 ans de service effectif, 10 campagnes, 1 blessure.

1ᵉʳ *régiment de zouaves.* — M. Castelnovo (Dominique-Émile), capitaine, chevalier du 16 avril 1856 : 25 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures.

2ᵉ *régiment de zouaves.* — MM. Gambier (Pierre-Guillaume), lieutenant-colonel, chevalier du 14 septembre 1855 : 22 ans de service effectif, 13 campagnes, 1 blessure ; Vincendon (Joseph), capitaine, chevalier du 16 avril 1856 : 5 ans de service effectif, 8 campagnes, 5 blessures, 1 citation ; Morand (Louis-Charles), chef de bataillon, chevalier du 8 octobre 1857 : 16 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure.

CAVALERIE.

1ᵉʳ *régiment de lanciers.* — M. Durruthy (Joseph-Adrien), lieutenant-colonel, chevalier du 21 juin 1840 : 28 ans de service effectif, 7 campagnes.

7ᵉ *régiment de chasseurs.* — M. Huet (Gabriel-Eugène), chef d'escadron, chevalier du 10 octobre 1841 : 30 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé.

7ᵉ *régiment de hussards.* — M. Briant (Guillaume), chef d'escadron, chevalier du 22 décembre 1852 : 26 ans de service effectif, 18 campagnes.

2ᵉ *régiment de chasseurs d'Afrique.* — M. de Colonjon (Pierre-Gilbert), chef d'escadron, chevalier du 20 juillet 1850 : 28 ans de service effectif, 9 campagnes.

ARTILLERIE.

État-major. — MM. d'Ouvrier de Villegly (Louis-Antoine-Gustave), co-

lonel, chevalier du 15 mars 1841 : 32 ans de service effectif, 6 campagnes; Minot (Emmanuel-Adolphe), capitaine en 1er, chevalier du 28 décembre 1854 : 18 ans de service effectif, 4 campagnes; Chopin (Émile-Louis), chef d'escadron, chevalier du 30 juin 1844 : 26 ans de service effectif, 8 campagnes, blessé.

6e *régiment* (pontonniers). — MM. Guével (Henri-François), capitaine en 1er, chevalier du 14 septembre 1855 : 22 ans de service effectif, 6 campagnes; Verdin-Laverdet (Jean-Baptiste-Adolphe), chef d'escadron, chevalier du 23 septembre 1853 : 31 ans de service effectif, 2 campagnes; Baduel (Louis-Henri), chef d'escadron, chevalier du 2 février 1853 : 32 ans de service effectif, 3 campagnes.

12e *régiment*. — M. Chastaignier de Lagrange (Camille), capitaine en 1er, chevalier du 14 septembre 1855 : 18 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé.

16e *régiment*. — M. de Veulens (Lucien-Bernard) colonel, chevalier du 28 septembre 1843 : 39 ans de service effectif, 1 campagne.

GÉNIE.

État-major. — MM. Servier (François-Timoléon), colonel, chef d'état-major du génie du 1er corps, chevalier du 19 avril 1843 : 35 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure; Véronique (Jacques), lieutenant-colonel, chef d'état-major du génie du 4e corps, chevalier du 30 août 1842 : 30 ans de service effectif, 13 campagnes; Petit (Adolphe), chef de bataillon, chevalier du 12 août 1853 : 25 ans de service effectif, 6 campagnes; Moréal de Brévans (Frédéric-Charles), chef de bataillon, chevalier du 20 août 1845 : 25 ans de service effectif, 8 campagnes; Parmentier (Charles-Joseph), chef de bataillon, aide de camp de Son Excellence le maréchal Niel, chevalier du 14 mai 1855 : 21 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure; Dupouet (Édouard-Paul), chef de bataillon, chevalier du 26 décembre 1852 : 28 ans de service effectif, 7 campagnes.

3e *régiment*. — M. Brière (Claude), capitaine, chevalier du 12 juillet 1849 : 22 ans de service effectif, 9 campagnes, 2 blessures.

Service de santé. — MM. Coblence (Adolphe), médecin-major, employé aux ambulances du 3e corps, chevalier du 11 septembre 1852 : 27 ans de service effectif, 8 campagnes; Menuau (Félix-Charles), médecin-major, employé aux ambulances du 1er corps, chevalier du 6 août 1843 : 28 ans de service effectif, 1 campagne; Lacronique (Julien-Bernard), médecin-major, employé aux ambulances du 3e corps, chevalier du 10 décembre 1851 : 22 ans de service effectif, 17 campagnes; Gaullet (Vorle), médecin-major du 2e régiment de voltigeurs de la garde impériale, che-

valier du 26 avril 1856 : 28 ans de service effectif, 15 campagnes ; Brun (Jean-Louis-Marie) médecin-major de 1re classe, chevalier du 12 avril 1850 : 29 ans de service effectif, 8 campagnes.

Au grade de chevalier.

Corps d'état-major. — M. de Verdière (Édouard-Auguste), capitaine, aide de camp de M. le général Fleury : 12 ans de service effectif, 1 campagne.

GENDARMERIE.

Force publique. — MM. Maret (Didier-Augustin), lieutenant trésorier : 19 ans de service effectif, 10 campagnes ; Vittini (Barthélemy), capitaine : 23 ans de service effectif, 4 campagnes ; Petitjean (Ernest), capitaine : 16 ans de service effectif, 2 campagnes ; Ghins (Édouard-François), capitaine : 20 ans de service effectif, 2 campagnes ; Courchan de Sablon (Ferdinand-Prosper), capitaine : 20 ans de service effectif, 3 campagnes ; Boisselier (François), brigadier : 33 ans de service effectif, 6 campagnes ; Bourbon (Jacques-Claude), maréchal des logis : 24 ans de service effectif, 5 campagnes ; Mariani (Marc-Marie), brigadier : 22 ans de service effectif, 8 campagnes.

Par décret signé le 25 juin 1859, au quartier impérial de Cavriana, l'Empereur a nommé dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués à la bataille de Solferino, savoir :

Au grade de chevalier :

Corps d'état-major. — MM. Klein de Kleinenberg (Dieudonné-Charles-Eugène) ; capitaine, officier d'ordonnance de l'Empereur : 16 ans de service effectif, 2 campagnes ; Grosjean (Léon-Jean-Prosper), capitaine, aide de camp de M. le général Manèque : 12 ans de service effectif, 2 campagnes ; Lonclas (Jean-Marie-Émile), capitaine, employé à l'état-major général de la garde impériale, 17 ans de service effectif, 2 campagnes ; de Polignac (Ludovic-Charles-Marie), capitaine : 10 ans de service effectif, 2 campagnes ; Jung (Henri-Félix-Théodore), capitaine : 8 ans de service effectif, 4 campagnes ; Amphoux (Barthélemy-Louis), lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne ; de Fossa (Laurent), capitaine, employé à l'état-major de la 2e division du 1er corps : 11 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Foucher (Jean-Baptiste), capitaine, aide de camp de M. le général Négrier : 7 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; de

Bastard-d'Estang (Guillaume-Amable-Octave), capitaine, employé à l'état-major général du 1er corps : 10 ans de service effectif, 2 campagnes; Bidot (Henri-Stanislas), lieutenant, détaché au 91e de ligne : 5 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; Vosseur (Paul-Victor), capitaine, aide de camp de M. le général Dieu : 8 ans de service effectif, 4 campagnes; Thil (Jean), capitaine, aide de camp de M. le général Gaudin de Vilaine : 17 ans de service effectif, 1 campagne; Demiau (Henri-Jean-Emmanuel), capitaine, aide de camp de M. le général Lefèvre : 8 ans de service effectif, 4 campagnes; Laveuve (Victor-Gustave), capitaine, aide de camp de M. le général Lebrun : 8 ans de service effectif, 2 campagnes; Magnan (Léopold-Louis-Marie-Maurice), capitaine, employé à l'état-major de l'armée : 7 ans de service effectif, 2 campagnes; Dumas (Pierre-Esprit-Floridor), capitaine, aide de camp de M. le général Renault : 9 ans de service effectif, 4 campagnes; Lucas (Laurent-Désiré-Alfred), capitaine, employé à l'état-major de la 2e division du 3e corps : 12 ans de service effectif, 6 campagnes; Duquesnay (Louis-Gustave), capitaine, employé à l'état-major de la 2e division du 3e corps : 9 ans de service effectif, 3 campagnes; Fouque (Esprit-Charles-Emmanuel), capitaine, employé à l'état-major de la 2e division du 3e corps : 10 ans de service effectif, 3 campagnes; Scellier de Lample (Pierre-Joseph), capitaine, aide de camp de M. le général Partouneaux : 22 ans de service effectif, 1 campagne; Barry (Pierre-Léonard-Léon), capitaine, employé à l'état-major de la division de cavalerie du 3e corps : 15 ans de service effectif, 2 campagnes; Ruyneau de Saint-Georges (François-Denis-Gustave), capitaine, aide de camp de M. le général de Clérambault : 14 ans de service effectif, 5 campagnes; Beillet (Victor), capitaine, aide de camp de M. le général Dumon : 10 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé; Corbin (Charles-Émile), capitaine : 10 ans de service effectif, 3 campagnes; Riff (Eugène-Alphonse), capitaine, 8 ans de service effectif, 4 campagnes; Seigland (Jean-François-Florent), capitaine : 16 ans de service effectif, 3 campagnes; Destremeau (Arthur), capitaine : 8 ans de service effectif, 3 campagnes; Caris de Montesfort (Ernest-Joseph-Marie), capitaine : 7 ans de service effectif, 2 campagnes; de Cools (Amédée-Alfred), capitaine : 11 ans de service effectif, 5 campagnes.

Intendance militaire. — MM. Rousseau (François), sous-intendant militaire de 2e classe : 18 ans de service effectif, 1 campagne; Roux (Maurice-Marie), adjoint de 1re classe : 13 ans de service effectif, 2 campagnes; Pézerit (Eugène-Auguste), adjoint de 2e classe : 14 ans de service effectif, 1 campagne.

Cent-gardes. — MM. Bignon (Adrien-Charles), capitaine : 14 ans de

service effectif, 1 campagne; Séjournant (Victor-Ambroise), vétérinaire : 15 ans de service effectif, 1 campagne.

GARDE IMPÉRIALE.

Régiment de gendarmerie. — MM. Bézia (Pierre), maréchal des logis : 18 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure; Pouysegu (François), gendarme : 21 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure; Charvet (Jean-François), gendarme : 19 ans de service effectif, 14 campagnes.

1er *régiment de grenadiers.*— MM. Blanc (Aimé), sous-lieutenant : 13 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure; Haristoy (Arnault-Léon-Étienne), lieutenant : 16 ans de service effectif, 9 campagnes; Tardif (Victor), sapeur : 19 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure; Dangoisse (Louis-Victor-Émile), lieutenant : 18 ans de service effectif, 5 campagnes; Delclos (Michel-Pierre-Étienne), lieutenant : 15 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure.

2e *régiment de grenadiers.* — MM. Benard (Thomas-Achille-François), sous-lieutenant : 16 ans de service effectif, 10 campagnes; Maestracci (Paul), sergent : 14 ans de service effectif, 8 campagnes; Estève (Jean-François-Thomas), grenadier : 17 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure.

3e *régiment de grenadiers.*— MM. Joanin (Prosper-Élie-Honoré-Alfred), capitaine : 16 ans de service effectif, 2 campagnes; Boband (Basile-Léonide-Marie), sergent : 19 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure; Labesse (Sylvain-André), sergent : 13 ans de service effectif, 2 campagnes.

1er *régiment de voltigeurs.* — MM. de Ferry-Fontnouvelle (Charles), capitaine : 15 ans de service effectif, 3 campagnes; Joly de Cabanous (Pierre-Louis), capitaine : 12 ans de service effectif, 2 campagnes; Brunet (François), lieutenant : 10 ans de service effectif, 2 campagnes, 2 blessures; de Schomberg-Gervasi (César-Hercule-Frédéric), sous-lieutenant : 10 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure; Boudville (Henri-Auguste-Émile), lieutenant : 10 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure; Ducamin (Nicolas-Paulin), lieutenant : 18 ans de service effectif, 10 campagnes; Casavielle (François), sergent-major : 24 ans de service effectif, 2 campagnes; Casanova (Pierre-Paul), sergent : 13 ans de service effectif, 2 campagnes, 3 blessures; Commandeur (Louis), sergent : 11 ans de service effectif, 6 campagnes, 4 blessures.

2e *régiment de voltigeurs.* — MM. Reymond (Louis-Joseph-François), capitaine : 11 ans de service effectif, 7 campagnes; Dircksen (Tancrède-Frédéric), lieutenant : 16 ans de service effectif, 6 campagnes; Moretti

(Joseph-Marie), lieutenant : 20 ans de service effectif, 15 campagnes, 1 blessure; Rappart (Alexandre-Désiré), lieutenant : 13 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures; Sarrat (Jean-Louis), lieutenant : 19 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure; de la Geneste (Pierre-Denis), sous-lieutenant : 19 ans de service effectif, 16 campagnes, 1 blessure; Boutin (Frédéric), capitaine : 15 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure; Giovanna (Alphonse-Alfred), sous-lieutenant : 10 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures; Prieur (Jean-Baptiste), sergent-major : 8 ans de service effectif, 2 campagnes, 2 blessures; Guerbert (Martin), sergent : 22 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures; Montsarrat (Dosithée), sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 3 campagnes.

3e *régiment de voltigeurs*. — MM. Fache (François), lieutenant : 12 ans de service effectif, 5 campagnes; Dalmon (Jean), sergent : 19 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure; Baret (Joseph-Benoît), sous-lieutenant : 15 ans de service effectif, 6 campagnes; Fabre (Paul), sergent : 23 ans de service effectif, 13 campagnes; Séveno (Hippolyte-Amédée), lieutenant : 14 ans de service effectif, 3 campagnes; Ozouf (Etienne), lieutenant : 21 ans de service effectif, 1 campagne; Olive (Alexandre-Joseph), sous-lieutenant : 11 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures.

4e *régiment de voltigeurs*. — MM. Gironce (Léopold-Gabriel-Auguste), lieutenant : 11 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure; Andrieu (François-Louis), capitaine : 18 ans de service effectif, 11 campagnes; Gabriel, dit *Laroque* (Barnabé), sergent : 23 ans de service, 10 campagnes; Raynaud (Émile-Édouard-François), capitaine : 19 ans de service effectif, 3 campagnes; Bonnet (Auguste), voltigeur : 14 ans de service effectif, 10 campagnes, 2 blessures.

Bataillon de chasseurs à pied. — MM. Boissonnet (François), capitaine : 17 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure; de Chérisey (Gérard-Louis-Charles), capitaine : 17 ans de service effectif, 2 campagnes; Mousset (Charles), lieutenant : 15 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures; Poirson (Auguste-Louis-Nicolas), lieutenant : 12 ans de service effectif, 6 campagnes, 2 blessures; Cazenave (Jean), sapeur : 11 ans de service effectif, 6 campagnes, 3 blessures; Lapeyre (Jean), chasseur : 16 ans de service effectif, 8 campagnes, 6 blessures; Pennaforte (François-Xavier), sergent : 10 ans de service effectif, 5 campagnes, 2 blessures; Habert (Louis), sergent : 20 ans de service effectif, 5 campagnes, 3 blessures; Bertollin (Tarico), chasseur : 19 ans de service effectif, 15 campagnes, 1 blessure.

Régiment de zouaves. — MM. Durand (Marie), zouave : 23 ans de service

effectif, 14 campagnes, 1 blessure ; de Cauvigny (Roger-Charles), capitaine : 12 ans de service effectif, 6 campagnes ; Stockheim (Michel), caporal sapeur : 22 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure ; Marionneau (Philippe), zouave : 20 ans de service effectif, 13 campagnes, 4 blessures ; Giraud (Philippe), sous-lieutenant : 17 ans de service effectif, 6 campagnes ; Bessière (Jean-Pierre-Paul), zouave : 12 ans de service effectif, 4 campagnes, 7 blessures.

Régiment de chasseurs à cheval. — MM. Masséna d'Essling de Rivoli (Victor), sous-lieutenant, officier d'ordonnance de Son Excellence M. le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély : 5 ans de service effectif, 1 campagne ; Fauquinon (Jean-Auguste), sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 3 campagnes ; Maillot (Charles), sous-lieutenant : 15 ans de service effectif, 8 campagnes.

Régiment des guides. — MM. d'Audiffret (Louis-Prosper-Henri), capitaine : 15 ans de service effectif, 2 campagnes ; d'Assier (Charles-Christophe-Joseph), capitaine : 20 ans de service effectif, 2 campagnes ; Lafarge (Jean-Henri), guide : 25 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures, 1 citation.

Régiment d'artillerie à pied. — MM. Demasur (Gustave-Louis), lieutenant : 11 ans de service effectif, 2 campagnes ; Estrade, dit *Ponnet* (Gilles), lieutenant : 15 ans de service effectif, 8 campagnes ; Sers (Jean-Pierre-Noël-Eugène), capitaine en second : 18 ans de service effectif, 2 campagnes.

Régiment d'artillerie à cheval. — MM. Bonnet (Jean-François), lieutenant : 7 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Bostmembrun (Pierre-Anne), lieutenant : 5 ans de service effectif, 1 blessure ; Normand (Claude-Camille), capitaine : 17 ans de service effectif, 2 campagnes ; Boquet (Célestin-Olivier), maréchal des logis : 10 ans de service effectif, 1 campagne ; Mortaigne (Henri-Charles) maréchal des logis : 6 ans de service effectif, 2 campagnes ; Naudin (Pierre), aide-vétérinaire de première classe : 23 ans de service effectif, 9 campagnes ; Fraisse (André), adjudant sous-officier : 19 ans de service effectif, 1 campagne.

GENDARMERIE.

Force publique. — MM. Chevresson (Eugène-Léonard), capitaine, prévôt du 1er corps : 24 ans de service effectif, 1 campagne ; Boutard (Charles), capitaine, prévôt de la 2e division du 3e corps : 16 ans de service effectif, 1 campagne.

INFANTERIE.

2e *régiment de ligne.* — MM. Bounoure (Vincent), capitaine : 18 ans

de service effectif, 7 campagnes; Robert (Charles-Florentin), capitaine : 27 ans de service effectif, 4 campagnes; Luccioni (Jean-Baptiste-Sauveur), capitaine : 17 ans de service effectif, 4 campagnes; Jean (Jean), capitaine : 15 ans de service effectif, 2 campagnes; Renucci (Jean-Étienne), capitaine : 18 ans de service effectif, 2 campagnes; Mainguy (François-Pierre-Julien-Marie), capitaine : 19 ans de service effectif, 7 campagnes; Durupt (Étienne-Alexandre), capitaine : 22 ans de service effectif, 7 campagnes; Lallemand (Joseph-François), lieutenant : 20 ans de service effectif, 7 campagnes.

6e *régiment de ligne.* — MM. Cassant (Jean-Pascal), sergent : 15 ans de service effectif, 3 campagnes; Basoche (Clément-Michel), sergent, 19 ans de service effectif, 3 campagnes; Chrétien (Joseph-Eugène), sergent : 9 ans de service effectif, 6 campagnes; Lechesne (Alphonse-Casimir), chef de bataillon : 17 ans de service effectif, 10 campagnes; Guillain (Atale-Nicolas-Joseph), capitaine : 16 ans de service effectif, 2 campagnes; Reynier (Claude-Lablache), capitaine : 21 ans de service effectif, 1 campagne; Gérard (Auguste), capitaine adjudant-major : 16 ans de service effectif, 3 campagnes; Raynaud (Paul), lieutenant : 13 ans de service effectif, 4 campagnes; Marthe (Pierre), lieutenant : 14 ans de service effectif, 4 campagnes; de Mondion (Joseph-Ernest), sous-lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne.

8e *régiment de ligne.* — MM. Cervoni (Ange-François), capitaine : 17 ans de service effectif, 3 campagnes; Garcin (Louis-Jean-Baptiste), capitaine adjudant-major : 15 ans de service effectif, 10 campagnes; Royer (Gabriel-Antoine), capitaine adjudant-major : 15 ans de service effectif, 2 campagnes; Dejou (Pierre), capitaine : 21 ans de service effectif, 4 campagnes; Verdier (Jean-Baptiste-Marie-François), médecin aide-major de 1re classe : 6 ans de service effectif, 1 campagne; Baguet (Pierre), lieutenant : 15 ans de service effectif, 6 campagnes; Thermet (Alphonse-Auguste), sous-lieutenant : 14 ans de service effectif, 5 campagnes; Sauffrignon (Julien-Léopold), sous-lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne; Dedreuil-Paulet (Gabriel), sous-lieutenant : 5 ans de service effectif, 1 campagne; Meyssin (André), tambour-major : 13 ans de service effectif, 5 campagnes.

14e *régiment de ligne.* — M. Spenn (Alexandre-Eugène-Erdmann), sergent : 22 ans de service effectif, 19 campagnes.

15e *régiment de ligne.* — MM. Logeais (Charles-Antoine), capitaine : 19 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure; Aubry (Jean-Pierre), lieutenant : 22 ans de service effectif, 3 campagnes; Labitte (Paul-Henri), capitaine : 20 ans de service effectif, 3 campagnes; Lallemand (Nicolas-

Joseph), capitaine : 22 ans de service effectif, 3 campagnes; Scheffer (Georges), lieutenant : 22 ans de service effectif, 21 campagnes, blessé; Toujan (Charles-Urbain), capitaine : 18 ans de service effectif, 1 campagne; Tribout (Jean), fusilier : 1 an de service effectif, 1 campagne; Gastal (Jean), tambour : 1 an de service effectif, 1 campagne, blessé; Choquet (Pierre), grenadier : 1 an de service effectif, 1 campagne, blessé.

20e *régiment de ligne.* — M. Couthaud (Eugène-Jules), capitaine officier d'ordonnance de Son Excellence le maréchal major général : 13 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure.

21e *régiment de ligne.* — MM. Hanrion (Bertrand-Alexandre), chef de bataillon : 16 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure; Azam (Jean-François-Hippolyte), capitaine : 19 ans de service effectif, 1 campagne; Flassayer (Joseph-Remi), lieutenant : 15 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé; Rosamberg (Charles-Édouard), lieutenant : 10 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé; Bourlier (Dominique), sous-lieutenant : 3 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé très-grièvement; Godard (André), sous-lieutenant : 13 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé très-grièvement; Pelouze (Joseph-Clément), sergent-major : 7 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé grièvement; Schmitt (Dominique), sergent : 9 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé; Friol (Hyacinthe-Aristide), lieutenant : 14 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé.

23e *régiment de ligne.* — MM. Bequet (Charles-Étienne), capitaine : 20 ans de service effectif, 4 campagnes; de Belenet (Marc-Marie-Adolphe), capitaine : 21 ans de service effectif, 4 campagnes; Sanguinetti (François), capitaine : 19 ans de service effectif, 4 campagnes; Bulot (Louis-Joseph-Auguste), caporal : 4 ans de service effectif, 4 campagnes; Kuhry (Michel), voltigeur : 4 ans de service effectif, 4 campagnes; Pinvidic (Isidore-Edmond-Marie), sergent-fourrier : 3 ans de service effectif, 4 campagnes, 3 blessures.

30e *régiment de ligne.* — MM. Laboria (Charles-Frédéric), capitaine : 16 ans de service effectif, 1 campagne; Defoy (Alexandre-Sébastien-François), lieutenant : 7 ans de service effectif, 1 campagne; Heintz-(Émile-Auguste), capitaine : 13 ans de service effectif, 1 campagne; Nivelon (Louis-Eugène), capitaine : 29 ans de service effectif, 1 campagne; Heim (Louis-Charles), lieutenant : 14 ans de service effectif, 1 campagne; Bouché (Ambroise), sous-lieutenant : 13 ans de service effectif, 1 campagne; Chabord (Paul-Joseph-Alexandre), sous-lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne; Courtin (Flavien), sous-lieutenant : 11 ans de

service effectif, 1 campagne; Vaxelaire (Jean-Nicolas), sergent-major : 12 ans de service effectif, 1 campagne.

34e *régiment de ligne.* — MM. Poilpré (Auguste-Célestin), capitaine, 22 ans de service effectif, 1 campagne ; Devaux (Antoine-Alexandre), capitaine : 19 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Dommanget (Amédée), lieutenant : 9 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Nardin (Félix-Frédéric), sous-lieutenant porte-drapeau : 12 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; de Séré (Georges-Jean-Marie), sous-lieutenant : 6 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure ; Gordner (Jean), sergent : 17 ans de service effectif, 9 campagnes, blessé ; Chapuis (Emmanuel-Auguste), caporal sapeur : 21 ans de service effectif, 1 campagne.

37e *régiment de ligne.* — MM. Loréal (Marie-Louis-Gustave), capitaine : 20 ans de service effectif, 1 campagne ; Caillard (Jean-Baptiste-Hyacinthe), lieutenant : 5 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Fradin de Linière (Charles-Léonide), capitaine : 16 ans de service effectif, 2 campagnes ; Redel (Nicolas-Charles), lieutenant : 11 ans de service effectif, 2 campagnes ; Laval (Marie-Jean-Joseph-Paul), lieutenant : 20 ans de service effectif, 2 campagnes ; Orsini (Étienne), capitaine : 19 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Cornu (François-Adolphe), capitaine : 19 ans de service effectif, 1 campagne ; Barthe (Pierre), tambour-major : 15 ans de service effectif, 3 campagnes.

41e *régiment de ligne.* — MM. Cote (Paul), lieutenant : 15 ans de service effectif, 10 campagnes ; Daran (Henri), lieutenant : 17 ans de service effectif, 5 campagnes ; Legendre (Félix), capitaine, 15 ans de service effectif, 8 campagnes ; Mir (Louis-Léon-Antoine), sergent : 13 ans de service effectif, 4 campagnes.

43e *régiment de ligne.* — MM. Messonnier (Jacques), capitaine : 27 ans de service effectif, 3 campagnes ; Jagueneau (Jean-Baptiste), capitaine : 20 ans de service effectif, 6 campagnes ; Laurens (Augustin-André), capitaine : 13 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure ; Capaccini (Antoine-Joseph), lieutenant : 19 ans de service effectif, 3 campagnes ; Demonchi (Marie-Prosper-Hyacinthe) : 16 ans de service effectif, 9 campagnes ; Chardon (Benjamin-Julien), sergent : 23 ans de service effectif, 10 campagnes, 1 blessure.

44e *régiment de ligne.* — MM. Condamin (Henri), chef de bataillon : 20 ans de service effectif, 1 campagne ; Coué (François), capitaine : 29 ans de service effectif, 1 campagne ; Chini (Jean-Barthélemy), lieutenant : 19 ans de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure ; Robaglia (Antoine-Isidore), capitaine : 20 ans de service effectif, 9 campagnes ;

Mercier (Jacques), capitaine : 22 ans de service effectif, 7 campagnes; Brochaud (Émiland), voltigeur : 4 ans de service effectif, 1 blessure.

45e *régiment de ligne.* — MM. Trefouel (Ernest-Georges-Emmanuel), capitaine : 10 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé très-grièvement; Sidorre (Dominique-Alexandre), capitaine : 23 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé très-grièvement; Deschamps (Charles-Abraham), lieutenant : 6 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé; Desboves (Henri-Alexandre), lieutenant : 18 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé ; Lacoste (Jean-Baptiste), sergent : 11 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé ; Pichot (Emmanuel-Stanislas), sergent : 11 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé grièvement; Troubat (Jean-Auguste), sergent : 11 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé grièvement ; Caillat (Charles-Nicolas-François-Edmond), sergent : 6 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé grièvement ; Martin (Jean-Joseph), sergent : 14 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé trois fois.

49e *régiment de ligne.* — MM. Hapel Lachenaye (Joseph-Antoine), capitaine : 32 ans de service effectif; 4 campagnes ; de Poulpiquet de Brescavel (Émilien-Marie-Firmin), capitaine : 12 ans de service effectif, 2 campagnes ; Cadet (Claude-Jules), capitaine : 14 ans de service effectif, 3 campagnes ; Faure (Clément-Raymond), sous-lieutenant ; 5 ans de service effectif, 1 campagne ; Manceau (Louis-Antoine), lieutenant : 15 ans de service effectif, 3 campagnes ; Mulot (Henri-Michel), médecin aide-major de 1re classe : 17 ans de service effectif, 9 campagnes; Basoche (Clément-Michel), sergent : 19 ans de service effectif, 3 campagnes ; Chrétien (Joseph-Eugène), sergent : 9 ans de service effectif, 6 campagnes.

52e *régiment de ligne.* — MM. Landais (Pierre-Alexandre), lieutenant : 23 ans de service effectif, 3 campagnes; Clauzel (François-Justin-Joachim), lieutenant : 20 ans de service effectif, 4 campagnes ; Maissner (Désiré-Marie-Dieudonné), capitaine : 24 ans de service effectif, 3 campagnes ; Lamorlette (Jean-Baptiste-Paul), capitaine : 21 ans de service effectif, 3 campagnes ; Médoc (Louis-Nicolas), capitaine : 22 ans de service effectif, 1 campagne ; Quillaut (Louis-Théophile), médecin aide-major : 16 ans de service effectif, 5 campagnes ; Granier (Pierre-Alexandre), lieutenant : 17 ans de service effectif, 3 campagnes; Baumes (Jean-Victor), capitaine : 15 ans de service effectif, 1 campagne ; Dumoulin (Paul-François-Xavier-Marie), lieutenant d'état-major, détaché au 52e de ligne : 6 ans de service effectif, 1 campagne ; Vernet (Louis-François-Ferdinand), capitaine : 12 ans de service effectif, 5 campagnes.

53[e] *régiment de ligne.* — MM. Cartillier (Jules-Antoine), capitaine : 14 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé ; Michel (Alphonse-François), lieutenant : 20 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Volfrom (Léon-Joseph), sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Lhomme (Louis), lieutenant : 19 ans de service effectif, 1 campagne ; Denain (Henri-François-Eugène), lieutenant : 15 ans de service effectif, 9 campagnes ; Vincens (Claude-Étienne-Joseph-Émile-Eugène), lieutenant : 16 ans de service effectif, 7 campagnes ; Bellegarrigue (Joseph-Gabriel), capitaine adjudant-major : 14 ans de service effectif, 2 campagnes ; Mauss (Jacques-Nicolas-Auguste), capitaine adjudant-major : 14 ans de service effectif, 2 campagnes.

55[e] *régiment de ligne.* — MM. Sijas (Louis-Charles-Émile), capitaine adjudant-major : 28 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Bouchez (Pierre-François), capitaine adjudant-major : 23 ans de service effectif, 1 campagne ; Milhoua (Pierre), lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne, amputé de la jambe gauche ; Dumas (Louis), capitaine : 25 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Desalle (François), capitaine : 19 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Charlois (Nadosins-Jean-Baptiste-Joseph), capitaine : 24 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; de Laithacar (Joseph-Paul), capitaine : 14 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Lelièvre (Charles-Henri-Théodore), capitaine : 11 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé.

56[e] *régiment de ligne.* — MM. Woroniez (Jean-Albert), sous-lieutenant : 7 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure ; de Beaufort (Pierre-Philippe-Léonce), capitaine : 14 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure ; Marthe (Gustave-André-Victor), capitaine : 17 ans de service effectif, 8 campagnes ; Bernard (André-Eugène), capitaine : 15 ans de service effectif, 5 campagnes.

61[e] *régiment de ligne.* — MM. Hucher (Charles-Louis), capitaine : 13 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Montagnié (Jean-Jules), capitaine : 15 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure ; Pradon (Antoine), sergent : 13 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Delbecq (Oscar-Louis), lieutenant : 14 ans de service effectif, 4 campagnes, 2 blessures ; Maurel (Ernest-Étienne), lieutenant : 11 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Bonnafon (Antoine), sergent : 12 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé grièvement ; Wattringue (Jules-Alexandre), lieutenant : 9 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé ; Dendeleux (Auguste), lieutenant : 6 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure ; Hommey (René-Victor), lieutenant : 20 ans de service effectif, 3 campagnes.

64e *régiment de ligne.* — M. Neuville (Étienne), capitaine : 25 ans de service effectif, 4 campagnes.

65e *régiment de ligne.* — MM. Marteau (Hippolyte-Charles), lieutenant : 17 ans de service effectif, 17 campagnes; Verdier (Paul-Alain), lieutenant : 11 ans de service effectif, 6 campagnes; Jubault (François-Théobald), lieutenant : 7 ans de service effectif, 6 campagnes; Grosjean (Joseph-Hilaire), sous-lieutenant : 14 ans de service effectif, 2 campagnes; Mas-Mezeran (Simon-Louis-Antoine), capitaine : 16 ans de service effectif, 7 campagnes; Vignau (Bernard), sous-lieutenant porte-drapeau : 16 ans de service effectif, 6 campagnes; Coly (Adrien), capitaine : 15 ans de service effectif, 6 campagnes; Delabrousse (Louis-Marie), sergent : 4 ans de service effectif, 2 campagnes; Bellocq (Jean), sergent-fourrier : 6 ans de service effectif, 6 campagnes.

70e *régiment de ligne.* — MM. Guerre (Sébastien), capitaine : 28 ans de service effectif, 6 campagnes; Bergeron (François-Alexandre-Théodore), capitaine adjudant-major : 15 ans de service effectif, 6 campagnes; Girard (Auguste), sous-lieutenant : 5 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Vallat (Marcelin-Hippolyte), sous-lieutenant : 5 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Lemasson (Eugène-Auguste), sous-lieutenant : 11 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé; Fursch (Joseph), sergent : 18 ans de service effectif, 6 campagnes; Soule (Pierre), capitaine : 24 ans de service effectif, 6 campagnes; Bourgeois (Simon-Olivier), capitaine : 24 ans de service effectif, 6 campagnes; Lacombe (Laurent), capitaine : 21 ans de service effectif, 6 campagnes.

71e *régiment de ligne.* — MM. Gallier (Claude-Narcisse), capitaine : 21 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé grièvement; Power (Charles-Benoît-Gustave), lieutenant : 16 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé grièvement; Belenfant (Frédéric-Marie), sous-lieutenant porte-drapeau : 11 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé grièvement; Thomas (Pierre), sergent : 3 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé grièvement ; Locherer (Ignace), capitaine : 24 ans de service effectif, 4 campagnes ; de Boisdenemetz (Louis-Édouard-Maxime), capitaine : 13 ans de service effectif, 5 campagnes; Courageux (Adolphe-Jean-Marie-François), capitaine : 19 ans de service effectif, 6 campagnes; Sureau (Pierre), lieutenant : 21 ans de service effectif, 5 campagnes ; Tribout (Alexandre-Philogène), médecin-major de 2e classe : 19 ans de service effectif, 10 campagnes.

72e *régiment de ligne.*—MM. Maganza (Antoine-Étienne-Alphonse), capitaine : 20 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé grièvement; Folliot de Fierville (Charles-Louis-Victor), capitaine adjudant-major : 23 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé ; de Casabianca (Eugène-Jean-An-

toine), capitaine : 16 ans de service effectif, 7 campagnes ; Hervé (Pierre), capitaine : 25 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé grièvement ; Puyo (Armand-Prosper), capitaine : 15 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé ; Birot (Joseph-Baptiste-Célestin), lieutenant : 12 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Lapierre (Jean-Baptiste), lieutenant : 18 ans de service effectif, 9 campagnes, blessé ; Juin (Alexandre), capitaine : 13 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé deux fois ; Guerrini, dit *Matteon* (Ours-Matthieu), lieutenant : 21 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé grièvement.

73e *régiment de ligne.* — MM. Thoman (Jean), lieutenant : 22 ans de service effectif, 2 campagnes ; Devillebichot (Jean-Émile), capitaine : 18 ans de service effectif, 3 campagnes ; Grivet (Lucien-Charles-Paul-Émile), capitaine adjudant-major : 12 ans de service effectif, 3 campagnes ; Allier (André-Louis-Adolphe), capitaine : 12 ans de service effectif, 8 campagnes ; Lacombe (Séraphin), capitaine : 14 ans de service effectif, 2 campagnes ; Goupil (Almire-Julien), lieutenant : 16 ans de service effectif, 3 campagnes ; Perrot (Jules-Alexandre), lieutenant : 12 ans de service effectif, 3 campagnes ; Geny (Pierre-François-Paul), capitaine : 23 ans de service effectif, 3 campagnes ; Dupuis-Delavau (Eugène), capitaine : 20 ans de service effectif, 3 campagnes ; Barbier-d'Aucour (François-Gaston), lieutenant, officier d'ordonnance de M. le général de Martimprey : 11 ans de service effectif, 3 campagnes.

74e *régiment de ligne.* — MM. Fragnaud (Louis), grenadier : 5 ans de service effectif, 4 campagnes ; Gélon (Éléonore), lieutenant : 10 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure ; de Boyveau (François-Gabriel), lieutenant : 13 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure ; Delataste (Roméo), lieutenant : 5 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Jeanniot (Frédéric), sous-lieutenant : 4 ans de service effectif, 1 campagne, blessé grièvement ; Gérard (Joseph), sous-lieutenant : 10 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé ; Guillochin (Maxime-François), lieutenant : 20 ans de service effectif, 4 campagnes ; David (Édouard), sergent : 11 ans de service effectif, 8 campagnes, 1 blessure ; Campana (Jean-Paul-Antoine), sergent-fourrier : 19 ans de service effectif, 8 campagnes.

76e *régiment de ligne.* — MM. Petit (Nicolas), capitaine : 25 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Gomeret (Philibert-François), capitaine : 18 ans de service effectif, 1 campagne, blessé grièvement ; Dudon (Charles-Jules-Émile), capitaine : 12 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Tison (Jean-Baptiste-Marie), médecin aide-major de 1re classe : 17 ans de service effectif, 7 campagnes ; Voisin (Jean-Baptiste), dit *Venulus*, capitaine : 10 ans de service effectif, 9 campagnes ; Wallerand (Ferdinand-

Théophile), capitaine : 17 ans de service effectif, 3 campagnes ; Sanson (Léon-Charles-Antoine), capitaine : 14 ans de service effectif, 1 campagne ; Cartier (Eugène), sous-lieutenant : 18 ans de service effectif, 7 campagnes.

78e *régiment de ligne.* — MM. Lafaille (Jean-Pierre), chef de bataillon : 24 ans de service effectif, 7 campagnes ; de Bernard de Seigneurens (Charles-Maurice), capitaine adjudant-major : 17 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé ; Glosset (Jean-Baptiste-Marie), capitaine : 21 ans de service effectif, 8 campagnes ; de Soulages (Eugène-Calixte), capitaine : 19 ans de service effectif, 6 campagnes ; Latour (Louis-Jean-Marie), capitaine : 23 ans de service effectif, 5 campagnes ; Prat-Pariou (Pierre-François), sous-lieutenant : 19 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Delon (Guillaume), médecin-major de 1re classe : 14 ans de service effectif, 8 campagnes ; Dachary (Jean-Édouard), sous-lieutenant : 14 ans de service effectif, 4 campagnes ; Barrois (Louis-Édouard), lieutenant, officier d'ordonnance de M. le général Dumont : 17 ans de service effectif, 6 campagnes, 3 blessures.

84e *régiment de ligne.* — MM. Guillaume (Jean-Baptiste-Louis), capitaine : 12 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Boullier (Jean-Baptiste), capitaine ; 26 ans de service effectif, 9 campagnes ; Fischer (Jean), lieutenant : 23 ans de service effectif, 2 campagnes ; Menu (Denis-Marie), sous-lieutenant porte-drapeau : 14 ans de service effectif, 2 campagnes ; Dechambe (Jean), sergent : 19 ans de service effectif, 2 campagnes ; Dewerdt (Jean-Jacques), capitaine : 23 ans de service effectif, 2 campagnes ; de Roquefeuil (Casimir-Gustave), lieutenant : 11 ans de service effectif, 2 campagnes ; Berthet (François-Louis-Olivier), capitaine : 9 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Bouyer (François-Théodore), capitaine : 19 ans de service effectif, 1 campagne.

85e *régiment de ligne.* — MM. Lamorte (Guillaume-Marie-Camille), capitaine : 17 ans de service effectif, 4 campagnes ; Chandezon (Charles-Vincent), capitaine adjudant-major : 16 ans de service effectif, 2 campagnes ; Hansfer (Théodore), capitaine : 14 ans de service effectif, 5 campagnes ; Hu (Joseph-Gustave), capitaine : 29 ans de service effectif, 5 campagnes ; Boudol (Michel), lieutenant : 10 ans de service effectif, 4 campagnes ; Salenave (Martin), lieutenant : 12 ans de service effectif, 4 campagnes ; Cazeaux (Debat-Alexis), capitaine : 21 ans de service effectif, 1 campagne ; Tournois (Léonard-Joseph), lieutenant : 9 ans de service effectif, 3 campagnes ; Speltz (Auguste), lieutenant : 10 ans de service effectif, 2 campagnes ; Mouquet (Jean), lieutenant : 22 ans de service effectif, 8 campagnes.

86e *régiment de ligne.* — MM. Rozeron (Louis-François), lieutenant : 13 ans de service effectif, 6 campagnes ; Bronner (Charles), lieutenant :

10 ans de service effectif, 7 campagnes ; Bonastre (Jules), sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 6 campagnes ; Desoubry (Fidèle-Armand-Désiré), sous-lieutenant porte-drapeau : 11 ans de service effectif, 7 campagnes ; Charmy (Claude-François-Adolphe), sous-lieutenant : 15 ans de service effectif, 2 campagnes ; Gouge (Pierre-Louis), sergent : 23 ans de service effectif, 14 campagnes ; Jourdain (Joseph-Marie), sergent-major : 8 ans de service effectif, 5 campagnes.

88e *régiment de ligne.* — M. Gœtschy (Gustave), capitaine : 24 ans de service effectif, 2 campagnes.

90e *régiment de ligne.* — MM. Rollin (Jean-Baptiste-Adolphe), capitaine : 18 ans de service effectif, 8 campagnes ; Raynaud (Joseph), voltigeur : 5 ans de service effectif, 4 campagnes ; Tortel (Jacques-Joseph), capitaine : 23 ans de service effectif, 11 campagnes ; Sonnet (François), lieutenant : 19 ans de service effectif, 10 campagnes ; Perret (Joseph), sergent : 18 ans de service effectif, 6 campagnes ; Journiac (Géraud), grenadier : 4 ans de service effectif, 4 campagnes.

91e *régiment de ligne.* — MM. Orsal (Jean-Antoine), sergent : 15 ans de service effectif, 10 campagnes, 1 blessure ; Aiguier (Jean-Louis-François), sergent : 8 ans de service effectif, 8 campagnes, 4 blessures ; Rance de Guiseuil (Léon-Octave), sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; d'Aubigny (Édouard-Arsène-Henri), capitaine : 7 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Greiner (Georges-Frédéric), lieutenant : 13 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Enduran (Jean-Alem), lieutenant : 14 ans de service effectif, 9 campagnes, blessé ; Preix (Auguste-Jean-Baptiste), capitaine : 27 ans de service effectif, 5 campagnes ; Mouchot (Alexandre-Eugène), lieutenant : 11 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Chambelant (Paul-Ernest), lieutenant : 11 ans de service effectif, 4 campagnes.

98e *régiment de ligne.* — MM. Oliveau (Jean-Émile), lieutenant : 12 ans de service effectif, 4 campagnes ; Bordenave (Jean), lieutenant : 15 ans de service effectif, 4 campagnes ; Pinaud (Pierre), sergent : 6 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure ; Dècle (Denis-Alexandre), capitaine : 24 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Derbord (Jean-Baptiste), sergent : 10 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure ; Laguerre (Germain), chef de bataillon : 25 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé ; Dubost (Louis-Charles), sergent : 9 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure ; Perrin (Antoine-Désiré-Léopold), sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 4 campagnes ; Hanrion (Gabriel), tambour-major : 26 ans de service effectif, 4 campagnes.

100e *régiment de ligne.* — MM. Picard (Abraham-Arthur), lieutenant,

officier d'ordonnance du général Négrier : 6 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Goumet (Ernest), sous-lieutenant porte-drapeau : 9 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé ; Grenier (François-Joseph), fusilier : 1 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Mathieu (Auguste), capitaine adjudant-major : 17 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé grièvement ; Simonin de Vormondans (Louis-Gabriel-Arthur), lieutenant : 11 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé ; Davaille (Louis-Adolphe), lieutenant : 11 ans de service effectif, 8 campagnes, blessé grièvement ; Renier (Jean), sergent : 13 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé ; Raux (Jean-Baptiste), capitaine : 19 ans de service effectif, 11 campagnes ; Biard (Jean-Sénateur), lieutenant : 17 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé.

5e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Cahart (Constantin-Armand), capitaine : 16 ans de service effectif, 3 campagnes ; de Prudhomme (Désiré-Étienne), lieutenant : 11 ans de service effectif, 3 campagnes ; Simon (Grégoire), sergent-fourrier : 16 ans de service effectif, 3 campagnes ; Devise (Jean-François-Joseph), sergent : 11 ans de service effectif, 3 campagnes.

6e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Huguet (Auguste-Jean), lieutenant : 11 ans de service effectif, 4 campagnes ; Cassanac (Antoine-Auguste), capitaine : 20 ans de service effectif, 6 campagnes ; Bellon (André), sergent clairon : 18 ans de service effectif, 10 campagnes ; Dreyer (Antoine), chasseur : 3 ans de service effectif, 2 campagnes ; Perret (Louis-Toussaint-Eugène), sergent : 16 ans de service effectif, 10 campagnes ; Boussard (Louis-Philippe-Joseph-Marie), sous-lieutenant : 10 ans de service effectif, 4 campagnes.

8e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Courcel-Seneuil (Jean), médecin-major de 2e classe : 18 ans de service effectif, 10 campagnes ; de Labarrière (Augustin-Marie-Maurice), capitaine : 15 ans de service effectif, 4 campagnes ; de Terrall-Couvat (Jean-Baptiste), capitaine : 18 ans de service effectif, 4 campagnes.

10e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Garnier (Jean-Marie), sergent : 12 ans de service effectif, 1 campagne ; Gadilhe (Pierre-Ferdinand), lieutenant : 19 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure ; Baclin (Jean-Pierre), lieutenant : 17 ans de service effectif, 12 campagnes ; Duprat (Yves-Jean-Adolphe), sergent-major : 11 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé grièvement.

11e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Hubert (Mathurin), lieutenant : 15 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé grièvement ; Noblet (Ernest-Auguste), sergent-fourrier : 9 ans de service effectif, 5 campa-

gnes; Jacquet (Nicolas-Célestin), caporal : 12 ans de service effectif, 7 campagnes; de Santeul (Claude-Henri-Gaston), sous-lieutenant : 5 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure.

15e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Sabattier (Maurice), capitaine : 11 ans de service effectif, 7 campagnes, 4 blessures; Morel (Jean-Pierre-Louis-François), capitaine : 25 ans de service effectif, 2 campagnes ; Petit (Cassian), chasseur : 4 ans de service effectif, 1 campagne ; Poly (Polydor), sergent : 5 ans de service effectif, 1 campagne.

17e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Jacquot (Alexandre-Eugène), capitaine : 15 ans de service effectif, 6 campagnes, blessé ; Amblet (Jean-Georges), sous-lieutenant : 10 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé ; Klugshertz (Jacques-Benjamin), clairon : 10 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure ; Messerle (Georges), chasseur : 10 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé.

19e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Baumès (Charles-François), lieutenant : 8 ans de service effectif, 3 campagnes; Mallat (Pierre-Alexis), capitaine : 15 ans de service effectif, 7 campagnes ; Mauco (Jean-Ernest-Renelle), chasseur : 6 ans de service effectif, 4 campagnes.

1er *régiment de zouaves.* — MM. Bresse (Charles-Alexandre), médecin aide-major de 1re classe : 17 ans de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure ; Avril (Arthur), lieutenant : 6 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé; de Bornechlegel (Pierre-Adolphe), lieutenant : 16 ans de service effectif, 9 campagnes, blessé; Pacquet (Raoul), sergent-major : 7 ans de service effectif, 7 campagnes, amputé ; Lafont (Jean-Jacques-Jules), lieutenant : 13 ans de service effectif, 10 campagnes, blessé ; Conor (Alfred-Pierre, lieutenant : 5 ans de service effectif, 4 campagnes, blessé grièvement; Decencière (Éléonor), lieutenant : 12 ans de service effectif, 8 campagnes, 3 blessures ; Leverdier (Romain), sergent-major clairon : 24 ans de service effectif, 6 campagnes; Rolland (Charles-Césaire), zouave : 24 ans de service effectif, 19 campagnes, blessé.

2e *régiment de zouaves.* — MM. Lacaze (Jean-Louis), lieutenant : 13 ans de service effectif, 10 campagnes, amputé ; Pianelli (Pierre-Baptiste), lieutenant : 10 ans de service effectif, 8 campagnes ; Pioche (Jean-Baptiste), caporal : 4 ans de service effectif, 4 campagnes ; Thiénot (Marie-Joseph-Alfred), lieutenant : 5 ans de service effectif, 5 campagnes ; Bazouge (François-Jacques), sergent : 11 ans de service effectif, 8 campagnes ; Villain (Louis-Raphaël), capitaine : 10 ans de service effectif, 7 campagnes; Blondeau (Jean-Joseph), lieutenant : 11 ans de service effectif, 8 campagnes ; Coffin (Jean-Marie), sergent : 14 ans de service effectif, 9 campagnes; Cramparet (Jean), lieutenant : 14 ans de service effectif, 8 campagnes.

2e *régiment étranger*. — MM. Jaudon (Marie), lieutenant : 12 ans de service effectif, 12 campagnes; Cabane (Hippolyte-Victor-Jules), sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 8 campagnes; Legay (Auguste), capitaine : 20 ans de service effectif, 9 campagnes ; Combes (Auguste), lieutenant : 7 ans de service effectif, 6 campagnes; Boldrini (Édouard-Antoine-Vincent), sous-lieutenant : 12 ans de service effectif, 12 campagnes, blessé grièvement; Pauthex (Marie), sergent : 15 ans de service effectif, 15 campagnes ; Rozé (Jean-Baptiste), capitaine, 19 ans de service effectif, 6 campagnes; Deffuas (Pierre-Antoine-Justin), lieutenant : 16 ans de service effectif, 13 campagnes; Lèbre (Jean-Louis-Eugène), lieutenant : 11 ans de service effectif, 10 campagnes.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — MM. Abder-Raman-ben-Soliman Krodja, lieutenant : 10 ans de service effectif, 10 campagnes ; Amou-ben-Amara, clairon : 4 ans de service effectif, 4 campagnes; Plomée (Jean-Chrysostome), sergent : 20 ans de service effectif, 20 campagnes ; Barbier (Armand), sous-lieutenant : 5 ans de service effectif, 4 campagnes, amputé ; Izarn (Victor-Louis-Émile-Joseph), sergent : 9 ans de service effectif, 7 campagnes; Lacroix (Antoine-Fabien), capitaine : 19 ans de service effectif, 15 campagnes ; Fabre de Montvaillant (Alfred-Robert), lieutenant : 11 ans de service effectif, 8 campagnes ; Le Chasseur (Jean), sergent : 9 ans de service effectif, 9 campagnes, grièvement blessé ; Colin (Jean-Baptiste-Michel), sergent-major : 10 ans de service effectif, 10 campagnes, blessé grièvement.

CAVALERIE.

9e *régiment de cuirassiers*. — MM. Tondon (Alfred-François), lieutenant détaché près de M. le colonel Cambriels : 10 ans de service effectif, 2 campagnes.

1er *régiment de lanciers*. — MM. Brame (Jean-Baptiste-Henri-Auguste), chef d'escadron : 26 ans de service effectif, 1 campagne ; Girma (Louis), médecin-major, 20 ans de service effectif, 8 campagnes; Polinière (Pierre-Eugène-Alphonse), capitaine : 17 ans de service effectif, 2 campagnes.

2e *régiment de chasseurs*. — MM. Tessié de Lamothe (Gonzalve-Anatole), capitaine : 10 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Senémaud (Jean-Baptiste), sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 1 campagne, blessé ; Martin de Boudard (Louis-Clément), lieutenant : 13 ans de service effectif, 1 campagne ; Champagne (Léonard), lieutenant : 19 ans de service effectif, 2 campagnes.

4e *régiment de chasseurs*. — MM. Ritter (Eugène-Émile-Oscar), lieute-

nant : 12 ans de service effectif, 4 campagnes; Lambert Deschamps de Morel (Louis), capitaine adjudant-major : 17 ans de service effectif, 5 campagnes ; Olieu (Jean), lieutenant : 15 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Graux (Charles-Antoine), capitaine en second : 24 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé.

7e *régiment de chasseurs.* — MM. Delestre (Claude-Auguste), sous-lieutenant : 11 ans de service effectif, 2 campagnes, blessé ; Muller (Louis-Léger), sous-lieutenant : 20 ans de service effectif, 11 campagnes, blessé ; Tréboul (Gabriel), capitaine adjudant-major : 20 ans de service effectif, 2 campagnes ; Rossignol (Charles-Ambroise-Florentin), maréchal des logis : 11 ans de service effectif, 3 campagnes; Véran (Paul-Didier), capitaine faisant fonctions de sous-intendant militaire : 19 ans de service effectif, 2 campagnes.

11e *régiment de chasseurs.* — M. Arnous (Rivière-Ernest), sous-lieutenant, officier d'ordonnance de M. le général de la Motterouge : 5 ans de service effectif, 1 campagne.

2e *régiment de hussards.* — MM. de Selve de Sarran (Joseph-Frédéric-Ferdinand), sous-lieutenant : 2 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure ; de Castillon Saint-Victor (Marie-Joseph), sous-lieutenant : 7 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure ; Cloetta (Auguste-Théodore), maréchal des logis : 8 ans de service effectif, 1 campagne.

5e *régiment de hussards.* — MM. Pissonnet de Bellefonds (Philippe-Théodore), capitaine : 13 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 citation, amputé ; Albourg (Paul), adjudant sous-officier : 10 ans de service effectif, 5 campagnes, 2 blessures ; Morel (Jean-Baptiste), maréchal des logis : 10 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure.

7e *régiment de hussards.* — MM. Toscan du Terrail (Léon-Pierre-Victor), sous-lieutenant : 9 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure ; Budande Russé (Auguste-César-Ferdinand-Henri), capitaine : 17 ans de service effectif, 6 campagnes.

1er *régiment de chasseurs d'Afrique.* — MM. de Sonis (Louis-Gaston), capitaine : 15 ans de service effectif, 6 campagnes ; de Quélen (Olivier-Amable), capitaine adjudant-major : 13 ans de service effectif, 3 campagnes ; Aguilard (Michel), lieutenant : 17 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure.

2e *régiment de chasseurs d'Afrique.* — MM. Heurtaux (Isidore), lieutenant en 1er, commandant l'escorte du général de Ladmirault : 16 ans de service effectif, 10 campagnes; Wrigt-Prévost de Saint-Hilaire (Eugène-Alexandre), capitaine commandant : 22 ans de service effectif, 5 campagnes, blessé ; Maffre (Marie-Honoré), médecin aide-major de 1re classe :

17 ans de service effectif, 13 campagnes; Mansuy (Louis-Henri-Laurent-Sébastien), maréchal des logis : 15 ans de service effectif, 7 campagnes.

3e *régiment de chasseurs d'Afrique*. — MM. Simonot (Justin-Constant), lieutenant : 25 ans de service effectif, 1 campagne; Cavalier (Philibert), lieutenant : 15 ans de service effectif, 16 campagnes; Testard (Jean-François-Auguste), maréchal des logis : 15 ans de service effectif, 15 campagnes, 1 citation.

ARTILLERIE.

État-major. — MM. Stoffel (Eugène-Jean), capitaine, officier d'ordonnance de Son Excellence le maréchal commandant en chef le 4e corps : 22 ans de service effectif, 1 campagne.

6e *régiment* (pontonniers). — MM. Simon (Charles-Laurent), capitaine en 1er : 20 ans de service effectif, 1 campagne; Heymann (Philippe), lieutenant en 1er : 22 ans de service effectif, 1 campagne.

7e *régiment*. — MM. Moulin (Edmond), capitaine en 1er : 22 ans de service effectif, 1 campagne; Zickel (Édouard), lieutenant en 1er : 11 ans de service effectif, 5 campagnes; Serraz (Pierre-Henri), lieutenant en 1er : 14 ans de service effectif, 1 campagne, blessé; Paris (Édouard-Louis), capitaine en 2e : 15 ans de service effectif, 3 campagnes.

8e *régiment*. — M. Serron (Xavier), capitaine en 1er : 21 ans de service effectif, 1 campagne.

8e *régiment*. — MM. Ollivier (Pierre-Delphin), sous-lieutenant : 15 ans de service effectif, 1 campagne; Mathieu (Juste-Romain), maréchal des logis : 13 ans de service effectif, 7 campagnes, blessé très-grièvement.

9e *régiment*. — MM. Bouchard (Remi-Pierre-François), capitaine en 2e : 13 ans de service effectif, 4 campagnes; Carré (Albin-François), capitaine en 1er : 13 ans de services effectifs, 3 campagnes; Duvernoy Pierre-Frédéric), adjudant sous-officier : 15 ans de service effectif, 6 campagnes.

10e *régiment*. — MM. Canongète de Canecaude (Emmanuel) capitaine : 24 ans de service effectif, 1 campagne; Réallon (Jean-Paul), lieutenant en 2e : 3 ans de service effectif, 1 campagne; Bossuet (Théodore-Charles), lieutenant en 1er : 12 ans de service effectif, 6 campagnes.

11e *régiment*. — MM. Merlin (Casimir), capitaine en 2e : 16 ans de service effectif, 1 campagne, blessé; Biessy (Joseph), maréchal des logis : 13 ans de service effectif, 6 campagnes; d'Haranguier de Quinceret (Emmanuel), capitaine en 2e : 13 ans de service effectif, 4 campagnes.

12e *régiment*. — MM. Flottes (Philippe-Catherine), lieutenant en 2e : 10 ans de service effectif, 3 campagnes, blessé; Mougenot (Dominique-Benoît),

artificier : 20 ans de service effectif, 8 campagnes; de Germay (Edme-Philippe), capitaine en 1er : 20 ans de service effectif, 3 campagnes.

13e *régiment*. — MM. Girardin (Jean-Nicolas), lieutenant en 2e : 9 ans de service effectif, 1 campagne; Mercier (Paul-Justin), capitaine en 1er : 21 ans de service effectif, 1 campagne; Ramstein (Pierre-Paul), artificier : 20 ans de service effectif, 12 campagnes; de Lalande (Charles-Aimé), capitaine en 1er : 26 ans de service effectif, 1 campagne; Justin (Grille-Arcade), adjudant sous-officier : 14 ans de service effectif, 3 campagnes; Masse, maréchal des logis chef : 9 ans de service effectif, 3 campagnes; Dussausse (Charles-Nicolas), lieutenant en 2e : 16 ans de service effectif, 5 campagnes.

14e *régiment*. — M. Pinot (Charles-Léopold), capitaine en 2e : 16 ans de service effectif, 5 campagnes.

15e *régiment*. — MM. Masson (Ernest-Victor-Jean-Baptiste), capitaine en 1er : 20 ans de service effectif, 3 campagnes; Beaume (Henri), lieutenant en 1er : 9 ans de service effectif, 1 campagne, blessé.

16e *régiment*. — M. Flaux (Alexis), capitaine en 1er : 22 ans de service effectif, 1 campagne.

Grand parc. — M. Manteau (Edme-Jean), capitaine en 2e : 27 ans de service effectif, 3 campagnes.

GÉNIE.

État-major. — MM. Dormont (Guillaume-Achille), capitaine : 18 ans de service effectif, 4 campagnes; Farjas (Jean-Louis-Achille), capitaine : 23 ans de service effectif, 8 campagnes; Hugon (Michel), capitaine : 16 ans de service effectif, 6 campagnes; Merland (Alphonse), capitaine : 20 ans de service effectif, 1 campagne; Varaigne (Jules-Auguste), lieutenant : 8 ans de service effectif, 1 campagne; Debons (Pierre-Romain), capitaine : 18 ans de service effectif, 8 campagnes; Willamme (Alexandre), capitaine: 19 ans de service effectif, 11 campagnes; Thouroude (Paul-François), capitaine : 13 ans de service effectif, 5 campagnes; Riondel (Pierre-Ernest), capitaine : 12 ans de service effectif, 2 campagnes.

1er *régiment*. — M. Cavaroz (Élie), sous-lieutenant : 15 ans de service effectif, 6 campagnes.

3e *régiment*. — M. Rampont (Jean-Nicolas), sergent : 11 ans de service effectif, 7 campagnes.

ÉQUIPAGES MILITAIRES.

MM. Brunel (Jean-Baptiste-Jules), lieutenant en 2e : 28 ans de service

effectif, 18 campagnes; Rozier (Pierre-Auguste), lieutenant en 1er : 24 ans de service effectif, 15 campagnes; André (Joseph), adjudant sous-officier : 20 ans de service effectif, 20 campagnes; Geisemberger (Lazare), lieutenant : 21 ans de service effectif, 11 campagnes.

SERVICE DE SANTÉ.

MM. Lecomte (Pierre-Onésime-Nicolas), médecin-major de 2e classe : 12 ans de service effectif, 3 campagnes; Allaire (Louis-Victor), médecin-major de 2e classe : 17 ans de service effectif, 6 campagnes; Ropert (Édouard-Marie), médecin aide-major de 1re classe : 19 ans de service effectif, 9 campagnes; Cocud (Emmanuel), médecin-major de 2e classe : 12 ans de service effectif, 9 campagnes; Lefèvre (Jean-Baptiste-Auguste), médecin aide-major de 1re classe au 4e régiment de voltigeurs de la garde impériale : 17 ans de service effectif, 5 campagnes; Recane (Stéphanie-Camille), médecin-major de 2e classe : 21 ans de service effectif, 4 campagnes; le Marchant (Pierre-Louis-Victor), médecin aide-major de 1re classe : 18 ans de service effectif, 9 campagnes; Besins (Jean-Marie-Paul), médecin-major de 2e classe : 16 ans de service effectif, 4 campagnes; Chabrely Léon), médecin aide-major de 1re classe : 18 ans de service effectif, 4 campagnes; Morelle (Émile-Joseph, médecin-major de 2e classe : 19 ans de service effectif, 2 campagnes; Brauwers (Jean-Eugène), pharmacien-major de 1re classe : 19 ans de service effectif, 11 campagnes; Desdigneulles (Jules-Pierre-Auguste), pharmacien-major de 2e classe : 20 ans de service effectif, 12 campagnes; Baizeau (Anacharsis), médecin-major de 2e classe : 18 ans de service effectif, 3 campagnes; Douchez (Jean-Baptiste-Clément), médecin-major de 2e classe : 17 ans de service effectif, 11 campagnes.

SERVICES ADMINISTRATIFS.

Hôpitaux militaires. — MM. Blondel (François-Émile), officier d'administration de 1re classe : 25 ans de service effectif, 15 campagnes; Berthier (Antoine-Henri), adjudant en 1er : 28 ans de service effectif, 14 campagnes; Payart (Jean-Charles), adjudant en 1er : 22 ans de service effectif, 20 campagnes.

Subsistances militaires. — M. Givanovich (Pierre-Auguste), officier comptable de 1re classe : 24 ans de service effectif, 17 campagnes.

Par décret signé le 25 juin 1859, au quartier général impérial de Cavriana, l'Empereur a conféré la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, qui se sont distingués à la bataille de Solferino, savoir :

Escadron des cent-gardes. —MM. Dugué (Armand-Jean), garde, blessé;

Cornetet (François-Xavier), maréchal des logis fourrier ; Jarret (François-Louis), brigadier; Masson (Auguste), maréchal ferrant; Gœudin (Léopold), brigadier ; Paulus (Alexandre-Félix), brigadier.

GARDE IMPÉRIALE.

1er *régiment de grenadiers.* — MM. Orsini (Ours-Antoine), sergent, blessé très-grièvement ; Botzinger (Jean-Louis-Charles), sergent-major, blessé; Devaux (Louis-Vincent), grenadier, blessé; Bonvoisin (Blaise), tambour, blessé deux fois très-grièvement; Montégut (Quentin), sapeur, blessé ; Robin (Jean-Jacques) grenadier, blessé ; Bertrand (Vincent-Antoine, grenadier, blessé ; Munier (Jean-Baptiste), grenadier, contusionné ; Chevaillez (Joseph), sergent, contusionné ; Marquet (Antoine), grenadier, blessé; Clerc (Jean), grenadier, contusionné; Marty (Charles), grenadier, blessé ; Moniot (Félix), grenadier, blessé; Picaud (Jean-Célestin), grenanier, blessé; Vittori (François), caporal, a eu un bras brisé par un boulet; Dulamon (Jean-Louis), grenadier, blessé; Richard (François-Gustave), grenadier, blessé ; Buebendorf (François-Joseph), grenadier, blessé.

2e *régiment de grenadiers.* — MM. Stierlé (Jean-Frédéric), grenadier ; Forestier (Jean-Pierre), grenadier; Friche (Anne), caporal; Assimon, sergent ; Degand (Siméon-Jules), caporal; Serin (Jean-Pierre), grenadier; Rauch (Georges), grenadier ; Felden (Antoine-Marius-Édouard), sergent ; Collomb (Antoine), sergent; Quillot (Martin-Marie), grenadier ; Manchez (François-Louis), grenadier; Michel (Léopold), sergent; Poiret (Étienne), grenadier ; Martin (Joseph-Nicolas), sergent; Girous (Alphonse), sergent.

3e *régiment de grenadiers.* — MM. Queune (Jean), grenadier, blessé; Surer (Louis-Charles), sergent, amputé; Périgaud (Jean-Baptiste), sergent, blessé; Sigalas (Justinien-Augustin), sergent; Michelon (Adolphe), sergent; Mercier (Louis-Arthur), caporal ; Chevallier (Jean-Marie), grenadier; Louis (Nicolas), sergent, blessé grièvement; Berneau (Désiré), sergent, blessé ; Valat (Jean-Étienne), sergent, blessé deux fois ; Jacquemart (Félix-Victor), fourrier ; Collin (Alphonse-Édouard), sergent, blessé deux fois ; Deminier (Henri), sergent, blessé grièvement ; Masson (Jules-Antoine), sergent ; Friedrich (Charles), caporal ; Corret (Abel-Adrien), sergent, blessé; Briant (Vincent), grenadier ; Huré (Pierre), sergent, blessé.

1er *régiment de voltigeurs.* — MM. Seulin (Adolphe-Joseph), tambour-major ; Yches (Jean-Irénée), voltigeur ; Lhérondel (Prosper-Évariste), voltigeur ; Cazenave (Jean), voltigeur ; Simon (Pierre-Antoine), voltigeur ; Maurel (Marius-Honoré), sergent ; Thomère (Jean), voltigeur ; Grosdemange (Jean-Joseph), sergent; Dessez (Jean-Louis), sergent; Tallien (Guillaume), voltigeur ; Heitz (Joseph), voltigeur; Méaux (François), vol-

tigeur; Varache (Jean-Louis), sergent; Lefranc (Pierre-Louis), sergent; Schmid (Pierre), musicien de 3ᵉ classe; Coulon (Joseph-François), voltigeur; Philippe (Jean-Nicolas-Maurice), voltigeur; Ressegaire (Paul), voltigeur.

2ᵉ *régiment de voltigeurs.* — MM. Soudan (François-Charles), sergent-major; Duceris (Jacques), sapeur; Theveniaut (Claude), caporal; Guérin (Jean-Baptiste-Désiré), voltigeur; Hursy (François-Auguste), sergent; Joly (François-Matthieu), sergent; Valette (Théodore-Victor), caporal; Vador (Charles), voltigeur; Vigneron (Charles), voltigeur; Rouidon (Jean-Charles), sergent-fourrier; Josselin, dit *Rouquillet* (Jean), voltigeur; Tisserand (Pierre-Étienne-François), caporal; Morin (Joseph), sergent; Herricher (Samson-Eugène), sergent; Lehoux (Alexis-Marin), voltigeur; Dauvin (Isidore), caporal; Koffmann (Meyer), voltigeur; Chaumiel (Pierre), caporal.

3ᵉ *régiment de voltigeurs.* — MM. Tournier (Félix-Victorien), sergent; Monlau (Antoine-Noble-Saül), sergent; Montagnac (Ignace), sergent-major, blessé; Humbert (Claude-François-Désiré), sergent; Nimsgern (Pierre), voltigeur; Darrigaud (Jean), voltigeur; Cambriels (Joseph), sergent; Hochdoeiffer (Jean-Michel) voltigeur; Bonniou (Jean), voltigeur, blessé; Humann (François-Joseph), sapeur; Taddeï (Antoine) sergent, blessé; Musset (Bernard), sergent, contusionné; Cannezin (Pierre), voltigeur; Fallot (Huet), sergent; Schleret (François-Joseph), voltigeur; Ayat (Jacques), voltigeur, blessé; Perdrizet (Victor-Joseph), caporal; Cloris (Nicolas), sergent-major.

4ᵉ *régiment de voltigeurs.* — MM. Martial (François), voltigeur, blessé deux fois; Comte (Alexis), voltigeur; Sougné (Jean-Antoine), caporal; Vigneron (Joseph-Paul), sergent, blessé; Auret (Jean), voltigeur; Jeudy, (François-Eugène) voltigeur, blessé; Gabriel (Julien-Lucien), voltigeur; Menjot (Raymond), voltigeur, blessé; Bénard (Edmond-Joseph), sergent; Rozan (Louis), musicien de 2ᵉ classe; Costa (Jean-André), sergent-fourrier; Granier (Antoine), voltigeur, blessé deux fois; Ferré (Jean), voltigeur; Glass (Nicolas), voltigeur; Clarisson (Jean), voltigeur.

Bataillon de chasseurs à pied. — MM. Riche (Nicolas), chasseur, blessé deux fois; Lemaréchal (Pierre-Désiré), sergent; Monteiller (François-Eugène-Marie), chasseur; Maunoury (Louis-Pierre), sergent; Hamann (Jean), chasseur; Menvielle (Jean), sergent, blessé assez grièvement; Pléger (Louis), chasseur; Cruchet (François), sergent; Puverel (Napoléon), sergent, blessé; Pied (Sébastien), caporal, blessé grièvement; madame Cros, cantinière, blessée.

Régiment de zouaves. — MM. Abgral (Alain), zouave; Schmitt (Martin),

caporal, blessé; Ducasse (Jean), zouave; — Destenavez (Raymond), zouave; Chave (Antoine), zouave; — Mayras (Jean-Louis), zouave; Legendre (Amédée-Alexandre), caporal; Dequeant (Clément-André), zouave; Claveric (Jean), zouave; Walter (Léopold-Louis), zouave, blessé; Pérot (Louis), zouave, blessé deux fois; Roux (Dominique), zouave, blessé.

1er *régiment de cuirassiers.* — M. Boutiers (Joseph), trompette, blessé.

Régiment de dragons de l'Impératrice.—MM. Lapp (Florent), trompette, blessé grièvement; Balagna, dit *Bourié* (Jean-Pierre), dragon, blessé.

Régiment de lanciers. — MM. Goetz (Michel), lancier, blessé; Vouriot (Pierre-Joseph), sapeur, blessé.

Régiment de chasseurs à cheval. — MM. Caseaux (Maurice), brigadier, blessé grièvement; Papin (Jacques-Armand), trompette, blessé grièvement; Benedettini (André), maréchal des logis.

Régiment des guides. — MM. Wernert (Louis-Alfred), musicien; Coqueugniot (Claude), guide; Didier (François), guide.

Régiment d'artillerie à pied. — MM. Aveline (Alexis-Valentin), maréchal des logis; Trouillez (Philippe), canonnier servant; Pargny (Louis), maréchal des logis, une contusion; Franc (Jean-Simon), canonnier servant; Ducatez (Vincent-Louis-Juste), maréchal des logis chef; Masson (Joseph-Félicien), artificier.

Régiment d'artillerie à cheval. — MM. Bosredon (Jean-Baptiste), adjudant; Picot (Alexandre-Adrien), brigadier; Langlois (Charles-Augustin), maréchal des logis; Furcy (François), canonnier servant, 3 blessures; Peiffer (Émile-François), maréchal des logis fourrier; Joly (Hippolyte), brigadier, 1 blessure; Montégut (Féréol-Auguste), maréchal des logis; Beauregard (François-Xavier), maréchal des logis; Siove (Matthieu), maréchal des logis; Higel (Jacques), canonnier servant, 2 blessures; Richou (Jean-Baptiste), maréchal des logis; Coupé (Pierre-François-Eugène), canonnier conducteur, 1 blessure; Benoît (Jean-François), brigadier, blessé; Lacroux (Philippe), maréchal des logis; Bellier (Charles-Ferdinand), maréchal des logis.

Division du génie. — MM. Boissetaix (Charles-Joseph), sapeur; Jouret (Joseph-Louis), maître ouvrier.

Train des équipages. — MM. Soyer (Henri), cavalier, 1 blessure; Delahaye (Jean-Antoine-Lucien), cavalier, 1 blessure; Mandret (Bernard), maréchal des logis.

GENDARMERIE.

Force publique. — MM. Lambert (François), maréchal des logis; Saurel (Jean), gendarme; Guyard (Nicolas), maréchal des logis; Huguenet

(Jean), gendarme; Merckling (Georges), brigadier; Rigole (Pierre-Bonaventure), gendarme; Bouvant (Pierre), brigadier; Blanchard (Joseph), maréchal des logis; Perrier-Berche (Joseph-Romain), maréchal des logis; Denaès (Pierre-François), brigadier; Decoisy (Désiré-Clément), maréchal des logis adjoint au trésorier; Nartus (Jean-Baptiste-Auguste-Alexandre), brigadier; Menneret (Hubert-Augustin), maréchal des logis; Paoli (Martin), gendarme; Cadoz (Jean-Étienne), gendarme; Degoannis (Nicolas-Édouard), gendarme; Cretin (Paul-Augustin), gendarme; Brogard (Jean-Marie), gendarme; Frebling (François), gendarme; Thévenet (Félicien-Joachim), gendarme; Lacoste (François-Jean-Baptiste, maréchal des logis; Lefèvre (Jean-Baptiste-Augustin), brigadier; Cros (Auguste-Germain), gendarme; Longis (Pierre-Louis-Henri), gendarme.

INFANTERIE.

2e *régiment de ligne.* — MM. Bourgueil (Victor), caporal; Lussiez (Constant-Désiré, sergent, 1 blessure; Cuinet (Claude-Joseph), sergent, 1 blessure; Charles (Henri-Jules), sergent-fourrier, 1 blessure; Garessus (Justin-Isidore), sergent; Pisella (Jean-Laurent), caporal; Blondel (Claude-Marie), grenadier; Vinot (Joseph-Hippolyte), grenadier, blessé; Valtier (Pierre-Joseph), grenadier, blessé; Dréano (Mathurin-Marie), grenadier, blessé; Touvenot (Constant-Gabriel), grenadier; Revoy, dit *Galette* (Gervais-Athanase), sergent, blessé; Reynis (Jean), sergent; Boultier (Louis), fusilier, blessé; Girard (Charles-Auguste), sergent-major; Mourier (Gilbert), voltigeur; Feiss (Joseph), sergent-fourrier; Morin (Louis-Félix-Aimé), tambour.

6e *régiment de ligne.* —MM. Cellarier (Joseph), grenadier, contusionné; Hardoin (Théodore-François), fusilier : 2 contusions, 1 blessure très-grave, amputé; Cheminot (Charles), caporal, blessé; Humbert (Louis-François), fusilier, blessé; Martel (Théophile-Joseph), caporal, 3 blessures; Lambert (Jean-Georges), sergent, blessé; Garandot (Paul), voltigeur, blessé; Muller (Louis), fusilier, blessé grièvement; Hillion (Jean), voltigeur; Juvin (Auguste-René), sergent, blessé grièvement; Sarfilouleau, fusilier, amputé; Constantin (Antoine), sergent, blessé grièvement; Lelièvre (François), caporal, 2 blessures; Voute (Jean-Baptiste), fusilier, contusionné à la jambe; Galloy (Pierre-Dominique), caporal, blessé grièvement; Giocanti (Xavier), sergent-major, blessé; Chomoin (Étienne), caporal, blessé grièvement; Tripieds (Jean-Marie), caporal, blessé grièvement.

8e *régiment de ligne.* — MM. Flandin (Laurent), caporal sapeur; Casanova (Simon-Pierre), sapeur; Angely (François), grenadier; Labbé (An-

toine), sergent; Nobili (Pierre-Antoine), sergent-fourrier; Thomas (Vincent-Mathurin), grenadier, blessé; Duburg (Jean-Chéri), sergent-fourrier, blessé à la main; Mollard (Jean-Émile), sergent-major; Fortoul (Charles-Jean), sergent-major, blessé; Mezentier (Henri-Marin), sergent-fourrier, blessé; Pelletier (Paul-Maximilien-Félix), sergent; Guérin (François), tambour, blessé; Vénuxem (Louis-François-Pierre), grenadier, blessé; Colson (Pierre-Adam-Catherine-Nicolas), caporal, 4 blessures; Beret (Charles-Joseph), fusilier, 1 blessure; Vignot (Christophe), sergent, blessé; Bène (Jean), sergent, blessé; Planchon (Jean-Jules), caporal.

15e *régiment de ligne.*—MM. Leretif (Matthieu-Marie), caporal-sapeur; Mulot (Louis-Joseph-Casimir), caporal-tambour; Bruère (François-Auguste), sergent-fourrier, blessé; Berthet (Jean), grenadier, blessé; Longchamp (Alexandre), sergent; Mignonneau (Pierre-Philippe-Florent), fusilier; Horry (Louis-Jean-Victor), fusilier; Gillig (Jean-Michel), fusilier, 2 blessures; Couillard (Jean-Baptiste), fusilier, blessé deux fois; Berthier (Matthieu), fusilier, blessé; Dartois (Joseph-Marie), sergent, deux blessures graves; Perrier (Théophile-René), sergent; Barbier (Louis-Edmond), fusilier; Remy (Jean-Louis-Joseph), fusilier, blessé; Vogt (Aloyse), sergent; Ranoé (Jean-Georges), sergent; Rousseau (Jacques-Charles), caporal, blessé grièvement; Bouillot (Joseph), caporal, blessé grièvement.

21e *régiment de ligne.*— MM. Jacquel (François-Nicolas), sergent-major, blessé; Metayer (Adolphe-Dhilemont), sergent; Béal (Jean-Chartier), sergent; Grosselin (Louis-Eugène), sergent; Leclech (Frédéric-Marie), sergent; Viginet (Jean), sergent; Burnel (Auguste-Édouard), sergent; Leray (Jean), sergent; Meffre (Frédéric-Victor), sergent; Casal (Émile), sergent-fourrier; Dampène (Hippolyte), caporal; Martin (Jean), caporal; Besson (Raoul-Jean-Baptiste-Benjamin), caporal; Zumbert (Henri), sapeur, Bougon (Louis-Basile), fusilier; Chanéac (Victor), grenadier; Paraguette (Jean), caporal; Guy (Jean), grenadier.

28e *régiment de ligne.* — MM. Deschanels (Jules), sergent-fourrier, blessé; Oziol (Vincent), fusilier, blessé; Quillerou (François-Louis), fusilier, blessé; Péchenet (Michel), sergent-major, blessé; Charles (Jean-Baptiste), sergent; Van Lint (Pierre), fusilier; Jourdain (Charles-Philial), sergent-major, blessé; Durand (Julien), caporal, blessé; Sébastiani (Hyacinthe-Louis), sergent; Fatou (Alexandre-Théodore), sergent, blessé deux fois; Thomassin (Gustave-Guérin-Alexandre), sergent-major, blessé; Drouène (Auguste-Victor-Jules), sergent-major; Goupil (Joseph-Jean), grenadier, blessé.

30e *régiment de ligne.*—MM. Guirmandie (Jean-Julien), voltigeur, blessé; Sevelinge (Claude), grenadier; Bourgogne (François), caporal; Thibault

(Alphonse-Henri), caporal ; Rey (François-Joseph), sergent-major ; Burger (François-Joseph), sergent-major, 1 blessure ; Criart (Eugène-Prosper), sergent-major, 3 blessures ; Bollot (Jules-Victor), sergent-major, 1 blessure; Giget (Jacques-François-Joseph), sergent, 1 blessure; Basset (Pierre), sergent ; Couddor (Pierre-François-Félix), sergent, 1 blessure ; Metzger (Jean-Michel), sergent ; Flambeau (Jean-Baptiste), sergent, 1 blessure ; Tasserie (Charles-Louis), caporal, 1 blessure ; Cadoret (Jean-François), sergent ; Forveille (Henri-Jean), sergent.

34e *régiment de ligne.* — MM. le Mener (Yves), sapeur; Rauzy (Laurent), sapeur ; Robert (Pierre-Frédéric), sapeur, blessé ; Couze (Ferdinand-Joseph), sergent, contusionné ; Sangumo, dit Pagez (Isidore), sergent ; Oreille (Joseph-Justin), grenadier, blessé ; Couze (Joseph-Philippe), sergent-major, blessé ; Dupuiz (Jean-Louis), fusilier ; Maurice (Jean-Baptiste), sergent ; Boisard (Hippolyte-Pierre), sergent ; Lacroix (Louis), caporal, blessé ; Second (Pierre-François), caporal ; Thevenin (Paul-Baptiste), sergent ; Goutay (Claude), fusilier ; Schram (Jacques-Félix), sergent, blessé ; Meyer (Salomon), fusilier ; Raynaud (Auguste), caporal, blessé ; Boisseau (Constant-Joseph), sergent.

37e *régiment de ligne.* — MM. Calvier (Paul-Marie-Hippolyte-Constant), sergent-major, blessé grièvement ; Girard Labarcerie (Louis-Jules), sergent, blessé ; Bizet (Joseph-Édouard), sergent-fourrier ; Fosserier (César), sergent, blessé grièvement ; Laroche (Claude-Émile), sapeur ; Robin (Louis-Antoine-Edmond), sergent-major ; Cassin (Victor), musicien ; Ganlaouen (Christophe), voltigeur ; Deville (Désiré-Joseph-Jean), grenadier ; Jeansing (Charles-Joseph-Jules), sergent-major, blessé ; Gauthier (Pierre-Firmin), sergent-major ; Buhours (Adolphe-Eugène), clairon.

39e *régiment de ligne.* — Beillon (Victor-Jules), sergent ; Vigneaux (Clément), sergent ; Fabel (Denis), caporal-tambour ; Laug (Pierre), tambour-major ; Belmas (Louis), sergent ; Kuster (Diederick-Léopold), grenadier ; Picardeaux (Henri), sergent ; Chataigner (Jean-Jules), sergent ; Carivène (Jean), sergent ; Bellon (Louis-Victor), sergent.

43e *régiment de ligne.* — MM. Cachau (Dominique), sapeur; Mourier (Fidèle-Raphaël), sergent, blessé; Lasserre, dit *Biron* (Jean), sergent ; Chapelle (Laurent), sergent ; Meyer (Martin), fusilier ; Ricou (Auguste-François-Henri), tambour ; Nicolin (Nicolas), sergent-fourrier ; Mariton (Simon), sergent ; Veillerme (Honoré), voltigeur ; Rampnoux (Guillaume), grenadier ; Roussel (Jean-Baptiste-Ferdinand), sergent, blessé ; Estaudié (Léon-Félix), caporal.

44e *régiment de ligne.* — MM. Orsini (Dominique), sergent; Mouliet (Georges-Damazet), sergent ; Mercier (Éloi), sergent ; Jamet (Henri-

Charles), sergent; Fouquet (Jean-Louis-Charles), fusilier, blessé; Surel (Jean-François), fusilier, blessé; Pascal (Jean), caporal, blessé; Barbereau (Jean-Jacques), grenadier, blessé grièvement; Paullus (Chrétien), grenadier, jambe cassée par un biscaïen; Charles (Léonard), voltigeur, blessé grièvement; Tricottet (Claude-Thomas-Martial), sergent, blessé.

45ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Périneau (Alexandre-Gabriel), sergent-major, blessé grièvement; Baissac (Benjamin-Charles-Frédéric), sergent-major, blessé très-grièvement; Erns (François-Antoine-Hubert), sapeur; Destribat (Jean), sergent-major, blessé grièvement; Huet (Auguste-Eugène), sergent-major, blessé très-grièvement; Lefebvre (François), sergent, 2 blessures graves; Quévau (Michel-Noël), caporal; Dartigue (François-Firmin), caporal; Choffat (Joseph-Célestin), caporal-sapeur, une jambe emportée; le Ray (Sébastien), voltigeur; Balland (Philippe), caporal, blessé; Schutzenberger (François), grenadier, blessé grièvement; Dupleix (Jean-Baptiste), fusilier; Millet (Etienne), sergent, blessé grièvement; Gaultier (Daniel), caporal, blessé; Malègue (Jules-Laurent-Sébastien), sergent, blessé; Verlaguet (Baptiste-Théophile-Timoléon), sergent, blessé; Vernu (Pierre), fusilier; Lalanne (Pierre), sergent.

49ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Raymond (François), fusilier, 1 blessure; Barthès (Jean), caporal, 1 blessure; Roustan (Joseph), fusilier, 1 blessure; Fouldoire (François), fusilier, 1 blessure; Peillard (Jacques), fusilier, 2 blessures; Parigi (Pierre), sergent, 1 blessure; Castex (Joseph), caporal, 1 blessure; Joseph (Paul), fusilier, 1 blessure; Sorage (Louis), voltigeur, 1 blessure; Combalbert (Jean), voltigeur, 1 blessure; Lehdmann (Antoine), clairon, 1 blessure; Morel (Jean), sergent; Anizan (Jean), grenadier, 1 blessure; Luc (Casimir), sergent, 1 blessure; Godefroy (Louis), fusilier, 1 blessure; Chaudet (Jean-Théodore), sergent, 2 blessures; Abjean Luguen (Louis-Jean), caporal, 2 blessures.

52ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Jullian (Jacques), grenadier; Duber (François), fusilier; Ombreux (Placide-Philippe), grenadier; Picard (Jean-Baptiste-François), sergent; Pottier (Louis), sergent; Huard (Jules-Joseph-Théodore), sergent-fourrier; Rey (Pierre-Anthelme), sergent; Ponseel (Charles-Augustin), fusilier; Gravel (Denis), sergent; Perron (Alexis-François), sergent; Drouin (Isidore), sergent; Mollard (Georges), sergent; Bouvat (Jean-Pierre), grenadier; Victor (Marie), clairon; Laborie (Louis), grenadier; Salvaing (Pierre), grenadier; Dupain (Claude-François), sergent; Arbouy (Jean-Luc), tambour; Noël (Hippolyte), voltigeur; Lauze (Louis), caporal.

53ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Verdier (Bertrand), grenadier, blessé; Bury (Oscar-Théodore-Aimé), sergent-fourrier; Alazet (Joseph), sergent;

Lacamp (Jean-Antoine), sergent; Lehir-Lafontaine (Jules-Henri-Léopold), sergent-major, blessé; Hubell (Michel-André), sergent-fourrier, blessé; Bertrand (Joseph-Léon), caporal, blessé; Bilon (Jean-Baptiste), sergent, blessé; Gosme (Jean), grenadier, 2 blessures; Séguin (Matthieu), fusilier, blessé; Lambert (Édouard), grenadier, blessé; Choquet (François-Désiré), voltigeur, 2 blessures; Wellemann (Pascal-Alexandre), fusilier; Lerth (Joseph), voltigeur, blessé; Bastide (Antoine), voltigeur, blessé; Nicol (Pierre-Marie), voltigeur, blessé; Acateblé (Jean-Charles-Zacharie), caporal, blessé; Poursain (Henri-Alfred), fusilier, blessé.

55e *régiment de ligne.* — MM. Delavy (Émile-Magloire), sergent, blessé; Specht (Frédéric), fusilier, blessé; Jaspard (François), caporal; Nivon (Joseph), tambour; Giraud (François-Antoine), sergent; Floquet (Prosper-Arsène), sergent, blessé; Raton (Louis-Joseph), caporal; Martin (Alfred-Pierre), caporal; Dumont (Alphonse-Alexandre), caporal; Quintard (Auguste-Amable-Édouard), sergent; François (Jean-Baptiste), sergent; Terrier (François-Célestin), caporal.

56e *régiment de ligne.* — MM. Teyssier (Bernard-Séverin), sergent; Gourillon (François), sergent; Moncharmont (Jean), grenadier, blessé; Chevalier (Joseph), grenadier, blessé grièvement; Koll (Jean-Joseph), sergent; Bollinger (François), fusilier; Vanden-Bosche (Léonard), fusilier; Mazé (Jacques), caporal; Girard (Alexandre-Savy), sergent-fourrier; Cicrode (Jean-Léonard-René), grenadier.

61e *régiment de ligne.* — MM. Coubard (René), sergent; Busquet (Roch-Antoine), sergent, blessé grièvement; Landry (Jean-Baptiste), fusilier; Henry (Constantin), caporal, blessé grièvement; Chamberaud (Martin-Joseph), caporal-fourrier, blessé; Lequeux (César-Henri), sergent, blessé; Besse (Joseph), sergent-fourrier; Delandre (Joseph-Jean-Baptiste), voltigeur, blessé grièvement; Preneuf (Martial), voltigeur, blessé grièvement; Compagnet (Bertrand), fusilier, blessé deux fois; Lacassagne (Jean), voltigeur, blessé grièvement; Mathé (Jules-Albert), sergent, blessé grièvement; Raffin (Pierre), sergent, blessé; Poncet (Amédée-Désiré), sergent-major; Delaunay (Jules-Clovis), sergent; Amiel (Baptiste), sergent, blessé de trois coups de baïonnette; Lerch (Marie-Louis-Charles), sergent; Fristcher, sergent, blessé grièvement.

64e *régiment de ligne.* — MM. Lafforgue (Charles-Paulin), sergent; Jund (Jean-Baptiste), musicien; Anstell (Georges), grenadier.

65e *régiment de ligne.* — MM. Schuz (Charles), caporal, 2 blessures; Vielmont (Étienne), voltigeur; Waubers (Jean), fusilier; Coll (Pierre), grenadier, blessé; Rosset (Jean-Claude), sergent, blessé; Duvelleroy (Eugène), caporal, blessé; Cossou (Pierre), sergent, blessé· Girard (Louis-

Adophe), grenadier, blessé; Rougal (Jean-Baptiste), caporal; Brillet (Camille-Félix), sergent-fourrier; Thomat (François), sapeur; Dussouil (Louis-Amédée), caporal; Saint-Martin (Jean-Marie), sergent; Delettre (Antoine-Augustin), caporal; Kulmann (Frédéric), grenadier; Truchot (Jean-Baptiste), sergent-major; Grand (François-Augustin), caporal; Puech (Alfred-Marie), sergent.

70e *régiment de ligne.* — MM. Liby (Alexandre), caporal, 2 blessures; Lestrade (Jean), fusilier, blessé grièvement; Devert (Alphonse), fusilier, blessé de trois coups de feu; Prevost (Louis), sergent; Foulon (Emmanuel), sergent, blessé; Dupays (François), sergent-fourrier, contusionné; Teychenne (Joseph), grenadier, blessé; Martin (Jacques), caporal; Fleuret (Adolphe), sergent-fourrier; Janin (Jean-François), fusilier, blessé grièvement; Côte (Étienne), grenadier; Raby (Louis), fusilier; Maligorne (Pierre), caporal; Galy (François), voltigeur; Ranciliac (Jean), sergent, blessé; Abert (Jean-Baptiste), caporal, blessé; Monasté (Jean), voltigeur, blessé; Bessaiche (Jean-Baptiste), caporal.

71e *régiment de ligne.* — MM. Grenot (Léger), clairon; Peyrol (Pierre), sapeur, blessé; Bousselan (Élie), grenadier; Ernouf (Aimable-François), sergent, blessé; Pernot (Jean-Baptiste), voltigeur, blessé; Russaouen (Jean-Marie), grenadier, blessé; Sezalon (André), sergent, blessé grièvement; le Guélinel (Jacques-Auguste), sergent-fourrier; Blenet (Gilbert-Jean), fusilier; Chérel (Rémond), fusilier; Mariotti (Pascal), caporal, contusionné; le Mesle (François-Alexandre), caporal-sapeur; Sourot (Anatole), sergent; Bataille (Adolphe), sergent, blessé grièvement; Moulignier (Pierre), sergent; Prévost (Alfonse-Désiré), fusilier; Cabrol (Valentin), caporal, Lohmann (Florian), sapeur.

72e *régiment de ligne.* — MM. Mailhac (Casimir-Martin), fusilier, amputé; Laurent (Guillaume), sergent, blessé; Boucher (Henri-Pierre), caporal, blessé grièvement; Fabre (Pierre-Eugène), fusilier, blessé grièvement; Bazile (Pierre-Marin-Jean), fusilier, blessé de quatre coups de feu; Penson (Amet), voltigeur, blessé deux fois; Bareil (Joseph-Charles-Valentin), voltigeur, a eu les deux jambes traversées; Vuarin Grosjean (Henri-Justin), caporal, blessé grièvement; Flamant (Louis), fusilier; Ferrand (Michel-Victor), sergent, blessé; Gamel (Matthias), grenadier, blessé grièvemement; Gury (Paul-Adolphe), sergent, blessé grièvement; le Pontois (Aristide-Charles-Eugène), sergent, blessé trois fois; Mollière (Pierre-Marie Alexandre), sergent, blessé grièvement; Sentelli (Blaise-François), caporal, blessé grièvement; Labatut (Prosper), fusilier, blessé; Chauve (Jean), caporal; Montot (Louis), fusilier, blessé.

73e *régiment de ligne.* — Carre (Jean-Joseph), grenadier; Dutilleul

(Louis-Joseph), grenadier; Duffaut (Victor), fusilier; Colin (Antoine-Charles-Émile), fusilier; Chambon (Jacques), grenadier; Frère-Jouan (Jean-Marie), caporal; Daviaud (Alexis), grenadier; Holweck (Jean-Pierre), caporal; Duc (Michel), caporal; Cahen (Simon), sergent; Lagneau (Lazare), sergent; Wahl (Georges), grenadier; Rickebour (Jean-Baptiste), fusilier; Rouffiac (Jean-Philippe-Jules), caporal-sapeur; Lepontois (Jean-Émile), caporal; Remy (Nicolas-Léon), fusilier; Barbier (Joseph-Claude), fusilier; Piot (Cyprien-Chrysostome), fusilier; Lavat (Charles-Matthieu), caporal-tambour; Lemoine (François), sergent.

74e *régiment de ligne.* — MM. Decool (Edmond-Eustache-Auguste), sergent, blessé; Lhermite (Siméon-Joseph), sergent, blessé; Donnet (Jean-Claude), caporal, blessé; George (Jean), sergent, contusionné; Colle (Alphonse-Charles), fusilier; Lemoine (René-Auguste), voltigeur; Warin (Léonce-Alexandre), caporal, blessé assez grièvement; Chevet (Paul), sergent; Midoux (Constant-Léon), sergent-fourrier; Bravy (Martial), caporal; Dubreil (Paul-François-Georges), caporal, blessé; Perrin (Pierre-Joseph), sergent; Bouvat (Auguste), voltigeur; Boudou (Jean), fusilier; Gavalda (Antoine-Victor), sapeur, blessé grièvement; Cros (Jacques), sergent, blessé; Lebaillif (Ulysse-Victor), voltigeur, blessé; Pomarède (François-Xavier), grenadier, blessé.

76e *régiment de ligne.* — MM. Mortelette (Henri-Charles), fusilier; Farge (Annet), fusilier; Jean (Victor), sergent; Dumazet (Jules-Victor), fusilier; Raymond (Jean-Pierre), fusilier; Bonnet (Germain), voltigeur; Bianot (Antoine), voltigeur; Lecoïc (Jean-Marie-Louis); Jaffré (Joseph), voltigeur; Prebot (Jean), fusilier; Marcel (Pierre-Joseph), sergent; Rey (Pierre), caporal; Clément (Jean-Baptiste), fusilier; Thipaux (Joseph-Auguste), fusilier; Coussi (Robert), fusilier; Lejeune (Jean-Baptiste-Céleste), fusilier; Langlois (Louis), caporal; Pérot (Adolphe), caporal.

78e *régiment de ligne.* — MM. Gabalda (Louis-Antoine), sergent; Santerre (Louis-François-Jules), caporal; Pelletier (Auguste), tambour; Masméjan (Charles-Romain), sergent-major; Vittoz (Pierre-Charles), sergent; Bruyant (Louis-Adolphe), voltigeur; Gondal (Paul), sergent; Courvoisier (Joseph-Désiré), caporal; Thermereau (Édouard), grenadier, blessé grièvement; Terreaud (Claude), caporal; Gonnin (Silvain-Amédée), fusilier; Frerson (Augustin), sergent; Boeschlin (Jean-Jacques), sergent-fourrier; Duvillard (Matthieu-Marius-Alfred), caporal; Mathieu (Pierre-Thomas), fusilier, blessé; Lambert (Joseph), sergent, blessé; Jeancolas (Jules), voltigeur, blessé grièvement; Vallet (Edmond), voltigeur, blessé.

84e *régiment de ligne.* — MM. Huffling (Alexis), caporal; Desrues (Mathurin), fusilier; Raffin (Alphonse), voltigeur; Vincenot (Charles-

Louis), sergent; Bouyssou (Pierre), fusilier, blessé; Delattre (Marie-Louis-Edmond), sergent-fourrier; Duquenne (Léopold-Charles), sergent-fourrier, 2 blessures; Béart (Célestin-François), fusilier, blessé; Breteault (Henri-François), sergent; Verrier (Alexandre-Marie-Julien), fusilier, blessé; Hanon (François), sergent, blessé; Lachamp (Joseph), sergent-major; Theveny (Jules-François), caporal, blessé; Quiau (Pierre), grenadier, blessé; Thomas (Grégoire-Marie), grenadier, blessé; Gerardy (Michel), sergent, contusionné; Dubreuil (Émile), sergent; Lesain (François-Pascal), caporal, blessé grièvement.

85e *régiment de ligne.* — MM. Leboucher (Louis-Auguste), grenadier, amputé de deux doigts; Bennel (François-Marie), voltigeur; Lachaze (Pierre), voltigeur, 1 blessure; Bezin (Pierre), grenadier, 3 blessures en Crimée, 1 en Italie; Sallen (Jean), caporal, 1 blessure; Bonaventure (Jean-Baptiste), sergent; Banizette (Pierre), voltigeur, 1 blessure; Mejanet (Pierre), voltigeur, 1 blessure; Margot (Hippolyte), sergent-fourrier, 1 blessure; Herr (François-Louis-Auguste), grenadier, 1 blessure; Héraud (Guillaume), voltigeur, 2 blessures; Alzaz (Louis-Denis), sergent, 1 blessure; Grollier (Joseph), grenadier, 5 blessures; Imbert (Jacques-Antoine), caporal; Moras (Joseph), caporal, 1 contusion; Bataille (Jules-Auguste), fusilier, 2 blessures; Papon (Pierre-Joseph), grenadier; Largenton (Ange-Louis-Philippe), caporal; Rabotin (Louis-Auguste), fusilier, 2 blessures; Jouffreau (Jean), fusilier, 1 blessure.

86e *régiment de ligne.* — MM. Lecœur (Jacques-Honoré), caporal; Imbert (Pierre), sergent; Ternard (Eugène-Félix), voltigeur, blessé très-grièvement en enlevant, sous le feu de l'ennemi, un officier blessé; Marty (Antoine), sergent; Pichon (Félix), sergent; Huin (Maxime-Nicolas), sergent-fourrier, 1 blessure; Bost (Jean), fusilier, 3 blessures; Petit (Amand), fusilier; Kermann (Daniel), sergent, 2 blessures; Vannier (Jules-Adolphe), sergent, 2 blessures; Marigot (Romain-Laurent-Joseph), caporal; Cannonne (Charlemagne), fusilier, 1 blessure; Thomas (François-Narcisse-Cyprien), caporal, 1 blessure; Savourin (Marie-Gonzague-Ferdinand), sergent-major, 1 blessure; Chapet (Rose-Eugène), sergent; Gesell (Joseph), grenadier, 2 blessures; Saint-Amand de Salvador (Louis-Benoît), sergent, 1 blessure; Légruiec (Jean-Marie), grenadier, 1 blessure; Donel (François-Laurent-Jean), caporal; Orsini (Charles-Louis), caporal, 1 blessure.

88e *régiment de ligne.* — MM. Bourge (Prosper), musicien; Germain (Pierre-Aimable), caporal-sapeur.

90e *régiment de ligne.* — MM. le Prévost (Guillaume), sapeur, a eu les deux cuisses traversées; Quillain (Jean), voltigeur, a eu la poitrine traversée; de Wavrechain (Henri-Charles-Raoul), sergent, blessé; Pinot (Eu-

gène), caporal; Pottier (Émile-Joachim), fusilier; Loviton (Louis-Auguste), sergent-fourrier; Dessaigne (Barthélemy), voltigeur; Lorrain (Paul-Alfred), sergent-fourrier; Aubignac (Antoine), sergent; Hamon (Christophe), sergent; Boulfier (Victor), sergent.

91e *régiment de ligne.* — MM. Grenier (Félix-Eugène), sergent; Jolibert (Jean), voltigeur; Pradier (Pierre), sergent, blessé; Frédéric (Antoine), sergent; Dasnières (Charles-Étienne), sergent; Pansivy (Yves-Marie), sapeur, blessé; Bourbon (Antoine), sergent; Benedetti (Dominique-Antoine), sergent; Douce (Jean-Nicolas), grenadier; Privat (Philippe-François), sergent, blessé; Vidal (Jean), sapeur, blessé; Sabardan (Jean-Joseph-Ernest), sergent-major, blessé grièvement; Gégoudez (Alphonse-François-Marie), sergent-fourrier, blessé; Guste (Louis-Félix), sergent-fourrier, blessé; Mayer (Remy), clairon; Gilbert, dit *Garre* (André), caporal; Mounier (Donat-Adolphe), sergent-fourrier; Piot (Jean-François), caporal, blessé.

98e *régiment de ligne.* — MM. Jean (André-Martial), caporal, blessé; Secretain (Gaspard), sergent; Rouprick (Jean), fusilier, blessé; Muller (Auguste), fusilier, blessé; Rambault (Édouard), sergent, blessé; Stadler (Édouard), clairon, blessé; Berthier (François-Napoléon), sergent; Budier (Jules), caporal, blessé; Brabant (Joseph-Benoît), sergent, blessé; Gaillard (Pierre-Julien-Achille), sergent-fourrier; Barrière (Nicolas), sapeur; Lempereur (Pierre-Joseph), sergent; Moreau, dit *Lapatte* (Étienne), fusilier; Zimmermann (Nicolas-Auguste), caporal, 3 blessures; Meilliers (Nicolas), caporal, 2 blessures; Finck (Frédéric), sergent; Teste (Jean), fusilier, blessé grièvement; Fay (Charles-François-Célestin), sergent-fourrier.

100e *régiment de ligne.* — MM. Morin (Guillaume-Marie), caporal sapeur, blessé; Ardichen (Jean), sapeur, blessé grièvement; Prigent (François-Marie), sapeur, blessé; Robin (Gabriel-Marie), sapeur, blessé; Bidolet (Menou), sergent; Barrier (Guillaume), sergent-fourrier, blessé grièvement; Roques (Théodore), sergent-major, blessé grièvement; Gauthier (Joseph), grenadier; Grossetête (Philippe-Léonard), sergent-major, blessé grièvement; Geoffroy (Antoine), caporal, blessé; Leroux (Charles-Ambroise), sergent-major; Coutet (François-Victor), sergent; Arnol (Pierre-Auguste), sergent; Massonnet (Duclోselle-Pierre-Julien Clovis), sergent; Boyenval (François-Marie), adjudant sous-officier, Marot (François), sergent; Huvé (Vincent-François), voltigeur, blessé; Lantelme (Noël-Jean-Baptiste), sergent-fourrier.

5e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Langlois (Louis), chasseur, 1 blessure; Landenmuller (Eugène), caporal; Marteau (Joseph-Arsène), chasseur; Klein (Martin), sergent, 1 blessure; Tassant (Jean-Pierre), chasseur,

2 blessures; Bichet (Pierre), chasseur; Richard (Jean-Joseph), chasseur, 1 blessure; Royer (Hubert), sergent, 1 blessure.

6e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Crabos (Joseph), sergent; Ohlmann (Georges), chasseur; Sallaberry (Jean-Pierre), clairon; Merrens (Charles-Rosine-Thérèse), sergent; Lefèvre (Augustin-Eugène), chasseur; Lemoine (Paul-Louis), chasseur, 2 blessures; Krembser (Alexis), sergent; Tissot (Claude-Louis-Félicien), sergent; Besselœuf (François), chasseur, 1 blessure.

8e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Couturier (Pierre-Eugène-François), sergent, blessé; Dusseau (Joseph), chasseur, blessé; Conrad (Eugène), caporal, blessé; Houdaille (Pierre-Louis), caporal, blessé; Tirfouin (Nicolas), chasseur; Opériot (Pierre-François), caporal, blessé.

10e *bataillon de chasseurs à pied.*— MM. Brun (Antoine), sergent, blessé; Kerjean (François Louis), sergent, 2 blessures; Vexane (Germain-Labesque), chasseur, blessé; Belugou (Joseph-Louis), sergent, blessé; Sourrouilhe (Guillaume), sergent, blessé grièvement; Bouvard (Charles), chasseur, blessé grièvement; Aucasmus (Basile-Alexandre), sergent, blessé grièvement; Sersiron (Gilbert-Félix-Achille), chasseur, blessé grièvement.

11e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Bourgeot (Jean-Baptiste), chasseur; Vincent (Gilbert), chasseur; Lafond (Louis-Pierre), chasseur, blessé; Durand (Jean-Eugène), sergent; Lemoine (Pierre), chasseur; Berna (Sébastien), chasseur, blessé; Devots (Jean-Baptiste), chasseur; Desprez (Hippolyte), sergent.

15e *bataillon de chasseurs à pied.* — Chery (Étienne-Vincent-Ernest-(Edmond), sergent; Levrel (Jean-Louis-Marie), chasseur, 1 blessure; Noubel (Auguste), sergent, 1 blessure; Méné (Innocent), sergent, 1 blessure; Garron (Pierre-Martin), chasseur, 1 blessure; Badie (Joseph-Michel-Vincent), chasseur, 1 blessure; Germier-Devèze (Victor-Louis-Sébastien), caporal; Ponsarr (Ponce-Léon), clairon.

17e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Piazanet (Pierre), chasseur, blessé et amputé; Reverdy (Urbain-Antoine-Paul), chasseur, amputé; Rozaire (Louis-Alexandre), sergent, blessé; Fabreguettes (Charles), clairon, blessé; Delcourt (Jean-Baptiste-Louis), sergent, blessé; Schur (Eustache), chasseur; Valat (Jacques), chasseur; Morin (Jean), chasseur, blessé grièvement; Cloud (Pierre), chasseur, a eu les deux cuisses traversées.

19e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Parise (Léon-Félix), chasseur; Conord (André-Auguste), sergent; Papavoine (Jean-Baptiste), caporal; Delamarche (Isidore-François-Julien), chasseur; Trianton (Emmanuel-Marie), chasseur.

1er *régiment de zouaves.* — MM. Charton (François), sergent; Chabourlin (Antoine), zouave; Trévenne (Michel-Marie), sapeur, blessé grièvement; Ling (Michel), sergent, blessé; Quéruel (Joseph), zouave, blessé; Hass (Jean-Adolphe), sergent, blessé; Joubert (Joseph-Vincent), sergent, a eu les deux cuisses traversées; Vacher (Louis), zouave, blessé; Boulot (Jean-Baptiste), zouave; Hupfer (Joseph), sergent; Devaulx (Gustave), sergent-major, blessé; Bonnet (Charles), zouave; Toussaint (François), zouave; Joly (Léon-Toussaint), caporal, blessé; Honet (Alphonse), sergent-major, blessé; Duval (Charles), sergent, 2 blessures graves; Chantelot (Jean), sergent; Nayrac (Antoine), sergent, blessé; Rapatel (Édouard-Joseph), sergent, blessé; Severac (Étienne), zouave, blessé grièvement; Dupont (Augustin), caporal, blessé; Lequeux (Joseph-Paul), zouave; Lasalle (Pierre), caporal; Girard (Oscar), sergent; Heyland (Georges-Frédéric), zouave, amputé; Crauser (Michel), zouave; Radigois (Félix), caporal; Jacquet (Jules-Pierre), zouave, blessé; Dubuis (Étienne-Raymond), sergent, blessé; Vincent (Vital), zouave; Bris (Pierre-Marie), zouave, blessé; Barollier (Pierre), caporal; Portier (Victor-Louis), zouave; Verdier (Joseph), clairon; Darracq (Jean), zouave; Plazolle (Eugène-Paul), sergent.

2e *régiment étranger.* — MM. Peetermans (Jean-Baptiste), caporal; Defau (Joseph-François), sergent; Moorgat (Indockus), sergent, blessé; Vanderhespallie (Charles), grenadier, blessé; Kœnig (Charles-Auguste), voltigeur; Aloza (Charles), fusilier, blessé grièvement; Actis Dato (Pierre), sergent, blessé grièvement; Burvenich (Henri-Joseph), voltigeur; Frantz (Frédéric-Friisch), voltigeur clairon; Lessens (Adolphe-Jean-Baptiste), sapeur; Rhône (Joseph), sergent; Bonvarlé (David), voltigeur; Ané (Georges), caporal; Santos (Antoine), clairon; Ehrarts (Frédéric), sapeur; Serluppus (Jean), sergent; Ritt (Ruppert-François), sergent; Schafer (Gaspard), sergent.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — MM. Saïd-ou-Mohamed, tirailleur; Amed-ben-Ali-Chibli, sergent, blessé; Laporte (Jean-Louis), tambour; Dhuicq (Edmond), sergent, blessé très-grièvement; Ahmed-ben-Othman, caporal; Bil-Kassen-ben-Ahmet, caporal, blessé; Henry (Hippolyte-Ernest), sergent, blessé; Quérel (Alfred-Louis-Marie), sergent; Verrière, caporal; Mayou (Jean-Marie), sergent, blessé grièvement; Chapuy (Jean-Baptiste) sergent-fourrier, blessé très-grièvement; Mohamed-ben-Amadi, sergent; Ali-ben-Mohamed-ben-Abdalah, tirailleur; Augustin, dit *Feradji*, caporal; d'Hélie, sergent-major; El-Hadj-el-Haoussin, sergent, blessé; Brouillard (Joseph-Auguste), sergent-fourrier, blessé grièvement; Poirot (Augustin), sergent.

CAVALERIE.

1er *régiment de lanciers.* — MM. André (Émile-Maurice), maréchal des logis; Dupont (François-Désiré Manuel), maréchal des logis chef; Yvard (Louis-Léopold), maréchal des logis.

2e *régiment de chasseurs.* — MM. Goetz (Joseph), cavalier; Fleutot (Jean), cavalier, amputé de la jambe droite; Gagnière (Jean), cavalier, amputé; Gillet (Adolphe), cavalier, 1 blessure; Aucharles (Sylvain), cavalier, 1 blessure; Cordier (Charles), brigadier, 1 blessure; Lepape (François-Marie), chasseur, 1 blessure; Daniel (Jean), maréchal des logis.

4e *régiment de chasseurs.* — MM. Beslouin (Auguste-François), chasseur; Boizot (Louis-Philippe), chasseur; Canal (Jean-François), maréchal des logis; Dietrich (Auguste-Jean-Baptiste), brigadier; Canelle (Émile-Auguste-Joseph), trompette, blessé très-grièvement; Berthouin (Pierre-Hippolyte), chasseur; de Dommaigné (Achille-Adolphe-Joseph-Raphaël), maréchal des logis; Siraudin (Albert-Jean-Marie-François), brigadier.

7e *régiment de chasseurs.* — MM. Ménégauc (Xavier), maréchal des logis; Roure (Joseph-Frédéric), chasseur, blessé; Domenge (Casimir-Pierre), chasseur, blessé; Cuisenier (François-Xavier), brigadier, blessé; Delubriat (Léonard), chasseur; Schill (Joseph), chasseur; Gottrant (Jean-Jacques-Léopold), maréchal des logis chef; Pons (Jean-Pierre-Edmond), maréchal des logis.

10e *régiment de chasseurs.* — MM. Grissonnanche (François), maréchal des logis; Pujol (Martin-Jean-Joseph), chasseur, 1 blessure; Felrath (Benjamin), chasseur.

2e *régiment de hussards.* — MM. Belet (Paul-Guillaume), brigadier, 3 blessures; Thinon (Aimé-Romain), maréchal des logis chef, blessé.

3e *régiment de hussards.* — MM. Soulier (Jean-Claude) dit *Régis*, maréchal des logis, blessé; Thomas (Claude), brigadier, blessé grièvement; André (Frédéric), maréchal des logis, blessé; Nivelle (Charles-Raoul), maréchal des logis, blessé grièvement; Pierson (Eugène-Alfred), maré chal des logis; Delord (Baptiste), maréchal des logis fourrier, blessé grièvement; Clément (Joseph-Laurent-Eugène), hussard.

5e *régiment de hussards.* — MM. Pimmel (Gaspard), hussard, amputé du bras droit; Liegeois (Jules-Joseph), hussard, amputé du bras gauche; Berneville (Louis-Prosper-Henri), hussard, amputé d'une jambe; Imblor (Philippe), brigadier, 3 blessures; Berger (Pierre-Louis), hussard, 1 blessure; Payme (Jean-Baptiste-Eugène), maréchal des logis, 1 blessure; Trappe (François-Charles-Nicolas), maréchal des logis; Juvin (Philibert),

brigadier; Gaston (Antoine-Laurent-Augustin), maréchal des logis, 1 blessure; Decker (Auguste-Pierre), maréchal des logis.

7e *régiment de hussards.* — MM. Bonn (Michel), hussard, blessé très-grièvement; Mazeron (Alexandre), hussard, blessé assez grièvement.

1er *régiment de chasseurs d'Afrique.* — MM. Blanche (Henri-Charles-Oscar), maréchal des logis, 1 blessure; Nègre (Marius-Gustave-Aurèle), maréchal des logis, 1 blessure; Bourrayne (Henri), maréchal des logis, 1 blessure; Schmidt (Victor), trompette, 1 blessure; Strappart (Jules-César-Émile), chasseurs, 3 blessures; Billand (Fortuné), chasseur, 1 blessure; Piat (Joseph), brigadier, 1 blessure; Broichot (Claude), chasseur, 1 blessure; Marchal (François), chasseur, 1 blessure; Groshens Joseph-Gustave), chasseur, 1 blessure, amputé.

2e *régiment de chasseurs d'Afrique.* — MM. Lame (Jean-Baptiste-Modeste), trompette, blessé; Muchensturm (Nicolas), brigadier.

3e *régiment de chasseurs d'Afrique.* — MM. Battu (Jean-Horace), maréchal des logis, a reçu douze coups de sabre, dont six sur la tête; Kuhn (Joseph), chasseur, 2 blessures; Brocard (Pierre-Martin), chasseur, 2 blessures; Leneune (Ange-Marie-Toussaint) chasseurs, 2 blessures; Wieber (Jean-Chrétien), chasseur, 1 blessure; Remoussin (Jean-Jacques-Augustin), maréchal des logis, 1 blessure; Zimmer (Jean-Pierre-Lucain), maréchal des logis, 1 blessure; Delatre (Louis-Guillaume), maréchal des logis, 2 blessures.

ARTILLERIE.

2e *régiment.* — MM. Détaing (Jean-Étienne), maréchal des logis; Brendel (Pierre), maréchal des logis.

3e *régiment.* — M. Peri (Joseph-Antoine), maréchal des logis.

6e *régiment* (pontonniers). — M. Ville (Eugène-Joseph), maréchal des logis.

7e *régiment.* — MM. Husser (Michel), maréchal des logis; Cousin (Louis), 1er servant; Kappeler (Antoine), 1er servant; Bourgeois (Jean-François), 1er conducteur; Cabaret (Régis-Joseph), 1er servant; Ceyron (Pierre-Georges), 1er conducteur, a eu la cuisse traversée par une balle; Lasvènes (Jacques), maréchal des logis; Vincent (François-Pierre), maréchal des logis, 1 blessure; Lecomte (Louis-Joseph), canonnier conducteur, 2 blessures; Hubsch (Georges), brigadier, 1 blessure; Muller (Philippe), canonnier servant, 1 blessure; Leby (Léopold), canonnier conducteur, 1 blessure; Porcherot (François), maréchal des logis, 1 blessure.

8e *régiment.* — MM. Schwartz (Charles-Auguste), maréchal des logis; Juliard (Claude), 1er conducteur, 1 contusion; Vachier (Alphonse), maré-

chal des logis chef; Josso (Pierre), canonnier conducteur, 1 blessure; Gaudin (Loius), maréchal des logis, 1 blessure; Faudet (Jean-François), artificier, 1 blessure; Billauteau (François), canonnier conducteur, 1 blessure; Jardinot (Jean), maréchal des logis, 1 blessure.

9e *régiment.* — MM. Beaumarchais (François), maréchal des logis; Derue (François), brigadier; Hecht (Xavier), 2e servant, amputé d'un pied; Hantz (Jean-Pierre), trompette; Thomas (Eugène-Nicolas), 2e servant, 1 blessure grave; Donlaye (Basile), adjudant.

10e *régiment.* — Macheny (François), 2e servant, 2 blessures; Huard (Léon-Juan), artificier, 1 blessure; Bordes (Jean), 1er conducteur, 1 blessure; Ricaud (Jean-Baptiste), maréchal des logis; Janon (François-Séraphin), canonnier servant; Glorget (Claude-François), adjudant), 1 blessure; Isabey (Louis-Léopold), maréchal des logis, 1 blessure.

11e *régiment.* — MM. Lebrun (Olivier), maréchal des logis; Rivière (Jean), maréchal des logis; Nazareth (Alphonse-Désiré), 1er servant; Chamagne (Jean-Charles-Joseph), maréchal des logis ; Roudolphi (Albert), maréchal des logis; Poujol (Charles-Alexis), maréchal des logis; Riquier (Charles), maréchal des logis; Lassiat (François-Théodore), maréchal des logis.

12e *régiment.* — MM. Joannin (Victor), 1er conducteur; Mangin (Hippolyte), maréchal des logis; Maire (Joseph-Marie-Onésime), maréchal des logis; Pion (Pierre-Timothée), maréchal des logis chef; Debreilly (Eugène), canonnier conducteur, 1 blessure; Constant (Antoine), maréchal des logis.

13e *régiment.* — MM. Bonneau (Jean-Antoine), maréchal des logis; Collombat (Pierre-Isidore), brigadier; Rieffel (Antoine), 1er servant; Brice (Claude-Benjamin), 1er conducteur; Jouves (Pierre-Victor), artificier, François (Charles), maréchal des logis, 1 blessure; Schneider (Séraphin), 1er servant, 1 blessure; Jacquelet (Charles-François-Chrysostome), 2e conducteur, 1 blessure; Chaumont (Aimé-Jean-Baptiste-Clovis), maréchal des logis; Mialet (Pierre), canonnier conducteur, 1 blessure.

15e *régiment.* — Pierre (Claude), maréchal des logis; Gandrille (Alexandre-Victor), 1er servant; Moretti (Jean-Antoine), brigadier, a eu une épaule fracassée; Lévêque (Charles-François), 2e conducteur, 1 blessure, a eu une jambe emportée; Perlet (Jules-Pierre-Léon), 2e servant, 1 blessure, a eu une jambe emportée; Devichi (André), 1er servant, 1 blessure, a eu une jambe emportée; Hubner (Jean), maréchal des logis, une blessure grave à l'épaule; Denny (Jean), artificier, 1 blessure; Hueber (Joseph), 2e conducteur, 1 blessure; Charbonnel (Adrien-Auguste), adjudant; Prat (François), canonnier, 1 blessure;

16e *régiment.* — MM. Trouilh (Jacques), maréchal des logis; Guindé (Pierre-Célestin), artificier.

GÉNIE.

1er *régiment.* — Rouault (Jean-François), sergent-major; Latour dit *Pierry* (Pierre), maître ouvrier; Berlemont (Auguste-Joseph), sergent; Gineste (Joseph-François), maître ouvrier; Paviez (Charles-Auguste), sergent-major; Piquemal (Joseph-François), sergent; Vandomme (Henri-Noël); Chappet (Étienne), sergent-major; Bezian (Jean), sergent-major; Leloup (Nicolas), sergent; Raphaël (Émile-Théodore), sergent, 1 blessure.

2e *régiment.* — MM. Segrais (Jean-Baptiste), sapeur; Bieuville (Eugène-Philers), sergent; Roux (Jean), maître ouvrier; Laurent (René-Honoré), sergent; Weller (François-Louis), maître ouvrier; Hartard (Prosper-Jules), caporal.

3e *régiment.* — MM. Vernhettes (Alexandre), sapeur; Lavaurs (Jean-Louis), sergent; Moisson (Georges-Désiré), sergent; Mouza (Antoine), sapeur, 1 blessure; Beaud (Honoré), sergent, 1 blessure; Candelot (Pierre), sapeur, 1 blessure.

ÉQUIPAGES MILITAIRES.

1er *escadron.* — MM. Frechet (André-Auguste), maréchal des logis; Jouffrault (Paul), brigadier; Servières (Jean), cavalier; Leroy (Louis-Joseph), cavalier; Bosquet (Calixte-Ferdinand-Antoine), maréchal des logis; Jolly (Antoine), adjudant; Fiahault (Pierre-François-Vital), cavalier.

2e *escadron.* — MM. Duclos (Jean-François-Eugène), adjudant; Lugan (Jean-Basile), cavalier.

3e *escadron.* — MM. Arribat (Jean-Francois), cavalier; Gardet (François-Adonis), maréchal des logis; Chaix (Jean-Antoine), cavalier, 3 blessures; Leburel (Yves-Michel), cavalier.

Infirmiers militaires. — MM. Préchac (Julien), sergent; Léger (Pierre), sergent infirmier-major; Buvois (Nicolas-Ferdinand-Clément), caporal; Baril (Philippe), caporal; Florent (Louis), 2e soldat; Vacher (Joseph-Philippe), sergent infirmier-major; Costeramone (Gabriel), caporal infirmier-major; Chapuis (Claude), sergent infirmier-major; Blanc (Antoine), 2e soldat.

IX

ÉPISODES DE GUERRE

La bataille de Solferino devait être le dernier fait d'armes de la campagne de 1859; cette bataille devait donner la paix de Villafranca. Donc plus de récits de combats et de souvenirs de victoire. Je n'ai pas tout dit cependant sur les faits de guerre : la rapidité des événements ne m'a pas permis de recueillir tous les noms et de dire tous les détails qui appartiennent aux pages militaires de cette histoire. Avant de poursuivre la narration des divers incidents de cette grande entreprise, qui va bientôt arriver à son dénoûment, je vais grouper, dans ce chapitre, tous les épisodes épars qui doivent entrer dans ce cadre.

J'ai raconté sommairement la vie des officiers généraux et des officiers supérieurs morts ou blessés, ou tout au moins cités avec distinction dans les rapports officiels des chefs de corps; il en est un cependant que je me suis borné jusqu'ici à nommer, et qui cependant occupe le premier rang dans les annales modernes de l'histoire militaire de la France : c'est le général Renault.

Le général Renault est né à Malte en 1807, d'un père français et d'une mère portugaise. Élève au collége militaire de la Flèche, il entra à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit, en 1829, avec le grade de sous-lieutenant au 6e de ligne. En 1830, il partait pour l'expédition d'Alger et faisait ses premières armes à la prise d'Alger, sur cette terre d'Afrique qui devait lui voir gagner successivement tous ses grades.

A l'attaque du fort l'Empereur, Renault mérite d'être mis à l'ordre du jour de sa division; il est nommé le même jour sous-lieutenant de voltigeurs. Il assiste au débarquement devant Bone, suit le maréchal Clausel dans sa périlleuse tentative sur Medeah, et revient en France avec le 6e de ligne.

Lieutenant le 20 juin 1832, Renault cherche l'occasion de retourner vers sa terre de prédilection : la formation du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique lui en fournit l'occasion. Capitaine à la légion étrangère, il

apprend en Espagne, pendant les années 1835, 1836 et 1837, la guerre des batailles rangées : ses précédents d'Afrique lui avaient fait deviner d'instinct la guerre des guérillas.

Après avoir reçu des mains du général en chef la croix de Saint-Ferdinand et le grade de chef de bataillon, Renault quitte l'Espagne avec la légion étrangère. Les grades conférés par le gouvernement espagnol n'ayant pas été reconnus par le gouvernement français, il revient en Afrique comme capitaine adjudant-major de la nouvelle légion organisée à Alger. A Gigelly, le prince royal lui remet le brevet de chef de bataillon. C'est avec les zouaves qu'il poursuit les Arabes sans relâche et se distingue brillamment à Milianah et à Medeah : ni les fatigues, ni les blessures qui attestent sa téméraire intrépidité ne l'arrêtent.

Chargé de ravitailler la garnison de Medeah, Renault soutient une lutte acharnée contre les réguliers d'Abd-el-Kader, qu'il bat, après avoir eu deux chevaux tués sous lui et reçu un coup de feu à la jambe. Après cinq mois de luttes contre les Kabyles et les troupes de l'émir, il reçoit du général Bugeaud le grade de lieutenant-colonel du 6e léger, et se rend dans la province d'Oran. Mostaganem, Mascara, sont pour lui autant d'étapes glorieuses.

L'émir fait appel au ban et à l'arrière-ban de la province d'Oran; Renault est envoyé contre lui par le général Lamoricière. Après une campagne laborieusement et victorieusement accomplie, le lieutenant-colonel, qui a été le bras droit du chef, est nommé, le 16 avril 1843, colonel du 6e léger. Blessé le 9 juillet dans l'affaire d'Oued-el-Ardjenn, il est forcé de chercher en France un repos dont il a besoin, après six mois de combats successifs. Mais bientôt il retourne en Afrique, assiste à la bataille d'Isly, et est proposé par le général Pélissier pour le grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Nommé commandant de la subdivision de Mascara, le colonel Renault montre l'aptitude si difficile de l'organisateur.

La subdivision de Mascara est pacifiée; l'Algérie, après une lutte longue et acharnée, est délivrée d'Abd-el-Kader, qui est forcé de quitter le territoire conquis par la France. Renault est nommé général de brigade le 23 août 1846.

Bou-Maza excite la révolte dans le sud : Renault est chargé de le poursuivre. La province d'Oran est conquise et pacifiée, et le grade de commandeur de la Légion d'honneur est la récompense bien méritée des éminents services rendus par le général.

Chargé du commandement de la subdivision de Tlemcen, Renauld garde avec vigilance les frontières du Riff, où Abd-el-Kader cherche à se créer

une souveraineté indépendante du Maroc; et l'émir, traqué, poursuivi, entraîne, par sa reddition au général Lamoricière, la conquête définitive des provinces de l'ouest de l'Afrique.

Renault rentre en France peu de temps avant la révolution de Février, et obtient le commandement d'une brigade de l'armée des Alpes. Après quatre mois de disponibilité, il est appelé au commandement d'une brigade de l'armée de Paris. Nommé, le 14 juillet 1851, général de division, il commande la division militaire de Clermont-Ferrand. Rappelé à Paris en novembre 1851, par le maréchal de Saint-Arnaud, il reçoit le commandement d'une division de l'armée de Paris.

Élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur, le général Renault est mis bientôt à la tête de la deuxième division de l'armée de Boulogne; mais il a la douleur de ne pas prendre part à la guerre d'Orient. Il court en Kabylie, devenue le théâtre de nouveaux combats, et son arrivée en Afrique est saluée par les nombreuses sympathies de ses compagnons d'armes.

Le maréchal Randon est appelé à Paris, et le général Renault est chargé, le 25 juin 1858, des fonctions de gouverneur général par intérim de l'Algérie; cet intérim dura jusqu'au 25 septembre, et dévoila en lui les qualités d'un bon administrateur.

Mac-Mahon ayant été nommé gouverneur général de l'Algérie, Renault revint en France, en février 1859, pour recevoir bientôt le commandement d'une division de l'armée d'Italie.

D'autres encore méritent d'être signalés à l'admiration publique.

Ainsi les généraux de division Mellinet, Camou, Vinoy, Bourbaki et Pastoureau.

Le général Mellinet (Émile) est né en 1807. Admis dans un bon rang à l'école militaire de Saint-Cyr, Mellinet fit sa première campagne en 1832, en Belgique. Après avoir successivement parcouru les degrés de la hiérarchie, il fut, en 1840, nommé chef de bataillon. Envoyé en cette qualité en Algérie, il signala sa bravoure dans l'expédition du Chéliff (1842) et à Mostaganem (1845). Le succès qu'il obtint dans cette expédition lui valut, l'année suivante, le grade de colonel.

Après la révolution de 1848, le colonel Mellinet revint en France et fut, en 1850, promu au grade de général de brigade. Lorsque éclata la guerre de Crimée, le général Mellinet, qui avait pris une part active à l'organisation de la garde impériale et en commandait une brigade, rejoignit sous les murs de Sébastopol l'armée d'Orient. Lors de la première attaque infructueuse contre Malakoff, il fit des prodiges de valeur pour soutenir le courage de ses troupes, et reçut en combattant une grave blessure au

visage. A la suite de ce combat, en récompense de sa belle conduite, il obtint le grade de général de division. En 1856, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, et commandeur de l'ordre du Bain. Une division d'infanterie de la garde impériale avait été placée sous ses ordres, et les deux dernières batailles de la campagne de 1859 lui fournirent une double occasion de signaler ses talents militaires.

Camou, d'abord simple soldat, est né le 1er mai 1792. Devenu sergent le 5 septembre 1808, sergent-major le 25 octobre, sous-lieutenant au 1er bataillon des chasseurs des montagnes des Pyrénées le 1er mars 1809 licencié en 1810, il fut réintégré, le 28 février 1811, comme sous-lieutenant au 35e léger. Promu lieutenant le 10 août 1813, il fut incorporé au 55e en 1814 et licencié le 20 septembre 1815. Lieutenant de nouveau à la légion des Basses-Alpes, le 5 août 1817, il passa au 17e de ligne le 8 avril 1819. Lieutenant adjudant-major le 7 février 1823, il ne fut nommé capitaine que le 9 mars 1830.

Chef de bataillon au 34e le 29 septembre 1837, puis investi du commandement du 3e bataillon de chasseurs à pied en 1840, Camou devint colonel du 3e léger le 25 décembre 1841. Le 25 avril 1848, il est nommé général de brigade et mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. Général de division le 6 février 1852, il reçoit le commandement de la division d'Alger. Inspecteur général de l'infanterie en 1852, 1853 et 1854, il est appelé, le 10 janvier 1855, à commander la troisième division de l'armée d'Orient. Le 9 septembre 1855, il reçoit le commandement provisoire du deuxième corps, et, le 7 février 1856, celui de la deuxième division d'infanterie de la garde.

Chevalier de la Légion d'honneur le 14 octobre 1823, officier en 1841, commandeur en 1846, grand officier en 1851 et grand croix en 1857, le général Camou est commandeur de l'ordre du Bain, décoré de première classe du Medjidié, grand officier de Saint-Maurice et Saint-Lazare de Sardaigne, médaillé de Crimée, de Sainte-Hélène et de la Valeur de Piémont.

Le général Vinoy, né en 1803, dans une petite ville du département de l'Isère, fut destiné par sa famille à la carrière ecclésiastique. Il fut élevé dans un petit séminaire. Devenu orphelin, l'influence à laquelle il obéissait malgré ses goûts cessa d'enchaîner sa volonté, et dès lors il se donna tout entier au métier des armes. Son âge ne lui permettant plus de songer aux écoles militaires, il entrait, comme engagé volontaire, le 15 octobre 1823, au 4e régiment de la garde royale. L'expédition d'Alger, en 1830, lui fournit l'occasion de faire ses premières armes : il était alors sergent-major au 14e de ligne. Caporal dans la garde en 1825, il était

passé dans l'infanterie de la ligne comme sergent en 1826. Débarqué un des premiers sur la terre d'Afrique, il y conquit, à la bataille de Staouëli, au prix de deux blessures, l'épaulette d'officier, puis, peu après, la croix de la Légion d'honneur.

Rentré en France, le jeune sous-lieutenant demanda bientôt à retourner en Algérie, et, en 1836, il entrait, avec le grade de lieutenant, dans un corps de nouvelle formation, la légion étrangère.

Depuis ce moment jusqu'en 1850, à l'exception de très-courtes apparitions en France, le général Vinoy ne quitta plus l'Afrique. Il y gagna tous ses grades : celui de capitaine en 1838, de chef de bataillon au 32e de ligne en 1843, de lieutenant-colonel du 12e léger en 1848. Dans cette période, son nom se trouve mêlé à toutes les phases de la conquête, soit qu'il prît part comme soldat aux luttes de chaque jour, soit que, dans des positions spéciales, il dût travailler à l'œuvre non moins difficile de l'organisation, et partout il déployait une énergie, une activité et une résolution infatigables. En 1850, il est colonel du 54e de ligne ; sa conduite énergique dans les Basses-Alpes lui vaut la croix de commandeur.

En 1852, on créait des régiments de zouaves ; le maréchal de Saint-Arnaud, qui avait su, à la légion étrangère, apprécier les qualités de son jeune camarade, propose au colonel Vinoy d'organiser un de ces régiments. C'est lui qui forma le 2e de zouaves, qui devait acquérir un si beau renom. En 1853, il fit, à la tête de ce brave régiment, la campagne des Babors, et fut récompensé par le grade de général de brigade.

De ce moment la carrière du général Vinoy s'élargit. Bientôt la guerre avec la Russie vient lui fournir un théâtre où il est appelé à rendre à son pays de nouveaux services : au commencement de 1854, le ministre de la guerre l'envoyait prendre le commandement de la subdivision de Mostaganem, et lui réservait une brigade de la première division de l'armée expéditionnaire d'Orient. Les premiers, le général Canrobert et le général Vinoy mettaient le pied sur le sol ennemi, et bientôt après la division Canrobert, dont faisait partie la brigade Vinoy, escaladant les formidables positions de l'Alma, culbutait le centre de l'armée russe. Devant Sébastopol, le général Vinoy prit une large part aux diverses opérations du siége.

L'assaut de Malakoff, le 8 septembre, est une des plus belles pages de la vie du général Vinoy. Dès le début de la lutte, entré dans l'ouvrage avec sa brigade, composée du 1er bataillon de chasseurs à pied, des 20e et 27e de ligne, il pénétra dans la gorge de ce formidable retranchement, et s'y maintint énergiquement, malgré les efforts désespérés des Russes. Pendant la nuit, le général Vinoy, chargé de garder notre conquête, res-

tait à ce poste de périlleux honneur jusqu'au lendemain six heures du soir, au milieu de l'embrasement de la ville, des forts et des batteries que les Russes faisaient sauter de toutes parts. Peu de jours après, il recevait comme récompense le grade de général de division, et conservait le commandement de cette belle division qui avait arraché à l'ennemi la clef de Sébastopol. Rentré en France lors de la paix, il reçut d'abord une division de l'armée de Lyon, puis le commandement d'une division de l'armée de Paris; mais, aux premiers bruits de guerre, il demanda et obtint de l'Empereur l'honneur de servir sous ses ordres dans l'armée d'Italie.

Le général Bourbaky est un ancien commandant de bataillon de tirailleurs indigènes, et son passage dans ce corps a été signalé par une chanson due sans doute à la muse complaisante d'un aimable fourrier. Voici un couplet de cette chanson :

Gentil turco,
Quand, autour de ta boule,
Comme un serpent s'enroule
Ce calicot
Qui te sert de shako,
Ce chic exquis
A qui
L' doivent-ils, à qui?
A Bourbaki,
A Charles Bourbaki!

Le général Bourbaki a laissé d'autres souvenirs plus sérieux encore parmi les indigènes, où sa furia, son *humour*, son élégance sous les balles ennemies, avaient le privilége de mettre en feu les têtes de tous les hommes de son bataillon.

Ce général est le type de cette bravoure toute française qui cherche les obstacles, que les difficultés aiguillonnent. Les zouaves l'ont vu à Zaatcha, le stick à la main, en gants blancs et en bottes fines, monter à l'assaut le cigare à la bouche. Ils l'ont retrouvé le même au combat de l'Alma, à Inkermann, où il s'est distingué avec éclat, et à l'assaut de Sébastopol.

Le comte Partouneaux, qui commandait la cavalerie du premier corps, ancien colonel d'un magnifique régiment de lanciers, est l'un des premiers manœuvriers et des plus braves généraux de l'armée.

Ainsi également les généraux de brigade Decaen, Manèque, Cassaignolles, Bouteilloux, Sévelinges, Richepanse, Soleille et Blanchard, devenus généraux de division pendant la campagne de 1859.

Simple chef d'un bataillon de chasseurs à pied au moment de la campa-

gne de Crimée, M. Decaen était devenu, à cette époque, général de brigade.

Les honneurs de la journée de Solferino reviennent en partie au général Manèque, dont la brigade enleva un drapeau, des prisonniers et treize pièces de canon.

M. Manèque commandait à Solferino la première brigade de la division de voltigeurs de la garde impériale. Il est, certes, l'un des officiers, qui ont le plus fait en Crimée pour s'attirer le reconnaissance et l'estime de toute l'armée. Sa conduite, notamment dans la journée du 18 juin 1855, fut au-dessus de tous les éloges, et le 5e bataillon de chasseurs à pied, le 19e et le 26e de ligne, au milieu desquels il combattait, en garderont un éternel souvenir.

Capitaine en 1838, M. Manèque fut envoyé en 1840 comme adjudant-major au 71e de ligne, qu'on organisait. Major du 20e de ligne le 4 novembre 1844, il permuta au commencement de l'année suivante pour passer au 8e léger, en Afrique, et depuis il a marché rapidement de grade en grade jusqu'à celui de général de division, qu'il a conquis en Italie.

M. Cassaignolles (Joseph-Charles-Anthelme) est né dans le département du Gers. Il était général de brigade depuis le 28 décembre 1852, et commandait la troisième brigade de la cavalerie de la garde impériale chasseurs et guides).

Cet officier général, qui, à la tête des chasseurs à cheval de la garde, a fourni plusieurs charges à fond pendant la journée du 24 juin, s'était élancé le matin de la bataille de Magenta avec cent onze cavaliers sur l'ennemi, et l'avait repoussé. Dans sa rapide et brillante carrière, qui s'est écoulée en Algérie, aux spahis et aux chasseurs d'Afrique, le général Cassaignolles avait maintes fois montré une bravoure semblable.

Le 11 novembre 1843, dans le combat de l'Oued-Malah, M. Cassaignolles, alors simple capitaine, ayant distingué dans la mêlée Sidi M'Barek, le meilleur guerrier et le conseiller habituel d'Ab-el-Kader, s'élança à sa poursuite. Mais, dans sa fuite, le chef arabe abattit successivement tous ceux qui s'acharnaient après lui, et tua d'un coup de pistolet le cheval du capitaine. Au même instant, Sidi M'Barek fut lui-même frappé. M. Cassaignolles s'est aussi distingué à la bataille d'Isly. Pendant la guerre d'Orient, il a commandé une brigade de cavalerie et a pris part à toutes les opérations du corps d'armée d'observation sous Sébastopol.

M. Bouteilloux (Martial) commandait le génie du premier corps; il avait été nommé capitaine en 1832, chef de bataillon à Cherchell en 1841, lieutenant-colonel à Constantine en 1845, et colonel en 1849. Il était membre du comité des fortifications, et, depuis 1854, général de brigade.

Dignes émules des Renaud, des Mellinet et des Bourbaki, les généraux

de Sévelinges, Richepanse, Soleille et Blanchard ne doivent qu'à l'éclat de leurs services les épaulettes de général de division qu'ils ont rapportées d'Italie. M. Blanchard commandait à Malakoff le 1er de grenadiers de la garde. Il fut grièvement blessé dans cette affaire.

D'autres noms encore ont ici leur place marquée à raison de leur bravoure. Ainsi les généraux Picard, Jannin, Bataille et Collineau, de Failly, Morris, Négrier, Lefèvre et Polhès.

M. de Bonnet Maurelhan Polhès est un de nos plus jeunes généraux de brigade, et aussi l'un des plus distingués. Capitaine en 1841, il fut nommé officier d'ordonnance du roi. Chef de bataillon au 25e léger, le 22 septembre 1847, lieutenant-colonel au 25e léger, le 26 décembre 1853, il est arrivé en Crimée avec ce régiment en février 1855. Colonel du 3e de zouaves quelques jours après, il prit, après l'assaut, le commandement des zouaves de la garde. Sa conduite à la bataille de la Tchernaïa a été magnifique.

Nommé tout récemment général, M. Lefèvre (Auguste-Henri) a fait ses premières armes au 30e de ligne, où il arriva, le 16 mars 1838, au grade de capitaine. Major du 4e léger en 1845, lieutenant-colonel du 31e en 1852, colonel du 21e de ligne en décembre 1854, il a commandé ce régiment pendant toutes les opérations du siége de Sébastopol.

Frère de l'illustre général tué en juin 1848 en défendant la cause de l'ordre dans les rues de Paris, M. Négrier commandait alors le 9e chasseurs à pied. Nommé lieutenant-colonel du 14e de ligne quelque temps après, il sut, par sa vigueur, inspirer une telle impulsion à ce régiment, que le 8 décembre 1851 on lui en confiait le commandement dans des circonstances difficiles. M. de Négrier a conduit le 14e de ligne sous les murs de Sébastopol.

M. le général Morris, qui commandait la cavalerie de la garde impériale en Italie, a eu en Orient un commandement de son arme. Il avait gagné tous ses grades en Afrique, où la cavalerie a tant d'occasions de combattre : dans la force de l'âge, vigoureux et plein de feu, le général Morris est en outre un manœuvrier de premier ordre. Son coup d'œil décisif ne le trompe jamais. A la bataille de Balaclava, c'est lui qui ordonna et combina la charge par échelons du 4e chasseurs d'Afrique, charge qui opéra une si heureuse diversion et permit à lord Cardigan de rallier les débris épars de sa brigade.

Devenu général de division tout jeune encore, M. de Failly a conduit le 20e de ligne de la terre d'Afrique sur la terre de Crimée.

M. Collineau (Édouard-Isaïe) s'est engagé comme simple soldat en 1835 : sa carrière n'en a pas été moins heureuse. Il est juste d'ajouter qu'il n'a

servi que dans les corps de l'armée permanente de l'Algérie, au 2ᵉ régiment de la légion étrangère, où il a parcouru tous les grades d'officier jusqu'à celui de chef de bataillon, de 1838 à 1851. Lieutenant-colonel du 2ᵉ de zouaves, en 1853, il a combattu avec ce régiment à l'Alma et à la première attaque de nuit de Malakoff.

Colonel en mars 1855, M. Collineau conduisit ce régiment à l'assaut définitif de Malakoff, le 8 septembre, et fut à cette affaire gravement blessé à la tête. Nommé général en 1857, après l'expédition de Kabylie, il a commandé une brigade de l'armée de Lyon. C'est un énergique soldat qui a toujours vécu au milieu de la poudre.

M. Bataille (Henri-Jules) est un élève de l'École militaire. Nommé en 1836 sous lieutenant au 22ᵉ de ligne, lieutenant en 1840 et capitaine en 1843, il est arrivé en Afrique avec ce régiment en 1844. En 1847, M. Bataille passa comme adjudant-major au 2ᵉ régiment de la légion étrangère pour rester en Afrique. Nommé chef du bataillon des tirailleurs indigènes de Bône et de Constantine en 1850 ; lieutenant-colonel du 56ᵉ en 1851 ; colonel du 43ᵉ en 1854, il n'a quitté la colonie qu'en 1847 avec le grade de général de brigade.

Le général Jannin est un homme d'une force herculéenne et d'une aménité extrême. Il a passé presque toute sa vie en Afrique et en Crimée. Chef de bataillon au 51ᵉ, le 23 mai 1847 ; lieutenant-colonel le 24 décembre 1851 ; il fut appelé au 3ᵉ de zouaves au mois de février suivant ; colonel du 7ᵉ léger le 26 décembre 1853, puis du 1ᵉʳ zouaves, il a succédé à M. de Lavarande dans le commandement des zouaves de la garde. Il a été promu général de brigade après l'assaut de Sébastopol.

Dans la nuit du 22 au 23 mars 1855, le colonel Jannin, repoussant une sortie des Russes et ayant brisé son sabre dans la lutte, arracha un pieu à une palissade et assomma tout ce qui se présentait devant lui.

M. Picard est un jeune général qui fait la guerre depuis dix ans. A Rome, le 30 avril 1849, il commandait ce bataillon du 20ᵉ de ligne qui s'aventura jusque dans les faubourgs de Rome. Lieutenant-colonel aux zouaves, puis colonel au 91ᵉ de ligne, il commandait par intérim une brigade à l'assaut de Sébastopol.

Les colonels Dieu, de Chabron, Guignard, de Laveaucoupet, déjà cités dans ce livre ; Jarras, Doëns, Lebaron, de Rochebouët, Guérin, de Bertier, Mignot de Lamartinière, de Salignac-Fénelon ; Princeteau, d'Alton, Douay, Mongin, ont conquis par leur intrépidité les épaulettes de généraux de brigade sur les champs de batailles de l'Italie.

M. de Grimaudet de Rochebouët commandait le régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale.

Élève de l'École polytechnique en 1831, à sa sortie de l'École de Metz, M. de Rochebouët fut placé au 14e régiment. Capitaine au 7e régiment le 18 février 1841, il fut envoyé en Algérie, où il gagna la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Placé au 5e régiment, il prit part, en 1849, au siége de Rome, et fut nommé, le 12 juillet de la même année, chef d'escadron au 1er régiment et mis à la disposition du général commandant en chef des troupes de la première division militaire.

L'année suivante, M. de Rochebouët passa au 10e et commanda les batteries détachées à Paris Lieutenant-colonel le 8 janvier 1853 et commandant l'artillerie à Lille, il entra, lors de la réorganisation du corps, au 14e régiment à cheval, à Douai. Il commanda l'artillerie du corps expéditionnaire dans la Baltique et concourut à la prise de Bomarsund. Nommé, le 5 septembre 1854, colonel du régiment à cheval de la garde, il fit, en cette qualité, partie de l'expédition d'Italie.

M. Doëns était colonel du 50e de ligne, M. Guérin colonel du 15e de ligne; M. de Bertier colonel du 80e de ligne; M. de Lamartinière commandait le 2e régiment de cuirassiers de la garde impériale; M. d'Alton le 3e régiment de grenadiers de la garde; M. Douay le 2e régiment de voltigeurs; et M. Mongin le 1er régiment de voltigeurs de la garde impériale; M. Lebaron dirigeait le génie du deuxième corps; M. Jarras était attaché au quartier général.

J'ai publié les décrets de nominations ou de promotions dans la Légion d'honneur, ainsi que les décrets des distributions de médailles qui spécifiaient les batailles de Montebello, de Palestro, de Turbigo, de Magenta, de Marignan et de Solferino; mais d'autres décrets, signés à Milan, à Valeggio, à Montechiaro et à Volta, ont ajouté, sur le sol même de la Lombardie, d'autres pages au livre d'or de l'armée d'Italie. Voici ces décrets :

Par décret signé le 23 juin, au quartier général de Montechiaro, l'Empereur a nommé ou promu dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier :

MM. Caffarel, capitaine, ex-aide de camp de M. le général Cler : 10 ans de services effectifs, 3 campagnes; Déaddé, capitaine, aide de camp de M. le général de Wimpffen : 13 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure.

Au grade de chevalier :

M. Thomy, sergent-major au 1er régiment du génie : 14 ans de service effectif, 7 campagnes.

Par divers décrets signés au quartier général de Valeggio, l'Empereur a nommé ou promu dans la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent :

Au grade de commandeur :

M. de Mirandol, colonel au régiment des guides : 23 ans de service, 13 campagnes, 5 blessures.

Au grade d'officier :

MM. Payen de Chavoy, lieutenant-colonel au 1er régiment de cuirassiers : 33 ans de service, 3 campagnes ; Lafutsun de Lacarre, chef d'escadron au 2e régiment de cuirassiers : 25 ans de service, 23 campagnes.

Au grade de chevalier :

MM. Thornton, chef d'escadron au 1er régiment de cuirassiers : 18 ans de service, 4 campagnes ; Thiriet, adjudant sous-officier au 1er régiment de cuirassiers : 21 ans de service, 3 campagnes ; Paris, capitaine au 2e régiment de cuirassiers : 20 ans de service, 2 campagnes ; Mairel, maréchal des logis au 2e régiment de cuirassiers : 17 ans de service, 6 campagnes ; Xatart, capitaine aux dragons de l'Impératrice : 26 ans de service, 1 campagne ; Jourdier, vétérinaire de 1re classe aux dragons de l'Impératrice : 21 ans de service, 1 campagne ; Campagnac, lieutenant au régiment de lanciers de la garde : 16 ans de service, 5 campagnes ; Barré, sous-lieutenant au régiment de lanciers de la garde : 19 ans de service, 9 campagnes ; de Kamienski, soldat au 1er régiment étranger, amputé à la suite de la bataille de Magenta ; de Coriolis de Limaye, sous-lieutenant aux chevau-légers de Novare, au service de Sa Majesté le roi de Sardaigne, blessé à Montebello ; de Beaulaincourt, capitaine au 1er régiment de chasseurs d'Afrique : 13 ans de service, 1 campagne.

Par décret signé le 15 juillet 1859, au quartier général impérial de Milan, l'Empereur a nommé ou promu dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, savoir :

Au grade de grand officier :

État-major général. — MM. Forgeot (Jules-Étienne-Marie), général de brigade, commandant l'artillerie de la garde impériale, commandeur du 21 octobre 1854 : 33 ans de service effectif, 1 campagne.

Au grade de commandeur :

État-major général. — MM. Borgella (Cécile-Étienne-Bernard), général de brigade, directeur général des parcs d'artillerie de l'armée d'Italie,

officier du 7 janvier 1852 : 38 ans de service effectif, 1 campagne ; Douay (Charles-Abel) général de brigade, commandant la 1re brigade de la 3e division d'infanterie du 4e corps ; officier du 8 août 1852 : 32 ans de service effectif, 13 campagnes ; Douay (Félix-Charles), général de brigade, commandant la 1re brigade de la 2e division d'infanterie du 1er corps, officier du 22 août 1855 : 28 ans de service effectif, 21 campagnes, 2 blessures ; Rose (Étienne-Hugues), général de brigade ; officier du 28 août 1850 : 28 ans de service effectif, 23 campagnes ; Coffinières (Grégoire-Gaspard-Félix), général de brigade, officier du 2 décembre 1850 : 32 ans de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure.

Corps d'état-major. — MM. Regnard (Alfred-Charles-Constant), colonel, chef d'état-major de la 2e division du 5e corps, officier du 2 mars 1855 : 33 ans de service effectif, 9 campagnes, 1 blessure ; de Lamorte-Clarens-Franconière (Paul-Étienne-Charles), colonel, 1er aide de camp de Son Altesse Impériale le prince Napoléon, officier du 31 décembre 1851 : 25 ans de service effectif, 7 campagnes, 2 blessures ; Bernier-Maligny (Jules-Pierre), colonel, officier du 25 juin 1849 : 34 ans de service effectif, 8 campagnes.

75e *régiment de ligne.* — M. de Lestellot (Joseph-Henri-Louis-Gustave), colonel, officier du 6 août 1832 : 37 ans de service effectif, 21 campagnes, 1 blessure.

93e *régiment de ligne.* — M. Pissonnet de Bellefonds (Jules-Louis-Marie), colonel, officier du 16 juillet 1853 : 33 ans de service effectif, 14 campagnes, 1 blessure, 3 citations.

GÉNIE.

M. le Brettevillois (Félix-Édouard), colonel, officier du 9 janvier 1850 : 32 ans de service effectif, 12 campagnes.

Au grade d'officier :

GARDE IMPÉRIALE.

3e *régiment de grenadiers.* — M. Foutry (François-Joseph), capitaine, chevalier du 23 juillet 1843 : 17 ans de service effectif, 4 campagnes, 2 blessures.

Régiment d'artillerie à pied. — M. Collard (Alfred-Joseph), chef d'escadron, chevalier du 11 avril 1852 : 29 ans de service effectif, 4 campagnes.

Régiment d'artillerie à cheval. — M. Vernhet de Laumière (Xavier-Jean-Marie-Henri-Clément), colonel, chevalier du 29 mars 1842 : 31 ans de service effectif, 9 campagnes.

ARTILLERIE.

État-major. — MM. Ferri Pisani Jourdan de Saint-Anastase (Jean-Baptiste-Félix), lieutenant-colonel, chevalier du 27 mars 1842 : 32 ans de service effectif, 3 campagnes ; Deforceville (Pierre), chef d'escadron, sous-directeur du parc du 5e corps, chevalier du 24 octobre 1848 : 35 ans de service effectif, 2 campagnes.

2e *régiment.* — M. Bramand Boucheron (Martial), colonel, chevalier du 17 août 1841 : 35 ans de service effectif, 3 campagnes.

4e *régiment.* — M. Marion (Pierre), chef d'escadron, chevalier du 22 juillet 1846 : 26 ans de service effectif, 7 campagnes.

7e *régiment.* — M. Schnéegans (Louis-Ernest), capitaine en 1er ; chevalier du 28 décembre 1854 : 21 ans de service effectif, 3 campagnes.

7e *régiment.* M. Picot de Lapeyrouse (Philippe-Georges-Charles), chef d'escadron, chevalier du 23 juillet 1852 : 30 ans de service effectif. 1 campagne.

8e *régiment.* — M. Liénard (Hector-Hyacinthe), chef d'escadron, chevalier du 10 décembre 1851 : 32 ans de service effectif, 1 campagne.

10e *régiment.* — MM. Bouteloup (Paul-Augustin), chef d'escadron, chevalier du 30 août 1849 : 32 ans de service effectif, 3 campagnes ; Garnier Kéruault (Édouard-Charles-Marie), chef d'escadron, chevalier du 10 mai 1852 : 32 ans de service effectif, 3 campagnes.

12e *régiment.* — M. Chevreul (Charles), chef d'escadron, chevalier du 18 juillet 1852 : 31 ans de service effectif, 3 campagnes.

CORPS D'ÉTAT-MAJOR.

MM. Ducasse (Pierre-Emmanuel-Albert), chef d'escadron, chevalier du 10 décembre 1851 : 27 ans de service effectif, 3 campagnes ; Broye (Antoine-Marie), capitaine, aide de camp de Son Excellence le maréchal de Mac-Mahon, chevalier du 27 décembre 1854 : 17 ans de service effectif, 6 campagnes.

INFANTERIE.

26e *régiment de ligne.* — M. Darrigade (Pierre), chef de bataillon, chevalier du 13 novembre 1851 : 31 ans de service effectif, 6 campagnes, 4 blessures.

89e *régiment de ligne.* — M. Forquin (François), chef de bataillon, chevalier du 23 mai 1858 : 30 ans de service effectif, 8 campagnes.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — M. Doulcet de Pontécoulant (Armand-Gustave), capitaine, chevalier du 16 avril 1856 : 18 ans de service effectif, 15 campagnes.

CAVALERIE.

6ᵉ *régiment de hussards.* — M. Lavoye (Jean-François), chef d'escadron, chevalier du 4 juillet 1851 : 30 ans de service effectif, 3 campagnes.

8ᵉ *régiment de hussards.* — MM. Hue de Mathan (Edgard), lieutenant-colonel, chevalier du 10 mai 1852 : 34 ans de service effectif, 12 campagnes; Pitois (Pierre-Paul), chef d'escadron, chevalier du 30 avril 1849 : 36 ans de service effectif, 1 campagne.

SERVICE DE SANTÉ.

MM. Cuvellier (Eugène), médecin principal, chef des hôpitaux de Milan, chevalier du 14 mai 1851 : 28 ans de service effectif, 10 campagnes; Pallier (Désiré) médecin major, chevalier du 21 septembre 1854 : 29 ans de service effectif, 5 campagnes ; Legeuest (Venant-Antoine-Léon), médecin major, chevalier du 22 février 1855 : 20 ans de service effectif, 10 campagnes.

GARDE IMPÉRIALE.

Au grade de chevalier.

Régiment d'artillerie à pied. — M. Peuget (Alexandre), brigadier : 23 ans de service effectif, 5 campagnes.

Régiment d'artillerie à cheval. — Allan (Paul-Victor), capitaine : 13 ans de service effectif, 2 campagnes.

État-Major. — Barré (Louis-Alphonse), ouvrier d'état : 22 ans de service effectif, 7 campagnes.

INFANTERIE.

76ᵉ *régiment de ligne.* — M. Clavel (Jean-Baptiste), voltigeur : 3 ans de service effectif, 1 campagne.

19ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — M. Leloup (Édouard-Étienne), capitaine : 19 ans de service effectif, 3 campagnes, 1 blessure.

ARTILLERIE.

État-Major. — MM. Lafond de Ladébat (André-Henri), capitaine : 23 ans de service effectif, 1 campagne ; Gougis (Élie-Antoine-Joseph), capitaine : 16 ans de service effectif, 1 campagne · Blouet (Laurent), garde d'artillerie de 1ʳᵉ classe : 25 ans de service effectif, 2 campagnes; Ebel (Jacques) garde d'artillerie de 1ʳᵉ classe : 21 ans de service effectif, 1 campagne; Vautour (Théophile), garde d'artillerie : 31 ans de service effectif, 9 campagnes.

4ᵉ *régiment.* — M. Saulays (Jean-Nicolas), capitaine : 25 ans de service effectif, 1 campagne.

6e *régiment.* — M. Donzelle (Jean-Baptiste), lieutenant : 21 ans de service effectif, 10 campagnes.

7e *régiment.* — MM. Éon du Val (Charles-André), capitaine : 16 ans de service effectif, 1 campagne ; Ott (François-Michel), sous-lieutenant : 17 ans de service effectif, 1 campagne.

9e *régiment.* — MM. Hivert (Adrien-Marie-Félix), capitaine : 25 ans de service effectif, 1 campagne ; de Lanet (François-Maurice), lieutenant : 11 ans de service effectif, 1 campagne.

10e *régiment.* — M. Denain (Léon-Joseph), lieutenant : 9 ans de service effectif, 1 campagne.

11e *régiment.* — MM. Cheronnet (Régis-Edmond), capitaine : 18 ans de service effectif, 6 campagnes ; Hammerer (Joseph), maréchal des logis : 19 ans de service effectif, 8 campagnes.

12e *régiment.* — MM. Échillez (Marcel), capitaine : 27 ans de service effectif, 2 campagnes ; Malfroy (Émile-Auguste), lieutenant : 11 ans de service effectif, 1 campagne ; Petit (François), adjudant sous-officier : 22 ans de service effectif, 1 campagne.

13e *régiment.* — MM. Felissis-Rollin (Joseph), capitaine : 18 ans de service effectif, 3 campagnes ; Deschamps (Alphonse-Louis), lieutenant : 13 ans de service effectif, 6 campagnes ; Mercier (Louis-Alphonse), adjudant sous-officier : 18 ans de service effectif, 6 campagnes.

14e régiment. — M. Legrand (Jules-Isidore), capitaine : 21 ans de service effectif, 1 campagne.

17e *régiment.* — M. Wolbert (Louis-Antoine-Auguste-Émile), lieutenant : 17 ans de service effectif, 7 campagnes.

Corps d'état-major. — MM. de Lambilly (Humbert-Henri), capitaine, aide de camp de M. le général de Lapérouse : 10 ans de service effectif, 5 campagnes ; Lafouge (Anne-Hercule-Émile), capitaine, aide de camp de M. le général d'Autemare-d'Ervillé : 13 ans de service effectif, 5 campagnes ; Chennevière (Charles-Henri), capitaine, aide de camp de M. le général Herbillon : 19 ans de service effectif, 1 campagne ; Blanchot (Auguste-Charles-Philippe), lieutenant, employé à l'état-major de la garde impériale : 5 ans de service effectif, 1 campagne.

Intendance militaire. — M. Audemard (Frédéric-Louis-Antoine), adjoint de première classe : 18 ans de service effectif, 11 campagnes.

GARDE IMPÉRIALE.

1er *régiment de voltigeurs.* — MM. Boursier (François), voltigeur : 7 ans de service effectif, 4 campagnes, 1 blessure ; Arthières (Étienne), voltigeur : 15 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure.

Régiment des guides. — M. de Courtilloles d'Angleville (René-Alfred), sous-lieutenant : 6 ans de service effectif, 1 campagne.

INFANTERIE.

18e *régiment de ligne.* — MM. Toulza (Pierre), capitaine : 27 ans de service effectif, 5 campagnes ; Duvernoy (Alexis), lieutenant : 19 ans de service effectif, 7 campagnes, 1 blessure.

26e *régiment de ligne.* — MM. Braham (Auguste-Michel), lieutenant : 20 ans de service effectif, 8 campagnes ; Courtois (Jean-Vincent), lieutenant : 17 ans de service effectif, 6 campagnes ; Boyreau (Armand), médecin-major · 20 ans de service effectif, 9 campagnes.

30e *régiment de ligne.* — M. Giger (Jacques), fusilier, 1 blessure.

33e *régiment de ligne.* — MM. Poisson (Alphonse-Désiré), caporal : 5 ans de service effectif, 1 campagne, 3 blessures ; Évrard (Jean-Nicolas), fusilier : 1 an de service effectif, 1 campagne, amputé.

34e *régiment de ligne.* — M. Roux (Pierre-Victor), voltigeur, amputé.

37e *régiment de ligne.* — M. Hamel (Pierre), fusilier, amputé.

53e *régiment de ligne.* — M. Mourand (François), fusilier : 5 ans de service effectif, 1 campagne, 1 blessure.

56e *régiment de ligne.* — M. Lemardelé (Irénée-Auguste), grenadier : 5 ans de service effectif, 2 campagnes, amputé.

61e *régiment de ligne.* — M. François (Joseph), fusilier. Amputé.

75e *régiment de ligne.* — MM. Chavelet (Joseph), capitaine : 26 ans de service effectif, 16 campagnes ; Thomas Laborde (Benjamin-Prudent), capitaine : 26 ans de service effectif, 4 campagnes ; Bongard (François), capitaine : 24 ans de service effectif, 6 campagnes.

80e *régiment de ligne.* — M. Doyharçabal (Alexandre-Alfred), capitaine : 31 ans de service effectif, 3 campagnes.

81e *régiment de ligne.* — M. Bluem (André), capitaine, officier d'ordonnance de S. I. le Prince Napoléon : 17 ans de service effectif, 6 campagnes.

82e *régiment de ligne.* — MM. Segard (Aimé-Alexandre), capitaine adjudant-major : 16 ans de service effectif, 6 campagnes, 1 blessure ; Durand (Nicolas-Bernard), capitaine : 19 ans de service effectif, 6 campagnes.

89e *régiment de ligne.* — MM. Lafitte (Jean-Bernard-Prosper), capitaine : 24 ans de service effectif, 2 campagnes ; Cantan-Hournets (Pierre-Célestin), capitaine : 25 ans de service effectif, 7 campagnes ; Suzan (André), sergent : 23 ans de service effectif, 16 campagnes.

91e *régiment de ligne.* — M. Pansivy (Yves-Marie), sapeur : 9 ans de service effectif, 2 campagnes, 1 blessure.

93ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Jean (Antoine-Désiré-Théodore), capitaine : 26 ans de service effectif, 4 campagnes ; Lemercier (Joseph-Adolphe), capitaine : 27 ans de service effectif, 5 campagnes ; Dillenschneider (François-Antoine-Norbert), capitaine : 23 ans de service effectif, 5 campagnes.

99ᵉ *régiment de ligne.* — MM. Ruellan (Jean-Baptiste), capitaine : 21 ans de service effectif, 5 campagnes ; Besançon (François-Marie-Victor); médecin-major: 19 ans de service effectif, 6 campagnes; Friédérich (Georges), lieutenant : 25 ans de service effectif, 5 campagnes.

14ᵉ *bataillon de chasseurs à pied.* — M. Escarfail (Jean-Louis), capitaine : 19 ans de service effectif, 2 campagnes.

1ᵉʳ *régiment de zouaves.* — MM. Cabane (Antoine-Adolphe), sergent : 5 ans de service effectif, 5 campagnes, 1 blessure; Cressin (Henri-Charles), zouave : 10 ans de service effectif, 7 campagnes. Amputé.

CAVALERIE.

2ᵉ *de chasseurs.* — M. de Borrelli (Emmanuel-Raymond), sous-lieutenant, officier d'ordonnance de M. le général de Luzy de Pellissac : 3 ans de service effectif, 1 campagne.

4ᵉ *de chasseurs.* — M. Martin de la Bastide (Pierre-Paul), capitaine en 2ᵉ, officier d'ordonnance de M. le général de Ladmirault : 13 ans de service effectif, 5 campagnes.

6ᵉ *de hussards.* — M. Béral de Sedaiges (Joseph-Alfred), capitaine adjudant-major : 22 ans de service effectif, 1 campagne.

3ᵉ *de hussards.* — M. Ducasse (Jean-Baptiste), capitaine : 25 ans de service effectif, 1 campagne.

2ᵉ *de chasseurs d'Afrique.* — M. de Damas (Albéric-Marie), lieutenant, détaché à l'état-major de l'armée d'Italie : 11 ans de service effectif, 10 campagnes.

ARTILLERIE.

5ᵉ *régiment.* — M. Louis (Jules-Auguste), capitaine en 2ᵉ, détaché à l'état-major de l'artillerie du 2ᵉ corps : 15 ans de service effectif, 1 campagne.

15ᵉ *régiment.* — M. Wilmet (Victor), lieutenant au 1ᵉʳ : 22 ans de service effectif, 6 campagnes.

GÉNIE.

État-major. — M. Perrin (Paul-Eugène), capitaine : 19 ans de service effectif, 6 campagnes.

3ᵉ *régiment.* — M. Valligny (Frédéric-Alexandre), capitaine : 22 ans de service effectif, 13 campagnes.

ÉQUIPAGES MILITAIRES.

1er *escadron.* — MM. Clause (François-Augustin), lieutenant en 2e : 19 ans de service effectif, 10 campagnes ; Espira (Jean), sous-lieutenant : 20 ans de service effectif, 15 campagnes.

Service de santé. — MM. Morand (Jean-Salvy), médecin aide-major de 1re classe, attaché aux ambulances du 5e corps : 18 ans de service effectif, 7 campagnes ; Marlier (Nicolas-Claude), médecin aide-major de 1re classe, attaché aux ambulances du 5e corps : 19 ans de service effectif, 9 campagnes.

Services administratifs. — M. de Bonaffos (Paul-Victor), officier d'administration de 1re classe des bureaux de l'intendance militaire : 19 ans de service effectif, 14 campagnes.

Administration centrale du Ministère de la Guerre. — M. Delesguille (Jean-Louis-Maurice), commis principal de 1re classe au ministère de la guerre, détaché à l'état-major général de l'armée d'Italie : 25 ans de service effectif, 1 campagne.

Par décret signé le 15 juillet 1859, au quartier général impérial de Milan, l'Empereur a nommé dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur les médecins italiens attachés aux hôpitaux militaires de Milan, dont les noms suivent, savoir :

Au grade de chevalier.

MM. Verga (Andrea), docteur-médecin, directeur de l'hôpital Majeur de Milan ; Cotta, médecin ; Guerini, médecin ; Griffizi, médecin ; Conti (Jérôme), médecin.

Par décret signé le 15 juillet 1859, au quartier général impérial de Milan, l'Empereur a conféré la médaille militaire aux militaires dont les noms suivent, savoir :

Cent-Gardes. — M. Courréges (Jacques-Victor), garde.

GARDE IMPÉRIALE.

Régiment d'artillerie à pied. — MM. Pucheu (Adolphe), brigadier trompette ; Baur (Ambroise), servant ; Moreau (Louis), servant, 1 blessure ; Moisdron (Jacques), maréchal des logis.

Régiment d'artillerie à cheval. — MM. Jacquet (Jean-Jules), servant, 1 blessure ; Narbronne (Thomas), servant, 1 blessure ; Lafontaine (Baptiste), servant ; Janin (François), servant, 1 blessure ; Besançon (Christophe), brigadier, 1 blessure.

INFANTERIE.

76e *régiment de ligne.* — M. Allègre (Pierre-Auguste), voltigeur.

85e *régiment de ligne.* — M. Lamon (Rémi), sergent, 1 blessure.

ARTILLERIE.

1er *régiment.* — MM. Lefebvre (Aimable-Désiré), artificier; Renaud (Jean-Étienne), artificier; Herbert (Élie), maréchal des logis; Delaunay (Jean-François-Gabriel), maréchal des logis fourrier.

2e *régiment.* — MM. André (Gonzalve-Émile), maréchal des logis, 1 blessure; Brendel (Pierre), maréchal des logis; Proponet (Félix-Jean-Claude), 1er canonnier conducteur; Panifoux (Baptiste-Théodore), maréchal des logis.

3e *régiment.* — MM. Doucet (Vincent-Ferdinand), maréchal des logis, Jacquet (François), maréchal des logis; Maury (Victor-Hippolyte), maréchal des logis chef; Cuvillier (Pierre), 1er canonnier conducteur.

4e *régiment.* — MM. Greuzol (François), maréchal des logis chef; Siret (Jean-Baptiste), artificier; Vandenbergue (Hippolyte-Joseph), maréchal des logis, 1 blessure; Scheuter (Charles), maréchal des logis.

5e *régiment.* — MM. Demant (Jacques), maréchal des logis; Kœbel (Georges), 1er canonnier; Colas (Charles), maréchal des logis chef; Langlebert (François-Laurent), 1er servant.

6e *régiment.* — MM. Charpentier (François-Joseph), maréchal des logis chef; Raguin (Charles-Oscar), 1er pontonnier; Théry (Antoine-Cyprien), 1er pontonnier; Pierre (Nicolas), maréchal des logis; Graff (Joseph), maître ouvrier.

7e *régiment.* — MM. Wartelle (Louis), 1er canonnier conducteur; Schluck (Augustin), 1er canonnier conducteur, 1 blessure; Pollet (Jean-Baptiste-Auguste), maréchal des logis; Georgeot (Jean-François), adjudant; Sivignon (Jean-Chrysostome), 1er canonnier conducteur; Buette (Claude-Joseph), 1er canonnier conducteur.

8e *régiment.* — MM. Faugier (Maurice), 1er canonnier conducteur; Durand (Auguste-Blaise), adjudant.

9e *régiment.* — MM. Guilloteau (Félix-Pierre), artificier: 1 blessure; Miette (Pierre-Joseph-Hyacinthe), maréchal des logis chef.

10e *régiment.* — MM. Brix (Joseph), 1er servant; Genin (Paul-François), maréchal des logis; Bilger (François), artificier; Ternaux (Albert-Joseph), 1er canonnier conducteur; Voivenelle (Louis), maréchal des logis.

11e *régiment.* — MM. Lallemand (Claude-Antoine), maréchal des logis; Riquier (Charles), maréchal des logis; Adam (Florent), 1er canonnier con-

ducteur; Dattler (Jean), 1er canonnier conducteur; Miard (Joseph), artificier; Albrecth (François-Joseph), 1er canonnier conducteur.

12e *régiment.* — MM. Mlakar (Antoine-Jacques), maréchal des logis chef; Huon (Pierre-Joseph), 1er servant, 1 blessure; Lefur (Guillaume-Louis-Marie), artificier; Bordier (Auguste), brigadier.

13e *régiment.* — MM. Lécuir (Joseph-Justin), adjudant; Filhol (Jean-Léon), maréchal des logis; Saujot (Laurent), 1er servant, 1 blessure; Hugon (Anatole), adjudant; Fresoul (Édouard), maréchal des logis chef, 1 blessure, Bertin (Charles-Auguste), brigadier.

14e *régiment.* — M. Laurent (Joseph), artificier.

15e *régiment.* — MM. Laulagnet (Louis), 2e canonnier conducteur; Millory (Edme), adjudant; Charbonnel (Joseph-Augustin), maréchal des logis fourrier, 1 blessure.

16e *régiment.* — M. Baylac (François), maréchal des logis chef.

GARDE IMPÉRIALE.

1er *régiment de voltigeurs.* — M. Gauthier (Joseph), voltigeur, 1 blessure.

2e *régiment de voltigeurs.* — MM. Bruneteau (Louis), voltigeur, 2 blessures; Saillann (Joseph), voltigeur, 1 blessure; Pinchard (Louis), voltigeur, 1 blessure.

Régiment de chasseurs à cheval. — M. Brignie (Robert), 1 blessure.

Régiment des guides. — MM. Vidal (Benoît), guide; Becker (Jean), trompette.

GENDARMERIE.

Force publique. — Biohain (Jean-Marie-Mathurin), maréchal des logis.

INFANTERIE.

2e *régiment de ligne.* — M. Papardin (Eugène), fusilier, 1 blessure.

3e *régiment de ligne.* — M. Payoux (Jean-Louis), fusilier, a eu 2 doigts amputés; Avoine (Léopold), fusilier, 1 blessure.

18e *régiment de ligne.* — MM. Finck (Joseph), sergent; Muller (Jean-Pierre), sapeur; Palmade (Jean-Étienne-François), musicien; Hamann Auguste-Guillaume), sergent; Sigas (Joseph), sergent, chef armurier; Favre (François), sergent-major.

21e *régiment de ligne.* — MM. Beaudoin (Pierre), voltigeur, 1 blessure; Rey (Jean-Pierre), fusilier, 1 blessure.

26e *régiment de ligne.* — MM. le Rohellec (Julien-Marie), sergent; Bodingre (Alexandre-Hippolyte), sergent; Kipfferlé (Édouard Gervais), tambour-major; Morganthaler (Étienne), caporal; Despouy (Raymond-Félix), caporal sapeur; Hayès (Hippolyte-Alexandre-François), voltigeur.

33e *régiment de ligne.* — M. Boidon (Jean), fusilier, 1 blessure.

44e *régiment de ligne.* — M. Tholomé (Auguste), fusilier, 1 blessure.

45e *régiment de ligne.* — M. Toulouse (Blaise), grenadier, 1 blessure

61e *régiment de ligne.* — M. Kapps (Antoine), fusilier, 1 blessure.

72e *régiment de ligne.* — MM. Nilode (Cyprien), sergent, 1 blessure ; Benoist (Fidèle), voltigeur, 1 blessure ; Berlin (Nicolas), fusilier, 1 blessure.

73e *régiment de ligne.* — M. Paris (Jean-Marie), fusilier, 1 blessure.

75e *régiment de ligne.*— MM. Boumeron (Adrien), caporal; Kessel (Jean), grenadier; Bouillot (André), sergent; Bosset (Louis), voltigeur; Platet (Jean-François), fusilier; Casties (Jacques), sergent; Wertemperg (Jean-Baptiste-Édouard), sapeur.

80e *régiment de ligne.* — MM. Lesourder (François), voltigeur; Rous (Simon), musicien; Ayrolles (Henri), sergent; Dupont (Jean-Pierre), sapeur.

82e *régiment de ligne.* — MM. Jacob (Joseph), sergent; Romangale (Pierre-Benoît), voltigeur ; Dibasson (Jean), sapeur ; Tabourot (Jean-Charles), grenadier ; Schmidt (Laurent), sergent-major ; Fuhrmann (Aloïse), sergent.

85e *régiment de ligne.* — M. Roland (Marie), grenadier, 1 blessure.

86e *régiment de ligne.* — MM. Feuillerot (Jean), fusilier, 1 blessure; Saveille (Auguste), grenadier, 1 blessure.

89e *régiment de ligne.* — MM. Chemin (Auguste), sergent; Cesari (Antoine), sergent; Chanut (Étienne), sergent; Huon (Gervais-Jean), sapeur; Pasqualini (Jean-Sylvestre), sergent; Bohl (Georges-Michel), sergent.

91e *régiment de ligne.* — M. Dehour (Jean-Baptiste), fusilier, 1 blessure.

93e *régiment de ligne.* — MM. Rolland (François-Xavier-Bienvenu), sergent; Bauer (Théodore), grenadier; Delcourt (Jean), voltigeur; Sahugué (Charles), grenadier; Levert (Ernest), sergent; Lahaye (Joseph), sergent.

98e *régiment de ligne.* — M. Collignon (Jean-Baptiste), fusilier, 1 blessure.

99e *régiment de ligne.*— MM. Barandiot (Michel-Louis), sergent; Forgues (Pierre-Louis), sergent, maître armurier; Merlet (Pierre), sergent-major vaguemestre; Michel (Louis), grenadier; Standart (Ingelbert), voltigeur; Otzenberger (Étienne), voltigeur; Hartmann (Joseph), grenadier.

100e *régiment de ligne.* — MM. Granier, fusilier, amputé; Maraluech (Léon), fusilier, 2 blessures.

14e *bataillon de chasseurs à pied.* — MM. Escoubet (Gérard), chasseur; Jouanigot (Mathurin), chasseur; Pfistérer (Louis), chasseur.

1er *régiment de zouaves.* — MM. Bachelier (Félix), zouave, 1 blessure; Babouin (Charles), caporal, 1 blessure; Seraphini (Charles-Matthieu), zouave, 1 blessure; Patenaille (Hippolyte), zouave, 2 blessures; Collineau (Charles), sergent, 1 blessure.

3e *régiment de zouaves.* — M. Magnet (Pierre-Auguste), zouave, blessé.

Régiment provisoire de tirailleurs algériens. — MM. Mohamed-ben-Bellai, tirailleur, 1 blessure; Mohamed-ben-Smerli, tirailleur, 1 blessure; Mohamed-ou-Ali, tirailleur, 1 blessure; Mohâmed-ben-Aïssa, tirailleur, 1 blessure; Salah-ben-Mohamed, tirailleur, 1 blessure.

CAVALERIE.

2e *régiment de chasseurs.* — M. Royer, cavalier, 1 blessure.

6e *régiment de hussards.* — MM. Rodrigue (Jean-Marie), adjudant sous-officier; Muller (Xavier), brigadier; Tourot (Alphonse), adjudant sous-officier.

8e *régiment de hussards.* — MM. Baudier (Anatole), brigadier; Guilbaut (Jean-Louis), hussard; Lambinet (Jean), brigadier; Delobel (Benjamin-Joseph), maréchal des logis.

1er *régiment de chasseurs d'Afrique.* — M. Bousser (Gaspard), cavalier, 2 blessures.

GÉNIE.

1er *régiment.* — M. Condoulet (Victor), maréchal des logis.

2e *régiment.* — M. Cabaret (Philippe-Louis-Joseph), sergent.

3e *régiment.* — MM. Stockreisser (François), sergent; Hermann (François-Antoine), sergent-major.

ÉQUIPAGES MILITAIRES.

1er *escadron.* — MM. Plait (Bertrand), maréchal des logis; Barbé dit *Cassons* (Barthélemy), brigadier; Charoy (Charles-Antoine), ouvrier bourrelier.

5e *escadron.* — Gégout (Jean-Baptiste), adjudant sous-officier.

Infirmiers militaires. — Lafaye (Jean), sergent infirmier major.

Par décret signé le 15 juillet 1859, au quartier général impérial de Milan, l'Empereur a conféré la médaille militaire au caporal étranger dénommé ci-après :

Pontonniers de l'armée sarde. — M. Jacquet, caporal, attaché au service des pontonniers français pendant toute la campagne.

Plus tard, l'Empereur, rentré victorieux dans son palais de Saint-Cloud,

devait éterniser le souvenir de la campagne de 1859 en créant, à cet effet, une médaille commémorative spéciale. Voici le texte du décret qui a institué cette médaille :

« Article 1[er]. Il est créé une médaille commémorative de la campagne d'Italie.

« Art. 2. La médaille sera en argent et du module de vingt-sept millimètres.

« Elle portera d'un côté l'effigie de l'Empereur, avec ces mots en légende : *Napoléon III*, *Empereur*, et de l'autre côté, en inscription, les noms : *Montebello*, *Palestro*, *Turbigo*, *Magenta*, *Marignan*, *Solferino*, et, en légende, les mots : *Campagne d'Italie*, 1859. Ce médaillon sera encadré par une couronne de laurier formant relief des deux côtés.

« Art. 3. Les militaires et marins qui auront obtenu la médaille la porteront attachée, par un ruban rayé rouge et blanc, sur le côté gauche de la poitrine.

« Art. 4. La médaille est accordée par l'Empereur, sur la proposition des ministres de la guerre et de la marine, à tous les militaires et marins qui auront fait la campagne d'Italie. »

Ce décret porte la date du 11 août 1859.

Le même jour, Son Excellence M. Rouland, ministre des cultes, adressait, à ce titre, à Sa Majesté l'Empereur, le rapport suivant :

« Sire,

« Votre Majesté récompense les braves soldats de l'armée d'Italie par tous les honneurs d'un retour triomphal dans la capitale de l'Empire. La France assistera avec orgueil à ce spectacle plein d'émotions nationales; elle couvrira de ses acclamations l'armée qui a si glorieusement combattu et le souverain qui l'a guidée si héroïquement devant l'ennemi.

« Mais, Sire, il reste dans le cœur généreux de Votre Majesté une préoccupation à laquelle je m'empresse de répondre : l'Empereur veut honorer la mémoire de ceux qui sont tombés sur le champ de bataille et l'environner du culte de tous les sentiments religieux. J'ai donc l'honneur de proposer à Votre Majesté un décret qui érige, dans la nouvelle cathédrale de Marseille, une chapelle funéraire dédiée à la mémoire des officiers, soldats et marins morts dans les campagnes d'Afrique, de Crimée et d'Italie. Marseille domine les rivages de la mer Méditerranée, qui a été la grande voie ouverte à nos expéditions, et la construction non encore achevée de son église épiscopale permet d'y fonder une chapelle digne de

la destination qui lui sera donnée. Ainsi s'accompliront et les nobles pensées de Votre Majesté et le vœu des familles et du pays.

« Je suis avec le plus profond respect,

« Sire,

« De Votre Majesté

Le très-humble, obéissant et fidèle serviteur,

« *Le ministre secrétaire d'État au département des cultes*,

« ROULAND. »

De tels sentiments répondaient trop bien à la pensée de Napoléon III pour que la proposition de son ministre des cultes ne fût pas accueillie avec empressement par Sa Majesté Impériale. Le *Moniteur* du 13 août publiait donc le décret suivant :

« NAPOLÉON,

« Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

« A tous présents et à venir, salut :

« Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'État au département de l'instruction publique et des cultes ;

« Vu le décret du 26 septembre 1852, qui a ordonné la construction d'une nouvelle cathédrale à Marseille,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article unique. Une chapelle funéraire, dédiée à la mémoire des officiers, soldats et marins morts au service de la patrie pendant les campagnes d'Afrique, d'Orient et d'Italie, sera érigée dans la nouvelle cathédrale de Marseille.

« Une messe y sera dite tous les jours à leur intention par un chapelain dont la nomination sera agréée par nous.

« Provisoirement, cet office sera célébré dans l'église de Notre-Dame-de-la-Garde par les soins de l'évêque diocésain.

« Fait au palais de Saint-Cloud, le 11 août 1859.

« NAPOLÉON. »

Les états officiels des pertes de l'armée française à la bataille de Solferino n'ont pas été publiés, mais des relevés approximatifs les portent à douze mille hommes environ hors de combat, en y comprenant les disparus et les blessés.

Les Autrichiens n'ont pris qu'un très-petit nombre de prisonniers. Cependant quelques soldats et quelques officiers français ont eu la douleur

d'être emmenés à Vienne, comme prisonniers de guerre. La paix de Villafranca les a heureusement rendus à la France et à la liberté, après quelques semaines seulement de captivité.

Au moment de se mettre en route pour revenir en France, la colonne des prisonniers français conduits en Autriche se composait de cent cinquante et un, dont un pris à Montebello, soixante-sept à Magenta, soixante-dix-sept à Solferino, plus six marins de l'*Impétueuse*. Elle comptait trois turcos, une dizaine de soldats de la légion étrangère, trois grenadiers de la garde, un chasseur à cheval de la garde, neuf chasseurs d'Afrique du 2e régiment, un lancier, un sous-officier du train et un cantinier civil pris à Palestro, où il achetait de l'eau-de-vie. Le reste était de l'infanterie de ligne.

A Vienne, un des prisonniers tomba malade, et ne put continuer sa route ; cinq soldats de la légion étrangère désertèrent en Allemagne, et, lors de leur arrivée dans le duché de Bade, les prisonniers n'étaient plus qu'au nombre de cent quarante-cinq.

La colonne était sous les ordres d'un jeune Parisien, sergent-major à la légion étrangère, toutes les autorités allemandes ont rendu pleine justice à ses bonnes manières.



Les artilleurs, grenadiers et zouaves de la garde, ainsi que les turcos, ont été faits prisonniers à Magenta ; les artilleurs servaient le canon rayé qui, lors de cette bataille, a été pris par les Autrichiens. Voici comment ils expliquent cet épisode : deux pièces rayées de l'artillerie de la garde, placées dans les vignes, furent subitement enveloppées par un corps de cinq cents Autrichiens qui firent, à deux cents mètres de distance, un feu de peloton sans causer de grand mal aux artilleurs ; ceux-ci laissèrent les Autrichiens s'approcher à cinquante pas, puis ils leur lancèrent un feu de mitraille.

Les conducteurs des pièces dételèrent les prolonges, et se retirèrent en abandonnant les affûts ; quant aux servants, ils furent presque tous tués, et cinq furent pris. Plus tard, un des canons rayés fut de nouveau enlevé aux Autrichiens, mais le second leur resta.

M. Amédée Achard raconte que se trouvant à Rastadt au moment du passage des prisonniers français, il vit dans le premier waggon le maréchal des logis et les servants de cette pièce de canon rayé restée entre les mains de l'ennemi. Ils mordaient encore leurs moustaches à ce souvenir. La pièce était en position quand ils ont été assaillis par un gros d'Autrichiens. Les artilleurs ont répondu par un feu de mitraille à l'injonction de se rendre. Ils venaient de recharger le canon quand les Autrichiens ont fondu sur eux la baïonnette en avant. L'adjudant-major a été tué ; il a fallu

mettre le sabre au poing et jouer de l'écouvillon. Quand il a vu son canon perdu, un canon qui s'appelle *Vincent*, le maréchal des logis l'a encloué et a cassé la hausse. La charge était encore dans le tonnerre. « On n'y comprendra plus rien, » se disait-il.

Faits prisonniers, nos artilleurs exaspérés ont dû s'atteler à la pièce et la traîner vers Magenta : mais adroitement, et dans l'espérance qu'un mouvement des zouaves ou des grenadiers de la garde les délivrerait, ils la jetaient dans les vignes et les buissons, ce qui rendait la marche plus lente. Quelques coups de crosse leur firent comprendre que le stratagème était compris. Force leur fut de marcher droit.

Le maréchal des logis s'appelle Cazeneuve; il est de Toulouse.

Les soldats croates qui escortaient les artilleurs prisonniers leur vidèrent les gibernes, brisèrent les sabres français, arrachèrent les médailles de Crimée à ceux qui en portaient, et les conduisirent à Milan, puis à Vérone, où ils furent internés à une lieue de la ville, et où ils rejoignirent plus tard les prisonniers faits à Solferino. Parmi ces derniers figurent entre autres les chasseurs d'Afrique; quant aux six marins, ils ont été pris dans les eaux de Raguse.

Lorsque la colonne des prisonniers réunis à Vérone se fut élevée au chiffre de cent cinquante, on leur fit faire une véritable tournée d'exhibition en Allemagne, où ils n'ont eu qu'à se louer des témoignages sympathiques qui les ont accueillis dans presque toutes les localités. Néanmoins ils ont eu beaucoup à se plaindre des militaires croates ou illyriens qui les accompagnaient; les soldats des autres parties de l'Autriche ont été plus humains, et les officiers ont tout fait pour atténuer les mauvais procédés de leurs subalternes à leur égard.

Des marches forcées de dix lieues exténuaient nos compatriotes, à qui on avait défendu en outre de correspondre librement avec leurs parents ou amis de France; de plus, un seul repas par jour et une nourriture plus que modeste n'étaient pas de nature à développer leurs forces. C'est à Brunn (Moravie) que la nouvelle de la paix leur est arrivée.

Dès ce moment, les procédés des militaires qui les escortaient se sont modifiés, et on les a traités avec beaucoup plus d'égards.

Lors du retour de l'empereur d'Autriche à Vienne, ordre a été donné au général commandant en Bohême de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour faire opérer, par les chemins de fer, le transport des prisonniers français vers leur patrie. Cet ordre a été promptement exécuté, et les soldats français ont dû être dirigés, par la Saxe, sur Strasbourg. En Moravie et en Saxe, ils ont reçu de la part des habitants de véritables ovations; dans plusieurs localités on a organisé des fêtes en leur

honneur, et plus d'une fois ils ont pu développer les grâces de la danse française au milieu des bals allemands au sein desquels on les conviait. Ils ont passé deux heures à Heidelberg, où depuis plusieurs jours le bruit s'était répandu en ville du prochain passage d'une colonne de prisonniers français venant de la Bohême. Aussi, à chaque arrivée du train de Francfort, la gare était-elle littéralement assiégée par une foule énorme de curieux et de curieuses. Enfin, le 26 juillet, à une heure et demie, l'attente publique a été satisfaite. L'accueil fut très-cordial et très-sympathique. Jamais on ne vit empressement pareil au passage d'aucun prince ni d'aucun empereur. Étudiants et bourgeois, Allemandes, Anglaises et Russes, s'empressèrent à l'envi de faire oublier à ces superbes déguenillés les misères de leur captivité.

Un quart d'heure après leur arrivée, zouaves, turcos, artilleurs de la garde, marins, fantassins, fraternisaient, la chope à la main, avec la population. On poussa l'amabilité jusqu'à mettre à leur disposition des voitures, pour leur montrer la magnifique ruine qui domine la ville. A quatre heures, le signal du départ fut celui d'un dernier témoignage d'estime : les chapeaux et les bonnets de police s'agitèrent, et le convoi disparut au milieu des cris sympathiques des habitants d'Heidelberg.

A Carlsruhe, une foule immense encombrait la gare, où les prisonniers ont été reçus par les membres de la légation française.

A Rastadt, la colonne dut changer de convoi, et l'escorte autrichienne qui l'avait accompagnée depuis la Bohême fut remplacée par un détachement du régiment autrichien de Benedeck, composé d'un lieutenant en premier, de deux sous-officiers et de onze grenadiers. Toute la garnison de Rastadt, sans armes, se trouvait dans la gare pour serrer les mains aux Français ; des pluies de cigares ont été lancées dans les waggons.

Une erreur commise par un employé de la gare de Rastadt, qui a cru que les prisonniers passeraient la nuit dans cette ville et ne continueraient pas leur route vers Kehl, a occasionné un retard de deux heures ; en effet, cet employé décrocha les waggons des prisonniers du reste du convoi, et la locomotive partit en n'enlevant que les waggons et les voyageurs civils. Les voyageurs durent dès lors attendre deux heures à Rastadt pour prendre le convoi de marchandises de neuf heures, et ne purent arriver à Kehl qu'à onze heures dix minutes.

A la station d'Appenweler, la colonne fut reçue par M. Chevalier, commandant de recrutement à Strasbourg, accompagné de son secrétaire et d'un capitaine de grenadiers français. Ces officiers s'adressèrent immédiatement au lieutenant autrichien qui escortait les prisonniers, et celui-ci leur fit la remise des hommes qu'il accompagnait.

Les officiers français engagèrent l'officier autrichien à se rendre à Strasbourg, et celui-ci accéda gracieusement à cette invitation en répondant avec courtoisie qu'il était fier de l'accueil que lui faisaient les représentants d'une si vaillante armée.

Puis le train continua sa route vers la gare de Kehl, où les prisonniers entrèrent vers onze heures et quart, et où ils furent accueillis avec enthousiasme par la foule innombrable qui encombrait la route ainsi que la gare. Du côté allemand sept mille billets de passage avaient été délivrés au pont du Rhin pendant l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir. A partir de neuf heures, la foule a été telle que les contrôleurs badois n'ont plus pu suffire à la maintenir et que le passage a été forcément libre; on évalue à plus de vingt mille le nombre des personnes qui ont traversé le pont dans la soirée.

Le cortége, en arrivant à Kehl, trouva la brasserie Schaaf illuminée; c'est dans cet établissement que les habitants de Kehl, par une collation couverte au moyen d'une souscription et organisée par M. Wagemann, ont voulu témoigner les sentiments bienveillants qui les animent à l'égard de leurs voisins de France. Des gigots, des jambons, de la bière en abondance, ont été servis; de plus, chaque prisonnier a reçu dans un étui huit cigares allemands. La table était ornée de fleurs.

L'officier autrichien qui commandait l'escorte a été obligé par les prisonniers de s'asseoir à leur table et de partager leur repas. Le sergent-major français, qui faisait partie des prisonniers, s'est levé et a porté un toast à la ville de Kehl. « Ma foi ! s'est écrié un des prisonniers, je me crois déjà en France. »

Après une demi-heure de repos, la colonne s'est mise en marche à travers la grande rue de Kehl, illuminée et éclairée par des pots à feu, et a mis le pied sur le pont du Rhin. Au moment où les prisonniers dépassaient la planche du pont, sur laquelle est tracée le mot *France*, et qui sépare les deux pays, la musique du 10e de ligne les salua de ses fanfares.

Les cris de *Vive la France!* retentirent sur toute la ligne, et les prisonniers, mêlés aux bourgeois de la ville, rentrèrent par la route du Rhin, la porte d'Austerlitz, et arrivèrent à une heure et demie sur la place Kléber, où les billets de logement leur avaient été délivrés.

Parmi les incidents qui ont signalé ce retour sur le sol natal, on a cité le fait suivant :

A l'arrivée des prisonniers près de la place Kléber, on entendit tout à coup un cri perçant jeté par une vieille paysanne, qui avait reconnu son fils qu'elle croyait perdu. Celui-ci se jeta dans les bras de sa mère et l'étouffa presque sous ses étreintes.

Le lendemain, les prisonniers ont été les héros de la journée. On les rencontrait dans les rues, escortés le plus souvent par des habitants de Strasbourg qui les accablaient des témoignages de leur bienveillance et leur faisaient raconter leurs misères. Les uniformes de la plupart d'entre eux étaient assez délabrés; quelques-uns portaient le bonnet de police gris de l'infanterie autrichienne.

L'escorte autrichienne demanda l'autorisation de visiter Strasbourg; cette permission lui fut accordée immédiatement par M. le général de division Reibell, et dans le courant de la journée on vit des grenadiers autrichiens, hommes de belle taille et de belle tenue, parcourir les rues, suivis d'une foule assez nombreuse. Ils obtinrent un vrai succès de curiosité.

Le lieutenant qui commandait l'escorte fut reçu par M. le général Reibell et fêté par les officiers français de la garnison. Le soir, il alla au Broglie entendre la musique militaire.

Les prisonniers autrichiens faits par l'armée française étaient beaucoup trop nombreux pour être dirigés sur un seul point. On les répartit entre diverses villes, mais partout ils furent traités en frères plus qu'en ennemis. Les officiers désignaient eux-mêmes le lieu de leur résidence, s'engageant à y attendre, sur parole, la fin de la guerre. Beaucoup de simples soldats ont demandé à être employés aux travaux de la moisson. Un plus grand nombre a sollicité l'avantage, qui leur a été accordé, d'être expédiés en Algérie à titre de colons. Les prisonniers se sont du reste montrés reconnaissants de l'hospitalité qu'ils ont rencontrée en France.

Ainsi, privés par les exigences du service de partager les périls et la gloire de leurs compagnons d'armes, les officiers, sous-officiers et soldats des bataillons de dépôt appartenant aux régiments de l'armée d'Italie, firent célébrer, après la paix, dans leurs garnisons respectives, un service funèbre en l'honneur des braves tombés sur les champs de bataille.

Partout les autorités civiles et militaires, les corps constitués et les médaillés de Sainte-Hélène se sont empressés d'assister à ces touchantes cérémonies, au milieu d'une foule immense qui venait prier du fond du cœur pour le repos de l'âme de nos valeureux soldats.

Les prisonniers autrichiens, conduits par la mauvaise fortune de la guerre dans ces villes de garnison, ont spontanément demandé à joindre leurs prières à celles de nos bataillons pieusement rangés autour des catafalques pavoisés des drapeaux de France et de Sardaigne.

Parmi les prisonniers se trouvait le colonel d'un régiment qui est en possession d'un singulier privilége. C'est tout un roman.

En 1683, Léopold Ier, mal à propos surnommé le Grand, abandonna sa

capitale aux 300,000 Turcs de Kara Mustapha et se déroba par une fuite honteuse à une lutte suprême. Réduits à leurs propres forces, les bourgeois de Vienne résistèrent à l'ennemi avec des prodiges de valeur qui égalèrent ceux de l'antique Sagonte. Depuis ce siége mémorable, aucune troupe impériale n'avait plus le droit d'entrer dans la capitale de l'Autriche.

Plus tard l'archiduc Ferdinand de Gratz vit s'insurger contre lui la Bohême, la Silésie, la Moravie. Enfermé dans son palais par ses sujets protestants, il vit un matin paraître dans son cabinet seize barons, armés de pied en cap, qui voulaient le contraindre à signer un acte de constitution. Toutes les troupes avaient été éloignées à large distance et la garde de la ville, exclusivement confiée aux bourgeois, laissait à leur discrétion la personne du souverain.

Ferdinand refusait de signer, et déjà un sabre se levait sur sa tête, quand, dans la cour, retentit une sonnerie de clairons. Les conjurés se précipitent aux fenêtres et voient rangés en bataille, sabre en main, carabine au croc, les cuirassiers du régiment de Dampierre. Leur présence était d'autant plus inattendue qu'ils avaient été envoyés en garnison à Linz, à quarante lieues de Vienne.

En même temps, la porte s'ouvrit et l'on vit paraître le colonel, marquis de Saint-Hilaire, qui demanda les ordres de l'Empereur. La pâle figure de Ferdinand se colora. Sur son ordre, les seize barons furent saisis et pendus hors de l'enceinte de Vienne, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'un de ses plus riants faubourgs, dont le nom *Herrnals*, cours des Seigneurs, rappelle indirectement cette prompte et terrible vengeance.

Une obscurité profonde règne encore sur le principal incident de cette anecdote parfaitement authentique. Lorsque Ferdinand demanda au marquis de Saint-Hilaire en vertu de quels ordres il s'était rendu à Vienne, le brave soldat lui remit un papier cacheté du sceau de l'État et revêtu de la signature du prince. Tous les moyens de parvenir sûrement et secrètement au palais y étaient indiqués. Ferdinand convint que son écriture et le scel impérial étaient parfaitement imités : mais jamais ordres semblables n'étaient émanés de lui. Eût-il voulu les donner, la surveillance exercée sur lui l'en aurait empêché. La scrupuleuse véracité du prince ne laissant aucun doute et son mystérieux protecteur ne s'étant jamais révélé, les chroniqueurs en sont réduits sur ce problème historique à des conjectures aussi diverses que celles dont a été l'objet le fameux Masque de fer.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce moment tous les événements concoururent à grandir Ferdinand II : Boucquoi battit le comte de Mans-

feld près de Budweiss; Prague fut assiégée et les Bohémiens forcés de courir sous ses murailles. Les routes qu'ils occupaient furent ainsi ouvertes devant Ferdinand, qui en profita pour se rendre à la diète de Francfort, où il échangea définitivement son titre d'archiduc contre celui d'Empereur. Il entra dans cette voie triomphale que devaient plus tard joncher de lauriers les succès de Tilly et de Wallenstein.

Au moment de sa miraculeuse délivrance, Ferdinand II, se défiant avec quelque raison des habitants de Vienne, garda près de lui, nonobstant tous leurs priviléges, le régiment de Dampierre. Les cuirassiers campèrent trois jours entiers dans la cour du palais sans poser les armes, et les officiers impériaux avaient ordre de fournir amplement à tous leurs besoins.

Le marquis de Saint-Hilaire était logé chez le futur Empereur.

Depuis lors ce régiment a conservé le privilége de traverser Vienne, quand Vienne se trouve sur sa route, clairons sonnants et enseignes déployées (*mit klengenden Spiele und fliegenden Fahnen*), d'aller se ranger dans la cour du palais et d'y rester campé trois jours et trois nuits. Pendant ce temps, les cuirassiers ripaillent aux dépens de Sa Majesté, et des tonneaux défoncés en leur honneur le vin coule à discrétion.

En mettant pied à terre, le colonel monte chez l'Empereur sans que personne ait le droit de l'arrêter ou même de l'annoncer. Il frappe trois coups à la porte du cabinet, se présente au monarque, le salue, lui demande ses ordres. Comme il n'y a plus de rebelles à pendre, l'Empereur invite simplement le colonel à passer trois jours au palais. Un appartement d'honneur lui est assigné. On range à la porte les étendards du régiment et une sentinelle y est placée, comme à la chambre même du souverain.

On sait que le général comte Schlick commandait à Solferino, sous les ordres de l'empereur d'Autriche, l'armée ennemie, à la place du général comte Giulay.

Le comte Schlick est né le 23 mai 1789, à Prague. Il entra au service militaire en 1808. A la bataille d'Aspern, en 1809, il était lieutenant de lanciers dans le corps du général Hubna. En 1813, il fut nommé chef d'escadron et officier d'ordonnance de l'empereur François II; il prit part, à cette époque, à toutes les principales batailles où figurèrent les Autrichiens; il perdit un œil à la bataille de Warchau, ce qui l'empêcha d'être employé pendant la campagne de 1814. Le reste de son avancement, jusqu'au grade de feld-maréchal-lieutenant, eut lieu en pleine paix.

Après la révolution de Vienne, en 1848, le comte Schlick fut nommé commandant d'un corps d'armée qui ne s'élevait pas à plus de huit mille

hommes; il parvint à se maintenir contre les insurgés; et quand plus tard il se réunit au général Haynau contre les Hongrois révoltés, il prit une part active à cette campagne, notamment en s'opposant à la réunion des armées de Dembinski et de Georgey.

En 1854, alors que l'Autriche armait à propos de la question d'Orient, le comte Schlick eut successivement le commandement du premier et du quatrième corps d'armée en Gallicie.

Le général Schlick est un des meilleurs généraux de cavalerie de l'Autriche. Il porte continuellement un bandeau noir sur l'œil gauche, par suite d'un coup de sabre qu'il a reçu en cet endroit dans une bataille.

Mais le vrai directeur des opérations militaires à Solferino, ce fut le baron de Hess, principal conseiller de l'empereur d'Autriche dans les questions de ce genre.

Le feldzeugmeister baron de Hess est né à Vienne en 1792. C'est un homme de taille moyenne, blond et maigre, très-vif dans ses manières, et qui ne semble pas avoir passé cinquante ans, tant il a conservé de vigueur et de jeunesse. Sa physionomie est pleine d'esprit, et son sourire moqueur, qui ne le quitte pas, même pendant l'action, semble fait exprès pour déconcerter les jeunes officiers qui viennent tout effarés lui faire part de quelque mouvement de l'ennemi. Napoléon devait sourire ainsi à Wagram, lorsqu'il laissait sans réponse l'officier du corps de Masséna venant lui annoncer avec effroi que l'ennemi avait refoulé la division Boudet et allait s'emparer de la tête de pont sur le petit bras du Danube.

C'est à cette bataille que le général de Hess a commencé sa carrière militaire, et il est curieux d'entendre ce vieux soldat, qui a vu tant de combats, raconter la colère de son chef, le général Wimpffen, qui, s'étant servi de son dos comme d'un pupitre pour écrire un ordre, trouvait très-mauvais qu'il fît quelque mouvement quand les balles et les boulets passaient trop près de lui.

Pendant les longues années de paix qui suivirent les guerres de l'Empire, le feldzeugmeister de Hess avança lentement. Il venait d'être nommé général, lorsqu'il fut envoyé à Vérone prendre le commandement de l'état-major de l'armée. Le maréchal Radetzky, surpris à Milan par l'attaque du roi Charles-Albert, venu au secours des révoltés, s'était retiré, comme on sait, à Vérone, où il fut bientôt suivi par les Piémontais. Cette ville n'était pas fortifiée alors comme elle l'est aujourd'hui. Il était à craindre que l'ennemi n'allât passer l'Adige vers Pastrengo, au-dessus de Vérone, pour s'emparer de la route qui suit la rive gauche, et intercepter ainsi les communications de l'armée autrichienne avec Vienne et les provinces allemandes de l'empire. Lorsque le feldzeugmeister de Hess des-



OFFICIERS AUTRICHIENS.

Hulans. Etat-Major. Artillerie. Infanterie.

cendit en Italie par cette route, il reconnut tout de suite l'importance de la position de Pastrengo et la fit fortement occuper; il devint ainsi impossible aux Piémontais, malgré le succès incontesté d'une première attaque, de s'établir sur la rive gauche et de s'emparer de la route.

L'armée piémontaise assiégeait alors Peschiera et campait sur les collines de la rive gauche du Mincio, du haut desquelles la vue s'étend sur Vérone; il était difficile de l'attaquer de front et il importait de sauver Peschiera; il fallait donc tourner ses positions. L'armée autrichienne, d'après le plan du général de Hess, approuvé par le maréchal Radetzky, quitta Vérone le 28 mai dans la nuit, et, marchant en bataille sur trois routes presque parallèles, pour être prêtes à recevoir l'attaque des Piémontais, auxquels le moindre indice aurait pu trahir ce mouvement, qui s'exécutait presque sous leurs yeux, elle entra à Mantoue et força le lendemain, 29 mai, la ligne ennemie appuyée au Mincio et aux villages fortifiés de Curtatone et de Montanara. Le 30, elle se porta par deux routes sur les communications de l'armée piémontaise, dans le but de lui faire lever le siége de Peschiera. La tête de colonne du corps qui remontait la rive droite du Mincio étant arrivée, vers les trois heures de l'après-midi, devant Goïto, Benedeck, alors colonel, attaqua cette petite ville; mais il y trouva une forte résistance, et la nuit arriva avant qu'il eût pu s'en emparer. Le jour suivant, l'autre corps, commandé par le général d'Aspre, qui était resté à Ceresara, allait venir coopérer à l'attaque, lorsqu'une pluie diluvienne fit déborder tous les canaux. Pendant trois jours, toute marche étant devenue impossible, Peschiera, qui n'avait pas été munie de vivres parce qu'on ne pensait pas avoir quelque chose à craindre des Piémontais, fut forcée de capituler. Le général de Hess, voyant alors ce mouvement sur les communications des Piémontais devenu inutile, conçut un de ces plans hardis dont l'histoire des guerres fournit peu d'exemples. Le maréchal Radetzky l'ayant approuvé, l'armée retourne à Mantoue et détache une brigade sur Vérone, destinée à faire croire aux Piémontais qu'elle y est rentrée tout entière. Pendant ce temps, elle marche sur Vicence, passe l'Adige à Legnago, attaque par les hauteurs la ville surprise, la force à capituler, se remet le soir même, sans perdre un moment, en marche sur Vérone, et y arrive à temps pour soutenir l'attaque des Piémontais qui, avertis enfin que la ville était sans défenseurs et ne pouvant croire à un si rapide retour, se promettaient une conquête facile. Cette attaque infructueuse sur Goïto, ce passage de l'Adige, cette marche sur Vicence, c'était Bonaparte ne pouvant vaincre de front à Caldiero, rentrant à Vérone, passant l'Adige à Ronco, l'Alpone au pont d'Arcole, et forçant à la retraite l'ennemi surpris.

Quelques semaines après la prise de Vicence, ce fut encore par l'avis du général de Hess, qui prévalut dans le conseil, que l'armée ennemie fut attaquée à Custoza et à Somma-Compagna. On sait le résultat de cette bataille, à la suite de laquelle les Piémontais repassèrent le Tessin et l'armée autrichienne rentra à Milan, où le baron de Hess, retiré sous les beaux ombrages de la Villa-Reale, médita le plan de cette courte et brillante campagne qui, peu de mois après, se termina à Novare. Le baron de Hess devait être moins heureux contre la France de 1859.

L'Empereur repassant à travers Milan, y visita de nouveau les blessés, distribuant, dans les salles de l'hôpital militaire, des croix et des médailles. Le souvenir de ces glorieux mutilés de la guerre ramène la pensée vers les utiles et modestes services du corps des officiers de santé. M. Champouillon a publié sur le rôle des médecins militaires en campagne d'intéressants détails qu'il est juste de placer dans ce chapitre.

« Toutes les fois qu'une rencontre avec l'ennemi est concertée ou prévue, dit M. Champouillon, le commandant de l'armée réunit tous les chefs de service, et, sans livrer plus qu'il ne convient le secret de ses vues, il prend avec eux les dispositions nécessaires pour assurer dans toutes ses parties le succès de l'entreprise. Pour ce qui le concerne, le médecin en chef des ambulances procède immédiatement à la recherche et au choix des locaux les plus propres à recevoir et à abriter les blessés. On affecte de préférence à cette destination les couvents, les usines, les églises, les fermes, les châteaux, que l'on découvre au voisinage du lieu où le combat sera livré. Un drapeau rouge placé sur le point le plus élevé de ces habitations y signale la présence d'un personnel d'ambulance. Cette recherche se fait souvent au moment même de l'action; à mesure que l'ennemi recule, on s'installe dans les retranchements, les maisons, les forts, qu'il occupait, de manière qu'aucun blessé ne reste sans secours immédiat.

« Il est prudent néanmoins pour la sécurité du médecin et pour celle des malades, de ne pas suivre de trop près les mouvements des combattants, parce qu'un retour offensif et une surprise de la part de l'ennemi sont toujours à craindre.

« A mesure que les hommes sont frappés dans les rangs, ils se rendent d'eux-mêmes aux ambulances volantes, quand ils ne sont que légèrement atteints, et, dans le cas contraire, ils y sont transportés au moyen de brancards ou de *cacolets*, espèce de fauteuils fixés de chaque côté du bât d'un mulet. On appelle ambulances volantes celles qui suivent d'aussi près que possible les colonnes engagées dans un combat. Chaque régi-

ment a la sienne, laquelle fonctionne soit séparément, soit conjointement avec celle qui fait partie du quartier général de chaque corps d'armée. Les unes et les autres, ouvertes plus particulièrement aux blessés qui ont besoin de secours immédiats, sont établies à proximité du champ de bataille, sous un abri quelconque, souvent même devant un simple repli de terrain. C'est là que se font les opérations et les pansements urgents, tels que ligatures et amputations.

« Les hommes en état de marcher, ceux qui ont été pansés ou opérés sont évacués sur les ambulances de seconde ligne, c'est-à-dire plus en arrière de l'armée, et ordinairement établies dans une ville ou un village, en un lieu sûr. Là les blessés sont soumis à un nouvel examen ; là se complètent les opérations improvisées au milieu du tumulte des arrivages ; là enfin, après une bataille sanglante, il se fait plus de chirurgie en un seul jour qu'à Paris dans un an. Comme il est de la plus grande importance d'éviter l'encombrement et de pouvoir toujours donner asile à de nouveaux blessés, des évacuations journalières refoulent les malades disponibles jusque vers les hôpitaux sédentaires, où s'achève leur guérison, confiée aux soins des médecins spécialement désignés pour ce service.

« Tels sont, sauf les modifications subordonnées aux événements, les rôles attribués aux officiers de santé en campagne. Ainsi leur cadre se compose :

« 1° D'un personnel mobile, *militant;*

« 2° D'un personnel hospitalier, sédentaire.

« A ceux-ci la chance des épidémies, à ceux-là le risque des projectiles ou de la captivité. Tous ont montré, durant la guerre si courte et si glorieuse que nous venons de soutenir, que leur dévouement a besoin plutôt d'un frein que d'un éperon. »

On sait l'admirable dévouement des sœurs de charité dans la campagne de Crimée ; ce dévouement s'est renouvelé dans la campagne d'Italie. Mais cette fois il a été secondé par le patriotisme des dames italiennes, qui ont uni leurs soins les plus tendres aux soins si touchants de ces filles de Dieu. Elles veillaient au chevet du soldat aussi bien qu'au chevet de l'officier, et, par des attentions d'une exquise délicatesse, allaient au-devant de la douleur des familles, se chargeant avec une pieuse sollicitude de leur apprendre la mort des braves qu'elles devaient pleurer.

Ainsi Étienne Cros, tisserand, d'Augmontel, soldat de l'armée d'Italie, est mort à l'hôpital de Crémone des suites de blessures reçues à Solferino. Une dame italienne qui, transformée en sœur de charité, avait veillé au

chevet du pauvre soldat, et avait adouci ses derniers moments en lui parlant de son pays et de sa famille, écrivit à la mère désolée d'Étienne Cros cette lettre admirable :

« Crémone, le 30 août 1859.

« Madame,

« Ne me remerciez pas d'avoir rempli mon devoir de femme chrétienne, ne me remerciez pas d'avoir fermé les yeux à votre fils bien-aimé.

« Qui pourra jamais compenser tant de larmes, tant de douleurs et tant de jeunes existences, moissonnées avant l'âge pour délivrer notre belle et malheureuse patrie !

« J'ai écrit sur mon livre de prières la date du jour où votre fils est monté dans le ciel et chaque jour, à la messe, j'unis mes prières aux vôtres.

« Le 12 juillet, à neuf heures du matin.

« Agréez, madame, l'assurance de mon bien sincère et bien affectueux dévouement.

« Charlotte Ronchi. »

A côté des médecins, auprès des sœurs de charité, la religion a placé les aumôniers, qui sont les consolateurs de l'âme. On peut juger de la grandeur de leur tâche et de l'utilité de leur mission par la lettre suivante écrite à l'un d'eux, l'abbé Blanc, de Nancy, par le général de division Trochu.

« Quartier général de la deuxième division du troisième corps,
Stradella, le 2 août 1859.

« Monsieur l'aumônier,

« Au moment où la division que je commande, séparée des divers services que l'état de guerre avait réunis autour d'elle, va rentrer en France, c'est un devoir pour moi de vous remercier du concours dévoué que j'ai trouvé en vous pendant cette glorieuse campagne.

« Vous m'avez efficacement aidé à faire prévaloir parmi mes soldats les principes de morale, d'ordre, de dignité professionnelle qui ont donné à cette division, devant les populations qu'elle traversait, une attitude particulière à laquelle j'attachais le plus haut prix, et qui a toujours été le but de mes efforts dans le commandement.

« L'idée religieuse résume tous ces principes. Elle y ajoute, au milieu des épreuves de la guerre, des sentiments de résignation et d'espérance

dont vous avez été, pour nos malades et pour nos blessés, l'apôtre convaincu.

« A ces divers titres, monsieur l'aumônier, vous avez dignement et utilement accompli parmi nous votre saint ministère, et j'ai la confiance que vous en recevrez le témoignage avec autant de plaisir que j'en ai à vous l'adresser.

« Je veux y ajouter l'expression des vœux que je forme pour vous et de ma considération la plus distinguée.

« Le général de division, commandant la deuxième division d'infanterie,

« TROCHU. »

Parmi les faits de guerre qui ont signalé en si grand nombre la journée de Solferino, en voici un, choisi entre mille, que j'emprunte à une lettre écrite de Valeggio au *Moniteur de l'armée.*

D'après cette lettre, l'armée autrichienne, certaine d'un succès et voulant jeter les Français sur Milan, n'avait pas de havre-sacs. Nos soldats, au contraire, avaient les leurs, qui sont très-lourds, et ils étaient nécessaires pour qu'on pût se maintenir et bivaquer dans les positions que l'on prendrait. Aussi, dans les charges à la baïonnette, les Autrichiens, plus allégés, prenaient-ils tout de suite l'avance. Ce même motif est cause qu'au moment de leur retraite ou de leur fuite on n'a pu leur faire que sept mille prisonniers.

Le lendemain, à trois heures du matin, la division Vinoy partait pour opérer le passage de la rivière en face de Valeggio. Le Mincio est très-rapide et large de cinquante mètres à peu près ; la rive est très-escarpée, et du haut de Valeggio les neuf pièces qui étaient placées encore la veille auraient fait bien du mal aux alliés ; mais rien, pas même un coup de fusil. Le général Vinoy a pris toutes les précautions possibles ; il a fait passer par un point couvert deux escadrons de chasseurs à cheval, chaque cavalier ayant un chasseur à pied en croupe. Ceux-ci se sont déployés en tirailleurs, ont fouillé le terrain, couronné la hauteur et surpris quelques habitants qu'ils ont questionnés. Quand on a eu la certitude que l'ennemi s'était retiré, le pont fut jeté. Deux heures après, les Français entraient à Valeggio, ville pillée à ne pas croire. On n'a pu trouver dans toute la ville un verre de vin pour le général Vinoy. Heureusement les Français ont pu recevoir leurs bagages vers le soir. L'ennemi, avant de se retirer, avait laché les robinets des tonneaux et fait couler tout le vin dans les caves. Un autre soir, la grand'garde d'un régiment de la même division avait envoyé quatre hommes à l'eau dans une ferme voisine ; ils se sont trouvés,

sans armes, avec dix Autrichiens qui venaient armés pour le même motif. Les soldats français, ayant leurs grands bidons et pas de fusil, auraient dû se sauver. Point du tout : avec une audace toute nationale, ils les ont sommés de se rendre ; six se sont sauvés ; les quatre autres ont remis leurs armes. Les soldats français leur firent puiser de l'eau pour eux, et, l'arme autrichienne sur l'épaule droite, ils accompagnèrent leur corvée jusqu'au campement de la grand'garde.

Des renseignements tout nouveaux ont fait connaître le nom du grenadier qui a été signalé comme ayant escaladé le premier le parapet de la redoute de Magenta, et s'étant tenu sur la crête, son bonnet à poil au bout de son fusil. C'est le grenadier Albarède, qui a été tué dans la journée du 4 juin. On cite aussi le grenadier Pollet, qui a pris part à l'attaque des maisons de Ponte Nuovo di Magenta : l'ennemi était en pleine retraite; les cartouches manquaient; s'adressant tout à coup à l'officier qui était à côté de lui : « Mon lieutenant, lui dit-il, je voudrais bien avoir la permission de m'asseoir. »

Dans le cours de cette attaque, Pollet avait reçu trois balles dans le corps, et, sans s'émouvoir des acclamations de ses camarades, il se mit à étancher le sang qui coulait de ses blessures, assis entre des cadavres ennemis étendus à ses pieds.

Le lendemain du combat de Palestro, un jeune officier de cavalerie, attaché à l'armée sarde, chargé d'escorter le transport des prisonniers, se présenta devant le colonel de Chabron pour recevoir le dépôt de ceux qu'avait faits le 3e régiment de zouaves. Le colonel de Chabron, ayant remarqué son accent français, lui demanda quel était son régiment.

— Je suis Français.

— Votre nom?

— De Chartres, mon colonel.

Et comme, en entendant prononcer ce nom, le colonel regardait le jeune sous-lieutenant avec attention :

— Je suis le fils du duc d'Orléans, ajouta simplement celui-ci.

Et, saluant le colonel, dont il avait reçu les ordres, il s'éloigna.

Le 3e de zouaves faisait originairement partie de la division d'Autemarre, attachée au cinquième corps. On sait que cette division resta en Piémont pendant que le reste du cinquième corps se rendait en Toscane. Dès le début de la campagne, le 3e de zouaves avait, à son tour, agi séparément, disjoint, pour ainsi dire, de la division d'Autemarre, et mis à la disposition du roi de Sardaigne.

Mais tout d'abord le 3e de zouaves fut chargé d'une expédition dans la vallée de la Trebbia. Dans la journée du 13 mai, le colonel de Chabron

reçut de la bouche même de Sa Majesté les instructions les plus précises : « occuper Bobbio de vive force, si l'ennemi y est déjà ; le repousser s'il se présente. » Le prince Napoléon donna aussi au colonel des zouaves des instructions personnelles, et dans la soirée le régiment fut averti de se tenir prêt à partir le lendemain.

Le 14 mai, à la première heure du jour, le camp était levé.

A sept heures, le prince Napoléon vint passer la revue du régiment en tenue de route. Il tombait une pluie torrentielle.

Après le défilé, pendant lequel les zouaves firent retentir les plus chaleureuses acclamations adressées à la fois au souverain de la France et au chef qui les commandait, le prince Napoléon réunit les officiers autour de lui et leur adressa quelques paroles chaleureuses.

« Des observations m'ont été faites, dit-il en terminant, sur les grandes difficultés de la route ; mais j'ai répondu que depuis longtemps le 3e zouaves savait passer par tous les chemins. Allez donc, officiers et soldats, et rappelez-vous que l'Europe entière est attentive aux grands événements qui se préparent. »

C'est au retour de son expédition de Bobbio que le 3e de zouaves fut dirigé sur Palestro.

On sait que les alliés ont pris aux Autrichiens quarante canons : parmi ces canons, il s'en trouve deux fort curieux : le premier, fondu à Vienne en 1680, est d'un calibre très-fort, et porte un aigle aux deux ailes éployées qui se précipite sur un dauphin, dans le corps duquel il enfonce son bec et ses serres, avec cette légende : *Eximam aut mergor.*

Le second a été coulé à Venise et porte en relief les armes de la sérénissime république et du lion de Saint-Marc ; il a pour exergue ces paroles, qui sont tout de circonstance : *Fortes fortuna juvat auxiliant Deo.*

Ces canons sont allés rejoindre leurs aînés aux Invalides, où se trouvent également les quatre drapeaux pris à l'ennemi, glorieux trophées de nos victoires qui ont figuré dans la solennité du 14 août et que la foule a salués de ses applaudissements en les voyant défiler sur les boulevards, au milieu des triomphateurs de l'Italie.

X

DESCRIPTION DU QUADRILATÈR

On sentait que la guerre avait dit son dernier mot, car, dans un ordre du jour où il rappelait les exploits de la garde impériale pendant la campagne, le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély s'exprimait ainsi :

« Soldats de la garde !

« Vous avez pris une part glorieuse à la bataille de Solferino.

« La division Camou a eu sa première brigade engagée dès neuf heures du matin ; le bataillon de chasseurs à pied, les 1er et 2e régiments de voltigeurs, sous les ordres du général Manèque, ont enlevé des positions redoutables vigoureusement défendues. De nombreux prisonniers, treize canons, un drapeau, sont les trophées de leur brillant combat.

« L'artillerie de la garde, soutenue par la division de grenadiers, a rendu les plus grands services ; pleine d'entrain et d'élan, elle s'est mise en batterie sur des crêtes presque inaccessibles, a éteint le feu de l'ennemi, détruit les abris, précipité sa retraite.

« A Magenta, le 4 juin, la division Mellinet s'est emparée, sous un feu meurtrier, de Ponte-Nuovo, et elle a défendu avec la plus grande énergie une position attaquée par des forces très-supérieures.

« Les grenadiers, les zouaves, ont refoulé à la baïonnette les colonnes ennemies et les ont forcées à la retraite après des pertes énormes.

« Les voltigeurs, les chasseurs de la garde, ont montré qu'ils étaient les dignes frères des grenadiers et des zouaves de Magenta.

« Le maréchal commandant en chef ne pouvait avoir de récompense plus précieuse que d'être maintenu à la tête de telles troupes, quand l'Empereur l'a élevé à la dignité de maréchal de France.

« Soldats de la garde !

« L'armée vous apprécie ; elle a vu ce que vous saviez faire sur le

champ de bataille, et elle est fière de la garde impériale, comme la grande armée l'était de la vieille garde.

« *Vive l'Empereur!*

« Le maréchal de France commandant en chef la garde impériale,

« Regnault de Saint-Jean-d'Angély. »

Ce langage est comme un dernier chant de bataille.

De son côté, le roi de Piémont publiait un ordre du jour analogue, où il semblait se complaire à résumer les travaux de l'armée sarde. Voici cet ordre du jour :

« Soldats,

« En deux mois de guerre, des rives envahies de la Sesia et du Pô, vous avez couru de victoire en victoire en victoire aux rives de Garde et du Mincio. Dans l'itinéraire glorieux que vous avez parcouru avec notre généreux et puissant allié, vous avez donné partout les plus éclatantes preuves de discipline et d'héroïsme.

« La nation est fière de vous; l'Italie entière, qui compte avec orgueil dans vos rangs ses meilleurs enfants, applaudit à votre bravoure, et de vos exploits elle tire d'heureux présages et la confiance dans ses destinées à venir.

« Aujourd'hui il y a eu une nouvelle grande victoire. Vous avez encore répandu votre sang, triomphant d'un ennemi très-nombreux, protégé par les plus fortes positions. Dans la journée désormais célèbre de Solferino et de San-Martino, vous avez repoussé, combattant de l'aube du jour à la nuit close, précédés par vos chefs intrépides, les assauts répétés de l'ennemi, et vous l'avez forcé à repasser le Mincio, laissant entre vos mains et sur le champ de bataille des hommes, des armes et des canons.

« De son côté, l'armée française a obtenu une gloire semblable, donnant de nouvelles preuves de cette bravoure incomparable qui, depuis des siècles, appelle l'admiration du monde entier sur ces héroïques bataillons. La victoire a coûté de graves sacrifices; mais, par ce noble sang largement versé pour la plus sainte des causes, l'Europe apprendra que l'Italie est digne de figurer parmi les nations.

« Soldats! dans les précédentes batailles, j'ai souvent eu l'occasion de signaler à l'ordre du jour les noms de beaucoup d'entre vous. Aujourd'hui, je porte à l'ordre du jour l'armée tout entière.

« Au quartier général principal, Rivoltella, le 25 juin 1859.

« Victor-Emmanuel. »

Cependant tout fut disposé pour que l'armée alliée franchît le Mincio, se portât en avant et se disposât à entrer dans le fameux quadrilatère que l'on considérait comme devant arrêter sa marche.

Le 27, dans la matinée, tous les corps de troupes reçurent l'ordre de passer le Mincio, ce qu'ils firent sans même rencontrer de résistance, car les Autrichiens, découragés, s'étaient hâtés de se retirer à l'abri de leurs forteresses, dans la région stratégique du quadrilatère.

L'enceinte de ce fameux quadrilatère est formée par le lac de Garde, le Mincio, l'Adige et le Pô. Cette enceinte, on le sait, est flanquée de quatre places fortes : Peschiera, à la pointe méridionale du lac; Mantoue, au milieu d'un lac, à l'extrémité de la ligne du Mincio; Vérone, sur l'Adige, au débouché des montagnes du Tyrol italien, et enfin Legnago, situé aussi sur l'Adige, à cinquante kilomètres plus bas que Vérone. Cet ensemble constitue une des meilleures positions stratégiques de l'Europe, et la plus forte de toute l'Italie.

Vérone est le centre et le grand point d'appui de tout le quadrilatère. En 1796, le général Bonaparte s'était saisi de Vérone, quoique appartenant aux Vénitiens, parce que ceux-ci avaient permis aux Autrichiens d'occuper Peschiera. Plus tard il occupa aussi Legnago, également aux Vénitiens, ce qui le mettait en possession de trois des quatre forteresses mentionnées. Vérone lui fut très-utile, dans tout le cours de cette campagne, comme centre d'opérations, en lui permettant d'agir au besoin sur l'une et l'autre rive de l'Adige. Plus tard, en 1813, il se plaça sur l'Elbe, à Dresde, dans une situation pareille, et sa ténacité sur chacun de ces deux points a démontré les avantages d'une position centrale.

On peut, disait le journal des *Débats* au moment même où l'armée alliée passait le Mincio, tourner le quadrilatère par le nord ou par le sud. Mais, pour y pénétrer de front, il avait fallu jusqu'à ce jour forcer le passage du Mincio entre Peschiera et Mantoue. Cette ligne n'a que trente-deux kilomètres de longueur, et la rivière est profonde : double circonstance favorable à la défense. Toutefois les passages sont au nombre de six, dont les deux meilleurs pour l'assaillant se trouvent à Monzabano et aux moulins de Volta, devant Pozzolo. Il semblerait, d'après cela, que l'armée qui garde le Mincio peut aisément se mettre en mesure contre les tentatives de l'adversaire. Mais chacun sait que, quand on veut franchir une rivière devant l'ennemi, on a soin de le menacer sur différents points à la fois pour l'obliger à disséminer ses forces et diminuer ainsi la résistance sur le point qu'on a choisi.

Aussi le passage du Mincio a-t-il été forcé chaque fois qu'il a été tenté. En 1796, Bonaparte, général en chef, traversa la rivière au centre, sur le

pont de Borghetto, au-dessous de Valeggio, position escarpée qui domine la rive lombarde. Le pont avait été rompu : les grenadiers se jettent dans le Mincio, ayant de l'eau jusqu'aux épaules et tenant leurs fusils et leurs gibernes sur la tête. Les Autrichiens, voyant se renouveler la scène de Lodi, cèdent le terrain. On rétablit le pont, et le reste de nos troupes passe sur la rive gauche. Le maréchal Beaulieu dut se retirer par la route du Tyrol, qu'on menaçait de lui couper, et c'est alors que Bonaparte prit possession de Peschiera et de Vérone.

Le général Brune, en 1800, eut à forcer le passage du Mincio. Après la victoire de Marengo et la capitulation de Mélas, le Premier Consul était retourné à Paris, laissant à Brune le commandement de l'armée et le soin de reconquérir le reste de l'Italie supérieure. L'armée autrichienne, par suite de la capitulation, avait évacué la Lombardie et s'était retirée sur la ligne du Mincio. Là elle avait été considérablement renforcée et placée sous les ordres du général Bellegarde. Brune mit deux jours à faire passer son armée sur la rive gauche du Mincio, et dut y livrer deux batailles sanglantes, l'une à Pozzolo, près le moulin de Volta, et l'autre à Monzabano. Les opérations de Brune sur le Mincio furent blâmées dans le temps, mais je n'ai pas à les discuter ici.

Charles-Albert, dans les premiers jours d'avril 1848, à la tête de l'armée piémontaise, passa la rivière à Goïto et à Monzabano. Goïto est une petite ville située sur la rive droite ou rive lombarde, d'où les Autrichiens furent délogés après une vive résistance. Ils avaient fait sauter le pont en se retirant ; mais les tirailleurs piémontais (bersaglieri), troupe excellente, voyant le parapet resté intact, y passèrent en rampant, et se trouvèrent ainsi maîtres de la rive gauche. Radetzki n'avait pas jugé à propos de défendre avec opiniâtreté le passage du Mincio, préférant concentrer sous Vérone son armée, qui se trouvait alors forte de trente-six mille hommes, et qui allait s'accroître de vingt-cinq mille hommes par la jonction du corps de Nugent, arrivant du Frioul.

Ces exemples puisés dans l'histoire valent mieux que des descriptions topographiques pour montrer au lecteur ce que c'est que la ligne du Mincio et de quelle défense elle est susceptible lorsque l'ennemi veut sérieusement disputer le passage, comme il le fit en 1800. Mais on a vu qu'en 1859 il abandonnait à l'armée alliée le Mincio sans combat.

Des quatre forteresses, la première qui se présente est Peschiera, située à l'extrémité méridionale du lac de Garde. C'est une ville de trois mille âmes. Sans la possession de cette ville on ne peut guère opérer librement entre le Mincio et l'Adige, ayant devant soi Vérone et sur son flanc Mantoue, à moins de masquer ces places. Quant à Peschiera, dont il s'agit en ce mo-

ment, c'est une petite place très bien-fortifiée, dont les défenses extérieures ont été beaucoup augmentées dans ces derniers temps par les Autrichiens. Elle a été prise par les Piémontais en 1848 après vingt-six jours de siége. C'est une résistance assez longue ; mais Charles-Albert n'avait à sa disposition que très peu de grosse artillerie. Aujourd'hui on a des canons bien autrement puissants.

La place, outre sa garnison et ses ouvrages avancés, entretient aussi pour sa défense une flottille armée en guerre. Les alliés comptaient en mettre une aussi sur le lac. Plusieurs journaux annoncèrent en effet que des chaloupes canonnières démontées avaient passé récemment à Alexandrie sur des trains du chemin de fer, accompagnées de trois cents ouvriers calfats et de huit cents marins.

Legnago, sur l'Adige, en aval de Vérone, est une petite ville de huit mille âmes, à peu près aussi forte que Peschiera. Comme l'Adige la traverse, elle peut aussi être attaquée sur ce fleuve par des chaloupes canonnières armées de pièces de fort calibre. L'importance militaire de Legnago consiste dans la double tête de pont qu'elle fournit à une armée pour opérer au besoin sur chacune des deux rives de l'Adige. Au moyen de cette place, on domine tout le pays qui s'étend sur le cours inférieur de l'Adige et du Pô jusqu'à l'Adriatique.

Vérone est une grande et belle ville de soixante mille habitants, partagée en deux parties inégales par l'Adige, que l'on y passe sur trois ponts. A l'époque du traité de Campo-Formio, en 1797, Vérone se trouva dans une situation tout exceptionnelle. La limite des possessions respectives ayant été fixée à l'Adige, une moitié de la ville appartenait à l'Autriche, et l'autre à la république cisalpine, de sorte qu'aux extrémités de chaque pont il y avait un corps de garde autrichien et un corps de garde français.

Vérone est fermée par une vieille et solide muraille flanquée de vingt et un bastions qui date du quatorzième siècle. Cette enceinte constitue le corps de place, et serait fort insuffisante de nos jours. Mais la célèbre campagne de Bonaparte, en 1796, ayant révélé toute l'importance stratégique de cette ville, les Autrichiens en ont fait leur capitale militaire, et se sont appliqués depuis plusieurs années, à grands frais, à faire de Vérone une des forteresses les plus importantes de l'Europe. La vieille enceinte a été réparée, quelques-unes de ses parties ont été reconstruites à neuf, et on lui a donné ce qu'en fortification l'on appelle des dehors, c'est-à-dire des ouvrages destinés à couvrir les courtines. Un fort a été élevé au nord, dans un rentrant qui restait dégarni de feux. Un vaste camp retranché a été établi du côté de l'ouest, côté qui regarde la Lombardie. Il s'étend sur

GUERRE D'ITALIE 1859.

VÉRONE

SES FORTIFICATIONS FORTS ET BATTERIES — PAR A. VUILLEMIN.



un plateau, au pied des murs. Les fortifications élevées dans les dehors consistent en un certain nombre de tours maximiliennes, construites à peu près selon le système des tours de Lintz, sur le Danube, dans la haute Autriche. Cette fortification n'ayant pas encore subi l'épreuve d'une attaque, on ne saurait apprécier sa valeur.

Vérone communique avec l'Autriche par deux routes dont chacune est accompagnée d'un chemin de fer : la route du Tyrol, le long de l'Adige, et la route de Trieste, par Vicence, Venise et le Frioul. On conçoit dès lors quelles immenses ressources l'Autriche peut y concentrer et de quel poids pèse une pareille forteresse dans les destinées de l'Italie.

La plus célèbre des forteresses du quadrilatère est sans contredit celle de Mantoue.

Le lac sur lequel s'élève cette forteresse n'est autre chose que le Mincio, s'élargissant sur ce point en forme de lac, pour s'écouler ensuite sous forme de rivière et se jeter dans le Pô, près de Governolo. La largeur du lac est de deux kilomètres : il forme comme une équerre dont une des deux branches va de l'est à l'ouest, et l'autre du nord au sud. C'est au coude de cette équerre que la ville est située ; elle se trouve néanmoins entourée par les eaux de toutes parts au moyen d'une saignée faite au lac pour procurer vers le sud un fossé au corps de la place, et un autre fossé en avant, destiné à couvrir les dehors. Ce côté du sud et du sud-ouest est le seul par lequel on puisse attaquer la ville, en cheminant par des travaux de sape et de tranchée, selon la méthode ordinaire des siéges. Aussi ce côté a-t-il été fortifié par une triple et quadruple ligne d'ouvrages défensifs, comme je vais le dire.

Mantoue est une ville de trente mille habitants. Elle contient plusieurs monuments, construits sur les dessins de Jules Romain, entre autres la cathédrale et le palais des anciens ducs de la maison de Gonzague, dans l'île du Té, île située au midi de la ville et enclavée dans les fortifications. Les Français ont décoré Mantoue d'une belle place en l'honneur de Virgile, sur laquelle s'élève la statue de ce grand poëte.

Mantoue communique avec l'extérieur par cinq issues, dont les principales sont formées par des chaussées. Ces chaussées, garnies d'écluses, maintiennent les eaux à la hauteur convenable, et il en résulte trois niveaux différents qui partagent le lac en lac supérieur, lac du milieu et lac inférieur : il y a sur le lac supérieur une flottille de guerre. On pense bien que les têtes de ces chaussées sont défendues par des forts. Sur celle du nord, à la porte Molina, s'élève la citadelle, ayant une double enceinte de défenses et un réduit. C'est une vaste forteresse qui commande toutes les approches du lac vers le nord, et qui, de plus, au moyen de ce

qu'on nomme des manœuvres d'eau, peut inonder la campagne. Aux glacis de la citadelle aboutissent la route et le chemin de fer qui relient Mantoue à Vérone, communication qui était coupée, du moment que notre armée eut pris possession de la rive gauche du Mincio.

A la chaussée de l'est s'élève le fort Saint-Georges, presque aussi important que la citadelle, et qui joue le même rôle que celle-ci pour le commandement des approches de la rive orientale. A la porte Saint-Georges aboutit une autre route menant à Vérone par Isola della Scala. Une troisième chaussée, beaucoup moins longue que les deux autres, est celle de Pradella, à l'ouest, porte qui mène à la route de Crémone. Cette partie, qui est le côté faible de la place, est couverte d'un ouvrage à cornes et a été récemment renforcée par les Autrichiens au moyen de retranchements de maçonnerie qui s'étendent dans la campagne et qui ont pour réduit le corps de place défendu lui-même par son rempart et un large fossé plein d'eau.

Nous voici à la partie méridionale appelée île du Té, où se trouve une quatrième porte dite porte Ceresa, du nom d'un village voisin, et une cinquième issue appelée porte del Portello, sur le lac inférieur. C'est du côté de l'ouest et du midi seulement, je l'ai dit, que la ville est accessible à des travaux de siége. Elle est néanmoins fermée de ce côté par une coupure ou portion de lac étroite, appelée le Païolo, prolongation du lac inférieur, dont l'eau bourbeuse et peu profonde exhale en été des miasmes délétères très-funestes à la garnison. Cette partie de Mantoue comprend un quart de la place.

L'île du Té est couverte par un rempart bastionné, avec demi-lunes, chemins couverts et fossés. Là s'élève la tour d'observation dite tour de Ceresa, et en avant s'étend un vaste camp retranché, flanqué de bastions. Au delà encore, à l'extrémité sud-est, vis-à-vis le village de Pétiole et au bord du lac inférieur, est construit le petit fort du Migliaretto, destiné à battre de flanc les attaques dirigées sur le camp retranché de Ceresa. Outre les grandes qualités défensives qui ont fait acquérir à Mantoue la réputation d'une forteresse de premier ordre, cette place a l'avantage de commander le cours du Pô par les détachements que sa garnison entretient à Borgoforte et à Governolo. Au moyen d'un pont à Borgoforte, qui n'est qu'à deux lieues, les troupes établies à Mantoue passent à volonté sur la rive méridionale du Pô. Par le cours du Mincio, les chaloupes armées descendent du lac à Governolo pour entrer dans ce fleuve, dont Mantoue domine ainsi la navigation.

Mais cette célèbre forteresse a un très-grand défaut, c'est de pouvoir être bloquée par un corps de troupes numériquement inférieur de deux

tiers à sa garnison, contrairement à la proportion requise dans tous les siéges. Cernée aussi bien que protégée par ses eaux, Mantoue n'a pour débouchés que quatre chaussées longues et étroites. La tête de ces chaussées est défendue par de bonnes fortifications, mais l'assiégeant en élève à son tour devant ces issues, il remplit d'eau ses fossés en saignant les nombreux canaux qui coupent le pays, il s'applique à faire des retranchements presque infranchissables, et dès lors la garnison, quelle que soit sa force, est réduite à subir le blocus sans pouvoir exécuter aucune sortie, tandis que l'assiégeant déploie au dehors avec sécurité tous ses moyens d'attaque.

C'est ce qui est arrivé dans les deux siéges de Mantoue, subis en 1796 par les Autrichiens et en 1799 par les Français, double exemple qui prouve que Mantoue ne vaut pas sa réputation; que sa situation au milieu des eaux lui a seule donné jusqu'au siége de 1799 les apparences d'une place très-forte, et qu'elle ne peut tenir longtemps, dès qu'elle se trouve attaquée par une formidable artillerie de gros calibre, malgré les palliatifs que les Autrichiens ont pu apporter depuis aux défauts de ses fortifications.

Quoi qu'il en soit, l'armée alliée devait d'abord traverser le Mincio sans obstacle, et commencer ensuite les opérations d'investissement, pour préparer les opérations de siége.

Le quartier général fut transporté le 29 juin à Volta; l'Empereur fit jeter plusieurs ponts sur le Mincio pour remplacer ceux que les Autrichiens avaient fait sauter dans leur retraite, et les premières divisions de notre armée commencèrent à défiler, musique en tête et tambour battant.

Quatre kilomètres seulement séparent Volta de Valeggio, premier village que l'on rencontre sur la rive gauche du Mincio, et où l'Empereur établit son quartier général le 1er juillet.

C'est entre Valeggio et Borghetto, c'est-à-dire au même endroit précisément, que les troupes sardes franchirent le Mincio, il y a onze ans, malgré la vigoureuse résistance des Autrichiens. Borghetto, situé en face de Valeggio, sur une hauteur, offre l'un des points de vue les plus pittoresques de la Lombardie. A ses pieds, le Mincio, encaissé dans un lit fort étroit, entre des rives escarpées, roule des flots précipités et bondit par dessus de hautes écluses, en cascades tumultueuses. Les ruines du château de Valeggio complètent le charme du paysage; mais ce qui lui donne un aspect grandiose et tout à fait étrange, ce sont deux manoirs féodaux élevés sur les deux rives du Mincio, et réunis autrefois par un pont, à l'aide duquel les Gonzague maîtrisaient au moyen âge le passage du fleuve et de la vallée.

L'Empereur s'arrêta quelques instants devant ce magnifique rideau. En cet endroit, les Autrichiens avaient brûlé un pont en bois, que nos pontonniers eurent bientôt reconstruit sur ses anciens piliers, en même temps qu'ils en jetaient un second en barques. Le passage de nos troupes sur ce point dura la moitié de la journée.

L'Empereur passa à dix heures, et arriva à Valeggio vers dix heures et demie. Une grande partie des habitants étaient accourus au-devant de lui, et telle était leur allégresse en apercevant la tête de nos colonnes, qu'ils poussaient les cris de : *Viva l'Imperatore! viva il liberatore! viva il vincitore!* longtemps avant que l'Empereur eût abandonné son quartier général de Volta. Les hommes pleuraient, les femmes agitaient leurs mouchoirs, les jeunes filles jetaient à nos soldats des fleurs cueillies dans les champs.

Aucune ville n'avait peut-être plus souffert que Valeggio du passage des Autrichiens. C'est d'ailleurs un de ces lieux marqués d'avance pour être le théâtre de luttes militaires ou pour servir de passage aux troupes. Les différentes actions que les Sardes eurent à y soutenir en 1848 lui ont donné une certaine célébrité. C'est là que le général Schlick avai reçu le commandement général de l'armée, sous les ordres de l'empereur François-Joseph Ier. Celui-ci, accompagné de l'archiduc Maximilien et du duc de Modène, coucha à Valeggio la veille de la bataille de Solferino. Des régiments, partis de Vérone le 24 au soir, traversèrent la ville le 25 au matin, affamés, à jeun depuis la veille. La commune n'ayant plus de pain, le général autrichien l'obligea à fabriquer à la hâte des miches de maïs, avec lesquelles la faim des troupes fut tant soit peu apaisée. Elles repartirent aussitôt pour se rendre dans la plaine de Guidizzolo, où elles allaient se heurter aux colonnes du général Niel.

Après la déroute, on vit repasser les mêmes troupes sous le commandement du général Clam-Gallas. Elles étaient sans souliers, sans sacs, sans armes, sans chefs. Les officiers, ne pouvant plus modérer leur fuite, étaient restés en arrière. Les soldats n'avaient pas même voulu passer par Volta, qui porte encore les traces des balles piémontaises de 1848. Ils avaient pris des paysans et les poussaient en avant, la baïonnette dans les reins, pour se faire indiquer la route la plus courte et la plus sûre afin d'arriver à Valeggio. Ils suivirent les crêtes des collines appelées les Besetti. En prévision d'une retraite précipitée, l'état-major autrichien avait fait construire des ponts subsidiaires le long du Mincio. Il y en avait un à l'endroit dit les Buffoni, un second à côté du pont ordinaire de Borghetto, un troisième aux Ferri, un quatrième à Torre, d'autres encore à Goito et sur d'autres points. Après la retraite, ces ponts

avaient tous été détruits pour arrêter d'une heure la marche des Français.

L'empereur François-Joseph Ier précédait la retraite. Atteints par l'orage épouvantable qui sauva l'armée autrichienne de la poursuite rapide de nos soldats, le duc de Modène, l'archiduc Maximilien et l'empereur s'égarèrent. Ce dernier entra dans Valeggio à six heures un quart, consterné, abattu, exaspéré. Il ne s'y arrêta que quelques instants et reprit la route de Vérone.

Tandis qu'une partie de nos troupes traversait le Mincio à Valeggio, d'autres corps d'armée passaient par Goito, par Monzambano et par Pozzolo. Le lendemain, l'armée française tout entière était concentrée sur la rive gauche du Mincio; ses avant-postes campaient à Capo, à huit kilomètres de Vérone.

Partout l'ennemi avait disparu, laissant tout le long de la route des travaux de défense qui témoignaient à la fois et de son découragement et de notre force.

Les Sardes, qui tenaient la droite de la ligne de l'armée ennemie, furent chargés de l'investissement de Peschiera. Le corps d'armée du maréchal Baraguey-d'Hilliers fut chargé de les appuyer, et le roi Victor-Emmanuel II fixa son quartier général d'abord à Rivoltella, puis à Ponte, sur le lac de Garde, à quatre kilomètres de la forteresse.

Le lac de Garde, connu des anciens sous le nom de Benacus, est le plus grand lac de l'Italie; il a trente-trois mille milles de long de Riva au nord à Peschiera; au sud, il a une lieue de large dans sa partie supérieure, deux lieues de Torri à Maderne, et quatre lieues plus au sud vers la presqu'île Sermione. Il court du nord-est au sud-ouest, et il s'élève de cent mètres au-dessus de l'Adriatique; sa profondeur va jusqu'à trois cents mètres en quelques endroits, et particulièrement entre Gargnano et Casteletto. Le cours principal reçu par ce lac est la Sarca, qui vient s'y perdre au nord, et en ressort à Peschiera sous le nom de Mincio. Des sources nombreuses paraissent l'alimenter, car ses eaux, très-limpides, sont près du fond froides en été et chaudes en hiver, même quand la surface est presque glacée. Ses vents réguliers sont le *sovero* (nord) et l'*ora* (sud). Il est exposé à des tempêtes qui y soulèvent de très-fortes vagues.

Le lac de Garde est renommé par la quantité prodigieuse de poissons de diverses espèces qu'il nourrit; plusieurs de ces espèces sont remarquables par la délicatesse de leur goût; les plus importantes sont : les sardines, qui s'avancent par flots au printemps et en automne vers la rive méridionale; les truites saumonées, les meilleurs poissons du lac; les aloses, les anguilles, les brochets, les carpes, les tanches,

les barbeaux, les ombres-chevaliers, et surtout les carpillons, qui ne se trouvent, dit-on, que dans ce lac et dans celui de Posta, dans les Abruzzes; les tancolos, qui sont rares; les ables, nageant par bancs immenses. Ses bords offrent plusieurs espèces de coquillages qui se distinguent par la variété de leurs couleurs. On y fait dans toute les saisons une pêche abondante, qui est l'objet d'un commerce important.

Un grand nombre de villes et de villages bien peuplés embellissent les rives de ce lac et présentent des ports sûrs et commodes; aussi la navigation, résultat d'un commerce assez considérable, y est-elle très-active. Le principal de ses ports est Desenzano, d'où l'on exporte dans le Tyrol les grains du Mantouan et du Brescian, et dont le *vino santo* est renommé. Les autres ports les plus fréquentés sont : Salo, ville de cinq mille habitants, ornée de plusieurs édifices remarquables et située au milieu d'un pays couvert d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de mûriers, de vignes; Toscolano, dont la population travaille dans de nombreuses fabriques de papiers; Torri, Garda, Limone, Torbole, Peschiera, qui expédient du poisson à Venise, à Milan et jusqu'à Gênes; Maderno, Bardolino, qui exploitent des objets fabriqués, des fers, des denrées.

Un des agréments du lac de Garde consiste dans les jardins disposés en terrasses où l'on cultive les orangers. Sur leur feuillage toujours vert se dessinent des piliers blancs en maçonnerie, supportant des traverses de bois qui servent d'appui aux toitures et aux palissades sous lesquelles on abrite ces arbres pendant la saison rigoureuse.

Le lac de Garde, qui sert aujourd'hui de grande voie de communication entre l'Italie et le Tyrol, a été chanté par Virgile et Catulle, ainsi que par plusieurs poëtes modernes. Catulle habitait ses bords, à la pointe de la presqu'île de Sermione : des ruines, qu'on y voit encore, sont considérées comme ayant fait partie de sa demeure.

Le 30 juin, on commençait vigoureusement les travaux d'investissement de Peschiera sur la rive gauche du Mincio : sur la rive droite, ils étaient déjà terminés. Le 5 juillet, tout était prêt pour l'attaque; le parc de siége était établi, les canons rayés du calibre de 12 étaient placés; les opérations se poursuivaient sur les deux rives du Mincio et du côté du lac de Garde.

C'est alors que commença la seconde partie de l'opération, qui consiste, lorsque l'investissement est complet, à le resserrer, à se rapprocher de l'enceinte et à diminuer l'étendue de la circonvallation. Peschiera comptait alors une garnison de six mille hommes, qui faisaient rarement des sorties sans importance, mais qui tiraient toute la journée du haut des ouvrages avancés sur les assiégeants.



DESENZANO SUR LE LAC DE GARDE.

Ceux-ci cependant allaient prendre vigoureusement l'offensive en ouvrant le feu, en même temps que la jonction du cinquième corps d'armée avec le gros des troupes françaises allait permettre l'investissement simultané de la forteresse de Mantoue. Mais, puisque je retrouve le cinquième corps, je vais dire ici quelles avaient été ses opérations pendant la campagne.

XI

LES FRANÇAIS A FLORENCE

J'abandonne exceptionnellement dans ce chapitre le terrain plus spécialement militaire pour me placer sur un terrain plus particulièrement politique. En effet, la marche du cinquième corps à travers l'Italie centrale se lie trop étroitement aux révolutions successives des duchés de Toscane, de Parme et de Modène, pour qu'en suivant ce corps dans ses évolutions diverses on ne se heurte pas à chaque pas à des questions d'un ordre purement diplomatique qui naquirent au début de la guerre et qui ont survécu à la conclusion de la paix, puisqu'elles forment le nœud des difficultés actuelles. A l'heure où j'écris ces lignes, le traité de Zurich, qui a régularisé la convention de Villafranca, dont je vais parler dans le chapitre suivant, est signé. Mais ce traité a posé, sans le résoudre, un triple problème né des événements qui ont surgi dans les trois duchés que je viens de citer, dans les Légations et les Romagnes, pendant la campagne de Piémont et de Lombardie. Ce triple problème, le voici :

Les anciennes dynasties qui régnaient à Florence, à Parme et à Modène, au moment où a éclaté la guerre d'Italie, seront-elles restaurées sur leur trône? ou bien les possessions de ces familles ducales seront-elles annexées, avec ou sans le territoire des Légations et des Romagnes, au royaume de Piémont déjà augmenté de la province de la Lombardie? ou bien enfin formeront-elles un royaume indépendant et séparé, qui serait celui de l'Italie centrale, placé entre le royaume de l'Italie du nord, appartenant à la maison de Savoie, et le royaume de l'Italie du midi, appartenant à la famille de Bourbon? Telle est la question.

Cette question, je l'aborderai sommairement, comme j'aborde toute grande question politique, avec une complète indépendance d'esprit et de caractère et une franchise absolue d'expression et d'idée, disant ce que je pense, sans me demander ce qu'ailleurs on peut penser sur les mêmes choses et sur les mêmes personnes. Mais, avant tout, historien impartial et véridique, je dois raconter les faits tels qu'ils se sont produits,

tels qu'ils se sont passés, tels enfin que les constatent les documents officiels et authentiques.

D'une extrémité à l'autre extrémité de la Péninsule italique, dès le mois d'avril, les populations pressentaient les événements qui allaient se produire dans le nord de l'Italie. On a vu déjà quelles étaient les dispositions d'esprit du peuple et de la noblesse de Florence, quels sentiments les animaient, lorsque j'ai dépeint l'enthousiasme et le patriotisme des volontaires italiens abandonnant leurs familles et leurs foyers pour servir la patrie commune, et s'enrôlant volontairement, accompagnés par les vœux et les espérances de leurs concitoyens.

Florence avait suivi le mouvement universel qui associait toute l'Italie centrale à la cause de l'indépendance pour laquelle le Piémont allait combattre. La Toscane tout entière était impatiente de servir cette cause sacrée avec efficacité. La noblesse, le peuple et l'armée s'unissaient dans une même pensée de haine contre l'influence autrichienne que la dynastie de Lorraine représentait et subissait à la fois depuis plus d'un siècle. On n'agissait pas encore ; on osait à peine parler. Mais déjà les sourds frémissements de la foule présageaient une explosion qui n'attendait pour éclater qu'une occasion favorable, qu'une heure propice.

Le bruit s'était répandu que l'Autriche avait adressé au Piémont une sommation insolente et que le délai fixé dans cette sommation expirait le 26 avril, dans la soirée. Le lendemain, 27, dans la matinée, raconte le *Moniteur toscan* du 28 avril, une foule de personnes de toutes les classes se rassemblèrent sur la vaste place de Barbano avec des drapeaux tricolores, en criant : *Vive la guerre! vive Victor-Emmanuel! vive l'indépendance!* Les deux forteresses de Saint-Georges et de Saint-Jean arborèrent aussi le drapeau tricolore, qui fut salué avec tout l'appareil militaire.

Le grand-duc régnant fit alors appeler don Neri Corsini, marquis de Lajatico, qui lui représenta respectueusement les besoins de la situation, exigeant d'abord l'abdication de Son Altesse Impériale. Le grand-duc convoqua alors le corps diplomatique, auquel il déclara qu'il ne pouvait condescendre à ce qu'on lui demandait, et termina en exprimant le désir que tous les ambassadeurs voulussent pourvoir à sa sûreté et à celle de sa famille, afin qu'il pût avec elle quitter le sol de la Toscane. Tous les ambassadeurs, et surtout le ministre de Sardaigne, en donnèrent la promesse, bien que la situation de la ville ne présentât aucun danger.

Quand on eut connaissance de l'inutilité des démarches qui avaient été faites, la multitude, accompagnée de militaires de toutes armes et des élèves des écoles militaires, parcourut paisiblement la ville avec des drapeaux tricolores. Cependant la plus grande partie de la milice resta dans

les casernes, fidèle aux lois de la discipline. Il est à remarquer qu'aucun drapeau ne fut porté par la foule dans le voisinage du palais de résidence du prince, mais il s'en trouvait un grand nombre sous les fenêtres du palais du ministre de France, où l'on poussait les cris de *Vive la France! vive Napoléon III!* Ce ministre remercia les Toscans des sympathies qu'ils manifestaient pour Sa Majesté l'Empereur des Français et pour la France, et les exhorta à maintenir l'ordre et la tranquillité qui sont si conformes au caractère doux et poli des Toscans. Et en effet la multitude passa devant le palais de la légation autrichienne, voisin de celui de France, sans prononcer aucune parole ou commettre un acte indigne d'un peuple civilisé. De là, la foule se rendit au palais de l'ambassadeur de Sardaigne, qui lui adressa des paroles de modération; puis elle se dissipa.

Vers six heures du soir, le grand-duc et sa famille, accompagnés jusqu'à la frontière par le corps diplomatique, traversèrent la foule silencieuse et prirent la route de Bologne.

Le pays étant resté sans gouvernement, le conseil municipal de Florence s'est fait, comme dans d'autres circonstances semblables, le fidèle interprète des vœux universels, et, reconnaissant la gravité de la situation, il a nommé un gouvernement provisoire, ainsi qu'il résulte des actes suivants :

« Concitoyens,

« Le conseil municipal de Florence, apprenant que le grand-duc a quitté le territoire toscan sans avoir fait connaître aucune disposition relative à son absence, et comprenant en un moment aussi grave toute la nécessité de prendre une résolution de prévoyance qui soit de nature à prévenir les maux qui pourraient résulter de l'absence même momentanée de l'action gouvernementale, a nommé par délibération de ce jour un gouvernement provisoire, composé du chevalier Ubaldino Peruzzi, de l'avocat Vincenzo Malenchini et du major Alessandro Danzini.

« Palais municipal de Florence, le 27 avril 1859, sept heures et demie du soir.

« Pour le gonfalonier :

« DOMENICO NALDINI, *premier prieur.* »

Le même jour, les membres de ce gouvernement provisoire publiaient la proclamation suivante :

« Toscans,

« Le grand-duc et son gouvernement, au lieu de satisfaire aux justes

désirs manifestés de tant de manières et depuis si longtemps par le pays, l'a abandonné à lui-même. Dans cette situation fâcheuse, le conseil municipal de Florence, seul vestige subsistant de l'autorité, s'est réuni extraordinairement en vue de pourvoir à la nécessité impérieuse qu'il y a de ne pas laisser la Toscane sans gouvernement, et a nommé les personnes ci-dessous désignées pour l'administrer provisoirement.

« Toscans! nous n'avons accepté ce grave fardeau qu'en attendant que Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel puisse pourvoir au gouvernement de la Toscane et le mettre en mesure de concourir efficacement à la délivrance du pays.

« Nous nous confions à l'amour de la patrie italienne qui anime notre pays et par lequel l'ordre et la tranquillité seront conservés. Ce n'est qu'avec l'ordre et la discipline qu'on parvient à régénérer les nations et à être vainqueur dans les batailles.

« Florence, 27 avril 1859.

« Chevalier UBALDINO PERUZZI, VINCENT MALENCHINI, major ALEXANDRE DANZINI. »

Ce même gouvernement prit les dispositions générales dont voici les principales :

« Les lois et règlements en vigueur sont conservés ; les décrets et les actes du gouvernement seront signés par les trois personnes qui le composent : MM. Ubaldino Peruzzi, Vincenzo Malenchini, Alessandro Danzini.

« Tous les fonctionnaires publics seront maintenus à leur poste.

« M. Celestino Bianchi est nommé secrétaire général du gouvernement provisoire.

« Les sentences et arrêts des tribunaux de l'État, les actes des notaires porteront en tête l'indication de « gouvernement provisoire, » au lieu de « Léopold II, etc. »

« L'avocat Corsi est nommé préfet de Florence.

« Le marquis Bartolommi est nommé gonfalonier de la ville de Florence.

« Le général Ulloa est nommé général en chef de l'armée toscane.

« L'engagement volontaire est ouvert en Toscane. »

Le grand-duc régnant, qui s'exilait de sa propre volonté, refusant de conduire les Toscans contre l'Autriche, refusant avec la même opiniâtreté d'abdiquer, s'appelait Léopold II, prince impérial, archiduc d'Autriche,

né en 1797; il avait succédé à son père, Ferdinand III, devenu grand-duc de Toscane, du chef de son père, Léopold Ier, dont il était le fils puîné. Léopold Ier étant devenu, par la mort de son frère, Joseph II, décédé sans héritiers, empereur d'Autriche, avait dû laisser le grand-duché de Toscane à son second fils, en vertu de l'acte de 1763. Cet acte avait décidé que le grand duché de Toscane appartiendrait au second fils de François-Étienne, qui de duc de Lorraine était devenu grand-duc de Toscane, et qui de grand-duc de Toscane devint empereur d'Allemagne, du chef de sa femme Marie-Thérèse. A dater de ce jour, le grand-duché de Toscane resta dans la maison d'Autriche, à la condition de ne jamais être réuni à l'empire.

Léopold II était donc le quatrième grand-duc de Toscane, issu de la tige actuelle de la maison d'Autriche, tige qui par les hommes appartient à la dynastie de Lorraine, et qui ne descend de la race des Hapsbourg que par les femmes.

Après la fuite et la défection de Léopold II on pouvait craindre des désordres, mais la sagesse de la population sut préserver cette pacifique révolution de tout excès qui pût la souiller, et, secondé par le patriotisme de leurs concitoyens, les membres du gouvernement provisoire surent pourvoir immédiatement à la sûreté intérieure et extérieure de la Toscane.

On vient de voir que le gouvernement avait confié le commandement de l'armée au général Ulloa, qui, parti de Paris en toute hâte, à la première nouvelle de la révolution de Florence, arrivait le jour même de sa nomination dans cette ville et recevait, deux jours après, le titre de lieutenant général.

Girolamo Ulloa est né à Naples en 1810 ; sa famille le destinait à la carrière des armes ; il fut reçu le premier à la *Nunziatella*, l'école polytechnique de Naples, et il en sortit le premier en 1831. Arrêté en 1833, pour n'avoir point révélé un complot dont il avait eu connaissance, il ne put reprendre du service que plus tard, et on le retrouve lieutenant en 1837, capitaine en 1845. Depuis cette époque jusqu'en 1848, il se distingue par ses travaux stratégiques, et montre dans l'étude théorique de l'art militaire cette ardeur qu'il devait plus tard déployer pour le service de la cause de l'Italie.

Lorsque les événements de 1849 éclatent, il demande un congé de six mois, dont il veut profiter pour rejoindre, à la tête d'un corps de volontaires, ses frères de la haute Italie, qui se sont soulevés contre leurs oppresseurs. Mais le roi Ferdinand projette, lui aussi, une expédition contre l'Autriche, et Ulloa est nommé lieutenant du général en chef; c'est lui en réalité qui dirige les troupes en l'absence du général alors malade. Comme

on le sait, cette expédition n'eut point de suites : ce fut alors que Girolamo se jeta dans Venise, où il conquit successivement tous les grades, jusqu'à celui de général, à la pointe de son épée. Mais ce qui attacha à son nom une réputation méritée de vaillance, ce fut surtout la défense héroïque, que, le 27 avril 1849, dans le fort Malghera il soutint, un mois entier, à la tête de deux mille cinq cents hommes contre dix-huit mille.

Quand enfin il fallut céder, quand les maladies et la famine obligèrent les malheureux Vénitiens à se rendre, Ulloa resta l'un des derniers sur la brèche. Depuis 1849 il habitait la France, et occupait les loisirs que lui avait créés l'exil à des travaux, à des publications stratégiques et militaires qui lui ont valu un rang des plus honorables comme écrivain. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire de la Guerre de l'Indépendance italienne.*

Le premier acte du général Ulloa fut d'adresser à l'armée toscane une proclamation ainsi conçue :

« Soldats toscans! vous ne pouvez pas demeurer l'arme au bras quand le canon tonne peut-être déjà en Italie contre l'Autriche. Comment les braves de Curtatone pourraient-ils ne pas accourir à l'appel des héros de Pastrengo, de Goïto et de la Tchernaïa : Soldats toscans, accourez grossir l'armée du très-brave et loyal Victor-Emmanuel : elle n'est plus seulement l'armée piémontaise, elle est l'armée de l'Italie. Mêlez-vous aux Piémontais et aux enfants de la généreuse France sous le drapeau tricolore, sous cette bannière que nous arborons pour soutenir les luttes de la commune indépendance. Réunissons-nous tous, des Alpes aux deux mers ; serrés en phalanges, nous serons forts, nous serons invincibles : discipline, courage et constance, et le Dieu des victoires sera avec nous! En avant donc ! *Vive l'Italie !*

« Florence, le 28 avril 1859.

« *Le général en chef,*

« ULLOA. »

C'était répondre dignement à la pensée patriotique du gouvernement provisoire qui s'était souvenu du défenseur de Venise en confiant la garde du territoire toscan au général Ulloa, ainsi que l'atteste le décret suivant :

« Satisfait, d'avoir appelé au commandement de l'armée toscane l'illustre défenseur de Venise, il pense accomplir un devoir de reconnaissance envers la mémoire de Daniele Manin, en donnant au général Ulloa, en

qualité d'aide de camp, avec le grade de lieutenant d'état-major général, M. Giorgio Manin, fils du célèbre et si universellement regretté Daniele.

« Donné à Florence, le 28 avril 1859.

« Chevalier UBALDINO PERUZZI, VINCENZO MALENCHINI, avocat; major ALESSANDRO DANZINI. »

Parti de Florence, le mouvement d'émancipation se propagea rapidement dans toute la Toscane, où on vit les prêtres, les évêques eux-mêmes, le seconder de leurs exhortations patriotiques.

« Frères italiens, s'écriaient des prêtres qui appartenaient au duché de Lucques, nous sommes nous-mêmes Italiens ; vos gloires sont les nôtres comme vos douleurs ; nos amis comme nos ennemis sont communs. Tous, nous formons un seul peuple, une seule nation. Veuille Dieu miséricordieux faire que la victoire des armes italiennes fasse triompher le royaume divin où l'on ne verra plus régner que la sainteté des lois et le bien universel! Fasse le Dieu de miséricorde qu'après l'extinction des colères, les cœurs et les esprits se calment dans la paix et l'équité, et que l'amour de la religion et de la science chrétienne refleurisse, afin que la civilisation chrétienne domine pour toujours sur la terre ! »

L'élan des populations répondait du reste à ce langage. Les enrôlements volontaires justifiaient, par leur nombre, la confiance du gouvernement provisoire dans le patriotisme des Toscans, et ceux qui ne pouvaient pas offrir leur sang à la patrie lui faisaient l'offrande volontaire de leur or.

C'est donc avec vérité que le gouvernement provisoire avait pu dire, dans un mémorandum qu'il adressait le 2 mai aux membres du corps diplomatique :

« Si jamais une révolution a éclaté, sur laquelle il ne puisse y avoir aucune équivoque, et à laquelle ait présidé une seule pensée, c'est bien la révolution toscane du 27 avril : elle émane exclusivement d'une pensée nationale et du désir de concourir à la guerre soutenue pour l'indépendance de l'Italie, en participant aux périls de la lutte et à la gloire de la délivrance. »

On se rappelle que ce gouvernement n'avait accepté le fardeau du pouvoir qu'avec l'intention de le déposer entre les mains du roi de Sardaigne. Il fit, en effet, offrir la dictature à Victor-Emmanuel II. A ce sujet il s'exprimait ainsi par l'organe du *Moniteur toscan* :

« A qui pouvait-on mieux et avec plus de conformité aux vœux des

populations, confier les destinées du pays qu'au gouvernement piémontais, qui a déjà donné tant de preuves de sa fidélité à cette noble cause, et dont la conduite et la généreuse attitude inspirent à toutes les populations de la Péninsule une confiance illimitée? Dans cette profonde conviction, le gouvernement provisoire toscan s'est empressé de prier le gouvernement de Sa Majesté le roi de Sardaigne d'assumer le protectorat de Toscane tant que dureront les opérations de la guerre. Cette demande a été limitée par la condition que la Toscane, même dans cette période purement transitoire, conservera la plénitude de son autonomie, une administration distincte de celle de la Sardaigne, son organisation définitive devant avoir lieu à l'issue de la guerre et alors qu'il sera procédé à l'organisation générale de l'Italie. Le gouvernement piémontais a accueilli cette ouverture avec bienveillance; il a accepté, dans l'intérêt de la cause commune, cette éminente tutelle. Le gouvernement provisoire toscan remettra donc aux mains du commissaire spécial que Victor-Emmanuel II désignera pour le représenter à Florence, le gouvernement de la Toscane, fort de la confiance d'avoir rempli un grand devoir, et jaloux, pour l'honneur de son pays, de pouvoir dire que pas une goutte de sang, pas une insulte, pas le plus léger désordre n'a signalé ni suivi un changement aussi grave. »

En effet, Victor-Emmanuel II délègue ses pouvoirs à son ministre plénipotentiaire, M. Boncompagni, qui ajoute à son titre celui de commissaire extraordinaire du roi de Sardaigne pour la guerre de l'indépendance, et qui explique dans les termes suivants la nature et le but de ce mandat :

« Tous les actes que le gouvernement du roi, et, en son nom, le commissaire délégué par lui, doivent faire en Toscane, sont basés sur la nécessité de pourvoir à la guerre, et sur le vœu du peuple toscan exprimé par l'organe du gouvernement provisoire, vœu qui, en l'invitant à prendre la dictature pendant la guerre, le met à même de réunir en sa main toutes les prérogatives de la souveraineté. Le roi n'a pas pris ce titre; il a semblé à son gouvernement que ce titre pouvait donner lieu à des interprétations moins favorables, de nature à faire supposer que la condition future de l'État en serait altérée, et qu'il y aurait diminution des droits de l'autonomie toscane, droits sanctionnés par le droit public européen, et qui, après la guerre, seront réglés de la façon la plus convenable aux intérêts particuliers de la Toscane et à ceux de toute l'Italie. Le roi a pris le titre plus modeste de protecteur; ce titre réserve tous les droits de la Toscane, et il a accepté l'obligation de faire les actes de nature à conserver intact l'État dans les conditions exceptionnelles où il se trouve, en atten-

dant que, après la disparition du gouvernement qui existait antérieurement au 27 avril, il existe une administration définitivement organisée.

« Pour mieux expliquer sa pensée, le gouvernement du roi a déclaré expressément que la Toscane conserverait son administration distincte. Si le gouvernement provisoire avait eu le mandat de pourvoir à la chose publique pendant tout le temps de la guerre, le gouvernement du roi n'aurait rien fait qui pût entraver son action, et il aurait cherché à la concilier avec celle qui est l'apanage du roi en sa qualité de commandant suprême de la guerre de l'indépendance. Le gouvernement provisoire n'a pas été institué de la sorte : toute personne présente aux événements du 27 avril sait que le mandat qui lui fut conféré au nom du peuple toscan ne s'étendait pas au delà du bref délai nécessaire, afin que le roi assumât l'exercice des pouvoirs extraordinaires qui, pendant la guerre, lui étaient conférés comme chef suprême. Le terme assigné au mandat du gouvernement provisoire expire, et l'heure est arrivée où tous les pouvoirs doivent en être transférés pour créer l'état de choses qui, dans l'intérêt de la cause commune, devra durer autant que la guerre. Le roi, en sa qualité de protecteur de la Toscane, n'entend pas que l'exercice des prérogatives de la souveraineté soit atténué ; sans ces prérogatives, l'État ne serait pas organisé, et alors ne pourrait pas concourir efficacement à l'œuvre de l'indépendance, conformément au vœu exprimé avec tant de persévérance et de générosité par cette partie de l'Italie. Par ces motifs, conformément aux instructions qui me sont données, et auxquelles je dois me tenir dans l'exercice de la charge qui m'appelle au haut honneur de le représenter près la Toscane, j'exercerai, en vertu de mes pouvoirs, toutes les fonctions de la compétence du chef de l'État, mais je les exercerai de telle manière que l'administration de la Toscane soit complétement indépendante de celle du Piémont, que mes actes n'altèrent en rien sa souveraineté, qu'il ne soit rien préjugé quant à la condition future de la Toscane et à l'organisation définitive de l'Italie qui sera la plus capable de remédier aux abus des traités de 1815.

« Agréez l'expression de ma considération la plus distinguée.

« Florence, le 9 mai 1859.

« C. Boncompagni. »

Deux jours après, M. Boncompagni écrivait aux membres du gouvernement provisoire la lettre suivante :

« Par ma dépêche du 3 courant, je me réservais de me concerter avec vous afin d'entrer en exercice des fonctions de commissaire extraordi-

naire du roi Victor-Emmanuel durant la guerre. Tous les actes préliminaires nécessaires étant remplis pour que je puisse entrer dans l'exercice de ces fonctions, je vous propose que la transmission officielle de ces pouvoirs ait lieu demain, à dix heures du matin, au Palazzo Vecchio. Je ne terminerai pas cette lettre sans me féliciter avec vous de tout ce que vous avez fait pour le bien de la Toscane depuis que vous avez exercé le gouvernement provisoire, et sans vous exprimer ma reconnaissance pour la bienveillance que vous m'avez manifestée.

« C. Boncompagni. »

A la réception de cette dépêche, le gouvernement provisoire de la Toscane, se conformant aux déclarations énoncées dans sa proclamation du 27 avril, rendait un décret ainsi conçu :

« Le gouvernement provisoire de la Toscane transmet tous ses pouvoirs à la personne du commandeur Carlo Boncompagni, nommé par Sa Majesté le roi de Sardaigne commissaire extraordinaire pour le gouvernement de la Toscane durant la guerre.

« Donné à Florence, le 11 mai 1859.

« Chevalier Ubaldino Peruzzi, avocat Vincent Malenchini, major Alex. Donzoni. »

Ce décret fut placardé sur les murs de Florence, accompagné d'une proclamation dans laquelle le gouvernement provisoire recommandait aux habitants de cette cité de se rassurer sur le sort futur de la Toscane par cette pensée que les soldats toscans, réunis à l'armée italienne, auront pour chef suprême le roi qui combat pour la commune patrie, tandis que l'État sera placé sous sa protection et régi par un commissaire nommé par lui, jusqu'à la condition qui lui sera faite dans l'organisation future de l'Italie.

De son côté, M. Boncompagni, en notifiant au pays sa prise de possession, détermine le but auquel son administration tendra toujours : « celui de seconder la guerre, tout en maintenant l'ordre dans un État qui, à la fin de cette guerre, sera rendu comme un dépôt sacré par Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel II. Voici son langage, dont la loyauté fait l'admiration de l'Italie et du monde :

« Braves Toscans ! vous avez puissamment contribué à prouver que l'Italie est digne de l'indépendance pour laquelle combat avec son armée le roi de Sardaigne, appuyé par son auguste allié l'Empereur des

Français. Continuez à donner des preuves de la discipline, de la modération, de l'obéissance aux lois et aux autorités, qui devront assurer ce bénéfice suprême à l'Italie et à la Toscane à jamais affranchies de toute influence étrangère. De mon côté, je vous promets de n'avoir rien plus à cœur que de répondre aux intentions du roi et de mériter votre confiance, en coopérant au bien de cette noble partie de l'Italie. »

M. Boncompagni institue une consulte, forme un ministère et s'occupe d'organiser rapidement l'armée nationale qui doit porter le nom de deuxième corps de l'Italie centrale. Déjà sont formés trois régiments d'infanterie, un fort bataillon de tirailleurs, une compagnie d'artillerie. Le 1er régiment d'infanterie organisé à Modigliana, près de la frontière romaine, est composé de quatre bataillons, forts chacun de six cents hommes ; il est bientôt complété par un cinquième bataillon de chasseurs placé sous les ordres du colonel Luigi Accarini. Son drapeau tricolore, comme celui de toute la division toscane, est orné de la croix de Savoie.

Jusque-là cependant c'était la révolution, c'était la déchéance de fait de la dynastie de Lorraine, mais ce n'était pas encore l'état de guerre entre la Toscane et l'Autriche. Cet état de guerre fut proclamé dans les derniers jours de mai par la déclaration suivante du commissaire extraordinaire, adressée au comte de Cavour :

« Le gouvernement de la Toscane : Considérant que l'existence du gouvernement qui régit la Toscane durant la présente guerre de l'indépendance doit son origine au vœu de la nation résolue de s'associer à la guerre ouverte par le Piémont contre l'Autriche, et à soustraire l'État aux influences autrichiennes qui avaient pesé sur la nation par l'occupation de son territoire, la destruction de ses libertés et l'usurpation des prérogatives de la souveraineté ; que le protectorat de la Toscane demandé par le pays, accepté par le roi Victor-Emmanuel, a pour conséquence nécessaire de réunir les forces des deux États pour la défense de l'indépendance italienne ; qu'encore bien que la réunion de ces forces suffise pour établir l'état de guerre entre la Toscane et l'Autriche, il importe néanmoins que cet état soit formellement déclaré, afin que les relations de l'État avec les puissances étrangères ne demeurent pas douteuses, déclare :

« La Toscane est associée à la Sardaigne et à la France dans la guerre qui a lieu actuellement contre l'Autriche pour l'indépendance de l'Italie.

« Florence, le 25 mai 1859.

« *Le commissaire extraordinaire*,

« C. Boncompagni. »

A dater de ce jour, l'intervention de l'armée française en Toscane était diplomatiquement régulière ; elle était conforme au droit des gens et aux lois de la guerre. Cette intervention allait se réaliser, avec le concours seulement de la seconde division, ainsi que je l'ai déjà dit, et sous l'autorité directe et personnelle du prince Napoléon, commandant en chef du cinquième corps de l'armée d'Italie qui, du reste, était déjà débarqué à Livourne, et dont je vais sommairement rappeler la carrière.

Ici je suis moins un biographe qu'un peintre ; je n'écris pas une histoire qui serait un livre dans un livre ; je trace un portrait qui doit frapper, non par l'étendue, mais par la ressemblance, par la fidélité morale des traits.

Napoléon-Joseph-Charles-Paul Bonaparte, issu du mariage de Jérôme Bonaparte, ancien roi de Wesphalie, ancien prince de Montfort, le plus jeune des frères de Napoléon Ier avec la princesse Sophie-Dorothée-Frédérique-Catherine, fille du roi de Wurtemberg, est né dans l'exil, le 9 septembre 1822, à Trieste, où, après avoir supporté plusieurs années de persécution, son père et sa mère avaient trouvé une retraite momentanée.

Exemple éclatant des vicissitudes de la fortune et de l'instabilité des grandeurs, le jeune Napoléon était prédestiné à passer les années de sa première jeunesse dans cette ville qu'on nomme la ville éternelle, parce que là tout commence et tout finit, depuis des siècles innombrables ; parce qu'elle survit à toutes les puissances de ce monde qui y trouvent une tombe après y avoir eu leur berceau ; parce qu'elle a vu déjà naître et mourir tout un monde, toute une société, toute une civilisation ; parce que les racines de l'avenir s'y greffent sur les ruines du passé; parce qu'enfin, comme au sein de la création, tout s'y renouvelle, de telle sorte que toute pensée humaine, usée, ne s'y éteint dans la mort que pour y renaître dans la vie, transformée.

Élevée par le vent des révolutions au faîte de la puissance, rejetée, par un coup du sort, de ce faîte dans les abîmes de l'adversité ; portant avec une égale hauteur d'âme et une égale modestie de caractère la grandeur et l'infortune, la mère des Bonaparte, Lætitia Ramolino, avait réuni autour d'elle, dans un quartier silencieux de Rome, comme les branches autour du tronc, la plupart des membres dispersés de cette famille qui s'était faite race. C'est dans cette cité des consuls, des empereurs et des papes que le prince Napoléon grandit dans la majesté des vieux souvenirs de la Rome païenne et dans le rayonnement des vivantes clartés de la Rome chrétienne. Mais dès l'âge de neuf ans, en 1831, à la suite de l'insurrection comprimée des Romagnes, il fut contraint de quitter cette résidence. Réfu-

gié à Florence, il y resta jusqu'en 1835. Son père l'envoya en pension à Genève, au commencement de cette même année où il devait perdre sa mère. L'ancienne reine de Westphalie mourut le 28 novembre.

Le séjour de Genève ne fut qu'une étape dans la vie du prince Napoléon. Après la mort de sa mère, il partait pour le Wurtemberg, où il entrait à l'école militaire de Louisbourg. On se souvient des émotions de 1840. M. Thiers était alors président du conseil des ministres de France. Le prince Napoléon entrait dans sa dix-huitième année. Il était sorti de l'école de Louisbourg, et vivait à la cour du roi de Wurtemberg, son oncle. On parlait de guerre européenne. Il avait l'âme française. Il quitta le royaume de Wurtemberg, afin de n'être pas exposé à porter les armes contre la patrie des Bonaparte.

Le prince Napoléon, reprenant le bâton du voyageur, recommença ses pérégrinations à travers l'Europe. Il visita tour à tour l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne. En 1845, il vit la France; en 1847, il y revint, comme la première fois, en proscrit toléré; il s'y trouvait lorsque la Révolution de 1848 y éclatait comme un coup de foudre. L'élection le fit représentant; la constitution du second empire devait le faire sénateur de droit, prince français, héritier éventuel du trône. La fortune enfin souriait à ce prince né dans l'exil et bercé par l'adversité. Il allait posséder toutes les dignités et toutes les distinctions.

Le jour où la campagne de Crimée était décidée, le prince Napoléon avait le grade de général de division. Ce grade que sa naissance lui avait donné, il voulut le conquérir une seconde fois sur un champ de bataille. Il manifesta donc à l'Empereur le désir de faire partie de l'expédition d'Orient, dans une lettre dont voici les termes :

« Sire,

« Au moment où la guerre va éclater, je viens prier Votre Majesté de me permettre de faire partie de l'expédition qui se prépare. Je ne demande ni commandement important, ni titre qui me distingue; le poste qui me semblera le plus honorable sera celui qui me rapprochera le plus de l'ennemi. L'uniforme que je suis si fier de porter m'impose des devoirs que je serai heureux de remplir, et je veux gagner le haut grade que votre affection et ma position m'ont donné. Quand la nation prend les armes, Votre Majesté trouvera, j'espère, que ma place est au milieu des soldats; et je la prie de me permettre d'aller me ranger parmi eux, pour soutenir le droit et l'honneur de la France. »

Le prince Napoléon eut le commandement de la troisième division de

l'armée d'Orient. Au moment où les Russes, prenant sur le Danube une attitude menaçante, commencèrent le siége de Silistrie, le maréchal de Saint-Arnaud, disent les biographes du cousin de l'Empereur, résolut d'envoyer la troisième division à Constantinople, dans le but hardi de couvrir cette capitale de l'empire ottoman, alors menacée : sous les ordres de son général, elle traversa sur deux colonnes, en deux semaines, presque toute la Turquie d'Europe, et bientôt les soldats français saluèrent ce dôme de Sainte-Sophie que leurs ancêtres avaient vu pour la dernière fois cinq siècles auparavant. L'émotion produite par cette apparition courut aussi vite parmi les descendants de Mahomet II et ceux de Comnène, que dans les rangs de nos soldats. La grandeur et l'étrangeté de ces circonstances n'éclata nul jour d'une manière aussi sensible que lorsque le sultan vint passer la troisième division en revue sur l'immense plateau de Daoud-Pacha, dominant la ville de Constantin, la mer de Marmara et les lieux les plus célèbres de l'histoire et de la fable, par un de ces soleils qui prêtent leur éclat aux grands tableaux de l'histoire. Le neveu de l'empereur Napoléon présenta au successeur de Mahomet II les régiments accourus pour le défendre.

De nouveaux progrès des Russes nécessitent un mouvement en avant. Cette fois, la division entière du prince Napoléon est embarquée dans l'arsenal, et trois jours après elle débarque à Varna, où elle resta pendant une partie de l'été. Cette période fut employée à des manœuvres et à des marches continuelles. On peut dire que l'admirable discipline, l'aplomb et l'homogénéité de la troisième division datent de cette époque, ainsi que sa glorieuse destinée.

Au mois de juillet eut lieu l'expédition de la Dobrutcha, fameuse par le coup terrible qui frappa l'armée et qui faillit l'anéantir avant qu'elle eût combattu. Les divisions Canrobert, Bosquet et Napoléon étaient échelonnées dans les plaines immenses de l'ancienne Mæsi, quand tout à coup, à la suite d'un orage, un choléra foudroyant vint les frapper ; les hommes tombaient dans les rangs comme s'ils avaient marché sous le feu ennemi. Dans ces moments difficiles, le prince Napoléon fut admirable. Il ne quitta pas l'ambulance, et pas un seul convoi de malades ne fut organisé sans lui. L'amour que lui ont porté les soldats date de cette époque. Il ramena sa division décimée à Varna, et ce ne fut qu'après l'avoir installée dans un campement salutaire et l'avoir entourée de tous les soins propres à la refaire, qu'en proie lui-même à une fièvre dévorante, il consentit à quitter cet air empesté pour aller prendre quelques jours de repos à Constantinople. Vingt jours après, il s'embarquait de nouveau pour venir trouver sa division à Varna. L'expédition de

Crimée était décidée. Encore malade, il se fit porter au camp et y fut reçu par les cris enthousiastes de ses soldats.

On sait quel a été le rôle de la troisième division à l'Alma ; c'est elle qui enfonça le centre russe.

Après la bataille, le prince Napoléon se rendit à l'ambulance, puis visita à pied, suivi d'un seul aide de camp, les bivacs où s'établissaient ses troupes, au milieu des morts et des mourants. A mesure qu'il se présentait devant chaque bataillon, les soldats se précipitaient autour de lui avec des cris d'enthousiasme et d'amour.

Dans les premiers jours de novembre, après le commencement du siége, le prince, déjà malade, demanda au général en chef, Canrobert, le commandement des colonnes d'assaut qui devaient être lancées sur Sébastopol. A ce moment, l'attaque régulière ayant échoué par le feu du 17 octobre, on en était venu au projet de tenter sur la ville un coup de main vigoureux. Le 5 novembre au matin, la furieuse attaque des Russes sur le plateau d'Inkermann changea toutes ces dispositions, et fit entrer les opérations dans la phase de langueur où elles se sont continuées pendant plus d'un an. Dans cette journée mémorable, et dès le point du jour, le prince Napoléon reçut l'ordre d'envoyer sur le champ de bataille d'Inkermann sa première brigade, commandée par le général de Monet. Bientôt il sortait lui-même de son camp, à la tête de la deuxième brigade, pour se porter à la défense de nos lignes, qu'une terrible sortie des Russes menaçait. C'est dans cette circonstance que périt le brave et infortuné de Lourmel. Aussitôt que cette sortie eut été repoussée, le prince Napoléon envoya solliciter l'ordre de marcher, avec sa deuxième brigade, sur le canon d'Inkermann. Sans attendre ces ordres, il se mit en marche et arriva à temps pour réunir toute sa division sur le plateau et prendre part aux derniers incidents de ce terrible combat. Ce fut une de ses batteries, la batterie Lainsecq, qui du haut des berges qui dominent la Tchernaïa, foudroya les Russes en déroute, et entassa leurs cadavres dans cette vallée funèbre.

Deux jours après, le prince Napoléon, à bout de forces, dévoré par la fièvre, fut obligé de s'embarquer pour Constantinople, sur laquelle l'énorme quantité de malades et de blessés de l'armée était évacuée. Il y resta un mois, et, sa santé ne se rétablissant pas, les ordres de l'Empereur le rappelèrent en France.

L'esprit pratique et la vive intelligence du prince Napoléon allaient se manifester dans une circonstance importante. Chargé de la direction supérieure de l'Exposition universelle, il a fait, par le zèle éclairé et par le dévouement quotidien qu'il a apportés dans l'accomplissement de sa mis-

sion, le succès de cette grande entreprise. Son rapport à l'Empereur sur les produits de l'industrie qui ont figuré dans l'immense bâtiment des Champs-Élysées est un chef-d'œuvre de patience et de méthode, de profondeur et de lucidité. C'est un admirable et vaste travail qui est tout un livre, tout un manuel d'économie sociale, également utile au publiciste, à l'homme d'Etat et au commerçant, et que l'esprit de progrès et de liberté éclaire et échauffe tout à la fois de ses rayons lumineux.

Quelques mois après la *Reine-Hortense* emportait le prince Napoléon vers les rivages de l'Écosse, de l'Islande et du Groenland, première station d'un voyage inspiré par le goût de l'étude et l'amour de la science, et qui devait conduire le cousin de l'Empereur presque au milieu des mers polaires. A son retour en France, il s'enferma dans le sanctuaire de la vie privée, se dérobant à la politique pour se donner tout entier à l'art et à la science. Je ne le suivrai pas dans ce sanctaire, je ne le suivrai pas davantage dans son brillant passage au ministère de l'Algérie, où il a laissé de profonds regrets et d'impérissables souvenirs, ni dans les missions que l'Empereur lui a confiées, tantôt auprès de l'empereur de Russie, tantôt auprès du roi de Prusse, ni dans son excursion à Limoges, qui fut une ovation. Mais je l'accompagnerai au tombeau du grand Frédéric, où l'on crut voir apparaître, le soir où il vint y méditer sur le destin des empires et l'avenir des peuples, l'idéale figure, pensive et grave, de Napoléon Ier ressuscité, figure si profondément gravée dans la mémoire des peuples.

En effet, la tête du prince Napoléon, c'est le portrait de l'empereur Napoléon Ier, détaché de son cadre, son portrait vivant. C'est aussi son ardente et active organisation, c'est aussi sa vaste et pratique intelligence. Il a les mêmes goûts, les mêmes aptitudes, les mêmes qualités, les mêmes défauts; ainsi, quoique avec des allures vives et impétueuses comme son oncle, c'est un caractère calme et résolu, qui ne s'abandonne jamais, qui jamais ne se livre, qui ne cède pas à la spontanéité, mais qui apporte une grande fermeté dans tout ce que la réflexion et la raison lui ont fait décider. Son esprit se passionne cependant pour une idée, pour un principe, parce qu'il a des convictions sévères et profondes, qui sont sa religion politique et sociale. Mais, comme sa nature est toute positive, comme il est porté de préférence vers les occupations utiles, comme le côté rationnel des choses l'impressionne et l'attire plus que leur côté spiritualiste, il a dans son langage les rayonnements et les clartés d'éloquence qui persuadent et qui saisissent, sans posséder cette faculté sympathique de l'homme qui entraîne aisément, parce qu'il est facile à entraîner.

Économe et laborieux, comme son oncle, le prince Napoléon réunit,

comme lui, à un haut degré, deux genres de qualités qui semblent s'exclure : l'esprit d'organisation et l'esprit d'investigation. Comme son oncle, il est doué d'une grande circonspection et d'une rare sagacité, et il a, comme lui, on le voit à ses prédilections en art et en littérature, de mystérieuses affinités de goût et d'imagination avec les Grecs du temps de Périclès et les Romains du temps d'Auguste, affinités qui sont modifiées par le positivisme des sociétés modernes et le libéralisme des idées démocratiques; mais loin d'aimer à l'exemple de son oncle, ce que je pourrais appeler une existence théâtrale, il fuit, au contraire, avec une intention très-caractérisée, l'apparat, la mise en scène, la représentation. De là vient sans doute qu'il ne possède pas auprès des masses cette popularité qui est ordinairement l'ambition des princes, et qu'il lui serait cependant facile de conquérir, s'il mettait à l'obtenir la moitié du soin qu'il met à l'éviter.

Tel est le prince que l'Empereur avait mis à la tête du cinquième corps et qu'il chargea d'une mission spéciale, à la fois politique et militaire, mission que Son Altesse Impériale devait accomplir seulement avec le concours d'une partie de ce même cinquième corps, auquel il avait adressé, dès le début de la campagne, la proclamation suivante :

CINQUIÈME CORPS D'ARMÉE.

« Soldats du cinquième corps de l'armée d'Italie,

« L'Empereur m'appelle à l'honneur de vous commander. Plusieurs d'entre vous sont mes anciens camarades de l'Alma et d'Inkermann. Comme en Crimée, comme en Afrique, vous serez dignes de votre glorieuse réputation. Discipline, courage, ténacité, voilà les vertus militaires que vous montrerez de nouveau à l'Europe, attentive aux grands événements qui se préparent. Le pays qui fut le berceau de la civilisation antique et de la renaissance moderne va nous devoir sa liberté; vous allez le délivrer à jamais de ses dominateurs, de ces éternels ennemis de la France dont le nom se confond dans notre histoire avec le souvenir de toutes nos luttes et de toutes nos victoires.

« L'accueil que les peuples italiens font à leurs libérateurs témoigne de la justice de la cause dont l'Empereur a pris la défense.

« *Vive l'Empereur! vive la France! vive l'indépendance italienne!*

« *Le Prince commandant en chef le cinquième corps de l'armée d'Italie,*

JÉRÔME NAPOLÉON. »

On s'en souvient : c'est dans une visite que le prince Napoléon, qui était resté à Gênes, fit à l'Empereur, au quartier général d'Alexandrie, qu'il reçut l'ordre de se rendre en Toscane. Quelques troupes de la seconde division du cinquième corps avaient précédé Son Altesse Impériale à Livourne. Ainsi, dès le 19 mai, le maire de cette cité publiait un manifeste ainsi conçu :

« Habitants de Livourne,

« Les troupes du magnanime allié de Sa Majesté le roi de Piémont, Napoléon III, vont arriver parmi nous. Recevez-les avec la même affection, les mêmes démonstrations de gratitude que vous avez prodiguées à vos frères piémontais. Le principe soutenu par les deux puissances est le même : notre affranchissement de l'étranger. Qui combat pour la même cause a droit, de notre part, aux mêmes honneurs.

« Livourne, hôtel de ville, le 19 mai 1859.

« *Le maire*, MICHELE D'ANGIOLO. »

Le maire de Livourne avait été devancé par le roi de Sardaigne, qui avait annoncé dans ces termes, aux troupes toscanes, l'arrivée du prince Napoléon :

« Soldats toscans,

« Au premier bruit d'une guerre nationale, vous avez cherché un capitaine qui vous conduisît contre les ennemis de l'Italie.

« J'ai accepté de vous commander, parce qu'il est de mon devoir d'organiser et de discipliner toutes les forces de la nation.

« Vous n'êtes plus les soldats d'une province ; vous faites partie de l'armée italienne.

« Vous croyant dignes de combattre à côté des vaillants soldats de la France, je vous place sous les ordres de mon très-cher gendre, le prince Napoléon, qui a reçu de l'Empereur des Français la direction d'importantes opérations militaires.

« Obéissez-lui comme vous obéiriez à moi-même, car nous avons une pensée commune avec le généreux Empereur descendu en Italie comme le défenseur de la justice et du droit national.

« Soldats ! les jours de grandes épreuves sont arrivés. Je compte sur vous.

« Vous devez maintenir et accroître l'honneur des armes italiennes. »

Accompagné de son premier aide de camp, le colonel de Franconnière, de son second aide de camp, M. Ferri Pisani, et de ses officiers d'ordonnance, le commandant Rayon et le lieutenant de frégate Dubuisson, le 23 mai, le prince Napoléon arrivait en vue des côtes de Toscane et rédigeait, à bord même de la *Reine-Hortense*, en rade de Livourne, cette belle proclamation :

« Habitants de la Toscane,

« L'Empereur m'envoie dans vos pays, sur la demande de vos représentants, pour y soutenir la guerre contre nos ennemis, les oppresseurs de l'Italie.

« Ma mission est exclusivement militaire ; je n'ai pas à m'occuper et je ne m'occuperai pas de votre organisation intérieure.

« Napoléon III a déclaré qu'il n'avait qu'une seule ambition : celle de faire triompher la cause sacrée de l'affranchissement d'un peuple, et qu'il ne serait jamais influencé par des intérêts de famille. Il a dit que « le seul but de la France, satisfaite de sa puissance, était d'avoir à ses « frontières un peuple ami qui lui devra sa régénération. »

« Si Dieu nous protége et nous donne la victoire, l'Italie se constituera librement ; et, en comptant désormais parmi les nations, elle affermira l'équilibre de l'Europe.

« Songez qu'il n'est pas de sacrifices trop grands, lorsque l'indépendance doit être le prix de vos efforts, et montrez au monde, par votre union et par votre modération, autant que par votre énergie, que vous êtes dignes d'être libres.

« *Le Prince commandant en chef le cinquième corps de l'armée d'Italie*,

« JÉRÔME NAPOLÉON. »

Le même jour, Son Altesse Impériale débarqua sur le sol de la Toscane.

Ce que l'on avait vu d'enthousiasme dans toute la Sardaigne, à l'arrivée des soldats de la France, ce que l'on avait entendu d'acclamations sur le passage de l'Empereur, de Gênes à Alexandrie, on le revit à Livourne, on allait le revoir à Florence sur le chemin de Son Altesse Impériale et à l'arrivée du cinquième corps. Toute la population de Livourne était en fête. La ville entière était illuminée. Partout et toujours des cris spontanés, des élans indescriptibles, des fleurs à profusion, une joie immense et une sympathie universelle.

Des témoins oculaires ont raconté que les enfants embrassaient les soldats français en leur disant avec la naïveté de leur âge : *N'est-ce pas que*

les Autrichiens ne reviendront plus ici? La haine de l'Autrichien, la haine de l'étranger : c'est le sentiment qui dominait, qui domine toujours dans toute la Toscane comme dans toute l'Italie; c'est le sentiment qui a creusé un abîme profond entre la population de Florence et la dynastie de Lorraine. Ce n'est pas qu'on formule contre cette dynastie des accusations graves. On apprécie même la sagesse des lois Léopoldines, qu'elle a données naguère, avec impartialité. Mais on sait aussi que les descendants de François-Étienne sont fatalement condamnés, par leur origine et leur situation, à n'être que des préfets de l'Autriche, et, avant tout, on ne veut pas de préfets de l'Autriche. La seconde pensée des Toscans était alors et doit être encore de se constituer en royaume indépendant et de conserver complétement son autonomie.

Au mois de mai et au mois de juin, nul ne songeait, ni à Florence ni à Livourne, à l'annexion de l'ancien domaine des Médicis au Piémont. On vient même de voir qu'en réclamant le protectorat de Victor-Emmanuel II pendant la guerre le gouvernement provisoire avait expressément réservé pour l'avenir, aussi bien que pour le présent, ce principe sacré de l'autonomie de la Toscane. Cela est si vrai, que le prince Napoléon avait à peine touché le sol toscan, qu'on entendit aussitôt les cris de : *Vive le grand-duc de Toscane!* se mêler, sur son passage, aux cris de : *Vive l'Empereur! Vive la France! Vive l'Indépendance de l'Italie!*

Ces cris, on les entendit à Livourne, on devait les entendre à Florence; on devait les entendre enfin partout où le prince Napoléon allait se montrer. Certes, on ne peut pas dire qu'il les ait provoqués! on ne peut pas même prétendre qu'il les ait encouragés. Il ne lui est pas échappé, pendant toute la durée de son séjour dans la Toscane, un mot, un signe d'approbation, d'encouragement, de satisfaction de ces manifestations publiques et quotidiennes qu'il ne pouvait interdire, et qui étaient évidemment l'expression vraie, spontanée, de désirs réfléchis et d'espérances raisonnées. De mon côté, je n'exprime ici ni opinion, ni blâme, ni éloge. Je me borne à raconter, en historien qui doit tout savoir et tout dire. Mais il est évident que, dans les dispositions d'esprit où se trouvait la population toscane, il eût suffi d'un geste pour donner un corps à ces désirs, à ces espérances, à ces vœux du peuple!

Quoi qu'il en soit, le débarquement des hommes, du matériel, des chevaux, s'effectuait chaque jour avec une facilité d'autant plus grande que toute la population s'y prêtait avec une extrême courtoisie, disant qu'elle pouvait bien donner ses services à qui lui donnait son sang. On le voit, la sympathie qu'inspirait le chef rejaillissait sur les simples soldats.

Le prince Napoléon avait trouvé à Livourne le ministre de France en Toscane et le commissaire royal extraordinaire. La marche de Son Altesse impériale du port de Livourne à son quartier général fut une vraie marche triomphale à travers des rues pavoisées et enguirlandées. Il parcourut, sous une pluie de fleurs et au bruit d'acclamations universelles, la rue Saint-Jean, la place d'Armes et la rue Grande, d'où il se rendit à l'hôtel de l'Aquila-Nera. Un grand nombre de soldats d'infanterie et le 14e des chasseurs de Vincennes étaient échelonnés sur son passage; deux escadrons de hussards étaient rangés sur la place.

Les Autrichiens pouvaient alors, d'un jour à l'autre, par les positions qu'ils occupaient, franchir aisément le défilé de l'Abetone, qui est le passage du Modénais dans la Toscane, et inonder la contrée de leurs soldats, car le général ennemi Wempffen était dans les environs avec un corps de troupes de quarante mille hommes.

Heureusement le prince Napoléon déployait à Livourne une très-grande activité, utilisant le peu de monde qu'il avait sous ses ordres de façon à faire croire, par la manière dont il faisait manœuvrer la seconde division du cinquième corps, qu'elle était une armée. Il avait envoyé le général de brigade Cauvin du Bourguet à Pistoïa avec quelques compagnies pour garder le défilé de l'Abetone. Le 28, Son Altesse Impériale se rendit elle-même jusqu'à cette cité d'antique origine, située dans une plaine fertile, au pied des Apennins, à un mille de l'Ombrone, et flanquée de tours et de bastions, cité riche en sculptures gothiques, riche aussi en souvenirs historiques. C'est dans les montagnes qui sont au nord de Pistoïa que Catilina livra la bataille désespérée où il perdit la vie. Le lendemain, 29, le prince Napoléon allait faire en personne une reconnaissance dans les Apennins et présider à l'établissement des troupes qui allaient être chargées de la défense de cette importante position.

Le général du Bourguet restait à San-Marcelo. Le prince Napoléon retourna à Livourne par le chemin de fer de Lucques et de Pise. Les habitant de Lucques, ne pouvant maîtriser leur enthousiasme, dès qu'ils apprirent que le prince Napoléon arrivait à la gare, s'y précipitèrent avec une telle fougue, que toutes les barrières furent renversées. La foule criait avec une énergie caractéristique : *Vive le prince Napoléon! vive le grand-duc!* Cette foule était si compacte, si imprudente même dans son élan, que le train princier fut longtemps avant de pouvoir partir pour Pise. Toute la population de Lucques voulait accompagner Son Altesse Impériale. En dépit de toutes les recommandations qui furent faites, un grand nombre de Lucquois restèrent dans le train princier, qu'ils escor-

tèrent jusqu'à Pise, toujours acclamant le prince Napoléon et criant : *Vive le grand-duc!*

Rentré à Livourne, le prince Napoléon partit le 1er juin pour Florence, où son arrivée avait été officiellement annoncée dans la proclamation suivante :

« Citoyens !

« Son Altesse Impériale le prince Napoléon, commandant le cinquième corps de l'armée française, arrivera aujourd'hui parmi nous. L'accueil hospitalier qui l'attend sera tel que le mérite le généreux défenseur de notre indépendance dans les conseils de celui qui s'en est fait le magnanime champion, et le gendre du roi guerrier qui, après dix années d'attente, nous a enfin appelés aux combats. Vous avez déjà fraternellement accueilli les soldats de la France qui viennent venger les injures séculaires de notre patrie ; saluez aujourd'hui, dans le prince Napoléon, le chef qui les mène au combat avec nous. Sous ses ordres les deux nations sœurs feront preuve d'honneur et renouvelleront cette noble confraternité d'armes qui a déjà réuni les Toscans et les Français dans les guerres glorieuses du premier Empire. L'Italie n'a jamais reçu de secours plus puissant ni plus désitéressé pour relever son antique grandeur.

« A la préfecture de Florence, le 31 mai 1859.

« *Le préfet* : A. BOSSINI. »

Le ministre de France, le commissaire extraordinaire du roi de Sardaigne, les membres des Légations et le maire de la ville, attendaient le prince Napoléon au débarcadère du chemin de fer. Toute la population de Florence s'était portée, avec celle des campagnes, musique en tête, à sa rencontre. Les deux côtés de la route de Pise à Florence étaient littéralement couverts de piétons, de chevaux et de voitures. Toutes les belles Florentines avaient des fleurs et des bouquets, qu'elles agitaient de loin en criant : *Vive la France! vive l'Empereur! vive Victor-Emmanuel!* Et, à tous ces vivats, nos soldats, oubliant leurs fatigues, répondaient par le cri de *Vive l'Italie!*

Les acclamations populaires accompagnèrent le prince Napoléon jusqu'au palais della Crocetta. Des détachements de troupes françaises et toscanes faisaient partie du cortége, et d'autres détachements formaient la haie. Arrivé au palais, le prince Napoléon se montre au balcon, d'où il salue et remercie la population. Le soir, il se rend à la Comédie-Française, au théâtre del Cocomoro ; là, une nouvelle ovation l'attendait. Ren-

tré ensuite au palais, il adresse du balcon de belles et sages paroles à la population, insistant sur l'importance de l'union et de la concorde pour obtenir la victoire. « L'unique pensée de la Toscane, dit-il, doit être la guerre, et son seul cri : *Vive l'indépendance italienne!* »

Cependant, au milieu de toutes ces ovations et de toutes ces fêtes, à Livourne comme à Florence, des pensées plus sérieuses occupent constamment l'esprit du prince Napoléon. Dès son arrivée en Toscane, il avait écrit au général Ulloa que les troupes indigènes feraient dorénavant partie du cinquième corps. Elles furent mises sous ses ordres, et l'écu de Savoie fut ajouté à leur drapeau tricolore.

Des forces considérables débarquent constamment en Toscane. A mesure qu'elles arrivent, le chef du cinquième corps s'occupe de leur organisation définitive. Une colonne campe provisoirement à Florence, dans les prairies de l'île des Cassines, pendant que le 80e régiment de ligne, un bataillon du 26e de ligne, une batterie du 14e d'artillerie, et enfin cinq cents hommes de l'infanterie de marine piémontaise, avaient été dirigés sur Pistoia, soit avant, soit après la reconnaissance de Son Altesse Impériale. Enfin, sans rien laisser transpirer de ses intentions ni des instructions qu'il a reçues de l'Empereur, le gendre de Victor-Emmanuel II se préparait à commencer ses opérations militaires dans l'Italie centrale.

De son côté, le gouvernement toscan pourvoit d'une manière définitive à la direction du ministère de la guerre, en appelant à ce département le major général chevalier Paolo-Antonio Decavero. Puis les troupes prêtent serment d'obéissance à Victor-Emmanuel II, comme général en chef de l'armée italienne. Sept drapeaux, offerts par les dames des principales villes de Toscane, sont distribués aux cinq régiments d'infanterie, au régiment de grenadiers et à la cavalerie. Sur l'écharpe de chacun d'eux sont brodées les armes de la ville qui l'a donné. Le serment est prêté entre les mains du commissaire sarde, qui lui-même distribue les drapeaux. L'archevêque de Florence les bénit et adresse ensuite aux troupes une allocution toute patriotique. Ainsi dans toute l'Italie on associait la pensée de Dieu à la pensée de l'indépendance.

La Toscane tout entière s'apprêtait donc à prendre sa part des dangers et des gloires de la guerre de l'indépendance, fière d'unir l'effort de ses soldats à l'effort des soldats de la France et de les envoyer sur les champs de bataille sous la conduite du prince Napoléon, qui devait commander, avec le cinquième corps, toute la division de volontaires placée sous les ordres immédiats du général Ulloa et augmentée de l'adjonction de volontaires romagnols, ainsi que de volontaires du Modénais et du Parmesan.

La division du général Ulloa, qu'on avait appelée primitivement le corps des chasseurs des Apennins, renfermait donc des représentants de toute l'Italie centrale. C'était déjà l'unité militaire de cette portion de la Péninsule indiquant ses tendances à l'unité politique. Mais, dès ce moment, il y eut deux partis dans la Toscane. Depuis que M. Boncompagni avait pris à Florence la direction des affaires publiques en qualité de commissaire extraordinaire du roi de Sardaigne, on vit se former ce qu'on nommait dans les correspondances du jour le parti piémontais de l'annexion en opposition au parti toscan de l'autonomie. Si M. Boncompagni eût été un Florentin au lieu d'être un sujet de Victor-Emmanuel II, il est douteux que l'on eût aussi vite oublié les sentiments qui animaient les membres du gouvernement provisoire, lorsque, tout en acceptant, tout en sollicitant le protectorat momentané du roi de Sardaigne dans l'intérêt de l'indépendance italienne et de la patrie commune, il stipulait cependant en faveur de l'individualité de la Toscane.

Admirablement secondé par le général Ulloa, qui, avec un trésor laissé vide par le ministre de la guerre de la dynastie de Lorraine, était cependant parvenu à couvrir toutes les dépenses que la réorganisation de l'armée toscane avait exigées, le prince Napoléon déployait une merveilleuse activité dans les dispositions générales qu'il était utile de prendre, d'abord pour la défense de l'Italie centrale, ensuite pour refouler les Autrichiens au delà des Apennins, enfin pour faire intervenir le cinquième corps avec tous les volontaires italiens du centre dans les luttes qui se poursuivaient aux confins du Piémont et de la Lombardie.

Également préoccupée, dans son intelligente sollicitude, du bien-être du soldat, le 6 juin, Son Altesse Impériale était allée aux Cassines passer en revue la cavalerie et l'artillerie de son corps d'armée, qui y étaient campées. La population de Florence s'était portée en foule sur cette délicieuse promenade. Il était cinq heures du soir. Dès que le prince Napoléon parut, à la tête de son état-major, composé de son chef d'état-major général, de ses aides de camp, de ses officiers d'ordonnance et des officiers généraux toscans, il fut accueilli par une immense et universelle acclamation de la foule, bientôt répétée par les troupes françaises, qui, après la revue, défilèrent devant Son Altesse Impériale.

Dans la soirée du même jour, le palais de la Crocetta, occupé par le prince Napoléon, présentait l'aspect le plus animé. Les jardins de cette habitation, illuminés à *giorno*, en verres reflétant les couleurs nationales de France et d'Italie, offraient un coup d'œil féerique. On y voyait confondus dans une franche et étroite confraternité les officiers français, toscans et sardes. L'excellente musique de l'un des régiments français n'a

cessé de faire entendre les plus belles partitions de nos opéras, tandis que dans toutes les allées circulaient ensemble les officiers de tout grade des armées alliées. Cette fête militaire, dont on conservera longtemps le souvenir à Florence, s'est prolongée jusqu'à une heure du matin.

Du reste, le séjour du prince Napoléon à Florence fut une époque de fête perpétuelle et d'ordre admirable. Jamais on n'y avait vu plus de calme, plus de réserve. Sa présence produisit un excellent effet sur l'esprit de la population et le double but politique et militaire que l'Empereur s'était proposé en lui confiant cette mission, dont il sut s'acquitter avec autant de tact que de dévouement, fut complétement réalisé.

Dans sa visite aux Cassines qui sont aux portes de Florence, le prince Napoléon avait remarqué que ces Cassines, chaudes le jour, humides la nuit, devaient être malsaines. Son Altesse Impériale s'occupa d'assurer aux troupes françaises un meilleur campement. D'accord avec les autorités, il les fit caserner dans des couvents et des palais, où elles reçurent l'accueil le plus cordial et le plus sympathique.

De son côté, le général Ulloa apportait la plus grande activité à compléter l'armement et l'organisation de l'armée régulière toscane, dans laquelle il faisait entrer les volontaires romagnols ainsi que tous les corps irréguliers formés spontanément au début de la guerre de l'indépendance. Ses efforts furent promptement couronnés d'un succès si complet, que le prince Napoléon, ayant visité le campement de cette armée, donna les plus grands éloges à la tenue et à l'esprit des troupes dont elle était composée, ainsi que le constate l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats !

« Je suis enchanté et fier en même temps de porter à votre connaissance une lettre que Son Altesse Impériale le prince Napoléon m'a adressée après m'avoir fait l'honneur de visiter avec lui les positions de la colonne mobile à Filigare. Elle est conçue en ces termes :

« ARMÉE D'ITALIE, CINQUIÈME CORPS.

« *État-major général.*

« Quartier général, à Florence, le 8 juin.

« Général !

« En visitant, hier, les cantonnemens de l'armée toscane sur la route de Filigare, j'ai été frappé de la belle tenue des troupes de la première brigade commandée par le colonel Stefanelli, de leur air martial et du bon esprit qui les anime.

« Veuillez leur en témoigner ma satisfaction. J'ai la ferme assurance qu'au jour du combat elles sauront faire honneur à l'Italie par leur bravoure et leur fermeté.

« Recevez, général, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« Le prince commandant en chef le cinquième corps d'armée,

« Napoléon (Jérôme).

« M. le général Ulloa, commandant l'armée toscane. »

Cependant l'armée alliée marchait à la conquête de la Lombardie. Le dimanche, 5 juin, à six heures du soir, le bruit de la victoire de Magenta se répandit dans la capitale de la Toscane. Bientôt après, la dépêche qui confirmait ce bruit était partout affichée, et le prince Napoléon faisait tirer une salve de vingt et un coups de canon. Florence tout entière sortait de ses maisons; ce n'était plus de la joie, c'était du délire!

Dans les rues, la musique militaire jouait l'air national, répété par plus de dix mille voix; une manifestation spontanée s'organisait; toute la ville était en peu d'instants illuminée comme par magie, et, à la clarté des feux, on apercevait à chaque fenêtre, à chaque balcon, les drapeaux français et italiens, ornés à l'envi de devises patriotiques. Toute la population en masse se portait au palais du prince Napoléon et l'air retentissait sans cesse des cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur! Vive le roi Victor-Emmanuel! Vive le Prince!*

Le 8, un *Te Deum* solennel était célébré dans la grande cathédrale de Florence, et, dans cette magnifique basilique, un des plus beaux monuments qu'il ait été donné au génie humain de créer, l'archevêque officiait en personne. Le prince Napoléon, accompagné de son état-major, les généraux toscans, les corps d'officiers, les autorités civiles et militaires, françaises, toscanes, sardes, y assistaient. Les réjouissances publiques continuaient au dehors; tout le monde était aux fenêtres ou dans la rue; à la nuit, des milliers de torches s'allumaient comme par enchantement, et, de même que l'avant-veille, aux balcons de chaque maison flottaient les drapeaux aux couleurs nationales de l'Italie et de la France.

Enfin, la municipalité de Florence adressait à l'Empereur et au Roi des adresses de remercîments et de félicitations, à l'occasion de la brillante victoire qu'ils venaient de remporter, et les bureaux étaient encombrés par une foule impatiente de prendre part à cette manifestation nationale, pendant que les soldats français et toscans s'irritaient de rester éloignés du théâtre de la guerre. Mais les ordres formels de l'Empereur les enchaînaient en Toscane.

Cependant le prince Napoléon utilisait son séjour à Florence en faisant

marcher de front les travaux de défense avec l'organisation des troupes. Toute son attention se porte d'abord sur Livourne, qu'il fallait protéger du côté de la terre.

Une muraille d'enceinte, cinq forts et le réseau de canaux qui sillonnent la ville devaient faciliter ce travail important, qui pouvait permettre d'abandonner à ses propres forces la base de l'armée opérant en Toscane.

Un ingénieur militaire français était chargé de la direction des travaux, et un officier d'artillerie de notre état-major, de l'armement.

Livourne, on le sait, est pour la Toscane un port de premier ordre, qui assurait aux alliés un débouché des plus faciles au centre de la Péninsule, déjà sillonnée par un réseau de chemins de fer partant de la ville.

Livourne n'était, au quinzième siècle, qu'un bourg de la république de Pise : ce bourg, une fois sous la domination florentine, devint bientôt une ville de trente mille âmes, entourée d'une enceinte fortifiée. L'enceinte elle-même ne tarda pas à être insuffisante pour contenir une population qui allait en augmentant chaque jour : grâce à ces accroissements, la ville fut en quelques années un port de commerce qui, au seizième siècle, achevait, par l'importance qu'il avait prise, la perte de celui de Pise.

Au commencement du dix-septième siècle, Côme II construisit le môle de l'ancien port, d'un développement de cinq cent vingt-cinq mètres, avec une enceinte abritée de vingt-deux hectares. Mais les fonds, qui n'avaient que cinq mètres à peine, étaient insuffisants, et de plus les vents du nord et de l'ouest, ne rencontrant à leur action aucun obstacle, ôtaient au port toute sécurité.

C'est dans ces circonstances que furent entrepris, en 1853, les travaux actuels du nouveau port, sous la direction d'un ingénieur français, M. Poirel, directeur des premiers travaux du port d'Alger. Aujourd'hui, deux beaux môles, de seize cents mètres environ de développement, donnent un abri sûr aux bâtiments de toute grandeur. Huit millions ont déjà été dépensés à cet important travail.

C'est à Livourne que s'était installé le service central de santé du cinquième corps; c'est là qu'était également la base des opérations de ce corps.

Cependant l'heure de marcher était enfin venue : le 12 juin, en se réveillant, la ville de Florence cherchait vainement ce qu'était devenue l'infanterie française. La division Ulrich s'était de bonne heure mise en route pour Pistoïa, avec son artillerie. Le 13, c'était le tour de la cavalerie. Avec elle partaient les gendarmes ou guides toscans du général Ulloa. Presque simultanément, les volontaires romagnols du général Mezza-Capo

recevaient l'ordre de se mettre en route. Bientôt il ne restait plus à Florence que le régiment de gendarmerie à pied de la Toscane, magnifique corps, parfaitement organisé, et fort de près de deux mille hommes. Le cinquième corps opérait, en avant et à gauche, un mouvement qui le rapprochait à la fois du Pô et des ports de la Spezzia et d'Avenza. Avenza, situé vers le débouché du torrent de Carrione, au sud de la Spezzia, n'est pas un port proprement dit, mais un simple embarcadère pour les marchandises de Carrare. C'est là, néanmoins, qu'allaient être débarqués des approvisionnements et des troupes provenant de Livourne et de Pistoïa.

Le 16 juin, à deux heures, le prince Napoléon partait de Florence par le chemin de fer. A trois heures, il arrivait à Lucques, après s'être de nouveau arrêté quelques instants à Pistoïa. Tout le long du parcours, les populations des campagnes battaient des mains et poussaient des exclamations, en agitant des drapeaux aux couleurs de France et d'Italie.

Cette fois encore la réception la plus brillante l'attendait au débarcadère. Les autorités de la ville et le consul de France étaient accourus à sa rencontre. La ville tout entière était pavoisée. Des inscriptions en italien et en français, à la gloire de nos armées et à celle de l'empereur Napoléon, ornaient les fenêtres, les portes et les maisons.

Ce fut sous une véritable pluie de fleurs et de couronnes que Son Altesse Impériale et sa suite, ainsi que les officiers de l'état-major général, traversèrent la partie de la ville qui du chemin de fer mène à la place du palais Ducal. Tout était préparé pour une de ces splendides illuminations dont l'Italie a le secret, et Lucques présentait le soir un aspect vraiment féerique. Des fleurs jonchaient le sol des rues, le canon grondait, les cloches sonnaient à toutes volées, et à l'entrée du palais stationnait une foule compacte, acclamant le prince Napoléon chaque fois qu'elle pouvait l'entrevoir.

A dix heures, c'était le tour de nos troupes de se voir acclamées et fêtées. Pendant deux jours, l'enthousiasme fut le même : à mesure que nos soldats entraient dans la ville, la population accourait sur leur passage; les jeunes gens se disputaient à qui porterait leurs effets, les femmes leur distribuaient des bouquets et des couronnes, et l'air retentissait des cris mille fois répétés de : *Vive la France! Vive Napoléon! Vive l'Italie!*

Le 18 juin, le général Ulloa annonçait en ces termes à son armée que le moment était venu pour elle de se mettre en marche pour aller prendre sa part de gloire dans les événements qui se préparaient, et que la campagne était ouverte :

« Officiers, sous-officiers et soldats!

« Nos vœux sont comblés; je vous mène affronter l'ennemi. Quand on voulut faire de vous l'aveugle instrument de l'Autriche, vous avez dédaigné cette vile condition, et, répondant à la voix qui vous appelait sous le drapeau italien, avec une merveilleuse unanimité, vous vous êtes levés tous comme un seul homme, criant : *Vive l'Italie!*

« Oui, soldats, *vive l'Italie!* mais, pour que l'Italie vive, il faudra chasser l'Autrichien qui la foule encore. Il sera mis en fuite si vous savez combattre sans peur, avec la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Soldats! je suis sûr de votre courage et de votre discipline, et je compte que vous rivaliserez avec vos frères du Piémont, avec vos amis de France. Le combat est proche. La victoire est assurée. En avant donc, l'Italie nous regarde. *Vive l'Italie! Vive Victor-Emmanuel! Vive Napoléon!* »

Ce même jour, 18 juin, l'avant-garde du cinquième corps était à Vassa, dans le duché de Modène. Le 21, le passage des Apennins était effectué, et l'état-major général du prince Napoléon arrivait le 23 à Boscetto, et le 24 à Formoso; le 25, il entrait à Parme, où, le lendemain, 26, se trouvaient concentrées la division toscane, la division Ulrich, toute la cavalerie de cette division, toute l'artillerie du cinquième corps, se concertant alors pour rejoindre, à l'extrême droite, les forces alliées, et prendre les Autrichiens en flanc.

On sait que, dans les deux duchés de Modène et de Parme, que les troupes placées sous le commandement supérieur du prince Napoléon avaient à traverser pour aller retrouver le gros de l'armée alliée en sortant de la Toscane, des révolutions s'étaient accomplies depuis l'état de guerre, qui avaient également placé toute la contrée sous le protectorat dictatorial du roi de Sardaigne.

Le duché de Parme, tel qu'il était récemment constitué, comprenait aussi le duché de Plaisance. La destinée de ces deux cités est commune à celle de toutes les villes de la Ligurie, dont elles ont fait originairement partie. Gouvernée par les Romains, puis par les Lombards, toute la contrée fut un instant soumise à Charlemagne, qui la donna au saint-siége. Mais, à la faveur des luttes de l'empire et de la papauté, les deux cités principales élevées dans cette portion de l'Italie, Parme et Plaisance, se constituèrent en républiques.

Au quinzième siècle, Parme et Plaisance tombaient sous le joug du pape Jules II. Après le pontificat de ce prêtre soldat, les Français et les Espagnols s'en disputèrent la possession. Mais ni les uns ni les autres ne

parvinrent à s'y maintenir. En 1545, le pape Paul III en fit deux duchés qu'il donna à son fils naturel, Louis Farnèse, qui fut la souche d'une famille princière. Cette famille a régné sur Parme et Plaisance jusqu'en 1731.

On sait que le dernier prince de cette dynastie, François Farnèse, avait marié, en 1715, sa nièce Élisabeth à Philippe V, premier roi d'Espagne de la maison de Bourbon. En vertu du traité de la quadruple alliance, signé à Londres le 2 août 1718, don Carlos, fils de Philippe et d'Élisabeth, devint l'héritier de son grand-oncle François Farnèse, et fut nommé duc de Parme et de Plaisance.

Ce même prince devint plus tard roi des Deux-Siciles. Alors, sur les représentations de l'Autriche, il fut obligé de céder les deux duchés de Parme et de Plaisance, accrus du duché de Guastalla, à son frère, don Philippe. Ce prince transmit la souveraineté de ces trois duchés à son fils Ferdinand, qui en fut dépossédé par la France en 1801. C'est alors que, pour l'en dédommager, Napoléon Ier, qui n'était encore que premier consul, institua à son profit l'éphémère royaume d'Étrurie. Il mourut en 1802.

Les duchés de Parme et de Plaisance firent partie du royaume d'Italie, pendant toute la durée du premier Empire, et, à ce titre, se trouvèrent, de fait, incorporés à la France. En 1815, on les donna à l'Impératrice déchue, Marie-Louise, qui devait en laisser la survivance au fils qu'elle avait eu de l'Empereur captif, le duc de Reichstadt. Mais de nouvelles conventions, signées en 1817 à Paris, stipulèrent que ces deux duchés passeraient, après la mort de l'Impératrice déchue Marie-Louise, à l'infante d'Espagne Marie-Louise, alors duchesse de Lucques, et feraient ainsi retour à la maison de Bourbon.

Dans cette nouvelle situation, le duché de Lucques devait revenir au grand-duc de Toscane, le jour où l'infante Marie-Louise prendrait possession des duchés de Parme et de Plaisance, en vertu des anciens droits de sa famille sur ces mêmes duchés. En effet, l'Impératrice déchue, Marie-Louise, étant morte en 1847, ce fut, non pas l'infante Marie-Louise, mais son fils, Charles-Louis de Bourbon, duc de Lucques, dit Charles II, qui devint duc de Parme et de Plaisance, abandonnant le duché de Lucques à la Toscane, dont il fait aujourd'hui partie. La succession de ces territoires se trouvait donc, au moment où a éclaté la guerre d'Italie, encore régie par les traditions du traité de la quadruple alliance de 1817, puisque le duc Robert Ier, qui appartient à la branche des Bourbons d'Espagne, est le petit-fils de ce même Charles II. C'est en son nom que sa mère, Louise de Bourbon, fille du duc et de la duchesse de Berri, gou-

vernait alors les duchés de Parme et de Plaisance, à titre de régente.

Du reste, les duchés de Parme et de Plaisance ne comptent pas cinq cent mille habitants, et leur armée, quand elle est mise sur le pied de guerre, est à peine de quatre mille hommes.

Voici maintenant le récit sommaire des faits dont cette partie de l'Italie avait été le théâtre depuis que l'épée avait été tirée du fourreau.

Le 2 mai, la *Gazette de Parme* publiait la proclamation suivante :

« Nous, Louise-Marie de Bourbon, régente pour le duc Robert Ier des États de Parme ;

« Attendu qu'en agissant dans des vues d'humanité les grandes puissances ne sont pas encore parvenues à réunir un Congrès européen dans lequel on ait à étudier et à aplanir par des concessions raisonnables et de sages mesures les difficultés survenues, et que, si près de nos États royaux, la guerre est allumée, nos devoirs de mère nous imposent de mettre en sûreté, contre les éventualités de la guerre, nos enfants bien-aimés ; en conséquence, nous avons dû prendre la détermination de nous éloigner momentanément de l'État, constituant, comme nous constituons en commission gouvernementale, nos ministres, afin que, durant notre absence, ils gouvernent et administrent l'État au nom du duc Robert Ier, avec tous nos pouvoirs, conformément aux lois et formes établies, et suivant, au besoin, les instructions spéciales que nous leur avons données pour les circonstances extraordinaires. Dans l'espérance de reprendre bientôt en personne l'exercice de notre régence, nous faisons des vœux ardents et sincères pour que ce bien-aimé pays soit préservé de toute calamité, et que la douceur des sentiments et les conseils de la raison dominent les esprits.

« Donné à notre résidence ducale de Parme, le 1er mai 1859.

« Louise. »

En présence d'une manifestation des officiers, qui, au nom de la troupe, demandaient à se réunir à l'armée piémontaise, la duchesse de Parme croyait devoir quitter le pays ; elle partait en nommant un conseil de régence composé de ses ministres. Le même jour ceux ci se retiraient, et cédaient la place à un gouvernement provisoire.

Mais les troupes restées fidèles à leur souveraine reprenaient bientôt l'offensive ; le colonel commandant l'armée ducale intimait à la junte provisoire l'ordre de se dissoudre, et dès le lendemain la commission nommée par la régente reprenait l'exercice de ses fonctions.

Mieux inspirée et ayant d'ailleurs trouvé en Suisse pour son fils un asile

honorable et sûr, la duchesse de Parme venait reprendre la direction des affaires publiques. Le 5 mai, cinq jours après son départ, elle annonçait son retour en ces termes :

« Les désordres du premier jour de ce mois, bien qu'accomplis contre la volonté de l'immense majorité des citoyens fidèles, lesquels expriment rarement leurs loyales et excellentes intentions au dehors de leurs propres foyers, n'ont que trop justifié ma prévoyance maternelle pour protéger la sûreté de mes fils bien-aimés.

« Mais les sentiments de fidélité qui ont été manifestés par les troupes ducales dans le rapide renversement de l'autorité illégitime et intruse ayant rendu le pouvoir à ma commission de gouvernement, d'accord avec le suffrage unanime des autorités constituées, de la municipalité et des plus notables habitants du pays, et un vœu ardent pour mon retour ayant été unanimement exprimé, je me suis immédiatement rendue au milieu de vous pour reprendre l'exercice de la régence.

« Et maintenant je me confie avec courage et assurance à la loyauté des troupes et de la population, demeurant dans cette attitude d'expectative qui est pour nous de nécessité absolue. Cette attitude, qui m'est permise par le véritable esprit des traités, doit être la meilleure sauvegarde du pays, la justice et la courtoisie des puissances belligérantes ne souffrant pas qu'on s'attaque à qui n'attaque pas et à qui accomplit son devoir en maintenant l'ordre jusqu'à ce que la sagesse de l'Europe ait pris les résolutions qui sauront ramener et rétablir la paix d'une façon permanente. »

Cette noble résolution ne devait malheureusement pas être de longue durée. Une fois encore la duchesse de Parme faiblit sous la tâche qu'elle s'était imposée ; elle trouva trop lourd, dans les circonstances actuelles, ce fardeau du gouvernement qu'elle était venue reprendre.

Quatre jours après la bataille de Magenta, le 8 juin, le commandant de la forteresse de Plaisance, envoyant à Louise de Bourbon un courrier porteur d'une importante dépêche, informait la duchesse que des ordres supérieurs lui enjoignaient d'évacuer avec toutes ses forces la ville et la citadelle. Il l'engageait donc à se rendre en toute hâte à Vienne par Vérone et Mantoue, à l'effet de pourvoir à sa sûreté personnelle.

Vivement émue de cette communication, la régente donne pendant une heure un libre cours à ses larmes; mais bientôt, se rappelant qu'elle est princesse et Française et qu'elle descend de cette famille de rois si éprouvée par les vicissitudes humaines, elle retrouve tout son sang-froid pour arrêter et prescrire les dispositions du départ. Elle mande le syndic de

Parme et le directeur de la police, autorise la municipalité à s'adjoindre trente personnes des plus notables du pays pour aviser aux mesures les plus pressantes, délie les troupes de leur serment de fidélité et adresse au peuple la proclamation suivante, empreinte à la fois de tristesse et de modération :

« J'appelle l'histoire et vous tous, habitants de l'État, en témoignagne des actes du gouvernement de ma régence.

« Les idées les plus ferventes, les plus flatteuses pour les esprits italiens, sont venues se joindre, sous ma régence, aux progrès pacifiques et sagement libéraux vers lesquels tous mes soins étaient tournés ; mais les événements qui se passent en ce moment m'ont placée entre deux exigences contraires : prendre part à une guerre de nationalité, ou ne pas agir contre les conventions auxquelles surtout le duché de Plaisance et l'État entier étaient déjà soumis longtemps avant que je prisse les rênes du gouvernement.

« Je ne dois pas m'opposer au vœu public de l'Italie, ni manquer à la loyauté ; par conséquent, ne jugeant plus possible de garder une situation neutre, que semblaient pourtant conseiller les conditions exceptionnelles faites, par les traités, au duché de Parme, je cède aux événements qui ont le dessus (*cedo agli eventi che premono*), recommandant à la municipalité de Parme la nomination d'une commission de gouvernement, pour préserver l'ordre, les personnes et les propriétés, pourvoir à l'administration publique, assigner aux troupes royales une destination convenable, et enfin pour tous les autres objets que réclameront les circonstances.

« Je me retire en pays neutre, auprès de mes fils bien-aimés, dont je réserve expressément tous les droits, que je confie d'ailleurs à la justice des grandes puissances et à la protection de Dieu.

« Bonnes populations de toutes les communes du duché, aujourd'hui et toujours je garde de vous en mon cœur un souvenir reconnaissant.

« Parme, le 9 juin 1859.

« LOUISE, *régente.* »

La duchesse de Parme partit ensuite en chaise de poste pour se rendre, non à Vienne, où elle refusa formellement de chercher un asile, mais pour la Suisse, où elle allait retrouver son fils, le jeune duc Robert Ier. Ce fut au milieu d'un profond et respectueux silence qu'elle quitta de nouveau la capitale de ses États, s'éloignant avec dignité, sans aucune manifestation ni de dépit ni de colère.

Le 12 juin, la municipalité de Parme envoyait auprès du roi Victor-

Emmanuel II une députation choisie dans son sein afin de lui renouveler la formelle expression du vœu proclamé en 1848 pour l'union de cet État au royaume sarde. Ici les dispositions et les manifestations de la première heure, celles qui sont les plus vraies parce qu'elles sont les plus spontanées, ne sont déjà plus les mêmes qu'à Florence ; on n'y parle pas d'autonomie, mais d'annexion. C'est que l'intérêt n'était plus le même ; c'est que la situation n'est pas la même. A raison de son passé, de ses traditions, de ses habitudes, de sa gloire, de tout ce qui a fait sa vie, de tout ce qui est dans son sang, Florence ne peut renoncer à l'autonomie, tandis que Parme est tellement enclavé dans la sphère d'action du Piémont, qu'aller à lui c'est aller à sa source naturelle : c'est une branche un instant séparée qui se rattache au tronc. Voici, au surplus, en quels termes la résolution de la municipalité parmesane fut annoncée :

« Habitants !

« Un ordre de choses nouveau est inauguré à Parme ; hier, la municipalité, renouvelant par un acte solennel l'annexion de Parme au royaume sarde, décrétée en 1848, a envoyé une députation pour exprimer au roi Victor-Emmanuel II les vœux du pays.

« En attendant, la commission de gouvernement, à raison du mandat temporaire dont elle est investie, ne peut pas prendre de dispositions d'un caractère définitif ; elle doit restreindre son action à ce qui est nécessaire pour le maintien de la sûreté de l'ordre et pour préparer l'avénement du nouveau gouvernement.

« Dans cette mission grave et difficile, la commission de gouvernement a la consolation de se voir aidée avec empressement et courage par la commission de sûreté et de défense, par les corps de la garde nationale, des gendarmes et des douaniers, enfin par la majeure partie des habitants et même par ceux d'entre eux qui, pour servir leur pays, ont abandonné le travail qui les faisait vivre.

« En louant la conduite et la coopération des bons citoyens, elle assure que ceux qui se rendront coupables à l'égard du pays seront soumis à la rigueur des lois.

« Que le pays ait confiance dans la commission de gouvernement, désireuse uniquement du maintien de l'ordre et de la tranquillité, afin de pouvoir dire à celui que le roi Victor-Emmanuel II enverra pour le représenter : Parme est la digne fille de cette Italie à qui Dieu a prodigué les grandeurs et les infortunes.

« Parme, le 12 juin 1859.

« Signé : CANTELLI, BRUNI, ARMANI. »

Le premier acte de la municipalité avait été d'instituer la garde nationale et de l'organiser suivant les lois et les dispositions en vigueur dans les États sardes. La population s'associa avec un vif enthousiasme aux espérances de la nationalité italienne ; les succès des alliés remplissaient tous les cœurs de joie, et le drapeau italien, avec la croix de Savoie, déployait ses couleurs sur la principale tour de la citadelle.

Plaisance, que les Autrichiens venaient d'évacuer précipitamment, suivit avec empressement l'exemple de Parme. Là aussi la municipalité publiait une proclamation favorable à l'annexion. En voici les termes :

« Plaisance et son duché, en 1848, appelés à délibérer sur leur gouvernement politique, ont acclamé à l'unanimité leur annexion au Piémont sous la dynastie de Savoie. Les armes autrichiennes, en 1849, ont imposé à ce pays un gouvernement contraire à nos vœux, et elles l'ont soutenu jusqu'au jour où les troupes autrichiennes ont abandonné notre ville.

« La force étrangère imposante qui nous tenait à l'écart du gouvernement piémontais n'existant plus, Plaisance et le duché rentrent aujourd'hui sous le gouvernement de Victor-Emmanuel II, de ce roi qui, par sa loyauté et sa valeur, a acquis tant de droits au dévouement et à l'affection des Italiens.

« Habitants de Plaisance !

« Notre perpétuel ennemi, l'oppresseur de l'Italie, mis en déroute et en fuite dans plusieurs combats rapides par les armées italico-françaises, braves et invincibles, a abandonné Plaisance, détruisant les nombreux forts qu'il y avait récemment élevés. Plaisance est libre et renoue aujourd'hui le pacte qu'avec l'admirable et universelle assistance de tous, Plaisance, la première entre les autres villes de l'Italie, avait provoqué et conclu avec l'illustre martyr de l'indépendance italienne, avec le magnanime Charles-Albert de sainte mémoire.

« La municipalité, représentant naturel du peuple, après s'être adjoint de nombreux citoyens, a proclamé à l'unanimité le pacte, et elle a élu une commission provisoire de gouvernement qui se compose des avocats Giuseppe et Manfredi, du marquis Giuseppe Mischi et Fabrizio Gavardi. Cette commission gouvernera la ville et le duché de Plaisance jusqu'à l'arrivée parmi nous du commissaire du roi italien qui, avec le généreux Napoléon III, soutient sur le territoire lombard la dernière guerre de l'indépendance nationale.

« Habitants ! l'attitude digne et calme que vous avez tenue aux jours

du malheur vous honore! Vous serez fidèles à vous-mêmes, aujourd'hui qu'a cessé la compression, et, tandis que vos fils continueront de soutenir les fatigues et les périls de la guerre, tout bon citoyen sera dépositaire de l'honneur du pays.

« *Vive Victor-Emmanuel! Vive Napoléon III! Vive l'Italie! Vive la France! vivent les nations sœurs!*

« A la mairie, le 10 juin 1859.

« Pour le maire, l'adjoint : G. ANGUISSOLA. »

Le lendemain, la commission provisoire de gouvernement prenait à son tour la parole en ces termes :

« Concitoyens!

« L'usurpation et la domination ont cessé. En vertu du vote unanime et spontané, nous sommes réunis de nouveau au royaume dont nos cœurs ne furent jamais séparés pendant les onze années qu'a dominé la force. Le roi magnanime, le premier soldat de la brave armée de l'indépendance italienne est aujourd'hui notre monarque : notre drapeau est le drapeau national.

« Concitoyens! en prenant au nom du roi Victor-Emmanuel II le gouvernement de ce duché, jusqu'à l'arrivée parmi nous du commissaire royal, au milieu des difficultés de la mission dont vous nous avez honorés, nous avons la consolation de voir que la concorde, la dignité et la sagesse de toutes les classes sont bien adaptées à la haute idée de nationalité et dignes des jours solennels où l'Italie accomplit sa délivrance. Fermes en ces principes sublimes de liberté et d'ordre, de vertus et de gloire, échangeons tous ce salut : *Vive Victor-Emmanuel, notre roi! Vive l'Italie!*

« Plaisance, 11 juin 1859.

« MANFREDI, MISCHI, GAVARDI. »

On vient de le voir, la duchesse de Parme n'avait pas eu le courage d'embrasser résolûment la cause de l'indépendance italienne. Cependant elle n'avait pas non plus pris les armes contre cette cause; elle n'était pas assez l'ennemie de l'Autriche, elle n'en était pourtant pas l'esclave. Mais il n'en était pas de même du duc de Modène, François V, archiduc d'Autriche, qui du reste tient ses droits de la cour de Vienne.

Fondé par les étrangers, devenu plus tard colonie romaine, ravagé par les Goths et par les Lombards, possédé tour à tour par les papes et les

Vénitiens, par les ducs de Milan et les ducs de Mantoue, constitué enfin en république, dans les premières années du treizième siècle, l'État de Modène se donna librement, pour échapper à la suprématie de Bologne, au seigneur de Ferrare, Obizzon d'Este. C'est ainsi que le territoire qui est aujourd'hui le duché de Modène passa sous la souveraineté de l'illustre maison d'Este, récemment éteinte, après six siècles de règne.

Les seigneuries de Modène et de Ferrare restèrent unies jusque vers la fin du seizième siècle. A cette époque la maison d'Este perdit celle de Ferrare, mais conserva celle de Modène, qui avait été érigée en duché par Frédéric III, empereur d'Allemagne, en faveur de Borso, fils naturel de Nicolas III. La seigneurie de Ferrare avait également été érigée en duché, quelques années plus tard, par le pape Paul II, en faveur de ce même prince qui allait disparaître de ce monde.

Ce fut le pape Clément III qui réunit le duché de Ferrare aux États de l'Église. César d'Este était alors duc de Modène et de Ferrare. Dépouillé de la moitié de ses possessions, il est le vrai fondateur de la maison des ducs de Modène, appartenant à la race des anciens princes d'Este. Deux de ses prédécesseurs avaient porté le nom d'Alphonse : le premier fut l'époux de Lucrèce Borgia ; le second fit emprisonner le Tasse.

César d'Este eut d'abord des successeurs attachés à la cause de la France. Ainsi plusieurs d'entre eux commandèrent nos troupes en Italie ; d'autres y dirigèrent les opérations des soldats espagnols, alors que les maisons de Bourbon qui régnaient à Paris, à Naples et à Madrid y faisaient cause commune.

Mais il n'en fut pas toujours ainsi. François III, qui avait exercé les fonctions de généralissime des armées espagnoles, perdit son duché par les chances de la guerre. Il le recouvra cependant à la paix d'Aix-la-Chapelle. Seulement, soit nécessité, soit versatilité, cinq ans après cette paix, le 11 mai 1753, il conclut à Vienne, avec l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, un traité secret en vertu duquel la réversibilité du duché de Modène était assurée à la maison de Habsbourg en cas d'extinction de la maison d'Este.

Ce traité étant le point de départ des prétentions de François V, il importe d'en faire connaître les dispositions générales. Tout d'abord on y constatait que l'intention formelle du duc régnant de Modène était que la maison de Habsbourg devînt l'héritière de la maison d'Este, dans le cas où la descendance masculine de cette dernière famille viendrait à s'éteindre.

Or n'était-il pas exorbitant qu'un prince italien, qui n'était souverain de Modène que parce qu'il était prince italien, disposât avec cette facilité

d'un territoire italien pour le donner, de sa propre autorité, avec les habitants qui s'y trouvaient, à une puissance allemande, à une puissance ennemie? Modène, en se plaçant sous la protection de la maison d'Este, s'était confié à des princes de son sol et non à des princes qui lui étaient étrangers par la race et par l'origine, comme par la langue et par le c ractère.

Quoi qu'il en soit, François III avait un fils, Hercule III; mais ce fils n'avait qu'une fille. On prévoyait que la descendance masculine de la maison d'Este allait s'éteindre. Ce fut cette prévision qui motiva le traité secret du 11 mai 1753. Cette fille fut destinée, avant l'âge, à l'archiduc d'Autriche Pierre-Léopold, second fils de l'impératrice Marie-Thérèse. Mais ce mariage ne put se conclure. La fille d'Hercule III, la petite-fille de François III, au lieu d'épouser le second fils de Marie-Thérèse, épousa le troisième fils de cette souveraine. Celui-ci était l'archiduc Ferdinand.

D'après les termes du traité secret du 11 mai 1753, cet archiduc devait succéder, dans le duché de Modène, à Hercule III, sous le nom de Ferdinand Ier. Voilà comment, par une convention secrète, conclue en haine de la France et à l'insu de l'Italie, une branche de la maison de Habsbourg allait être appelée un jour à posséder le duché de Modène, dont la population ne songeait certes pas à devenir autrichienne ou allemande, quand elle se jetait dans les bras d'un prince d'Este. Hercule III avait épousé l'héritière des duchés de Massa et de Carrara, qui vinrent accroître les possessions de la maison d'Este, dévolues à la maison de Habsbourg.

Toutefois l'archiduc Ferdinand ne porta que nominativement, sous le nom de Ferdinand Ier, le titre de duc de Modène, qu'il tenait du chef de sa femme, fille d'Hercule III, dernier prince de la maison d'Este. En effet, de 1797 à 1814, le duché de Modène appartint successivement à la république cisalpine et à l'empire français.

Le fils de Ferdinand Ier, mort en 1806, prit le nom de François IV. Les événements de 1814 lui rendirent le duché de Modène, accru, du chef de son aïeule, des duchés de Massa et de Carrara et augmenté, par le congrès de Vienne, du territoire de Guastalla, ancien fief de la célèbre maison des princes de Gonzague. Ce François IV est le père de François V, le plus fidèle allié de l'Autriche, le plus décidé des ennemis de la France.

Dès l'origine de la guerre, le gouvernement piémontais déclarait qu'il se regardait comme étant en état de guerre avec François V. Le *Messager de Modène*, journal officiel du duché, accablait tous les jours d'insultes Victor-Emmanuel II et son gouvernement, et d'ailleurs le maintien de stipulations, qui de la part du duc de Modène étaient une véritable aliénation de sa souveraineté en faveur de l'Autriche, le libre passage octroyé

aux troupes autrichiennes, constituaient des actes d'inimitié ouverte qui justifiaient suffisamment la déclaration de guerre du Piémont. Aussi, quand les soldats d'Este vinrent menacer Carrare et Massa, qui spontanément et sans aucune collision s'étaient prononcées pour la cause nationale, le commissaire sarde s'empressa de requérir l'assistance des troupes toscanes, et le général Ulloa envoya de ce côté deux compagnies de renfort et deux pièces d'artillerie. Fortes de cet appui, Massa et Carrare proclamèrent la dictature de Victor-Emmanuel II : le gouvernement piémontais les prit alors sous sa protection. Deux commissaires extraordinaires furent provisoirement chargés d'administrer ces deux villes; le 20 mai, l'ordre étant rétabli et la révolution définitivement assise, ces commissaires transmirent leurs pouvoirs au représentant régulier de la Sardaigne. En remettant le gouvernement entre ses mains, ils adressèrent aux habitants cette proclamation :

« En prenant congé de vous, nous avons besoin de vous remercier de la coopération que vous nous avez donnée dans la difficile mission qui nous avait été confiée. Nous avons traversé ensemble des jours de crise et d'alarmes sans avoir à déplorer aucun désordre. La tranquillité publique n'a pas été troublée ; la propriété et les personnes ont été respectées. Vous n'avez pas abusé de la victoire : généreux vis-à-vis de ceux qui étaient tombés, vous n'avez pas contristé par des vengeances les jours de notre renaissance. Lorsque l'ennemi nous a menacés, vous avez couru spontanément à la défense du pays; impatients de vous mesurer avec lui, vous êtes allés à sa rencontre. Votre attitude prouve que vous êtes dignes de l'heureux avenir que vous prépare le gouvernement du roi.

« *Vive le roi Victor-Emmanuel II ! Vive l'Italie !* »

Cependant, saisi du même vertige qui avait poussé le duc de Toscane à quitter ses États, et qui, à deux reprises différentes, avait entraîné l'esprit plus ferme cependant de la duchesse Louise de Bourbon, se sentant peut-être dans son duché moins encore en sûreté que ces deux monarques ne l'étaient dans les leurs, parce qu'il avait plus qu'eux pactisé avec l'Autriche, et qu'avec elle il avait pesé sur l'Italie, François V résolut, lui aussi, de s'éloigner de Modène; avant de partir, il nomma une commission qui devait gouverner en son lieu et place, et lui rendre intact à son retour le pouvoir qu'il lui confiait. Les événements devaient en décider autrement.

Le 12 juin, un corps autrichien quittant Bologne, arrivait à Modène et semblait s'entourer d'un profond mystère. Mais bientôt on apprit que ce corps était le dernier débris des armées autrichiennes qui avaient occupé les duchés et les légations, et qu'il n'apparaissait à Modène que pour rallier la garnison et opérer sa retraite.

Ce bruit devint bientôt une certitude. Ce fut comme le signal d'une explosion : après le premier moment donné à la joie, on n'eut plus qu'une pensée, celle de couper la route de Broscello aux Autrichiens, qui toutefois ne laissèrent pas le temps aux Modénois de la réaliser, dès le lendemain matin ils évacuèrent la ville en toute hâte. La population n'avait pas attendu leur départ pour arborer le drapeau tricolore sur tous les monuments et pour se décorer de cocardes italiennes. Les derniers Croates n'avaient pas franchi les portes de Modène, que les cloches sonnaient, à toutes volées, en signe d'allégresse publique.

Deux heures après, une réunion de plus de mille jeunes gens appartenant aux premières familles de la cité, et auxquels ne tarda point à se joindre la population tout entière, se rendait au palais ducal, où siégeait la régence. Les membres de cette régence crurent devoir se dissoudre sans retard, pour prévenir quelque conflit regrettable.

La foule se porta ensuite au palais communal, où elle proclama comme chefs du nouveau gouvernement MM. Giuseppe Tivelli, Pietro Muratori, Emilio Nardi, Giovanni Montanovi et Egidio Boni. Ces citoyens honorables, élus par le peuple, prenaient à midi les rênes du gouvernement de la ville, et se substituaient aux municipes, qui s'étaient rendu justice eux-mêmes.

Là aussi, le premier acte du nouveau pouvoir fut d'instituer une garde nationale et de procéder à son armement. Puis une députation partit pour le quartier général du roi de Sardaigne, afin de lui offrir l'annexion du duché à sa couronne. Des registres étaient ouverts au palais municipal pour les volontaires désireux de prendre part à la guerre de l'indépendance : ceux-là étaient nombreux encore, bien que la jeunesse modénoise, bravant tous les obstacles que pouvait lui créer le gouvernement de François V, eût déjà payé largement son tribut de patriotisme à la cause italienne.

Le 15 juin, le journal officiel de Modène portait en tête la croix de Savoie et annonçait que la régence laissée par François V ayant été renversée, la municipalité avait promis aux habitants la prochaine arrivée d'un commissaire sarde, dont une députation était allée au camp de l'armée alliée demander l'envoi avec instance. En effet, Louis Zini, avocat, vint à Modène avec ce titre, précédant de quelques heures l'entrée d'un corps d'armée sarde. Mais bientôt la situation de Parme et de Modène fut régularisée d'une manière uniforme. Le cabinet de Turin envoya M. Farini, député, dans les États de Modène, et M. le comte Pallieri, dans les États de Parme, chacun avec le titre de gouverneur administrant au nom du roi de Sardaigne.

Le corps de troupes du prince Napoléon s'était donc trouvé en pays ami, lorsqu'il avait traversé le duché de Modène pour se réunir à Parme, où le premier soin de son chef avait été de se mettre en rapport avec le général d'Autemarre.

Ce général, qui avait été détaché, on se le rappelle, du cinquième corps dont sa division faisait partie, avait occupé Crémone pendant la bataille de Solferino et s'était porté sur Piadena, dans la nuit du 25 au 26, afin de couvrir la droite de la grande armée et de protéger le passage du Pô par le prince Napoléon, passage qui devait être effectué à la hauteur de Casal Maggiore. C'est à ce moment-là que la première nouvelle de la bataille de Solferino parvint à l'état-major du cinquième corps ; l'issue en était si imparfaitement connue, qu'après avoir rejoint le général d'Autemarre à Piadena, dans la matinée du 26 juin, Son Altesse Impériale dépêcha le colonel de Franconnière, son premier aide de camp, au quartier général de l'Empereur, pour s'informer des résultats de la grande bataille qui venait de se livrer, et prendre les ordres de Sa Majesté.

Le soir même, le colonel de Franconnière était de retour à Parme, et transmettait à Son Altesse Impériale l'ordre, si longtemps désiré, de réunir le cinquième corps en entier à la grande armée, en lui faisant passer le Pô à Casal Maggiore. Cette opération présentait quelques difficultés. La largeur du Pô, dans cette localité, n'est pas moindre de six cents mètres, et l'établissement d'un pont de bateaux de cette dimension, sans équipages réguliers, est une entreprise presque impossible. Mais nos pontonniers déployèrent tant d'activité et de zèle que le soir du 27 juin ils avaient achevé de jeter un pont de bateaux fixe sur le Pô, et que le 28 juin le passage put commencer.

Le 4 juillet, le prince Napoléon adressait à l'Empereur le rapport suivant sur la mission du cinquième corps :

« Quartier général, à Goïto, le 4 juillet 1859.

« Sire,

« Jusqu'à ce jour, la mission du cinquième corps, dont Votre Majesté a daigné me confier le commandement, a été politique et militaire.

« Seule la division d'Autemarre, retenue à l'armée de Votre Majesté, a été assez heureuse pour qu'un de ses régiments, le 3e de zouaves, engagé avec l'ennemi, se couvrît de gloire à Palestro, un autre, le 93e, a eu aussi le bonheur de combattre à Montebello.

« Le cinquième corps, en se réunissant en Toscane, avait pour mission politique :

« 1° De maintenir ce duché dans la ligne de conduite tracée par Votre Majesté, c'est-à-dire de ne pas laisser dégénérer l'expression du sentiment patriotique, et surtout d'organiser militairement toutes les ressources que l'on pouvait tirer de ce pays, ainsi que des duchés de Parme et de Modène ;

« 2° De contraindre, par la présence du drapeau français sur les frontières de la Romagne, le gouvernement autrichien à observer strictement la neutralité dans les États du Pape;

« 3° De garantir les habitants contre un retour offensif de l'Autriche, et de leur permettre de faire éclater sans entrave l'expression de leur sympathie pour la cause de l'indépendance italienne et de leur reconnaissance pour les bienveillantes intentions du gouvernement de Votre Majesté.

« La mission militaire du cinquième corps était :

« 1° D'empêcher un corps autrichien de faire une pointe sur la Toscane, et de priver l'ennemi des précieuses ressources de l'Italie centrale ;

« 3° De menacer le flanc gauche de l'armée autrichienne en compromettant ses lignes de retraite et hâter son abandon des duchés de Parme et de Modène dès après la première victoire de l'armée alliée.

« Ces divers buts ont été atteints heureusement, et sans coup férir, par la présence seule à Livourne, à Florence, aux débouchés des Apennins, des troupes du cinquième corps.

« 1° Au point de vue politique :

« La Toscane a joui de la plus grande tranquillité sans que sa liberté fût troublée. Sous la protection du drapeau français, l'armée toscane, désorganisée après le 27 avril, a pu se réorganiser assez vite pour qu'aujourd'hui elle donne au cinquième corps un appoint de dix mille soldats armés, équipés, et prêts à se mesurer avec l'ennemi ; pour qu'une division de volontaires, aux ordres du général Mezzacapo, s'organise également à Florence, sans que le pays soit privé du régiment des gendarmes toscans, fort de deux mille hommes et suffisant pour maintenir la tranquillité ; en outre, la neutralité n'a pas été violée par l'ennemi dans les États pontificaux.

« Enfin l'enthousiasme qui s'est produit dans tous les lieux parcourus par le cinquième corps, depuis le jour de son débarquement à Livourne jusqu'à celui de sa jonction avec l'armée de Votre Majesté ; les ovations qu'il a reçues, lui et son chef, à Livourne, à Florence, à Lucques, à Massa, à Parme et dans toutes les localités petites ou grandes où il a dû s'arrêter, sont un témoignage authentique et qui ne saurait manquer de produire un effet moral considérable.

« 2° Au point de vue militaire :

« La présence du cinquième corps en Toscane, ou plutôt d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et de neuf batteries, a retenu les corps autrichiens qui, des bords du Mincio, semblaient prêts à se jeter sur les riches plaines qui avoisinent la rive droite du Pô ; la présence de ce corps prêt à déboucher sur l'armée autrichienne a imprimé à cette armée une crainte assez vive pour qu'elle se soit hâtée, dès après la bataille de Magenta, d'abandonner Ancône, Bologne, et successivement toutes les positions sur la rive droite du Pô, faisant sauter des ouvrages qui avaient coûté beaucoup de temps et d'argent.

« Tels sont, Sire, les résultats qui ont été la conséquence de l'envoi par Votre Majesté du cinquième corps en Toscane et dans les duchés. Il me reste à faire connaître en peu de mots à Votre Majesté les opérations, malheureusement jusqu'à ce jour toutes pacifiques, de la partie de ce corps réunie en Toscane.

« Le 12 mai dernier, la presque totalité de la première division du cinquième corps (division d'Autemarre) débarquait à Gênes.

« Je me trouvais moi-même dans cette ville avec une partie de mon état-major.

« Le 14, le 3e de zouaves, de la division d'Autemarre, est envoyé à Bobbio.

« Le 17, le cinquième corps, moins la division d'Autemarre, reçoit de Votre Majesté l'ordre de se rendre à Livourne, où doivent être transportées directement de France les troupes de la deuxième division (Ulrich) arrivant de Paris. La brigade de cavalerie légère du général de Lapérouse reçoit également l'ordre de s'embarquer pour Livourne, tandis que la division d'Autemarre est détachée provisoirement du cinquième corps au premier corps à Voghera.

« Le 23 mai, je débarquais à Livourne, où ne tardaient pas à se concentrer la deuxième division, la brigade de cavalerie, l'artillerie de réserve et le parc arrivant de France.

« Le 31 mai, je transportais mon quartier général à Florence ; la première brigade de la deuxième division, la cavalerie, l'artillerie et tous les services administratifs se concentraient dans cette ville, tandis que la deuxième brigade se portait de Lucques à Pistoja, occupant par des postes avancés tous les débouchés des Apennins et le nœud des routes. Le général toscan Ulloa portait, sur mon ordre, la brigade organisée de sa division également aux débouchés principaux de la Romagne.

« Le 12 juin, le but politique que Votre Majesté voulait d'abord et avant tout atteindre par la présence du cinquième corps étant accompli, il me

fut permis de commencer mon mouvement pour rallier la division d'Autemarre et me joindre à l'armée de Votre Majesté.

« Tandis que je dirigeais la division toscane sur Parme, par le duché de Modène et par la route du col de l'Abetone, je fis marcher les troupes françaises qui se trouvaient de Lucques à San-Marcello et à Florence, par Lucques, Massa, Pontrémoli et Parme.

« Cette marche de seize jours, effectuée dans des conditions atmosphériques souvent peu favorables, m'a permis de constater la vigueur et l'excellente discipline des troupes de Votre Majesté.

« La division Ulrich (14e bataillon de chasseurs, 18e, 26e, 80e et 82e de ligne), les 6e et 8e de hussards de la brigade de Lapérouse, l'escadron des guides toscans que j'ai joint à notre cavalerie, les neuf batteries divisionnaires ou de la réserve, les deux batteries du parc du cinquième corps, ont dû marcher sous une température très-élevée, et plusieurs fois ces troupes ont eu à supporter de violents orages qui ont grossi les torrents et présenté certaines difficultés.

« L'état sanitaire s'est maintenu dans les conditions les plus favorables, et je n'ai qu'à me louer de la discipline parfaite maintenue dans tous les corps par les chefs et par les officiers.

« Le contact avec les populations n'a donné lieu à aucune plainte.

« Le passage du Pô à Casal Maggiore, à douze kilomètres de Mantoue, ainsi que la construction du pont de bateaux, ont été des opérations faites avec intelligence, activité et zèle.

« Les troupes que j'amène à Votre Majesté et qui opèrent aujourd'hui avec l'armée principale, à Goïto, seront dignes, je n'en doute pas, de celles qui, plus heureuses, ont déjà battu l'ennemi.

« Le Prince commandant le cinqième corps
de l'armée d'Italie,

« Jérôme Napoléon. »

Ainsi, le 4 juillet, la jonction du cinquième corps avec le reste de l'armée alliée était complétement effectuée. Les troupes françaises se trouvaient donc renforcées d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie, d'un parc d'artillerie et des dix mille Toscans du général Ulloa. Mais un armistice allait séparer les combattants, et bientôt la paix allait rapprocher les deux armées. Le cinquième corps ne devait plus assister qu'à des entrevues d'empereur et à des apprêts de départ.

XII

CONCOURS DE LA MARINE

La marine française a connu, dans la campagne de 1859, la même douleur et le même regret que le cinquième corps. La paix a été conclue quand l'heure était venue pour elle d'opérer contre Venise, qu'elle eût sans peine arrachée des mains de l'Autriche, comme l'armée de terre eût emporté d'assaut les forteresses du quadrilatère, si on leur en eût donné la glorieuse mission. Toutefois, le rôle passif de la marine française n'a pas été sans utilité pendant cette campagne. Ce rôle est complétement résumé dans un rapport adressé à Son Excellence M. l'amiral Hamelin, ministre de la marine, par M. le vice-amiral Romain-Desfossés, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée. Voici ce rapport :

« Vaisseau la *Bretagne*, Lossini Piccolo, le 23 juillet 1859.

« Monsieur l'amiral,

« Honoré par la confiance de l'Empereur du commandement en chef des forces navales de la Méditerranée, je dois compte à Votre Excellence de la répartition et de l'emploi que j'en ai dû faire, d'après les termes de vos instructions, au moment où elles ont eu pour mission spéciale de seconder, dans la mer Adriatique, les grandes opérations de l'armée de Sa Majesté.

« Ces forces navales comprenaient dix vaisseaux de ligne et quatre frégates à hélice ; deux de ces vaisseaux et deux frégates se trouvaient déjà détachés, sous le commandement particulier du contre-amiral Jurien de la Gravière, pour assurer le blocus effectif de Venise.

« Votre Excellence m'avait prescrit de laisser quatre vaisseaux et deux frégates en réserve à Toulon, sous les ordres du contre-amiral Jéhenne : c'était donc avec quatre vaisseaux, y compris la *Bretagne*, qui porte mon pavillon, que je devais me rendre dans le golfe de Venise et y réunir les éléments divers de la flotte expéditionnaire.

« Le plus important de ces éléments, si l'on considère la nature des

eaux où nous devions opérer, était une nouvelle escadre récemment constituée par les ordres de Sa Majesté, et qui, sous le nom de flotte de siége, venait, avec cinq avisos et six transports à hélice, compléter l'ensemble des forces navales placées sous mon commandement supérieur.

« La flotte de siége fut confiée à l'habile direction du contre-amiral comte Bouët-Willaumez, qui arriva à Toulon le 1[er] juin pour activer l'appropriation spéciale et l'armement des bâtiments destinés à en faire partie.

« Elle se composait de quatre frégates à roues et de vingt-cinq batteries flottantes et canonnières, pour la plupart d'un faible tirant d'eau, bardées de fer par le travers ou par l'avant, c'est-à-dire admirablement propres à démanteler des fortifications.

« Les frégates à roues et les batteries flottantes furent armées si rapidement, que, dès le 12, le contre-amiral Bouët-Willaumez put partir pour l'Adriatique avec cette première et lourde division de la flotte de siége.

« Après une relâche forcée de trois jours à Messine pour renouveler son approvisionnement de charbon, il atteignit le onzième jour la baie d'Antivari, que Votre Excellence m'avait désignée comme point de rendez-vous général de la flotte expéditionnaire. Afin d'avancer autant que possible le moment de cette réunion, je m'étais décidé à faire remorquer chaque groupe de canonnières, au fur et à mesure qu'elles seraient prêtes, par un de mes quatre vaisseaux.

« L'*Arcole* partait le 15 avec six de ces petits bâtiments.

« Le 18, au point du jour, le vaisseau l'*Alexandre* suivait, avec six autres canonnières à la remorque, et, le soir du même jour, je quittais Toulon avec la *Bretagne* et deux avisos traînant après nous nos dix dernières canonnières, et laissant à Toulon le vaisseau le *Redoutable*, qui devait, trois jours après, conduire le dernier groupe de la flotte, composé de deux transports chargés de munitions de guerre et de deux canonnières toscanes.

« Le 30 juin, toutes ces forces, après des difficultés de navigation que les marins devinent, et qu'il est inutile par conséquent d'énumérer à Votre Excellence, étaient réunies à Antivari, où elles se ravitaillaient en charbon au moyen des nombreux transports du commerce que vous aviez d'avance dirigés sous escorte vers ce point neutre. J'y avais été rallié la veille par une division navale sarde, composée de deux frégates à hélice et de trois corvettes et avisos à roues. Cette division, commandée par le capitaine de vaisseau Tolosano, s'était immédiatement rangée sous mon commandement.

« Du 30 au soir au 1er juillet à midi, toute la flotte partit d'Antivari par groupes, comme elle y était venue ; mais le premier de ces groupes, que je conduisais, et que je dirigeai, avec toute la rapidité possible, vers le fond de l'Adriatique, où j'avais mission de m'emparer de l'île de Lossini, était composé, en vue d'une résistance à vaincre, de la manière suivante :

« Les vaisseaux la *Bretagne* et le *Redoutable;*

« Les frégates le *Mogador* (contre-amiral Bouët-Willaumez) et l'*Isly;*

« La frégate sarde *Victor-Emmanuel;*

« Huit canonnières, une batterie flottante.

« L'île de Lossini, située à l'entrée de l'archipel de Quarnero, est un point central entre Venise, Trieste, Pola, Fiume et Zara, qui sont les principaux établissements maritimes de l'Autriche sur le littoral de la Vénétie, de l'Illyrie, de l'Istrie, de la Hongrie et de la Dalmatie.

« La possession de cette île était pour nous d'une importance extrême et devait nous assurer une excellente base d'opérations ; l'ennemi ne pouvait manquer de le comprendre, et nous devions dès lors penser qu'il chercherait à nous opposer une résistance que nous étions d'ailleurs en mesure de briser.

« Il n'en fut rien, et, soit crainte de nous laisser une garnison prisonnière, soit plutôt impuissance de se garder sur toute l'étendue des côtes menacées par la flotte alliée, les Autrichiens avaient complétement abandonné à elle-même la nombreuse population de Lossini et désarmé les tours Maximiliennes qui dominent la ville et le port Augusto.

« Après avoir substitué, sur la ville et sur les tours de Lossini Piccolo, les couleurs françaises et piémontaises à celles de l'Autriche, je fis savoir aux habitants que je les traiterais comme des compatriotes si, de leur côté, ils nous assistaient de toutes leurs ressources. Je fus compris de cette population essentiellement pacifique et commerçante; aussi je jugeai à propos de ne pas user du droit que j'avais de confisquer les quatorze ou quinze navires du commerce mouillés dans le port, après m'être assuré qu'ils étaient bien la propriété d'habitants de l'île.

« Alors commencèrent les préparatifs de l'attaque des côtes de la Vénétie. Les batteries flottantes reçurent le complément de leur artillerie et se démâtèrent entièrement, afin d'être moins vulnérables aux coups de l'ennemi ; les canonnières en firent autant. Les unes et les autres, dirigées par le contre-amiral Bouët-Willaumez et le capitaine de vaisseau de la Roncière de Neucy, se rendirent dans une baie voisine pour y exécuter des tirs d'exercice, que ces bâtiments, armés en toute hâte, et pourvus, d'ailleurs, d'excellents matelots canonniers brevetés, n'avaient encore pu faire convenablement.

« Le commandant Bourgeois, du *Mogador*, faisait en même temps, et avec succès, des essais répétés de puissants pétards sous-marins pour faire sauter des estacades imitées de celles qui barraient l'entrée des trois ports de Venise, savoir : Chioggia, Malamocco et Lido.

« Trois jours à peine avaient suffi pour nous établir fortement à Lossini, dont je confiai la garde à quatre cents marins et quatre cents soldats d'infanterie de la marine, sous le commandement supérieur du capitaine de frégate Duvauroux, officier énergique, instruit et vigilant. Des magasins, loués en ville, se remplissaient de nos approvisionnements en vivres, en charbon; des appareils distillatoires se montaient sur la plage, pour nous fournir de l'eau par la distillation de l'eau de mer; enfin un hôpital de cent vingt lits établi à terre, avec nos ressources, recevait les malades des bâtiments de flottille, tandis que nous disposions un des transports mixtes de la flotte pour recevoir les blessés le jour du combat.

« Pendant qu'une partie de nos infatigables matelots accomplissaient ces travaux de première urgence, sous l'énergique et active direction du contre-amiral Chopart, mon chef d'état-major, les autres complétaient le charbon des bâtiments, dégréaient et démâtaient les batteries blindées, ainsi que les petites canonnières, travaillaient à établir sur des traboccoli capturés des mortiers de trente-deux centimètres que Votre Excellence m'avait accordés avant mon départ de Toulon.

« Le 6 juillet, deux grands transports mixtes arrivaient à Lossini, m'apportant, dans le moment le plus opportun, les trois mille hommes d'infanterie de ligne faisant partie des troupes que l'Empereur avait ordonné d'adjoindre à l'expédition. Je les fis immédiatement répartir sur les vaisseaux : j'appris en même temps que le général de division de Wimpffen venait, par ordre de Sa Majesté, pour prendre le commandement des troupes de débarquement.

« Le 7, un aviso que j'avais envoyé à Rimini porter une dépêche télégraphique par laquelle je rendais compte à Votre Excellence de la prise de possession de Lossini et lui demandais les ordres de l'Empereur, ainsi que la recommandation m'en avait été faite avant de quitter Toulon, rentra au port Auguste, porteur d'une dépêche qui y attendait l'arrivée de l'escadre, et par laquelle l'Empereur m'ordonnait d'attaquer les défenses extérieures de Venise.

« La flotte était prête ; je fixai le départ au lendemain matin, 8 juillet, laissant seulement deux canonnières toscanes à la disposition du commandant supérieur pour concourir à la sécurité de notre établissement.

« L'attaque combinée de la flotte et du corps expéditionnaire devait

avoir lieu le 10 juillet, et j'en avais avisé Votre Excellence dès le 7, par le télégraphe de Rimini. Personne ne doutait de son succès.

« Le 8 juin, au point du jour, la flotte était sous vapeur et sortait de Lossini, lorsque parut le vaisseau l'*Eylau*, expédié la veille au soir par le contre-amiral Jurien, pour m'apporter une lettre du gouverneur général de la Vénétie et une dépêche de Vérone par laquelle le général Fleury, aide de camp de l'Empereur, en m'annonçant qu'une suspension d'armes venait d'être signée, m'ordonnait de la part de Sa Majesté de suspendre toute hostilité.

« Un instant après, un aviso parlementaire expédié de Zara me ralliait, et son capitaine me remettait une note par laquelle le gouverneur général de la Dalmatie me donnait également avis de la suspension d'armes.

« Cet événement imprévu ne devait pas modifier nos dispositions de départ, et je pensais même que la présence d'une flotte nombreuse devant Venise emprunterait à la suspension des hostilités une nouvelle et grande importance.

« Toutes les remorques prises, nous nous dirigeâmes donc vers les plages vénitiennes, et le lendemain, au lever du soleil, la flotte entière, forte de quarante-cinq bâtiments de guerre de tous rangs, mouillait sur cinq lignes parallèles à la côte, en vue des dômes de Saint-Marc et d'une population agitée, à ce moment solennel, de sentiments bien divers.

« J'expédiai immédiatement un officier parlementaire à Malamocco, porteur d'une lettre par laquelle j'avertissais le feld-maréchal que je suspendais toute hostilité. Je lui demandais, en même temps, qu'un sauf-conduit me fût accordé pour un officier que je désirais envoyer au quartier général de l'Empereur, par le chemin de fer de Venise à Vérone. Il me fut répondu que l'on allait en référer à Sa Majesté Apostolique elle-même.

« Le 10 au matin, un aviso portant le pavillon parlementaire vint, le long de la *Bretagne*, se mettre à ma disposition pour porter l'officier que j'avais demandé à envoyer près de l'Empereur. Mon premier aide de camp, le capitaine de frégate Foullioy, s'y embarqua porteur d'un rapport dans lequel je rendais compte sommairement à Sa Majesté de la situation de la flotte, de ce qu'elle avait fait jusqu'à ce jour et de ce qu'elle était prête à entreprendre au premier signal qui lui en serait donné.

« Mon aide de camp était de retour le 12 au matin ; il avait été accompagné pendant son voyage au travers de l'armée ennemie par des officiers autrichiens et traité avec une extrême courtoisie. Arrivé au quartier général français à Valeggio, il eut l'honneur d'être reçu le 11 au matin par

l'Empereur, qui voulut bien le questionner longuement sur la flotte et sur ses moyens d'action.

« Sa Majesté eut la bonté de lui remettre pour moi la lettre autographe suivante :

« Valeggio, le 11 juillet 1859.

« Mon cher amiral,

« Une suspension d'armes est conclue jusqu'au 15 août; je vous prie « donc de renvoyer à Lossini tous les bâtiments qui n'ont pas besoin de « tenir la mer.

« Si la paix ne se fait pas, je compte sur l'énergie de la flotte et sur « l'habileté de son chef pour concourir avec l'armée de terre au but que « je me suis proposé.

« Employez le temps jusqu'au 15 août à exercer les équipages, à faire « des reconnaissances sur toutes les côtes, et à tâcher d'avoir des rensei- « gnements sur les points faibles de l'ennemi.

« Recevez l'assurance de mon amitié.

« NAPOLÉON. »

« Je termine ici, monsieur l'amiral; le reste est connu de Votre Excellence ; elle sait que l'abnégation est une vertu nécessaire et essentielle de notre profession : les marins de la flotte de l'Adriatique, déçus de l'espoir de voir couronner de grands efforts d'activité par une participation honorable aux glorieux travaux de l'armée, savent encore se réjouir des triomphes auxquels il ne leur a pas été donné de concourir les armes à la main, et s'associer aux joies ainsi qu'à la reconnaissance de la patrie.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon profond respect.

« *Le vice-amiral, sénateur, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée,*

« ROMAIN-DESFOSSÉS. »

XIII

LA PAIX DE VILLAFRANCA

C'était le 7 juillet; le cinquième corps était réuni au gros de l'armée alliée. Il était trois heures du matin. Toutes les troupes franco-sardes étaient sous les armes, déployées à l'est de Peschiera, attendant l'ennemi qu'on annonçait s'avançant pour débloquer cette place et espérant une nouvelle bataille et une nouvelle victoire. A six heures, les troupes rentraient au camp, sans avoir eu à brûler une seule amorce, et reprenaient leurs positions respectives. Ces positions, les voici : les Piémontais, appuyés par notre premier corps, assiégeaient Peschiera ; le deuxième corps avait son quartier général à Monzambano ; le quatrième corps observait Villafranca, l'ennemi venant de Vérone ; le troisième corps et la garde impériale étaient à Valeggio ; enfin le cinquième corps était placé en arrière, à Goïto, sur la rive droite du Mincio, observant Mantoue.

Le 8 juillet, l'armée alliée occupait donc une ligne admirablement disposée pour forcer le quadrilatère, pendant que l'escadre française s'apprêtait à seconder les opérations de cette armée, en attaquant Venise du côté de la mer, mouvement qui devait avoir lieu le 15. Mais bientôt on apprit, par l'ordre du jour suivant, qu'un armistice, préliminaire de la paix, avait été arrêté entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche.

« Valeggio, 10 juillet.

« Soldats,

« Une suspension d'armes a été conclue, le 8 juillet, entre les parties belligérantes, jusqu'au 15 août prochain. Cette trêve vous permet de vous reposer de vos glorieux travaux, et de puiser, s'il le faut, de nouvelles forces pour continuer l'œuvre que vous avez si bravement inaugurée par votre courage et votre dévouement. Je retourne à Paris et je laisse le commandement provisoire de mon armée au maréchal Vaillant, major général. Mais, dès que l'heure des combats aura sonné, vous me reverrez au milieu de vous pour partager vos dangers. »

« NAPOLÉON. »

Cet armistice fut suivi d'une entrevue de l'empereur des Français et de l'empereur d'Autriche. Dans cette entrevue, qui eut lieu à Villafranca, le 11 juillet, la paix fut décidée. Voici en quels termes Napoléon III annonça cette nouvelle à sa vaillante armée :

« Soldats !

« Les bases de la paix sont arrêtées avec l'empereur d'Autriche; le but principal de la guerre est atteint; l'Italie va devenir pour la première fois une nation. Une Confédération de tous les États de l'Italie, sous la présidence honoraire du Saint-Père, réunira en un faisceau les membres d'une même famille; la Vénétie reste, il est vrai, sous le sceptre de l'Autriche; elle sera néanmoins une province italienne faisant partie de la Confédération.

« La réunion de la Lombardie au Piémont nous crée de ce côté des Alpes un allié puissant qui nous devra son indépendance; les gouvernements restés en dehors du mouvement ou rappelés dans leurs possessions comprendront la nécessité de réformes salutaires. Une amnistie générale fera disparaître les traces des discordes civiles. L'Italie, désormais maîtresse de ses destinées, n'aura plus qu'à s'en prendre à elle-même si elle ne progresse pas régulièrement dans l'ordre et la liberté.

« Vous allez bientôt retourner en France; la patrie reconnaissante accueillera avec transport ces soldats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à Montebello, à Palestro, à Turbigo, à Magenta, à Marignan et à Solferino; qui, en deux mois, ont affranchi le Piémont et la Lombardie, et ne se sont arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable.

« Soyez donc fiers de vos succès, fiers des résultats obtenus, fiers surtout d'être les enfants bien-aimés de cette France qui sera toujours la grande nation, tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les nobles causes et des hommes comme vous pour les défendre.

« Au quartier impérial de Valeggio, le 12 juillet 1859.

« NAPOLÉON. »

Voici le texte de la proclamation que le roi Victor-Emmanuel II publiait à la même occasion :

« Soldats,

« Après deux mois de guerre nous sommes arrivés vainqueurs sur les

bords du Mincio. Unis à nos courageux alliés, nous avons triomphé partout.

« Votre courage, votre discipline, votre persévérance, ont excité l'admiration de toute l'Europe. Le nom du soldat italien est dans toutes les bouches.

« Moi, qui ai eu la gloire de vous commander, j'ai pu apprécier tout ce qu'il y a eu d'héroïque et de sublime dans votre conduite pendant le cours de cette guerre. Il est inutile, soldats, de répéter que vous avez acquis les plus grands titres à ma reconnaissance et à celle de la patrie.

« Soldats,

« Des affaires d'État importantes m'appellent dans la capitale. Je confie le commandement de l'armée au digne et brave général La Marmora, qui a partagé avec nous les dangers et les victoires de cette campagne.

« Maintenant, je vous annonce la paix ; mais si jamais, dans l'avenir, l'honneur de notre patrie nous rappelle au combat, vous me verrez paraître pour vous commander, bien assuré que nous marcherons de nouveau à la victoire.

« Monzambano, le 12 juillet 1859. »

De son côté, l'empereur d'Autriche remercia sa fidèle armée dans un ordre du jour dont voici le texte :

« Appuyé sur mon bon droit, j'ai engagé la lutte pour la sainteté des traités, en comptant sur l'enthousiasme de mes peuples, sur la vaillance de mon armée et sur les alliés naturels de l'Autriche.

« J'ai trouvé mes peuples prêts à tous les sacrifices ; de sanglants combats ont de nouveau montré au monde l'héroïsme de ma brave armée et son mépris de la mort ; combattant un ennemi supérieur en nombre, après que des milliers d'officiers et de soldats ont scellé de leur sang leur fidélité au devoir, elle reste ferme, courageuse, inébranlable, et attend avec joie la continuation de la lutte. Sans alliés, je ne cède qu'aux circonstances malheureuses de la politique, en présence desquelles mon devoir était, avant tout, de ne plus verser inutilement le sang de mes soldats, de ne plus imposer à mes peuples de nouveaux sacrifices. Je conclus la paix en la basant sur la ligne du Mincio.

« Je remercie mon armée de tout mon cœur ; elle m'a montré de nouveau que je puis compter sur elle d'une manière absolue pour les combats à venir.

« Vérone, le 12 juillet 1859.

« François-Joseph. »

Ce fut le prince Napoléon qui porta à la ratification de l'empereur d'Autriche, à Vérone, les préliminaires de paix de Villafranca. On raconte qu'en signant ce traité François-Joseph Ier laissa tomber une larme dont la trace est restée sur le papier ; puis, qu'ayant brusquement apposé son nom au bas de la convention, il prit le bras de Son Altesse Impériale, en lui disant :

« Prince, je vous souhaite de ne jamais signer un pareil traité. »

XIV

RETOUR DE L'EMPEREUR

La paix de Villafranca avait été annoncée le 12 juillet aux Parisiens par une salve de cent un coups de canon.

On illumina, on pavoisa les maisons, mais avec moins d'enthousiasme, avec moins d'élan qu'on ne l'avait fait pour célébrer les grandes victoires de Magenta et de Solferino. Ce fut un mélange de surprise et de joie qui ne permettait pas, tellement les deux impressions étaient simultanées, de dire laquelle des deux l'emportait sur l'autre.

Ce sentiment fut celui des masses ; mais il y a une opinion plus haute et plus vaste, l'opinion de celui qui, voyant et appréciant tout, pouvait mieux savoir que personne ce qui était dans l'intérêt de la France, de l'Italie, de l'Europe. Cette opinion est celle de l'Empereur, qui revenu en France avec rapidité, à travers les mêmes cités enthousiastes, et au milieu des mêmes ovations populaires, par le mont Cenis, était arrivé, sans apparat, le 17 juillet, au palais de Saint-Cloud, où il recevait trois jours après, dans la soirée, les grands corps de l'État qui allaient connaître sa pensée.

Dès huit heures, un grand nombre de sénateurs, de députés et de conseillers d'État se pressaient dans les salons du palais.

A huit heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice entrèrent dans le salon de Mars. Un cri unanime de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!* accueillit à plusieurs reprises Leurs Majestés. Elles étaient accompagnées des grands officiers et officiers de service, ainsi que de la grande maîtresse et des dames de service de Sa Majesté l'Impératrice.

Leurs Excellences M. Troplong, président du Sénat, le comte de Morny, président du Corps législatif, et Baroche, président du conseil d'Etat, adressèrent chacun un discours de félicitations à l'Empereur, qui leur fit la réponse suivante :

« Messieurs,

« En me retrouvant au milieu de vous, qui, pendant mon absence, avez entouré l'Impératrice et mon Fils de tant de dévouement, j'éprouve le

besoin de vous remercier d'abord, et ensuite de vous expliquer quel a été le mobile de ma conduite.

« Lorsque, après une heureuse campagne de deux mois, les armées française et sarde arrivèrent sous les murs de Vérone, la lutte allait inévitablement changer de nature, tant sous le rapport militaire que sous le rapport politique. J'étais fatalement obligé d'attaquer de front un ennemi retranché derrière de grandes forteresses, protégé contre toute diversion sur ses flancs par la neutralité des territoires qui l'entouraient, et, en commençant la longue et stérile guerre des siéges, je trouvais en face l'Europe en armes, prête, soit à disputer nos succès, soit à aggraver nos revers.

« Néanmoins, la difficulté de l'entreprise n'aurait ni ébranlé ma résolution, ni arrêté l'élan de mon armée, si les moyens n'eussent pas été hors de proportion avec les résultats à attendre. Il fallait se résoudre à briser hardiment les entraves opposées par les territoires neutres et alors accepter la lutte sur le Rhin comme sur l'Adige. Il fallait partout franchement se fortifier du concours de la révolution. Il fallait répandre encore un sang précieux qui n'avait que trop coulé déjà : en un mot, pour triompher, il fallait risquer ce qu'il n'est permis à un souverain de mettre en jeu que pour l'indépendance de son pays.

« Si je me suis arrêté, ce n'est donc pas par lassitude ou par épuisement, ni par abandon de la noble cause que je voulais servir, mais parce que dans mon cœur quelque chose parlait plus haut encore : l'intérêt de la France.

« Croyez-vous donc qu'il ne m'en ait pas coûté de mettre un frein à l'ardeur de ces soldats qui, exaltés par la victoire, ne demandaient qu'à marcher en avant?

« Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de retrancher ouvertement devant l'Europe de mon programme le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique?

« Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de voir dans des cœurs honnêtes de nobles illusions se détruire, de patriotiques espérances s'évanouir?

« Pour servir l'indépendance italienne, j'ai fait la guerre contre le gré de l'Europe ; dès que les destinées de mon pays ont pu être en péril, j'ai fait la paix.

« Est-ce à dire maintenant que nos efforts et nos sacrifices aient été en pure perte? Non. Ainsi que je l'ai dit dans les adieux à mes soldats, nous avons droit d'être fiers de cette courte campagne. En quatre combats et deux batailles, une armée nombreuse, qui ne le cède à aucune en orga-

nisation et en bravoure, a été vaincue. Le roi de Piémont, appelé jadis le gardien des Alpes, a vu son pays délivré de l'invasion et la frontière de ses États portée du Tessin au Mincio. L'idée d'une nationalité italienne est admise par ceux qui la combattaient le plus. Tous les souverains de la Péninsule comprennent enfin le besoin impérieux de réformes salutaires.

« Ainsi, après avoir donné une nouvelle preuve de la puissance militaire de la France, la paix que je viens de conclure sera féconde en heureux résultats; l'avenir les révélera chaque jour davantage, pour le bonheur de l'Italie, l'influence de la France, le repos de l'Europe. »

Le discours de Sa Majesté fut fréquemment interrompu par des marques d'enthousiasme, et se termina au milieu des acclamations les plus chaleureuses et des cris répétés de : *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice !*

Le 21 juillet, ce fut le tour du corps diplomatique d'être reçu par l'Empereur. Ce fut le nonce apostolique qui porta la parole au nom de ses collègues. Voici quelles furent ses paroles :

« Sire,

« Le corps diplomatique éprouvait le besoin de demander à Votre Majesté de lui offrir ses félicitations empressées et sincères pour son heureux retour et la prompte conclusion de la paix. »

L'Empereur répondit quelques mots empreints d'amertume et de tristesse. Voici quel fut son langage :

« L'Europe a été en général si injuste envers moi au début de la guerre, que j'ai été heureux de pouvoir conclure la paix dès que l'honneur et les intérêts de la France ont été satisfaits, et de prouver qu'il ne pouvait entrer dans mes intentions de bouleverser l'Europe et de susciter une guerre générale. J'espère qu'aujourd'hui toutes les causes de dissentiment s'évanouiront, et que la paix sera de longue durée. Je remercie le corps diplomatique de ses félicitations. »

Il semblerait qu'à son insu l'Empereur, se laissant impressionner par le sentiment qui paraissait dominer dans le pays, se félicitait d'avoir voulu la paix, mais s'en félicitait avec sa raison d'homme d'État bien plus qu'avec son âme de chef d'empire. Des adresses pleuvaient cependant de toutes parts, votées avec empressement par tous les corps constitués qui remerciaient Napoléon III de sa sagesse et de sa modération et le bénissaient pour les joies de la paix succédant aux gloires de la guerre.

D'ailleurs, on approchait du 14 août, qui allait être la grande journée du triomphe. L'armée d'Italie, qui rentrait en France, régiment par régiment, acclamée et fêtée, couverte de fleurs et de lauriers, au départ comme à l'arrivée, par toutes les populations lombardes et piémontaises, au milieu desquelles il lui fallait passer; l'armée d'Italie, brunie par le soleil, mais poétisée par la victoire, allait se montrer au peuple, et le peuple, en la revoyant, devait retrouver son enthousiasme et son ivresse.

XV

RENTRÉE DES TROUPES

Une ville de guerre, ville de tentes, ville pittoresque et animée, qui fut pendant une semaine entière un lieu de pèlerinage pour les habitants de Paris, avait été improvisée à Saint-Maur, aux portes de la capitale. C'est là qu'étaient campées les troupes de la garde impériale et celles qui devaient représenter les premier, second, troisième et quatrième corps de l'armée d'Italie, dans la journée du 14 août, choisie pour la rentrée solennelle des vainqueurs de Magenta et de Solferino.

Dès la veille de cette journée de triomphe, Paris avait un aspect d'une animation extraordinaire, d'un mouvement indescriptible. Accourues de tous les points du pays, des populations innombrables se pressaient dans les rues et sur les boulevards, qui pouvaient à peine contenir cette foule joyeuse. On eût dit que, tressaillant du même enthousiasme, la France entière avait voulu saluer le retour de ses enfants victorieux.

Le gouvernement, la ville de Paris, les particuliers, avaient rivalisé de zèle pour déployer sur le passage de l'armée d'Italie les trophées, les colonnes et les arcs de triomphe : à chaque fenêtre flottaient des drapeaux et des bannières ; à chaque pas des inscriptions rappelaient les plus nobles souvenirs.

Mais la véritable décoration de cette fête, celle que tous les yeux attendaient, ce sont les drapeaux déchirés par les balles, ce sont les habits portant la trace de glorieux services, ce sont ces soldats, ces officiers trempés par le feu des batailles, ce sont ces héroïques mutilés qui arrachaient des larmes et des bravos sur leur passage, ce sont ces amis, ces frères, dans lesquels la France se contemplait et s'aimait, parce qu'on retrouvait en eux sa vivante image.

La diane avait battu au camp de Saint-Maur le matin à trois heures et demie ; les différents corps de l'armée s'étaient mis en mouvement, afin de se masser selon l'ordre prescrit pour leur entrée dans Paris.

Dès la pointe du jour, la foule avait commencé à se répandre à travers les rues et les boulevards, et prenait place sur le passage de l'armée. A sept heures, les trottoirs contenaient déjà une haie serrée ; les fenêtres,



Andrieux del. — Ed. Willmann sc.

RETOUR DE L'ARMÉE D'ITALIE

14 Aout 1859.

Garnier frères Editeurs. — Imp. F. Chardon ainé. 30, r. Hautefeuille, Paris.

les estrades et les amphithéâtres publics se remplissaient de spectateurs. A huit heures, la circulation sur la chaussée des boulevards, occupée par la haie militaire, ne se faisait plus qu'à l'aide de sergents de ville. A neuf heures, tout mouvement sur les trottoirs était devenu presque impossible. Les fenêtres des maisons situées sur les boulevards avaient donné lieu à une industrie de location dont les tarifs avaient toujours été en croissant à mesure que le nombre des personnes arrivées de la province ou de l'étranger s'augmentait. Ces tarifs variaient selon les étages et selon les perspectives; une place valait depuis cinq francs jusqu'à cent francs; des fenêtres ont été louées cinq cents francs, des balcons deux mille francs.

Dès huit heures, les régiments de l'armée de Paris et les bataillons de la garde nationale désignés pour former la haie le long des boulevards occupaient les positions qui leur avaient été assignées : chaque garde national portait à son fusil une couronne de lauriers ou de fleurs.

Toute la ligne des boulevards avait été splendidement ornée; la décoration commençait à la barrière du Trône.

De chaque côté de cette barrière on avait élevé deux mâts reliés ensemble par des guirlandes de fleurs; à ces mâts étaient suspendues des bannières aux couleurs impériales parsemées d'abeilles d'or. Les mâts supportaient en outre des écussons en forme de boucliers, au milieu desquels on lisait l'inscription : *Solferino.*

Un peu plus loin, l'observatoire élevé au milieu du rond-point de la place du Trône avait été transformé en une tour à créneaux de forme carrée. Le sommet de la tour était orné d'un drapeau ; sur les côtés se trouvaient des aigles entourés de couronnes, et entre les aigles les inscriptions suivantes, rappelant les victoires remportées en Italie par l'armée française : *Solferino*, *Magenta*, *Palestro*, *Melegnano* et *Montebello*.

La place de la Bastille était magnifiquement décorée ; à l'entrée du boulevard s'élevait un arc de triomphe de vingt mètres de hauteur, qui représentait la façade de la cathédrale de Milan ; on lisait l'inscription suivante, qui dominait le portail :

A L'ARMÉE D'ITALIE
la ville de Paris.

Et au-dessous :

SOLFERINO.
MELEGNANO.
MAGENTA.
TURBIGO.
PALESTRO.
MONTEBELLO.

A gauche, on lisait en gros caractères : *Infanterie, cavalerie;* à droite : *Artillerie, génie.* Au-dessous se trouvaient inscrits les numéros de tous les régiments qui ont pris part à la guerre d'Italie.

Au-dessus de l'arc de triomphe on avait placé vingt-deux mâts avec des bannières.

Le boulevard Beaumarchais était tout pavoisé avec une richesse et une élégance remarquables. A l'angle de la rue d'Aval, on lisait une inscription ainsi conçue :

A L'EMPEREUR PRUDENT ET SAGE!
A L'ARMÉE VAILLANTE ET BRAVE!

Au point qui sépare le boulevard des Filles-du-Calvaire de celui du Temple devant le cirque Napoléon, un troisième arc de triomphe, placé à cheval sur la chaussée, avait été élevé par le sixième arrondissement. Dessiné dans le style mauresque, avec trois grandes portes et deux petites, il était surmonté d'un aigle d'or. Les noms des batailles se trouvaient encore inscrits dans de beaux médaillons ornés de fleurs.

Tous les petits théâtres du boulevard du Temple étaient également décorés avec goût, et portaient les inscriptions :

VIVE L'EMPEREUR!
VIVE L'ARMÉE D'ITALIE! VIVE L'IMPÉRATRICE!
VIVE LA FRANCE!

Devant la caserne du Prince-Eugène était une estrade à vingt rangs de banquettes. Le grand café Parisien était décoré avec un grand luxe de drapeaux et d'inscriptions, ainsi que le théâtre de l'Ambigu-Comique. Enfin, le théâtre de la Porte-Saint-Martin avait élevé sur la chaussée un grand arc de triomphe avec un velum très-riche, soutenu par quatre mâts pavoisés de guirlandes avec l'inscription : *A l'armée d'Italie!*

Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, presque devant le bazar, deux belles colonnes carrées, cannelées d'or, avaient été dressées, à droite et à gauche de la chaussée, par les soins du 9e bataillon de la garde nationale. Elles portaient à leur sommet, des deux côtés du boulevard, les deux noms : *Villafranca, Zurich!*

Devant le théâtre du Gymnase étaient dressés deux mâts pavoisés et reliés par des guirlandes.

Depuis la rue du Faubourg-Poissonnière jusqu'à la rue de la Paix, sur les boulevards Poissonnière, Montmartre, des Italiens et des Capucines, les chaussées étaient bordées, à droite et à gauche, de charmants petits mâts très-rapprochés, couronnés d'oriflammes, coupés au tiers inférieur de leur hauteur par des faisceaux de drapeaux réunis sous un pavois. Ces pavois

portaient alternativement le chiffre de l'Empereur, celui de l'Impératrice, avec ces inscriptions :

A L'EMPEREUR !

A L'ARMÉE D'ITALIE !

Le 8e bataillon de la garde nationale !

La façade élégante du théâtre des Variétés était décorée d'un frontispice sur lequel on voyait des trophées, des panoplies et la figure de la France, entourée des mots :

MAGENTA ! SOLFERINO !

VIVE NAPOLÉON III !

HONNEUR A L'ARMÉE D'ITALIE !

Le boulevard des Italiens se faisait remarquer, en outre, par de nombreuses inscriptions en l'honneur de Sa Majesté l'Impératrice et du Prince Impérial. Devant le passage de l'Opéra, l'Académie impériale de musique avait érigé deux colonnes à huit pans, réunies par des guirlandes, et on lisait sur les piédestaux : *Veni, vidi, vici.*

De son côté, l'Opéra-Comique avait érigé une grande colonne composite surmontée de drapeaux, ayant son chapiteau richement enguirlandé, et offrant à la base un beau parterre de fleurs.

Au milieu de la chaussée du boulevard des Capucines, presque dans l'axe de la rue de la Paix, s'élevait enfin un véritable monument composé d'un piédestal ayant tout un parterre à sa base, d'un socle et d'une statue assise ; la statue représentait une femme portant une couronne d'or ouverte, drapée à la romaine, la main gauche armée d'un glaive au fourreau, la main droite tenant un traité de paix : c'était la paix de Villafranca.

Devant le socle, on voyait un lion de bronze couché ; le piédestal était formé de pièces de canon, les unes debout aux angles, les autres placées horizontalement.. Sur les faces du nord et du midi on lisait, en lettres demi-teintées, les noms des corps qui ont pris des drapeaux et des canons à l'ennemi.

La rue de la Paix, depuis le boulevard des Capucines jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs, avait reçu une décoration particulière, formée de velours à franges d'or. A l'entrée de la place Vendôme s'élevaient deux pyramides et vingt-quatre mâts en style Louis XV, couronnés d'aigles et pavoisés. Non loin de là, la caserne des sapeurs-pompiers était toute tendue de velours et décorée de chiffres et d'aigles d'or.

La place était transformée en un cirque immense, dont la colonne de la grande armée formait le centre ; l'aspect en était de l'effet le plus imposant et le plus grandiose.

Seize colonnes monumentales, surmontées de génies offrant des couronnes, décoraient les abords de la place. Huit de ces colonnes avaient été construites à l'entrée du côté de la rue de la Paix, et huit à la sortie, du côté de la rue Castiglione. Leur fût, mi-partie recouvert de moulures dorées, et mi-partie en imitation de marbre rouge, était d'une richesse et d'un éclat extraordinaires.

Deux lignes de draperies en velours cramoisi, parsemé d'abeilles et de franges d'or, avec un N couronné au milieu, régnaient sur le pourtour des deux étages des hôtels réguliers, dont la façade était ornée d'écussons, de guirlandes et entièrement pavoisée de drapeaux. Des mâts vénitiens soutenaient de longues oriflammes enrichies d'arabesques d'or, et suspendues à leur sommet comme la flamme d'un vaisseau de guerre hissée à la pomme du grand mât. L'ensemble de cette décoration était des plus admirables.

Au milieu des estrades entourant la place et adossée à la façade de l'hôtel du ministère de la justice, était une tribune décorée avec beaucoup de goût et de richesse et réservé à Sa Majesté l'Impératrice, au Prince Impérial, ainsi qu'aux membres de la famille impériale et aux personnages qui les accompagnaient.

A huit heures et demie, l'Empereur se rendit à la place de la Bastille, au-devant des troupes. Partout sur son passage l'Empereur fut salué par les plus vives acclamations. Aussitôt après l'arrivée de l'Empereur, le mouvement des troupes avait commencé dans l'ordre suivant :

L'Empereur, précédé par ses officiers d'ordonnance et ses aides de camp, et ayant à sa suite un nombreux et brillant état-major, marchait en tête de l'armée.

L'escorte du cortége impérial était formée par un détachement des cent-gardes.

A cent mètres de distance de l'Empereur, le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, commandant en chef la garde impériale, suivait, accompagné de son état-major.

Après, venaient les aumôniers de l'armée.

Les détachements des blessés des différents corps de l'armée dans l'ordre suivant :

Chasseurs à pied,

Voltigeurs,

Zouaves,

Grenadiers de la garde,

Tirailleurs algériens,

Blessés des régiments de la ligne.

Puis venaient :

Toute la garde impériale ;

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers, à la tête du premier corps ;

Les quatre drapeaux autrichiens pris à l'ennemi, portés, savoir :

Le 1er, par un chasseur à pied de la garde, et escorté par deux soldats de chaque régiment de la garde ;

Le 2e, par des soldats du premier corps, dans le même ordre que pour la garde ;

Le 3e, par des soldats du deuxième corps, dans le même ordre que pour la garde ;

Le 4e, par des soldats du quatrième corps, dans le même ordre que pour la garde ;

Les trente-huit canons autrichiens ;

Le maréchal duc de Magenta, à la tête du second corps ;

Le maréchal Canrobert, à la tête du troisième corps ;

Le maréchal Niel, à la tête du quatrième corps ;

Il serait difficile, ainsi que le constata le *Journal des Débats* du 15 août, de dépeindre toutes les scènes enthousiastes qui ont éclaté sur le passage de chaque corps. Partout les applaudissements, les bravos, les acclamations retentissaient depuis le sol jusqu'au faîte des maisons : les mouchoirs s'agitaient, les bouquets et les couronnes pleuvaient de toutes les fenêtres.

L'allure vaillante de la ligne, la belle tenue de la garde, les agiles et intrépides chasseurs de Vincennes, les zouaves populaires, les turcos avec leur teint basané et leur costume oriental ; l'artillerie si imposante, au milieu de laquelle les canons rayés excitaient une vive curiosité ; le génie, dont tout le monde connaît la science, le dévouement et la modestie ; la cavalerie, où se distinguaient les chasseurs avec leurs chevaux gris pommelé, les guides, les dragons de l'Impératrice et les cuirassiers, ont tour à tour reçu des témoignages de l'admiration la plus sympathique et la plus ardente. Les maréchaux Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Baraguey-d'Hilliers, de Mac-Mahon, Canrobert, Niel, en qui se personnifiaient les souvenirs de Magenta et de Solferino, ont été successivement couverts d'applaudissements.

Les cantinières au costume élégant, quelques infirmières mêlées aux soldats qu'elles avaient soignés sur les champs de bataille, ont eu leur part des acclamations populaires.

Mais ce qui a eu particulièrement le privilége d'exciter les transports de la foule, c'est la vue des drapeaux des régiments, qui tous sans exception sont lacérés, mutilés, déchirés, et dont quelques-uns n'ont con-

servé que d'informes lambeaux. Quant aux blessés qui marchaient en tête de l'armée, chargés de couronnes et de bouquets de fleurs, les uns tenant le bras en écharpe, les autres appuyés sur des béquilles ou presque portés par leurs camarades, l'émotion que leur vue a produite et les applaudissements qu'elle a excités, ont tenu du délire.

La tête de colonne étant arrivée à l'entrée de la place Vendôme, l'Empereur a pris place au-dessous du balcon réservé à l'Impératrice dans l'hôtel du ministère de la justice, et le défilé a commencé.

Au moment où les blessés, accompagnés de quelques-uns des aumôniers de l'armée, passaient devant lui, l'Empereur s'est avancé de quelques pas, et, le chapeau à la main, a salué le glorieux groupe des mutilés de l'armée d'Italie et les ministres de la religion qui leur avaient prodigué leurs secours spirituels.

Ce mouvement de l'Empereur a excité les plus vives acclamations.

A deux heures, une pluie d'orage est tombée au moment où les derniers régiments passaient sur le boulevard des Italiens, et a produit un peu de confusion, sur quelques points, dans la foule; mais nous n'avons pas appris qu'il en soit résulté aucun accident.

Pendant ce défilé, un des valets de pied de la maison de l'Empereur est descendu, tenant le Prince Impérial dans ses bras; il l'a présenté à Sa Majesté, qui l'a embrassé et l'a placé sur son cheval pendant quelques instants. Ce petit incident a excité une profonde émotion parmi les spectateurs, et de nouveau dans les rangs de l'armée et dans toutes les tribunes les cris de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!* se sont fait entendre.

Le défilé, commencé à dix heures un quart, s'est terminé à trois heures.

L'Empereur s'est retiré aussitôt après et est retourné aux Tuileries, au milieu des mêmes acclamations qui l'avaient salué à son passage sur toute la ligne des boulevards.

Le soir le même concours de curieux qui dans la matinée s'était porté sur le passage des troupes s'est retrouvé aussi nombreux sur les boulevards, dans la rue de la Paix, sur la place Vendôme, dans la rue de Rivoli, pour voir les illuminations.

Sur les boulevards, tous les établissements publics et un très-grand nombre de maisons particulières étaient illuminés de lanternes de couleur. Les théâtres étaient éclairés au gaz. Sur beaucoup de points les branches d'arbres étaient éclairées en verres de couleur. Des lustres étaient suspendus transversalement à la chaussée.

La colonne triomphale de l'Opéra-Comique avait éclairé le jardin d'arbustes et de fleurs qui l'entoure.

La rue de la Paix, la rue de Castiglione, étaient illuminées entièrement de lanternes vénitiennes.

Sur la place Vendôme un cordon de gaz éclairait la façade de tous les hôtels ; autour de la colonne Vendôme, les lanternes de gaz avaient été remplacées par des aigles couronnés et le chiffre de l'Empereur et de l'Impératrice.

Partout enfin la foule circulait, bruyante, animée, heureuse, dans un flot de lumière, admirant les inscriptions triomphales et les façades des maisons brillamment illuminées, splendidement pavoisées.

Le même jour avait lieu au Louvre, dans la salle des états de ce magnifique palais, un grand banquet donné et présidé par l'Empereur. C'était le banquet du retour, le banquet des principaux chefs de l'armée d'Italie. On y comptait trois cents convives. C'était le dernier acte de cette fête dont une médaille commémorative, frappée à la Monnaie de Paris, conserve le souvenir.

A la fin de ce banquet, l'Empereur a prononcé les paroles suivantes :

« Messieurs,

« La joie que j'éprouve en me retrouvant avec la plupart des chefs de l'armée d'Italie serait complète s'il ne venait s'y mêler le regret de voir se séparer bientôt les éléments d'une force si bien organisée et si redoutable. Comme souverain et comme général en chef, je vous remercie encore de votre confiance. Il était flatteur pour moi, qui n'avais pas commandé d'armée, de trouver une telle obéissance de la part de ceux qui avaient une grande expérience de la guerre. Si le succès a couronné nos efforts, je suis heureux d'en rapporter la meilleure part à ces généraux habiles et dévoués qui m'ont rendu le commandement facile, parce que, animés du feu sacré, ils ont sans cesse donné l'exemple du devoir et du mépris de la mort.

« Une partie de nos soldats va retourner dans ses foyers ; vous-mêmes vous allez reprendre les occupations de la paix. N'oubliez pas néanmoins ce que nous avons fait ensemble. Que le souvenir des obstacles surmontés, des périls évités, des imperfections signalées, revienne souvent à votre mémoire, car, pour tout homme de guerre, le souvenir est la science même.

« En commémoration de la campagne d'Italie, je ferai distribuer une médaille à tous ceux qui y ont pris part, et je veux que vous soyez aujourd'hui les premiers à la porter. Qu'elle me rappelle parfois à votre pensée, et qu'en lisant les noms glorieux qui y sont gravés, chacun se

dise : Si la France a tant fait pour un peuple ami, que ne ferait-elle pas pour son indépendance?

« Je porte un toast à l'armée. »

Ce toast fut répété par la France entière. Il a été le dernier cri de guerre. Le rôle de l'armée était fini : celui de la diplomatie allait recommencer.

CONCLUSION

On connaît les bases de la paix de Villafranca.

Ces bases contiennent deux parties très-distinctes l'une de l'autre.

La première partie est celle qui ne regarde que l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche et le roi de Piémont, et qui ne se rapporte qu'à la cession de la Lombardie.

Ici, la volonté des parties contractantes était souveraine et absolue.

L'empereur d'Autriche avait le droit de renoncer à la possession de la Lombardie et d'en faire don à l'empereur des Français.

Le sort des armes dictait cette nécessité.

L'Europe n'avait qu'à regarder faire.

L'empereur des Français pouvait disposer de cette conquête en faveur de son allié le roi de Piémont.

C'était le résultat logique de la guerre que la Sardaigne avait soutenue en commun avec la France contre l'Autriche.

Ici encore l'Europe n'avait qu'à regarder faire.

C'est ce qui est arrivé.

Les trois Cours intéressées ont choisi, d'un commun accord, une

ville neutre, où leurs plénipotentiaires pussent régulariser les bases de paix arrêtées à Villafranca, en les formulant en traités définitifs.

Zurich, cité de la Suisse, a été cette ville.

C'est là que les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche et du Piémont se sont réunis.

Ces plénipotentiaires ont rédigé trois traités, qui s'appellent les instruments de paix de Zurich, le premier entre la France et l'Autriche, le second entre la France et le Piémont, le troisième entre le Piémont et l'Autriche.

Le premier règle les conditions de la cession de la Lombardie à la France.

Le second rétrocède cette même Lombardie au Piémont aux mêmes conditions.

Le troisième rétablit les relations de paix et d'amitié entre l'Autriche et le Piémont.

Cette œuvre de régularisation est achevée.

Mais il ne dépendait pas des contractants de Zurich de décider entre eux des questions complexes que comporte la réorganisation de l'Italie, questions dans lesquelles des tiers sont directement intéressés.

Ainsi l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche ont stipulé la restauration de la dynastie de Lorraine à Florence : mais voici que la Toscane repousse énergiquement cette restauration.

Ainsi encore ces deux puissants souverains ont entendu que rien ne serait retranché des États de l'Église et qu'on se bornerait à solliciter du Pape des améliorations et des réformes dans l'administration civile de ces États.

Mais voici également que les Romagnes entendent se soustraire à l'autorité temporelle du Souverain Pontife.

Voici enfin que toute l'Italie centrale réclame son annexion au Piémont, ce qui modifierait profondément l'équilibre européen et changerait ainsi les conditions d'existence de la confédération projetée dans l'entrevue de Villafranca.

La solution de ces questions appartient, sous la réserve du droit des populations, à un Congrès composé des puissances qui ont figuré dans les traités de Vienne, puisque ce sont ces traités qu'il s'agit de réviser dans toutes celles de leurs stipulations qui se rapportent à l'Italie.

Ce Congrès est annoncé ; Dieu seul sait encore ce qui sortira de ses délibérations; mais, quoi qu'il décide, la campagne de 1859 a pour jamais anéanti la prépondérance de l'Autriche dans la Péninsule et pour toujours assuré l'indépendance de la Lombardie, en même temps qu'elle a préparé l'affranchissement de la Vénétie.

Des nécessités d'ordre supérieur ont pu arrêter la marche victorieuse des soldats de la France. Mais il y a une chose que rien ne lasse, que rien ne tue : c'est l'amour de la patrie et de la liberté.

Un jour la cité des doges cessera d'être autrichienne et redeviendra italienne.

Déjà, la ville des rois lombards, Milan, a secoué le joug de l'étranger.

Un jour, Venise aussi sera libre !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS LE DÉPART DE L'EMPEREUR JUSQU'A LA BATAILLE DE MAGENTA

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE ALLIÉE A MILAN JUSQU'AU TRAITÉ DE PAIX DE ZURICH

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.







